This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

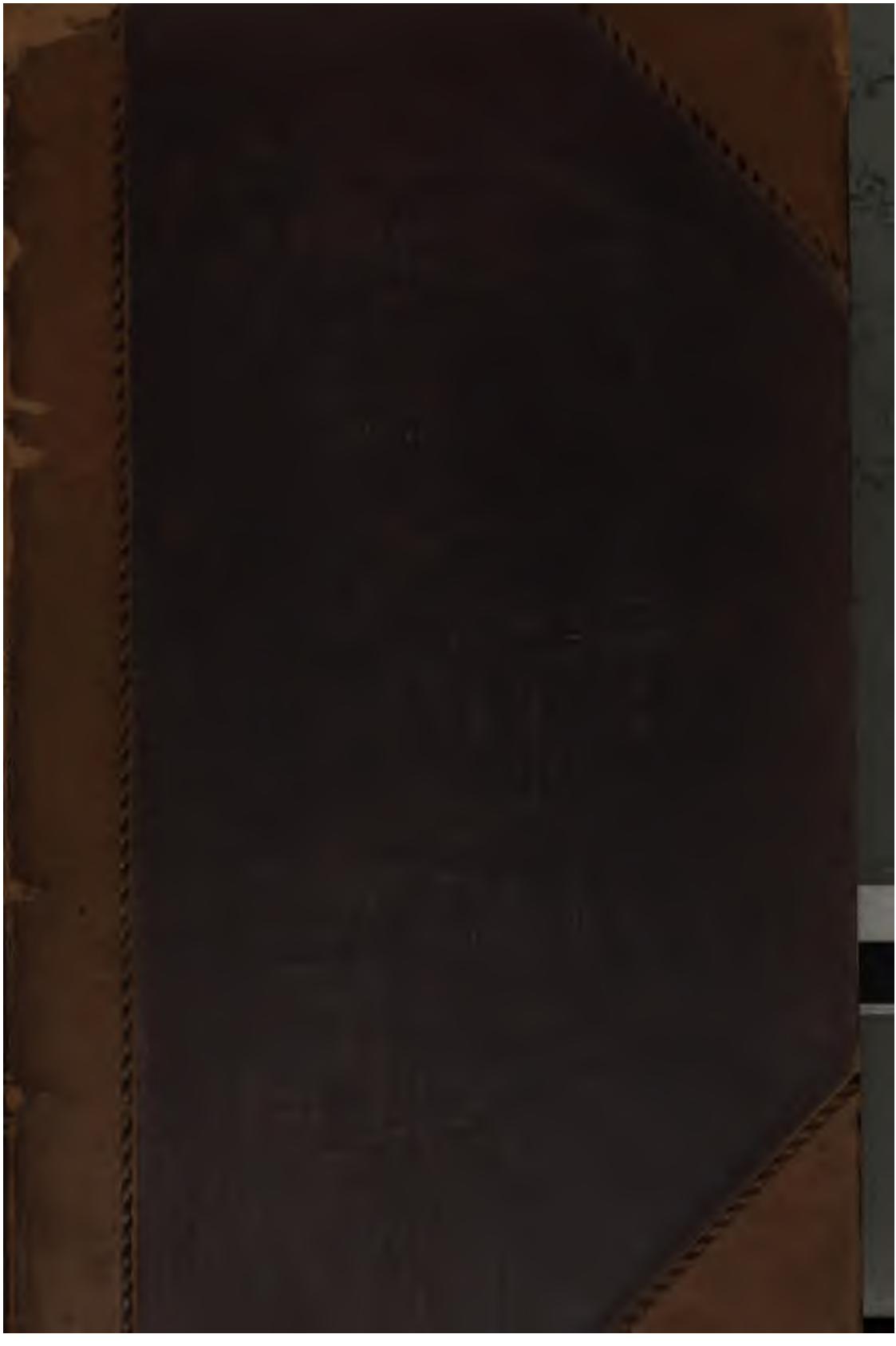
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

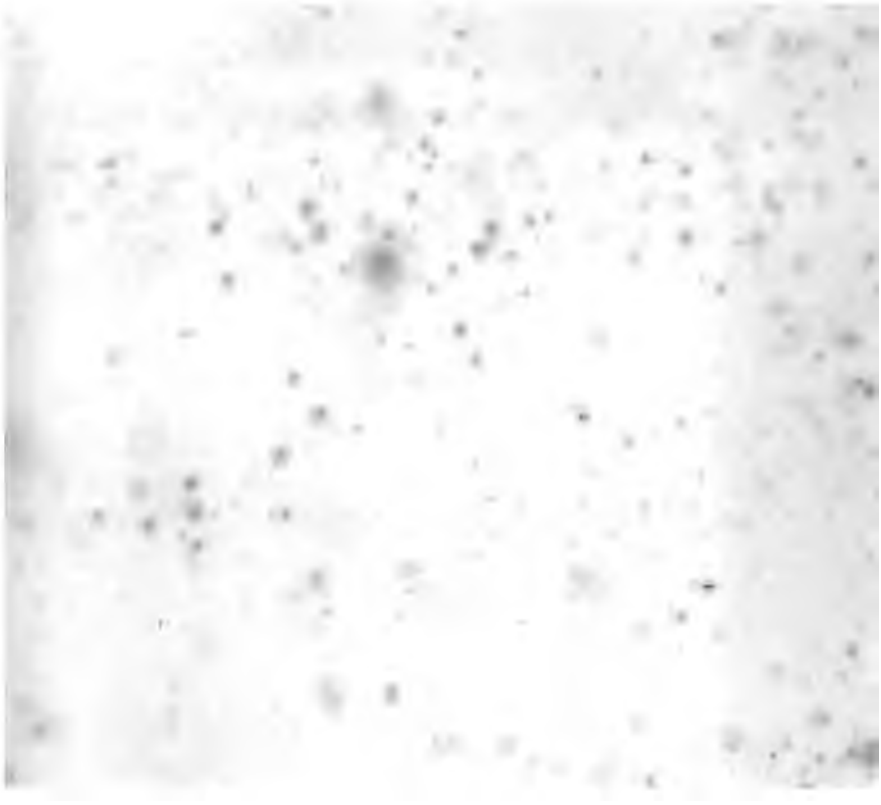
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600099584+



MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. AUG. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

LIBRAIRIE PROTESTANTE DE CH. MEYRUEIS ET C.e, ÉDITEURS

2, rue Tronchet;

GRASSART ET CHERBULIEZ.

1854

AD. C. 232.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

contenu sur ce point, pour moi important. J'entends par appel la demande qui m'est faite depuis bien des années par un assez grand nombre de personnes, de mettre par écrit l'histoire de ma vie publique, et celle de l'origine du réveil religieux de Genève. Cette demande devint plus positive, j'ose dire instante, au printemps de 1850, à la suite d'une tournée que je fis en Alsace. J'hésitais cependant encore à m'y rendre, lorsque j'appris, peu de temps après, qu'on faisait néanmoins déjà courir dans cette contrée une liste de souscription qui s'éleva rapidement, m'a-t-on dit, à près de deux cents noms : c'est alors seulement que je me décidai à écrire. Et même alors je différai encore de m'y mettre jusqu'à l'année suivante. J'étais retenu par les scrupules qui se présentent à l'esprit de chacun, et que plusieurs ont exprimés hautement : je sentais, aussi bien que d'autres, je crois, le danger et surtout la difficulté qu'il y a à parler de soi, puis à juger autrui ; je n'ai donc point cédé, en écrivant cet ouvrage, au désir de paraître, ni à un besoin personnel.

Il est vrai, comme le porte aussi mon annonce, que mes scrupules ont disparu devant l'exécution. Me connaissant mieux que d'autres ne peuvent le faire, je n'ai éprouvé nulle tentation de m'admirer ; et quant aux jugements défavorables que je pouvais avoir à porter sur autrui, j'ai suivi invariablement la règle de ne parler que des actes publics ; ceux-ci appartiennent de plein droit à la critique et à l'histoire.

Dès-lors j'ai pu me mettre en paix à l'ouvrage : on a demandé un fragment de l'histoire ecclésiastique de nos jours : le voilà.

Mais on sent aussi, — et voici le second point sur lequel je désire trouver chez le lecteur des dispositions équitables ; — on sent que je n'ai pu éviter de donner, de temps à autre, quelques détails sur ma vie individuelle. Le réveil religieux de Genève se rattache incontestablement, comme on le verra, à de petites réunions qui se tenaient chez mon père, et auxquelles je prenais part depuis l'âge de douze ans, comme le firent quelques jeunes gens qui ont formé le noyau du réveil, MM. Guers, Empeyta, Gonthier, Pyt, Lhuilier, Porchat. Comment ne pas toucher aux dispositions religieuses de ceux que Dieu a bien voulu employer à cette œuvre dès sa naissance ? Même pour les époques suivantes, je ne pouvais guère donner l'histoire de ma vie publique sans parler jusqu'à un certain point de ma vie intérieure. Ne voulait-on voir dans cette histoire que le mouvement des aiguilles ? Aurais-je eu tort d'ouvrir un peu la montre pour en laisser voir les rouages ? J'ai peine à le croire. Qu'est-ce qu'une vie sans une âme ; une œuvre sans ses mobiles ? Je n'aime pas les réticences, les précautions, les cœurs qui ne s'ouvrent qu'à demi : je n'ai pas su m'astreindre à faire une continuelle et laborieuse distinction entre l'homme public et l'individu : je donne donc mon histoire un peu personnelle ; c'était, il me semble,

la seule bonne manière de raconter une vie qui a été missionnaire du commencement à la fin. Quelques hommes froids me trouveront peut-être un peu naïf : mais je ne tiens pas au jugement des cœurs froids.

Sans doute il y aura, même dans une meilleure catégorie, quelques personnes qui ne seront pas contentes de mon ouvrage en tous points : même parmi les bons il se trouve des faiblesses, des timidités, des prudences, des politesses aux dépens de la vérité, qui, l'une ici, l'autre là, voudraient effacer ou ajouter à mon ouvrage, modifier, adoucir, renforcer, affaiblir : que sais-je?... Mais aussi qui a jamais contenté tout le monde? Et qui le pourrait? Ici donc encore je voudrais demander à mes frères, soit pour mon repos, il est vrai, soit aussi dans leur propre intérêt, d'apporter à la lecture de mon travail difficile quelque chose de cet esprit large et bienveillant qui n'exige pas que tout le monde soit jeté dans le même moule, et voie en tout absolument de même. Sommes-nous seuls sages?

J'eusse néanmoins beaucoup accordé, dans la rédaction de mon ouvrage, aux jugements connus ou pressentis de mes frères, si ces jugements eussent été unanimes. Mais comme il s'en fallait de beaucoup qu'ils le fussent, je n'ai pu, avec la meilleure volonté possible, écrire sous la dictée de personne ; j'ai fait, comme le fait tout le monde, tant bien que j'ai pu, et, dans le sens le plus innocent de ce mot, comme il m'a semblé bon.

Autre réponse anticipée à une critique possible.

Dès que je donnais une vie un peu complète, il fallait parler de ma famille ; or, la famille, ce sont les enfants. Comment ne pas en parler ? Fleur et enfant, ne sont-ce pas deux mots pour une même chose ? Les enfants ne sont-ils pas les fleurs de la maison, comme les fleurs sont les enfants des arbres et des champs ? Je rapporte donc, à certaines époques de ma vie où les évènements sont moins abondants, beaucoup de leurs petites histoires et plusieurs des lettres qu'ils m'écrivaient.... La justice que je voudrais demander ici, c'est qu'on ne tire pas de ces quelques communications la conclusion que je croirais mes enfants supérieurs aux autres ; il n'en est rien absolument. Seulement ce n'est pas l'histoire des enfants d'autrui, ni celle de leurs familles qu'on m'a demandée : c'est la mienne. Donnez-moi donc des histoires d'enfants de quoi en former un volume, une bibliothèque : c'est avec délices que je lirai tout cela ; mais une pareille collection, mise dans mon ouvrage, eût été aussi déplacée que les quelques lettres ou les quelques traits que je pourrais rapporter de mes propres enfants m'y semblent à leur place.

Je ne parle pas ici d'un prétendu défaut de gravité qu'on reprocherait à ces histoires. Est-ce que les fleurs ont de la gravité ? Elles ont de la sérénité ; et c'est pour cela que Dieu les a faites ! Miséricordieuse attention de sa part. Ah ! la vie est bien assez pesante, pour que

nous n'allions pas encore l'alourdir par une gravité de commande !

Encore un point sur lequel je voudrais prévenir, si possible, de faux jugements. Les premiers livres de mon histoire feront assez souvent mention de la pauvreté dans laquelle je vivais pendant la première moitié de ma vie. Est-ce à dire que je veuille me plaindre de cette pauvreté passée ? ou m'en vanter ? Nullement. Mais puisque j'ai voulu raconter ma vie telle qu'elle a été, puisque la pauvreté modifie profondément tout ce qu'elle touche, qu'elle aggrave singulièrement toutes les douleurs, et que ma vie n'a pas manqué de ce genre de douleurs, je devais représenter les choses telles qu'elles ont été ; cette partie de l'histoire a son côté édifiant et instructif. Raconter n'est pas se plaindre. Si j'avais voulu acquérir un peu plus d'aisance, la chose m'eût été facile : un peu plus de prudence et de bonne volonté eût fait l'affaire. Si donc je ne l'ai pas fait c'est que j'ai reconnu que la pauvreté, dès qu'elle ne devient pas misère, est une grâce dont on ne doit pas se plaindre.

Dernière observation. On verra, dans ces deux volumes, que j'ai une idée fixe ; c'est l'aversion pour la déclamation, pour le guindé, le tendu, l'enflé, la fausse majesté, la solennité sacerdotale.... « Vous êtes tous frères, » voilà, dans ce sujet, mon mot chéri ; et à tout prédicateur qui, pour me rappeler la grâce de Dieu, *fait le beau* devant moi, et me parle philosophie ou

littérature, je suis disposé à dire, comme Diogène à Alexandre : « Ote-toi de mon soleil. » — C'est dire d'avance que toutes les critiques qui tomberaient sur cette partie de mon travail, s'il s'en fait, seraient pour moi comme non-avenues, ou plutôt ne feraient que me confirmer dans mon jugement à cet égard. C'est une affaire réglée : sur ce point je suis cuirassé.

Mais c'est assez d'avant-propos. J'avoue que de loin, j'avais rêvé à une préface bien solennelle ; car la publication que je présente à mes frères est, pour moi, toute pleine de ce sentiment : cet ouvrage est bien sûrement mon dernier grand ouvrage ; et, si je l'eusse tenté, il m'eût été très-facile de me monter au ton que comportait cette circonstance : mais j'ai voulu rester simple et sans artifice jusqu'au bout. Le vrai aussi est une belle chose ; et le simple est l'un des grands caractères du vrai. Lecteur, soyons donc solennels, mais soyons-le dans nos consciences, plutôt qu'en imagination. Vous avez entrepris de lire ce livre ? Lisez-le avec un cœur charitable et avide de grâce ; vous le rendrez bon, même dans ce qu'il aura d'imparfait. « Heureux les pauvres en esprit ; heureux les débonnaires ; heureux ceux qui ont le cœur pur ; » c'est, j'ose le croire, dans ces dispositions que je l'ai écrit : lisez de même. Et s'il reste, après tout, dans cet ouvrage, quelque chose qui vous déplaise, veuillez en prendre occasion d'élever votre cœur à Dieu en faveur

de celui qui l'a écrit ; ce sera une grâce pour l'auteur, et une grâce pour vous-même.

Gloire à celui qui est venu couvrir toutes nos infirmités du manteau de sa miséricorde ! Gloire soit à l'*Agneau* qui nous a rachetés à Dieu *par son sang*, de toute tribu, langue, peuple et nation !.... à cet Agneau qu'adorent tous les anges !... On voudrait nous dire aujourd'hui que nous ne pouvons rien recevoir, rien admettre que ce que nous comprenons ? Orgueilleuse démence ! C'est précisément la grandeur de cet amour qui le rend incompréhensible ; car il surpasse toute intelligence ! Et est-ce pour cela que nous le rejetterions ?... A qui irions-nous qu'à toi, Jésus ? Tu as les paroles de la vie éternelle !

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE, ETC.

LIVRE I.er

DEPUIS MA NAISSANCE JUSQU'A MA CONSÉCRATION.

DE 1790 A 1814 (DE 1 A 24 ANS.)

Naissance et premières impressions religieuses. Celles-ci se rattachent aux frères moraves. — Quatre ans à Neuwied. Premières traces du réveil. — Aucun but de dissidence. — Piété de mon père. — Il forme sans cesse des réunions. — Mélancolie précoce. — Coulin, Empeyta, Guers, Gonthier, prémices. — *Etudes de littérature et de philosophie.* — Le frère Mettetal. — *J'entre en théologie.* — Décadence de la foi et de la moralité. — *Société des Amis.* — Aversion précoce pour la rhétorique. — Nouveaux symptômes d'un réveil. — Mme de Krudener. — Campagne de Russie. Leipsik. Entrée des autrichiens dans Genève. — Genève ne se relève qu'en apparence. — Consécration. — Paix générale. — Décadence religieuse de Genève. — Nouveaux mouvements du réveil. — Notre penchant d'alors vers le catholicisme romain. — Bien passé.

SECTION I.re — JUSQU'A L'AGE DE 19 ANS.

Premiers mouvements du réveil.

Aimer Dieu et le servir, vivre en sa présence selon sa sainte parole, chercher avant tout le royaume des cieux et sa justice, tel est le but et le caractère de tout réveil, parce que c'est le but et le caractère du christianisme

1790 à 1802

1790 à 1802 dans ce monde : tel a donc été aussi l'objet du réveil dont j'entreprends de raconter la naissance et de suivre les développements, dans la petite part que j'y ai prise.

Je sais que ce qu'on attend surtout de moi dans cet ouvrage, c'est l'histoire de ma vie publique. Je ne rapporterai donc ici, de ma jeunesse et des temps qui précédèrent mes missions en Allemagne et en France, que ce qui touche plus ou moins à l'histoire du réveil ; on pourra voir plus de détails dans le *Supplément* du présent écrit (n° 1.)

Je suis né à Genève, en 1790 (10 juin), de parents réduits à la dernière pauvreté par les persécutions de Rome. Leur aïeul avait été obligé de quitter la France (Beaumont en Dauphiné), en y laissant tous ses biens, caché, me dit-on, dans un char de fumier, pour se soustraire aux cruautés de cette église qui se donne pour être l'église sainte par excellence ! Néanmoins mon père, qui voulait me donner plus d'éducation qu'il n'en avait reçu lui-même, m'envoya dans un institut de frères moraves à Neuwied, près de Coblence (de 1798 à 1802). Ce n'est pas là, pour parler avec une rigoureuse exactitude, que je reçus mes premières impressions religieuses, qui datent de l'âge de trois ou quatre ans ; mais c'est pourtant à Neuwied qu'elles se développèrent d'une manière bien décidée. Et comme mon père lui-même avait été amené à la piété par les Frères, c'est bien à ceux-ci qu'il faut faire remonter les premiers germes du mouvement qui éclata plus tard à Genève, quoique ce mouvement n'ait pris chez eux que son point de départ, et nullement son caractère ni sa vigueur. On sait que Zinzendorf avait fondé dans cette ville, en 1741, un troupeau d'environ six cents personnes. L'œuvre avait rapidement décliné ; et, en 1800, ce troupeau ne comp-

tait plus, outre mon père et moi, que quatre ou cinq pauvres femmes et un vieillard des vallées du Piémont. Il a achevé de se fondre dans l'œuvre nouvelle. 1790 à 1802

Cependant il reste vrai que c'est dans cette œuvre mourante que se trouvent les premiers germes du réveil évangélique de Genève, puisque c'est à mon père, membre de ce troupeau, que se rattachent incontestablement ces germes, et que, élevé à Neuwied chez les frères moraves, depuis l'âge de huit à douze ans, je me suis trouvé ensuite, je ne dis nullement l'auteur, mais le premier né de cette œuvre religieuse qui a pris le vaste développement que nous avons maintenant sous les yeux.

Si nous cherchons, dans l'ordre des temps, l'époque où ce mouvement a commencé, c'est vers 1802, au moment où je revenais de Neuwied, que nous la trouvons : car c'est dès ce moment que se formaient de petites réunions d'édification, précurseurs de cette *Société des Amis* dont nous aurons à reparler plus loin, et dont M. le pasteur Guers a pu dire avec quelque raison, mais en ne reculant pas encore assez dans l'histoire, « qu'elle marque le » commencement du nouveau réveil et qu'elle en fixe » la date avec précision. » (*Vie de Pyt*, p. 9). Cette société, dis-je, ne fut que la suite de plusieurs tentatives antérieures du même genre que mon père ne cessait de faire dès l'époque que je viens d'indiquer. Arrêtons-nous donc quelques moments à cette date intéressante pour nous faire de la chose des idées justes et précises.

Ni mon père, ni personne d'autre dans tout Genève, ni à peu près, à ce que je pense, sur tout le continent, ne savait alors ce que c'était que dissidence. Pour ce qui concerne mon père en particulier, il avait le caractère trop liant, sa théologie était trop simple et s'attachait trop étroitement aux vérités purement édifiantes pour

1790 à 1802 qu'il ait jamais conçu alors, ni même bien compris plus tard, aucune question ecclésiastique. Et nous tous qui avons formé le noyau du réveil quand il a éclaté, nous étions à cet égard dans la même ignorance, ou si l'on veut, dans la même innocence. Quand mon père fondait constamment ses petites réunions religieuses, et que, plus tard, nous y prenions une part active, nous cédions donc les uns et les autres à un simple besoin instinctif de piété; et il y avait dans toute notre conduite si peu de formalisme que jamais en sa vie mon père, dont il s'agit surtout dans ce moment, n'a songé à faire un discours ni à présider une seule assemblée. Les réunions dont je parle étaient le plus souvent des soirées, surtout des soirées du dimanche, qui se passaient sous forme de conversation libre, sauf quelques lectures édifiantes et quelques chants. Il n'y avait aucune forme de culte proprement dite.

La piété de mon père avait le caractère qu'on trouve souvent chez les personnes qui n'ont pas connu un réveil: c'était une piété moins théologique, moins agressive, et qui se mêlait avec moins d'effort à toute la vie, que celle qui surgit plus tard. La foi était entée en lui sur un caractère doux, sans profondes passions; et il passsait des plaisirs innocents aux sentiments religieux, sans pour ainsi dire changer de terrain. Toute sa vie était simple. Il se levait toujours de grand matin; en hiver entre cinq et six heures, en été vers quatre heures. Dès qu'il avait fait son tour de promenade, fût-ce dans la neige, par les froids les plus rigoureux, il se mettait à tailler des plumes pour sa classe d'écriture. En été il rafraîchissait les tiges des bouquets de fleurs que ses élèves lui apportaient alors en abondance; et pendant tout ce temps il chantait continuellement et presque exclusivement des cantiques ou des psaumes. J'en indique ici quelques-uns:

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière 1802
Voir le trépas.... à
Qu'est-il pour l'homme juste ? Un tranquille passage 1805
A des jours plus heureux, &ct.

ou bien :

O Toi dont je tiens l'être,
Toi qui règles mon sort,
Seul arbitre, seul maître
De mes jours, de ma mort,
Je t'offre les prémices
Du jour qui luit sur moi,
Et veux, sous tes auspices,
Ne le donner qu'à toi !

ou :

Brillante étoile du matin, &ct.

ou :

Le suivre pas à pas,
L'aimer, lui plaire, &ct.

et bien d'autres semblables. Il vivait, pour ainsi dire, dans le chant des cantiques ; et mes sœurs et moi nous avons toujours senti les souvenirs de notre enfance parfumés, j'oserais dire, de la poésie de ces temps passés, si ce mot de poésie n'était si indignement déshonoré en nos jours par des productions bien peu poétiques.

On conçoit que ce caractère devait favoriser les bonnes impressions que j'avais reçues à Neuwied. Pendant les deux ou trois années qui suivirent mon retour de cette pension, je ne rencontrais pas une personne sans demander à mon père, lorsque je me trouvais avec lui : « Est-ce que cette personne aime le Sauveur ? » — Je crois même qu'il finit par me le reprocher un peu.

Pour en finir sur ce qui regarde cet ami de mon enfance, un seul trait suffirait presque pour le caractériser ; il avait constamment à la bouche cette charmante maxime : « *Quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.* »

Je ne me serais pas permis de parler si longuement

1802 de mon père, si je n'avais cédé en cela qu'à l'amour
à filial. Mais, comme on ne se trouve jamais sans émotion
1805 à la source d'un grand fleuve, quelque obscure qu'elle soit en elle-même, j'aurais cru faire un acte d'ingratitude envers Dieu en ne m'arrêtant pas quelques instants sur la vie de l'homme, d'ailleurs si humble, auquel se rattache en grande partie, quant aux hommes, l'œuvre étendue du réveil français.

Je dis quant aux hommes; mais on entrevoit déjà par ce qui précède que ce réveil se préparait évidemment à l'insu des instruments mêmes que Dieu y employait. On a fait quelque part cette observation saisissante, et qui s'applique aux petites choses comme aux grandes. « Notre horloge sonne à chaque nouvelle heure qui finit » et qui commence; mais le temps n'a pas d'horloge » pour annoncer à l'univers la fin d'une ère et le com» mencement d'une autre. » Cette observation est vraie et d'une application générale. Entre le 31 décembre, par exemple, et le 1er janvier, la terre roule silencieusement dans l'espace et commence une nouvelle année, ou même un siècle nouveau, pendant que la moitié du genre humain est endormie ou s'étourdit dans les plaisirs. Il en est de même pour de plus grands évènements. A quel moment précis le christianisme a-t-il succédé au judaïsme? Est-ce à la naissance ou à la mort de Christ? le jour de la Pentecôte? le jour de la conversion de Corneille? de la ruine de Jérusalem? — A quel moment fixer la chûte de l'empire romain? le commencement de la réformation?

Il en est encore ainsi de l'objet qui nous occupe en particulier. L'éclat du réveil réligieux de Genève eut lieu dans les années 1816 et 1817; c'est en 1810 que se firent sentir ses premiers mouvements; mais c'est déjà vers 1802 que Dieu en jetait les germes dans nos cœurs.

Il est d'autant plus permis de regarder ce moment-là comme un moment solennel, que c'est, depuis la réformation, celui où la foi, arrivée au degré le plus bas de sa décadence dans les églises de la langue française, recommençait son mouvement ascensionnel. La piété qu'avaient d'abord apportée à Genève les saints martyrs et les prophètes des Cévennes et du Dauphiné expirait ; le réveil des Moraves même s'éteignait ; et voilà de nouveaux témoins et une nouvelle œuvre qui apparaissent : d'abord la petite église du Bourg-de-Four, puis celle de M. Malan, puis la Société évangélique avec ses travaux étendus... 1802 à 1805

Mais je rentre dans le récit des choses inaperçues d'alors, dont j'ai seulement voulu consigner l'existence.

Quant à ce qui me concerne personnellement, ma vie commençait, vers 1805, à se montrer déjà fort mélangée; car cette époque me rappelle également de beaux cantiques, hélas ! et des lectures ou des pensées bien mondaines qui venaient m'occuper presque simultanément. En fait de cantiques c'était :

Que du chrétien la vie est belle....

ou ce cantique déjà cité :

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas,

paroles qui portaient une très-belle musique ; puis cet autre :

Heureuse l'âme où règne l'innocence
Et qu'embellit sa première beauté !
Non ! Les attraits d'un monde si vanté,
Les vains plaisirs qu'enfante l'opulence,
N'ont rien d'égal à sa félicité ;

ou encore ce cantique du matin, pareillement cité plus haut :

O Dieu dont je tiens l'être, &c.

1805 et enfin de nombreux cantiques des Frères:

à Le suivre pas à pas, &ct.

1809 Il est notre modèle, &ct.

D'un autre côté, hélas ! c'étaient les deux hommes dont parle l'Écriture, qui se développaient en même temps l'un et l'autre. Ceux qui ont passé tout d'un coup de l'amour du monde à l'amour de Dieu, ou ceux dont la nature est plus calme, moins impressionnable et moins passionnée, ceux-là se figurent difficilement une vie chrétienne entachée du mélange de sentiments que je décris: mais ces personnes n'auraient qu'à se connaître mieux elles-mêmes pour sentir la vérité de ce que j'avance ici en parlant d'un cœur partagé.

Heureusement que les affections même selon le monde, que je commençais à éprouver alors, prenaient cette teinte un peu mélancolique qui s'éloigne, moins que la légèreté, des sentiments religieux. Je ne pourrai éviter de revenir quelquefois sur cette disposition de ma nature, qui m'a poursuivi même au plus fort de mon activité. Pour le moment je n'en citerai qu'un trait qui me semble singulier. Dès l'âge de treize ans, j'ai versé, pendant de longues années, des torrents de larmes dans la prévision de la mort de mon père. Même après mon mariage, encore à l'âge de 26 ou 27 ans, j'ai pleuré aux sanglots le décès futur de cet être que j'aimais tant, et qui pourtant n'est mort qu'en 1843 ! Je l'ai donc ainsi pleuré pendant quarante ans. Voilà ce que c'est que de s'inquiéter pour le lendemain.

Il est probable que ce penchant aux pleurs, même appliqué aux émotions religieuses, peut nous faire illusion sur notre piété. L'expérience nous prouve qu'on peut s'y livrer, y résister, ou les provoquer. Les Frères moraves en particulier, chez lesquels j'avais passé quatre ans, donnent, je crois, à cette sensibilité, surtout quand

elle porte sur le souvenir des souffrances de Jésus, plus de valeur qu'elle n'en a peut-être réellement. Chez eux, cette émotion est particulièrement sensible dans la semaine qui précède Pâques. Là, et nommément dans l'assemblée du vendredi soir, au moment où se lisent les paroles: « *Et ayant baissé la tête il rendit l'esprit*, » le lecteur ne manque jamais de s'arrêter; toute l'église tombe à genoux; il n'y a plus de paroles; il n'y a plus que des larmes... Et la scène est tellement émouvante qu'en écrivant ces lignes je suis repris par cet attendrissement. 1805 à 1809

Mais c'est ce dernier fait lui-même qui montre que, si cette émotion peut avoir son côté vraiment religieux, elle a aussi son côté simplement contagieux, simplement physique. C'est ce que m'apprit plus tard ma petite philosophie de treize, de quatorze et de quinze ans, lorsque je fus revenu de Neuwied. A Genève aussi nous avions, quoique en tout petit nombre et très-inaperçus, nos assemblées de semaine sainte: là aussi, comme d'autres, je cédais abondamment pendant les premières années à cet attendrissement; mais, je le répète, — soit la simple réflexion, qui me faisait trouver assez singulier qu'on pût pleurer ainsi à jour fixe, — soit, surtout, que je m'aperçusse que ma conduite n'était pas toujours sainte à proportion de l'attendrissement que j'avais éprouvé, — je compris bientôt qu'il ne faut pas prendre des émotions de ce genre pour mesure de sa piété. Seulement j'ai pu voir encore plus tard, à quelles continuelles oscillations sont soumises notre pauvre logique et notre pauvre nature; car j'ai pourtant regretté plus d'une fois d'avoir tari volontairement les larmes de ce genre; et j'ai senti qu'après tout, un homme qui pleure est plus accessible à l'action de Dieu et à toute grande pensée qu'un homme qui est dans la joie ou dans l'aridité. « Heureux les pauvres,

1805 à 1809 » heureux ceux qui pleurent !... » O ! Seigneur, donne nous donc des larmes qui te soient agréables ; et que nous sachions vivre de repentance et d'amour, et non d'études seulement !

La mention que je viens de faire de nos petites assemblées moraves, qui ne consistaient jamais que dans quelque lecture que faisait mon père, me ramène aux commencements du réveil. Vers cette époque (1802 à 1805), se joignirent à nous un frère Coulin (ce n'est pas le pasteur), puis, un peu plus tard, trois jeunes gens, qui figurèrent dès les premiers temps du réveil, MM. Empeyta, Guers, et quelquefois Gonthier ; puis Pyt, dont on connaît la biographie.

Je me rappelle, encore de cette même époque, un petit fait qui semble déjà indiquer un germe de dissidence. Il faut se souvenir du triste état où se trouvait alors la religion dans Genève, se rappeler le catéchisme d'alors (le petit), qui terminait la section sur la rédemption par cette question : « *Que devons-nous en conséquence à Jésus-Christ ?* » et par cette réponse : « *Nous lui devons beaucoup de respect, de soumission et d'amour,* » et l'on concevra aisément qu'un adolescent, habitué à l'évangile, éprouvât une aversion fondée contre une pareille religion. Cependant je me rendais encore au temple ; nullement pour m'y montrer, mais pour le seul besoin de me trouver au temple, et parce qu'on n'aime pas à être absolument sans culte. Mais les catéchismes auxquels j'assistais ainsi étaient si peu édifiants, que je me rappelle y avoir une fois porté une feuille de papier de musique, et y avoir composé, sur mes genoux, un de mes premiers airs.

1806 à 1809 de ces âmes que j'ai appelées quelque part des âmes « vendues au ciel. » — Puis, il y avait toujours ces petits essais, sans cesse renaissants, de réunions religieuses que formait mon père, avec la patience infatigable du simple instinct et de l'instinct le plus innocent : car je dois repousser encore une fois l'idée qu'il songeât alors, lui ou aucun de nous, à une dissidence : l'œuvre qui se préparait à cette époque, et qui s'est continuée plus tard, était due à la force des choses, et nullement à l'action personnelle de qui que ce soit au monde. Nous ne savions ce que c'était que dissidence ; nous ne connaissions, en ce genre, que le système morave et celui de Spener et des Wesleyens, *ecclesiolæ in ecclesiâ*, de petites associations dans la grande : toutes nos assemblées avaient lieu entre les services publics ou le soir.

Je viens de dire *nous*, parce que c'est dans ces années que je me liai plus décidément avec les quelques amis que j'ai indiqués plus haut, et qui formèrent plus tard le noyau de la nouvelle église. Cependant toute l'œuvre était encore vague et faible au plus haut degré.

Voilà mes deux années de philosophie passées, et une nouvelle phase qui s'ouvre, l'entrée en théologie.

SECTION III. — DE 1809 A 1814.

(DE 19 A 24 ANS.)

Entrée en théologie. — Consécration au saint ministère. — Mariage. — Institut. — Aurore du réveil. — Attrait pour le culte et l'ascétisme catholique-romain.

J'entrai en théologie vers la fin de 1809.

Cette époque se ressentait encore fortement du caractère de la grande révolution française, qui venait

à peine de se terminer : la doctrine, quant à l'église, et 1809
les mœurs en général, étaient arrivées à un relâchement à
dont on ne peut facilement se faire aujourd'hui une idée : 1814
la manière de vivre des étudiants, aussi bien des étudiants en théologie que des autres, y correspondait : les propos, les chansons, les dessins sur les bancs des auditoires, la conduite de quelques-uns, étaient au-dessous du tolérable.

Quant à l'enseignement, il y a un fait qui domine tous les autres, et qui semblerait incroyable, mais qui est authentique. Pendant les quatre ans que nous passions à étudier la théologie, et sauf l'usage qu'on était obligé de faire de l'ancien testament pour apprendre un peu d'hébreu, en traduisant environ cent psaumes pendant ces quatre années, *on n'ouvrait pas la bible dans nos auditoires* : ce livre y était inutile et inconnu ; en d'autres termes, il n'entrait pas dans les cours ; et, sauf son usage comme thême de langue, on pouvait ne pas le posséder ! Sans doute on nous en parlait quelquefois, soit pour nous y montrer quelques beautés poétiques ou des mouvements oratoires, soit pour appuyer les dogmes qu'on appelait de religion naturelle, même celui d'une résurrection et d'un jugement à venir : mais, à part cela, rien. Et quant au nouveau testament en particulier, comme plusieurs de nous savaient le grec, et que les autres étaient censés le savoir, ce livre ne paraissait ni comme thême de langue, ni autrement. Aucun cours non plus, ni bon ni mauvais, de dogmatique chrétienne : c'était le déisme pur ; et j'ose bien dire que, sauf la franchise qu'on n'y mettait pas, c'était un déisme impudent.

Voilà les études, voilà l'atmosphère d'où Dieu a tiré, par sa grâce merveilleuse, la plupart des pasteurs et des ministres qui ont le plus figuré dans le réveil, et dans

1809 à 1814 leur nombre MM. Guers, Empeyta, Malan, Gaussen, Merle, Galland, et l'auteur du présent livre. J'étudiais, jour pour jour, à la même époque que M. Gaussen; M. Malan nous avait devancés de 2 ou 3 ans; MM. Galland et Merle nous suivaient à un an ou deux de distance.

Sous le rapport scientifique c'était la même misère; et il ne pouvait en être autrement. On ne cultivait alors en théologie un peu soigneusement que l'art oratoire; et encore négligeait-on complètement, en ce point, le fonds des idées, puisque à côté de Saurin, on nous donnait une masse de sermonnaires catholiques romains, Massillon, Bourdaloue, Bossuet, Réguis, avec toutes les erreurs que ces prédications recouvraient de leurs belles paroles.

Pour nous former à la piété nous n'avions donc de secours qu'en dehors de nos études, et particulièrement dans les petites assemblées auxquelles tout nous ramène sans cesse, et qui formaient à notre malheureuse position un léger correctif. C'est vers ce temps (1810) que fut fondée cette *Société des Amis*, mentionnée précédemment. Elle n'a pas duré jusqu'à l'éclat du réveil en 1816; mais elle prit alors un peu plus de solidité qu'aucune des précédentes, et nous allons la retrouver dans un moment. Elle se composait uniquement d'hommes, surtout de jeunes gens, et elle comptait une vingtaine de membres.

On conçoit le triste effet que, dans cet état de choses, mes études théologiques devaient produire sur moi, déjà si mal dirigé et si plein de contradictions. D'un côté, je tâchais, lorsqu'il fallait composer des sermons, de faire un peu d'art oratoire; de l'autre, j'avais dès-lors au fond de l'esprit, en fait de réthorique, le principe dans lequel je me suis enraciné de jour en jour, savoir que, l'évangile étant en lui-même une puissance de Dieu et une action surhumaine, il faut le prêcher sans aucune préoc-

cupation littéraire, sans aucun calcul de rhétorique. J'ai 1809
trouvé plus tard ce principe tel quel dans Pascal, qui à
dit ouvertement, dès le début de son admirable écrit 1814
sur l'*Art de persuader:* « Je ne parle pas ici des vérités » divines, *que je n'aurais garde de faire tomber sous* » *l'art de persuader;* car elles sont infiniment au-dessus » de la nature: *Dieu seul* peut les mettre dans l'âme, et » *par la manière qui lui plaît.* » (*Pensées,* Ed. de Fougère, t. 1, p. 155.)

Ce tiraillement produisait chez moi, en résultat, quelque chose de fort médiocre; et j'ai passé longtemps auprès de mes collègues et dans le public, pour plus borné que je ne l'étais réellement.

Au milieu de cette décadence de l'enseignement et de toutes ces infidélités de ma part, je me portais cependant pour défenseur de l'orthodoxie, et j'étais alors dans l'auditoire le seul qui remplit ce rôle pénible et périlleux: car M. Gaussen, qui s'acheminait déjà vers la vérité, n'était pourtant pas encore très-déclaré. Mais je défendais l'orthodoxie plus comme théologien que comme chrétien, et sans aucune onction.

Comme exemple de plus des continuelles contradictions de ma pauvre vie d'alors, je dirai qu'à côté de mes lectures de Virgile et de Voltaire, et au milieu de toutes sortes d'attachements et de projets ou de plaisirs futiles, je composais (en 1811), du 1^er^ au 4 octobre, pour notre *Société des Amis* un morceau très-développé et assez sérieux contre la danse. J'ai encore cette pièce, dont je donne un passage dans le 3^e^ volume. Elle commence académiquement par « messieurs, » mais elle arrive vîte à « mes frères. » C'est évidemment une pièce médiocre, mais qui peut intéresser comme document. J'y vois, en souriant, ce style à amplification qui n'est certes pas dans ma nature, et dont je sentais dès-lors la mono-

1809 à 1814 tonie, mais auquel j'étais arrivé involontairement par la lecture assidue et tuante de Massillon, qu'on m'avait recommandée !

Je trouve dans ce même discours une note qui renvoie à « l'article 4 de nos réglements; » — ce qui confirme ce que je viens de dire, que la société avait déjà pris quelque consistance, et que nous faisions aussi des réglements ! Du reste, cette société n'était pas strictement orthodoxe; je me rappelle qu'au grand scandale de quelques-uns d'entre nous, qui étions déjà plus éclairés, un brave homme nous apporta un jour avec admiration une pancarte intitulée : « des devoirs de l'*honnête homme*.»

Dans mes papiers de cette époque, je vois encore une conclusion d'un rapport fait à la *Société du dimanche* (la même que celle des Amis), cinq semaines plus tard, le 3 novembre 1811, par feu notre frère Empeyta. Toutes ces choses sont maintenant pour nous des reliques intéressantes. Il y avait dans son morceau moins d'amplification que dans le mien, et l'on y trouvait moins le caractère littéraire ; mais on y sentait davantage le tempérament religieux.

Dans ces années de théologie, un M. de Végobre, réfugié français, ou français de naissance et membre du consistoire de Genève, recevait de temps en temps chez lui les étudiants en théologie pour leur parler, non de religion ni de piété, mais de littérature. C'est dans une de ces réunions que je conçus une de ces pensées risiblement gigantesques qui se présentent à l'esprit de gens qui se sentent quelques moyens, et qui n'ont pas encore eu occasion d'en reconnaître les bornes en se mettant à l'œuvre, ou qui trouvent toujours quelque raison particulière pour excuser leur faiblesse lorsqu'ils en ont donné une preuve. M. de Végobre nous exhortait à profiter de nos vacances pour faire quelque travail un peu sérieux

et considérable. Nous n'avions plus à disposer que de trois semaines. — « Je veux faire une tragédie en vers, » lui dis-je. — Il sourit et se récrie. — « Pourquoi pas ? lui » répondis-je gaîment ? Voltaire n'a-t-il pas fait *Zaïre* » dans cet espace de temps ? » — Il faut se souvenir que je suis né Génevois. 1809 à 1814

Au milieu de tout cela, que faisait le réveil ? Je vois dans la vie de Pyt (p. 9), un morceau qui vient répondre à cette question, et qui se place ici par l'ordre des temps. Le mouvement religieux continuait évidemment à couver dans les esprits; M. Guers écrivait dans son journal, à la date du 30 novembre 1812 : « Un excellent sermon » de M. le pasteur Moulinié, sur les mœurs des premiers » chrétiens, nous a engagés, Pyt, Empeyta et moi, à » secourir les pauvres et les affligés par tous les moyens » que le seigneur mettrait à notre disposition. »

On voit par ces quelques mots que, pour ce moment-là du moins, mes rapports religieux avec mes amis s'étaient affaiblis. Et en effet je continuais à vivre dans les contrastes dont la description souvent répétée pourrait lasser le lecteur. Outre tout ce que j'ai déjà indiqué en ce genre, mes souvenirs de cette époque me rappellent trois choses bien différentes qui m'occupaient à la fois et qui achèvent le tableau de ma vie bigarrée.

1° Composition de la musique du grand morceau : « *Je dirais tes douleurs*, » une de mes meilleures productions musicales, inédite;

2° Talma ! j'en dis quelque chose dans le *Supplément;*

3° Madame de Krudener. C'est en 1813 que cette femme célèbre vint à Genève pour la première fois. Elle produisit, sur moi en particulier, une profonde impression. Sans doute elle se montait un peu elle-même ; elle cherchait à arriver aux miracles par

1809 à 1814 l'échauffement, et en se battant les flancs : mais je passais par dessus ce côté de son ministère. Non que j'aie jamais douté de la parfaite possibilité des miracles, en nos jours comme en ceux des apôtres : au contraire, je suis convaincu, et je l'étais déjà alors, qu'il s'en est fait dans tous les temps, et qu'il s'en fait aussi de nos jours; mais madame de Krudener n'en faisait pas. Cependant elle avait un fond de foi et de charité si réel et si grand, qu'il lui était facile de produire de l'effet sur toute âme bien disposée; et, grâce à Dieu, je l'étais grandement, au milieu de toutes mes faiblesses et de toutes mes infidélités; comme je le suis encore à présent.

Quant aux évènements généraux, cette époque était bien solennelle. L'Europe était alors tout entière ébranlée. La campagne de Russie venait d'avoir lieu. En cinq mois, quel rêve ! en cinq mois Napoléon avait passé le Niémen à la tête de cinq cent mille hommes, atteint Moscou, et repassé la Bérésina à la tête de quarante mille. Le moment où je me rencontrais avec Mme de Krudener était celui des batailles de la Katzbach, de Culm, de Dresde et de Leipsick.

Hélas ! je faillis alors m'engager dans les rangs des alliés; et je ne fus retenu d'exécuter ce projet que par l'amour que je portais à mon père, dont le cœur eût été déchiré de voir tomber ainsi d'un seul coup toutes les espérances qu'il avait fondées sur moi, et pour lesquelles il avait fait tant de sacrifices.

Le 30 décembre de cette même année 1813, les Autrichiens entraient à Genève; et la pauvre Genève croyait reprendre vie. Mais elle allait mourir, peu d'années après, de la longue consomption du socinianisme, et sous les coups avilissants du radicalisme et des paroisses catholiques romaines qu'on adjoignit à notre patrie; ces dernières n'ayant pas honte, depuis lors, de trafiquer de

leurs votes entre les deux partis politiques qui divisent 1809
la République, et de se vendre ouvertement à celui qui à
leur offre le plus d'avantages. Mais l'Eglise du pape n'a 1814
pas peur du bonnet rouge quand elle y trouve son profit!... Voyez comme ce clergé a béni, lâchement béni les arbres de la liberté en 1848! Et prenez-en note!...

Ces grands mouvements du monde d'alors ne sont pas étrangers à ma biographie personnelle. Napoléon, ramené sur la France, se défendait en désespéré contre la première invasion des alliés. Les Autrichiens, qui s'étaient avancés sur Lyon, subirent quelques échecs, et reculèrent jusqu'à Genève (février ou mars 1814). Nous fûmes bloqués; et je vis, un soir, un combat au pied de Salève : les feux des deux partis se distinguaient sensiblement par leurs couleurs; bleuâtres d'un côté, jaunes de l'autre. Genève était donc entourée de troupes; et c'est, littéralement, au bruit du canon que la volée d'étudiants à laquelle j'appartenais fit une des compositions exigées pour les grands examens. On conçoit comment tout se traitait alors! Quelques-uns de nos professeurs n'étaient pas hommes à se laisser jeter de la poudre aux yeux; mais on entendait le canon, on eut pitié de nous; et je passai, comme d'autres qui ne firent pas mieux. (V. *Supplément*, n° 1, vers la fin.)

Le 10 mars 1814 eut lieu ma consécration. Ce furent deux sociniens qui signèrent mon diplôme d'aptitude à prêcher l'évangile. Ils s'en repentirent plus tard.

Le 30 mai, paix générale, signée à Paris; et Napoléon se rend dans l'île d'Elbe.

Le 27 août mon mariage. Mon père me laisse à cette occasion une partie de son institut.

J'ai passé rapidement sur les quatre ans de mes études théologiques, parce que c'est, comme l'époque précédente, une pauvre époque d'un souvenir pénible.

1809 à 1814 A côté de pensées très-rationalistes, dont je trouve des traces abondantes sur les marges de mes livres, il me restait, il est vrai, un fond et une persuasion orthodoxes : mais, je l'ai déjà confessé, j'exprimais ces sentiments avec peu d'onction; et mes professeurs me trouvaient désagréable.

Du reste, je me rappelle, à cette occasion, un nouvel exemple de la décadence où se trouvait alors la pauvre église de Genève. Un de nos professeurs, parfait honnête homme, humainement parlant, mais franc déiste en théologie, me dit un jour au sujet d'un de mes sermons sur le péché originel: « Voyez, M. Bost, tout cela est très-bon; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut prêcher! » C'est à cette même époque que j'ai entendu faire un sermon dont l'objet était de prouver, par l'histoire des noces de Cana, que nous devons nous donner du plaisir dans cette vie, et même y engager les autres! Oui, ce furent là les deux parties et l'objet avoué du sermon! (1)

Mais revenons à notre Genève de 1814. Le réveil, au devant duquel nous marchons à grands pas, ne faisait encore point d'éclat : seulement nos petites assemblées commençaient à inquiéter la Compagnie, notre clergé, plus clairvoyant en cela que nous-mêmes. Je me sou-

(1) Qu'on me permette de faire incidemment, sur ce trait si mal compris de l'évangile, une réflexion bien simple, et que je suis surpris de n'avoir jamais rencontrée. A-t-on jamais entendu parler d'une noce, même chez les plus pauvres gens dès qu'ils en font une, où on se soit laissé manquer de vin? Cela n'est pas dans la nature humaine : on mettrait plutôt ses habits en gage. Bien loin donc de voir, dans l'épuisement du vin qui eut lieu en cette occasion, la preuve qu'il y avait eu quelque excès, j'y vois précisément, au contraire, un exemple unique de pauvreté et de sobriété. Peut-être notre Sauveur avait-il attiré ce jour-là avec lui plus de monde qu'on ne s'y était attendu. Quoi qu'il en soit, je le répète, les hommes ne se laissent pas manquer de vin à une noce; et le prédicateur dont nous parlons s'était fait une triste idée de l'état des convives de Cana, et, il faut le dire, de la conduite de notre Sauveur en cette occasion. Seulement on est péniblement surpris de voir, en nos jours, une femme pieuse insinuer les mêmes pensées et en termes qui ne brillent pas par la dignité, « il paraît que les convives n'étaient pas restés *oisifs*!..»

viens d'un jour où M. le pasteur C. vint chez mon père, 1809
pour lui demander de discontinuer ces réunions. Peut- à
être fut-ce cette démarche de sa part qui fit dissoudre 1814
la Société des Amis dont il a été question précédemment.

Quand je dis que le réveil n'éclatait pas encore, je me rappelle cependant, et très-distinctement, un fait assez important, quoique personne de nous n'en ait peut-être conservé la date, et qui peut être considéré comme un des premiers mouvements de ce réveil; le fait eut lieu vers cette époque. Depuis longtemps mes amis et moi nous suivions peu régulièrement le culte public, parce qu'il nous édifiait fort peu, comme on a pu en juger, et que souvent il nous scandalisait. Nous ne savions encore le remplacer convenablement; et ainsi nos dimanches se passaient souvent mal, à rôder de lieu en lieu et d'objet en objet, sans culte ni édification. Je me souviens que nous posâmes, en conséquence, au nombre de trois ou quatre qui nous trouvions réunis, ce principe et cette alternative. Il nous faut suivre un culte quelconque; et prendre par conséquent l'un de ces deux partis : ou recommencer à fréquenter régulièrement celui qui existe, ou en établir un pour notre compte. Une expérience, et je puis dire une patience de plusieurs années, nous avaient appris que nous ne pouvions prendre le premier des deux partis; nous nous décidâmes pour le second. — Je ne crois pas que cette résolution ait eu de suite immédiate : mais cependant j'ai un souvenir distinct de la chose; et dans des évènements de ce genre chaque pas est digne d'intérêt.

Je terminerai l'histoire de cette époque en mentionnant le penchant qui nous portait vers le catholicisme romain, du moins mon ami Empeyta et moi. Le socinianisme est un système si bâtard, si terre à terre, si faux, si ennemi de tout sentiment élevé, et d'un autre côté la

1809 à 1814 religion de Rome offre un système si complexe et si élastique ; à côté de son idolâtrie elle admet si bien la foi à un Sauveur, et elle proclame tellement la doctrine de la croix, que faute de mieux, et en présence de l'incrédulité générale, nous nous sentions portés vers elle. Nous allions très-souvent à Saint-Germain, seule église romaine qu'il y eût dans Genève ; nous aimions le parfum de l'encens, qui me rappelait, à moi, Neuwied, parce que les frères Moraves, sans avoir d'autel, ni même de chaire, dans leurs salles d'assemblées, y brûlent pourtant de l'encens en certains jours de fête : bref, toute la poésie de cette communion, d'ailleurs couverte du sang des chrétiens protestants, nous éblouissait, et nous passâmes plusieurs années combattus entre l'attrait que cette église exerçait sur nous par son élément chrétien, et la juste aversion qu'elle nous inspirait par son élément idolâtre. Je me rappelle même, que plus tard, après la formation de l'église du Bourg-de-Four, M. Empeyta, qui avait suivi Mme de Krudener pendant quelque temps, était encore tellement travaillé par un penchant vers cette église romaine, qu'il nous en parlait sans cesse, et que fatigué, je lui dis un jour : « Eh bien ! fais-toi catholique, et que ce soit fini ! » Il me répondit que je l'effrayais en lui donnant cette liberté ; et je crois réellement que dès lors nous n'en avons plus parlé, et n'y avons plus songé. Bien s'en faut, ajouterai-je.

LIVRE II.

DEPUIS MA CONSÉCRATION ET MON MARIAGE JUSQU'A MON DÉPART POUR MOUTIERS-GRAND-VAL. — NOUVEAUX SYMPTOMES DE RÉVEIL.

MARS 1814 A OCTOBRE 1816 (DE 24 à 26 ANS.)

Sans vocation. Naissance de mon fils aîné, *Augustin*. — Encore un symptôme du réveil. M. Gaussen, prières. — *Le réveil n'est point dû aux Anglais*. — Lettre de Mme de Krudener à moi. — *Nouvelles assemblées*. MM. Galland et Coulin. — Tâtonnements théologiques. — Wilcox. Grande impulsion. — Littérature allemande. — *Essais d'improvisation*. — Je cherche un poste. Usage du sort. — Je suis appelé à Moutiers-Grand-Val. — *Repas des douze*. — Rudesse orthodoxe. — Fausse charité. — *Départ pour Moutiers*.

J'avais donc été consacré le 10 mars 1814. Je me 1814
mariai quelques mois après ; et mon père me céda à à
cette occasion l'institut qu'il avait fondé, de même qu'une 1815
pension alimentaire qu'il tenait pour des étudiants ; mais ces deux établissements ne subsistèrent pas longtemps dans mes mains peu exercées ; et je retournai demeurer chez mon père, qui avait conservé une simple classe où il donnait l'instruction primaire.

En été 1815 naquit le premier de mes fils ; et je me 1815
vis ainsi, pour le moment, père de famille et sans vocation.

A cette époque le réveil présentait déjà un symptôme

1815 important, qu'on n'a pas assez remarqué. Il se fait à Genève, tous les jours, dans quelques-uns des temples, à 3 heures de l'après-midi, un service public, où l'officiant lit une portion de l'écriture sainte, en y ajoutant — du moins c'est ce qui se faisait alors, — la lecture des réflexions d'Ostervald. Ces offices, qui étaient quelquefois confiés à de jeunes ministres, le furent bientôt à M. Gaussen, qui avait été consacré en même temps que moi. Dès qu'il fut chargé de ces fonctions, il fit selon son habitude ; il les agrandit. Au lieu des froides et insignifiantes réflexions d'Ostervald, il apporta à ces exercices un commentaire de sa composition, écrit, vivant, et assez longuement développé ; c'était presque un sermon. De quatre ou cinq personnes qui formaient l'auditoire habituel, le nombre d'assistants monta rapidement jusqu'à 10, 20, 60, 100, même 200 et au-delà : le public arrivait comme un dimanche, surtout la classe aisée.

La Compagnie des pasteurs s'alarma naturellement bientôt : les corps constitués n'aiment pas les innovations ni le mouvement, et le monde n'aime pas l'évangile. On interdit donc cette espèce de culte à M. Gaussen et à tel autre qui aurait tenté de l'imiter ; et il fallut en revenir à ces réflexions d'Ostervald que peut lire chaque régent de village.

J'avais suivi, dans ma faible mesure, la marche de M. Gaussen ; et je possède encore plusieurs des méditations que je composai à cet effet. — Je crois être fondé à dire, comme je viens de le faire, qu'on n'a pas assez remarqué ce prélude du réveil qui allait bientôt éclater ; et c'est pour moi une raison de plus de ne pas laisser ce fait tomber dans l'oubli. Il est beau et rare de faire le bien sans chercher à paraître, surtout lorsqu'on a reçu de grands dons ; et c'est ce qu'a toujours fait M. Gaussen.

A l'occasion de ces prières, je ferai observer encore

une fois, qu'à cette époque ni M. Gaussen, ni le petit 1815
cercle d'amis chrétiens dont j'ai souvent parlé, n'agisssait d'après une influence étrangère : l'œuvre était bien directement de Dieu. Il faut même observer que cette action de M. Gaussen ne se liait pas même alors à la petite confédération de mes amis : nous soutenions à cette époque très-peu de rapports avec ce frère : c'était le souffle de Dieu qui, comme au printemps, agissait en divers lieux à la fois : il y avait simultanéité, sans concert.

A côté de mes préparations pour les prières, je me rencontrais souvent avec les amis dont il vient d'être question; puis il nous arrivait quelques encouragements du dehors. C'est vers ce temps, par exemple, que je reçus une réponse de Mme de Krudener à une lettre où je lui avais témoigné le désir de me consacrer au service de Dieu, en ajoutant que si elle découvrait dans ses voyages ou dans ses nombreuses relations, une place de prédicateur quelconque, *pourvu qu'elle suffît à mon entretien*, elle voulût bien me la faire connaître. Elle me répondit dans son grand style prophétique, et me donna en passant cette bonne leçon :

« Allez, mon jeune ami; marchez dans cette foi que vous avez reçue : » *qu'aucun calcul ne l'altère*, &ct.

On voit que ce qu'elle appelait calcul n'était pas bien ambitieux; mais elle avait raison, et je lui sus gré de l'avis. On peut être payé parce qu'on prêche, mais il ne faut pas prêcher pour être payé. — Elle m'écrivit cette lettre en revenant de Paris, à la suite de la bataille de Waterloo, et de ses entrevues avec l'empereur Alexandre. En voici quelques lignes :

« 16 Novembre 1815.

» Votre lettre, mon jeune ami, m'a trouvée à Berne, où je suis venue » passer quelques jours avec mon fils qui avait quitté Paris où le Sei- » gneur a comblé notre séjour de bénédictions...

1815 » Votre lettre m'a comblée de joie.... Oui, le divin Epoux, vous aimant » plus que jamais, car il est près des cœurs contrits, vous appelle de » cette voix à laquelle vous ne pouvez plus résister, et vous offre le » splendide bonheur de prêcher Christ crucifié !...

» .... Quand il appelle tous les peuples, tarderions-nous encore à nous » prononcer hautement ? N'avons-nous pas été assez coupables de ne » pas le faire plus tôt ?...

» Mais laissons le passé, c'est une goutte ; l'Océan nous reste, si nous » voulons faire de nos infidélités même un motif de l'aimer davantage, » ce Dieu si grand et si tendre.

» Oui, son cœur gémit de voir son église ainsi dans le deuil, et les » chaires, où l'on devrait parler de la croix, devenues une arène où le » faux savoir et la dureté de cœur se disputent le prix. &ct. »

C'est à peu près vers ce temps que je fis au Seigneur un de ces sacrifices inaperçus de tous, mais qui marquent quelquefois dans la vie, et qui ont toujours leur récompense. Un de mes amis m'avait fait cadeau des idylles de Gessner, en allemand : on sait que c'est le Florian de cette langue si pleine d'âme. J'avais lu et relu Gessner avec avidité ; mais je sentais que c'était une nourriture malsaine pour mon cœur. Un beau jour donc je le pris avec moi : j'allai m'asseoir au bord d'une haie, sur le magnifique coteau de Chambéry, et après avoir, hélas ! lu encore une fois dans ce petit livre, je le jetai au loin dans une vigne, où je ne sais ce qu'il est devenu. « Si ton œil droit te fait broncher, &ct. »

1816 Mes reliques, très-nombreuses de cette époque, contiennent des comptes-rendus de quelques nouvelles assemblées que nous avions formées, mes amis et moi, pour notre édification mutuelle. Nous eûmes pendant quelque temps une soirée du jeudi. Une autre de ces associations ne compta, pendant quelque temps, que quatre membres : c'étaient M. Galland, qui partit peu après pour Berne, où il était nommé pasteur français, et plus tard pour Paris, où il dirigea pendant quelque temps la maison des missions ; M. Coulin, plus tard chapelain de

l'hopital, M. Guers et moi. Je lis dans mon journal, à la 1816
date du 13 février : « Aujourd'hui, comme les jours pré-
» cédents, nous étions fort découragés. Guers surtout
» était au désespoir. Moi j'avais repris quelque courage,
» dans cette pensée que nous ne devons pas désespérer
» lorsque nous ne retirons pas tout de suite de nos
» efforts et de nos travaux, les fruits que nous pour-
» rions désirer...

» Mercredi, 14 février. — Aujourd'hui j'ai exposé à
» mes frères le changement qui s'était passé depuis deux
» jours au dedans de moi, savoir : qu'après avoir tant
» crié à la pratique et à la recherche des vertus chré-
» tiennes, j'ai senti ces jours le vide où cela me laissait,
» et la fatigue d'un effort continuel qui n'était pas sou-
» tenu par un entraînement du cœur.... Ces messieurs
» ont trouvé que je me jetais dans l'autre extrême : j'ai
» répliqué : ils se sont fâchés : nous avons fait du
» galimatias : l'un d'eux m'a dit qu'il fallait regarder à
» sa vie passée, et a eu l'air de faire des allusions. Mais,
» mon Dieu, je veux te chercher avant tout, &ct. »

J'ai déjà dit qu'à cette époque, et pendant plusieurs années, j'eus le caractère peut-être encore plus déplaisant qu'à cette heure-ci; on me le témoignait de temps à autre. Mon ami Galland, qui était bien aussi quelquefois un peu bilieux de son côté, sautait en l'air à mes irrégularités et aux légèretés dont j'entremêlais mes grandes idées : il nous quitta bientôt. M. Guers vivait dans l'humilité des âmes qui passent par l'angoisse. On sait que dans le *Voyage du chrétien* (ou de la *chrétienne*), de Bunian, l'*Angoissé* (1) passe sans la moindre difficulté à travers la *Vallée d'humilité,* où tous les autres bronchent

(1) On dit que ce mot n'est pas français. Quand l'académie nous en donnera un qui le remplace, je le substituerai à celui-ci avec empressement. En attendant je le garde.

1816 à chaque pas. Mon ami Guers était alors dans ce cas. Il m'a rappelé plus tard qu'un jour où il retombait dans le récit de ses tristesses, je lui dis avec une brusquerie théologique : « Ah bah ! tu es toujours sous la loi ! » — Il a ajouté que cette parole lui fut utile. C'était un abrégé un peu rude de l'épître aux Galates.

Quelque temps après, notre petite société comptait sept membres, et parfois « une grande grâce était sur nous; » tout cela encore avant l'arrivée d'aucun étranger: remarque importante.

Cependant il en vint un à ce moment; et son souvenir nous sera toujours en bénédiction. C'était un méthodiste calviniste, nommé Wilcox, industriel anglais. Il avait des principes fort élevés et beaucoup de cœur : nous le fréquentions en grand secret. Oh ! les douces heures dérobées que nous passions là, comme dans une sainte conjuration!

Sa doctrine tombait sur un terrain si bien préparé qu'il faillit obtenir plus qu'il ne voulait. Nous songions, moi du moins, à tout quitter absolument, perspective d'une vocation, famille, patrie et avenir de ce monde, pour aller, je ne sais où, prêcher l'évangile. M. Wilcox fut effrayé des conséquences qu'aurait pour lui une pareille résolution, qui l'aurait fait regarder comme un embaucheur, et il nous calma. Le cher Gonthier, mort peu après, faisait alors partie de notre petite confrérie : décidément le feu était déjà allumé.

Et cependant, chez moi, toujours le même mélange de vie religieuse et de vie mondaine: tout en rêvant la sainteté chrétienne, je lisais, non seulement Schiller, mais Gœthe, Wieland, Voss et autres. Je dois pourtant ajouter que j'avais alors, outre mon goût pour la littérature allemande, une raison particulière et légitime de m'appliquer à cette étude. La place de professeur de

langue allemande était vacante au collége ; et j'étais sans vocation aucune. J'essayai donc de me présenter. J'avais pour compétiteur un Allemand, homme instruit, M. Ruffer, avec qui je me trouvais alors en relation, l'auteur de la grammaire qui porte son nom, et d'après laquelle, chose singulière ! je viens, trente-cinq ans plus tard, d'enseigner l'allemand au gymnase de Neuchâtel ! Mais, avec cette présomption, plus superficielle, il est vrai, qu'orgueilleuse que j'ai déjà confessée, et sans me faire une idée suffisante de tout ce qu'exige la véritable connaissance d'une langue, je me mis avec lui sur les rangs. On comprend que je ne l'emportai pas. Mais je reçus pourtant à cette occasion, du recteur de l'académie, une lettre fort encourageante.

Je viens de parler de présomption : je demande la permission de revenir en deux mots sur ce genre de péché, dont je me suis rendu coupable plus d'une fois en ma vie. Je crois qu'il faut, pour être juste, convenir que ce défaut a ses variétés, et qu'il n'est pas toujours le fruit de l'orgueil ; il peut provenir d'imprudence et d'une simplicité mal éclairée : je crois qu'il a eu, en outre, chez moi encore une autre source : plein d'aversion pour la prétention et pour la fausse profondeur, il est probable que cette disposition m'aura fait pencher vers la légèreté. Mais je conviens que le droit chemin est entre deux : s'il est vrai que la vraie philosophie se moque de la philosophie, il est vrai aussi qu'il ne suffit pourtant pas de manquer de philosophie pour en avoir.

Quant à la religion, pour combler la bigarrure de mes idées d'alors, je lisais avec délices, à côté de bien des mauvais ouvrages, les excellents sermons de Nardin, de ce Nardin que je respecte encore profondément. Précieux et vénérable Nardin !

Nous nous exercions aussi quelquefois à l'improvisation,

1816 ou plutôt nous tâchions de nous y exercer. Mais nous ne savions pas nous y prendre, et nous suivions la méthode qu'on suit, je crois partout, avec les pauvres étudiants en théologie, pour leur apprendre à prêcher. Au lieu de les faire prêcher réellement, en commençant par des instructions toutes simples données à des enfants, puis en montant à des auditoires de plus en plus considérables, on leur fait composer des sermons en l'air, des sermons sur le papier, qu'il faut ensuite réciter devant des professeurs et des juges auxquels le jeune orateur se gardera bien de s'adresser réellement! C'est ainsi que nous essayions à cette époque d'improviser en chambre sans auditeurs... Oh! les folies des hommes! mensonge dans l'église, mensonge dans l'état, mensonge dans la littérature et dans les beaux-arts; partout le mensonge, le faux, le tendu, le pompeux, le boursouflé, le prétentieux, le manque de vérité et de simplicité!...

C'est encore vers cette époque, si douce par ses souvenirs, que nous chantions, mes amis Guers, Coulin, Gonthier et moi, entre autres beaux cantiques, celui qui commence ainsi:

Cœurs qui savez aimer,
Donnez toutes vos flammes
A l'époux de vos âmes,
Lui seul peut les charmer!

On voit que nous ne marchions pas alors par voie de concordances, de dictionnaires et de commentaires.

Au milieu de tout cela je continuais de chercher, comme il était bien naturel, une place de pasteur; et enfin il s'en présenta une, mais bien loin; c'était celle de Frédéricia, en Danemark, qu'ont occupée plus tard, sur mon refus, d'abord le pasteur Coulin, puis ensuite le digne pasteur Rieu, mort au poste peu de temps après son

1816 l'attente ; et dans les huit jours je me décidai pour le refus ! — Dieu me préparait une tout autre carrière.

Pendant les quelques mois qui s'écoulèrent avant que se présentât le poste de Moutiers-Grand-Val, qui devint le mien, je continuai à faire quelques prières dans les temples, à me réunir de temps à autre avec les amis que j'ai nommés, puis à jouir des premiers développements de mon petit aîné : tout cela au milieu d'une pauvreté extrême ; de sorte que nous entrions ainsi insensiblement dans ce mélange de vives joies et de vives douleurs auxquelles m'appelaient également et mon caractère et mon penchant, et les desseins de Dieu sur moi ; état qui dura dans son intensité, pendant près de vingt ans.

La place de pasteur français à Berne, dont j'ai parlé plus haut, venait de se présenter. J'y aurais eu pour collègue un ancien ami de Neuwied, qui s'y trouve encore au moment où j'écris ces lignes ; mais apprenant que mon ami, M. Galland, se mettait sur les rangs pour ce poste, je ne voulus pas lui faire concurrence.

Peu après, un vieux pasteur aveugle de Moutiers-Grand-Val (canton de Berne, près de Delémont), demanda un suffragant en lui offrant une paie beaucoup plus forte que celle qu'on donne habituellement à des suffragants, c'est-à-dire 1250 fr., et une petite maisonnette indépendante, de six pièces, avec un jardin. Qu'on se rappelle que j'étais depuis un an dans la triste position d'un jeune père de famille sans vocation : qu'on joigne à ce fait l'idéal dont la jeunesse revêt toutes choses : et l'on comprendra que c'était le paradis terrestre qui s'ouvrait devant nous ! Nous nous décidâmes, ma femme et moi, avec de vrais transports de joie.

C'est à l'occasion de ce départ, comme le dit M. Guers dans sa vie de Pyt (p. 14), qu'eut lieu ce repas des douze, ainsi appelé à cause du nombre des convives. Il se fit

1816 et sacré, quelques-unes de ces larmes que Dieu n'accorde plus que rarement à mon âge fatigué ! Cette douce créature ne répondit rien : et c'est ce silence dont le souvenir me serre le cœur chaque fois que je songe à cette scène. Heureusement qu'il était abondant en pardon. Peut-être même oublia-t-il bientôt ma rudesse ; ne fut-ce qu'à raison de bien d'autres paroles d'une sauvage orthodoxie qu'il entendit de moi !

Cependant je n'en ai pas fini sur cette conversation caractéristique ; car elle me paraît instructive.

On voit ce que j'en pense, et que je ne me juge pas avec ménagement. Mais maintenant que j'ai fait justice du mal, je crois que tout n'est pas dit sur ce point ; et que, dans la réponse que je viens de commenter, tout n'était pas péché, tant s'en faut. Quiconque a essayé de faire fortement le bien dans ce monde, et d'y combattre vivement le mal, se sera vu harcelé de gens prudents et doux, qui lui auront dit qu'il ne fallait pas aller si fort, qu'il fallait se modérer, ou plus crûment encore, qu'il ne fallait pas se compromettre. J'ai vu cela pendant toute ma vie : j'ai vu, il n'y a que peu d'années, des hommes qui passent pour pieux, me reprocher d'avoir signalé à l'indignation publique les horreurs qu'endurent de pauvres détenus qui n'ont aucun moyen de faire connaître leurs souffrances inouïes : partout et toujours quand il a fallu agir avec énergie, j'ai entendu siffler à mes oreilles d'éternelles exhortations à la prudence et à la modération, tandis qu'il n'y a pas une voix sur mille qui vienne vous pousser au zèle et au dévouement. Or, voilà le sentiment que j'éprouvais dès l'époque où nous sommes arrivés : voilà ce que j'éprouvais parfois, même auprès de mon père bien aimé. N'est-il pas bien naturel qu'un jeune homme engagé dans une lutte brûlante, seul, ou presque seul, contre une multitude ; qu'un jeune homme

LIVRE III.

DÉPART POUR MOUTIERS-GRAND-VAL. — PREMIERS TEMPS DE MON MINISTÈRE DANS CET ENDROIT.

OCTOBRE 1816 A DÉCEMBRE 1818 (26 A 28 ANS.)

Adieux à mon père. — Connaissance unique à Neuchâtel. — M. Gibolet à Bienne. — *Arrivée à Moutiers*. — Nous souffrons de la disette. — *Grand idéal*. — Je visite trop les malades ! — Matthison et Gœthe. Impiété de ce dernier. — Tiraillement entre la littérature et la piété. — *La famille du préfet* (grand-bailli), de Rodt et de Graffeuried. — Visite à Mme de Krudener. — Missionnaires élégants. — Idéal et tristesses. — Doutes. — *Imitation de J.-C.* Jugement sur ce livre.— *Tersteegen*.— Encore sur l'improvisation.— *Education vicieuse des étudiants en théologie*. — Tentative du Darbysme à cet égard. — *Gobat*, mon catéchumène.

1816 Que les voyages sont plus faciles et moins coûteux maintenant qu'il y a trente ans ! Nous partîmes de Genève le samedi, 19 octobre, par ces lentes voitures demi-publiques, qu'on trouvait dans les auberges, qui mentaient tous les jours aux voyageurs sur les heures de départ et d'arrivée, et qui employaient une journée entière à faire les onze lieues qui séparent Genève de Lausanne. On donnait à manger aux chevaux à Nyon ; les cochers dînaient pendant trois heures à Rolles : et on s'arrêtait de nouveau à Morges : c'était le beau temps des chevaux et des cochers.

Nous fûmes accompagnés à notre départ par mon

bien-aimé père; et puis nous trouvâmes à Lausanne un 1816
vieux pasteur de nos amis: il était avec nous au moment où je quittai mon père. Je me le rappelle par la dureté, bien intentionnée sans doute, mais malentendue et contre nature, avec laquelle il coupa court à nos adieux. Nous étions le dimanche soir ensemble, lui, mon père, ma femme, mon enfant et moi, sur la terrasse de la cathédrale. Mon père devait retourner le lendemain à Genève, et moi partir pour Neufchâtel. Il fallait donc se quitter; mais la séparation était inexprimablement cruelle pour nos cœurs: nous hésitions à nous dire adieu, quand tout-à-coup notre ami me sépare de mon père; sans que j'aie, je crois, pu l'embrasser! C'était horrible; ce fut un de ces noirs serrements de cœur, comme j'en ai, hélas! éprouvé tant d'autres depuis lors! Notre ami n'était pas marié; il ne savait ce que c'était qu'un père; mais il aurait pu savoir ce que c'est qu'un fils!

Nous allâmes nous coucher dans notre petite auberge; puis, en pleine nuit, vers trois heures et demie, il fallut se lever pour partir par la diligence. Cette paisible diligence faisait alors en quinze heures le trajet de Lausanne à Neufchâtel, qu'on fait maintenant en six. Elle détournait flegmatiquement par Cossonnay, Lassarraz, Orbe et Yverdun, enrayant à chaque descente, mangeant et buvant à chaque étape; puis, en compensation, elle faisait payer quinze francs pour la journée; juste ce que l'on paie maintenant pour faire tout le trajet de Genève à Neufchâtel en douze heures, sans dépenses d'auberge! Ces dépenses m'étaient alors bien pénibles; car si la pauvreté a ses jouissances, elle ajoute aussi beaucoup aux peines de cette vie. Je commençais à l'éprouver de plus en plus.

Nous ne pouvons cependant nous rappeler, ma femme et moi, sans douceur, combien notre lever, si pénible,

1816 de ce jour-là, fut adouci par la gaîté de notre petit Augustin, qui n'avait alors que quinze mois; il put nous faire sourire dans notre douleur. Quelle fleur qu'un enfant!

A Neufchâtel où j'ai trouvé plus tard tant d'amis, nous n'avions alors qu'une seule connaissance, un petit homme d'une tournure ridicule, chantre, je crois, et doué d'une puissante voix ; nous avions eu son fils en pension chez nous. Quel trésor Dieu me fit cependant trouver, je ne dis pas en cet homme, mais chez lui ! J'ai dit combien j'aimais les sermons de Nardin : mais non, je n'ai pu le dire dignement : Nardin était alors la joie de mon cœur; et je lui conserverai toujours un profond et reconnaissant respect. Or mon père, qui appréciait pourtant bien moins que moi ses sermons, avait désiré les garder : et je crus lui devoir faire ce sacrifice, parce que je pensais dès lors que le sacrifice qu'on fait à Dieu d'une grande jouissance, même religieuse, je dis d'une jouissance et non d'un devoir, est plus profitable et plus agréable à Dieu que cette jouissance elle-même. Mais c'était pour moi une privation extrême. Jugez donc de mon bonheur, lorsque faisant incidentellement mention de cet ouvrage chez l'ami dont je viens de parler, il me dit qu'il avait au grenier deux volumes de ces sermons (son édition en avait quatre); et qu'il me les donnait volontiers ! Ce fut un des bonheurs de ma vie, quoique, par une de ces singulières faiblesses de la nature humaine, la différence du format et du caractère ôtât à mon plaisir une partie de sa vivacité.

Vu l'imperfection des communications de l'époque, et sûrement aussi parce que nous avions été mal informés, nous passâmes par Berne pour nous rendre à Moutier. Je laissai un moment ma femme à l'auberge; et je sortis pour chercher mes amis, MM. les pasteurs Schaffter et Galland. Je me rappelle avoir eu, dans ces rues, le sen-

timent le plus écrasant que j'aie jamais éprouvé de ce 1816
que c'était qu'un complet renoncement au monde. Aspirant en mon cœur à ce renoncement, me trouvant jeté au milieu d'une ville étrangère après avoir quitté tout ce que j'aimais à Genève, sans avoir encore rencontré de nouveaux objets d'affection, seul au milieu d'êtres qui ne me connaissaient pas même... Non, je ne puis décrire cet affreux moment!

Je ne me rappelle plus les détails de ce court séjour à Berne; je sais seulement que nous passâmes quelques heures avec notre ami, M. Galland, probablement aussi avec son collègue; puis nous repartîmes au bout de trois ou quatre jours, pour Moutiers-Grand-Val, en passant par Bienne.

Là nous trouvâmes de nouveau un personnage singulier; c'était le doyen du chapitre de ces contrées; très semblable à notre unique connaissance de Neufchâtel, petit homme à grosse voix et à grosse tête, et — orthodoxe à ce qu'il me parut..... Mais j'avais besoin de trouver quelque être aimant et aimable; et, quoique bien éloigné de me croire vivement pieux, j'avais pourtant faim et soif de rencontrer des hommes qui le fussent: je dois avouer que je ne vis pas précisément dans mon doyen ce que je cherchais. Comme je lui parlais de tant d'ecclésiastiques qui n'étaient pas animés de l'esprit de leur vocation et qui ne prêchaient pas l'évangile : — « Ha! me dit-il, de sa puissante voix, et roulant les *r*, » il n'y a qu'à les prendre par la paie; nous leur ferons » bien prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, ces » *cottiens-là.* » (C'est ainsi qu'il prononçait le mot coquins)! — Vis-à-vis de l'idéal dans lequel je passais ces quelques années, on comprend qu'un pareil style me serrât le cœur, mon cœur hélas déjà si serré!

Nous arrivâmes à Moutiers dans l'après-midi du 28

1816 et 1817 octobre, après avoir fait, par un beau jour, la montée ravissante de Bienne à Tavannes, qui nous jeta, pauvres jeunes gens, dans l'idylle ecclésiastique et dans l'enivrement. Le curieux passage de Court à Moutiers, ajouta encore au romanesque de nos impressions.

Mon constituant (1), vieux pasteur, affligé de cécité et malade de la goutte, m'accueillit avec bonté, de même que sa famille; et nous fûmes au bout de peu de jours installés dans notre charmante petite maison.

Mais nous arrivions dans la triste année de 1816; le pain fut pendant trois mois à 75 c. la livre (5 batz). Pour une multitude de familles pauvres il y eut non-seulement disette, mais famine réelle; des centaines de personnes, dans le pays, moururent lentement d'inanition; et pour notre part nous souffrîmes très-sensiblement aussi de cette cherté excessive de toutes les subsistances. Nous avions déjà été dans une véritable pénurie en quittant Genève; et nous voilà pour la seconde fois, depuis mon mariage, dans cet état, qui dura six mois entiers.

En mars (1817) ma femme eut un second enfant, qu'elle essaya de nourrir comme elle avait fait du premier : mais elle ne le put. Elle en contracta de longues souffrances; et notre enfant, celui qui est maintenant pasteur à La Force (Dordogne) fut nourri à la bouteille, avec toutes sortes de laits, vu qu'on ne trouvait pas toujours cet aliment à son gré, même à prix d'argent.

Pendant ces premiers six mois, plusieurs de nos paroissiens eurent la bonté de deviner notre position et de venir à notre secours : mais, après tout, nous n'eûmes pas toujours autant de pain que nous en aurions voulu ; nous n'en mangions guère qu'à déjeûner, et nos chers enfants eux-mêmes s'en ressentaient! Je me rappelle

(1) En Suisse on appelle ainsi le pasteur dont on est le suffragant.

que notre pauvre petit aîné, alors âgé de 18 à 20 mois, 1816
allait quelquefois découvrir des marmites à l'écart pour et
y voler quelques pommes de terre bouillies, toutes 1817
froides.

Sous le rapport moral et intellectuel (je ne dis pas encore théologique) ma vie devenait toujours plus romanesque : on me pardonnera, je l'espère, l'emploi que je fais de cette expression : elle est nécessaire. Je me trouvais alors au plus fort de cette disposition, comme au plus haut degré de l'idéal que je me faisais du christianisme ; et toute ma prédication s'en ressentait. Ma paroisse, composée de 1700 âmes, en renfermait quelques-unes de vraiment pieuses, et en particulier quelques hommes en rapport avec l'église des Frères. Je le savais bien : et pourtant je m'oubliai un jour en chaire jusqu'à dire que je ne connaissais pas dans ma paroisse un seul chrétien. Ajoutez que j'avais devant moi, en parlant ainsi, le préfet du lieu (grand bailli), véritable homme de bien, et sa femme, grand caractère, peu avancée peut-être, comme tout le monde l'était alors, dans la vérité évangélique, mais qui était loin d'être irréligieuse. — L'un des Frères moraves dont je parlais tout à l'heure me dit, quelques jours après, qu'il avait trouvé le propos « un peu sévère. »

En même temps j'étais loin de vivre tout entier dans des principes si élevés ; et c'est surtout à cette époque que je sentais l'existence prononcée de ces deux hommes qui se disputent l'âme du chrétien, quand Dieu n'a pas envahi le cœur en son entier. J'ai déjà reconnu que quelques personnes ne conçoivent pas bien ce combat des deux natures. Mais j'ai répondu à leurs scrupules ; et pour achever de le faire, je ne dirai pas que je les attends dans quelques mois, ou dans quelques jours, ni au grand jour où tous les secrets des cœurs seront

1816 et 1817 dévoilés : je souhaiterais seulement à ces personnes de bien rentrer en elles-mêmes, et de se souvenir de tel jour de leur vie passée qui leur inspirerait peut-être des sentiments bien plus humbles.

Quoi qu'il en soit, je sais que pour ce qui me regarde, je vivais alors sensiblement de deux vies, bien différentes. Grâces à Dieu les hommes n'accusaient aucune partie de ma conduite : au contraire, j'étais taxé d'exagérer, en certains points, l'idée du devoir : pourra-t-on croire, par exemple, que mon vieux constituant ait osé me reprocher, et directement, que je visitais trop les malades ? Il donnait pour motif de ses reproches que cela ôtait à la visite de sa solennité ! O solennité ! Triomphe du sacerdoce ! Ver rongeur de la piété !

Mais la double vie contradictoire n'en était pas moins là. J'avais laissé, il est vrai, dans des caisses à Genève toute ma littérature profane, que je finis même par vendre tout entière, deux ans après.... Mais, outre celle que renfermaient mon cœur et ma mémoire, j'en retrouvais ici chez autrui ! Le pasteur avait une très-grande bibliothèque, où figuraient Rousseau, Voltaire et autres auteurs semblables. D'un autre côté la grande baillive, puis le précepteur de ses enfants, me faisaient connaître des œuvres de la littérature allemande qui m'ouvraient un monde nouveau. C'est alors que j'appris à connaître Matthisson, ce payen mélancolique, qui avait été lié avec Charles Bonnet et M. de Bonstetten, charmant écrivain, jamais immoral, mais qui empoisonnait mon cœur par son sentimentalisme sans piété.

Je relisais aussi Gœthe. Et je profiterai de cette occasion pour dire ce que je pense de cet homme. Je tombai alors, pour la première fois, sur son *Wilhelm Meister*. Sauf l'admirable morceau *Kennst du das Land*, où l'on trouve, comme dans une foule de ses petites pièces, la

touche d'un écrivain de premier ordre, l'ensemble de 1816
l'ouvrage me parut singulièrement vulgaire. J'en dis et
autant de *Gœtz de Berlichingen*. *Werther* me plut da- 1817
vantage. Mais en fin de compte, et sans excepter ce détestable *Faust*, où Gœthe s'est dépeint lui-même, je ne connais pas, de cet auteur, une seule grande production qui me semble mériter de passer à la postérité. C'est là encore un des cas, on le voit, où je ne me mets pas à genoux devant la procession du public.

Quant au caractère moral de Gœthe, je me fais un devoir de dire hautement qu'il m'inspire une profonde aversion. — J'ai vu quelques gens de bien, même quelques hommes pieux, qui trouvaient ce jugement un peu sévère; mais j'ai vu aussi, et à ma grande surprise, que ces hommes, et dans ce nombre des hommes de lettres allemands, ne connaissaient pas, ou avaient entièrement perdu de vue quelques-uns des plus mauvais morceaux de cet auteur. Quand je les ai montrés on a été surpris; puis on a essayé de donner aux paroles un sens moins odieux que leur sens évident. Il vaut la peine de vider cette question; et j'en prends pour juges tous mes lecteurs. Ne craignez pas que je fasse de citations immorales : je ne signalerai que de l'impiété. Je prends dans les épigrammes datées de Venise.

N° 67. Vieles kann ich ertragen. Die meisten beschwerlichen Dinge
Duld' ich mit Muth, wie es *ein* Gott mir gebeut.
Wenige sind mir jedoch wie Gift und Schlange zuwider;
Viere : Rauch des Tabaks, Wanzen, und Knoblauch, und †.

C'est-à-dire :

« Il y a beaucoup de choses que je sais souffrir. J'endure la plupart » des ennuis avec patience, comme *un* Dieu me l'ordonne. Mais il y en » a quatre que je déteste à l'égal du poison et du serpent : la fumée » du tabac, les punaises, l'ail et la †. »

On a voulu dire que, par la croix, Gœthe entendait

1816 et 1817 peut-être ici les épreuves, les contrariétés : mais ce n'est pas admissible. Il vient de dire, au contraire, qu'il y a beaucoup de choses qu'il sait supporter ; et il n'énumère que quatre objets spéciaux qu'il déteste : ce n'est donc pas l'épreuve prise dans son sens général qu'il a en vue dans son dernier mot. D'ailleurs que signifierait cette petite croix au lieu du mot même, si Gœthe n'avait voulu exprimer qu'une idée tout ordinaire?

Les passages suivants, comme une foule d'autres que je ne cite pas, expriment de même une impiété haineuse et moqueuse envers l'évangile, plus profonde encore que celle de Voltaire.

N° 48. Bœecke zur Linken mit euch !
So ordnet künftig der Richter :
Und ihr, Schaefchen, ihr sollt ruhig zur Rechten mir stehn !..
Wohl ! Doch eines ist noch von ihm zu hoffen : dann sagt er :
Seyd Vernünftige, mir grad gegenüber gestellt.

« Boucs, retirez-vous à ma gauche ! » Ainsi parlera un jour le juge suprême. « Et vous, brebis, placez-vous tranquillement à ma droite ! » — Bien. Mais nous espérons qu'il dira ensuite encore : « Et vous, gens » de bon sens, placez-vous droit vis-à-vis de moi. »

C'est-à-dire, selon Gœthe, que les brebis ne sont que des imbéciles ; et que ce que Gœthe appelle les gens de bon sens, les gens d'esprit comme lui, ne seront jamais classés parmi les méchants !

Plus qu'un passage :

N° 52. Ieglichen Schwaermer schlagt mir ans Kreutz im dreyssigsten Jahre.
Kennt er nur einmal dit Welt, wird der Betrogene der Schelm.

« Clouez-moi à la croix tout fanatique dans sa trentième année ! Car » une fois qu'il connaîtra le monde, celui qui n'est encore qu'une dupe » deviendra un fripon. »

Je pense qu'en voilà assez pour juger cet auteur ; et qu'il n'y a pas même besoin d'être pieux pour sentir la grossièreté d'un homme qui ne sait pas apprécier ce qu'il

y a de beau et de grand dans l'évangile et dans le ca- 1816
ractère de Jésus, même au simple point de vue humain. et

Du reste, on s'explique cet abaissement du sentiment 1817
moral chez Gœthe, quand on le voit dans la même collection d'où j'ai tiré mes citations, et en plusieurs autres endroits de ses ouvrages, se plaire à célébrer le libertinage de la plus basse espèce, les plaisirs des caves et des mauvais lieux, comme un homme qui les a étudiés sur place.

Seulement on est surpris, après cela, de voir Jung Stilling, évidemment homme pieux, trouver du plaisir à la société de cet écrivain, comme à celle des autres encyclopédistes de la cour de Weimar; c'était le relâchement du temps! Il faut du courage pour fuir la société des gens d'esprit, quand ces gens manquent de piété : mais ce courage nous devrions toujours l'avoir.

Je ne l'avais pas toujours moi-même quant à leurs livres, comme on vient de le voir; je restais partagé. Rien ne donne une idée plus juste du cahos de mes sentiments d'alors, qu'un petit cahier que je m'étais fait à cette époque et que je possède encore, où j'inscrivais pêle-mêle tout ce que j'aimais particulièrement en fait de littérature, religieuse ou profane, bonne pour le fond et mauvaise pour la forme, ou l'inverse, en français ou en allemand; car j'avais, pour le moment, fait le sacrifice du latin et du grec.

Voici quelques morceaux tirés de ce recueil, à peu près dans l'ordre où ils se suivent :

Marcher en la présence
De Dieu, notre Sauveur,
Toujours d'intelligence
Avec le Rédempteur,
Ne chercher qu'à lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,
C'est le ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

1816 et 1817

Nur wo der Kindheit Rosenpfade daemmern,
Und im Dunkel des Todes wohnt der Friede:
Darum dehnt mit strebenden Fluegel Psyche
Aengstlich den Schleier, &ct.

A qui regardes-tu, — O Dieu suprême
Quel est le cœur élu — Que ton cœur aime?
Ah! c'est le cœur brisé — De repentance
C'est un esprit froissé — Par ta souffrance!

Die Nachtigall klagt bang im Bluethenschatten,
Wie um den Liebling die verlass'ne Braut;
Der Abendstern blickt auf die Veilchenmatten
Blass, wie der Schmerz auf Sarkophage schaut.
Ein Trauerflor scheint laengs dem See zu wallen;
Der Felsen Hoerner bleicht ein falbes Licht,
Wie Vollmondglanz in dunkle Klosterhallen
Durch truebe Scheiben bricht.

Le suivre pas à pas — L'aimer lui plaire
Ce doit-être ici-bas — Ma seule affaire.
Ainsi rempli d'amour, — Vivant de grâce,
J'attendrai l'heureux jour. — De voir sa face.

Je trouve encore dans ce recueil quelques vers d'un ami de l'époque, nommé Ganz, longtemps prédicateur puissant de l'évangile pour les masses, mais qui s'est de bonne heure retiré dans une complète solitude, après avoir embrassé les principes de Madame Guyon. En voici les premières lignes :

Matt von meiner Pilgerreise
Steh' ieh thraenend am Jordan;
O reich mir doch neue Speise,
Neu Getraid aus Canaan!

On peut voir quelques morceaux de plus de ce petit recueil dans le *Supplément*.

Quoique ma nouvelle paroisse renfermât, en sa qualité de chef-lieu d'un bailliage, un bon nombre de personnes instruites et de bonne compagnie, c'est, comme on peut s'y attendre, au château du bailli que je rencontrais au plus haut degré ce genre de société. Sa

femme surtout, hélas! qui mourut dans la force de l'âge, 1816
avant que j'eusse quitté Moutiers, sa femme, qui n'avait et
encore jamais vécu que dans la grande société de Berne, 1817
enthousiaste elle-même, était surprise — elle me le disait assez — de trouver chez le jeune pasteur du village dans lequel elle était condamnée à vivre, un être qui la dépassait encore en idéal : et je puis d'autant plus librement parler de nos rapports qui devinrent journaliers, que, quoique cette dame fût parfaitement affectueuse et aimable avec moi, c'était uniquement l'intelligence et la littérature qui nous rapprochaient.

Je ne dois pas oublier, au nombre des relations que je formai à Moutiers, celle de la sœur de cette même dame, dont je ne puis dire tout le bien que je voudrais, puisqu'elle est encore vivante. Elle vint, peu de mois après mon arrivée, demeurer au château chez sa sœur. Bien que douée d'un esprit juste, elle apportait, en religion, le fond des idées allemandes qui avaient cours à cette époque, des idées fausses sur la charité, mêlées de quelque chose de puéril dans la manière de considérer l'évangile, et de rêvasseries poétiques; un peu dans le genre de ce que Lamartine nous a donné en France. On conçoit que nous eûmes des lances à rompre ensemble. Mais avec sa vive intelligence et avec un cœur droit, cette personne ne pouvait manquer de se déclarer pour l'évangile : chaque pouce de terrain m'était disputé; mais nous avancions tous les jours d'un pas : puis il m'est arrivé là, comme avec la plupart de ceux que j'ai été appelé à instruire, que l'élève a dépassé le maître. Que de fois je me comparais alors à un aveugle qui porte une lanterne : il éclaire les autres et ne voit pas clair lui-même!

Les deux précepteurs qui se succédèrent dans la maison de M. le bailli, et qui tous deux sont actuellement pasteurs

1816 et 1817 dans le canton de Berne, passèrent également, si j'ose m'exprimer ainsi, par les mains de la même personne, et en vinrent, malgré leurs projets anticipés de résistance, à une foi plus ou moins prononcée. Arrivée à l'évangile par la discussion, elle soumettait les autres par la discussion.

Au nombre des enfants du bailli était le cher pasteur de Rodt (je n'ai aucune raison de cacher les noms quand ils viennent si naturellement), qui conduit depuis plusieurs années avec tant de paix et de piété une petite église indépendante à Berne, et qui rédige le *Christ* de cette ville, feuille qui est aux contrées allemandes ce qu'est à la Suisse française la Feuille religieuse; puis son digne frère, le missionnaire de Rodt, mort dans le Bengale, après avoir servi son maître pendant un court ministère avec une fidélité distinguée : — et enfin une bonne jeune fille, également pieuse, actuellement mariée avec une homme qui travaille activement à l'œuvre de Dieu dans sa patrie. Comme tout se prépare de loin!

Parmi mes autres connaissances était la famille de mon cher collègue Schaffter, que j'avais vu à Neuwied, et qui était dès-lors pasteur à Berne. J'étais aussi très-lié avec le fils de mon constituant, ministre lui-même, mais qui ne pouvait alors remplacer son père parce qu'il était malade de la poitrine. Enfin je trouvai comme maître d'école, en arrivant à Moutiers, un M. Mérillat dont j'avais été écolier à Neuwied. Je n'eus aucune peine à comprendre le respect que je lui devais, malgré le changement de notre position relative; et nous n'avons soutenu que des rapports très-agréables, et parfaitement aisés.

Je trouvai en outre, en fait de connaissances, avec une joie difficile à décrire, un certain nombre d'âmes

fidèles dans les cinq ou six villages qui composaient ma paroisse. Sans répondre à l'idéal que je me faisais du chrétien, ces personnes me faisaient oublier momentanément cet idéal même, et me satisfaisaient pleinement pendant que j'étais dans leur compagnie. Plusieurs possédaient ou les sermons de Nardin ou les cantiques des Frères, ou les uns et les autres; et ainsi je me sentis, dès les premiers jours, de nouveau en famille. Ces mêmes amis m'exprimèrent aussi de leur côté la joie et la surprise qu'ils avaient éprouvées dès les premiers mots de mon sermon d'entrée. On sait que chaque école religieuse a son langage à elle, le rationalisme aussi bien que l'évangile; et qu'on s'entend de part et d'autre au premier mot. C'est ce qui m'arriva. 1816 et 1817

Le besoin pressant de communion et de vie fraternelle me porta aussi à demander à mon ancien ami, le pasteur J. Linder, de Bâle, alors placé dans un village de son canton, un petit rendez-vous, qui eut lieu effectivement pour quelques heures, peu après mon arrivée à Moutiers, dans un village situé à moitié chemin entre nos deux paroisses.

Une autre visite à laquelle me porta encore le besoin de communion religieuse, fut celle que je fis à Mme de Krudener, alors à Grenzach près de Bâle. Quels souvenirs à la fois doux et pénibles tout cela me rappelle ! Et que de peines entassées dans ce cœur déjà si travaillé! C'était en hiver. Quoique malade par suite d'anciens réfroidissements, je partais à pied; par économie, car on se rappelle la famine de l'époque. Les routes étaient couvertes d'une neige fondante. Soit lassitude, soit maladie, je ne poussai le premier jour que jusqu'à Delémont, à trois lieues de Moutiers. Là, je sentis que je ne pourrais achever mon voyage à pied. Je m'enquis donc d'une voiture; mais je ne trouvai en ce genre que la charrette

1816 et 1817 d'un roulier à moitié couverte : il devait partir le lendemain ou plutôt cette nuit même, vers quatre heures. Il eut assez peu de conscience pour me demander six francs jusqu'à Bâle ; il fallut en passer par là, quoique une bonne diligence ne m'eût guère coûté davantage ! Je lui demandai permission de rester chez lui la nuit dans un coin, sans y prendre un lit ; et il m'accorda de m'asseoir sur un de ces grands poëles à degrés, où je réchauffai mes pieds trempés d'eau de neige, et pus dormir un peu. Le matin, comme on lui servait une grande tasse de café au lait, il m'invita à en prendre une aussi. Je lui dis que je ne pouvais payer ; et il me fit cadeau de ce déjeûner, qui fut pour moi un vrai festin.

Enfin j'arrivai à Bâle. Je fus reçu chez un digne ami appartenant à la société des Frères moraves de cette ville. Sainte chose que l'amour des frères, quand il sait ne pas faire acception de parti !

Je me hâtai dès le lendemain de me rendre chez Mme de Krudener, but de mon voyage. Mais quel spectacle confus se présentait là à mes yeux ! J'y retrouvais, il est vrai, mon ancien ami Empeyta ; mais la maison était dans une espèce de désordre, et portait de toute part l'empreinte de ce mélange de vrai et de faux qui caractérisa de plus en plus cette mission. C'étaient partout des vierges Marie de toutes les couleurs dans leurs petites niches, partout aussi cette sorte de chaleur factice dont j'ai parlé, et qui devait tenir lieu d'une inspiration supérieure ; enfin quelques pauvres affamés qui affluaient de tous côtés, dans cette malheureuse année, attirés par les aumônes de la prophétesse, bien plus sans doute que par sa piété. Mon cœur, avide de vérité, n'était pas pleinement satisfait de cette atmosphère. Mme de Krudener prédit il est vrai que je les suivrais un jour; mais cette prédiction a manqué, comme bien d'autres.

Je me rappelle encore, de cette visite à Bâle, un de 1816
ces petits faits qui, pour être petits, n'en sont pas et
moins caractéristiques. Le frère qui m'avait reçu chez 1817
lui m'introduisit un soir dans un de ces cercles (sociétés d'hommes), assez répandus dans cette ville, qu'on appelle des *Kaemmerle* (casino.) J'y trouvai des hommes pieux, comme je m'y attendais Mais quelle chûte pourtant pour mon idéal! On y fumait! Puis, un moment après, encore un autre serrement de cœur. On me montra des portraits de missionnaires, mais vêtus proprement et comme d'autres hommes, en cravattes blanches et en habits noirs!... Vous souriez lecteur! mais j'étais bien sérieux. Je ne rêvais alors que renoncement complet au monde et imitation parfaite de Jésus-Christ, dans sa pauvreté comme dans tout le reste; et à ce moment encore je voudrais bien en être là! Or, je ne trouvais, dans tout ce que je voyais autour de moi, que l'état tranquille, mais un peu ordinaire, de gens convertis depuis longtemps et qui ne songent pas à réveil... Je secouai la tête en silence; et je redis en moi-même, avec tristesse, ces vers que j'avais appris à Moutiers.

Wo bist du, mein gelobtes Land,
Gesucht, geahnt, und nie gekannt? &ct. (1)

Du reste il est juste de convenir qu'à cette époque je n'étais pas dans une assiette religieuse qui pût me faire supporter bien courageusement ce que je trouvais d'épreuves dans la vie. D'un côté quelques restes de doutes sur la certitude de l'évangile, de l'autre, en supposant l'évangile vrai, des doutes sur la part que je pouvais avoir au salut : puis, le rêve continuel d'un renoncement complet au monde, mais une pratique fort imparfaite ; tiraillement qui avait pour résultat que je ne

(1) Où es-tu, o terre promise, que je cherche, que je pressents, mais que je n'ai pu trouver encore?...

1816 jouissais bien ni des joies de la foi, ni de celles du monde;
et lutte pénible qui n'a passé que lentement et par degrés
1817 insensibles, et qui même fatigue bien encore un peu mon cœur.

Chrétiens joyeux, qui m'entendez exprimer ces sentiments, ne vous prévalez pas trop de cet aveu : car j'aime pourtant mieux ma tristesse, qui, au fond est une tristesse selon Dieu, que la joie de plusieurs d'entre vous, qui est légère, et par cela même dangereuse.

Cependant il est clair que la tristesse, même selon Dieu, ne doit pas être de l'abattement; or, j'éprouvais de l'abattement : je vivais « sous la loi » : on sait que cette expression désigne l'état de celui qui se préoccupe plus de ses devoirs que de la miséricorde du Seigneur, et qui, par conséquent, vit toujours dans la crainte et connaît peu l'amour. Je luttais contre cet état, que j'avais brusquement reproché moi-même à mon ami Guers; et, pour me guérir de cette disposition, j'avais cessé, depuis quelques années déjà, de lire le livre célèbre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont j'avais fait mes délices entre 15 et 20 ans. Certains théologiens rigoureux ne l'ont pas aimé; et je crois qu'on peut, en effet, lui faire quelques reproches fondés. Sans parler de sa doctrine superstitieuse quant à la cène, par exemple, ce livre, d'ailleurs si distingué, se borne pourtant trop exclusivement au point de vue de la sanctification, et laisse trop dans l'ombre la doctrine fondamentale de la rédemption, celle du salut que Dieu accorde gratuitement au pécheur repentant, « à celui qui ne fait pas les œuvres, » selon l'expression hardie de saint Paul. Sous une forme onctueuse, c'est encore la loi qu'il nous présente, et non la grâce; or, ce n'est pas l'impératif qui gagne les cœurs, ou du moins certains cœurs.

Il est vrai que je fais là tout-à-coup une restriction qui

contrariera les théologiens systématiques, et qui justifiera 1817
de nouveau la doctrine des deux principes opposés qui règnent dans toute question. Qu'y faire cependant? Nous devons accepter la vérité en tout, et reconnaître, dans ce cas particulier, qu'il y a en effet, dans l'évangile même, un impératif qui est plein d'onction, et qui agit salutairement sur le cœur. Nous le trouvons, cet impératif si beau et si doux, dans le sermon de la montagne, comme dans plusieurs portions de l'ancien-testament, et entre autres dans ce Deutéronome, cette *répétition de la loi*, si remplie en même temps de l'idée de l'amour de Dieu. Or, il faut en convenir, l'*Imitation* de Jésus-Christ, tout en insistant particulièrement sur nos devoirs, a aussi cette onction évangélique qu'on retrouve dans les âmes pieuses de l'église romaine, quelque fausse que soit d'ailleurs la doctrine de cette église sur le prétendu mérite des œuvres. Oui, cher Pascal, oui, sœur Angélique, oui, noble Patrick, et vous tous, pieux cénobites du moyen-âge, moines de Bangor, de Yona, de Lindisfarne, Colomban, Saint-Gall, roi Alfred, armée de solitaires, qui avez vécu dans la prière et dans les pénitences, oui, vous aussi vous étiez dans la foi et dans la grâce! Vous avez cru comme nous à une rédemption; et, comme vous, nous devons rechercher la sanctification!

Mais, après tout, cette tendance-là ne m'allait pas pour le moment; et je ne lisais plus l'*Imitation*, parce que je voulais m'occuper de l'autre point de vue de l'évangile, non moins capital, non moins fondamental, c'est-à-dire de grâce et de pardon. C'était là le point de vue du réveil de Genève; c'était, comme on va le voir, celui que les Anglais étaient venus nous apporter.

Cependant Dieu, qui voulait probablement me maintenir dans l'équilibre des doctrines, me fit tomber entre les mains, à cette époque, quelques livres de « piété

1817 intérieure » que je lus avec un profond intérêt. C'était revenir par une autre porte, sauf une légère nuance, à l'*Imitation* de Jésus-Christ. Mais qu'importe, si les livres étaient bons? Et ils l'étaient; et j'en fis mon profit avec délices. J'avais lu précédemment divers auteurs mystiques, même théosophes et métaphysiques, par exemple Saint Martin, auquel M. Moulinié m'avait initié. Maintenant je me retrouvais parmi ceux qui insistent principalement sur le culte du cœur, sur le recueillement solitaire, sur le silence, même sur la passivité. L'un des meilleurs écrivains en ce genre est sans contredit *Tersteegen*, homme profondément et pratiquement pieux, l'un des auteurs religieux que j'estime le plus, encore aujourd'hui, comme écrivain et comme chrétien. Voici un fragment d'une prière qu'on trouve vers la fin de son *Kleine Kempis*, 10e édit., 1804 :

« Accepte, très-saint Père, l'offrande souverainement agréable du corps » de ton Fils que tu t'es préparé toi-même, et que tu as voulu qui fût » éternellement satisfactoire, et suffisant pour détruire tous nos péchés, » aussi bien ceux avec lesquels nous sommes nés que ceux que nous » avons commis nous-mêmes... O précieuse victime, qui t'es présentée » au Père éternel, Fils éternel comme lui, Victime véritable, vivante, » unique et parfaite... Souverain sacrificateur sans péché, qui t'es inter- » posé *une seule fois* pour ceux qui avaient mérité la mort, et qui ne » pouvaient rien offrir... Je ne désespèrerai plus jamais du pardon de » mes péchés et de ma guérison, lors-même que le péché viendrait » encore me saisir : car j'ai trouvé un lieu où je puis me réfugier pour » en être lavé, un médecin pour en être guéri, &ct. »

Évidemment il ne se peut rien de plus évangélique; et la prière continue encore longtemps sur ce ton. D'un autre côté voici une autre prière qui précède immédiatement celle qu'on vient de lire, et qui sort du même cœur : je conviens que, sans contredire nullement la précédente, elle ne satisfera pas au même degré certains théologiens : mais enfin la voici : en voici du moins le titre et le commencement, presque effrayant :

Prière dans laquelle l'âme renonce à tout, *et choisit Jésus pour son seul objet.* 1817

» Seigneur Jésus-Christ, mon espérance et mon parfait asyle!... Je » renonce aujourd'hui, pour l'amour de toi, à tous les objets qui sont » dans le monde; et je désire effectuer cette résolution à l'honneur de » ton nom.

» Je renonce à tous mes amis, parents, proches et relations; à tous » ceux que j'aime et qui me sont connus.

» Je renonce à toutes villes, châteaux, villages, montagnes et vallées, » fleuves et fontaines, champs, prairies et forêts.

» Je renonce à toute parure et à tous beaux édifices; à toute musique, » chants et parfums.

» Je renonce à tous plaisirs, sociétés, festins, repas, visites, conversa- » tions, salutations, faveur, honneur et douceur de la part des hommes.

» Je renonce à tous discours légers, à tous récits, tous jeux, tout » badinage, tout rire, toute dissipation, bruit et occupations inutiles, &ct.

» Et je te choisis aujourd'hui pour mon Dieu et mon protecteur » unique, &ct. »

Je ne discuterai pas avec ceux qui trouveront cette prière exagérée: je crois que Jésus, le saint et le juste, a eu des affections particulières, et qu'un être parfaitement pur pourrait, sans péché, trouver quelque jouissance dans la plupart même des objets que présente notre monde visible. Mais qui de nous est parfaitement pur? Qui n'est pas sujet à être détourné de Dieu par son attachement à la créature? — Je reste donc, pour mon compte, plein d'admiration devant des élans, ne fût-ce que des intentions aussi prodigieuses; et je m'humilie sincèrement pour avoir souvent connu, approuvé et conçu moi-même de pareilles aspirations, sans avoir jamais eu le courage d'y conformer ma vie.

Voilà quelle était à Moutiers, après la bible, une de mes principales lectures pieuses.

Mais on ne peut toujours lire: la piété même le défend, puisqu'elle nous ordonne d'agir. A quoi donc employer le reste de son temps? Je faisais quelques visites, quelques promenades: mais comme je me refusais par principe les études de littérature et de science, il me

1817 restait de longs moments de désœuvrement. C'est pour combler quelques-uns de ces moments toujours très-cruels, que je me mis à quelques travaux moitié littéraires, moitié religieux. De ce nombre est le petit recueil bigarré dont j'ai déjà donné quelques extraits; puis un autre recueil, tout religieux, composé surtout de morceaux de Tersteegen; et enfin une nouvelle édition que je préparai alors du *Voyage du Chrétien*. Je n'en fis à Moutiers que le manuscrit, que je publiai deux ans plus tard à Colmar. Je crois que la division par chapitres et les notes que j'y ai introduites sont utiles. Cette édition a été, dès-lors, reproduite plusieurs fois.

Mais, au nombre de mes travaux, j'allais oublier de parler de mes sermons... Mes sermons! Plusieurs seront surpris de trouver ces mots dans ma bouche; et je dirai même qu'ils m'étonnent, pour ma propre part. Mais c'est pourtant un fait que j'écrivais alors mes sermons; et j'ai encore redoublé de surprise en rouvrant cette vieille collection, et en voyant ces sermons composés avec soin et même écrits très-proprement. — On s'expliquera cette surprise de l'auteur lui-même, en réfléchissant à la masse d'évènements qui se sont passés depuis, et au libre essor qu'ont pris, depuis longtemps, mes idées sur ce sujet. J'ai montré si peu de respect pour ce genre de littérature, et j'ai si peu figuré comme sermonnaire, que je conservais moi-même de mes anciens discours une idée trop défavorable. Je ne ferai aucune citation; et mes lecteurs m'en sauront sûrement gré: mais je me permets de répéter, par voie de compensation, qu'après cette inspection il m'a semblé que j'avais été, à cette époque, plus régulier et plus laborieux que je ne m'en souvenais. Il ne faut pas plus être injuste envers soi-même qu'envers d'autres.

Ainsi donc j'écrivais mes sermons. Mais, ma mémoire ayant toujours été quinteuse, et surtout rebelle au dé-

testable exercice de la mémorisation d'un discours, je 1817
me mis, dès les premières semaines, à lire mes discours; et
puis je me préparai par gradation à l'improvisation à 1818
laquelle j'aspirais, en notant sur mon cahier par un seul mot, dans le courant d'un discours écrit, une idée dont les développements étaient faciles. J'apprenais ainsi à nager au bord du fleuve; et quand j'apercevais que les forces me manquaient je reprenais terre en retournant à mon cahier.

Puisque nous y sommes, j'ajouterai quelques mots sur cette grande question de l'improvisation (v. déjà p. 42.) Mon grief contre la composition écrite, et surtout contre la mémorisation, c'est que le prédicateur qui ne s'est pas émancipé de cette servitude est obligé d'employer, en moyenne, deux jours de la semaine environ, à préparer une instruction d'une heure, quatre jours pour deux heures, et ainsi de suite; ce qui conduit les pauvres prédicateurs à cette conséquence pitoyable qu'ils ne voient venir qu'en frémissant les plus beaux temps de l'année religieuse, les époques où ils sont appelés à prêcher le plus fréquemment. Réunir leurs semblables pour leur annoncer le salut tous les jours une fois, puis deux ou trois fois le dimanche, c'est pour eux un objet de terreur, tandis que le vrai missionnaire (et ne devons-nous pas tous l'être?) devrait nécessairement trouver dans la prédication sa plus grande joie. — Une autre circonstance qui me désolait dans le travail de la mémorisation, c'est l'obstacle que ce travail mettait à l'élan de mon cœur. Lorsque, à la suite d'une phrase écrite, il m'en venait une qui ne l'était pas, et qui valait pourtant mieux que celle qui suivait dans le cahier, il fallait obéir à cette dernière, de peur de ne pas retrouver la suite; et mon cahier devenait ainsi une chaîne qui m'ôtait toute liberté. Une dernière objection, peut-être plus grave encore,

1817 et 1818 contre la mémorisation et un peu contre la composition, écrite et lue, c'est qu'il y a dans ce travail quelque chose qui semble n'être pas parfaitement sincère et vrai. Qui n'a éprouvé, à l'égard des meilleurs, des plus beaux, des plus puissants discours religieux, une sorte de répugnance à les entendre deux fois? Or, ce sentiment ne provient nullement d'ennui, mais de ce qu'on se sent involontairement affecté alors de la pensée qu'il y a, dans ce cas, chez l'orateur même le plus pieux, un peu d'artifice et de drame? N'y a-t-il pas en effet quelque chose de faux dans ces élans qu'on peut prévoir pour la page suivante? dans ces morceaux qu'on peut annoncer d'avance à un amateur, comme on pourrait lui montrer par le libretto les différentes scènes d'une tragédie? « Celui » qui récite, dit M. Villemain, n'est plus orateur, *il est* » *acteur.* » *(Cours de littérat. française au XVIII^e siècle,* t. 4, 48^e leçon, p. 6.)

Et que sera-ce si nous réfléchissons à la manière dont on enseigne généralement à prêcher aux pauvres étudiants! J'ai déjà dit ce que je pensais de ces sermons d'essai qu'on ne fait pas en vue d'un auditoire réel, mais uniquement par manière d'exercice. C'est un système faux et mensonger!... Aussi que produit-il? Oui; je pose courageusement cette question, car le public la pose aussi de plus en plus : qu'est donc, sauf chez quelques hommes pieux bien clair-semés, qu'est donc la prédication? Sans doute il y a un tout petit nombre de prédicateurs assez pieux pour être parfaitement simples : mais ce qui suffit pour mettre ceux-là personnellement hors de cause, suffit-il pour justifier le genre même de la prédication telle qu'elle a lieu en général? Ah! ce n'est point assez, il faut en convenir, d'être chrétien et d'avoir reçu quelque éducation, pour être prédicateur capable et utile : bien moins encore suffit-il pour cela d'avoir été

jugé tel par une faculté de théologie ! Il faut, pour re- 1817
muer les masses, un genre de don qui ne s'enseigne pas, et
et que l'enseignement amortit plutôt : il y faut de l'élan, 1818
une chaleur réelle, précisément le contrepied de la chaleur factice, de la liberté, je dirais presque de l'irrégularité, parce que cette irrégularité frappe, désagréablement peut-être, mais utilement, ne fût-ce qu'en excitant quelque attention. Oui ; il faut une réforme dans les établissements destinés à former des prédicateurs, des hommes de Dieu. La vie scientifique et la fausse éloquence y dominent beaucoup trop aux dépens de la vie religieuse : ces institutions tiennent trop de la fabrique. N'ai-je pas vu introduire, dans un établissement pourtant pieux, un professeur de déclamation, entièrement étranger aux sentiments de l'évangile, qui enseignait à de pauvres jeunes chrétiens à réciter des pièces de théâtre, et, dans ces pièces, des morceaux absolument contraires aux sentiments chrétiens, les fureurs d'Iphigénie, ou d'Oreste, par exemple, ou autres choses semblables ?... Tout cela est faux, je le répète sans crainte, et sans m'inquiéter du nombre, ni même de la qualité de ceux qui penseraient autrement : on y gonfle de pauvres jeunes cœurs d'une vaine apparence de savoir : on fait du simple serviteur de Jésus un prêtre, un sacrificateur, un prophète factice, un être qui ne parle pas comme les autres : on l'habille autrement que les autres : et puis tout cela aboutit à rien, et souvent à moins que rien ! Oui ; ce que je dis ici tout haut, c'est le jugement que porte, je le répète, de plus en plus, le public lui-même. Je n'accepte nullement, comme excuse, ce qu'on pourrait alléguer de l'affluence que produit le talent, le talent même véritable : l'effet vital sur les âmes n'est jamais en proportion de ce talent. Je ne puis me lasser de rappeler la sentence remarquable de M.

1817 et 1818 Guizot à ce sujet, de M. Guizot que, depuis Otahiti, je ne prendrais pas pour juge bien compétent en matières religieuses, mais qui s'entend en éloquence. Après avoir comparé la prédication toute simple, il ose même dire triviale, mais réellement et sincèrement pieuse de quelques prédicateurs du cinquième et du sixième siècle à celle des plus grands orateurs modernes, il se déclare hautement pour la première, et il finit par ces mots charmants: « C'est plus que de l'*éloquence sacrée*, c'est de la *puissance* » *religieuse*. » — J'ai cité ce mot dans ma *Visite aux Hautes-Alpes*, page 145 et 146, en le faisant suivre d'un autre morceau, pareillement écrit en faveur de l'improvisation, et dont je n'extrais que ces lignes: « Il y a dans » la parole instantanée une puissance à laquelle rien ne » supplée... Les prédicateurs ont tant usé de ces saintes » colères amenées par la logique, de toutes ces feintes » oratoires, que l'esprit le plus grossier ne s'y laisse plus » prendre, &ct. »

Sans doute, oh! j'en conviens pleinement, il y a de mauvaises, de très-mauvaises improvisations, qui ne valent pas mieux que de mauvais, de très-mauvais sermons; et il se pourrait que j'en eusse fait moi-même de pareilles. Mais de mauvaises improvisations valent toujours bien de mauvais sermons; et, à misère égale, elles ont l'avantage de ne pas coûter autant de temps et de travail. Puis elles sont, généralement parlant, plus courtes; et enfin les églises qui admettent la prédication improvisée laissent souvent parler plus d'un orateur; et alors un bon corrige le mauvais.

On a tâché, depuis quelques années, de résoudre ce problême difficile de la prédication en faisant une dissidence dans la dissidence, et en rappelant, comme on en avait le droit, le principe scripturaire qui donne la parole à tout membre de l'église qui désire la prendre. C'était

bien : mais on n'a pourtant pas encore trouvé là le vrai 1817
remède au mal. Car, s'il est incontestable que la bible et
accorde à tout chrétien le droit de prendre la parole 1818
dans l'église, il faut nous rappeler que les règles ne sont faites que pour les cas réguliers : la règle en question suppose évidemment le cas d'un chrétien vivant, d'un chrétien intelligent, d'un chrétien qui prend la parole poussé *par l'Esprit de Dieu;* et en cela elle est excellente : oui ; laissez monter en chaire, de temps en temps, tel laïque, employé civil ou militaire, tel magistrat, tel homme de loi, homme de cœur et d'intelligence, qui aura de la piété ; et il produira, j'en conviens, un excellent effet sur le troupeau. Mais la bible ne prétend nullement qu'un homme sans moyens et sans idées, un sot ou un niais, vienne faire l'orateur dès qu'il lui en prendra la fantaisie. Or c'est ce qui arrive. Et ainsi la difficulté n'est pas encore levée ; il n'y a qu'un seul principe qui puisse résoudre ce problême, et nous amener la bonne prédication : c'est la piété, une vraie piété, une profonde piété, une piété pratique ; celui qui a vraiment l'Esprit de Dieu parlera toujours assez bien : autrement non.

Je reviens à mon histoire.

Il me tarde, pour mes lecteurs, d'arriver à des faits d'un intérêt général, à l'éclat du réveil ; et nous y touchons : je ne donne plus qu'un petit souvenir de mon séjour à Moutiers. L'évêque actuel de Jérusalem, le missionnaire de l'Abyssinie, notre cher frère Gobat, était alors un de mes catéchumènes ; comme l'a été aussi le missionnaire Schaffter de Tinevelly, et comme l'avait été un frère aîné de ce dernier, nommé Théophile, mort à l'institut des missions de Bâle. Gobat avait déjà été admis à la communion, lorsque j'arrivai à Moutiers ; mais il n'en était pas moins encore mon catéchumène, en vertu d'un excellent usage qui régnait alors dans le pays. Les jeunes-

1817 et 1818 gens des deux sexes qui avaient été reçus à la cène continuaient, jusqu'à l'âge de 25 ans, à moins qu'ils ne se mariassent avant cette époque, à être considérés comme catéchumènes ; ils devaient assister à chaque catéchisme, et ils étaient interrogés dans le temple par le pasteur, comme ceux qui en étaient encore à leur première instruction. Gobat était d'une famille pieuse du village de Crémine, situé à une lieue de Moutiers. Quoiqu'il n'eût pas encore donné pleinement son cœur au Seigneur il était déjà sérieux ; et il m'en donna plus d'une preuve. Je sortais un jour de chez ses parents ; il était venu m'accompagner jusqu'à moitié chemin, et il avait cherché, pendant toute la route, à mettre la conversation sur les objets religieux ; mais je n'avais pas voulu y bien entrer. Je sais qu'il m'est arrivé souvent d'agir ainsi faute de zèle ; mais je l'ai fait aussi quelquefois à dessein, et parce que je n'aime pas à causer de religion avec ceux qui ne cherchent pas à en parler par un vrai besoin du cœur. Quoi qu'il en soit, nous nous quittâmes au bout d'un quart d'heure ; puis, — à ce qu'il me raconta plus tard, « Le voilà, se dit-il, attristé de ce qu'il n'a pas cru pou» voir soutenir avec moi une conversation religieuse !...» C'est ainsi que ceux qui sont bien disposés donnent à toutes choses l'interprétation la plus favorable !

Ce cher jeune homme fit bientôt des progrès rapides dans la grâce. Je le revis, peu de temps après avoir quitté Moutier, dans un de mes voyages missionnaires ; il m'accompagna alors encore une lieue ou deux, me portant mon havresac ; puis nous nous quittâmes pour aller à nos missions respectives. — Je suis sûr qu'il me rendrait le même service encore à présent, tant il est resté simple de cœur.

C'est au milieu de scènes de ce genre que je vivais dans cette paisible vallée de Moutiers. Paisible, oui : la

vallée était paisible, comme aussi ma vie extérieure ; 1817
mais on a vu que mon cœur ne l'était pas ; et pourtant et
j'étais sur le point d'entrer dans la plus grande phase de 1881
ma vie, dans cette carrière missionnaire qui en a fait le caractère presque unique.

Mais cela même me ramène à Genève, où venaient de se passer de grands évènements, et où le réveil venait de se déclarer. C'est cette histoire intéressante qui fera le sujet du livre suivant.

LIVRE IV.

HISTOIRE SUIVIE DU RÉVEIL DE GENÈVE, REPRIS DÈS SES PREMIÈRES ORIGINES JUSQU'A SON ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF, EN 1818.

(DE 1800 A FIN 1818.)

Décadence de la foi au commencement du siècle. — Fermentation sensible du réveil.— *Considérations sur la divinité de J.-C.*, de M. Empeyta. — Mon jugement sur cette brochure. — Haldane. — Effet capital de sa visite. — MM. Gaussen et Malan. — *Réglement du 3 mai.* — *Henry Drummond.* — *La nouvelle église* (Bourg-de-Four, puis Pellisserie).— Théologie spéculative. — *Antinomianisme* chez les calvinistes et chez les moraves. — Brochures anonymes des catholiques-romains contre la compagnie. — Répliques anonymes de la compagnie. — *L'avocat Grenus* attaque la compagnie sur le terrain des lois. — Répliques indécentes et anonymes. — *Lutte ouverte.*— Grenus réimprime les *Ordonnances ecclésiastiques.* — *Première cène* de l'église indépendante. — *Société continentale.* — Nouvelles publications inconvenantes en faveur de la compagnie. — Grenus continue ses attaques. — Mauvaises répliques anonymes.— *M. Chenevière* nommé professeur de théologie. — *Conversion de F. Neff.*— *Scène tumultueuse.* — *Première publication du réveil.* — Origine du mot *mômiers.* — M. Malan. Il établit des prédications chez lui. — La compagnie se fait encore une fois recommander le silence par le gouvernement.— Grenus attaque la compagnie devant les tribunaux.— Sa condamnation *apparente* à dix ans de prison : *annulée.*

1800 à 1810 En y comprenant les données assez détaillées que renferment les livres précédents, on trouve ici pour la première fois l'histoire complète et authentique de l'origine de ce réveil religieux de la Suisse française, qui a pris dès lors un si puissant développement.

Pour s'en faire une juste idée, il faut se rappeler tout ce qu'on a lu, ici ou ailleurs, sur la décadence dans

laquelle se trouvait Genève au point de départ, et comparer son état d'alors avec son état actuel. On a vu que, vers 1816, la compagnie des pasteurs, qui se composait alors d'environ quarante membres, n'en comptait guère que trois ou quatre professant ouvertement, bien que d'une manière intermittente et avec quelque faiblesse, la doctrine de la rédemption et de la divinité du Sauveur; c'étaient MM. Cellerier père, Moulinié et Demellayer. (V. *Genève religieuse).* A parler en général, Genève était livrée au déisme. 1800 à 1810

En dehors du clergé il n'y avait, du côté des doctrines chrétiennes, que le troupeau très-faible et mourant des frères Moraves, qui a servi de transition entre l'ancienne et la nouvelle église de Genève ; puis quelques obscures assemblées mystiques et peu scripturaires, mentionnées dans l'ouvrage que je viens de citer.

Aujourd'hui, si le nombre des pasteurs décidément évangéliques de l'église nationale ne dépasse pas de beaucoup celui que nous trouvions à l'époque précédente, ces hommes prêchent avec une liberté et avec une force incomparablement plus grandes, et devant des auditoires beaucoup plus nombreux. D'ailleurs, outre les services officiels qui se font dans les temples, les pasteurs nationaux eux-mêmes se sont mis, à leur tour et avec succès, à ces « assemblées nocturnes » qu'on reprochait d'abord si amèrement et si ridiculement aux dissidents : puis, en dehors de l'église nationale, on trouve maintenant à Genève quatre églises indépendantes: je les nomme dans l'ordre de leur ancienneté : celle du Bourg-de-Four, maintenant de la Pellisserie; celle de M. Malan, ou du Pré-l'évêque, sans doute affaiblie, mais qui peut renaître d'un moment à l'autre, et qui subsiste d'ailleurs comme un monument de ce qui se fit dans les premiers temps du réveil ; puis l'œuvre puissante de la Société

1810 à 1816 évangélique, avec sa chapelle et son école de théologie; et enfin une dissidence de la dissidence, une assemblée darbyste qui renferme un bon nombre de chrétiens respectables et fidèles. Voilà l'œuvre dont nous voulons maintenant étudier la naissance et les premiers progrès.

On en a vu les premiers pas. On se rappellera ces tâtonnemens instinctifs et étrangers à toute idée de dissidence, indépendants aussi de toute action venant du dehors, ces petites réunions qui se reformaient sans cesse chez mon père dès les premières années du siècle; — puis l'éducation fortement évangélique par laquelle Dieu m'avait préparé, de mon côté, chez les frères Moraves de Neuwied; — puis, un peu après mon retour de cet institut, et vers 1810, *la Société des Amis;* — puis le mouvement religieux qui pointait chez quelques étudiants pieux, MM. Guers, Empeyta, Gonthier et Pyt; — un travail religieux du même genre chez d'autres étudiants, et particulièrement chez M. Gaussen; — les services de prières qui se faisaient en 1814; — l'importante visite de M. Wilcox au commencement de 1816; — et enfin notre repas des 12 (octobre de la même année). — C'est à cette époque que nous avons laissé l'histoire du réveil de Genève; c'est là que je la reprends.

Au moment où je quittais Genève (octobre 1816), M. Empeyta, que nous comptions parmi les nôtres, c'est-à-dire parmi les frères de Genève, quoiqu'il se trouvât depuis deux ans à la suite de Madame de Krudener, publia une brochure adressée aux étudiants en théologie, sous ce titre : *Considérations sur la divinité de Jésus-Christ.* Elle était datée du mois d'août; mais elle ne parut qu'en novembre. Cette fusée qui tombait sur un amas de poudre produisit une vive sensation. Pour être toujours fidèle à ma conscience et à ce que je re-

garde comme la vérité, je dois dire qu'il y avait, dans 1816
cet ouvrage, deux choses qui me déplurent dès le premier moment, et que je n'y puis approuven encore à l'heure qu'il est. Je suis d'autant plus impartial en parlant ainsi, que M. Empeyta fut, dans l'origine, un de mes intimes amis, et qu'il combattait alors, comme il l'a fait jusqu'à son heureuse fin, pour la même cause que nous, pour la cause de l'évangile. Mais l'affection fraternelle ne prend rang qu'après la vérité. La première chose qui me déplut dans l'ouvrage (et plusieurs seront surpris du fait) c'était le choix du sujet. J'ai toujours admis la divinité de notre Sauveur, non-seulement comme vraie, mais même comme enseignée avec évidence; mais je ne crois pas qu'il soit conforme à l'évangile de faire de cette doctrine le début de la prédication, le dogme initial du christianisme. Elle a quelque chose de spéculatif qui ne sent pas aussi directement la piété et ne saisit pas aussi vivement la conscience que celle du péché de l'homme, de la régénération et surtout de la rédemption. D'ailleurs, par cela même qu'elle a quelque chose de spéculatif, on peut se persuader qu'on croit à la divinité de Christ, ou même y croire réellement, sans être pour cela un vrai chrétien. Enfin, ni Jésus, ni les apôtres n'ont fait de ce point le foyer où convergeât leur prédication. Si ces observations sont fondées, ce n'est pas par là qu'il faut commencer un réveil; ce n'était pas là le vrai côté de l'attaque; le clergé de Genève était devenu, non-seulement arien, mais presque déiste et mondain; là était son mal.

La seconde chose qui me parut fautive, et bien plus encore, dans cet ouvrage, c'est que l'auteur cherchait à prouver que l'arianisme de Genève, non-seulement causerait à Genève une perte pécuniaire, en détournant de cette ville les étudiants français qui jusqu'alors s'y ren-

1816 daient en grand nombre, mais qu'il était même contraire aux intérêts politiques de ce petit état (page 70) ! Je ne crois pas que les faits aient justifié la première de ces craintes, qui d'ailleurs ne devait pas figurer dans une discussion religieuse ; mais surtout je ne pense pas que la crainte d'encourir le « déplaisir des grandes puissances » (page 71) doive décider nos consciences à embrasser ou rejeter un dogme ! Le point de vue de cette brochure plut sans doute beaucoup aux rares catholiques-romains qui se trouvaient alors à Genève, et ils en firent grand bruit dans plusieurs journaux de France et de Belgique ; mais cette circonstance, on le sent, ne prouve rien en faveur de l'écrit, tant s'en faut : c'étaient tout au plus des arguments à la Montalembert et à la Veuillot, non à la manière de l'évangile.

La même influence de l'esprit catholique romain se trouvait encore, et bien plus forte, dans une note (page 12) où l'auteur rapportait que les Turcs même ont plus de respect pour Jésus-Christ que les ariens de Genève, et que l'un d'eux fut *empalé* à Constantinople pour avoir blasphémé contre la naissance de Jésus-Christ. Une pareille argumentation n'était nullement dans l'esprit du réveil de Genève ; et je ne pus en accepter ma part de responsabilité.

Cependant, comme le clergé de Genève était dans son tort quant au fond de la question, la brochure produisit chez les étudiants une grande agitation, et dans la compagnie une grande alarme. M. Guers en rapporte les détails dans la vie de Pyt, où il nous apprend en même temps que MM. Merle et Frédéric Monod, qui plus tard ont figuré d'une manière si prononcée dans les rangs du réveil, tenaient alors encore pour la compagnie. Mais MM. Guers et Pyt se déclarèrent ouvertement pour la vérité.

Après un peu de bruit l'affaire tomba. C'est très-souvent ainsi que le monde, ou même les chrétiens, quand ils sont incrédules sur un point particulier, tuent une œuvre, une démonstration ou une puissante attaque. On dédaigne, on se tait; et l'indifférence fait le reste. 1816 et 1817

Cependant le silence et le dédain ne réussissent pas toujours: et le réveil continuait à fermenter. Seulement la théologie de ce réveil était faible; nous avions de la foi, du zèle, quelque amour pour le Sauveur et pour les Frères; mais il nous manquait la précision dans les vues, une base nettement scripturaire; voilà ce que Haldane vint apporter à Genève. Il y arriva en janvier 1817.

Sans doute la précision rigoureuse dont je parle ici marchait chez M. Haldane, c'est du moins mon avis, avec l'inconvénient qui accompagne presque toujours une qualité portée à sa plus haute expression. Haldane n'entrait pas dans l'idée si vraie de dualité, comme le faisait pourtant très-décidément un autre docteur écossais, non moins fidèle et plus célèbre encore que lui, le docteur Chalmers. Ce dernier me dit un jour: « Oui, je crois que » Dieu veut sincèrement *(bonâ fide)* que tous les hommes » soient sauvés. » Le respectable Haldane était calviniste rigide en doctrine; et quand aux formes ecclésiastiques, baptiste prononcé. On peut admettre qu'il fallait au commencement de l'œuvre, et en présence d'une incrédulité presque absolue, des principes rigoureux: et tous ceux qui ont connu M. Haldane s'accordent, sans exception, à en parler avec un amour, une reconnaissance et un respect également profonds. Quant à moi, qui me trouvais encore à Moutiers à l'époque où il vint à Genève, je ne l'ai pas connu personnellement. Il est probable que, même après avoir subi son influence, je l'eusse secouée plus tard dans ce qu'elle avait de trop étroit: mais je ne suis point fâché de n'avoir pas eu à

1817 faire ce travail. Grâces à Dieu je crois aux Écritures; et c'est précisément parce que j'y crois que j'en admets tous les enseignements; et dans ce nombre ceux que je ne sais pas concilier à mon entière satisfaction.

Mais, après tout, l'influence de M. Haldane sur Genève fut capitale; d'abord parce que M. Haldane était un homme de poids, mais sans doute aussi parce que son influence tombait sur un terrain parfaitement préparé, et qu'elle avait l'avantage du contraste avec un état de chose incroyablement déchu. La preuve que ces circonstances entrèrent pour beaucoup dans le succès de M. Haldane à Genève, c'est qu'il n'eut, plus tard, aucun succès comparable à Montauban. Mais quant à Genève, je le répète, l'effet fut capital: c'est par M. Haldane que M. Gaussen fut affermi et conduit plus avant dans la foi évangélique; c'est par lui que M. Malan y fut amené. Il en fut de même, je crois, de l'excellent Charles Rieu, mort peu après en Danemark. Mes amis Pyt, Gonthier, Guers, puis MM. Frédérick Monod, James de Breda et autres, trouvèrent de même une abondante lumière dans ses enseignements rigoureusement scripturaires. (Voyez à ce sujet *Vie de Henry Pyt,* page 18 et suivantes.) Une vingtaine d'étudiants ou de jeunes ministres allaient l'entendre deux fois par semaine, puis employaient leurs autres soirées à faire, dans de petites réunions, l'apprentissage de leurs futures fonctions de pasteurs ou de missionnaires. Cela dura du 6 février au 20 juin.

Au bout de peu de semaines tout Genève était en émoi. Pour ou contre, bon gré malgré, tout le monde s'occupait de questions religieuses; et les chaires même retentirent bientôt de prédications opposées. M. Malan en particulier trouvait dans les doctrines absolues de Haldane quelque chose qui correspondait à son tempérament d'esprit; il prononça un sermon que la compa-

gnie lui défendit de prêcher de nouveau : il en fit d'autres 1817
qui excitèrent le même mouvement : évidemment cela ne pouvait continuer ainsi : il s'agissait de trouver le remède. La compagnie des pasteurs crut le trouver dans ce réglement du 3 mai qui, dans des termes obliques, interdisait de prêcher sur les points capitaux de la théologie chrétienne. — Je ne puis entrer à ce sujet dans des détails, qu'on retrouvera facilement partout, et en particulier dans ma *Genève religieuse* et dans ma *Défense des fidèles:* je me borne aux traits généraux de cette crise. M. Guers, qui allait faire ses grands examens pour la consécration, refusa de se soumettre au réglement, et se vit ainsi fermer la carrière ecclésiastique ; M. Pyt, moins avancé dans ses études, quitta également les auditoires ; M. Malan protesta de son côté, et on lui interdit la chaire. Il est vrai que, peu après, sur les explications qu'on lui donna de ce réglement rédigé en termes très-élastiques, désireux d'ailleurs de remonter en chaire, il déclara se soumettre, et il recommença à prêcher. Mais, sans manquer aucunement à la lettre du réglement, il en viola évidemment l'esprit, et la chaire lui fut de nouveau interdite.

Au milieu de ces débats, MM. Guers, Pyt et autres continuaient, soit à suivre les leçons de Haldane, soit à tenir des réunions ; et, déjà en mai, quinze à vingt jeunes-gens commençaient à s'occuper de la pensée de se constituer en église. On a vu (p. 33) que, depuis quelque temps, cette pensée n'était plus entièrement nouvelle parmi nous. Seulement nous considérions alors la chose comme un droit plutôt que comme un devoir ; et c'est encore mon avis.

M. Haldane voyant que l'œuvre qu'il était venu tenter était en pleine prospérité, partit de Genève le 20 juin pour Montauban. Nous avons déjà fait observer combien les succès de cet homme fidèle furent moindres dans

1817 cette ville que dans Genève; et quoique nous ayons pu en entrevoir les causes, le fait ne nous en montre pas moins comment tous nos succès sont subordonnés à la bénédiction de « celui qui ouvre, et personne ne ferme, » qui ferme et personne n'ouvre. »

De même que M. Haldane était arrivé au moment du départ de Wilcox, ainsi M. Drummond arrivait au moment du départ de M. Haldane. M. Drummond, qui plus tard s'est associé à l'œuvre improprement appelée d'Irwing, n'avait alors aucune doctrine particulière, à moins qu'on n'appelle ainsi celle du baptême des adultes, qu'il a même abandonnée plus tard. Quoiqu'il soit encore vivant, je crains d'autant moins d'en dire le bien que j'en pense, que nos vues sont malheureusement, à l'heure qu'il est, bien différentes sur des points importants. Mais tous ceux qui le connaissent lui rendront le témoignage que c'est un caractère sincère et droit : ses changements de vues, fréquents et considérables, qui n'accusent pas même son intelligence, seraient à eux seuls une preuve de sa sincérité : il va toujours, et aussitôt du côté où il croit trouver le vrai. Sans doute il accorde trop à son imagination vive et grandiose; et ses jugements sont quelquefois trop ironiques; mais après tout c'est un caractère honnête et sérieux. Nous nous retrouverons, je l'espère, aux pieds du Seigneur.

Quoique je fusse encore à Moutiers à l'époque dont il s'agit, je fis sa connaissance à Genève, où je fus obligé de me rendre momentanément avec ma femme assez gravement indisposée. Je fis ce voyage, comme j'en fis beaucoup d'autres par la suite: je la mettais, elle, en voiture, puis je faisais à pied, par économie, les mêmes journées qu'elle faisait en voiture, pour la retrouver le soir à l'hôtel. Bon vieux temps! On voyageait lentement et cher!

Cette visite à Genève tomba pour moi, sur un moment 1817
qui semblait particulièrement marqué par la providence de Dieu; car je m'y rencontrai au mois d'août, précisément à l'époque où se constitua ce que nous appelâmes *la nouvelle église*, et plus tard l'église du Bourg-de-Four, maintenant celle de la Pellisserie. Ainsi je me retrouvais avec mes frères primitifs, si je puis ainsi parler, dans le moment le plus saillant du réveil, dans ce moment solennel dont nous étions loin de pouvoir alors pressentir toute l'importance et la gravité! Je me rappelle même un détail assez intéressant de nos petites délibérations à ce sujet. Quelques-uns des frères demandaient si, en quittant l'église nationale, nous ne devions pas notifier notre démarche à la compagnie des pasteurs. Ennemi dès-lors, comme toujours, de tout ce qui a l'air administratif et officiel, je repoussais, pour ma part, cette proposition comme tout-à-fait inutile; et elle n'eut pas de suite.

Ni M. Gaussen, déjà pasteur à Sattigny, ni M. Malan, quoique déjà à moitié repoussé de la compagnie, ne voulurent faire partie de cette église. M. Malan sentait, comme depuis lors, le besoin d'agir seul; M. Gaussen pensa avec raison qu'il n'avait pas de motif suffisant pour quitter son poste, puisqu'il y prêchait librement l'évangile.

Je viens de dire que je vis M. Drummond à Genève. Je me rappelle à ce sujet une petite circonstance qui peint assez vivement, je ne dirai pas une différence de doctrine, mais la différence de caractère qui existait dès-lors entre ma manière de concevoir le christianisme et celle de MM. Haldane, Drummond et autres. En entrant chez ce dernier, dans la campagne qu'il avait louée à Sécheron, je vis dans les corridors une ou deux caisses de bibles ou de nouveaux testaments; et je jetai, en souriant, sur Gonthier qui m'accompagnait, un certain

1817 coup-d'œil où il entrait un peu de pitié. Il comprit aussitôt que je trouvais dans cette manière de répandre l'évangile quelque chose de matériel, et il me répondit avec sa douceur et sa sagesse ordinaires: « Il faut aussi de ces choses! » — On comprend que notre idée à tous deux, et surtout la mienne, était, comme elle l'est encore, que la grande prédication, celle que J.-C. a instituée, est la prédication orale, accompagnée de ce que l'apôtre appelle la « démonstration d'esprit et de puissance » chez celui qui annonce l'évangile. Ce sont de ces choses qu'on ne fait pas venir en caisses, par roulage, ni avec de l'argent et des comités.

M. Drummond insistait alors particulièrement sur l'union du croyant et de l'église chrétienne avec Christ. Certains chrétiens de nos temps reviennent souvent à cette doctrine; je vois bien en effet que l'Écriture en parle à plusieurs reprises; et peut-être que je ne la comprends pas encore suffisamment. Cependant je commence aussi à me lasser de toutes ces découvertes qui se font dans la théologie. J'ai vu, il y a un an ou deux, une brochure de 24 pages, intitulée tout simplement: « *La chrétienté a fait fausse route; ou Exposé de la véritable voie du salut:* » — rien que ça. Il me semble que, quand l'évangile est dans le monde depuis dix-huit siècles, ce titre est un peu fort, même pour un Génevois. Or, je fais la même observation sur toutes les nouvelles manières de concevoir l'évangile qu'on nous présente de nos jours. Il me semble qu'elles sont au-dessus de la portée des *pauvres en esprit*, que notre Sauveur place en tête des heureux (Math., 5, 3); dans tous les cas, il est consolant de se dire, en s'appuyant sur la parole de Dieu qu'on peut en quelque degré *avoir* sans *savoir*; comme aussi il faut se rappeler qu'on peut *savoir* sans *avoir*.— Seigneur! donne-nous la vraie connaissance, non celle

qui vient de l'étude, ni de la réflexion, mais celle que 1817
donnent aux plus simples la fidélité et l'obéissance!

M. Drummond professait en outre une doctrine susceptible de nombreuses nuances, et commune à des classes de chrétiens très-différentes entre elles; savoir que la sanctification se produit d'elle-même, sans notre concours, par la foi seule; que le commandement, la loi même de Dieu, est incapable de créer en nous la sainteté; et que tous nos efforts, même les mieux intentionnés, n'y font rien. C'est ce qu'on appelle *antinomianisme*, c'est-à-dire *opposition* à toute idée de *loi*. On trouve, dis-je, cette doctrine dans les partis et chez les hommes, d'ailleurs les plus opposés entre eux: c'est celle des calvinistes rigoureux: c'est celle entre autres de M. Malan; c'est celle aussi de M. Darby et de ses disciples, également calvinistes; puis, tout d'un coup, c'est celle encore des Frères Moraves, qui repoussent absolument la doctrine d'une élection inconditionnelle. Et puis, autre chose singulière! il en est de cette théorie comme de certaines substances de la nature matérielle, qui, employées à une légère dose, produisent des effets merveilleux, et ne produisent plus rien si vous en prenez trop, ou l'inverse; c'est-à-dire que cette doctrine, suivant le cœur dans lequel elle tombe, produira, dans la conduite, ou une sanctification véritable et presque complète, ou un relâchement presque complet aussi. L'admirable St-Augustin a dit à ce sujet: « *Aime* (Dieu), *puis fais ce que tu voudras.* » C'est vrai: seulement il s'agit de l'aimer réellement, et non en imagination et en poésie. Les Moraves, dont je viens de parler, ont poussé jusqu'au paradoxe, eux aussi, la doctrine dont nous traitons; mais ils l'ont corrigée en s'établissant réellement dans l'amour de Dieu; car d'un côté ils ont osé écrire, et cela sous la rubrique de la sanctification, ces vers incroyables:

1817

Coulons donc des jours filés d'or
Dans la jouissance des biens
Que, pour l'âme et le corps,
Sa bonté nous dispense. (Psalm. 351.)

mais de l'autre ils ont aussi écrit :

Le suivre pas à pas,
L'aimer, lui plaire,
Ce doit être ici-bas
Ma seule affaire.

Rends-moi, Bonté suprême,
A ma misère extrême — Sensible jusqu'au fond
Aimant la petitesse — Et *détestant sans cesse*
Tout péché sans exception.

Cœur unique ! Toutes mes délices
Sont de ne vivre qu'à toi, &ct...

..... De nature je ne suis point
Un ange ; j'en conviens :
Mais *le devoir* m'en est enjoint
Et j'en ai les moyens.

Cette poésie est très-plate comme poésie ; mais nous parlons principes ; et ces idées sont grandes et saintes. Cela vaut mieux que la littérature.

Les mêmes Frères, si opposés à l'idée de tout effort qui pourrait provenir de l'homme, ont fait cent autres cantiques semblables. Ils ont même mieux fait que d'écrire ces choses, ils les ont pratiquées ; et les vrais Frères les pratiquent encore aujourd'hui. On voit donc que lorsqu'ils ont parlé, d'une manière si peu scripturaire, de jouir en liberté des biens de ce monde, ils ne voulaient que repousser toute idée de mortifications volontaires, ou même d'efforts moraux partant de nous-mêmes : ils voulaient que tout provînt directement de l'amour de Jésus, et que rien ne fût pour les chrétiens un sacrifice pénible. En cela même ils ont été trop systématiques ; mais la force de leur piété a corrigé la faute du raisonnement ; et les bons ont vécu dans la fidélité.

Je dirai la même chose de certains prédicateurs calvi- 1817
nistes. Voilà pour le beau côté de la doctrine.

D'un autre côté il n'est pas besoin, malheureusement, d'aller bien loin pour trouver des hommes qui abusent des doctrines de la grâce, qui ne veulent entendre parler de renoncement au monde ni en spéculation ni en pratique, et qui ne prendront de la théorie dont il s'agit que « les jours filés d'or. »

Enfin il faut encore observer qu'on trouve dans cette manière de concevoir l'abolition de la loi, des nuances intermédiaires très-nombreuses; à tel point que le même homme vous présentera tour à tour en lui-même, à cet égard, des contradictions flagrantes. Nous en verrons plus loin des exemples singuliers. Mais je rentre dans l'histoire du réveil.

Pendant que je retournais à Moutiers, l'œuvre continuait à Genève avec puissance. M. Drummond, qui jouissait d'une fortune considérable, fit réimprimer à ses frais une nouvelle édition de la bible, version de Martin, celle qu'on lui donna comme la meilleure, et qui l'est peut-être aussi, à tout prendre. Je parle sur ce point avec quelque indécision, parce que je n'ai jamais cru absolument nécessaire de faire à ce sujet une longue comparaison. Comme ce ne sont pas, après tout, les mots mais les choses qui nous sauvent, et que, quoiqu'on en dise, une même chose peut s'exprimer de bien des manières différentes, tout en appréciant une bonne traduction je ne lui donne pas le même degré d'importance que d'autres.

Outre cette publication, qui n'avait rien de polémique, on commença dès lors à voir paraître, contre le clergé de Genève, quelques feuilles anonymes provenant des catholiques romains, alors encore en petit nombre dans Genève. La compagnie qui se sentait d'une faiblesse ex-

1817 trême, se fit interdire par le conseil d'état de répondre aux attaques dont elle était l'objet. Je dis « se fit interdire » sans avoir les preuves matérielles du fait; mais tout le monde l'a pensé et le pense encore. Il est d'ailleurs évident que, cette interdiction, fût-elle émanée spontanément du conseil d'état, était de la part de l'autorité séculière d'une telle inconvenance qu'un clergé réellement calomnié ne s'y serait jamais soumis. Personne ne peut nous obliger à nous laisser souffleter sans répondre.

Mais, faute de répondre directement, les défenseurs de la compagnie eurent recours au pauvre moyen d'envoyer des articles anonymes, — toujours anonymes — à quelques journaux politiques et catholiques de l'étranger, en France et en Belgique! Et ainsi le réveil de Genève se voyait attaqué, comme il se vit bientôt défendu, par des gens qui lui étaient les uns et les autres ou étrangers, ou hostiles.

Les écrits catholiques romains dont je viens de parler, se succédèrent avec rapidité. Le prêtre violent qui se trouvait alors à la tête du parti catholique de Genève, et un protestant qui, après avoir été en son temps un terroriste, s'était joint à sa communion, publièrent coup sur coup, soit à Genève, soit dans des journaux étrangers, plusieurs écrits, anonymes comme ceux du clergé, pleins d'une hypocrite admiration pour les chrétiens évangéliques, mais dans lesquels on sentait la haine profonde du prêtre contre le protestantisme, et la joie des catholiques à la vue de cette guerre entre protestants. Le prêtre ne nous aimait pas plus les uns que les autres; mais comme la compagnie représentait alors encore le protestantisme de Genève, c'est contre elle qu'il dirigeait ses coups; et ce corps se voyait ainsi, comme un vaisseau désemparé, foudroyé de plusieurs côtés à la fois.

Je dis de plusieurs, parce que le réveil eut alors, de 1817
la manière la plus inattendue, un autre auxiliaire auquel il n'avait pas songé un instant. Je n'ai jamais su les causes qui purent porter tout à coup un M. Grenus, avocat, à fondre, comme il le fit, sur la compagnie : mais le fait est qu'il vint faire, au milieu de la bataille, un feu de flanc effroyable contre ce corps, qui sûrement ne s'y attendait pas plus que nous. — Le point de vue de cet écrivain était tout juridique et temporel : on en jugera par cette seule phrase: « Et encore même que ces opinions » erronées (l'arianisme) leur soient devenues personnelles » (aux ariens de Genève) ne doivent-ils pas, ces mes- » sieurs, en faire le sacrifice — *au moins extérieur* — *à* » *l'opinion publique*, *et surtout* aux principes manifestés » *dans le traité de la sainte alliance* auquel notre Canton » a adhéré? »..... On voit que l'auteur, quoique zélé protestant, entrait là évidemment dans le système catholique romain, qui se contente d'une adhésion apparente, et qui cherche à l'obtenir du sabre s'il ne peut l'obtenir du raisonnement.

Cependant la partie juridique de son ouvrage était fondée : le clergé de Genève était complètement et certainement en dehors de la position légale. Le premier ouvrage de M. Grenus qui présenta encore ce genre d'argumentation portait le titre de *Fragments de l'histoire ecclésiastique de Genève au XIX^e^ siècle*, et ne faisait encore qu'insinuer confusément l'assertion que je viens d'indiquer : il portait principalement sur l'idée générale que Genève, par ses fausses doctrines, nuisait à ses intérêts politiques et matériels.

Cet ouvrage parut, je crois, en août. Qui répondit? Hélas! malgré l'anonyme l'homme se reconnaît au style. Mais que l'auteur ne craigne pas, ni que je le nomme ici ni même que je le désigne d'une manière quelconque :

1817 sa tête a blanchi depuis; nous sommes tous deux bien plus près qu'à cette époque de comparaître devant notre juge : et il n'écrirait probablement plus maintenant comme il le fit alors. Mais je ne puis sacrifier l'histoire aux ménagements de la charité personnelle : les faits, d'ailleurs, ont trente-cinq ans de date ; tout s'est adouci depuis lors ; je reste donc libre de dire qu'à cette époque le ton des défenseurs de la compagnie était incroyablement profane, et qu'en particulier l'auteur dont je viens de parler ne répondit à l'écrit de M. Grenus que par un malheureux article anonyme, qui parut dans le *Journal du Commerce*, à la date du 12 septembre, où il faisait entre autres un jeu de mots sur un de nos traités intitulé le vieillard d'Ellacombe : le défenseur de la compagnie l'appela du nom d'un vieux voiturier assez remarqué de la populace à cette époque. Il s'élevait aussi contre les traités religieux, seul genre d'ouvrage que les frères de Genève eussent encore publié ! Enfin il se plaignait encore de la réimpression qu'on venait de faire de la traduction de la bible par Martin.

M. Drummond, attaqué sur ce dernier point, répondit convenablement et sans peine, sous la date du 23 septembre, au journal qui venait de l'accuser.

Je passe sous silence quelques autres brochures qui parurent à la même époque ; mais je dois mentionner l'une des publications qui parut alors en faveur du clergé, et en réponse aux fragments dont je viens de parler. Cette brochure porte le titre : *Première lettre à un ami sur l'état actuel de l'église de Genève*, &ct. — Elle eut au moins deux éditions. Hélas! c'est ici surtout que s'applique l'observation que je faisais plus haut sur le mauvais ton de ce genre d'écrits. Voici le début de la brochure :

« Aujourd'hui que notre heureuse aggrégation à la Suisse nous re-
» tranche le plaisir de nous disputer sur nos droits politiques et nous

» prive de nos prises d'armes, des hommes inquiets, frappés de la pensée 1817
» que vivre en paix est une mort anticipée, ont conçu le projet de
» ressusciter d'antiques disputes, &ct. » (p. 3.)

Plus loin :

« Pourquoi M. Grenus, ne va-t-il pas, avec Jeannot Lapin, plaider sa
» cause devant Grippeminaud ? » (p. 13.)

Et ailleurs, pour répondre à ce qu'avait dit M. Grenus « du déplaisir des puissances alliées : »

« Voici venir dans leur courroux les empereurs de Russie et d'Autriche,
» les rois de Prusse, ligués contre Genève, &ct... A vos tentes, Kalmouks,
» Baskirs, Polonais, Moscovites, &ct., &ct. (p. 17.)

Ceci parut également en septembre.

Et dans le même mois encore, le *Journal du Commerce* annonçait que la compagnie avait adressé, le 8, une députation au conseil d'État pour « *demander la permission* » de prêcher et d'écrire contre les puritains de Genève, mais que le conseil avait refusé !...

Au milieu de tous ces débats, la petite église cheminait en paix ; et de son côté M. Malan, qui ne pouvait plus monter en chaire, s'efforçait d'annoncer l'évangile à la jeunesse, dans une école du dimanche très-nombreuse, qu'il tenait dans une des salles du collége, et où il recevait des jeunes gens étrangers à cet établissement. Comme il dépendait, en qualité de régent du collége, des autorités civiles et ecclésiastiques, il dut fermer cette école au bout de cinq mois. Cependant ses fonctions même de régent l'appelant à donner des leçons de religion à ses nombreux élèves, il profita de cette circonstance pour rendre témoignage à l'évangile auprès de ces jeunes-gens, en introduisant l'Écriture-sainte comme base de ses enseignements, à côté du catéchisme de Genève, puis, un peu plus tard, à la place de ce livre. — Nous le retrouverons dans ce fidèle travail en 1818. Pour le

1817 moment il continuait à ne point prendre part, non plus que les Frères de la nouvelle église, à la guerre de plume qui se faisait au sujet du réveil, qui ne s'alimentait, comme on vient de le voir, que par M. Grenus et par quelques anonymes, catholiques ou amis de la compagnie.

Cependant cette guerre continuait dans toute sa vivacité. Aux brochures qui venaient de paraître contre lui, M. Grenus riposta par un fait puissant : il ramena au grand jour, par une nouvelle édition qu'il en fit, les vieilles *Ordonnances ecclésiastiques* qui devaient régir notre église. C'étaient des lois revêtues de la sanction civile, et qui n'avaient jamais été abrogées : c'est cet ouvrage surtout qui servit à établir, ce que j'ai dit plus haut, que le clergé de Genève était complètement sorti, quoique sorti en secret, de la voie légale. Les personnes désireuses de s'en convaincre trouveront le développement de cette observation, soit dans les écrits mêmes dont je parle, soit dans le *Procès* que je publiai en 1826. Le fait même de la malversation du clergé de Genève au point de vue légal, fut reconnu alors (en 1826) par nos deux tribunaux ; et l'assertion que je viens de faire reçut ainsi une sanction officielle : oui, *le clergé était alors en contravention flagrante avec la loi.*

Au milieu de tout ce bruit quelques frères prirent la cène, le 21 septembre, chez M. Drummond. « C'était sans doute la première qui se fût célébrée en dehors de l'église nationale depuis les jours de la Réformation » (*Vie de Pyt*, p. 29). Ce fut M. Malan qui la distribua ; mais sans prétendre par là, comme on l'a vu, faire partie de la nouvelle église. Il refusait encore de se séparer ; et il prêcha même, quelque temps après, très-fortement contre la dissidence, jusqu'à l'époque où il fut cassé par la compagnie, et se vit alors dissident lui-même.

Le 5 octobre les Frères de l'église naissante prirent la 1817
cène entre eux et comme église. Ce fut M. Pyt qui la distribua. L'église avait nommé ses pasteurs. C'était un ministre qui avait déjà officié en France, quoique fort jeune encore ; puis, MM. Gonthier et Pyt, tous deux morts depuis. Je rappellerai, moins que d'autres, le premier des trois, quoiqu'il ait passablement figuré dans le commencement de cette histoire ; d'abord parce qu'il survint quand tout était déjà commencé, et qu'il ne peut, en aucun sens, être considéré comme un des fondateurs de l'œuvre ; puis surtout, pour parler sans détour, parce que je l'ai vu, dès l'origine, s'engager dans la doctrine pernicieuse de l'antinomianisme, et persévérer dans cette théorie d'une manière peu conforme à la vraie piété. Je ne me crois pas obligé de taire que, plus tard, lors du mouvement irvingien, s'adressant à moi, qui de tous les Frères de Genève entrais le plus avant dans ces vues, il vint me dire un jour combien les Frères d'Angleterre seraient heureux de voir s'établir à Genève une église sur ces principes, et me proposer d'en être le conducteur, en ajoutant ces quelques mots : « Avec une paie de 300 » liv. st. » Sans doute cette odieuse addition était, aux yeux de ce frère, plus innocente que je ne la juge ici : mais cependant une offre de ce genre me laisse une mauvaise impression. On me trouvera peut-être un peu sévère de faire une révélation de ce genre ; mais quand des hommes se donnent plus particulièrement pour envoyés de Dieu, et pour réformateurs de l'église, on a le droit d'être sévère avec eux à proportion, et de l'être même publiquement.

Du reste il n'y en a que trop d'autres qui se tournent vers la richesse comme l'aiguille aimantée vers le pôle ! Oh ! prions Dieu de purifier son église !

C'est à la suite de la cène prise chez M. Drummond

1817 qu'on posa les bases de la première société continentale, celle au service de laquelle entrèrent bientôt Neff, puis M. N. dont nous venons de parler, puis moi et quelques autres encore.

En dehors de ces assemblées d'édification, la guerre, j'entends la guerre de plume, continuait à gronder. A la dernière publication de M. Grenus, l'auteur de la 1re *Lettre à un ami* répondit (en octobre) par une *seconde Lettre*, hélas ! encore pire que la première. En voici quelques passages :

« Nos exclusifs se réunissent chaque soir pour célébrer un culte nocturne; » ce n'est pas sans raison qu'ils craignent le grand jour ! (p. 3 et 4.) » [Quel jeu de mots !] « Les journaux leur ont déjà donné deux ou trois » couches de ridicule, sur lesquelles on se propose de repasser un vernis... » Des raisonnements bien clairs, recouverts de plaisanteries n'ont pas » encore l'art de leur plaire ;... *ils auraient voulu du sérieux !* (p. 5.) » [Notez lecteur !...] « Leurs Philamintes et leurs Belises se pâment à leur » voix, et se croient au quatrième ciel, quand ils effleurent la quintessence » des sujets préférés.... Ils ont plus d'un rapport avec le Vert-vert des » Visitandines ;... et très-souvent, comme les jeunes sœurs, on pour- » rait croire qu'ils parlent grec ! (p. 7.) Ils couchent en joue et fusillent » la dernière traduction » [socinienne] « de la bible, tandis que leurs » artilleurs la canonnent avec des pièces de gros calibre... (p. 8.) Cette » multitude de petits traités, *cette canaille de la littérature*, &ct. (p. 15.)»

Plus loin, dans un dialogue supposé, un artisan dit :

« Il vaudrait donc autant que je fusse voleur, adultère, assassin ! — » Le Docteur : Je ne dis pas cela. Mais dans ce cas encore, *si la grâce* » *venait vous chercher*, si vous étiez prédestiné au salut, vous auriez une » bonne chance, &ct. (p. 18.)»

J'aurais pu faire d'autres citations, encore plus étonnantes et plus affligeantes que celles-ci ; mais c'en est bien assez ! D'un autre côté, je ne puis me reprocher d'avoir fait celles qu'on vient de lire : il faut savoir prendre son parti de voir en quelque degré le mal dont l'évangile nous a tirés. J'ai vu des personnes répugner à ce genre de citations : mais c'est à mes yeux une faiblesse : il semble,

que de nos jours, on n'ose plus parler qu'en chuchotant, 1818
ou qu'en prenant le cothurne: c'est toujours et partout manque de vigueur et de simplicité!

A ces tristes plaisanteries qui, à elles seules déjà, eussent tué la cause du clergé, M. Grenus répliqua par une *Suite aux Fragments*. Cette suite, s'appuyant sur les *Ordonnances ecclésiastiques* précédemment réimprimées par lui, donnait à son argumentation un poids bien supérieur à celui de ses premières lettres. C'est là qu'il commence à développer nettement la position illégale du clergé de Genève.

Au milieu de ce fracas, un nouvel anonyme essaya d'apporter à la compagnie le faible secours des *Lettres d'un ami de la Religion sur les discussions théologiques du moment*. J'ai entendu attribuer cet écrit, que M. Chenevière appelle ironiquement *une douce homélie*, à un homme pieux; mais l'ouvrage est décidément au-dessous de ce qu'on devait attendre d'un vrai fidèle. Dès le début, il traitait de « scandaleuses » les attaques dirigées contre le clergé (p. 3) (or, on a vu où était le scandale); puis il finissait par ces mots :

« Lorsque nous serons inquiets sur notre *salut* ou sur notre *croyance*, » attachons-nous à suivre leur voix [celle de nos pasteurs]: elle appaisera » nos alarmes *et nous dirigera toujours dans le chemin de la vérité et de* » *la vie*. (p. 35.) »

C'était oublier que Jésus ne nous a pas recommandé la paix à tout prix, mais la paix dans la vérité, et la guerre à l'erreur et au péché.

Cependant la petite nouvelle église continuait à porter en silence le fardeau de la lutte : elle ne se défendait pas, mais elle agissait. Vers la fin de cette année (1817) les trois pasteurs de cette église, unis à M. Empeyta, alors de retour d'Allemagne, et à M. Guers, s'entendirent pour régler ce qui concernait les deux assemblées de la ville

1818 et du quartier de Saint-Gervais, puis pour aller, les uns ou les autres, prêcher tous les dimanches à Fernex, bourg situé sur le territoire français, à une lieue de Genève. Ils établirent encore en ville, comme M. Malan l'avait fait de son côté, une école du dimanche; et ils s'édifiaient en paix sous l'orage des calomnies et de la moquerie (*V. de Pyt*, p. 30 et 31), sans y répondre.

L'année 1818 s'ouvrit par l'expulsion de M. N. (p. 95), qui, comme étranger, dut obéir après quelques réclamations. — Nouvelle brochure anonyme de quelque catholique à ce sujet: on en reconnaît l'auteur au style. Puis, réplique anonyme d'un défenseur de la compagnie, paraissant dans le *Journal des Débats*, 24 janvier, et toujours sur le ton léger. On y dit que:

« Les assemblées dissidentes réunissent cinquante personnes, souvent » davantage, principalement beaucoup de *femmes âgées*.... La police se » réserve de les faire fermer aussitôt qu'il s'y passerait *quelque chose* » *d'inconvenant*.... Le fondement de leur doctrine est une espèce de » mahométisme modéré !... &ct. (1)

Un autre évènement de cette époque, c'est l'arrivée de M. le pasteur Chenevière au poste de professeur, qu'avait jusqu'alors occupé le pasteur Picot. C'était passer de la

(1) Je tire plusieurs des faits que je cite ici, après les avoir toujours contrôlés comme ils en ont besoin, d'un des ouvrages, tous anonymes, que publiaient alors les catholiques romains sur ces débats. Cet écrit malveillant, dont je n'ai pas même voulu introduire le nom dans le corps de mon ouvrage, et dont on découvre l'esprit dès le titre, est intitulé: *Histoire véritable des Momiers de Genève*; mais il parle aussi du canton de Vaud. Paris, 1824. — L'auteur feint d'être protestant, mais se trahit en plusieurs endroits, et en particulier à la page 110, où il reproche aux réformés d'avoir introduit dans leur théologie le dogme « du salut par la foi sans les œuvres, » — c'est-à-dire le dogme du pardon du brigand sur la croix, le dogme que développe la consolante parabole de l'enfant prodigue repentant, le dogme, en un mot, qui concentre en lui-même l'évangile tout entier.

Quant au morceau satyrique ci-dessus, il est évidemment de la même plume qui a tracé les fragments que nous avons lus plus haut; et le trait d'esprit sur le *mahométisme* se rapporte sans doute à la doctrine de l'élection que l'auteur repousse et ridiculise, comme il le fait des autres doctrines de l'évangile.

nullité à la négation ; et ainsi Genève ne faisait que des- 1818
cendre d'un degré de plus dans l'hostilité envers l'évangile. Qui se serait douté alors qu'elle dût descendre plus bas encore ! Il est vrai que le nouveau rationalisme ne vient pas d'un Génevois.

Mais en même temps Dieu continuait son œuvre. C'est vers cette époque qu'eut lieu la conversion de l'admirable Neff: un seul homme comme lui vaut une armée. Puis l'esprit missionnaire s'emparait de la petite église : elle commença à agir sur le canton de Vaud : un de nos frères (Ant. Porchat) se rendit à S^te^-Croix, beau village de ce canton : Neff, Coulin et d'autres allaient bientôt y paraître à leur tour.

Dans ce même moment le mariage de ma sœur aînée avec M. Pyt me rappela de nouveau, pour quelques jours, de Moutiers à Genève : c'était en juin. Mon beau-frère partit, peu après, pour aller prêcher l'évangile à Saverdun, dans l'Arriège, en qualité de suffragant d'un pieux pasteur de l'endroit : c'était là encore un des missionnaires suscités par le réveil.

Enfin c'est dans ce même mois de juin que M. Grenus publia sa *Correspondance avec M. le professeur Duby*. De part et d'autre toujours même méthode. M. Grenus parlait comme jurisconsulte; M. Duby en revenait sans cesse, comme tous les autres défenseurs de la compagnie, aux mêmes principes, ou plutôt aux mêmes idées générales et mal appliquées de paix, de tolérance et de charité reposant sur un vague absolu, je dois même dire sur un vrai mépris du dogme.

Mais au milieu de toutes ces écritures survint tout à coup une bourrasque plus violente que tout ce qui avait précédé. J'en emprunterai le récit à une bonne petite brochure que publièrent alors les dissidents de la nouvelle église, leur première publication apologétique. Elle

1818 parut peu de jours après l'évènement, sous le titre : LES MEMBRES DE L'ÉGLISE NOUVELLEMENT FORMÉE A GENÈVE, *à ceux d'entre leurs concitoyens qui ont pris une part directe ou indirecte aux actes de violence exercés sur eux*. Voici leur récit :

« Réunis en église depuis une année environ [disent-ils en débutant] » nous avions, jusqu'ici, par la protection de Dieu, joui d'une assez » grande tranquillité, lorsque, le jeudi 2 et le vendredi 3 juillet, nous » avons eu à essuyer, à l'occasion d'un changement de local, divers » outrages, qui ont été répétés jusqu'au lundi 5 du même mois, et même » quelques jours après. Des enfants d'abord, puis des jeunes gens, et » enfin des hommes faits, attroupés devant le lieu de nos assemblées, » ont troublé notre culte par des huées et des clameurs injurieuses, au » milieu desquelles nous n'avons pu, sans douleur, entendre ces paroles » déplorables : *à bas Jésus-Christ, à bas les moraves ; à mort, à la lan-* » *terne !* et nous ont accueillis, à notre sortie, avec de semblables voci- » férations. Mais notre silence au milieu de toutes ces insultes ne les » satisfaisant point, ils n'en sont pas restés là : menaces, malédictions, » coups de pierres, poursuite dans les rues, violation de domicile : voilà » ce que nous avons eu à souffrir. Et sans la protectien de Dieu, et les » soins de la police, il y aurait eu peut-être des scènes encore plus » funestes. La personne chez qui nous nous assemblions a momenta- » nément abandonné pour la nuit sa demeure, et nous avons interrompu » nos réunions. »

On voit par ce récit où en était Genève. Les catéchumènes futurs ou passés des pasteurs de cette ville criaient, non-seulement « à bas les moraves », mais *à bas Jésus-Christ !* Le peuple, et surtout la race française, n'entendent pas finesse en théologie : quand ils ne croient pas ils le disent ; c'est plus franc.

L'orage passa pourtant au bout de quelques jours ; et les réunions, interrompues pour quelque temps, furent reprises peu à peu avec prudence. En même temps les Frères publièrent la brochure dont je viens de parler : ils s'y attachaient à répondre, avec une parfaite simplicité, aux divers reproches, les uns puérils, les autres sérieux mais erronnés, que leur adressait le public complètement ignorant de ces choses.

Ils me l'envoyèrent à Moutiers, où je venais de rentrer 1818
et où j'en fus bien réjoui. Je regrettais, il est vrai, jusqu'à un certain point que les Frères se fussent, quoique très-légèrement, appuyés sur les diverses confessions de foi que le Protestantisme a publiées de temps à autre; mais je compris combien l'allégation qu'ils en firent répondait naturellement à l'accusation ridicule qu'on élevait contre eux, d'innover en fait de doctrines. Je ne rapporte mon jugement à cet égard, qu'afin de noter chemin faisant, quelle était ma manière de voir sur ce point: je n'en ai pas changé. Faites une déclaration de votre foi chaque fois qu'on vous la demandera, mais ne stéréotypez rien.

A la même époque parurent, en faveur de la compagnie, deux nouvelles brochures, dues à un M. Manget, qui eut assez de conviction pour se nommer. Mais elles sont sans aucune importance.

C'est au sein de ces débats que naquit l'ignoble épithète de *momiers*, qui du reste n'a jamais été employée que par la populace, ou par les catholiques anonymes de Genève, ou par le gouvernement du canton de Vaud, dans une loi de persécution qu'il vota quelques années après, contre les dissidents. La date et l'origine de ce mot sont précises l'une et l'autre; je n'éprouve aucune répugnance à les donner: elles nous ramènent à M. Malan.

On a vu que les Frères de Genève s'étaient occupés de Fernex. M. Malan entra dans cette œuvre; et s'y fit remarquer particulièrement, comme il l'avait déjà fait, par ses dernières prédications et par quelques-uns de ses beaux traités d'alors, la *Valaisane*, *Germain le bûcheron* et autres. Peu après que ces prédications de Fernex eurent commencé, on vit paraître tout à coup, le 7 octobre, sur la feuille d'avis de Genève, sans que rien l'eût fait pressentir, l'article suivant:

1818 « Dimanche prochain, à Fernex, la troupe des *momiers*, sous la direc-
» tion du sieur Régentin, continuera ses exercices de fantasmagorie,
» jonglerie, tours de force simples. Le paillasse noir continuera, par ses
» lazzis, à faire rire ses auditeurs. On trouvera des billets d'entrée près
» le bureau de la loterie. »

C'est près de ce bureau qu'était le temple, où se faisaient les prédications.

A ces prédications M. Malan joignait d'autres travaux. Nous avons déjà dit que, forcé de fermer une école du dimanche, indépendante du collége, il s'était rabattu sur l'enseignement auquel l'appelaient ses fonctions mêmes de régent. Seulement, tandis que les autres régents se bornaient à enseigner d'après le catéchisme socinien de Genève, M. Malan avait pris pour base de ses enseignements l'Écriture-Sainte. Il avait eu cependant la précaution de ne faire cette innovation, tout innocente qu'elle fût, qu'avec l'autorisation du principal du collége : mais la chose inquiéta bientôt l'administration; on lui demanda de se borner exclusivement à enseigner le catéchisme ; et comme il ne voulut pas reculer, on le destitua. Cette mesure exigeant la sanction du Conseil d'État, M. Malan en appela à ce corps ; mais ce fut en vain ; et la destitution fut sanctionnée (4 novembre). Tout cela fut exposé au long par M. Malan dans deux brochures successives, où il ne lui était pas difficile de montrer l'inconséquence d'un clergé qui ne veut pas de confession de foi, et qui interdit cependant de prêcher telles ou telles doctrines qu'il désigne spécialement.

Dès lors M. Malan, se voyant exclu à la fois et des chaires et de l'enseignement du collége par ceux qui déclament tous les jours contre l'exclusisme, commença à tenir chez lui quelques réunions, auxquelles il consacra d'abord un petit local qui pouvait contenir environ cent cinquante personnes : puis il rouvrit une école du dimanche indépendante : mais il ne quittait point encore l'église

de Genève ; il ne se joignit point à la petite église du 1818
Bourg-de-Four : et il n'administrait pas la cène. Sa séparation n'eut lieu que six ans plus tard, en 1824.

Devant ces attaques, le silence de la compagnie comme corps devenant de plus en plus inconcevable et même ignominieux, le Conseil d'État — chose à la fois absurde et bien grave ! — crut devoir venir encore une fois à son secours, comme on le voit par la pièce suivante, que les pasteurs de Genève publièrent eux-mêmes dans la *Gazette* de Lausanne, du 9 octobre.

« Genève, 8 octobre 1818.

» La compagnie des pasteurs vient de publier l'extrait suivant de ses registres sous la date du 2 de ce mois.

» La compagnie des pasteurs de Genève, depuis longtemps en butte à des imputations *auxquelles elle n'a opposé que le silence*, croit devoir aux fidèles de son ressort de les informer qu'indépendamment des nombreuses adresses par lesquelles ils l'ont assurée de leur attachement et de leur confiance, elle vient de recevoir du noble Conseil d'État l'extrait de registre ci-joint, où il donne une entière approbation à la conduite qu'elle a tenue, et oppose ainsi l'honorable suffrage *des magistrats du canton* aux inquiètes attaques des ennemis de la paix de l'Église. »

« Le Conseil d'État délibérant sur les nouvelles attaques dirigées » contre la vénérable compagnie (1), l'avis a été de lui déclarer que » l'intérêt de la religion, la paix de l'église et la dignité de ses ministres » exigent de la vénérable compagnie qu'elle continue à *garder le silence* » sur les discussions théologiques qui se sont élevées en matière de » doctrine :

» Que le Conseil d'État reconnaît les services importants que la vénérable compagnie rend à la religion et à la morale : qu'il prend une » vive et profonde part aux peines et aux tribulations qu'elle éprouve ; » qu'il donne son entière approbation à la conduite pleine de sagesse et » de dévouement religieux qu'elle a tenue dans ces circonstances difficiles ; et qu'en lui témoignant dans cette occasion la pleine confiance » que lui inspire la manière dont MM. les pasteurs s'acquittent de leurs » fonctions pastorales, il renouvelle à la vénérable compagnie, de la » manière la plus pressante et la plus forte, l'invitation de s'abstenir de

(1) Notez qu'il s'agissait là précisément des terribles attaques de l'avocat Grenus, de celles qui ne traitaient pas le point de vue théologique, mais le point de vue moral et juridique de la contestation.

1818 » répondre aux attaques dirigées contre elle, autrement que par l'exemple » de la conduite et des vertus qui, jusqu'ici, l'ont si honorablement dis- » tinguée.

» Pour copie conforme :

» Signé : De Roches, *secrétaire d'État.* »

Pour mettre le comble à la gravité, on peut même dire, au scandale de la situation et des débats, il faut ajouter que l'avocat Grenus, découvrant de jour en jour davantage la force réelle de sa thèse, savoir que la compagnie des pasteurs avait violé et continuait *de violer les lois de l'état* en ce qui la concernait, poussa les choses si loin que les tribunaux furent obligés de s'en occuper. Mais que faire? Lorsque, plus tard, la même cause tomba entre mes mains, je prouvai aussi devant nos tribunaux que, loin d'avoir calomnié notre clergé, je pouvais, à la rigueur des lois, faire condamner les sociniens de Genève à la peine du bannissement; seulement je me hâtai d'ajouter que je me garderais bien de pousser ma défense jusqu'à ce point, et que je sacrifiais en entier ce moyen trop puissant de ma cause. Les avocats présents, prenant les choses légèrement, se dirent entre eux en riant : « Oh ! » il aurait dû insister ! » — parce qu'ils ne voyaient pas d'issue pour les juges. Or c'est en effet dans cet embarras que se trouvèrent nos magistrats quand M. Grenus refusa, lui, d'user de la générosité dont j'usai plus tard, et insista sur ses conclusions. Pour se tirer d'affaire on eut recours, comme le font les faibles, à un expédient. M. Grenus écrivait ses derniers ouvrages du fond d'un lit où il était retenu depuis quelques années. On le cita néanmoins; puis, commettant, sans aucun doute à dessein, une faute grave dans la procédure, afin que la sentence contre lui ne pût avoir d'effet, on le condamna à dix ans de prison. Cette condamnation, quoique entachée à dessein de nullité, marque à elle seule, par sa gravité, la gravité des

accusations. — M. Grenus protesta contre l'irrégularité 1818
de la procédure, et montra que le jugement était non avenu, puis il mourut bientôt après. La chose en resta là pour le moment. On peut lire toutes ces choses dans la *Gazette* de Lausanne de l'époque.

Est-ce là, je le demande, une manière honorable de justifier un clergé?.....

Ainsi se termina, quant au réveil de Genève, cette année 1818, qui montra d'une manière si frappante la vigueur et le bon droit du réveil, l'impuissance et les torts des ennemis de l'Évangile. Ici se termine en même temps, non pas sans doute l'histoire entière du réveil, mais bien celle de son origine et de son établissement. On a, dans ce qui précède, la partie à la fois la moins connue de cet évènement, et celle dont l'histoire était le plus difficile à faire. Nous ne le perdrons pas entièrement de vue dans la suite : mais le voilà introduit sur la scène.

Peut-être le lecteur aura-t-il trouvé cette histoire du réveil naissant plus aride et plus contentieuse qu'il ne s'y attendait: mais voilà les faits, du moins les faits matériels. L'histoire du mouvement intérieur et spirituel n'est pas susceptible d'une longue exposition. Elle se trouve dans les publications de l'époque, dans les traités et les cantiques qui se composaient ou se chantaient, dans les prières qui se faisaient, dans le zèle et l'ardeur qui animaient la majorité des fidèles d'alors, dans la vive piété qui en caractérisait un grand nombre. C'était la trame qui se mêlait à la chaîne qu'on vient de voir.

En tout cas on a ici les faits, assez saillants, qui caractérisèrent cette lutte ; et le lecteur me permettra de revenir maintenant à l'objet spécial, quoique moins intéressant, du présent écrit, à l'histoire de mes destinées particulières. Je ne me suis pas engagé à plus que cela.

LIVRE V.

MOUTIERS ET RETOUR A GENÈVE.

1817 ET 1818 (27 ET 28 ANS.)

Mes dispositions à Moutiers. *Qu'est-ce que le Christianisme ?* — Mauvaise littérature allemande. — Je songe à entrer dans quelque établissement morave. Déception. — Naissance de mon deuxième fils, *John*. — Nombreuses visites à *Berne*. — Romantisme. Idéal. — Culte du Vendredi saint. — Je comprends la *justification gratuite*. — Doutes pénibles. — *Je songe à quitter le ministère*. — J'y reste sur l'avis de mes Frères. Mais alors *je veux être missionnaire*. — Réformes dans le culte de ma paroisse. — Je veux quitter Moutiers. *Mais où aller ?* — *Retour à Genève*. *Lady Carnegie*, notre mère. — Autres amis et bienfaiteurs. — *J'accepte la vocation missionnaire*. — État du réveil de Genève. Vive piété. — *Des songes*. — Naissance d'un troisième fils, *Ami*. — Beaux textes pour ces jours. Est-ce de la superstition que d'y avoir égard ?

1817 Qu'est-ce que la religion chrétienne ?.....

Telle était la vaste question qui, sans que je m'en doutasse, m'agitait alors à Moutiers, et qui m'a agité encore bien longtemps après que j'eus quitté cette paroisse. Elle le ferait même encore si je n'eusse appris à ne point tenter de la résoudre dans toute sa profondeur. C'est être, selon moi, bien superficiel que d'aspirer à encadrer les vues de Dieu, quant à la race humaine et à sa destinée éternelle, dans les définitions d'un catéchisme ou d'un cours de théologie. Sans doute, si l'on consent à s'en tenir à une vue générale, on peut répondre à la grande question que je viens de poser que tout l'évan-

gile revient à Jésus-Christ sauveur, à Jésus-Christ cru- 1817
cifié ; et c'est vrai, grâces à Dieu. La réponse est bonne, quand elle est sincère ; elle est pleinement suffisante pour un cœur pieux ; et elle a de plus le mérite d'être très-facile à faire. Mais comme on ne sait pas toujours en rester à cette simple déclaration, qui n'est qu'un résumé, quelle vaste question, encore une fois, lorsqu'on veut essayer d'être plus précis ! Ou, en d'autres termes, dès qu'on en vient aux faits, que de manières d'être chrétien ! C'est en vain que les esprits exacts s'irritent contre les diversités de vues. Eux-mêmes, lorsqu'un cœur généreux corrige en eux la rigueur, c'est-à-dire l'étroitesse de l'intelligence, eux-mêmes ils sont obligés de convenir qu'il existe à cet égard des nuances sans nombre. Quelle différence entre un Saint-Augustin et un Zinzendorf ! entre un Calvin et un Wesley ! entre un Luther et un Pascal ! Et qui tracera exactement les limites où un homme cesse décidément d'être un vrai chrétien ? Bossuet, par exemple, était-il enfant de Dieu ? Il est permis d'en douter. Mais la certitude, l'avons-nous ? Et si nous admettons un instant, par manière d'exemple, qu'un homme comme lui, un adulateur de Louis XIV et un persécuteur des protestants, ait pourtant eu part au salut, quel gouffre, je ne dirai pas entre lui et Fénélon, mais entre lui et Jurien ou Saurin ! Et ces différences vous les trouvez ailleurs. Combien peu de rapport entre un frère Morave et un docteur écossais ou génevois, entre un prophète des Cévennes et un chrétien qui attribue à Satan des prophéties que l'autre attribue à Dieu !

J'ai opposé des noms propres à des noms propres : mais on comprend que les noms renferment autant de dogmatiques différentes. Y a-t-il une élection ? Est-il bien vrai que le grand nombre des hommes marche à sa perdition ? Sans doute, l'évangile le dit ; mais n'y a-t-il pas

1817 d'autres déclarations qui laissent espérer une ressource, un remède quelconque à cet effroyable malheur ? Il n'y a de sauvés que ceux qui croient en Jésus, qui sont nés de nouveau. C'est vrai. Mais les caractères de la génération sont-ils si précis et si décisifs ? Les vierges folles se croyaient sages ; et beaucoup des premiers seront les derniers ! Quel est le moyen de s'assurer qu'on ne se trompe pas là-dessus? La masse des hommes, d'ailleurs, de pauvres ignorants, des paysans, des artisans, de vieilles gens qui ne savent à peu près rien, et qui ne nous paraissent réellement ni bons ni méchants, sont-ils faits pour l'enfer? sont-ils disposés pour le ciel? Est-ce la connaissance seule et positive de l'évangile qui dispose le cœur? Melchisedek qui tombe des nues, Job qui n'était pas du peuple de Dieu, la veuve de Sarepta, Naaman le syrien, qui n'en étaient pas non plus, et tant d'autres qui viendront d'orient et d'occident pour se mettre à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures (Math. 8, 11, Luc 13, 29), tout cela cadre-t-il bien avec des dogmes équarris et, j'en conviens, avec l'ensemble des déclarations qui constituent la doctrine orthodoxe ?..... On conçoit que j'eusse pu décupler le nombre de ces questions si profondes.

Du reste, quand je parle ainsi on comprend, je l'espère, que je ne le fais pas dans le vague indéfini qui forme la religion du socinien ou du rationaliste. Je n'ai nommé ci-dessus que des hommes qui croyaient tous, ou qui ont paru croire de cœur à la rédemption, ce dogme fondamental du christianisme ; et c'est entre eux que j'ai fait remarquer des diversités que nous avons bien de la peine à concilier. Voilà le problème que j'ai en vue en posant la grande question qui ouvre ce livre.

Cependant, je l'ai déjà amplement indiqué, j'avais à

Moutiers, c'est-à-dire à l'âge de 26 à 28 ans, et pour long- 1817
temps encore, bien d'autres choses que ces grandes pensées qui m'occupaient et qui agitaient mon cœur. L'éclectisme à lui seul est déjà fatiguant. En voulant tendre les bras à tous les extrêmes à la fois, on se sent comme crucifié; et la nature humaine a peine à y suffire. Or, s'il est fatiguant d'être éclectique dans l'élément de la piété, et de chercher à concilier des doctrines divines qui semblent opposées entre elles, combien plus l'est-il encore lorsque c'est entre Dieu et le monde que le cœur est tiraillé! C'était là, sans aucun doute, mon plus grand mal : ma lutte même, contre ce travail intérieur, ajoutait à ma souffrance; et les deux ans que je passais à Moutiers s'écoulèrent en entier dans cet état. A côté de mes lectures religieuses habituelles, et de celles que me fournissait la sœur de la grande baillive, cette dernière m'en mettait entre les mains, surtout dans les premiers temps, d'autres qui étaient purement littéraires : c'étaient les productions du jour, surtout en allemand, et dans ce nombre quelquefois des romans, toujours honnêtes, il va sans dire, mais pourtant des romans. Il y avait alors un écrivain très-fécond dans ce genre d'ouvrages, et qui donnait quelque nouveau produit à chaque foire de Leipzig : j'ai oublié son nom; mais j'ai gardé celui d'une de ses héroïnes, Aléarda. Au nombre de ses livres se trouvait aussi un ouvrage intitulé *Bilder des Lebens*, livre plein d'une douceur mielleuse et fade que l'auteur mettait à la place du mâle amour de l'évangile. On sent qu'avec Gœthe et Matthisson, que j'ai déjà mentionnés, cela ne faisait pas pour le cœur une nourriture bien saine.

Du reste la vie religieuse était pourtant bien loin de s'endormir chez moi. Je visitais continuellement les six villages ou hameaux qui composaient ma paroisse, et dont l'un était situé sur le haut de la chaîne de montagnes

1817 et 1818 qui nous dominait : et, avec la bonne provision d'imagination et de sensibilité qui me causait à la fois tant de jouissances et tant de douleurs, ces courses étaient romantiques au plus haut degré. Je faisais aussi des visites journalières chez les pauvres, et des visites non moins journalières au château ; puis je donnais tous les jours, pendant six mois de l'année, deux heures d'instruction à mes catéchumènes. Enfin je recevais, au milieu de tout cela, des nouvelles du réveil de Genève, qui ne faisaient que nourrir ma révolte intérieure, déjà si vive, contre la roideur et le formalisme du culte public dans ma propre paroisse.

Ce dernier sentiment, joint à l'idéal qui me dévorait, me jeta tout d'un coup, avec une violence qu'on ne peut se figurer, dans le projet enthousiaste d'aller vivre dans une communauté de frères Moraves, et d'y faire venir mon père..... Oh ! que ce dernier rêve fut délicieux !... — Mais quelle chûte, lorsque j'en parlai à ce régent morave déjà mentionné, et qui avait été l'un de mes maîtres à Neuwied !..... « On vous demandera d'abord quels sont » vos moyens d'existence, » me dit-il, en souriant de mon ardeur ! »..... Mes moyens d'existence, m'écriai-je en moi-même ! Une question d'argent ! faite par les Frères ! et à moi ! « Quand vous serez parti, prêchez et dites que » le royaume des cieux approche ! Guérissez les malades, » nettoyez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez » les démons. Ne prenez ni or, ni argent, ni monnaie dans » vos ceintures, ni sac pour le voyage..... L'ouvrier est » digne de sa nourriture. » Tel était mon rêve : je tombai des nues ; et je vis là encore un idéal flétri ! — Il est vrai qu'il s'agissait d'aller demeurer matériellement parmi les Frères ; et que, pour une adhésion purement spirituelle, ils n'auraient pas exigé tant de choses. Mais je n'en fus pas moins abasourdi pour le moment, et radicalement guéri de mon projet.

C'est pendant ces deux ans de séjour à Moutiers que je commençai mes nombreuses visites à Berne, pour les répéter ensuite pendant plusieurs années. Il devenait de plus en plus évident que j'avais l'instinct missionnaire : le mouvement du réveil m'y entraînait; et mes deux collègues, et particulièrement M. Galland, y entraient avec zèle. Ce dernier avait fondé une réunion du mercredi soir, où se trouvaient entre autres la femme du premier magistrat du canton. J'étais admis à ce mercredi, où l'on souffrait mes allures excessivement brusques et irrégulieres, qu'on appelait même avec raison un peu cosaques : mes collègues en particulier me supportaient, tour à tour avec patience et avec quelque impatience. Hélas ! il n'était pas étonnant que mes dehors eussent quelque chose de cahoteux, quand le dedans l'était si fort ! 1817 et 1818

Cependant, si l'on regarde aux intentions qui m'animaient à cette époque en particulier, c'était, après tout, je crois devoir en convenir, le bon côté qui l'emportait dans ma vie. Outre le petit recueil, moitié littéraire et moitié religieux dont j'ai parlé plus haut, j'en faisais alors d'autres, que je possède encore, uniquement consacrés à une piété qui avait quelque chose d'un peu ascétique et qui tendait une main à la piété catholique romaine. Vers la fin de mon séjour à Moutiers, et quelque temps encore après avoir quitté cet endroit, je portais pendue devant moi, une petite croix noire en verre : j'aimais aussi beaucoup à entrer dans les églises catholiques ; et j'y priais quelquefois.

Enfin je continuais d'entretenir des relations précieuses avec nos Frères de Bâle. Le bon vieux M. Linder en particulier, père du pasteur de ce nom, nous envoyait de temps à autre, des traités qui à cette époque nous remplissaient de joie... Des traités! C'était alors un trésor que

1817 et 1818 je ne répandais autour de moi qu'après en avoir vivement joui tout le premier. A ces envois il ajoutait quelquefois quelques petits dons en argent, quelques hardes ou d'autres objets pareils, qui nous étaient également bien précieux dans la gêne où nous vivions; car il faut se rappeler qu'il y eut longtemps famine dans le pays.

Je mentionnerai encore ici une innovation que j'introduisis dans le culte vers la fin de mon séjour à Moutiers. Je ne traiterai pas ici la question des fêtes religieuses, Noël, l'Ascension, la Pâque chrétienne et autres. Il y a, dans ce sujet comme partout, beaucoup à dire pour et contre. L'inconvénient de ces choses se voit abondamment dans l'église romaine, qui a étouffé l'esprit sous les cérémonies; et même dans une église pieuse, je crains qu'il ne se mêle bien de l'illusion aux émotions que ces fêtes produisent. Mais d'un autre côté, on ne peut le nier ces émotions produisent souvent des effets salutaires et réels.

Quoi qu'il en soit, je me borne à rapporter un fait. Je voulus alors introduire dans l'église que je desservais un service du vendredi saint. Je l'annonçai timidement à mon troupeau : je déclarai même bien positivement qu'il n'y avait obligation pour personne de se rendre à ce service ; et jusqu'au dernier moment je n'osai m'informer de la manière dont ma proposition était reçue, ni si j'aurais un auditoire quelconque. Trois heures de l'après midi arrivent: la cloche sonne, et je m'achemine craintivement vers l'église... Quel est mon étonnement! Je la trouve toute remplie, comme aux plus grandes solennités; et tout mon auditoire habillé de noir, hommes et femmes!.... Je fus saisi d'une émotion que je ne puis décrire ; et j'eus une véritable peine à prendre la parole. Cette émotion redoubla encore, lorsque mes catéchumènes, réunis au pied de la chaire, chantèrent, sur sa

musique admirable, ce cantique des Frères que je leur 1818
avais appris :

« Chef couvert de blessures, — Tout meurtri, tout en sang,
» Chef accablé d'injures, — D'opprobres, de tourments,
» Chef de gloires divines — Autrefois couronné,
» C'est maintenant d'épines — Que ton front est orné ! »

C'est encore vers la même époque que je fis deux pas assez sensibles vers la paix du cœur. Un jour que je montais, seul, pensif et triste, le petit verger situé derrière ma maisonnette, ce passage des Écritures me vint à l'esprit avec une vivacité particulière : « Heureux ceux » qui ont faim et soif de la justice ; car ils seront rassa- » siés ! » — Ils sont déclarés *heureux*, me dis-je, même dans le simple état de faim et de soif, et avant même d'être rassasiés : oh ! je suis donc heureux, au jugement du Seigneur ; car s'il y a dans ce monde une âme qui ait faim et soif de la justice, c'est moi. — Ma vie monta alors, au moins pour ce qui regarde la paix du cœur, d'un degré ; et je n'en suis jamais redescendu.

Un second pas que je fis vers ce temps, ce fut de comprendre ce qu'on appelle en théologie la *justification gratuite*. Comment avais-je donc fait pour ne pas la comprendre plus tôt, quand depuis vingt ans je croyais pourtant à la miséricorde divine et à la rédemption ? C'est que probablement je pensais, comme tant d'autres, que Dieu me pardonnerait *pourvu que*, c'est-à-dire moyennant certaines conditions, autres que celles d'une simple et humble acceptation de l'amnistie qu'il proclame dans l'évangile ! — On ne voit les choses divines que lorsque Dieu nous ouvre les yeux.... Et puis les termes abstraits obscurcissent tout.

Cependant tout n'était pas dit encore sur le grand point de la foi ; et il me restait à cet égard une écharde dont j'ai à peine fait mention jusqu'ici. Plus je considérais

1818 la piété dans ses exigences, et la gloire à venir dans
grandeur, plus je me posais involontairement ces de
questions: « Tout cela est-il bien vrai? Et si cela est vra
suis-je, moi, un vrai chrétien? » Quant à la première
ces questions, sans doute je croyais à l'évangile; ma
je sentais pourtant ma conviction ébranlée en quelqu
degré quant à la réalité des faits, quant à la base hist
rique du christianisme, c'est-à-dire quant à sa base v
ritable. La conviction l'emportait, il est vrai; et c'est
qui fait que, pendant toute la durée de ces doutes, q
ne m'ont pleinement passé qu'en 1827, je n'ai jama
manqué de sincérité en prêchant l'évangile: car le dou
ne se présentait à moi que comme une pénible tentatio
comme un état maladif; et même dans cet état je reste
fort vis-à-vis des faux docteurs qui, professant croire
l'évangile, lui faisaient proclamer une doctrine toute di
férente de celle qu'il enseigne réellement. Je sentais qu
sa vérité une fois admise, c'étaient les doctrines orth
doxes qui étaient les seules vraies: là-dessus je n'ai jama
eu de doute. J'étais donc sincère; mais on sent néanmoi
que je devais souffrir de la double incertitude que je vie
d'indiquer. Quant à celle qui roulait sur ma qualité de vr
chrétien, j'avais une même sévérité pour moi et pour l
autres; je me rappelle avoir alors pensé plus d'une fo
que je ne connaissais que trois chrétiens véritables :
Wilcox dont j'ai parlé précédemment, et qui probabl
ment n'était pas plus pieux que bien d'autres; le frè
Mettetal, qui reste en effet, aux yeux de tous ceux q
l'ont connu, un des beaux types du chrétien; et pu
Madame de Krudener. — Je ne sais ce que je faisais
dans des moments pareils, de mes frères de Genève
de quelques autres hommes pieux que j'aurais pu m
rappeler!

Au milieu de ces pensées exaltées et de mes doutes,

devais me sentir mal à l'aise dans mes fonctions de prédicateur. Et en effet, malgré ce que j'ai pu dire tout à l'heure de ma sincérité, je me reprochais réellement ces fonctions, et je me mis à chercher sérieusement quelque autre état. Je fus, à Bâle, sur le point de prendre une place d'organiste qui était alors vacante; il ne s'en fallut que de cinq minutes que je trouvasse une personne qui devait arranger la chose! Mais, comme le fit le sort, lors de l'affaire de Frédéricia (p. 43), ces cinq minutes décidèrent peut-être de toute ma carrière future; et, au milieu même de mes efforts pour abandonner le ministère, je fis à l'avis de mes frères une de ces concessions qui se sont présentées plus d'une fois en ma vie et qui me prouveraient, si c'était nécessaire, que je ne suis pas toujours aussi obstiné que quelques-uns peut-être l'auront cru. Je me faisais un devoir de conscience de quitter le ministère: je doutais de ma qualité d'enfant de Dieu: et en tout cas il me manquait à un haut degré l'assiette morale qui semble nécessaire aux fonctions d'un prédicateur ou d'un missionnaire. Eh bien, je passai sur ces scrupules si respectables, et je revins de ma décision, sur le seul avis de mes frères, soit de Bâle, soit de Genève, avec qui je m'en étais entretenu. Je me rappelle en particulier une phrase de feu notre cher Gonthier qui m'écrivait: « C'est l'ennemi de l'évangile qui veut détourner du combat un de ses adversaires; » et je fis alors ce raisonnement: « Tout ce que je connais de chrétiens, de chrétiens, qui sont tels à mon propre jugement, me conseillent de rester dans le ministère: il faut donc qu'ils aient raison; et que ce que je regarde comme un cri de ma conscience soit une illusion: » je restai en conséquence. 1818

Mais alors je voulus faire la chose comme il faut. Le petit travail de pasteur de village, ou même de pasteur

1818 quelconque, eût-ce été dans une ville, ne m'allait plus; je m'élançai vers la grande et libre carrière missionnaire, libre, pour celui du moins qui sait prendre la liberté, et non la demander. Les nombreuses entraves qui entourent tout ministère régulier et particulièrement tout ministère rétribué par le gouvernement, ces entraves dont l'habitude seule dissimule l'existence, me pesaient : car, malgré les quelques innovations dont j'ai parlé plus haut, j'avais essayé d'introduire dans la paroisse d'autres réformes, auxquelles s'opposaient, tantôt le vieux pasteur, dont je n'étais que suffragant, tantôt le grand bailli.

Et pourtant on m'accordait beaucoup ; et j'avais déjà fait bien des choses de ce genre. Déjà avant l'innovation du vendredi saint, j'en avais fait une autre quant aux annonces qui se publiaient à l'église. Le gouvernement de Berne, alors fortement aristocratique, chargeait les pasteurs de lire en chaire, avant ou après le service, toutes les publications quelconques dont on charge ailleurs avec raison un simple crieur public : une maison, une pièce de terre à vendre, un taureau au service de ceux qui avaient des génisses, et autres choses pareilles. Je m'opposai absolument à jouer ce rôle qui convenait si peu, non-seulement à mes fonctions, mais au lieu et au moment où se faisaient les publications ; et le grand bailli eut la bonté de charger de ces annonces un homme qui les lisait à la sortie du service devant la porte du temple, où personne n'était forcé de les écouter. Il y eut pourtant un cas où il me déclara qu'il ne pouvait m'exempter de faire la lecture en chaire : c'était une proclamation relative au service militaire : deux pages grand in-folio ! Il fallut en passer par là : mais je m'en acquittai assez librement et d'une manière peu respectueuse. En face du bailli qui était là dans son banc, l'épée au côté, comme à l'ordinaire, j'introduisis ma lecture par

ces mots : « Mes frères, je vous demande pardon de venir 1818
vous entretenir, en ce lieu et en ce moment, de choses de ce genre, mais j'y suis obligé, etc. » Puis après avoir fini, je jetai le papier de côté dans la chaire. Le bailli, en homme patient et doux, me passait ces incartades.

J'avais pareillement tapissé la liturgie de corrections à la plume; je ne sais si on l'a conservée telle. Dans celle du jeûne public, par exemple, aux mots « les scandales du troupeau, » j'avais ajouté « et les scandales des pasteurs » : dans celle du baptême des enfants, j'avais corrigé le faux raisonnement qui s'appuie sur ce que Jésus avait béni des enfants, pour en conclure que nous devons les baptiser; et beaucoup d'autres choses semblables.

Mais l'innovation dont il me reste le plus doux souvenir fut une opposition que je fis à un vieil usage que mon constituant (*rector*) voulait réintroduire. C'est la seule opposition que je lui ai faite, mais celle-là fut décisive. Ce bon vieux pasteur essayant peut-être d'entrer un peu dans mon esprit réformateur, eut l'idée de renouveler une ancienne peine disciplinaire relative aux filles tombées dans le péché. On les faisait paraître en consistoire, une torche à la main et une couronne de paille sur la tête!... « Jamais, lui dis-je, pareille infamie ne se fera » avec mon concours et en ma présence! Passe pour la » comparution en consistoire, ajoutai-je ; mais rien du » reste! » On céda : la fille parut : je lui parlai comme il convient qu'un pécheur parle à un autre pécheur; et cette pauvre créature, qui peut-être se serait roidie devant des déclamations hypocrites et hautaines, fondit en larmes devant des reproches charitables.

Enfin, désireux que tous les actes du culte fussent toujours sincères, je voulais qu'un jour de jeûne, dès qu'on prétend en faire un, fût célébré, de mon côté du moins, effectivement comme un jour de jeûne. En con-

1818 séquence, quand le mois de septembre nous amena cette espèce de fête, je fis du même jour, sans sortir de chaire pendant les intervalles des prédications, et sans avoir rien pris depuis la veille, trois grandes prédications, comme on les fait toujours ce jour-là. Et ce n'était pas pour être vu que je jeûnais ainsi; mais je voulais bien qu'on vît pourtant et qu'on sût que je ne me prêtais pas à de vaines simagrées. Après le troisième service, qui eut lieu de trois à quatre, j'allai prendre un léger bouillon; puis je revins faire, de cinq à six, encore un service surérogatoire.

Lecteur chrétien, je vous dis de moi à ce moment plus de bien que de mal. Mais voudriez-vous que je fisse confidence au public, et même à vous seul, de tout ce qui pouvait se passer de mal en moi à la même époque? Vous n'en seriez pas édifié. Rendez-moi donc la justice de croire que je me juge en mon cœur comme vous vous jugez sans doute vous-même; et alors vous serez convaincu que je ne songe pas plus à me vanter de cette partie de ma vie que d'aucune autre. Le mal, hélas! va sans dire: supposez-en tant que vous voudrez, sauf dans les intentions; et vous aurez une juste idée du pauvre prédicateur d'alors, et presque de celui d'aujourd'hui.

Cependant, on le comprend, cet esprit réformateur ne pouvait se concilier avec les allures d'une église nationale, toujours amie du *statu quo*, ou du moins des réformes paisibles et lentes : je déclarai donc à mon constituant que, tandis qu'il trouvait que je prenais trop de liberté, je me trouvais, au contraire, trop gêné; et il me laissa partir.

Mais où aller? La question était beaucoup plus difficile qu'on ne le pense en lisant ce livre commodément dans sa chambre et loin de toute lutte. On supposera peut-être que mes frères de Genève m'attendaient;

qu'une société continentale était toute prête à m'accueillir; 1818
et que les guinées anglaises allaient m'ouvrir toutes les voies ! Il n'en était rien absolument. La société continentale était à peine constituée ; j'en ignorais alors l'existence ; et plusieurs de mes frères de Genève, MM. Guers, Gonthier, Empeyta, qui s'étaient d'abord destinés au saint ministère et qui s'en voyaient maintenant exclus, n'avaient par eux-mêmes aucun moyen de subsistance. Donner des leçons ? Eh ! qui nous en aurait demandé, dans l'état d'exaspération où étaient alors les esprits à Genève ? Car il faut se rappeler que c'était le moment où le réveil était dans sa lutte la plus acharnée. Les scènes de Juillet venaient d'avoir lieu : Grenus venait d'être condamné, quoique pour l'apparence seulement, à dix ans de prison : M. Malan était destitué de toutes ses fonctions : et moi, j'étais à cette époque aussi mal vu et, je le crois, plus méprisé qu'aucun de mes frères. Que faire donc ? Et où aller ? Je me rappelle avoir dit un jour à ma femme, moitié en souriant, mais moitié sérieusement aussi : « Demandons à un voiturier de nous » emmener d'ici, à une journée de distance, de tel côté » qu'il voudra. »

Cependant il fallut se décider ; et le parti le plus raisonnable fut pourtant de retourner à Genève. Je prêchai mon dernier sermon à Moutiers le 20 septembre ; et peu après nous rentrions dans notre patrie. Pauvres parents, et surtout pauvre mère, qui n'avait pas les consolations de l'évangile ! Quelle espèce de vagabond revenait ainsi chez vous ! J'étais absolument sans ressource pécuniaire.

Heureusement que Dieu nous suscita alors à Genève, à mes frères et à moi, juste au moment nécessaire, une véritable mère, en une riche dame écossaise ! O lady C. ! Je croyais que parvenu à ce moment de mes récits, je trouverais, pour parler de vous, quelques-unes de ces

1818 paroles entraînantes et éloquentes qui jaillissent d'un cœur reconnaissant, pour élever ici un monument à votre mémoire bénie ! Et je sais à peine raconter..,. Mais ne suffit-il pas ici de raconter, pour être éloquent? Digne sœur ! Jésus vous dira au grand jour : « J'étais nu, et » vous m'avez vêtu ; j'avais faim, et vous m'avez donné » à manger ; car ce que vous avez fait à l'un de ces plus » petits de mes frères, vous l'avez fait à moi-même..» Plusieurs de nous vous ont revue dès-lors dans une glorieuse vieillesse, portant sans trop de peine le poids de quatre-vingt et dix années. Si ces lignes vous atteignent encore ici-bas, recevez de nouveau les bénédictions de ceux que vous avez couverts de vos ailes durant le fort de leur détresse, en attendant l'heureux jour où le Seigneur vous dira : « Cela va bien, bonne et fidèle servante, » tu as été fidèle en peu de chose ; je t'établirai sur » beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur! »

Du reste ce que je dis ici plus particulièrement de cette bienfaitrice, je pourrais le dire de toute sa famille, dont les noms ne sont pas moins connus dans les rangs des amis et des soutiens de l'évangile. Mais ils ne voudraient, pas plus que leur mère elle-même, que je les désignasse par leurs noms. Je les attendrai donc dans les tabernacles éternels si j'y arrive avant eux, pour les accueillir selon la parole de l'évangile, et pour que nous nous réjouissions ensemble, du bien que nous avons reçu et de celui que nous avons pu faire.

Et puis, comme les souvenirs s'enchaînent ! Le nom de cette première bienfaitrice et de sa famille ne fait qu'ouvrir devant moi une longue liste d'amis du même genre que le Seigneur m'a suscités, dans la suite des temps, soit en Angleterre, soit à Genève, en Alsace, à Bâle, à Paris et ailleurs, en me faisant ainsi trouver, selon sa promesse, « des pères, des mères, des frères

» et des sœurs; » cent fois autant que ce que j'avais pu 1818
en sacrifier à mon Rédempteur. — Recevez-en tous ici, fidèles amis, les remerciements de votre frère et de toute sa famille!

Et que dirai-je de la manière dont je suis soutenu dans le moment présent? Je laisse cet objet, comme il le mérite, dans un sanctuaire à part; en me bornant à dire que j'étais destiné à voir jusqu'au bout que le Seigneur est bien autrement fidèle envers ses enfants qu'ils ne le sont envers lui!....

Arrivés à Genève, nous nous installâmes avec nos deux enfants chez les parents de ma femme, dans leur petite possession des Pâquis; et je louai, en outre, dans Genève même, une chambre haute pour les moments que je devais passer en ville. Là, en attendant de savoir ce que Dieu voulait faire de moi, je travaillais avec bénédiction à traduire en français quelques portions du *Magasin des missions de Bâle*. Toutes ces nouvelles des missions et des sociétés bibliques avaient alors pour nous cette fraîcheur particulière de la jeunesse ou même de l'enfance, cette vivacité qui finit toujours par disparaître avec le temps, ne fût-ce que pour faire place à la maturité de l'âge. Je faisais mes traductions en vue du *Magasin des missions à Genève,* que M. Guers commença à publier à cette époque.

C'est au milieu de ces paisibles travaux que se décida mon appel à la vie missionnaire: je consentis à entrer au service de la société continentale, c'est-à-dire à partir, comme on dit, avec « l'or des Anglais. » Nos adversaires, qui ne vivent pas plus que nous sans manger et sans être vêtus, gardaient pour eux l'or de notre patrie commune, et même celui d'anciens fidèles Français qui avaient confié un capital important aux académies, alors évangéliques, de Genève et de Lausanne, afin de contribuer à

1818 l'entretien des étudiants français ou des professeurs de théologie de ces deux villes, — capital de l'emploi duquel on n'a jamais pu obtenir, jusqu'à ce jour, un compte-rendu satisfaisant. On sait que je ne m'occupe pas beaucoup de questions d'argent; mais j'ai fait cette observation afin de repousser une fois pour toutes le reproche ridicule qu'on fait à des hommes pieux d'une nation, quand ils soutiennent des frères qui, chez un autre peuple, participent avec eux à une même foi.

J'allais donc partir comme missionnaire, et entrer dans cette carrière orageuse à laquelle j'avais été destiné. C'est ici la grande époque de ma vie; c'est ici proprement que m'attendent ceux qui ont voulu connaître de plus près cette vie si agitée. J'espère cependant qu'on voit par les choses mêmes qui précèdent, que je ne pouvais m'exempter de donner cette espèce d'introduction, quelque longue qu'elle ait été. Même en racontant ma jeunesse je n'ai point parlé de moi seulement; on a lu les origines et la naissance du réveil général; on va voir maintenant l'esprit missionnaire se manifester et se répandre en Suisse et en France. Ma sœur et mon beau-frère Pyt venaient de partir comme évangélistes; Neff était entré dans la même carrière; d'autres encore allaient les y suivre de près.

Je vois, dans mes souvenirs de l'époque, un fait que je crois bon de mentionner spécialement. Notre foi avait cette vivacité qu'on trouve, je crois, toujours aux époques du réveil, et qui, pour ainsi dire, s'approche de Dieu de plus près qu'en temps ordinaire, et éprouve le besoin de sentir son action directe et de voir des symptômes de sa présence. Au moment où j'écris, et depuis plusieurs années l'évangile a fait des pas étonnants et a reconquis une position presque incontestée : alors tout était à faire; le bien était un scandale; ceux qui

prêchaient vivement l'évangile passaient pour des fana- 1818
tiques ; leur nombre était imperceptible ; nous avions plus besoin, ou plutôt nous sentions mieux qu'à présent le besoin de secours extraordinaires ; il nous fallait souvent les directions immédiates de Dieu. Au fort de la bataille et dans les moments critiques, ce n'est pas assez pour le soldat des règles générales de la tactique : il lui faut les ordres spéciaux du général. Nous recherchions donc à tout moment des signes de la volonté de Dieu ; et dans ce nombre nous remarquâmes plus d'une fois certaines choses que, dans des temps plus calmes, on penche à ranger au nombre des superstitions, comme par exemple des songes. Je m'en rappelle un en particulier, que je veux citer : car pourquoi ne le ferais-je pas ? Les songes, bien loin d'être à mépriser sans distinction, sont au nombre des promesses, oui des promesses faites à la nouvelle alliance par un prophète, et rappelées par un apôtre, le jour même de la Pentecôte : « Vos jeunes gens auront des *visions*, et vos vieillards des *songes*. » — (Act. 2, 17. — V. encore Job, 35, 14 et 15.) J'en raconterai donc un, même deux.

Notre frère Guers — je dis frère, parce que c'était alors le style, et que ce style est loin d'être entièrement passé ; notre frère Guers, songea à cette époque, qu'il voyait surgir une belle étoile, extrêmement brillante, qui éclata tout d'un coup en plusieurs petites parcelles lumineuses. Ce songe le frappa plus que d'ordinaire : il y vit le réveil de Genève, qui éclatait en missions. Et pourquoi pas, encore une fois ?

En voici un qui me vint à moi. Sous le mépris où nous vivions à cette époque, objets de scandale, par notre dissidence, même pour beaucoup d'hommes pieux, je songeai que je voyais et entendais un de nos professeurs s'écrier avec dédain en parlant du réveil : « Qu'est-

1818 ce que c'est que ce réveil ? sa devise est » (et notez bien que je ne comprenais pas, dans mon songe, les deux mots latins que je vais rapporter, tandis que je les compris aussitôt à mon réveil) « Sa devise est : *Terebro tenebras !* » Outre que je ne comprenais pas ces mots, je trouvais, dans mon songe, ces sons choquants; mais à mon réveil il me sembla que la devise n'était pas si mal trouvée; et qu'en effet le réveil perçait bien les ténèbres par un violent effort, comme celui d'une tarrière pénétrant dans le bois.

J'espère que je n'ai pas besoin de dire que je ne m'occupe pas habituellement de songes ; mais chacun fait à son tour l'expérience qu'il y en a qui vous laissent, malgré toute notre philosophie, une profonde impression. On en a des exemples qui sont d'autant plus saisissants qu'ils avaient présenté des avertissements plus graves et plus détaillés. Encore une fois, d'ailleurs, ils sont au nombre des promesses.

Mon départ fut retardé de quelques jours par la naissance d'un troisième fils, Ami (18 nov.) La naissance de cet enfant avait lieu, pour moi, dans un moment particulièrement intéressant. C'était la première fois que j'allais quitter pour longtemps (deux ou trois mois) ma femme et mes enfants : j'avais le cœur triste; et j'entrais d'ailleurs dans une carrière importante. Je remarquai avec émotion que les textes des Frères moraves en ces jours étaient étonnamment adaptés à ma position. Quelques personnes penseront peut-être que cette remarque encore est de la superstition : ce sera comme on voudra; mais je suis très-peu encyclopédiste, et je crois à une providence qui compte les cheveux de notre tête. Voici donc ces textes; et d'abord celui que j'avais pour le 18 novembre, jour de la naissance de cet enfant que j'allais abandonner pendant un an, pour m'en aller en mission

(car nous le laissâmes à Genève pour nous rendre à 1818
Strasbourg) : « *Va dans les chemins et le long des haies et* » *presse d'entrer ceux que tu trouveras.* » (Luc, 14, 23). — Le surlendemain, 20 : « Jacob continua son chemin, » et les anges de Dieu lui vinrent au devant » (Genèse, 32, 5). — Pour le 24 : « Ne soyez point en souci pour » le lendemain, etc. » (Matthieu, 6, 24.) — Pour le 25 : « Quiconque me confessera devant les hommes, etc. » (Mathieu, 10, 32), avec cette addition des Frères : « Nous » voulons témoigner en tous lieux que ce n'est qu'en » Jésus qu'on peut trouver pardon et délivrance. » — Pour le 28 : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a » haï avant vous » (Jean, 15, 18.) — Et enfin, pour le jour de mon départ, ces deux textes : « Les ennemis » nous épouvantaient tous, disant : « leurs mains seront » fatiguées du travail, de sorte qu'il ne se fera point. » « Maintenant donc, ô mon dieu, fortifie mes mains. » (Néhémie, 6, 9.) — Puis ces paroles de Jésus lui-même, comme évangéliste : « *Le temps est accompli ;* » *et le règne de Dieu approche : amendez-vous et croyez* » *à l'évangile.* » (Marc, 1, 15) ; avec cette addition : « Nous prêchons, ô notre roi, ton évangile de la foi. » — On conçoit que c'étaient là pour moi de puissants encouragements.

Je partais donc avec ce mélange de sentiments qui s'est étendu sur toute ma vie, joie et serrement de cœur tout à la fois. Le but de ce premier voyage missionnaire était d'aller explorer le terrain, pour choisir mon futur champ de travail : c'était aussi d'aller voir un peu le monde religieux au dehors ; puis, en même temps, de répandre l'esprit de réveil qui venait de se manifester si puissamment à Genève. Ces différents buts ont été atteints au delà de nos espérances d'alors. — Me voilà lancé dans un monde nouveau.

LIVRE VI.

PREMIÈRE MISSION, ET GENÈVE RELIGIEUSE.

DE NOVEMBRE 1818 A FIN MARS 1819 (28 ET 29 ANS.)

Douceurs et peines. — Départ pour mon *premier voyage missionnaire*. — Lausanne, trois amis ! — Yverdon ; *Sainte-Croix*. — Fermentation à Sainte-Croix. — Joie enfantine de l'époque. — Les Frères moraves inquiets. — Douces missions de ces jours. — Mes tristesses. — On peut *avoir* sans *savoir*. — Assemblée dans une grange. — Scène émouvante. — Sur l'*improvisation*. — Du pasteur, du missionnaire. — Belle vie de l'évangéliste. — Missionnaires sans paie. — Chanter les larmes aux yeux. — L'église morave réveillée. — MM. Legrand, Laschnall, Ganz. — Mysticisme. — Un bon et un mauvais. — Fatigue de cœur et tristesse. — Retour à Moutiers. — *Gobat* m'accompagne. — Arau. Soir douloureux à *Zurich*. — *Schafhouse*. Heureux souvenir. — *Bouch*. — Enfants dans l'extase. — De la *prophétie* dans l'église. — Elle est promise. — *Spleiss*. *Beau réveil*. — Une extase. — *Angelus* protestant. — Schafhouse. Soirée au Rosengarten. — Première prédication en allemand. — Autres assemblées. — Départ. Donaueschingen, *source du Danube*. — *Kœnigsfeld*, établissement morave. — J'y prêche. Je ne demande ni ne refuse jamais de le faire. — *Strasbourg*. — Ban de la Roche. Visite à *Oberlin*. — Des pierres précieuses et du chaume. — J'y prêche sévèrement. — Retour vers Genève. — A genoux dans un champ. — *Genève religieuse*, manifeste du réveil. — Démarche grave. — Analyse de l'ouvrage. — Causes de ma dissidence. — Points où je cède à mes frères. — Emotion au moment d'imprimer. — *Je consulte l'Eternel*. — *Des Consultations* de ce genre. — Je pars pour Strasbourg.

1818 Enfance du réveil ! Enfance de la mission ! Douces peines ! Doux travaux ! Doux souvenirs !

Hélas ! que dis-je ? doux souvenirs ! Ce mot révèle bien vivement cette admirable dispensation du Seigneur qui jette sur le passé une teinte riante, dont la douceur fait oublier les peines et les amertumes qu'on a dû tra-

verser, et ne laisse guère subsister que l'impression des 1818
joies! Doux souvenirs, ai-je dit? Et quelle était alors ma vie? Je quittais ma famille, pour voyager péniblement, seul, à pied, portant moi-même mon petit bagage; ne cherchant partout que le bien, il est vrai, mais traité par les hommes, et souvent même par des personnes pieuses comme un boute-feu et comme un sectaire! et, pour combler toutes ces peines, n'ayant pas même la joie d'une foi bien assise, pleurant souvent en route; fatigué, triste et pauvre!... Il est vrai que cette dernière circonstance était, j'ose le dire, une épreuve volontaire, et que je n'aurais eu qu'à demander plus pour avoir plus; mais je n'ai jamais pu me représenter un missionnaire vivant dans l'aisance! La richesse affaiblit le dévouement, et contraste d'une manière presque choquante avec les doctrines de patience et de soumission qu'on adresse aux pauvres. Un homme dans l'aisance est mal placé pour parler de renoncement au monde.

Quoi qu'il en soit, je répète pourtant mon premier mot: doux souvenirs! Mais on verra bientôt ce qu'étaient ces douceurs.

Je prends mes premiers récits dans un journal que je tenais alors de mon voyage. Il faudra, pour en comprendre certains passages, se rappeler ce qui précède sur les obscurités qui troublaient encore ma foi.

Je pars le 30 novembre 1818.

« Texte remarquable. » (1) — Accompagné jusqu'à Bellevue par mon père et mes frères Junod et Guers; ce dernier vient jusqu'à Coppet. — Depuis Rolle annoncé l'évangile à un paysan; puis à une jeune femme vaudoise.

« Morges, à 5 h. 1/2. — Bien de la tristesse; — seul,

(1) On a vu ce texte plus haut (p. 125); il était singulièrement remarquable en effet, vu l'occasion.

1818 sans amis, ayant quitté ma chère famille pour longtemps; — et presque sans Dieu! J'étais seul à genoux dans ma chambre, à la lueur d'une faible chandelle (1). »

Mardi, 1er *décembre*. — Parti à 6 h. 1/2, après avoir lu un moment dans mon lit. Arrivé à 8 h. 1/2 à *Lausanne*. Reçu très-amicalement chez Pétillé (2). Bon vieillard, plein de droiture et de vivacité. — Visité le prêtre catholique-romain de cette ville (3). Mystique un peu dur, et peut-être un peu orgueilleux de son humilité et de sa religion intérieure. — Vu M. L., autre mystique. Grandes prétentions à la perfection. — Fait une lecture à M. Pétillé. — Couché au *Cerf*: 6 batz (18 sous). »

« *Mercredi*, 2 *décembre*. — Parti pour *Vevey*. Logé chez M. N...., en relation avec les Frères moraves. — Charmant homme. Lui et sa femme bons chrétiens, mais souffrant de l'entourage du monde. — Vu la chère sœur N..., pauvre femme éprouvée, souffrante, mais tout occupée d'*âmes*. Dieu bénisse son zèle!... *Dieu paraît avoir un grand peuple à Vevey*. »

« *Jeudi*, 3 *décembre*. — Retour à *Lausanne*. Bien accueilli, et logé par Madame N..., sœur morave. — Petite assemblée de trois personnes dans la soirée. »

« *Vendredi*, 4 *décembre*. — Parti à 7 h. 1/2 pour *Yverdon*. — Excellent M. Brousson, Frère morave aussi. Zèle sans pareil, constant, infatigable; joyeux au Seigneur; charité qui ne se dément jamais; ferveur sans interruption. — Il croyait à des calomnies affreuses sur le réveil

(1) Quel contraste entre cette époque, où je faisais toute une journée sans connaître une seule âme pieuse sur mon chemin, obligé de coucher à l'auberge, et le moment actuel, malgré toutes ses imperfections!

(2) C'était un libraire très-pieux, de l'école mystique. J'avais fait sa connaissance chez Madame de Krudener. Il était aveugle depuis quelque temps.

(3) Où il n'y avait encore pas d'église romaine. Il vivait absolument ignoré.

de *Sainte-Croix* (1). Je redresse un peu ses jugements. 1818
— Heureux moments avec la famille. »

« *Samedi*, 5 *décembre*. — Lu ma Bible à 6 h. Écrit quelques lettres. Parti à midi et demi pour *Sainte-Croix* avec le messager. Entretiens avec Coulin. Belle soirée. Site magnifique en face des Alpes, à 2,000 pieds de hauteur. — Logé pour quelques jours, moyennant une légère rétribution, avec Coulin, chez M. Jacques, autrement dit chez Mme Jacques, grand'mère de Pyt. »

Voilà quelques mots de mon journal : je reprends le récit direct.

M. Coulin avait déjà commencé en cet endroit une petite œuvre d'évangélisation. On peut juger du style dans lequel tout cela se conduisait alors, par une annonce manuscrite qu'il fit répandre, plus tard il est vrai, et en un autre lieu, mais qui caractérise parfaitement toute notre action de ces années :

« AVIS AUX AMES AFFAMÉES ET ALTÉRÉES DE LA JUSTICE. ALLEZ A JÉSUS !

» Qui est-ce d'entre vous, de tout son peuple, qui veuille s'employer » à cette œuvre ? Que son Dieu soit avec lui ; et qu'il remonte à Jéru- » salem qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison de l'Éternel, le » Dieu d'Israël : c'est le Dieu qui habite à Jérusalem. »

« Lecture de la sainte bible de 7 à 8 heures du soir dans la maison » de Madame ve.....

» On commencera, s'il plaît à Dieu, aujourd'hui lundi, 23 août.

» Nic. COULIN, serviteur de Jésus-Christ, par la grâce de Dieu. »

On remarque le style biblique de ce cher frère, nourri des Écritures. Son caractère religieux était un composé du genre de Bunian et de celui des Frères moraves. — On conçoit aussi, par le seul fait d'une annonce pareille,

(1) Notre frère Nicolas Coulin (qu'il ne faut pas confondre avec le prédicateur de ce nom) m'y avait précédé, et y avait commencé des prédications. Sainte-Croix est un beau village sur le Jura.

1818 combien le réveil était, à nos propres yeux, aussi bie qu'à ceux du monde, une nouveauté, un évènement, un ère nouvelle.

Ce même caractère de joie enfantine et d'une certain ardeur belliqueuse, se trouve encore dans ces beau vers que M. Malan faisait à la même époque :

Accourez tous à la bonne nouvelle
Car *aujourd'hui* le salut est prêché !
C'est Jésus, le Sauveur, qui vous appelle ;
De vous ce bon berger s'est approché.

On conçoit que je fus heureux de retrouver en mo frère Coulin, un ami, un frère, un compagnon d'œuvres Je tins dès le lendemain de mon arrivée à Sainte-Croix le dimanche, 6 décembre, une nombreuse assemblée 1 h. 1/2 ; puis vers 4 h., je me rendis à l'assemblée d petit troupeau morave de l'endroit. Dans ces premier temps du réveil, les Frères moraves se tenaient un pe en arrière, et étaient même quelquefois hostiles. O sait qu'ils ne forment de congrégations indépendantes qu lorsqu'ils sont en assez grand nombre, et que toutes le circonstances sont favorables ; et que même, dans c dernier cas, ils reconnaissent la légitimité des église nationales. Le réveil était alors, au contraire, mêm chez les plus larges d'entre nous, sévèrement dissident et surtout son humeur beaucoup plus guerrière que cell des Frères moraves. Cela produisait de ces frottement inévitables qu'on trouve partout à la naissance d'un œuvre, même entre gens bien intentionnés. Je m'occu pais avec succès à détruire cette hostilité : mais elle re paraissait toujours ; car, quelque temps après, les frère de Genève m'écrivaient à Strasbourg : « Coulin est *per sécuté* par les Frères moraves, parce qu'il ne veut pa prendre la cène au temple » et du reste on sait, quan

au mot persécuté, qu'on en usait alors à bon marché. 1818
Mais ce qu'il y a de vrai c'est que ces Frères s'opposaient, non-seulement aux tendances séparatistes, mais aussi à la vivacité de notre action. Je pus cependant les réconcilier, pour l'heure, presque complètement avec nous ; à tel point que me rendant, immédiatement après cette assemblée, de Sainte-Croix à la Sagne, où se trouvait un autre troupeau morave, les Frères de ce dernier troupeau me chargèrent de présider leur réunion.

A cette époque, je parlais beaucoup sur le 13e chapitre de Néhémie ; et je me rappelle que, précédemment déjà, en le lisant un jour chez lady Carnegie à Sécheron, j'avais arraché un sourire à cette dame par le soin avec lequel je relevais la rigueur de cet homme fidèle : « Il » ne fit pas emporter, disais-je, les meubles de la maison » de Tobijà ; il les jeta hors de la chambre » (13, 8). C'est ce texte que je pris encore dans cette assemblée. Mon journal ajoute : « Ils ont paru frappés.... J'ai en- » suite exhorté à la largeur dans les principes, et à la » charité. » Puis mon journal continue :

« Entretiens toujours plus satisfaisants sur Coulin, sur la nouvelle église, la séparation, la communion, etc. Ils m'ont demandé de tenir, mardi, à une heure, encore une de leurs assemblées ; et ils ont ajouté qu'ils viendraient demain à l'assemblée publique, tandis qu'ils s'étaient absentés de nos réunions depuis huit ou dix jours. Jolie soirée par conséquent. — En sortant de chez eux j'ai joui avec délices de l'air léger de la montagne et d'un clair de lune splendide. — Mais, hélas ! que devient, au milieu de tout cela, mon état spirituel à moi-même et le zèle de ma vocation? J'ai parlé avec plaisir et chaleur, et cependant je me trouve sec et triste au dedans !... Le Seigneur veuille prendre en pitié son indigne serviteur ! »

1818 On voit par ces dernières phrases les dispositions mêlées de zèle et d'abattement dans lesquelles j'agissais. Je ne crains pas d'entretenir le public chrétien et même le public tout entier, d'un état d'âme pareil, parce qu'il y a beaucoup d'instruction à puiser dans des expériences de ce genre. On est souvent étonné de voir par ces sortes de confessions, à quel point ceux qu'on juge pieux et fidèles, et qui le sont en quelques points, se sentent souvent pauvres, et le sont en effet : cela nous fait mieux comprendre ce que c'est que la foi et le salut par grâce. Non seulement le défaut de joie spirituelle, dont je parlais alors, cette absence de tout amour sensible pour Dieu, ces doutes mêmes sur ma régénération m'ont obsédé pendant près de vingt ans, et n'ont disparu que lentement ; mais je me ressens plus ou moins jusqu'à cette heure-ci de quelques-unes de ces peines ou de ces tentations. Je suis parfaitement tranquille sur mon salut à venir, parce que je vois que Dieu « ne rejette pas *quiconque vient à lui ;* » mais j'ai peu de jouissance spirituelle. — Tout cela m'a inquiété pendant longtemps : à présent l'inquiétude a disparu ; il ne m'en reste qu'un défaut de joie, et de l'humiliation. C'est probablement le régime qui me convenait.

Ajoutons du reste ce que j'ai déjà insinué, que s'il y a des chrétiens joyeux, admirablement fidèles, vrais types du racheté d'après la bible, il y en a d'autres dont la joie semble ne provenir que du tempérament, et dont la conduite répond peu à leur bonheur apparent : c'est une joie contre laquelle je ne voudrais pas changer mon humiliation et mon sentiment de pauvreté. Je ne reviendrai plus sur ce sujet qu'en passant ; et je prie, en conséquence, le lecteur de se souvenir qu'il a là, une fois pour toutes, le fond du cœur de celui dont on lit l'histoire, et qui a fait en sa vie tant de bruit contre

toute espèce de faux-docteurs et de grandeur préten- 1818
tieuse, soit hors de l'église, soit au dedans. Ce n'est point comme on l'aura cru si souvent, la fougue ni l'échauffement qui m'ont jamais entraîné dans ma carrière laborieuse : c'est une impulsion étrangère à moi-même ; ç'a été de la part de Dieu une élection évidente, et de ma part une pure obéissance à un instinct qui ne m'a jamais abandonné ! C'est là que se trouve la clé de ma vie.

Arrivé le samedi à Sainte-Croix, j'allai dès le lundi faire visite au pasteur. — Avec l'aversion que j'ai toujours eue pour tout sermon qui ne sort pas du cœur et qui sent le métier, je n'avais pu prendre sur moi d'aller assister au service public de la paroisse, parce qu'on ne m'avait pas parlé du pasteur comme d'un homme converti. Mais, rendu indulgent par les principes et les dispositions que j'ai exposés plus haut, je suivis pourtant dès-lors la règle que j'ai suivie invariablement depuis, de ne jamais prêcher la Parole dans un lieu quelconque sans aller d'abord faire une visite au pasteur de l'endroit, à quelque communion ou dénomination qu'il appartint. Ne me proposant jamais qu'un but honnête et charitable, pourquoi me serais-je déclaré ennemi d'un homme sur de simples ouï-dire? — J'allai donc voir le pasteur ; et, comme toujours, oui toujours, sans exception, je m'en trouvai bien. Il est vrai que, dans le cas actuel, je n'avais nullement affaire à un adversaire de l'évangile proprement dit : mais, même dans des cas de ce genre, j'ai vu qu'un entretien personnel, un au moins, était toujours salutaire. Le faux-docteur, si vous avez affaire à un homme qui mérite vraiment ce nom, le faux-docteur, à moins d'être complètement endurci, se gêne toujours devant un homme affermi dans la foi évangélique : je n'ai pas vu un seul exemple du contraire. S'il y a du malentendu entre vous et lui, ce malentendu se lève

1818 ou s'adoucit par un entretien sérieux et charitable ; si c'est un homme décidément ennemi de l'évangile, vous avez l'avantage de ne pas vous être glissé dans son œuvre avec les apparences de la lâcheté ; vous faites, en conscience, une guerre ouverte à ses mauvais principes.

Dans ce cas-ci, le pasteur m'accueillit si bien qu'il m'invita à aller prendre le thé chez lui, pour l'heure qui précédait celle où j'allais tenir une assemblée. Dieu me donna de lui parler chrétiennement, à lui et à sa femme ; et ils me témoignèrent tous deux, j'ose le dire, une grande satisfaction. Dans le courant de la conversation le pasteur se plaignait entre autres choses, et non sans quelque fondement, de la grandeur d'une paroisse de dix-sept cents âmes ; mais quand je lui répondis que c'était aussi une grande grâce de pouvoir annoncer continuellement l'évangile à un pareil nombre de pauvres pécheurs, il parut, et sa femme surtout, très sensible à cette observation.

Au sortir de chez eux j'allai tenir une assemblée qui se composa de plus de deux cents personnes, lesquelles s'entassèrent comme elles purent dans trois chambres. « J'ai tâché (ajoute mon journal) de bien disposer le » troupeau envers le pasteur, comme j'avais fait du » pasteur envers le troupeau. Il paraît qu'il y a ici une » grande bénédiction (1). J'aurai demain trois assemblées. » Ce soir j'ai parlé sur Luc 1, 64-80, et, à ce qu'il pa- » raît, avec bénédiction. — Hélas! quand Dieu voudra- » t-il me réjouir moi-même par cette parole ! »

« Le lendemain, 8 décembre, j'allai tenir une assemblée à 3/4 de lieue de Sainte-Croix. Toujours beaucoup d'affluence et d'émotion.— A midi, je fis ma visite d'adieu

(1) En effet Sainte-Croix n'a cessé dès-lors de renfermer un grand nombre d'âmes fidèles, comme aussi d'avoir, à ce que je crois, toujours des pasteurs plus ou moins évangéliques.

au pasteur, qui me témoigna de nouveau, de même que 1818
sa digne femme, une vraie affection. » Où êtes-vous, chers amis? Et qu'êtes-vous devenus dès lors?

« A deux heures, j'ai tenu une assemblée des Frères moraves, suivie d'une agape. A 5 1/4 assemblée de trois à quatre cents personnes. Il fallut la tenir dans une grange, parce qu'aucun autre local n'était assez grand. » — C'est un spectacle, je ne dis pas seulement touchant, mais émouvant, qu'une assemblée de ce genre. Il s'y mêle, il est vrai, toutes sortes d'autres sentiments moins agréables. Le local manque souvent, comme c'était alors le cas, de cette dignité que notre nature voudrait, à raison ou à tort, toujours associer à la religion. Les assistants ne sont pas tous pieux, tant s'en faut : il y a toujours des curieux, et quelquefois même des moqueurs, qui ne sont point contenus par ce qu'on appelle la sainteté du lieu. J'entrais donc, ce soir-là, au milieu d'une foule dont quelques-uns se poussaient sur les bancs, d'autres riaient, et plusieurs parlaient assez haut; et il était déjà nuit! Tout cela me poussa à la prière; et je dois dire que, dès que je parus!, mon auditoire fut respectueux.

Mais nous n'étions pas à bout du manque de dignité; et je suis plus sensible sur ce point que plusieurs ne le croient peut-être, plus sensible aussi qu'il n'est juste. On avait pris pour cette assemblée une grange complètement vide; on avait vîte rangé partout des bancs improvisés; elle était pleine en haut et en bas ; et c'est dans le haut naturellement, au *soli*, comme on dit dans le pays, qu'on m'avait marqué ma place, devant une petite table, pourvue de deux chandeliers. Il fallut prendre mon parti de monter le seul escalier qu'avaient monté tous ceux qui occupaient déjà le haut, c'est-à-dire une échelle! Quelle figure aurait fait là une robe! Heureusement que je n'en avais point.

1818 Je n'avais déjà grimpé l'échelle qu'avec un sentiment très-peu poétique ; et quand je me vis ensuite en présence de tant de monde, devant cette petite table, avec mes deux malheureux chandeliers à droite et à gauche, je me sentis encore une fois mal à l'aise ; disons-le franchement, cela me fit l'impression d'un escamoteur avec ses gobelets devant lui. Mais, ô mon Dieu ! il se dit là de bien meilleures choses que dans la plupart de ces cathédrales protestantes ou catholiques, où le pompeux orateur s'occupe plus de sa gloire que de son ministère, et encense tour-à-tour ou la raison, ou la vierge Marie, ou l'art oratoire! Le spectacle avait d'ailleurs son grand côté. Croira-t-on que, les places étant toutes prises, quelques jeunes gens s'étaient assis sur les poutres transversales qui formaient la charpente du toit, les pieds suspendus au-dessus de l'auditoire d'en bas ! L'un d'eux, entre autres, qui tenait une lanterne à la main, me fit penser à Eutyche qui s'endormit sur une fenêtre pendant un discours de Paul et tomba à la rue. Il est vrai que je ne me proposais pas de « prolonger, comme cet apôtre, mon discours fort avant dans la nuit » : mais je n'étais pas non plus Saint Paul : et la chûte d'un de ces jeunes gens eût pu être mortelle, ou pour lui-même ou pour quelqu'une des personnes placées au-dessous de lui.

Je commençai par une prière où Dieu me mit au cœur de recommander à sa faveur le pasteur de la paroisse. Bonne idée ! Sans que j'y eusse seulement pensé, sa femme était présente ; et il n'est pas difficile de se figurer l'heureuse impression que ce fait dut produire sur elle, et par contre-coup sur son mari. Je pris pour texte le chapitre 49 d'Esaïe, tout entier.

A ce sujet j'ajouterai quelques mots à mes observations précédentes sur l'improvisation, en les appliquant plus spécialement au cas du missionnaire. Sans jamais exclure

entièrement, pour des cas de ce genre, le travail de l'in- 1818
telligence ou celui du cœur, il est clair qu'un discours peut provenir principalement de l'une ou de l'autre de ces facultés. Or, tout ce qui vient d'une forte excitation de l'une ou de l'autre est bon; et on ne doit appeler mauvaise improvisation que celle où l'on ne sent ni l'une ni l'autre. Evidemment ce n'est pas celle-là que je recommanderais. Mais celle qui jaillit d'une intelligence ou d'un cœur vivement émus, me paraît être fort légitime. L'homme de pensée est habitué à l'exercice de la pensée; il a, je ne dis pas des lieux communs, mais des pensées toutes prêtes et toutes faites sur tous les sujets principaux; et nous pouvons bien supposer que son habitude de réflexion n'ira pas le quitter justement à l'heure où il en aurait le plus besoin, au moment de parler en public. Quant à celui qui parle du cœur, chacun sait que c'est de son abondance que la bouche parle. Ainsi, avec un fond habituel de sentiments ou de pensées sérieuses, les sentiments et les pensées de détail peuvent jaillir abondamment pendant une improvisation: il faut seulement qu'il y ait chez le prédicateur le fond réel et abondant dont je parle ici. Avec ce fond il improvisera bien: sans ce fond, sa composition, même préparée, restera pauvre et blême. N'est-il pas vrai que, l'un portant l'autre, nous avons, en dernier résultat, autant de mauvais sermons écrits que de pauvres méditations? — Pour le moins, dirai-je.

Voilà les considérations qui me semblent justifier, comme système de prédication, celui d'une improvisation sérieuse et raisonnée. Ayez habituellement l'esprit et le cœur bien nourris; et vous pourrez toujours communiquer de bonnes choses à ceux qui vous en demandent.

Et si ces observations sont vraies pour la prédication en général, combien ne le sont-elles pas encore plus

1818 pour un missionnaire? Comment veut-on qu'un homme prépare trois ou quatre discours par jour? On dira, sans doute, qu'il devrait parler moins souvent, pour parler mieux. Mais quand des âmes simples et avides de vérité vous appellent ou vous entraînent de lieu en lieu pour leur annoncer le salut; quand surtout vous les voyez remplies de joie et de consolation à l'ouïe de vos discours, tout simples qu'ils sont, et se convertir à Dieu, qu'appelez-vous donc parler mieux, gens de salon? Encore une fois, un homme ne peut préparer longuement ses discours quand il en a à faire trois ou quatre par jour, et que, dans l'intervalle des assemblées, il est appelé à recevoir ou à faire une suite continuelle de visites. Douce et belle vie, quand tout le reste va bien, que cette vie de l'évangéliste, qui annonce le salut avec simplicité et *sans art*, oui, sans art!

Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
Les pieds de tes serviteurs
Qui parcourent les campagnes,
Prêchant la grâce aux pécheurs
O délicieuse vie
D'un serviteur de Jésus
Qui pour son maître s'oublie
En annonçant ses vertus!

Libre de toute autre chaîne,
Le chrétien qui sert son Dieu
Dans la souffrance et la peine
Suit son modèle en tout lieu. etc.

Sans doute tout cela n'était encore pour moi qu'un idéal: et je ne suis, hélas! guère plus avancé aujourd'hui, à trente-six ans de distance d'alors. Mais c'est une douce chose que de poursuivre un idéal aussi élevé.

L'assemblée dont je viens de parler fut abondamment bénie. Aussitôt rentré chez moi je reçus de nombreuses

visites ; et il y avait de la joie dans tout le village. Cette 1818
mission de Sainte-Croix fut donc un heureux début pour ma vie missionnaire.

Le lendemain je partis pour continuer mon voyage; et quand je voulus payer ma pension elle se trouvait déjà payée. C'est ainsi que j'ai vu, dès les premiers jours, ce que toute ma vie ultérieure n'a fait que me confirmer, qu'un évangéliste peut, si les circonstances l'y appellent, vivre sans traitement : j'ai vécu ainsi pendant plusieurs années. Il s'agit seulement d'y être appelé, et de ne pas se jeter dans cette position par légèreté ou par paresse. A part ces deux cas, le missionnaire peut être tranquille : il peut se voir abandonné par des comités ; les sociétés peuvent devenir quinteuses ou ne plus avoir de fonds pour le soutenir : mais Dieu reste là, avec ses promesses et son pouvoir merveilleux.

Je fus accompagné pendant une heure par un bon jeune homme qui, depuis, s'était jeté dans quelques singularités et avait momentanément abandonné la société de ses frères, mais que le Seigneur a, je crois, ramené à une position plus simple. Si vous êtes encore ici-bas, cher frère S...., et que ces lignes vous tombent sous les yeux, recevez ici ma salutation respectueuse et fraternelle.

Je descendis à *Buttes*, où je ne rencontrai pas, sur le moment, les frères qu'on m'avait indiqués. Je trouve du moins dans mon journal que je dînai avec la domestique seule. Mais, peu après, les maîtres rentrèrent ; et j'eus à subir avec une sœur liée aux Frères moraves le même genre d'attaques que j'avais rencontré à Sainte-Croix. Tout finit cependant, là aussi, par s'arranger à l'amiable.

Je repartis pour Fleurier, Motier et Travers. Je me vois encore comme si c'était d'hier, cheminant à pied, mon parapluie étendu devant moi horizontalement entre

1818 mes deux mains : je chantais sur la route, non dans la joie, mais au contraire, dans l'intention de bannir la tristesse, les larmes aux yeux et le cœur serré :

Toujours content ! C'est la maxime
D'un cœur ami du Rédempteur.
Dès que sa grâce nous anime
Elle adoucit notre douleur. etc.

Mais j'avais le cœur bien gros !

A *Travers* je fus bien agréablement surpris de trouver mon collègue et frère, M. le pasteur Perrot, dont j'avais fait connaissance à Genève pendant mes études. Il eut la bonté de me recevoir pour la nuit. — Je viens de le revoir, plus de trente ans après, dans ce même canton de Neufchatel ! Les évènements ont été divers ; la fraternité est restée.

Le lendemain je traversais Neufchatel sans m'y arrêter, vu que je n'y avais alors, comme on l'a vu, aucune connaissance qui méritât ce nom ; et j'allai coucher à Montmirail dans l'institut des Frères. — On conçoit que, dans l'état d'excitation où se trouvait le réveil de cette époque, j'aie pu trouver alors que les Frères manquaient d'ardeur ; et je ne suis pas sûr d'avoir eu complètement tort. Je crois qu'ils conviennent eux-mêmes d'avoir reçu une heureuse impulsion du réveil religieux qui s'est manifesté dans presque toute l'Europe il y a trente ans : il est même incontestable que cette impulsion a eu lieu. Du reste mon journal termine mon article à ce sujet par ces mots : « Mais ne regardons pas tant aux » autres pour les juger ! »

A *Berne* je fus reçu chez un frère B. de L..., que j'ai perdu de vue, hélas ! quelques années après. Que de changements il se fait en peu de temps ! Et quelle expérience pénible, quand des hommes qui se sont aimés et

bien entendus pendant quelque temps, se séparent ensuite 1818
de vues et de sentiments, pour ne plus se comprendre! C'est ce qui m'est arrivé entre autres quant à ce frère, quoique la séparation soit tout entière de son fait. — Je passai cinq jours dans cette ville, où je retrouvais mes chers collègues, MM. Schafter et Galland.

Celui-ci tenait toujours son mercredi dont j'ai déjà parlé. Mon journal porte : « J'ai beaucoup prié, dans cette assemblée, pour que les illusions du monde ne nous gagnassent pas au milieu de notre profession de foi. »

Je me rendis ensuite à Moutiers-Grand-Val, ma précédente paroisse, où je réunis mes anciens catéchumènes et quelques amis. M^lle^ de G... continuait d'y exercer une excellente influence. Je passai là quatre jours : je tins une fois cinq assemblées en un jour.

A *Bâle* je fus reçu chez un respectable Frère morave, dont j'ai déjà parlé sans le nommer (p. 62). C'était un M. Wenk, maintenant en son repos depuis plusieurs années. Il me mena de nouveau à leur petit casino *(Kœmmerlé)* où j'avais eu le cœur si serré de voir des missionnaires trop bien mis. On m'y attaqua sur la séparation et sur le baptême des adultes: mais j'avoue que, pas plus là qu'en aucune autre circonstance, je n'ai trouvé de force aux objections. Ces deux vues font de nos jours, et depuis cinq ou six ans, de nouveaux progrès; comme elles en ont le droit. Ne les craignons pas : les formes ecclésiastiques naissent des besoins d'une époque; l'esprit crée toujours celles qui lui conviennent le mieux; et si la dissidence se répand, c'est qu'elle a sa raison, et sa très bonne raison d'être.

C'est dans ce voyage que je fis la première connaissance de cette chère famille Legrand, que je ne puis éviter de nommer dès le début, et où je n'ai cessé de trouver dès-lors un amour fraternel infatigable.

1818 C'est encore à cette époque que je commençai à me lier avec le cher professeur Laschnall et avec M. Ganz. — Le premier, tout professeur de logique qu'il était, avait suivi Mme de Krudener pendant quelque temps; il était aussi grand admirateur de Bœhme. Il chercha même à m'initier dans la doctrine de ce profond penseur; mais cela ne prenait pas. Je ne me rappelle de toutes ces doctrines de Bœhme qu'un échantillon qui a quelque chose de comique. Ce philosophe allemand définit quelque part la science, ou plutôt le mot *sciens* (savant) en disant qu'il vient de ce que la science « *zieht das Ens*, » (attire l'être). *Daz zog mein Ens aber gar nicht an;* je ne me sentis nullement attiré par une définition pareille; et je doute fort encore, à l'heure qu'il est, que les Latins, en faisant leur langue, aient songé à l'allemand, et aient voulu composer un mot dans les deux langues réunies!

Du reste M. Laschnall est un de ces hommes de bien et de talent qu'on trouve à Bâle en si grand nombre; et son cœur profondément pieux est un excellent correctif à ce que son imagination pourrait avoir d'un peu irrégulier.

Ganz avait dès-lors déjà embrassé les vues quiétistes et mystiques dans lesquelles il s'est fixé. Le mot de mysticisme étant souvent si mal appliqué, je crois devoir dire que j'appelle ainsi toute doctrine religieuse qui prétend provenir de l'Esprit de Dieu sans s'appuyer sur le texte des Écritures. Je crois, et l'expérience m'a prouvé, que ce système peut conduire aux plus grandes erreurs de l'entendement, et même aux derniers écarts du péché. Sans doute il est loin de conduire toujours là : je reconnais au contraire qu'on trouve souvent les vues mystiques chez les âmes les plus distinguées; et pour n'en donner qu'un seul exemple, l'excellente demoiselle Calame du Locle était mystique, et grande amie de Ganz : or on connaît ses œuvres.

Cependant il reste vrai qu'entrer dans ce système c'est 1818
jouer quitte ou double : et c'est ce qu'on doit toujours éviter dans toute chose importante, et surtout sur le terrain des choses de la foi.

Le cher Ganz avait débuté avec un succès éclatant par la prédication de l'évangile dans le sens ordinaire de ce mot ; et ses succès étaient d'autant plus remarquables qu'ils avaient lieu dans le canton d'Argovie, l'un de ceux où le rationalisme était le plus répandu. Maintenant il croit devoir vivre à cet égard, et presque à tout autre, dans une complète inactivité : son unique travail est le tricotage. Il me reste de lui de beaux souvenirs ; en particulier ces vers, qui sont de lui même, et dont j'ai déjà cité les quatre premières lignes :

Matt von meiner Pilgerreise
Steh' ich thraenend am Jordan.
O reich' mir doch neue Speise
Neu Getraid aus Canaan ! —
Du, mein Gott, mein grosser Kœnig,
Bist dies heil'ge Canaan :
O mach mich dir unterthaenig,
Liebe, zieh mich himmelan ! etc.

« (Fatigué de mon pélerinage, je pleure sur les bords du Jourdain. O donne-moi une nouvelle nourriture, le froment qui vient de Canaan ! — C'est toi-même, o mon Dieu et mon roi, qui est la Canaan véritable et sainte : soumets-toi donc mon cœur, amour céleste, et attire-moi dans ton ciel !) »

Qui ne serait indulgent envers des hommes qui expriment de pareils sentiments ?

C'était surtout la maison Laschnall qui me fournissait l'élément mystique pendant les longues années de combats et de tâtonnements dogmatiques que je traversais alors. O quelle fatigue j'éprouvais à passer ainsi d'un système à l'autre, ou plutôt à vouloir retenir ensemble des systèmes

1818 qui s'excluaient mutuellement! Partout je voyais des gens en paix, quoique peut-être dans une paix un peu charnelle; des hommes fixés dans leur position et dans leurs vues; des pasteurs nationaux commodément casés dans leur paroisse; des Frères moraves, des mystiques, les frères de la maison des missions, les pasteurs français, en un mot des chrétiens de toute nuance, tous en repos; tandis que je courais le monde pour le réformer et le vivifier, sans être encore pleinement vivifié ni réformé moi-même! Partout des amis, il est vrai, mais des amis compatissants, qui me laissaient aller mon chemin en quelques points sans pouvoir se joindre à moi, ni moi à eux; souvent seul, tout seul!... Ah! il y a peu de personnes, je crois, qui aient senti ce que c'est que d'être seul dans ce monde! C'est une chose effrayante!

Ce qui augmentait cette fatigue, c'était précisément ce que je pouvais avoir de charité chrétienne; car je m'efforçais de m'élargir assez pour comprendre tous ces frères à la fois, et pour les aimer, quelquefois peut-être plus qu'ils ne m'aimaient! Ajoutez à cela les peines que chacun trouve plus ou moins dans la vie; puis celles que vous attire un caractère irrégulier et quelquefois brusque. Oh! que c'était fatigant! Oh! que j'aimais dès-lors, et que j'ai aimé longtemps depuis, le mot défunt *(defunct)*! ... *Defunctus labore;* un homme qui a fini sa tâche, les rudes *fonctions* de la vie humaine!

Grâce à Dieu, cela va mieux maintenant: il s'est écoulé depuis lors trente-cinq ans; et me voici occupé paisiblement à décrire toutes ces peines, presque entièrement passées. L'arrivée devant le trône de grâce fera le reste, — si même il faut attendre jusque-là!

C'est donc dans ces tristesses que je voyageais. Je me permets de répéter que les peines matérielles résultant d'une continuelle économie, et les voyages à pied, par la

pluie, par la boue, par la neige, ou par des chaleurs brû- 1818
lantes, ajoutaient encore beaucoup à ces douleurs morales. Je me soumettais à ces peines matérielles pour ménager les fonds d'une société, ces fonds que d'autres dépensaient avec prodigalité; je le faisais par conscience et sans regret; mais je n'en sentais pas moins la fatigue. Si je reviens sur ces choses, c'est en répétant ce que j'ai dit dès la préface, que je ne m'en vante pas plus que je ne m'en plains : je raconte ma vie; il faut que je la raconte telle qu'elle a été.

Retournons à mon voyage.

Mes amis de Moutiers m'avaient fait promettre de revenir passer chez eux les derniers jours de l'année et les premiers de la suivante : j'y retournai donc le 28 décembre. Le 29 j'écrivais dans mon journal : « Je ne fais pas ici une grande œuvre visible. J'ai un besoin immense de la grâce de mon Dieu. Il paraît que mon successeur (le fils du pasteur dont j'avais été suffragant), s'est moulé sans s'en douter sur mon genre de prédication; car quelques personnes d'ici croient qu'il récite mes sermons. »

C'est donc à Moutiers que s'ouvrit, pour moi, l'année 1819
1819. Pendant les quatre ou cinq jours que j'y passai cette fois, j'allais faire quelques visites; je lisais la bible dans quelques maisons; et, dans quelques moments de liberté, je continuais de traduire le *Magasin des Missions* de Blumhardt, pour le magasin évangélique de Genève.

De là je me dirigeai sur Zurich par Arau, accompagné jusqu'à Olten par ce jeune frère Gobat dont j'ai déjà parlé, l'évêque actuel de Jérusalem. Nous eûmes, la veille de mon départ, une assemblée édifiante chez ses parents à Crémine. A *Arau* je fus reçu fraternellement par le pasteur Hunziger, qui était en relation avec les Frères moraves.

A *Zurich*, c'est encore chez un Frère morave que je fus reçu et logé. Je fis visite à l'anthistès Hess, au pas-

1819 teur Gessner et à quelques autres amis. Je trouvais donc dans cette ville quelques chrétiens, mais pourtant pas de réveil; et mon cœur en souffrait. Je me rappelle particulièrement un soir où seul, de nouveau seul, sur les remparts de la ville arrangés en promenade, ayant sous les yeux, par un beau clair de lune, un lac riant et de magnifiques glaciers, j'eus un de ces moments dans lesquels la joie et la souffrance se partagent singulièrement le cœur, et le serrent à l'envi. Mes pensées se reportaient beaucoup sur Genève, et, particulièrement sur cette chère dame écossaise qui avait été notre mère depuis quelque temps; puis sur mes frères, sur ma famille... Je priais beaucoup; mais la tristesse reprenait cruellement le dessus.....

Je passai là deux jours; puis je me dirigeai sur *Schaffhouse*. Ah! les beaux et les grands souvenirs! Ce n'est pas de moi ni de mon œuvre que je parlerais ainsi, quoique mon œuvre aussi ait été bénie en ce lieu et en ce temps : mais je veux parler de ce que Dieu avait fait dans cette ville, et plus encore dans les environs, depuis neuf à dix mois, comme on va le voir.

Descendu d'abord à l'auberge, j'allai aussitôt voir le pasteur *Maurer*, en qui je trouvai dès les premiers moments un précieux ami. Les séjours dans un hôtel m'étaient toujours si pénibles, que dès que j'eus aperçu chez lui un cœur de frère, je lui fis assez franchement l'insinuation de mes désirs. — « Voulez-vous accepter le logement chez moi? » — « Oh! de tout mon cœur! » — Et me voilà installé. Le soir même il me lut le récit du réveil admirable de Buch (1) qu'on trouve dans le *Supplément*, et il me persuada aisément de me rendre dans ce village dès le lendemain matin, qui était un dimanche.

(1) Prononcez *Bouch*.

Le même soir, un M. Altorfer, *aveugle-né*, qui avait 1819
été heureusement opéré par Jung-Stilling, me mena dans les principales maisons qui s'intéressent aux affaires religieuses. Ce cher frère vivait dans une foi très-simple. Comme il avait voué à Stilling une juste et vive affection, et que je lui demandais s'il n'avait pourtant pas trouvé dans la doctrine de cet auteur certaines choses singulières, il mit probablement ces dernières parmi celles qu'il ne comprenait pas; car il me dit paisiblement dans son allemand suisse : « Tout ce que j'en comprends est beau; et ce que je n'en comprends pas, *das lass' ich stoh* (je le laisse). » —

Le dimanche, 10, je me levai donc de bon matin; car Buch était à trois lieues de distance; et on y allait à pied. Les personnes qui devaient venir me prendre, voyant qu'il avait dégelé et plu pendant la nuit, crurent que j'aurais peur de la boue, ou en eurent peur elles-mêmes, et ne vinrent pas. Je fis alors demander mon ami Altorfer qui me conduisit chez un autre frère; et nous partîmes ensemble par un soleil moitié hiver moitié printemps. Mais, ainsi retardés, nous n'arrivâmes à Buch qu'à onze heures pendant le dernier chant du premier service. Cependant nous aperçûmes, dès notre entrée dans le village, des symptômes singuliers du mouvement religieux dont j'ai parlé : les enfants étaient dans des espèces d'extases dont nous vîmes encore les derniers mouvements : ils se tenaient par la main, riant, chantant, et quelques-uns, je crois, s'embrassant. — Qu'est-ce que c'est donc que cela, dîmes-nous à leur conducteur ? — Oh ! il a fallu les faire sortir de l'église avant la fin du culte, comme cela arrive toujours depuis quelque temps. — Pourquoi donc? — Ils ne peuvent y rester. — Et là dessus on nous raconte qu'au premier jour de cette année même, il y en avait eu dix qui avaient été pris su-

1819 bitement, dans l'église même, d'une sorte de ravissement; et que leur joie portait dès-lors tous les caractères extérieurs d'une sorte d'ivresse. Dans cet état, nous dit-on, ils chancèlent, ils tremblent, ils tombent même, ou bien ils chantent et poussent des cris de joie..... Nous entrâmes dans la chambre où ils se trouvaient; et nous les vîmes encore un peu dans cet état. Nous y trouvâmes aussi un paysan converti, qui n'a éprouvé pour sa part aucune de ces agitations, mais qui nous parlait de tout cela avec une grande sagesse.

Il faut nécessairement dire deux mots au sujet de ce phénomène; car je vais bientôt raconter une scène du même genre dont j'ai été le témoin oculaire. Je ne puis naturellement introduire ici un traité en forme; on peut consulter ce que j'ai dit sur cette question dans un ouvrage sur *les prophètes des Cévennes*, auquel nous arriverons plus loin. Je sais, qu'à tous les degrés de la foi, ce n'est pas le raisonnement qui convainc l'homme; je ne veux donc ici que prévenir, par une juste concession, la seule objection fondée qu'on puisse faire aux manifestations religieuses qui ont quelque chose d'extraordinaire. Cette concession la voici. Les plus belles, les plus touchantes, les plus extraordinaires et les mieux constatées de ces manifestations religieuses, ne doivent jamais nous faire conclure à l'infaillibilité de celui qui en est favorisé: voilà que je tiens pour une vérité incontestable; nous devons juger de tout par les Écritures. Seulement cela étant accordé, il ne s'en suit pas, tant s'en faut, que toute manifestation extraordinaire, toute vision, tout songe, toute prophétie et toute convulsion éprouvée par suite d'impressions religieuses soient à rejeter ou à dédaigner. On l'a dit cent et cent fois: la prophétie, les visions et les songes *sont des promesses faites par l'Esprit de Dieu aux temps de la nouvelle alliance tout entiers*: et on a eu de

ces phénomènes-là dans tous les temps et dans toutes les 1819
églises fortement vivantes, chez les Frères moraves, chez les Wesleyens, chez des Calvinistes prononcés, entre autres chez la femme du célèbre Jonathan Edwards, citée avec admiration, quoique anonyme, par ce grand théologien : les hommes les plus pieux d'entre les catholiques romains, et, encore une fois, tous les partis vivement chrétiens ont été les objets ou les témoins de ces choses extraordinaires. L'admirable Pascal, qui a écrit par deux fois ces paroles si scripturaires : « *Dieu ne se trouve* que » par les voies enseignées dans l'évangile. » .... « Il *ne* » *se conserve* que par les voies enseignées dans l'évan- » gile », Pascal, dis-je, a déposé ces deux belles maximes dans le cours d'une vision qui a duré deux heures. Laissons donc les incrédules se moquer de ces choses et dire : « Ils sont pleins de vin doux, » ou, ce qui serait encore pis et bien plus grave, les attribuer légèrement à Satan.

Je reprends maintenant mon récit, tel que je le rédigeai sur les lieux, et je me borne à donner les faits tels quels.

« A une heure et demie nous nous rendîmes au catéchisme. Quel homme que ce Spleiss ! Sans doute son genre n'est nullement académique ; je dirai même sans gêne qu'il n'est pas apostolique ; pas plus que le genre ennuyeux, ou le genre boursoufflé, ou métaphysique, ou sentimental ;.... mais s'il faut passer quelque chose à la nationalité et surtout à l'individualité, quelle onction et quelle piété sous des formes qui sont aux antipodes des nôtres ! Quoique profondément touché et avec un cœur tout ému du fond des choses, j'ai dû, pendant toute la durée de son catéchisme, non pas sourire, mais rire involontairement, au point de me cacher le visage. Nous avions là devant nous un homme de feu, tapant sur la chaire,

1819 criant et se tortillant avec une pétulance inouïe, parlant en patois à ces enfants pour la moitié du discours, mais nous disant, après tout, des choses admirables : toute la scène était pour moi comme une illumination ; et je ne suis ni étonné, ni effrayé que cet homme ait agi sur les nerfs. Après tout, on n'arrive jamais à l'âme qu'à travers le corps.

« Avant la fin du catéchisme il fallut, comme de coutume, que plusieurs enfants sortissent.

» Le service étant fini, ma compagnie est retournée à Schaffhouse; mais M. Spleiss m'a offert de passer la nuit chez lui, et j'ai accepté. Il m'apprit que le réveil, commencé à Buch, venait de se manifester depuis peu dans un autre village, à quelques lieues de là. Ah ! les beaux réveils ! Qu'on en juge par ce qui suit.

» Ce même soir je vis arriver chez le pasteur, dont la femme se trouvait là avec nous, deux femmes du village, une jeune, non mariée, et une d'âge mûr. Leurs yeux brillaient d'un feu doux, mais extraordinaire; et je ne pus m'empêcher de leur dire qu'on voyait facilement combien elles étaient heureuses. Bientôt elles se lèvent et se mettent à chanter le magnifique cantique :

Mir ist Erbarmung widerfahren,
Erbarmung deren ich nicht werth !
Das raehl' ich zu dem Wunderbaren :
Mein stolzes Herz hat's nie begehrt.
Nun weiss ich das, und bin erfreut,
Und ruehme die Barmherzigkeit.

(« Grâce m'a été faite ! Une grâce dont j'étais indigne. Merveilles » de l'amour ! Mon cœur hautain ne t'eût jamais recherchée. Mais main» tenant je connais ces choses ; mon cœur s'en réjouit, et je célèbre la » miséricorde de mon Dieu. »)

Pendant le chant je voyais l'expression de la plus jeune monter de strophe en strophe ; ses yeux se fixaient de

plus en plus en haut avec amour et avec joie : toutes ses 1819
intonations étaient d'une douceur céleste, qui contrastait singulièrement avec le *k* et le *ch* si rudes de la Suisse allemande : puis son chant passe insensiblement du chant à la prière : la voilà qui parle avec Dieu ; elle est en extase, réellement en extase. Immobile et pâle comme une statue de marbre ! sa prière est de plus en plus une conversation entre elle seule et Dieu ; sa voix baisse ; mais on l'entend encore.... J'étais tellement saisi que l'émotion arriva à sa dernière expression, les larmes ; et je demandais en même temps à Dieu que cette femme ne finît pas encore. Elle continue en effet. Sa voix devient toujours plus affectueuse, mais moins forte ; et ses yeux sont toujours fixés en haut : enfin elle termine en laissant à peine entendre ces dernières paroles : « Oui, Seigneur Jésus, Amen ! Que le Seigneur soit avec nous tous !... » Puis elle tombe comme évanouie sur son amie, qui était restée debout, pendant tout ce temps, les yeux fermés à côté d'elle.

Que le Seigneur nous donne bientôt cette heureuse folie ! Car notre sagesse n'a pas d'amour ; et le peu d'amour que nous avons n'est souvent qu'une sensibilité purement naturelle.

Avant cette scène déjà, et avant l'entrée de ces deux femmes, à la chûte du jour, j'avais été frappé de l'abondance de vie religieuse qui régnait dans cette maison. Me trouvant, entre autres, vers cinq heures du soir en nombreuse compagnie, je me vis tout d'un coup seul : l'un après l'autre, chacun des assistants avait disparu. Je ne savais d'abord ce que cela signifiait : mais je devinai bientôt la chose en entendant sonner la petite cloche de la paroisse : c'était un signal donné à tous pour se mettre partout en prière. Comme cette cloche n'appelait pas les chrétiens à saluer Marie, mais à s'unir dans une prière

1819 générale adressée à Jésus, je me joignis avec joie à ce concert; puis, au bout de quelques moments, tous mes amis reparurent pour continuer la soirée.

Je retournai le lundi à la ville avec M. Spleiss, et passai la soirée au *Rosengarten*, en douces conversations avec plusieurs personnes pieuses auxquelles Mme de Krudener avait laissé, lors de son passage, de profondes impressions.

Par manière de contraste, j'appris fortuitement qu'un des pasteurs de Genève avait écrit ici « que la petite église était tolérée avec noblesse par la grande; mais que dès que le lion secouerait sa crinière, la pauvre petite serait trop heureuse de rentrer dans le sein de celle-ci: et qu'on l'écraserait dès qu'on le voudrait.» — Je ne savais pas encore à ce moment que dans trois mois j'allais écrire ma *Genève religieuse*, qui ne trouva trace de lion sur son chemin...

Cependant j'allais faire ici, sans m'y être attendu, mon début dans la mission en langue allemande. Enfance du réveil, où partout on voulait des assemblées, où partout on en formait, au premier passage d'un évangéliste, ou d'un pasteur! Enfance en effet, mais enfance normale, qui a besoin de nourriture, et qui la prend avec avidité et simplicité! Ah! je puis le dire en vérité: si je me reporte en arrière, avec un si doux sentiment, sur cette époque maintenant bien passée, je ne le fais nullement dans un sentiment de satisfaction personnelle! Oh! non. Mieux que qui que ce soit peut-être, je connais tout ce qu'il y a toujours eu de faiblesse et d'imperfection dans ma prédication et dans toute ma conduite; cette longue mission de plusieurs années, bénie pourtant, n'est presque, à mes propres yeux, qu'un vacarme de jeune homme, qui a besoin de grâce et de pardon, autant qu'un ministère paresseux: dans tout ce passé je ne vois en

moi qu'une seule bonne qualité, et qui prête moins que 1819
d'autres à l'amour propre, je veux dire la bonne foi, la bonne intention. Mais peut-être m'est-il permis de croire que si j'eusse été plus sage, et que j'eusse mieux connu ma faiblesse, je n'aurais pas eu le courage de me lancer aussi avant que je l'ai fait dans la bataille; et... j'aurais moins produit.

Ces observations que j'applique à ma vie tout entière, ont été assez naturellement provoquées par la première occasion où je figure ouvertement comme missionnaire. Sainte-Croix était un village, et j'y parlais ma langue maternelle : ici, je vais tout d'un coup paraître devant une nombreuse assemblée de personnes instruites, et improviser dans une langue étrangère, que j'avais d'abord très-bien possédée, mais dont j'avais alors perdu l'habitude.

Ce petit évènement s'arrangea tout d'un coup. On me témoignait par de continuelles allusions le désir que je tinsse une assemblée en allemand, vu que la ville était toute allemande. Je laissai faire longtemps, parce que j'étais alors réellement incapable d'improviser convenablement en cette langue; mais comme on insistait je finis par prendre mon parti. Enfin, leur dis-je, si vous voulez j'essayerai. » — Oh ! oui, oh ! oui. Et quand? — Quand vous voudrez. — Tout de suite? — Ce soir (et c'était cinq heures du soir !) — Accepté. Aussitôt une des demoiselles de la maison où je me trouvais, s'habille à la hâte, va s'informer d'un local, et avertir quelques personnes : l'affaire est résolue pour six heures. — Ainsi soit-il, dis-je encore une fois; vous entendez comme je parle l'allemand. — Oui, oui, c'est tout ce qu'il faut.

« Me voilà donc (comme porte la lettre que j'écrivais » à ce sujet), moi, si pauvre en grâces spirituelles, sans » chaleur, presque sans foi, sans zèle, sans courage, » abattu de corps » (je souffrais alors pendant plusieurs

1819 années, des suites de refroidissements antérieurs) « me » voilà, parlant imparfaitement la langue du pays, ap- » pelé à tenir une assemblée dans une ville qui avait » entendu Mme de Krudener! A la garde de Dieu! ç'a » toujours été un de mes mots favoris. Si l'on fait tant » que de croire, il faut croire en effet. »

Au moment de partir on me demanda si je n'étais pas inquiet. — Inquiet? Nullement. Dès que je vais sur un appel de Dieu, c'est son affaire et non la mienne. — Nous partons donc, et, dans un vaste salon, je vois trente à quarante personnes! — Encore une fois, heureuse enfance du réveil! Qui étais-je, pour enseigner toutes ces personnes, dont la plupart, peut-être toutes, en savaient autant ou plus que moi sur l'évangile? Mais voilà! Entendre parler de cet évangile avec conviction, hors des temples et autrement que par vocation, cela renouvelait les impressions; on sentait qu'on s'occupait de la chose sérieusement; et on ne se lasse pas d'entendre parler de ce qu'on aime. — Je fus vraiment plus touché que troublé du spectacle que j'avais sous les yeux : car je voyais, dans cette belle société, une vraie famine de la parole de Dieu. Je demande la bible, on s'assied: je fais chanter le cantique qui a pour refrain : « *Jésus le crucifié;* » puis nous nous mîmes à genoux; et pour prière je lus un cantique de prière que j'avais choisi à cet effet. Afin de soutenir ma faiblesse, je fis, au lieu de me lancer dans un discours, une longue lecture de la parole de Dieu, que j'interrompais seulement par de courtes remarques: je lus ainsi les trois premiers chapitres de la première aux Corinthiens, puis, dans la seconde, la dernière moitié du chapitre 5. — Nous chantâmes encore; je fis une prière comme en commençant; puis j'adressai quelques mots à dix ou douze enfants qui se trouvaient là. Quand je crus avoir terminé la séance, personne ne

bougeant encore de sa place, j'ajoutai quelques nouvelles exhortations; et ce ne fut qu'au bout de deux heures que nous nous quittâmes, heureux de nous être occupés ensemble de notre grand salut.... O Seigneur! ramène ces temps! 1819

Le lendemain les Frères moraves m'invitèrent à aller tenir leur assemblée, où se trouvèrent plusieurs personnes qui ne les fréquentaient pas habituellement: puis, le jour suivant, ou le surlendemain, je tins une nouvelle réunion dans le même local où j'avais débuté. Elle fut peut-être encore plus heureuse que la première; et l'on s'y trouva au nombre d'environ cinquante personnes. Nous chantâmes ces beaux cantiques, connus de toute l'Allemagne:

Mir ist Erbarmung widerfahren etc....
Jesus Christus herrscht als Kœnig etc....
Die Gnade sey mit allen etc....

Je trouve parmi les personnes dont je fis particulièrement connaissance à cette époque, les noms de Maurer, Spleiss, Altorfer, Boshardt, Zundel, Peyer (propriétaire du Rosengarten), Kirchhofer, et quelques autres. Si ces lignes leur parviennent, que ces chers amis reçoivent tous, après une si longue séparation, mes adieux lointains! Peut-être auront-ils conservé, comme moi, un doux souvenir de ces temps de grâce.

Mais toute joie a sa fin: il fallut repartir. On me demandait, il est vrai, de venir m'établir à Schaffhouse pour quelque temps avec ma famille; mais, outre que je ne croyais pas la chose faisable, il fallait, même dans cette supposition, achever mon voyage commencé: je dus donc quitter. La lettre dont je viens de tirer ce qui précède finissait par une phrase que coupe une déchirure du cachet, et que je donne ici telle quelle, sans savoir sur qui tombait la sentence:

1819 « Il y a tout autour de Schaffhouse des prédicateurs » réveillés ; mais non des réveillés endormis comme le » sont les fr.... »

J'ai dit plus haut qu'on trouvera le récit de l'origine du réveil de Buch dans le *Supplément*, tel que l'a rédigé le pasteur Maurer. J'ose recommander ce récit au lecteur comme une des parties les plus intéressantes de cet ouvrage ; et je continue mon histoire.

Je partis de Schaffhouse le 14 janvier. A Donaueschingen, je vis avec quelque émotion, dans la cour d'une maison particulière, la source de ce Danube qui, comme l'observe Leibnitz, s'en va de mal en pis, ou du bien au mal, en prenant son origine dans un pays protestant, descendant à travers l'Autriche catholique-romaine, et finissant par tomber chez les Turcs.

J'arrivai le samedi après-midi à Kœnigsfeld, établissement de Frères moraves. Il est situé sur ce vaste plateau de la Forêt-Noire qui commence dès Donaueschingen, se prolonge pendant plusieurs journées vers le nord, et ne s'abaisse, du côté de l'Occident et de Strasbourg, que vers la vallée du Rhin. Là, je retrouvai ce digne frère Mettetal dont j'ai parlé précédemment, qui passait ses vieux jours dans l'heureuse retraite que les Frères accordent volontiers à des ouvriers avancés en âge. Je portais encore sur mon gilet cette petite croix noire que j'avais déjà prise à Moutiers : il ne la blâma pas précisément ; mais je crois qu'il me dit, et avec raison, qu'il valait encore mieux l'avoir dans le cœur que sur son habit.

On me confia la prédication du lendemain. Je crois que, dès cette époque déjà, je me tenais invariablement à la règle de ne jamais demander et jamais refuser de prêcher : — jamais demander : parce que la responsabilité d'une prédication est grande, et qu'un homme qui cher-

cherait à prêcher par amour propre, outre qu'il ferait 1819
souvent en cela une chose ridicule, s'exposerait à être abandonné de Dieu : — jamais refuser : parce qu'un serviteur de Dieu à qui on demande d'annoncer l'évangile, doit toujours considérer cette demande comme un appel de son Maître. Quand des frères ne m'offrent pas la chaire, ce qui m'est arrivé quelquefois, je n'en suis guère peiné qu'à raison du motif qui les porte à agir ainsi, motif qui, je le crains, n'est pas toujours de bonne nature.

Kœnigsfeld est un endroit extrêmement isolé, assez écarté de la grand'route, elle-même peu fréquentée : je ne comprends pas pourquoi les Frères ont été s'établir là ; à moins que ce ne soit dans le besoin, qui serait à mes yeux très légitime, d'y fonder un lieu de retraite, une sorte de couvent protestant. Le bon vieux Mettetal trouvait, et moi aussi, qu'il y avait quelque luxe dans certaines portions de l'établissement, et en particulier dans la belle salle d'assemblée, qui équivaut à une chapelle assez vaste et très-soignée. Du reste l'établissement ne me fournit aucune observation bien particulière : nous parlerons plus au long de l'église des Frères au moment d'une visite que je fis plus tard à Neuwied.

Je repartis le lundi (18) pour l'Alsace ; tout le pays était dans la neige ; et je voyageais toujours à pied. J'atteignis Strasbourg le lendemain ; et me rendis chez un frère négociant, qui présidait chez lui une petite assemblée, dans les principes de Tersteegen. Il me recevait d'abord froidement ; mais quand je lui communiquai les choses que je venais de voir à Buch et à Schaffhouse, il changea vîte de disposition. Je logeai un jour ou deux chez lui, et j'assistai à une de ses assemblées ; peut-être même y portai-je la parole.

Je ne sais si j'allai voir le conducteur de l'assemblée des Frères moraves qui se trouve dans cette ville ; c'est

1819 probable. En tout cas, mon voyage actuel ayant pour but de rechercher le poste où je devais aller m'établir avec les miens, Strasbourg me sembla le plus convenable de tous ceux que j'avais vus sur ma route. Sans doute Schaffhouse m'attirait beaucoup : mais il me parut que je devais préférer le lieu où il y avait le plus de travail à faire et le moins de travail fait : je me décidai donc pour Strasbourg.

Mais je ne voulus pas m'être trouvé si près du célèbre Ban de la Roche sans avoir visité Oberlin. Je partis en conséquence pour ces contrées, par un chemin affreux, et par une neige qui fondait à mesure qu'elle tombait. Mon parapluie devint inutile : j'étais pénétré d'eau de neige ; le noir de mon habit fondit sur mon linge de corps : mes souliers étaient mous comme du carton. Malgré mes principes d'économie il fallut prendre chez un paysan une charrette pour faire les deux dernières lieues de la journée ; et je ne pus même pousser, ce jour-là, que jusqu'à Rothau, village dont le pasteur était gendre de M. Oberlin, si je ne me trompe. Il est mort depuis ; et je n'ai pas un souvenir assez complet de l'impression de ma visite auprès de lui, pour pouvoir le juger en aucun sens ; seulement je puis dire que, toujours à l'affut de l'idéal, mon pauvre cœur missionnaire se trouva péniblement désorienté ce soir-là.. Je ne m'en rappelle clairement qu'un détail ; c'est que mon hôte me parla avec grande admiration de la Henriade. Nous étions, on le comprend, terriblement loin de compte, et j'eus le cœur bien gros.

Le vendredi, 22, j'arrivai enfin chez Oberlin, à Waldbach. C'était pendant une assemblée. On se rappelle la faim et la soif avec laquelle j'en étais encore à rechercher la vérité ; et je me proposais en conséquence d'avoir à ce sujet de bonnes conversations avec cet homme célèbre. Mais, sans doute par une direction providentielle, il par-

lait avec force, au moment même où j'entrais, contre 1819
ceux qui vont chercher des secours et des directions auprès des hommes..... « Tu as raison, me dis-je en moi-même : nous parlerons de tout, sauf de moi. » — J'aurais sans doute pu tirer de sa maxime une conséquence moins rigoureuse : mais voilà le fait; et il est probable, après tout, que le moment n'était pas encore venu où une conversation quelconque eût pu me fixer. Je crois d'ailleurs, et je le dis librement, qu'Oberlin n'était pas non plus l'homme qu'il me fallait. Chacun sait qu'à côté de l'évangile qu'il a professé fidèlement, il entretenait une masse d'idées particulières sur le monde à venir; il put être théologien distingué à une époque où pouvait l'être aussi Jung Stilling; mais depuis lors la vérité évangélique et scripturaire s'est répandue avec moins d'alliage.

Je conviens néanmoins qu'il reste à Oberlin la gloire d'avoir gardé la foi chrétienne à travers l'affreuse époque de la révolution française et du rationalisme allemand, et d'avoir, pendant un admirable ministère de cinquante ans, introduit dans toute sa paroisse, tout à la fois l'évangile et la civilisation, c'en est bien assez pour que tous les chrétiens conservent de lui un souvenir respectueux et reconnaissant.

Mais comme j'apportais dans ce lieu l'idéal continuel d'un réveil Wesleyen ou Morave, je trouvais là, au lieu des merveilles auxquelles je m'étais attendu, encore un de ces désappointements que j'ai si souvent rencontrés ; et, sans me douter le moins du monde que je fusse sévère, je le fis sentir à la paroisse dans la prédication qu'Oberlin m'invita à faire à sa place. C'est du moins ce que me témoigna mon cher frère et ami, M. Daniel Le Grand, dont je fis la connaissance à cette époque, et qui commença dès-lors, lui et toute sa famille, à supporter pendant plusieurs années, avec une infati-

1819 gable charité, les bourrasques de ma mission. Il ne fut pas offensé, mais bien surpris de cet orage qui venait fondre sur leur paisible vallée, dont tout le monde ne disait que du bien; et il était presque disposé à en rire. Mais j'étais sérieux. Comme un enfant j'avais cru, de loin, que tout le Ban de la Roche était converti; et voyant que ce n'était pas tout à fait le cas, je le dis rudement à mes auditeurs. Du reste je répète que je ne m'étais pas douté d'avoir été si sévère; et d'autre part on reconnut que ma sévérité pouvait être utile. Hélas! prédestiné à la guerre, je n'ai pas eu les dons de la paix: mais je n'ai jamais fait la guerre par plaisir; et ma conscience me rend le témoignage que je n'ai jamais voulu de mal à aucun de mes adversaires.

Pour revenir à mon voyage, une des raisons qui me portèrent surtout à venir m'établir à Strasbourg, c'était mon désir de croiser, en fait de religion, la race française et la race allemande. Je n'ai jamais pensé que l'une eût toutes les qualités et l'autre tous les défauts; et, connaissant les deux langues, je crus que mon devoir m'appelait à ce genre de travail.

Je quittai donc le Ban de la Roche le 25 janvier, et m'acheminai rapidement du côté de Genève en passant par Colmar, Bâle et même Moutiers sans m'y arrêter. Je dis rapidement; car, dans ce premier voyage surtout, je sentais douloureusement ma solitude et l'absence de ma famille. Mon voyage avait déjà duré huit semaines, et quelles semaines! Mon retour fut donc pour moi une véritable fête. Je me souviens avec émotion qu'arrivé sur les hauteurs d'Anet, au nord-ouest de Neufchatel, à la vue de ce lac qui me rappelait mon lac de Genève et sa proximité, j'éprouvai une de ces joies qui restent à jamais dans la mémoire; et je sentis le besoin de rendre grâces à Dieu avec effusion pour m'avoir amené heureusement

à la fin de ce long voyage. Après avoir regardé de tous 1819
côtés si je découvrais quelqu'un dans la campagne, me voyant seul, je me jetai à genoux dans un champ, et bénis le Seigneur. Le 30 janvier j'arrivais chez les miens, plein de bonheur et de reconnaissance. — Je finis donc ce récit comme je l'avais commencé et comme on le fait quelquefois lorsqu'on sourit avec quelques larmes dans les yeux, en disant de nouveau : « Doux souvenirs ! »

Mais j'étais loin de prévoir que, tout en débutant déjà dans la carrière missionnaire, j'allais encore débuter dans cette longue suite de guerres que j'ai faites en divers pays à toute sorte de faux docteurs, et en particulier, dans Genève, au parti... comment dirai-je ? rationaliste ? socinien ? incrédule ? — aucun nom ne lui va exactement — à ce parti ignorant et flasque, sans amour, sans vie et sans vérité, à cette atonie absolue de la foi, véritable aqua tofana des âmes, qui poussait la pauvre église de Genève lentement à sa perte. C'est pourtant ce qui se préparait pour moi, sans que je m'en doutasse ; car il m'arriva à ce moment, comme ensuite en plusieurs autres occasions de ma vie, que, prêt à faire une chose, une toute différente m'était mise entre les mains, et remplaçait, ou du moins éclipsait la première pendant quelques jours. Je ne sais plus quelles furent les raisons particulières, s'il y en a eu de telles, qui m'engagèrent alors à écrire ma *Genève religieuse :* mais c'était peu après mon retour, et au moment où je comptais partir pour Strasbourg que je me mis à cet ouvrage. Sous le titre que je viens d'indiquer *(Genève religieuse en mars 1819)* (1), j'entrepris de faire un tableau de l'état religieux de Genève à cette époque ; et l'ouvrage devint en quelque

(1) Quelques personnes mettent Genève au masculin ; mais la terminaison de ce mot étant féminime, je me suis laissé prendre à cette analogie, faute d'une autorité qui me décidât.

1819 sorte le manifeste du réveil de Genève. Il est vrai qu'à prendre les choses dans l'ordre chronologique, la première publication de ce réveil fut la petite brochure que j'ai mentionnée plus haut et que publièrent, sans nom d'auteur, les frères de la nouvelle église, lors des troubles de juillet 1818. Mais comme ce petit écrit ne se compose que de quelques pages anonymes, presque uniquement consacrées à la défensive, tandis que mon ouvrage était un véritable acte d'accusation, ouvertement développé et modifié, et que d'ailleurs le premier de ces ouvrages a fait beaucoup moins de sensation, il n'y a peut-être pas d'injustice à considérer ma publication comme je viens de le faire. Du reste, première ou seconde, peu importe: mon ouvrage était en tout cas la première agression régulière et presque officielle du réveil contre les adversaires de l'évangile dans Genève.

Je ne mentionne pas en ceci l'ouvrage de M. Empeyta dont nous avons aussi parlé, et qui parut encore avant les deux dont il s'agit, parce qu'il fut plutôt un précurseur du réveil, qu'une publication provenant du réveil même; et puis parce que cet ouvrage, comme je l'ai montré en son lieu, en réduisant tous ses griefs contre Genève au seul dogme de la divinité de Christ, n'exprimait nullement en leur entier le but et la tendance du réveil.

Je reviens à ma *Genève religieuse*.

Cet ouvrage, ou plutôt cet acte de ma vie, était pour moi, et en soi, d'une importance qui touchait au solennel. C'était, à la fois, mon début personnel dans la carrière littéraire (et quel violent début!) puis aussi le début et en quelque sorte, comme je viens de le dire, le manifeste du réveil, sa première publication polémique et saillante. Il faut ajouter encore une autre circonstance. On se rappelle que, tout en introduisant dans la procédure contre

l'avocat Grenus un défaut de forme qui l'annulait de fait, 1819
les tribunaux avaient pourtant prononcé, peu de mois auparavant, une peine de dix ans de prison contre cet écrivain, dont j'allais renouveler les accusations. Je me demandai donc plus d'une fois si mon ouvrage ne risquait pas de compromettre gravement et le réveil et moi-même?

Cependant je me mis à l'œuvre malgré tous ces scrupules; et voici le résumé de mon écrit.

L'église de Genève est déchue. Toujours, ou presque toujours, les novateurs ont manqué de bonne foi dans leur manière d'introduire leurs vues; et les pasteurs de Genève viennent d'en convenir eux-mêmes, pour ce qui les concerne, dans une pièce dont je cite le morceau suivant, devenu célèbre par la multitude d'écrits qui l'ont relevé après moi : c'est un passage transcrit mot pour mot d'un *Discours prononcé en Consistoire*, le 14 janvier 1819, *par Monsieur le pasteur de Ferney*.— Ce n'est pas sans étonnement qu'on y lit les déclarations qui suivent (p. 20) :

« Genève jouissait depuis près d'un siècle du calme » religieux; elle pouvait hardiment soumettre sa cro- » yance à l'examen de sa raison, séparer les vérités » fondamentales, incontestablement enseignées dans l'é- » vangile, de celles qui... ne sont pas d'une égale im- » portance; elle pouvait, en s'attachant fortement aux » unes, suspendre son jugement sur les autres, attendre » que de nouvelles lumières lui permissent de prononcer » avec plus de maturité. Mais cet heureux privilège, » elle le possédait comme à l'insu des autres églises; » elle n'aspirait point à paraître avoir secoué un joug » auquel partout ailleurs on était encore trop asservi » pour qu'elle pût espérer de faire goûter ses principes. » Cependant on l'accuse de s'écarter de la doctrine reçue,

1819 » de mettre moins d'importance à certains dogmes...; » on la presse de répondre ; elle hésite ; elle craint » d'engager des querelles ; on insiste ; et, quoique dé- » cidée à demeurer fidèle au silence que les circons- » tances et l'autorité des chefs de l'État lui imposaient, » *elle laisse en quelque sorte échapper son secret*, qui, » révélé à certaines époques, *eût révolté les esprits* » (vous remarquez, lecteur !) « et à d'autres n'eût fait » aucune sensation... etc. »

« Avons-nous bien entendu, ajoutais-je ! Avons-nous bien lu ! L'église de Genève faisant des progrès à l'insu des autres églises ! — L'église de Genève secouant, sans vouloir paraître, un joug qu'on gardait partout ailleurs ! Et appelant un joug la profession des anciennes doctrines ! — ses conducteurs ayant un secret ! — et le laissant échapper, comme malgré eux ! — Résolus, par conséquent, s'ils l'avaient pu, à aller encore plus loin ! — Un secret qui, révélé à certaines époques, eût révolté les esprits !...

» Ainsi, à tel moment donné, l'église de Genève était conduite en secret par ses pasteurs de telle manière, et vers un tel but que, si elle l'eût su, elle en aurait été révoltée !...

» Voilà, ô mes compatriotes, comme on vous conduisait ! voilà comment l'église était menée ! — jusqu'au 14 janvier de l'année présente !... »

Après cette espèce de préliminaire, j'expliquais au public génevois, élevé dans la plus profonde ignorance de tout ce qui concerne les questions théologiques, ce qu'étaient les principales hérésies, savoir l'arianisme, le pélagianisme, le socinianisme et le rationalisme ; et je montrais que le clergé national de Genève d'alors était atteint à divers degrés, de toutes ces fausses doctrines à la fois.

Je faisais ensuite l'énumération des forces, plus ou 1819
moins considérables, qui s'élevaient dans Genève en faveur de l'évangile ; et je les classais sous les chefs suivants : 1° la nouvelle église. J'expliquais ce mot et j'exposais les principes de la dissidence, ou de la séparation, comme nous l'appelions alors ; — 2° l'église de M. Malan. Je considérais sa congrégation comme une église, quoiqu'il n'administrât pas encore la cène à cette époque, et qu'il ne se fût pas encore séparé de l'église nationale de Genève ; — 3° MM. Cellerier père et Gaussen, qui venaient de republier en commun la confession de foi des églises helvétiques ; — 4° quelques autres membres du clergé, plus ou moins prononcés pour l'évangile ; — 5° quelques petits groupes, affaiblis sans doute par des vues mystiques ou superstitieuses, mais désireux pourtant de vivre dans la piété ; — 6° le petit reste de l'ancien troupeau des Frères moraves ; — 7° enfin les protestations de l'avocat Grenus ; et le parti catholique-romain, qui, sans être favorables à l'évangile même, attaquaient pourtant et affaiblissaient le parti socinien et rationaliste du clergé.

Je ferai remarquer un détail de cet écrit qui peut montrer, avec bien d'autres morceaux semblables, combien on s'est trompé en m'accusant quelquefois d'avoir beaucoup varié dans mes vues, soit quant à la dogmatique, soit quant aux questions ecclésiastiques. On trouve, page 48, 49 et 50 de cet ouvrage, huit passages des Écritures à l'appui de la séparation ; et c'est sur ces passages particulièrement que j'ai l'air d'appuyer la dissidence. Or le fait est que je n'en avais pas mis un seul dans ma brochure : et c'est uniquement sur l'avis et à la demande de mes amis Gonthier et Guers que je les alléguai. Ces frères voulaient des textes ; et je les mis. *Exegeticus assuitur pannus*. Encore était-ce à mes yeux une exégèse

1819 fort-douteuse, dont M. Chenevière s'est moqué plus tard, avec quelque raison. Je n'ai jamais conçu qu'une église chrétienne, quelque déchue qu'elle fût, pût être justement assimilée au paganisme : elle peut être plus coupable et plus ennemie de Dieu que le paganisme sans être pourtant du paganisme. J'ai dit tout cela plus tard dans mes *Recherches* sur la constitution de l'Église.

Tels étaient mes principes dès le commencement ; et tels ils ont été dès-lors. J'allègue, page 2 de la brochure qui nous occupe, les raisons qui m'ont porté à abandonner l'église nationale de Genève ; ce sont de tout autres raisons que des raisons exégétiques : j'y dis que je quittais cette église parce qu'elle détruisait la liberté de la prédication ; et ce motif était si réellement la cause de ma séparation, que lorsque plus tard cette liberté reparut, je rentrai. Je n'ai jamais eu d'autres vues. Aussi longtemps que je puis professer l'évangile dans une église j'y reste ; — quitte à n'aller pas entendre ou à réfuter ceux de mes collègues qui prêchent l'erreur, et à ne fréquenter guère la prédication de ceux qui ne font sur l'évangile que des lieux communs ou des déclamations oratoires.

L'admission que je fis des passages en question présente donc encore un de ces cas dont j'ai déjà parlé, où j'ai sacrifié ma vue à celle de mes frères, quand leur avis ne m'a pas paru ouvertement faux et nuisible. L'entêté croit faire merveille en disant qu'il cédera dès qu'on lui aura montré son erreur ; mais c'est précisément d'attendre cette conviction qui constitue l'entêtement. Je crois que nous devons, dans tout ce qui n'est pas fondamental, savoir sacrifier nos vues à celles d'autrui. Seulement il ne faut pas oublier que je n'applique la règle qu'au cas où il s'agit de choses secondaires.

Quand l'écrit fut achevé et prêt pour l'impression, il me prit une grande émotion. Ce n'était pas peur person-

nelle, grâces à Dieu, mais deux genres de craintes différentes. D'abord cette pensée : toutes vraies que sont ces choses, est-il convenable de les dire maintenant ? Le public prendra-t-il seulement la peine d'examiner ? Puis, toutes vraies qu'elles sont, si l'on m'attaque devant les tribunaux, devant ce juge qui, dans les questions religieuses, est nécessairement incompétent, ignorant et charnel, qui incline vers la paix à tout prix, et ne consulte que l'ordre public et le respect des autorités, pourrai-je, quoique fondé en droit, me faire comprendre et par conséquent me défendre et me justifier ? Sans doute mes amis n'étaient pas effrayés comme ils le furent plus tard lors de la publication de ma *Défense des fidèles ;* mais ils me laissaient faire ; et dans cette position périlleuse, dans ce temps surtout de première ardeur et de vive foi, je cherchai alors de nouveau, en dehors de ma conviction, des signes de la volonté de Dieu. Je m'en rappelle un trait qui me laissera à jamais un souvenir profond. Nous étions au mois de mars ; mon départ définitif pour Strasbourg était déjà retardé : il fallait se décider, oui, ou non, à aller chez l'imprimeur ; et je me souviens d'avoir dit à mes alentours : « S'il entrait ici un ami qui me conseillât de jeter ce manuscrit dans le feu que voilà, je l'y » jetterais. » Mais il n'en vint point ; et alors, me levant, je saisis vivement une bible qui était devant moi sur la cheminée, et m'écriai avec un mouvement de foi très-senti : « Mon Dieu, c'est ton affaire, et non la mienne, » dirige moi ! » — J'ouvris et je tombai sur ce passage : 1819

« *Et David consulta* l'Eternel, en disant : « Monterai-» je contre les Philistins, et les livreras-tu entre mes » mains ? — Et l'Eternel lui répondit : *Monte ; et je les » livrerai entre tes mains* » (1, Chron. 14, 10).

On comprend que j'en eus assez ; et j'allai de ce pas chez l'imprimeur.

1819 J'ai déjà parlé de l'attention qu'on peut, en certains cas exceptionnels, accorder à des songes : disons un mot sur la manière de consulter le Seigneur, dont je viens de donner un exemple.

Je désapprouve complètement, comme un usage superstitieux et profane de l'Écriture sainte, l'emploi de la bible comme d'un livre à divination. Souvent, sans doute, j'ai recours à elle dans un embarras, pour y trouver une direction ; mais c'est pour y chercher une direction rationnelle que j'ouvre ce livre, et non dans l'idée d'y prendre le premier passage venu. Bien souvent, en faisant ainsi, je n'ai pas trouvé quelque chose qui allât à ma position du moment, et j'ai cherché ailleurs. Si j'ai besoin de consolations et que je trouve des reproches, je ne les prends pas pour moi. Encore une fois, je l'ouvre raisonnablement. Mais, d'un autre côté, fondé sur de nombreuses expériences, je ne crains pas d'avouer qu'en plus d'une occasion, lorsque j'ai eu besoin d'une direction extraordinaire, j'ai ouvert l'Écriture avec l'espoir d'y trouver immédiatement quelque chose qui allât à mon besoin du moment ; et quelques-uns de ces cas, tels que celui qui nous occupe ici, ont eu quelque chose de si frappant, de si irrésistible, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître une intervention de Dieu. On voit que ce sont les mêmes principes que ceux que j'ai exprimés dans mes réflexions sur l'usage du sort (p. 43) et sur le cas qu'on peut faire des songes (p. 123). Il y a temps pour les voies ordinaires ; il y a temps aussi pour les extraordinaires.

J'imprimai donc. Mais ce ne fut pourtant pas sans une émotion bien profonde, que j'assistai au tirage de la première feuille de mon ouvrage. Toutes les deux ou trois secondes une feuille entière de seize pages venait jeter de ma part, dans le public, contre un clergé renommé

des accusations d'une gravité effrayante ! Il me semblait 1819
presque que les ouvriers allaient trop vite. — Heureux qui n'a rien écrit ni rien fait dont il ait à se repentir plus tard ! Je ne puis le dire de tous les actes de ma vie privée, tant s'en faut ; mais je le dis de tous mes écrits. Jusqu'à l'heure qu'il est je n'ai encore jamais regretté une ligne ni un mot dans la longue suite de mes ouvrages, dont quelques-uns sont pourtant si sévères et si violents. Je ne prétends nullement par là que je n'aie commis à mon insu quelque erreur ou quelque faute ; je parle seulement des reproches que la conscience pourrait me faire ; elle ne m'en fait aucun.

Il n'est pas toujours facile d'apprécier l'effet qu'un ouvrage produit sur le public : mais la gravité des accusations que j'élevais contre la majorité du clergé de Genève ne pouvait laisser passer cet ouvrage inaperçu. On essaya cependant de le dédaigner ; et cela de deux manières qui se contredisaient l'une l'autre. Quelques-uns voulurent mépriser l'ouvrage même, et dirent de moi : « Il a travaillé pour l'épicier ; » d'autres, ne pouvant juger ainsi cette publication dirent : « C'est quelqu'un qui la lui a faite. » Ce dernier sentiment sur mon incapacité était si répandu qu'on y revenait encore, cinq ans plus tard, à l'occasion de la *Défense des fidèles :* mais cela a pourtant fini avec le procès.

Voilà l'histoire de ma *Genève religieuse*. Dès qu'elle eut paru, je partis pour Strasbourg.

Encore un moment solennel ! Encore un doux souvenir ! Encore un de ces moments où l'âme est partagée entre le sentiment du courage et le serrement du cœur ! On a déjà vu mon départ pour Moutiers ; puis mon départ solitaire pour mon premier voyage de mission : voici maintenant mon premier départ en famille pour la carrière aventureuse de missionnaire protestant, et comme

1819 je l'ai vu plus tard, pour celle de mes missions qui, ap
de rudes souffrances, devait me laisser les plus bea
souvenirs ! — Une circonstance venait rendre ce dép
plus pénible. Je laissais à Genève, chez une nourric
mon petit *Ami*, qui n'avait alors que cinq mois. Hélas
n'y fut pas aussi bien soigné que nous avions cru pouv
l'espérer ! Et un pareil abandon d'un enfant était en t
cas l'une de ces dures privations qui accompagnent s
vent la vie d'un missionnaire.

Cependant il faut partir : en avant donc !

Chers frères partez donc joyeux ;
Allez chercher des âmes !

LIVRE VII.

MISSION DE STRASBOURG, ET GRAND VOYAGE D'ALLEMAGNE.

1819 ET 1820 (29 ET 30 ANS.)

Beaux souvenirs. Premières armes. — Voyage poétique sur le Rhin. — Prière sur le bateau. — Scène missionnaire dans un village. — Beau Strasbourg ; charmante cathédrale. — Connaissances et amis craintifs. — Mes journaux et mes rapports.— Bonne impatience. — Prédication dans le temple français. — Le professeur Ehrmann et M. Kraft. — Grande pauvreté. — Premiers travaux ! — Nouveaux secours de lady Carnegie. — *Eclat de ma mission.* — *Ecrit contre M. Haffner.* — Sujet du débat. — Idée de mon écrit. — *Vive sensation.* — Les étudiants me préparent un *pereat.*— Quatorze articles de journaux contre moi. — *Grand voyage d'Allemagne.* — Francfort. Sénateur Meyer. — Neuwied. — Côtés faibles de l'église des Frères moraves. — Visite à Martin Boos. — Anecdotes. — Cologne. *Calvinisme équilibré.* — MM. Huyssen et Mar. Oberdorfer. — Elberfeld. — Encore Martin Boos. — Scène de sa vie. — Marbourg. *Van Ess.* — Wurzbourg, M. Kœllner. — Nuremberg. — *Erlangen.* Pasteur Kraft. Scène à table.— *Stunden der Andacht.*— Jugements tranchants, souvent légitimes.— Ratisbonne et *Munich.* — Réveil catholique-romain à Munich. — Visite remarquable chez *Lindl.* — *Immense concours.* — Récit de Gossner. *20,000 auditeurs* — *Lindl* part pour Pétersbourg.— *Stuttgardt et Cornthal.*— Eglises libres en Allemagne.— Agir en silence ! — Retour à Strasbourg. *Le réveil y commence.* — Un millier de N.-T. aux catholiques-romains. — Ekbolsheim. — Heureux effets de ma brochure en Alsace.— *Ecrit* de M. le pasteur *Bein.* — Brochures pour et contre.— Le professeur *Ehrmann.*— Encore une rudesse de ma part.— Sur la *fausse douceur.* — Fausse charité. — Tentative du gouvernement pour m'intimider. — Je refuse toute concession.— On me laisse tranquille.— *Entretien avec le maire.* — *Lettre au préfet.* — *Entretien avec lui.* — *Seize assemblées* par semaine. — Ministre *Ehrmann.* — Mme K..., familles Le Grand et Ehrmann. — *Berne,* famille Combe. — Visite à Genève.

Dieu seul connaît celles de nos actions qui ont été le 1819
plus utiles à nos semblables, et celles de nos années qui ont été les mieux employées. Ma mission à Offenbach et dans les environs ; mes voyages et mes écrits en Alle-

1819 magne ; puis, lorsque je fus rentré à Genève, mes diverses publications, et dans leur nombre la *Défense des fidèles*, et *mon procès ;* ma mission à Bourges ; celle de Melun ; celles des années suivantes ont laissé, chacune, quelque heureux résultat. Si donc je jette les yeux avec un plaisir particulier sur ma mission en Alsace, ainsi que le feront peut-être aussi la plupart de mes amis, ce n'est pas que je puisse décider que cette époque de mon ministère ait été au fond plus bénie que d'autres, mais c'est par suite d'une réunion de circonstances particulières à cette mission-là. D'abord un vieux soldat se reporte volontiers au temps de ses premières armes : l'âge de vingt à trente ans, dans lequel tombe cette mission, jette sur toutes choses un attrait tout spécial ; c'étaient aussi, comme on le voit par les lettres de Neff, les nouvelles de cette mission qui contribuaient à encourager cet excellent serviteur de Dieu dans ses travaux admirables : enfin c'est un fait que mes frères d'Alsace, maintenant si nombreux, se rappellent avec reconnaissance envers Dieu cette époque où il n'y avait pas, dans toute leur belle contrée, un seul étendard hautement élevé en faveur de l'évangile. — Grâces soient donc rendues à notre Dieu pour tout ce qu'il a fait dans ces lieux, depuis cette année 1819, où j'y arrivais comme dans un désert !

Un souvenir bien doux qui me reste du voyage que je fis pour me rendre de Genève à Strasbourg avec ma femme et mes deux aînés, est celui de notre trajet sur le Rhin en quittant Bâle pour atteindre cette dernière ville. Je dis mes deux aînés, puisque j'avais laissé mon troisième à Genève. Toujours obligé de songer à une stricte économie, j'avais imaginé de prendre à Bâle, au lieu de la diligence, un de ces grands bateaux du commerce qui charrient des marchandises, et que jamais les

voyageurs ne songent à employer. Il ne nous demanda, 1819
en effet, que trois ou quatre francs, au lieu de trente ou quarante que nous aurait coûtés la voiture. Il est vrai qu'on devait mettre, à faire le voyage, deux jours au lieu d'un, et que nous fûmes assis parmi des caisses, exposés, en plein air, au soleil du printemps et à une forte bise qui souffla pendant tout le trajet. Mais nous étions jeunes; et le voyage eut certainement son côté très-poétique. Il l'eut dès le début. On détache la barque; on la pousse au milieu du courant; et nous descendons rapidement le noble fleuve, lorsque tout-à-coup j'entends, de la part du conducteur du bâtiment, un ordre confus donné à haute voix, comme: « Fâtroun, srueberâ. » Un instant après je remarque que les bateliers ôtent leurs bonnets ou leurs chapeaux, et alors je comprends que c'était : « Vater unser, ueberall, » — un ordre à tout l'équipage de dire *Notre Père*. Je le dis, certes, de tout mon cœur, avec ma femme et mes deux enfants, et avec plus d'ardeur probablement qu'aucun des bateliers. Beaux moments, doux souvenirs, toujours!

Le trajet entre Bâle et Strasbourg par le Rhin est profondément solitaire. Ce sont sans doute les différences considérables de niveau entre les grandes eaux et les eaux basses de ce fleuve, et surtout ses terribles débacles au printemps, qui ont tenu les villes et les villages à près d'une lieue de distance de chaque côté du fleuve : le fait est que, dans ce trajet, on ne voit presque pas trace de civilisation. Nous cheminions donc en silence, mais avec une grande rapidité, entre ces rives solitaires, laissant à droite et à gauche des îles sans nombre, où l'on ne voyait de temps en temps qu'un pâtre et son troupeau. Nous étions enchantés de ce spectacle si nouveau et si imposant. Le soir la barque aborde sur une plage déserte de la rive allemande; et les bateliers nous

1817 disent que nous allons coucher dans un village situé à vingt minutes de distance. Ma femme prend mon aîné à la main, moi mon second sur le bras, puis ensuite sur le dos, à la manière des négresses, et nous partons. Ce village lui-même était loin d'être situé sur une grand'-route. Isolé entre celle-ci, qui courait dans l'intérieur du pays, et le Rhin, il nous offrait l'apparence d'un wigwam indien. On nous introduisit dans un cabaret qu'on nous donna pour l'auberge de l'endroit. Mais quelle auberge! Elle était pleine de buveurs : le lit de notre chambre n'avait que trois pieds ; la croisée, ou plutôt le guichet de la chambre à coucher donnait sur une cour infecte, de cinq à six pieds en carré ; tous les vases de la maison, ceux en particulier dont on avait besoin pour les enfants, étaient ébréchés au bord supérieur, comme des ventouses ; sauf le désagrément, c'était une vraie curiosité.

Mais si les œuvres de l'hommes étaient pauvres, celles de Dieu étaient magnifiques. La soirée était splendide : une large pleine lune se levait pâle dans un orient rosé : c'était un soir de dimanche (je n'avais pu éviter de partir ce jour-là) ; une foule de jeunes-gens étaient répandus de divers côtés : je voulus commencer ma mission. Je pris ma bible allemande ; j'allai m'asseoir, à côté de deux jeunes filles, sur un gros tronc d'arbre couché sur la vaste place publique de l'endroit, et je leur offris de lire quelque chose. Bientôt vinrent se joindre à nous trois ou quatre autres jeunes femmes, puis cinq ou six, puis dix ou douze, puis vingt, puis enfin plusieurs jeunes gens, formant tout un auditoire debout autour de moi. Plus on venait plus j'élevais la voix, et la foule grossissait toujours. C'était un village catholique. Quelque-uns des jeunes-gens voulurent commencer à rire : mais je leur parlai des ténèbres de dehors, et ils devinrent sérieux. Je lus tout le XXV^{e} chapitre de saint Matthieu ; et voyant

me grande croix élevée devant moi, je leur annonçai 1819
leur « Dieu presque inconnu. »

Tel fut mon début dans la mission d'Allemagne, comme l'assemblée de Sainte-Croix l'avait été dans les pays de langue française, et celle de Schaffhouse, quant à ma mission en général. C'était le 9 mai.

Le lendemain nous abordâmes à Kehl, vis-à-vis de Strasbourg. — Je chantais depuis quelques minutes :

Étends sur nous tes ailes,
O Jésus Dieu fidèle, etc.

puis, par simple souvenir musical, souvenir de mon père, alors encore plein de vie, et à cause de la beauté du chant :

Béni soit qui, rempli de zèle,
Au nom du Seigneur vient ici, etc.

paroles dont je sentis bientôt la singulière application à ma position actuelle.

Dans ce jour, pour moi si solennel, tout prenait de l'importance. Il n'y avait pas jusqu'à ces douaniers qui fouillaient nos malles, qui ne se rapportassent pour moi à l'évangile ; et je pensais qu'ils pourraient peut-être bien, à leur tour, me tomber une fois entre les mains.

Enfin nous voilà à Strasbourg. Beau Strasbourg ! Qu'on me permette de payer, en passant, un tribut d'admiration à sa cathédrale, et surtout à sa flèche majestueuse ; charmante créature, chef-d'œuvre de légèreté, d'élégance et de ciselure ; vraie dentelle en pierre ! Sa couleur brune, si sévère, placée sur le fond azuré du ciel, ajoute encore à la solennité des sentiments qu'elle vous inspire, et la détache admirablement sur l'horizon, partout très-abaissé, de la riche Alsace.

Ma première connaissance fut ce M. W... qui m'avait

1819 déjà accueilli quelques mois auparavant. Il avait quitté, comme on l'a vu, l'assemblée des Frères moraves pour présider une petite réunion d'une trentaine de personnes dans les principes des chrétiens appelés Intérieurs. — Je croyais le pouvoir prendre pour mon point d'appui et comme point de départ ; mais je vis bientôt qu'il avait peur, et trop peur, de mon genre bruyant. Hélas ! j'ai fait cette impression à bien d'autres.

Un autre point d'appui, ou du moins un autre cercle d'amis sur lequel je croyais pouvoir compter, et qui me manqua aussi bientôt, se trouvait dans le troupeau de Frères moraves de cette ville, composé de quatre-vingt à cent membres. Il ne se montra pas précisément hostile à mon égard, il est vrai ; mais il se tint pourtant à distance de mes explosions.

Je ne puis compter ici parmi ceux que je regardai comme des appuis futurs et comme des soutiens de l'évangile une société fortement mystique dont j'allai pourtant visiter le conducteur. Cette société, ou plutôt cet homme me parut professer quelques doctrines complètement erronnées et tendant même à l'immoralité. Cependant j'eus plus tard, comme on le verra, occasion de me convaincre que cette assemblée aussi renfermait quelques âmes vraiment pieuses ; ce qui du reste ne me surprit nullement.

Je tire la plupart de ces détails et de ceux qui suivront d'une suite de rapports que je composai peu de temps après mon arrivée à Strasbourg, pour les faire circuler en allemand à Bâle, dans le Wurtemberg, à Francfort-sur-Mein et jusques dans la Bavière protestante ; et que j'envoyais en français à Genève.

Peut-être devrais-je essayer de justifier en une certaine mesure cette sorte de production ; car je suis de ceux qui voient à ces rapports de graves inconvénients

et qui pensent qu'il y a quelque danger à raconter 1819
ainsi ce qu'on a fait : ma justification dans ce cas-ci c'est que les sociétés veulent avec quelque raison des comptes-rendus. La chose a donc son côté innocent et inévitable aussi bien que ses inconvénients. Il est vrai que ce sont peut-être les inconvénients qui l'emportent. Aussi me suis-je arrêté de bonne heure à cet égard ; et si, en publiant actuellement mes Mémoires je fais encore quelque chose de semblable, c'est par exception, et parce que le cas présente aussi de grandes différences. La publicité que j'ai donnée jusqu'ici à mes travaux mérite à peine ce nom ; et j'ai laissé écouler trente-trois ans avant d'en venir au présent ouvrage.

Quoi qu'il en soit, je vais citer mes journaux. Si je commence à décrire ainsi une vie singulièrement active, je n'ignore pas qu'elle manquait grandement de poids : je le sais. Il s'y mêlait quelque chose de cette pétulance qu'on appelle en Suisse du *bougillement :* j'en vois le faible aussi bien que qui que ce soit, et je suis loin d'en tirer gloire. Mais, après tout, et si nous en jugeons selon les résultats, Dieu a béni ces travaux beaucoup plus que l'action majestueuse de bien d'autres ; et il est probable que c'est encore ici le cas d'appliquer la règle qui nous défend de mépriser « aucun de ces petits. » Peut-être fallait-il ce genre d'action parmi des Allemands, et à cette époque. Peut-être même en faudrait-il toujours un peu.

Je trouve, dès le début, dans le journal dont je viens de parler, un exemple de ce genre d'action bruyant et tranchant qui a tant tourmenté pendant toute ma vie mes amis et mes ennemis, et qui ne s'est calmé qu'avec le temps.

« J'ai fait ici la connaissance de quelques personnes » qui me paraissent pieuses, même parmi les ecclé- » siastiques. Je leur ai donné ma *Genève religieuse* et

1819 » l'*Abfall* de mon ami L. (cet ami de Berne dont j'ai
» parlé précédemment, p. 140) Ces deux ouvrages font ici
» un peu l'effet d'une décharge d'artillerie qui commence
» la bataille. Comme je ne doute point qu'on ne puisse
» le plus souvent reconnaître en un instant si quelqu'un
» est chrétien, *et bien mieux encore s'il ne l'est pas*, je
» me fais plaisir de rendre ici témoignage à l'évangile
» avec force et franchise. Mais les gens ouvrent de grands
» yeux quand je me sers ainsi des armes de droite et
» de gauche, un coup ici, un coup là !... »

A part le ton turbulent de ce morceau, il me semble, même à ce moment où je suis plus rassis, qu'il ne s'y trouve rien d'essentiellement faux, surtout si nous admettons, ce que je faisais certainement dès lors, la possibilité d'une erreur dans nos jugements sur les personnes. A présent encore je ne pense pas que notre vie doive rester toujours dans le *pianissimo*, — encore bien moins, beaucoup moins dans le maëstoso de quelques-uns.

Je fis, dès les premiers jours, la connaissance de deux étudiants qui, tous deux, sont à ce moment encore des prédicateurs évangéliques, et qui doivent leur affermissement dans la vérité, si ce n'est même leur conversion, aux relations qui se nouèrent alors entre nous.

Mais je m'impatientais cependant de n'avoir pas de succès plus prompts et plus étendus. Voici, à ce sujet, quelques nouveaux extraits de mon journal :

« Mercredi, 2 juin. — Je cherche tous les moyens possibles de m'occuper pendant le jour entier, avec activité et puissance, de la prédication de l'évangile. Quel dommage que la prédication dans les rues soit sujette, au moins à ce qu'il me semble, à des inconvénients trop grands, si ce n'est insurmontables ! — J'ai faim et soif de travailler; or travailler ce n'est pas passer tout son temps à étudier ; c'est prêcher. Telle a été en tout temps la

manière de travailler de tous ceux qui ont beaucoup produit. La vie du chrétien ne se réduit pas au seul travail de l'intelligence .....Je cherche comment je pourrais employer dignement et grandement le peu de temps que j'ai encore à vivre parmi les hommes. Je ne puis souffrir, en voyant, de mes fenêtres, sur la place publique (Thomas Plan) les milliers d'hommes qui passent et repassent devant mes yeux, de ne pas leur dire un mot de leur salut éternel ! Et cependant je ne sais pourquoi je ne le puis. Je suis ici depuis un mois (1) : qu'ai-je fait ? Rôdé petitement d'une maison à l'autre pour faire quelques connaissances ; placer quelques paroles d'encouragement ; et offrir à un pasteur, pour dimanche prochain, une prédication qu'il aurait pu ne pas accepter ! Et ce serait là la vie d'un apôtre ? Ou bien ne sommes-nous pas apôtres ? Ne sommes-nous pas appelés à cela ? ....O mon Dieu ! Mon cœur s'aigrit au dedans de moi ! Fais-y entrer des torrents de feu, pour que je les fasse couler sur des milliers d'hommes ! » 1819

J'avais en effet obtenu la chaire pour le dimanche, 6 juin, dans une église française. Quelques pasteurs et professeurs et un grand nombre d'étudiants assistèrent à ma prédication. Je traitai de la nécessité de la conversion, et j'avais écrit d'avance dans mon journal à ce sujet : « Je veux dire à mes auditeurs que, quoiqu'on puisse en effet passer du blanc au noir par des nuances imperceptibles, cependant le blanc et le noir diffèrent du tout au tout, etc. » — On peut bien s'attendre, d'après ces notes, comme d'après tout ce qui précède, à ce qui arriva. Ma prédication fut approuvée des chrétiens ; mais, dit mon journal, « elle fit tinter les oreilles de mes auditeurs ; » et un professeur pieux, que je comptai dès lors parmi mes meilleurs amis de cette ville, me dit qu'il y avait

(1) Il y en a bien qui ne s'impatientent pas si vite.

1819 longtemps qu'on n'avait prêché à Strasbourg ni cela, ni comme cela.

« Une des choses (ajoutais-je encore) qui devaient » embarrasser ceux qui n'ont pas aimé ma prédication, » c'est que j'avais toujours devant moi, non un sermon » écrit, mais la bible, en petit format, que je leur mon- » trais, chaque fois que j'avais à exprimer quelque vé- » rité sévère, en leur disant : Ce n'est pas moi qui le dis, » c'est l'Ecriture sainte. »

« Le professeur dont je viens de parler me dit aussi, » au sujet de cette même prédication, que je pourrais » bien, comme Paul, me faire chasser de lieu en lieu. » Je lui répondis que, comme lui aussi, je pourrais bien » « rester dans cette ville pendant deux ans » pour y » prêcher l'évangile, malgré tous mes ennemis. »

C'est dans ces jours que je fis connaissance du cher ministre Kraft, qui vint m'inviter à aller passer un soir avec lui et les étudiants au séminaire, dont il était directeur.

A côté de tout cela j'étais fortement occupé du mouvement évangélique des catholiques romains d'Allemagne, et en particulier des travaux de Van Ess, dont j'avais sous les yeux l'ouvrage intitulé : « *La bible est un livre pour* » *le peuple et pour les princes, et non pour les prêtres* » *seuls*. Par un prêtre catholique chrétien mais non » catholique romain. » Van Ess appelle la bulle du pape contre les sociétés bibliques, une « lettre honteuse et menteuse, » et accuse le pape lui-même (p. 200) de simonie et de parjure. »

Des apparitions de ce genre m'encourageaient dans mon œuvre parmi les protestants. Je continuais en particulier à m'occuper des étudiants.

« Vendredi, 18, l'étudiant incrédule, qui était venu il y a déjà quelques jours pour me convertir à ses vues,

est revenu ce soir..... Ces gens veulent tout connaître et 1819
tout savoir ; puis ensuite se décider *peut-être*.... à aimer Dieu ! Sa visite a duré de huit à dix heures du soir. Nous avons lu les deux premiers chapitres de l'épître aux Ephésiens : j'étais transporté moi-même de cette lecture; et j'ai passé tout ce temps à lui expliquer ces deux chapitres, verset par verset. »

Au milieu de ces travaux commençaient mes véritables peines, les luttes avec d'autres chrétiens, ou plutôt, dans le cas actuel, l'opposition inattendue et nullement provoquée, que je rencontrais chez un homme qui m'avait d'abord bien accueilli. Voici ce que porte mon journal à trois jours de distance de l'article précédent.

« Lundi, 21 juin. — Que la réalité est pénible par son » contraste avec l'idéal ! Et qu'ils sont rares les chrétiens » dont on pourrait dire comme David (ps. 32) :

.... Qui parmi les faiblesses qu'il sent
De toute fraude au moins est innocent !

Je viens d'apprendre que ce frère N.., que je comptais parmi mes meilleurs amis, se déclare comme un adversaire ! »

Pour surcroît de peines, ma position matérielle était singulièrement pénible. Presque sans amis, et voyant s'amasser autour de moi des inimitiés inattendues, je me trouvais en même temps exposé à toutes les épreuves d'une véritable indigence. Ma paie, l'or des Anglais, était réellement insuffisante. Vivant sans domestique, nous faisions venir nos repas d'un restaurant voisin ; et l'aubergiste spéculait indignement sur la quantité et la qualité de nos aliments. Aimant toujours la pauvreté par principe, comme je l'ai dit, je ne réclamai auprès de la Société continentale qu'après avoir éprouvé pendant quelque temps que nous manquions du nécessaire : la

1819 réponse du comité tarda encore ; et pendant ce temps nous fûmes bien éprouvés. Affaiblis, ma femme et moi, par le défaut de nourriture et d'exercice, et par les chaleurs d'un printemps qui fut brûlant, ne pouvant aller respirer l'air de la campagne, dont nous avons toujours été si avides, parce qu'il nous fallait porter au bras l'un de nos enfants pendant quinze ou vingt minutes à travers les rues de la ville, nous avons passé alors de bien tristes moments. Nos croisées donnaient sur la place où se vendait le fruit. Or, — on aura de la peine à le croire, et c'est pourtant un fait ! — le 10 juin, jour anniversaire de ma naissance, jour qui avait été toujours fêté si brillamment par mes parents dans ma jeunesse, je voyais la place couverte de paniers de cerises, qui ne se vendaient que deux sous la livre, et je n'eus pas le courage, par crainte de dépense, d'en acheter une misérable livre ! Cela semble exagéré ; et je douterais moi-même de mes souvenirs à cet égard s'ils n'étaient parfaitement nets. Evidemment il y avait là la timidité, le défaut de raisonnement que produit souvent un abattement excessif ; car, dans notre position, l'achat d'un peu de fruit eût été une véritable économie. Mais voilà ce qui m'est arrivé ! —

C'est encore à cette époque que je n'osai acheter, pour la somme d'un sou, un vase en terre dans lequel j'aurais tant voulu mettre un de ces œillets sauvages que j'ai toujours si vivement aimés depuis mon séjour à Neuwied, et que j'avais trouvé dans les environs. — Enfin nous entendions quelque fois jouer sous nos fenêtres des pendules à musique et à marionnettes que nous aurions beaucoup désiré montrer à nos enfants, et voir nous-mêmes ; et plus d'une fois nous nous refusâmes ce plaisir, toujours à cause du sou qu'il aurait fallu donner pour cela ! Ce fait me reste bien gravé dans la mémoire : car je me rappelle même, et je joue quelquefois avec un

sentiment douloureux quelques-uns de ces airs. Ce sont 1819
des choses qui laissent de profonds souvenirs.

Voilà comment nous vivions, à cette époque où la plus grande partie du public ne voyait en moi qu'un brouillon bien payé, un méchant ou un fanatique.

Pour appuyer ma réclamation auprès du comité, je n'avais rien vu de plus simple que de faire, sans trace d'ironie, un budget détaillé franc par franc, de ce que peut coûter approximativement l'entretien d'une famille dans mon cas. On m'accorda quelque chose. Mais dirait-on que celui qui me répondit, et qui jouissait, dit-on, d'un revenu de six cent mille francs, ajouta en même temps « qu'il espérait bien qu'à l'avenir je ne mettrais plus ainsi chaque sou de mes dépenses sous le nez du comité !... » Et pourtant c'était un brave homme ; mais riche !... Oh ! le riche ne peut se faire une idée de la condition du pauvre, à moins d'y entrer lui-même de fait ou par des visites personnelles. C'est ce que Dieu a fait, lui, pour connaître les misères de l'homme : il s'est fait homme. Chrétiens riches, méditez bien ceci !

Au sein de cette gêne extrême ce fut un grand soulagement pour nous, de recevoir, de cette chère dame écossaise qui nous avait déjà nourris à Genève, un nouveau don de deux ou trois cents francs, par un ami qui traversait Strasbourg en venant de Genève. C'était un trésor immense. Malheureusement ce jour de joie fut troublé par une épreuve que produisit la joie elle-même. Je faisais, à cette époque, adresser toutes mes lettres poste restante. Peut-être avais-je manqué d'argent ce jour là, pour les aller retirer. Dès que j'eus cette somme en main, je cours à la poste, sans seulement la déposer quelque part, serrant mon trésor dans la main ; et je perds en courant une des pièces d'or que je venais de recevoir ! Je n'eus d'autre ressource que de prier Dieu

1819 de faire tomber cet argent entre les mains de quelque pauvre. Mais perdre vingt francs dans ces années, c'était perdre un royaume !

A cette même époque je souffrais, comme je crois l'avoir déjà dit, des suites d'imprudents refroidissements contractés entre quinze et vingt ans ; de sorte qu'à tout prendre je menais alors une vie bien pénible.

Cependant le Seigneur me soutenait dans sa miséricorde ; et on a déjà pu voir que je ne cédais pas à l'abattement. Avec l'ardeur, pour ne pas dire la fougue qui m'animait à cette époque, je ne pouvais guère manquer de trouver quelques ouvertures : en voici quatre qui se firent en peu de temps.

Dès les premières semaines je commençai à distribuer des Nouveaux Testaments Van Ess parmi les catholiques et les protestants ; cette distribution finit par s'élever à un total d'environ deux mille exemplaires.

C'est dès cette même époque que commença une petite réunion privée du soir, qui nous fut bien précieuse à ma femme et à moi, dans notre position pénible d'alors. Une excellente dame très-pieuse, quoique facilement effrayée, avait cependant le courage de nous réunir, avec une ou deux autres personnes ; c'étaient pour nous des moments pleins de douceur. Le Seigneur l'a prise depuis lors auprès de lui ; mais nous sommes restés dans les rapports les plus précieux avec tel autre membre de sa famille. Oh ! que c'est une chose bonne et belle que l'amour fraternel !

C'est aussi en ce temps que je fis la découverte de quelques amis chrétiens dans le beau village d'Ekbolsheim (le peuple prononce *Ekkelze*.) Je ne cessai dès lors de me rendre de temps à autre dans cet endroit, et d'y tenir des réunions souvent accompagnées de grande grâce, malgré les sourdes oppositions qui venaient de Strasbourg.

Mais l'évènement de beaucoup le plus marquant de 1819
mon séjour à Strasbourg, dès ces premiers mois, celui qui a couvert toute cette mission d'une sorte d'éclat, fut la brochure que je publiai contre le chef du clergé luthérien d'Alsace. Cette publication fit un tel bruit, et fut jugée si importante, que la société biblique de Londres envoya, quelque temps après, tout exprès, un député à Strasbourg pour prendre connaissance de la chose, et pour rendre une justice, au moins partielle, à mes observations. Presque tous les journaux théologiques un peu importants d'Allemagne en parlèrent; et ce fut incontestablement pour l'Alsace le signal du retour à la vérité évangélique. Je crois par conséquent devoir donner quelques détails à ce sujet.

Par les soins de la société biblique de Londres, il s'était fondé une société branche à Strasbourg; et Londres avait contribué, en deux ou trois fois, pour une somme de vingt-un mille francs, à faire imprimer une nouvelle édition de la bible de Luther, tirée à dix mille exemplaires. L'édition venait de paraître lorsque j'arrivai à Strasbourg; et on se préparait à tenir, en Août, une séance solennelle à ce sujet, lorsque tout-à-coup j'appris que M. N..., chef par le fait des églises luthériennes de toute l'Alsace, de la Lorraine, et de la Franche-Comté, et vice-président de la société biblique, avait fait précéder cette édition d'une préface de trente-sept pages grand in-octavo, dont chaque paragraphe exprimait un rationalisme plus ou moins prononcé et un rejet positif de la divine autorité de la bible. En voici quelques preuves prises presque au hasard.

Dès le début l'auteur insinue, quoique en termes louches et ménagés, que ce que nous regardons comme une révélation directe de Dieu ne diffère des découvertes religieuses des payens et de la philosophie humaine que

1819 du plus au moins. « C'est, dit-il, le Nouveau Testament qui est à proprement parler le livre religieux du chrétien ; mais l'Ancien est pourtant très-précieux au fidèle par « une abondance *d'exemples* propres à l'instruire, » de *cantiques* pleins de piété : et de *maximes morales* » remplies de sagesse. » Voilà, selon l'auteur, ce que contient pour nous l'Ancien Testament ; cherchez, dans ces trois choses, ce que deviennent les prophéties, les types, et le plan de la rédemption ! —

Plus loin : « On trouve déjà beaucoup de *philosophie* dans le premier verset de la Genèse. » —

Selon l'auteur, « le péché d'Adam était complètement personnel : » et M. N... ne dit mot de ses effets sur la race humaine. « Les actions racontées dans le livre des juges sont, selon lui, le fruit d'une confiance en Dieu *en partie superstitieuse* (zum Theil aberglauebig) et chargées d'ornements poétiques... Les psaumes portent en partie l'empreinte de l'imperfection des idées morales des temps primitifs.... Les prophètes sont des hommes aux yeux desquels se dévoile l'avenir *prochain*, et qui *pressentent* celui qui est distant. » (Je m'écriais à ce sujet dans ma réponse : « M. le professeur, nous en ferions peut-être bien autant ! » —

Aux yeux de l'auteur les livres apocryphes valent tout autant que les canoniques. —

Quant au Nouveau Testament, et à Jésus son grand objet, l'auteur nous dit que « Jésus a *conçu*, pour le bien du genre humain, *un plan auquel ne s'était élevé aucun des sages de l'antiquité*; *qu'il pressentit* de bonne heure le baptême de sang qui l'attendait ; mais qu'il n'en poursuivit pas moins *son plan;* et qu'une pareille fermeté « ne pouvait se trouver que dans un *génie* que Dieu avait sanctifié d'une manière toute particulière » (p. 20) etc.

Il est inutile d'arrêter le lecteur plus longtemps sur

ces détails : j'ajoute seulement que l'analyse de l'épître 1819
aux Romains ne tient, dans cette préface, que seize lignes, dans lesquelles l'auteur prétend que, « lorsque » Paul enseigne que nous ne sommes pas sauvés par de » bonnes œuvres, il parle seulement des œuvres céré- » monielles ; » — ce qui implique évidemment qu'on peut être sauvé par les bonnes œuvres morales, et que le salut ne peut être de pure grâce.

Si l'on se rappelle l'ensemble des dispositions dont j'étais alors animé, on n'aura pas de peine à se figurer mes impressions à la lecture de cet ouvrage, qui me tomba entre les mains à peine quinze jours avant la séance de la société biblique dont j'ai parlé plus haut. Voici ce que porte mon journal de cette époque :

« J'ai été tendu au-dessus de toute expression, pen- » dant ces quelques jours, à faire à la préface de M. N. » une réponse qui lui fera faire des réflexions, à lui et à » tous ceux de Strasbourg, chrétiens et non chrétiens. » Ce sera pour eux un style nouveau ; mais cette préface » est d'une incrédulité si déclarée que son auteur mérite » une leçon. Mon ouvrage est fini ; mais avant de le » livrer à l'impression, j'attends de savoir ce que la so- » ciété d'Angleterre, que j'ai avertie, répondra et déci- » dera. En tout cas, si la préface se met en vente, ma » réponse aussi paraîtra. »

Et je lançai en effet ma brochure dans le public, la veille, si ce n'est même le matin du jour où devait avoir lieu la grande séance de la société biblique. On me dit que cette séance se ressentit de la stupeur dans laquelle ma publication jeta les esprits : car cette publication fut violente, j'en conviens : en voici l'analyse en peu de mots.

Le titre était : *Einige Bemerkungen, etc.*, c'est-à-dire *Quelques observations sur la préface mise en tête de la*

1819 *nouvelle édition* de la bible publiée par la société biblique de Strasbourg. — Et je commençais par ces mots :

« En Christ il n'y a ni étranger ni indigène. L'évangile » appartient à toutes les nations ; et tout chrétien a le » droit de répondre à qui y touche, » etc.

Puis j'ajoutais :

« Le principe fondamental des sociétés bibliques est » de publier les Écritures *sans notes ni commentaires.* — » Personne n'a le droit de faire imprimer ses propres » écrits et ses imaginations aux dépens des sociétés bi- » bliques, et de les faire répandre du même pas avec » les saintes Écritures. Aucun de ceux qui contribuent » aux dépenses de ces sociétés n'a eu cette pensée. Les » pauvres surtout, dont l'argent est sacré, n'y ont jamais » songé. Et quand on réfléchit que la préface dont il » s'agit a trente-sept pages grand in-octavo, et se tire » à dix mille exemplaires, on ne peut s'empêcher de » voir, dans le procédé de l'auteur de la préface, de » l'indiscrétion et un certain manque de délicatesse. » (On me dit après coup que c'était ce reproche qui avait le plus piqué l'auteur.) — « La préface n'a jamais été lue » *en entier* au comité ; et son auteur s'est ainsi mis dans » le cas de répondre personnellement de toute cette » affaire. » —

Ceci n'était qu'une introduction. Je passais ensuite à l'examen des faux principes dont la préface pullule et que j'ai indiqués plus haut en partie ; je montrais combien ils étaient contraires à la vérité évangélique. — Je combattais les fausses idées qui régnaient alors en Alsace comme ailleurs, et en tout temps, sur la charité chrétienne ; et, en citant Galates 1, 8, je montrais que l'évangile ne nous apprend pas *à aimer* les faux docteurs, en cette qualité, mais à leur dire *anathème*.

Je consacrais une autre partie de mon écrit à réfuter

cette prétention de M. N... que, quand Paul dit que nous 1819
ne sommes pas sauvés par les œuvres que commande la loi, il entend par là uniquement *(einzig und allein)* la loi cérémonielle. Je montrai que, dans cette discussion, Paul parle évidemment de la loi morale aussi bien que de la loi cérémonielle, et j'en donnais pour preuve ce passage où il pose cette question : « Anéantissons-nous donc la » loi par la foi ?» et où il répond : A Dieu ne plaise : au » contraire, nous l'établissons. » (3, 31 et ailleurs.) Il parle là bien certainement de la loi morale et non de la loi cérémonielle, puisque cette dernière est en effet abolie et non établie par l'introduction du christianisme.—Enfin je montrais que le salut *par grâce* est enseigné dans toute l'étendue du Nouveau Testament ; ce qui m'autorisait à terminer mon ouvrage par cette conclusion sévère, mais fondée : « Comment donc l'auteur de la préface, M. J. » N..., pasteur de l'église de Saint-N..., membre du di- » rectoire des églises de la confession d'Augsbourg, et » vice-président de la société biblique, — comment » peut-il ignorer aussi complètement les saintes Écri- » tures, ou se mettre aussi ouvertement au-dessus de la » véracité, que de soutenir la fausse doctrine que nous » venons de réfuter, sur l'insuffisance absolue de nos » bonnes œuvres morales et de nos vertus pour nous » sauver? Comment ose-t-il soutenir, dans une préface » mise en tête des Écritures, une doctrine aussi évidem- » ment opposée à l'enseignement divin? Et enfin com- » ment les chrétiens de cette ville ont-ils pu, à leur » honte, permettre qu'un écrit pareil, non-seulement » fût distribué, mais qu'il fût mis d'une manière quel- » conque en circulation au nom, aux frais, ou par le » moyen d'une société biblique ? »

Je finissais par ces mots : « Chrétiens, réveillez-vous ! » Le Seigneur vomira les tièdes de sa bouche ; il reniera

1819 » les timides. Sortez de Babylone avec chant de triom-
» phe (Esaïe, 48, 20); « c'est le sang de Christ qui nous
» purifie de tous péchés ! »

Je n'ai pas ici à commenter cet écrit, ni à le juger, je ne fais que raconter.

J'ai dit que son effet, ou plutôt ses effets, furent grands et étendus. A commencer par les plus petits, et par ceux qui furent relatifs à ma seule personne, nous reçûmes aussitôt des preuves nombreuses d'affection et de reconnaissance de la part d'un grand nombre de personnes que nous n'avions jamais connues ; et ces preuves étaient peut-être d'autant plus touchantes qu'elles étaient quelquefois plus familières. Ainsi, deux ou trois jours seulement après la publication de mon ouvrage, nous vîmes paraître chez nous la domestique d'une de ces nombreuses jardinières qui peuplent les faubourgs intérieurs de Strasbourg, portant sur la tête une corbeille pleine de toute sorte de légumes, et disant qu'elle était chargée de nous apporter cela. Ma femme, ne se doutant de rien de semblable, disait à cette fille que nous n'avions donné aucun ordre au marché : mais la fille insista, et dit que sa maîtresse envoyait cela au « David que Dieu avait suscité dans le pays. » Cette comparaison se trouva spontanément dans la bouche de plusieurs des personnes chrétiennes, assez nombreuses, que renfermait déjà cette ville ; et elle me fut rappelée, avec une fraîcheur toute nouvelle, huit ou neuf mois après, quand je ne pensais déjà plus à tous ces évènements, et à une époque où nous nous trouvions momentanément dans un embarras matériel. Nous vîmes alors paraître chez nous une dame, membre de l'assemblée mystique que j'ai mentionnée plus haut, me disant qu'elle avait appris notre position, et qu'elle venait nous offrir tous ses services. Touché et surpris de ce sentiment chez une personne que je ne

connaissais absolument pas, je lui demandai son nom ; 1819
mais elle me dit que le nom n'importait pas; qu'elle venait seulement dans un sentiment fraternel, et pour bénir Dieu de ce qu'il avait enfin suscité « un David dans cette ville. » Jusqu'au moment présent je n'en ai jamais su davantage à son sujet.

Sans doute tout le monde ne jugea pas de même de cet évènement. Le directeur des Frères moraves de la ville, à qui j'allai porter un exemplaire ou deux de ma brochure, me dit dès mon entrée : « Ah ! je l'ai déjà ! » *Ach ! was haben sie sich da fuer eine Sache auf den* » *Hals geladen !* » (Quelle rude affaire vous vous attirez là sur le cou !) Ce propos si peu courageux produisit chez moi, au premier moment, beaucoup plus de surprise que d'improbation : car je n'avais pas réfléchi un instant à des conséquences personnelles ; et loin de rien craindre pour moi, je ne concevais pas même que dans une affaire pareille, on s'occupât d'autre chose que de l'affaire elle-même. Je n'avais alors, et n'ai presque jamais eu que le courage de la simplicité : « voilà une chose à faire, faisons là. » C'est le propos de Charles XII : « Qu'a de commun cette bombe avec notre lettre ? »

En fait de démonstrations hostiles, la première qui eut lieu fut un *pereat* (1) que les étudiants en théologie voulurent me donner, peu de jours après l'apparition de mon ouvrage. J'étais tranquillement à souper avec ma petite famille, vers six heures du soir, les croisées ouvertes, lorsque nous entendîmes sous nos fenêtres un piétinement qui n'était pas ordinaire, puis un moment de silence, puis un chant de jeunes voix d'hommes. Je crois bientôt démêler quelques mots latins ; et ma femme croit entendre mon nom ; je m'approche de la croisée

(1) Ce mot exprime chez les Allemands le contraire d'un *vivat*. *(Qu'il périsse !)* Dans ces cas nous disons : *à bas !*

1819 pour savoir ce que c'était, lorsque tout-à-coup débou-
chent d'une ruelle voisine quatre ou cinq personnes ; e
j'entends prononcer d'un ton un peu impératif : « *Nu
was gibt's?* » (Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?) — En même
temps nos étudiants (car c'étaient eux) se sauvent à toute
jambes ; et tout fut fini. Mais on me dit qu'ils avaien
apporté des pierres avec eux, pour m'enfoncer mes car-
reaux de fenêtre. Imprudents ! qui ne songeaient pa
qu'ils auraient pu blesser une femme ou un enfant ! —
Les personnes qui étaient venues s'interposer étaient le
professeurs de théologie, qui avaient voulu prévenir un
scandale.

Une démonstration plus grave fut celle qui eut lieu
dans plusieurs journaux d'Allemagne. Sans parler de
ceux qu'on ne me communiqua peut-être pas, je comp-
tai quatorze différents articles qui parurent en peu de
temps au sujet de ma brochure : on ne peut se faire une
idée des absurdités qu'ils répandaient : selon ces jour-
naux : « Je m'étais sauvé de Strasbourg ; j'en avais été
» chassé ; j'avais déjà été chassé précédemment de ma
» patrie, après y avoir occupé pendant quelque temps la
» plus mauvaise cure ; » et mille autres choses sem-
blables. Je vis plus tard le préfet de Strasbourg, puis
celui de Colmar, imbus de quelques-unes de ces idées,
dont ils reconnurent la fausseté au cri de surprise, ou
même au rire que quelques-unes d'entr'elles m'arra-
chaient.

On m'a dit que la grande société biblique de Londre
avait désapprouvé ma publication : si cela est, j'en sui
fâché pour elle.

Mais je découvris plus tard une approbation qui me fi
plaisir. L'inspecteur ecclésiastique du département d
Haut-Rhin, vieillard pieux, mais doux et faible, était s
peu mêlé aux débats religieux, qu'il n'eut connaissanc

de ma brochure qu'un an après son apparition, au moment 1819
même où j'arrivais à Colmar. Dès qu'il l'eut lue, sa vie religieuse, comprimée depuis longtemps par le despotisme rationaliste, reprit feu ; et il fit cette singulière exclamation de joie : « *Nun werden die Feinde das Schwerdt ziehen!* » (C'est à présent que les ennemis vont tirer l'épée !) L'Alsace étouffait réellement sous la tyrannie du rationalisme ; les bons étaient faibles ; et le peuple gémissait sans voir d'issue à la position. Partout régnaient, chez les plus pieux, les plus fausses idées possibles sur la charité. On ne savait parler que de charité (*Liébé, Liébé,* comme ils prononçaient) ; mais on en avait très-peu ou point pour Dieu, point pour la vérité, point même pour les frères ; on la gardait toute pour les ennemis ! C'était un vrai défaut de charité, comme de bon sens.

Je n'ai encore indiqué que les moins importantes ou les plus immédiates des conséquences de l'éclat qui venait de se faire. Mais ces conséquences se prolongèrent et prirent de la gravité. Ce manifeste inattendu et violent des principes évangéliques provoqua quelques autres brochures pour et contre, puis des accusations portées à Paris contre moi, puis des pourparlers avec le préfet et le maire de Strasbourg, et surtout de nombreuses assemblées que je tins pendant tout le reste de mon séjour à Strasbourg, — toutes choses dont nous aurons à parler plus bas. Mais on dirait que le Seigneur voulût laisser à cette semence quelques semaines pour porter ses fruits, et m'employer pendant ce temps à quelque autre œuvre ; car ma brochure venait à peine de paraître, que je partis pour faire en Allemagne un voyage que je me proposais depuis longtemps, et dont le but était surtout de voir par moi-même l'œuvre si belle qui avait lieu alors parmi les catholiques de cette contrée, soit au moyen

1819 de Van Ess, soit, et bien mieux encore, au moyen d Boos, de Gossner et de Lindl. Ce voyage dura huit se maines. La société continentale en avait approuvé le pr jet ; et elle demanda à un de mes frères de Genève d venir me remplacer pendant tout ce temps à Strasbourg ce fut notre frère Empeyta qui en fut chargé.

Parti le 1er septembre, je passai quatre jours à Franc fort-sur-Mein, où je fus reçu chez un négociant qui pré sidait une assemblée morave assez nombreuse. C'était, j crois, l'époque de la foire de cette ville ; car je trouvai dans une soirée convoquée à l'occasion de mon passage un grand nombre de frères de contrées très diverses, d Nuremberg, de Stuttgard et autres lieux encore. L plupart de ces frères sont restés pour moi de précieux amis jusqu'à ce jour. J'y vis aussi le sénateur Meyer, au teur d'une révision de la bible de Luther, accompagné d'un commentaire sous forme de notes nombreuses toujours très-courtes, mais souvent très-utiles. Je m sentis un peu honteux de me voir introduit dans un aussi nombreuse société, et d'être regardé, pour le mo ment, comme une espèce d'homme important. — Heu reusement que le souvenir le plus vif qui me soit resté d cette soirée est celui d'une faute que j'y commis ; car j me suis reproché, toutes les fois que j'y ai pensé de nou veau, l'espèce de légèreté avec laquelle j'accueillis un allusion que fit, dès le début, M. le sénateur Meyer à m dernière brochure : « Vous venez de faire un acte d grande sévérité, » me dit cette homme si doux, et peut être trop endurant dans ces matières. — « Ha ! dis-j en riant, l'auteur le méritait bien. » — Oui, sans doute il le méritait ; mais c'était mal fait, très-mal fait de rire ou même de sourire au sujet d'un acte pareil. J'avais bie fait d'être sévère : mais il aurait fallu honorer cette sévé rité par un sérieux qui y répondît. Faire le contraire

c'était momentanément montrer une orthodoxie sans 1819
charité. Il est vrai qu'il y a une gravité pédantesque qui vaut moins, réellement moins que le rire; mais l'un et l'autre sont mauvais. Ce qui reste de l'homme charnel dans le chrétien n'a pas le droit de se glorifier des grâces qu'a reçues le nouvel homme: j'avais été sérieux en publiant mon ouvrage: je devais rester sérieux en y pensant: c'est ce que j'ai fait plus tard, par la grâce de Dieu, pour d'autres publications non moins rigoureuses.

De Francfort je descendis le long des rives majestueuses et pittoresques du Rhin, pour visiter en passant le poétique Neuwied que je n'avais pas revu depuis mon enfance!

Je ne me rappelle pas si c'est dans cette visite, ou dans quelque autre suivante, que j'eus occasion de faire une observation un peu austère sur un certain degré de mondanité que je vis régner chez les Frères; mais comme le moment importe peu à la chose j'en placerai le récit en cet endroit. J'assistais à l'une des nombreuses fêtes de l'église; et j'y trouvai trop d'éclat pour les yeux: toutes les jeunes filles, extrêmement nombreuses, étaient en robes blanches, avec des rubans roses; la salle, ou la chapelle tout entière, était dans le même style, simple il est vrai, mais pourtant d'une simplicité un peu élégante; bref, tout était beau; sauf un point: il manquait, à cette fête, des pauvres et de la pauvreté. Je n'admettrai pas ce qu'on essayera sûrement d'alléguer, que c'est un honneur pour une église de n'avoir point de pauvres. Je conviens pleinement qu'une église chrétienne ne doit pas avoir de membres dans la misère. Mais les pauvres sont une classe touchante du genre humain, dont Dieu reconnaît et prédit plusieurs fois l'existence continuée, et que nous ne devons pas craindre d'accueillir parmi nous. Nous devons, il est vrai, à nos frères tout le nécessaire;

1819 mais une jolie robe et des rubans de soie ne sont pas des choses nécessaires ; l'ornement du pauvre est sa piété et son honnêteté ; et une pièce mise au genou d'un garçon ou au coude d'une fille n'est nullement un opprobre. Si nous ne voulons pas nous-mêmes balayer nos rues, ou ramoner nos cheminées, ou panser nos chevaux, n'exigeons pas que ceux qui font cet ouvrage pour nous soient mis comme nous ; et aimons-les dans leur bassesse apparente. S'ils sont des frères pauvres, nous sommes peut-être de pauvres frères : que l'un et l'autre se rencontrent.

Du reste me voilà arrivé aux questions du socialisme ; Dieu me garde d'y rester. Je rentre dans mon sujet.

Je fus invité par le pasteur de l'église, qui avait été un de mes maîtres dans mon enfance, à lui dire mon impression relativement à l'église des Frères en général ; je la lui dis ; et comme il n'avait pas l'air de la partager, je cherchais à lui insinuer que cette église pouvait, aussi bien que toutes les autres églises du monde, avoir perdu avec le temps quelque chose de sa première fidélité, puisque l'église même fondée par les apôtres, ajoutais-je, était déchue. — « Ah ! oui, me dit-il ; mais l'église des Frères est sortie du côté percé du Sauveur. »

Qu'on se rappelle avec quelle admiration j'ai publié l'histoire des Frères moraves, la première histoire vivante et complète qui ait paru sur ce sujet, et tout ce que j'en dis encore de bien dans l'ouvrage actuel ; et on ne pourra m'accuser de manquer envers ces Frères ni de respect, ni d'amour, si je trouve chez eux quelque chose qui rappelle l'imperfection humaine. Mais il ne faut nulle part se dissimuler le mal, où qu'il se trouve. L'époque où se forma l'église des Frères les jeta dans le danger, auquel succombent toutes les autres églises les unes après les autres, de se croire la meilleure des églises, la favo-

rite du Seigneur, si ce n'est même la seule vraie église : 1819
et Zinzendorf y poussa les Frères beaucoup trop. On trouve dans le recueil de leurs cantiques allemands des hymnes composées à l'adresse de Herrnhout même ; cet endroit y est mentionné plusieurs fois par son nom. Sans porter ce nom, la traduction française de ces cantiques, apostrophe souvent l'église particulière des Frères, et lui attribue trop exclusivement l'attachement à la saine doctrine ; en appliquant les mots *nous*, *ton troupeau*, ou autres semblables, à cette seule portion de l'église générale. J'en pourrais citer vingt exemples : je ne donnerai que cette strophe :

> Chez *nous*, tout en tous c'est Jésus.
> Si quelqu'un en demande plus
> Il n'est pas de *notre* troupeau :
> *Pour nous* c'est assez de l'Agneau. *(Psalmod.*, 239, 4).

Je sais que les Frères d'aujourd'hui sont loin de persévérer dans ce sentiment peu modeste à l'égard de leur société particulière : ils reçoivent trop de preuves de l'affection de leurs autres frères, pour pouvoir leur refuser de les reconnaître pour enfants du même père. Mais des propos comme celui qui est devenu l'occasion de cet article, indiquent qu'il reste encore quelque chose à faire de ce côté-là. Il ne faut pas objecter que, dans le cantique que je viens de citer, les Frères veulent parler de tous les troupeaux chrétiens. Non : car leur recueil de cantiques traite de l'église chrétienne sous deux chefs différents ; il parle d'abord de l'église en général ; puis ensuite, sous le titre de *Cantiques de l'église*, il ne s'occupe absolument plus que de leur église particulière ; et c'est dans cette catégorie là que rentre le cantique dont il s'agit et bien d'autres du même genre. Ce sont là des choses qui disparaîtront probablement avec le

1819 temps, et qui s'excusent jusqu'à un certain point par la considération qu'à l'époque où naissait cette église, la foi était généralement très-déchue : mais je crois que mes observations restent fondées.

Du reste, il est à peine nécessaire de dire que ma conversation avec le pasteur de Neuwied eut lieu sur un pied très-fraternel : c'était bien intéressant pour moi de me rappeler que le frère avec qui je conversais maintenant avait été, pendant les quatre ans que je passais à Neuwied, un de mes maîtres auxquels je m'étais le plus affectionné. Et la preuve que mon jugement n'avait pas non plus laissé chez lui d'impression trop désagréable, c'est qu'il est, de tous les Frères moraves que j'ai connus, celui qui a le mieux apprécié l'histoire que j'ai publiée de cette église, et qui m'a le mieux pardonné d'avoir raconté les évènements de 1741, évènements qu'il était de mon devoir de raconter aussi bien que les autres.

Je n'avais pris Neuwied qu'en passant. Mon objet véritable dans ces contrées était d'aller voir le respectable Martin Boos, ce pieux curé, que je n'ai pas besoin de faire connaître à mes lecteurs. Il était alors pasteur du village de Sayn, situé à une lieue de Neuwied et du Rhin, sur la rive allemande. Il me reçut avec une parfaite bonté, me logea chez lui, et me communiqua beaucoup de choses dont j'envoyai quelques extraits au Magasin évangélique de Genève. Mais il était obligé de demander à ses amis la plus grande réserve dans les communications qu'ils pourraient faire de ce qui le concernait. Il avait beaucoup souffert ; il se sentait abattu ; et il en convenait abondamment. « *I bi kreuzscheu worde,* me disait-il dans son allemand autrichien (je suis devenu timide, j'ai peur de la croix !) Touchante plainte qui, sous une forme humble, revenait presque à dire : « Je

suis fatigué ! » — Combien qui ne se sentent pas fati- 1819
gués parce qu'ils n'ont jamais souffert pour l'évangile !

Un jour il me dit, dans le même sens, en se promenant avec moi dans son jardin, et me montrant un arbre desséché : « *Sél bin i !* (me voilà !) »

Au nombre des communications qu'il m'accorda était sa correspondance avec plusieurs personnes qui figuraient à cette époque d'une manière marquante dans le beau réveil de la Bavière catholique romaine. J'y trouvai en particulier une lettre de *Sailer*, alors célèbre dans l'église d'Allemagne, et vivement attaché au réveil. Peut-être a-t-on déjà connaissance de cette lettre ; car, n'ayant pas eu le temps de lire la vie de Boos qui a paru il y a déjà bien des années, je risque de raconter ici certaines choses qu'on aura déjà lues. Cependant j'aime mieux qu'on les lise deux fois que pas du tout. Les prêtres, alors très-nombreux, qui formaient le réveil évangélique de la Bavière, et Sailer en particulier, étaient intimement liés avec plusieurs protestants pieux de Bâle, de Saint-Gall, de Schaffhouse, de Wurtemberg et d'autres lieux ; ils entretenaient même avec eux une correspondance fraternelle dont les documents subsistent encore. Mais, à la chûte de Napoléon, il y eut à cet égard un contre-ordre général, subit et évident dans l'église romaine, une halte soudaine ; puis, peu après, quant à la Bavière en particulier, un recul sensible dans le mouvement religieux.

Je ne sais si M. Sailer vit encore : mais il y a si loin des évènements d'alors, qu'il a eu plus de temps qu'il ne lui en a fallu pour se repentir, comme il l'a fait, de ses relations évangéliques d'alors, et pour se montrer de nouveau soumis au pape : il n'y a donc sûrement aucune indiscrétion de ma part à le nommer ici. A l'époque dont je parle, il vivait dans le beau mouvement dont Fenneberg d'abord, puis Gossner, Lindl et Boos nous ont donné des

1819 échantillons si remarquables. Il écrivait vers ce temps-là à Boos la lettre dont je parle ici, et dont je rapporte le sens à défaut des paroles; il lui disait que, dans un rendez-vous qu'il avait eu avec plusieurs de ses collègues évangéliques, une domestique pieuse qu'ils avaient fait entrer pour un moment parmi eux, parce qu'on leur avait parlé de sa foi extraordinaire, leur dit librement « qu'ils n'en étaient encore qu'aux bonnes intentions; » qu'ils étaient sous le baptême de Jean, baptême d'eau » et de repentance; mais qu'ils seraient baptisés d'esprit » et de feu en retournant chez eux. » Sailer ajoute que, déjà frappé sur-le-champ par les paroles de cette fille, il en fut encore plus pénétré lorsqu'ils se furent séparés; et qu'en chemin il se sentit comme entièrement renouvelé par l'esprit de Dieu et « pénétré, ce sont ses termes, d'un » sentiment d'une douceur inexprimable « *ineffabili* » *dulcedine perfusus.* » Ces derniers mots sont les seuls de cette lettre qui soient restés dans ma mémoire : mais ils sont touchants; et j'aime à arracher des choses de ce genre à l'oubli où elles pourraient tomber.

Après m'être arrêté un jour chez Boos et après avoir visité le château de Monrepos, ancien souvenir, je partis pour Cologne où je fis avec grand plaisir la connaissance du pasteur Kraft. Ce fut le premier calviniste que j'aie vu admettre, comme je le faisais déjà depuis quelque temps, le côté vrai de l'arminianisme. Par « côté vrai » je n'entends pas la doctrine de la prétendue liberté de l'homme d'accepter le salut avant que Dieu lui ait fait grâce : je ne crois pas à cette liberté, je le dis nettement : c'est Dieu qui donne la foi; c'est Dieu qui donne la repentance; c'est Dieu qui donne le vouloir; dans l'œuvre de la conversion c'est Dieu qui donne tout, absolument tout, sans restriction ni bavure; voilà ma conviction. Mais j'entends par le côté vrai de l'arminianisme, la doctrine aussi posi-

tivement enseignée dans les Ecritures que celle de l'élec- 1819
tion, savoir que « Dieu veut (j'ignore de quel genre de » volonté, mais enfin veut) que tous les hommes soient » sauvés, » — qu'il « ne veut pas la mort du pécheur, » mais qu'il se repente, » — et mille autres déclarations de ce genre. Si l'on allègue que ces passages détruisent la doctrine qui attribue à Dieu l'œuvre tout entière de la conversion du pécheur, je le nie; puisque les déclarations qui établissent l'élection sont aussi claires, aussi positives et aussi nombreuses que les autres. Mais je crois que nous devons nous en tenir, avec un nombre croissant de théologiens calvinistes, et avec le docteur Chalmers en particulier, à admettre les deux doctrines en question, en apparence inconciliables pour notre esprit, mais toutes deux établies par l'Ecriture.... En 1819 ce point de vue était encore rare, et M. Kraft me le communiquait avec une sorte de timidité et sous forme de question. « Êtes-vous, me dit-il, satisfait de la manière dont les » calvinistes expliquent les passages arminiens ? » — « Non, » lui répondis-je aussitôt. Et nous vîmes que nous nous entendions. Dès-lors ce principe, ou, pour mieux dire cette bonne foi et cette soumission aux enseignements de l'Écriture se sont extrêmement répandus.

Je fis à Cologne une autre connaissance fort intéressante ; ce fut celle d'un négociant, M. Huyssen..... Où sont tous ces amis? Je n'ai pas même le temps de rechercher quels sont ceux qui ont déjà été retirés, et ceux qui sont encore ici-bas! Mais nous nous retrouverons tous, et bientôt, dans une éternelle allégresse, aux pieds du Seigneur en qui nous avons cru! Ce digne frère avait chez lui momentanément une autre personne, elle-même extrêmement intéressante, une de ces âmes comme il y en a toujours dans tout réveil, particulièrement remplie de l'esprit de Dieu, et qui avait été appelée

1819 à cette grâce dans le réveil de la Bavière ; elle s'appelait Marie Oberdorfer. Elle avait été quelques temps domestique chez Boos ; mais maintenant elle vivait indépendante, reçue tour-à-tour chez différents amis, et entretenant une correspondance étendue avec un grand nombre d'associations religieuses en Allemagne. Habituellement fort recueillie, elle avait souvent à la bouche le mot *wunderbar !* (chose étonnante !) qu'elle prononçait d'un air singulièrement pensif.

Après avoir passé chez M. Huyssen deux journées fort agréables, je me dirigeai sur Elberfeld. Mais à mon départ cet ami me conseilla de revenir par Cologne, pour repasser par Sayn, afin d'y voir Boos plus longtemps que je ne l'avais fait, et de prendre alors Marie Oberdorfer avec moi, ce qui serait utile et agréable, tout ensemble, à Boos, à elle et à moi-même. Voulant voir Van Ess à Marbourg, je consentis d'autant mieux à cette proposition que je prenais ainsi la meilleure direction pour atteindre la dernière de ces villes en partant d'Elberfeld.

La contrée d'Elberfeld, dans laquelle il faut aussi comprendre la ville de Barmen qui ne forme avec la première presque qu'une seule ville, est un des endroits remarquables du monde sous le rapport religieux. A l'époque où j'y étais, tous les prédicateurs de la contrée étaient plus ou moins évangéliques ; les pasteurs Dœring et Krummacher (l'oncle de l'auteur d'Elie) y figuraient entre autres avec éclat.

En conformité au plan que j'ai indiqué tout-à l'heure je repassai donc par Cologne, et repartis avec Marie Oberdorfer pour Sayn par le coche du Rhin. Nous nous entretînmes pendant tout le trajet des nouveaux réveils de l'Allemagne, que cette fille pieuse connaissait tous plus ou moins.

Je recueillis cette fois sur Boos quelques nouveaux 1819
détails que je trouve dans mes journaux : « Boos est par » nature gai, serein, vif, bon enfant, et quelquefois » violent. Sa conversation est en général tout ordinaire. » Si vous le laissez faire, il passera des heures entières » sans vous parler de religion, sauf à glisser par moments » un mot qui indique le fond de piété et surtout d'humi- » lité qui l'anime. Quant à la doctrine il est tout protes- » tant... La vie de Boos, comme celle de Lindl, qui » vient de recevoir vocation pour Pétersbourg, présente » beaucoup de faits qui sortent du cours ordinaire des » choses..... Mais, les protestants n'aimant pas qu'on » leur parle d'affaires de ce genre, je n'en dirai rien. » L'histoire des persécutions que Boos a endurées est » très-touchante. Il erra une fois dans les forêts, sans » savoir où prendre de quoi se nourrir, et résolu à » accepter la première profession venue, fût-ce de » garder les cochons. »

« Lundi 20 septembre. J'ai entendu prêcher hier » cet excellent Boos. Étant de grande taille, et fort à » proportion, il a beaucoup de majesté sous ce costume. » Sa voix, presque toujours dans le médium, est mâle » et belle. Mais je tremblais en l'entendant attaquer la » superstition comme il le faisait. Peut-être que ma » présence l'y poussait un peu ; mais c'était, à mon gré, » trop fort. »

Mon journal quitte un moment ce sujet pour dire, ce que j'ai annoncé plus haut, que les feuilles allemandes commençaient à m'attaquer avec une violence extrême au sujet de ma publication de Strasbourg. L'une d'entre elles, disait, à propos de ma *Genève religieuse*, que mes principes étaient ceux d'un Georges Sand, etc.

« Boos ayant témoigné le désir de pouvoir répandre les bons ouvrages de Gossner, Lindl, et autres, je lui ai

1819 donné, pour cela ou pour d'autres objets semblables, cent francs; bien sûr que le comité ne trouvera pas ma générosité exagérée.

» La demeure de Boos, ancien couvent, est très-froide. Placée au pied d'une haute colline, elle ne reçoit pas un seul rayon de soleil pendant les trois mois d'hiver. — Boos est un peu malade aujourd'hui. Mais ma présence et celle de Marie Oberdorfer l'égaie, lui qui a versé déjà, dit-il, tant de larmes amères dans cette paroisse.

« J'ai dit qu'il avait eu la bonté de me laisser jeter les yeux dans ses papiers les plus intimes (*pud da mea*, me dit-il en souriant). Je n'en tirerai que ces quelques circonstances de l'enquête par laquelle il dut passer en mars 1811 :

« Après de longues et franches explications de ma part, ils me dirent » en colère (mes examinateurs), que j'étais, comme Sailer, un enthou- » siaste et un fanatique. Je me levai alors de mon siège et eux de leur » sopha; et je leur dis, le visage couvert de larmes brûlantes : « Non, » nous ne sommes pas des enthousiastes : mais vous ne nous comprenez » pas, et vous ne pouvez nous comprendre, parce que « la foi vivante » n'est pas l'affaire de tout le monde. » Je dis la foi vivante, parce que » l'apôtre Jacques parle d'une foi morte. Cette foi vivante est un don de » Dieu : vous ne jugez que par la scolastique.... » J'étais hors de moi; » et je me mis à pleurer à haute voix comme un enfant. — Alors ils » furent effrayés et touchés. Le vicaire-général me prit par le bras » droit, un de ces messieurs par le gauche; et ils me dirent que cette » enquête leur avait donné de moi l'idée la plus favorable, que je n'avais » rien perdu de leur estime, etc. — C'était midi. Ils m'accompagnèrent » jusqu'à l'escalier. Je passai devant la maison de W..., les yeux encore » tout rouges. « Eh bien! me dit-il, comment cela s'est-il passé? » — » « Hé! lui dis-je, comme cela se passe dans les inquisitions (enquêtes): » on croit rendre à Dieu un grand service en tourmentant un homme » jusqu'au sang! » — Il se mit à rire, etc. »

Mon journal continue ainsi : « Dieu m'a donné de ga- » gner tout-à-fait le cœur de Boos et de Marie Oberdor-

» fer. Nous sommes là, elle et moi, comme deux enfants 1819
» auprès de leur père. Boos a été hier malade tout le
» jour ; et je l'ai soigné comme un fils, lui portant dans
» son lit son infusion de tilleul, et lui donnant de petits
» avis médicaux. Il m'ont donné plusieurs adresses im-
» portantes, avec des recommandations. Dommage que
» Sailer soit en voyage, et Gossner parti de Munich !
» Mais j'irai également à Munich. »

Le 25 j'arrivai à Marbourg au milieu de la nuit : mais je trouvai au bureau un domestique qui m'attendait de la part de Van Ess, et qui me conduisit immédiatement chez lui. Je passai deux jours avec ce prêtre-lion : il a répandu, je crois, deux à trois cent mille exemplaires de sa traduction du Nouveau Testament : mais il n'a pas la vive piété ni l'onction de Boos, ou des autres prêtres réformateurs d'Autriche et de Bavière.

J'appris là, ou quelques jours auparavant, qu'on avait agi à Strasbourg auprès du préfet, afin que le gouvernement sévît contre moi. La chose se confirma effectivement peu après, comme on le verra bientôt.

De Marbourg je me dirigeai de nouveau sur Francfort, Offenbach et Hanau, prêchant dans chacune de ces villes en français ou en allemand, dans les chaires ou dans les chambres ; sans me douter que je reverrais dans peu tous ces endroits, pour m'y fixer plus ou moins longtemps.

A Hanau ce fut le pasteur Appia qui me fit prêcher pour lui : cet homme fidèle est mort depuis peu. Il a été de tout temps admirablement consciencieux : mais à l'époque où nous en sommes, il était encore faible dans la connaissance de l'évangile. Après mon sermon, où j'insistai comme de coutume, sur les grandes doctrines de la rédemption, il me dit au bas de la chaire : « Eh bien, voilà ce que nous prêchons à toutes nos solennités ! »

1819 A Francfort je manquai de quelques heures le passage de Gossner, qui s'était arrêté deux jours dans cette ville. Il avait raconté des choses merveilleuses dont je donnerai bientôt le détail, sur le concours de peuple qu'attirait Lindl dans sa paroisse. Gossner lui-même, en prêchant dans l'église de ce dernier, avait du fendre la foule en se faisant précéder d'un soldat, pour arriver à la chaire; et il pense avoir eu devant lui vingt mille auditeurs, ou plutôt assitants; car, qui pourrait se faire entendre de vingt mille hommes?

J'appris dans cette ville que l'œuvre de Strasbourg commençait à prendre; et je me préparai à demander à Van Ess un millier de ses Nouveaux Testaments pour les distribuer en Alsace. On me dit aussi qu'une prédication que j'avais faite dans cette ville (Francfort) au commencement du mois, avait produit quelque bon effet.

Enfin c'est ici que je reçus une première contribution pour la société continentale. Ce souvenir n'a d'importance pour moi que parce que cette contribution provint d'une dame, qui est restée dès-lors une des plus chères amies de ma famille, très-proche parente de cette autre dame chez qui nous nous réunissions tous les jeudis soirs en petit comité à Strasbourg.

C'était à la demande de la société continentale, que j'essayais de former dans les principales villes d'Allemagne des branches auxiliaires de cette société; mais outre que ces sociétés à argent ne m'ont jamais souri, notre réveil n'allait qu'à moitié aux Allemands: ils aimaient assez mon vacarme; mais ce genre de mission leur donnait pourtant un peu sur les nerfs.

A Wurzbourg je trouvai l'excellent frère Koellner, fils de celui qui a publié sa propre biographie. Je ne voulais rester chez lui que quelques heures, parce que ma place était retenue pour Nuremberg: mais il me dégagea sous

ce rapport ; et nous passâmes ensemble une heureuse 1819
journée. Il me montra le livre de cantiques que le clergé rationaliste du pays a imposé à l'église ; on ne se fait aucune idée d'un pareil dévergondage ! On y trouve des cantiques contre la superstition et contre la crainte des revenants ; on y rencontre des vers pour une amante abandonnée : on y demande au Seigneur de garder les âmes de la bigoterie *(Froemmeley ;* chez nous *méthodisme)*, et autres choses semblables.

« Un autre livre, dont nous allons bientôt parler plus au long, les *Stunden der Andacht* (heures de dévotion), faisait à cette époque, par toute l'Allemagne, un vrai ravage dans les esprits par une fausse apparence de piété ; et plusieurs bonnes âmes s'y prenaient. »

D'un autre côté il se manifestait en quelques endroits un esprit de vigueur évangélique qui était devenu assez rare depuis longtemps. Un jeune homme de Saint-Gall, en Suisse, doit avoir dit que, dans toute église où il entendrait falsifier la doctrine de Christ, il se lèverait pour protester publiquement contre l'erreur.

M. Koellner m'accompagna dans sa voiture jusqu'à Nuremberg, où je trouvai mon cher frère Naumann. C'était (et, s'il vit encore, c'est) un homme à la fois doux et fort, d'une piété éclairée et vivante, en liaison plus ou moins intime avec tout le réveil religieux de l'Allemagne. Il me parla d'un ami ou parent de lui, le vieux Kissling, riche négociant, dont la vie tout entière était un témoignage continuel rendu à l'évangile. Il avait entre autres, sur toute la route de Nuremberg à Vienne, où il passait souvent en poste, à chaque relai, quelque ami parmi les postillons ou les garçons d'écurie, auxquels il annonçait l'évangile à chacun de ses passages, en leur laissant quelques traités. Sainte fidélité !

Arrivé à *Erlangen*, j'y trouvai de nouveau un pasteur

1819 du nom de Kraft, homme excellent et pieux, qui n
donna une grande preuve d'humilité et de sincérité da
une singulière occasion. J'étais chez lui à un dîner nom
breux, lorsqu'un des assistants vint à parler avantageu
sement des *Stunden der Andacht* que je mentionnais to
à l'heure. — *Was! das teuflische Buch*, m'écriai-je (Quo
» ce livre diabolique?) — « Mais, reprit à son tour M
» Kraft, en rougissant un peu ; je n'avais pas habitué d
» le juger si sévèrement. J'avoue même que je l'ai donn
» dernièrement en présent à un catéchumène lors de so
» admission à la cène. » — Je vis que je m'étais engag
là dans un duel, et que je n'étais plus à temps d'adouc
mon jugement, lors même que je l'aurais voulu ; car to
le monde se mit à nous écouter. Comme je n'avais rien d
au-delà de ma conviction j'acceptai toutes les consé
quences de mon exclamation ; et j'ajoutai même que j
me chargeais de prouver ma thèse à ouverture du livr
quand on le voudrait. — Prenez garde, répondit M. Kraft
j'ai le livre chez moi. — Envoyez le chercher, lui dis-je
et prenez tel volume que vous voudrez (l'ouvrage en avai
dix dans certaines éditions). — Il va en chercher un lui
même, et revient. — Pour achever le défi, je lui demand
de rechercher dans la table des matières de ce volum
celui des sujets qui semblerait le plus nécessairemen
appartenir à la doctrine évangélique et ne pouvoir s
traiter que chrétiennement. Nous prenons l'article *En
durcissement* (Verstockung). Je l'ouvre; et dès le premie
mot, oui, dès le premier mot, je lui dis : « Voyez ! l'au
teur dit : « *le vice* » : or le vice, dans le sens ordinaire d
mot, ne s'attache pas à tous les hommes : l'homme ver
tueux n'est pas vicieux ; tous les hommes sont pécheurs
mais tous ne sont pas vicieux ; nous ici présents, ne pas
sons pas pour des hommes vicieux; et soyez bien sûr qu
l'auteur ne se tient pas pour tel, lui-même. Mais tou

les hommes sont *pécheurs*, et l'évangile revient sans cesse 1819
à l'idée de péché. (1) »

Là-dessus M. Kraft me répondit naturellement, ce que chacun de mes lecteurs a déjà pensé, et ce que je savais bien aussi, qu'on ne peut juger un homme sur un mot. « Vous feriez comme Talleyrand, ajouta-t-il, qui prétendait faire pendre un homme pour quatre lignes quelconques qu'il aurait de sa main. » — J'en convins. Mais tout le reste de la phrase et du paragraphe fut tel que M. Kraft s'écria vivement lui-même, comme quelques-uns des assistants : « Vous avez raison ; » et il ferma le livre avec cette conviction.

Je ne songe point à tirer de cette petite histoire la conclusion que je fusse plus fidèle que M. Kraft sous aucun rapport ; mais bien cette observation : qu'alors les idées et les principes religieux avaient perdu l'élément de la vigueur et de la sévérité, qui appartient aussi nécessairement à la foi qu'aucun autre élément. Du reste pourquoi dirais-je « alors ? » Ne voit-on pas encore tous les jours des pasteurs orthodoxes, et qui ont même quelque piété, vivre en pleine paix avec des collègues d'une doctrine fort équivoque, par cela seul qu'ils sont leurs « honorés collègues » , et fuir le commerce de tel autre collègue, fidèle à l'évangile, mais qui, selon leur expression favorite, « va trop fort » , ou contre lequel il y a *quelques préjugés*, etc. — O les paresseux ! Combien d'ecclésiastiques qui, sans s'en douter peut-être, pensent plus à sauver leurs places et leur repos qu'à sauver l'é-

(1) Tandis que la bible n'a que quatre ou cinq fois le mot *vice* ou *vicieux* appliqué aux hommes, elle a quelques centaines de fois les mots *péché* et *pécheur*. Il est vrai que je n'applique ce chiffre qu'aux traductions françaises. (Voyez la Concordance française de 1840, qui a les mots *péché* ou *pécheur* environ 350 fois.) Mais l'observation actuelle trouvera certainement son application dans toutes les langues.

1819 glise ! Aussi l'église met-elle la main à l'œuvre elle-même; elle s'émancipe ; et elle fait bien.

D'Erlangen je me dirigeai sur Ratisbonne, où je fis connaissance d'un ecclésiastique romain, grand propagateur des saintes Écritures ; puis, par Landshut, sur Munich, où Gossner avait travaillé avec tant de fidélité et de bénédiction, et où il avait laissé un petit troupeau de fidèles. Un des principaux d'entre ces fidèles était un baron de Heinleth, qui partait le lendemain en poste avec quelques amis, pour aller assister à la prédication d'adieux de Lindl, qui lui-même partait pour Pétersbourg sur un appel de l'empereur de Russie. Jugez à quel bon moment j'arrivais ! Ces amis me prennent avec eux : toute la voiture était pleine ; nous occupons à tour le siège du domestique ; nous traversons Augsbourg ; et nous approchons enfin de l'obscur village de *Gundremmingen* (entre Ulm et Nordlingen). C'était un samedi soir. Nous approchions, dis-je : mais quelle approche et quel spectacle ! Le pays tout entier, réellement, était en émoi. A trois lieues du village déjà, nous voyions, dans tous les endroits que nous traversions, les fenêtres des auberges et même des maisons particulières, garnies d'hommes et de femmes qui nous saluaient sans nous connaître. Nous ne savions d'abord ce que cela signifiait : mais nous comprîmes bientôt que c'étaient des multitudes accourues pour entendre Lindl le lendemain, et qui ne pouvaient plus trouver de logements dans les villages plus rapprochés de Gundremmingen. Tout était plein, dans un rayon de trois lieues en tout sens ; c'était comme un logement de troupes ; mais d'heureuses troupes ! Ces bonnes gens devinaient, à la seule direction de notre voiture, qui nous étions et où nous allions : il n'y avait, pour le moment, dans le pays, que des frères ; et on n'allait que chez Lindl. Pendant un trajet de trois lieues ce fut donc

le même spectacle ; et sur d'autres lignes c'était, si pos- 1819
sible, encore plus fort. Je tiens de mes amis de Stuttgardt, dont j'avais déjà fait connaissance à Francfort, qu'il s'était établi depuis quelques mois entre Stuttgardt et Gundremmingen, situé à dix-huit lieues de cette ville, un service régulier d'une grande voiture à échelles, partant de la ville le samedi soir pour amener aux prédications de Lindl, douze, quinze, ou vingt Wurtembergeois protestants, heureux de venir assister de leur présence et de leurs prières un prêtre qui prêchait l'évangile. Je ne sais plus comment on nous logea tous à notre arrivée ; mais je couchai chez Lindl.

Le lendemain matin j'assistai à sa prédication... J'y fis une observation que j'ai depuis lors étendue à beaucoup d'autres. Les effets prodigieux qu'excitèrent les prédications de Lindl dans l'espace d'un an ou deux, ne peuvent absolument être attribués à quelque chose d'éminent que présentassent ces prédications elles-mêmes. Ni à les lire, ni à les entendre, elles n'avaient rien que d'absolument ordinaire: c'était une grâce spéciale que Dieu posait sur le ministère de cet homme : « la main de Dieu était avec lui », comme il est dit aux Actes. On a observé le même fait chez d'autres prédicateurs ; il est particulièrement sensible chez Wesley. C'est l'Esprit de Dieu, et nullement le talent, qui fait les bonnes prédications.

Mais le fait du concours était frappant ; et une fois existant, il explique à son tour en grande partie les effets qui l'accompagnaient ; car on sait qu'il y a toujours quelque chose d'entraînant dans les mouvements et dans les émotions d'une grande masse d'hommes. On peut juger de ce concours, par ce que j'ai dit de nos approches : quant à ce que j'aurais à dire du jour même que je passai à Gundremmingen, mes impressions furent si parfaitement semblables à ce que rapporte Gossner de sa propre visite

1819 en ces lieux, que je ne puis mieux faire que de transcrire la lettre qu'il écrivait à ce sujet un mois auparavant. La voici :

« Gundremmingen, 13 septembre 1819.

» ..... Le dimanche il y avait deux prédications, à 6 heures et à 9 heures. Je fus appelé à faire la première. Mais vous ne pouvez vous faire aucune idée des torrents de peuple qui s'accumulaient ici. Déjà, le soir auparavant, notre endroit, c'est-à-dire *toutes les maisons*, étaient remplies de pélerins. Dans une seule petite maison, il y en avait dix-huit; dans une autre vingt; de même dans presque toutes les autres; et pendant toute la nuit il en arrivait toujours de nouveaux. Déjà dès quatre heures du matin la foule commençait à monter les escaliers qui mènent au haut de la colline sur laquelle est bâtie l'église : à cinq heures l'édifice était complètement plein; et à six heures moins un quart, lorsque j'y montai, il y avait déjà plus de personnes dehors que dedans; plusieurs étaient sur des échelles aux fenêtres de l'église; il me fallut une garde pour percer la foule. Au moment où je voulais monter en chaire, le maître d'école me dit : « Mais que voulez-vous prêcher dans l'église ? la » plupart des auditeurs sont dehors ? » Il demanda l'avis de Lindl; et je sortis me placer sur une colline. Aussitôt les gens abandonnèrent l'église comme un torrent, et s'établirent sur la colline. *Je tombai à genoux*, et fis monter ma prière vers ce beau ciel bleu au-dessus de nos têtes; puis je commençai au nom du Seigneur, devant une foule d'hommes innombrables; car non-seulement la colline où je me trouvais était toute couverte de créatures humaines, mais aussi celle qui était vis-à-vis, jusqu'à la forêt. Un témoin oculaire évaluait leur nombre de quinze à vingt mille; un autre au-dessus de vingt-cinq mille ! Vous pouvez juger de ce qui se passait en moi par ce beau matin, avec le soleil levant derrière moi, sous ce ciel splendide, et devant cette foule d'hommes venus de si loin ! — D'abord ils parurent mécontents et ils murmurèrent de ce que c'était un autre que leur cher Lindl qui prêchait; mais à peine eus-je prononcé quelques paroles qu'ils dirent : « Ce n'est pas sa voix, mais c'est son esprit; » et je lisais leur contentement sur leurs visages; car ils faisaient à tout instant des signes de satisfaction et de joie.

Pas une créature ne bougeait dans cette foule..... De ma place je voyais la route; et toujours de nouvelles troupes apparaissaient dans le lointain;..... de sorte qu'à neuf heures, où commençait le

second sermon, il y avait une immense foule, comme si toute la Souabe 1819
s'était réunie sur ce point. Je développai ces deux pensées : 1° Vous êtes tous morts dans vos péchés, si vous ne vous convertissez. 2° Mais Jésus peut et veut vous réveiller et vous donner le salut et la vie éternelle. — Le Seigneur m'a donné de parler avec beaucoup de force et de vivacité. Toutes les fois que je regardais vers le ciel de ma chaire, qui n'était autre que le beau ciel lui-même, je me sentais pressé de conjurer ces bonnes gens de prendre cette éternelle demeure pour le but de leur pélerinage. En un mot la scène était inexprimable. »

Pour moi qui transcris ces lignes, j'en dis autant de mon côté : un spectacle pareil émeut jusqu'au fond du cœur. Lindl, entouré d'adieux et rempli d'émotions de toutes les sortes, n'en pouvait plus ; ce fut un grand dimanche.

Le lendemain matin, 18 octobre, il partit dans une chaise de poste, et nous l'accompagnâmes pendant quelques heures. C'était une chose curieuse et attendrissante que de voir, dans tous les villages que nous traversions, la foule de peuple qui l'attendait pour le saluer, ou du moins pour le voir encore une fois. La passion rend industrieux : nous vîmes de ces paysans qui, après l'avoir salué à l'entrée d'un village, couraient par un sentier de traverse afin de le voir ressortir par l'autre côté.

Enfin nous nous quittâmes. J'allai passer trois jours à Stuttgardt, puis dans la colonie de Cornthal, située à deux lieues de là. On sait que ce dernier endroit forme une colonie spéciale qui, pour le spirituel, est absolument indépendante des autorités ecclésiastiques. Le chef de la communauté, feu M. Hoffmann, m'a raconté lui-même l'origine de cet établissement, très-semblable à ceux des Frères moraves. Hoffmann était membre de la chambre des représentants du Wurtemberg. Un jour cette chambre s'entretenait, à la demande du roi, des moyens d'arrêter l'émigration excessive des indigènes.

1819 Hoffmann ayant demandé la permission de parler franchement, dit que cette émigration était due aux principes rationalistes qui pénétraient dans le clergé, puis dans les liturgies et les cantiques, tandis que la masse du peuple restait fidèle à l'évangile ; et il ajouta qu'on ne pourrait retenir dans le pays plusieurs milliers de Wurtembergeois qu'en leur laissant une pleine liberté religieuse. Il en parla avec le roi même ; et la liberté fut accordée.

Voilà donc une église indépendante, une église libre, même dans cette Allemagne encore si asservie. Il est vrai que cette liberté ne s'est pas beaucoup étendue ; parce que c'est une liberté accordée et non une liberté prise ; il n'y a que cette dernière, dût-elle être achetée par de longues souffrances, qui soit solide et, j'ajouterais volontiers, parfaitement pure.

Il y a encore, près du lac de Constance, une autre communauté qui s'est établie sur les mêmes principes : mais c'est, je crois, tout.

Pendant que j'en suis à Stuttgard et au Wurtemberg en général, que j'ai beaucoup visité pendant quelques années, je dois dire que les chrétiens de ce pays, à part le premier moment de surprise, trouvèrent la manière d'agir du réveil français, et la mienne en particulier, un peu bruyante. Je les ai toujours trouvés très-fraternels, mais un peu retenus. Il est vrai que, leur apportant tout à la fois la doctrine de l'élection, quoique modérée comme on l'a vu, puis un peu de dissidence, même des principes baptistes, il y avait là de quoi étourdir des gens même moins allemands qu'eux. Ils professaient avec un peu trop de complaisance, selon moi, leur principe favori d'agir « en silence » *(im Stillen)* ; mais je pensais souvent en moi-même ce qu'un des Hein-

leth de Munich répondit une fois ironiquement à une 1819
personne qui lui parlait ainsi : « Oui ; si doucement que *personne n'aperçoive rien.* » — « *Ya, ja!* répondit l'interlocuteur, sans apercevoir le ridicule de son assentiment.

Cependant il reste vrai que mes chers frères de Stuttgardt, de Cornthal, de Tubingen et d'autres endroits, m'ont toujours reçu comme un frère ; et ce souvenir doit être doux à leur conscience, comme il l'est à mon cœur. Je leur en témoigne ici ma juste reconnaissance.

Je rentrai heureux à Strasbourg le 24 octobre, après une absence d'environ huit semaines ; apportant avec moi plusieurs ouvrages de Gossner, entre autres son commentaire sur le Nouveau Testament ; puis son *Catholicisme primitif,* que je traduisis plus tard en français, à Colmar, que je publiai peu après et qui, depuis lors, a été réimprimé plusieurs fois.

Mais il s'était fait bien de l'ouvrage en mon absence. Voici ce que portent mes journaux de l'époque :

« Commencement de novembre 1819. — Il semble que le Seigneur veuille me faire moissonner avec joie, après m'avoir fait semer avec larmes pendant bien des mois. Les apparences du moins sont belles ; je commence à tenir des assemblées ; ceux qui les visitent me témoignent de grandes espérances ; et l'Écriture se répand en abondance : Van Ess vient de m'envoyer deux mille Nouveaux Testaments (catholiques). Ceux qui président des assemblées dans cette ville me témoignent ou de la froideur, ou même de l'inimitié : mais il m'est doux de voir que plusieurs mêmes de ceux qui composent ces assemblées désapprouvent ce défaut de fraternité de leurs conducteurs, et viennent soutenir mes mains dans le combat. Dieu sait que, comme j'ai toujours pardonné de tout mon cœur à ceux qui m'ont affligé en divers

1819 temps, je le fais encore en ce cas. Il ne savent ce qu'ils font.

» Dès l'apparition de ma brochure on m'a demandé si je ne voulais pas tenir d'assemblées de mon côté : mais je ne savais comment m'y prendre. Enfin je dis un de ces jours: Commençons ! Et je fis savoir à quelques personnes que je commencerais en effet dès le dimanche suivant, à dix heures du matin et à sept heures du soir. La première de ces heures n'était pas bien choisie, parce que c'était l'heure du service public ; aussi ne fûmes-nous que cinq, moi compris : le Seigneur fut néanmoins avec nous.... Seulement nous fixâmes pour l'avenir nos assemblées du dimanche à deux heures et à sept heures, et celles du jeudi à dix et à sept.

» L'après-midi je me rendis, par un très mauvais temps, à Ekbolsheim, où je trouvai une nombreuse réunion de personnes « pleines de joie, me dirent-elles de » ce que Dieu leur envoyait de telles visites. » Ils ajoutèrent que M... leur déconseillait de me recevoir, mais qu'ils ne voulaient pas se laisser ravir leur liberté ; et ils me demandèrent la permission d'assister à mes assemblées du dimanche, en ville. Le soir, de retour chez moi, j'ai eu une assemblée de neuf personnes. Plusieurs d'entr'elles me témoignent une affection qui me touche profondément ; et, je dois le dire, je trouve dans cette ville un nombre considérable d'âmes simples, pieuses, parfaitement calmes et vraiment charitables, qui me parlent de ma brochure sur un ton et avec un accent de piété et de sainte joie que je n'aurais jamais cru moi-même, je l'avoue, que cet ouvrage pût provoquer. »

Ces heureux effets de ma brochure ne se bornèrent pas à Strasbourg : elle donna l'éveil au sentiment religieux dans toute l'Alsace, et rendit le courage aux amis de l'évangile : car il parut en quelques mois, comme je

l'ai déjà annoncé, et jusques vers le commencement de 1819
l'année suivante (1820), outre les articles de journaux dont j'ai parlé, quatre ou cinq brochures sur cette affaire.

D'abord une du pasteur Bein, dont je n'avais pas encore fait la connaissance, mais avec qui je me liai bientôt après. Il intitula son écrit : *Neue Bemerkungen*, etc. (Nouvelles observations, etc.) Il y prend fait et cause pour mon ouvrage avec de légères restrictions ; et il réfute avec beaucoup de poids quelques-unes des fausses doctrines de M. N. que je n'avais touchées qu'en passant. La partie de son écrit à laquelle le parti rationaliste fut le plus sensible, est le début de la préface, où l'auteur dit : « J'aurais volontiers cédé ce travail à un autre, s'il s'était présenté quelqu'un qui eût voulu repousser *l'opprobre* (*die Schmach*) qui s'attache à notre église protestante d'ici, et particulièrement à son clergé, au sujet de la publication de M. N. J'ai dû entendre dire de mes propres oreilles : « Que c'était heureux *qu'il se fût enfin trouvé un étranger pour se charger de cette affaire ;* » et ma paroisse presque tout entière porte un jugement semblable. »

En réponse à cet écrit et au mien, un anonyme répliqua, au nom de quelques membres du Comité de la société biblique de Strasbourg, par une brochure intitulée *Ein Wort über die Angriffe*, etc. (Un mot sur les attaques, etc.) Il n'insista que sur la partie secondaire de mon écrit, et n'entra pas même pour un mot dans la question théologique ; mais il parla de la « profonde indignation » de la majorité des membres du Comité au sujet de ma brochure ; et tâcha de me traiter avec un profond mépris.

A cette brochure un autre écrivain répondit en prenant ma défense et celle du pasteur Bein, sous le titre : *Ein wort der Liebe*, etc. (Un mot de charité chrétienne

1819 etc.) Ce petit ouvrage anonyme, dû à un homme de talent, à la fois chrétien et jurisconsulte, était plein de finesse, et mit au grand jour les détours au moyen desquels on essayait de remédier à la malheureuse affaire de la préface, si évidemment contraire à la règle fondamentale des sociétés bibliques, et, il faut le répéter, si indélicate quant à l'emploi qu'on avait fait de près d'un millier de francs pour l'impression d'un si mauvais ouvrage. Ce fut là, je crois, la fin de ces débats.

Mais avant de les quitter, et à l'occasion de cette dernière brochure, je dois confesser un cas de plus de la malheureuse rudesse qui a si souvent caractérisé ma conduite. Comme l'auteur de ce dernier écrit a quitté cette terre depuis plusieurs années, et que d'ailleurs je ne le nomme pas ici, il n'y a pas sûrement d'inconvénient à ce que je raconte mon anecdote sans détour.

C'était un véritable homme de bien, simple de cœur et ardent ami de l'évangile : mais il avait traversé les plus mauvais temps de l'époque de la Terreur ; et il y avait contracté l'habitude, bien pardonnable par cette raison, mais un peu exagérée, de prendre garde à tous ses pas avec la circonspection d'un Indien dans les forêts de l'Amérique. Il aimait à faire le bien ; mais il n'aimait pas à se compromettre. Un soir donc, peu après l'apparition de la brochure qui nous attaquait, M. Bein et moi, je le vois entrer chez moi d'un air mystérieux, sortant un manuscrit de sa poche : c'était *Ein Wort der Liebe*. Hélas ! il devait bien savoir que je reconnaîtrais son écriture ! Il me dit : « Voici un manuscrit que je viens de recevoir : l'auteur ne s'est pas signé ; mais il me l'envoie en me demandant si je voudrais me charger de l'impression de cet écrit, et moi je viens vous proposer la chose à vous-même. » — Je me mets à lire avec lui ; je vois que cet ouvrage est intéressant ; mais, malgré

une mauvaise ruse de plus, qu'il est inutile de mentionner, il est évident que j'en ai l'auteur devant moi. Cependant comme il feint de ne l'être pas, j'use, ou plutôt j'abuse durement de son anonyme pour lui lancer ce compliment : « Oh ! je vois ce que c'est ; « *c'est un* » *lâche* qui a des convictions évangéliques, mais qui a » peur de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus. » Donnez-moi ce papier ; je m'en charge. » — Et l'ouvrage parut au bout de quelques jours, anonyme et à mes frais. 1819

Chacun voit la ressemblance de ce propos avec la réponse encore plus dure que j'avais faite quelques années auparavant à mon père (p. 45). Je crois qu'on peut appliquer à ce cas les mêmes réflexions que je faisais à l'occasion de l'autre ; et je dirai par conséquent ici, au contraire de Néhémie : « Mon Dieu souviens-toi de moi (dans ta miséricorde) touchant ceci ; et *efface* ce que j'ai fait *(quoique)* dans une bonne et dans une sincère affection pour la maison de mon Dieu. (Néhémie 13, 14.)

Cependant je ne veux pas non plus exagérer le blâme ; et je crois pouvoir rappeler les réflexions que je faisais à l'occasion de ma rudesse envers mon père, sur cette douceur et ces ménagements qu'on veut toujours confondre avec la charité. On a dit cent fois que, dans des cas pareils, j'avais nui à ma cause par ma violence : je crois, moi, que c'est précisément cette violence qui a fait presque tout le mérite de mes actes et de mes écrits. Tout le monde peut faire une dissertation théologique ; mais ces dissertations fines et de bon ton produisent souvent peu de fruit, précisément parce qu'elles n'ont pas le ton de la passion, et que les hommes sentent instinctivement que la religion n'est pas une affaire qu'on puisse traiter froidement, comme de la géométrie, ou de la physique, ou une affaire de politesse, sans cœur, sans amour et sans zèle.

1819 On fait de la peine au vrai chrétien, on lui fait mal, quand on fausse la révélation; or tout être souffrant crie ou se plaint. Aussi voit-on partout que ces mêmes êtres si remplis de *charité* et de *Liebe*, lorsqu'on n'attaque que l'évangile, prennent feu comme la poudre lorsqu'on touche à leurs intérêts privés; tandis que c'est précisément le contraire qui devrait avoir lieu. J'ai dit ci-devant que le peuple, les âmes simples, n'avaient pas fait tant de façons au sujet de ma brochure de Strasbourg, et que ces gens en avaient béni Dieu dans un sentiment vraiment pieux. J'en eus des preuves nombreuses. Une bonne femme qui venait de lire l'ouvrage de M. Bein s'écria : « J'aime bien » cet ouvrage, mais j'aime encore mieux celui de M. » Bost; il ne tourne pas aussi longtemps autour du pot » faire » *(nicht so lange drum herum.)*

Voici sur le même sujet quelques lignes de mon rapport : « Je voyais à cette époque un jeune ministre suisse qui disait au sujet de la préface de N. : « Ah ! on ne peut » traiter ces gens avec assez de ménagements ! » — « Et moi, je dirai avec assez de sévérité », lui répondis-je ! Quel stupide emploi de son amour, en effet, que de le prodiguer aux ennemis de l'évangile, en le refusant aux chrétiens ! Avec de pareils principes il aurait fallu que Phinée fût allé faire un sermon en règle à l'Israélite et à la femme païenne avec laquelle « il affrontait Moïse », est il dit, et l'Éternel lui-même ! Bien loin de là, pour toute exhortation il les transperça de son épée, et, — notez-le bien, *c'est ainsi*, dit l'Écriture, qu'il détourna la colère de dessus les enfants d'Israël (Nomb. 25, 11). — Sans doute il ne s'agit pas, sous la nouvelle alliance, de châtiments matériels; mais l'indignation devant le mal est-elle donc un péché ? Et n'est-ce pas plutôt un péché que de n'en point ressentir ? »...

« Du reste (continue mon journal) les faits ont parlé;

tout remue dès-lors en Alsace ; j'apprends qu'un vieux 1819
pasteur tient maintenant des assemblées particulières, lui aussi, pour réfuter la fameuse préface ; et que dans les chaires on y fait des allusions pour en désapprouver plus ou moins les principes. » Laissons aux savants leur science ; et, avec le peuple, ayons la foi !

C'est au milieu de ce mouvement des esprits, et au commencement de décembre, que je fus tout d'un coup appelé à la mairie, où l'on me montra un papier qui me concernait et qui venait du ministère, signé, comme on me le dit plus tard, de M. Guizot, alors chef de l'administration départementale. Partant de l'idée qu'on avait répandue, que j'avais été chassé de mon pays, et que j'étais venu chercher un refuge en France, l'employé de la mairie me dit : « Vous savez l'éclat que vous venez de faire. Cependant vous pourrez continuer à jouir de l'hospitalité de la France moyennant la promesse (que vous n'hésiterez sûrement pas à faire, ajouta-t-il) « *de vous abstenir à l'avenir de toutes querelles théologiques et de vous conduire avec la réserve convenable.* » Je pense que vous acceptez ? » — « Non, Monsieur ; je refuse. »

Je rapporte ma réponse aussi soudaine qu'on la lit ici ; mais le lecteur sait la prodigieuse rapidité avec laquelle l'esprit humain voit passer en un instant une foule de pensées devant lui ; c'est ce qui m'était arrivé. J'aurais pu, il est vrai, demander du temps pour réfléchir : mais j'étais né avec un tel penchant au respect pour l'autorité, qu'à cette époque encore, je concevais à peine qu'un administré eût un droit quelconque vis-à-vis d'un agent du gouvernement. Je ne sus donc pas demander un délai pour songer à ma réponse ; mais, pendant que l'employé prononçait les mots soulignés ci-dessus, je fis distinctement toutes les réflexions qui suivent : « Je pourrais parfaitement m'abstenir, soit de querelles

1819 théologiques, soit même de tenir des assemblées; et aller faire silencieusement du bien de maison en maison : quant à la réserve convenable, il est évident que j'y suis tenu, indépendamment même de la demande du gouvernement; mais, d'un autre côté »..... D'un autre côté, je fis les deux réflexions qu'on va voir.

Sur mon refus l'employé avait levé les yeux avec étonnement vers moi, qui étais debout à côté de lui. « Vous refusez? me dit-il ». « Oui, Monsieur; parce que, » par querelles théologiques, vous entendez sûrement » des discussions religieuses; et c'est pour cela que je » suis venu à Strasbourg. Et quant à la réserve conve- » nable, il faudrait me montrer que j'en aie manqué » avant de m'imposer cette condition. » — « C'est là votre » réponse? » — « Oui, Monsieur, vous pouvez l'écrire » sous ma dictée. » Il le fit effectivement; et je m'en allai, convaincu que j'allais recevoir l'ordre de quitter le pays d'un moment à l'autre; car j'étais encore étranger aux yeux de la France. Plus tard je me suis fait naturaliser en me prévalant d'une loi de la première révolution française dont je parlerai plus loin : mais j'ignorais alors cette loi; j'étais donc encore étranger de fait; et je savais qu'un étranger peut être chassé de France dans les vingt-quatre heures, comme aussi je l'éprouvai plus tard. De retour chez moi je dis donc à ma femme qu'il nous fallait préparer nos malles, en commençant par les objets d'un usage moins fréquent.

Eh bien! il ne m'arriva rien! Non seulement on me laissa tranquille sur le moment; mais quand, un an plus tard, je revins de Colmar, après y avoir fait contre le chef de l'église réformée, un éclat semblable à celui que j'avais fait à Strasbourg contre celui de l'église luthérienne, on me manda de nouveau à la même mairie de Strasbourg, où tout recommença et finit de même.

Il paraît donc qu'on voulait seulement faire une tenta- 1819
tive auprès de moi. C'est une conduite singulière de la part d'un gouvernement, qui, s'il s'était senti dans son droit, n'avait qu'un mot à dire pour punir mon refus.

Mais voilà à quoi conduisent les complaisances envers le clergé, — et les complaisances en général ! Voilà, de mon côté, la force que donne la simplicité.

Tout cela m'obligeait néanmoins à me tenir sur mes gardes, et à ne prêter le flanc aux adversaires ni au gouvernement par aucune faute. Or la pauvre France qui parle tant de liberté, et qui en a si peu, vivait depuis bien des années sous une loi qui vient de reparaître, et qui interdisait toute réunion régulière de plus de vingt personnes, à moins qu'on n'eût obtenu une autorisation. J'adressai donc au maire une pétition à cet effet ; sans seulement savoir si je n'allais pas recevoir l'ordre de partir. Cette pétition me mit en relation personnelle avec ce magistrat : c'était un catholique parfaitement tolérant, homme de bien, à qui je donnai ma *Genève religieuse* et ma brochure contre N..., et qui me donna en échange un ouvrage de lui. Comme il m'apprit qu'on m'avait calomnié à Paris, je lui remis, le lendemain de notre entrevue, un petit mémoire qu'il communiqua ensuite au préfet. Ce préfet était M. Decazes, frère du ministre de ce nom.

Une chose assez singulière, c'est qu'il semblerait, à en croire un des rapports que j'écrivais plus tard, que ce maire qui me recevait maintenant si bien, s'était d'abord laissé entraîner à apostiller une pétition adressée au préfet pour me faire chasser de Strasbourg.

Quoi qu'il en soit, les démarches se croisèrent ; et M. Decazes écrivit au maire, en réponse à mon refus ci-dessus et malgré ce refus, que je pouvais rester à Strasbourg. Quant à l'autorisation de tenir des assemblées

1819 publiques, le maire me dit qu'il devait en référer à Paris — mesure qui n'est nullement ni dans les lois ni dans les usages.

Voyant toutes ces lenteurs, je résolus de parler au préfet lui-même, et pour cela de lui écrire d'abord quelques lignes. Voici cette lettre, que je rédigeai, comme le raconte mon journal, après avoir jeûné et prié, et en comprenant qu'il me fallait ici sortir de l'élément des lois humaines *(mich aus dem Bezirk der menschlichen Gesetze herauswinden)*.

« *A Monsieur le préfet du département du Bas-Rhin.*

» Monsieur le préfet,

» Il est bien douloureux pour moi d'éprouver si souvent combien les meilleures choses ont de peine à se faire jour parmi les hommes.

» On craint de m'accorder la demande que je viens de faire, de pouvoir tenir ici des heures d'édification publique ; et on fonde cette crainte sur la supposition des troubles qui pourraient en naître ! Il n'entre point dans l'esprit de ma vocation de me donner beaucoup de mouvement pour parvenir à mon but : Dieu n'a pas besoin des hommes : ce sont eux qui ont besoin de lui. Je ne ferai donc à cet égard, pour toute tentative, Monsieur le préfet, que vous exposer en peu de mots la nature de mon but.

» La religion chrétienne est plus ou moins dépravée dans toutes les communions : le but simple de tous les chrétiens est de travailler à son rétablissement. En Christ il n'y a ni Catholiques, ni Protestants ; il s'agit de produire dans l'homme un nouvel être, de rétablir en lui l'image de Dieu.

» Si les gouvernements temporels prétendent ne pouvoir entrer dans des détails à cet égard, Notre Maître, de son côté, entre encore bien moins dans les calculs bornés d'hommes qui ne regardent qu'à ce qui est terrestre. Il veut, lui, que son Église aille son chemin ; et rien ne l'en empêchera. Il est la pierre qui écrase ceux qui essaient de se heurter contre elle.

» La religion qu'il nous a enseignée est toute sainteté, amour et justice. Elle n'a jamais produit de troubles que lorsqu'on a voulu arrêter son cours ; mais alors elle ne connaît pas d'obstacles ; et la compression

ne retarde l'éclat que pour le rendre d'autant plus grand. *Laissez la libre;* 1819
et cette vapeur, si terrible lorsqu'on la gêne, monte paisiblement vers le ciel sans aucun bruit.

» Pourquoi ne pas laisser se purifier à la pensée des choses éternelles des hommes qui seront toujours, dans ce cas, le modèle des autres ? Ce ne sont pas les hommes pieux, mais les incrédules, qui ont fait et qui *feront encore* les révolutions.

» Je conçois facilement qu'au milieu de la foule de vos occupations temporelles, vous puissiez, M. le préfet (je vous le dis, sans que cela porte en mon cœur la moindre atteinte au profond respect que je vous dois), vous puissiez, dis-je, quelquefois perdre de vue ces vérités qui sont du ciel ; mais si notre Sauveur vous a fait la grâce d'être du nombre des siens, il suffira de ce seul mot pour vous rappeler que « tous les » genoux doivent se ployer devant lui. »

» Qui vous reçoit me reçoit, a dit Jésus à ses apôtres ; mais qui vous rejette rejette celui qui m'a envoyé. »

» Je vous donne par cette lettre une idée de la manière dont je crois devoir servir Dieu : j'espère que tout le reste de ma conduite vous montrera que je sais aussi rendre à César ce qui est à César.

» Veuillez agréer, etc.

» A. Bost. »

J'avais résolu de porter cette lettre moi-même. Quand je l'eus achevée, j'élevai encore une fois mon cœur à Dieu, et relus mon psaume 37, que j'ai si souvent lu dans des occasions pareilles, et dont les versets 5 à 7 allaient si bien à ma position ; puis je me mis en chemin, pensant continuellement à ce beau cantique des Frères moraves :

Ton sang que mon besoin réclame
Fait l'unique objet de mon âme.
Ah ! quand pourrai-je entièrement
Me perdre dans cet élément !

Je dus remettre ma lettre à un employé de la préfecture. Mais dès le lendemain je reçus une invitation du préfet à me rendre auprès de lui. M. de Châteaubriand, tout Français qu'il était, a dit quelque part que c'était en

Angleterre qu'il fallait aller chercher le type du parfait gentilhomme : je demanderais la permission de mettre au même rang quelques Français, et en particulier M. Decazes. J'ai bien vu d'autres préfets encore et d'autres hauts fonctionnaires ; mais aucun qui eût le ton aussi parfaitement poli que celui de Strasbourg. Peut-être ma lettre, toute simple qu'elle fût, l'avait-elle bien disposé envers moi : le fait est qu'il me reçut avec beaucoup d'égards ; et nous parlâmes longtemps de mon objet. Mais il en revenait toujours à ses lois ; et je finis par lui dire que tous ses raisonnements ne pouvaient justifier à mes yeux un refus, et que je demandais en fin de compte un oui ou un non. Il me dit, comme le maire, qu'il devait en référer à Paris. Alors je lui demandai encore, avec une bonne foi qu'il dut trouver un peu niaise, si je ne pourrais pas avoir plusieurs fois par jour des réunions composées chaque fois d'un personnel différent. Il était clair que je le pouvais : mais il n'eut pas la générosité de me le dire ; et il me répondit simplement « que cela » me regardait ; qu'il n'était pas le commissaire de police » de mon quartier. » — Et nous nous quittâmes.

« Dès-lors, continue mon journal, je multipliai en effet le nombre de mes assemblées. J'en ai quatre le dimanche, seize en tout par semaine ; puis, encore chez moi, six heures de distribution des saintes Écritures. Les catholiques viennent en foule me demander des Nouveaux Testaments « *um ihre Kinder z' amusiere,* » pour amuser leurs enfants, disent-ils ; ce qui me fournit une occasion de leur dire que ce livre a un tout autre objet. Je me note le nom et la demeure de tous, pour aller ensuite vérifier l'usage qu'ils font de ce livre. Les membres de mes différentes réunions me témoignent une vive affection, et mettent à ma présence dans cette ville un prix qui me fait honte, quant à moi, mais me réjouit

pour eux. Il m'est doux de dire (et doux de transcrire 1819
ces mots à ce moment, en 1852) que les membres les plus zélés et les plus vivants de mes réunions sont en même temps des personnes qui fréquentent l'assemblée des Frères moraves. Ils ont apporté, sans que j'eusse seulement songé à la chose, une boîte pour faire, à la fin des assemblées, des collectes volontaires en faveur de la société continentale; et ils y ont déposé déjà plus d'une généreuse contribution. Une des jardinières de Strasbourg a fait faire à ses frais l'un des bancs dont nous avons besoin; tous, en un mot, se montrent réellement bien disposés. — Enfin j'ai encore cinq assemblées par semaine pour les enfants. »

C'est par ces mots que se termine le dernier des documents qui me restent sur ma mission de Strasbourg. Je demeurai en paix dans cette ville jusqu'au mois de mai de l'année suivante, continuant les travaux que je viens d'indiquer, visitant Ekbolzheim et quelques autres endroits, plus ou moins régulièrement, faisant de temps à autre quelque connaissance nouvelle, et distribuant des bibles et des traités.

Au nombre des connaissances que je fis à cette époque, je dois compter le ministre Ehrmann, qui fut placé plus tard dans le département des Hautes Alpes; il parcourait l'Alsace avec les quatre ou cinq poches de son habit et le fond de son chapeau pleins de traités; et il faisait, dans sa simplicité rustique, beaucoup de bien. Il est mort il y a quelques années. Il avait toujours pratiqué le contre-pied du luxe et des belles manières; mais ce n'est pas de cela qu'il se sera repenti à sa dernière heure.

Ma position pécuniaire fut adoucie au bout de quelque temps, comme on l'a vu, par une légère augmentation dans mon traitement; mais nous restions cependant très-gênés. En même temps, je souffrais toujours de douleurs

1819 d'entrailles, souvent très-vives. Je me rappelle en particulier un soir où, me croyant incapable de tenir ma réunion habituelle, je résolus de la renvoyer ; mais je voulus auparavant laisser à mes auditeurs quelques bonnes paroles, que je leur adressai debout, appuyé sur ma chaise, comme prêt à finir à chaque instant ; puis, de parole en parole, je me trouvai moins mal, et j'allai jusqu'à la fin.

En général ma position temporelle continua d'être assez pénible, je puis même dire douloureuse. A une légère différence près, nos peines et nos privations à Strasbourg restèrent telles que je les ai décrites précédemment : ardente convoitise ou plutôt besoin pressant, faim et soif d'un séjour à la campagne ; ravissement à la vue lointaine des Vosges ou de la Forêt noire ; délices, trop rares, d'une courte promenade au Contade ou au bord d'un ruisseau, dans les beaux environs de la ville ; fatigue physique et fatigue morale, souvent excessives. A côté de cela, et comme faible compensation, quelques-unes de ces joies que donnent, même au sein de la pauvreté, deux jeunes enfants intelligents, de trois et de cinq ans ; et, de plus en plus, vers la fin de notre séjour, les soulagements que nous trouvions dans l'affection et la société, soit de la dame que j'ai déjà mentionnée quelquefois, soit de quelques autres de nos relations, et particulièrement de la chère famille Le Grand. — Il faut, chers amis Le Grand, que vous preniez votre parti de vous voir ainsi nommer : je ne puis me taire sur ce point ; et je m'en tairai encore bien moins dans l'autre vie.

Voilà ma mission de Strasbourg. Je refusais plus haut d'appliquer à l'un de mes actes de sévérité une parole où Néhémie rendait témoignage à ses œuvres ; mais, si je regarde aux intentions, ma conscience me permet de revenir à sa parole, pour l'appliquer à cette mission

dans son ensemble, comme à tout le reste de ma vie 1819
publique. Oui, en tout cela « j'ai agi dans ma bonne et sincère... affection pour la maison de mon Dieu, et pour ce qu'il est ordonné d'y faire » (Néh. 13, 14).

On m'a souvent reproché d'avoir continuellement changé de lieu pendant toute ma vie. Mais une accusation générale est sans aucune portée. Le lecteur verra de lui-même, chemin faisant, les raisons toujours fortes et presque toujours obligatoires, qui ont causé chacun de mes déplacements, même à l'époque où je n'ai plus été missionnaire proprement dit. A combien plus forte raison me sera-t-il facile de légitimer ces déplacements pour les temps où je l'étais! Ainsi, par exemple, quant à mon passage de Strasbourg à Colmar, quoi de plus simple, quand vous avez semé ou, si l'on veut, allumé le feu, dans un endroit, que d'aller semer ou allumer le feu dans un autre? Je ne verrais d'absurdité chez un missionnaire que de rester toujours à la même place.

Je ne quittai donc nullement Strasbourg à la légère; ce fut pour aller travailler ailleurs. Mais il est vrai aussi que ce fut très-volontairement, et nullement par suite d'aucun ordre que j'eusse reçu de l'administration, comme voulurent le faire croire de bonne heure mes adversaires. J'ai à ce sujet une attestation que je demandai plus tard au maire de Strasbourg, quand j'appris qu'on répandait le bruit de mon expulsion. On trouvera sa lettre, pleine de bienveillance, dans le livre suivant.

Je me décidai donc, dans le courant de l'hiver, à aller m'établir au printemps à Colmar, et à partir pour cela dès les premiers jours d'avril. Mais, au moment de partir, nous éprouvâmes un singulier retard. Nos malles étaient faites et fermées; notre demeure n'avait plus guère que les quatre murailles; lorsque, deux jours avant notre départ, sans aucun symptôme précurseur, ma femme est

1819 prise, au milieu de la nuit, et deux mois avant le terme des douleurs de l'enfantement. Je me lève; je vais averti de ce cas la dame qui était pour nous, dans Strasbourg autant qu'une mère : on trouve sur le champ une sag femme, puis une garde-malade, puis une nourrice ; tou cela était chez nous à six heures du matin, avec toute les provisions de linge, de nourriture et de médicament nécessaires dans un cas pareil ! A peine si un roi serai mieux servi ! Admirables soins du Seigneur et de se enfants pour tous les cas où leur intervention est réelle ment nécessaire ! — Du reste l'enfant n'était pas né viable c'était une petite fille, qui mourut au bout de dix jours Trois semaines après nous partions.

Mais avant d'aller nous fixer à Colmar, nous devion aller chercher à Genève le cher enfant que nous y avion laissé ; ce fut donc vers cette ville que nous nous diri geâmes, en emmenant avec nous, jusqu'à Berne, deu jeunes filles de nos amis. L'une d'elles avait ses parent à Vabern, près de Berne ; et ces parents eux-même étaient de la famille de nos meilleurs amis de Strasbourg nous fûmes reçus par eux avec une hospitalité qui s répéta dès-lors à tous nos passages ; et cette relatio est restée pour nous l'une de celles qui dureront à jamais.

Douce mission de Strasbourg ! Doux souvenirs !

LIVRE VIII.

MISSION DE COLMAR.

DE 1820 A 1822 (DE 30 A 32 ANS.)

SECTION 1re. — Bâle. L'hospitalité, signe de piété. — A Genève. — L'évangile dans une romance. — *Beau temps du réveil de Genève.* — Mes dispositions d'alors. — Je vois approcher l'antinomianisme.— Renoncement *méthodiste.* — *Orthodoxie sans renoncement au monde.* — Nouveau départ de Genève.— Seul dans ce monde.— *Une belle conversion.* — Joies religieuses à Berne et à Vabern.— Elles ont presque disparu. *Il faut recommencer.* — Mysticisme. — *Arrivée à Colmar.* — *Alors et à présent !*

SECTION 2. — Travail intérieur. Recherches. — Doutes. Mélancolie. — Douceurs mêlées à ces peines.— Mes journaux personnels.— Grandes dispositions.— *Aversion pour l'esprit clergé* et pour la *piété de bon ton.* — Visites dans le département et au loin. — Je répands la bible et autres écrits religieux.

SECTION 3. — Heureuse perspective à l'arrivée.— *Sulzern.* — Je prêche dans le temple. — Je visite les pasteurs, et plusieurs curés du département. — Joie d'un pasteur. — 1500 traités de Londres. — Fermentation religieuse.— J'imprime le *Voyage du chrétien.*— *Lettre de Boos* à moi. — Nouvelles de Gossner. — *Lettre au préfet.* — *Je visite la prison.* — Calomnies du président du Consistoire contre moi. — On me retire la permission de visiter la prison.— *Lettre au maire.*— Las du *Christianisme des ménagements.* — *Le jeune Bott* (mon successeur actuel).— Lui et ses amis B... et Ch...— L'œuvre *en pleine prospérité.* — Obstacles et ma résistance. — *Progrès* de l'Alsace.— Les missions de nos jours encore charnelles. — Apprécient trop les effets de civilisation.— Visite à *Glay.*— Pasteur Jacquet.— 1re visite à *Guebweiler.* — Une conversion. — Nouvelle visite à *Guebweiler.* — *Les riches fabricants y assistent.* — Prédication en leur présence. — Scène à la suite. — Bénédiction croissante. — Visites dans des hameaux isolés. — Nouvelle lutte.— Ma brochure : *Ueber einen Brief.*— Son occasion. — Idée générale de l'ouvrage. — *Visite à Strasbourg.* — Nouvelle tentative des adversaires. — Réponse à ma lettre. — Ma réplique : *Qu'est-ce que l'évangile ?* — Traduction du *Catholicisme primitif.* — Travaux des frères Pyt, Neff et Cook.— *Lettre du maire de Strasbourg* en ma faveur. — Mon traité : *Einziger Weg.* — Le jeune *Bott* vient *demeurer chez moi.* — *Anecdotes de famille.* — Naissance de mon

Samuel. — Notre amie *Concorde* Bein. — *Naissance du colportage.* — Mon beau-frère Pyt et moi y songeons en même temps. — *Premier colportage en Alsace.* — Mention à Exeter-Hall. — *Journal* de mon colporteur. — Anecdotes. — *Alors et à présent.* — Prédication à Riquewihr. — En chaire sans costume ! — Ma brochure sur l'*Adoration de Marie.* — Visite à Genève. — *Ordre de quitter la France.* — Impolitesse gratuite du préfet. — Cadeau « secret » d'un sou. — Le jeune Bott me remplace. — *Beaux souvenirs ! Beaux désirs !* — Famille Le Grand. — Beau temps (vu de loin).

SECTION PREMIÈRE.

Visite à Genève. — Neufchatel et Berne. Arrivée à Colmar. — État religieux de cette ville lors de mon arrivée.

1820 Pour nous rendre à Genève nous traversâmes encore une fois ce Bâle où nous avions tant d'amis, mais où pourtant nous logions, alors, encore à l'auberge. Ce n'est pas sans intention que j'ajoute ces derniers mots. L'hospitalité étant un des devoirs recommandés par l'Écriture, et une suite bien naturelle de l'amour fraternel, elle est l'un des éléments d'après lesquels on peut mesurer le degré de piété qui règne dans un lieu et en un temps donné. Quant à celui qui en est l'objet, elle est une grande douceur, surtout s'il est pauvre ; et j'ajoute ce dernier mot sans façon, parce qu'il est plein de vérité et de réalité. Je le répète : à moins d'avoir été pauvre soi-même on ne se figure pas combien les peines matérielles qui résultent de la gêne pécuniaire, ajoutent aux peines morales : le sentiment de l'isolement en particulier devient souvent pénible au plus haut degré. Je logeais alors souvent à la *Tête-d'Or*, auberge de troisième ordre ; et je ne puis revoir cette enseigne sans qu'elle me rappelle tous les souvenirs de l'époque.

A Vabern, près Berne, nous vîmes la chère famille

dont j'ai parlé à la fin du livre précédent : puis nous ar- 1820
rivâmes à Genève, où nous passâmes environ deux mois, ma femme logeant alors aux Pâquis chez sa mère avec mes deux enfants, et moi chez un frère en ville.

Cette époque s'embellit dans mon souvenir par une de ces histoires d'enfants qui vont devenir de plus en plus fréquentes.— J'arrivais un jour, de la ville à la campagne, lorsque je trouve à l'entrée de la maison mon petit John, alors âgé d'environ quatre ans, me montrant triomphalement une feuille de maculature qui avait traîné par la cuisine : « Vois-tu, papa ! » — C'est bon, c'est bon ! lui dis-je, un peu pressé. — Mon petit homme se campe devant moi, et d'un ton indigné : « Tu n'aimes pas le bon Sauveur ! » — Sur une pareille interpellation il fallut bien se rendre ; et je me mis à lire ce papier. — « Hein ! le bon berger, » me dit-il avec joie ! — C'était une mauvaise romance de quelque berger avec sa bergère ; mais le cher petit ne connaissait encore d'autre berger que notre Sauveur ! C'était l'interprétation pieuse du cantique des cantiques.

Peut-être l'époque où je place cette historiette est-elle un peu anticipée, car l'enfant n'aurait pas même eu les quatre ans que je viens de lui donner ; mais je ne saurais pourtant où la placer plus tard, vu qu'elle eut bien lieu à Genève et vers ce temps.

J'arrivai à Genève au milieu du mouvement de fermentation qui agitait encore le réveil religieux de cette ville. L'église du Bourg-de-Four et M. Malan prêchaient sous l'opprobre, mais dans la joie : ce dernier venait de publier son *Horloger de Genève*. La nouvelle église, celle du Bourg-du-Four, n'avait pas entièrement fixé ses principes : mais elle entrait graduellement dans le système pondérateur auquel elle s'est arrêtée entre le calvinisme rigide des Anglais et l'esprit morave. Puis une grave

1820 question, celle du baptême des adultes commençait aussi à l'agiter vivement, pour quelques années.

Pour ce qui me concernait, je vivais toujours dans les dispositions où l'on m'a vu depuis longtemps, c'est-à-dire dans le tiraillement des vues dogmatiques, et surtout sous l'influence de cette mélancolie qui ne m'a jamais entièrement quitté, mais qui me tenait dans ces années d'une manière plus vive. J'en vois l'expression dans mon journal du 10 juin 1820, jour auquel je complétais la trentième année de ma vie. Ces extraits n'ayant rien de trop intime, je les donne à la fois sans gêne et sans prétention, comme faisant partie de mon histoire :

« Genève, 10 juin 1820, jour anniversaire de ma naissance.

» Mon Dieu ! tu sais qu'on est inégalement disposé. Me voilà au bout d'une des plus grandes journées de ma vie ; et je suis presque tout ordinaire ! pensant à de grandes choses et ne sentant rien avec vivacité !

» *Quantum mutatus ab illo !* Que de changements ! que d'alternatives ! quelles variations dans cette première, — hélas ! ajouterai-je ? et plus belle — moitié de ma vie qui vient de s'écouler ! Non j'aime à croire que ce n'aura pas été la plus belle à tes yeux, o mon Seigneur et Sauveur ; et qu'au contraire tu me donneras de plus en plus un nouveau cœur pour te servir et pour garder tes commandements avec joie et avec amour !..

» Que de tableaux dans le passé ! Et combien mon âme n'a-t-elle pas vécu, en son temps, de passions profondes et vives ! Ce volcan a jeté ses flammes ; et maintenant il semble éteint ! Mais peut-être, o mon Dieu, l'activité de ces flammes n'a-t-elle été interrompue que parce que tu les conduisais par des passages souterrains quelque autre part, pour utiliser leur explosion. Ta volonté soit faite ! Tu m'as fait de cruelles peines, o mon Dieu ; et j'ai quelque pressentiment que tout n'est pas fini ; mais ta volonté soit faite ! Abrège cependant, s'il est possible ; et rends-moi la joie de ton salut, de même qu'à tous ceux que j'aime.... Bon Dieu ! où sont ces temps où je lisais avec mon père le *Voyage du chrétien*, et où nous fondions en larmes dans la semaine sainte !...

» Mon Dieu ! tu me rendras bien aussi les forces du travail : je l'attends de toi ! Accoutumé à ne plus travailler tard, je termine ici pour ce

soir, et désire que le sentiment de ta présence m'accompagne au lit, et 1820
me réveille demain dès l'aube du jour. »

« 11 juin.

» Matin : J'ai là devant moi un bouquet de fleurs qu'on m'a données hier : il me rappelle de bien beaux jours passés. Des fleurs ! Hélas ! il y a bien des années que je ne sais plus guères ce que c'est, en aucun sens !.... Mais chaque chose a son temps. Mon bon père qui en a tant eu, en tout sens, éprouve bien aussi que si l'on s'y attache trop fortement, Dieu sait nous ramener ! Mais il a le cœur plus doux que moi. Il supporte mieux, et oublie mieux.

» Dieu n'a pas voulu que je trouvasse le bonheur ici-bas ; pour me forcer à le chercher en lui. — Qu'il me le fasse donc trouver ! »

A la date du 25 juin, je trouve un autre passage, que je donne pour capital dans l'histoire de mes dispositions religieuses. — J'étais alors encore en visite à Genève ; et je voyais se confirmer l'observation que j'avais déjà faite, que pendant mon absence à Moutiers, et sous l'influence de MM. Haldane et Drummond, le réveil avait dévié de la ligne sentimentale et pratique qu'il avait d'abord suivie, pour prendre une direction plus dogmatique et en quelque degré entachée d'antinomianisme. Une petite discussion sur l'emploi de certaines collectes m'avait un peu refroidi avec mes collègues Gonthier et Guers ; puis l'affaire s'était arrangée ; mais il en resta quelque chose. Voici ce que j'écrivais :

« .... Il n'existe plus de brouillerie ; *mais le coup-d'œil que j'ai donné sur la faiblesse des dispositions de mes frères quant au renoncement complet (méthodiste) du monde*, m'a laissé une forte impression d'éloignement... J'ai ouvert les yeux sur un ami, — et sur bien d'autres choses !... Et je compte, hélas ! partir pour Colmar dans quelques jours ! »

Ce passage, dis-je, de mon journal marque nettement le point de vue sous lequel je n'ai jamais cessé de considérer le Christianisme. Depuis lors, et n'ayant jamais pu atteindre pratiquement cette « renonciation totale et

1820 douce » à laquelle je rêvais déjà à 20 ans, avant d'avoir lu ces mots dans Pascal, il a fallu me rendre de guerre las, et comprendre par moi-même ce que c'est qu'un chrétien médiocre, un chrétien encore plus ou moins attaché à ce monde, quoique sincère dans son aspiration à plus de fidélité ; il a fallu convenir qu'on pouvait être sauvé et pleinement accepté de Dieu en disant encore souvent : « Je fais le mal que je ne voudrais pas, et je ne fais pas le bien que je voudrais ! » Mais je ne puis être joyeux dans cet état ; et je n'envie pas non plus la joie de ceux qui savent s'y trouver heureux.

J'appelais le renoncement complet un renoncement *méthodiste*, parce que mon âme qui haletait après l'idéal avait besoin de voir cet idéal réalisé quelque part ; et que je ne connaissais alors dans la communion protestante que le méthodisme, soit de Whitefield soit de Wesley qui me parût répondre pleinement à cette soif de mon cœur. Je dis le méthodisme de ces deux hommes ; j'aurais pu y joindre celui de quelques ames d'élite de tous les partis : mais à cette époque je ne les connaissais pas encore.

Le réveil n'a pas voulu entrer dans cette voie de renoncement au monde : cette dernière expression même y est peu usitée ou presque rejetée ; et la chose l'est encore plus. L'esprit humain oscillant toujours entre la loi et la grâce, on s'est jeté de préférence du côté de la grâce : c'est plus commode ; mais je n'ai jamais cessé de protester contre ce défaut d'équilibre ; et c'est l'un des points sur lesquels il me serait facile de montrer s'il en valait la peine, que j'ai été constant et persévérant dans mes vues.

En disant « c'est plus commode » j'ai eu l'air d'user d'une expression ironique. Mais j'ai parlé très-sérieusement. Un des hommes les plus distingués d'entre ce

calvinistes auxquels je fais allusion, employa un jour 1820
lui-même et sans aucune intention ironique, une expression qui a beaucoup de rapport avec la mienne. Je lui demandais pourquoi il n'attaquait jamais les pasteurs de Genève que sur leur arianisme et leur socinianisme, au lieu de leur reprocher d'être mondains et de n'être pas convertis.— « Ah ! me dit-il, il est *plus facile* de prouver qu'un homme est arien que de prouver qu'il est mondain. » — Je crois qu'il y avait dans cette parole une fâcheuse vérité ; c'est-à-dire que, quand les chrétiens vivent eux-mêmes d'une vie qui diffère peu de celle des mondains, il est en effet très-difficile de faire comprendre à ceux-ci qu'ils sont dans une mauvaise voie ; — mais si les chrétiens vivaient davantage dans le renoncement au monde, il serait très-facile au contraire de prouver que leur vie est plus conforme à la vérité divine que celle des mondains. Or je crois qu'il est bien plus important d'être dans le vrai quant à la conversion et à la sainteté de la vie que dans ce qui concerne les vues simplement spéculatives.

Mais rentrons dans l'histoire.

Je repartis de Genève le 7 juillet avec ma femme, mes trois enfants alors vivants et une domestique, traversant de nouveau Lausanne, Neufchatel, Berne et Bâle, au milieu de ce mélange d'impressions douces ou douloureuses dont la mention répétée peut lasser le lecteur, mais qui formait alors le fond de ma vie.

Au nombre des impressions douloureuses je rangeais tout à l'heure la vie d'auberge, et le sentiment d'isolement qui en résulte pour le pauvre, qui ne se voit pas toujours bien accueilli. Ce sentiment d'isolement était encore aggravé par d'autres circonstances. J'avais soif de communion fraternelle, soif de trouver de la piété chez les autres comme j'en avais soif pour moi-même ; mais,

1820 n'appartenant à aucun parti, je trouvais la plupart des chrétiens ou froids ou contenus. Mes collègues avaient peur de moi, comme s'ils s'étaient sentis à côté d'une mine qui va sauter : l'affection de quelques autres semblait empreinte de pitié; en un mot, je vivais comme étranger et voyageur.

D'un autre côté, il est vrai, j'éprouvais quelques jouissances bien vives en ce que je faisais alors des connaissances qui me sont restées précieuses, et que je voyais s'opérer quelques-unes de ces conversions réelles et vives qui sont devenues bien plus rares en nos jours. J'eus un cas de ce genre dans une des villes que je traversais alors. Neff avait peut-être déjà paru dans le pays : il s'y trouvait aussi une demoiselle anglaise qui faisait beaucoup de bien : un frère fidèle rendait témoignage de son côté; et la famille dont je vais parler, déjà pieuse avant l'éclat du réveil, je crois, était entrée avec joie dans ce mouvement. Il n'y avait que le chef de cette famille, homme d'ailleurs excellent et même pieux, mais maladif et souffrant, qui ne pût suivre les siens dans cette voie. Je ne fais que répéter ici les expressions dont il se servit lui-même plus tard. Sa femme, ardente à gagner son mari, comme le sont tant de femmes chrétiennes, m'accueillait dans la maison, et demanda un jour à ce dernier d'avoir une conversation avec moi. Cet homme respectable y consentit : et ce ne fut pas sans émotion que la famille nous vit ou nous sut réunis pour un objet semblable. J'ai peu vu d'entretiens aussi remarquables que celui-là par sa simplicité, son calme et son succès. M. N...., dont il n'y aurait aucun inconvénient à dire ici le nom, mais dont le nom ne fait non plus rien à la chose, commença par me dire avec l'humilité vraiment extraordinaire qui le caractérisait, qu'il était bien aise d'avoir avec moi un moment d'entre-

tien pour essayer si je ne pourrais lui expliquer la pénible 1820
discordance qu'il remarquait, quant aux choses religieuses, entre lui et le reste de sa famille, à laquelle il ne pouvait d'ailleurs (ajouta-t-il) rien reprocher. « C'est, me dit-il, comme une nouvelle langue qu'on parle autour de moi : et je me sens comme étranger au milieu des miens; je vois bien que cette doctrine n'est pas nouvelle, car vous n'invoquez que des livres anciens et nos livres les plus respectés : je serais donc bien heureux si vous pouviez me dire ce que je dois penser de tout cela. » Puis il me présenta successivement quelques points sur lesquels il demandait des éclaircissements, et quelques objections, à chacune desquelles je répondis de mon mieux. Il se montra satisfait de chacune de mes réponses; et sa dernière difficulté fut celle-ci : « Si d'un côté nous » devons naître de nouveau, et que de l'autre nous ne » puissions nous donner cette grâce nous mêmes, que » voulez-vous que je fasse? » — « Cela vous tombe d'en haut, lui dis-je, en même temps que vous recevez l'évangile. » — Il parut frappé de ce mot; et au bout d'un moment il me dit avec cette humilité dont je viens de parler : « Eh bien Monsieur, il me semble que vous m'avez satisfait sur tous les points; mais vous *me permettrez* bien d'attendre jusqu'à demain matin pour réfléchir sur tout cela, et avant de vous donner une réponse définitive. » — On conçoit aisément quelle fut ma réponse à une demande pareille, et à un homme si respectable. Je quittai la maison quelques moments après, et je dus partir dès le lendemain matin pour continuer mon voyage. Mais ce digne père de famille n'attendit pas même au lendemain pour reparaître au milieu des siens, comme on me l'a raconté depuis, plus d'une fois, et pour leur faire, les larmes aux yeux, des excuses sur ce qu'il prétendait leur avoir témoigné d'humeur ou de mécontentement à

1820 l'égard des choses religieuses. La scène fut, à ce qu'on me dit, profondément émouvante, et cela se conçoit : une famille depuis quelque temps désunie, se trouvait unie de nouveau, et unie dans la vérité divine.

Plus tard, et pendant plusieurs années, lorsque je passais par cette ville, et que j'étais devenu un objet d'inquiétude pour les magistrats qui ne comprenaient pas le mouvement religieux, ce digne chef de famille m'accueillit chez lui ; et malgré la faiblesse apparente que lui donnaient de continuelles souffrances, il eut le courage de confesser ainsi Jésus dans un de ses membres persécutés, et de me loger dans sa maison, magistrat lui-même, à une époque où le séjour dans la ville m'était interdit. Il est décédé depuis plusieurs années : mais sa famille continue à rendre témoignage à l'évangile, plus encore par ses œuvres qu'en paroles ; je suis heureux qu'elle me permette de compter tous ses membres parmi mes plus chers amis.

Au nombre des détours que nous faisions dans la Suisse française et sur les confins de la Suisse allemande pour nous rendre à Colmar, je dois encore compter quelques jours pleins de douceur, que nous passâmes à Vabern, près de Berne, chez cette famille déjà mentionnée précédemment. Comme la distance des temps et l'âge de l'historien pâlissent toutes choses ! Un peu plus de fatigue, et j'allais oublier de décrire les joies et les douceurs de ces traversées et de ces séjours, qui se répétèrent dès-lors pendant quelques années ! Sans doute, et j'en suis déjà convenu, tout le bruit du réveil portait amplement le caractère de la jeunesse ou même de l'enfance : le moindre pasteur en tournée devenait un missionnaire ; son passage était un évènement, presque un météore ; vîte on convoquait une assemblée : on se trouvait 20, 30, 50, 100, 200 personnes pour entendre avec joie, comme

une grande nouveauté et comme une merveille, cet 1820
évangile que nous savons maintenant par cœur,—hélas! oui, que nous savons par cœur, bien plus encore que nous ne l'avons dans le cœur! Que de chers amis et amies qui se trouvaient là réunis au premier signal, dont plusieurs sont morts, depuis cette époque, d'autres se sont refroidis, et quelques-uns même peut-être sont presque devenus des adversaires! O flétrissure de tous les rêves du cœur! flétrissure même... Mais non j'allais dire, même des rêves les plus nobles et les plus spirituels; mais cela ne peut être : ce qui se flétrit c'est ce qui est du sens charnel, ce qui est illusoire, ce qui ne peut supporter le feu de l'épreuve. Nous aimions alors ceux qui nous aimaient, ceux qui volaient au-devant de nous, ceux qui partageaient toutes nos vues, ceux qui ne nous offensaient pas... Et puis les amours-propres, étourdis par le premier feu de la conversion, ont commencé à revivre, les divergences sont survenues, les vues, les malheureuses vues ont varié; que dis-je! on a peut-être recommencé à chercher les grandeurs de ce monde, — dirai-je même, à faire de la piété un moyen de s'enrichir? Alors Dieu a retiré sa bénédiction! Alors on a follement cessé de s'aimer, parce qu'on a oublié que l'amour chrétien est pur, avant même d'être pacifique, et qu'il consiste tout particulièrement en support et en pardon : les fêtes ont fini : on s'est mis à étudier et à discipliner; on est devenu théologiens et grands hommes; et, avec l'enfance, ont fini les joies de l'enfance... Il nous faut maintenant conquérir les joies plus sérieuses et plus grandes de l'âge mûr, celles que Dieu répand dans les cœurs vraiment doux, vraiment purs, vraiment humbles; c'est-à-dire qu'il nous faut presque recommencer toute l'œuvre, et la recommencer mieux.

Mais, il y a trente ans, tout cet avenir et ces sévères

1820 leçons étaient encore cachés à nos yeux; on en était l'éclat du printemps.

Ce n'est pas cependant qu'on ne vît déjà pousser le germes des divergences futures. Berne, très-particuliè rement, comme situé au centre de la Suisse, au croi sement de toutes les routes de ceux qui voyageaien dans des vues religieuses, Berne était exposé plus qu d'autres à ce flux et reflux des différents systèmes théolo giques; et je me rappelle que je ne tardai pas à éprouve quelque honte à me voir l'un de ceux qui venaient, mêm sans le vouloir, mais par le fait, se disputer les esprits e les cœurs dans cette ville. Outre les éléments diver qu'elle renfermait déjà dans son sein, et dans leur nombr ses deux pasteurs français, cette ville voyait apparaîtr tour à tour M. Malan, un frère morave qui y faisait se petites visites sémestrielles, le pasteur Demellayer, Gans moi, et quelques autres chrétiens ou docteurs plus o moins mystiques. Souvent même ces hommes si diffé rents se rencontraient au même moment, et étaient reçu dans une même maison hospitalière. Je me souvien m'être ainsi trouvé un jour à Vabern avec un de ce frères qui prenaient eux-mêmes le nom d'Intérieurs Au milieu d'une conversation générale très-enjouée e très-gaie il ne disait mot depuis longtemps. Je lui e fis l'observation : « Que dites-vous donc, mon frère? » — *Sterben, sterben, und immer wieder sterben!* (Mouri mourir, et toujours mourir!) me répondit-il. — O comprend qu'il parlait de cette mort à soi-même laquelle la bible nous appelle en effet, mais sur laquell quelques mystiques insistent trop exclusivement. J'avai embrassé de bonne heure le principe salutaire de n jamais former ni admettre une doctrine qui ne s'expri merait pas dans les termes mêmes de l'Écriture; et j répondis en conséquence à notre frère, que s'il s'agissa

d'un point à mettre particulièrement en saillie, nous 1820
devions plutôt dire selon l'Écriture : « Croire, croire, et toujours croire. » (« Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu » verras la gloire de Dieu? ») Sans doute j'étais loin de rejeter l'idée de notre frère; mais il reste vrai que c'est de foi, et non de mort que l'Écriture nous parle comme de la disposition qui renferme et résume toutes les autres.

Après quelques jours de repos et de jouissance fraternelle, il fallut se quitter de nouveau; et j'arrivai heureusement, vers la fin d'août, à Colmar, où mes amis de Strasbourg et de Berne m'avaient donné l'adresse d'une ou deux personnes que je pouvais regarder comme pieuses. *Rari nantes!*

Selon mon habitude j'allai aussitôt voir les pasteurs, dont un seul professait l'évangile, et même assez faiblement. J'allai aussi voir le curé; et je me rappelle la suffisance risible avec laquelle ce dernier, au lieu de me savoir gré de ma visite toute bienveillante, m'insinua qu'il me surveillerait. « J'ai appris votre arrivée dès le jour même, » me dit-il. Puis un moment après : « Tous mes catholiques sont bons catholiques : ils ont la foi (ce qu'on appelle *donum fidei;* ajouta-t-il en latin); et ils seraient tous prêts, du premier au dernier, à se battre pour leur religion. »

On a peine à comprendre comment un homme peut s'imaginer qu'il dit de belles choses en tenant de pareils propos. Je n'y répondis pas un mot.

Mon séjour à Colmar a été de deux ans; et je trouvai pendant tout ce temps là le sol bien dur. Quel contraste avec l'état actuel! Lors de mon arrivée en 1820, le président du Consistoire était un ennemi ardent de l'évangile, qui, pour des raisons inutiles à indiquer, a dû finir par donner sa démission; un autre, quoique de

1820 mœurs honnêtes, n'était pas évangélique; et le troi sième, qui l'était, manquait totalement du don de prédication. Tous ceux qui l'ont connu, conviendron que mon expression n'est pas trop forte : et l'on croira que j'exagère si j'en donnais les preuves. Maintenant au contraire, l'évangile est plus ou moins prêché dan les chaires nationales de cette ville; et Colmar renf ferme en outre un troupeau indépendant d'une centain de personnes, que préside avec bénédiction, depu près de trente ans ! un frère qui fut converti, tout jeune dans la première année de mon séjour à Colmar, et q forma, avec deux autres jeunes gens, le seul fruit appa rent de mon séjour et de mes travaux dans cette ville

Ces derniers mots me rappellent une observation q s'applique du plus au moins à ma vie de missionnair tout entière. Mes faibles efforts ont eu quelquefois de succès assez importants, mais habituellement tardifs e presque toujours sans éclat. Très souvent je n'ai vu d mes travaux qu'un seul fruit, mais un fruit d'excellent qualité; une seule conversion, mais une de ces conver sions qui en produisent beaucoup d'autres : tel a été en particulier le cas de ma mission à Colmar.

Mais je ne veux pas anticiper. Je vais donner l'his toire des deux ans que j'ai passés dans cette ville; et j la donnerai pour ainsi dire deux fois de suite, sans tou tefois que le lecteur tombe sur des répétitions. Je l'avai d'abord écrite simplement sur les souvenirs généraux qui m'en restaient, et d'après mon journal personnel: ce récit là ne parle guère que de démarches en apparence stériles, de découragements et même de désœuvre ment : et il semblerait, d'après ce premier tableau de m mission de Colmar, que mon séjour dans cette ville aurait été presque inutile et peu béni. Puis, après avoi fait ce travail, je songeai tardivement à consulter le

documents plus précis qui me restaient de cette époque ; 1820
et alors je ne vis dans cette mission que perspective brillante, travail presque fougueux, une nouvelle lutte, semblable à celle de Strasbourg, des assemblées de tous côtés, dans le département et au-delà; en un mot toute la partie lumineuse du tableau dont la première rédaction ne présente guère que les ombres... Singulier contraste, qui ne sera peut-être pas sans intérêt, et qui, sans présenter aucune contradiction réelle, montrera les hausses et les baisses auxquelles est sujet un esprit trop impressionnable, comme aussi les manières opposées dont une même histoire peut être considérée suivant les dispositions du narrateur.

SECTION DEUXIÈME.

Ma vie et mes dispositions personnelles. Coup-d'œil général sur l'œuvre.

A cette époque mon état spirituel se compliquait de plus en plus du travail intérieur que j'ai mentionné plusieurs fois, des efforts que je faisais pour trouver une assiette fixe dans la grâce et pour comprendre la théologie chrétienne, puis d'un penchant toujours plus évident, quoique modéré, et souvent très-doux, à la mélancolie.

Quant au travail par lequel je cherchais à me former une dogmatique, je n'avais pas encore compris, ce dont je suis maintenant convaincu, qu'il n'a pas plu à Dieu de nous donner, sur nos rapports avec lui et sur le plan de la rédemption, un ensemble de vues que nous pussions réduire en un système satisfaisant. Le mot *système* signifie en français un arrangement ; or Dieu, qui nous a révélé

1820 les saintes et divines vérités de l'évangile, veut bien que nous recevions ces vérités ; mais il paraît qu'il ne tient nullement à ce que nous les arrangions. Le fait évident auquel je reviens toujours, celui de la qualité, ou, pour parler sans façon, du oui et du non qui se présente à l'esprit de l'homme sur tous les points où il veut spéculer, ce fait qui saute aux yeux de quiconque réfléchit à la fois mûrement et sincèrement, me travaillait alors; il ne me travaille plus.

Quant au penchant mélancolique, il est resté, parce que c'est une affaire de tempérament ; mais alors cette disposition était irritée par les circonstances du dehors et par le travail du dedans, beaucoup plus qu'elle ne l'a été depuis ; en voici un indice, tiré de mon journal particulier :

15 septembre (1820). « Pauvre vie humaine !.... Quoique travaillant passablement tous ces jours, et n'étant pas triste à proprement parler, j'éprouve pourtant un désir bien véhément de mourir *bientôt ;* et je ne cesse d'envier le sort de ceux qui sont déjà âgés, tels que mon père, le vieux Boos, ou de ceux qui sont morts jeunes, comme notre Sauveur, le langoureux Martyn, et autres... Mon Dieu ! Quand sera-ce ! Je me vois comme un rebut inutile sur cette terre ! »

Cette mélancolie entraînait une autre disposition, qui m'affecta péniblement depuis l'époque de mon adolescence jusque vers ma trente-cinquième année environ, et dont plusieurs ne se douteraient pas. J'avais, durant ces vingt ans, à côté d'une activité quelquefois dévorante et outrée, des accès très-longs et fréquents d'une paresse qui me causait un cruel ennui. Je n'ai jamais su travailler qu'avec passion ; et je ne savais pas alors me chercher un objet qui me passionnât. Par un principe dont le Seigneur aura sans doute béni l'intention, j'avais renoncé, sauf les entraînements passagers et contraires du péché, à toute jouissance et à tout travail qui n'avait pas pour

but direct le service de Dieu : j'avais, depuis quelques 1820
années, vendu mon piano et le peu que j'avais de livres de science et de littérature, latine, grecque, française, allemande, anglaise, italienne : même la bible, je ne la lisais plus ni dans le grec, ni dans l'hébreu : de sorte que toutes les fois que je n'étais pas rempli de quelque profond sentiment de piété, — et cela ne m'arrivait que trop souvent — j'éprouvais un vide immense ; je n'avais rien. Plus tard, mon entrée dans le courant des affaires du monde religieux, secondée probablement par quelque autre circonstance, ne m'a plus guère permis de retomber dans cet état si pénible ; mais à l'époque où nous en sommes de mon histoire, j'en éprouvais souvent les atteintes; et c'était naturellement l'une des causes les plus puissantes de la mélancolie dont j'étais assailli, en même temps que c'en était un effet.

Mais combien les œuvres de Dieu sont belles, et que sa sagesse est admirable ! Cette disposition, qui provenait ainsi en grande partie de désœuvrement et par conséquent de péché, Dieu en tirait souvent un bien évident, et des délices profondes ; car, qui ne connaît tout ce qu'une certaine tristesse peut renfermer de trésors, même de profonde poésie et de sentiments divins ! Combien de fois, me promenant avec l'un ou l'autre de mes jeunes enfants, par une douce soirée de printemps ou d'été, dans la splendide Alsace, sur la large et blanche route de Colmar à Guebweler ou dans quelque autre chemin solitaire, j'ai passé des heures ravissantes à oublier ce monde, et à chanter, les larmes aux yeux, les beaux cantiques que m'avait appris mon père dans mon enfance !

Heureuse l'âme où règne l'innocence
Et qu'embellit sa première beauté....
Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas....

1820 et d'autres de ces cantiques que j'ai indiqués précédemment !

Voici une citation de mon journal dans le même sens :

« 13 novembre (1820). Être insensé qu'on appelle l'homme ! Folie personnifiée ! Des riens forment l'amusement des plus grands de ton espèce... Mon Dieu ! quand passera cette époque de néant !... Je pense à toutes ces choses en voyant, à 5 h. 1/4 du soir, au déclin du jour, la première neige de l'année. Ce matin rien ne ressemblait encore à de la neige ; et voilà maintenant devant ma fenêtre un joli arbre qui en est tout poudré !... Souvenir pénétrant des brillants Noëls du Nord, de ma jeunesse, de Moutiers même encore !... Que de fêtes se donnent et se célèbrent pendant les frimas ! Que de souvenirs ! Ces vieux soupers de l'Escalade (1), ces soirées de nouvel an, ces fêtes de Noël, — hélas ! ces fêtes du monde que je n'ai jamais bien vues que de loin et que ma pauvre nature regrette pourtant quelquefois : — tout cela devait donc passer si vite !

» vais me donner la jouissance de me jeter à tes pieds, comme tu m'as accordé de le faire depuis quelque temps avec joie, plus souvent que de coutume. »

Ainsi je parlais de désœuvrement ; et j'avais pourtant soif de travail, et d'un travail entraînant ! Je rêvais déjà alors la création d'un journal, dont on peut se faire quelque idée par les essais que je fis plus tard en ce genre, le premier trimestre de l'*Espérance*, le *Chrétien* et l'*Ancien Génevois*.

Mais Dieu me destinait à autre chose.

Je finis par deux citations du même genre. On va voir de quels heureux travaux mes plaintes sur le désœuvrement de certains jours étaient entremêlées. J'allais déjà alors faire mes visites si bénies à Guebwciler !

« Mardi, 17 avril 1821.... Il serait bien temps, plus que temps, que je ne vécusse plus inutile, ou presque inutile... Il est vrai que si je ne cours pas, c'est parce que je ne sais même de quel côté marcher ; mais,

(1) Fête de l'ancienne Genève, miraculeusement délivrée, en 1602, d'une escalade nocturne qu'avait tentée le duc de Savoie contre cette heureuse cité, alors toute protestante.

je crois pouvoir le dire : Dieu sait que je ne serai pas toujours ainsi !... 1820
Oui, j'aurai à mon tour mes pensées à moi ; et j'aimerai Dieu à ma façon. Je ne serai pas de Jean, *encore moins de Paul*, peut-être ; mais j'espère que je serai de Christ, comme je pense l'être déjà, quoique je n'en aie pas les joies. »

Enfin voici une curieuse algarade contre l'esprit sacerdotal. Je la donne dans toute sa vivacité, d'abord parce que je fais une histoire et non mon panégyrique, ensuite parce qu'elle exprime des principes qui sont au fond encore actuellement les miens, comme ils l'ont toujours été :

« Dimanche, 9 décembre 1821. Désœuvrement ! C'est à toi que mon journal doit adresser ses remerciements de ce que je vais lui faire présent d'un nouvel article... J'étais profondément ému avant-hier du fameux *malheur à vous* de Jésus-Christ contre les Pharisiens. Cette lecture me replaçait pour un instant dans ce saint zèle dont j'étais animé au temps de mon idéal chrétien, de 1815 à 1817... O divines soirées, où je me suis vu quelquefois sur le point de jeter tout derrière moi, de vendre tout ce que j'avais, et d'aller prêcher comme Wesley ! Je n'étais pas entré alors (quoique je sois loin, grâces à Dieu, d'y être encore entré pour beaucoup) *dans cet odieux esprit de prudence, de christianisme commode, à talent, et sans renoncement*, qui engloutit tout, où mes pauvres amis de Genève tombent de plus en plus, et qui vous lie avec un tas de *pasteurs !...* »

Puis, au dimanche, 17 février 1822 :

« Je reçois des nouvelles de X..., qui devient *pasteur ;* et qui se croit obligé de me donner, par la voie de ses circulaires, quoique avec son ménagement un peu douceâtre, l'avis de l'imiter. — Je n'en ferai rien. »

Voilà ce que j'écrivais en 1820 et en 1822 ; et à l'heure qu'il est, je changerais à peine un mot à cet article. Je crois qu'il touche à la plaie la plus profonde du réveil, le christianisme de bon ton, commode, prudent, élégant, philosophique, déclamateur, savant, très-savant (gar-

1820 dez-vous bien d'en douter), et mis à la portée des ge
du monde qui veulent rester tels.

En fait de souvenirs généraux je me rappelle en
que, n'ayant presque rien à faire dans Colmar même,
cherchais à travailler sur les environs : j'allais visiter l
pasteurs, un ou deux curés, ou quelque personne pieu
à Béblenheim, à Sundhofen, à Andolsheim, à Sulzer
à Ribeauwiller, à Mulhouse, puis plus loin encore,
Sainte Marie aux Mines, à Girarmère, de l'autre cô
des Vosges; puis je retournais visiter Strasbourg, et
descendais même jusqu'à Haguenau et les environs.
prêchais dans les temples de quelques-unes de ces loc
lités; quand les pasteurs m'accordaient cette preuve
confiance, ce qui était très-rare. J'étais d'abord re
de tous avec un peu de terreur; mais j'éprouvais que
quefois ce que M. de Tocqueville à bien voulu me di
dans une occasion dont nous aurons à parler plus loin
« Vous gagnez à être vu de près. » Et plusieurs de c
petites visites, en apparence insignifiantes, sont deve
nues le germe d'assemblées d'édification qui se so
formées plus tard en quelques uns de ces endroits.

Mais quel travail de patience! Il ne s'agissait pas
faire le difficile avec les personnes qui voulaient bi
m'accueillir, ni d'exiger d'elles une piété avancée : da
l'état où en étaient les choses, le seul fait de m'accueil
était déjà un acte de courage religieux. Au nombre
celles qui me reçurent ainsi et qui étaient animé
d'une piété véritable, je dois désigner particulièreme
un chef d'établissement qui, plus tard, alla se fixer da
les environs de Bâle, et qui est mort depuis quelqu
années. Lui et sa veuve actuelle furent pour moi pe
dant mon séjour en Alsace, comme ils l'ont encore é
plus tard, de précieux amis.

J'avais encore quelques autres points d'appui, moi

importants et moins prononcés dans le sens de la piété, 1820
mais qui tous m'étaient précieux, vu leur rareté. Dans ce Mulhouse même dont je viens de parler, je n'avais pendant quelque temps, — sauf M. le pasteur Joseph, que je perdis alors de vue pour quelques années, — d'autre connaissance qu'un pauvre petit marchand, dont la piété n'était nullement distinguée. Mais il faut peu de chose pour commencer.

Outre la prédication, mes continuelles excursions en Alsace avaient aussi pour but de placer en divers lieux des dépôts de bibles, de Nouveaux Testaments, et de traités, que je répandais à profusion, mais pourtant selon la règle sage à laquelle l'expérience a conduit les sociétés bibliques; c'est à dire que je tâchais de retirer des saintes Écritures le prix coûtant. Je suivais le même principe pour les traités; et pendant quelque temps, mes dépôts de ces divers écrits furent très-nombreux, et m'obligèrent à une tenue de livres qui était d'ailleurs fort peu dans mes goûts.

Tel est le tableau général de ma mission de Colmar, comme je l'avais d'abord rédigé d'après mes simples souvenirs. Voici maintenant quelques détails tirés de mes documents plus précis de la même époque.

SECTION TROISIÈME.

Détails sur la même époque.

« Colmar, 8 septembre 1820. Notre séjour dans cette ville se présente sous les plus heureux auspices. A Strasbourg nous n'avions que des épreuves : ici tout semble nous être favorable : je croyais d'abord manquer de travail, et j'en suis surchargé.

1820 Il est vrai que je ne me borne pas à Colmar. J'ai visité dernièrement Strasbourg. Mes amis en Christ y tiennent bon. Les frères de la ville et d'Ekolsheim rassemblent de petites contributions pour la société continentale (1) quelques-uns voulaient me donner quelque chose à moi aussi, mais j'ai refusé.

J'ai visité les pasteurs d'ici. Hélas !...

Mais j'ai du plaisir dans les environs. Dimanche (27 août), je vis paraître tout à coup chez moi le brave ministre Ehrmann. Il me proposa de me conduire le lendemain à Sulzern, village des Vosges, à 5 lieues d'ici à l'ouest. — Nous y trouvâmes le cher B., cœur chaud et enthousiaste. Il voulut aussitôt être considéré comme membre de la société continentale ; et avant que j'eusse pensé à rien de pareil, il me fit accepter sa contribution. Il veut aussi que je prêche chez lui ; mais il lui faudra pour cela une permission. En vrai Allemand il disait à sa femme en me regardant avec étonnement : « C'est un témoin ! C'est un des deux témoins de l'Apocalypse. »

« Le voici chez moi dès le lendemain, 28 août, pour me conduire à Andolsheim chez l'inspecteur ecclésiastique du département. Celui-ci me reçoit avec joie et me permet de prêcher à Sulzern : il voudrait, dit-il, que je prêchasse dans tout le département. C'est ce bon vieux dont j'ai parlé précédemment, qui, par une légère coïncidence, n'avait lu mon écrit contre N. que la veille de notre visite, et qui s'était alors écrié avec joie : « C'est à présent que les ennemis vont tirer l'épée ! » (p. 197).

Je prêchai le 2 septembre à Sulzern devant plusieurs

(1) J'ai déjà dit que c'était le comité qui m'avait demandé de provoquer quelque chose de ce genre : sans cela je ne m'en serais pas occupé. Je crois que c'est un faux pli qu'a pris le réveil, de ne faire les choses qu'à force d'argent. Pour des œuvres de charité, soit ; mais s'il faut de l'argent pour les évangélistes Dieu sait bien l'envoyer sans qu'on donne aux collectes une importance si capitale.

centaines d'auditeurs ; on m'a dit un millier ; et le Sei- 1820
gneur m'a évidemment soutenu. C'était la première fois que je parlais en allemand du haut d'une chaire ; mais, me confiant dans l'abondance du vaste sujet que je me proposais de traiter, la conversion, je n'avais pas même préparé de discours ; et cela tourna bien également. L'après-midi, chose singulière ! on lisait déjà mon sermon de maison en maison, parce qu'il y avait dans le village une de ces femmes qui retiennent par cœur un discours tout entier ; et elle avait dicté mon sermon à quelqu'un qui l'avait mis par écrit. — Je dois encore prêcher dans ce même endroit les trois autres dimanches de ce mois, s'il plaît à Dieu.

« Le lendemain M. B. m'a conduit chez un jeune pasteur du voisinage qui ne paraît pas être ennemi de l'évangile et qui s'abonne au Magasin évangélique de Genève. J'y vis aussi un homme, très-mondain, qui fut surpris par la brusquerie même avec laquelle nous entrâmes en matière. Il me donna vingt francs pour que je lui envoyasse vingt Nouveaux Testaments à distribuer parmi les catholiques romains ; et il veut charger de cette distribution le prêtre même. — Je viens de lui en envoyer soixante au lieu de vingt, puis plusieurs traités ; entre autre le *Catholicisme primitif* de Gossner.

J'ai déjà l'adresse de sept ecclésiastiques protestants et de deux ou trois catholiques romains bien disposés pour l'évangile. Quel magnifique champ de travail ! *Et combien les sociétés bibliques ne devraient-elles pas se réjouir d'une œuvre comme la nôtre*, qui pénètre dans tous les hameaux ; et ouvre partout des entrées aux saints livres (1) — J'ai à faire par-dessus les yeux.

(1) Je souligne ce passage après coup ; mais j'avais déjà éprouvé, et j'aurais bien dû prévoir dès le début qu'autre chose est de collecter de l'argent et de faire imprimer des livres, même les Écritures, et autre chose est d'être converti et de rompre avec le monde et les mondains.

1820 L'expérience et la réflexion, aussi bien que l'Écritu
s'accordent à me dire que je dois commencer partout
exprimer ouvertement quel est mon but, savoir la pr
pagation de l'évangile. — On disait un de ces jours à l'
de mes amis que j'allais recevoir, et même dès demai
l'ordre de quitter Colmar. Je répondis que ceux qui pa
laient ainsi, oubliaient qu'il est écrit dans un psaume (
verset 4) : « Et Dieu se rira d'eux. » N'a-t-on pas vu
démarches inutiles faites à Strasbourg contre moi, et
faiblesse du gouvernement dans cette occasion? Le t
sans que j'eusse fait aucune démarche pour me défen
ou pour obtenir protection?

Le cher B... demande aussi à être considéré com
membre de l'église de Genève ; il a désiré que nous pr
sions la cène ensemble ; il m'a même demandé de
donner la bénédiction au nom de mes frères. — Je reç
de lui à ce moment, les lignes suivantes :

« Je ne puis te décrire quelle grâce j'ai reçue. Depuis vingt-huit
que je prêche l'évangile, je ne me suis jamais senti autant de force
de lumière. Je puis dire que j'ai reçu le baptême de feu ce lundi so
9 h. Je suis plein d'admiration et de vie. Maintenant je n'ai plus be
de vicaire (de suffragant) : non, non ; le Seigneur lui-même est
appui, le Crucifié, celui qui vit d'éternité en éternité !... Jamais je n'e
attendu pareille mesure de grâce. Sois béni, cher compagnon d'œuv

Le même frère m'écrivait encore le 26 septembre

« Il est venu chez moi une femme d'Orbey, village catholique d
Lorraine, me demander un Nouveau Testament français ; elle m
qu'elle lit la parole de Dieu aux gens de son village, et que sa chan
se remplit chaque fois d'auditeurs attentifs. Ils demandaient aussi
traités. »

« Comme l'Esprit de Dieu travaille de toute part!
reçu quinze cents traités de la grande société de Lond
et j'en ai déjà placé en neuf ou dix endroits. Il est

que ce ballot a eu son côté bien désagréable. Il m'a coûté 1820
quatre-vingt-dix francs de port ! C'est une somme monstrueuse pour moi ; et peut-être une injustice criante des divers commissionnaires entre les mains desquels ce ballot a passé ; sans doute aussi l'effet des droits d'entrée. Mais je ne pouvais guère réclamer ; et, d'un cœur bien gros, j'ai payé mes quatre-vingt-dix francs. Je n'ai même pu m'empêcher d'envoyer, en outre, à la société une trentaine de francs comme une faible rétribution de ma part ; mais à force de placer de ces traités dans mes nombreux dépôts et d'en vendre à un sou ou deux, j'espère retrouver cette somme. Je répands aussi l'écrit de M. Bein, des brochures et des Nouveaux Testaments catholiques, etc.

» L'inspecteur ecclésiastique du département m'écrit touchant deux autres pasteurs de la campagne « pour qui ma visite serait, dit-il, une fête. » Voilà pourtant quelques ecclésiastiques qui se réjouissent de faire la connaissance d'un homme qui souffre pour l'amour de Christ !

» D'un autre côté il vient d'arriver du directoire ecclésiastique de Strasbourg la défense de me laisser prêcher nulle part. Heureux celui que le monde persécute pour l'évangile ! »

Au milieu de tous ces divers travaux j'en entrepris un autre, c'était l'impression de cette nouvelle édition du *Voyage du Chrétien* de Bunian, dont j'avais préparé le manuscrit à Moutiers (p. 68). Je tirai cette édition à deux mille exemplaires. Je ne sais vraiment où je trouvai les douze cents francs qu'il me coûta : et j'ai souvent pensé sérieusement que Dieu multiplie quelquefois l'argent du pauvre comme l'huile de la veuve... Pourquoi pas? Je ne verrais à cette supposition d'autre objection que la peur des miracles : or je n'aurais peur que de leur absence totale.

1820 Vers la même époque je recevais du cher Boos la lettre suivante :

« J'ai dévoré votre lettre du 25 septembre. Vous commencez donc à publier en français une partie de nos histoires d'Autriche et de Bavière, dans l'espérance qu'il en résultera du bien pour nos contrées ? Cher ami, toutes choses sont possibles à Dieu ; mais il faut que je vous dise aussi que Gossner, Lindl et moi, sommes de nouveau mis au carcan par nos journaux ecclésiastiques. Nous sommes des hérétiques, de faux mystiques, des hommes abominables ; on nous dénonce par nos noms et par les titres de tous nos ouvrages. Pensez-y donc bien, cher ami, quand vous essayez, juste en ce moment, de prendre notre cause en main. Mon vicaire-général m'écrit : « Cher pasteur Boos, nous vous honorons tous comme un brave » homme. Si vous voulez vous défendre contre l'arrêt de N..., faites-le ; » mais nous ne vous le conseillons pas. Plus on remue la boue plus elle » sent, etc... » Je suis assez de cet avis. Il y a des années que nous nous défendons, *in vinculis et extra* (libres ou en prison), devant un monde aveugle ; mais nous n'y avons rien gagné. Les aveugles deviennent encore plus aveugles ; et les bons ne se prennent pas à tout ce qu'on écrit contre nous. Paul se défendit, lui et sa foi, devant le peuple de Jérusalem sur l'escalier de la forteresse, devant le grand conseil, devant Festus et Agrippa, devant Néron à Rome : qu'est-ce qu'il y gagna ? Les uns criaient : « au secours, Israélites, cet homme n'est pas digne de vivre ! » un autre lui disait : « tu es hors de sens, va-t'en pour le moment, etc. » — Vous me direz peut-être que la vérité gagne pourtant quelque chose à tout cela, lors même que le prédicateur y perdrait la vie. C'est vrai. Mais avec toutes mes prédications et mes apologies je me suis déjà fait pousser jusqu'à ce bout du monde d'où je vous écris (1) ; et je ne me soucie pas de me faire encore pousser jusqu'à Pétersbourg ou Odessa, où je serais obligé, à mon grand âge, d'apprendre encore le français, le russe ou l'italien, comme me l'écrivent Gossner et Lindl. — Du reste faites ce que vous jugerez bon. »

Boos m'offrait ensuite une place de prédicateur français à Pétersbourg.

« Gossner est reçu là-bas avec éclat ; il y tient des assemblées journalières. Lindl a fait, le 30 juillet, son discours d'adieu, et Gossner son discours d'entrée.

(1) Ich habe mich bis an dieses Ende der Welt gepredigt und vertheidigt.

» Marie Oberdorfer m'invite à émigrer, en annonçant de grands mal- 1820
heurs... J'ai été obligé de cacher le portrait de Gossner, parce que mes paroissiens me disaient de le jeter dans le Rhin avec Sailer et Compagnie. — Mes paroissiens, déjà irrités par tout ce qui s'écrit contre nous, soupirent en outre sous le joug des impôts, et voudraient tomber sous la domination française ! Tout est mûr pour une révolution dont on parle de tous côtés.

» L'empereur de Russie passa dernièrement en voyage une nuit dans une petite ville. Un négociant lui offrit très-tard l'hospitalité : contre sa coutume l'empereur accepta ; et pendant qu'il était là, la foudre tomba dans le logement qu'il venait de quitter, et tua une personne dans son appartement même. »

Voilà ce que m'écrivait le cher Boos.

Quant à moi, au milieu des nouvelles que je recevais du dehors, je commençais à éprouver les tracasseries des autorités. « Je voulais visiter les prisons (porte mon journal du 3 nov.), mais le geôlier me dit que je devais m'adresser aux pasteurs catholiques et luthériens, ou à l'adjoint du maire. Celui-ci, mauvais protestant, me reçut mal, me dit qu'il n'aimait pas ces *enfilades* dans les fonctions d'autrui ; que si cependant j'insistais il fallait m'adresser au préfet. Je me rendis immédiatement chez ce dernier qui me reçut très-poliment, mais qui ajouta qu'il ne voudrait pas offenser le clergé. Il me demanda si je n'avais pas passé par la ville cinq mois auparavant. J'y avais passé quelques heures en effet, dans mon voyage de Strasbourg à Genève. Il ajouta que le procureur du roi lui avait parlé à mon sujet, etc. — Alors je me sentis pressé de lui parler ouvertement de l'évangile ; il me dit de repasser dans trois ou quatre jours ; et dès que je fus de retour chez moi, je lui envoyai la lettre qui suit :

« Colmar, 26 octobre 1820.

» Monsieur le Préfet,

» Je prends la liberté de vous envoyer quelques-uns des livres que je désire distribuer dans les prisons....

1820 » N'est-ce pas un spectacle déplorable que celui des difficultés qu'on fait à un homme, désireux de visiter des prisonniers qui auraient tant besoin d'entendre le langage de la charité et de l'évangile ! « J'étais ma- » lade et en prison, dit notre Sauveur et vous ne m'avez pas visité. » Moi je veux le faire et on m'en empêche ! Et l'empêchement vient du clergé !

» Oui, je suis ici à Colmar pour annoncer à tous les hommes, autant que je le pourrai, l'évangile, l'heureuse nouvelle du salut, qui n'y est point prêchée. Les chaires sont occupées par une fausse philosophie ou par des formes sans vie. Presque nulle part on ne dit aux hommes comment ils pourront sauver leur âme quand la scène fugitive de ce monde aura passé. O Monsieur le préfet ! Que n'êtes-vous vous même bien pénétré de cette pensée qu'étant tous pécheurs, nous avons tous besoin d'un Sauveur ; et que ce Sauveur, quoique offert à tous, ne sera cependant un Sauveur que pour ceux qui auront saisi l'offre de son pardon, au lieu de s'endormir dans la sécurité et dans l'amour du monde. « Peu d'hommes seront sauvés, » nous dit le Rédempteur : efforçons nous de l'être, et d'en sauver d'autres !

» Je n'ai point cherché l'honneur de vous entretenir ; mais puisque j'y ai été amené, je ne puis m'empêcher de vous faire entendre au moins une fois la vérité qui sauve ceux qui la croient. C'est mon devoir. Vous voyez combien il s'agit peu ici de l'église romaine ou du protestantisme ; « personne n'entrera dans le royaume des cieux, s'il ne naît de nouveau : » voilà la question.

» Je ne suis guère secondé, vous le voyez : le peuple est indifférent, » et le clergé me voit de mauvais œil : mais je savais tout cela d'avance. « Les prédicateurs qui sont du monde, dit l'apôtre Jean, parlent selon » le monde, et le monde les écoute. Nous sommes de Dieu : qui connaît » Dieu, nous écoute : celui qui n'est point de Dieu ne nous écoute point. » *C'est à cela que nous reconnaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur.* »

» Quoi qu'il en soit de l'objet particulier qui m'a engagé à la démarche présente, je fais des vœux sincères, monsieur le préfet, pour que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ se manifeste à vous et à beaucoup d'autres dans cette contrée.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

J'envoyai cette lettre le samedi ; et le dimanche je reçus d'une de mes connaissances ces deux lignes :

« Le préfet m'a parlé de vous ce matin avec beaucoup d'estime ; il est disposé à vous accorder votre demande et désire vous voir demain. »

« Comme je devais partir ce jour-là pour une petite 1820
excursion, je fis savoir au préfet que je me rendrais chez lui quelques jours plus tard ; et je partis lundi dernier pour Sainte-Croix et Marie-aux-Mines avec le ministre Ehrmann. Je l'ai déjà dit, ce dernier est un de ces hommes obscurs dont Dieu se sert pour faire d'excellentes choses. Il a des connaissances dans tous les coins du pays; il me met en relation, dans les endroits les plus écartés, avec de bonnes âmes pieuses ; et je puis assurer les sociétés bibliques qu'au moyen d'une quantité de gens du peuple que nous avons presque partout à notre service, il n'y a presque pas de paroisse catholique où nous ne plaçions la parole de Dieu. Sans doute il y a plus d'éclat dans l'œuvre du missionnaire qui prêche de cathédrale en cathédrale, ou de salon en salon ; mais je crois que nous faisons ici une œuvre plus utile, en même temps que plus pure. — J'ai tenu à Sainte-Croix une assemblée chez une famille chrétienne, qui a voyagé pendant quelque temps avec Mme de Krudener. Plus tard j'écrivais à un ami :

» Je ne vous dis pas toutes les occasions dans lesquelles je découvre d'heureux effets de mon écrit contre N..., — mais je vois toujours mieux qu'il fallait cet éclat pour réveiller l'Alsace de son profond sommeil. Évidemment plusieurs pasteurs prennent courage.

» *P. S.* Tu me dis que je devrais former ici une petite église ! Mais avec quoi, je t'en prie ? Je connais ici deux personnes qui ne sont pas ennemies des assemblées, et une qui les désire. Grâce à Dieu, cela va pourtant mieux dans les environs.

» 23 nov. Le Seigneur me protège contre la malveillance, et vient de m'ouvrir les portes des prisons. Le maire m'en a accordé l'entrée, il y a quelques jours, à condition de ne parler qu'aux protestants. Ces pauvres

1820 gens me reçoivent avec joie ; et comme je ne sais qui sont les catholiques ou les protestants, je les ai tous laissés venir dès le premier moment. Mais le maire demande déjà à me parler demain. A mes propres yeux c'est singulier que, tandis que ces magistrats m'exhortent à ne pas aller trop loin, je les exhorte, moi, à se convertir : cette méthode semble les dépayser. Je viens d'écrire au maire une seconde lettre. Je pense commencer demain une petite leçon de religion pour quelques enfants. Aujourd'hui j'ai été appelé pour la première fois à visiter un malade.

» 27 nov. Le maire m'a montré une lettre bien mauvaise du président du consistoire. Il dit de moi à peu près tout le mal possible, et demande qu'on m'interdise l'entrée des prisons. De retour chez moi, j'écrivis au maire comme il m'en avait fait la demande ; et comme il avait dit qu'il voulait soumettre à l'approbation du curé et du président du consistoire les écrits que je me proposais de distribuer en prison, je lui dis entre autres :

« Quant aux livres que j'ai soumis, M. le maire, à votre examen, je me refuse à ce qu'ils passent par la censure du clergé de cette ville ; et si je ne puis faire du bien qu'à ce prix je ne le ferai pas. Ce ne sera pas moi qui en serai puni, ni à punir. »

Là dessus il me retira la permission de visiter les prisons. Alors je lui écrivis la lettre suivante, très-jeune de style, j'en conviens, comme tout ce que je faisais alors, mais qui avait chance, je suppose, de faire quelque bien:

« Monsieur le maire,

» Encore un seul mot. J'ajoute ce mot au nom de Jésus, votre maître et le mien.

» Vous m'avez dit que votre principe, dans votre conduite comme magistrat, était de vous conformer exactement à la loi, et de n'entrer

dans aucune considération religieuse. Vous êtes malheureusement bien 1820
loin d'être le seul qui professe de pareils sentiments.

» Permettez-moi de vous dire, avec le respect qui vous est dû, que vous professez là, sans y avoir réfléchi, un principe qui n'est rien moins qu'impie. Comment! nous avons au-dessus de nous un Dieu qui nous jugera un jour, et qui a aussi, lui, ses lois, ses lois bien autrement obligatoires que celles des hommes; et nous en ferions une telle abstraction dans notre conduite! Je me soumets très-volontiers à tout ordre humain dès qu'il n'est pas en contradiction avec les commandements de Dieu: mais y a-t-il lieu à la moindre délibération lorsque cette contradiction se présente? Qu'est-ce que c'est que ce tas de réglements que font à leur guise les hommes de la France, ou ceux de tout autre pays, et qui changent tous les jours, en comparaison des lois éternelles et saintes du Maître du monde? Combien peu m'importe que ces hommes me condamnent ou m'absolvent, quand j'ai, pour le jour du jugement, la grande cour d'appel où tout homme injuste et hautain sera condamné devant le juste opprimé? Pauvres êtres pleins de péchés qui oublient que ce ne sont pas eux qui ont la foudre en main, — et qu'ils n'ont, pour échapper au châtiment mérité de la justice de Dieu, de recours possible que sa miséricorde!

» Voilà ce que je sentais depuis longtemps un besoin de vous dire. Maintenant, si je croyais que *M. N...* (1) eût assez de poids sur votre esprit pour que ses personnalités à mon égard pussent influer défavorablement sur votre jugement envers moi, j'aurais hasardé d'y répondre; mais je crois pouvoir me contenter, pour le moment, de vous dire que je m'engage à prouver, quand il sera nécessaire, la fausseté de tout ce que cet homme a pu avancer de blâmable sur mon compte.

» Quant à l'accusation qu'il me fait d'être *sectaire*, je suis en effet d'une secte, de la secte, peu nombreuse, de ceux qui croient que l'évangile est vrai: qui croient qu'il y a réellement un jour fixé auquel Dieu jugera tous les hommes selon le bien et le mal qu'ils auront fait étant dans leur corps; — et qu'il n'y aura alors de sauvés, devant la justice divine, absolument que ceux qui auront cru en Jésus et marché sur ses traces. »

J'ai etc.

» Voilà où en sont mes affaires. Je suis las du christia-

(1) Le Président du Consistoire.

1820 nisme des ménagements et de la prudence. Qu'est-ce que le temps, en comparaison de l'éternité ! Pourquoi agissons-nous toujours comme des vers de terre, et non comme le peuple élu, la nation sainte? Qu'il m'arrive ce qu'il voudra : peu m'importe, je veux confesser le nom de Jésus toujours plus librement, et ne pas m'appuyer sur le bras de la chair ! Que peut nous faire l'homme? Tout au plus nous tuer, et le plus souvent nous chasser simplement d'une ville dans l'autre, c'est-à-dire répandre de plus en plus l'œuvre de Dieu? »

La chose en resta là pour le moment.

Sous la date du 14 décembre, je mentionnais la connaissance que je venais de faire d'un ex-curé catholique romain que je croyais bien disposé. Mais j'ai découvert plus tard que c'était un fanatique mystique, qui déraisonnait par moments.

C'est à la même date que je fis connaissance d'un jeune frère que j'ai déjà mentionné sans le nommer (p. 244), et dont il est temps que je parle avec plus de détail.

On a vu que je m'étais en vain efforcé de former chez moi quelque petite réunion. Le moment n'en était pas venu. Mais ma présence dans la ville et mon but étaient pourtant connus d'un certain nombre de personnes, soit à cause de l'éclat que j'avais fait à Strasbourg, soit à cause d'un peu de bien et de beaucoup de mal qui se disait de moi. Le jeune Bott, d'après ce qu'il m'a raconté, était déjà depuis quelque temps occupé de recherches religieuses; il avait entendu parler de salut gratuit; et il cherchait comment accorder ce dogme avec la nécessité de la sanctification. Commis chez un négociant de la ville, lorsqu'il voyait entrer quelque pratique il mettait vite par écrit en deux mots l'idée à laquelle il en était resté dans la suite de son raisonnement, afin de la retrouver ensuite; il s'entendait, pour faire ces recherches, avec un autre jeune

ad de ceux dont je viens de parler, qui avait l'air
:uper de nous. Quelquefois il nous devançait; puis
issait dépasser; puis il s'arrêtait quand nous nous
as : enfin il fit à M. Ehrmann une de ces questions
fiantes qui trahissent avec naïveté le besoin d'en-
. conversation. « Il me semble, lui dit-il, que je
vu quelque part. » Au bout de quelques moments
aissance fut faite, il me dit qu'il s'occupait du salut
âme; et dès le même jour ou dès le lendemain, ce
t. m'amena son ami Bott.
ur demande je leur donnai rendez-vous pour le
he suivant, de cinq à huit du soir, et R. me dit
ıènerait encore avec lui un autre ami, qui parta-
es sentiments. Mais, avant même ce jour-là, et à
tais-je de retour chez moi que je vis paraître un
ıomme d'une tournure très-décente : c'était celui-
e qui m'avait été annoncé. Il me dit : « Je ne vous
jusqu'ici que par des calomnies, j'espère vous
re mieux dès ce jour. » Puis il ajouta qu'il avait
(c'était le jeune Bott) qui désirait aussi fuir la
ion du monde dans une ville idolâtre, etc.

1820 avec qui j'ai eu un entretien d'une heure. Ce matin reçois des lettres de quelques pasteurs de la campagn et enfin je viens de faire plusieurs envois de Nouveau Testaments de Van Ess et de Sacy; j'en ai environ 17(exemplaires à la maison. J'expédie aussi des *Voyage chrétien,* ouvrage que je viens de tirer à 2,000 exem plaires. Et j'espère ainsi que, malgré le feu des assiégé l'étendard de Christ flottera bientôt sur les remparts d cette ville. Enfin j'ai tous les soirs une petite assemblé d'enfants.

Je suis retourné voir le maire. Il m'a dit qu'on s'éta déjà plaint auprès de lui de ce que j'avais une école... Ces loups d'ecclésiastiques! Ils dorment quand il s'agit d faire le bien, mais ils veillent comme des lynx pour empê cher qu'on ne le fasse! Il n'y a que quinze jours que j'i commencé ces assemblées d'enfants, et il y en a déjà hu qu'ils portent plainte! Je dis au maire que je ne croya pas qu'on pût m'empêcher de tenir cette assemblé « Si fait bien, » me dit-il! Je me mis à rire, comme u républicain que tout cela surprenait beaucoup. Mais insista. « Eh bien lui dis-je alors, n'appelons plus ce une assemblée, mais une conversation. » Et nous no quittâmes là-dessus.

29 décembre. Mes deux jeunes amis B. et R. ont pr la cène chez moi à Noël dernier : ils viennent toutes l semaines trois ou quatre fois pour lire l'Écriture. Je co tinue mes assemblées d'enfants; puis j'ai placé chez l libraires d'ici des dépôts de ma petite librairie, savoir d Nouveaux Testaments, des traités, le Voyage du chrétie le Catholicisme primitif, ma Genève religieuse et les tr brochures relatives à l'affaire N. Plusieurs pasteurs d environs me montrent une amitié croissante. Six ou se personnes du département se sont abonnées au Maga évangélique; et déjà maintenant, au dire de quelqu

chrétiens, l'Alsace présente un tout autre coup-d'œil 1820
qu'elle ne faisait il y a deux ans ou dix-huit mois. Les sociétés bibliques même, quelque peu spirituelles qu'elles soient souvent, ont leur part dans ce progrès graduel. Mais qu'elles sont encore faibles! Voyez dans le quatrième rapport de celle de Strasbourg les efforts d'un orateur qui veut montrer l'utilité de ces sociétés! Il nous fait remarquer « que les malheureux païens mangent encore leur viande crue! » Combien nous devons nous hâter d'aller leur prêcher qu'ils devraient bien la faire cuire! »...

(Je crois pouvoir me permettre, maintenant encore, en 1854, de dire deux mots de plus sur la manière faible et charnelle dont l'église conduit en effet les missions de nos jours. L'idée du salut éternel des païens ne paraît presque, dans les discours et dans les rapports, que comme un lieu commun, tandis que celle des effets temporels et civilisateurs de l'évangile est réellement celle qui y domine de beaucoup. N'est-il pas triste d'entendre des orateurs chrétiens entrer avec une sorte d'admiration dans des détails sur la toilette des femmes païennes converties, ou sur d'autres choses qui ne sont pas plus importantes? Et n'est-il pas bien temps d'élever notre cœur beaucoup plus haut que ces pauvres pensées?...)

Je reprends mon journal.

« Un relieur de la Lorraine me demande avec instances de lui envoyer des Nouveaux Testaments. Il en avait déjà eu un dépôt, que le curé voulait faire saisir; mais le maire déclara qu'il n'y avait aucune raison pour cela.

« Je m'adresse à vous (ajoute ce relieur), parce que nos Bibles sont trop chères, et que vous êtes un de ces dignes et saints serviteurs du Seigneur qui répandent les Saintes-Ecritures à meilleur marché en faveur des pauvres. Je dirai à tout le monde qu'il y a un digne serviteur

1821 de Jésus-Christ qui me procure le bonheur de pouvoir leur faciliter l'achat de ce Saint livre.... »

Voilà ma vie de Colmar à cette époque. — Les succès dans la ville même étaient presque nuls : aussi me jetais-je sur le dehors ; Colmar n'étant que le centre d'où je partais pour visiter les environs, jusqu'à vingt ou trente lieues de distance.

C'est par suite de ce principe que je me rendis en février jusqu'à Glay, près de Porrentruy (département du Doubs), afin d'y voir un ancien ami, M. Jacquet, alors encore pasteur dans cet endroit. Le clergé du pays tout entier était dans une décadence qui passe tout ce qu'on pourrait se figurer; et M. Jacquet, continuellement soumis à des entraves dans son ministère, finit par abandonner le poste. Mais ce fut pour fonder dans le même lieu un établissement qui a subsisté dès-lors, et qui fut destiné à former de jeunes instituteurs pieux, ou à préparer d'autres jeunes gens aux études supérieures qu'on exige des ministres de la parole ou des missionnaires. Cet institut, caché dans un coin du monde difficile à aborder, parce qu'il est loin des grandes routes, est toujours resté dans une sorte d'obscurité ; mais il n'en a pas moins prospéré sous les soins fidèles de ce pasteur et de sa digne compagne. Travaillant humblement et ne cherchant pas l'éclat du monde, que l'église elle-même ne recherche que trop souvent, M. Jacquet n'a pas eu dans ses collectes, et particulièrement en Angleterre, le succès d'autres collecteurs plus élégants : mais Dieu ne s'est pas laissé à lui sans témoignage, et il lui a montré jusqu'à ce jour qu'il y a pour l'humble foi des secours spéciaux.

De Glay je repassai par Moutiers, mon ancienne paroisse, où je trouvai l'œuvre de Dieu en assez bon état; puis par Bâle, où je réussis à détruire quelques préjugés qu'on avait conçus contre la Société Continentale

à l'occasion d'une visite que Neff venait de faire dans 1821
ces contrées.

J'appris dans cette tournée que l'évêque de Soleure avait recommandé la propagation du Nouveau Testament dans son diocèse ; et je vis plus tard par moi-même que le clergé romain de ce canton était en général bien disposé à cet égard et assez éclairé.

« A mon retour à Colmar j'appris que, pour m'attaquer, mes ennemis étaient descendus du préfet au maire, puis du maire au commissaire de police, qui me cita devant lui, d'abord après mon arrivée. J'appris qu'il avait auparavant cité mon maître de maison et tous mes voisins pour prendre des renseignements sur mon compte; et que ces gens lui avaient abondamment donné à cet égard la satisfaction que peut demander un commissaire de police. Je lui annonçai l'évangile, et lui laissai plusieurs traités.

» Quelques personnes de la ville commencent à me demander d'aller lire la Bible chez elles ; et quelques-unes qui fréquentent deux assemblées qui se tiennent dans les environs m'ont demandé d'aller les visiter, ce que je ne manquerai pas de faire.

» Je reçois de bonnes lettres de mon beau-frère Pyt, qui travaille actuellement dans la Beauce.

» Les frères de Moutiers m'envoyent une assez bonne contribution pour la Société Continentale.

» Je travaille à recueillir des preuves de ce que j'ai fait savoir à la Société biblique de Londres, c'est-à-dire que l'on continue, en Alsace, à distribuer la préface de M. Haffner en même temps que la Bible.

» J'ai déjà placé 1,700 exemplaires du *Voyage du Chrétien*.

» Mars. Le président du Consistoire ne se borne plus à des allusions : il prêche ouvertement contre moi, per-

1821 sonnellement... Il a même fini par *prier* pour ceux qui se laissent séduire par moi !... Hélas ! s'il était un homme pieux, ce ne serait qu'une erreur de sa part. Mais il n'en est réellement rien.

» Je reçois des nouvelles de Pétersbourg. Gossner et Lindl sont heureux en Russie. Mais Gossner parle avec douleur du pas que vient de faire le professeur de Landshut (Sailer) : il s'est ouvertement déclaré, dit Gossner, pour Rome ; « mais pour nous, ajoute-t-il, nous ne nous appuyons pas sur les hommes. »

Vers la fin de mars je fus invité à me rendre à Guebweiler auprès de quelques ouvriers pieux qui formaient entre eux une petite réunion, reste de celle qu'y avait fondée précédemment M. le pasteur Jacquet, celui dont nous venons de parler, pendant un ministère de six ans et demi dans cet endroit. J'y arrivai un samedi soir ; je convoquai aussitôt une petite assemblée, puis trois autres pour le lendemain. Chacune de ces assemblées fut plus nombreuse que la précédente : la dernière compta de cinquante à soixante personnes. Ces chers amis, qui collectaient toujours pour quelque œuvre pieuse, voulaient me donner pour moi le produit de leurs offrandes : je me gardai bien d'accepter ; mais comme ils insistaient, je leur proposai de donner cet argent à la société continentale, ce qu'ils firent.

Je vis parmi eux un jeune homme qui avait passé trois jours de décembre à la prison de Colmar, précisément les trois jours pendant lesquels j'avais pu y pénétrer. On le reconnut innocent ; mais ce séjour avait été l'occasion de sa conversion. « Le Seigneur, me dit-il, m'avait fait mettre en prison pour que j'y reçusse la vraie liberté. » C'est celui qui me servit plus tard de colporteur, le premier colporteur de ces contrées, et un des premiers colporteurs de la France, comme on le verra bientôt.

eu après je me rendis, sur l'appel de quelques per- 1821
nes, à Ribeauviller (Rappoltsweiler). Plusieurs me
onseillaient d'aller y faire visite au pasteur, homme
-opposé à l'évangile, et qui, plus tard, contribua à me
e expulser d'Alsace et de France. Mais, après avoir
, je me sentis cependant disposé à aller le voir ; il fut
rêmement surpris, et pour le moment, fort adouci.
Je tins dans cet endroit une assemblée de douze per-
nes. Quelques jours après, j'y retournai encore. A
te époque, trois ou quatre lieues de marche n'étaient
ur moi absolument qu'une question de temps ; la fa-
ue ne comptait pas.

Je continuais en même temps à imprimer ou faire venir
s traités. J'avais déjà répandu en Alsace ou dans les
virons, à moi seul, depuis dix-huit mois, quatorze
lle écrits grands ou petits. Et dans ce même temps, les
M. Le Grand, Oberlin, Kraft, Ehrmann et Jacquet en
pandaient de leur côté. Cela ne pouvait manquer de
oduire son effet. — Quand est-ce que les rationalistes
availleront comme les *Exclusifs?*... Jamais.

Le 24 avril le frère Spittler de Bâle m'écrivait qu'un
être du voisinage avait ordonné à tous ses paroissiens de
rer ces *livres de coquins* (les Nouveaux-Testaments), et
ait ajouté : « *Maudite soit la maison où se trouvera ce*
re!.... » M. Spittler ajoutait avec raison que si l'on
voie des missionnaires aux païens, il est tout aussi
cessaire d'en envoyer dans la chrétienté ; et il béni-
it Dieu pour mes travaux et ceux de mes frères en
ance.— Ce frère si distingué a toujours été mon appui.

Le même jour je recevais des nouvelles bien intéres-
ntes au sujet d'une autre visite que je venais de faire
Guebweiler. Et voici ce que j'écrivais peu à près :

« 25 avril 1821. Je me trouvais dimanche dernier,
our de Pâques, de nouveau à Guebweiler. Arrivé dès

1821 le samedi soir, j'y convoquai, comme de coutume, immédiatement une assemblée qui fut d'environ quarante personnes. Le lendemain j'en tins quatre.

» Comme le frère H..., ouvrier teinturier chez qui se tiennent les réunions, me dit que le pasteur du lieu avait témoigné à son fils (fils de H...) sa satisfaction de ce que ses parents me recevaient pour tenir ces réunions, je résolus de faire visite à cet ecclésiastique, et même d'assister à sa prédication, deux choses que je n'avais point encore faites, parce que je savais que ce prédicateur n'était pas évangélique. J'entendis en effet un sermon qui me parut faible, où le prédicateur s'efforçait à la fois de prêcher la rédemption par Jésus-Christ, puis le salut par les œuvres, allant pendant toute l'heure et tour à tour, de Paul à Jacques, aux dépens de l'un et de l'autre.

Je ne m'en présentai pas moins chez lui à l'issue du service vers onze heures; mais il me fit dire qu'il était trop fatigué pour me recevoir (fatigué! un jeune homme!) J'y retournai à quatre heures; et ce fut la même réponse. Cependant nous entendîmes dans le courant de l'après-midi certains propos qui nous annonçaient qu'on préparait quelque résistance.

Je ne m'en inquiétai point; et comme j'avais quelques heures libres, je montai, pour me reposer, accompagné de quelques amis sur la montagne au pied de laquelle nous nous trouvions, et d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur l'Alsace. Quand nous fûmes redescendus, et au moment où je me préparais à aller tenir ma dernière assemblée, je vis sept des principaux habitants de l'endroit, riches fabricants et membres du consistoire, se diriger avant moi vers le lieu des réunions, après être entrés auparavant chez le pasteur. Les pauvres frères qui formaient l'assemblée conçurent une grande inquiétude, parce que ces frères sont tous des ouvriers dont le

sort est pour ainsi dire entre les mains de ces messieurs. 1821
Moi, au contraire, je me sentis aussitôt pénétré d'un sentiment profondément doux, et du désir de prendre dans leurs propres filets ces riches qui venaient essayer de m'y prendre moi-même.

Je priai le Seigneur de glorifier, non pas moi, mais son œuvre sainte, dût la chose se faire à mes dépens; et je lui demandai aussi de me diriger dans le choix d'un sujet. A bonne intention, mais peut-être en suivant la sagesse humaine, je pensais d'abord commencer par quelque chose de doux et qui pût attirer ces messieurs; parler par exemple sur la charité chrétienne, sur les béatitudes de Saint Matthieu, ou sur quelque autre sujet de ce genre. Enfin j'en vins au texte : « Il n'y a de salut en aucun autre »; texte que je trouvai au quatrième chapitre des Actes, en feuilletant mon Nouveau Testament. Frappé de l'application de ce chapitre au cas présent, pressé d'ailleurs par le temps, vu que l'assemblée était toute réunie, je m'arrêtai là. Cependant l'allusion continuelle et presque personnelle de ce chapitre au moment présent, quoique je ne l'eusse pas cherchée, m'inspirait presque de la frayeur. Ce sont les chefs du peuple, les scribes, les gens de la race sacerdotale, qui demandent aux apôtres par quel pouvoir et au nom de qui ils prêchent : c'est pour avoir fait une bonne œuvre qu'on accuse les apôtres : ceux-ci sont pleins de hardiesse, mais n'ont du reste aucun pouvoir humain de leur côté : ils accusent leurs juges eux-mêmes d'être les auteurs de la crucifixion de Jésus : ceux-ci se trouvent embarrassés : ils interdisent, mais en vain, aux apôtres de continuer leurs prédications .....Je voyais toutes ces allusions; mais je ne pus m'empêcher d'en rester à ce texte. Ces messieurs entrent : ils s'asseyent en cercle autour de moi dans une grande chambre de teinturier; ils sont

1821 obligés d'assister à nos chants ; ils se lèvent même pour la prière. Je parlai, j'espère, sans aucune bravade mais avec une parfaite hardiesse et une grande joie. Mon texte me fournit une abondante occasion de renverser tout principe de propre justice ; et je crois avoir aperçu plusieurs fois des signes d'approbation de la part d'un ou deux de ces messieurs. Lorsque tout fut terminé et que l'assemblée se leva pour se retirer, ces messieurs, debout aussi autour de moi, commencèrent à s'acquitter de leur commission. L'un d'eux prit la parole en français, quoique toute l'assemblée se fut tenue en allemand : c'était évidemment pour que les assistants ne fussent pas témoins du débat qui s'engageait. Je vis bientôt de quoi il s'agissait, et je résolus de conserver un calme parfait. Le représentant du consistoire me dit d'abord qu'il ne comprenait pas pourquoi je distinguais d'une manière si tranchée entre la vertu et la foi, et plusieurs autres choses de ce genre : puis, arrivant au fait, il en vint à me dire que je jouais ici un rôle méprisable, et qu'ils désiraient que je ne revinsse pas. Il s'échauffait par moments ; mais je le calmais toujours ; et je ne pus m'empêcher de lui faire observer que les réflexions qu'il venait d'entendre semblaient avoir jeté quelque chose de contradictoire dans ses propres sentiments ; et qu'il ne me parlait maintenant avec tant de dûreté que pour s'acquitter d'une commission, et accomplir une résolution prise d'avance. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les six ou sept anciens, groupés autour de moi pendant ce débat, abandonnèrent deux fois leur orateur. Deux fois il me dit qu'il exprimait l'avis unanime de ces messieurs ; deux fois je lui répondis, en les regardant avec respect, que j'espérais bien que non ; et chaque fois ils se turent complètement. Il leur en fit plus tard, à ce que j'appris, d'assez vifs reproches. Je conclus en disant à l'orateur

que je ne conserverais de cette scène aucun souvenir 1821
pénible, et j'exhortai ces messieurs à demander à Dieu de les éclairer. »

J'ai quelque idée que depuis lors quelques-uns d'eux et, je crois, l'orateur lui-même, en sont venus à comprendre et à aimer l'évangile. Cette petite histoire doit alors avoir pour eux, aujourd'hui, une grande douceur; et ils n'auront pas de peine à me pardonner les chagrins que je leur causais à cette époque.

Mes travaux dans la contrée étaient évidemment bénis. Il assistait à nos assemblées des catholiques en assez grand nombre. Plusieurs personnes des deux communions, demandaient en différents lieux que j'allasse les voir; et je voyais là, comme partout ailleurs, cet instinct frappant qui porte les gens, dès les premiers moments d'un réveil, à s'occuper des moyens d'entretenir un missionnaire et de subvenir à ses besoins matériels. Quelque naturelle que soit cette pensée, sa généralité m'a toujours frappé. C'est aussi ce qui montre, comme le font d'ailleurs les promesses du Seigneur, qu'un missionnaire peut, s'il marche dans la foi et dans un vrai zèle, agir sans paie et sans aucune ressource régulière. L'expérience le confirme.

Le jeune frère qui avait été converti dans la prison se trouvait à l'assemblée dont nous venons de parler; il m'accompagna un bout de chemin à mon retour; et il était tellement touché qu'il était obligé de tenir son mouchoir devant le visage pour cacher ses larmes.

« 29 avril. Encore un curé fraternel dans les environs. Il m'a acheté l'excellent commentaire de Gossner sur le Nouveau Testament.

» Mes deux jeunes gens de Colmar m'amèneront ce soir quatre ou cinq autres de leurs amis, plus ou moins bien disposés, disent-ils.

1821 » Nouvelle excursion en Lorraine. Partout on demande des assemblées. Trouvé à *Valtin* un jeune curé très-ouvert et aimable qui distribue des Sacy ; — trois lieues plus loin, au contraire, à *Girarmer*, un bien mauvais. — La femme qui tient l'auberge est une incrédule catholique: elle possède l'*Émile* de Rousseau : c'est une femme très-raisonnable et intelligente , comme la Samaritaine. Elle parut avoir beaucoup de plaisir à notre conversation, et me suggéra plusieurs moyens de répandre le Nouveau Testament.

» Je revins à Colmar à travers une profonde neige, et en marchant dans des ruisseaux. Je dus laisser mes souliers chez un paysan , qui m'en prêta de meilleurs. — Qu'il est intéressant de visiter ainsi un pays en détail, et d'aller de maison en maison , annoncer l'évangile à des gens éloignés de tout lieu de prédication ! Comme cela produit plus que l'art oratoire. Protestants et catholiques, Français et Allemands , tous devraient être mis en état d'entendre chez eux la prédication de l'évangile ; et je ne cesserai, par conséquent, de crier : des missionnaires ! des missionnaires ! Mais, bien entendu , des missionnaires zélés et simples. Aucune persécution ne peut empêcher ni détruire une œuvre de ce genre.

» Je trouve partout de mes traités. Ah ! que n'ai-je plus d'activité et d'ardeur ! On voudrait pouvoir se multiplier ! »

« A Colmar on plaint ma femme , obligée, dit-on, de vendre tous ses bijoux à cause de mon opiniâtreté à rester dans cette ville. — Ce bruit provient de ce que j'ai vendu en effet quelques bijoux qu'une dame du canton de Berne m'avait donnés pour la société continentale. Nous n'avions , nous, que les bijoux de Cornélie.

» 30 avril. Deux des jeunes gens dont je parlais plus haut sont venus aujourd'hui avec R. Ils se proposent,

malgré toutes les menaces, de venir tous les dimanches, 1821
de 5 à 8 du soir. — Au même moment, le jeune Bott se promenait avec trois autres jeunes gens, à qui il annonçait aussi l'évangile. Le président du consistoire, voyant cet attachement, fait courir le bruit que je fais faire à mes amis « le serment de me rester fidèles !.... »

« 3 mai. Nos deux bons jeunes frères ont encore découvert un jeune homme, un catholique, qui veut s'unir à nous. O si ce pauvre Colmar pouvait se donner au Seigneur comme un nouveau Zachée ! ». —

Au milieu de tous ces travaux de détail, survint de nouveau une de ces luttes qui ont quelquefois des conséquences lointaines, heureuses et graves ; je veux parler d'une brochure que je fus appelé à publier contre un ecclésiastique d'Alsace, encore de Strasbourg. Ici je me sens libre, comme en d'autres cas qui se sont déjà présentés, de raconter l'évènement tel quel, quoique la personne dont il va être question soit encore vivante. Il s'est écoulé dès-lors plus de trente ans ; les vues ont pu se modifier considérablement, et je crois savoir que je m'entendrais maintenant avec M. N., mieux que nous le fîmes alors. (1)

Cet ecclésiastique, frère d'un autre pasteur qui ne m'aimait pas non plus, avait fait à Strasbourg, puis publié un sermon que M. Vincent de Nîmes, quoique rationaliste, avait pourtant blâmé comme trop fort dans ce genre. M. N. répondit à cette critique par une lettre qui parut dans les *Mélanges de religions* de M. Vincent. (Avril 1821). On y trouvait entre autres les deux phrases que je transcris ici :

« Ceux qui prennent au pied de la lettre que Jésus s'est offert lui-même à Dieu, comme une victime, *et que le sang de Christ purifie de*

(1) J'écrivais ceci en 1852; j'ai vu se vérifier la justesse de mes observations et de mes pressentiments.

1821 *tout péché celui qui croit en lui*, n'endorment-ils pas le pécheur sur les conséquences de ses fautes? *Ne renversent-ils pas* la barrière opposée au torrent des passions par *la religion et la morale*?... « Ni les miracles *ni la mort de Jésus*, considérée *comme un sacrifice expiatoire* au pied de la lettre, ne constituent le christianisme en religion positive... *L'idée d'un sacrifice*, » comme bien des gens voudraient la faire adopter, est *immorale* et indigne de la grandeur, de la sagesse, de la *miséricorde divine*.

L'auteur publia ensuite cette lettre à part en français et en allemand, comme cela se fait souvent en Alsace.

Aussitôt je prends la plume, et en un jour je rédige une réponse que je fais imprimer à Strasbourg, fin mai *(Ueber einen Brief, etc.)*. Je commençais ainsi : « Ce n'est pas dans l'amertume, mais bien dans la profonde tristesse de mon cœur, que je prends la liberté de communiquer les présentes observations au public, et surtout à la paroisse du pasteur que cela concerne. » Puis après avoir rapporté les deux phrases ci-dessus, je donnais, comme il m'était bien facile de le faire, trois pages serrées de passages pour indiquer que la doctrine rejetée par M. N... était évidemment celle de l'Écriture. Je montrais ainsi que les deux phrases citées plus haut anéantissaient le Christianisme dans son dogme fondamental ; et je finissais mon ouvrage par ces mots « Ministre infidèle de Jésus ! Puisse la réprimande actuelle vous amener à rentrer sérieusement en vous-même ! Vous oubliez évidemment que, comme tout autre enfant d'Adam, vous êtes un pécheur qui, pendant toute l'éternité, n'aurez d'accès auprès du Père qu'en embrassant humblement cette satisfaction et cette rédemption de Christ que vous rejetez comme *immorale*, etc ! » —

Je relevais encore dans mon écrit quelques autres déclarations du même prédicateur. Il avait écrit par exemple :

« Sans doute nous ne voulons plus de *ces* signes, et de *ces* miracles; 1821
nous ne voulons pas de vaines cérémonies, de dogmes qui se contredisent entre eux, etc. »

Il avait accusé d'une *audace scandaleuse* les membres pieux et honnêtes d'une petite société de traités qui s'était formée à Strasbourg, parce qu'ils avaient publié *la Vie d'une veuve*, petit écrit plein d'édification, où l'on regardait la foi aux miracles comme faisant partie de la foi chrétienne. »

On conçoit aisément que ma brochure produisit de nouveau une vive sensation, ne fût-ce que par sa sévérité inaccoutumée. Mais j'ai lieu de croire que la sensation fut aussi salutaire qu'elle fut vive.

Je profitai de mon passage à Strasbourg, où j'imprimai ma brochure, pour exciter le zèle des deux petites réunions que j'avais fondées, l'une dans cette ville, l'autre à Ekbolzheim. Je logeais, lors de cette visite, à une lieue de la ville, chez une dame qui fit même venir chez elle tout le reste de ma famille pour une dizaine de jours. Voici quelques lignes du journal que j'écrivis à Colmar, le 4 juin, après mon retour, au sujet de cette visite que je venais de faire dans le Bas-Rhin. « Il me parut que les deux sociétés de Strasbourg et d'Ekbolzheim perdaient quelque chose de leur zèle, et que cela provenait de ce qu'elles se soumettaient encore à Babel (c'était ainsi que j'appelais alors l'Église nationale.) Je leur déclarai donc ouvertement que je n'avais plus rien à leur donner ni à leur dire à moins qu'elles ne s'amendassent. J'espère que cette dernière visite aura produit un effet sérieux, parce que j'y suis venu avec la verge, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. »

Je reçus bientôt des preuves décisives et intéressantes du bon résultat qu'eut cette visite : j'appris entre autres que plusieurs étudiants de cette ville étaient bien disposés.

1821 Pendant que j'étais encore à Strasbourg, on profita de l'absence du maire, qui m'était favorable, pour essayer de nouveau de m'imposer les conditions que le Ministère m'avait fait proposer dix-huit mois auparavant. Je m'y refusai de nouveau. On me demanda si je ne donnerais pas mon refus par écrit : je m'y refusai cette fois ; et tout d'un coup le fonctionnaire qui m'avait cité me demanda « de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait cette démarche à mon égard. » Quelle faiblesse et quelle petitesse !

De retour à Colmar le préfet me montra une lettre incroyable du préfet de Strasbourg à mon sujet. Mais au bout de quelques instants de conversation, ce magistrat me dit lui-même que ce n'était « qu'un griffonnage de chancellerie » pour lequel on avait surpris la signature de ce préfet. Je lui montrai les deux phrases du pasteur auquel je venais de répondre (p. 276) ; et, sans réfléchir que ce magistrat s'inquiétait probablement fort peu de l'évangile, je m'écriai naïvement : « Mais ce sont là des blasphèmes ! » « C'est ainsi que nous les appellerions, » me répondit pieusement le préfet ; et je lui laissai ma brochure, qu'il va envoyer à Paris au directeur de la police. Charmante lecture pour un directeur de police !

M. N... ayant répliqué, je lui répondis en allemand et en français par une nouvelle brochure intitulée : *Qu'est-ce que l'évangile* (4 juin). Je crois que l'idée primitive de cet ouvrage, celle qu'exprime le titre même, était bien bonne. Elle me fut suggérée par les circonstances. Je voyais tout le public d'Alsace indigné et réellement scandalisé de tout le vacarme que je faisais dans le pays ; on ne comprenait ni l'état de la question ni son importance : je crus donc devoir prendre la chose à sa base, et l'expliquer patiemment à ceux-même qui étaient le plus loin de l'avoir comprise. L'effet en fut, je crois, salu-

taire et étendu. Un ecclésiastique suisse encore vivant, 1821
et qui a été l'instrument de beaucoup de bien dans l'église de Dieu, m'a dit qu'il avait été lui-même amené à l'intelligence du vrai caractère de l'évangile par la première page de cet écrit, et en particulier par ces mots qui contiennent en effet une anthithèse vive et hardie, mais bien vraie : « L'ange dit aux bergers de Bethléem : « Je vous annonce aujourd'hui, *non vos devoirs,* mais le » *sujet d'une grande joie,* c'est qu'aujourd'hui vous est né » un Sauveur. »

Je m'attachais, dans cet écrit, à établir les deux vérités auxquelles il faut sans cesse revenir, l'une que l'Évangile est un système de grâce, une véritable amnistie; l'autre que ce même Évangile produit dans les croyants une sanctification proportionnée à la force et à la sincérité de la foi. Puis je terminais par une réplique sévère à un paragraphe de la lettre de M. N... J'avais dit dans ma brochure précédente que si M. N.... ne voulait pas croire à la rédemption, « il devait au moins se garder d'en détourner les autres hommes. » Il interpréta cette recommandation comme si je lui avais dit de prêcher cette doctrine lors même qu'il n'y croirait pas, et par conséquent comme si je lui avais recommandé un acte d'hypocrisie. Accusé de cette idée détestable, je fus obligé de m'expliquer plus clairement; et je dis à mon adversaire, dans ma nouvelle brochure, que mon but avait été de l'exhorter, non à prêcher une foi qu'il n'avait pas, mais à quitter, s'il était incrédule, ses fonctions de prédicateur, dont il n'était chargé que parce qu'il était censé croire à l'Évangile; qu'ainsi, loin de l'exhorter à jouer le rôle d'un hypocrite, je l'exhortais à quitter ce rôle, et à poser une robe de ministre dont une église vraiment chrétienne l'aurait dépouillé depuis longtemps, etc. »

1821 Tous ces détails qui semblent à quelques-uns n'être que des disputes sans édification, produisaient chez plusieurs, à mon grand soulagement, un tout autre effet, et je voyais la joie de l'évangile se répandre dans le pays. Je reçus, peu de jours après ma publication, d'un jardinier des environs de Colmar, un billet écrit au crayon que je possède encore, et qui portait simplement ce passage : « Fils de l'homme ! J'ai rendu ta face plus » ferme que leur face... C'est pourquoi ne crains point, » etc. (Ezéch., 3, 8); » — avec cette addition : « Voilà, » M. Bost, ce que Dieu vous dit par la bouche de son » prophète. »

Je reçus pareillement une lettre très-intéressante des chers frères de Guebweiler : ils paraissent pleins d'ardeur « depuis ce jour de Pâques » disaient-ils; et mes visites auprès d'eux portaient abondamment du fruit.

A côté de toutes ces petites choses, je lis dans mon journal à cette époque : Mort de Napoléon. — Que de contrastes dans un moment donné !

En juin je livrai à l'impression ma traduction française du *Catholicisme primitif* de Gossner, que je tirai à trois mille exemplaires. Mon journal ajoute : « Ceci va peut-être fâcher les autorités, qui m'ont protégé aussi longtemps que je me suis borné à attaquer les protestants. Mais que me ferait l'homme? (1)

Dans le même temps où je travaillais ainsi en Alsace, je recevais d'excellentes nouvelles de Russie, d'Allemagne, et de France. — On sait comment Pyt travaillait de son côté; et Neff faisait son admirable mission dans les Hautes-Alpes. J'ai vu, plus tard, par ses lettres, qu'il s'encourageait par le récit de mes travaux; mais je

(1) Onze mois après j'étais chassé de France, en effet. Mais un peu après, ceux qui m'avaient expulsé, Charles X, le préfet et le maire, étaient renversés à leur tour, et je rentrais en France. Où sont-ils maintenant?....

n'avais pas encore su prendre le temps de m'occuper des 1821
siens, bien autrement grands : je lui ai fait réparation plus tard. Puis on me parlait aussi des fidèles travaux de notre cher frère Cook, prédicateur Wesleyen, qui commençait alors son œuvre du midi de la France. — Belle époque !... Et dans tout cela pas un orateur !

Cependant ma nouvelle brochure avait de nouveau excité mes adversaires ; et comme on répandait entre autres le bruit que j'avais été précédemment chassé de Strasbourg, j'écrivis au maire de cette ville pour qu'il me donnât une attestation du contraire. Voici sa réponse, datée de Paris où il se trouvait pour le moment.

Monsieur le pasteur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le quatre de ce mois, et qui m'informe que vous êtes à Colmar, où vous n'êtes pas exempt des tracasseries que l'on a su vous susciter à Strasbourg, pour y avoir combattu avec beaucoup de modération (1) des doctrines anti-chrétiennes : il est contraire cependant à toute vérité qu'on vous ait enjoint de quitter cette dernière ville. M. Guizot, alors chef de l'administration départementale, avait simplement subordonné votre séjour à l'obligation que vous deviez souscrire, de ne plus publier d'écrits en matières religieuses. Vous me fîtes le refus de donner une pareille soumission par écrit ; j'intervins près de M. le vicomte Decazes, alors notre préfet, pour que l'on s'en tînt à l'insinuation que je vous avais faite ; et vous continuâtes de demeurer parmi nous, jusqu'à l'époque, choisie très-spontanément par vous-même pour vous rendre en d'autres lieux. En dernière analyse, M. le pasteur, je ne vous ai connu que sous des rapports bien honorables pour vous, et je vous autorise à réclamer de mon cher collègue de Colmar, M. le baron de Müller, les mêmes sentiments d'estime et d'intérêt que je n'ai pu vous refuser à Strasbourg, et que vous méritez à bien des titres.

Recevez, etc.

LE CHEVALIER DE KENTZINGER
Maire de Strasbourg.

(1) C'est la qualité favorite des gens du monde ; mais il me faisait là une espèce d'éloge que j'espère n'avoir pas mérité. A. B.

1821 Du reste toutes les tracasseries ne m'empêchaient pas de vaquer à mon travail. Un ouvrage qui m'occupa à cette époque fut la composition d'un traité que j'intitulai : *La seule voie ouverte à l'homme déchu pour retrouver la communion de Dieu (Einziger Weg etc.)*. Je m'efforçais de résoudre dans ce traité le problême que je me suis posé très-souvent : « donner à un homme, dans un seul traité populaire, un exposé complet de la théologie nécessaire au salut. » — J'ai compris depuis, que, pour sauver les âmes, Dieu n'agit nullement d'une manière méthodique ; mais je crois pourtant que ce traité répondait passablement à son but. Il a été réimprimé plus tard en Allemagne ; et je le tirai pour mon compte à neuf mille exemplaires.

Ce fait me rappelle avec douceur mon intérieur de Colmar, et le plus heureux des résultats de mon séjour dans cette ville. Pour faire une petite économie je pliais mes traités moi-même ; et pour gagner du temps, j'avais remplacé la couture par un collage, au moyen d'une petite invention qui fut encore perfectionnée par mon cher jeune Bott qui était alors venu demeurer chez moi.

Ce dernier fait fut un évènement important. Mon jeune ami avait éprouvé ce qui arrive dans tous les cas d'un réveil bien tranché ; il sentit vivement les effets de l'inimitié du monde contre l'Évangile. Orphelin de père et de mère, il vivait sous la tutelle d'un parent qui avait toujours été bon pour lui jusqu'alors. Mais quand le jeune homme déclara à son patron qu'il ne pouvait plus consentir à vendre le dimanche celui-ci s'irrita ; il y eut des pourparlers de plus en plus vifs, puis une rupture; et le tuteur lui-même finit par mettre, pour ainsi dire, son pupile à la rue. C'est alors que je le pris chez moi: et nous passâmes ensemble, dès-lors, et jusqu'à mon départ de Colmar, des jours très-heureux.

Cependant mes courses dans le pays continuaient. 1821
J'allai même un jour faire à Riquewyhr, dans le temple, une prédication sur laquelle nous reviendrons, puisqu'elle devint six mois plus tard l'occasion de mon expulsion de France. Mais pour le moment je n'aperçus rien.

Vers la fin de cette même année 1821, j'allai faire une autre excursion au nord de Strasbourg. Je prêchai entre autres, à la demande du pasteur, dans le village de Zuzendorf (prononcez Tsoutséndorf). Ce cher frère, en relation avec les Frères moraves, m'envoya dès le lendemain de ma visite (19 décembre) une lettre profondément réjouissante et édifiante que je possède encore, et qui me montre par un exemple de plus, de quel encouragement sont pour des pasteurs isolés les visites d'un missionnaire. Je répète donc encore une fois le cri que j'ai tant poussé dans ma *Visite aux Hautes-Alpes* : des missionnaires ! des missionnaires ! mais pas de déclamateurs !

Au milieu de cette œuvre publique, je jette les yeux avec intérêt sur quelques détails de ma vie privée. J'ai conservé un petit cahier d'écriture de mon aîné qui avait alors six ans. Ce cahier commença le 4 juillet, c'est-à-dire le lendemain de l'anniversaire de sa naissance, et s'ouvre par ces mots : « Au nom de Jésus. Amen ! » Ce début ne prouve rien par lui-même, il est vrai ; mais il me rappelle avec tant d'autres traits du même genre que, dans ces années, ma maison vivait bien particulièrement dans le sentiment de la continuelle présence de Dieu. C'est toujours le cas d'une époque de réveil.

Je me souviens aussi d'un jour où je repris un de mes enfants avec une douceur chrétienne que je suis loin d'avoir toujours apportée à tous mes actes, et où l'enfant répondit à ma réprimande d'une manière bien intéressante. Cet enfant, alors âgé de quatre ans, avait commis

1821 je ne sais quelle petite faute. A table, je dis à ma femme, sans même m'adresser à lui : « Cet enfant s'est conduit aujourd'hui d'une manière bien peu digne d'un enfant de Dieu. » Là-dessus l'enfant laisse tomber sa cuillère dans son assiette, et s'écrie en écartant ses deux petites mains : « Aih ! *il* dit que je ne suis pas enfant de Dieu ! » Combien la délicatesse chrétienne est une belle chose ! Et quelle grandeur dans le christianisme ! Un enfant sentir aussi vivement un reproche si indirect ! Et la pensée de nos rapports avec Dieu arriver sans inconvenance dans une si petite occasion !

Un soir de la même époque, mes deux aînés s'étaient mal conduits, je ne sais plus en quelle affaire ; et leur mère en les couchant eut la légère imprudence (si même c'en fut une) de leur laisser, en fermant la porte, pour dernière parole : « Vous vous êtes conduits comme des enfants du diable. » Heureusement qu'elle eut occasion de retourner dans la chambre à coucher environ vingt minutes après ; car ces enfants étaient bouleversés. Elle trouva l'aîné, à quatre, au-dessus de son frère, appuyé sur ses propres mains et ses genoux, lui disant : « Prions, prions, mon frère ! » Et puis, se tournant vers sa mère : « Vois-tu comme *je branle !* » Il voulait dire : « Comme je tremble. »

J'entends d'ici certaine philosophie s'écrier : « Triste » chrétien, que celui qui a besoin, pour songer un peu à » son âme, de redouter des peines éternelles ! » (1) — Mais

(1) *Trois sermons* sous Louis XV, deuxième partie, p. 377.

Si quelque chose pouvait ouvrir les yeux des chrétiens de nos jours sur le relâchement profond du goût et du tact spirituel dans lequel ils vivent, ce serait bien l'approbation presque générale qu'ils ont vouée à l'auteur de cet ouvrage et à ses autres écrits, — sauf pourtant son malheureux dernier roman, qui s'est fait blâmer de tous côtés, même par les gens du monde, même par le *Lien* (journal protestant qui « rend grâces à Dieu par J.-C., dit-il, de ce qu'il est hétérodoxe. ») Le plus grave reproche à faire à M. Bungener se trouve dans la circonstance dont probablement il se fait honneur : c'est d'avoir su ménager tous les

je dirai à mon tour : « Pauvre chrétien, que celui qui 1821
veut être plus sage que Jésus, et qui oublie combien souvent le Nouveau Testament même, le livre qui nous révèle la grâce de Dieu, nous parle de la colère de ce même Dieu, et du feu qui ne s'éteint point ! »—La faute de ma femme, dans ce cas, s'il y a eu faute, était seulement d'avoir laissé les enfants sous une impression effrayante ; et encore l'expression qu'elle avait employée était-elle modérée et irréprochable : car l'Écriture nous le dit : « Celui qui fait le péché est du diable. »—En tout cas cette histoire fournit encore un exemple de la sensibilité avec laquelle peut être reçu un reproche qui s'appuie sur les grandes idées chrétiennes. Ah ! oui, l'évangile est le fruit d'un monde supérieur !

Une dernière histoire d'enfant. Un jour en me levant à cinq heures, je cherche mes enfants dans leur lit ; je n'y vois pas l'aîné. Je cherche dans une autre chambre contiguë. Rien. Je commençais à m'inquiéter, lorsque, traversant l'escalier, j'arrive à une autre chambre encore, où je trouve mon petit garçon, âgé alors seulement de cinq ans, dans « le simple appareil » dans lequel on l'avait couché, assis vers une croisée, lisant la bible qu'il

partie. L'Écriture appelle cela n'être ni froid ni bouillant ; et l'on sait la sentence qu'elle porte contre ceux qui sont dans ce cas. C'est d'ailleurs, à mes yeux, un singulier goût pour un ministre que de vivre de préférence dans l'impure atmosphère du règne de Louis XV et des encyclopédistes, et de nous édifier par des romans. J'ai toujours été surpris et peiné de voir employer et traiter cet écrivain par des hommes pieux comme s'il professait réellement l'évangile.

Pour revenir au jugement général que j'ai énoncé dès l'entrée, j'avoue que la masse des chrétiens du jour me paraissent être dans le cas de ces chrétiens d'entre les Hébreux auquel l'Esprit de Dieu adressait ce reproche : « Au lieu que vous devriez être maîtres, vu le temps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les rudiments des paroles de Dieu... Mais les hommes faits ont *les sens exercés à discerner le bien et le mal.* » (Héb. 5, 12 à 14).

O orthodoxes ! Quand cesserez-vous d'adorer le talent et la science !... Quand vous rappellerez-vous ce *premier mot* du ministère de Jésus : « Heureux les pauvres en esprit !... »

1821 tenait sur ses genoux. C'était en été. Quel effet profond produit sur les enfants cette bible que les rationalistes regardent comme si indéchiffrable !

Pour achever ce qui concerne l'histoire de ma famille durant le cours de cette année 1821, je dirai que c'est cette même année que naquit (22 juillet) mon fils *Samuel*, depuis lors missionnaire à Calcutta pendant six ans, celui de mes enfants dont la constitution a été la plus faible, mais peut-être, par cela même, la plus capable de résister pendant quelque temps aux chaleurs de l'Inde. Il est vrai qu'il a dû plier au bout de cinq ans. Il s'était marié, dans les derniers jours de 1851 ; ils ont dû quitter l'Inde tous deux, l'année dernière ; et ils occupent maintenant un poste en France.

Cinq mois après la naissance de mon Samuel, ma maison, je pourrais dire ma famille s'accrut, pour quatorze ans, d'un membre bien précieux. On a vu les rapports qui s'étaient établis à Strasbourg, entre M. le pasteur Bein et moi à l'occasion de mon écrit contre un des ecclésiastiques de cette ville. Ces relations devinrent d'autant plus étroites que je fus plus tard l'instrument de la conversion d'une des filles de ce pasteur, nommée Concorde. L'affection qui unît cette personne à ma maison devint telle que lorsqu'elle apprit, vers la fin de cette année (1821) que nous cherchions une domestique, elle se présenta pour remplir chez nous ces fonctions. Nous ne pûmes accepter de la recevoir en cette qualité; mais, d'un autre côté, nous ne pûmes résister à une offre si précieuse ; et, dès le premier jour de son entrée chez nous jusqu'à sa sortie en 1836, cette fidèle amie nous a rendu sans la moindre interruption et malgré notre résistance des premiers moments, tous les services de la domestique la plus dévouée, tous ceux de la meilleure amie ; en même temps qu'elle nous a mis sous les yeux,

pendant tout ce temps, le modèle continu d'une vie chré- 1822
tienne sans tache et sans défaut. C'est l'une des directions admirables et miséricordieuses de Dieu envers ma famille dont mon histoire fournit tant d'exemples.

Il ne me reste plus, pour compléter l'histoire de ma mission d'Alsace, et avant d'en venir à mon expulsion de France, qu'à parler d'un de mes travaux qui me laisse les plus intéressants souvenirs, je veux dire de l'envoi que je fis à cette époque d'un colporteur, l'un des premiers, si ce n'est le premier de ceux qui ont été dès-lors employés en France et ailleurs avec tant de bénédiction.

Il paraît que vers cette époque, l'idée du colportage se présenta simultanément à plusieurs personnes à la fois : car je vois dans la vie de mon beau-frère Pyt qu'il s'occupait alors du même objet avec la société évangélique de France. Il est probable qu'il ignorait ce que je faisais à cet égard, comme aussi je ne découvris que plus tard les démarches de la société et les siennes. Quoi qu'il en soit, je me rappelle qu'en sus du colportage de fait qui avait déjà lieu, soit par le ministre Ehrmann, dont toutes les poches et le fond de chapeau étaient toujours pleins de traités, soit par plusieurs frères répandus dans la contrée, soit par moi-même, j'eus l'idée d'employer un homme exprès pour cet objet. Je choisis à cet effet le jeune homme dont il a été question précédemment, celui qui avait été appelé à l'évangile dans la prison de Colmar : son nom était Ammann. Au bout de quelques temps cette idée prit chez moi toujours plus de consistance : je me chargeai de son entretien ; et comme je me délassais alors quelquefois à faire de la menuiserie, je lui fabriquai même sa caisse, sans doute aussi l'une des premières caisses, si ce n'est la première, du colportage religieux en nos jours. Je me rappelle la manière inattendue et pompeuse dont ce fait fut proclamé, trente ans plus tard, dans

1822 une grande assemblée d'Angleterre. J'en avais parlé, dans une causerie toute familière, avec un missionnaire Wesleyen distingué, M. Arthur. L'après-midi, sans m'avoir dit un mot de son projet, il raconte toute l'histoire à Exeter-Hall avec une grandeur et d'une manière saisissante qui me fit comprendre, pour la première fois en ma vie, la définition que Cicéron donne de l'art oratoire, — définition, pour le dire en passant, bien injurieuse à son objet, puisqu'il l'appelle « l'art d'agrandir les petites choses, et de rapetisser les grandes. » — « Nous avons parmi nous, dit M. Arthur, en me nommant, l'homme qui d'une même main, a tracé l'histoire des Frères moraves, et fait la première caisse de colporteur. » Il ajouta qu'au grand jour de la résurrection plusieurs béniraient cette main; enfin il en dit tant que je fus tout étonné moi-même d'avoir fait une si belle chose : il y eut une véritable émotion dans l'assemblée; et, tandis que je n'avais eu aucune idée de demander la parole dans cette occasion, le président de l'assemblée me fit parvenir une invitation à dire quelques mots.

Mais je reviens à mon entreprise de Colmar. Nous étions alors, quant au colportage, dans l'enfance de l'art : je n'avais pas encore su, comme il a fallu l'apprendre plus tard, prévenir toutes les difficultés administratives; et, quant à la caisse, je la fis si grande et si bien pourvue de layettes que c'était plutôt un petit buffet qu'une caisse, et qu'il fallut bientôt renoncer à s'en servir pour le colportage. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que nous suivîmes des yeux notre débutant, et que nous l'entendîmes, au premier tournant de la rue que nous habitions à Colmar pousser son premier cri : *Neue Testamente!* C'était le premier cri du nouveau-né.

Je chargeai ce frère de tenir un journal, que j'ai traduit en français et dont voici quelques extraits :

« 1822. — Premier mars. Sainte-Croix (à une lieue et demie de Col- 1822
mar). J'ai commencé par vendre un traité dans une auberge de l'endroit. L'aubergiste ne voulait pas d'abord m'en donner le prix : mais ensuite il vint me chercher dans la rue pour me l'acheter. J'en vendis encore plusieurs autres.

» 4. Sainte-Croix (catholique). Je lus à deux personnes âgées le 3me chapitre de Jean : et elles commencèrent à pleurer, et ne pouvaient assez s'étonner de mes paroles. — Dans une autre maison je parlai à une réunion de huit personnes. Une femme me dit que le curé avait déclaré que le Nouveau Testament était le meilleur livre qu'on pût lire.

» 12. Neuf-Brisach (catholique). Je vins chez le curé et lui offris une Bible. Je lui montrai aussi le *Catholicisme primitif* de Gossner. En voyant que cela venait de Munich, il me dit que cela lui paraissait suspect. Cependant le livre lui parut bon, et il m'en acheta un exemplaire ; et son vicaire un Nouveau Testament. Enfin le vicaire me demanda si j'étais luthérien. Je l'ai été, lui dis-je ; mais à présent je suis chrétien. — Vous êtes vous déjà confessé ? — Oui, au Seigneur Jésus. — Il faut le faire au curé, me dit-il (ils croyaient que je m'étais fait catholique, parce que j'avais dit que j'avais été luthérien, mais qu'à présent j'étais chrétien). Je lui dis : Comment un homme pourrait-il en décharger un autre de ses péchés, tandis qu'il a les siens propres à porter ? — Vous voulez, je crois, me dit-il, devenir un saint. Mais dans quelle foi les saints sont-ils devenus tels ? — Dans la foi catholique, mais dans la vraie. Et où sont ceux qui ont cette vraie foi ? — Dans l'église, me dit le curé. — Oui, lui répondis-je, ils sont catholiques en paroles, mais non dans le cœur. C'est dans le cœur qu'il faut avoir la foi ; comme Pierre et Paul croyaient en Christ qui seul peut nous ôter nos péchés : lui seul est notre Sauveur. — « Vous avez raison, me dit-il, etc. »

« 16. Zellenberg (catholique). Je trouvai le curé dans son jardin : il me reçut très-amicalement ; et quoiqu'il ne voulût pas acheter de livres, je commençai à lui parler (1) de tous ces hommes qui se nomment chrétiens et ne le sont pas. « C'est cependant encore la même foi qu'aux premiers jours, « me dit-il. » — Oui, sans doute, la foi est la même : mais les hommes ne l'ont plus dans le cœur. Il m'acheta un *Catholicisme primitif*, m'indiqua quelques villages où je devais aller, et me souhaita la bénédiction du Seigneur.

» 16. Beblenheim (catholique et protestant). En allant chez le curé je

(1) Un des nombreux exemples de la noble liberté que donne à un homme converti la simplicité de son cœur.

1822 m'aperçus qu'il m'avait vu de sa fenêtre. Lorsque j'entrai dans sa cham il était à genoux, avec un livre devant lui. En se levant il me dema brusquement ce que je voulais. Monsieur le pasteur, lui dis-je avec d ceur (1) j'ai des livres à vendre. Il les prit en main, et commenç demander en grondant qui m'avait chargé de vendre de pareils livres Pourquoi me demandez-vous cela? lui dis-je; ce sont tous de b livres. — Il alla chercher un écrit dirigé contre la lecture du Nouv Testament, et chercha dans mon Nouveau Testament le 1er chapitre Matthieu, versets 11-18, mais il ne put rien objecter. Il apporta aussi Nouveau Testament de Van-Ess et commença à en dire toute sorte mal. Je lui dis avec douceur : Monsieur le pasteur, « ne jugez pas vous ne serez pas jugé. » Mais il continua à jurer contre Van-Ess l'appeler un coquin..... Je lui dis : « Plût à Dieu que tous les curés ressemblassent ! » Alors il commença à se mettre en fureur. Je lui amicalement : « Monsieur le pasteur, ce n'est pas un bon esprit qui v rend si furieux. » Alors il prit mon livre et le jeta derrière la porte a le sien, qu'il croyait être à moi. Je lui dis : « Monsieur vous êtes scribe, instruit dans les Écritures. » (2) Oui, je le suis, me dit-il. — bien, lui dis-je, il est écrit dans l'évangile : « Malheur à vous, scri et pharisiens. » — Alors sa fureur n'eut plus de bornes; et il me do un coup de pied.— Eh bien, dis-je, j'ai été chez un scribe; » et je m allai.

» Wyhr (catholique.) Une demoiselle m'acheta un cantique, et co mença à me parler d'amour (selon le monde). Je lui dis : il n'y a pa de propos de ce genre dans la parole de Dieu : savez-vous bien que mort peut vous surprendre au milieu de pareilles conversations? vous ne savez à quelle heure viendra le Seigneur, etc. — Lorsque repassai ensuite devant la maison, elle était avec une amie, et elles m pelèrent toutes deux. Je ne voulais pas rentrer d'abord (ce colport avait alors 22 ans); mais elles m'appelèrent de nouveau, et me dire « Nous ne voulons plus vous chicaner; nous pensions d'abord que n'était pas sérieusement que vous parliez; mais après, nous avons s posé que vous aviez étudié. » — Je leur répondis que je n'avais pas étu

(1) L'expression était proprement « chez Monsieur le pasteur » : *(Li Herr Pfarrer.)*

(2) L'expression allemande, Schriftgelehrter, se prend également bonne ou en mauvaise part, pour signifier : ou *savant dans les Ecritu* ou *scribe*.

mais que ce que je leur disais, je le disais selon l'Esprit de Dieu. Je leur lus et leur expliquai encore quelques chapitres qui parurent les toucher, et je m'en allai. 1822

» 26. Grusenheim (catholique). La cuisinière me dit qu'un colporteur français était venu il y a quelques jours, mais que le curé l'avait chassé, parce qu'il vendait de mauvais livres. « Oh ! pensai-je en moi-même, je serai mieux reçu que celui-là ; et je me mis à prier Dieu en mon cœur. Dieu m'exauça en effet ; car lorsque le curé vint à moi, il me salua très-amicalement, comme le fit aussi le curé d'Arzenheim : puis il m'acheta un Nouveau Testament dont il fit présent à sa cuisinière.

» 27. Une femme dit : « Oui, si les hommes savaient combien c'est beau de lire le Nouveau Testament, ils l'achèteraient sûrement ! » Un homme répliqua que ce n'était pas bien fait d'ôter le pain à ses enfants pour leur acheter des livres. « *Ce n'est pas le leur ôter*, lui dis-je, *c'est le leur donner :* » et je lui lus Matthieu 4, 3-4 « L'homme ne vivra point de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

» 5 Avril. Waldbach. Monsieur le pasteur Oberlin et son gendre me reçurent très-amicalement, et me témoignèrent beaucoup de joie sur ma vocation. J'y restai deux jours.

» 7 Hochwald. J'ai tenu ici une assemblée de douze personnes. Nous lûmes Jean 15, chantâmes : *Embrâse bientôt ces contrées, etc.*, et nous lûmes encore Actes 9.

» 9. Je vis sur une haute montagne quelques maisons où je me sentis pressé d'aller. Je vendis une bible à une femme qui, obligée d'emprunter, donna en gage cette bible même. Ils me retinrent à dîner : nous étions neuf à table et je leur lus un chapitre.

» 12. Quelques personnes d'ici sont allées à X... pour dire au pasteur que je tiens des assemblées. Dès le lendemain il arriva une lettre de lui aux personnes qui me recevaient ; il les menaçait, et leur ordonnait de me chasser ; ajoutant que j'étais un sorcier, et mille autres injures. Mais les gens ne lui obéirent pas et prirent ma défense. Le 12 il écrivit de nouveau que ceux qui me recevaient se feraient de mauvaises affaires, que les gendarmes m'emmèneraient, etc.

» Le 14 je tins encore une assemblée. Les gens disaient que si je tenais des assemblées tout le long du jour, ils m'écouteraient aussi tout le jour. Ils regrettaient de n'être pas plus rapprochés de pareilles assemblées pour y assister régulièrement ! »

A ce journal j'ajoutais, moi, en 1822 ces réflexions :

1822 « Je ne puis m'empêcher de rendre les lecteurs attentifs à la beauté d'une œuvre pareille. Des gens qu'aucune espèce de missionnaire n'est capable d'atteindre, et qui sont cachés dans de hautes montagnes ou dans des vallées reculées, des protestants et des catholiques, reçoivent ainsi la vérité, sans que l'ennemi ait le pouvoir de suivre cette prédication. — Je dois ajouter que ce colporteur n'avait aucune culture, ni aucune apparence.

» Les nouvelles d'Alsace sont toujours plus belles, elles n'éclatent pas aux yeux du monde parce que nous semons profonds mais dans dix ans on en parlera davantage. »

En relisant ces lignes, en février 1831, j'y ajoutai celles-ci : « Il y a actuellement neuf ans que j'écrivais ces choses ; et cela ne va déjà pas mal ! » Et maintenant j'ajoute (1854) : Combien s'est-il encore fait dès-lors ! Comparez l'Alsace actuelle à ce qu'elle était en 1819!... Dieu sait ce que nous aurons dans dix ans, dans vingt ans, que dis-je, dans un an !...

Nous voici arrivés au terme de ma mission de Colmar et de l'Alsace en général. Il ne me reste plus qu'à raconter comment je fus expulsé de cette contrée et de la France. Cela se rapporte à l'évènement dont j'ai déjà fait mention (p. 283), et qui avait eu lieu en décembre 1821. Le voici avec ses détails, que je tire d'une lettre que j'adressai plus tard au préfet de Colmar.

Le bourg de Riquewihr (Reichenweyer) était depuis six mois sans pasteur. Les pasteurs du voisinage étaient chargés d'y faire alternativement le service ; mais ils le faisaient d'une manière irrégulière, et ils s'appuyaient pour excuser cette négligence, sur le motif pitoyable que les habitants « étaient animés d'un mauvais esprit ! »

Cependant j'ignorais tout cela, lorsque je vis arriver chez moi un homme de l'endroit, me priant de la part de anciens et d'un grand nombre d'habitants d'aller leur faire

core moins que moi, — ce qui est beaucoup dire, questions de forme. Je lui dis donc que je me s le samedi après midi dans l'endroit ; pour y les affaires en règle, mais que je voulais qu'elles nt ainsi.

rrive en effet ; et rien n'est préparé. Je répète ma le d'un appel en règle ; ajoutant *que sans cela je herais pas*. Ces gens recommencent leurs allées et ; le maire même de l'endroit qu'on va consulter, qu'étant abandonnés ils ont le droit de faire venir licateur. On parle d'écrire au président du consis- énéral de Ribauviller ; mais la nuit vient, et rien it encore.

endemain on se décide pourtant à envoyer une le au président du consistoire, et le messager ais en même temps les cloches se mettent à son- « Que faites-vous donc ? » leur dis-je un peu . — Il faut bien, disent-ils, que quelqu'un prêche. heure après, les cloches sonnent une seconde fois; messager arrive avec ces mots adressés à l'ancien

1822 et on vous promet un prédicateur ; s'il vient je me retire; sinon, je prêche. »

Dix heures sonnent : c'était le moment de commencer. Personne n'arrive. « Sonnez, leur dis-je ; que ce soit pou » moi ou pour un autre : » — On sonne, et on attend. Enfin je demande le costume. — Il n'y en a point ! m dit-on. — Allons ! une irrégularité de plus. Je prends deu anciens à mes côtés, et nous allons au temple, où j'at tends encore un moment. — Personne ne venant, j monte en chaire. Il est vrai de dire que, non-seulemen je n'avais pas la robe, mais que j'étais même en bas gri et en pantalons de même couleur. Comment prêche l'évangile, diront plusieurs, dans un pareil accoutrement

Je le fis pourtant, avec joie et, j'espère, avec force.

Voilà le petit évènement qui a servi de prétexte à mo expulsion de France. Je dis de prétexte, parce que le autorités même me firent entendre plus tard que la vé ritable raison de cette mesure avait été l'arrivée d'u ballot de mes ouvrages, où se trouvait entre autres l brochure que je venais de composer sur l'*Adoration d Marie*, et que j'avais fait imprimer à Genève. — Je n m'étais pas nommé dans cet ouvrage. Mais lorsqu'on vin à s'en occuper, le préfet me montra d'un air de triomph un chiffre placé en tête du livre, et portant les lettre P. A. B. Je lui dis que je n'avais point songé à me ca cher ; mais que ces lettres étaient le chiffre de mon im primeur, P. A. Bonnant, qui était nommé plus bas to au long.

Cependant tout cela se fit plus tard. Ma prédicatio avait eu lieu en décembre ; et ce n'est qu'en février q commença à courir le bruit de ma prochaine expulsio Comme je n'avais aucune certitude à cet égard, et q je devais à cette époque, je ne sais plus pour quelle ra son, me rendre de nouveau à Genève, je partis le 4 mar

sans avoir reçu aucune communication du gouvernement. 1822
Mais, peu de jours après mon départ, le préfet me fit demander chez lui. Ma femme, tout en alléguant que je venais de partir, eut le courage et la simplicité de demander si elle pourrait aller recevoir elle-même la communication du préfet. Elle fut admise mais traitée très-impoliment. Ce magistrat lui communiqua l'ordre d'expulsion qui me concernait.—Quelques années après, Charles X étant tombé, et avec lui tous ses serviteurs, je rentrai en France; et je me trouvai un jour en malle-poste, côte à côte avec mon préfet déchu, devenu simple particulier. Il fut alors très-poli. Je ne sais s'il me reconnut : mais je pensai que je lui ferais de la peine en le forçant à revenir sur ces choses; et nous cheminâmes en paix, lui déplacé, moi replacé.

Je trouve dans mes lettres de cette époque un de ces petits mots qui interrompent d'une manière rafraîchissante le récit des affaires plus graves. J'écrivais de Genève à ma femme en lui parlant du plus jeune de mes enfants d'alors : « Embrasse le petit Ami, *et lui achète quelque chose d'un sou, à l'insu de ses autres frères.* » — Ces derniers mots avaient pour but d'éviter que les deux autres frères ne fussent jaloux en ne recevant rien, ou que leur mère fût obligée de dépenser deux autres sous en leur achetant quelque chose comme au plus jeune!—On a déjà pu s'apercevoir que j'ai toujours été timide, et quelquefois risiblement timide, à faire une dépense de pur plaisir.

Cependant je reçus à Genève la nouvelle de mon expulsion de France; et, quoique je me réservasse bien de rentrer, soit pour parler au préfet, soit pour régler mes affaires et prendre congé de mes amis, je dus prendre aussitôt des arrangements conformes à la nouvelle circonstance. Je priai le jeune Bott de rester chez

1822 moi pour me remplacer, et je me chargeai de son entretien jusqu'à ce que la société continentale l'agréât. Je résolus d'aller m'établir à Francfort-sur-Mein (ce fut par le fait à Offenbach, petite ville située à une lieue de là); et je mandai à ma femme de se rendre à Bâle pour le milieu d'avril, époque où je la retrouvai en effet avec mes quatre enfants, comme nous le verrons au livre suivant :

Et voilà ma mission d'Alsace terminée.

Qu'on me pardonne la fréquente répétition des mots *doux souvenirs!* Je n'en puis parler autrement; car je vois qu'au milieu de mes peines, j'avais bien des joies, et qu'à côté de toutes mes faiblesses j'avais toujours la *faim et la soif de la justice* dont le Seigneur a dit que bien heureux sont ceux qui l'éprouvent. — Il me reste quelques traces, que je ne puis revoir sans une douce émotion, de ce besoin profond qui caractérisait alors ma vie, et qui forme la teinte générale de cette époque de mon histoire. Accoutumé dès mon adolescence à afficher devant moi, dans ma chambre de travail et même dans les autres parties de ma demeure, quelque belle sentence, j'avais alors mis successivement devant mes yeux ces beaux vers :

Hebe auf die durchgegrabnen Haende
Ueber uns, Herr Jesus, und vollende
Die Segen die sich in dein'm Herzen fur uns regen.

(Lève sur nous tes mains percées ; achève et accomplis les bénédictions qui se meuvent pour nous dans ton cœur),

puis ces autres autres vers pompeux :

Jehovah ! Jehovah ! Jehovah ! Deinem Namen
Sey Ehre, Macht und Ruhm. Amen ! Amen !
Bis einst der Tempel dieser Welt
Auf dein Wort in Staub zerfaellt

Soll in unsern Hallen 1822
Das Heilig, Heilig, Heilig erschallen.
Hallelujah ! Hallelujah !

(Gloire à toi, Jehovah ! Gloire, honneur et magnificence. Amen ! Jusqu'au jour où, à ta parole, le temple de ce monde retombera dans la poussière, nos voûtes retentiront de ces accents : Saint, saint, saint est l'Éternel ! Alleluia !)

J'avais, à une autre époque, placé devant moi ces mots de Jésus : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ? » tracés en grands caractères entourés d'une guirlande, et d'autres passages, comme : « Entrez par la porte étroite, » « Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, » puis les trois strophes de ce beau cantique allemand :

1 — Gott will's machen — Dass die Sachen
Gehen wie es heilsam ist.
Lass die Wellen — Immer schwellen
Wenn du nur bey Jesu bist !
2 — Glaub nur feste — Dass das beste
Ueber dich beschlossen sey ;
Bleibt dein Wille — Nur fein stille
Wirst du alles Kummers frey.
3 — Wenn die Stunden — Sich gefunden
Bricht die Hülf' mit Macht herein ;
Und (dein Graemen — Zu beschaemen)
Wird es unversehens seyn.

Je trouve aussi dans mes reliques de cette époque l'un de ces traités que je faisais imprimer par milliers pour les répandre dans tout le pays; c'était un petit sermon populaire de Martin Boos *(Frühlehre*, etc.)

Pour achever le tableau complet de notre chère mission d'Alsace, je dois parler de l'embellissement que venait jeter sur notre existence, assez rude come on l'a vu, cette chère famille Le Grand que j'ai déjà mention-

1822 née plus d'une fois, et qui va reparaître dans une ci
constance encore plus importante. Je pourrais mentionn
aussi ces envois de traités, ou d'autres secours, q
nous venaient du même côté, et jusqu'à une petite pr
vision de vin que cette famille nous envoya et q
certains voisins partagèrent malheureusement avec no
sans nous en aviser... Je pourrais enfin parler de qu
ques heures délicieuses de rafraîchissement que no
passions dans cette luxuriante Alsace, — de nos prom
nades en famille; — de quelques visites que je faisais
des pasteurs éloignés; — de Sundhofen en particulie
village oublié loin des grandes routes, dans la solitu
silencieuse des bords du Rhin, — et de tant d'autres jou
sances que comportait notre âge et dont le Seigne
entremêlait mes peines... Mais je m'arrête : on ne pe
tout décrire.

Chère mission d'Alsace ! Temps de zèle, d'ardeur, d
jeunesse... et de forces !...

LIVRE IX.

MISSION D'OFFENBACH.

1822 ET 1823 (32 ET 33 ANS).

Je me rends à Genève.— Quelques prêtres de *Soleure*.— Retour à Bâle. — Excès de fatigue. — Huit jours à l'auberge de Moutiers. — Je dors 17 heures sur 24 pendant quelques jours. — Invités tous huit à *Ottingen*. — Le *pasteur Le Grand*. — Vingt jours de repos complet. — Doux rapports avec mes collègues du pays. — *J'écris au préfet de Colmar*. — Départ pour Francfort. — Je rentre à Colmar. — Ordre de quitter en *trois fois 24 heures*.— Je passe par Strasbourg. — Je me fixe à *Offenbach*. — Belle maison et beau jardin. — MM. Manuel et Appia. — Sénateur Meyer. — MM. Touchon et Savary. — M. Walther de Kesselstadt. — Je m'endors dans le repos. — Réveil. « *Le monde les hait.* » — Je convoque des assemblées. — Appelé en Angleterre (1re fois). — *Christianisme ecclésiastique*. — Visite à *Elberfeld*. — Neuwied, Sayn, Boos. — J'ai trois colporteurs allemands. — Désœuvrement et activité. — Nombreuses assemblées. — *Le réveil actuel s'appuie trop sur l'argent*. — *Départ pour l'Angleterre*. — Rude traversée. — Colchester. Tapage d'applaudissements.— *Mon jugement sur le peuple anglais*. — *Fort et grand, dans le bien et dans le mal*. — Respect pour la loi. *Police*.— Religion *d'estrades*.— Retour à Offenbach. — *Commentaire de Haldane* sur l'épître aux Romains; traduction allemande. — Toujours du zèle et un sentiment d'abattement. — Mes assemblées reprennent.— *Petits* travaux (quatre de front).— *Affluence extraordinaire* aux assemblées. — Griefs ridicules du gouvernement.— Détachement du monde. — Déclaration au Landrath. — *Ma dernière assemblée*. — Dissoute par la force armée. — Scène. — *Je suis expulsé*. — Ma famille aussi. — Distribution de 600 traités. — Les juifs en veulent. — *Jours de grâce*. — Je suis traqué par *cinq gouvernements*. — Ma famille se disperse. — Scène à la police de Francfort. — Griefs d'Offenbach. — Manœuvre du loup. — Quatre travaux à la fois. — M. *Touchon* et Mme *Ziegler* à *Hanau*. — Nous reçoivent. — Six heureuses semaines. — Police grossière. Ordre d'expulsion. — Mon fils *Etienne* mourant. — Guéri par la foi. — *Incrédulité des protestants* au sujet des miracles. — A *Hambourg*. — Chef de la police. — *Entretien avec le landgrave*. — Six semaines pour moi; trois mois pour ma famille. — A *Friedrichsdorf*. — On me surveille. — Mission de mon piano. — Don

1822 de lady C. et de famille. — La famille de nouveau réunie. — *Fatigue extraordinaire.* — Le pasteur Savary redouble de zèle. — Assemblées. — Musique du *Voyage du Chrétien.* — *Nombreuses conversions.* — Voyage à *Berlin.* — Professeur Tholuck. — Néander. Marheinecke. — Ma femme dangereusement malade. — Remède sympathique. Prompte guérison. — *Départ pour Carlsruhe.* — Logés d'abord par le général Stokhorn.

J'avais quitté Colmar le 4 mars (1822), en y laissant ma femme et mes quatre enfants.

En traversant Soleure je passai une heure agréable dans un des couvents de cette ville, en conversation avec quelques prêtres catholiques romains, qui me parurent très-bien disposés.

Les frères de Neufchatel « me trouvèrent à mon passage (dit mon journal) bien plus frère qu'ils ne le pensaient. » — Il y avait donc là aussi, et là déjà, des oscillations quant à l'amour fraternel.

Arrivé à Genève le 15 mars, j'en repartis le 8 avril, pour aller trouver à Bâle, ma famille qui venait de quitter Colmar, et qui logeait à la Tête d'or, comme déjà précédemment. J'y arrivai le 15. Là, abîmé de fatigue, bien au-delà de ce qu'on peut imaginer, parce que j'ai toujours laissé arriver la fatigue à son dernier point avant de lui céder, déplacé pour le moment sans avoir pu encore faire le choix d'un autre poste, je cherchais un lieu où reposer momentanément ma tête ; et je me décidai, faute de mieux, à aller prendre logement à l'auberge de Moutiers, mon ancienne paroisse.

Cependant, la veille de notre départ pour cet endroit nous voyons paraître à notre hôtel notre cher ami, M. le pasteur G. Le Grand, qui avait appris notre arrivée à Bâle, et qui, voyant notre fatigue et apprenant notre projet, veut nous prendre chez lui, à Oltingen, village d

nation de Bâle, situé à sept lieues de cette ville. Mais 1822
nous étions huit ! Car, outre mes quatre enfants d'alors
une jeune domestique alsacienne, nous avions encore
avec nous cette amie dont j'ai parlé dès le livre précédent,
qui, vu le nombre de nos enfants en bas âge, et surtout
notre vie agitée et ambulante, ne pouvait nous dispenser
d'avoir une domestique. Notre cher Le Grand ne recula
pas à la vue de ce monde formidable : seulement il sentit
qu'il devait s'entendre avec sa femme avant de nous invi-
ter décidément ; et comme cette négociation devait pren-
dre quelques jours, vu que ces amis vivaient à la cam-
pagne, je me déterminai à aller toujours passer une
semaine à Moutiers, — premier repos proprement dit
que je me sois accordé en ma vie.

Il est vrai qu'une auberge de village est un lieu de repos
fort imparfait. Je n'ose presque pas dire qu'on nous avait
donné, pour chambre à coucher, une chambre que traver-
saient des muletiers et des charretiers de toute espèce, se
couchant à minuit ou se levant à quatre heures. La nourri-
ture était aussi un peu à l'avenant. Mais la jeunesse, un
bon tempérament et une immense fatigue des nerfs nous
firent passer par-dessus bien des choses. Le Seigneur
m'a doué d'une constitution qui me permet d'emprunter,
pour ainsi dire, sur des temps de repos futur. Alors, quand
j'en ai le temps, je puis dormir jour et nuit comme un
enfant. Je crois réellement que, dans les dix jours que je
passai à Moutiers, je dormais seize heures sur vingt-qua-
tre, n'allant guère que du repas au sommeil et du som-
meil au repas, et m'endormant à la promenade, sur un
banc ou sur un tronc d'arbre.

Du reste j'ai probablement un peu abusé, en ma vie,
du système d'emprunt dont je parle ici, et entamé en
quelque mesure mon capital à cet égard. Mais pourquoi
en aurais-je du regret ? C'est une bien grande faiblesse

1822 de foi chez un chrétien que l'attachement à la vie présente !

Quelques jours après notre arrivée à Moutiers, nous reçûmes une lettre de notre ami Le Grand, qui nous appelait effectivement à nous rendre chez lui à Oltingen. Il avait de la fortune, il est vrai ; mais il mit, à nous recevoir, le courage et la simplicité du pauvre. Le riche apporte trop de façons à son hospitalité ; et quand il n'a pas une belle chambre à vous offrir, ou si votre arrivée dérange tant soit peu l'ordre de sa maison, il vous laisse à l'auberge. Nos chers Le Grand ne firent pas ainsi. Ils mirent, je ne sais plus combien de matelas sur le plancher, mais ils nous reçurent. — Immortel souvenir ! Vingt jours de complet repos ! Vingt jours de paix ! Vingt jours à la campagne ! Plus de préfets ! Plus de gendarmes ! Et tout cela au moment le plus splendide de l'année ! Car nous arrivâmes le premier mai ; et nous n'en repartîmes que le vingt ! C'est certainement la plus grande oasis que j'ai rencontrée jusqu'ici dans ma vie.

J'ai parlé de repos complet ; et ce repos fut effectivement bien complet. Mais on comprend que cela n'exclut pas l'idée de conversations utiles et intéressantes. Mes collègues du canton de Bâle qui n'avaient, certes, nul besoin de mes instructions, s'étaient cependant fait du réveil de Genève quelques idées fausses. Ils confondaient trop la dissidence avec le séparatisme. Ils ne rendaient pas non plus assez de justice au dogme de l'élection ; et je pus en les visitant, lever presque tous leurs préjugés à ces deux égards. De mon côté j'apprenais aussi à les écouter sur quelques points ; et j'ai lieu de croire que nos entretiens, et la communication de ces entretiens, auront porté quelques bons fruits.

C'est encore d'Oltingen que j'écrivis, et dès le 4 mai au préfet de Colmar, pour lui exposer l'affaire de Rique

wichr, pour réclamer contre mon expulsion si brutale 1822
de France, et pour lui annoncer que j'irais lui parler moi-même dans peu à cet effet. Ceci rentrait, il est vrai, dans la classe des travaux pénibles et fatigants; mais il fallait pourtant traiter cette affaire.

Tout le reste de nos trois semaines s'employa en petites promenades dans les environs, en conversations, en lectures, en repos; et nos enfants, notre John surtout, se délectaient à soigner *les bêtes*, que celui-ci a toujours tant aimées, ou à courir le village.

Cependant, toute jouissance ayant son terme ici-bas, nous dûmes enfin nous décider à quitter notre cher Oltingen. Ce fut le 20 mai. Pour aller où? Nous n'étions encore nullement décidés, quoique mes vues se portassent déjà du côté de Francfort-sur-Mein ou ses environs. Je partis donc pour cette ville, mais en passant par Colmar. Pour faire moins de sensation auprès de la police française, je fis passer ma famille par l'Allemagne, en lui donnant toutefois rendez-vous à Strasbourg; car je voulais revoir cette ville. Puis je me rendis de Bâle directement à Colmar, afin d'y parler au préfet, comme je le lui avais annoncé. Ce magistrat ne voulut pas me recevoir, et me renouvela l'ordre de quitter la France en *trois fois vingt-quatre heures*, en soulignant ces derniers mots bien gros et *deux ou trois fois*. Ces gens là oublient, quand ils mettent de la rudesse à des communications de ce genre, qu'ils font une chose de très-mauvais ton; et qu'ils s'assimilent à des domestiques qui, habituellement opprimés par leurs maîtres, sont tout heureux de trouver par moments quelque occasion de faire les maîtres à leur tour. Du reste le monde est plein de ces domestiques là

Je tins néanmoins encore deux bonnes assemblées à Colmar; puis je partis pour Strasbourg, où je crus faire

1822 acte de courage en restant un jour de plus que le temps si éloquemment souligné. « Là (porte mon journal), au milieu d'une foule d'incidents excessivement compliqués, et n'ayant que deux jours pour rester en cette ville, le Seigneur me fortifia assez pour pouvoir beaucoup porter et beaucoup faire ; j'eus à résister à des ennemis, et même à des frères peu charitables ; à organiser un peu le troupeau de Strasbourg ; et à arranger, contre tous nos projets précédents, notre départ à tous pour l'époque précipitée du 27. » — Tout fut en effet miraculeusement ordonné par le Seigneur ; — notre chère Concorde reçut de son père la permission de nous suivre à l'étranger ; et le lundi, 27 mai, nous partions de Strasbourg, pour arriver à Francfort le 29, et à Offenbach le 30. Nous choisîmes cette dernière ville comme étant une espèce de faubourg de Francfort, mais moins dispendieux et plus agréable que la ville même.

Nous restâmes d'abord à l'auberge pendant huit jours pour faire nos principales emplettes ; car nous voulûmes nous mettre dans nos meubles ; puis nous trouvâmes à nous loger pour 250 francs par an dans une très-belle maison, neuve d'un an, située à l'extrémité de la ville, du côté de Francfort, élevée de quelques marches au-dessus de la route : belles dépendances ; grande cour ; poulailler ; remise pour une voiture ; jardin potager, et beau jardin anglais avec un kiosque. C'eût été trop beau pour nous si le prix n'eût été si extraordinairement bas : on nous dit que ce bas prix provenait de ce qu'il y avait eu précédemment quelque histoire tragique dans la maison, et, je crois, un peu de bruit de revenants. Quoique je ne rejette point d'une manière absolue toute histoire de ce dernier genre, je ne me laissai pourtant pas effrayer ; et nous restâmes dans cette charmante habitation, tout le temps de notre séjour à Offenbach. Je dois ajouter au sujet de

bas prix de notre logement que le maître de la maison 1822
en demandait d'abord 500 francs ; et qu'il dit ne descendre autant qu'en considération de l'œuvre que je venais faire et dont on lui avait parlé. Je crois qu'il exprima aussi la pensée que nous lui porterions bonheur.

Nous entrâmes dans cette maison le 8 juin.

« Dès ce jour (porte mon journal du 24), nous avons eu une foule d'occupations d'établissement ; mais tout le principal est fait aujourd'hui : et je te consacre, ô mon Dieu et mon Sauveur, ce jour que je compte en quelque sorte comme le premier où je sois rentré dans une position régulière depuis près de quatre mois, et où je recommence mon œuvre d'évangéliste dans une nouvelle contrée. (1)

Mon séjour à Offenbach ne dura qu'un an, et ne présente que deux évènements un peu saillants : mes assemblées, qui firent en peu de temps une telle sensation qu'elles me valurent mon expulsion, puis un voyage en Angleterre, le premier que j'ai fait dans ce pays remarquable.

Avant d'entrer dans le récit de ces deux évènements, je dirai en quelques mots quelles furent à Offenbach mes occupations courantes.

Je me liai d'entrée, dans Francfort même, à un frère qui présidait une assemblée d'une centaine de personnes en liaison avec les Frères moraves, quoique ce ne fût pas sous leur direction ; c'était un négociant qui se montra toujours très-fraternel envers moi, et dont je présidai moi-même assez souvent l'assemblée.

Il me mit en relation avec un autre frère d'Offenbach chez qui se tenait aussi une petite réunion, plus encore étroitement unie avec les Frères moraves.

Je fis aussi, dès les premiers jours, la connaissance

(1) Je transcris ce passage le 24 juin aussi, mais en 1852, et dans l'île de Jersey. Que de choses en ces trente ans !

1822 de MM. Manuel et Appia, les deux pasteurs attachés à l'église française; et ceux-ci, à leur tour, me présentèrent à quelques-uns des pasteurs allemands de Francfort, puis particulièrement à M. le sénateur Meyer, premier magistrat de cette ville, dont j'ai déjà parlé (p. 198). Cet homme savant et pieux était d'une douceur qui touchait quelquefois à la faiblesse; mais il supportait toujours patiemment ma rudesse, ce que les gens doux ne font pas toujours, bien s'en faut; et il ne craignit jamais de défendre ma cause, particulièrement lorsque la police de cette ville et celle des gouvernements environnants se montrèrent injustes et malveillantes à mon égard.

Peu après, je renouvelai connaissance avec le pasteur Touchon, de Hanau, que j'avais déjà vu lors de mon précédent voyage en Allemagne. C'était un homme pieux et d'un admirable talent: dommage que toute sa nature répugnât à l'action.

J'entrai aussi bientôt en relation avec le pasteur Savary, de Frédericksdorf, petite colonie walonne près de Hombourg.

Enfin je renouai aussi, avec M. Walther, de Kesselstadt, près de Hanau, des rapports qui devinrent d'autant plus fréquents qu'il voulut bien se charger de traduire en allemand le *Commentaire de Haldane* sur l'épître aux Romains, que je publiai plus tard dans cette langue.

Je continuais aussi à entretenir des rapports actifs avec une grande partie de l'Allemagne; et il m'arriva même qu'en apprenant les persécutions qu'enduraient nos frères de Munich, j'offris à l'un d'eux, l'un des frères Heinleth de venir chez moi, « avec tous les siens », s'il n'avait d'autre ressource. — On trouve en effet toujours à s'arranger, lorsqu'on veut bien exercer l'hospitalité. — C

frère me fit l'honneur d'arriver chez moi en septembre ; 1822
mais il ne resta que peu de semaines.

Cependant la vie que je menais à Offenbach pendant les premiers mois n'était pas la grande vie du missionnaire : je m'endormais un peu dans la jouissance d'une position temporelle très-douce : voici un article de mon journal qui raconte comment j'en sortis. Je le donne tel quel, et ne crains même pas d'ajouter qu'à l'heure qu'il est j'y changerais très-peu de chose.

« Vendredi, 4 octobre.

» Ces jours le Seigneur a daigné m'accorder une espèce de réveil. Depuis longtemps je m'apercevais, quoique sourdement pour ainsi dire, que je me laissais dominer par la prudence et la crainte humaine. J'avoue ici, comme je l'ai déjà fait devant d'autres, que si je n'ai pas tenu d'assemblées à Colmar, c'est, en grande partie du moins, par ces motifs ; et que c'étaient aussi en grande partie ces motifs qui me faisaient rester ici dans l'inaction. Mais l'autre soir, en lisant dans les évangiles avec un ami ces mots de Jésus : « *Le monde les hait, car ils ne sont pas du monde* » (Jean 17, 14), je fus subitement saisi d'un de ces profonds ressentiments du temps de Wilcox (1816). Toute sa manière tranchante et notre zèle primitif se sont représentés à moi. Nous insistions alors surtout sur un trait : « Ce pasteur est-il haï du monde ! — Non ; — » Donc il est faible ou mauvais. » J'ai vu que la société continentale et tous les autres frères qui m'entourent avaient gagné quelque chose sur moi à cet égard ; — en un mot Dieu m'a réveillé. Je désirais, soit pour pouvoir imprimer Haldane en paix, soit aussi parce que le séjour d'ici me plaisait, ne pas faire d'éclat ; mais, o mon Dieu, je te rends grâce de ce que j'en suis revenu à regarder l'éclat comme le sceau du christianisme ; et je serais trop heureux d'être chassé de ces lieux à cause

1822 de toi. Demain je vais tenir ma première assemb
un de ces jours je vais recevoir des Testament
tribuer...

» C'est remarquable, ajoutais-je encore, que
de Van-Ess sur les assemblées particulières vie
paraître à ce moment. »

Ces derniers mots se rapportent à un article f
écrit que Van Ess venait d'insérer dans une gaz
ligieuse, et où il montrait l'absurdité de ce des
qui s'oppose dans tant de contrées même protest
la formation d'assemblées d'édification hors des t
Je le réimprimai plus tard avec trois autres pièce
dans le même sens, comme on le verra en son lie

La citation qui précède montre clairement qu
soin d'agir me tourmentait. Et cependant, chose
lière, je continuais à souffrir en même temps, d
langueur dont j'ai déjà parlé si souvent. On voit
ce qui précède que cette disposition ne prenait p
moi, la teinte d'abattement douloureux qui mêle
fatigue à l'édification dans la vie de l'excellent
C'était plutôt une simple tristesse et une paress
lontaire; il me devient toujours plus évident
mal avait une cause toute physique. Combien
maux en ont une toute semblable!

Du reste, peu importent la cause et les profond
tions auxquelles tout cela se lie, le fait était l
perce visiblement dans un petit article que j'
trois jours avant celui qu'on vient de lire:

« 1er octobre.... Je vais aller en Angleterre;
seulement je ne suis pas intimement uni à la socié
je ne puis l'être; elle est trop *ecclésiastique*. -
pouvais trouver quelque ouverture chez les méth
— Je ne trouve pas non plus chez N.... le *secon*

après lequel mon âme soupire depuis tant d'années. Vien- 1822
dra-t-il une fois?... »

On comprend le sens du mot *ecclésiastique* employé dans cet article : la société commençait à me recommander, trop fortement à mon gré, la prudence, le calme, le respect des autorités ecclésiastiques, même incrédules. — Quant au méthodisme auquel je songeais, j'aurais voulu trouver dans le réveil, non pas précisément le dogme mais l'action et la vie du méthodisme primitif; — et je le voudrais bien encore!

Avant d'en venir aux deux points annoncés, savoir les assemblées et le voyage d'Angleterre, je dirai encore, que je fis au mois d'août une excursion jusqu'à Elberfeld, en repassant par Neuwied et Sayn où je logeai de nouveau chez Boos. Comme j'avais pris cette fois, par exception, ma femme avec moi, et que Boos demeurait, comme on l'a vu, dans une espèce d'ancien couvent, il assigna à ma femme une chambre à l'extrémité opposée de la mienne, au bout d'un long corridor, qui nous rappelait toutes les scènes des œuvres de M^me^ Radcliffe. — Du reste il fut, comme de coutume, très-gai ; quelquefois, en souriant, il appelait en français ma femme « ma chère sœur. »

J'entretenais aussi pendant le courant de toute cette année trois colporteurs allemands, pour lesquels la société continentale finit par m'accorder quelques secours.

Ces différents travaux forment un singulier contraste avec mes plaintes si souvent répétées à cette époque sur mon inactivité et mon défaut de zèle. J'écrivais le vingt-un juillet :

« Quand sortirai-je de cette vie inutile et fainéante » pour agir comme un homme affermi dans la grâce!»

Et le 4 août : « Voilà plus de trente-deux ans de ma » vie écoulés! Et que suis-je? Toujours plus inepte au

1822 » travail, toujours plus lâche, — et, quant à la foi aussi,
» toujours moins ardent et fidèle à ce qu'il me semble.
» Tous ces jours il me reprend de véhéments désirs de
» me plonger une bonne fois dans ce christianisme com-
» plet que j'ai toujours eu en vue. »

C'est au milieu de ces impressions si pénibles que je fu pris, comme on l'a vu plus haut, par une sorte de réveil Je convoquai des assemblées qui devinrent bientôt très nombreuses : 30, 40, 80 personnes et plus arrivèrent e peu de temps : il fallut faire des bancs, puis une petit estrade, de deux degrés de haut; et le gouvernemen commençait déjà à s'inquiéter, lorsque, pour prolonge probablement l'effet général de mon séjour à Offenbach le Seigneur m'appela à faire ce voyage en Angleterr que j'ai annoncé, et pendant lequel les assemblées s continuèrent par quelques frères, mais plus faibles e sans éclat.

Mon voyage en Angleterre m'était demandé par la so ciété continentale qui désirait faire une exhibition d l'un de ses agents, afin de se procurer ainsi plus abon damment les fonds nécessaires à son œuvre. J'ai déj insinué plus d'une fois qu'à mon jugement l'œuvre d Dieu se fait en nos jours beaucoup trop au moyen d l'argent. J'ai entendu des collecteurs, qui passent pou grandement pieux, appliquer à l'œuvre de Dieu le m du monde que l'argent est *le nerf de la guerre*, — paro détestable quand on l'applique à la sainte guerre du règ de Dieu contre celui de Satan ! parole complèteme fausse ; puisque c'est l'inverse qui est vrai. Rien n'éner plus l'Église de Dieu que d'être riche en argent. Est- que l'église primitive avait donc des comités et des sociét évangéliques présidées par des banquiers, des rentie et des sages de ce monde ? Chacun sait bien que non. quand nous verrons arriver sur l'église tout à la fois u

riche mesure de grâce et une riche mesure de persécu- 1822
tions, pour lui apprendre à se détacher du monde, nous verrons alors reparaître ce sacerdoce universel tant proclamé par l'écriture, et tomber, sauf les collectes pour les pauvres, ce commerce de collectes soi-disant « pour le règne de Dieu » dont l'église apostolique n'a rien su. — Mais enfin nous n'en étions pas encore là en 1822 ; et on me demanda de me rendre en Angleterre dans le but que je viens d'indiquer.

Je pars en conséquence, le 8 novembre, par Mayence, Cologne, Aix-la-Chapelle et Bruxelles, faisant dans cette dernière ville, avec beaucoup de bénédiction, la connaissance du cher M. Mertens. — Qu'êtes-vous devenu depuis, cher frère? — Je traversai, le 16, de Calais à Douvres par une sorte de tempête : nous avions eu, la nuit auparavant, des éclairs et des tonnerres. Je souffris au-delà de toute description ; et puis, pour couronner la chose, arrivés à Douvres on nous fait signe, comme je l'appris plus tard, que nous ne pouvions entrer, vu l'état de la marée; et nous nous dirigeons sur Ramsgate, qui était aussi loin de Douvres que Douvres de Calais !

J'ai oublié de dire que, six semaines avant mon départ pour l'Angleterre, je m'étais mis à apprendre l'Anglais dont je ne savais mot. Par économie je ne pris point de maître, et j'appris cette langue tout seul sur un Nouveau Testament anglais que je me procurai à cet effet. Sachant l'Allemand et le Français, l'entreprise était plus facile ; et, chose singulière ! on me dit en Angleterre que j'avais pris une meilleure prononciation que beaucoup d'Allemands ou de Français qui avaient vécu plusieurs années dans le pays. Il est vrai que j'en avais appris quelques rudiments à Neuwied ; et ils étaient restés dans mon oreille.

A mon grand ennui le Comité me retint à Londres

1822 pendant cinq semaines avant de me faire partir avec un collègue anglais, qui devait me guider, m'introduire et me montrer. — Pendant ce temps-là je pus me perfectionner un peu dans la connaissance de la langue, dont j'avais un pressant besoin, puisqu'il s'agissait, une fois parti, d'aller parler en public de ville en ville.

C'est le 21 décembre, et à Colchester, que je fis à cet égard mes premières armes; et j'y jouai, pour un court moment, un rôle désagréablement comique. — J'eus à peine, du haut d'une tribune, prononcé quelques mots en mon misérable anglais, qu'une révolte éclate dans mon auditoire; je le crus du moins; et j'en fus sérieusement épouvanté. Le plancher tremble, des coups de canne par terre, des coups de poing sur les balustrades grondent de toute part; je me retourne effaré vers mon mentor, en lui demandant quelle faute affreuse j'avais commise. Il me dit que ce n'est rien : *Go on, go on!* Mais je crois qu'il veut me consoler, et j'insiste. « J'ai dit quelque abomination? » — « Non, me dit-il, allez donc! Ils vous applaudissent! » — Je respirai : mais j'avais commencé par une belle peur.

Bon John Bull! Tu es gros et fort jusque dans tes amours et dans ta joie; et, quand tu veux filer, tu casses les fuseaux!

Peut-être sera-ce ici le moment de dire, dès l'entrée, ce que je pense de ce peuple anglais, que j'ai encore revu sept fois depuis lors. Mon jugement à son sujet est très-simple, et me paraît tout dire : *le peuple anglais fait fortement*, ou, si vous le voulez, *fait bien tout ce qu'il fait*, même le mal. — En admettant que cette observation soit vraie, comme je le crois en effet, j'inclinais au commencement à admirer ce peuple dans cette force, même appliquée au mal : car on aime à voir des caractères soutenus et conséquents. Cependant, en y réfléchissant mieux

et plus chrétiennement, j'ai bientôt vu qu'il n'était pas bon 1822
d'être vigoureux dans le mal. L'énergie dans l'élément du péché est donc le défaut, même le vice, attaché à la qualité générale de l'anglais, la force. Mais, cela étant convenu, il reste vrai que le peuple anglais est un grand peuple; c'est là et par excellence la grande nation; et c'est l'un des caractères de sa grandeur de ne pas même sourire à la prétention des Français à cet égard. Le peuple anglais laisse jaser, et il agit. *Malo esse quam videri* « j'aime mieux être que paraître; » c'est l'une des maximes qu'il met le plus constamment en pratique. Je suis fâché d'exprimer un jugement aussi absolu devant mes compatriotes; mais le Français a assez de belles qualités pour pouvoir supporter qu'on en trouve de telles chez d'autres. — Même sur le point de la vaillance guerrière, l'Anglais ne craint aucun autre peuple. Sans doute il reconnaît avec toutes les nations civilisées la brillante valeur du Français; et il le respecte sous ce rapport comme sous bien d'autres; mais il ne le craint pas. Je pense qu'on ne dira pas ici que ce furent des Français qui subjuguèrent l'Angleterre sous Guillaume le Conquérant; car chacun sait bien que les *Nor-mans* d'alors, bien loin d'être Français, étaient des *hommes du Nord* qui s'étaient soumis la province française même à laquelle ils imposèrent leur nom. Il s'est d'ailleurs écoulé dès-lors huit siècles; et nous parlons des peuples d'aujourd'hui.

Il reste donc vrai que l'Anglais est fort en tout, et que voilà tout à la fois sa qualité et son défaut. Il est d'une politesse ravissante quand il le veut bien, quand cela lui va, quand le cœur le lui dit : mais, même dans les plus hautes classes, il est d'une grossièreté exquise dès qu'il croit pouvoir ou devoir l'être : généreux, noble, désintéressé, enthousiaste à vous donner la moitié de ses

1822 immenses richesses, dès que vous avez réussi à gagner ses bonnes grâces : dur et bourru au refus, dès qu'il ne veut pas ; et vous lançant alors un *no* hargneux aussi durement qu'il vous dit joliment son *yes*, *Sir*, quand il est de bonne humeur. En Anglais cœur se dit *heart*, et dur se dit *hard* : les deux mots se ressemblent un peu trop dans cette langue.

Du reste un des traits charmants de l'Anglais, et que je suis surpris qu'on ne remarque pas plus souvent, c'est sa prodigieuse vivacité dans les choses utiles. Froid et pesant dès qu'il n'y a rien à faire, le voilà galvanique, mais sans bruit, dès qu'il est à l'ouvrage ; *short and quick*, c'est sa méthode. Pour faire ou dire une chose, le Français dépensera un déluge de paroles et de mouvements ; il criera, jurera, écartera les coudes, s'agitera comme un télégraphe, tandis que l'Anglais aura expédié son affaire en silence et en un clin-d'œil depuis longtemps.

Un autre trait de la nation anglaise, qu'on a mieux remarqué et qui frappe tout le monde d'admiration, c'est l'esprit d'ordre qui règne dans le pays, le respect réciproque des droits de tous, et par conséquent, au plus haut degré, le respect de la volonté générale, la loi. Ce pays ressemble, sous ce rapport, à une machine dont tous les rouages se meuvent dans l'huile, avec une parfaite aisance. Peuple de bon sens, et qui soumet sa passion même à la réflexion.

Et puis, qui peut oublier, en parlant de l'Angleterre, sa police à la fois si respectueuse, si fine et si forte, et en particulier ses charmants *police-men?* Voyez à chaque bout de rue, et vers le centre de la ville à chaque pas, un homme poli, droit comme un I, en gants blancs, l'air soumis comme un domestique, ferme et élégant comme un maître, vêtu de trois pièces simples, l'habit, le pantalon gros-bleu et un chapeau : c'est là pour vous un ami,

un protecteur, un directeur; parlant toujours bas; bref et 1822
intelligent; maintenant l'ordre par des signes ou par sa et
seule présence; vérifiant la nuit si vos portes de maison 1823
sont bien fermées; plus désireux de prévenir le mal que de le réprimer; n'étant à craindre qu'aux méchants, mais fin pour les découvrir et fort pour les arrêter (1). Tout le monde a vu dernièrement ces fleuves de voitures et d'omnibus qui attendaient à la sortie de l'Exposition, et l'encombrement d'ailleurs habituel du Strand et de la Banque. En France il y aurait là des baïonnettes, des sabres et des cris de tous côtés; à Londres c'est tranquille comme dans la chambre d'un malade, ou comme dans une conspiration, mais vif comme s'il fallait se sauver d'un incendie. Ils veulent en effet sauver une chose, c'est le temps: *Save time!*

Grand peuple, mais dur; sage, mais hautain. Il faut toujours en revenir là.

Et moi je reviens à mon voyage.

On me promena donc à travers une bonne partie de l'Angleterre. A cette époque c'était encore le bon temps, pour celui qui aurait eu du plaisir à se montrer. *A foreign Minister!* c'était alors une rareté. En arrivant dans une ville j'y voyais, à ma grande stupéfaction, mon nom affiché sur tous les murs : il est vrai que les mots *of Geneva* étaient déjà à eux seuls une puissante recommandation. Système d'estrades et de tribunes, mais un peu charlatan, qui convie non seulement les hommes pieux mais tout le monde, à venir, non se convertir, mais s'occuper du règne de Dieu par guinées et par livres ster-

(1) Un monsieur, habillé en évêque, se promenant un jour parmi les 60 ou 70,000 visiteurs de l'exposition, fut reconnu par un de ces intelligents policemen, qui au lieu de lui laisser faire son coup pour l'arrêter après, se contenta de lui glisser doucement à l'oreille : *I know you, My-lord.* (Je vous connais, Monseigneur.)

1823 lings. Je n'ai jamais bien su y entrer ; et à cette époque surtout je manquais peut-être même, sur ce point, d'un peu de bon sens. Dès que la société voulait de l'argent, je devais chercher à intéresser mes auditeurs à elle et à sa cause. Au lieu de cela je suivais ma venelle du réveil du Continent, et je prêchais à mes auditeurs la conversion. Plus d'une fois mon collègue anglais m'a poussé par le coude en me disant : *Money, money, speak of money;* mais je lui laissais toujours cette tâche, ne connaissant de la langue anglaise que le langage religieux, puisque, comme on l'a vu, je n'avais appris cette langue que sur ma bible, qui ne met pas tant de prix à l'argent.

C'est à cette époque, et déjà à Colchester, que je fis la connaissance du cher et pieux révérend Marsh, pasteur de l'église anglicane, qu'on avait intéressé à la Société continentale, mais qui voyait dans les directeurs de cette société quelques tendances un peu antinomiennes et trop dissidentes. Il me témoigna une vive joie de trouver chez moi des principes si opposés à cette double tendance, et surtout à l'antinomianisme.

C'est pendant ce voyage, le 30 décembre, que naquit mon fils *Etienne*, le cinquième de mes enfants, aujourd'hui pasteur à Wanquetin, près d'Arras.

Je passai par Cambridge, Oxford, Birmingham et plusieurs autres villes, dans chacune desquelles nous tenions des assemblées publiques. Je me rappelle le battement de cœur avec lequel je montai en chaire dans la dernière de ces villes, devant un immense auditoire, pour y improviser, dans une langue que je déchirais, un sermon probablement fort ordinaire ! Mais on le voulait ainsi ; le public le désirait : car je viens de faire l'observation qu'un ministre évangélique du continent était alors pour les Anglais pieux une merveille touchante, pour les autres

une curiosité ; et l'Anglais court après une curiosité 1823
sérieuse comme le Français après une nouvelle comédienne.

L'hiver pendant lequel je fis ce voyage de six semaines fut excessivement rude. Voyageant toujours *outside*, c'est-à-dire sur l'impériale, soit par goût, soit plus encore pour épargner les fonds de la Société, j'eus à supporter un froid presque effrayant. Mon mouchoir fut un jour gelé dans ma poche en un seul bloc ; et de retour à Londres je restai vingt-quatre heures avant de pouvoir me rassasier de chaleur. Mais je n'en eus pourtant aucun mal.

Je rentrai à Offenbach le 6 février, ayant craint un moment de ne pouvoir nulle part traverser le Rhin, qui charriait alors d'énormes glaçons.

Pendant ce voyage, mon ami et frère M. Walther, de Kesselstadt, avait achevé de faire du commentaire de Haldane une traduction allemande, que je repassai tout entière pour lui donner de la concision, et que j'envoyai, peu après, imprimer à Tubingue. L'imprimeur m'envoyait les épreuves à Offenbach ; plus tard à Carlsruhe.

Dès que je fus de retour j'aperçus que le bruit de ma prochaine expulsion du pays commençait à courir, précisément comme cela était déjà arrivé à Colmar ; mais je n'en repris pas moins mes assemblées.

Et pourtant il me manquait toujours cette jouissance profonde de la foi, sans laquelle le prédicateur le plus zélé est trop exclusivement passif dans la main de Dieu. Ma vie était active en apparence, et je ne cessais pourtant de gémir sur mon défaut de vie réelle. Mes actes de fidélité si nombreux, n'étaient, il semble, qu'une suite de saccades galvaniques entre lesquelles il me manquait le fil continu, je ne dis pas de la foi, mais de la jouissance religieuse et d'un amour senti. C'est ce que je trouve consigné encore une fois dans mon journal du 19 février:

1823 « Quand je vois s'écouler d'année en année mes jours » d'une manière si *inutile*, j'en voudrais verser des larmes » de sang. Et cependant je ne puis y remédier : tous » mes gémissements et mes projets n'y font rien : *c'est* » *dans le corps !* » —

J'avais peut-être raison dans ces derniers mots, quoiqu'il soit vrai aussi, et parfaitement vrai, que telle mesure de grâce plus abondante eût pu enlever ce mal lui-même.

J'écrivais deux jours plus tard :

21 février. « Mes assemblées recommencent un peu plus fortes, sur quelques appels plus publics que j'ai fait faire. — Je sens toujours en moi de la crainte des hommes ; mais j'espère que le Seigneur restera pourtant le maître.

» Le 22. Je suis obligé de reprendre ma petite chaire pour mes assemblées qui redeviennent plus nombreuses.

» 25. Il me semble souvent que toute mesure de prudence, et toute obéissance au gouvernement, *dans le cas où il faut sacrifier un moyen quelconque de prêcher Christ*, dérive de la crainte des hommes et de la peur qu'on a des épreuves.

» 26. Je tâche, ces jours, de me mettre *un peu* au travail. (1)

» J'ai quatre ouvrages sur le tapis : 1° Imprimer et achever de retoucher la traduction de Haldane. — 2° Une publication sur le droit des chrétiens à se réunir pour leur édification. Cet ouvrage lui-même se composerait de quatre morceaux différents sur le sujet. — 3° Imprimer à part le discours préliminaire de Haldane placé avant son commentaire. — 4° Composer et publier un nouveau traité d'une application générale.— Dieu veuille me donner de la force ! »

(1) C'est à ce moment (1854) que je souligne ces mot *un peu* dont la singularité apparaît assez par ce qui précède et qui suit immédiatement.

Il en fallait en effet pour mener tout cela de front, outre 1823
et pendant les luttes que j'eus bientôt à soutenir contre le gouvernement !

Le 27 j'allai donner à mon imprimeur de Francfort la seconde des pièces indiquées ci-dessus.

Le 5 mars, une demi-heure avant l'assemblée j'écrivais:

« .... Heure solitaire, sois bénie ! Je sors ainsi, pour un moment du moins, du tourbillon des choses sensibles, pour écouter le cours du temps qui se précipite dans l'éternité.... Quels torrents de sentiments profonds m'ont souvent animé ! Était-ce pour finir par l'insouciance et la langueur ! »

. . . . . .

Ici mon journal me manque pour plusieurs semaines : les évènements se pressèrent tout-à-coup trop vivement pour que j'eusse le temps de prendre des notes ; mais mes souvenirs sont d'autant plus vifs.

Le succès de mes assemblées recommença, au bout de peu de jours, à inquiéter le clergé et le gouvernement : l'affluence était telle que, pour un peuple non accoutumé à la liberté, c'était en effet une sorte de désordre. Je me rappelle particulièrement un soir que j'étais à prendre mon souper de six heures avec ma famille. L'assemblée ne devait commencer qu'à sept heures, mais on venait sonner à ma porte déjà à six. La domestique renvoyait ; d'autres revenaient ; et je me levai, un peu impatienté, pour aller moi-même congédier ces gens. Mais quelle ne fut pas ma frayeur lorsque je vis — et il faisait déjà nuit — la rue remplie de gens qui attendaient là l'heure de l'assemblée, quelques-uns ayant des lanternes à la main. Déjà menacé par la police, je sentis combien une pareille scène devait l'inquiéter ; et je me hâtai de faire entrer cette masse de gens qui « encombraient la voie publique » (style administratif). Elle se précipita aussitôt dans la

1823 maison, dont elle remplit en peu de moments quatre chambres contigües, et disposées de manière que chacun pouvait, si non me voir, au moins m'entendre.

A cette époque, et dans toutes les premières années du réveil, redoutant, comme je le fais encore il est vrai, l'idéal dans la prédication, j'attaquais cet idéal d'une manière peut-être un peu exagérée. Au lieu de me vêtir avec un peu de soin, et comme il convient de paraître en public, je gardais, pour tenir ces assemblées, une courte veste brun-noir d'une étoffe assez grossière. Je raconte ce détail parce que des traits de ce genre ne sont pas entièrement indifférents. Mais je dois pourtant dire que j'ai eu plus de succès dans cette petite veste que beaucoup d'autres dans leur belle robe.

Je mentionnerai aussi, pendant que j'en suis aux détails, une circonstance qui augmentait les tracasseries résultant pour moi de mes assemblées ; c'était le voisinage d'un aventurier de haute volée, qui était venu s'établir dans la même maison que moi à l'étage supérieur. On a déjà vu que, malgré le vil prix auquel nous avions notre loyer, la maison était belle, presque splendide. L'homme dont je parle, très-bel homme de trente ans, se disant colonel ou marquis, était venu s'y établir avec une jeune femme de vingt-cinq ans environ. Ils menaient un assez grand train : elle jouait de la harpe : il avait des laquais et des chiens ; et l'on conçoit que nos assemblées le désolassent. Il menaçait de faire chasser tous mes visiteurs à coups de fouet ; et le reste de sa conduite était dans le même style.

Le gouvernement, effrayé de l'affluence du public, m'ordonna de discontinuer mes assemblées dans ma maison. — J'essayai alors de les tenir successivement en différentes maisons particulières de la ville. Mais, outre que cela présentait plusieurs inconvénients, le landrath

de l'endroit (c'est le titre que porte le premier magistrat 1823
de la ville) voulut encore m'interdire cet autre genre de réunion. Il m'écrivit une lettre que je possède encore, où il me disait entre autres... « que j'allais de maison en » maison, prêchant sur le prétendu pouvoir du diable (1), » disant qu'il fallait m'envoyer les enfants pour les mettre » à l'abri de ses influences », et autres pauvretés pareilles. — Ce motif, tiré de la doctrine du diable, figura plus tard dans la correspondance de ce gouvernement avec les gouvernements voisins.

Alors, dans un de ces bons moments de recueillement qui donnent à la vie tant de force et de sérieux, et dont on a vu un échantillon quelques pages plus haut, je résolus de déclarer et de poursuivre mon but plus franchement que jamais. Je me rendis en conséquence chez le landrath, et je lui dis « qu'étranger dans le pays, je me » reconnaissais obligé d'obéir aux lois qui le régissaient » aussi longtemps que j'y résiderais; mais que, convaincu » de la vérité de l'évangile, et pénétré de son importance » inexprimable pour le salut des âmes, je me croyais » obligé de prêcher cet évangile aussi longtemps que je » vivais dans un endroit quelconque. Que si cette con- » duite déplaisait au gouvernement, il n'avait qu'à m'or- » donner de quitter le pays et je serais obligé de céder; » mais qu'aussi longtemps que j'y serais je tiendrais des » réunions. »

J'ajoutai « que je ne résistais jamais au pouvoir dans les choses temporelles, et que je me résignais à toutes les conséquences de ma conduite, — sauf l'amende, ajoutai-je encore, que je n'aurais pas le moyen de payer, vu que, le même jour où j'en paierais une, je tiendrais une nouvelle assemblée qui en appellerait d'autres; et

(1) .... Von der Herrschaft predige die der Teufel ausübe.

1823 que je ne pourrais y suffire. Mais que j'étais prêt à quitter le pays au premier ordre. »

Ce magistrat fut extrêmement ému d'une pareille déclaration : il tremblait si visiblement que son devant d'habit en prenait le mouvement ; et il me pria de ne pas « en laisser venir les choses à ce point » ; mais je persistai, et nous nous quittâmes ainsi.

Je tins le soir même (mardi 25 mars), mon assemblée comme de coutume ; et le lendemain je reçus l'ordre de vider le pays; et cela, pour ce qui me concernait personnellement, dans les vingt-quatre heures.

Je me mis en conséquence aussitôt à faire le plus gros de mes préparatifs de départ ; mais je pensai que, d'après mes explications mêmes, et d'après l'espèce de contrat que j'avais fait avec le landrath, le dernier soir m'appartenait. Je me mis donc à préparer mes chambres comme de coutume ; c'est-à-dire à vider mon salon de tous ses meubles pour le remplir de bancs. Mais je vis bientôt arriver un sergent de police. « Monsieur, que » faites-vous donc là ? — Vous le voyez. — Monsieur, » vous savez que cela vous est défendu. — Vous savez » que je ne me le laisse pas défendre. » — Là-dessus cet homme veut bien m'appeler son cher ami, et me dit que je serai puni. Je lui répète que je ne résiste pas au gouvernement, sauf toujours l'amende. Et il s'en va avec des menaces.

L'heure arrive ; et mon salon se remplit. Je parlais naturellement avec une grande émotion ; et au bout d'un moment mon homme de police revient avec deux collègues, et me somme de dissoudre l'assemblée. — Je lui répète que je ne la dissoudrai que devant la force. — Eh bien on l'emploiera, dit-il. — Employez-la donc, lui répondis-je ; et laissez-moi tranquille jusque là. —

Ils s'en vont. On conçoit que mon cœur battait très-

fort. Je sentais que je faisais mon testament dans cet endroit; et j'aurais voulu laisser, ce soir, à mes chers auditeurs, je dirais presque à mon cher troupeau, un mot sur chaque idée importante du christianisme : jamais, sauf le temps des apôtres, l'unité d'Aristote ne fut aussi mal gardée dans un discours; mais personne ne dormait, et nos cœurs étaient bien tournés en haut. — Au bout de vingt minutes j'entends un certain bruit; puis... Il y a presque du ridicule dans cet étalage de force militaire : je vois briller chez moi, à la porte même du salon où je tenais la réunion, et qui était ouverte à deux battants, six ou huit baïonnettes et autant de schakos; le tout flanqué de mes trois sergents de police. « A » présent voulez-vous finir », me dirent ceux-ci. — « A » présent il faut bien. Voulez-vous me permettre de finir » par une prière ? » — « Non. » 1823

Sur ce refus un de ces zélotes qui se trouvent dans toutes les assemblées, un de ces hommes droits mais encore inconvertis, ou non encore accoutumés à souffrir l'injustice, s'élève avec indignation : il déclare qu'on peut bien me chasser, moi étranger, mais qu'ils ont le droit, eux, de rester réunis... Les sergents lui recommandent le respect, et lui rappellent qu'ils sont serviteurs du gouvernement. — « Vous êtes serviteurs du diable ! » — J'avais peine à maintenir la scène dans le calme : quelques jeunes femmes s'effrayaient : mon violent avocat reprenait par moments la parole : enfin je parvins pourtant à congédier l'assemblée en paix, en suppliant les assistants de ne pas s'occuper un instant de plus de cette petite scène et de ne songer qu'à l'évangile. Tout s'écoula en silence; et il ne resta autour de moi qu'un petit nombre d'amis intimes avec lesquels je sortis un instant, sous les doux rayons d'un beau clair de lune. Nous n'éprouvions en nos cœurs que la paix la plus profonde. Je donnai

1823 rendez-vous à ces amis pour le lendemain soir à Oberrad, village situé entre Offenbach et Francfort, afin d'y prendre la cène entre nous.

Dès le lendemain matin, jeudi 27, pour être fidèle à l'ordre d'expulsion, je partis seul pour Francfort, prenant sous le bras un bon paquet de traités que j'allai distribuer au corps de garde même d'où étaient venus les soldats de la veille. Ceux-ci voulaient me faire des excuses; mais je leur dis que je savais bien qu'ils n'avaient fait qu'obéir, et que je pardonnais de tous côtés, soit à eux, soit à ceux qui les avaient envoyés.

Le soir je vins à Oberrad, suivant mon engagement de la veille. Notre amie Concorde et notre domestique, fille fidèle d'Alsace s'y rencontrèrent aussi; et nous passâmes là de nouveau quelques heureux moments.

Mais le vendredi matin j'appris que ma femme aussi venait de recevoir l'ordre de quitter Offenbach avec tous les miens, dans vingt-quatre heures.

Je me rendis donc de nouveau dans cette dernière ville, en faisant connaître ma présence au magistrat, et en lui disant que s'y j'y revenais c'était uniquement pour présider à notre déménagement. Mais quelle cohue! Nous plaçâmes dans chaque chambre deux ou trois sœurs et une malle; nous ouvrîmes nos armoires ; puis nos amis entassèrent en quelques moments ceux de nos effets qui nous étaient nécessaires pour l'heure, en laissant le reste dans la maison, afin de disposer de ce reste dans quelques semaines quand nous aurions pris le temps d'y songer. Un frère, de nos amis, alla coucher tous les soirs dans notre logement pour le garder

Ce déménagement, qui paraîtrait de loin si calamiteux, fut bien loin de l'être en réalité : au contraire : il fut accompagné de circonstances qui nous laissent un des beaux souvenirs de notre vie. Ce jour se trouvait être le vendredi

avant Pâques, ce vendredi auquel un grand nombre d'é- 1823
glises protestantes, et les églises luthériennes entre autres, ont encore conservé, avec l'église romaine, le nom de vendredi saint. C'était donc grand jour de fête. Les juifs eux-mêmes, extrêmement nombreux dans toute cette contrée, le chômaient aussi parce qu'ils avaient, de leur côté aussi, une fête qui tombait sur ce jour. En un mot c'est un jour où, toutes les années, la route d'Offenbach à Francfort est toute couverte de passants. Ajoutez qu'il faisait un temps magnifique, et que le jardin de luxe attenant à ma maison donnait sur cette grand'route, dont il n'était séparé que par une longue grille qui laissait tout voir, de la route au jardin et du jardin à la route. Je m'aperçus, en faisant mes paquets de départ, que j'avais encore chez moi cinq à six cents traités, que je ne tenais point à emporter. J'eus l'heureuse idée de faire distribuer ces traités aux passants, à travers la grille de mon jardin, par mes enfants et par cinq ou six jeunes filles ou jeunes garçons que j'instruisais depuis quelque temps comme catéchumènes. Mon fils aîné se rappelle encore avoir pris part à cette distribution, assis sur une fenêtre du rez-de-chaussée; et donnant même quelquefois des Nouveaux Testaments ou des *Voyages du Chrétien* de Bunian. Le débit fut énorme, comme on le conçoit aisément; et la provision fut bientôt totalement épuisée. Ce qu'il y eut peut-être en cela de plus intéressant c'est que j'avais au nombre de ces ouvrages, un grand nombre de traités destinés aux juifs, les uns en hébreu, d'autres en allemand-juif, imprimés en caractères hébraïques. Je ne sais quelle ardeur s'empara ce jour-là des juifs de l'endroit; mais c'étaient eux qui étaient les plus insistants à demander de ces petits écrits; tellement que lorsque la distribution à travers la grille du jardin fut épuisée, quelques-uns montèrent dans ma maison,

1823 par la croisée du plain-pied, et voulaient absolument que je leur donnasse encore de ces livres.

Il m'arriva là, comme en plusieurs autres cas semblables, que la voix publique fut en ma faveur. Protestants, catholiques, juifs même étaient d'accord sur ce point. Ces derniers témoignaient leur étonnement qu'on traitât ainsi un homme qui venait pour ranimer le sentiment religieux parmi les siens; et ils disaient: « Quand » nous aurions parmi nous un homme comme cela, nous » le traiterions tout autrement. »

Quand tout fut passé, un de nos amis d'Offenbach m'emmena, avec tous les miens, dans une voiture à deux chevaux; et nous allâmes nous distribuer pour quelques jours entre Oberrad et Francfort.

Telle est la fin de ma mission d'Offenbach.

Mais combien il s'en faut qu'en donnant le récit de tous ces faits matériels, j'aie donné une idée suffisante de la bénédiction spirituelle qui planait alors sur nous! J'en trouve un monument touchant dans une simple feuille de deux pages, contenant deux des cantiques que nous chantions alors, et que j'avais fait imprimer à part. Je donne ici, pour ceux qui ne connaissent pas la noble langue allemande, la traduction de quelques-unes de ces belles strophes; quoi qu'on sache combien une traduction, surtout la traduction française d'une poésie allemande, reste toujours loin de l'original.

« Le Seigneur connaît les justes! — Au milieu de la tentation il est » avec ses serviteurs; — et il leur trouve des issues là où personne n'en » verrait.

» Viennent l'eau et le feu... Il sauvera les siens, comme il le fit de » Loth et de Noë. —

» Le Seigneur est toujours là! — Dès que les yeux de ses serviteurs » savent s'ouvrir aux choses invisibles, — Ils voient campée autour » d'eux toute une armée céleste.

» O que ton feu ne brûle-t-il bientôt de toute part, Charité divine! — 1823
» Et que le monde entier n'en vient-il à reconnaître — Que tu es Roi,
» Seigneur et Dieu!
» Ranime, éclaire, réchauffe, enflamme — De ton amour tout l'univers
» — Et montre-toi à toutes les tribus de la terre — Comme leur sau-
» veur et leur roi, comme prince de paix. (1)

Nous chantions encore d'autres cantiques, soit des Frères moraves, soit de Bogatzky; et plus d'une fois, surtout lorsque les menaces et le danger arrivèrent, nous passâmes ensemble de délicieux moments dans cette douce occupation.

Mais il faut en revenir aux évènements matériels.

Nous voilà donc partis. Quelle série, non-seulement d'ennuis, mais de vraies tribulations commençait alors pour nous!

Le lecteur qui lit tranquillement ces choses dans sa chambre, ne peut s'en faire aucune idée. Je me vis dès-lors traqué pendant quelques mois de lieu en lieu: toutes les polices étaient lâchées autour de moi; c'étaient des émotions morales continuelles: et puis la question d'argent, si matérielle, mais par là même si réelle, venait tout compliquer et aggraver. J'ai dit « les polices »; parce que le pays où tout cela m'arrivait est un coin de terre où viennent se rencontrer, respectivement, à une, deux, trois et quatre lieues de distance, cinq différents gouvernements: Hesse-Darmstadt dont Offenbach fait partie; Francfort-sur-Mein ville libre; Hesse-Hombourg, où j'allai passer quelque temps; Hesse-Cassel, où se trouve Hanau; puis, près de là, le nouveau territoire de la Bavière. Or, je vis bientôt se réaliser ce que j'avais pressenti, c'est que tous ces petits gouvernements me faisaient l'honneur, fort désagréable, de correspondre à

(1) On trouve l'original de ces deux cantiques, dans le 3e volume. (Der Herr kennt die Gerechten etc.)

1823 mon sujet, et me repoussaient successivement. Et alors où aller? Nous étions neuf, car j'avais cinq enfants, dont le plus jeune n'avait que quatre mois; et on a déjà vu que, outre notre chère Concorde, nous avions également été obligés de prendre encore une domestique. Où donc nous loger? Sans doute nous trouvions dans le pays de précieux amis; mais aucun ne pouvait nous recevoir tous; et la vie d'auberge la plus frugale nous aurait coûté près d'un louis par jour. — Je distribuai donc ma famille de deux côtés différents, pour la placer provisoirement quelque part; déchirant ainsi cette pauvre famille, juste au moment où nous aurions le plus senti le besoin de rester unis. Je plaçai notre chère Concorde et la domestique, avec les trois plus jeunes, dans une auberge du village d'Oberrad; ma femme et mes deux aînés furent accueillis chez notre cher frère L... de Francfort; et moi, comme je ne voulais compromettre aucun de mes amis en paraissant m'établir chez lui, ne fût-ce que pour quelques jours, je résolus de parcourir le pays comme un loup sans demeure fixe ; manœuvre que je répétai dès-lors encore en quelques autres occasions.

Je ne voulais cependant pas même essayer de me cacher aux gouvernements: et je commençai en conséquence par aller demander une permission de séjour à la police de Francfort. Je crois que je me bornais à demander ce permis pour trois jours. Feu le pasteur Manuel, alors pasteur français en cette ville, voulut bien m'accompagner , pour me servir de bouclier au cas de besoin. Hélas ! j'en avais plus besoin qu'il ne le pensait, et que je ne le pensais moi-même ! Le chef de la police me traita avec une violence et une malhonnêteté peu usitées, et me refusa même les trois jours que je demandais. On sait que M. Manuel était un homme distingué, honoré de tous les hommes de science; M. Cousin entre

es, a témoigné pour lui la plus haute estime: à Franc- 1823
ême il était honoré de toutes parts; et il n'avait
amais goûté la haine et le mépris du monde pour
gile. Il resta donc comme muet devant les procédés
ossiers du chef de la police envers moi; et il témoigna,
omme c'est si naturel, une vive surprise de ce qu'on ne
ermettait pas à un ministre de Dieu ce qu'on permet,
n temps de foire, à des saltimbanques, de s'établir pour
uelques moments dans la ville. Puis, passant de là dans
ne autre pièce de l'édifice, où se tenait au même mo-
ent une séance de la société biblique présidée par le
énateur Meyer, son air consterné frappa toute l'assem-
lée, au point qu'on lui demanda aussitôt ce qui pouvait
i être arrivé. Doux et calme, de coutume, il pouvait
ussi éprouver les émotions les plus vives; et avec cette
gure un peu surhumaine qu'on lui a connue, grand et
âle comme il était dans ce moment: « Je viens, Messieurs,
it-il, d'assister à la scène la plus infâme que j'aie jamais
ue.... » On fut bouleversé; et on lui demanda ce qui
enait donc d'arriver; il raconta ce qu'on vient de voir.

Plus tard le Sénateur Meyer eut connaissance de la
orrespondance des autorités d'Offenbach avec les gou-
ernements voisins à mon sujet; et il déclara à plusieurs
ersonnes, comme à moi-même, que les griefs articulés
ontre moi étaient plus propres à me faire honneur qu'au-
e chose; en même temps qu'ils étaient parfaitement
uérils. On y retrouvait en particulier ce grief cité plus
aut. « que je *parlais* souvent du diable. » — C'est M.
eyer lui-même qui me le dit. Je lui demandai à ce sujet
i souriant, si on m'accusait d'en dire trop de bien ou
op de mal; et j'observai encore, sur ce point que, pour
eu qu'ils s'animassent, en colère ou en gaîté, les mon-
ains avaient encore plus souvent que nous le nom du
iable à la bouche!

1823 Cependant il fallut céder à la force, et continuer pendant quelques jours ce que j'ai appelé la manœuvre du loup.

Une chose singulière en tout cela c'est que, à côté de toutes ces tribulations, j'avais en même temps trois ou quatre autres affaires sur les bras. J'avais donné à un imprimeur l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut « Sur le droit des chrétiens à se réunir librement pour leur édification » *(Vier Stücke, etc.)*; et je tirais cet ouvrage à dix mille exemplaires; — j'avais, en outre, l'impression du Commentaire de Haldane dont l'imprimeur de Tubingue m'envoyait toujours deux épreuves par semaine; puis quelques autres travaux du même genre. Je ne me rendais pourtant aucun compte de cet amas d'affaires; et je ne le remarquai que sur l'observation qu'en fit notre amie de Francfort en se disant à elle-même, et à demi voix: « Quelle activité! »

Au milieu de ce désarroi notre frère, M. le pasteur Touchon, de Hanau, et une autre amie de la même ville, Madame Z..., nous offrirent entre eux deux un asile que nous acceptâmes avec une vive joie: car nous étions haletans; — un asile, dis-je, mais qui ne pouvait durer que quelques jours, ou au plus quelques semaines; car ne fallait-il pas toujours la permission de la police? et je savais bien que cette permission ne pouvait m'être accordée pour longtemps!

J'obtins pourtant à Hanau un premier permis pour huit ou même quinze jours; et je conçus dès-lors le plan, que je suivis effectivement avec succès pendant quelques semaines, de prolonger le temps qu'on voulait bien m'accorder, en faisant, à l'expiration du terme, une pétition tendant à demander quelques jours de plus. Pendant qu'on délibérait pour oui ou non je restais encore: et avec une suite de réclamations, de répliques et de dupli-

ques de ce genre, je gagnais du temps. Mais quelle res- 1823
source, elle-même fatigante ! Arriver au style de chancellerie; comprimer surtout le sentiment d'indignation qu'on éprouve, dans des cas pareils, pour ne prendre que le ton de la persuasion et du respect; parler d'humanité à des gens inhumains et sans âme ! Vraiment ces pétitions successives, et la perspective d'en avoir continuellement d'autres à faire, me causèrent une fatigue morale et nerveuse dont on ne peut se faire aucune idée, mais dont on va bientôt avoir de singulières preuves. Cette fatigue devint d'autant plus forte qu'elle pouvait mieux s'entasser dans une nature primitivement infatigable et coriace, comme celle avec laquelle j'étais né.

Cependant nous passâmes là, par le fait, six ou sept semaines, qui furent pour les miens un temps de repos délicieux, et qui m'offrirent même à moi quelques moments pleins de douceur. La conversation si instructive du pasteur Touchon, l'affection pieuse de Madame Z. et de quelques autres amis, quelques promenades dans leur jardin ou dans les environs, la beauté de la saison, car nous étions en mai, toutes ces choses réunies, jointes à la force de l'âge qui centuple toutes les jouissances, formaient pour moi quelques oasis bien précieuses. Le souvenir le plus net qui me reste de ces promenades, c'est l'observation que nous fîmes à cette époque pendant quinze jours, au coucher du soleil, de la jolie petite planète de Mercure, qui se distinguait admirablement à l'œil nu.

C'est dans un de ces doux moments de repos que je traçai dans mon journal les lignes suivantes, les seules que j'y aie déposées pendant les sept semaines que nous passâmes à Hanau. Les mots « épouse du mois de mai » qu'on va y voir se rapportent à une charmante coutume qu'avaient, à l'époque du moins de mon enfance, les petites filles savoyardes des environs de Genève. Ces

1823 enfants de huit à douze ans, venaient, dans les premiers jours de mai, en robe blanche, couronnées de fleurs, chanter devant nos maisons ou dans nos cours. On les appelait du nom indiqué ci-dessus, et on leur donnait quelque argent. — Tout jeune, et sans me rendre aucun compte du sentiment plein de poésie que tout cela m'inspirait, j'éprouvais chaque année à cette vue et à l'ouïe de ces chants une délicieuse émotion. Voici l'article

« Hanau. — Dimanche 4 mai. Mon cœur se déchire à la pensée des épouses du mois de mai. Temps sacré (1), temps heureux de paix et de calme, où tout dans la vie me souriait ! Je ne savais pas alors ce que c'était qu'être banni, poussé de lieu en lieu, me disputant de tous côtés !.... Heureuse enfance et jeunesse ! — Genève ! Lac et air uniques ; santé, courage ! où êtes vous? »

Mais il fallut bientôt sortir de ces rêveries ; et après Mercure et la promenade, la verdure et les lilas, il fallait en revenir à la police ! Celle de Hanau fut encore plus grossière qu'aucune autre que j'aie vue. Quand ma pauvre domestique alla y porter la dernière de mes pétitions, le directeur s'écria : Eh quoi ! le diable le tient-il encore ici ? » (2) — Et quand je parus il refusa de me viser mon passeport pour Hambourg, où j'imaginais de me rendre, afin de m'éloigner de la police des gouvernements environnants et de rester cependant en Allemagne. « *Sie kriegen ihn nach Haus !* » (Je ne vous le viserai que pour retourner chez vous) me dit-il, pâle de fureur et blanc comme du linge ; et comme je lui dis qu'il n'avait aucun droit de m'envoyer où je ne voulais pas aller, il me le rendit sans visa. Le terme de ce passeport expira ces

(1) J'employais ce mot dans le sens de l'Allemand *selig*, et du latin *beatus*, qui ne s'applique pas exclusivement aux sentiments religieux, mais à tout sentiment d'une haute félicité.

(2) Was ? Hat ihn der Teufel noch hier ?

jours mêmes; et ainsi je me trouvai, pour comble de 1823
trouble, avec un passeport qui n'était plus en règle.

Et en même temps j'avais bien d'autres tribulations encore! Dans le même temps où la police me traitait ainsi, j'avais un enfant mourant... Grâce à Dieu il n'est pas mort; il a actuellement trente et un ans; mais on va voir ce qui le guérit. Il était né à Offenbach avant le terme. Au moment où nous en sommes de notre histoire, il avait environ six mois; il n'avait pas encore passé une seule bonne nuit; et il semblait succomber. Je me rappelle distinctement un jour où je le pliais dans ses langes (car dans la cohue de nos affaires il me fallait faire de tout), et où sa tête tombait à droite ou à gauche, en avant et en arrière. Je n'eus garde de le rudoyer; mais on aura peine à se représenter l'impatience et l'irritation que me donnaient tant d'ennuis, accumulés les uns sur les autres. Dans les jours dont je parle il allait rapidement en déclinant : toute la partie osseuse de sa tête pliait sous le doigt comme un chapeau de feutre : on fit, à tout évènement, venir un médecin; mais cet homme, assez dur, après avoir tâté ce pauvre crâne, s'écria en branlant la tête : « *Nichts zu thun; ein Wasser-kopf!* (Il n'y a rien à faire; c'est une tête pleine d'eau!) et ma femme, sur les genoux de laquelle était couché l'enfant, se mit à pleurer. — *Eh bien, il ne mourra pas!* m'écriai-je, avec une conviction parfaitement identique avec celle que dicterait un commandement! — Et en effet je ne priai point; je parlai avec la pleine assurance de quelqu'un qui aurait eu simplement à décider d'une chose par oui ou par non. Et si l'on veut savoir d'où me venait cette assurance, je dirai qu'elle venait peut-être de la grâce dont parle Saint-Pierre au sujet de ceux qui ont le bonheur de participer en quelque degré aux souffrances de Christ : « Vous êtes bienheureux, car l'esprit de gloire et de Dieu

1823 repose sur vous » (1 Pierre, 4, 14). Grâces à Dieu je ne me suis jamais vanté d'avoir beaucoup souffert pour l'évangile; et je sais mieux que qui que ce soit que tous mes maux ne me viennent pas de la piété; mais il y a temps pour tout; et après m'être laissé accuser pendant toute ma vie d'imprudence, de turbulence, de rudesse et même d'un défaut de charité, je dirai, et presque pour la première fois, que dans le sens où ces accusations me sont faites, je n'en accepte rien. Cette déclaration que je fais ici n'est point une boutade; c'est une pensée longtemps mûrie : je crois que toutes les belles manières et le bon ton et la philosophie qu'on veut ajouter, en nos jours, à la prédication de l'évangile sont de mauvais aloi, et que...

Mais je reviens toujours sur ce point! Dans l'occasion dont je parle, je crois donc que je parlai par l'Esprit de Dieu : je me rappelle très-clairement que ma parole provint d'un sentiment solennel de révolte contre l'orgueil de la science humaine qui prétendait prononcer à coup sûr sur un cas de vie et de mort. En effet, l'enfant était mourant; en effet, *Nichts zu thun* était vrai; mais cela ne décidait pas encore de la mort; parce que Dieu est maître des causes secondes. — « Il ne mourra pas! avais-je dit. — Hélas! me dit ma femme, *où veux-tu qu'aille toute cette eau? — Elle ira où elle voudra; mais il ne mourra pas.* Et il ne mourut pas! Trois ou quatre jours après, nous étions obligés de nous enfuir de Hanau, en laissant notre Concorde avec quelques-uns de nos enfants derrière nous; et peu de jours après, sans transition, cet enfant, qui n'avait pas passé *une seule bonne nuit* en sa vie, dormit tout d'un coup une nuit tout entière; — de sorte que, comme l'église primitive qui doutait de l'effet de ses prières au moment même où Pierre était rendu à ses prières, nous commencions à croire que notre

enfant prenait le sommeil de la mort : c'était celui de 1823
la vie.

Voilà, dans ce monde, perdu par le péché, quelques-uns de ces cas qui consolent, puis aussi qui nous affermissent dans la foi; — quelques rayons de soleil à travers un ciel noir de nuages ! Voilà aussi qui est plus que la simple orthodoxie et que le talent oratoire.

Je viens de dire que nous partions de Hanau. Oui; mais où aller? — Question qui revient souvent. M. Savary nous avait suggéré l'idée d'aller passer quelques jours chez lui, à Friedrichsdorf, village anciennement fondé par quelques émigrés des églises wallonnes, dans la petite principauté de Hesse-Hombourg, située à 3 lieues au nord de Francfort ; et je m'y rendis. Cet état appartenait à un landgrave, qui avait épousé une sœur du roi d'Angleterre, et qui avait commandé en chef la cavalerie des alliés en 1815.

C'était un bien petit état, qu'on pouvait traverser d'un coup de canon, car il était moins étendu que la ville de Londres ; mais ce n'en était pas moins un état indépendant, un état souverain. Comment donc m'y présenter, diffamé et poursuivi comme je l'étais? — Dans des positions extraordinaires, on ne suit pas les voies ordinaires : je n'ai jamais bien compris le droit positif, les lois, la politique : je résolus de prendre d'assaut le cœur du chef de la police de ce petit état, et d'invoquer les sentiments d'humanité qu'il pourrait avoir, en lui exposant tout d'un coup à fond toute ma position. — Dès la première heure de mon arrivée dans cette petite ville je me rends chez lui. « Monsieur, lui dis-je, je viens invoquer votre protection et votre humanité. Je cherche à ranimer le sentiment religieux dans l'église chrétienne, dont les pasteurs ne sont pas toujours pieux comme ils devraient l'être. Le clergé s'irrite de mon action et indispose les

1823 gouvernements contre moi. On m'aura peut-être déjà représenté à vous comme un homme dangereux : mais je ne vous demande qu'une grâce : c'est de pouvoir respirer en paix dans cet état. Bien loin de craindre votre surveillance, le plus grand service que je pourrais obtenir de vous c'est que vous fissiez entourer ma maison de tant de sergents de police que personne ne pût y pénétrer ; en un mot, et encore une fois, je ne demande ici qu'à respirer, qu'à souffler, et qu'à me tenir en paix. »

Cette harangue le frappa : l'histoire de mon passeport expiré ne fut plus qu'un petit détail ; il parut disposé à m'accueillir ; mais il me dit qu'il avait besoin d'en parler à Monseigneur le landgrave.

J'avais, je crois, déjà fait prévenir celui-ci par mon ami, M. le pasteur Savary. Je crois, en outre, que j'écrivis moi-même au landgrave pour lui demander une audience. Il me l'accorda. Il me reçut debout ; et écouta avec quelque étonnement l'exposé dont je viens de donner la substance. Mais quand j'en vins au relâchement du clergé : « Mon clergé est bon ! » me dit-il de dessous sa moustache. Son clergé se composait de cinq ecclésiastiques. — « Oh ! lui répondis-je, je le crois volontiers ; mais je ne viens pas pour m'en occuper, je ne veux que respirer pour mon compte, et me ravoir. — Singulier métier, dit-il encore, me toisant des pieds à la tête : ce serait bon pour un garçon, mais un homme marié ! » — Je tâchai de lui insinuer doucement que je ne venais pas lui demander son avis à ce sujet, mais seulement la permission d'habiter le village de Friedrichsdorf. « J'y penserai », me dit-il.

Un jour ou deux après j'appris que ma famille pouvait rester dans le pays trois mois, et moi six semaines. — Six semaines ! C'était pour moi un vrai luxe, un triomphe, une éternité ! Six semaines sans pétitions ! Six

semaines de fixe, sans voyage, sans gendarmes, sans 1823
appel à la police, — et sans assemblées ; car j'étais bien résolu à n'en point tenir ! Six semaines pour réfléchir à ce que je ferais ensuite, et pour détendre mes nerfs qui n'en pouvaient plus ! — Il me semble, encore à l'heure qu'il est, et en repassant ces souvenirs, que ces deux mots : « six semaines » étaient toute une mélodie ! Eh ! chers collègues, qui allez toutes les années prendre vos bains ou vos vacances après dix mois d'un travail régulier, vous ne savez guère ce que c'est que tribulation !

Il est vrai qu'on avait donné en même temps des ordres à toutes les autorités pour me surveiller rigoureusement ; vu « qu'il y avait, disait-on, un plan d'organiser une secte dans le pays. » — Mais on a vu que je ne demandais pas mieux que de ne rien faire ; — et puis, il arriva pourtant que le traitement même que je venais d'endurer, le redoublement sensible de zèle que donna notre présence dans le village à notre frère Savary, déjà fidèle à notre arrivée, puis le zèle des membres de ma famille, de ma femme, de notre amie, et de notre domestique, moins abîmées de fatigue que moi, agirent si bien sur l'endroit qu'on y vit bientôt éclater un mouvement religieux très-sensible.

Je dois ajouter aux causes qui exercèrent sur cet endroit une heureuse influence, une petite circonstance qui pouvait, d'avance, paraître bien indifférente. J'ai dit qu'en quittant Genève en 1819, je vendis mon piano, soit par esprit de renoncement, soit dans le désir de ménager les fonds de la société qui allait m'entretenir. J'étais resté dès-lors sans cet instrument ; et je n'aurais pas songé à en racheter un autre si je n'eusse senti depuis quelques années un grand affaiblissement de ma poitrine. Or l'expérience me montrait la sagesse de cette parole de Saint Paul qui recommande aux chrétiens, sous

1823 trois différentes expressions, de « *s'entretenir* par des psaumes, des hymnes et des chansons spirituelles. » (Eph. 5. 19.) J'éprouvai donc le besoin de soutenir ma voix au moyen d'un instrument, et je revins naturellement au piano. Mais où prendre l'argent pour cela? J'agis alors comme un homme qui se croyait toujours dans l'Église primitive, — je veux dire dans l'Église des premiers mois de l'évangile : j'écrivis d'Offenbach au comité de la Société Continentale qu'ayant fait précédemment le sacrifice de mon piano dans l'intérêt de la Société, lorsque ce piano n'était pour moi qu'un plaisir, je demandais maintenant qu'on m'aidât à en racheter un, vu que j'en éprouvais un besoin sérieux dans l'intérêt de ma santé. On me répondit naturellement que la Société ne pouvait entrer dans des considérations de ce genre; mais en même temps on voulut bien parler de la chose à une personne riche, en relation avec les membres du Comité; et c'est encore à notre lady C. qu'on arriva, à celle qui avait été notre mère à Genève et à Strasbourg, en 1818 et 1819! Elle, et l'un de ses gendres voulurent bien me faire tenir à cet effet la somme de 20 livres sterling... Je crains de ne leur en avoir jamais fait assez de remerciements; et je leur consigne encore ici l'expression d'une reconnaissance que j'ai éprouvée dès-lors mille fois, en usant du bel instrument qu'ils m'ont ainsi donné.

Je dis « du bel instrument » ; car, quoique j'eusse, dans la somme indiquée ci-dessus, assez de quoi m'acheter un piano passable, et que je fusse loin de me proposer d'acheter un instrument de luxe, la dame chez qui j'allais chercher un piano de seconde main m'en fit entendre et m'en étala un si beau, que, grâce à ces sophismes qui ne manquent jamais de survenir dans un cas pareil de la part des marchands, et surtout des marchandes, je succombai à la tentation. C'était un de ces

beaux pianos à queue, de Vienne, en érable jaune 1823
clair, si délicat que la chute d'une plume en aurait fait jouer les touches; l'instrument n'avait encore servi qu'un an, et on me l'offrait pour mille francs, au lieu de quatorze cents : je me laissai entraîner. Qu'on prenne la chose, si l'on veut, comme une confession.

Or c'est peut-être cet instrument qui devint, malgré ma peur de m'attirer de nouvelles histoires, notre moyen d'action le plus efficace auprès des habitants de Friedricksdorf. Mon expulsion d'Offenbach avait eu lieu au moment même où je venais de faire cet achat : j'avais laissé le piano à Francfort pendant que nous étions à Hanau; mais je le fis venir à Friedricksdorf dès que je vis que nous pourrions être là pour quelque temps en paix.

Cependant j'ai anticipé sur le récit de notre arrivée et de notre installation dans le village. Quand je vis que nous trouvions là un asile au moins momentané, j'y fis venir notre Concorde et notre domestique, que nous avions laissées toutes deux à Hanau avec trois de nos enfants, tandis qu'un autre était resté depuis quelques semaines chez notre ami L. à Francfort. Nous trouvâmes à louer dans le village, par une heureuse rencontre, une grande maison de paysan; nous allâmes chercher tous nos meubles que nous avions laissés à Offenbach; et nous voilà joliment installés (fin mai ou dans les premiers jours de juin), je ne dirai pas pour mes six semaines seulement, mais pour les trois mois accordés à ma famille; car je prévoyais déjà que, quand mon temps à moi serait écoulé, j'irais faire un voyage quelconque, pour n'avoir nulle part besoin d'un permis de séjour.

Nous trouvâmes, en arrivant, notre jardin tout cultivé par les amis; et on ne nous demanda pour loyer que ce que coûtèrent les réparations faites en vue de nous, c'est-à-dire 36 fr. par trimestre. —

1823 Ah ! quel repos ! Mais aussi quel besoin de repos ! Et quelle effroyable fatigue depuis environ deux mois ! Je n'en pouvais plus. Ma femme et notre Concorde, quoi qu'elles eussent eu leur bonne part des tribulations passées, n'avaient pourtant pas porté comme moi le principal effort de l'ennemi ; et elles voulaient sans cesse me pousser à l'action : mais je refusai nettement : je m'impatientai même un jour : « On n'attèle pas, leur dis-je, un animal qui est rendu ; je ne veux pas entendre parler d'évangélisation ; laissez-moi tranquille ! »

J'eus une fois, à mes propres yeux, une autre preuve bien singulière de l'excès de ma fatigue. Je me promenais beaucoup, quoique pas loin. Un jour que j'étais étendu tout seul sur le gazon d'un pâturage situé en dessus du village, je vis de tout loin un cultivateur revenant paisiblement chez lui, une bèche sur l'épaule. Je me retournai immédiatement de l'autre côté. Grâces à Dieu je n'ai jamais su ce que c'était que misanthropie : mais j'avais un tel besoin de repos que la seule pensée d'une conversation, et la seule vue d'une personne étrangère à ma famille me fatiguaient. Aussi sortais-je habituellement dès que notre culte de famille était terminé ; je partais surtout à l'instant où je voyais entrer quelqu'un chez nous.

Mais c'est alors que commença cette mission de mon piano, dont j'ai parlé tout à l'heure. La chambre où il était placé donnait sur la grande rue du village ; elle n'était élevée que de deux ou trois pas au-dessus du sol ; et on nous entendait sans cesse ou chanter ou jouer. Or, comme nous n'avons jamais été d'un difficile accès, nous eûmes bientôt des voisines et des voisins qui venaient causer avec nous ; et voilà les relations commencées. — Ce brave piano missionna même d'une manière encore plus directe. Comme M. Savary donnait déjà à ses paroissiens quelques leçons de chant sacré, il me demanda

permission de donner ces leçons chez moi, à cause de mon 1823
instrument. Au milieu de la leçon il lisait un chapitre : ma femme lui suggéra bien naturellement d'y joindre quelques explications ; et bientôt ce ne fut plus qu'une réunion religieuse, qu'on ouvrit et termina par un chant.

M. Savary établit, en outre, une réunion du soir dans le temple, à la lumière de quelques petites lampes ; et ces réunions aussi firent un bien sensible.

Cependant j'évitais toujours l'action directe ; et je me livrai beaucoup au travail solitaire : c'est alors, en ce lieu et sur ce piano, que je commençai à mettre en musique les *Cantiques du Voyage du Chrétien*, entre autres le cantique 3 :

De ce mont la pente rapide, etc.

et celui qui précède :

Chargé du faix insupportable du péché, etc.

dont la musique est peut-être meilleure encore, quoique moins populaire. C'est la joie, encore empreinte de souffrance.

Puis j'allais faire de temps à autre une course à Francfort, pour y voir mes collègues, MM. Manuel et Appia qui, depuis, ont déjà tous deux été appelés à l'éternel repos. C'est peut-être vers cette époque que M. Manuel me fit connaître un autre cantique, un cantique allemand, qui semble parler d'une douce vision dont l'auteur ne veut pas donner le détail, et dont je conserve un profond souvenir :

Ich hab' von ferne — Herr, Deinen Thron erblickt
Und haette gerne — Mein Herz vorangeschickt, etc.

(J'ai vu de loin ton trône, ô mon Seigneur ! Et mon cœur aurait voulu s'élancer, etc.) (1)

(1) Mot à mot : « J'aurais voulu y envoyer mon cœur en avant. » —

1823 Ainsi s'écoulaient lentement et délicieusement les longues six semaines qu'on m'avait accordées. Je dis lentement : car, encore à cette heure et à cette distance des évènements, ce séjour me laisse, comme aux miens, l'impression d'un long séjour. Il est vrai qu'il fut en tout de trois mois : mais je crois pourtant que la profondeur de cette impression tient au besoin pressant que nous avions de repos, et à l'avidité avec laquelle nous en jouîmes.

Cependant nous risquâmes bientôt d'avoir trop de succès, ou du moins plus que je n'en voulais. J'ai déjà dit l'impression que notre arrivée et notre séjour firent dans l'endroit : le missionnaire n'allant pas chercher les gens, les gens venaient le chercher, lui ou les siens ; de sorte que, dans ce village, où il s'était glissé avec le temps quelques superstitions, ceux même des habitants auprès desquels nous avions le plus de succès, commencèrent à croire, comme ils nous l'ont dit plus tard, que nous avions *jeté un sort* sur l'endroit. « Il y a quinze jours, dirent-ils, que tout chez nous était en larmes ; et maintenant tout est dans la joie. » Ils faisaient ainsi allusion aux deux états différents par lesquels passèrent successivement les personnes pieuses de l'endroit ; d'abord pénétrées du sentiment de leurs péchés ; puis comprenant ensuite avec joie que ces péchés leur étaient pardonnés.

Mais mon temps s'écoulait ; et la manœuvre du loup (p.328) allait recommencer : il fallut donc se remettre à voyager ; et je me décidai à aller à Berlin. Il est vrai que

Expression difficile à traduire. Je ne m'étonne plus que Châteaubriant ait tenté de traduire Milton mot à mot. Cela a donné un magnifique langage ; seulement ce n'est plus du français ordinaire. On dirait que la simplicité est interdite à cette langue, abîmée à la fois par le despotisme et l'impure galanterie de Louis XIV. Traduisez donc ces autres mots charmants : *Guter Mond, du gehst so stille* ! et tant d'autres ! Oui ; c'est bien ce Louis XIV, admiré de Voltaire, qui a donné à la langue française son ton guindé et tendu : le sultan avait peur de la franchise.

je quittais ma femme au moment où elle commençait une 1823
maladie qui allait empirer et mettre sa vie en un sérieux danger : mais nous ignorions encore l'un et l'autre la gravité du cas ; et d'ailleurs il fallait partir. C'était en juillet.

Je n'ai rien de bien saillant à dire de ce voyage à Berlin. J'y fis la connaissance de plusieurs hommes distingués, et surtout du docteur Tholuck, alors encore bien jeune, mais déjà bien remarqué et remarquable. Il voulut bien me charger un soir d'adresser la parole à quelques étudiants : mais je me sentis gêné. Comme je voulais parler à ces jeunes gens, devant leur célèbre professeur, du peu d'importance de la science humaine dans les choses divines, je crus qu'il y aurait défaut de générosité de ma part à attaquer un adversaire qui, pour le moment, ne voulait pas se défendre ; je me contins et je crois que je fus faible. Du moins M. Tholuck me le témoigna après coup ; mais il raconta plus tard à d'autres amis qui me l'ont redit, que je me bornai à lui répondre en tournant sur le talon : « *Es macht's ein jeder wie er kann.* » (Chacun fait comme il peut.) — C'était une idée calviniste, dont il sentit toute la justesse. —

Du reste on sait que cet homme distingué, par cela même qu'il l'est, accorde beaucoup à la thèse que j'ai posée plus haut ; et que, comme Pascal, et surtout comme l'Évangile, il reconnaît amplement que la foi a son siège dans le cœur.

Je vis aussi Néander, l'hérétique Néander, selon quelques-uns, l'admirable Néander, selon d'autres, Néander tout court, selon moi, bibliothèque vivante d'histoire ecclésiastique, et homme pieux et dévoué ; c'est bien assez.

Je vis aussi Marheinecke. Je le trouvai, tout rationaliste qu'il avait été ou qu'il était encore, occupé à lire un livre de dévotion. « Voilà où j'en suis venu », me dit-il

1823 d'un air un peu contrit ! — Il voyait la vanité des prétentions du rationalisme ; et il disait, en parlant de ceux qui s'appelaient emphatiquement *les croyants-penseurs* (Denkglaeubige) : « ils pensent croire, et ils croient penser ! »

Je revins dans les premiers jours d'août ; et je trouvai ma femme, un pied dans la tombe. Le médecin la tuait : une bonne femme de village la guérit ;... pardon, lecteur protestant, éclairé, philosophe ! — la guérit radicalement, d'un seul coup, et par un remède sympathique ! C'est une désolation pour la science ; mais le fait est là, bien positif : et c'est bien quelque chose que d'être guéri quand on est malade.

En voyant toutes ces guérisons populaires, puis l'homéopathie, on dirait que Dieu se plaît à traiter la science humaine encore plus par l'ironie que par des châtiments, parce que l'orgueil de cette science est encore plus ridicule que coupable.

En trouvant, à mon retour de Berlin, ma femme dans cet état alarmant, il fallut de nouveau pétitionner. J'écrivis donc une nouvelle lettre au landgrave, accompagnée d'une attestation du médecin portant que la moindre secousse pouvait causer la mort de ma femme. Il dit plus tard à Savary qu'il avait trouvé le ton de ma lettre un peu républicain ; mais j'eus cependant permission de rester jusqu'à ce que je pusse emmener ma femme avec moi ; et, comme on vient de le voir, ce moment arriva plus tôt que je ne l'avais espéré.

Cependant elle avait besoin de se remettre de l'épuisement de sa maladie précédente ; et pendant qu'elle le faisait, je jetai les yeux autour de moi pour savoir où nous devions aller planter nos tentes. Mes pensées se portèrent sur Carlsruhe, où je me rendis vers le milieu d'août ; puis je revins prendre les miens.

Nous passâmes la semaine du 1er au 6 septembre dans 1823
les ennuis de l'emballage, et d'un emballage qu'on fait de ses propres mains; car je cousis moi-même toute la grosse toile qui enveloppait nos ballots. Nous en eûmes pour deux chars de bagage que j'expédiai le 8. Nous partîmes le 9, et arrivâmes le 11 à Carlsruhe. — Je vois dans mes papiers de cette époque que c'était la veille du jour où M. Malan était destitué par la Compagnie de Genève.

Après avoir passé deux jours à l'auberge, nous fûmes chrétiennement logés pendant quinze jours par un homme pieux, le général Stockhorn, qui mit un appartement à notre disposition. Je dirai dans un moment comment nous fîmes sa connaissance. — Je vous ai entièrement perdu de vue depuis, bien aimé frère, comme tant d'autres! Mais bientôt nous nous retrouverons ensemble dans la maison de l'Éternel; et pour longtemps!

Encore une étape.

Je ne quitterai pas cette mission d'Offenbach sans raconter une conversion bien intéressante dont elle fut l'instrument. Un homme, encore vivant à cette heure, et qui depuis lors est resté invariablement fidèle à l'évangile, assistait à une de mes réunions avec la curiosité sérieuse d'un caractère prudent qui examine toutes choses. Je lui demandai, à l'issue d'une assemblée, s'il voulait aussi donner son cœur au Seigneur Jésus. « Nous verrons, nous verrons », me répondit-il. Mais, peu de temps après, il fut saisi par deux paroles : l'une c'était que « Dieu n'habite pas dans des maisons bâties par la main de l'homme », mais dans le cœur; — l'autre, qui l'acheva, ce fut la parabole de la brebis perdue et retrouvée : « C'est moi, c'est moi », s'écriait-il en s'en allant, transporté, et sautant de joie, « c'est moi qui étais cette brebis perdue, et qui suis maintenant retrouvé!.... » Il

1823 est resté depuis lors un de nos chers amis ; et sa joie et sa foi n'ont jamais souffert d'éclipse.

Offenbach me laisse donc aussi de doux et d'heureux souvenirs.

LIVRE X.

MISSION DE CARLSRUHE ; ET RETOUR A GENÈVE.

1823, 1824 ET JANVIER 1825 (33 ET 34 ANS).

Accueil à Carlsruhe. — Je recommence quelques études littéraires. — Milieu entre la piété et le péché.— Fête publique du 31 décembre dans la nuit. — J'imprime le *Commentaire de Haldane* en allemand.— Voyages à Tubingue.— Mes deux aînés à Cornthal.— M. Al. Berthoud, étudiant. — *Sur la manie du tabac.* — Aucun de nos frères d'Alsace ne fumait. — Mauvais ton ; sensualité ; infection. — Étourdissement ; oisiveté. — Il donne des idées ! — Conciles fumant ! — Les apôtres fumant ! — Evangéliste fumant ! — Dépense inutile et coupable. — Mauvaise tournure. — *N'est excusable que comme remède.* — *Société de tempérance contre le tabac.* — Nouvelle visite à Genève. — *Beau rendez-vous à Fribourg* en Brisgau.— Nuit de prières et de cantiques. — Ma femme et moi au corps de garde. — Procès-verbal et enquête. — *Scène sur le Rhin.*— *Effet extraordinaire* d'un entretien. — Arrivée à Bâle. — Diversités de vues. — Surtout à Genève.— Naissance d'un enfant. — *Ordre de quitter le pays.* — Nouvelle visite à Stuttgardt et Tubingue. — Emballage pendant l'agonie de mon enfant.— *Départ de Carlsruhe.*— *Fin de ma mission d'Allemagne.*— Nuit affreuse en voiture. — Mort de mon enfant. — Je vais chercher *mes deux fils à Cornthal.* — *Scène du réveil* à Orbe.

Je touche à la fin de la première moitié de ma vie, en même temps qu'à la fin de ma première série de missions : c'est pour moi une époque importante. On aime toujours, au milieu de cette vie orageuse, à trouver quelques moments de repos, quelques haltes dans cette course. 1823

Sans doute la seconde moitié de cette vie, ne sera pas moins riche en troubles et en travaux ; les évènements

1823 n'y seront pas moins serrés : mais à chaque jour suffit sa peine : au moment où nous sommes arrivés, je me sentais en paix. Quoique ma réputation fût bien compromise le long des bords du Rhin, j'étais tranquille pour l'heure, à Carlsruhe ; car je n'y avais encore fait aucun bien.

On vient de voir qu'un général (Suédois, à ce que je crois me rappeler) nous avait accueillis à notre arrivée pour deux ou trois semaines dans sa maison, en attendant que nous eussions trouvé à nous placer et à ranger nos meubles. Comment en étions-nous venus à être ainsi accueillis par un militaire étranger? C'était très-probablement sur la bienveillante recommandation de la pieuse fille de M. de Struve, chargé d'affaires russe à Carlsruhe, parent éloigné, je crois, de M^me^ de Krudener. Quant à la manière dont nous avions fait la connaissance de cette demoiselle elle-même, je ne me la rappelle plus ; mais les chrétiens sont plus unis qu'on ne le pense ; et ils n'ont point attendu l'Alliance évangélique, toute bonne que soit cette alliance, pour s'aimer les uns les autres : le christianisme est une conjuration dont les membres s'entendent à demi mot. J'avais d'ailleurs assez fait de vacarme et assez souffert, pour pouvoir en avoir le profit.

Nous trouvâmes donc, en arrivant, cette connaissance de la famille de Struve toute faite ; et elle fut pour nous une source journalière de jouissances chrétiennes pendant tout notre séjour à Carlsruhe, et même au-delà.

Nous louâmes dans cette ville une charmante habitation touchant aux bords de la ville même, et par conséquent presque située à la campagne. Étant absolument neuve, elle était très-humide, il est vrai ; mais que faire? Toujours obligé d'aller à l'économie, nous passâmes sur cet inconvénient, quoique nous ayons eu à en souffrir plus tard. Sous tous les autres rapports, notre séjour dans cette maison fut très-agréable.

Nous y entrâmes le 1er octobre, et là je me décidai à 1823
recommencer cette vie d'études littéraires et théologiques que j'avais abandonnée si complètement depuis quelques années. J'écrivis au professeur Ehrmann de Strasbourg de m'envoyer en fait de livres grecs, latins et hébreux, tout ce qui me serait nécessaire pour recommencer mes études à compte nouveau ; et je vis arriver avec joie des grammaires, des dictionnaires, un Nouveau Testament de Griesbach, même un Virgile et un Horace, une grammaire hébraïque et autres livres semblables.

Je dois dire que ce changement dans ma vie ne suppose pas un changement de principes correspondant. En partant pour ma mission j'avais abandonné les études littéraires parce que c'étaient des idoles ; je reprenais ces études, parce que je sentais que je n'y mettrais plus mon cœur, du moins au même degré. Je dois avouer aussi que j'avais éprouvé que le renoncement de fait à une chose que l'on continue d'aimer, ne guérit pas le cœur et peut, au contraire, l'irriter. Puis j'avais fait l'expérience que le missionnaire, comme le pasteur le plus actif, à moins d'être possédé et absorbé tout entier par la grâce, ce qui n'était malheureusement pas mon cas, trouvait toujours dans sa vie de nombreux moments disponibles qui, s'ils n'étaient occupés au travail religieux, pouvaient être voués au noble et innocent amusement de l'étude pour n'être pas encore beaucoup plus mal employés. Je n'oublie pas que l'étude peut empiéter sur les devoirs plus sérieux de la vie : mais je n'avais, pour les moments libres dont je parle, que le choix entre l'étude ou l'oisiveté. On voit que tout cela revenait à la grande et difficile question des renoncements et des mortifications. Aussi aimé-je mieux terminer cette courte dissertation en disant que je ne prétends pas avoir fait alors ce qu'il y avait de mieux ; je rapporte ce que j'ai fait ; je décris ma vie du moment ; et j'ai voulu

1823 mentionner ce petit évènement qui fut d'ailleurs, et très-probablement dans l'intention de Dieu, une préparation aux travaux littéraires auxquels je me livrai plus tard, et particulièrement aux nombreuses leçons dont l'école de théologie de Genève voulut bien me charger pendant quelques années.

Les évènements de notre séjour à Carlsruhe ont été si peu marquants que je puis noter dans leur nombre la jouissance que nous éprouvâmes, ma femme et moi, la veille de l'an, à la manière solennelle dont ce bon peuple allemand célèbre le passage d'une année à l'autre. De mon côté, selon une coutume que j'avais prise chez les Frères moraves et que j'ai toujours conservée depuis, j'avais veillé avec ma femme toute la soirée du 31 décembre jusqu'à minuit, lorsque tout-à-coup nous fûmes surpris par le bruit d'une puissante détonation d'armes à feu. Nous ouvrons la croisée : c'étaient des feux de bataillon et des décharges d'artillerie qui avaient lieu à ce moment dans une plaine voisine. En même temps toutes les cloches de la ville s'ébranlent ; les décharges continuent : ce fut, sous ce ciel étoilé, par une nuit d'hiver, à cette heure inaccoutumée et dans un moment pareil, une scène profondément émouvante. Je crois que nous entendîmes en même temps quelques cris dans les rues, quelqu'un de ces *youhé* que les allemands poussent si volontiers dans la joie : puis nous nous souvînmes qu'au même moment des églises entières, et sans doute de nombreuses familles se mettaient en prière : nous ne tardâmes pas à en faire autant.

J'aime ces soirées là ; car c'est une grande chose que la pensée du temps qui s'écoule en silence et va se jeter dans le gouffre de l'éternité, où il s'abîme et disparaît.

Nous voilà en 1824.

Soit que le terrain de Carlsruhe fût alors très-dur sous

le rapport religieux, soit que j'eusse le pressentiment 1824
que, dès que je commencerais à agir je serais expulsé,—
ce qui ne manqua pas d'arriver, — je n'essayai pas de tenir des assemblées chez moi, et je me bornai à des travaux silencieux. Outre la famille de Struve, je ne fréquentais que deux ou trois autres personnes avec qui je pusse m'entretenir de l'évangile; puis j'allais de temps à autre assister à une petite réunion en liaison avec les Frères moraves, ou la présider. Quelque fois je me rendais dans la campagne chez une ou deux personnes pieuses. Je corrigeais en outre les épreuves du Commentaire de Haldane que m'envoyait mon imprimeur de Tubingue; et je me rendis, dans le courant de l'année, deux ou trois fois dans cette ville et à Stuttgardt, à raison de ce même ouvrage. Tel fut à peu près tout mon travail dans les dix mois que je passai à Carlsruhe.

J'ai oublié de dire que, déjà vers la fin de l'année précédente, et dès mon arrivée à Carlsruhe, sentant que je ne pouvais, comme missionnaire, m'occuper suffisamment de l'éducation de mes enfants, j'avais placé mon aîné, alors âgé de huit ans, dans l'institut de Cornthal, près de Stuttgardt; on a vu plus haut ce qu'était cette petite colonie. L'instruction y était alors donnée très-imparfaitement; mais les maîtres y étaient pieux; et si j'y envoyai mon enfant ce fut surtout pour qu'il s'y perfectionnât dans l'allemand. Le prix de la pension était alors d'une modicité à mettre cet établissement à ma portée, — 220 fr. par an!

Au mois de mars de cette année, j'y conduisis encore mon second fils John; et ces deux garçons s'y trouvèrent parfaitement heureux.

Je viens de dire qu'à cette époque je visitais quelquefois Tubingue; c'est dans une de ces occasions que je fis, entre autres, la connaissance d'un étudiant en théologie

1824 de Neufchatel en Suisse, M. Alexis Berthoud, qui m'a témoigné avoir reçu quelque bien de nos entrevues, et que j'ai retrouvé à Neufchatel, vingt-huit ans après, comme un de mes plus fidèles et de mes plus chers amis.

J'avais fait venir chez moi, à la même époque, pour y passer quelques mois, un de mes amis de Strasbourg, qui remplissait depuis quelque temps les fonctions d'évangéliste dans la basse Alsace; il était entretenu en partie à mes frais, et en partie à ceux de la société continentale. Il amena avec lui pour quelque temps sa pieuse femme et sa petite fille. Je vivais alors avec mes frères, et pendant plusieurs années, beaucoup plus qu'on ne le pense, dans la communauté des biens.

C'est vers ces temps encore que tombe un petit fait, une vraie bagatelle, mais dont je prends occasion de traiter un sujet qui, pour moi, n'est pas une bagatelle; je veux parler de la manie du tabac qui se répand universellement en nos jours.

Appelé à faire une nouvelle visite à Genève je voyageais avec ma femme, à la rencontre d'un frère d'Alsace que nous attendions d'un moment à l'autre. A chaque instant nous pensions le voir. A la fin: « C'est lui ! » nous écriâmes-nous ; et nous crûmes longtemps que c'était lui en effet; lorsque tout d'un coup nous voyons une bouffée de fumée sortir de sa bouche. « Ah! ce n'est pas lui: il ne fume pas. » — Cette exclamation, qui n'avait d'abord qu'une portée toute-individuelle, et à laquelle nous n'attachions aucune idée morale, nous fit tout d'un coup passer en revue, sous ce rapport, tous nos frères de la contrée ou de l'Alsace, tous ceux du moins qui étaient un fruit de ma mission; et nous fûmes frappés de l'observation qu'entre eux tous *il n'y en avait pas un seul qui fumât;*... c'est là le fait qui me suggère mes réflexions sur le tabac.

Quelle odieuse manie est-ce donc qui s'est emparée 1824
de toute la génération actuelle, qu'on ne sache plus vivre qu'avec ce hideux narcotique à la bouche, pour en infecter les maisons, les places publiques, les voitures, les chambres, les habillements, les livres, tout ce qu'on touche, aborde ou avoisine! A ne parler que de politesse, est-ce d'un bon ton de se livrer ainsi à une pure sensualité devant tout le monde, en pleine rue aussi bien que dans le particulier, comme si ce poison devait désormais faire partie du bonheur du genre humain! Que dirait-on de tels autres amateurs qui, livrés à un autre genre de sensualité, porteraient toujours devant eux quelque petite gourmandise, un paquet de bonbons, de pastilles ou quelque autre chose semblable, et en useraient continuellement sous votre nez? Encore n'y a-t-il aucune gourmandise qui porte avec elle et laisse après elle une infection comme celle du tabac! Un fumeur ne peut vous dire « je vous aime » sans vous faire reculer de dix pas! Vous lui prêtez un livre, il vous le rend fumé; vous lui en empruntez un; son livre vous donne des nausées; il ne peut, lui, traverser une chambre sans laisser après sa personne une odeur repoussante. Tout son être sent le tabac!

Et quelle est l'utilité qui vienne compenser de tels inconvénients! A part l'effet médical dont nous parlerons dans un moment, qu'est-ce qu'on allègue généralement pour expliquer ou excuser cette laide jouissance? La rêverie, le doux passe-temps, un léger énivrement qu'elle vous procure... C'est donc de l'opium que vous prenez! Mais je doute fort que la morale chrétienne approuve un genre de bonheur qu'on va puiser à une source aussi matérielle! Un passe-temps, dites-vous? Vous avez donc trop de temps dans cette courte vie, et vous ne savez qu'en faire? Sans votre précieux tabac, l'oisiveté vous

1824 ennuie? Je le crois bien ! Mais pourquoi vouloir être oisif? Vous ne savez donc pas lire? Vous n'avez point d'amis, point de femme, ou d'enfants avec qui vous entretenir? Tuer le temps, c'est tuer la vie. Ah! c'est une grâce que Dieu a faite à l'homme que de s'ennuyer quand il est oisif; mais le remède à ce mal est facile : faites toujours quelque chose : si vous êtes fatigué, amusez-vous; ce sera toujours une occupation : mais fumer n'est qu'une sensualité paresseuse.

« Cela me donne des idées, » disent quelques-uns. — Vous êtes trop modeste, leur répondrai-je. Si ce n'était votre mauvaise habitude, les idées vous viendraient sans le tabac, aussi bien qu'avec lui. Quelle triste ressource pour « avoir des idées! » Et que dire, en particulier, d'ecclésiastiques pieux, vraiment pieux, j'en connais de tels, qui, esclaves de l'habitude prise, ne sauraient plus composer un sermon sans aller puiser leurs idées dans le fourneau d'une pipe, ou dans les feuilles d'un cigarre! Ce n'est pas sans étonnement que je me rappelle avoir assisté à telle conférence respectable et nombreuse d'ecclésiastiques qui s'entretenaient gravement des plus grands intérêts du règne de Dieu au milieu d'une fumée de cigarres qui m'étouffait ! Propos d'église et parfum de tabagie, quelle association ! Je ne sais ce qu'en diront vos docteurs, fût-ce Luther en personne; mais je crois savoir ce qu'on en pense au ciel. Vous figurez-vous les apôtres fumant? Peut-être direz-vous que oui; mais c'est parce que vous en ferez des chrétiens comme vous : moi, je parle d'apôtres crucifiés au monde : croyez-vous réellement qu'ils eussent le temps de penser à pareille chose? — Et si je voulais remonter plus haut, — mais non! la seule supposition serait indécente.

Peut-être sourira-t-on du sérieux que je mets à tout ceci; mais je garde bien mon sérieux en effet: et je me

tiens pour assuré que *jamais fumeur n'a été et ne sera* 1824
l'instrument d'un profond réveil religieux. Parlez donc, la pipe à la bouche, à une personne qui pleure, à un pécheur effrayé, à une âme dans l'angoisse; .....vous ne l'oseriez! Ou si vous le faites, vos sermons se sentiront de votre sensualité. J'en dis autant de tout autre acte religieux. Pouvez-vous bien prier avec ardeur en fumant? Je n'en crois rien.

Après ces considérations si graves, n'en dédaignons pas une dernière, quoiqu'elle soit d'un ordre moins élevé.

Que dites-vous de la dépense qu'occasionne le tabac? —Vous êtes riche, répondrez-vous. Soit; mais alors vous dépensez sur ce point, en proportion de votre richesse, un, deux, trois francs par jour, si ce n'est plus; et telle famille qui vit dans la misère, serait sauvée tout entière par un secours pareil. — Vous n'avez qu'une petite fortune, et vous dépensez beaucoup moins à cet égard? Soit; mais la proportion reste, et l'objection avec elle. Si vous êtes restreint dans vos dépenses, et peu généreux par cette raison, pourquoi jeter vos quelques sous disponibles à ce mauvais plaisir? Est-ce bien de parler sans cesse de sa gêne, et de demander de l'argent aux autres en leur jetant au nez une bouffée de tabac? Il est vrai qu'il y a un moyen assez simple de fumer beaucoup et de dépenser peu, c'est de fumer le tabac d'autrui. Mais ce moyen n'est peut-être pas de l'ordre le plus élevé, et pourrait bien fournir une des plus fortes objections contre l'asservissement qui nous occupe.

Quant à la dépense que le tabac occasionne aux pauvres, je m'arrête, contre l'attente de quelques-uns peut-être; et je le fais par respect pour la pauvreté. Le pauvre a beaucoup de peines, et peu ou point de jouissances: travaillant beaucoup, il est mal nourri; son misérable tabac, quelque nauséabond qu'il soit, est pour lui

1824 une consolation, le seul plaisir qu'il ait ; c'est même, à ce qu'il paraît, un stimulant pour son système nerveux. Laissons-le donc fumer, quoiqu'il y ait quelque chose de bien pitoyable à ne savoir vivre qu'avec une pipe pendue à la bouche ; laissons-le fumer, s'il ne sait faire mieux ; quitte à lui montrer qu'il y a tel brave homme, pauvre aussi, mais bon travailleur, bien portant et toujours serein, qui se tire d'affaire sans sentir le tabac, et qui a d'autant plus à donner à sa femme et à ses enfants, ou à de plus pauvres que lui.

Enfin je dirai un mot sur la simple mauvaise grâce de la chose ; car si l'on ne doit pas chercher à se donner des airs gracieux, il ne faut pas non plus se donner inutilement une tournure déplaisante. Or, s'il est de fait que plusieurs fumeurs ont un air tolérable à s'acquitter de leur grave fonction, combien d'autres à qui ce travail donne un air ridicule ou stupide. Regardez-moi cette figure humaine avec un cigarre planté au milieu de la bouche, perpendiculaire au visage, les lèvres s'avançant comme pour humer le parfum à plus longs traits : n'est-ce pas là une dégradation de la noble figure humaine ?

Je pourrais encore parler d'une autre tournure beaucoup plus disgracieuse que vous donne la pipe ou le cigarre, c'est-à-dire de la tournure mauvais sujet. Qui ne voit, depuis quelques années, avec une douleur sérieuse, des gamins de dix, douze ou quatorze ans se mettre à fumer d'un air capable ? Et qui ne sent que c'est bien effectivement un esprit d'insubordination et de suffisance qui porte ces drôles à se donner ces airs ? Or, qui leur en donne l'exemple ? C'est vous. Ils ont l'ambition de vous ressembler.

Il ne reste qu'à mentionner le seul cas où l'usage du tabac soit légitime : je l'ai déjà indiqué ; c'est le cas où ce poison peut être employé comme remède ou comme

préservatif. On sait que le mot pharmacie signifie un 1824
magasin de poisons. Eh bien ! puisque les poisons, pris à petite dose, peuvent être utiles en certains cas, prenez du poison lorsqu'il y a lieu, et quels qu'en puissent être d'ailleurs le goût ou l'odeur, prenez de l'assa fœtida, de la coloquinte, de la rhubarbe, de la manne, de l'émétique ou même du tabac ; c'est très bien. Mais n'allez pas en faire une affaire de goût ; et gardez en outre la cure pour vous, sans en faire pâtir les autres !

Il est vrai qu'un remède préventif peut exiger un usage prolongé, ou même habituel; et l'on dit, par exemple, que les climats humides exigent le tabac. Mais, sans repousser absolument cette observation, je crois qu'on en abuse en l'exagérant beaucoup ; car on fume beaucoup dans les pays chauds qui n'ont certes pas à alléguer la raison de l'humidité. D'ailleurs s'il est vrai, comme on le dit, que Dieu fait croître en tous pays les aliments qui conviennent le mieux au pays, est-ce donc dans les climats humides que croît le tabac? Nullement. — Et enfin, accordant que l'usage modéré en soit, en certaines circonstances, utile, salutaire, même nécessaire, j'ai le droit de répéter que cela n'implique nullement qu'on doive faire de ce remède dégoûtant une affaire de toutes les heures et de tous les lieux. J'ai vu un homme, d'ailleurs très-convenable, fumer pendant la journée tout entière, depuis qu'il ouvrait les yeux jusqu'à ce qu'il les refermât, ne secouer sa pipe achevée que pour la bourrer de nouveau à l'instant même, encore toute chaude, et fumer ainsi même pendant le repas; oui, dîner la pipe à la bouche ! Quel honteux asservissement !

Par toutes ces raisons, et passant immédiatement à ma conclusion, je me permets de proposer aux hommes consciencieux, et surtout aux hommes pieux, la formation d'une *Société de tempérance contre l'usage du tabac*. Soit

1824 qu'ils en fassent une affaire d'abstinence totale, — ce qui vaut toujours le mieux dans les cas où il ne s'agit que d'une sensualité, — ou une simple affaire de tempérance, j'abandonne la chose à leur conscience et à leur sagesse. Mais j'ai voulu faire par ces pages ce que je considérais comme mon devoir, dans une affaire que je regarde comme grave; j'ai voulu protester contre un goût dépravé. Je retourne maintenant à ma mission et à mes frères qui ne fumaient pas.

J'avais quelque pressentiment que ma mission d'Allemagne tirait à sa fin; et, soit par cette raison, soit parce que nous vivions à une époque éminemment missionnaire, et que j'éprouvais quelque besoin de revoir mes frères de Genève, nous nous rendîmes, en mars et avril, ma femme et moi, de nouveau dans cette ville. Je fais une mention particulière de cette visite parce que c'est sur notre route que nous eûmes une des scènes les plus intéressantes de ma vie missionnaire; comme si le Seigneur n'eût pas voulu laisser non plus sans quelque bénédiction cette mission de Carlsruhe, d'ailleurs si incolore et si courte. Voici le fait.

Ne pouvant repasser par l'Alsace pour y visiter mes frères, puisque le séjour de la France m'avait été interdit, et désireux pourtant de les revoir, je leur écrivis pour leur donner un rendez-vous à Vieux-Brissac, en Brisgau, vis-à-vis Colmar, en leur disant que je serais heureux d'y voir ceux d'entre eux qui pourraient s'y rencontrer.

Or nous eûmes là un bel indice du progrès que l'œuvre de Dieu avait fait en Alsace depuis deux ou trois ans. Quoique tous ceux qui vinrent eussent à quitter leur travail, — car c'étaient tous des ouvriers, — et à faire la dépense d'un trajet de plusieurs lieues, je trouvai, en arrivant à l'hôtel, vingt-quatre représentants d'autant de localités différentes où se trouvaient maintenant des groupes de frères plus ou moins nombreux. Mes frères

avaient mal compris mon rendez-vous ; et se trouvèrent 1824
là le matin du jour auquel je n'arrivai que le soir, et presque tous devaient repartir le lendemain matin ! Mais nous eûmes une ressource très-simple : « Je ne suis pas » venu, leur dis-je, pour dormir ici en même temps que » vous ; je me coucherai le dernier. » Et nous restâmes ensemble la nuit presque entière. Nous remarquâmes avec intérêt qu'il n'y en avait pas un de nous, sur les vingt-quatre, qui n'eût, pour l'évangile, plus ou moins passé par les mains de la police ; quelques-uns même avaient été en prison. Cette nuit fut bien belle ; ce fut une suite de prières, de lectures, de conversations et de chants qui recommençaient toujours ; nous fîmes une consommation de manger et de boire extrêmement légère, et les sommeillers de la maison ne savaient que penser d'un rendez-vous pareil.

Cependant la chose ne devait pas finir sans quelque esclandre. Nous nous retrouvions le lendemain matin, vers neuf heures, tous dans la même pièce où nous avions passé la nuit, rangés en carré le long des murs de la salle, lorsque entre un gendarme, ou un sergent de police, mes inévitables mouches depuis quelque temps. — Y a-t-il ici un prédicateur, arrivé de hier soir? — Je m'avance vers lui : C'est moi, Monsieur. Qu'est-ce que vous désirez de moi? — N'y a-t-il pas aussi une femme qui voyage avec vous? — La voilà ; c'est ma femme. — Suivez-moi.

Allons! voilà, pour le moment du moins, toutes nos joies troublées et, pour moi surtout, un abîme d'inquiétudes ; car j'avais un respect et une peur native à l'égard des autorités ; puis, en même temps qu'un côté courageux, un côté poltron ; et enfin le souvenir encore cuisant de toutes mes souffrances autour d'Offenbach. D'ailleurs n'oublions donc pas, lecteur, le côté pécuniaire de la chose, cette

1824 affaire qui se fait sentir, pour le pauvre, dans chaque évènement ! Afin d'avoir mes jours et mes heures plus disponibles, j'avais pris, pour le trajet de Carlsruhe à Bâle, un cocher avec un cabriolet à deux places. Dès-lors quelle complication ! « Si l'on va me retenir ici, me disais-je, un jour, trois jours, huit jours ou plus, qui paiera mon cocher !.... Et puis que diront mes amis de Bâle, qui m'attendent à jour fixe ? Et ceux de Genève ? Et ma famille que j'ai laissée à Carlsruhe ?... » Et voilà les souvenirs d'Offenbach, de Francfort et de Hanau qui me fondent dessus ? Quand on a les jouissances d'une imagination trop vive, on en a les peines.

C'est au milieu de ces pensées sombres que nous montons, ma femme et moi, suivis de notre cocher, la rue qui conduit à l'hôtel du gouvernement, situé sur une colline. On nous introduit devant un *gestrenger Herr*, grossier comme..... comme le sont tant d'hommes en tout pays. Il nous tient debout, ma femme et moi, ma femme qui était dans un état de grossesse très-avancée : il nous fait quelques questions, et en particulier : « *Was ist das Weib ?* » (Quelle est cette femme ? — en usant du mot méprisant qu'on vient de lire). — C'est ma femme. — Elle n'est pas sur votre passeport. — Je n'avais pas cru nécessaire de l'indiquer après coup sur un passeport qui avait d'abord été fait pour moi seul. — On vous y donne des cheveux blonds. — C'est sans doute la faute du traducteur de mon passeport. — C'est bon ; vous pouvez vous retirer un moment (c'était dans une pièce voisine, une espèce de corps-de-garde), — et faire venir quelque chose pour votre dîner.

Nous étions arrivés à midi, et notre *Herr* avait besoin d'aller faire son repas. — Je refusai majestueusement de rien prendre, ma femme aussi ; nous n'avions guère d'appétit ; et nous voilà pendant deux heures au moins, à

attendre que monsieur ait dîné. Oh ! on ne peut se faire 1824
une idée de mes inquiétudes, — ridicules, si vous le voulez, comme il est facile de le penser après coup, mais profondes alors ! Je voyais à travers la croisée et du haut de notre position élevée le magnifique pays de Bade, et plusieurs routes qui serpentaient au loin, pour se perdre à l'horizon, au détour de quelque forêt ou dans les champs; je voyais circuler des voitures ou des piétons... Heureux mortels, pensais-je, vous ne connaissez pas votre bonheur et le prix de votre liberté !

Heu ! fortunatos nimium sua si bona norint, etc.

Et j'étais là comme le captif Knight, comme Bonnivard, comme Richard, Cœur-de-Lion, et comme tant d'autres victimes du despotisme humain... Faiblesse du cœur qui grossit ainsi par l'imagination de petites tracasseries ! Il est vrai que, ne sachant l'issue de la chose, j'étais autorisé à me la représenter mauvaise. — Je me mis en conséquence, et à tout évènement, à parcourir tous les papiers que je pouvais avoir sur moi et à les déchirer en cent morceaux, que je jetai derrière un grand poële pour les rendre illisibles... Enfantillage encore une fois ; mais triste moment néanmoins ! — Puis je regardais de nouveau à travers les barreaux de notre prison ces belles routes libres, qui me causaient le supplice de Tantale !

Cependant notre *Herr* reparaît, fait venir aussi notre cocher, et se met à verbaliser, — six à huit pages infolio. Notre cocher, moins effrayé que moi, riait tout librement à quelques-unes des questions qu'on lui adressait. Que veulent ces gens? — Voir des amis, je suppose. — Quels sont leurs principes? — Je n'en sais rien. — Pourquoi faites-vous ce voyage? — Moi? Pour gagner de l'argent. — Et ainsi de suite. — Quand tout fut fini,

1824 notre faiseur de procès-verbaux ajouta à toute les réponses qu'il m'avait fait faire, une déclaration portant que je n'élevais aucune plainte contre l'arrestation dont j'avais été l'objet, et me demanda de signer le tout. — Ha ! je signai tout ce qu'on voulut ; bien fâché même qu'on me permît de coucher encore une nuit, et qu'on ne me chassât pas sur le champ, car j'aurais voulu avoir des ailes ; et je tressaillais de joie à la perspective de me retrouver enfin dans « le bon pays des batz (1), comme j'appelais la Suisse, pays bien plus libre en effet, surtout alors, qu'aucun autre pays sur le continent.

Rendu à la liberté, je retourne vers nos amis qui s'étaient mis en prière dès le moment de notre départ, et qui nous attendaient avec impatience. Oh ! les doux moments que nous passâmes alors ensemble ! Ils avaient remarqué avec surprise que le premier passage sur lequel étaient tombés leurs yeux après notre disparition du matin avait été ce mot des Proverbes : « Quand l'Éternel prend plaisir aux voies de l'homme, il appaise envers lui ses ennemis même. » (16-7.)

Mais la plupart d'entre eux auraient dû partir déjà depuis quelques heures : il fallut donc nous séparer ; et nous qui restions, nous allâmes les accompagner. Ils avaient à traverser le Rhin : ils louèrent un bateau ; et « après que nous nous fûmes embrassés sur le rivage » ils partirent. Scène vraiment pittoresque ! Il faut avoir vu ce fleuve majestueux dans ces contrées solitaires, et avoir entendu les chants de ces chers amis au milieu du silence qui les environnait, pour se représenter ce moment. Emportés rapidement en diagonale, ils se mirent à entonner de leurs belles voix allemandes ce beau cantique :

(1) Monnaie Suisse d'alors.

Heilge Liebe, Himmelsflamme, 1824
Reinen Herzen nur bewufzt,
Ausfluss aus dem Opferlamme,
Senke dich in unsre Brust.

(Saint amour, flamme céleste — Qui n'est connue que des cœurs purs, — Émanation de l'Agneau-Victime, — Ah! viens descendre dans nos âmes).

Pendant qu'ils fuyaient ainsi devant nous comme une flèche, leurs voix allaient s'éteignant; on n'entendit bientôt plus, au loin, que l'ombre d'un chant; et puis tout disparut....

Mais de plus belles scènes encore nous attendaient à notre retour.

Nous étions rentrés à notre hôtel avec deux ou trois frères d'Alsace; et nous avions recommencé notre suite de chants, de conversations, de lectures et de prières, lorsque nous voyons arriver chez nous un beau jeune homme qui nous dit qu'il avait entendu parler de nous comme « de gens extrêmement pieux... » C'était notre histoire avec la police et notre nuit précédente qui avaient déjà fait du bruit.... Il ajouta qu'il était étudiant en théologie, catholique-romain, mais qu'il serait heureux d'avoir avec nous quelques moments de conversation. — La faculté de théologie catholique-romaine à Fribourg, près de Vieux-Brissac, était extrêmement éclairée et nullement bigote; au contraire, elle professait, et même ouvertement, presque tous les principes du rationalisme. C'est, je crois, l'un de ses professeurs, le savant Hug, qui a montré que les litanies de Marie étaient, en partie, copiées mot pour mot de celles qu'on chantait en Égypte à la déesse Isis. — Je me gardai bien d'entrer avec ce bon jeune homme dans la controverse romaine : je lui parlai abondamment de l'évangile, et le suppliai de se pénétrer de la grandeur de la vocation qu'il voulait embrasser. Puis il partit au bout d'une heure d'entretien.

1824 Vingt minutes après sa sortie, entre un monsieur, accompagné d'un autre jeune homme : « Messieurs, me disent-ils, je viens de voir le jeune homme qui sort de chez vous : il me dit que vous êtes profondément versés dans les matières religieuses, que vous expliquez les difficultés de la théologie, et.... » — O monsieur, lui répondis-je, ce jeune homme s'est complètement trompé à cet égard ! Par principe, comme par nécessité, nous nous tenons absolument à ce qu'il y a de plus simple, à la surface de l'évangile, dirai-je, c'est-à-dire à ce que tous peuvent comprendre aisément... — Mais il crut que je parlais ainsi par modestie ; et il continua : « Je voudrais que vous me donnassiez par exemple quelques explications sur l'histoire de la tentation de notre Sauveur. Il fut tenté, n'est-ce pas ? comme homme ou comme Dieu. Or... Et il se perdait dans des raisonnements. Je faisais tous mes efforts pour le sortir de ce genre ; car il nous plaçait sur un terrain détestable. Mais il recommençait toujours. — Vous persistez, lui dis-je, à retomber dans le raisonnement ; et je vous ai dit que je n'y suis pas fort. D'ailleurs si je voulais entrer dans votre voie, je vous dirais que vous raisonnez très-imparfaitement, et que votre énumération est incomplète ; vous oubliez une troisième supposition, savoir que Jésus peut être tenté comme homme-Dieu, ce qui est le plus probable. — Cependant il m'échappe encore et revient à la philosophie : « Monsieur, j'ai aussi étudié la théologie chrétienne et la philosophie ; je sais que nous avons dans toutes les questions « la prostasis, la catastasis et la *conclousio* », (c'est ainsi qu'il prononçait, en sa qualité d'Allemand). On sent que notre position était profondément désagréable, et toutes nos impressions troublées. Nos cantiques et nos joies, nos pensées de prière et de piété, tout cela se desséchait devant cette aride conversation métaphysique.

Voyant l'inutilité de mes peines pour amener mon homme 1824
sur le bon terrain, je fis un nouvel effort, mais brusque et désespéré, qui réussit : « Monsieur, lui dis-je, vous venez pour savoir quels sont nos principes? — Oui. — Alors vous ne serez pas fâché si je vous les expose avec une parfaite franchise. — Certainement non. — Eh bien les voici : c'est que tous les hommes sont pécheurs ; et que s'ils ne naissent de nouveau ils périront éternellement. Or, vous me paraissez, Monsieur, être né il y a environ quarante ans, mais ne rien connaître de ce que c'est que régénération ; quant à votre âme, vous êtes dans des ténèbres égyptiennes ; et si vous mourez ainsi vous êtes perdu... »

Là-dessus arrive une chose que je n'ai vue que cette fois dans ma vie, et dont je n'ai pas même trouvé d'exemple dans mes lectures. Mon interlocuteur est comme foudroyé. « Allez vous en un moment », dit-il avec précipitation au jeune homme qui l'accompagnait ; et celui-ci ne s'en va pas, mais court à travers la pièce où nous étions réunis, comme s'il avait eu, je ne sais quoi d'effrayant à ses trousses ; puis notre monsieur, resté seul, est là tremblant, écrasé et ne pouvant plus faire une seule phrase complète de suite : « Ah ! monsieur, me dit-il, quelle parole *pesante* vous m'avez dite là ! *(ein schweres Wort...)* » Je ne sais plus les mots décousus qu'il ajouta ; mais il était réellement tremblant, et pleurant ; et il voyait ou plutôt il sentait que la *conclousio* de l'évangile passait toutes celles du raisonnement humain. — Si l'on veut bien se rappeler que je sortais le jour même des mains de la police, et se souvenir de toutes les transes par lesquelles je venais de passer, on peut comprendre qu'à mon tour je fus aussi effrayé. La personne que j'avais devant moi semblait être au-dessus de la classe moyenne de la société : « Or, me dis-je, si l'un des principaux

1824 citoyens de la ville devient fou (car on pouvait le craindre au premier moment) sur un entretien qu'il a eu avec moi, que vais-je devenir ! » Je me hâtai de verser sur cette âme effrayée toutes les consolations de l'évangile, de le calmer, de le rassurer : il écoutait, mais il tremblait toujours ; et il reste vrai que cet homme ne refit pas de toute la soirée une seule phrase complète. Cependant nous priâmes avec lui ; nous lui parlâmes de nouveau ; et il nous quitta en paix.

Disons tout de suite que, quoique je dusse partir le lendemain matin, je ne perdis pas cet homme de vue. Je le confiai à mon ami Bott, qui se trouvait aussi à notre rendez-vous de Vieux-Brissac ; ce frère prit son adresse, lui envoya plus tard une caisse de Nouveaux Testaments catholiques à distribuer, et correspondit avec lui encore quelque temps. Il est vrai que nous n'avons pu suivre cette œuvre, et que nous ne savons plus ce qu'est devenu cet homme intéressant. Qui sait si nous ne le retrouverons pas au ciel ? Mais, supposé que l'effet d'alors se fût perdu, serait-ce une preuve qu'il n'était qu'apparent ? Nullement. Qu'une poule abandonne l'œuf le mieux constitué : il périra. Donnez-nous donc des missionnaires ; ou plutôt prions le Seigneur d'en susciter !

Voilà un des beaux exemples de la puissance de la simple assertion comparée au raisonnement, et surtout de l'assertion de la vérité par excellence, comparée aux petites disputes de la logique. Il nous sembla, au moment de l'éclat, que nous voyions s'écrouler devant nos yeux toute la façade d'une grande maison.

Nous repartîmes le lendemain matin ; non sans que j'aie cru pendant quelques heures sentir encore les gendarmes sur mes talons ; et on n'aura pas de peine à comprendre que j'éprouvai un sentiment délicieux en entendant le soir les pas de notre cheval sur le pont de bois

de Bâle. Ce sentiment ne fit que s'accroître encore lorsque, 1824
appelé à payer le péage et demandant combien c'était, un brave petit homme nous fit entendre avec le calme et la bonhomie suisse et bâloise ces deux jolis mots « *a batze* » (un batz) ; « et l'impression de sécurité fut complète lorsque, à la question qu'on me fit sur mon état *(Charakter?)* » je répondis : *Prediger* (prédicateur), et que j'y gagnai un profond salut. — Je n'aime pas, on le sait peut-être, à recevoir des témoignages d'un respect mondain pour une fonction qui doit être toute spirituelle; mais, pour le moment, et par contraste avec tout ce que je venais d'éprouver, soit la veille même, soit depuis un an, on conçoit que j'aimais pourtant mieux ce gendarme suisse que les gendarmes français ou allemands. — Il est vrai que j'aime encore mieux les *police-men* de l'Angleterre.

En passant par Berne nous logeâmes cette fois, et depuis lors plusieurs fois encore, chez une de ces chères familles que, depuis, nous avons perdues de vue. Chères dames Sinner, qu'êtes-vous devenues? Hélas! Il s'est écoulé vingt-huit ans depuis-lors!

Du reste, sans appliquer particulièrement l'observation à cette famille, il y a d'autres causes que le temps qui ont produit quelque refroidissement entre anciens amis : j'en ai déjà parlé : ce qu'on appelle les vues, les pauvres vues ont pris la place de l'amour ; l'intelligence a pris celle du cœur, et les points secondaires celle de la seule chose nécessaire; tout cela se verra bien plus encore dans la suite. Pour le moment toutes les arrivées chez les frères étaient des jours de fête ; même celles à Genève.

Je dis « même celles à Genève », parce que le réveil, encore dans sa force, commençait pourtant à laisser percer dans cette ville les vues et les passions personnelles des uns ou des autres, vues et passions qui, sans

1824 aucun doute, étaient là dès le commencement, mais comprimées par le premier élan. Elles se montrèrent avec le temps.

Du reste, j'ai annoncé d'avance que quand nous en viendrons à ces divisions je me bornerai à quelques généralités; c'est plus qu'un droit, c'est un devoir : ce qui est connu dans ce genre n'a pas besoin d'être redit; et il serait plus qu'inutile de publier ce qui ne l'a pas été. Tout réveil a ses querelles; et il n'y a, pour les juger en dernier ressort, de juge compétent que Dieu. C'est donc ici le lieu d'appliquer la maxime : « Laissant les choses » qui sont derrière nous, marchons vers celles qui sont » devant, c'est-à-dire vers le prix de la vocation cé- » leste qui est en Jésus-Christ. »

Il ne me reste aucun souvenir distinct de la visite que je fis alors à Genève. Ma femme retourna à Carlsruhe vers le milieu de mai, et moi un peu plus tard; puis, le 20 juin, nous naquit un cher enfant qui ne vécut que trois mois, et qui m'a laissé à jamais une impression mystérieuse. J'ai toujours aimé ces petits êtres ; mais celui-là m'inspira dès le premier jour un amour tout particulier : il avait des traits beaucoup plus beaux qu'aucun des onze autres enfants que j'ai eus et que le Seigneur a bien voulu me conserver : un nez aquilin très-prononcé donnait à toute sa figure une expression d'une grande noblesse : jamais cet enfant ne fit entendre un cri ; je me levais quelquefois de mon ouvrage pour aller le voir et le caresser : « Tu ne veux donc jamais pleurer, mon cher petit !.... » Et il est mort au bout d'environ trois mois ! Hélas ! il faut se souvenir que les causes secondes sont dans la main de Dieu ; sans cela je gémirais toujours sur la cause de cette mort. Sa mère, qui chercha fidèlement et par deux fois à nourrir elle-même ses enfants, et qui n'y renonça que de force, n'avait pu nourrir celui-ci.

N'étant pas sûrs des nourrices du pays, nous essayâmes de 1821
le nourrir de lait de vache, à la cuillère ou au biberon ; mais les médecins ou les commères nous y faisaient mêler de la camomille ; on donna même à cet enfant, et bien contre mon gré, du vin, quoique étendu d'eau sucrée. Il en prit un échauffement d'entrailles : il s'y joignit un petit refroidissement contracté dans une promenade, et il portait peut-être déjà les germes de la mort quand nous reçûmes l'ordre de quitter Carlsruhe.

Cet ordre, je ne sais réellement pourquoi il nous vint ; je crois qu'on le motiva sur ce que je distribuais quelques traités. Probablement aussi fut-ce une suite de l'impression que pouvait avoir causée, chez le gouvernement central, le procès-verbal de Vieux-Brisach. Enfin on fut probablement encore incité par les gouvernements qui m'avaient expulsé précédemment.

Du reste, en parlant de cet ordre définitif, j'ai légèrement anticipé. J'avais reçu cet ordre déjà en juin ; mais on m'accorda un délai en considération du fait que ma femme était tout nouvellement accouchée. Je profitai de ce délai pour aller voir, à Stuttgardt, s'il s'ouvrirait quelque porte de ces côtés-là, et probablement aussi pour achever les arrangements relatifs à la traduction du Commentaire de Haldane que j'imprimais à Tubingue. J'écrivis en même temps à la Société continentale pour la consulter sur ce que j'avais à faire à l'avenir ; je recommandai ce même objet aux prières de ma famille ; puis, quand je fus de retour, nous nous accordâmes tous dans la pensée qu'il me fallait retourner à Genève, et terminer, pour le moment, ma mission dans l'étranger.

Il le fallait en effet ; car, dès ma rentrée à Carlsruhe, à la fin de juillet, je reçus l'ordre définitif de quitter le pays, même dans le terme de huit jours. Allons ! Je recommence donc à emballer, livres, effets de ménage,

1824 lingerie, piano et tout le reste, puis à faire un encan de tout ce que nous ne pouvions emporter. Oh ! l'horrible chose qu'un encan ! Horrible, non seulement à cause de l'embarras, du tumulte et de la nature mercantile de la chose, mais surtout à cause du spectacle odieux d'avidité qu'il présente ! On voit arriver là comme autant de vautours ces fripiers et ces fripières, ou des particuliers sans miséricorde, qui viennent spéculer sur votre malheur, et vous enlever vos effets à la moitié ou au quart de leur valeur... Puis, à côté de cela, de l'emballage dans toutes les chambres ! Puis, dans le cas actuel, un enfant chéri qui se meurt ! Ha ! il y a eu pis encore que cela, j'ose le dire ! Ayant fait un engagement à jour et heure fixe avec un voiturier pour emmener nos personnes, puis un autre engagement avec le roulage pour emmener nos bagages, ne sachant pas assez me soumettre à un délai, qui n'eût été après tout qu'une perte pécuniaire ; pressé d'ailleurs par une police qui ne se doutait certainement pas de sa barbarie, emballant moi-même, comme toujours, et cousant mes ballots de mes propres mains, je me rappellerai éternellement le moment affreux où l'on vint me dire, au milieu de cette paille et de ces ballots : « Viens donc un moment : ton enfant va mourir ! » — et où je pus répondre : « Je n'en ai pas le temps ! »... Oh ! voilà qu'on peut appeler les vraies horreurs de la vie !

L'enfant, il est vrai, ne mourut pas encore. Mais nous n'étions pas au terme de nos douleurs. Les ballots finis et entassés, nous montons en voiture : quelque abîmé de fatigue que je fusse moi-même, je prends notre cher petit sur mes genoux pour soulager sa mère ; et nous partons. — O Carlsruhe ! Tu ne savais ce que tu faisais !

Le mouvement de la voiture fit un bien sensible à notre cher enfant. Hélas ! je pense toujours que si ce n'eût été

ce malheureux vin il eût été sauvé ! Du reste quand je 1824
renouvelle ce gémissement, ce n'est qu'une faiblesse, car je viens d'en convenir, nous ne devons pas regarder aux causes secondes. Mais cette espèce d'avarice en fait d'enfants que je montre ici, cette douleur que j'éprouve encore après vingt-huit ans à la pensée de la perte de celui-ci, quand le Seigneur m'a fait la grâce de me conserver tous les autres, c'est là encore une de ces choses mystérieuses qui se rattachent, comme je l'ai dit plus haut, au souvenir de ce petit météore de ma vie.

Partis de Carlsruhe le 3 ou le 4 août, nous passâmes quelques jours à Vebern, près Berne, chez nos chers amis Combe ; puis nous repartîmes vers le 9. Un cocher trouva dans ses convenances de nous faire voyager une partie de la nuit ; et cette nuit restera doublement noire dans mes souvenirs. Un orage violent nous prend vers dix heures du soir : la pluie, le vent, la grêle, fondent sur nous ; nous sommes enveloppés tour à tour dans le feu des éclairs et dans de noires ténèbres : on rencontre des voitures sans les voir ; on devient humain à force de terreur ; on se donne des avis ; on se crie d'une voiture à l'autre : « Tirez à gauche, mes amis, tirez à droite » ; — et pendant ce temps, assis sur une banquette étroite de notre voiture, tenant de nouveau sur mes genoux mon enfant retombé dans la souffrance, abîmé de fatigue comme de tristesse, je buvais une coupe bien amère. Nous arrivâmes à Genève vers le 13 ; et le 22 ou le 24 mon enfant fut enlevé ! —

J'allais dire que j'eus dans cette nuit le moment le plus cruel de ma vie : mais non : j'en ai eu d'autres qui l'ont valu. Heureusement que tout cela est maintenant derrière!

Je n'ai pas grand chose à dire sur les quelques mois qui suivirent cette arrivée à Genève, et sur lesquels, d'ailleurs, je reviendrai plus loin. J'ajouterai seulement, en

1824. faisant une légère anticipation, afin d'achever l'histoire de cette première épisode de ma vie missionnaire, qu'ayant appris, fin décembre, que mon second fils, placé comme le premier à Cornthal, venait d'y tomber assez gravement malade, je me rendis dans cet endroit dès le mois de janvier suivant (1825) à travers les neiges de la Forêt noire; et qu'après y avoir passé dix-sept jours pour laisser mon enfant se remettre, je revins heureusement avec lui et son frère aîné, le 19 février.

Mais je ne veux pas avoir fait mention de ce voyage sans citer une anecdote qui s'y rapporte et qui me laisse un doux souvenir en ce qu'elle marque assez bien l'ardeur religieuse qui caractérisait cette belle époque. Je partais de Genève avec deux jeunes Vaudois que j'emmenais dans la pension de Cornthal. Arrivé à Orbe à l'heure du dîner, je voulus, au lieu de dîner, profiter de ce moment pour aller voir quelques frères de l'endroit; mais j'entrai à l'auberge pour faire dîner mes deux petits compagnons de voyage. Pendant que j'en faisais la demande à la cuisine, sans ajouter autre chose, et sans dire où je me rendais, je remarquai une fille ou demoiselle, qui était là en robe verte, et qui me frappa par un air de piété. Mais je ne savais rien de plus à son égard; et je me rendis sans autre chez mes amis. On se réunit au nombre de sept ou huit personnes. Mais il n'y avait pas cinq minutes que nous étions réunis que voilà ma robe verte qui arrive! Elle avait eu, à mon égard, la même impression que moi quant à elle. Oh! comme on est empressé, dans des temps de réveil, de chercher ceux qui aiment l'évangile!

Et pour se faire une idée de ce qu'étaient les journées d'un évangéliste dans ces premières années du réveil, il faut se représenter que des scènes de ce genre se répétaient à peu près chaque jour. On ne comprendra cette

époque qu'en se souvenant continuellement de cette ob- 1824
servation et en l'appliquant partout.

Je reprends le fil général de mon histoire.

J'entrais dans une nouvelle époque de ma vie; mais ce n'était qu'un changement de travail. J'allais, dans quelques mois, devenir momentanément l'un des pasteurs de l'église du Bourg-de-Four, puis, peu après, publier la *Défense des fidèles de Genève contre les sectaires de cette ville*, c'est-à-dire contre le parti socinien de notre clergé; puis, en conséquence de cet ouvrage, soutenir un procès, et le gagner en deux instances. — Mais tout cela se verra dans le livre suivant. Pour le moment je m'arrête au 13 août 1824, jour où je rentrais à Genève, en terminant ainsi la première et la plus grande série de mes missions proprement dites, ma mission d'Alsace et d'Allemagne.

1824 et 1825 total ; quand, en gravissant la pente du mal on n'a pas dépassé l'arrête qui nous jette sans retour dans la pente au bien ; on en revient bientôt à cet état de partage où le chrétien, même sincère, s'écrie quelquefois avec douleur: « Je ne fais pas le bien que je voudrais, et je fais le mal que je ne voudrais pas. » Au lieu de pouvoir dire en vérité : « Je suis mort au péché, et crucifié au monde », on se trouve dans la position du peuple d'Israël qui ne détruisit pas jusqu'au dernier vestige des Cananéens : il vécut sans doute ; il resta peuple de Dieu ; mais peuple souvent infidèle, peuple humilié, peuple châtié.

J'ai dit, dès le début, que je ne prétendais pas faire de l'ouvrage actuel des confessions proprement dites. Je ne puis donc indiquer, lors même que je la verrais, ma part personnelle dans les péchés dont je parle ; je puis encore moins faire celle de mes frères : j'en reste par conséquent aux généralités. Mais alors je suis d'autant plus libre ; je ne fais que de l'histoire ; et l'histoire est toujours salutaire quand elle est impartiale.

A l'époque où nous sommes parvenus, le réveil entrait décidément dans de longues dissensions, qui portaient en apparence sur le dogme ou sur des questions ecclésiastiques, mais dont je crois pouvoir dire ce qu'on peut dire de toutes les dissensions et de toutes les querelles des chrétiens entr'eux : elles ne proviennent jamais des simples diversités de vues ; parce que ces diversités inévitables sont parfaitement conciliables avec la charité ; mais elles viennent du péché, de l'orgueil et de l'ambition. Hélas ! il faut le dire : en cherchant bien, on trouve qu'elles ne sont pas toujours étrangères à des questions de la plus basse espèce, à des questions d'intérêt matériel ! Voilà la vérité.

Je conviens sans doute qu'il y a tel cas où une question de doctrine prend une telle gravité que des chré-

tiens, de part et d'autre très-fidèles, peuvent en venir 1824
à se sentir incompatibles entre eux. On connaît trop et
peu, par exemple, et j'ai eu tort de ne pas raconter dans 1825
l'histoire des Frères moraves, les disputes instructives quoique pénibles, de ces Frères avec les Wesleyens. On est étonné de voir, parmi ces derniers, le pieux, l'admirable Nelson, appeler les Frères moraves des *vrais loups* (des sanglicrs sauvages), ces pauvres Frères dont le seul défaut peut-être était d'avoir quelque chose d'un peu mou et efféminé. Et on est bien plus peiné encore, et presque indigné, en lisant la réponse dédaigneuse, et, j'ose le dire, insolente que Zinzendorf faisait à une lettre très-convenable et très-chrétienne de Wesley. Mais ces choses même on se les explique par les considérations que je viens d'indiquer : il restait encore dans les deux partis, à leur insu, et malgré leur piété profonde, quelque chose de l'homme. — Dans le cas de Nelson c'était un peu l'impatience d'un cœur disposé à l'action, à la rigueur, à l'austérité, aux renoncements qui l'animait ; et l'on conçoit que, quand il entendait les Frères roucouler tranquillement le cantique cité plus haut (p. 88) : « Coulons » donc des jours filés d'or dans la jouissance des biens » que, pour l'âme et le corps, sa bonté nous dispense, » ou d'autres semblables, son cœur pouvait se soulever. C'était son droit, c'était même son devoir de repousser cet abus évident de la grâce. Mais s'il eût été plus patient, il aurait vu qu'à côté de cette fausse doctrine il y en avait, chez les Frères, une autre vraie, encore plus forte, qui contrebalançait à un haut degré l'effet pernicieux de la première ; et alors, pour reprendre l'image qu'il employait lui-même, il aurait vu que, sous la même enveloppe, il y avait dans un Frère, à côté du sanglier une brebis.

Dans le cas de la lettre de Zinzendorf et de Wesley, le

1824 tort fut sans doute tout entier du côté du premier. Il était
et profondément chrétien ; mais, comme cela se voit par
1825 tout le reste de sa vie, la morgue du *deutsche Graf*, du comte allemand de l'époque, n'avait pas entièrement disparu. Or cela encore était du péché et non une affaire de doctrine.

C'est en partant de ce point de vue impartial que je puis parler librement de l'état où se trouvait le réveil à l'époque où nous sommes parvenus, de quelques-unes de ses fausses tendances doctrinaires, des divisions qui en ont été la suite, et des causes qui ont arrêté son élan et l'ont empêché de prendre plus de grandeur.

Nous avons laissé l'histoire de ce réveil en 1818. La lutte alors était vive, violente même de la part des ennemis ; mais du côté du réveil elle était encore toute pure, du moins aux yeux de celui qui ne voyait que les faits : c'étaient des chrétiens qui combattaient pour l'évangile contre des hommes plus ou moins infidèles. La petite église du Bourg-de-Four s'édifiait en paix après la mort du fidèle Gonthier, sous ses deux pasteurs MM. Guers et Empeyta. On a vu que la doctrine et le caractère religieux de cette église étaient un composé de l'élément morave, d'un peu de méthodisme anglais, et d'une théologie scripturaire et calviniste que MM. Haldane et Drummond étaient venus lui apporter.

Quant à la forme ecclésiastique, non seulement cette église avait pris la position dissidente, — position où l'on peut se trouver jeté malgré soi, — mais elle en avait embrassé, pour un temps, les principes les plus rigoureux ; et, je puis le dire, car elle en conviendrait maintenant, ces principes furent poussés quelquefois jusqu'à une sorte de bigoterie. On n'admettait que « des enfants de Dieu » : et, sauf un très-petit nombre de cas douteux, dont on était forcé de reconnaître l'existence, on aspirait pourtant

bien à reconnaître nom par nom tous les enfants de Dieu 1824
d'un endroit donné. Après avoir apporté ces principes et
dans le canton de Vaud, on les vit même revenir de là 1825
avec un redoublement de rigueur, et pendant quelques années, avec une étroitesse, une raideur et un défaut d'intelligence désolants. Le plus ignorant des ignorants, y compris les femmes, était *docteu*, pour parler leur langage : en un mot, je le répète, on fut pendant quelques années dissident bigot.

Cependant la piété, et une vive piété, l'emportait encore de beaucoup, dans l'église du Bourg-de-Four, sur ces misères. Mais il y eut un point qui commença à jeter dans cette église, pour plusieurs années consécutives, les germes, ou du moins l'occasion, puis quelquefois le prétexte d'une violente division intestine : ce fut celui du baptême des enfants. Nous avons vu que MM. Haldane et Drummond avaient apporté à Genève les vues baptistes ; or, dès qu'on est dissident, dès qu'on l'est surtout aussi rigoureusement que l'était alors le Bourg-de-Four, rien de plus conséquent que le baptême des croyants au moment où ils entrent dans l'église. Aussi une grande partie de l'église du Bourg-de-Four avait-elle embrassé cette vue. Mais ce n'était pourtant pas le cas de tous : M. Guers était baptiste ; M. Empeyta, qui se ressentait encore de ses penchants catholiques-romains, moraves et luthériens, tenait au baptême des enfants. Cette diversité de vues pouvait aller pendant quelque temps : mais pour qu'elle durât, il aurait fallu deux choses : d'abord, que ni les uns ni les autres n'attachassent à la question une grande importance, ce qu'on ne peut exiger de personne ; puis, encore, qu'aucun des frères n'eût d'intérêt ni de passions personnelles : or je ne crois pas manquer à l'impartialité ni à la charité en disant que ce ne fut pas toujours le cas.

1824 Quant au caractère général de l'église, il fut ce qu'é-
à tait celui de ses conducteurs eux-mêmes, doux, pliant,
1825 quelquefois un peu faible et louvoyant. Ce caractère avait à la fois, comme tout autre, ses avantages et ses inconvénients, son côté selon Dieu, et son côté selon l'homme. Il est, je crois, resté celui de cette église jusqu'à nos jours.

A côté de l'église du Bourg-de-Four s'était formée par gradations l'œuvre de M. Malan. On a vu qu'il avait ouvert, dès 1818, un local où il tenait de son côté de nombreuses réunions. Ses rapports avec la Compagnie des pasteurs étaient devenus d'année en année plus hostiles; et il finit par déclarer au Conseil d'état, en août 1823, qu'il se retirait de l'église protestante du canton, « soit comme ministre de Dieu, soit *comme simple* » *citoyen.* » (clause singulière à mon avis). En conséquence de quoi la compagnie le déclara de son côté, en septembre de la même année « déchu du saint ministère » et privé du caractère ecclésiastique. » Alors il bâtit la chapelle que l'on connaît; il se procura les fonds nécessaires à cet effet au moyen d'une collecte qu'il fit en divers pays, assisté en partie dans cette œuvre par ses frères du Bourg-de-Four. Cette chapelle fut ouverte, je crois, en 1824.

M. Malan est assez connu pour qu'il ne semblât pas nécessaire d'en parler longuement. Mais, d'un autre côté, il a agi trop fortement sur le réveil et sur ses tendances théologiques, pour qu'un historien de ce réveil ne se voie pas dans l'obligation de s'arrêter sur le rôle qu'il y a joué.

M. Malan est strictement calviniste; il donne, en outre, à sa théologie une teinte poétique fortement prononcée. Cette teinte qui peut, dans bien des cas, faire illusion à l'individu sur la réalité de ses sentiments, a pourtant aussi l'avantage de parler davantage au cœur;

la chose est incontestable. En tout cas le strict calviniste 1824
reste, avec son bon et son mauvais côté. et
Le bon est frappant et admirable dans plusieurs des 1825
productions de cet auteur; je choisis surtout dans ses productions en vers; et je me plais à citer entre tant d'autres, cette belle strophe :

Ah ! Seigneur, quel profond repos
Ton enfant trouve dans ta grâce !
Quel prompt remède à tous ses maux,
Dans un seul regard de ta face !
Dans ton amour, en pleine paix,
Il se détache de la terre,
Et vers la maison de son Père
Il fait monter tous ses souhaits !

Je rattacherai même à ces vers le souvenir d'une petite anecdote que je cite d'autant plus volontiers à ce moment qu'elle entre parfaitement dans le but que je me propose ici, de juger le vrai et le faux de la théologie de M. Malan.

Malgré la sérieuse divergence de vues qui a toujours existé entre lui et moi sur la manière d'envisager l'abolition de la loi à l'égard du chrétien, et sur quelques autres points encore, je le visitais de temps à autre, afin d'adoucir nos frottements. Un jour je lui citais à lui-même avec un vrai plaisir les beaux vers qui précèdent. Puis, quand j'eus fini, nous fîmes tous deux, et ensemble, sans avoir eu le temps d'éviter ou d'adoucir l'opposition flagrante de nos deux paroles, les deux exclamations qui suivent, et que je place sur une même ligne, pour mieux peindre la simultanéité de nos deux observations :

M. Malan dit, avec son air Moi, avec quelque tris-
rayonnant et poétique: *Voilà* tesse : *Ah ! que nous sommes*
ce que nous faisons! *encore loin de faire cela!*

C'étaient parfaitement les deux systèmes en présence :

1824 et 1825 la poésie et la conscience, l'idéal et la réalité, le droit et le fait. — Je me rappelle que je cherchai à adoucir mon expression, et à expliquer nos exclamations si opposées : cette explication se trouve dans le fait que j'ai si souvent indiqué, les deux faces que présente toute question ; et il me semble que, sous ce rapport, les chrétiens devraient souvent chanter en duo comme nous le faisions là. — Cependant je crois aussi que j'avais pourtant plus raison que le poète.

Il y a un assez bon nombre d'autres cantiques de M. Malan qui portent le même beau caractère des vers ci-dessus :

Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car aujourd'hui le salut est prêché !
C'est Jésus, le Sauveur, qui vous appelle ;
De vous ce bon berger s'est approché.
Ne craignez pas que de votre misère
Il se détourne avec haine ou mépris !
Le plus pauvre pécheur sur cette terre
Sera le mieux reçu ; Dieu la promis....
Alors, remplis d'une vive espérance
Vous marcherez avec un cœur nouveau ;
Et, rendant à Jésus l'obéissance,
Vous aimerez son joug et son fardeau.

D'autres encore expriment très-heureusement une joie enfantine, ou d'autres sentiments également chrétiens :

Si l'on me demandait quelle est mon espérance,
Je répondrais que c'est d'aller aux cieux, etc.

Puis :

Père saint, notre prière
Vers toi monte par Jésus, etc.

Ou bien :

Oh ! qu'est heureux l'homme sincère, etc.

Et plusieurs autres.

Mais — (quelle chose humaine n'a pas son mais !) — il y a une autre face de la théologie de M. Malan, contre laquelle je n'hésite pas à protester de toute ma conviction ; comme je l'ai déjà fait toute ma vie. J'ai déjà indiqué ce point ; c'est le côté de sa théologie qui tend, contre son intention bien certainement, mais par le fait, à faire abus de la grâce, et à nous tranquilliser dans le péché. Nous avons déjà abordé cette question, en racontant l'éclat du réveil religieux de Genève (p. 87 et suiv.), et en parlant de M. Drummond en particulier : il convient cependant, vu l'importance du sujet, d'y revenir une fois de plus, et même d'en parler encore au long. 1824 et 1825

Pour abréger, j'emploie ici, de nouveau l'expression *d'antinomianisme*, déjà indiquée précédemment. On a vu que mot signifie *opposition à la loi ;* et qu'il peut s'appliquer à des doctrines très-différentes entre-elles. Dans son sens évangélique, il désigne la doctrine qu'a établie très particulièrement l'apôtre Paul « que ce n'est pas par l'observation de la loi, par nos bonnes œuvres, par nos bonnes intentions ou par nos efforts de vertu que nous pouvons être sauvés, mais uniquement par grâce ; et que, si la sanctification se développe du plus ou moins chez tout vrai chrétien, c'est simplement par suite de sa foi et non en conséquence d'aucun effort qu'il pourrait faire à cet égard » ; — précisément comme les forces physiques nous viennent des aliments que nous prenons ; elles nous viennent ; on ne se les donne pas. On a même poussé cette doctrine jusqu'à poser en principe que toute idée de devoirs et de commandements moraux était détruite par l'évangile, vu qu'elle était entièrement remplacée par le seul mobile de l'amour et de la reconnaissance.

Il me paraît qu'il y a, dans ces vues, un mélange de vrai et de faux. Il est parfaitement vrai qu'aucun pécheur

1824 et 1825 ne peut songer à mériter son pardon et son salut éternel par ses bonnes œuvres. Mais l'idée que la sanctification se produise sans aucun effort de notre part, me paraît déjà plus contestable. Sans doute elle peut se soutenir en théorie, mais la pratique veut autre chose, et l'Écriture sainte aussi. L'apôtre Paul lui-même, dont on outre souvent la doctrine à cet égard, bien loin d'en rester exclusivement au principe abstrait, quoique vrai, que c'est Dieu qui fait tout en nous, termine toutes ses épîtres par des exhortations à agir, et entremêle même ses enseignements d'exhortations pressantes à rechercher la sanctification. Bien plus, il va une fois jusqu'à dire qu'il mate son corps et qu'il le tient asservi, *afin* — qu'on remarque ce mot! — *afin* d'être aussi rendu participant de l'évangile avec les autres; — et *de peur* qu'après avoir prêché aux autres, il ne soit trouvé lui-même non-recevable! (1 Cor. 9, 23 — 27.) Les autres apôtres abondent en expressions du même genre : l'Apocalypse ne cesse de parler de ceux qui auront *vaincu*; en un mot, il y a une sorte d'absurdité à repousser absolument toute idée d'efforts à faire de la part du croyant pour arriver heureusement au terme du salut.

Aussi que voit-on? C'est que tout chrétien sage imite l'Écriture, et se place tour à tour aux deux points de vue; quitte, s'il a un peu exagéré en un sens, à se corriger ensuite dans le sens opposé.

C'est ce que nous avons vu que faisaient les Frères moraves, dont la théorie est de « rester toujours de bienheureux pauvres pécheurs », c'est-à-dire de reconnaître que, considérés en nous-mêmes, nous ne sommes que cela, mais qui ont en même temps exprimé d'une manière si admirable la tendance du chrétien à une complète sainteté de vie. M. Malan se contredit aussi, il est vrai; mais c'est malheureusement dans le sens opposé. Les premiers

mettaient en principe que nous restons toujours pécheurs; puis leurs cantiques respirent partout une pleine détestation du péché, et souvent un complet affranchissement pratique de son joug, — tandis que M. Malan, partant du principe que nous ne sommes plus pécheurs, et ne voyant souvent dans le chrétien, comme Saint-Jean, que le nouvel homme, soutient à côté de cela qu'en pratique le chrétien continue encore et continue nécessairement de pécher : et le même homme qui nous disait tout à l'heure, en parlant d'une vie toute sainte, « voilà ce que nous faisons », retombe par moments dans des gémissements vraiment exagérés sur ce qui reste encore de la puissance du péché dans le croyant ; il va même jusqu'à soutenir que si nos péchés doivent nous affliger, ils ne doivent jamais nous faire douter de notre élection, et que celui qui a cru une fois ne cessera jamais de croire et ne fera jamais naufrage quant à la foi. 1824 et 1825

C'est là, selon mon intime conviction, tirer d'une vérité incontestable, c'est-à-dire de la doctrine de l'élection, une fausse conséquence : c'est une fausse manière de la concevoir ; c'est la doctrine du mauvais antinomianisme, et trop souvent aussi, je dois le dire, celle de M. Malan. Je n'en donnerai pour preuve, si même une preuve était nécessaire, que deux cantiques de cet auteur ; et on ne devra pas alléguer qu'en me bornant à ce petit nombre de citations je juge tout un système sur deux ou trois mots détachés ; car je pourrais citer cent autres passages pareils ; pour ne pas dire qu'il y a telle expression qui forme à elle seule un sens qu'aucun commentaire ne peut changer.

Voici l'un des deux cantiques dont je parle :

Mais, tu le sais, ma vive peine,
Et le sujet de ma douleur,

1824 et 1825

C'est le péché, c'est *cette chaîne*
Qu'en tes sentiers encore *je traîne*,
En te suivant, ô mon Sauveur. *(Cant. de Sion.)*

Il me semble dur et nuisible d'accepter comme un fait permanent, comme un état habituel, ce fait que le chrétien traîne encore la chaîne du péché en suivant Jésus ! D'abord si cela est, nous ne devrions pas le chanter ; et surtout nous ne devrions jamais inviter une église entière à psalmodier à son aise qu'elle vit (le mot traîner est au présent), qu'elle vit actuellement, et pendant même qu'elle chante, sous la chaîne du péché ! C'est une pensée odieuse, qui devrait arrêter tous les chants, et ne laisser entendre que des soupirs ou des gémissements ! Mais surtout, je reviens à ma première observation ; le chrétien, loin d'accepter comme un fait permanent qu'il vit dans le péché, doit, au contraire, en espérer la délivrance à chaque moment de sa vie. David pleura sur son péché sans-doute ; mais, outre qu'il ne chantait probablement pas ses paroles, il gémissait sur un péché passé, et non sur un état actuel : la différence est énorme. De même le chrétien le plus fidèle, et dans ses moments les plus fidèles, reporte très-convenablement ses pensées sur sa nature pécheresse, ou sur ses péchés antérieurs ; mais cela n'implique nullement l'idée qu'il soit encore actuellement esclave du péché ! Il dit avec une âme éminente (Journal de Mme Rogers) : « Je suis un *pécheur sauvé ;* un *pécheur sanctifié* », ou, comme Pascal : « Je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur.... » qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de » convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme » *exempt de tous ces maux*, par la force de sa grâce à » laquelle toute la gloire en est due, — n'ayant de moi » que la misère et l'erreur. » *(Profession de foi*, t. 1. p. 243. Ed. Faug.)

Cependant je citerai quelque chose de plus grave en- 1824
core au sujet de M. Malan : c'est un cantique qu'on a et
souvent chanté sans y prendre assez garde, en se laissant 1825
bercer par une musique douce et gracieuse, mais qui va beaucoup plus loin que ce qui précède dans le sens que nous venons d'indiquer ; c'est le cantique :

Non je ne t'aime pas, Jésus, comme tu m'aimes.

Sans doute les mots : *comme tu m'aimes* rendent cette première ligne complètement excusable : j'en conviens. Et cependant ce commencement même a quelque chose de dur et presque de repoussant, et me ramène à mon observation précédente. Quand le chrétien est obligé de s'humilier sur de mauvaises dispositions actuelles, il n'est guère convenable qu'il le fasse en chantant, et qu'une pareille plainte soit mise dans la bouche de toute une église. Jacques dit : « Quelqu'un est-il dans la joie ? » Qu'il psalmodie. Quelqu'un dans la souffrance ? Qu'il » prie » (Jacques 5. 13). Et surtout je répète la distinction importante faite plus haut : l'enfant de Dieu peut gémir sur des fautes passées, ou s'humilier sur sa nature pécheresse considérée en elle-même ; mais que toute une assemblée chrétienne chante sa langueur actuelle, chante sa tiédeur habituelle, chante un défaut d'amour, je crois réellement que c'est entièrement contraire à l'esprit de l'évangile ; c'est un abus, une hérésie à bannir du milieu de nous. Ces observations ne font que se confirmer par tout ce qui suit dans le même cantique :

Ah ! si toujours mon cœur se montrait insensible !
Si pour le monde aussi s'éteignait son ardeur !
Mais pour un vain amour tout lui devient possible,
Pour toi seul il est mort : Ah ! change donc mon cœur !

Cette fois c'est décidément trop fort ! Admettons une

1824 et 1825 exagération de la douleur, je le veux bien. Mais ce cantique, loin de respirer une douleur profonde, n'a nullement ce ton ; bien loin de là ; il finit par se consoler parfaitement ; il se console à chaque strophe ; et dès lors cette exagération à froid de la misère du chrétien tombe justement sous la critique. Quelle odieuse fausseté n'y a-t-il pas à dire que le cœur d'un chrétien est mort pour Dieu, *et n'est mort que pour lui !*.. C'est précisément, c'est diamétralement le contraire de ce que dit l'Écriture ! C'est le contraire aussi de ces autres vers du même auteur que nous citions plus haut :

Et vers la maison de son Père
Il fait monter *tous* ses souhaits !

Non, non ; il n'est pas vrai que le cœur du chrétien soit tout de vie pour le monde, et qu'il ne soit mort que pour Dieu seul. C'est absolument faux, encore une fois.

Mais c'est la conclusion surtout de ce cantique qui est inadmissible !

Et cependant, Jésus, tu demeures le même ;
Rien n'altère envers moi *ta fidèle douceur ;*
C'est pour me rendre heureux que tu veux *que je t'aime*,...
Et si je m'endurcis rien ne change ton cœur !...

Quelle horrible conséquence. Allons, mes frères ! « à l'honneur et à la gloire de Dieu » chantons que nous aimons le monde, que nous sommes morts pour Dieu seul, mais que si nous nous *endurcissons* cela ne change en rien envers nous sa fidèle douceur !...

On sent qu'il me serait facile de faire ici des remarques d'une grande gravité ; mais la conscience de mes lecteurs les fait déjà sans moi. Ce dernier vers est probablement une réminiscence, mais très-malheureuse, d'une parole toute semblable de l'Écriture, dont le sens est diamétralement l'opposé de celui qu'on lui donne habituel-

lement. « *Si nous sommes perfides*, dit saint Paul, *Dieu* 1824
demeure fidèle. » Oui, sans doute ; mais c'est fidèle à et
lui-même et à sa parole, tellement que « *si nous le re-* 1825
nions, il nous reniera aussi » (2 Tim. 2, 13), parce qu'il « ne peut se renier lui-même. » Voilà le passage en son entier et dans son vrai sens. Et, pour citer à ce sujet d'autres paroles encore de l'Écriture : C'est « *à celui qui vaincra* » et non à celui *qui s'endurcira* que sont faites les promesses ! Et c'est à une église qu'il comble d'ailleurs d'éloges sur ses dispositions actuelles, que le Seigneur dit pourtant : « Souviens-toi d'où tu es déchue et te repens ; autrement je viendrai à toi bientôt, et j'ôterai ton chandelier de son lieu. » (Apoc. 2, 5.) — J'aurais cent textes à opposer à la fausse doctrine que je combats ici ; mais ce serait évidemment ou superflu ou inutile.

Je me rappelle avoir entendu chanter ce cantique il y a vingt-cinq ans, à un capitaine anglais sur le ton roucoulant et langoureux de la romance : « *Delight full* », s'écriait-il après ce dernier verset ! — Tristes et lâches délices, dirai-je, moi, que celles qu'on trouverait dans la pensée qu'on pût s'endurcir sans que Dieu cessât de nous aimer.

J'ai, pendant plusieurs années, chanté moi-même ce cantique et quelques autres pareils sans me rendre suffisamment compte de ce qu'ils avaient de faux : c'est qu'on ne fait généralement pas assez attention à ce qu'on chante. Quand l'air est doux, on se laisse bercer dans des sentiments charnels ; et on boit ainsi à longs traits un vrai poison. Il est grand temps de nous réveiller.

J'applique ces observations à toutes les autres manières d'exprimer des doctrines relâchées. Il se fait quelquefois des prières de ce genre, des confessions de péchés qui exagèrent les mauvaises dispositions actuelles de ceux qui prient, et auxquelles, tout pauvre en amour, en pu-

1824 et 1825 reté et en zèle que puisse se sentir un disciple de Jésus, sa conscience refuse de se joindre. « Nous ne t'aimons pas; nous n'aimons que le monde: » toutes ces façons de parler ne sont, si j'ose m'exprimer ainsi, que des grossièretés qu'on vient dire à Dieu sous forme de prière: il nous faut absolument cesser de parler de cette façon.

Tel est l'antinomianisme, le mauvais antinomianisme que je voyais avec douleur s'établir à Genève, et qui, je dois le dire, est resté dans le réveil. Il se manifestait dans une multitude de détails. — « Un serviteur de Christ doit être bien nourri », me disait un jour un de ces théologiens! — Cette manière de mettre les prédicateurs fidèles à l'engrais me confondait; et je pense encore qu'elle est bien contraire à la doctrine de cet apôtre Paul sur qui l'on veut pourtant s'appuyer, quand cet apôtre disait qu'il avait été « dans la peine et le travail, dans les veilles souvent, dans la faim et dans la soif, et dans le jeûne » (2 Cor. 11, 27); et quand il écrivait aux chrétiens: « Ne savez-vous pas que quand on court dans la lice, un seul remporte le prix: courez donc *de telle sorte que* vous le remportiez. » Nous venons de rappeler qu'il disait aussi: « Je mortifie mon corps et me le soumets; *de peur* qu'après avoir prêché aux autres je ne sois trouvé moi-même en quelque sorte non recevable. (1 Cor. 9, 24–27.)

C'est dans ce même esprit que des orthodoxes bien payés se moquaient un jour de la pauvre paie des pasteurs de Genève. *It is a hard thing to be a socinian minister,* me disait quelqu'un en 1818. (« C'est une chose dure que d'être ministre socinien; on n'a que deux mille francs par an dans cette vie; et on est perdu dans l'autre! ») — Parole odieuse, à laquelle l'évangile répond: « Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe! » Jésus nous apprend que les lampes des vierges folles brillaient d'abord comme les autres, mais qu'elles s'éteigni-

rent juste au moment où il importait le plus qu'elles 1824
fussent allumées ! et

Je viens de parler de jeûne : cela me rappelle encore 1825
un autre trait de ce malheureux antinomianisme, si charnel et si rampant ; et je suis heureux, en le citant, de montrer que, depuis un moment déjà, je ne m'occupe plus de M. Malan seul. — On sait que les peuples du Nord, et particulièrement les Anglais, n'aiment pas le jeûne. Mais comme l'Anglais religieux est pourtant très-scripturaire, c'est triste de voir les contorsions que se donne son esprit pour accorder son aversion naturelle pour le jeûne, avec les paroles nombreuses que l'Écriture présente en sa faveur. J'ai vu des personnes d'une piété incontestable, se contenter à ce sujet, faute de mieux, des théories les plus singulières de leurs pasteurs. « Quand il me vient un ami, — disait à ce sujet l'un de ces théologiens, — le plaisir de le voir, celui de la conversation, et les affaires à traiter pourraient souvent me faire oublier l'heure du repas, si ma femme n'y prenait garde pour moi, etc... » Et c'est ce qu'il appelait un jeûne ! Soyez tranquilles, dirai-je à ces messieurs : à ce compte-là vous ne jeûnerez pas souvent. Il y aura toujours la femme et les domestiques et, à leur défaut, votre estomac qui auront grand soin de ne pas vous laisser oublier le repas ! Non, non ; vous ne serez pas comme Paul, « en jeûnes souvent, » ni « récompensés pour cela par votre Père céleste qui vous aura vus jeûner en secret !... »

D'autres veulent voir dans ces jeûnes dont parle l'apôtre la faim involontaire à laquelle il avait pu être exposé par diverses causes accidentelles. Mais ce qui repousse cette théorie si rassurante, c'est que l'apôtre distingue entre cette faim volontaire et le jeûne volontaire ; car c'est après avoir déjà parlé de faim qu'il parle encore de jeûne.

1824 et 1825 Enfin je me rappelle une autre invention anglaise pour rester scripturaire tout en ne jeûnant pas. On ne devinerait jamais comment s'y sont pris quelques dissidents de cette nation pour accorder le jeûne et le non-jeûne. Il s'agissait de consacrer un ministre... Or les apôtres le faisaient avec jeûne et prière... Impossible de jeûner ! Et pourtant il faut jeûner ! — Que faire ? — Eh, consacrons avant déjeûner ! Et ils l'ont fait !... Voilà le culte de la lettre, dans toute sa laideur !

Mais, pour revenir au réveil de Genève, et à M. Malan en particulier, il y eut dès le commencement de ce réveil un autre point sur lequel se manifesta très-vivement le mauvais côté de l'antinomianisme quant à la liberté chrétienne. C'était en apparence un tout petit objet, une bagatelle, mais une bagatelle qui devient facilement une pierre de touche de principes plus importants, et qui se présente peut-être toujours à la naissance d'un mouvement fortement religieux ; je veux parler de la toilette des femmes. Là-dessus le Bourg-de-Four croyait, et croit encore, je l'espère, qu'il est du devoir des chrétiens, et des femmes chrétiennes en particulier, d'être extrêmement simples et pures dans toute leur mise, et de n'imiter le monde que juste ce qu'il en faut pour n'être pas choquant. M. Malan au contraire croyait voir dans ces idées un joug contraire à la liberté chrétienne ; et nous entendîmes à Genève trois sermons consécutifs ayant pour objet de prouver que, sauf les cas d'indécence évidente, les femmes chrétiennes pouvaient (on dit presque *devaient),* ne fût-ce que pour le maintien du principe de la liberté chrétienne, se conformer sur le point de la toilette à tous les usages du monde. — C'était, comme on le voit, obliger les faibles à user de la liberté des forts : tandis que l'Écriture pose précisément le principe contraire ; et qu'elle nous ordonne, dans toutes les choses

qui ne sont pas nécessaires, de sacrifier notre liberté aux 1824
scrupules des faibles. « Il est bon de ne point manger de et
» viande, de ne point boire de vin et de ne faire aucune 1825
» autre chose qui puisse faire broncher ton frère, ou
» dont il soit scandalisé ou blessé. » (Rom. 14.) La chose prit pendant quelque temps l'importance d'une querelle théologique ; puis chacun finit par suivre ou sa conscience, ou ses principes, ou son penchant.

Plus qu'un seul trait à ce sujet ; et un qui, de nouveau, ne concerne pas M. Malan. On lit dans un ouvrage d'ailleurs édifiant, qu'un de nos missionnaires de cette époque, homme fidèle, pourtant, voyageant en diligence avec sa femme « avait mis celle-ci avec le conducteur, sur l'im-
» périale, pendant que lui se trouvait dans le cabriolet
» de la diligence avec un évêque. » Là-dessus j'ai plus d'une observation à faire :

Pourquoi un missionnaire chrétien, qui ne voyage qu'avec l'argent des sociétés, prend-il le coupé plutôt qu'une place moins chère ? Et, s'il fallait le prendre, pourquoi le prendre pour soi et s'y placer avec un évêque, en donnant l'impériale à sa femme à côté du conducteur ? Il me semble que la chose manquait de cette délicatesse, qui est un des fruits les plus naturels de l'évangile. Le missionnaire pensait peut-être qu'il serait plus fort que sa femme pour lutter avec un évêque. Mais, suivant la femme que c'était, on pourrait bien mettre la chose en doute : elle n'avait peut-être pas le petit brin de philosophie du mari ; mais Dieu ne confond-il pas habituellement la sagesse des sages par la folie des simples ? Sans compter qu'il y a telle femme qui est aussi théologienne qu'aucun théologien.

Voilà ce que j'avais à dire, soit sur l'antinomianisme en général, soit en particulier sur celui de M. Malan. J'ai été un peu long, et nous voilà loin de ma biographie :

1824 et 1825 mais le sujet est important ; et cet article était nécessaire pour expliquer bien des choses qui paraîtront plus tard, soit dans ma propre histoire, soit dans celle du réveil de Genève.

En résumé, on voit donc par le commencement de cet article, que je rends pleine justice à ce qu'il y a de vrai et d'excellent dans la doctrine de M. Malan, comme dans son activité littéraire et missionnaire qui ont fait de lui un homme à part. Il a eu de nombreux disciples, dont quelques-uns — quelques-uns dis-je, ont admirablement démêlé, par l'Esprit de Dieu, ce qu'il y a de vrai dans ses vues, et favorablement interprété ce qui s'y trouve d'outré. Le caractère de ces âmes-là a été une joie et une confiance continues, un esprit filial d'affranchissement, un grand amour pour les Écritures, en un mot, la réalisation des beaux cantiques que j'ai cités en premier. Mais je devais dire tout ce qui précède pour faire connaître et comprendre le développement laborieux que subissait à cette époque le réveil religieux de Genève. Je devais le dire surtout parce que, selon ma profonde conviction, l'antinomianisme, ce fléau de la piété, tout autant que l'arminianisme, s'est fait ressentir dès le commencement du réveil ; et que je n'hésite point, comme je l'ai déjà dit, à assigner à la présence de cette fatale doctrine, le degré en général peu élevé de la piété des chrétiens du jour. Ayant signalé ce mal dès le commencement, mais sans succès apparent, je n'ai plus grand courage pour en parler bien haut. Je me borne donc à déposer ici ma faible protestation à cet égard, en regrettant amèrement, comme je l'ai toujours fait, de n'avoir pas honoré et sanctifié cette protestation par le seul moyen vraiment capable de lui donner efficace, par une vie plus pieuse. Mais j'en reste convaincu, le mal, l'erreur, la fausse doctrine du réveil, — ou plutôt l'un de ses plus grands

maux, l'une de ses fausses doctrines, a été cette portion 1824
d'antinomianisme qui lui a été inoculée dès les premiers et
jours de son éclat. Peut-être avions-nous, dans l'ori- 1825
gine, un penchant à l'extrême opposé : notre mal est maintenant du côté que j'indique; et il est profond.

Après avoir parlé des deux églises prises à part, il reste à parler de leurs rapports mutuels. Ici je rappellerai d'abord le principe déjà exprimé plus d'une fois, que, dans toutes les divisions d'église, peut-être sans exception, la question religieuse, qui a pu être le point de départ de ces divisions, cesse bientôt d'en être la véritable cause, pour n'en être guère, de plus en plus, que le prétexte, parce qu'il se mêle aux débats les amours-propres, même les ambitions, même, comme une traîtresse qui travaille inaperçue au pied du rempart, la honteuse question d'intérêt matériel. La généalogie de ces maux est très-simple. On aime d'abord à voir une chapelle se remplir, par la raison que cela amène plusieurs âmes à la prédication de l'évangile; bientôt c'est parce que cela satisfait l'orgueil de parti; puis enfin, parce que vos bancs se louent mieux, que vos collectes sont plus abondantes, et que les amis qui vous soutiennent deviennent plus nombreux. Toutes les consciences sentent qu'en ceci je dis vrai, sauf à chacun de s'aveugler sur son compte privé, et à n'appliquer le jugement qu'aux autres. Les questions religieuses deviennent alors une batterie pour écraser une congrégation rivale et pour lui enlever ses membres; ... et l'Esprit de Dieu se voile la face.

Voilà des choses bien laides, mais voilà des choses vraies. Pauvres chrétiens, ce n'est pas pour rien que nous avons un Sauveur! Ne craignons pas de faire nos confessions! Il y a une sorte de douceur et même une douceur profonde à s'humilier aux pieds de Jésus. On dit vulgairement que « qui paie ses dettes s'enrichit » ; nous

1824 et 1825 pouvons le dire par excellence de celui qui reconnaît ses péchés. Il s'enrichit de grâces : il retourne à l'humilité, à cette base de tout christianisme, de toute piété, et par conséquent de tout bonheur. Repassons donc nos fautes sans crainte; nous reviendrons, de cet examen, avec plus de force et de confusion à l'Ami des pécheurs. D'ailleurs, pour ce qui concerne l'ouvrage actuel, il y aurait presque du mensonge à ne décrire l'époque où nous entrons que par son beau côté.

Les premières années de ces deux églises, dès qu'il y en eut deux, furent donc troublées de bonne heure, et pour un très-long temps, par des divisions ; nous avons vu que, après l'affaire de la toilette, le premier point théologique sur lequel ces divisions éclatèrent avec violence, fut la question du baptême des enfants, qui apporta d'abord quelque trouble dans l'intérieur même du troupeau du Bourg-de-Four, où prédominaient les vues baptistes. M. Malan professa bientôt ardemment la doctrine contraire, celle du baptême des enfants ; et cette doctrine devint pour lui un grief continu contre l'église du Bourg-de-Four, et en particulier contre le parti baptiste de cette église. On oublia trop vite qu'une fois que nous reconnaissons un homme pour chrétien, une église pour église chrétienne, ce ne sont plus des différences de vues sur aucune doctrine qui devraient faire de nous deux ennemis ; qu'on peut, il est vrai, cesser de travailler ensemble, mais que jamais ces différences ne devraient nuire à la charité.

Un autre point sur lequel M. Malan insistait beaucoup, et selon le Bourg-de-Four, beaucoup trop, c'était l'autorité pastorale, qu'il voulait presque absolue. Pour moi, j'ai toujours cru, au contraire, comme cette dernière église, que, sauf la puissante autorité que donne une supériorité de piété et de connaissances, l'autorité propre-

ment dite d'un chrétien sur un autre chrétien était parfai- 1824
tement nulle, et que les airs grand pontife et homme de et
Dieu n'allaient bien à personne. J'ai professé ce principe 1825
longtemps avant qu'on sût qu'il y avait dans le monde un M. Darby ; et si ma vue à cet égard avait prévalu dans les églises dissidentes, même dans celle du Bourg-de-Four, qui finit par faiblir un peu à cet égard, il est probable que le principe exagéré du théologien que je viens de nommer n'aurait pas eu le succès qu'il a obtenu. Un extrême appelle toujours l'extrême opposé. Le titre de Révérend essaya à cette époque de se glisser parmi nous; mais le Bourg-de-Four ne voulut pas l'accepter. Celui de Spectable qu'on donnait anciennement aux pasteurs de Genève allait tomber : le nouveau ne devait pas réussir.

Puisque j'ai prononcé ce mot de « spectable », je rappellerai à ce sujet un fait assez singulier. Ce titre a été aboli par notre révolution politique, fort peu d'années après l'époque où en est parvenue cette histoire ; et ce serait assez curieux s'il se trouvait qu'il eût été appliqué pour la dernière fois à moi, son ennemi le plus déclaré, et le moins spectable sûrement de tous les ministres ! Car on me le donna encore officiellement, le jour même où je gagnais le procès de la dissidence contre l'église nationale de Genève, et la veille du jour où le clergé de cette église, me retira la qualité de ministre, — qualité qu'il me rendit quatorze ans plus tard, par une singulière oscillation des choses.

Mais il est temps d'en revenir à mon histoire personnelle. Il fallait montrer les maux que j'ai signalés ; mais il est clair qu'à côté de toutes ces misères il se faisait un bien évident, et qu'il y avait, dans les troupeaux comme chez leurs conducteurs, un élément réel de sincère piété : on y trouvait, comme dans le chrétien, les deux hommes.

1825 Tout cela étant convenu j'arrive maintenant à ce qui me concernait individuellement.

Rentré à Genève en août (1824), au milieu de l'état de choses que je viens de décrire, j'y éprouvai ce qui arrive peut-être toujours à celui qui quitte pour quelques années un réveil à sa naissance. On s'est habitué à vivre sans lui; on s'est même modifié sans lui; et quand il revient il trouve en quelque sorte les places prises. Quelle position, par exemple, allais-je occuper dans l'église du Bourg-de-Four où je rentrais? Fondateur de l'œuvre comme mes collègues, ayant même connu l'évangile avant eux tous, et venant de passer cinq années de rudes combats pour ce même évangile, il me semble, encore à présent et tout amour-propre à part, que je ne pouvais guère considérer mes amis comme mes pasteurs, et me considérer, moi, comme simple membre inactif du troupeau. D'un autre côté mes collègues craignaient les mauvais traits de mon caractère, — qui sait? — peut-être aussi un peu les bons, si toutefois j'ai jamais eu quelque chose de bon. On redoutait mon irrégularité, ma pétulance, mes saccades, mes boutades, mes incartades (je sais par cœur toutes ces belles expressions); on craignait peut-être encore quelques vues qui n'étaient pas rigoureusement celles de M. Haldane; puis mon opposition déjà bien déclarée à M. Malan, dans les points que j'ai touchés plus haut. Il est vrai que depuis longtemps, les rapports du Bourg-de-Four lui-même avec ce frère et son église n'étaient pas au mieux, il s'en fallait grandement; mais on craignait, quoique l'événement ait prouvé que c'était à tort, que je n'agrandisse la brèche, et que je ne fisse un éclat. De mon côté j'appelais politique ce qu'on appelait des ménagements; je prétendais voir partout un peu de dissimulation; bref, il y avait un certain mal-aise entre mes collègues

et moi ; — comme il y en avait aussi, je puis le répéter, 1825
beaucoup entre eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il s'écoula ainsi plusieurs mois pendant lesquels, pour utiliser mon temps, et aussi pour me faire une faible, quoique très-faible ressource pécuniaire, j'essayai de fonder une petite pension, qui n'eut guère que huit à dix élèves, au nombre desquels étaient deux de mes enfants. Il me reste de ce petit établissement, qui ne dura pas un an, quelques jolis souvenirs. C'est dans l'intervalle de mes leçons que j'ai fait la musique de quelques-uns des cantiques du *Voyage du Chrétien ;* entre autres celle du cantique « Un chrétien doit-être fidèle », auquel j'ajoutai les paroles du deuxième verset. Mais le plus beau de ces souvenirs est celui d'un singulier mouvement religieux qui eut lieu un jour parmi mes élèves. Dès le commencement j'avais cherché, mais sans grand succès apparent, à faire naître quelque vie religieuse dans ces jeunes cœurs. Un jour cependant, où je les menais promener pour vingt minutes sur la plaine de Plainpalais, je les vis dès la sortie de la maison marcher deux à deux, le bras passé autour du cou l'un de l'autre, et beaucoup plus tranquilles que de coutume. Je n'y réfléchis cependant pas davantage ; et pendant qu'ils s'amusaient, je me mis à lire sur un banc. Puis, quand le moment en fut venu, je donne, sans me détourner, un coup de sifflet, pour les faire rentrer. Comme ils n'arrivaient pas, j'allais m'impatienter, lorsque je les vois tous à genoux, en rond, sur l'herbe, et mon Samuel, alors âgé de cinq ans, faisant à haute voix une prière au nom des autres. — On conçoit qu'il n'y avait pas, dans le fait de ces enfants, la moindre affectation : au contraire ils avaient agi avec une complète simplicité.

Cependant ma position allait changer d'une manière inattendue.

1825 Sans qu'il y eût eu aucune lutte entre nous, mais évidemment par suite des diversités de vues dont je viens de parler, notre frère Empeyta se retira en mai (1825) des fonctions de pasteur dans l'église du Bourg-de-Four ; et comme on lui cherchait, moi présent, un remplaçant, sans pourtant me faire de proposition à cet égard, je me présentai moi-même. Était-ce imprudence? Il ne m'appartient pas de prononcer sur cette question : mais je puis dire que mon mobile fut très-simple, et qu'à l'heure qu'il est encore, il me semble avoir été fort innocent. Je n'aime pas les sous-entendus. Évidemment on ne pouvait pas ne pas penser à moi dans cette occasion, fût-ce en mal : et puisque personne ne voulait soulever la question, je me dis que l'église saurait bien déclarer librement son opinion à mon égard ; et je crus par conséquent devoir la mettre en demeure de parler nettement. Dès que la question fut ainsi posée, tout marcha rapidement : je fus nommé à l'unanimité des voix de toute l'église, soit des frères, soit même des sœurs qui, dans cette occasion, furent aussi appelées à voter une à une. On ne peut-être mieux nommé.

L'une des premières propositions que je fis aussitôt à l'église, fut de traiter, dès ce jour, de vive voix les négociations avec l'église du Pré-l'Évêque (Malan) : qui se conduisaient depuis longtemps par écrit. Il me sembla que cette marche éviterait des longueurs, et qu'elle prêterait moins à la diplomatie d'église que la voie des délibérations et des procès-verbaux ; qu'en un mot la méthode était plus évangélique. L'idée fut généralement admise.

C'est à ce moment que cessèrent, et bien naturellement, mes relations avec la Société continentale de Londres qui m'avait entretenu jusqu'à ce jour ; et c'est aussi dès cette époque que je commençai, sauf une courte interruption, à vivre pendant plusieurs années

sans paie aucune (car le Bourg-de-Four ne m'en faisait 1825
point) et uniquement des secours que le Seigneur m'envoyait par mes frères, presque toujours sans provocation de ma part, comme ils le savent.

Mon court pastorat dans l'église du Bourg-de-Four fut bientôt signalé par la publication de la *Défense des fidèles*, puis par celle du *Procès* qui en fut la suite. Il semble que Dieu ait voulu que ces deux publications, qui eurent une certaine importance, acquissent encore quelque poids de plus et prissent quelque chose d'un caractère officiel, par la circonstance que ce fût l'un des pasteurs du Bourg-de-Four, de cette église jusque-là si douce et si peu guerroyante, qui dût faire cet éclat, et donner cette suite assez naturelle à *Genève religieuse*.

La Défense des fidèles fut provoquée par un sermon que M. Cheyssière, assez bel orateur, précédemment pasteur à Bordeaux, prêcha cette année dans quatre chaires de Genève, et publia à deux éditions, qui se succédèrent rapidement. — On peut juger du sermon par le texte seul : « *Évite le sectaire* (c'est la traduction qu'avait suivie M. Cheyssière), *sachant qu'un tel homme est condamné par sa propre conscience.*

Ce sermon était une violente diatribe, presque personnelle, contre les dissidents. Il avait été prêché et publié précisément à l'époque où je devenais pasteur du Bourg-de-Four. N'allant jamais, alors, aux services de l'église nationale, je n'avais aucune connaissance de cette publication. Mais j'aperçus peu à peu venir un ami, puis deux, puis trois, qui me demandaient de répondre à cette attaque violente dont nous étions tout-à-coup les objets, après trois ou quatre ans d'un calme presque absolu. Je dois le dire, parce que c'est la stricte vérité : je n'ai jamais cherché la guerre de plume : je n'ai jamais fait de polémique, surtout de polémique personnelle que sur

1825 forte provocation, ou pour quelque raison vraiment saillante; et dans ce cas-ci je montrai les mêmes dispositions. « Écrivez vous-même », disais-je à quelques-uns. « Il n'y a aucune nécessité de le faire », répondais-je à d'autres.

Cependant, comme les obsessions continuaient, je revins à cette méthode de consulter l'Éternel dont j'ai déjà parlé plus d'une fois : je demandai à Dieu de me donner un signe de sa volonté, et pour signe une chose qu'il me semblait raisonnable de demander, et qui était prise dans la nature des circonstances : je me dis que j'écrirais si notre frère Gaussen, alors encore membre du clergé national de Genève, me faisait dire, lui aussi, que je devais écrire.

A midi du jour même où j'avais eu cette pensée, je vois entrer chez moi un de nos plus chers frères, homme simple et pieux, qui me dit, sans rien savoir de ma résolution : « Je viens de Sattigny : le frère Gaussen te fait bien des amitiés; et il dit qu'il faut que tu répondes à M. Cheyssière. »

On conçoit que je fus singulièrement surpris de ce fait; et cependant j'étais si peu chercheur de signes que, comme Gédéon, je fus plutôt un peu infidèle à celui que j'avais posé moi-même; et loin de me jeter tête baissée dans cette entreprise, je me rendis chez notre frère Gaussen pour lui exprimer mes scrupules, et lui faire encore mes objections. « C'est une pièce misérable, » lui dis-je. — « Mais enfin, me dit-il, ce sermon fait du mal chez notre population peu éclairée; il en fait, même chez des gens d'ailleurs instruits et de bonne foi : « il fait un mal réel. » — Je fus frappé de cette considération; et je me décidai à écrire. C'était fin juillet.

Mais j'éprouvais, grâces à Dieu, alors, comme en tout temps, un plus grand besoin de recueillement qu'on ne

l'aura souvent cru : je n'ai jamais combattu l'erreur par 1825
suite d'un simple entêtement orthodoxe : je résolus donc de traiter la question avec calme ; et l'on voit par le commencement de l'écrit que je débutais effectivement dans cette disposition. La chaleur est venue ensuite : mais, loin de penser que la chaleur soit nécessairement un péché, je pense que c'est plutôt le contraire qui en est un ; et que celui qui ne répond aux ennemis de l'évangile que dans le calme scientifique, ou avec les circonlocutions que demande le beau monde, n'a pas beaucoup d'amour dans le cœur, ou n'en a point.

Quoi qu'il en soit, voici en quelques mots l'analyse de mon ouvrage... Parlons avant tout du titre, qui valut à lui seul toute une brochure, et qui prononça le mot du réveil. « *Défense de ceux des fidèles de Genève qui se sont* » *constitués en église indépendante contre* LES SECTAIRES » *de cette ville.* » — Il faut que j'explique comment j'arrivai à ce titre, qui causa alors beaucoup d'étonnement.

Nous étions, du premier au dernier, nous autres, enfants du réveil, aussi ignorants que le reste de la nation quant à tout ce qui regardait les questions ecclésiastiques. Nous pensions en particulier qu'on appelait, quoique à tort, *églises* les grandes associations religieuses, et *sectes* les petites : pas plus compliqué que cela. Et par conséquent nous ne réclamions pas vivement contre l'épithète de sectaires qu'on nous appliquait, et que nous regardions plutôt comme une expression injurieuse que comme un terme qui eût un sens précis et sérieux. La preuve en est entre autres, que lorsque mon écrit parut, l'un de nos frères vaudois, ministre et homme instruit, s'écria avec douleur à la vue du titre de mon ouvrage : « Ah ! voilà Bost qui écrit contre ses frères ! » — Telles sont les dispositions et, je puis dire sur ce dernier point, l'ignorance dans laquelle je me mis à l'œuvre.

1825 Heureusement que j'eus la pensée d'aller chercher le texte de notre adversaire dans l'original ; et là je vis à mon grand étonnement, non pas les mots : *évite le sectaire*, mais « *évite l'hérétique* (Texte gr. Tite 3, 10) ; sachant »que cet homme est condamné par sa propre conscience», etc.— De Wette traduit ce mot par ceux-ci : « L'homme qui *fait des partis* » (partheysüchtig); mais l'Anglais met *heretic man*. Je ne cite pas la Vulgate comme autorité ; mais je puis dire qu'elle aussi emploie le mot *hereticum ;* et le dictionnaire de Wahl définit l'*hérésie* ou la secte « une société d'hommes, qui s'établissant des dogmes et des institutions *à eux, se séparent* des autres. » — En résultat c'est donc l'idée de fausse doctrine qui domine dans ce mot : cela se voit par le texte même qui nous occupe, qui traite l'hérétique ou le sectaire d'homme « perverti », et par plusieurs autres passages semblables. Paul écrit aux Romains : Je vous exhorte à prendre garde à ceux qui causent des divisions (des dissentions, des séparations, des coupures) *au préjudice de la doctrine que vous avez apprise*. (Rom. 16, 17) et Pierre parle de *sectes* (ou hérésies) *de perdition* (2 Pierre, 2, 13).

Il me devint dès-lors évident que c'était la doctrine qui décidait de l'église ou de la secte; et dès ce moment toute la question fut couverte de lumière. C'est ce qui m'autorisa à prendre le titre hardi et inattendu que je donnai à ma brochure; et mon plan fut aussitôt à peu près tracé.

Il faut se reporter à la position où se trouvait le réveil de Genève, pour comprendre comment je pus, avant même d'entrer précisément en matière, me croire dans la nécessité de donner une idée de ce qu'était le réveil, son origine, ses principes et son personnel. Cette époque était, en particulier, celle du grand éclat que faisait M. Malan: Genève et l'étranger ne voyaient le réveil qu'en lui. Or, d'après tout ce qui s'est vu plus haut, on conçoit

que nous ne pouvions pas, ni moi en particulier, admettre 1825
cette solidarité absolue qu'on établissait entre notre frère et l'évangile, ni entre notre frère et nous. Je m'attachai donc en premier à montrer que le réveil religieux n'était dû, comme on l'a vu abondamment dans ce qui précède, ni à M. Malan, qui avait paru longtemps après son origine, ni à aucun homme en particulier ; et j'ôtais ainsi, d'entrée, à la question sa personnalité pour lui rendre son ampleur et sa grandeur véritables.

Je posai ensuite la grande question qui forme l'objet principal de l'ouvrage : « Qu'est-ce que l'Église? Qu'est-ce que la secte? » Et je n'eus pas de peine à prouver que l'Église chrétienne c'est l'ensemble de ceux qui croient à l'évangile, la secte ceux qui le rejettent.

Dans une troisième partie j'établissais encore une fois, après tout ce qui s'était écrit précédemment, que le clergé de Genève avait depuis longtemps abandonné les doctrines vitales de l'évangile, et que c'était lui, avec tous ceux qui le suivaient, qui formaient ainsi véritablement une secte.

Il ne me convient pas de me citer longuement ; mais je crois pouvoir dire aux personnes désireuses de bien connaître l'histoire si intéressante de ces années, qu'elles ne regretteront pas de recourir soit à cette publication, soit à toute autre publication de l'époque. Aucune analyse ne peut donner une idée de la vivacité de cette guerre, non plus que de la profondeur à laquelle était tombée la foi parmi nous, et dans presque toute l'église protestante de la langue française : j'en suis surpris de nouveau en relisant ces choses presque oubliées.

Mais comme ma *Défense des Fidèles* donna lieu à un procès, je me permettrai d'en donner les courtes citations qui suivent, comme étant de celles sur lesquelles on s'appuya surtout pour m'attaquer.

1825 « Le catéchisme de Genève *(Déf. des Fid., p. 48)* termine la section qui regarde plus particulièrement l'œuvre de notre Sauveur par cette question : « Que résulte-t-il de tout ce que nous avons dit de la personne » de Jésus-Christ ?

» L'Écriture répondrait ici : « Que les anciens jettent leurs couronnes » à ses pieds, et que toutes les créatures, au ciel, dans la terre et dans » la mer, avec toutes les choses qui y sont, s'écrient dans des transports » sacrés : Amen ! Le salut est de notre Dieu et de l'Agneau ! A celui qui » est assis sur le trône et à l'Agneau soit louanges, honneur, gloire et » force aux siècles des siècles. » Mais la Compagnie des pasteurs de Genève, — cieux, écoutez ! et toi, terre, prête l'oreille ! — trouve que c'est bien assez d'être « pénétré pour lui de *respect*, de soumission, de » confiance et d'amour. » (1)

» Et moi je demande si ces hommes, non-seulement égarés, mais coupables, en ce qu'ils s'obstinent à paraître professer un évangile qu'ils couvrent réellement de mépris, nous font donner ici à notre Sauveur, à l'Éternel-notre-justice, plus que ce que doit *toute femme à son mari*, tout *citoyen à ses magistrats*, tout *écolier à son maître*; plus que ce que ces pauvres gens pensent qu'on leur doit à eux-mêmes ! Voilà, ô mes compatriotes, comment on se joue des hommes, après les avoir élevés dans l'ignorance ! Voilà comment, avec un étalage de mots, on trompe les âmes des pécheurs ! Voilà, — me comprenez-vous enfin ? — comment on introduit, « avec des paroles artificieuses, des sectes de perdition ! » Est-ce que vous ne parleriez pas, vous, avec plus de chaleur d'un homme de bien qui vous aurait tirés du feu, que les pasteurs de Genève ne le font là de Jésus-Christ ? Oh ! qu'ils nous montrent bien qu'ils ne le tiennent pas réellement pour leur Sauveur ! »

Plus loin, répondant à quelques accusations de détail, je disais :

« Vous n'aimez pas à discuter, il est vrai, mais votre troupeau nous jette des pierres : vous ne répondez rien à nos arguments, mais vos paroissiens viennent casser nos vitres ; et, pour nous défendre de vous, ce n'est finalement plus la bible ni la logique qu'il nous faut, mais les gendarmes. Vous avez bien promené de temple en temple un sermon violent contre des gens qui annoncent l'évangile, par la seule raison qu'ils ne vous suivent pas : mais avez-vous prêché contre ces scènes de meurtre ?...

(1) (Catéchisme de 1819, p. 78).

» Vous nous exhortez à visiter les pauvres, à parcourir les hospices, 1825
les prisons... Mais vous oubliez que nous le faisons, selon toutes les probabilités, plus que vous; que chacun des membres de nos églises a fait peut-être, depuis peu d'années, plus de visites de charité et plus distribué d'aumônes de son propre argent, proportion gardée, que maint pasteur depuis sa consécration; et que, pendant que tel d'entre vous prend le thé avec des riches ou se donne « l'innocent amusement » de la danse, nous sommes occupés à consoler son paroissien sur un grabat! Oui; je crois que nous connaissons mieux que vous les galetas de notre patrie; et que si vos amis sont dans le haut de la ville, les nôtres se trouvent assez généralement dans le haut des maisons. »

Quelques autres passages signalaient vivement le manque de droiture de notre clergé dans la manière graduée et couverte avec laquelle il avait introduit ses fausses doctrines dans l'église de Genève; et si je mentionne particulièrement cette accusation là, c'est parce que c'est sur elle surtout qu'on s'appuya pour m'intenter une accusation en calomnie, en prétendant que j'avais attaqué la réputation et la probité de nos pasteurs. On conçoit que je n'avais parlé que de leur conduite dans les affaires d'église; mais on voulut confondre.

Qu'il est difficile de décrire convenablement des faits de ce genre! On vient de lire quelques lignes qui excitent le sourire par le contraste des images qu'elles présentent, ou par une sorte de vivacité du style: cet écrit avait d'autres passages encore du même genre; et un lecteur tant soit peu superficiel pourrait croire ce style incompatible avec le sérieux solennel du sujet; ou bien s'imaginer que la sévérité de certains passages provenait d'un défaut de charité. Or, le fait est que lorsque j'eus achevé cet écrit, et au moment de le repasser une dernière fois, je me mis à genoux avec le frère qui m'avait aidé comme copiste, et je demandai au Seigneur qu'il ne laissât pas, dans tout cet ouvrage, passer une seule phrase, non pas même un seul mot qui n'eût son approbation. — Je sais

1825 bien qu'une prière de ce genre, même la plus sincère, ne nous garantit nullement l'infaillibilité, mais cependant c'est l'indice d'une disposition d'esprit convenable, qu'une revue faite dans cet esprit. Quant à la question du sérieux, je puis dire que nous repassâmes mon écrit tout entier sans qu'un sourire ait effleuré nos lèvres; et qu'en général je ne trouvai pas dans mon ouvrage un seul mot qui fût incompatible avec l'idée de la présence de Dieu.

Dès que j'eus achevé mon ouvrage, je le lus dans les premiers jours de septembre à quelques frères; je le retouchai jusqu'au 23; je le relus ensuite une dernière fois, de la manière que je viens de raconter; puis j'allai à l'imprimeur.

Seulement l'écrit était trop grave pour que, malgré la liberté de la presse qui régnait à Genève, j'osasse l'imprimer chez nous: j'envoyai mon manuscrit à Lyon. L'ouvrage arriva à Genève le 12 novembre. Après avoir de nouveau prié chez moi pour cette affaire, j'envoyai, dès le 15, un exemplaire de l'écrit à chacun de nos principaux magistrats et à nos différentes sociétés littéraires ou religieuses; en un mot je le répandis abondamment; et la sensation commença. Elle fut d'une rare vivacité.

Elle le fut sur le public; elle le fut aussi dans nos églises. Seulement l'effet sur celles-ci fut exactement l'inverse de ce que quelques-uns auraient attendu. Mon collègue, M. Guers, homme de paix, qui a la douceur plutôt que la force évangélique, croyait prévoir, dans la publication de cet ouvrage, l'achèvement de la rupture avec M. Malan; car je dois le répéter, les rapports des deux églises étaient fort pénibles; tout ce que j'en ai dit précédemment, n'en donne encore qu'une faible idée; et le premier article de mon ouvrage protestait contre la solidarité qu'on voulait établir entre lui et nous. Ce n'était donc pas sans quelque apparence de raison que mon col-

lègue voyait dans ma brochure le dernier coup porté à 1825
l'accord, ou plutôt à la désunion des deux troupeaux. Il craignait même, en général, l'agitation que cet ouvrage devait jeter dans les esprits; et cette crainte alla à tel point qu'il fut convenu entre nous, — bien contre mon sentiment intérieur, — qu'on ne ferait dans l'église aucune mention de cet ouvrage, pas même dans les prières! C'est un fait positif.

Quant à M. Malan, qui allait se dédire si admirablement dès le lendemain, on conçoit que le début de mon livre ne put lui plaire; et, sans aller plus loin pour le moment, il écrivit aussitôt à notre premier magistrat avec son impétuosité ordinaire, pour lui dire: « qu'à la seule » inspection du titre d'un ouvrage qui prétend parler » pour les deux églises indépendantes de Genève, il pro- » teste n'avoir aucune part à cet écrit. » — Mais dès le lendemain, ayant achevé sa lecture, ce frère se relève comme un vrai chevalier. Lui, dont j'étais sur plusieurs points, non pas certes l'ennemi, mais l'adversaire déclaré, il écrit une nouvelle lettre au magistrat pour modifier la précédente; il bénit Dieu publiquement, dans son assemblée du 16, « pour le courageux témoignage que venait » de rendre à l'évangile son ami Bost »; il vint prier, chez moi l'après-midi; et ainsi, contre toutes les prévisions de la peur, les deux églises et leurs conducteurs furent pour le moment, et pendant toute la durée du procès qui suivit, parfaitement rapprochés! Voilà comment j'ai pu dire que l'effet de cette brochure fut précisément le contraire de ce qu'on avait craint. Mon frère belliqueux, me voyant au milieu de l'ennemi, ne voulut pas me laisser la guerre à moi seul; et, pris d'une sainte jalousie, il revendiqua sa part du combat. Tant il est vrai que la fidélité, même la plus téméraire, dès qu'elle est dans la vérité, ne produit jamais que du bien; tandis que les mé-

1825 nagements et les calculs de la sagesse et de la prudence humaine, en laissant le mal s'amasser, finissent souvent par amener un mal sans remède.

J'ai dit que l'effet sur le public fut très-grand ; il fut aussi beaucoup plus favorable que nous ne l'eussions attendu. Sans doute notre cause était d'une justice évidente, même au simple raisonnement humain ; mais on sait que le monde ne se prend pas toujours à l'évidence ! Cependant ce dernier cas eut lieu pour quelques jours ; et les indifférents, le grand nombre, furent momentanément gagnés. « C'est du Rousseau ! c'est du Voltaire ! » disaient-ils par manière d'éloge, et en ne s'arrêtant qu'à la logique et au style... Mais notre clergé et nos autorités n'en dirent pas autant, on le conçoit : deux de mes exemplaires me furent renvoyés, dès le 16, par nos deux premiers magistrats ; le premier syndic en particulier m'écrivit :

« Monsieur, — L'inspection du titre de l'écrit polémique » que vous m'adressez par votre lettre de ce jour, me fai- » sant supposer qu'il peut donner lieu à des poursuites ju- » diciaires, je ne crois pas devoir l'accepter. Recevez, etc. Genève, 16 novembre 1825. (1) RIGAUD, syndic.

En effet, le Conseil d'État déféra l'écrit au ministère public, en lui demandant s'il ne croyait pas que cet ouvrage fût de nature à donner lieu à une poursuite judiciaire ; et, dès le 19, je vis arriver chez moi un pauvre huissier tout tremblant, qui m'apporta une assignation à paraître devant le juge d'instruction, comme inculpé de calomnie. Cette comparution devait avoir lieu deux heures seulement après réception de l'assignation ! L'huissier était si ému qu'il eut grand'peine à écrire son nom sur l'acte

(2) Je transcrivais cette lettre par une singulière rencontre, à la même date du 16 novembre, mais en 1852. Quels changements dans l'intervalle des deux époques !

de citation, et que je fus obligé de le rassurer moi-même. 1825
Ce n'est pas la seule fois que pareille chose m'est arrivée.

Cependant j'avais bien aussi une bonne dose d'émotion; car il est très-facile de perdre un procès de ce genre; d'autant qu'on ne me donnait, pour ma première comparution, que deux heures de réflexion ! et que l'homme le plus juste, et dans la plus juste des causes, a toujours le droit de demander un peu de temps pour préparer une défense. Mais enfin je me présentai, et cela dans une ignorance des lois qu'on aura peine à se figurer ; je les connaissais aussi peu que la masse de mes lecteurs ou même de mes lectrices. Mais j'ai toujours pensé que le droit naturel, le droit moral, nous conduit, dans la plupart des cas, très-heureusement à travers les chicanes de ce que les hommes appellent je crois le *droit positif*, c'est-à-dire le labyrinthe des lois humaines; et j'en ai fait, en particulier dans ce procès, une belle expérience.

Du reste nous n'en étions encore qu'aux préambules du procès. Le juge d'instruction, je dois le dire, fut, comme tous mes juges ensuite, dans les deux instances, plein d'équité. Au moment le plus important de l'espèce d'enquête à laquelle il me soumettait, il m'invita, avec une insistance marquée, à bien prendre garde à la réponse que j'allais faire, et qu'il mettait, comme toutes les autres, par écrit. Cette réponse portait sur la question : « Si je » reconnaissais avoir imputé à la Compagnie des pasteurs » des faits qui pussent l'*exposer à la haine et au mépris des* » *citoyens*. » Sans trop savoir pourquoi je devais si fort prendre garde à mes expressions, je lui dis tout simplement que je n'avais réellement pensé à aucune de ces choses; que je ne m'occupais pas de citoyens, mais de chrétiens ou d'incrédules ; que je n'avais jamais voulu exposer qui que ce fût à la haine de ses semblables; et que, quant au mépris, je crois que j'y aurais exposé notre

1825 clergé national en lui imputant nos doctrines, bien plus qu'en lui reprochant de ne pas les avoir.

Je parus, trois jours après, pour un nouvel interrogatoire. Et, quoique je ne craignisse nullement un procès, même avec la perspective d'une condamnation, je crus devoir faire jusqu'au bout mon possible pour éviter un éclat ou une injustice. J'adressai donc au ministère public un mémoire qu'on trouve en tête de mon procès, où je lui présentais les considérations qui me semblaient devoir le détourner d'entamer cette affaire. Mais ce fut en vain; et le 3 décembre je reçus une citation à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle pour le 4 janvier suivant (1826). — Le cas était grave; car le maximun de la peine dont je pouvais être frappé, et qu'invoqua d'abord l'accusateur public, comportait non-seulement une amende de 2,000 francs et six mois de prison, mais l'interdiction des droits civils pendant cinq ans, c'est-à-dire une flétrissure. Or aucun de nous ne croyait, au premier moment, que nous pussions échapper à une condamnation. Nous avions sans doute mille fois raison; mais la question avait été posée par moi trop crûment pour que, une fois entre les mains des tribunaux, elle pût se résoudre en faveur d'une poignée de dissidents contre le clergé de la nation, vu que, si je n'étais pas calomniateur, notre église nationale était, pour le moment, une secte.

Il est vrai que la perspective d'une condamnation ne m'effrayait nullement : au contraire c'est justement sa partie réputée la plus dûre qui me souriait. Deux mille francs d'amende? Ne les ayant pas, je ne les aurais pas payés; et on se serait arrangé comme on aurait voulu. — Six mois de prison? — C'était là la perspective délicieuse dont je parle. Ayant vécu depuis plusieurs années dans un état de fatigue et de surexcitation nerveuse, ayant d'ailleurs toujours aspiré après la vie paisible du couvent,

je voyais dans la prison la réalisation des vœux les plus 1825
chers à mon cœur. Oh ! l'imagination produit quelquefois de grandes puérilités ! Oui, je me voyais déjà distinctement entrer gaiement en prison, un petit paquet à la main, dans un mouchoir blanc ; comme si un homme qu'on met en prison y portait lui-même son bagage !... Puis, quant à l'interdiction des droits civils, je ne savais ce que cela voulait dire; et maintenant que je le sais à moitié ce n'est pas ce qui m'effrayerait beaucoup : à chacun sa tâche : je m'occupe d'autre chose.

J'avais encore un autre motif pour n'être pas très-zélé à me défendre : je pensais, et avec quelque raison, qu'une cause de ce genre n'était réellement pas du ressort des tribunaux civils : et je penchais en conséquence à décliner simplement leur compétence dans cette affaire, et à me laisser juger comme il leur semblerait bon.

Mais ce même frère Gaussen qui m'avait déjà poussé à écrire la Défense des fidèles, me poussa encore à plaider ; « Vous compromettez la cause en le refusant », me dit-il. — Je luis obéis ; et voilà encore un cas qui m'a prouvé à moi-même que je ne suis pas toujours entêté ni absolu. J'étais imbu jusqu'alors du principe tout simple de souffrir pour l'évangile sans aucune résistance; et aujourd'hui encore, quoique je ne regrette point ce que je fis en cette occasion, et ne blâmant point les frères qui suivent une autre règle, je crois que c'est le principe de conduite le plus élevé. Mais la question n'étant alors qu'entre le mieux et le bien, et surtout entre un frère que je reconnaissais mon supérieur sur presque tous les points, et ma propre vue, je fléchis, et je me préparai à plaider.

Mais alors il était juste que celui qui me poussait à la guerre m'y aidât ; et il le fit abondamment, de même qu'un de ses frères qui remplissait quelques fonctions civiles.

1825 Quel travail ! Mener de front le point de vue juridique, le point de vue historique, et le point de vue vraiment religieux ; montrer que je ne pouvais être calomniateur pour avoir répondu par une masse de vérités à une masse d'accusations calomnieuses ; suivre pas à pas la manière insensible dont on nous avait fait passer depuis cent ans, de la foi évangélique au déïsme, montrer d'ailleurs que tout cela devait plutôt se plaider devant des consciences que devant un tribunal ; puis l'emporter, par la force des preuves, sur la répugnance naturelle que devaient éprouver tous mes juges et la masse de la nation à prononcer, par mon acquittement, que j'avais dit vrai en accusant notre clergé ; tout cela m'offrait d'abord l'apparence d'un immense labyrinthe. Et cela d'autant plus que j'avais affaire à une loi qui déclarait calomniateur quiconque publiait contre un autre citoyen des faits injurieux, *même vrais*, *même notoirement vrais*. Je ne puis donner ici l'analyse de ce plaidoyer, qui a donné un volume in-8°. On pourra le consulter dans l'occasion. Par diverses circonstances que je n'indiquerai pas ici, il a été moins remarqué lors de sa publication qu'au moment de l'évènement même ; et, à plus forte raison, il reste maintenant parmi les documents du passé. J'en ai d'ailleurs dit quelques mots précédemment et à l'avance (p. 94) ; je me bornerai donc à donner ici simplement la marche du procès même.

Et d'abord on ne me reprochera pas, je suppose, de dire que je sentais un besoin continuel de rechercher le secours de Dieu. Je m'y livrais tellement que je me relevai, un jour, de ma prière avec cette folle expression, dont le sens était pourtant moins coupable que la forme : « Eh mon Dieu ! je perds tout mon temps à prier ! » Pour excuser cette expression, autant qu'elle peut s'excuser, et s'expliquer le fait, il faut se représenter, ou plutôt on

ne peut se représenter, la forêt de matériaux que j'avais 1825
devant moi ; en même temps que je n'avais qu'un mois pour me préparer, et dans ce mois la semaine de Noël et du premier de l'an, qui m'occupait d'autre chose. Il y avait des moments où je ne savais où donner de la tête.

Cet évènement présente un exemple de plus de ces passages de l'Écriture pris ou rencontrés au hasard, dont j'ai déjà parlé, et qui peuvent être remarqués par leur singulière application au cas où l'on se trouve. J'avais un petit livre qui contenait un verset de l'écriture pour chaque jour de l'année ; je cherchai d'avance en décembre quel serait le passage du 4 janvier, jour de ma première comparution ; et j'y trouvai ces mots : « Ceci *est procédé du* » *Dieu fort de ton père, lequel t'aidera, et du Tout Puis-* » *sant, qui te comblera de bénédictions des Cieux en haut* » (Genèse, 49, 25). — J'avoue que ces paroles m'encouragèrent beaucoup : et je ne doute point que le Seigneur ne m'ait effectivement aidé et puissamment soutenu dans cette affaire. Quant aux bénédictions, je me suis souvent demandé quelles elles avaient été ; et je crois en avoir remarqué quelques-unes. Le secours même, accordé pour soutenir la lutte, en était déjà une : puis je vis, ou j'appris, pendant tout le cours de l'année qui suivit cet évènement, que plusieurs frères, qui s'imaginaient ou qui s'étaient laissé dire que c'était moi qui étais la principale cause des divisions de Genève, — mensonge ridicule ! — revenaient à moi, comme l'avait fait si noblement mon frère Malan, lui le premier. Je puis penser encore que j'aurai reçu quelques bénédictions que ni moi ni d'autres n'ont aperçues, vu que plusieurs de ces bénédictions ont pu être d'une nature négative, comme par exemple des préservations, ou tant d'autres circonstances que Dieu n'a pas rattachées visiblement à cet évènement de ma vie, quoiqu'elles aient pu en dériver.

1826 Quoi qu'il en soit, voici enfin le 4 Janvier.— Il en était temps : car le mois qui venait de s'écouler est le seul de ma vie où j'aie perdu à la fois l'appétit, le sommeil et les forces, tandis que j'ai toujours dormi comme un enfant, avant et après cet évènement. J'espère que l'on comprend bien que ce ne fut pas par inquiétude ou par abattement que je me trouvais dans cet état : c'était précisément le contraire. Une cause si belle ! Une lutte si formidable ! Tous les droits pour nous, toutes les passions contre nous ! Les rénovateurs du jour contre les novateurs de la veille ! Une poignée de dissidents sans réputation contre l'église de l'Etat ! N'était-ce pas un choc imposant ?

Mes souvenirs de famille présentent ici un singulier contraste. C'est en septembre qu'était née ma fille, ma seule fille, qui avait déjà cinq frères devant elle ; et c'est au milieu des sourires enfantins de ce petit être et des caresses que je lui prodiguais, que je travaillais à mon ouvrage si sévère.

Quand je parus devant les juges, j'étais donc, vu ce que je viens de dire, très-affaibli ; et le président du tribunal, voyant d'ailleurs que je me présentais sans avocat, crut devoir m'avertir avec beaucoup de politesse et de bienveillance, que la cause étant civile et non religieuse, le tribunal renverrait à huitaine si je voulais me faire assister d'un homme de loi. Je répondis que j'avais un avocat auprès de Dieu pour ce qui concernait mes intérêts éternels ; mais que, pour l'affaire actuelle, j'espérais pouvoir me tirer d'affaire tout seul. Alors la parole fut donnée à l'accusateur public.

Les plaidoyers ayant lieu à huis ouvert, il y avait une affluence de public extraordinaire ; mais l'on s'attendait généralement à un plaidoyer purement religieux et faible de notre part, puis à une condamnation qui aurait lieu le jour même. Je sais qu'un grand dîner avait été

préparé pour quelques-uns des plus intéressés dans 1826
cette affaire : car je le tiens de l'un de nos frères, pâtissier de son état, chez qui on avait fait les commandes. Cette attente générale d'une condamnation provenait de ce que tout le monde ignorait la plénitude de nos droits ; nous les premiers, avant que je les eusse étudiés à fond dans cette occasion. Mes juges même, et le procureur général étaient dans cette ignorance aussi bien que les autres ; et ce dernier fait devint évident dès le premier jour du procès. L'accusateur public se donna, ce jour-là, contre nous des libertés beaucoup plus grandes qu'il ne le fit plus tard ; il parla sans gêne, comme il n'osa plus le faire ensuite, de méthodistes, de sectaires, de calomniateurs, de mauvais citoyens, et d'autres choses semblables; — puis, comme on l'a vu, il finit par invoquer contre moi le maximum de la peine.

Quand vint mon tour de parler on fut très-surpris de voir à quel point nous avions pour nous les lois de l'état aussi bien que celles de l'évangile. On le fut aussi de nos répliques sur des points inattendus. Le réveil nous avait heureusement habitués à l'improvisation ; et quoique j'eusse, pour le fond des choses, tout mon plaidoyer par écrit, je pris des notes durant le réquisitoire ; et je ne fus embarrassé de répondre sur aucun point.

Mais ce qui étonna surtout le public et mes juges, c'est que, partant du fait que notre clergé avait enfreint nos lois ecclésiastiques les plus claires, et de la manière la plus évidente, je pouvais invoquer de plein droit, contre mes adversaires, les articles 123 et 124 du Code pénal, section 3, intitulée « *Coalition des fonctionnaires publics* », articles qui condamnaient tout notre parti socinien à la peine du bannissement, et les moins coupables à deux ans de prison. On trouve toute cette portion de ma défense dans mon *Procès*, page 11 à 36. Par une espèce de

1826 pudeur déplacée, je n'ai pas osé citer au long les textes dont je parle ici; mais chacun peut les lire aux endroits cités du Code pénal : — en voici les dispositions principales :

123. — Tout concert de mesures contraires aux lois, pratiqué soit par une réunion d'individus ou de corps dépositaires de quelque partie de l'autorité publique, soit par députation ou correspondance entre eux, sera puni d'un *emprisonnement de deux mois au moins et de six mois au plus, contre chaque coupable...*

124. — Si, par l'un des moyens exprimés ci-dessus, il a été concerté des mesures contre l'exécution des lois ou contre les ordres du gouvernement, la peine sera *le bannissement...*

J'ai déjà dit que je me bornai à montrer à mes juges le terrible moyen de défense qui me serait laissé si je voulais pousser les choses à la rigueur et me défendre comme on m'attaquait; mais après avoir développé toutes ces considérations dans un cahier à part, je posai ce cahier sur le bureau du tribunal, en disant que je renonçais à m'en servir. On entendit alors les avocats, tous présents, se dire entre eux en riant : « Oh ! il aurait dû en rester là ! » — C'est-à-dire placer les juges dans une position singulièrement difficile. Le droit était évident.

Quand j'eus parlé pendant environ une heure et demie, le président du tribunal eut l'obligeance de m'offrir de suspendre la séance pour vingt minutes; je repris encore pendant une heure; puis, à la profonde surprise du public, qui avait cru que toute l'affaire s'expédierait d'une matinée, le procureur général demanda réplique, à huitaine.

Au bout de ces huit jours il répliqua en effet ; je ripostai; il reprit encore; et, quoique d'après la loi, j'eusse en qualité d'accusé le droit de parler le dernier, j'y renonçai. Enfin le tribunal, après une demi-heure de délibération, ne reparut que pour renvoyer sa propre

sentence à huitaine; puis le 18 janvier, il prononça son 1826
jugement, attendu avec tant de curiosité par la foule toujours compacte; — et sa sentence fut l'*acquittement.*

J'abrège tout cela. Le procureur général en appela de ce jugement : et je parus devant notre Cour suprême le 7 février. La cause avait gagné en grandeur de jour en jour; et si le nombre des assistants ne put être beaucoup plus grand dans la salle qu'en première instance, la qualité des auditeurs fut plus respectable. Tout l'espace autour des juges était occupé par des membres de notre grand conseil à qui on avait fait des places extraordinaires : le public, dans la salle, était compacte comme la première fois, sans compter peut-être un millier de personnes qui restaient dans la cour, faute d'avoir pu pénétrer.

Le procureur général reprit son argumentation, un peu modifiée par mon plaidoyer précédent : je répliquai de nouveau; et je finis cette fois par demander à porter la cause devant notre Conseil d'état, à qui elle appartenait réellement. La cour s'ajourna au 9 février; et là, après quelques derniers mots de ma part et une nouvelle réplique du procureur général, la Cour s'étant retirée pendant trois quarts d'heure, donna sa sentence qui *repoussait l'action en calomnie* et ses conséquences, mais qui, pour donner satisfaction à notre clergé, me condamna à une amende qui ne s'éleva pas en tout à la somme de cinq cents francs; et cela, non pour avoir calomnié, mais pour avoir usé envers un corps respectable de l'état, d'expressions *injurieuses.* » J'avais donc dit la vérité, mais des vérités injurieuses : tel est le sens évident de ce verdict; et je l'accepte, sauf l'amende.

Un ami qui se trouvait présent à la séance, déclara aussitôt qu'il prenait cette amende sur son compte. Mais, comme il était étranger, plusieurs frères présents refusèrent son offre fraternelle, et dirent qu'ils formeraient

1826 cette somme entre les chrétiens évangéliques de Genève, sans distinction d'église, puisque le procès était le leur et non le mien seulement. — La chose s'arrangea rapidement; je crois même qu'un des juges souscrivit; et en trois jours la liste atteignit la somme de quinze cents francs. — J'en donnai cinq cents au fisc, cinq cents à l'un de mes collègues qui n'était pas plus riche que moi; et j'en employai cinq cents pour moi, qui vivais aussi, comme on l'a vu, sans paie ni rentes.

Dès que la sentence du tribunal fut prononcée, le peuple, amassé dans la cour de l'hôtel-de-ville, et qui était revenu de la première surprise que lui avait causée le plaidoyer du 4 janvier, apprenant que j'étais condamné sur un point, poussa quelques huées. Il ne sut pas distinguer entre l'absolution sur le chef de calomnie et une légère condamnation pour la forme; et quand je sortis, il se forma un attroupement si considérable de populace autour de moi, que notre gouvernement, toujours soigneux d'éviter tout genre d'éclat, me fit entourer à distance par cinq ou six gendarmes protecteurs: deux amis vinrent se placer à mes côtés; et nous partîmes ainsi, toujours accompagnés de la foule et de ses huées. Mais comme je demeurais hors de ville, le poste militaire ferma cette porte aussitôt après ma sortie; et la populace fut réduite à monter sur les parapets du bastion pour nous saluer encore une fois de quelques cris.

Ainsi finit ce procès, et la courte, mais importante, période qui fait l'objet du présent livre.

J'achève l'histoire de cette époque, en mentionnant brièvement quelques faits qui n'entraient pas dans le cours de mon récit.

On a vu que, dès mon retour d'Allemagne, et avant d'être nommé pasteur au Bourg-de-Four, j'avais essayé de former un petit institut; mais je dus renoncer à ce

genre de travail quand la Défense des Fidèles et surtout 1826
le procès vinrent absorber tout mon temps et mes forces.

C'est pendant cette même époque que je composai la musique déjà mentionnée du plus grand nombre des *Cantiques* du *Voyage du Chrétien;* en continuant ainsi, dans une paix momentanée, un travail que j'avais commencé dans la trève de Friedrichsdorf. Ceux de ces cantiques qui se rattachent à ce moment sont entre autres :

Heureux séjour, charmantes rives, etc.
Il faut qu'un berger qui veut paître, etc.
Un chrétien doit être fidèle, etc.
O Dieu de vérité, etc.

et quelques autres encore.

En fait d'évènements étrangers à ma vie et au réveil, et que j'aime quelquefois à remarquer comme point de contraste ou de comparaison, c'est le 1er mars (1825) qu'avait eu lieu le naufrage du *Kent;* et le 29 août que mourut Boos. « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur; ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ! »

Maintenant j'entre dans une nouvelle phase de ma vie. Mon procès avait fini le 9 février : et déjà le 12 mars je donnais ma démission des fonctions de pasteur du Bourg-de-Four, pour redevenir bientôt missionnaire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

—

(Le 2e volume contiendra une table alphabétique des principaux objets traités dans ces deux volumes. Nous ne donnons ici que la Table générale des 11 livres qui composent ce tome Ier. Pour les détails, on peut consulter le sommaire de chaque livre et le titre courant de chaque page).

Pages.

PRÉFACE. . . . . V.

Livre Ier — Depuis ma naissance jusqu'à ma consécration. — De 1790 à 1814. 13

Livre II. — Depuis ma consécration et mon mariage jusqu'à mon départ pour Moutiers-Grand-Val. — Nouveaux symptômes du réveil. — Mars 1814 à Octobre 1816. 35

Livre III. — Départ pour Moutiers-Grand-Val. — Premier temps de mon ministère dans cet endroit. — Octobre à décembre 1818. 48

Livre IV. — Histoire suivie du réveil de Genève, repris dès ses premières origines jusqu'à son établissement définitif, en 1818. — De 1800 à fin 1818. . . 76

Livre V. — Moutiers et retour à Genève. — 1817 et 1818. . . 106

Pages.

Livre VI. — Première mission, et Genève religieuse — De novembre 1818 à fin mars 1819.. 126

Livre VII. — Mission de Strasbourg, et grand voyage d'Allemagne. — 1819 et 1820. 171

Livre VIII. — Mission de Colmar. — De 1820 à 1822. 231

Livre IX. — Mission d'Offenbach. — 1822 et 1823. 299

Livre X. — Mission de Carlsruhe ; et retour à Genève. — 1823, 1824 et janvier 1825. 347

Livre XI. — Dix-neuf ans à Genève. — 1re Partie. De mon retour d'Allemagne jusqu'à l'issue de mon procès. — Du 14 août 1824 au 11 février 1826. . . . 374

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. AUG. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

TOME DEUXIÈME.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

LIBRAIRIE PROTESTANTE DE CH. MEYRUEIS ET C.e, ÉDITEURS

2, rue Tronchet;

GRASSART ET CHERBULIEZ.

1854

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE, ETC.

LIVRE XII.

Dix-neuf ans à Genève. — 2me Partie.

MISSIONS EN SUISSE ET A MILAN.

DU 9 FÉVRIER 1826 AU 19 MARS 1828 (36 A 38 ANS).

On insistait trop sur la discipline.— J'essaie de l'appliquer aux pasteurs. — Je quitte le pastorat du Bourg-de-Four. — *Missionnaire* de nouveau. — Quatre vies à la fois.

1er *voyage* (de cette série).— Lausanne, Neufchatel, Berne.— Divisions et diversités.

2e *voyage* (voyage du grand jour). — Moment précieux sur le bateau à vapeur. — Trois jours entiers de recueillement. — Visite à *Oberhofen*. — Lettre des bords *du lac de Zurich*.— Prêtres romains évangéliques. — Appenzell. Constance. — Cantique composé en chemin. — *Mission d'ouvriers*.— Pfeffikon. Une lieue dans la rivière.— Lettre d'un prêtre évangélique.— Naissance de mon fils *Paul*.— *Joies et peines spirituelles*.

3e *voyage*. — Mission active à Berne. — Cinq enfants au lit, et pas d'argent.— Appenzell. Traîneau découvert.— Constance. Visite au grand-vicaire.— Appenzell. Gaîté du peuple. — Belle nuit du 31, aux bords du lac de Zurich. — Ma brochure : *Christianisme et Théologie*. — Bon et mauvais accueil. — Lettre de M. le pasteur Bauty.

4e *voyage*. — Le pauvre plus hospitalier que le riche.

5e *voyage*. Lausanne et Vevey. — Explications avec un frère. — Berne. Accueil inégal.— Lucerne. Catholiques non romains.— *Trombe extraordinaire et prolongée* sur Genève. — Réflexions. — Ma femme cherche

l'arc-en-ciel. — Mon piano nage. — Une inconnue m'envoie de quoi le réparer. — *Félix Neff revient à Genève*. — Accord de nos vues.

8e *voyage* (celui des Grisons). — J'emmène mon *Ami* chez Mlle Calame. — Scène douloureuse au haut de la montagne. — *Lettre d'un enfant*. — Oberhofen. — Meyringen. Tempête affreuse en chemin. — Passage du *Sousten*. — *Charmante vallée d'Urseren*. — Oberalp. *Grisons*. Pfeffers. — Malade à *Chiavenna*. — *Septimer*. Lenz. Wildhaus. — Lausanne. Soirée ravissante.

9e *voyage* (*l'Évangile est vrai*). — *La paix meilleure que la joie*. — Le pasteur Pilet. — Langnau. *Anabaptistes*. Soirée. — Encore un curé évangélique. — *Lucerne*. Elément protestant. — *Zurich*. *Grande-duchesse de Mecklembourg*. — Entretien. — Je prêche à l'église française. — *Heureuses soirées* : l'évangile est vrai ! — Cessation de tous mes doutes à ce sujet. — *Heureuse visite à trois curés pieux*. — Parfaite fraternité. — *Hérisau* : bon accueil. — Ebnath. Smérikon. *Curé pieux*. Mélange d'impressions.

10e *voyage*. Lausanne. — Neufchatel. Assemblée bénie. — Berne tiraillé par les partis. — Petit cantique. — Un couvent de Soleure. — Je fais la connaissance du *professeur Vinet*. — Zyfen. M. le pasteur Linder et quelques frères. — A Berne. La police craint la dissidence.

11e *et dernier Voyage*. Lausanne ; Pailly ; M. Germond. — Neufchatel. — Berne. La police me surveille ! — Les frères se refroidissent.

12e *voyage* (*à Milan*). — Simplon. *Chel bel libro !* — Passage du *lac Lugano* par un orage. — Respect des catholiques pour la bible. — Je prêche à Bergame. — A Milan « la grande Diane. » — La police me renvoie. — Retour à Genève.

1826 C'est durant cette époque que les luttes du réveil de Genève prirent leur caractère le plus douloureux : je redoublerai d'attention à n'en parler que selon la règle exprimée plus d'une fois. En voici la source et l'objet, particulièrement pour la part que j'y ai prise.

On a vu que les églises dissidentes poussèrent, à cette époque, ce qu'on a appelé la discipline de l'église à un point extrême : c'était, selon moi, faire marcher l'église du Nouveau Testament sous la loi ; c'était une erreur. Mais, le système une fois admis, je pensais et je pense encore que, le cas échéant, les conducteurs des troupeaux doivent être soumis à cette discipline aussi bien que les autres membres de l'église ; et qu'en particulier la fameuse règle de notre Seigneur, qui nous prescrit, lors-

que nous avons quelque sujet de mécontentement envers 1833
un frère, de nous expliquer d'abord avec lui seul, puis, de prendre deux arbitres s'il ne nous écoute pas, et enfin de porter, s'il le faut, le cas devant l'église, — que cette règle, dis-je, devait s'appliquer aux pasteurs aussi bien qu'aux autres. Eus-je tort? Ou plutôt eûmes-nous tort? Car tous les frères des deux églises de cette époque partagèrent cette idée. Oui : je crois qu'avec toute l'apparence d'avoir raison, nous eûmes tort, c'est-à-dire nous nous trompâmes ; en ce que nous suivîmes trop littéralement un commandement positif, il est vrai, et capital, mais dont il faut, comme de tous les autres, saisir l'esprit. Je pense, et depuis longtemps, que les mots : *Dis-le à l'église* n'indiquent nullement qu'il faille convoquer l'église entière, et alors nécessairement les femmes aussi bien que les hommes, pour les constituer en tribunal ; mais que ces mots signifient simplement que nous sommes autorisés à donner pleine *notoriété à notre grief*; et que s'il se forme, *par le fait,* contre notre frère, un jugement de l'église qu'on puisse regarder comme unanime, et qu'il refuse de s'y rendre, alors nous ne sommes plus tenus à le regarder comme un frère ; nous restons sous l'obligation de lui pardonner, sans doute ; mais la communion fraternelle, la confiance, l'estime peut-être même, sont perdus; nous devons l'aimer encore, mais comme on doit aimer même un ennemi, même « un païen et un péager. »

Voilà, j'en suis convaincu, le vrai sens de ce passage. Cependant comme on voulait alors un tribunal, j'entrai dans ce sens ; et, après avoir fait sans succès les démarches préliminaires, j'entretins ouvertement les frères du mal que je croyais voir dans l'église. Cette manière conséquente de suivre un principe devait nous conduire en tout cas à un heureux résultat ; soit au but même de la

1826 règle, si cette règle était réellement applicable, soit à sentir plus vivement le mal qui se cachait dans notre erreur, si nous étions dans l'erreur.

Il y aurait eu d'ailleurs encore un moyen de remédier en grande partie au mal qui eut lieu à cette occasion, c'est-à-dire à l'éclat d'une sorte de procédure ; et ce moyen était bien simple. L'église étant devenue le juge, il aurait fallu ne pas plaider hors de sa présence, c'est-à-dire ne pas parler de l'objet du débat devant des personnes étrangères au troupeau ni en l'absence de ceux dont on se plaignait. Je crois que tout le monde n'a pas eu la même réserve ; car j'ai vu, dès ce moment-là, plusieurs personnes qui ne connaissaient rien des faits, céder à l'impression — ridicule, quand on connaît les choses, — que j'étais l'auteur des divisions de Genève ; comme si les hommes ne savaient pas se disputer sans moi !...

Du reste, tout cela est passé : j'ajoute seulement que ce ne sont pas ces années qui me pèseront jamais sur la conscience, au moins quant aux choses dont je viens de parler.

Quant aux faits matériels, les voici en peu de mots.

Quatre ou cinq semaines après mon procès terminé, sentant qu'il y avait dans le Bourg-de-Four plus d'un genre de lutte, j'avais cru devoir me retirer, mais sans éclat, des fonctions de pasteur de cette église. La lutte portait surtout sur le degré de l'autorité pastorale. Sans doute on n'exagérait pas cette autorité au Bourg-de-Four comme au Pré-l'Évêque, mais dans le fait il y naissait pourtant (selon moi, bien entendu) quelque chose de ce genre. Je pensais, comme je le fais encore, qu'il y a plus d'une manière de se placer entre Dieu et l'église ; et qu'on peut soumettre les âmes au joug de l'homme aussi bien en leur inspirant une affection toute humaine qu'en les menant par le despotisme. Or ce n'est pas à Genève ni

à cette époque seulement que j'ai vu des troupeaux 1826
perdre leur spiritualité et leur dignité par un attachement aveugle et charnel à tel ou tel de leurs conducteurs. J'avais essayé de montrer ce mal ; mais cet effort avait produit du trouble ; et c'est dans l'intention de mettre un terme à l'agitation des esprits que j'avais tenté de me retirer sans bruit.

Mais une retraite dont on dissimule les raisons remédie rarement au mal. Quelque bonne que soit l'intention, dans un cas pareil, il y a dans le fait même un défaut de vérité ; et nous en sentîmes les effets. Les débats qu'on avait voulu éviter eurent lieu d'une manière irrégulière et d'autant plus pénible : des troupeaux, qui ne demandaient au fond qu'à s'édifier, furent entraînés dans de vives douleurs ; et nous souffrîmes beaucoup, moi surtout, qui finis par sacrifier complètement ma position au Bourg-de-Four et l'influence qui en résultait.

Mais, — chose étonnante ! — c'est dans ces mêmes temps, je l'ai déjà dit, que je sentis aussi, et plus vivement que dans tout le reste de ma vie, les joies de la foi et quelque chose de l'amour de Dieu !

Dès que j'eus donné ma démission, n'ayant plus d'emploi régulier à Genève, je me présentai de nouveau comme missionnaire ; et je m'adressai cette fois à la Société continentale d'Écosse, à qui j'en avais même écrit dès le commencement de l'année. Je fus admis par elle vers la fin de septembre. Mon engagement porta que je résiderais avec ma famille à Genève, mais que j'emploierais six mois de l'année à parcourir la Suisse ; et dès-lors je commençai à mener de front, pendant quelque temps, quatre vies réellement distinctes, mêlées de joies et de peines singulièrement vives : ma vie missionnaire, ma vie de famille, ma vie intérieure et individuelle, sous le rapport des expériences religieuses, et mes relations,

1826 longtemps pénibles, avec les églises dissidentes. Je m'acquitterai de la tâche complexe de raconter tout cela, en exposant simplement les faits de mon histoire tels qu'ils se succédèrent ; on y trouvera, sans même que je les fasse remarquer chaque fois, ces quatre vies entrelacées d'une manière sensible : il a fallu des forces extraordinaires pour supporter tant de fatigues simultanées et pendant si longtemps !

Avant même d'avoir reçu la nouvelle de mon admission par la société d'Écosse, j'entrepris une petite tournée missionnaire qui devint ainsi le début de cette nouvelle suite de voyages. Et voilà que je retombe dans les « doux souvenirs. » Doux souvenirs ! Ce mot me rappelle la réflexion que je faisais déjà à son sujet en commençant l'histoire de ma mission d'Allemagne. Je parle de doux souvenirs, en traitant d'une époque par laquelle je ne voudrais repasser à aucun prix ; mais je crois avoir trouvé la cause de ce fait singulier en l'attribuant à cet instinct naturel, peut-être plus fort chez moi que chez plusieurs autres, qui nous porte à ne nous rappeler, du passé, en fait d'impressions du moins, que les impressions agréables. On glisse sur les douleurs comme sur du feu, on s'arrête sur les moments heureux.

Mes nouvelles courses missionnaires vont se répéter pendant seize à dix-huit mois.

Je ne poussai la première que jusqu'à Neufchatel et Berne. Je traversais les églises dissidentes, me voyant plus ou moins bien ou mal reçu d'elles à proportion qu'elles étaient plus ou moins vivantes, ou aussi à proportion qu'elles étaient plus ou moins bien renseignées sur mon compte. Lausanne, Orbe, Yverdun, Concise, Bole, Neufchatel, me virent dès-lors paraître fréquemment. Je retrouvai avec joie, dans cette dernière ville, cette chère famille avec le chef de laquelle j'avais eu

précédemment un entretien si heureux et si béni (t. 1, 1826
p. 239). J'y retrouvai aussi mon futur beau-frère Narbel, pendant longtemps la cheville ouvrière du réveil; et mes autres amis qui figurent assez dans les lettres de Neff pour que je n'aie pas besoin de les nommer ici. Dans ce nombre je dois surtout mentionner ce cher professeur que tout le monde nommera quand je dirai qu'il voudrait presque, comme Paul, se faire juif aux juifs; puis quelques membres de sa famille. Je revis au Locle la digne demoiselle Calame; un petit troupeau pieux à la Chaux-de-Fond; à Dombresson le cher pasteur Ladame, que j'ai retrouvé plus tard à Sainte-Blaise, après une séparation de vingt-six années, et que j'ai même pu soulager quelquefois dans ses fonctions (1850 et 1851). Il m'a raconté quelquefois en souriant comment il eut à subir en son temps une quasi-enquête pour avoir reçu la visite dont je parle ici, qui ne dura pourtant qu'une demi-heure, et qu'il n'avait pas même prévue. Je rencontrai aussi chez lui un beau et bon jeune homme, le régent de son école, que j'ai eu pareillement le plaisir de revoir à Neufchatel, et dans la famille duquel j'ai passé depuis, à plusieurs reprises, d'heureux jours. — Assemblées à Coffrane et à Corcelles, où je trouvai l'excellent Clotu, l'auteur du célèbre cantique : « Oui, pour son peuple Jésus prie », cantique qui traînait presque inconnu en manuscrit, qu'une jeune sœur me montra en 1828 sur un chiffon de papier, et auquel je mis aussitôt la musique.

Je passai ensuite par Montmirail, où les Frères moraves m'accueillirent amicalement. Puis j'arrivai à Berne, d'où j'écrivais : « J'y trouve pareillement assez de bien ; mais » c'est au milieu d'une opposition croissante, et de plu- » sieurs diversités des enfants de Dieu qui, sous des » termes religieux, se font une guerre violente, parce » qu'ils sont respectivement ou calvinistes, ou intérieurs,

1826 » ou séparatistes, ou non-séparatistes, etc., etc. Misères
» de théologie!... J'ai pourtant l'assemblée du mercredi
» (t. 1, p. 111), où nous avons été heureux, etc. »

Dans ces années je logeais alternativement chez quelques amis de la ville, ou chez mes amis de Vabern.

Nous avons déjà remarqué ce fait que Berne était alors particulièrement exposé aux diversités de vues; et je l'ai attribué à la circonstance que les routes de la Suisse se croisent tout particulièrement dans cette ville. En effet tout le monde y arrivait; et tous les partis voulaient naturellement qu'il n'y en eût qu'un de bon, savoir le leur! Pauvre Berne! Je finissais par avoir honte de figurer pour ma part parmi tous ces docteurs si opposés.

Cependant je continuais de travailler au milieu des joies et des peines. Je faisais toujours mes voyages presque en entier à pied, un petit havre-sac sur le dos; et je rappelle ce fait parce qu'il ajoutait sensiblement au poids des quatre vies si pénibles dont j'ai parlé tout à l'heure.

Puis de retour à Genève, je retombais dans les scènes douloureuses. C'est à mon retour d'une de ces nouvelles tournées que je donnai ouvertement et complètement cette démission de mes fonctions pastorales au Bourg-de-Four, que j'avais d'abord tâché d'adoucir dans la forme au mois de mars. En l'état des choses c'était presque renoncer à ma qualité de membre de cette église.

J'avais en même temps un enfant malade; et c'est, je crois, le temps de ma vie où j'ai le plus souffert.

Mais j'ai besoin de répéter aussi que le Seigneur mêlait à tout cela de grands adoucissements. En voici un exemple frappant.

Mon second voyage missionnaire me porta jusqu'à Stuttgardt dans le Wurtemberg. J'appelle ce voyage, à cause de l'expérience que je vais raconter, « *le Voyage du grand jour.* » C'est aussi celui où je composai, chemin

faisant, paroles et musique du cantique « *C'en est fait, ô* 1826
Jésus, etc. », et où je fis la première connaissance d'un des prêtres catholiques romains à principes évangéliques dont je découvris l'existence à cette époque.

Je partis de Genève pour ce précieux voyage, le 5 octobre, quatre jours après le jour où j'avais donné ma démission. J'étais dans une tristesse, compliquée par une foule de peines diverses et profondes. Vu que le but de mon voyage était lointain, je partis ce jour là, contre ma coutume, par le bateau à vapeur; j'y trouvai deux ou trois excellentes sœurs de Vevey; et, comme elles avaient pris les premières places, cela m'engagea, encore plus contre ma coutume, à en faire autant, vu surtout que le calme et la décence qui régnaient dans ce compartiment devaient être un allègement à mon excessive souffrance. La pluie nous fit descendre dans le bâtiment; et là, m'enfonçant dans un angle du salon, et oubliant toute compagnie, je me mis enfin, comme j'en sentais le pressant besoin, à prier et à lire ma bible. Je ne crains pas de donner le récit de la manière un peu singulière dont je la lus; elle n'était singulière que parce qu'elle se faisait dans la souffrance et dans un besoin profond de consolation, au lieu de se faire simplement pour y puiser quelque instruction et dans le calme, ou, comme cela se fait souvent, dans la froideur du cœur.

J'ouvris ma bible au dernier des psaumes, sans choix. *Louez l'Éternel.* « Je ne puis le louer, dis-je en moi-même; j'ai trop à porter! » — *Louez le Dieu fort à cause de sa sainteté.* « Ah! bien oui! C'est cette sainteté qui me fait souffrir. Sans doute c'est pour me purifier que Dieu me fait passer par là : mais celui qu'on opère ne peut louer le chirurgien. » — *Louez-le à cause de cette étendue qu'il a faite par sa force.* « Ha! j'ai bien autre chose à faire qu'à m'occuper de l'étendue! » — Et je

1826 continuai ainsi ce commentaire jusqu'au bout du psaume. Puis, comme ce psaume-là ne m'allait pas, je pris le précédent, où je ne commençai à être satisfait qu'au verset quatre : « *Il rendra honorables les débonnaires en les délivrant.* » Ah ! ce n'était pas l'honneur, je vous assure, qui m'importait dans ce moment, mais la délivrance, la délivrance de cette langueur spirituelle où je me trouvais, à côté même de toute ma sincérité et de mes bonnes intentions, délivrance qui devait me donner cette joie, cette lumière, cette intelligence et cette jouissance de l'évangile que je voyais en plusieurs de ceux chez qui je trouvais d'ailleurs des péchés et des infidélités incontestables, infidélités que j'avais raison de signaler et de blâmer. Puis, la perspective qui suivait, je veux dire la puissance que Dieu donne sur le mal à un véritable chrétien, me ravissait : « *Les bien-aimés s'égaieront avec gloire;... les louanges du Dieu fort seront dans leur bouche, et des épées affilées à deux tranchants dans leurs mains... Cet honneur est pour tous ses bien-aimés.* » — Ces paroles, jointes à ma disposition actuelle, me plongèrent dans un recueillement, et surtout dans une prière, d'une ardeur tout-à-fait rare. Je pleurais même, le visage caché dans mes mains : puis j'éprouvai bientôt un tel soulagement, que l'impression en devint physique, au point de me causer une espèce de peur. Chacun sait que le mot « serrement de cœur » exprime une action qui a réellement lieu sur le cœur matériel et sur toute la région qui l'entoure. Je sentis si positivement disparaître cette sorte de malaise, que le fait me causa une autre espèce d'émotion et presque un vertige. En peu d'instants « je me trouvai, porte mon journal, infiniment heureux, plein d'une tendresse inaccoutumée envers mon Sauveur, et le priant avec des cris intérieurs immenses et longtemps soutenus. Je sentais au moins c'était là mon idée) que je ferais ravage dans

le règne de Satan si une fois le Seigneur mettait fin à mon 1826
état de langueur et de maladie spirituelle, etc.» — Cet état, où j'oubliais tout ce qui m'entourait, dura pendant une heure entière, puis se prolongea ensuite du plus au moins pendant trois jours et nuits consécutifs. Je me réveillai le lendemain de ce jour-là avec le mot de Jésus à la bouche; et me trouvai ainsi grandement heureux. — Mais ces états extraordinaires ne durent qu'un temps.

Pendant ce voyage les lettres de ma femme me donnaient de ces détails mélangés de peines et d'objets gracieux qui peignent bien la vie humaine, telle que nous la passons tous du plus au moins. Elle m'apprenait que nous avions deux enfants malades; qu'elle manquait d'argent (ceci n'était pas nouveau); puis aussi que ma petite Marie commençait à marcher toute seule de chaise en chaise, en poussant des cris de joie. Être charmant qu'un enfant!

Je rencontrai à Berne un frère alsacien, alors employé comme évangéliste à Montbelliard, et avec qui je voyageai pendant quelques jours. Nous commençâmes par faire une visite à une famille d'Oberhofen, près de Thun; car dans ce temps de premier réveil on s'envoyait un missionnaire d'une famille à l'autre, comme maintenant on se prête un pianiste ou quelque autre curiosité; sa visite faisait évènement; et presque toujours il se formait à son occasion une assemblée quelconque, souvent très-nombreuse, pour entendre annoncer l'évangile, alors réellement nouveau.

A présent tout cela est passé. Et en effet nous n'avons plus besoin qu'on nous prêche la justification par la foi. Mais quand le jour en sera venu, et je crois qu'il n'est pas loin, nous verrons qu'il nous reste encore certaines choses à apprendre, encore quelques erreurs à déposer, encore un réveil à recommencer.

1826 Pour cette fois là, en particulier, la visite fut bien heureuse et bien intéressante. « Nous nous acheminions à pied, mon ami et moi, vers Oberhofen, lorsque nous rencontrâmes une voiture, où je reconnus une des dames que nous devions trouver dans cet endroit. Je saluai; on parut ne pas me reconnaître; et je pensai que ce serait bien fatal si nous allions ne trouver personne à la maison. En effet, nous ne voyons, en arrivant, que les domestiques, qui nous disent que la famille était allée passer toute la soirée au château de Thun. Mais pendant que nous pensions à ce qu'il y aurait à faire, voilà toute notre compagnie qui revient! On nous avait reconnus; et on avait retourné la voiture au premier endroit assez large pour cela. J'étais à la fois extrêmement honteux et pourtant réjoui de voir ces cinq dames et ce monsieur, un homme qui portait à la fois un air de bonté et de grandeur assez marqué, manquer une soirée et revenir tout exprès pour un pauvre missionnaire! Et je sentais combien ce serait dommage si le Seigneur ne bénissait pas ma visite. Mais il a daigné le faire. Nous avons passé tous ensemble, et sans désemparer, toute notre soirée de cinq à dix, et le lendemain de sept et demie du matin à dix heures, en heureuses conversations et en lectures.

Dans un moment de loisir je remarquai la magnificence du paysage. Un lac charmant, d'une eau que le reflet des prairies environnantes rend toute verte; entouré d'abord de collines cultivées, puis d'étages de montagnes, d'alpes et de glaciers qui vont se perdre dans l'azur du ciel!

Je passai ensuite par Gerzensée, pour y visiter de chères amies chrétiennes. Comme quelques-unes de nos connaissances de Neufchatel, elles s'étaient laissé deux ou trois fois refroidir à notre égard par un pasteur de Genève qui trouvait que nous faisions trop de vacarme: mais l'affection chrétienne reprit facilement ses droits.

En revenant à Berne, je revoyais toujours, pendant 1826
toutes ces années, cette chère sœur de G... dont nous avions fait la connaissance à Moutiers, et qui, encore au moment où j'écris, reste une de nos précieuses amies. Quand on a passé, en nos jours, une vingtaine d'années sans se voir, on trouve facilement qu'il s'est glissé entre deux amis quelques différences de vues, quelques *ismes* que le temps amène entre les frères; mais au bout de la carrière, au bord de la tombe, et dans les cieux, la foi en Jésus se retrouvera la même pour tous.

J'assistai de nouveau avec plaisir au mercredi dont j'ai souvent parlé.

On vient de voir que, durant ces quelques années, je logeais successivement à Berne chez différents frères, suivant que les circonstances permettaient à l'un ou à l'autre de me recevoir. Quoique les ayant perdus de vue depuis bien des années, je n'oublierai jamais les noms de Schaffter, de Galland, de Combe, de Sinner, de Wild, de Kœnig et de Tavel, mes Gaïus à ces différentes époques.

A Zurich je rencontrai aussi des amis; mais j'y trouvai moins de chaleur qu'en d'autres endroits. J'écrivais de là un dimanche, dans un de ces moments de tristesse que donne, dans l'étranger, le son des cloches, si différent de celui des cloches de la patrie, et qui fait sentir si douloureusement qu'on est loin des siens; puis j'envoyai ensuite, des bords du lac de Zurich, à Genève la lettre suivante:

« Rapperswyl, 17 octobre 1826.

» De Zurich je suis venu à *Stœfa*, beau village situé à quatre lieues de cette ville, sur la rive orientale du lac. J'y ai logé tout un jour chez un frère associé aux Moraves; puis je suis arrivé ce soir ici. Quels moments solennels passe quelquefois un évangéliste! J'ai fait ces deux lieues à pied, tout seul à la chute du jour, longeant, par un sentier étroit, au bruit des cloches des villages voisins, les rives de ce lac solitaire et étranger, et

1826 voyant à ma droite les hautes montagnes des cantons antiques de Schwitz, de Zug et de Glaris, placés entre moi et les miens, entre moi et tous mes amis de Genève ! J'entrais dans des pays catholiques où si peu d'âmes connaissent l'évangile ; et maintenant j'écris ces lignes le soir, dans une salle d'auberge, au bruit des éclats de rire d'une quinzaine de charretiers, au bruit des verres et des bouteilles où ces hommes puisent leur joie ! Bon Sauveur ! Nous connaissons quelque chose de mieux !... Mais que tes voies sont insondables de laisser tant de malheureux dans leur folie ! Et que notre foi est faible de ne pas plus travailler à les éclairer !... La vie de l'homme passe comme un songe !.... Jésus ! Donne-moi de ne plus détacher les yeux de dessus toi. Amen ! Amen ! »

De Rapperswyl, singulier endroit, où l'on voit un pont de vingt minutes de longueur sur un lac, je traversai une belle montagne pour me rendre à Ganten, près d'Ebnath (Toggenburg), où je fus reçu pendant deux jours chez un bon frère, fabricant de son état. Je visitai, selon ma constante coutume, les pasteurs de la localité ; et je les trouvai comme partout, un peu faibles ; je pourrais même dire davantage. L'après-midi il y avait séance d'une branche de la société biblique. Ces messieurs, venant tous de plus ou moins loin, avaient naturellement besoin de prendre quelque chose ; mais ce quelque chose ils le prenaient à l'auberge ; or l'auberge d'un village, quelque beau que soit le village, n'est guère qu'un cabaret : le dîner fut donc terriblement bruyant.— De là je me rendis dans un village du canton de Saint-Gall, que je ne désignerai pas, afin de ne pas compromettre, malgré la distance des évènements, le prêtre intéressant qui me logea, et de chez qui j'adressai aux miens la lettre suivante :

« ..... De chez un prêtre catholique-romain.

» Canton de Saint-Gall, 20 octobre.

» Qu'un voyage à pied est intéressant, surtout dans les montagnes ! Quelle solitude ! Sans doute le pays où je voyage est traversé par une grand'route que je rejoins quelque fois ; mais cette grand'route même est peu fréquentée en comparaison de beaucoup d'autres ; et d'ailleurs je la

quittais ces jours à tout moment, pour me retrouver dans de profondes 1826
vallées, dans des gorges sauvages, et même dans des sentiers isolés, ou dans des villages solitaires qui semblaient appartenir à une autre partie du monde, tant ils étaient écartés. — Je m'étonnais moi-même de me sentir traverser, tout seul, mon petit fardeau sur les épaules ou sur le bras, des pays qu'un pasteur ou un homme des villes vient si rarement à parcourir; et je sentais avec une sainte joie la beauté de la vocation de celui qui vient « annoncer la paix sur les montagnes. » — On n'y pense guères ! — Je visitai, en me détournant de la route, à travers champs, une ferme isolée près de Batzenhaïde, pour aller voir deux simples paysannes pieuses, qui m'avaient été recommandées par quelques-uns de mes amis. C'étaient deux filles à principes un peu mystiques, que je quittai au bout d'une demi-heure de conversation. De là je suis venu ici, en prenant encore un passage si peu fréquenté que je me suis trouvé égaré un moment, et par un léger brouillard, sur une montagne où je ne vis de longtemps ni un seul homme, ni une seule habitation. Il me semblait que je m'enfonçais dans un labyrinthe de hauteurs dont je ne pourrais plus sortir, lorsque, tout-à-coup, à mon extrême étonnement, je vois s'ouvrir devant moi, au sortir d'une forêt, la superbe plaine qui borde, à quatre lieues de distance, le beau lac de Constance, et où se trouvent, sans être encore visibles d'ici, Saint-Gall, Appenzel, Bischoffzell, et autres villes, bourgs, ou villages. »

Je viens de donner ma lettre écrite chez un prêtre catholique-romain; et je vais bientôt donner un extrait d'une réponse qu'il m'adressa plus tard à Genève. J'aurai même l'occasion de repasser plus tard par son endroit, et de parler de plusieurs autres prêtres de ces contrées, animés comme lui des mêmes sentiments évangéliques. Ces prêtres étaient des hommes qui se ressentaient du mouvement évangélique où figuraient Boos, Lindl, Gossner, et Sailer. J'étais reçu et logé chez quelques-uns d'entre eux, comme je le fus chez celui de chez qui j'écrivais la lettre qui précède. La controverse y eût été superflue; ils étaient presque protestants; et s'ils restaient dans l'église romaine, c'est qu'ils donnaient aux dogmes et aux superstitions de cette église une explica-

1826 tion qui avait, sinon sa vérité, au moins son côté spécieux. Comme ils n'avaient pas à côté d'eux quelqu'une de nos bonnes églises vivantes, si peu nombreuses, ils restaient à leur poste pour rendre témoignage, et souvent un témoignage très-fidèle.

De chez ce prêtre je me rendis à Saint-Gall, où je fus reçu par de chers amis — hélas ! encore perdus de vue ! C'est chez eux que j'appris à connaître le beau cantique allemand : *Nun ist es geschehen* (c'en est fait, ô Jésus !) que je traduisis pendant le reste de mon voyage, et qu'on trouve à la suite des *Cantiques du Voyage du chrétien*, d'où il a passé dans quelques autres recueils.

Le dimanche, 22 octobre, je trouvai à Appenzell encore un prêtre catholique-romain qui me reçut avec affection. C'est lui qui m'apprit, ce que j'ai dit plus haut, il me semble, que le célèbre professeur Hug, théologien passablement rationaliste, quoique encore attaché à l'église de Rome, avait découvert qu'une partie des litanies de Marie sont empruntées à celles de la déesse Isis !

Repassant par Saint-Gall, je me rendis à Bischofszell, où j'eus le plaisir de regagner l'affection de quelques frères et sœurs qui avaient reçu à mon sujet de mauvaises impressions, sans m'avoir jamais vu ni entendu. Puis je me rendis de là à Constance.

C'est dans cette traversée que je traduisis l'excellent cantique que je viens de mentionner. Quand j'avais fait un vers ou deux, je posais un moment mon havresac, je m'asseyais sur quelque tronc d'arbre couché le long de la route, ou à l'entrée d'un village, et j'écrivais au crayon. J'ai vu quelquefois des paysans qui paraissaient surpris de ces manières de faire. En tout cas, on conçoit aisément que je me reporte avec un doux sentiment à des moments de ce genre. La musique allemande de ce cantique était délicieuse, et pouvait s'adapter à ma traduc-

tion ; mais comme elle était à trois temps, mes frères de 1826
Genève ont trouvé que cela ressemblait trop à une valse, et j'y ai mis une musique à quatre temps. Mais il me semble qu'il y a, dans cette peur d'une musique élégante, un manque de simplicité.

Au milieu de tout cela venaient des nouvelles de mes enfants :

« Les deux malades vont mieux : la petite nous a fait faire de tels rires, qu'elle même, riant aux éclats, ne pouvait ravoir son souffle : le reste du jour se passe en un babil intarissable de sa part ; puis, se baissant de côté pour vous regarder au blanc des yeux, elle vous dit de petites gentillesses auxquelles je n'entends rien. »

Quant à l'église, au milieu de l'œuvre de Dieu évidente qui s'y faisait, les difficultés et les frottements s'y continuaient aussi, et s'il fallait prouver une dernière fois que ces choses ne provenaient pas de moi seul, je me bornerais à citer ce passage emprunté à la même lettre dont je viens de donner quelques lignes :

« Le frère..... sera de nouveau installé dimanche prochain, s'il n'y a opposition ; et ce n'est pas moi qui en mettrai. Il y met la condition de pouvoir parler librement *en faveur du baptême des enfants*, tandis que les baptistes ne pourront parler contre ; et il paraît qu'on a accepté, etc.

Pauvre baptême ! Qu'on t'en a mis sur le dos !

Cependant j'ai dit vrai en disant qu'à côté de l'œuvre de l'ennemi se faisait l'œuvre de Dieu. Depuis quelque temps déjà, lorsque je me trouvais à Genève, je réunissais souvent les frères allemands à part ; et il régnait parmi eux une grande grâce. J'avais imaginé avec eux une espèce de *mission non rétribuée :* des cordonniers, des tailleurs, ou autres gens de profession, allaient s'établir dans quelque endroit protestant ou catholique, dans le Valais, par exemple, ou plus loin encore, et y rendaient témoignage à l'évangile, en travaillant de leurs mains,— tout simplement comme l'apôtre Paul, et sans habit noir.

1820 L'institution était tellement sérieuse que pendant le voyage dont je donne le récit, j'appris que l'un de nos plus chers frères allemands partait ainsi pour la Hongrie : il est même allé plus tard à Odessa. On les aidait un peu pour leurs frais de voyage.

A Constance je vis le cachot de Jean Huss ; mais je ne tiens pas beaucoup aux reliques. Une relique pourtant me frappa beaucoup, c'est l'herbe qui croît abondamment dans plusieurs rues de cette ville, depuis l'époque où l'église qui se prétend la seule vraie en fit chasser trente mille chrétiens protestants ! La ville n'est pas encore remise de cette saignée. — Heureux encore serait le monde, si Rome n'avait jamais fait d'autre saignée que celle-là !....

De Constance je me rendis à Schaffhouse, où je revis avec grand plaisir une partie des chers amis dont j'avais fait la connaissance en 1819. Peut-être le réveil avait-il déjà un peu perdu de sa vivacité ; mais il s'était étendu.

De cette ville je me rendis à Pfeffikon, endroit écarté, où l'on m'avait recommandé un mystique théosophe fort pieux. Étant très-fatigué je louai cette fois un cabriolet que je conduisis seul ; mais j'eus dans cette course une aventure d'une espèce bien rare. A Winterthur on m'avait mal indiqué la route : j'aurais dû, une heure après avoir quitté cette ville, tourner brusquement à droite et entrer sans autre, avec ma voiture, dans une rivière (la Toes). Mais comme ce n'est guère l'ordinaire, et qu'on ne m'avait donné qu'une instruction confuse, je restai sur la grand'route. Puis, au bout de trois heures, voyant que le jour baissait, et sachant que, quant au temps, j'aurais déjà dû être à Pfeffikon, je demandai à un paysan si j'en étais encore loin. — Hé ! à trois lieues d'ici, derrière cette montagne. — Je demande des explications au cabaret d'un prochain village : puis je cherche un guide ;

mais on parle un affreux allemand ; on ne s'occupe pas 1826
de moi ; on cause ; on rit ; je m'impatiente ; et je repars seul au bout de cinq minutes. La route me conduit cette fois directement dans la rivière, sans détour ni à droite ni à gauche ; je n'en croyais pas mes yeux. Je voyais déjà briller les étoiles : la belle Grande-Ourse me dit que je chemine directement à l'opposé de mon but ; mais la rivière est absolument encaissée entre des montagnes dont les pieds se rencontrent dans son lit ; et je ne puis marcher que devant moi. J'entendais avec un serrement de cœur qu'on ne peut se figurer, les pas de mon cheval dans l'eau, ou sur le gravier, puis sur le sable d'une langue de terre couverte d'arbustes ; puis de nouveau dans la rivière, et ainsi de suite ; cela dura pendant près d'une heure et demie, de nuit ! Quelque incroyable que paraisse la chose, elle est telle : la vallée n'avait de place que pour la rivière. On peut voir tout cela sur une bonne carte de Suisse. On y verra qu'au lieu de tourner, après Winterthur et Seen, par Kyburg, je fus obligé de suivre par Zell et Turbenthal, puis par Wyla, Tablat et Saland où la carte n'indique aucune route. Dans ce dernier endroit je pris décidément un guide, qui eut le bon esprit de se munir d'une lanterne. Cependant cette lanterne nous servit très-peu, car il s'élevait du corps de notre cheval une telle fumée que nous ne le voyions absolument pas, ni par conséquent rien au-delà. Aussi fus-je très-inquiet lorsque mon jeune guide me dit que j'aurais à *prendre garde* dans un moment, parce que nous allions passer un pont neuf en bois, qui n'avait pas encore de barrières. J'entendis en effet bientôt les pas de notre pauvre cheval sur le pont, et le bruit d'une rivière sous notre voiture ; mais nous ne vîmes rien ; et je fus heureux lorsque j'entendis au bout d'un moment que nous roulions de nouveau sur terre ferme, et même sur une

1826 chaussée. Arrivé à onze heures du soir, je reçus l'hospitalité chez la personne que j'allais voir, et qui avait quelque chose d'imposant et de mystérieux. Ce beau vieillard m'a remis, comme souvenir, une gravure qui représente l'homme terrestre étendu mort sur un rivage, puis l'âme qui s'envole en criant « Alleluia ! »

Je repassai par Schaffhouse, puis me dirigeai de là sur Tubingue, probablement pour achever ce qui concernait l'impression de la traduction allemande du commentaire de Haldane, que je faisais imprimer dans cette ville. Je poussai alors tout d'un temps jusqu'à Stuttgardt et à Cornthal. Je trouvai près de là, dans un village du nom de Mulhouse, mon ami, M. Tauchnitz, fils du libraire de ce nom. Il était en visite chez un baron né catholique-romain, qui venait d'embrasser la foi protestante avec la presque totalité de sa paroisse et de sa petit baronie. En retournant par Tubingue, je passai une soirée intéressante chez le professeur Steudel, un des rares et des plus vieux débris de la foi évangélique dans les universités allemandes, avant le réveil dû aux Néander et aux Tholuk; puis, tenant toujours des réunions de lieu en lieu, je rentrai à Genève, après une absence de six semaines.

A mon retour chez moi je trouvai la lettre qui suit, du prêtre dont j'ai parlé plus haut. Il avait voulu, lors de mon passage, me donner quelque argent pour mes frais de voyage; peut-être même m'avait-il forcé d'accepter quelque chose. Je lui avais promis en tout cas de lui envoyer quelques livres d'une valeur bien supérieure à son offre, ou à son don; j'écrivis effectivement pour cela à Bâle; et il reçut l'envoi. Voici sa lettre, que je traduis de l'allemand :

« ..... 15 Novembre.

» Dilectissime in Christo,

» Je reçois à ce moment le livre que vous avez eu la bonté de m'en-

voyer, avec quelques lignes qui m'apprennent que vous retournez par 1826
Zurich à la chère Genève. Je vous remercie encore une fois, ou plutôt veuille le Seigneur vous récompenser de la bonne visite que vous avez bien voulu m'accorder, et qui n'a pas manqué son but ; car je vous avoue en confidence que le Seigneur m'a envoyé en vous un messager de paix qui m'a réveillé de mon sommeil, et m'a donné un collyre pour mes yeux ; de même qu'il m'amena, en 1818, dans la personne du cher Martin Boos, un médecin ou plutôt un Ananias. Depuis votre visite fraternelle je me sens plus serein ; et je vis dans la société du Seigneur avec plus de confiance (1) que je ne le faisais depuis quelque temps, car je me sentais menacé du sommeil du péché. Oh ! quand viendra l'heure où je pourrai vivre pour lui seul, et enseigner et paître son troupeau avec des lèvres pures ! Jusque-là je suis encore assis dans l'ombre de la mort, obligé de garder le bien dans mon cœur, et de dire mal. Oh ! si j'en avais la force, c'est avec un cœur rempli de joie que je renoncerais aux enseignements des hommes !

» J'ai reçu dernièrement de ..... plusieurs ouvrages que je dois également à votre recommandation, le commentaire de Gossner sur le Nouveau Testament, son Schatz Kastlein, écrit plein d'une véritable onction, la biographie de Fenneberg et plusieurs traités. Mais je voudrais vous demander surtout des Nouveaux Testaments que je pusse répandre gratuitement dans ma paroisse.

» Priez pour votre frère, afin qu'il reçoive bientôt la force de briser ses fers.

» Votre etc.

» 15 Novembre 1826. »

Nous reviendrons encore sur cet homme intéressant, — que j'ai pourtant perdu de vue. — Oh! donnez-nous donc des missionnaires !...

Hélas ! c'est Dieu qui les suscite ! Prions-le donc d'en susciter.

Je vois, par mes journaux personnels, qu'au milieu de ces voyages et de tant d'autres choses qui m'occupaient souvent d'une manière pénible, à côté même des vives attaques de plus d'un genre de péché, j'éprouvais aussi

(1) Im Umgange mit dem Herrn traulicher.

1826 à cette époque de grandes grâces. Le mot des psaumes « *Je crie* à toi, » plus fréquent peut-être que l'expression « *Je prie* » me frappait, durant ces années, avec beaucoup de douceur.

A la fin de l'année naquit mon fils *Paul*. Nous lui donnâmes pour nourrice une Savoyarde catholique romaine, qui fut convertie à l'évangile au bout de peu de semaines, sans effort de notre part. Je récitais, ou chantais, un jour l'excellent cantique de M. Malan (les paroles primitives, que je préfère beaucoup à celles qu'il leur a substituées) :

Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car aujourd'hui le salut est prêché.

et cette femme simple s'écria : « Eh qu'il est brave celui-là ! » — Pour m'assurer si c'était la musique qui lui plaisait surtout, je lui dis : « N'est-ce pas, c'est une jolie musique ? » — Oh ! oui, dit-elle ; mais je parle des paroles. — C'était sa conversion.

Ainsi finit l'année 1826.

Si ces quelques années, et surtout celles de 1826, 1827, et 1828, furent pour moi un mélange de souffrances et de jouissances morales plus vives que tout ce que j'ai éprouvé dans aucun autre temps, l'année où j'entre est peut-être celle des trois qui présente ce constraste à son plus haut degré. Outre les évènements du dehors, ma vie intérieure même y fut plus tiraillée encore que de coutume. D'un côté j'étais suivi du sentiment continuel et pénible, dont je suis loin d'être pleinement délivré, qu'il manquait quelque chose à mon état spirituel, et que je ne connaissais pas suffisamment, comme le font tant de chrétiens, l'amour et la joie selon Dieu ; — de l'autre je comprenais pourtant par moments ces deux dernières dispositions mieux que je ne l'ai jamais fait avant ni après.

C'est durant cette époque que je jouissais de ces canti- 1827
ques qu'on a déjà vus paraître dans les pages précédentes, et qui provenaient de deux sources si différentes, les Frères moraves et M. Malan;

Accourez tous à la bonne nouvelle....
Oh ! qu'est heureux l'homme sincère....
Tu m'as appris, ô mon Sauveur....
Oh ! que ton joug est facile...

Et de chez les Frères moraves :

Au Sauveur j'abandonne
Ma vie et ma personne....
Jésus surpasse l'attente
De qui s'en remet à lui....
Ton sang que mon besoin réclame
Fait l'unique objet de mon âme....

et bien d'autres !

C'est à cette époque aussi que je portais avec joie de lieu en lieu, comme sujet de prédication, quelques sujets ou chapitres spéciaux qui produisaient souvent, comme on me l'a témoigné plusieurs fois, une assez vive sensation, le psaume 107, le chapitre 20 du 2e livre des Chroniques, et autres semblables.

Enfin c'est dans cette heureuse année *(heureuse année !* singulière épithète, encore une fois, pour une année où j'ai tant souffert !) c'est, dis-je, dans cette heureuse année que les derniers restes de mes doutes sur la vérité absolue de la révélation disparurent pour toujours, comme on va le voir.

J'en viens aux détails.

Reparti de Genève, le 23 janvier, pour une nouvelle excursion, je tins à Lausanne, le lendemain, dans une maison particulière, chez une dame G., une réunion qui fut particulièrement bénie : c'était sur le chapitre des Chroniques que j'ai indiqué tout à l'heure. Puis j'eus,

1827 en traversant la montagne de Morat, toujours à pied, deux impressions extrêmement vives.

La première présente un cas singulier, s'il n'est trop fort, de liberté envers Dieu. Tout en faisant mon chemin sur la grand'route, je réfléchissais avec douleur à l'inutilité, du moins apparente, de mes prières si répétées pour combattre une tentation intérieure ; et il m'échappa de m'écrier tout haut, avec une sorte d'indignation, et comme une espèce de murmure envers Dieu : « C'est scandaleux ! »... Ce qu'il y a de curieux, c'est que je fus délivré à l'instant. Oh ! non ; Dieu ne s'offense pas de ces libertés-là ! C'était un cri de souffrance qui m'échappait.

L'autre impression, plus ordinaire et simplement artistique, fut un saisissement profond dont je fus pris au son lointain d'une cloche de village qui se faisait entendre à travers la forêt qu'on trouve entre Morat et Berne. Cette impression fut assez vive pour que j'en consigne le souvenir dans mon histoire. Il y eut là, tout à la fois, des souvenirs d'enfance, des impressions idéales, musicales, une réminiscence des rêveries de Pythagore, en un mot tout un monde d'émotions qui me fit admirer la puissance avec laquelle les sens peuvent agir sur le fond de l'âme.

Le lecteur trouve peut être que je lui fais perdre son temps avec des détails de ce genre. Mais que serait le récit d'un voyage, sans quelques-unes des impressions qu'il produit sur le cœur? Je n'ai point voulu faire de cet écrit une dogmatique, ni même un chapitre de pure histoire écclésiastique.

Je passai cinq jours à Berne avec grande bénédiction. Je me voyais appelé ou conduit de maison en maison, de visite en visite : j'étais affreusement fatigué, mais heureux en ma conscience, quoique toujours mendiant à Dieu la joie du salut et son amour. Voici quelques mots à ce sujet :

« Je travaille de sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. 1827
Mais quelle fatigue ! Passer tous les jours, outre les visites que je reçois de bon matin, neuf heures *consécutives*, en visites, en exhortations, en explications, en conversations, en prédications, à dire au fond toujours la même chose, lors-même que cette chose est : « Réjouissez-vous au Seigneur, — ne regardez pas à vous-même ; — la joie de l'Éternel est votre force ; » — et passer son temps dans cette occupation lorsqu'on est encore soi-même si pauvre et si peu zélé, — il y a de quoi vous faire crier à l'Éternel ; surtout lorsque, dans les moments de relâche, à la fin de la journée, on n'a ni sa femme ni ses enfants, et qu'il faut encore faire effort pour tourner ses pensées vers Dieu ! Oh ! que de fois je m'écrie en moi-même : « Genève ! Genève ! Mon Pré-l'Évêque, mes rues basses, ma cité ! » ... Cependant j'ajoute avec plaisir que je crie aussi de plus en plus, et par ces raisons mêmes : Jérusalem ! Jérusalem ! mon Sauveur ! mes nouveaux cieux et ma nouvelle terre, où la justice habite, avec un amour éternel ! » — Mais... bientôt !

» Adieu, chers enfants ! Adieu, chères amies de la maison ! Je ne doute pas que nous ne devenions un jour des vases à honneur : nous sommes de l'étoffe dont Dieu fait des saints,.... des pécheurs croyants et purifiés.

» Adieu, toi en particulier, petite fillette de 18 mois, avec tes yeux noirs et enfoncés ! »

Voilà comme tout se mêlait toujours pour moi ! Cette lettre répondait à une lettre de ma femme qui m'apprenait qu'elle avait cinq enfants au lit, et que de nouveau elle manquait d'argent.

Cependant mon voyage était assez heureux. Mais il ne pouvait l'être que pour un homme encore jeune et bien portant ; car, dans ces Alpes vers lesquelles je m'acheminais, et en plein hiver, j'éprouvais des fatigues et des froids remarquables. Pour arriver à Appenzell je fus obligé, vu la quantité de neige, de prendre un traîneau et un cocher. Quelques-uns refusèrent même de partir avec moi ; mais enfin je trouvai un homme qui eut ce courage ! Nous nous mîmes en route par une bise formidable, en traîneau découvert, et avec deux ou trois pieds de neige sur la route. Le vent perçait à travers nos habits, au point

1827 de me faire pousser par moments des cris, moitié d'étonnement, moitié de plaisir; car le froid m'allait admirablement. Quant à mon conducteur, il était tellement gelé que je lui pris plus d'une fois les guides des mains pour le laisser se réchauffer. — Puis, ajoute ma lettre du 7 février, la nuit même de mon arrivée à Appenzell, entendant vers cinq heures du matin une belle musique militaire, j'ouvris, malgré le froid, les croisées de ma petite chambre, afin de mieux entendre. Quand la musique eut fini, je n'eus pas le courage de me relever pour fermer la fenêtre, de sorte que je n'eus pour me laver les mains le matin, qu'un bloc de glace. »

Nouveau passage par Saint-Gall, Bischofszell et Constance. — Cette fois je visitai le grand-vicaire de cette ville, homme doux et bienveillant, mais de l'école un peu rationaliste qui se formait à côté de celle de Sailer et de Boos. Sans que je le poussasse à des réformes, il semblait croire que je voulais lui insinuer quelque chose de ce genre; et il me dit plusieurs fois : « On ne peut tout faire à la fois. » — Quand je le quittai, la neige tombait abondamment ; et, sans doute pour me faire comprendre qu'il voyait bien quelle était ma vocation, que je ne lui avais ni dite ni dissimulée, il me dit : « Voilà un temps de missionnaire ! »

Je reçus en ces jours, de chez moi, une lettre qui contenait un passage bien touchant. Notre amie Concorde était tombée malade ; et ma femme avait toutes sortes d'autres choses sur les bras. Elle m'écrivait :

« Tu ne devinerais pas ce qui a contribué à mon soulagement ? C'est que, l'autre jour, entrant en ville, tout abattue, pour aller chez le médecin, je vis un chien qui avait marché libre jusqu'à l'entrée de la ville, mais à qui son maître passe tout-à-coup une corde au cou. Pourquoi ? C'était dans la crainte que le sergent de police ne le lui enlevât; vu que nous avons des chiens enragés dans la contrée. — « Ah ! me dis-je à

moi-même, c'est ainsi que Dieu veut te conduire ! Cette pauvre bête ne 1827
sait pourquoi il prend fantaisie à son maître de la lier ainsi ; mais nous, nous savons que notre bon Père le fait pour notre bien. Ainsi sèche tes pleurs et attends patiemment. » Je fus mieux pour le moment. Mais en sortant de chez le médecin j'avais déjà oublié mon chien, et je pleurais presque comme un enfant, lorsque Dieu permit qu'un autre chien à l'attache se présentât de nouveau à moi. « Ah ! m'écriai-je, tu oublies si vîte les instructions que Dieu te donne ! Allons, prends courage, mon âme, et espère en Dieu. » — Ce pauvre chien fut ainsi pour moi comme l'ânesse de Balaam. »

De Constance je repassai par Zurich, Rapperswyl et Stæfa. Bons journaux : et pourtant bien des serrements de cœur ! Quelle fréquente impression de solitude ! Vives joies, vives douleurs !

Nouvelle visite à mon prêtre ; puis à Appenzell. Quelles scènes charmantes, encore une fois, ces contrées alpestres offrent aux yeux ! Mais quelle absence presque totale ; non seulement de piété, mais de moralité chez ces peuples pasteurs qu'on se figure de loin si purs et si innocents !

Du reste, si nous distinguons ici, comme il faudrait toujours le faire, ce qui est péché de ce qui est simplement nature ; et si d'ailleurs nous cherchons le bien qui peut se trouver à côté du mal, on trouve chez ces gens des choses qui ont leur côté bien remarquable ; une liberté, une gaîté, une poésie enfantines, et dans leur patois, une élégance dont on ne se douterait pas avant de l'avoir connu. Je me rappelle entre autres deux vers légers, qui n'entraient certes pas dans l'esprit de ma mission, mais que je cite comme je cite Virgile dans mon Supplément, et comme un de ces contrastes que le monde insouciant présente avec le fond sérieux de la vie du chrétien.

Appezellri, lüpf de Füss
Weil i mi ti tanze müss !

(Appenzelloise, lève le pied, — Car il faut que je danse avec toi.)

1827 J'avoue que, sous le rapport de la langue, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la légèreté de ces vers où, sauf les deux finales et les deux antépénultièmes, toutes les autres syllabes sont brèves. Quelle rapidité dans ce *zélri*, ce *lüpf*, et tous ces *i*, débarrassés des graves consonnes du haut Allemand. *(Ich mit dir)!* Puis, quelle singulière idée dans ces mots étourdis : « *Il faut* que je danse avec toi ! » Enfin quel ton élevé dans cette personnification des femmes d'un peuple : Appenzelloise !... Mystère de la chûte ! Ces créatures dansent gaîment, comme le feraient des troupes de petits lapins au clair de la lune, sans se douter qu'elles portent en elles-mêmes le péché, une malice secrète prête à éclater, et l'inimitié contre Dieu ! Sans doute ce n'est pas leur gaîté qui est un mal, mais leur oubli de l'avenir ! « Aux jours de Noé on mangeait, on buvait, etc. »

La même lettre que je datais d'Appenzell contient aussi quelques mots sur un de ces beaux usages poétiques qu'on trouve en si grand nombre parmi les populations allemandes. Mon hôte de Stæfa, au bord du lac de Zurich me dit combien était solennel le moment où, dans la nuit du nouvel an, les cloches de tous les villages qui bordent ce beau lac font retentir les airs de leurs sons harmonieux. — Nous avons déjà vu quelque chose de tout semblable à Carlsruhe, quand le bruit des décharges de la mousqueterie et de l'artillerie venait unir sa puissante voix à celle des cloches de la ville et des environs.

Le 13 février j'écrivais :

« Je suis parti pour Constance en traîneau découvert et revenu de même, par vent et neige. Ce matin, je suis parti de Bischofszell à pied, m'enfonçant une fois dans la neige jusque près de la hanche. Mais je suis heureux.

Je revins par Zurich, Arau et Berne.

Au retour de mes voyages je recommençais quelquefois

à prêcher dans l'église du Bourg-de-Four, et c'était, par 1827
moments, avec une grande joie. A cette époque c'était le psaume 107, en d'autres termes le pouvoir de la prière, puis la joie du salut qui faisaient le sujet favori de mes prédications. Je me nourrissais alors aussi beaucoup des confessions de Saint-Augustin; puis des derniers versets du ch. 22 de Job: « Attache-toi à lui, je te prie; » — et surtout de la belle parole de Jérémie : « En ces jours-là on cherchera l'iniquité d'Israël, mais il n'y en aura point; et les péchés de Juda, mais ils ne seront point trouvés; *car je pardonnerai*. (Jérémie 50, 20.)

Enfin c'est en ces jours aussi que je composai *Christianisme et Théologie*. Ce serait une chose curieuse que de connaître l'origine de certaines œuvres littéraires, ou du moins le moment décisif qui leur donna naissance. Ce petit ouvrage, qui n'était pas de nature à produire une grande sensation, mais qui a pourtant été remarqué de quelques-uns, comme aussi il marque dans ma vie individuelle, est celui où j'ai développé pour la première fois l'idée, qui m'est devenue plus chère de jour en jour, que l'orthodoxie à elle seule est loin d'être la foi; puis celle que toutes les portions de la chrétienté, même les plus déchues, renferment des âmes fidèles. Or, si j'avais de tout temps professé ce principe, de même que mon admiration pour les couvents primitifs, tout cela se présenta pourtant à moi subitement et avec une profondeur inusitée, à la simple vue d'une gravure représentant le Saint-Bernard, que je vis exposée à la porte d'un libraire de Genève. Tout un ensemble de pensées, mûri depuis longtemps, se montra alors à mes yeux; et mon ouvrage fut composé en quelques jours. C'était mon manifeste contre la théologie scolastique du réveil et son antinomianisme. Plusieurs personnes s'imaginèrent faussement que, dans cet ouvrage, j'avais eu M. Malan plus particulièrement en vue ; d'autres

1827 sentirent bien que ma pensée allait plus loin, et en furent irrités; mais un de nos hommes dès-lors les plus distingués, M. Gaussen, porta sur cet ouvrage ce jugement si chrétien : « Je l'ai lu pour moi-même. » — Ah ! si nous prenions plus souvent ce sage parti !

Quelques autres personnes, qui m'ont depuis lors souvent répété cette observation, me dirent que c'était l'ouvrage le plus important que j'eusse encore publié.

D'autres enfin, le blâmant pour le moment, en vinrent plus tard à un jugement tout opposé. Je me permets d'en donner ici pour preuve une lettre que m'écrivit, sept ans plus tard, M. le pasteur Bauty, qui venait de le relire.

« 14 Septembre 1834.

» Très cher frère,

» ..... Avec quel plaisir j'ai lu votre brochure ! La première fois qu'elle me tomba dans les mains, et cela dans l'année où vous la fîtes paraître, je n'étais pas mûr pour la comprendre ; aussi joignis-je ma voix à la clameur de haro qui s'éleva contre vous. — Je ne me doutais guère qu'en 1834 je la lirais avec tant de joie et d'édification. Ce printemps j'ai traité les mêmes sujets ; mais mon manuscrit ne doit pas voir le jour. A mesure que l'horizon s'étendait à mes yeux, et qu'il m'était donné de voir *tout* l'évangile, je me disais : « C'est quelque chose de semblable que le frère Bost a tracé dans cet écrit, contre lequel je me suis élevé avec tant de passion. » — De là un ardent désir de le relire, que je n'ai pu satisfaire qu'en vous demandant cet exemplaire ; car il n'y en a plus chez les libraires. — Dès que votre nouvel écrit *(les Recherches)* aura paru, veuillez m'en envoyer un exemplaire. Vous ne sauriez croire avec quelle impatience j'attends cette nouvelle production de votre plume. »

Je reviens à mon histoire.

Le 28 mars, nouveau départ pour cinq semaines. Je partais cette fois avec notre amie alsacienne, notre Concorde, qui venait de faire une grave maladie, et à qui nous accordâmes d'aller passer quelque temps chez ses parents à Strasbourg. Elle prit avec elle, pour son

plaisir, mon petit Étienne qui n'avait alors que quatre 1827
ans et demi.

Ma femme m'écrivit, quelques jours après, qu'on attendait à Genève la visite de huit amies du midi de la France qui venaient visiter leurs frères dissidents de la Suisse ; et qu'on cherchait à les loger. Elle offrit l'hospitalité à cinq de ces sœurs. Combien de riches j'ai vus qui ne savaient comment recevoir deux personnes, et quelquefois une seule ! C'est que, n'étant pas habitués à se gêner, ils pensent la même chose de ceux qu'ils voudraient recevoir ; ils ne savent pas mettre un de leurs deux matelas sur le plancher pour donner l'autre à leur hôte ; et autres choses semblables.

J'écrivais de Bâle :

« Nouvelle visite et bon ouvrage. Il faut constamment aller raccommoder l'amour fraternel, que le diable dérange toujours pendant mes absences ; au moins chez plusieurs. Mais cela m'a entièrement réussi. »

Notre Concorde avait demandé de ma part à mon frère Bott, en passant par Colmar, de venir me voir à Bâle. Il arriva en effet ; et nous allâmes ensemble visiter quelques pasteurs du canton, à Liestall, Laufen, Sissach, Oltingen et Zyphen. Ces visites nous laissèrent de part et d'autre une douce impression ; parce que c'est en effet « une » chose bonne et agréable que les frères s'entretiennent » ensemble : » les préjugés se dissipent : les vues se complètent ou se rectifient : l'unité s'accroît. J'écrivais à ce sujet :

« Bott est fort pour exhorter *à agir*, *à faire* ; c'est comme toi, chère amie, qui sais si bien te vaincre ; — mais ton pauvre Ami, qui est à la fois si fatigué et d'une volonté si faible, parle toujours de grâce, d'amour et de repos ! Nous avons fini par dire que nous avions raison des deux côtés. »

En général je passais tous ces temps à prêcher, comme

1827 à sentir en quelque degré, la joie du salut. A Bâle, à Neufchatel, à Yverdon, à Aubonne, c'était là mon sujet favori; je revenais souvent aussi au psaume 107, qui faisait presque toujours sensation; puis à la vigilance, et à la confiance en l'amour de Dieu :

Ton cœur toujours le même
Jamais ne changera.

Cependant ces sentiments si doux continuaient de se dessiner sur un fond triste, abattu et souffrant, soit par suite d'une disposition naturelle, soit à cause des débats de Genève qui n'avaient point fini, et dont ma correspondance ne pouvait éviter de m'entretenir quelquefois.

Un autre objet qui m'occupait à cette époque, et qui le fit pendant quelques années, était le projet d'un séminaire pour des jeunes gens qui voudraient se consacrer au service de l'église de Dieu sans avoir passé par les écoles savantes. Mais la chose n'eut pas de suite.

C'est à mon retour de ce voyage que je publiai *Christianisme et Théologie*, dont j'ai mentionné plus haut la composition. J'ai dit comment cet ouvrage fut reçu. Pour ma propre part, il fait époque dans ma vie, comme l'ont fait plus tard mes *Recherches* sur la constitution de l'église, puis la réimpression des *Prophètes protestants*.

Je repartis, cinq jours après, pour une tournée que je dirigeai cette fois sur *Lucerne*. Voici quelques extraits de mes lettres :

« Lausanne, 13 mai. — Je loge chez notre cher Fivaz; et j'écris dans une chambre qui donne de loin sur le lac, et droit du côté de chez vous! Dès mon entrée chez lui, il a poussé un cri d'amitié et m'a dit, aussitôt, qu'il venait de lire mon dernier ouvrage; qu'il en avait reçu une profonde impression; et qu'il en bénissait Dieu pour lui-même et pour l'église.—

» Je suis arrivé dans un moment de crise pour la petite église de Lausanne : Fivaz a donné sa démission; et l'église a semblé vouloir se diviser; de manière qu'il a paru aux frères que mon arrivée à Lausanne, pour y

rester contre ma coutume tout le dimanche, était une direction de la providence de Dieu. — Cependant, à mon entrée dans la chapelle, un diacre a tiré Fivaz à part, et lui a dit qu'il fallait prendre garde : que je venais de publier un ouvrage qui contenait des hérésies (1). — Fivaz l'a rassuré. 1827

» Ce frère me dit aussi qu'on a refusé ici d'entrer dans une certaine entreprise religieuse qui leur avait envoyé déjà une quantité de règlements de comptes tout acquittés, — parce qu'on a cru y voir une spéculation... L'intrigue arrive rarement à de grands résultats.

» Berne, 18 mai. — J'ai tenu la réunion de l'église de Vevey. (On se souviendra que je parle toujours, dans ces cas-là, des églises dissidentes). Elles étaient toutes partagées, quant à moi, entre l'amour fraternel qu'elles me portaient comme à un chrétien, et une certaine froideur que leur inspiraient d'un côté le peu de cas que je faisais des questions ecclésiastiques, de l'autre des rapports défavorables qu'elles recevaient sur mon compte. Cette chère famille Durand, chez qui je loge, recommence toujours à m'aimer quand nous nous sommes vus quelques moments. Je fus réjoui moi-même pendant l'assemblée par ces mots :

Rends-moi ton joug plus facile ;
Et dans ton sein *cache moi !*

» Le lendemain je fis plusieurs visites. Dans l'une de ces visites, j'eus à annoncer le salut pendant le déjeûner, à trois âmes travaillées (2). »

Un digne frère de Vevey voulut m'accompagner pendant une heure ou deux pour s'expliquer avec moi sur quelques points : 1° sur ce que je donnais la cène, à Genève, dans quelques maisons particulières, à des personnes qui avaient été excommuniées du Bourg-de-Four. — Je lui dis que, croyant ces personnes chrétiennes, je

(1) Il parlait probablement de ce que j'avais dit, que des Arminiens comme Zinzendorf ou Wesley valaient mieux que certains Calvinistes antinomiens ; et que l'église romaine elle-même avait, quant à nous, protestants, quelques côtés où elle nous était supérieure.

(2) Je fais remarquer ce trait qui n'est jeté là qu'en passant ; et je répète l'observation, que, dans un temps de réveil, un évangéliste est constamment à l'ouvrage. En route, en voiture, en conversation avec des amis, ou autrement, il s'occupe ou on l'occupe sans relâche : c'était le cas alors. Heureux temps ! Cela produit plus que des sermons : « *C'est plus que de l'éloquence sacrée : c'est de la puissance religieuse.* »

1827 ne pouvais me lier à l'excommunication d'une église qui avait repoussé de son sein, pour quelques vues secondaires, quelques personnes d'ailleurs reconnues par elle-même comme très-pieuses et fidèles. Il ne put guère insister. — 2° Sur mes rapports avec mes collègues de Genève. Je lui dis que, dans le cas actuel, je ne pouvais parler d'eux en leur absence. — Le 3e point était un article de doctrine que je ne touchais jamais dans ma prédication, et sur lequel, puisqu'il n'était pas fondamental, je demandai permission d'avoir mes pensées libres.

Ces continuelles explications me fatiguaient indiciblement pendant ces quelques années : mais j'ai toujours estimé tout frère qui venait m'en demander de telles, au lieu de crier comme un aveugle contre un homme qu'il n'avait pas entendu. Ce dernier genre de péché inondait alors ces églises qui se prétendaient si bien disciplinées ! Et c'était leur manie même de discipline, qui les y conduisait sans qu'elles s'en doutassent !

Je fis sourire un jour mon ami Fivaz en lui disant que je ne pouvais plus voir sans une sorte de bouleversement un frère venir me prendre le bras tout doucement avec ces mots : « Cher frère, j'ai quelque chose à te dire. »

Quant à celui qui était venu me demander les explications que je viens de mentionner, il suivit, en cette occasion comme toujours, la ligne parfaite du devoir et de la charité : l'Esprit de Dieu fut avec nous, dans notre conversation ; et nous finîmes par chanter ensemble, quoique avec un peu de tristesse de ma part :

Encor quelques jours sur la terre
Encor quelque peu de misère,
Et vers mon Dieu mon âme se rendra, etc.

Il est vrai que je ne chantai guère que du bout des lèvres.

A Palézieux, je trouvai le cher et fidèle Vallouis, qui 1827
voyait un beau réveil dans son village. Mais aussi la fureur des ennemis en était presque venue à l'assassinat.

A Oron je trouvai mes collègues Monneron et Verrey. Ils me parlèrent de ma Défense des Fidèles qu'ils avaient trouvée rudement forte. Ils l'avaient appelée le *tonnerre imprimé.*

Puis à Lucens le cher Melet.

Je vous salue de loin, bien aimés frères que je viens de nommer, si vous êtes encore ici-bas! Bientôt nous nous reverrons dans un monde meilleur. — Le dernier de ces frères, n'étant pas marié, ne put me loger; et je soupai et couchai à l'auberge de ce village pour la somme de trois batz, soit quarante-cinq centimes. Je donne à dessein ces petits détails, pour apprendre à quelques jeunes collègues, et même à quelques vieux, que les missions coûteraient moins, en même temps qu'elles seraient peut-être meilleures, si nous prenions nos règles de conduite dans la bible plutôt que dans le pays des guinées, et si nous avions davantage le cœur au ciel. — Je ne me lasserai pas de le dire: le réveil est entaché d'antinomianisme, c'est-à-dire d'amour du monde, même chez ceux qui ne sont pas calvinistes; — addition, que je n'avais pas encore faite, mais qui est importante.

Le lendemain je fis quelques visites, et je tins quelques assemblées de trois ou quatre personnes à Payerne, à Corcelles et à Donatire; puis je couchai à Morat sans y connaître un seul ami. Soirée profondément triste. A peine pouvais-je prier.

« A Berne, diversité de vues croissante. Les uns ou les unes deviennent mystiques, d'autres ne veulent que l'église nationale, d'autres que la dissidence. Ces derniers sont étonnés de ma dernière brochure *(Christianisme et Théologie)*, mais l'approuvent pourtant. On s'y souvient

1827 d'un certain traité poétique et romanesque, où, pour dire « le pasteur nous a fait visite », on disait : « *l'homme de Dieu est venu jusqu'à nous ;* » et l'on pense que mes principes valent pourtant mieux que cela. Du reste on prétend aussi, et je l'accepte, que je joue dans l'église le rôle de Jérémie. J'ai dit quelquefois, et moins pompeusement, que j'y jouais le rôle d'un chien de garde. Mais j'espère que j'y fais pourtant autre chose encore. »

Je logeais quelquefois, à cette époque, chez un jeune couple très-zélé, et depuis lors très-connu. Ils étaient pleins de cette doctrine de la liberté chrétienne dont nous avons parlé au long et qui va très-bien aux âmes complètement dévouées. Mais gare l'abus !

Je passai une soirée avec quelques amis chrétiens, chez une parente de mon ancien préfet de Moutiers, à lire la première épître de Jean. C'était un peu à l'occasion de ma brochure. Il nous semblait que c'était la première fois que nous lisions cette épître, tant nous y trouvions de passages dont on cherche, dans notre cercle habituel, à affaiblir le sens naturel ! (« Celui qui est né de Dieu ne pèche point, etc. »)

Je ne me doutais guère, l'après-midi de ce jour, et pendant que nous étions en conversation avec les amis que je viens de mentionner, de ce qui se passait en ce moment à Genève. Les croisées du salon qui nous réunissait donnaient sur le midi ; et si nous ne pouvions, à trente lieues de distance, apercevoir l'horizon même de Genève, au moins nous apercevions celui du canton de Vaud, placé entre les deux pays ; il était rouge comme un vaste incendie ; puis violet et blafard à quelques places ; mais le rouge l'emportait. Nous pensions qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire ; mais c'était l'impression de la beauté qui dominait. On va voir ce que c'était.

Cependant je partis, le lundi, pour Lucerne. En chemin

je montai un moment sur une voiture qui charriait un 1827
ménage, une femme et des enfants, et je fis treize lieues ce jour-là ; je couchai sur la belle montagne de Bramegg, située à quatre lieues de Lucerne, où j'arrivai le lendemain de bonne heure, en vue des glaciers, du Righi et de l'aride Pilate.

J'y visitai plusieurs personnes, toutes catholiques romaines, dont quelques-unes très-cultivées. Mais je dois être réservé sur ce sujet ; et je me bornerai à dire que, là comme partout ailleurs, le nombre des catholiques-romains qui professent des principes protestants est surprenant. Je penche même à croire que, de tout temps, l'église romaine n'a pu se soutenir que par l'oppression et la compression des masses.

N'ayant pas de quoi m'occuper plus d'un jour à Lucerne, j'en repartis dès le lendemain de mon arrivée pour retourner à Berne, où je reçus, au milieu d'un cercle d'amis, deux lettres dont voici la première. Elle était de ma femme :

« Cher ami. Je crains que tu ne sois effrayé sur notre compte par la lettre d'Isabelle ; nous sommes tous en parfaite santé ; ton piano seul est comme perdu ; mais le reste des effets, quoique tout mouillés, renversés et couverts de boue, sont restés à la maison (tandis que chez beaucoup de gens les meubles voguaient sur le lac...) Bénissons le Seigneur. Tu pourras voir par quelle merveilleuse délivrance il nous a sauvé la vie... Ce désastre est arrivé le 20 mai. »

« Un immense incendie, dis-je à mes amis, a éclaté à Genève, et a dévasté ma maison comme plusieurs autres! » Je parlais ainsi parce que, cédant à l'impression des premières lignes, et ne faisant, comme de coutume, pour première lecture qu'une lecture trop rapide et superficielle, j'avais passé sans les remarquer sur les mots que j'ai placés plus haut en parenthèses. Comme il y a des centaines d'incendies pour une inondation, je ne voyais

1827 dans ces effets mouillés et renversés que ce qui arrive toujours aussi dans un grand incendie. Ce fut seulement la lecture de l'autre lettre plus détaillée, qui m'apprit qu'une trombe d'une durée et d'un volume presque inouïs était venue fondre sur une portion de Genève, ou plutôt du faubourg qu'habitaient MM. Malan, Guers et moi. On m'a raconté plus tard qu'on vit dans l'après-midi, contre le cours ordinaire et presque nécessaire des choses, des nuages noirs s'amonceler des points les plus opposés de l'horizon, marcher et converger sur Genève, et là éclater pendant près de trois quarts d'heure, non comme une trombe rapide et en colonne, ni comme une averse ordinaire, mais comme une pluie diluvienne, et comme si le ciel avait voulu se vider sur le quartier du Pré-l'Évêque, qui en fut tout particulièrement atteint. Par cette pluie seule et par le débordement des ruisseaux qu'elle causa, l'inondation prit toute la violence d'une rivière. Arrivant de la tranchée et des hauteurs de Chêne, courant sur la route à la hauteur de deux pieds, parce qu'elle n'avait pas le temps de s'étendre en largeur, l'eau abattait les murs sur son passage; et elle vint fondre sur les contrées basses qui bordaient le lac. Nos trois maisons, qui étaient contiguës au point qu'on pouvait se parler de l'une à l'autre, je veux dire celle de M. Malan, celle de M. Guers et la mienne, furent atteintes à tel point que M. Malan eut six pieds d'eau dans sa cuisine; un mur qui renfermait le jardin de M. Guers croula; et, dans ma maison, il pénétra de l'eau à la hauteur de trois pieds; au point que ce beau piano que j'avais apporté de Francfort, nagea paisiblement dans l'eau bourbeuse qui remplissait la chambre, s'y promena lentement et alla se replacer, la queue tournée, contre une porte. Ce désastre eut un caractère particulier de fureur, et présenta de grandes singularités. Dans plusieurs maisons quelques portes fer-

mées à clé furent ouvertes par l'eau, et le contenu des 1827
armoires vidé et transporté au loin; on vit d'autres portes, soulevées obliquement, passer par l'ouverture même qu'elles devaient fermer ; des tonneaux vides furent laissés dans quelques caves dont les tonneaux pleins furent enlevés, transportés dans le lac et de là dans le Rhône ; un canal de deux pieds de diamètre qui traversait sous terre notre jardin, creva par l'effort de l'eau qui s'y était engouffrée ; un pan de mur tout entier du jardin de M. Malan tomba dans le mien ; il y eut de son linge qui arriva chez moi, et du mien qui arriva chez lui, — symbole brusque et bien violent, pensa tout le monde, de l'union plus douce qui aurait dû régner entre nous.

On m'a raconté que l'eau qui venait fondre sur nos maisons semblait travailler avec rage à en creuser les fondations. — Au milieu de tout cela il y avait des scènes de famille singulières. Tous les miens s'étaient réfugiés au premier étage, lorsque, en descendant pour voir si on n'avait rien oublié, une amie trouva mon petit Ami dans la salle à manger, assis sur une croisée, contemplant avec calme, mais avec quelque stupeur, ce déluge inusité dans la chambre.

Oh ! mais qu'on me permette de citer ici un de ces exemples admirables et touchants du divin instinct que l'Éternel a placé chez les animaux ! Quand tout fut passé, quand on put, comme Noé après le déluge, sortir un peu, le lendemain, pour regarder autour de soi, on pensa tout-à-coup à une famille de lapins que nous avions dans une petite écurie placée dans le jardin. La porte de cette écurie avait été ouverte par l'eau. Ils sont perdus, pensa-t-on ; et sans le moindre doute... Pas du tout ! C'est avec un véritable attendrissement qu'on découvrit la jeune mère, avec toute sa famille, logées dans un nouveau nid, dans la crèche de cette écurie, placée à quatre pieds au-

1827 dessus du sol ! Voyant l'eau s'avancer dans ce lieu où jamais elle n'avait pénétré, cette admirable créature avait profité d'une saillie qui se trouvait à moitié hauteur, d'abord pour y transporter à la hâte un peu de paille, puis pour y porter un à un chacun de ses petits, dont pas un n'avait péri !...

« Grand Dieu ! Que tes œuvres sont belles ! »

Et que Pascal avait bien raison de dire en parlant de la vue simple et instinctive : « Plût à Dieu que nous pussions toujours nous conduire par là, plutôt que par la voie lente et si peu sûre du raisonnement !... » celle, par exemple, et par excellence, des Rationalistes !

Au milieu de la fureur de cet orage ma femme eut la belle pensée de chercher partout si elle ne verrait pas l'arc-en-ciel. Idée bien féminine et pleine de grâce ! Après coup un théologien lui dit pourtant à ce sujet : « Incrédule ! ».. Touchante incrédulité, dirai-je, au contraire, toute basée sur la foi ! Ha ! quand les vagues vous enveloppent, vous, vos enfants et vos amis, c'est croire que de regarder si le Seigneur ne vient pas vous rassurer par un signe ! Quand on cherche quelqu'un des yeux c'est preuve qu'on l'attend !

Je viens d'insinuer que, dans l'état de division où se trouvaient depuis si longtemps les deux églises indépendantes, soit qu'on les envisageât dans leurs rapports réciproques ou comme prises à part, l'arrivée de ce phénomène extraordinaire, fondant assez particulièrement sur nos trois maisons, et quelques jours seulement après l'apparition de ma dernière brochure, fut regardée par un grand nombre de personnes comme un jugement de Dieu. Il est impossible, dans des choses de ce genre, d'arriver à la démonstration ; mais la conscience et la foi ont leur logique à elles ; et il y a une certaine sensibilité

religieuse qui nous montre bien des choses que ne voit 1827
pas celui qui ferme les yeux. Quoi qu'il en soit du fait, si nous admettons qu'il y avait là ou un châtiment ou un avertissement, il est difficile de faire la part de chacun ; et j'avoue qu'ayant sincèrement cherché à prendre la mienne, je n'ai pu la trouver avec quelque précision. Sans doute la chose arriva en mon absence, et je n'y fus pas impliqué personnellement. Mais il est vrai aussi que les miens furent exposés, et que je fus atteint dans ma petite propriété : mon beau piano en particulier dut subir une réparation de dix livres sterling. — Laissons donc le Seigneur faire les parts : ou si nous voulons les faire, songeons à nos torts plutôt qu'à ceux de nos frères. « Ayez du *sel* en vous-même ; et la *paix* entre vous ; » — c'est-à-dire, ayez pour vous-mêmes le mordant, et pour les autres le pardon et le support.

Je viens de dire que mon piano parut abîmé ; et on le serait à moins. Il y eut là-dessus deux conclusions opposées. Une personne, particulièrement respectable et pieuse, de nos amies même, quoique plus amie encore d'un autre, dit à ce sujet : « Il paraît que Dieu ne veut pas qu'il ait de piano, puisqu'il le lui a ainsi détruit. » Une autre, une personne qu'on me dit habiter le fond de l'Écosse, et que, jusqu'à l'heure présente, je n'ai jamais connue, ayant appris ce désastre, envoya à une de ses connaissances de Genève cinq livres sterling pour réparation de ce piano ! Touchants rapports que ces relations anonymes ! Si ces lignes atteignent cette personne, je serais heureux qu'elle voulût bien se faire connaître à moi : elle doublerait ainsi son bienfait. En tout cas je la prie de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance. — Peut-être jouerons-nous un jour de la harpe l'un à côté de l'autre, dans la Jérusalem d'en haut ; et alors nous reparlerons de tout cela.

1837 Trois semaines après mon retour à Genève, revenait aussi dans sa patrie Félix Neff, qui quittait ses Hautes-Alpes avec l'espoir, mais un espoir trompeur, d'y retourner un jour. J'ignorais à cette époque tout son mérite. J'avais mené moi-même une vie trop active pour avoir eu le temps de rien lire de ses rapports et de ses lettres, que j'ai eu plus tard le bonheur de connaître et de publier, parce que je pensais dès-lors, comme je le fais encore, qu'il vaut mieux donner à lire, et travailler directement, que de tant lire soi-même ce que les autres font par tout le monde; ce qui est, selon moi, l'un des défauts saillants des chrétiens en nos jours.

Nous fûmes bientôt intimement unis, lui et moi, comme le peuvent savoir ceux qui ont lu ses lettres; et pendant quelque temps les deux églises dissidentes auraient bien voulu être débarrassées de nous: nous fûmes même un moment sur le point d'être excommuniés tous deux. — Ne trouvez pas mauvais, mes chers frères, si je rapporte un fait de ce genre: le tout était mêlé de bonnes intentions, et il y a de cela un quart de siècle. Mais il ne faudrait pas le nier non plus, parce qu'il me serait facile de prouver ce que j'avance. Nous faisions nos écoles: voilà tout.

Mes notes de cette époque me rappellent d'une manière plus particulière les quatre vies que j'ai dit que je menais de front; car au milieu de mes courses si pénibles, de ces débats douloureux des églises, de ma vie de famille qui avait aussi ses peines, et à côté d'un penchant physique à la mélancolie, j'éprouvais par moments, et depuis une année environ, des douceurs spirituelles bien grandes. On a vu comment je rendais justice à tout ce qui me paraissait bon chez notre frère Malan, et combien je vivais alors sur ses cantiques, comme sur ceux des Frères. J'en ai déjà cité plusieurs exemples: je retrouve

pour cette époque ces autres vers dont j'ignore l'auteur, 1827
mais qui respirent une grande onction :

Il ne faut que ton sang
Pour adoucir mes larmes !
Pour calme les alarmes
De mon cœur languissant
Il ne faut que ton sang !
Mais, pour qu'il me pénètre,
Je veux sans cesse mettre
Mon cœur comme un vaisseau
Sous ta croix, tendre Agneau !
Mon besoin te réclame :
Viens, Sauveur de mon âme,
Verser ton divin sang
Sur mon cœur languissant.

Le 27 juin nouveau départ. Oh ! le beau voyage ! C'est celui des Grisons. Je passai par Lausanne, Yverdon et Neufchatel pour me rendre au Locle, où Mlle Calame m'avait demandé de lui amener mon petit Ami, qu'elle voulait prendre dans son institut d'enfants pauvres ou orphelins. C'est ce que je fis. A Neufchatel j'entretins encore une assez nombreuse assemblée sur un de mes chapitres favoris de cette époque (2 Chroniques 20), puis je repartis avec mon enfant, en compagnie d'un frère allemand, pour le Val de Ruz, où ce frère nous quitta. Voici quelques mots de ma lettre à ce sujet :

« Neufchatel, 29 juin.... Le Locle est à cinq lieues d'ici, même en prenant la traverse par les montagnes. Nous ne partîmes, et à pied, qu'à trois heures de l'après-midi. Mon cher petit Ami était parfaitement serein. F... nous quitta à cinq heures avec de grosses larmes aux yeux ; et moi j'avais le cœur qui étouffait. Ma tristesse était augmentée par la perspective de monter, avec mon cher enfant que j'allais quitter, une suite de montagnes noires, au milieu d'un labyrinthe de sentiers, et de n'arriver avec lui qu'entre neuf et dix heures du soir, comme cela eut lieu effectivement. Heureusement qu'un frère vint nous accompagner jusqu'au

1827 haut de la montagne ; et j'en fus profondément reconnaissant. D'un autre côté il me tardait pourtant qu'il nous eût quittés pour pouvoir donner essor à la tristesse qui m'écrasait ; mais ses services nous furent d'une grande utilité. La montagne était toute droite ; et en fait de sentiers qui se croisaient, c'était une vraie dentelle. Nous perdîmes aussitôt le chemin indiqué : mais nous suivîmes la direction générale ; et à sept heures et demie notre guide put nous quitter sans trop d'inquiétude sur notre compte. Alors je dis à mon petit Ami d'aller quelques pas en avant ; je me jetai à genoux dans le bois, qui fut pour moi un Gethsémané ; et je demandai au Seigneur à grands cris du soulagement. Au bout d'un moment je rejoignis mon enfant : je m'assis et le pris dans mes bras ; et comme il me vit encore pleurer il commença aussi à le faire. Alors je lui recommandai d'aimer le Seigneur, de se repentir de ses péchés envers nous, et de nous pardonner les nôtres envers lui. Il m'assura qu'il se souvenait de nous tous avec tendresse, en exceptant néanmoins un seul de ses frères qui le chicanait trop. »

Nous nous remîmes en marche, comme Abraham et Isaac ! L'extrême souffrance que j'avais éprouvée à la pensée de mes voyages continuels et si longs me fit prendre soudain la résolution d'abréger celui-ci de huit à dix jours ; cette idée me rendit à son tour la joie comme à un enfant ; et nous arrivâmes heureusement, à neuf heures et demie du soir, chez notre chère demoiselle Calame.

Le lendemain je repartis pour Neufchatel, et allai coucher, le même jour encore, à Montmirail, en compagnie du missionnaire Paul Schaffter, mon ancien catéchumène. J'en repartis le lendemain à 4 heures du matin, encore accompagné pour une lieue de chemin par ce frère qui, comme la veille, me porta tout ce temps mon havre-sac. Je me détournai un peu de la route qui devait me conduire à Berne, afin de visiter un jeune pasteur et sa femme qu'on m'avait recommandés à Arberg, et qui me reçurent très-bien. J'écrivais à ce sujet à ma femme :

« Comme cette dernière me demandait beaucoup de tes nouvelles et

de celles de nos trois aînés, je lui demandai si elle les connaissait. — 1827
« Oh ! oui, me dit-elle, d'une voix douce, et continuant à coudre sans me regarder : Auguste, John, Ami. » — On ne peut se figurer la surprise et le plaisir que me causa, dans la bouche d'une étrangère, une pareille mémoire, à moi pauvre voyageur, regrettant toujours la maison ! Mémoire de femme ! pensai-je en moi-même. C'était une née Küpfer, que nous avions entrevue à Neufchatel, une amie de nos amies Sinner. »

A Berne nouvelles assemblées. Puis je reçus quelques lignes de l'aîné de mes enfants, alors âgé de douze ans. Je me permettrai, dès ce moment de mon histoire, de donner de temps en temps quelques extraits de ces lettres que je recevais de ma jeune famille : elles feront une diversion. Celle-ci était en allemand, parce que je tâchais de conserver à mes enfants cette belle langue qu'ils avaient apprise précédemment, mais qu'ils perdaient déjà un peu, comme on va le voir. Voici sa lettre avec ses fautes :

« Lieber Vater ! Seit einigen Tagen finde ich mich viel *geaendigert* ;... ich danke dem Herrn... dasz ich *die Psalter* lieber als vorher lese. Am 18ten Psalm, von dem 5ten verse bis an den 15ten war ich erschrocken ; ich meinte den Herrn in seinem Zorn zu sehn. Aber von dem 17ten an bis an den 19ten habe ich eine *Getræstnisz* gefunden... Wenn ich in dem Garten bin und Früchte nehmen will, so sagt mir mein *Gedachtniz* (1) : « August, August, was machst du, du sündigst, etc. »
« Ich bin dein theurer John. »

C'est-à-dire, en imitant un peu en français son mauvais allemand :

« Mon cher père. Depuis quelques jours je me trouve beaucoup *re-*
» *changé* : je vois que je prie beaucoup plus et plus volontiers que pré-
» cédemment ; je rends grâces au Seigneur de ce que je lis *les psautiers*
» avec plus de plaisir qu'auparavant. Au 18me psaume, depuis le verset
» 5 jusqu'au 15 j'ai été effrayé. Je croyais voir l'Eternel dans sa fureur.
» Mais depuis le 17 au 19me j'ai trouvé *un consolement*. Quand je suis

(1) Il voulait dire : *Gewissen* (souvenance, au lieu de conscience).

1827 » dans le jardin et que je veux prendre du fruit, *ma souvenance* (1) me » dit : « Auguste, Auguste, que fais-tu ? tu pèches ! Dieu, le Sauveur, te » voit. Et alors je lâche l'arbre aussitôt, et m'en vais. Quand je vais à » l'école je prie toujours le Seigneur qu'il bénisse mes leçons, etc. — » Je suis ton cher fils. »

Mon second fils essayait aussi de m'écrire :

« .... Le pauvre petit Ami est à présent au Locle, il doit bien s'ennuyer. Mes lapins et mon poulet sont bien. Dieu soit avec toi. »

Je le répète : si je communique quelques enfantillages de ce genre, c'est parce que moi-même si je lisais la biographie d'autrui, j'aimerais à y trouver des détails de ce genre. Ils rafraîchissent et délassent l'esprit, comme le fait toujours tout ce qui tient aux enfants. Et puis je suis bien aise de rappeler par là la règle que je m'étais imposée, de continuer, dans mes nombreux voyages, l'éducation de mes enfants au moyen d'une correspondance suivie avec eux. On comprend à plus forte raison que, de retour auprès d'eux, je redoublais encore de soins à leur égard. Je les tenais toujours près de moi, tout en les laissant se développer en liberté, mais sous mes yeux, autant que possible.

Ma femme de son côté, m'écrivait :

« On parle beaucoup de ta dernière brochure. M. N. (2) est fâché que tu attaques M. Malan d'une manière aussi publique (3) parce que dit-il, cela fait *du tort à la religion*. J'ai répondu que Paul ne craignait pas d'en faire à la religion quand il *résista en face à Pierre* devant les frères, parce qu'il ne marchait pas droit. »

De Berne je passai de nouveau par Oberhofen, en suivant la charmante petite chaussée qui borde le lac de

(1) Voyez la note précédente.

(2) Un pasteur pieux, mais qui craignait l'éclat.

(3) J'ai déjà dit que ce n'est nullement à lui seul que j'avais pensé en écrivant. Je pensais à moi, à lui, et à bien d'autres encore.

Thun au nord ; et j'allai même coucher encore ce jour-là, 1827
au haut du Beatenberg, auquel se rattache une légende mentionnée dans l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme* (t. 1, p. 390). C'est ici que commence le voyage le plus romantique que j'aie jamais fait ; mais j'en relègue les longs détails dans le *Supplément*, afin de ne pas enfler hors de proportion cette partie de mon histoire. Cette *Excursion dans les Grisons* forme un joli souvenir dans ma vie : je me borne à en donner ici une idée sommaire.

Du Beatenberg, déjà très-élevé, je redescendis à Meyringen. De là, par un orage qui joncha ma route de branches d'arbres, et même d'arbres entiers couchés en travers, je montai néanmoins jusqu'à Gadmen (4,000 pieds au-dessus de la mer), où ce ne sont plus que les ecclésiastiques qui tiennent auberge. Je passai dans la neige (4 juillet) à la suite d'un guide, le col de Susten (5,700 pieds). Ce col sauvage et peu fréquenté produit une profonde impression de solitude. En redescendant vers la vallée et le canton d'Ury, tout ce qui n'était pas Sibérie me frappait : « Eh ! des orties ! » m'écriai-je avec étonnement, aux premières que je vis. « Eh ! une poule ! — Eh ! une femme ! » — On ne voyait rien de tout cela par là-haut. —

Dès le bas de la vallée, je tournai brusquement à droite pour remonter la gorge sauvage des Schœllenen ; je passai le pont du Diable, et découvris avec admiration en sortant de cet enfer, le paradis de la vallée d'Urseren. Le même jour je montai encore l'Oberalp (6,000 pieds) d'abord dans des prairies tout émaillées de fleurs, puis dans la neige ; et je redescendis dans les Grisons pour coucher à Ruœras, où je trouvai mon hôte, le curé, jouant aux cartes avec le gendarme de l'endroit, — ce que je dis nullement pour blâmer le fait, mais seu-

1827 lement pour donner à mon récit un peu de couleur locale. Il y a dans les voyages en zigzag de M. Töpfer un joli morceau sur une scène de ce genre. *(Voy. à Venise, 8e journée.)* — De là, guidé, vers la fin d'une journée de treize lieues de marche, par une petite fille de huit ans qui me porta mon havresac et qui m'a laissé par son joli caquet, comme on le voit, un long souvenir, j'arrive à la Drinzermühle, puis à Coire, où je vois entre autres le professeur Kind. Je vais visiter les singuliers bains presque souterrains de Pfeffers. Le surlendemain je passe Tusis, la Via-Mala et le Splugen (6,700 pieds), encore couvert de neige. Harassé du hurlement des cataractes gonflées par les pluies de l'orage dont j'ai parlé plus haut, et de mes marches excessives, je contracte un assez grave échauffement d'entrailles. Mais, tandis qu'un de mes amis mourait à Genève des chaleurs de cet été, et que mes collègues tombaient malades par la même raison, je n'en continuai pas moins ma route, moitié à pied moitié dans de mauvaises charrettes. Un pharmacien me soigne pendant deux heures à Chiavenna (Clèves), et je vais coucher à Castasegna, dans un cabaret où les gens parlent encore plus mauvais italien que moi, et où les draps de lit sont couleur de boue! — Le 19 je me repose chez un collègue à Bondo, couché sur des bancs de bois parce que je ne pouvais supporter d'être assis. J'y prends une potion que m'avait donnée mon samaritain de Chiavenna; et le lendemain je refais treize fortes lieues à pied en passant le Septimer (7,000 pieds), encore dans la neige. J'arrive par Stalla à Lenz, centre des Grisons, où je passe une délicieuse soirée; charmante auberge, proprette et honnête, dont la vaisselle portait les lettres B A I, initiales de mes noms et de ceux de tous mes meilleurs amis et amies. A quoi l'on s'accroche dans la solitude et dans l'étranger!

Après être repassé par Coire et Stein, je trouve Wild- 1827
haus, joli village alpestre, lieu de naissance de Zwingli (3,400 pieds). Nouvelle visite à Raperswyl et à Ganten. Puis Zurich, Morgenthal, Berne, Payerne; et soirée ravissante à Lausanne chez mon ami Fivaz, dans sa jolie maison située hors de ville, en vue du magnifique lac Léman. La soirée était splendide; et je n'avais qu'une exclamation : « Quelle douceur ! oh ! quelle douceur dans tout ce paysage !... » La grandeur même y était douce; l'horizon lointain; toutes les formes et les couleurs enchanteresses, en comparaison des sauvages horreurs que je venais de parcourir. « Quelle vie douce vous menez » (écrivais-je déjà du centre des Grisons), gens de la » plaine ! Non, beau lac de Genève ! Tu ne sais pas te » fâcher. Vos tempêtes sont plus gracieuses que le plus » beau des jours de ces contrées; — comme la colère » d'une femme douce et honnête est plus belle que ne » seraient les caresses d'un ours ! »

Je passai donc là une de ces soirées dont on se souvient à jamais, et dont mon cher collègue, actuellement établi aux États-Unis, vient de me rappeler lui-même le souvenir. Je me mis tous ces jours à chanter avec un redoublement de joie :

Heureux le temps qu'on passe
A chanter sous la croix
Du Dieu d'amour la grâce,
Du cœur et de la voix.

Le 25 juillet retour à Genève par le bateau à vapeur, sur lequel j'écrivis un journal rempli d'actions de grâces.

Voilà donc un beau voyage. — Eh bien ! quoique sous un tout autre rapport, le prochain va être encore bien plus beau et plus heureux : c'est celui que je désigne par ces trois mots qui vont s'expliquer : *L'Évangile est vrai :* — *Grande-duchesse de Mecklenburg* : — *Trois curés.*

1827 Je pense qu'il n'est pas nécessaire de rappeler la raison qui m'obligeait à faire alors de si fréquents voyages? J'ai dit que je m'étais engagé auprès de la Société continentale d'Écosse à voyager six mois de l'année. Or il convenait bien mieux, soit pour l'éducation de mes enfants, soit surtout pour le besoin de mon cœur, que je fisse des voyages plus fréquents et plus courts, que si je m'étais éloigné de ma famille en une fois ou deux, pour un temps plus long. Ce plan multipliait les voyages il est vrai; mais on a pu voir que je voyagais avec une économie qui est rarement surpassée par les plus pauvres; et par conséquent la fréquence de mes voyages n'augmentait pas mes dépenses dans la même proportion. Reste le fait qu'on me revoyait souvent dans le même endroit. Mais comme j'étais généralement bien accueilli des frères, j'ose croire que, par la bénédiction de Dieu, ce n'était pas un mal. Envoyez-en de meilleurs, je ne demande pas mieux! Mais il nous faut des missionnaires. *Delenda Carthago.*

Quoi qu'il en soit, voilà comment je passai les dix-huit mois qui nous occupent, et comment, en particulier, trois semaines après mon retour des Grisons, je repartis pour le bienheureux voyage que je viens d'annoncer.

Celui-ci s'ouvre par deux de ces anecdotes dont la vie d'un missionnaire est semée. Je les tire d'une lettre du 15 août, adressée à ma femme:

« Je t'écris dans un cabaret du canton de Vaud (Echallens), où je prends du lait parmi une troupe de buveurs, qui ne boivent pas du lait. J'ai fait route avec deux militaires auprès desquels je ne trouvais pas d'abord beaucoup d'entrée. Cependant l'un d'eux vient de me prier de lui prêter mon Nouveau Testament que j'étais occupé à lire; je me mets alors à t'écrire, pendant que lui, il se met à lire avec son camarade à haute voix, dans la simplicité militaire, ce livre qui lui est tout nouveau et qu'il admire. Les autres sont un peu étonnés — étonnés, dans un pays qui se prétend chrétien! — et moi je me hâte, pendant qu'il lit encore,

de lui donner une recommandation pour Monod, de Paris, où il va. — Il 1827
s'interrompt à tout moment pour dire : « Ah le beau livre ! » Puis il me dit qu'il y a, à Paris, dans son régiment, un homme qui a aussi notre religion, et qui est si sage et si heureux ! etc. » —

Plus loin je disais quelques mots du Roveray, petit hameau près d'Aubonne :

« ..... On a fait venir d'une maison voisine une chère jeune sœur, très-malade. Nous parlâmes un moment ensemble ; puis je partis. Quoique cette sœur ne se fût pas encore beaucoup avancée, j'avais pourtant un demi désir de la prier de m'accompagner quelques pas ; mais je n'osais pas, et je m'en allai ainsi. Cependant, comme elle m'avait dit, par manière d'adieu, quelques paroles que je n'entendis pas bien, mais qui finissaient par *carreaux de drogues aromatiques* (Cantique 5, 13), je reconnus là aussitôt quelques mots du cantique des cantiques ; et je pensai qu'une personne qui citait ce livre sans prétentions et comme exprimant ses sentiments réels pouvait bien être très-pieuse. « Ah ! tu y vas de ce train », me dis-je en moi-même, il faut que je te parle ! Je ralentis donc le pas, et je me retournai à demi ; mais j'allais pourtant repartir, quand je crus m'apercevoir, comme elle me l'avoua ensuite, qu'elle avait eu le même désir que moi. J'allai donc à elle ; elle consentit à faire avec moi un bout de chemin ; et je découvris que cette âme vivait dans une profonde communion avec le Seigneur. Son corps même semble avoir souffert des impressions qu'elle a reçues de l'amour ou de la grandeur de Dieu. Cependant lorsque je lui dis que j'étais souvent enclin à demander au Seigneur ces joies élevées dont elle paraissait jouir, elle me dit, à mon grand étonnement : « Ah ! *je m'en garderais bien !* Je préfère la paix et la soumission, etc. » — Cette chère sœur eut la bonté de m'accompagner pendant près de trois quarts d'heure ; ce qui fut pour moi une grande bénédiction. »

Qu'êtes-vous devenue, chère amie ? Probablement entrée depuis longtemps dans le repos éternel !

Peut-être le lecteur se rappelle-t-il, à l'occasion de ce petit trait, cette autre histoire de la robe verte, que j'ai rapportée à la fin du liv. X (t. 1, p. 372) et les réflexions que je faisais sur le zèle de cette heureuse époque.

Je retourne à mon voyage.

1827 A Morges, je fis la connaissance de mon collègue, M. le pasteur Pilet, depuis quelques années professeur à l'école de théologie de Genève ; puis, je me rendis à Lausanne et à Echallens, au village de Pailly, à Neufchatel, à Montmirail et à Berne. De là dans le beau village de Langnau, où j'allai visiter quelques pasteurs anabaptistes. Ces hommes sont en général des hommes pieux, qui n'entendent rien aux secrets de l'art oratoire, et qui se bornent, pauvres hères, à gagner leur vie, comme saint Paul, du travail de leurs mains. Mais ils font du bien ; et s'il leur manque réellement quelque chose, ce n'est pas la rhétorique, le grec et le latin, que le grand Neff ne connaissait pas non plus, mais cette piété et cette connaissance des Écritures que peut et devrait acquérir tout vrai chrétien.

Voici ce que j'écrivais au sujet de cette visite :

« Lundi matin je suis parti à sept heures tout doucement, et arrivé à Langnau où je me proposais de visiter des anabaptistes dont on m'avait parlé, depuis quelques années. J'allai d'abord chez un de leurs anciens qui demeurait à demi lieue de là dans un vallon isolé. Cette distance et ma fatigue me rendaient déjà cette visite pénible, comme l'était pour moi de plus en plus toute nouvelle connaissance à faire. Eh ! chrétiens sédentaires ! Que vous savez peu ce que c'est que le travail d'un évangéliste qui parcourt des pays sans réveil ! Nous vous donnons, dans nos rapports, les fruits et les découvertes réjouissantes : mais que de dégouts il faut éprouver avant d'en venir là ! Enfin, me disais-je, si je trouve un bon frère cela me dédommagera de ma peine. » Après bien des informations je fus conduit à une mauvaise baraque où je vis un vieillard tout occupé à raccommoder un vieux râteau : c'était là mon ancien. Ce pauvre sire ne pouvait seulement, n'eût-ce été que par honnêteté, se

retourner vers moi pour me parler ; et malgré tout ce que 1827
je lui disais il continuait d'être absorbé sur son misérable ouvrage. Je restai avec lui une demi heure : il m'indiqua, à une lieue de là, un autre anabaptiste qui me comprendrait mieux, me dit-il, et que j'aurais par conséquent plus de plaisir à voir. En effet, lorsque, à la mort spirituelle il se joint encore la difficulté de se comprendre quant à la langue, c'est double ennui : on ne peut pas seulement se gronder comme il faut. — Il ne comprenait pas le haut allemand.

« Je m'en allai donc tout triste ; et si triste que cet abattement même m'apprit à être content d'avoir fait cette visite ; car elle me montra vivement le profond besoin qu'ont ces églises, comme toute la chrétienté, de missionnaires fidèles qui les visitent pour les ranimer.

« J'allai donc chez cet autre ancien, Christian G..., au Gibel, au-delà de Langnau. Celui-là était meilleur : il était même plus que meilleur, il était bon. Son premier abord fut un peu méfiant, parce que, peu auparavant, on avait vu passer ici deux faux-frères : mais nous nous entendîmes pourtant bientôt ; et il finit par m'offrir le logement. J'avais bien peur, étant en été, de ces lits où l'on n'a pour toute couverture, que d'énormes duvets ; mais j'acceptai pourtant ; et je bénis Dieu de cette visite. Ce G... est un homme d'une soixantaine d'années, très-humble, fortement sous la loi, c'est-à-dire plus occupé de l'idée de nos devoirs que de la rédemption, comme le sont tous les anabaptistes, mais qui me disait continuellement que mes discours lui faisaient, sous ce rapport, beaucoup de bien. Il me mena chez d'autres anciens, presque morts dans la foi, chez lesquels je tâchai de secouer le pharisien, en m'efforçant de ranimer leurs cœurs par l'évangile de Jésus et la confiance en lui. Nous priâmes ensemble.

1827 « Au sortir de là, entre sept et huit du soir, nous rencontrâmes deux autres anabaptistes, dont l'un était mon premier vieux, qui avait eu des remords de m'avoir si mal reçu. Nous restâmes deux heures ensemble ; et j'eus la grâce de pouvoir les satisfaire sur chacune de leurs objections légales. Ils étaient réellement bien aises d'être battus ; et j'attends de cette visite quelque bénédiction. Ils firent plusieurs fois des exclamations de joie à l'explication que je leur fis d'une portion de l'épître aux Galates.

« Cependant je les quittai ce matin avec assez de tristesse, d'une tristesse qui peut-être provenait de fatigue. Encore une fois, ce n'est pas bien difficile de prêcher devant un auditoire qui vous aime et vous comprend d'avance, un auditoire comme ceux de vos deux églises dissidentes de Genève ; ce n'est pas un travail, ce n'est qu'un doux plaisir. Mais combattre des préjugés, attaquer de vieilles erreurs accréditées, soutenir une masse qui veut tomber, ou, pour tout dire en un mot et parler sans figure, faire le métier de missionnaire, c'est bien une autre affaire. Aussi retrouvais-je ma vocation bien pénible.

« Ce bon frère G. m'a accompagné une demi-heure : il était docile comme un enfant ; et je lui ai laissé une recommandation écrite pour les frères de Berne. Ah ! quand je comparais à ces anabaptistes, ou à presque tout ce que je vois ailleurs, le beau réveil de notre Suisse française, je m'écriais en moi-même : « Ma chère Genève ! Pourquoi faut-il que je te quitte si souvent ! » — Mais ces sentiments m'ont bientôt poussé à d'ardentes prières, puis, tout en faisant chemin, à une lecture non-interrompue de la sainte parole, comme je n'en avais pas fait depuis longtemps ; et enfin je me suis senti de nouveau saisi d'un tel esprit de prière, et d'un tel avant-goût d'une conversion totale qu'il ne s'en fallait pas beaucoup que je

ne me retrouvasse dans la position par où j'avais passé 1827
sur le bateau à vapeur en octobre dernier.

« En même temps le Seigneur bénit mon voyage quant aux circonstances extérieures; car, à la lettre, il ne pleut que quand je suis dans les maisons; et les chemins n'ont ni boue ni poussière.

Autre bonté de Dieu. Comme je m'aperçus que j'étais suivi d'une voiture, il me venait à l'idée de demander à Dieu de m'y faire trouver place; mais je repoussai aussitôt cette pensée comme trop peu importante; et je m'écriai : « Non, mon Dieu ! Ton baptême ! Ton baptême ! » — En même temps la voiture m'atteignit; et je n'eus qu'un mot à dire pour qu'elle me prît et me fît faire deux lieues et demie, moyennant une bagatelle.

« Ici, d'où je date, je retrouve un curé, un cher enfant de Dieu. Mais quelle glace pendant la première demi heure ! Et ce n'est pas étonnant : ces gens ne peuvent deviner d'abord qui ils ont devant eux : et il n'y a pas encore chez eux le feu d'un réveil... Ce sont ces premiers moments qui sont pénibles. Mon curé me confirme ce qu'on m'a déjà dit, c'est que je trouverai demain dans un couvent, à une lieue d'ici, un jeune homme très-bien disposé.

« *Lucerne*, 22 août 27.

« Le curé d'hier est devenu toujours plus ouvert avec moi. C'est un catholique bien décidé, mais de ceux qui donnent à leurs cérémonies et à leurs doctrines d'autres significations que celles que nous leur donnons. Il m'a fait souper et loger chez lui. C'est un homme d'une profonde piété.

« Ce matin j'ai passé par un couvent, où j'ai visité le jeune religieux dont j'ai parlé tout-à-l'heure. Il est en effet parfaitement bien disposé, et m'a très-bien reçu. »

1827 « J'ai été chez le pasteur protestant de cette ville, qui est pieux. Il m'a dit sur le Catholicisme de ce canton des choses réjouissantes dont je vois la confirmation à chaque pas. J'ai fait, cet après-midi, quatre autres visites, toutes chez des professeurs, ou moines, ou pasteurs catholiques, et toutes quatre très-intéressantes ; une chez le père Girard en particulier. »

De Lucerne je me rendis à Zurich, où je fis l'heureuse expérience dont voici le récit, mêlé à quelques autres détails qui me semblent propres à intéresser :

Zurich, samedi, 25 août.

« On m'a suggéré ici l'idée de demander la chaire française ! J'ai donc été hier chez le pasteur français, qui se donne lui-même pour rationaliste. Sans même que je me fusse encore nommé, il m'offrit sa chaire. Mais je lui dis qu'avant d'accepter je devais peut-être lui faire connaître mon nom, parce qu'après l'avoir connu il pourrait avoir du scrupule ; et je me nommai. Alors il ouvrit de grands yeux... « Ah ! si c'est ce M. Bost (il employa même, Dieu sait dans quel sens, l'expression de fameux), il faut que je demande permission. » — Or celui qui doit donner la permission est à la fois président du conseil ecclésiastique et, je crois, premier magistrat de la ville. Il me promit réponse pour l'après-midi. — Toutes les personnes à qui j'en parlai me dirent que si l'on m'accordait la chaire, il faudrait convenir que c'était une volonté de Dieu bien prononcée. Je me rappelais en effet tout ce que j'avais dit de mal de Zurich et de son rationalisme, soit dans ma Genève religieuse, soit dans mon procès : en outre je suis dissident et cassé : que de flétrissures ! Cependant hier après-midi le pasteur français m'a dit que la chose ne souffrait aucune difficulté ! — Sans doute cette largeur exceptionnelle provient en partie de curiosité, en partie peut-être aussi de quelques prétentions

à la tolérance. Le pasteur ajouta que le président du 1827
clergé se rendrait au service. Oh ! chers amis de Genève vous n'êtes plus à temps de prier d'avance pour cette affaire : mais j'ai la confiance que Dieu prévoit les prières que vous ferez sans doute après coup pour que Dieu m'ait assisté; et qu'il y aura égard. Je vais, malgré moi, donner demain dans cette ville un des premiers échantillons de la manière dont prêchent ceux qu'on appelle méthodistes : combien on va juger facilement du tout par cette seule heure ! Que Dieu me donne sagesse, douceur et force ! Je prendrai pour sujet la régénération.....

» Je suis allé cet après-midi voir un cher ministre évangélique, précepteur chez la grande-duchesse de Mecklenbourg : il m'a dit que cette dernière était une vraie chrétienne, qu'elle se proposait aussi de venir demain à la prédication française, et qu'elle voulait faire ma connaissance. Nous sommes alors descendus chez elle. Quelle n'a pas été ma surprise en apprenant qu'elle était sœur de ce landgrave de Hesse-Hombourg qui, lors de ma mission d'Offenbach, me reçut pour quelques semaines à Fréderichsdorf (t. 1, p. 336) (1). Elle m'a beaucoup parlé de Savary, et avec estime : elle est en effet chrétienne prononcée et instruite : de sorte que nous fûmes très-bien ensemble. Elle m'a dit qu'elle écrirait à son frère que nous nous sommes vus : et je l'ai priée d'ajouter à sa lettre mes remerciements pour l'hospitalité dont nous avions joui dans ses états.

» Mais que m'a-t-elle dit du rationalisme d'Allemagne! Elle a entendu elle-même, il n'y a pas longtemps, en Saxe,

(1) Et si ma surprise fut grande à cette époque, quels n'auraient pas été nos sentiments de part et d'autre quand nous aurions prévu l'avenir ! Car j'avais devant moi la belle-mère de la future duchesse d'Orléans, alors bien jeune, qui, plus tard, a bien voulu me recevoir aux Tuileries et me dire même qu'elle se rappelait ma visite et ma prédication de cette époque. Mémoire de princes.

1827 un prédicateur dire, en chaire, à l'occasion du sacrifice d'Isaac, qu'Abraham était *un des premiers fanatiques* mentionnés dans l'histoire. Je lui ai fait répéter l'expression : et elle m'a dit qu'elle avait de la peine à en croire ses souvenirs; mais qu'elle avait entendu l'expression de ses propres oreilles. — (Ce sont de ces découvertes que la *Revue* de Strasbourg vient réchauffer en France! Pauvres savants!)

» La grande-duchesse comprend très-clairement que le Christianisme fait la guerre au monde, et que c'est pour cela que le monde le hait. Elle avait l'air de dire que tous ces gouvernements qui s'opposent tant à la prédication de la vérité savent bien ce qu'ils font, mais qu'ils ne veulent pas de la lumière. »

Ici je quitte ma lettre d'alors pour raconter d'après mes souvenirs la partie de notre conversation qui m'a laissé l'impression la plus profonde. C'est lorsque nous en vînmes au point si difficile du pouvoir de la grâce, ou plutôt du degré de ce pouvoir, pour la destruction du péché et des efforts que nous avons ou n'avons pas à faire pour le combattre. Outre madame la grande-duchesse, le précepteur dont j'ai parlé, et moi-même, il y avait là encore un autre ecclésiastique, également évangélique. Ces messieurs soutenaient tous deux, je crois, l'espèce d'antinomianisme que j'ai pu appeler chrétien, (t. 1, p. 383). L'un d'eux disait que nous n'avions qu'à nous appuyer fortement et avec pleine confiance sur la grâce, et que cette grâce opèrera toujours d'elle-même la sanctification. — *Ja wann?* (oui, mais quand?) répondis-je avec une sorte de chagrin, et peu satisfait de la théorie, quelque belle qu'elle fût. *Ja wann?* reprit la grande-duchesse, en répétant ces deux mots sur le même ton que j'avais mis à les prononcer; comme cela arrive volontiers lorsqu'un tiers exprime notre propre pensée. On comprend

que j'eus du plaisir à trouver quelqu'un qui fût avec moi 1827
en si parfait accord.

Hélas ! Depuis cette époque je ne suis pas plus avancé qu'alors sur ce point si important. Sans inquiétude quant au pardon de mes péchés, je ne suis pourtant satisfait d'aucune théorie sur cette grande question du complet affranchissement du péché qui, d'après l'Écriture, devrait avoir lieu dans tout croyant, et qui me semble évidemment avoir eu lieu dans plusieurs. Mais j'incline à penser que toute cette difficulté s'explique par une considération : on peut être chrétien à différents degrés. Il se peut, en outre, que l'un soit sanctifié sur un point et l'autre sur un autre, de sorte que, là encore, on retrouverait dans l'église une diversité de dons, qui explique bien des choses.

En tout cas c'est avec un sentiment très-doux que je me souviens de l'entretien que je viens de rapporter.

Ma lettre ajoutait :

« J'ai eu ce soir une assez longue conversation avec le pasteur français. J'ai déjà dit qu'il est rationaliste prononcé. De temps en temps il se contenait à cet égard ; puis ensuite il s'avançait de nouveau. Il m'a dit entre autres qu'il ne croyait pas que les deux premiers chapitres de Luc fussent ni de cet auteur, ni vrais (la naissance miraculeuse de Christ) etc., etc. (1) J'ai élevé mon âme à Dieu pour lui parler avec sagesse : et je crois avoir un peu atteint sa conscience : j'argumentais simplement d'après le Nouveau Testament, dont je lui lus quelques endroits détachés, pour lui faire sentir l'esprit divin qui

(1) C'est encore la Revue de Strasbourg. — Quand les rédacteurs de ce triste journal nous diront ce qu'ils croient de l'évangile, si toutefois ils en croient encore quelque chose, et quand ils nous l'auront dit clairement, positivement et sans équivoque, je rétracterai l'expression de *déistes* par laquelle je les signale à l'Eglise : jusque-là je la maintiens. Mais je serais surpris qu'ils la repoussassent. Ils ont la chose : ce serait indigne de leur franchise, quelquefois assez violente, de vouloir garder le nom de chrétiens. Jésus a dit de ses apôtres : « Qui vous rejette *me rejette.* »

1827 régnait dans ce livre ; et alors j'ai été béni pour moi-même.

« Adieu ! Continuez de prier pour moi, non seulement par amitié (ces prières deviennent bientôt peu de chose) mais dans l'intérêt du règne de Dieu, et pour qu'il veuille me bénir, de grâces profondes et spirituelles, à la gloire de son nom. »

Ma prédication se passa heureusement. J'avais parmi mes auditeurs, outre ceux que j'ai déjà mentionnés, le président de la diète ; et j'appris qu'après le service il avait dit « que si je demandais de nouveau à prêcher, on ne pouvait raisonnablement me le refuser. » De sorte qu'à cette époque où, par le fait, toutes les chaires de Genève, nationales et dissidentes, m'étaient comme interdites, celles du rationalisme, à Zurich, puis peu après à Saint-Gall, m'étaient ou offertes ou accordées !

Mais l'évènement de cette même journée, pour moi de beaucoup le plus important, m'était réservé pour la soirée : car c'est dans cette soirée que disparurent, pour ne plus reparaître depuis, les derniers restes de ces doutes sur la vérité et la réalité des faits évangéliques qui m'avaient affligé depuis si longtemps. Et la chose vint très-simplement. Trois dames françaises me prièrent, dans l'après-midi, de leur adresser le soir, dans leur langue, encore quelques paroles d'exhortations. — Fatigué, comme je l'étais toutes ces années, de toujours donner, toujours prêcher, toujours enseigner, et de me mettre à parler à heure fixe, comme on fait jouer une boîte à musique, je me dis en moi-même : « Ce soir nous ne parlerons pas de dogme : je veux prendre de l'historique. » Je pris en conséquence le livre des Actes ; et me mis simplement à lire, comme on fait une lecture en société, n'interrompant ma lecture que quand le cœur me le disait, et reprenant ensuite. Or c'est pendant cette heureuse lecture que

pénétra dans mon cœur d'une manière efficace et déci- 1827
sive cet argument que j'avais pourtant entendu faire cent fois, qui me paraissait juste chaque fois que j'y revenais, et qui néanmoins perdait toujours de nouveau sa force concluante, l'argument, veux-je dire, qui établit que les auteurs du Nouveau Testament n'ont pu ni se faire illusion ni mentir sur les faits qu'ils attestent. — D'où vient qu'une même idée agit si différemment sur le même homme à différents moments? Ah! combien ce fait nous montre sensiblement la vérité de cette doctrine que, dans les choses divines, notre intelligence est infiniment plus faible que nous ne le pensons, que dis-je? qu'elle est fondamentalement faussée!... Je dirais volontiers, si j'osais employer cette expression familière, qu'elle fait vis sans fin; ou bien, pour mieux exprimer encore ma pensée, que l'entrée du péché dans le monde a frappé l'homme, les plus grands génies aussi bien que les autres, d'une folie partielle, mais d'une vraie folie, dans tout ce qui concerne nos rapports avec Dieu, et que cette folie ne se guérit que par une action venant exclusivement de Dieu, vu qu'un fou est incapable de se guérir par son propre raisonnement.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est alors seulement que je fus frappé d'une manière décisive du caractère de parfaite *véracité* que portent les récits de l'évangile: ma conviction jaillit des faits rapportés dans les quatre premiers chapitres du livre que nous lisions. Cet homme, impotent des jambes depuis sa naissance, et plein de joie sur sa guérison; ce mot surtout « marchant, *sautant* et louant Dieu »; ce mouvement si naturel d'un homme qui ne peut s'en croire lui-même de sa guérison, qui cherche à la vérifier, et qui, pour cela, à la marche ajoute encore le saut, — voilà, je le répète, qui me frappa pour jamais dans cette heureuse soirée, comme

1827 étant le langage de témoins oculaires et véridiques, de gens qui, en parlant de la vie éternelle, nous disent : « Elle s'est faite chair ; nous l'avons vue, contemplée de nos yeux, et touchée de nos mains ! »

Cette pleine persuasion de la parfaite vérité historique du Nouveau Testament, et par conséquent de l'Ancien, auquel le Nouveau rend témoignage, était pour moi si nouvelle, que le lendemain matin, dès mon réveil, je me mis à vérifier si j'étais encore convaincu, et si le doute ne revenait pas. Je cherchai partout dans mon esprit s'il n'y avait pas quelque réponse à faire à l'argument d'hier soir : j'essayais de douter : mais cela n'allait plus : j'étais pris. *L'évangile est vrai*, m'écriai-je dès-lors pendant tout le reste de mon voyage ; et c'est cette même conviction qui, depuis cette époque, vient me soutenir toutes les fois qu'il se présente à mon esprit quelqu'une des difficultés écrasantes que le christianisme, j'en conviens, présente à notre foi.

Le lecteur comprend maintenant pourquoi j'ai parlé de ce voyage comme du plus heureux de ceux que j'aie faits. Zurich, cette soirée du 26 août, et la petite chambre où tout cela se passait (et que je ne saurais pourtant plus retrouver !), tout cela restera à jamais profondément empreint dans mon souvenir. — Aussi, le lendemain, partant à pied, à six heures du matin, le parapluie ouvert, par la pluie et la boue, glissant à chaque pas, je chantais également cantique sur cantique d'un cœur joyeux, comme le porte ma lettre de ce jour, à laquelle je reviens :

« Au milieu d'une pluie continuelle, je rencontrai quelques calèches où les gens étaient tapis et tout transis derrière leurs rideaux de cuir, probablement fort étonnés de m'entendre chanter sur la route, comme un homme parfaitement heureux :

« Si l'on me demandait quelle est mon espérance », 1827

ou bien :

« Si quelquefois Satan mes péchés me reproche. »

et autres cantiques semblables. »

Toutes mes lettres de ces jours se ressentaient de cette joie. Voici ce que j'écrivais encore à la même date :

« Dutwyl, village entre Zurich et Saint-Gall. Lundi, 27 août.

» Je suis parti cette fois avec une pluie battante. Oh ! qu'il faisait déjà froid et un air d'automne, tous ces jours ! Et que j'aurais voulu, ce matin, au lieu de partir entre cinq et six par ce froid-là, me trouver tranquillement auprès de toi et dans nos petites chambres chaudes ! Mais qu'est-ce pourtant que ces légères peines au prix des nouvelles grâces que le Seigneur a bien voulu me faire !.... »

Deux jours plus tard :

« N..., près du lac de Constance. Mercredi, 29 août, après midi.

« .... Oh ! les doux moments que je viens de passer avec trois chers frères, pasteurs dans l'église romaine (je n'aime pas à dire curés ; car ils n'ont rien du curé ordinaire). Nous avons chanté ensemble l'amour de notre Sauveur ; et c'était une chose magnifique que d'entendre ces trois belles voix d'homme chantant de si grand cœur les compassions de notre grand ami ! Je t'en écris, une heure après, dans un profond attendrissement. L'un des cantiques, tous allemands, que nous chantions portait ces mots : « Quand tous te deviendraient infidèles, moi je te resterais attaché ; afin qu'il ne fût pas dit qu'il n'y eût pour toi plus d'amour sur cette terre. Oh ! ton fidèle amour finira par l'emporter ; car à la longue on ne peut lui résister ; il faut qu'on tombe à tes genoux ! etc. »

» C'est plus beau qu'une dissertation, n'est-ce pas ? plus beau surtout que le savant rationalisme.

1827 » Mais j'oubliais de dire comment j'étais arrivé à ces trois curés. On m'avait parlé d'un premier, chez qui je me présentai, et qui me reçut comme un frère. Au bout d'un moment il me conduisit chez un second; et ces deux chez un troisième, où je couchai, et où nous dînâmes ensemble. Quand, au moment de partir, je cherchai mon petit havresac, il était déjà sur les épaules d'un jeune garçon; et comme je demandais à le porter moi-même, ces amis me dirent: « Croyez-vous que lorsque Paul allait visiter les frères, on lui laissât porter son bagage? »

Que de réflexions font naître ces paroles de deux curés catholiques-romains adressées à un missionnaire protestant!.... Donnez-nous donc des missionnaires!

Et maintenant l'on voit pourquoi j'ai désigné ce voyage remarquable par les trois mots indiqués plus haut.

Mais le récit de ce voyage s'est bien allongé: j'en abrègerai d'autant plus le reste. De chez ces curés je me rendis de nouveau à Saint-Gall et à Appenzell; puis je retournai à Saint-Gall, pour y prêcher le dimanche, 31 août. — De là, visite à Hérisau, où je fis la connaissance de quelques amis avec qui je me liai plus particulièrement, et dont je reçus, trois mois après, quelques lettres pleines d'affection. Ces Allemands sont singuliers sur le point de l'attachement familier! Ils m'écrivaient, hommes et femmes, moitié par *vous*, moitié par *toi*. Le style d'une Elisabeth Frischknecht en particulier, femme ou fille presque sans instruction, simple domestique, autant que je me rappelle, avait de grandes beautés:

« .... Ihr von Gott so gesegneter Geist (m'écrivait-elle) schien dem » meinen so unentberlich zu seyn, dass ich mich nach den Meilen Ihres » Weges zu erkundigen suchte, *Ihnen wie nachzureisen.* » (Votre esprit si béni de Dieu semblait si *indispensable* au mien, que je cherchais à

m'informer de chacune des heures du chemin que vous aviez à faire, 1827
comme pour *voyager avec vous)*.

Retour à Ebnath. Puis visite à Smerikon, chez un curé pieux, homme de tête, de caractère et de talent, qui me prenait au premier moment pour un fripon, parce qu'il en avait vu passer deux chez lui depuis peu. Il me questionna d'abord debout, les bras croisés sur la poitrine, et ses yeux noirs fixés sur les miens. « Eh bien que voulez-vous de moi? » me dit-il à la fin. — « Votre affection chrétienne, si vous voulez bien me l'accorder, lui dis-je; sinon, n'ayant autre chose à vous demander, je regagne mon auberge, à telle et telle enseigne. » — « Allons; asseyez-vous. Êtes-vous de ces Génevois qui combattent pour la doctrine de la divinité de Notre Sauveur? — Non-seulement pour cette doctrine là, lui dis-je, mais pour toute la doctrine de la rédemption, pour l'évangile tout entier. — Oh! alors, tenez bon; et si l'on vous chasse, vous trouverez ici cent portes ouvertes! »

Je fus bien aise de pouvoir lui répondre que nous en trouverions beaucoup aussi dans notre communion : il me fit attabler, et je crois même, loger chez lui. Nous soupâmes avec son jeune suffragant, en présence duquel il ne se gêna nullement de continuer notre conversation, et de me proposer des questions théologiques qui montraient de l'intelligence et du zèle : il me demanda en particulier mon avis sur le fameux passage aux Galates (3, 20) : « or le médiateur n'est pas d'un seul, etc. »

En repassant par Zurich je vis qu'on y était revenu de la première surprise, et qu'on avait déjà retiré la promesse qu'on m'avait faite de m'accorder la chaire encore cette fois.

De là, retour rapide à Genève par Berne, Payerne et Lausanne, toujours missionnant de lieu en lieu, d'assemblée en assemblée; toujours aussi sentant en moi les deux

1827 hommes ; tour à tour humilié et consolé, chantant de bons vers, harcelé de tentations, homme pauvre en lui-même et distribuant des trésors.

De retour chez moi, après ce voyage si heureux, je retrouvais les malheureuses luttes. Mais je ne veux plus en parler.

Je fis à cette époque une petite maladie, que je pourrais bien attribuer soit aux fatigues extraordinaires de mes deux derniers voyages, soit à la peine que me causait alors l'état des deux églises de Genève. Je me mis à lire, pendant cette maladie de huit à dix jours, la logique de Condillac, dont il ne me reste qu'un seul souvenir ; mais celui-là bien saillant. Après avoir passé en revue toutes les sciences hmaines, il dit : « On me demandera » peut-être pourquoi je n'ai pas mentionné la métaphy- » sique ? C'est que je ne sais pas ce qu'on entend par » là. » — Gros mot. Mais combien qui croient le savoir, et qui n'en savent pas plus que lui !

Le 21 novembre, nouveau départ ; dernier voyage que je fisse, sans m'en douter alors, en relation avec la société d'Édimbourg.

Arrivé à Lausanne, j'écrivais au sujet du troupeau indépendant de cette ville : « Tous les riches du troupeau » de Fivaz se sont retirés : il y a peu de pasteurs qui aient » cet honneur. » — Parole un peu sévère et trop absolue ; mais qui peut être vraie en bien des cas.

De Neufchatel : « .... Notre assemblée de hier soir, on me l'a témoigné, a été bénie plus que d'ordinaire. Une jeune femme entre autres, qui tourmentait depuis quelque temps son mari avec une malice diabolique à cause de sa conversion, se sentit pressée de venir à cette assemblée. Dès que j'eus ouvert la bouche elle saisit toutes mes paroles avec une avidité étonnante ; au point que lorsque j'annonçai, vers la fin de mon discours, que

j'allais finir, elle faillit se lever (elle me l'a raconté elle- 1827
même) pour me dire de continuer toute la nuit, etc. »

A Berne les diversités de vues se faisaient sentir de plus en plus. « Il y a ici, écrivais-je, les diverses influences des Génevois, des Vaudois, des pasteurs Schaffter et Galland, des Frères moraves, de moi, et d'autres encore. C'est un tiraillement pénible... On est surtout divisé quant à la dissidence; et la police commence à s'en occuper! Pour moi je dis à tous :

Heureux le temps qu'on passe
A chanter sous la croix, etc.

Cependant tout n'était pas alors joie en mon cœur. C'est à cette époque, et dans cette même ville que, de nouveau retenu au lit pour huit jours par un refroidissement, et oppressé par quelque affaire pénible, je me mis à faire quelques vers dont je ne donne que ceux-ci :

Passez, passez, jours de ténèbres,
Jours dont ce vain monde est rempli!
Bientôt de ces scènes funèbres
Nous verrons le cours accompli!

Bientôt nous verrons que l'absynthe
Devait tourner toute en douceurs
Et qu'une joie immense et sainte
Était le but de nos douleurs.

En même temps je prêchais beaucoup sur cette recommandation que nous fait l'apôtre aux Hébreux de « retenir ferme jusqu'à la fin ce qui a fait notre vie dès » le commencement. »

On me parle encore, dans ce voyage, de l'incroyable décadence religieuse de plusieurs contrées de l'Allemagne. Dans le Hanovre, dit-on, un pasteur, partant du fait de la naissance de Jésus dans une étable, a prêché, le jour de Noël, sur la meilleure manière de fourrager le bétail; etc. C'est là qu'arrive la religion qui ne veut

1827 pas même une autorité divine ! « Se croyant sages ils sont devenus fous. » Blucher est mort fou, se croyant un éléphant !

En passant par Soleure j'allai chercher dans un des couvents de cette ville un professeur N... qu'on m'avait recommandé comme pieux. Je ne le trouvai pas : mais, au lieu de lui, je rencontrai dans les corridors un religieux en soutane, qui tenait une queue de billard à la main, et qui me pressa d'entrer dans sa cellule, ou plutôt dans sa chambre. C'était un homme plus que tolérant, mais ignorant absolument l'évangile. Il parut frappé de quelques paroles sérieuses que je lui adressai, et il m'invita à revenir le visiter.

A Bâle on venait de voir arriver de Wette. Quelques hommes pieux, et M. Vinet dans ce nombre, ont cru qu'il était revenu, dans ses dernières années du moins, aux principes évangéliques. Dieu le veuille !

C'est dans ce voyage que je liai connaissance avec ce cher professeur Vinet que je viens de nommer, et dont nous aurons beaucoup à reparler plus loin.

C'est à la même époque aussi que je fus plus particulièrement appelé à tenir dans cette ville de fréquentes assemblées, dont quelques-unes furent très-nombreuses. Quelquefois la réunion était spécialement consacrée aux domestiques des deux sexes.

Je passai ensuite, de cinq heures après midi à une heure de la nuit, une très-heureuse soirée à Zyphen, chez mon ami Linder, qui avait eu la complaisance d'inviter à mon occasion deux ou trois collègues des environs. Ces frères parurent fort satisfaits de la manière dont je leur exposai les principes de la dissidence et la doctrine de l'élection ; et comme ils l'avaient déjà fait dans une autre occasion, ils témoignèrent toute leur satisfaction de ce que, par des voyages pareils aux miens, il s'éta-

blissait peu à peu un lien fraternel entre chrétiens, qui 1827
sans cela se seraient mal jugés de loin.

De retour à Bâle, je revis ce frère Ganz dont j'ai aussi parlé précédemment. Tout en respectant sa piété, j'achevai de comprendre que ce genre de vues, comme tout ce qui aspire à la profondeur, manquait un peu de la simplicité de l'évangile, et surtout mettait trop la *rédemption* sur le second plan. Je prêchai même sur ce sujet.

A la demande d'un petit nombre d'amis nous prîmes la cène en chambre particulière.

Je fis aussi alors, et avec beaucoup de plaisir, la connaissance du cher pasteur Thomas qui remplaçait momentanément M. Grand-Pierre, ou qui lui succédait. Je retrouvais avec bonheur en lui cette bonne race vaudoise, simple, douce, solide et sans emphase. C'est en dehors du canton de Vaud, plus au midi ou plus au nord, qu'il faut chercher les déclamateurs. Le Vaudois tient déjà plus de l'allemand.

En retournant à Berne par Zyphen, j'eus, pour traverser la montagne de Paswang, un vent si violent que, pour la première fois de ma vie, je crus par moments que j'allais être renversé. Il pénétra tous mes vêtements jusqu'à la peau; et comme la montagne était très-rude et que je transpirais beaucoup, je fus couvert en une demi-heure de douleurs rhumatismales, qui ne firent qu'augmenter lorsque, en continuant ma route, de nuit, pendant trois heures, j'eus encore à marcher dans un brouillard épais. — Comme je sortais à peine des deux fortes indispositions dont j'ai parlé plus haut, je craignais que tout cela ne me fît du mal; et je me proposais de me bien soigner dès mon retour à Genève. On va voir comment Dieu me guérit.

Lorsque je revins à Berne on me témoigna pour la première fois la crainte de me recevoir au mercredi, « vu la présence d'une certaine grande dame », que j'y

1827 avais pourtant souvent vue précédemment, mais qui était devenue susceptible depuis que la dissidence agitait les esprits dans cette ville. — Repousser un serviteur de Dieu, quelque faible qu'il soit, pour conserver un grand du monde, cela me paraît dangereux; car il est écrit : « Autant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus » petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même » (Matthieu 25, 40). » La dissidence, écrivais-je à ce sujet, est dans l'intime nature du chrétien; et il y a toujours repoussement entre Dieu et le monde, tant frotté de christianisme que soit ce monde.

De Berne je retournai à Lausanne par Moudon; et c'est entre cette ville et Lausanne que je fus guéri de toutes mes douleurs rhumatismales contractées dans la semaine précédente, par un moyen bien inattendu. Je partais de Moudon, montant lentement à pied la haute montagne que j'avais devant moi, lorsqu'il survint un orage violent de vent et pluie. Le vent me cassa les baleines de mon parapluie; et voilà qu'il faut que je chemine, avec mon parapluie sous le bras, me promenant dans la boue et dans la pluie pendant quatre heures, aussi tranquillement que sur notre treille à Genève. Et c'est ce qui m'a guéri; car à Lausanne je n'avais plus rien du tout, et je n'eus aucun besoin d'aller me soigner à Genève. Faut-il dire que la vraie médecine se moque de la médecine? Disons plutôt que la bonté de Dieu supplée aux ménagements, pour nous guérir quand il lui plaît.

Parmi les lettres que je reçus de chez moi pendant ce voyage j'en trouve une où ma femme m'apprenait qu'elle ne pouvait obtenir d'un de mes enfants qu'il étudiât un certain cahier de musique. Il le trouvait trop difficile. « Papa même y fait des fautes », disait-il. — Le marmot avait alors neuf ans; et il venait à peine d'apprendre les notes. Je cite ce fait pour en rappeler d'autres, plus grands,

du même genre, et pour montrer, surtout aux jeunes gens, 1828
combien sont ridicules les jugements présomptueux que nous portons quelquefois sur des hommes qui en savent plus, ou qui valent mieux que nous.

Je rentrai à Genève le 22 décembre, laissant derrière moi, comme on le voit, une des années les plus marquantes de ma vie, l'une des plus riches en douleurs et en joies!

La première lettre que je reçus en 1828 fut une lettre d'Edimbourg qui m'annonçait, comme on me l'avait dit dès l'origine, que le Comité de la Société, n'étant proprement destiné qu'à entretenir des missionnaires qui fussent tels dans le lieu même de leur résidence, ne croyait pas devoir se charger plus longtemps de la dépense des voyages de reconnaissance que je venais de faire; voyages pour lesquels le Comité me témoignait du reste sa pleine satisfaction.

Ainsi finit cette autre suite de missions, qui avait commencé en août 1826, pour durer un peu plus de seize mois.

Je me revoyais donc libre et sans vocation régulière; c'était le commencement d'une nouvelle époque, d'une époque de fixité comparative qui dura quinze ans et qui fera l'objet des cinq livres suivants. Mais je placerai encore dans ce livre-ci deux voyages missionnaires que je fis coup sur coup dans les premiers mois de l'année que nous commençons, et qui se rangent assez naturellement à la suite de ceux que je venais de faire. Mes relations avec la société d'Edimbourg avaient cessé, il est vrai; mais j'étais dans la position de la mer qui a été agitée par l'orage : ses flots ne s'appaisent pas à l'instant même où cesse le vent qui les avait soulevés; j'avais encore un peu l'impulsion du mouvement; et je repartis au bout de quelques jours pour aller faire une dernière visite à ces

1828 frères que j'avais pris l'habitude d'aller voir de temps en temps.

Cependant ma position pécuniaire effrayait mes amis plus que moi-même. — Mes trois collègues du Bourg-de-Four en particulier écrivirent à mon insu à la société d'Edimbourg une lettre où ils lui demandaient « si les » raisons qu'elle avait alléguées pour discontinuer ses » rapports avec moi étaient bien ses raisons réelles : » qu'ils craignaient *qu'elle n'eût reçu sur mon compte de* » *faux rapports*, etc. » — La société fut naturellement offensée de ces suppositions; et pour moi, apprenant cette démarche après coup, je me demandai naturellement d'où auraient pu lui venir de faux rapports sur mon compte.....

Mais partons (15 janvier).

Je fis cette fois quelques nouveaux détours. De Lausanne je repassai par le village de Pailly, où j'aurais voulu trouver mon cher collègue, M. le pasteur Germond. Mais il était absent. Cependant je fus très-bien reçu par sa femme; et je ne crains pas de rappeler ici encore une fois, par deux mots de citation, ce que j'ai déjà dit, que dans ces temps de réveil, presque tous les moments d'un évangéliste étaient employés d'une manière sérieuse et active. « J'avais perdu mon chemin à travers une forêt et de profondes boues, pendant une heure et demie. Cependant j'arrivai heureusement. Madame Germond me fit prendre quelque nourriture; et, qui mieux est, nous nous édifiâmes ensemble par la lecture de l'Écriture sainte (Osée, chapitre 2). Je fis aussi venir la mère de notre domestique, et je lui adressai quelques paroles; puis je repartis gaîment pour Yverdon, où les chers Niederhausen me reçurent avec leur hospitalité accoutumée. »

« Entendu avec plaisir ce matin, dimanche 20 janvier, le pasteur Bauty. »

« Je passai par le Locle où je trouvai mon petit Ami, 1828
que j'y avais conduit dans un moment si douloureux. Ma vue inattendue lui a causé une joie qui lui a ôté la parole pour assez longtemps : il était toujours à rire comme en secret. On lui rend un très-bon témoignage. L'atmosphère morale de cet établissement est excellente.

« Ma pensée favorite de ces jours se trouve dans ces mots de Jésus : « Je savais bien que tu m'exauces » toujours. »

« A Neufchatel je logeai encore chez cette chère famille dont j'ai souvent parlé, et qui me recevait comme on le fait volontiers de ceux que Dieu a employés à nous faire quelque bien.

« A Berne, je commençais à avoir des histoires avec la police. Quelle absurdité que cette intervention! Je vous demande comment des magistrats vont comprendre des principes délicats sur les divers systèmes ecclésiastiques; et surtout le système que je suivais, moi, de ne propager ni attaquer la dissidence! Cette brave police m'a pourtant demandé une déclaration de principes ! Je la lui ai faite longue et nette en cinq pages; mais en finissant par dire aux directeurs de cette administration « que je n'étais pas accoutumé à m'occuper si longtemps avec la police, et que plus on persécuterait les dissidents, plus je me joindrais à eux. » Le directeur de l'administration était, je crois, un homme pieux : il avait en tout cas des enfants et surtout une fille qui l'était à un degré distingué; il parut affligé de ma déclaration. Il me dit même que je les menaçais, par la dernière phrase que je viens de rapporter; et qu'il m'enverrait sa réponse à Genève. Cette réponse consista en une interdiction formelle de reparaître à Berne.

En même temps que la police devenait ombrageuse à mon égard, j'éprouvais encore, que, de leur côté aussi,

1823 les frères de Berne commençaient à se refroidir envers moi : c'était sans doute la peur de cette même police qui agissait sur le grand nombre ; chez d'autres c'était la crainte de la dissidence. Quelles pauvretés !

En repassant par Lausanne j'assistai à une assemblée de missions qui avait lieu dans ces jours ; j'en fis autant, le lendemain à Nyon ; puis je rentrai à Genève le 5 février.

Mais ce n'était, encore cette fois, que pour quelques jours. Un frère de Bâle, qui avait des relations avec Milan, désirait voir établir un culte protestant dans cette ville, soit pour les protestants assez nombreux que le commerce y appelle en tout temps, et qui s'y trouvaient, surtout alors, absolument privés pour eux et pour leurs enfants de tout secours spirituel, soit pour les protestants, encore bien plus nombreux, qui se trouvent dans les troupes *hongroises* que renferme l'armée d'*Autriche* en *Lombardie* (singulier alliage de nationalités !) Ce frère me demanda d'aller faire un voyage de reconnaissance à cet effet ; il en prenait tous les frais sur lui ; et je repartis de chez moi, le 26 février. S'il faut en juger sur les apparences, ce voyage n'aboutit qu'à nous montrer que, pour le moment du moins, il ne fallait pas songer à l'objet qu'on s'était proposé. Mais cette tournée eut pour moi ses aventures intéressantes. Deux passages du Simplon, l'allée et la venue, au cœur de l'hiver ; la traversée moitié volontaire du lac de Lugano par une tempête ; la vue de la belle capitale de la Lombardie ; une visite à l'église protestante de Bergame ; puis l'honneur d'une entrevue avec la police de Milan, en forment les traits saillants. Sur tout cela je ne dirai que quelques mots.

En traversant le Simplon en traîneau découvert j'eus une nouvelle occasion d'observer les pieux sentiments qu'on rencontre si souvent dans cette église romaine dont

personne peut-être en nos jours n'a relevé plus fortement 1828
que moi les abominations, mais qui renferme à côté de cela de si heureuses contradictions, et qui présente, dans toutes les classes, quelques exemples si touchants d'une profonde piété. J'avais pris place sur le siège de devant de notre traîneau, ayant devant moi le postillon, derrière moi quatre voyageurs, puis, derrière le tout, le conducteur; et je me mis à lire à haute voix, en italien, l'histoire de la passion de notre Sauveur dans un des évangiles. — « *Chel bel libro* » (Quel beau livre !) s'écria au bout d'un moment le conducteur, — exclamation qui prouvait à la fois, comme tant d'autres faits du même genre, l'ignorance dans laquelle l'Église romaine tient les masses, puisque ce pauvre homme ne connaissait pas ce livre; puis aussi la puissance avec laquelle Dieu fait entrer néanmoins, chez les uns ou les autres, quelques sentiments vraiment chrétiens ; car l'exclamation du conducteur prouvait également, et que cet homme était touché et que pourtant il ne connaissait pas *ce beau livre!*

Un autre fait très-semblable eut lieu à mon passage du lac de Lugano. J'étais allé voir une famille amie dans cette dernière ville; mais je devais revenir prêcher le dimanche à Bergame. Dans ce pays de montagnes, à moins de faire un détour de douze à quinze lieues, il faut, pour aller de Lugano à Bergame, traverser le lac. Je m'y résolus donc, quoique je sois par nature fort poltron sur l'eau. C'était le 7 mars. J'avais dû prendre, pour la partie de mon trajet qui se faisait par terre, une voiture à un cheval; et cette voiture devait passer l'eau au moyen d'un bac à quatre rameurs qui venait d'arriver; mais la bise, qui avait déjà été forte au départ de ce bac, ne faisait que s'accroître : c'étaient, disaient les bateliers, une *furia di vento*. A mon grand étonnement, et contre ma coutume, je n'éprouvais cependant pas la moindre

1828 peur; mais les bateliers étaient plus prudents. « Attendez que le soleil se lève derrière ces montagnes, me disaient-ils; alors la bise s'appaisera, ou elle deviendra plus forte, et nous saurons que faire. » — J'attends.: le soleil se lève; et voilà un redoublement de furie. *Ha! la* (une injure)! *porta l'acqua,* s'écrient-ils; parce que la bise était telle qu'elle portait longtemps l'écume des vagues au-dessus de l'eau au lieu de la laisser retomber immédiatement. Je leur offris de les payer à double s'ils voulaient pourtant me traverser; ils essayèrent un moment, en se mettant huit au lieu de quatre pour conduire leur bac, large bateau plat dont les rebords n'avaient qu'un pied de haut. Déjà on avait lâché la corde qui retenait la barque, et donné deux coups de rame, lorsque quelques-uns des bateliers refusèrent de continuer. — Il se trouvait que j'avais justement lu le matin ces mots de Matthieu (14, 31) : « O homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Et je le leur appliquai en m'adressant au plus âgé d'entre eux. « *Aha!* s'écria-t-il, en se tournant vers ses camarades, « *sentite!* (entendez-vous!) il dit : « gens de petite foi! » — Oui, oui, dirent les autres; mais quand nous serons là-bas sur ces rochers nous serons mal arrangés.

Il me fallut donc laisser ma voiture et mon cheval, et prendre un petit bateau qui, avec trois rameurs à deux rames chacun, me fit faire le trajet en vingt minutes. Mais c'était une vraie lutte; car nous avions la bise en flanc; et notre passage se fit en suivant une ligne absolument semblable à celle que forment les dents d'une scie, vu qu'à chaque instant nous tournions la pointe vers le rivage, puis nous la retournions rapidement contre la vague qui nous prenait en flanc, quand elle était trop forte. Chose singulière, je poussais par moment des cris d'admiration et presque de joie quand les vagues étaient le plus menaçantes!

Pour revenir à notre vieux batelier, on sent que cet 1828
homme avait évidemment du respect pour la foi, et sans doute quelque souvenir de la portion des évangiles à laquelle j'avais fait allusion.

Quant à Bergame, j'eus beaucoup de plaisir à y retrouver un jeune pasteur que j'avais vu étudiant à Strasbourg, et qui fut, ou amené à la connaissance de l'évangile ou affermi dans cette connaissance par mon séjour dans cette ville (t. 1, p. 178). Il prêchait alternativement en allemand et en italien ; je prêchai une fois ou deux pour lui.

La mention que j'ai faite de Milan me rappelle le fameux dôme de sa cathédrale que vont admirer tant de voyageurs, et une parole remarquable d'une domestique à ce sujet. C'était dans une lettre écrite un an plus tard : voici sa phrase même, sans qu'elle ajoutât rien de plus, ni avant ni après : « Nous avons passé par Milan : *j'ai vu la grande Diane ; et j'ai pleuré.* » — Sans doute on peut supposer, quoique sans preuve, qu'il y avait une teinte de prétention dans ce style à la Bossuet : mais, outre que rien ne le prouve, n'y aurait-il pas, même dans cette supposition, bien de l'élévation et du talent chez une servante à écrire avec cette prétention-là ? — Et ce mot « la grande Diane », jeté là par cette domestique protestante ! Cela me paraît admirable.

Enfin j'ai annoncé que j'avais eu là, comme en tant d'autres endroits, le plaisir d'un long entretien avec la police de Milan. J'en eus même deux ; et la chose finit de plus par une invitation à retourner chez moi. Il faut savoir que toutes les fois qu'on entre à Milan ou qu'on en sort, vous devez montrer votre passeport, contre lequel on vous donne une carte ; cette carte se rend, je crois, en rentrant ; puis à une nouvelle sortie on vous en donne une autre, et ainsi de suite, de sorte que vous ne pouvez

1828 faire un pas sans que la police en soit dûment avertie. C'est ce qu'on appelle par là-bas « gouvernement paternel. » Or j'étais entré à Milan une première fois ; puis j'en étais sorti pour aller à Bergame ; et il avait fallu rentrer. J'en étais ensuite ressorti pour aller à Lugano ; et il avait encore fallu rentrer. De là je voulais retourner de nouveau à Bergame ; cela faisait une sixième carte : c'est suspect. Assignation *al Reverendissimo signore Augusto Bost* (c'est ainsi qu'on m'appela une fois au lieu d'Ami) ; et interrogatoire de quelques pages in-folio. Je dis au secrétaire que j'avais lu, le matin même, dans mon Nouveau Testament, que Pilate avait relâché Barrabas et condamné Jésus ; et que la police faisait bien souvent la même chose : « *Lo credo* », me dit mon inquisiteur ; *ma*... Je demandai alors à voir le chef de la police : c'était un *deutscher Baron*. Il fut très-libre, comme on l'est dans les rangs un peu élevés des pays à gouvernement despotique ; il m'appela bientôt son ami ; puis il me dit qu'il ne comprenait pas toutes ces courses : « à la bonne heure si vous aviez une bonne amie à Bergame, ajouta-t-il. » — J'en ai une, monsieur, lui dis-je ; c'est l'église protestante de cette ville. — Ah ! — Alors je lui dis nettement tout le but de mon voyage, dont je n'avais pas voulu entretenir un subalterne. — « Eh ! bien, dites donc tout de suite vos affaires ; allez, tout est bien. »

Cependant, au bout de huit jours, nouvel appel à la police. Cette fois il me faut partir ; et on ne me signe mon passeport que *previsto il viso di questo consule sardo*. — Je demande pourquoi je ne puis retourner chez moi qu'avec la permission de la Sardaigne... Allez, monsieur.

Je repassai gaîment le Simplon, heureux de rentrer en Suisse. En traversant les neiges notre traîneau versa une fois. Mais comme j'occupais toujours le siège extérieur, je vis que ce n'était pas dangereux ; et je souris

beaucoup de la terreur d'un compagnon de voyage qui 1828
était enfermé dans l'intérieur, et qui avait peur de la mort.

Retour à Genève le 19 mars; et me voilà commençant dans cette ville, et ensuite à Carouge, près de là, une époque de quinze ans, que j'ai pu appeler une époque de fixité relative; quinze ans de travaux littéraires ou musicaux; puis aussi, sauf une interruption de deux années, quinze ans sans emploi ecclésiastique régulier, et par conséquent sans appointements. — M'étais-je placé moi-même dans cette position? Je laisse le lecteur en juger d'après tout ce qui précède.

LIVRE XIII.

Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 3e Partie.

ÉGLISE DE CAROUGE, ET TRAVAUX DIVERS.

D'AVRIL 1828 A FIN 1832 (DE 38 A 42 ANS.)

Je me trouve en dehors de toutes les églises. — Rétablissement des assemblées de *Carouge*. — Elles se constituent en église. — *Indices*, brochure. — Brochure sur la *sanctification du dimanche*. — *Neff*. — *Histoire des Frères moraves*. — Luttes intestines du réveil. — Théophile, mon 7e fils. — Education vicieuse donnée aux étudiants en théologie (2e article). — Je vais *demeurer à Carouge*. — *Mort de Neff*. — Cantiques de l'Apocalypse. — Imperfection de ma musique. — Eglise *en désordre?* — *Excommuniée*. — *Discipline* comme je l'entendais. — La séparation comme je l'entends. — Encore un acte de discipline. — Descente de Jésus *aux enfers*. — 40 ans. — *Huit réunions par dimanche*. — *Les glorieuses* de 1830! — Déclaration trop sévère du Bourg-de-Four. — Premiers pas de l'*Irvingisme*. — Timothée, mon 8e fils. — Peines et joies. — *Fondation de la Société évangélique*. — Dissidence stricte. — M. Lardon. — *Zèle d'alors*. — *Faiblesse du réveil*. — Causes de cette faiblesse. — Cène en chambre à Neufchatel. — *Mes vues sur la cène*. — *Du baptême par immersion*. — Cérémonies de la nouvelle alliance. — *Correspondance avec Châteaubriant*. — Fausse idée qu'il en donne dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. — 2e *voyage en Angleterre* (pour une société baptiste). — Dissolution du troupeau de Carouge. — *Ecole de théologie* de Genève. — Psaume 118, musique. — J'entre au service d'une *société baptiste*. — Protestation des églises *contre le Lardonisme*. — Zèle d'alors. — Visite à *Lyon et à Mens*. — Deux vers de Virgile. — Hautes-Alpes. — *La grande Chartreuse*. — Chambéry. — *Pascal, baptiste*. — *Deux dissertations* sur « Tu es Pierre, etc. »

1828 Me voici donc dans les quinze ans de ma vie où j'ai vécu le plus retiré, et où, quoique toujours missionnaire de fait et de caractère, j'ai le moins changé de place. Je divise ces 15 ans en cinq époques, qui feront autant de livres

différents. C'est dans cet espace de temps que ma position 1828
dans le monde religieux, d'abord excessivement pénible, s'est de plus en plus adoucie ; que ma famille a pris son plein développement ; et que j'ai pu me livrer avec le plus de succès à quelques travaux littéraires.

Mais pour le moment je me voyais comme dans un désert, et presque entièrement abandonné. Les deux églises indépendantes qui continuaient à ne soutenir entre elles que des rapports très-tendus et pénibles, n'étaient non plus bien avec moi ni l'une ni l'autre ; au moins était-ce le cas de leurs conducteurs, et par une conséquence inévitable, celui des deux églises considérées comme corps. Sans doute un grand nombre de frères m'avaient conservé un fidèle attachement ; mais, comme je n'avais pas même abordé la pensée de former un schisme et de vouloir me faire un parti, je restai longtemps seul. Il est vrai que je tins de bonne heure chez moi quelques petites réunions particulières, aux heures où les autres troupeaux n'avaient pas d'assemblées ; et nous y eûmes souvent de vraies bénédictions. Mais la seule existence de ces réunions rappelait déjà une division douloureuse ; et il reste toujours le fait que, tout en soutenant des relations pleines de douceur avec un bon nombre d'amis, et en particulier avec le bienheureux Félix Neff, je passai ces années dans des rapports pénibles avec les deux églises de Genève et, par contre coup, avec la plupart des autres troupeaux dissidents des cantons voisins.

Cependant les choses commençaient, dès ce moment même, à prendre pour moi une tournure un peu plus sereine ; et cela d'un côté tout-à-fait inattendu, sans que j'eusse songé un instant à y mettre la main. A cette époque pleine de zèle il se tenait des assemblées dans quelques-unes des localités situées autour de Genève, et entre autres dans la petite ville de Carouge. Ces réunions

1828 avaient passé successivement des mains de l'église du Bourg-de-Four dans celles du Pré-l'Évêque; puis elles s'étaient allanguies, puis un peu relevées. Cette année-ci (1828) c'était Neff qui les avait reprises. Mais comme il partit en juin (le 18) pour Plombières, le petit troupeau de Carouge s'adressa à moi pour les continuer; et j'acceptai ce travail, qui m'arrivait sans que je l'eusse recherché.

Au bout de peu de semaines les frères commencèrent à m'insinuer le désir que j'acceptasse la conduite de leur église et que je la « constituasse », comme on disait alors, définitivement. Je leur répondis, selon les vues que j'ai embrassées de bonne heure (1) : « Ne nous tenons pas à » des mots : si vous voulez prendre la cène je vous la don- » nerai : des prédications je vous en ferai : en un mot je » vous donnerai du pasteur tout ce que je pourrai : mais » pour prendre sur moi de mener une église, je ne le » ferai ni à présent, ni plus tard : je suis le frère de mes » frères ; et j'ai bien assez à faire à me bien conduire » moi-même sans accepter encore de conduire les autres, » du moins comme on l'attend des pasteurs parmi nous.»

Je n'acceptai donc rien que sur un pied provisoire, du jour au jour; « et voilà (écrivais-je le 22 septembre) comment je me trouve encore aujourd'hui, *prêt à céder de nouveau la place au premier qui demandera que je me retire.* Je préside les différentes assemblées de ce troupeau parce qu'il faut bien que toute réunion ait un président : mais je désire que le pasteur de cette église s'appelle Jésus-Christ. »

Voilà comment naquit l'œuvre de Carouge, qui du reste ne subsista sous ma conduite que pendant trois ans, et qui, jusqu'ici, a toujours eu beaucoup de peine à s'établir solidement.... Elle n'eut absolument rien d'un schisme : et nous reçûmes pendant sa durée des témoi-

(1) Et dès-lors sans varier (1854).

gnages sensibles et incontestables de la bénédiction du 1828
Seigneur. Mais elle se ressentait cependant, malgré moi, des divisions de Genève, puisqu'elle était presque en entier soutenue et alimentée par des frères de Genève, vu que le gros de mon auditoire se composait toujours de personnes venant de cette ville. Sans doute je ne pouvais les blâmer de ce fait : c'est une chose très-innocente et légitime de rechercher, entre les prédicateurs, celui qui vous édifie le plus ; mais après tout, ce pélerinage d'une ville à l'autre, pélerinage qui avait lieu, d'ailleurs, de la part de trois ou quatre habitants de Carouge dans un sens opposé au nôtre, n'a jamais cessé de me faire peine. Le noyau du troupeau de Carouge même se formait d'un très-petit nombre de personnes, dont quelques-unes, précédemment admises par les églises de Genève, étaient d'une piété douteuse : de sorte que, lorsque cette œuvre cessa, j'en eus moins de regrets que s'il n'y avait pas eu contre elle les objections que je viens d'indiquer.

L'œuvre étant maintenant introduite auprès du lecteur je reprends le fil des évènements, tels que les jours les amenaient les uns après les autres.

Immédiatement après mon retour de Milan, et avant même d'être appelé aux assemblées de Carouge, je profitai de mes loisirs pour composer ma brochure intitulée INDICES *indépendants de toute révélation, sur la grandeur primitive et la destination future de l'homme*. Ce petit ouvrage était destiné à servir comme de portail à toute une dogmatique que j'ai souvent rêvée, mais à laquelle je n'ai jamais eu le temps d'arriver ; entreprise bien intéressante, colossale en un sens, et qu'on ne pourrait probablement aborder avec succès qu'en y apportant beaucoup de simplicité.

Je ne me relis jamais que par occasion et partiellement : mais l'occasion s'en étant présentée à ce moment, je viens

1838 de reporter les yeux sur cette petite brochure ; et je crois bien que c'est, avec mes *Recherches*, dont nous parlerons plus loin, de tous mes ouvrages celui qui peut le mieux soutenir la critique littéraire. Trois ou quatre ans après son apparition, j'eus l'idée de l'envoyer au *Semeur*, qui en parla comme d'une brochure remarquable, et qui, au lieu de l'annoncer tout simplement, la transcrivit tout entière, sauf deux pages de la fin, dans un seul de ses numéros. Le journal est un être d'une nature vorace, qui vous donne à lire en une heure ce qui a été quelquefois le travail de plusieurs jours, ou même de quelques semaines.

C'est immédiatement après avoir composé ce petit ouvrage que je commençai à me rendre fréquemment à Carouge.

En repassant mes journaux personnels de cette époque je vois avec une nouvelle surprise comment les choses se mêlent dans notre vie, et comment il peut se trouver dans un cœur chrétien, tout à la fois bien de bons désirs et bien du péché. Dieu sait si je désirais vivre tout entier à son service, et si l'époque était pour moi intéressante et presque solennelle ! C'est le 6 juillet que nous célébrâmes à Carouge notre première cène : c'est le 11 du même mois, l'un des jours les plus bénis de ma vie, que je composai la musique du cantique « *Oui, pour son peuple Jésus prie* », en lui ôtant à dessein un peu d'éclat pour lui donner plus d'onction ; c'est à la veille de toutes ces choses, à la fin de juin, que je composai au nom du troupeau de Carouge, et avec beaucoup de prières, une *Déclaration de principes* destinée à être communiquée aux autres églises, et dans laquelle je tâchais de poser les bases d'une union véritable. Et pourtant j'avais, au milieu de tout cela, des moments de partage du cœur qui étaient bien loin de répondre à la hauteur des dispositions que je viens de décrire.

Mais, après tout, cette époque fut pourtant pour moi 1828
un temps de grâces et de bons désirs. Je ne crains pas d'en donner pour preuve un article de mon journal, que je rédigeais le 12 juillet. Il va sans dire que je n'avais pas la moindre pensée que jamais ces lignes se lussent par un autre que moi :

« Samedi, 12 juillet. Je me recommande de nouveau à toi, mon Sauveur, afin que tu me protèges contre toutes les machinations de l'ennemi. Je suis mal habile à faire le bien quand je le désire, — mal habile à défaire le mal que je puis avoir fait (ah ! qui est capable de ces choses?) — donne-moi de me jeter aveuglément dans les bras de ta divine miséricorde !

» Je me suis proposé de prier toutes les heures du jour, pour tous les frères et sœurs qui m'entourent plus particulièrement, *et surtout pour ceux contre lesquels je pourrais avoir quelque chose, etc.* »

Tels étaient mes sentiments d'alors. Mais je n'insisterai pas sur cette partie intime de mon histoire. Quelque intérêt que puisse présenter aux lecteurs sérieux le récit des expériences d'une âme chrétienne, on me demande plutôt des faits et des évènements proprement dits. J'y reviens.

C'est vers cette époque à peu près que j'écrivis une petite brochure, qui fut réimprimée en 1841 par la Société des traités religieux de Lausanne, *Sur les effets admirables du repos du septième jour,* considérés par rapport *à la vie présente seulement.* — On a souvent fait remarquer ces effets, il est vrai; mais, à mon gré, jamais suffisamment. Ce petit travail fut assez bien reçu; et j'ai même vu avec surprise, qu'il s'en est glissé plus tard, je ne sais comment, un petit fragment dans le *Magasin pittoresque.* Je donnerai quelques extraits de cette brochure dans un autre endroit.

C'est surtout en ces temps que je vivais beaucoup avec Neff : il était tous les jours chez moi : c'est en juin de

1838 cette année qu'il écrivait les trois lettres si éloquentes et si pleines de logique contre le Calvinisme absolu, qu'on peut lire dans le recueil de ses *Lettres*, t. 2, p. 345 et suivantes.

De mon côté c'est au mois de juillet que je me mis à l'histoire des *Frères moraves*.

Quant au petit troupeau de Carouge, il reçut, pendant tout le reste de cette année, comme dès les premiers moments de son existence, des témoignages de fraternité bien touchants de la part d'un bon nombre de chrétiens qui d'ailleurs appartenaient à d'autres églises.

Mais les dissensions d'églises continuaient encore. On répondit à la déclaration dont j'ai parlé ci-dessus; il fallut, je crois, répliquer; et, quoique j'aie suivi de bonne heure le principe d'abréger tout cela, ces choses nous firent de nouveau passer quelques moments pénibles.

En même temps il se faisait, entre le Bourg-de-Four et le Pré-l'Évêque, quelques-unes de ces tentatives de rapprochement qui furent pendant plusieurs années si nombreuses, mais qui, au bout de peu de temps, se montraient toujours de nouveau insuffisantes et illusoires.

Il se tint, au mois de novembre, à Lausanne un synode des églises indépendantes auquel j'assistai; première assemblée de ce genre qui ait eu lieu dans ces églises, à ce que je crois. Encore de bonnes intentions, mais des écoles. Je me rappelle avoir vu plus tard, à Paris, un ministre baptiste qui avait assisté à une séance de ce genre. « Eh bien, qu'a-t-on fait, lui dis-je? — *Ho! they were constitution-making!* » *(Ils constitutionnaient)*. Ce frère ajoutait, et avec raison, selon moi, qu'un pareil travail n'était jamais nécessaire, vu que la bible avait des directions pour tous les cas possibles. — Il est vrai que son observation n'est applicable qu'au système des églises congrégationalistes, c'est-à-dire de celles qui sont toutes

entièrement indépendantes les unes des autres et qui ne 1828
reconnaissent au-dessus d'elles aucune autorité humaine: et
c'est là je crois le système apostolique. Cette absence d'une 1829
autorité centrale n'empêche nullement que les églises ne puissent, et ne doivent même soutenir entre elles des rapports fraternels, par des entrevues de leurs conducteurs et des simples membres des troupeaux, ou même par des synodes, si l'on veut, mais par des synodes sans autorité, ne s'assemblant absolument que pour l'édification de ceux qui les composent ou qui y assistent.

Pour revenir à notre synode de Lausanne, les églises dissidentes d'alors n'étaient pas loin du principe que je viens d'exposer : mais l'esprit de clergé avait paru de bonne heure chez quelques-uns de leurs conducteurs, qui frayaient ainsi, sans s'en douter, les voies à la réaction de M. Darby.

C'est à cette époque que naquit mon huitième enfant, le septième de mes fils, *Théophile*. Lui aussi il a étudié pour le saint ministère ; et il a dû connaître cet ébranlement de la foi par lequel passent plus ou moins tous les jeunes gens qui se destinent à la prédication de l'évangile ; crise qui fait peu d'honneur à la manière dont se font les études. Sans doute, si les étudiants ne finissaient en général par revenir à la foi, on pourrait croire que la science, ce grand veau-d'or des académies, montre à ces jeunes gens que l'évangile n'est qu'une superstition : mais comme il n'en est rien, et qu'après avoir commencé par douter, ces jeunes gens en reviennent à voir que l'évangile est vrai, la conséquence naturelle de ce fait est seulement que la prétendue science joue le tour à l'orgueil de l'homme, et qu'en comparaison des saintes lumières de l'Esprit de Dieu, éclairant un cœur honnête et bien disposé, les lumières de la raison ne sont, dans ces matières, que celles d'une maigre bougie comparée à

1829 l'éclat du soleil. Nos facultés de théologie ont toutes quelque chose de ce vice radical. Même quand les professeurs en sont pieux, l'institution donne toujours une importance relative beaucoup trop grande au savoir humain et à la critique, et affaiblit la vie du cœur. S'il se trouve que nous avons un certain nombre, et encore assez petit, de ministres dignes de ce nom, ce n'est certainement pas à leurs études qu'ils le doivent, mais à leur piété, laquelle ne provient jamais des études : Neff, qui ne savait pas un mot de latin, de grec, ni d'hébreu, valait cent prédicateurs ordinaires. Et s'il est incontestable qu'il convient d'avoir quelques ministres et quelques missionnaires qui aient reçu une certaine culture intellectuelle, il s'en suit seulement qu'on devrait chercher ces hommes dans la classe des hommes pieux déjà tout formés pour d'autres vocations; quitte à leur faire passer quelques mois aux études spéciales que demanderait leur nouvelle position. Il y a plus de jeunes gens qu'on ne pense qui n'embrassent la carrière ecclésiastique, ou celle de missionnaire, que comme un métier, ou par un orgueil dont ils ne se rendent pas compte au premier abord, mais que plusieurs avouent après coup, et qui, chez les autres, n'est que trop visible. En tout cas le fait est que la moitié de nos jeunes gens sortent de leurs études théologiques ne sachant plus où en est leur foi, petits philosophâtres, faibles en piété.

On pourrait me demander ici pourquoi, avec mes principes sur le ministère, et avec cette conviction que les études ne sont nullement nécessaires pour faire un prédicateur excellent, et que souvent elles sont nuisibles, — pourquoi j'ai eu cinq fils qui ont passé par les études, sans compter un sixième qui ne les a interrompues que contre son gré, et un septième qui songe à y entrer. Voici ma réponse :

Sur mes six fils qui ont fait des études pour le saint ministère, il n'y en a que deux qui soient entrés dans ces études avec ma pleine approbation. Encore suis-je réduit à bénir le Seigneur de ce que l'un des deux, le pasteur indépendant de la Force, n'a pu les achever, pour cause de santé. En est-il plus mauvais pour tout cela? Je ne le pense pas : je crois que c'est peut-être le contraire. Quant aux autres, on m'a plus ou moins forcé la main. Et voilà encore un cas en ma vie où j'ai fait fléchir mon avis devant celui des autres. Je n'aime pas refuser ni lutter. Dites que c'est faiblesse de caractère, je le veux bien ; mais au moins n'est-ce pas inconséquence. 1829

Je retourne à Carouge.

Ou plutôt j'y arrive. Car jusqu'ici je desservais le troupeau de cette ville sans y demeurer ; mais j'allai m'y établir le 10 avril 1829 ; et ce fut pour près de neuf ans. Belle exposition, beau jardin ; et tout mon logement proportionnellement à bon marché. Que d'heures délicieuses passées dans ce jardin, avec une nombreuse famille qui s'enrichissait tous les deux ans de quelque nouveau venu !

Mais l'ordre des évènements m'amène à un souvenir douloureux. C'est au mois de mai de cette année, vers le 12, que mourut le cher Neff, cet homme d'un si rare mérite. Nous chantâmes sur sa tombe ouverte les vers de M. Vinet. « Pourquoi des cœurs chrétiens » etc. (1)

Cependant nous continuions à être bénis dans notre petite église, et à y recevoir la visite de plusieurs frères et sœurs attachés à d'autres églises, soit du canton de

(1) M. Vinet a écrit : « Ah ! pourquoi l'*amitié* gémirait-elle encore. » Je n'ai point cru manquer de respect à cet homme éminent en introduisant dans son premier vers un changement qui indique que c'est l'amitié chrétienne seule qui a droit aux consolations de l'évangile ; puisque ceux qui ne se fondent pas sur Christ sont « sans espérance au monde » comme dit l'écriture (1 Cor., 15, 19). Il est bon, je crois, de ne jamais perdre de vue cette distinction capitale.

1820 Genève, soit des autres cantons de la Suisse française : cela nous encourageait. Et le besoin de cantiques encore supérieurs, pour la joie et pour l'élan, à tous ceux que je connaissais, me conduisit à mettre en musique vers cette époque quelques-uns des *cantiques de l'Apocalypse*, tels que la bible même nous les donne. J'ai si peu reçu d'éducation dans tous les genres, que je ne connaissais nullement alors le genre oratorio, et que je croyais être le premier, ou plutôt le seul, à avoir mis une musique sur des paroles en prose.

J'ai travaillé, en fait de musique, sous deux désavantages. Le premier, c'est que, en considération de ceux qui auraient à chanter, je devais rester dans la musique facile : or cela gêne et borne à un haut degré l'essor et les idées musicales. Le second, c'est que je n'ai jamais eu à ma disposition quelque maître de l'art que je pusse consulter, et qu'il m'a fallu deviner les règles. Je devrais parler d'un troisième désavantage qui s'est fait sentir chez moi sur tous les points ; mais celui-là est un défaut : c'est l'impatience, ou un peu de paresse, ou les deux ensemble, qui m'ont empêché de jamais donner à aucune de mes œuvres, en littérature aussi bien qu'en musique, le fini dont je crois que j'aurais été capable. Cela laisse sous le rapport artistique une mauvaise conscience, que j'emporterai peut-être avec moi dans la tombe ; car je n'ai plus les forces d'entreprendre une révision générale de mes œuvres. Il me semble qu'il y a dans plusieurs de mes pièces de musique quelque étoffe et ce qu'on appelle, en termes de l'art, *des intentions* dont on pourrait tirer un assez bon parti ; ainsi le *Gloria*, le chant du *Jubilé* surtout, et plusieurs pièces inédites. Hélas ! je n'ai jamais eu, en aucun genre, guère plus que de bonnes intentions !

Cependant mes rapports avec les deux églises de Genève n'étaient pas encore rétablis : et il m'en reste un

singulier monument dans un mot de billet que je reçus, 1829
vers ce temps, d'un de mes collègues qui me parlait occasionnellement de mon église *en désordre*. Or ne croyez pas qu'il me reprochât par ce mot rien de contraire à la religion ni aux mœurs; du tout; mais c'était le terme technique pour dire qu'on n'avait pas de formes délibératives, ni de constitution. Quant au reste je crois réellement que, dans le fait, j'étais plus sévère que mes collègues; et on en verra bientôt deux exemples; seulement je tâchais d'éviter les formes juridiques.

On peut voir, néanmoins, dans la continuation du malaise dont je parle, combien est vraie l'observation que j'ai faite depuis longtemps, que nous devons toujours chercher une fin catégorique à toute discussion une fois entamée. A l'époque où nous sommes parvenus, nos frères de Nyon voulurent en finir ainsi: ils envoyèrent examiner ce qui en était de cette lutte qui se prolongeait si péniblement entre mes collègues et moi; et les deux frères chargés de cette commission furent notre excellent frère Duplessis et notre frère Lardon, plus tard apôtre du parti, actuellement presque éteint, qui prit son nom. Le résultat de leur médiation fut que, partant des faits tels qu'ils leur furent présentés, ils rompirent pour le moment toute relation avec l'église de Carouge; et si leurs considérants étaient justes ils avaient parfaitement raison; je demandais depuis longtemps moi-même une conclusion de ce genre.

Mais alors mes collègues des deux églises de Genève furent effrayés de leurs succès; car ils avaient obtenu beaucoup plus qu'ils ne voulaient; et, trois semaines après m'avoir fait subir de la part d'une église très-fidèle l'équivalent d'une excommunication, ils se rapprochèrent de moi avec éclat. Oui; le même mois qui avait vu la sentence de Nyon vit aussi, pour la première fois, les deux

1829 églises de Genève et celle de Carouge réunies en assemblée générale ! Je crois même que nous prîmes la cène en commun... Enfants ! mais sots enfants !

En tout cas c'est dans cette séance commune que l'un des élèves en théologie que M. Malan formait à cette époque reçut l'imposition des mains ; c'est une des rares consécrations auxquelles je ne regrette point d'avoir pris part.

A cette même époque à peu près, le professeur Steiger, de l'école de théologie, voulut aussi nous donner de son côté un témoignage de communion fraternelle, et vint, une fois ou deux, assister à nos assemblées.

Enfin c'est vers ce temps que nous eûmes occasion de prendre une de ces mesures de discipline dont je parlais plus haut, et qui conciliait, je crois, comme je l'avais toujours voulu, les ménagements de l'amour fraternel avec la sévérité. Les préceptes de l'Écriture sur la discipline des églises ne peuvent, selon moi, avoir de précision ; mais j'ai toujours cru que des chrétiens sont libres de former entre eux des associations particulières sur tel pied de sévérité qui leur semble bon, et qu'ils peuvent alors exclure sans scrupule celui qui déroge aux principes sur lesquels l'association est fondée : c'est, à mes yeux, une affaire de contrat. Or, une fois ce principe admis, j'ai toujours préféré les églises sévères aux églises trop indulgentes ; par la raison qu'il est ridicule de se séparer des autres, si on ne veut pas faire mieux qu'eux. Mais j'ai toujours eu de la peine à me faire comprendre à cet égard ; parce que, ne m'appuyant pas en tout cela sur tel ou tel texte particulier de l'Écriture, mais sur son esprit, et répugnant aux formes judiciaires, j'avais l'air d'user d'arbitraire ou de repousser la discipline elle-même.

On vit pourtant le contraire en cette occasion. Un

frère, qui avait paru longtemps marcher avec fidélité, se 1839
relâchait depuis quelque temps au jugement de tous, et fréquentait moins les assemblées : nous vîmes bientôt que ce relâchement avait sa cause dans un autre mal : il s'était attaché à une jeune catholique sans piété; et il finit même par se décider à l'épouser, malgré tous nos avis, et, chose remarquable! tout en reconnaissant lui-même qu'il faisait mal. Sans doute il y a tel cas exceptionnel où un mariage mixte peut se justifier aux yeux de Dieu ; mais je crois ces cas très-rares. Du reste j'aurai bientôt occasion d'exposer plus au long mes principes à cet égard : ici je me borne au cas spécial. Je m'entretins de ce fait avec les frères; et, après nous en être occupés pendant quelques semaines avec ce frère même, nous jugeâmes que c'était le cas de protester contre cette conduite, en interdisant la cène à celui qui se laissait ainsi entraîner dans une alliance évidemment nuisible à sa piété. Je lui en parlai à lui-même; il ne put disconvenir de la justice de notre démarche ; et à la première communion qui suivit nos explications définitives (nous prenions la communion tous les dimanches) je déclarai avec douleur à toute l'assemblée, lui présent, la triste mesure que nous étions obligés de prendre à son égard, et les raisons de cette mesure. Puis j'eus l'heureuse pensée (je crois pouvoir l'appeler ainsi) de lui demander à lui-même, devant tous, s'il croyait avoir à se plaindre de l'église à cet égard. Il répondit que non; et il y eut dans l'assemblée quelques marques sensibles d'approbation sur cette manière de procéder. Le soir de ce jour, nous eûmes la plus nombreuse assemblée que nous ayons jamais eue dans ce troupeau. Je termine ce qui concerne cette année en remarquant que mon journal se plaignait de ce que je mettais trop de temps à la culture de mon jardin.

1830 Au commencement de 1830, notre frère Malan qui, après s'être servi chez lui d'un mauvais petit orgue, s'en était procuré un meilleur, et avait prêté le premier à notre frère Empeytaz, permit à celui-ci de le prêter à son tour à notre église de Carouge, vu que lui aussi en avait acheté un très-bon; et c'est ainsi que nous profitâmes, pauvres Carougeois, de la défroque successive de deux de nos frères. Notre petite église avait une estrade d'un pied de hauteur, de dessus laquelle je présidais l'assemblée : je plaçai l'orgue sur cette même estrade, à deux pas de moi : j'allais le jouer pour le chant, puis je revenais à ma place pour remplir mes autres fonctions.

Cette année fut très-paisible. Tandis que j'ai souvent entretenu une forte correspondance, dont il me reste plus d'un millier de lettres amassées depuis 1811, je n'ai qu'une seule lettre de cette année; c'est celle d'un serrurier Vaudois qui m'écrivait que mes cantiques de l'Apocalypse « le faisaient monter au ciel. Envoyez-les moi, » ajoutait-il; *je ne puis pas être sans eux.* »

La rareté de ma correspondance pour cette année provient sans doute de ce que j'avais alors tous mes enfants auprès de moi, et que je ne fis, pendant toute sa durée, qu'une seule courte excursion.

En printemps 1830 le Bourg-de-Four prit à son tour une mesure de sévérité assez remarquable : il excommunia, pour cause de quelques fausses doctrines, une personne en qui il reconnaissait d'ailleurs une profonde piété. Un cas de ce genre est toujours bien difficile, et bien pénible.

A la même époque, l'un des pasteurs de cette église me demanda de pouvoir venir consacrer dans la nôtre notre frère Vierne, depuis lors employé si heureusement en divers lieux, particulièrement en Belgique. Cette consécration n'avait pu se faire au Bourg-de-Four parce que

notre frère Vierne était baptiste. Encore un cas où l'église 1830
de Carouge a été un lieu de refuge, l'église des péagers.

A cette même époque encore, nous reçûmes la visite d'un cher frère du canton de Neufchatel, qui témoigna à notre petite église une affection d'une profondeur particulière, et qui voulut être considéré comme membre de cette église, quoiqu'il retournât dans la sienne. Hélas! j'ai eu le malheur de l'affliger depuis, comme quelques autres, en publiant plus tard, dans mes *Recherches*, je ne dis pas l'abandon des vues de la dissidence, mais le principe d'une espèce d'indifférence pour les formes ecclésiastiques et pour les questions secondaires. Si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive de nouveau l'assurance du désir que j'ai toujours conservé d'être aussi fidèle dans toute ma conduite que le peut être la meilleure des églises; et que je n'ai exprimé de l'indifférence à l'égard des questions ecclésiastiques que parce que j'ai vu que le zèle pour ces questions, comme pour toutes les questions secondaires, est très-nuisible à la piété. Je n'ai cessé de reconnaître que le vrai christianisme est une dissidence continuelle contre tout ce qui est mondain et pécheur; et je ne crains même pas de dire que ma pratique, à la prendre en général, a été plus indépendante que celle de bien des dissidents, qui savent se montrer assez amis du monde et des grands. Oui; on peut être mondain étant dissident aussi bien qu'en restant attaché à une église nationale; et alors autant vaut l'un que l'autre; ou plutôt le dissident est pire, puisque, professant être meilleur que ses frères sans l'être réellement, il est alors pharisien.

Cette même année, nous eûmes encore une excommunication; et nous montrâmes ainsi, par un exemple de plus, combien était fausse notre réputation d'église « en désordre. » Cette mesure tomba sur un artisan qui était venu s'établir à Carouge, dans cette idée que nous

1830 n'avions pas de discipline, à ce qu'il me dit lui-même. C'était le plus grand emprunteur que j'aie jamais vu : il devait déjà cinq mille francs! Je lui dis que nous le recevrions volontiers parmi nous s'il voulait s'engager à travailler mieux à l'avenir, et à *n'emprunter absolument plus*, sous aucun prétexte : que s'il tombait réellement dans le malheur ou la maladie, nous aurions soin de lui, et nous partagerions notre pain avec lui; mais qu'au premier emprunt qu'il ferait, il devait se regarder comme exclu de notre communion par le fait même. C'était conforme à ce que j'ai dit tout à l'heure : que nous reconnaissions à toute église le droit de faire des conditions pareilles; il y consentit. Mais nous vîmes bientôt arriver, non pas encore l'emprunt, mais tout à la fois la paresse et les prétentions à une sorte de luxe. Nous lui avions donné un joli petit logement gratis, à côté de notre chambre d'assemblée, pour qu'il fût notre concierge. Sa boutique même était si jolie qu'il voulut encore l'embellir : il y mit un tapis, très vieux il est vrai, et très-modeste, mais enfin un tapis. Je lui fis observer que je n'en avais point chez moi; et que, puisqu'il se plaignait souvent de froid, il aurait pu se servir de ce tapis comme de couverture de lit. Mais ce fut en vain. Un jour je vins chez lui à huit heures du matin. Pas encore à l'ouvrage. — « J'ai, me dit-il, mon culte de sept à huit. » — Un culte d'une heure par jour pour un homme qui a cinq mille francs de dettes! Savez-vous bien, lui dis-je, que votre culte d'une heure est un péché? C'est être paresseux et voleur que d'employer ainsi son temps : « tu travailleras six jours, et feras toute ton œuvre. » Je ne vous dirai pas de travailler en priant, mais bien de prier en travaillant. Une élévation du cœur à Dieu, bien sentie et bien ardente; un verset que vous méditerez pendant le reste du jour; puis un bon travail pour payer vos dettes et n'en

pas faire de nouvelles, voilà votre véritable culte de la 1839
semaine !

Mais il restait mou, et la misère revenait toujours. Et comme toute passion, même la passion de l'emprunt, rend ingénieux, notre pauvre frère chercha un moyen d'en revenir indirectement à ses fins sans encourir pourtant l'excommunication dont il était menacé : il alla colporter chez quelques personnes riches de Genève quelques draps de lit, en demandant qu'on voulût bien les lui acheter, vu qu'il était dans le malheur. Aussitôt on vient à moi tout effrayé, me demander d'où vient une pareille détresse. Je raconte ce que je viens de dire, et je persiste à dire qu'il ne faut pas lui prêter. — Voulez-vous donc qu'il meure de faim ? — Si c'est son goût, répondis-je, il est bien libre : mais je ne crois pas que nous soyons obligés de nourrir celui qui ne veut pas travailler. — Il finit par quitter l'endroit ; et l'on vit encore une fois que nous avions pourtant un peu de discipline.

C'est dans ce même temps qu'eut lieu à Genève une singulière crise théologique. Il s'y fit pendant quelques mois un effort pour établir la doctrine que c'était après sa mort, dans le lieu même de la géhenne, et non sur la croix, que Jésus avait réellement souffert pour nous, et offert son grand sacrifice. J'aurais voulu éviter de dire que c'est notre frère Malan qui se mit tout d'un coup à prêcher cette étrange doctrine ; mais je ne le pouvais guère. Il le fit avec cette véhémence et cette insistance qu'il confond quelquefois peut-être trop avec la fidélité évangélique. Je ne sais d'où a pu surgir une pareille idée dans l'esprit d'un chrétien si ce n'est des mots du symbole des apôtres « il est descendu *aux enfers*. » Mais l'erreur est alors provenue du faux sens que le peuple, puis les dictionnaires, ont fini par attacher au mot enfer. Primitivement, et avant la venue de notre Sauveur, le mot

1830 *infernum* signifiait simplement, comme le mot même l'indique, les lieux *inférieurs*, c'est-à-dire *le séjour des morts*, tant des bons que des méchants, avec deux divisions distinctes pour ces deux classes. C'est évidemment aussi le sens du mot grec *hadès*, auquel devrait correspondre celui d'enfer....

Il me serait facile de donner encore beaucoup de développement à ces observations; mais cela nous écarterait de l'objet dont il s'agit ici; je me bornerai donc à répéter, avec l'évangile et avec l'église universelle, que c'est sur la croix que Jésus a fait notre salut; que c'est sa mort en croix qui a été le point culminant des souffrances du Sauveur; que « tout était accompli », au moment où il prononça ces mêmes paroles; et que la doctrine contraire ne peut soutenir l'examen un seul instant.

A l'époque où nous sommes parvenus je me bornai, en conséquence, à exprimer ces principes une fois pour toutes; et nous n'en parlâmes plus.

Il est remarquable, quoiqu'on ne puisse montrer rigoureusement la liaison des deux évènements entre eux, que c'est au moment, à la même époque où M. Malan prêchait cette doctrine avec insistance, qu'une forte portion de son troupeau refusa de prendre plus longtemps la cène dans son église, et que, peu après, un grand nombre des membres de son église, la moitié, je crois, la quittèrent pour se joindre à celle du Bourg-de-Four, qui, à son tour, devait avoir plus tard ses défections, causées par M. Darby.

Le 10 juin j'avais quarante ans accomplis. Ce fut pour moi, assez naturellement, une époque sérieuse. Je vois par mes journaux, que je me croyais alors assez près de la vieillesse, et qu'en particulier « je désirais n'avoir plus devant moi d'ouvrage de longue haleine. » C'était probablement mon travail sur l'histoire des Frères moraves

qui me donnait des pensées de ce genre. Je ne me dou- 1830
tais guère de tout ce que Dieu me préparait encore !

Cependant mon troupeau de Carouge, tout petit qu'il était, m'occupait au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; et je crois que je vais justifier cette expression. Ne sachant jamais me modérer, j'eus à cette époque, *pendant deux ans, chaque dimanche, huit réunions;* quelquefois sept seulement, mais souvent huit; et pas un instant de repos entre deux. Voici le tableau de ce travail insensé :

De 9 à 10, assemblée pour les Allemands. Presque tous venaient de Genève.

10 à 12, prédication et cène, faisant à peu près deux heures de séance.

12 à 1, dîner, ayant presque toujours à ma table des personnes étrangères à la famille.

1 à 2, instruction aux enfants.

2 à 3, prédication.

3 à 4, nouvelle instruction à d'autres enfants d'un autre âge; et quelquefois assemblée particulière des seuls membres du troupeau.

4 à 5, leçon de chant autour de mon piano.

5 à 7, réception des personnes qui voulaient me parler, ou promenade; mais presque toujours entouré encore de personnes étrangères à ma famille.

8 à 9 1/4, dernière prédication.

J'avais été obligé, pour me décharger au moins du soin de mes enfants, de prendre pour les dimanches, contre une rétribution de 15 sous par dimanche, un frère qui me remplaçât un peu auprès d'eux. Mais la fatigue d'une pareille vie était telle qu'elle tenait de l'exaspération. Je me rappelle m'être un jour arraché un instant à la société qui m'entourait, pour aller me cacher la tête dans un coussin et y pleurer à haute voix ! On comprend aisément que je suis loin de me glorifier de pareils excès.

1830 En juillet je fis une petite excursion dans le canton de Vaud : je poussai même jusqu'à Louëche, où j'arrivai le 26 juillet. Tout était en paix, lorsque tout-à-coup l'Europe entendit, comme un tocsin de feu et de sang, la nouvelle des ordonnances de Charles X et apprit l'écroulement de son trône. C'était le 26, le 27 et le 28, *les glorieuses !* les pauvres glorieuses ! Que d'évènements depuis lors ! Avènement de Louis-Philippe, qu'on surnomma premier ! Dix-sept ans de paix, mais avec bien de l'immoralité, et avec la tache honteuse et sanglante d'Otahiti ! puis les détestables journées de 48, la fameuse république du poète-paratonnerre ; le soulèvement de la moitié de l'Europe ; l'apaisement ou l'écrasement de ces révolutions ; et puis l'empire ! — Qui se serait douté de tout cela la veille du 26 juillet 1830 ? *Erudimini !*

Par une coïncidence assez singulière (quoique je ne prétende nullement faire de ce rapprochement une comparaison), c'est le même jour où Charles X faisait des Ordonnances, que nos frères de Bourg-de-Four, trop conséquents cette fois, contre leur coutume, avec leurs principes de dissidence, publièrent une *Déclaration* de principes portant qu'une ville ne devant avoir qu'une église, ils ne reconnaissaient dans Genève que la leur, ce qui emportait avec soi que celle de M. Malan était nulle et non-avenue. Je ne crains pas de parler ouvertement de ces choses, puisque la déclaration a été imprimée ; que nos frères du Bourg-de-Four l'ont d'ailleurs retirée dès le mois de mars suivant ; et que, pour tout le monde, toutes ces matières étaient alors des matières nouvelles. Ce serait une ingratitude d'être sévère envers ceux qui faisaient les premières expériences sur ces sujets difficiles ; car si, de nos jours, on est sous ce rapport un peu plus sage qu'il y a vingt ans, c'est par suite même des écoles que nous faisions en ces temps-là.

On me permettra bien d'ajouter à ce sujet une autre observation : c'est que je n'étais pour rien dans cette espèce de coup-d'état dirigé contre l'église tout entière du Pré-l'Évêque. Il doit être permis à celui qui a beaucoup été accusé d'avoir divisé les deux églises, de faire observer ici encore une fois « qu'on savait bien se disputer sans lui. » 1830

Ce mois de juillet présenta, sous le rapport religieux, quoique dans une autre contrée, un évènement bien important encore. C'est dans ce mois que se fit à Londres ou, plus exactement, à Albury, un premier rapport sur les dons de prophétie et de guérison qui venaient d'éclater en Écosse, et dont nous allons bientôt parler plus au long. Ces heureux frères avaient alors reçu en effet les dons admirables dont Dieu a déclaré qu'ils accompagneraient la foi en Jésus. Il en reste encore quelque chose à ces frères : mais leur œuvre tomba bientôt sous l'influence, puis sous la direction de deux hommes puissants selon le monde, l'un riche en imagination et en argent, l'autre magnifique orateur ; et cette grandeur selon la chair leur fut nuisible. Une autre cause qui contribua à perdre cette œuvre si bien commencée, c'est que, au lieu de surveiller la prophétie, selon la recommandation de l'apôtre, on la tint pour infaillible ; et l'œuvre est ainsi rapidement arrivée à la superstition et au rétablissement d'un pauvre sacerdoce judaïque ! Il est très-intéressant d'observer qu'au premier moment les chrétiens d'Écosse, avertis en quelque sorte par l'Esprit de Dieu, se sentaient peu disposés à se laisser *étudier* par une députation qui vint de Londres pour s'enquérir de leur état.

Quant à mon Carouge, son tour de souffrance approchait aussi. Les germes fâcheux qui se trouvaient dans le troupeau de cette ville, dès sa naissance, continuaient

1831 à s'y faire sentir ; assez pour que je les mentionne ici de nouveau, pas encore assez pour aboutir à un éclat.

Le 28 octobre naquit mon neuvième enfant, le huitième de mes fils, *Timothée*.

Nous finîmes l'année, selon ma coutume, par une nombreuse soirée du 31 décembre, qui fut bonne et bénie.

L'année 1831 s'ouvre par une singulière réunion d'événements, tous fort intéressants pour moi, et quelques-uns d'un assez grand intérêt général. Commençons par ce qui me concerne individuellement.

Dès les premiers jours de cette année je reçus de l'église de Nyon une lettre « qui déclarait nulle sa précédente. » Je ne trouve dans mes notes que cette phrase détachée, sans explication : mais, vu le rapprochement complet qui suivit bientôt cette lettre, je ne doute pas qu'elle ne fût toute fraternelle. Je me rappelle en outre qu'elle fut toute spontanée de la part des frères de Nyon.

J'avais de nouveau, dans ce moment, cinq enfants plus ou moins malades. Le 15 tout cela était hors de danger ; mais les enfants restèrent plus ou moins maladifs jusqu'en mars. L'hiver les éprouvait toujours.

Je reçus, dans le même temps, je ne sais plus à quelle occasion, des assurances touchantes d'affection de la part du petit troupeau indépendant de la petite ville d'Orbe, où je paraissais pourtant bien rarement. Ils me donnaient l'assurance qu'ils priaient pour ma famille et pour moi ! Quand je n'aurais écrit mes Mémoires que pour deux ou trois cas d'une fraternité pareille, il me semble qu'il en vaudrait la peine. Je ne vous ai guère plus vus depuis lors, chers frères et sœurs ! Que ceux qui survivent reçoivent par ces lignes mes salutations chrétiennes les mieux senties !

Du reste, je pense que cette marque d'affection chrétienne était due à l'influence d'une belle-sœur d'un pro-

fesseur de Neufchatel dont j'ai déjà parlé plus d'une fois. 1831

Quant au troupeau de Carouge, toujours des bénédictions dans les assemblées publiques, et toujours un mauvais levain chez certains membres, constamment les mêmes.

Et quant aux évènements religieux de Genève, le professeur Chenevière faisait alors un éclat dont je n'ai pas le détail présent à la pensée, mais que je trouve consigné dans mes livres sous cette expression générale.

Puis, par compensation, c'était le moment de la lutte de M. Gaussen contre la compagnie, et la *création de la Société évangélique*. On voit abondamment, par la date de l'évènement, que si cette œuvre est devenue la plus puissante des œuvres évangéliques de Genève, elle n'a été que l'un des fruits et non l'instrument du réveil de cette ville, puisque ce réveil avait commencé vingt ans auparavant et avait éclaté depuis treize ans.

Cependant la dissidence, surtout dans le canton de Vaud, et sous l'influence du pasteur Lardon, était devenue toujours plus âpre. On avait établi, dans ce dernier canton, des bancs spécialement destinés aux personnes qui ne participaient pas à la cène. On appelait ces personnes les *témoins du culte;* et leur banc était *le banc des témoins*. Ce détail me fournit une nouvelle occasion de faire observer combien la valeur de nos actions dépend plus de l'esprit dans lequel nous agissons que du fait matériel même. L'arrangement dont je viens de parler se faisait avec raideur et rigueur, il est vrai; et les églises dissidentes de Genève blâmèrent beaucoup cette mesure. Cependant elle avait un fond de raison. A part la rigueur qu'on y mettait, quoi de plus naturel, pour un prédicateur qui y regarde de près, que le désir d'avoir sous ses yeux, sans mélange, ses frères d'une part, et de l'autre les personnes qui refusent de se joindre à l'église; pour qu'il

1831 puisse, pendant son discours, diriger ses paroles et même son regard spécialement sur les uns ou sur les autres. On a déjà vu qu'en fait d'églises dissidentes c'étaient, je ne dis pas les plus étroites, mais les plus strictes et les plus sévères que j'estimais le plus: quant au point en question j'agis d'après le même principe; et sans y mettre la rigueur choquante d'un réglement de police, ou l'apparence d'un triage injurieux, je réservai aussi dans notre petite église un banc ou deux pour les simples « assistants. »

Je raconte ces détails, soit pour dépeindre l'époque d'alors, soit pour montrer par un exemple de plus que les points de vue les plus opposés ont toujours quelques rapports entre eux, et qu'une grande largeur n'exclut nullement des principes stricts et positifs, comme une grande étroitesse peut très-bien s'allier avec le relâchement de la piété.

C'est vers le même temps, au milieu de février, que je fis, et pour quelque affaire de famille probablement, une petite tournée à Neufchatel, que je n'avais pas vu depuis trois ans. Cette tournée fut singulièrement bénie. Je crois n'avoir pas encore nommé le cher docteur La Harpe, de Lausanne, que je vis à mon passage. Je fus souvent reçu chez lui, pendant ces quelques années; et nous sommes restés depuis lors jusqu'à ce jour, et pour toujours sans doute, amis étroitement unis de cœur et de vues. J'en dis autant de son collègue, M. le docteur Mayor. Mais celui-ci est allé chercher la tranquillité en Amérique.

A Neufchatel et dans les environs je trouvai un accueil excellent, et beaucoup de joie et de vie religieuse. Voici ce que j'écrivais au sujet de cette visite, à la date du samedi, 19 février:

« .... Ce matin, notre cher M. Perrot de Pourtalès et

moi avons été cités devant les magistrats, tous deux. 1831
Mais après quelques pourparlers on me laisse pourtant ici jusqu'à lundi matin... Il y a ici deux troupeaux, l'un constitué, *rangé*, comme l'on dit, l'autre non. Ils ont leurs réunions absolument distinctes. Ce soir à 7 h. se réunira chez notre cher Perrin (1) le troupeau non rangé, auquel je dois adresser la parole. Demain à une heure j'irai au troupeau rangé, où je crois que je ne parlerai pas, parce que le brave, mais redoutable, Lardon y assistera probablement, quoique bien maladif. Je crois qu'il y aura ensuite, à quatre heures, nouvelle assemblée du troupeau non rangé, que je présiderai encore; et où les chers N. de B. comptent venir, pour m'emmener ensuite coucher chez eux. »

Je ne nomme pas ici ces dernières personnes, parce qu'elles pourraient peut-être se reprocher maintenant comme quelque chose d'enfantin, leur zèle d'alors à venir de si loin pour assister à des assemblées si simples. Et cependant cet empressement enfantin avait quelque chose de bien respectable. J'ai parlé déjà précédemment de cette ardeur avec laquelle des personnes de toutes les classes, et même des plus cultivées, fréquentaient alors les réunions religieuses, en faisant même, à pied ou en voiture, de jour ou de nuit, quelques lieues de chemin pour assister à l'une de ces assemblées. Si la chose a entièrement cessé, je conviens que ce fait n'est point à lui seul un indice nécessaire de relâchement. Alors la prédication vivante de l'évangile était réellement une

(1) Ce cher frère, maintenant âgé de plus de quatre-vingts ans, n'a jamais cessé d'édifier l'église par sa simplicité de cœur et par une piété de tous les moments. C'est chez lui surtout que logeaient les évangélistes de cette époque, et que se tinrent pendant quelques années les réunions dont il va être question. Elles se sont ensuite accrues au point de provoquer la construction d'une salle plus grande, la salle actuelle des Bercles, qui est ainsi un fruit du réveil dissident. Il vivait avec sa femme (morte depuis peu), comme Zacharie et Elisabeth.

1831 nouveauté : alors on disait avec la joie d'une découverte :

« Accourez tous à la bonne nouvelle,
Car *aujourd'hui* le salut est prêché ; »

alors les auditeurs avaient besoin d'une instruction dont, par suite même de leur zèle passé, ils n'ont plus le même besoin aujourd'hui. Tout cela est vrai. Et pourtant il est vrai aussi que le réveil a pris quelque chose de vieux ou plutôt de vieilli, dans le sens défavorable de ce mot. Nous savons à présent parfaitement que nous sommes sauvés par grâce ; mais en jouissons-nous comme lorsque nous l'apprîmes ? Nous sommes à présent plus sûrs de notre salut qu'il y a vingt ans ; mais avons-nous plus de dévouement que lorsque nous pensions qu'il fallait le gagner ?.... Nous faisons peut-être maintenant plus de bien qu'alors — de bien, j'entends, qui peut se faire avec de l'argent ; mais n'est-ce pas parce que nous sommes plus nombreux et que nous avons parmi nous plus de riches ? Y a-t-il en nous le même dévouement personnel qu'autrefois, et la même ardeur pieuse dans tous les moments ?.... Sauf quelques heureuses exceptions, que j'admets, je crois devoir répondre, pour un très-grand nombre de chrétiens, par une négative prononcée. Nous entendons, ou nous subissons une suite continuelle de sermons ; mais presque personne n'avance d'un pas dans la piété, ni prédicateurs ni auditeurs.

Je crois qu'en ceci je dis la vérité ; et alors je me demande la cause de ce fait affligeant. Pour ma part je l'ai déjà assez souvent indiquée pour n'être pas obligé de me répéter chaque jour. L'Écriture-sainte nous l'a dit d'ailleurs ; il faudrait simplement ne pas la tordre. En théorie on veut bien du grand ; mais on préfère le médiocre dans la pratique ; on veut bien faire de bonnes œuvres, et on en fait effectivement, mais non pas au point de

s'offrir réellement soi-même en sacrifice ; et surtout on a 1831
peur de faire un pas de plus dans le réveil, et de voir arriver... l'extraordinaire, les choses qui ne viennent pas des professeurs ni des banquiers, les choses que Dieu donne de préférence aux simples, les dons miraculeux, objet d'horreur pour les sages et pour les entendus. Je crois que c'est là, avec l'antinomianisme dont nous avons parlé précédemment, le péché du réveil. Aussi longtemps que nous contristerons ainsi le Saint-Esprit, en niant ouvertement son pouvoir illimité dans l'église chrétienne et sa folie aux yeux des hommes, ne nous étonnons pas que notre éloquence et nos budgets soient parfaitement insuffisants à convertir le monde et à remplir de joie les enfants de Dieu. Combien de prédicateurs qui, voyant devant eux un nombreux auditoire, oublient qu'il est bien peu nombreux quant aux masses ; et que d'ailleurs on ne vient peut-être les entendre que faute de mieux ! Que de faux brillant encore dans tout cela ! Quelle confiance en son talent ! Et souvent en un pauvre talent ! Je me rappelle avoir entendu un de mes amis me dire un jour : « J'aurai l'honneur de prêcher dimanche devant le roi de... » — Je pensai en moi-même : « Et si, au sortir du sermon, ce roi va dire : Quel ennuyeux bavard j'ai entendu là ! votre honneur sera-t-il bien grand ? D'ailleurs est-ce dans ce sentiment qu'on doit prêcher devant qui que ce soit ?

Tout cela je le dis au sujet du zèle qu'on avait il y a vingt ou trente ans, et du bon ton auquel nous sommes maintenant arrivés.

Comme la police ne m'avait accordé que trois jours, et que quelques frères devaient venir de loin me voir le lendemain, je changeai de logement pour une nuit, afin de ne pas compromettre la chère famille qui m'avait reçu jusque là et qui, à cette époque où j'étais un peu malade,

1831 avait redoublé d'attention et de soins envers moi. Que le Seigneur le lui rende encore à présent !

C'est dans ces mêmes jours que nous fîmes, en grand secret, et entre six ou huit frères, une chose qui, d'après les lois subsistantes, pouvait m'attirer de mauvaises affaires : nous prîmes la cène en chambre. Plus tard ce fait valut à un frère, laïque, il est vrai, d'être placé à genoux sur une place publique, la corde au cou, comme ayant mérité la peine capitale..... Il n'y eut pas trace d'appareil imposant dans notre cérémonie : bien loin de là : ce fut peut-être prosaïque à l'excès : mais l'intention suppléait à l'absence de l'idéal.

Maintenant je ne ferais plus pareille chose; mais c'est par une raison que plusieurs n'approuveront pas plus qu'ils n'aimeront cette cène en chambre : c'est que, selon moi, le mot de notre Sauveur relatif à la cène ne signifie pas que nous devons manger et boire pour nous souvenir de lui, mais que nous devons nous souvenir de lui toutes les fois que nous mangeons et buvons. Ceci n'abaisse pas la cène au rang d'un simple repas : cela élève le simple repas à la solennité de la cène; non, il est vrai, à la solennité pompeuse et factice dont on enveloppe la communion, mais à la dignité calme et pensive que doivent avoir toutes les actions du chrétien, et qui doit planer sur toute la vie du racheté, au souvenir de la mort expiatoire du Sauveur.

Je retournai de Neufchatel à Boudry où je trouvais toujours la chère famille qui s'y fait connaître depuis longtemps, et « chez qui je passai, porte ma lettre, une heureuse journée et demie. J'étais heureux de leur joie et de l'esprit qui les animait. »

Je retrouvais aussi à Boudry le conducteur d'un petit troupeau dissident, homme d'une piété sage et toujours égale, laïque instruit mais sans études académiques,

un homme qui, à l'heure qu'il est, au milieu de toutes 1831
les agitations du monde religieux, se trouve avoir heureusement conduit son troupeau dissident — et on sait ce que c'est que des troupeaux dissidents, — sans secousse, sans trouble et sans divisions, depuis environ vingt-cinq ans! C'est aussi le cas de mon ami Bott de Colmar, qui peut même compter trente ans d'un pareil pastorat. Un fait de ce genre est vraiment beau. Je connais quelqu'un qui ne se chargerait pas de faire cela pendant cinq ans de suite; ne fût-ce que par la raison qu'en cherchant toujours le mieux on éprouve quelquefois que « le mieux est ennemi du bien.... » Ce qui n'empêche pourtant pas qu'on ne doive aspirer continuellement au mieux.

A Orbe, je retrouvais une personne à laquelle j'ai fait allusion plus haut, la poésie incarnée, toujours heureuse au Seigneur. Sa sœur est femme du professeur Pettavel de Neufchatel; et les trois caractères se ressemblent beaucoup.

A Lignerolles je fis la connaissance du cher pasteur Gauthey, maintenant placé, depuis plusieurs années, à la tête d'une école normale qu'il dirige très-heureusement, à Courbevoie, près de Paris.

J'ai oublié de dire précédemment que, quoique nous fussions plusieurs baptistes à Genève, c'était presque toujours à moi que mes collègues baptistes adressaient les personnes qui demandaient à recevoir le baptême après leur conversion. Je ne pouvais guère refuser ces demandes; et pourtant je n'aimais pas à être mis ainsi presque seul en avant; je suis bien aise de m'exprimer une fois sur ce sujet.

La répugnance dont je viens de parler provenait des difficultés que cette cérémonie présente dans la pratique. On voulait généralement l'immersion totale; parce qu'il est certain que les baptêmes que mentionne l'Écriture se

1831 faisaient, je ne dis pas par immersion totale, mais au moins en entrant des pieds dans l'eau : il n'y a pas de doute à cet égard. Dans l'histoire du baptême de Jésus nous lisons : « Et Jésus ayant été baptisé, *sortit* incontinent *de l'eau.* » (Matthieu 3, 16 ; Marc 1, 10.) — Ailleurs : « Jean baptisait à Enon, près de Salim, *parce qu'il y avait là beaucoup d'eau.* » (Jean 3, 23). — Avec notre manière de faire on peut baptiser partout. — Voyez encore Actes 8, 36 : « Et ils *descendirent tous deux dans l'eau* » ;... puis : « quand ils furent remontés *hors de l'eau* », etc. ;—et enfin Marc 1, 5 : « Et ils étaient baptisés *dans le fleuve* du Jourdain. » C'est sans réplique.

Cependant j'avais, et j'ai encore, de fortes objections contre la supposition d'une immersion totale, même en Orient. Et à plus forte raison mes objections s'appliquent-elles à notre Occident, surtout dans le Nord.

Je dis : dans l'Orient même. Quoique l'immersion totale ne soit pas à redouter dans ces pays à raison du froid, bien au contraire, cependant, dès qu'elle était totale, elle exigeait, semble-t-il, nécessairement après coup un changement complet de vêtements. On ne peut s'en aller tel quel après une immersion, tout découlant d'eau pendant une heure, et humide pendant deux ou trois heures, fût-ce même au milieu des plus fortes chaleurs ; et je me tiens pour convaincu que, quand l'immersion est totale, il doit y avoir changement complet de vêtements, du haut en bas. Or, se figure-t-on toute la Judée, tous les habitants de Jérusalem et de la contrée du Jourdain (Matthieu, 3, 5 ; Marc, 1, 5 ; Luc, 3, 7), venant se faire baptiser ainsi, et apportant tous par conséquent, pour cette cérémonie, des vêtements de rechange ?...

Mais il y a plus. Où pouvait-on décemment changer ainsi de vêtements, au milieu de la *multitude* qui venait se faire baptiser ? car multitude est le terme de l'original.

Je veux bien ne rien exagérer à cet égard ; j'ai vu 1831
dans l'île charmante de Jersey, au milieu de l'été, des populations nombreuses, hommes et femmes, prendre, quoique à une distance convenable, des bains de mer en vue les uns des autres, sans aucune indécence : il y a moyen de s'arranger, surtout chez un peuple moral. Mais il n'en reste pas moins vrai que, pour une cérémonie solennelle comme celle du baptême, les arrangements matériels à prendre au cas d'immersion totale, quelque simples qu'ils soient, semblent former une puissante objection contre cette supposition même.

Et si ces considérations sont fortes dans leur application à l'Orient, combien plus le sont-elles quant aux régions plus froides de l'Occident et surtout du Nord ! Si un Suédois, qui n'a que six semaines d'été, ou même une personne délicate des latitudes moyennes se convertit en hiver, et si son baptême doit se faire par immersion, ces personnes attendront-elles l'été pour se faire baptiser ? Ou bien iront-elles se plonger toutes tremblantes de froid dans une eau glaciale, puis se déshabiller et se rhabiller en plein air ? Ou bien aurez-vous un baptistère à couvert ? Ce n'est pas facile partout. Ferez-vous chauffer l'eau ? En quel endroit ferez-vous tout cela ?... Épargnez-moi les détails : songez vous-même à la chose, et vous verrez combien elle présente de difficultés ! Et puis cette suffocation momentanée, quoique bien courte, que produit l'immersion, surtout si c'est dans l'eau très-froide, est-elle bien compatible avec le recueillement, je dis même avec la dignité de la cérémonie ?

On me fera, il est vrai, une réponse qui semble avoir quelque poids. Il y a peut-être plus d'un million de baptistes dans le monde chrétien : les États-Unis seuls en ont six cent mille ; et tous ces chrétiens ont tous passé, hommes et femmes, par-dessus les inconvénients que je

1881 signale. — C'est vrai. Mais si cela prouve qu'ils ont pu supporter une immersion dans l'eau froide, cela ne suffit pourtant pas pour prouver qu'ils ont eu raison d'y mettre de l'importance ; et cela ne lève point les objections que nous venons de faire. Leur intention a été respectable ; mais on peut toujours croire que, sous la nouvelle alliance, Dieu ne nous oblige nullement à être si strict.

Je prendrai pour un moment un autre exemple. Le Seigneur institua la cène avec du pain et du vin, parce qu'il avait devant lui du pain et du vin ; mais croyez-vous, — peut-être le croyez-vous, — mais êtes-vous fondé à croire qu'un Groenlandais qui n'a jamais vu un épi de blé ni un grain de raisin, ne puisse célébrer le *souvenir de la mort de notre Sauveur* qu'en faisant venir d'Europe ou des États-Unis du pain et du vin?.... Pour moi, je ne discuterai pas cette question un instant ; et je déclare que tous les scrupules de ce genre m'apparaissent comme les plus pauvres des pauvretés de l'esprit humain. Ne voit-on pas que, même sous l'ancienne alliance, pourtant si matérielle comparativement à la nouvelle, Dieu laissait modifier ses lois cérémonielles suivant les temps et les circonstances? — que, de bonne heure peut-être, et en tout cas du temps de notre Sauveur et avec sa participation, les juifs ne célébrèrent pas rigoureusement la pâque debout, le bâton en main, comme cela leur avait pourtant été commandé? — qu'en une certaine occasion David s'empara, pour sa troupe affamée, des pains de proposition qui ne lui étaient point destinés ; et que Jésus l'en excuse? — que le peuple d'Israël, après avoir longtemps négligé la pâque, la mangea *autrement qu'il n'est écrit*, dit l'Écriture elle-même en propres termes (2 Chron., 30, 18)?—mais qu'Ézéchias fit alors cette prière filiale qui fut exaucée « que l'Éternel qui est bon tienne la propiciation pour faite? — que, dans leur joie, les

Israëlites, après avoir célébré cette même pâque pendant 1831
sept jours, la célébrèrent pendant sept autres jours de plus? — et bien d'autres choses semblables? Or, si telle a déjà été la liberté du peuple de Dieu sous l'ancienne alliance, combien plus grande doit-elle être sous le règne de l'Esprit succédant à la lettre?

Résumé général. S'il me paraît incontestable que, pour recevoir le baptême, on entrait dans l'eau jusqu'à une certaine hauteur du corps, peut-être jusqu'aux genoux, je ne crois pourtant pas qu'il y eût immersion totale. Il me paraît que celui qui baptisait, entrait dans l'eau avec celui qui devait recevoir le baptême, prenait peut-être un peu d'eau dans le creux de sa main pour la verser sur la tête du néophyte; et que cela suffisait pour indiquer la belle signification de cette cérémonie, savoir la mort et l'ensevelissement de celui qui se faisait baptiser, c'est-à-dire sa mort à la vie précédente et sa naissance à une nouvelle vie.

Voilà une longue dissertation; et tout cela pour dire qu'alors comme maintenant, je n'aimais pas le baptême par immersion, et que si je m'y suis beaucoup laissé employer c'était par cette disposition dont j'ai déjà donné quelques preuves; je n'aime pas à refuser. C'est par suite de cette même faiblesse que, pour éviter que mes enfants me demandassent des choses que je ne croyais pas devoir leur accorder, je leur défendais de les demander. « Tu sais mon enfant que cela ne se demande pas. »

Du reste je ne suis point fâché d'avoir émis mon opinion sur un point qui occupa beaucoup nos églises dans le temps, et qui ne manquera certainement pas de revenir à l'ordre du jour.

Je rentre dans mon histoire.

C'est en mars que le Bourg-de-Four retira sa déclaration du 25 juillet de l'année précédente.—C'est aussi dans

1831 ce mois que je commençai à composer la musique du *psaume* 118, sur le texte même de notre traduction française; et que je livrai l'*Histoire des Frères moraves* à l'impression.

Enfin c'est en juin qu'eut lieu ma correspondance et mon entrevue avec Châteaubriand. Je puis d'autant mieux parler de cette entrevue avec quelque détail, que l'illustre écrivain a cru devoir en consigner le récit, très-défiguré, et en faire une espèce de caricature dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. Voici ce qu'il en écrivait à Mme Récamier:

A Madame Récamier,

« (Pâquis, près Genève), 9 juin 1831.

» Vous savez qu'il s'est établi une secte réformée au milieu des protestants. Un des nouveaux pasteurs de cette nouvelle église est venu me voir, et m'a écrit deux lettres dignes des premiers apôtres. Il veut me convertir à sa foi, et je veux en faire un papiste. Nous jouons comme au temps de Calvin; mais en nous aimant en fraternité chrétienne et sans nous brûler. Je ne désespère pas de son salut; il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes. Vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté; et sa candeur est admirable. »

Voici maintenant les faits dans leur parfaite sincérité.

Apprenant, au commencement de juin, que M. de Châteaubriand venait de s'établir pour quelque temps aux portes de Genève, et le connaissant alors moins bien que je n'ai fait depuis, j'éprouvais pour lui une vive affection. J'avais remarqué, dans ses derniers écrits, quelque chose de ce découragement profond qu'on trouve encore plus abondamment dans ses Mémoires; je désirais le voir, et essayer de tourner son cœur vers les véritables consolations de l'évangile et vers les pensées de la rédemption. Mes dispositions à cet égard étaient si dégagées de toute vue intéressée, que je fis deux choses pour préparer quelque réussite à ma démarche auprès de lui: je priai beaucoup à cet effet; puis, pour éviter d'être tenté par le désir

de tirer quelque gloire d'un entretien avec un homme 1831
aussi distingué, je pris la résolution, qu'aussi j'ai tenue, de ne parler de la chose absolument à personne, ni avant la chose, pendant les six mois qui suivraient.

C'est dans ces sentiments que je lui écrivis la lettre suivante :

« Genève, 7 juin 1831.

« Monsieur,

» Ce n'est pas sans émotion et sans une espèce de frayeur que, perdu dans la foule des hommes inconnus au monde, je m'adresse à l'un des représentants les plus illustres de la littérature française ; mais le but dans lequel je le fais me permet de passer par-dessus cette objection. Je me souviens de cette pensée du grand Pascal : « S'il y a une grandeur matérielle qui éblouit les masses ; s'il y a une grandeur intellectuelle (celle où vous m'effrayeriez) qui est bien supérieure à la première, et qui est pourtant beaucoup moins recherchée ; il y a un autre ordre de choses, supérieur encore, quoique bien moins estimé du monde, l'ordre des choses chrétiennes ; » — or, sur ce point, Monsieur, nous sommes de niveau : je vous écris comme un pécheur à un autre pécheur, comme un chrétien à un homme qui, à ce qu'il me semble, désire l'être.

» Vos derniers écrits portent en plusieurs endroits une empreinte de tristesse ; et certes, il y a dans ce monde abondamment de quoi nourrir ce sentiment. Mais ce qui m'a le plus affligé à votre égard, c'est ce mot : *incertain de mon avenir*, que vous avez employé dernièrement.... O Châteaubriand ! je suis bien convaincu que vous avez dit la vérité. Mais combien ne seriez-vous pas plus heureux si vous pouviez dire avec l'apôtre : « *Je sais en qui j'ai cru*, et je suis assuré (je citais le grec et la » Vulgate) qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée » là. » (2 Tim. 1, 12) ! « La couronne de justice m'est réservée ; » le Seigneur me la rendra en cette journée-là, et non-seulement à » moi, mais aussi à *tous ceux qui ont aimé son avènement.* » (2 Tim. 4, 8.) Combien n'y a-t-il pas de paix, pour un bienheureux croyant, à comprendre que celui qui croit au Fils possède déjà actuellement la vie éternelle (Jean, 3, 36 ; 5, 10, 13, etc.) ! Et comment l'homme encore *incertain de son avenir* peut-il n'être pas dans une continuelle et inexprimable terreur ! Peut-être oui, peut-être non ! Peut-être dans les joies éternelles ; peut-être perdu pour jamais !.... O cher Monsieur ! (excusez

1831 cette expression, qui n'est pas familière dans mon intention, mais qui exprime un amour véritable que je vous porte) vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme, et à n'y voir que de la poésie ! Combien seriez-vous plus heureux quand vous seriez entré en réalité dans les voies de la réconciliation du pécheur avec Dieu !

» Bien loin de vous cacher le désir que j'aurais de vous parler de ces objets seuls nécessaires, je vous avoue ce désir bien franchement ; mais, ne sachant comment vous recevrez ces lignes, je m'en remets à Dieu pour le reste. J'ose croire que ce peu de mots portent l'empreinte de la simplicité et de la droiture, et que vous ne penserez pas que je me laisse aller à des idées ridicules de prosélytisme (1), ou à la petite gloire d'avoir parlé à un homme célèbre. Je suis chrétien, et je voudrais voir parvenir à la possession de la vérité les hommes qui paraissent la chercher. Je n'aime point à faire le docteur, mais je parle volontiers à mes semblables, comme un naufragé qui, ayant saisi une planche capable de les tous porter, les y appelle tous.

» C'est avec une affection chrétienne que je me signe

» Votre dévoué et affectionné serviteur.

» A. BOST. »

M. de Châteaubriand eut la bonté de me répondre, quelques heures après, ce qui suit :

« Genève, 9 juin 1831.

» Bien loin, Monsieur, de m'offenser de votre lettre, elle m'a fait le plus grand plaisir, et je vous en offre mes remercîments sincères. Je veux tout d'abord avec la franchise dont vous me donnez l'exemple, effacer dans votre esprit deux impressions qui n'ont pas été produites par la vérité.

» Vous vous êtes mépris, Monsieur, sur une expression de ma dernière brochure. Quand j'ai parlé de l'incertitude de mon avenir, je n'ai voulu parler que de ma *mémoire*, que de ce qui pourra me survivre sur la terre ; toute la suite du passage prouve que c'est là le sens réel : il eût été souverainement ridicule à moi de jeter en passant une question

(1) Je prie le lecteur de remarquer cette phrase, puis une autre semblable dans la seconde de mes lettres qu'on trouvera plus bas, comme étant en complète opposition avec l'intention que M. de Chateaubriand m'a prêtée plus tard d'avoir cherché à le gagner à la communion protestante.

de grande religion et de haute métaphysique (1) dans une brochure politique. Je n'ai *aucune incertitude pour mon avenir*. Quant à mon âme, je ne doute point de son existence, et plus que personne j'ai foi dans une vie future. 1831

» Enfin, Monsieur, vous dites que j'ai badiné avec le christianisme ! Vous êtes dans l'erreur. Lorsque je publiai le *Génie du christianisme*, les plaisanteries de Voltaire avaient rendu la France incrédule : on en était venu à ce point qu'on n'osait plus entrer dans une église. Le *Génie du christianisme* avait pour objet de détruire, parmi mes compatriotes, cette mauvaise honte, et d'effacer le ridicule qu'on avait répandu sur les choses saintes. La défense était proportionnée au genre de l'attaque, et l'apologie à la nature de la satire. Si par hasard, Monsieur, vous lisez mon dernier ouvrage, mes *Études historiques*, vous verrez qu'elles ne sont qu'une nouvelle apologie du christianisme, mais une apologie très-sérieuse et en rapport avec l'âge où je suis parvenu et le temps où nous vivons. Je suis chrétien, très-chrétien, de la communion catholique, apostolique et romaine. Cette longue lettre vous prouve, Monsieur, toute l'importance que j'attache à la vôtre. Je vais lire votre brochure (2), et c'est en toute simplicité de cœur que je vous rends, Monsieur, votre affection fraternelle et chrétienne !

» Votre très-dévoué serviteur,

» CHATEAUBRIAND. »

« Je serai toujours, Monsieur, charmé de vous voir et de vous entendre. »

M. de Châteaubriand m'ayant ainsi répondu à lettre vue, je ne voulus pas dissimuler le prix que je mettais à un entretien avec lui, en différant même d'un seul jour de profiter de la permission qu'il m'accordait d'aller le voir ; je m'y rendis le même jour ; il demeurait tout près d'une petite maison que mon père possédait aux Pâquis. Et pour raconter quel fut notre entretien, je vais copier le récit que je donnai plus tard de cette entrevue au *Semeur* (17 avril 1850). On verra combien il diffère de celui qu'en a fait M. de Châteaubriand ; puis on choisira.

(1) Singulières expressions !

(2) C'étaient les *Indices*, etc., dont j'ai parlé plus haut.

1831 « J'étais d'abord assez ému; mais il fut, lui, très-simple. Seulement, comme il recommençait à me parler des effets du christianisme sur l'état temporel de la société, je le ramenai à la question du salut éternel; et je lui dis que je craignais qu'il n'eût pas subi cette *nouvelle naissance* sans laquelle personne n'entrera dans le royaume de Dieu. Il me dit alors : « Oh! il faudrait d'abord que » vous définissiez ce que vous entendez par nouvelle » naissance, et cela nous mènerait trop loin. » — Je pliai aussitôt, et lui réponds que comme je n'étais ni son confesseur ni son évêque, je n'avais pas à faire un pas de plus qu'il ne le permettrait, et que je m'arrêtais. Il revint alors sur ses pas. Mais comme je vis que cette visite l'embarrassait un peu, j'abrégeai. J'ajoute seulement qu'en disant, plus tard, que j'avais fait effort pour le convertir à la foi protestante, M. de Châteaubriand dit une chose complètement fausse. J'ai déjà fait remarquer un passage de ma lettre qui repousse cette supposition; le ton de cette lettre tout entière est celui d'une simple lutte entre la foi chrétienne et l'incrédulité, comme pourrait la soutenir un catholique pieux aussi bien qu'un protestant : les *Indices* que je lui laissais (la brochure dont il parle) n'ont pas une pensée qui aille au-delà : et enfin, pour ceux qui se fieront à ma parole, je déclare que nous ne prononçâmes pas un seul mot qui eût la tendance dont il parle. Il en est de même de ce qu'il dit de ses efforts pour « faire de moi un papiste; » je suis obligé de dire que c'est une broderie qui n'a pas non plus trace de fondement dans la réalité; et qu'il n'y a pas même eu d'allusion à cet égard de la part de M. de Châteaubriand. Je serais tout disposé à lui pardonner ce petit mensonge inoffensif, comme un badinage; mais c'est le badinage même que je trouve déplacé, quand je le compare au ton de la lettre qu'il m'écrivit, à celui de la mienne et à

celui de notre conversation. J'en dis autant de « l'ébran- 1831
lement » que m'auraient causé ses arguments pour les papes : nous n'avons, je le répète, *pas même pensé* à ce sujet ni l'un ni l'autre : nous ne parlâmes absolument que de l'évangile en général. Je demandai respectueusement à M. de Châteaubriand s'il croyait qu'il y eût un bonheur à venir et des peines à venir : il me dit que oui. Certes il n'avait aucune raison de simuler avec moi la sensibilité religieuse ; et comme je crains qu'il n'en ait pas eu une véritable, je n'ai jamais compris cette larme que je vis alors dans ses deux yeux à moitié détournés de moi. En résumé l'impression que m'a laissée cette conversation, c'est que M. de Châteaubriand ne se sentait pas sur son terrain, et que cette position lui était très-neuve.

Cependant comme j'allais partir pour un voyage en Angleterre, je lui envoyai, le lendemain, une seconde lettre dont je ne donne ici que l'extrait suivant, qui repousse encore plus directement que ce qui précède la supposition que je voulusse le gagner au protestantisme :

« Monsieur,

» J'espère ne vous avoir pas abordé comme un sectaire. Les cadres des différentes communions ouvrent un vaste champ aux discussions ; mais plus les âmes s'élèvent à Dieu, plus aussi elles se rapprochent entre elles. Nos Alpes si sereines et si grandes s'aperçoivent peu de ce qui agite les populations de la plaine ; et depuis longtemps je me plais à rechercher dans toutes les églises, bien moins leurs oppositions que leurs rapports, bien moins leurs mauvais que leurs bons côtés.... Je vous exprime encore une fois l'attachement aussi respectueux que profond qui unit mon âme à la vôtre, etc.

Enfin, de retour d'Angleterre, je lui écrivis cette troisième et dernière lettre, qui ne le trouva qu'à Paris, parce qu'il venait de quitter Genève.

« 14 octobre 1831.

» Monsieur,

» Votre temps est précieux : je ne vous importunerai donc plus que

1831 cette fois, mais je désire vous laisser, de nos courts rapports, une idée nette et surtout exempte de malentendu.

» Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que le sens religieux que j'attachais à l'expression de votre brochure *(incertain de mon avenir)* eût été souverainement ridicule à la place que cette phrase occupe dans votre ouvrage; et je le comprends. Mais je pensais, en vous écrivant comme je l'ai fait, et je pense encore que l'avenir éternel est si inévitablement présent à la pensée de celui qui a vraiment reçu la vie divine, que vos expressions, employées telles quelles, revendiquaient nécessairement leur sens absolu, et que leur son même présentera toujours à l'âme du chrétien éclairé l'idée d'une heureuse fausseté. Voilà pourquoi j'ai pris ces mots de votre ouvrage comme au vol, jugeant bien que vous les aviez entendus par rapport à la mémoire que vous laisseriez ici-bas, mais craignant beaucoup aussi que vous n'eussiez dit vrai, sans le vouloir, dans leur sens véritable et éternel.

» Vous me dites, pour repousser cette supposition, que vous n'avez aucun doute « sur l'existence de votre âme et sur une vie à venir; » tel était là vos paroles. Mais que nous importe l'*existence* future de notre âme si cette existence doit être malheureuse? Je parlais donc d'une certitude sur son sort à venir. Or, là-dessus vous n'affirmez rien de plus dans votre lettre que dans la phrase dont il s'agit.

» Sans doute, il y a une manière imprudente et impertinente d'être assuré de son salut; mais je parle en tout ceci de la douce et simple paix qu'éprouve le pécheur qui a reçu grâce, l'âme qui, après avoir été brisée d'une tristesse selon Dieu, est relevée par son pardon. Un homme dans cet état connaît Dieu parce qu'il l'aime, et il aime Dieu parce qu'il sait qu'il en est aimé. Voilà, Monsieur, — et mon cœur dit toujours: cher Monsieur, — un bonheur que rien n'imite et que rien ne remplace; voilà un coup d'œil serein sur l'éternité, qui nous permet de dire: « Je sais en qui j'ai cru, » et toutes les autres paroles si grandes que je vous citais dans ma première lettre.

» Sur l'autre point dont je vous parlais, vous me dites que vous avez dû montrer à une nation devenue impie que le christianisme était respectable, même sous le rapport temporel. La chose était bonne; mais ne croyez-vous pas qu'une âme réconciliée avec Dieu doit-être pressée d'en dire d'avantage? Et votre cœur même ne vous dit-il pas que les idées d'un *salut éternel* vous sont encore trop peu familières? J'en juge par la règle que de l'abondance du cœur la bouche parle. Qu'est-ce donc

qu'admirer le christianisme pour ses bienfaits temporels, si ce n'est 1831
louer un magnifique palais pour le soutien qu'il peut offrir à quelques branches de lierre, pour l'abri qu'il présente à quelques oiseaux de l'air, ou pour l'ombre qu'il jette sur une revendeuse ?

» Comme je fais par cette lettre mon testament à votre égard, accordez-moi d'achever en pleine franchise ce que j'ai commencé de même. Il est évident que vous avez dans votre caractère naturel même, et indépendamment de toute foi à l'évangile, quelques-uns des beaux traits qu'on croirait le fruit exclusif de la foi chrétienne. Et cependant il semble qu'à tout prendre la vraie conversion de l'âme à Dieu vous est encore étrangère. Agrippa disait à Paul : « *Peu s'en faut* que tu ne me persuades d'être chrétien.... » Ne serait-ce pas là votre position ? Mais quelle position horrible ! *Peu s'en est fallu* que je ne fusse sauvé !....

» Avec les dons que vous avez reçus de Dieu, l'amour du monde, sous ses formes les plus spécieuses, a mille fois plus d'attraits pour vous que pour l'homme ordinaire ; et je crains que ce ne soit là ce qui vous empêche de vous donner réellement à Dieu. Mais vous savez pourtant ce que dit l'Écriture : « Que si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père » n'est point en lui. » On peut avoir, et surtout dans nos temps extraordinaires, des impressions profondes de la vanité de ce monde, et cependant n'y renoncer que de force. Le païen aussi disait : « *Eheu ! fugaces*, » *Posthume ! Posthume ! labuntur anni !* » Mais il finissait par : « *Large* » *super foco, etc.* » Le christianisme, au contraire, nous dit : « Puis donc » que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels vous faut-il être en » saintes conversations et en œuvres de piété, hâtant *la venue du jour* » *de Dieu*, par lequel les cieux enflammés seront dissous, et les éléments » se fondront ! »

» Mais il faut finir. Le vaste tournant qui bouleverse la société de nos jours nous a amenés un moment à la vue l'un de l'autre ; et à la hâte je vous ai tendu la main et dit quelques paroles. Le même tournant va nous remmener bien loin dans quelques jours, et je vous crie : Adieu ! au revoir, si Dieu le veut, dans le monde de la paix ! Ma faible voix eût-elle été perdue, au moins aurai-je fait mon devoir : peut-être pourtant n'aurai-je pas parlé en vain !

» Votre humble serviteur.

» A. Bost. »

Voilà la stricte vérité des faits, de nos entretiens et de notre correspondance.

1831 Que dire donc de la manière dont M. de Châteaubriand les représente dans sa lettre à Madame Recamier, le lendemain même du jour où eut lieu notre conversation?... En se rappelant les sentiments sérieux qui m'animaient dans cette affaire, et en relisant mes lettres, on sera, je le crois, bien justement peiné du ton léger dont il traite tout cela, et du roman qu'il substitue à la vérité. Il me rend le témoignage que je lui ai écrit deux lettres « dignes des premiers apôtres », et que je suis d'une « candeur admirable. » Pourquoi donner alors à la chose une tournure comique? En disant que « je veux le convertir à ma foi », il entendait sans doute par là la foi protestante; et nous ne prononçâmes pas un mot de controverse. Qu'il ait « voulu faire de moi un *papiste* », c'est encore de plus mauvais goût de sa part. Et que nous ayons « joûté, mais sans nous brûler » est une gentillesse rebattue, bonne pour la vieille école de Voltaire. Enfin, en disant « qu'il ne désespère pas de mon salut », M. de Châteaubriand oublie le ton plein de dignité dans lequel il se tenait si habituellement : car on ne badine pas ainsi sur les idées les plus solennelles! — J'en dis autant de ces autres paroles : « Il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes : et de celles-ci : « vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté »... Un homme d'esprit est enclin à ajouter, après coup, quelques ornements au récit qu'il fait d'une conversation; mais il ne faut pas charger les couleurs au point d'inventer une histoire tout entière. Je n'étais nullement exalté : mes désirs étaient trop purs, et le sentiment que j'avais de mon infériorité vis-à-vis de M. de Châteaubriand était trop grand, pour que j'aie ressenti la moindre exaltation.

En sorte qu'après tout, ce grand écrivain, qui fut très-pauvre dans notre conversation, se montre encore beaucoup plus pauvre dans son récit. Hélas! cela ressemble

déjà à ses tristes Mémoires d'Outre-tombe ! Mauvais fils, 1831
mauvais mari, se laissant aimer d'une jeune fille dont les parents lui avaient ouvert un asile dans leur maison ; et cachant à tous qu'il était marié !... C'est horrible ! c'est bas !

Mais je ne savais pas encore toutes ces choses à l'époque où je cherchai à lui parler.

Tels ont été mes rapports avec l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Je viens de dire qu'avant même d'écrire la dernière des lettres que je lui adressais, j'avais fait un voyage en Angleterre. C'était à la demande d'une société baptiste de Londres, qui désirait répandre ses vues sur le baptême, et qui me demandait d'être un de ses agents. Je répondis que je pouvais me charger, comme précédemment, d'annoncer l'évangile sans pratiquer ni enseigner le baptême des enfants ; que je pouvais même présenter le principe baptiste comme étant, à mes yeux le plus vrai ; mais que je ne pouvais m'engager à donner à mon ministère d'autre but direct que le salut des âmes. M. Joseph Gurney, avec qui je correspondais à ce sujet, — éditeur de la *Paragraph Bible*, et de plusieurs autres ouvrages, homme éclairé et pieux, que je compte avec bonheur parmi mes amis, me dit que mes principes convenaient au comité qui venait de se former, et m'invita à me rendre à Londres pour conférer d'un arrangement avec la société. Je partis en conséquence, le 21 juin ; et, faisant un petit détour, je passai par Lausanne, Bex, Martigny, Chamouny, même le grand Saint-Bernard, pour me rendre ensuite à Berne et Bâle. — Je revis alors pour la première fois, après dix ans de séparation, mon cher Colmar ; puis Strasbourg, Fouday et le village de Zuzendorf. Ceux qui m'avaient chassé de France en avaient été chassés à leur tour. La France m'était rouverte.

1821 J'emmenai de Strasbourg mon frère Bott et quelques autres amis pour visiter quelques troupeaux mennonites (baptistes) des environs de Manheim : je revis Francfort, Hombourg et Offenbach; et j'arrivai pour la première fois à Paris, où je fus reçu par mon frère et ma sœur Pyt. Je passai ensuite trois semaines, soit à Londres, soit dans quelques villes du midi de l'Angleterre, faisant ou renouant à cette occasion la connaissance de quelques chers amis, M. et Mesdames Leveson Gower, M. Strackan de Teddingtongrove et sa famille, les demoiselles Elliot de Brighton, le célèbre Irving, et quelques autres personnes pleines de cordialité, comme le chrétien en trouve partout quelques-unes.

De Londres j'écrivis au troupeau de Carouge une lettre fraternelle mais franche, qui détermina, peu de temps après mon retour, la dissolution du troupeau.

En revenant je visitai à Hargicourt, près St.-Quentin, un troupeau fort intéressant, fruit des travaux antérieurs de mon beau-frère Pyt.

Le lendemain de mon retour chez moi, qui eut lieu le samedi, 24 septembre, j'administrai pour la dernière fois la cène au troupeau de Carouge. — Éprouvant, comme on l'a vu dès le commencement, de continuels frottements avec quelques personnes qui se trouvaient là dès l'origine, je crus, sur le conseil de mes meilleurs amis, devoir en finir, avec ces peines stériles, en me retirant de toutes les fonctions auxquelles ce troupeau m'avait appelé. Mais ne voulant pas faire la chose à la légère, je passai toute la semaine du 25 septembre au dimanche suivant dans le recueillement à ce sujet (on n'ose plus dire en jeûne et en prières); puis je fis ma déclaration le 2 octobre. — Il s'en suivit quelques semaines de mouvements désagréables de la part de ceux qui étaient la cause de cette rupture; un frère, jusqu'alors étranger au troupeau, crut

pouvoir essayer d'occuper la place que je venais d'aban- 1831
donner, mais cela ne dura pas longtemps; le troupeau fut de nouveau dissous; et je sais à peine ce que devint plus tard le matériel dont j'avais fait les principaux frais.

Arrivé à ce moment de mon histoire je me demande bien naturellement dans quel but Dieu pouvait m'avoir confié cette œuvre, qui semble n'avoir rien laissé après elle dans Carouge? Était-ce en vue de Genève? Était-ce pour donner, par ma position de conducteur d'une église, quelque petite qu'elle fût, plus de poids au rôle d'opposition que je jouais vis-à-vis des deux églises de cette dernière ville? Je n'en sais rien, et je n'ai pas besoin de le savoir non plus. J'ai accepté un travail qui s'est présenté, comment pourrais-je en avoir du regret?

En fait d'évènements qui ne me furent pas personnels, c'est le 21 septembre de cette année que se fonda l'*École de théologie* de Genève.

C'est encore en cette année qu'eut lieu le mariage de ma sœur cadette avec M. Narbel de Neufchâtel. Ma sœur était une personne d'une piété toujours égale, frappante par une absence complète de toute prétention. Elle est entrée dans l'éternel repos en 1851.

Je dois dire aussi, ou rappeler que, pendant le cours de cette même année, mes rapports avec les autres églises indépendantes de Rolle, Vevey, Lausanne, Orbe, et en particulier avec celle de Nyon, prirent tous les jours plus de douceur; et que tous les frères qui visaient à la bonne dissidence, c'est-à-dire à s'éloigner du monde en toutes choses, dans la conduite encore plus que dans les formes ecclésiastiques, en revenaient aussi à sentir que j'étais, quant à ces désirs-là, aussi dissident que pas un. Je ne crains pas de me répéter sur ces sujets, et de dire qu'on peut être dissident et même pasteur dissident sans être converti; et qu'on peut être national et vivre dans un

1831 parfait dévouement à Dieu. Ce qui n'empêche pas, il est vrai, que le christianisme complet ne soit toujours sur le bord d'une rigoureuse dissidence.

N'ayant plus de troupeau, et n'appartenant à aucun, je me mis bientôt à distribuer de temps en temps la cène chez moi; mais c'était sans rapport avec les questions ecclésiastiques et sans aucune opposition aux autres églises.

Nous eûmes, avec quelques amis de Genève, une soirée du 31 décembre fort douce et fort bénie : nous ne nous séparâmes qu'à 1 h. 1/2 du matin.

En terminant ma récapitulation de l'année, je remarquai que j'avais bien des actions de grâces à rendre au Seigneur pour la prospérité de ma famille, qui comptait alors déjà neuf enfants, tous plus ou moins en bon état.

1832 Dès les premiers jours de cette année je reçus de cette société baptiste de Londres avec laquelle je venais de m'aboucher, une lettre qui me demandait de faire un essai de mission à son service; et c'est sans doute en conséquence de cette invitation que je me vois de nouveau en voyage le 16 janvier. Je n'allai qu'à Neufchâtel et Berne; et ce voyage n'eut rien de saillant. Je me rappelle seulement que, comme le choléra semblait approcher à grands pas, je songeais alors à faire un cantique pour saluer cet ange de Dieu : car c'est ainsi que la mort apparaît au chrétien. Mais les occupations m'ont empêché d'effectuer ce projet, dont le Seigneur éloigna d'ailleurs l'occasion.

A la fin de février je fis une autre petite course jusqu'à Bex. Je me rappelle avoir tenu dans ce voyage une nombreuse réunion, occupant deux ou trois chambres, chez le cher avocat Burnier, de Vevey, frère du pasteur de ce nom, l'écrivain bien connu. Depuis quelques années les évènements, puis l'arrivée du système Darby, nous ont légèrement séparés de fait; mais je suis sûr que ce

digne ami me conserve toute son affection, à moi comme 1832
à tous ses frères; et je lui garde de même la mienne, comme à toute sa chère famille. « Aimer est quelque » chose; tout le reste n'est rien »: aimer n'est pas seulement la loi, mais « la loi et les prophètes », c'est le but de toute la révélation, et de la rédemption même.

Le 8 mars, nouveau départ de Genève; mais cette fois pour un voyage d'un intérêt tout particulier. J'ai déjà dit un mot du pasteur Lardon, que j'appelais dans une de mes lettres précédentes « le redoutable Lardon. » Homme très-pieux et fidèle, mais d'un caractère entier, il devenait depuis quelques années de plus en plus étroit et absolu. Je remarquai dans le temps, un piège spécieux dans lequel il tombait. « Je ne veux plus écouter les hommes, disait-il, mais seulement c'te bonne bible. » Sans doute c'eût été parfait, s'il avait pu n'entendre que « cette bible »; mais, en la lisant, il la lisait toujours en compagnie d'un homme, c'est-à-dire de lui-même; de sorte que pour échapper à la domination spirituelle de l'homme, bien loin de fuir l'étude des pensées et des commentaires d'autrui, il aurait dû neutraliser ses propres commentaires et l'influence de son propre esprit par l'examen du commentaire et des vues de ses frères. Mais il ne le fit pas. Loin de là, il eut le malheur, une fois établi à Yverdun, où il se fixa ces années, d'être poussé dans son propre sens par un homme aussi sincère, aussi dévoué, mais aussi absolu et aussi ardent que lui, maintenant revenu à des principes calmes et sages, mais qui regardait à cette époque ses anciennes habitudes militaires comme le type de la droiture et de la fidélité évangélique. Ces deux hommes, secondés par deux ou trois autres d'un caractère tout aussi entier, se montèrent réciproquement; et bientôt l'église d'Yverdun se jeta dans plusieurs singularités qu'il serait inutile de rapporter ici,

1832 dont aucune, il est vrai, ne toucha même de loin à l'immoralité, mais qui auraient pu aboutir tôt ou tard aux plus graves erreurs. L'attachement excessif de ces frères à la lettre des Écritures les porta, comme plus tard nos frères Irvingiens, au désir d'avoir parmi eux des apôtres et des prophètes; ils pensèrent, comme on l'a aussi fait en Angleterre, qu'il fallait commencer par des prophètes; et, bien autrement faibles que nos frères d'Angleterre, qui ont eu effectivement la prophétie, ceux d'Yverdun cherchèrent à y suppléer, comme madame de Krudener en son temps, par l'échauffement. Un beau jour l'un d'eux déclara que M. Lardon était apôtre; — et aux yeux de l'église voilà M. Lardon apôtre. Mais où était le don des miracles, leur disait-on, l'un des caractères de l'apostolat, d'après l'Écriture (2 Cor. 12)? — Nous l'attendons, disaient-ils; juste encore comme les apôtres Irvingiens. — Eh bien! leur répliquait-on, en Suisse et à Londres, nous attendons aussi que vous ayez ces dons pour vous reconnaître apôtres. — Hélas! ces frères n'avaient de l'apôtre, les uns et les autres, que la longue barbe, qu'ils commencèrent à se laisser venir! Voilà comment les hommes, même les plus graves, tombent facilement dans l'enfantillage!

C'est encore par suite de ce principe qui portait nos frères d'Yverdun à imiter les évènements reproduits dans l'Écriture, qu'ils se mirent à brûler tous les livres, je ne dis pas de sortilège, comme firent les chrétiens d'Ephèse (Actes 19, 19), mais tous les livres qu'ils croyaient mauvais, y compris, et peut-être avant tout, certaines traductions de l'Écriture sainte, et surtout celles qui, comme la bible d'Ostervald, avaient des notes et des commentaires. A deux reprises différentes ils remplirent toute une charrette de livres de ce genre, et allèrent faire leur exécution en plein air. Ces hommes

à longue barbe, traînant eux-mêmes d'un air sombre 1832
une charrette, et allant brûler des livres, même des bibles, effrayèrent les populations, scandalisèrent les faibles, et émurent jusqu'aux magistrats.

Les autres églises dissidentes jugèrent alors nécessaire de protester contre une pareille exaltation, et très-particulièrement contre la qualité d'apôtre que s'arrogeait M. Lardon. Leurs principaux conducteurs s'étaient réunis à Rolle dès le 1er mars pour conférer à ce sujet. J'assistai à cette réunion, où il fut résolu qu'on enverrait, quelques jours après, une députation de six d'entre nous, pour déclarer à l'église d'Yverdun, dans une de ses séances, que les églises ne pouvaient regarder le frère Lardon comme apôtre. Nous nous réunîmes effectivement dans ce but le 8 mars; notre frère Olivier fut désigné par le sort comme celui qui lirait cette déclaration au nom de tous les autres; et je fus chargé d'aller ensuite communiquer cette même protestation, en détail, dans quelques localités environnantes où se trouvaient certaines personnes enveloppées dans les erreurs d'Yverdun. Pour préparer notre démarche nous nous réunîmes de nouveau le 9, dans l'église de Lausanne, sans toutefois laisser transpirer l'objet spécial de notre rendez-vous; puis nous allâmes coucher le samedi soir, 10, à Yverdun; évitant qu'on s'aperçût de notre projet, afin que l'église de cette ville n'eût pas le temps de prendre quelque mesure qui nous empêchât de délivrer notre message. Le dimanche matin, nous parûmes en effet tout d'un coup devant le troupeau assemblé, qui fut excessivement surpris; puis, après le premier chant, une première prière et peut-être une première lecture faite par M. Lardon, nous nous levâmes tous; et notre frère Olivier lut la déclaration. Ce fut le coup de mort des écarts naissants; et, sur l'heure même, ce fut pour notre pauvre frère Lardon un coup de

1832 foudre. Il essaya un instant d'interrompre la lecture de notre message; mais comme elle n'était pas longue, et que nos frères n'avaient pas eu le temps de se concerter, cette lecture put se faire tout entière. L'église fut visiblement dans la consternation; le frère Lardon en particulier ne répliqua que par quelques mots sans suite, en adressant entre autres à son troupeau ces mots d'Elie parlant au peuple d'Israël : « Si l'Éternel est Dieu, suivez-le; si c'est Bahal suivez-le, » — comme s'il y eût eu entre lui et nous, ou entre les autres églises et la sienne la différence de Dieu à Bahal! — Je crois me rappeler qu'au milieu de l'agitation, et même de l'irritation qui se manifestait, j'introduisis la simple citation de ce passage : « Que *tout homme* soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère »; et que ce mot produisit un effet sensible. Au bout d'un moment de répliques incohérentes nous nous retirâmes.

Cette scène reste devant mon souvenir, et sûrement devant celui de mes frères, comme vraiment solennelle et pleine de sagesse : certainement Dieu fut particulièrement avec nous ce jour-là. Il va sans dire que nous avions, et depuis longtemps, prié pour cet objet.

L'église d'Yverdun, ébranlée dès ce jour, alla sensiblement en dépérissant; puis la fin tragique de notre frère Lardon, qui mourut quelque temps après dans un accès de fièvre chaude, termina cette histoire regrettable, où l'on ne voit, du reste, je le répète avec plaisir, paraître aucune œuvre immorale quelconque.

Je partis, avec un autre frère, dès le lendemain de la scène que je viens de décrire, pour aller m'acquitter de la petite mission de détail dont j'avais été chargé, et que j'achevai seul, au bout de quelques jours. Je me rappelle entre autres circonstances de cette course, avoir vu une ouvrière d'environ vingt-cinq ans me parlant de

l'effet puissant que produisait sur elle la seule présence 1832
de M. Lardon ; elle disait qu'elle ne pouvait absolument lui refuser le titre « d'ange de l'église », comme dit l'Écriture. Je lui répondis que je ne contestais nullement ce titre à notre frère ; mais qu'elle devait nous le donner à nous tous, si par ange elle entendait un *messager* du Seigneur envers les pécheurs ; j'ajoutai seulement que je ne voyais pas en quoi il l'était plus que nous. Elle ne put même essayer de me le montrer.

Je rentrai du Val de Travers à Boudry par un temps affreux. J'étais à pied : mais M. Bovet père, mu par un sentiment bien noble, et « à cause de l'œuvre excellente que je venais de faire », dit-il, m'envoya sa voiture jusqu'à Rochefort.

J'en ai déjà fait l'observation : cette époque avait certainement ses beaux jours ; j'ai soif d'en voir revenir de semblables ; et je crois qu'ils approchent. Depuis quelques années nous nous retrouvons dans la position où nous étions à Genève de 1810 à 1818, c'est-à-dire non plus dans la joyeuse prédication d'une doctrine nouvelle, mais dans le malaise qui précède un pas de plus à faire dans la voie de la vérité ; dans cette sourde inquiétude qui marche au devant du rétablissement de quelque point de doctrine vrai, mais encore contesté ou négligé. Et cette fois ce seront les dons du Saint-Esprit qui feront l'objet du réveil ; je n'en doute nullement.

Rentré à Carouge, j'y trouvai encore quelques-uns de ces restes d'agitation dont j'ai parlé. Mais mes rapports fraternels avec les autres églises continuaient.

En avril, nouvelle visite à Neufchâtel : on se rappelle que j'étais de nouveau engagé comme missionnaire. J'insistai de nouveau, vu l'approche présumée du choléra, sur le plaisir avec lequel le chrétien doit voir venir la mort ; et je citais entre autres ces beaux vers de notre frère Malan :

1832. Ah ! quand viendra cette heure que j'attends,
Où de Sion je franchirai les portes,
Où des élus les heureuses cohortes
Me recevront dans leurs glorieux rangs !

M. Vinet était présent ; et je l'avais déjà eu quelquefois sans crainte pour auditeur à Bâle. Cet homme distingué, dont le seul défaut, comme juge, était d'avoir la critique trop indulgente, n'était pas un auditeur à redouter pour un prédicateur sans prétentions, qui n'avait, comme le dit M. Guizot, en parlant de la prédication simple, aucune préoccupation littéraire. Il était bien moins difficile que les petits talents de second et de troisième ordre. Seulement je regrette, en me souvenant d'avoir parlé devant cet homme, de n'avoir pas été plus pieux : l'onction donne une gravité dont j'ai souvent manqué ; j'ai déjà fait cette confession plus d'une fois.

Il est vrai que, mal pour mal, j'aime mieux encore la familiarité que la fausse gravité à laquelle les masses se laissent prendre si facilement et si sottement.

Un mot sur ma famille. Ne voyant aucune nécessité de placer tous mes enfants dans ce qu'on appelle les vocations libérales, comme cela ne se fait que trop en nos jours, j'avais mis mon second fils, celui qui est maintenant pasteur à La Force, en apprentissage chez un relieur de Genève. Son apprentissage finissait au moment où nous sommes parvenus : c'était pour lui et pour nous une époque. Bientôt nous le verrons maître de musique.

En juillet nouveau petit voyage. Et, comme on peut missionner partout, je fis encore cette fois un détour pour me rendre à Berne : je pris mon fils aîné avec moi ; et nous passâmes par le Grimsel, la Fourka, le St-Gothard, Thoun, et autres lieux. Voyageant toujours avec une stricte économie, ces courses même étaient fort peu dispendieuses. A Meyringen je prêchai, en allemand, dans

le vaste temple du pasteur de l'endroit. Je ne m'étais pas 1832
aperçu d'avoir été particulièrement animé ; mais le bon pasteur suisse-allemand me dit qu'il avait souri plus d'une fois de la vivacité française.

Au mois d'août j'entrepris un autre voyage bien plus marquant pour moi : je me rendis à Lyon et à Mens : c'est pour la première fois que je voyais ces deux endroits importants. Il m'arriva en partant de Genève, ou plutôt de Carouge, une chose assez singulière. Ennuyé de quelques restes de disputes antérieures, je fus tout d'un coup consolé, — on ne le devinerait pas ! — non, cette fois, par quelqu'une des paroles des Écritures, mais par le souvenir de deux vers de Virgile, qui me replaçaient dans tous les sentiments les plus doux du cœur, ceux de la famille et ceux que produit le spectacle de la nature :

> Te dulcis conjux, te, solo in littore secum,
> Te veniente die, te decedente canebat ! (1)

Je crois que ceux qui trouveraient la chose étrange chez un chrétien se tromperaient : c'est Dieu qui a fait le rivage solitaire, le lever et le coucher du soleil ; c'est de Dieu que vient tout amour profond et légitime. Il n'est personne, je pense, d'entre tous mes lecteurs et mes lectrices qui n'ait éprouvé, en contraste avec les querelles ou la sécheresse de la vie, ce délicieux sentiment de paix qui vous pénètre au milieu du calme de la création, au bord d'un torrent, à l'ombre d'une forêt, dans le silence de l'aurore ou dans le silence du soir ; surtout quand il s'y mêle une vive affection. Tel est l'effet pur et raffraîchissant que produisirent sur moi les deux vers que je viens de citer.

J'emportais pourtant avec moi encore une autre pen-

(1) « C'est toi, épouse chérie, toi qu'il chantait sur le rivage solitaire ; toi, dès l'aurore, toi, au déclin du jour. »

1832 sée, qui n'était ni pénible ni joyeuse, et qui appartenait au monde un peu froid des principes et même des formes ecclésiastiques. Baptiste en théorie, comme je le suis encore maintenant, je l'étais alors en pratique. Or j'avais reçu de deux frères baptistes de l'église dissidente de Lyon (l'un était le colporteur Dorel), la demande d'aller leur administrer le baptême : ces frères me disaient qu'il y avait, dans le troupeau, encore d'autres membres qui partageaient leur persuasion : c'était surtout pour répondre à cet appel que je faisais mon voyage d'alors.

Mais arrivé à Lyon, je vis bientôt que les vues baptistes effrayaient mon frère et ami, M. le pasteur Adolphe Monod, alors à la tête du troupeau indépendant de cette ville ; et comme j'ai toujours pensé, selon qu'on l'a vu abondamment, qu'il n'en est pas de ces questions comme de celles de l'évangile même, qu'il faut savoir prêcher en temps et hors de temps, et qu'ici la question n'était pas entre la vie et la mort, mais entre le plus ou le moins de certitude du commandement de Dieu à cet égard, je ne crus pas devoir faire d'éclat sur ce point, et je me bornai à faire les deux baptêmes qu'on m'avait demandés.

Passant alors par Tullins, où je retrouvai un ancien ami et sa femme, évangélistes dans cet endroit, j'arrivai à Mens, où je prêchai le dimanche ; je me rendis ensuite à Saint-Laurent-du-Cros pour y voir notre cher frère, M. le pasteur Clavel, dont je fis la connaissance avec un vrai plaisir. Sur sa proposition, je fis avec lui l'ascension du Chaillot, montagne très-élevée de la chaîne des Hautes-Alpes de France, à laquelle un ouvrage de géographie donne douze mille pieds de hauteur. Comme on m'a contesté cette hauteur, j'en mettrai dix mille : mais je ne puis croire que ce soit moins, puisque nous trouvâmes au mois d'août, sur le versant méridional de cette montagne, elle-même située à une latitude assez avancée

vers le sud, — de larges places couvertes de neige, déjà 1832
deux heures avant d'en avoir atteint le sommet. On dit que, dans des circonstances atmosphériques favorables, on peut, de ce sommet, voir jusqu'à Genève. En tout cas, comme la vue plane de près sur un monde d'alpes toutes incultes et déchirées, d'une pierre brun foncé, et le tout dans des dimensions gigantesques, le spectacle était singulièrement imposant. De quelque côté que se portassent nos yeux nous ne voyions que montagnes; et la vallée qu'on a sous ses pieds était d'une profondeur effrayante: en un mot on jouit sur cette hauteur d'un point de vue, sauvage, sans doute, mais colossal et vraiment rare.

Je repassai par Mens et Grenoble. De cette dernière ville je ne pus m'empêcher d'aller donner un coup-d'œil sur la fameuse Chartreuse ; et je m'y rendis avec mon cher collègue, M. le pasteur Bonifas, actuellement professeur à la faculté de théologie de Montauban. — On sait si je suis ami des prétentions des papes, de leur despotisme sanguinaire, des maximes de l'église romaine, de l'adoration de Marie et de toutes les autres superstitions de ce genre; mais il m'est extrêmement doux de faire une abstraction, que je sais être fondée, et de distinguer dans la communion romaine, comme en toute autre, ce qu'elle a de beau à côté de ce qu'elle a de vicieux. Bien loin de m'en faire un reproche, je m'abandonne à ce sentiment avec délices, et je ne crois pas qu'il y ait de protestant, que dis-je? qu'il y ait de catholique-romain plus sensible que moi à tout ce qu'il y a de grand, d'imposant, de rêveur, de profondément poétique dans des établissements du genre de celui qui nous occupe. Dans l'*Histoire générale* de l'établissement du Christianisme, l'auteur allemand avait fait tout un chapitre sur les couvents. Sans perdre son temps à dire de cette institution tout le mal qui s'en est dit si abondamment et en grande partie avec rai-

1832 son, il n'en avait relevé que les beaux côtés. Je l'ai imité; et même je n'ai fait encore qu'abonder en son sens. Vu les remarques d'un genre opposé qui vont suivre, je demande la permission de citer d'abord ici quelques-unes des lignes que j'ai ajoutées à son travail :

« Sortons des scènes ordinaires de la vie, telle que les hommes l'ont faite. Allons avec un Cyrille nous établir dans quelque monastère des bords de la mer Noire, ou avec un Columba dans l'îlot qui porte son nom;... voyons s'étendre devant nous ces longs flots d'une nappe d'eau qui n'a point d'horizon; ou bien, au milieu du profond silence de la solitude, ou du bruit monotone des vagues du rivage, plaçons les mœurs solennelles du monastère; écoutons pendant le silence de la nuit, la cloche de la prière; songeons à tous les amis et à toutes les vanités que nous avons laissées pour jamais derrière nous, là-bas dans le monde, qui n'est plus pour nous qu'un rêve; et nous aurons quelque idée de tout ce qui pouvait se passer de grand et de vraiment divin dans l'âme d'un solitaire...»

On voit par ces paroles à quel point, loin d'être prévenu contre l'établissement que nous allions visiter, je l'étais au contraire en sa faveur. Et au premier abord tout contribuait à me maintenir dans cette disposition. Le site est d'un romantique parfait : on n'arrive dans ce coin du monde qu'à travers des défilés longs, étroits et sauvages; le seul souvenir de Bruno jette d'ailleurs sur toute la chose un idéal solennel ; l'architecture et la sévère destination de ce vaste et antique édifice cadraient avec toutes ces impressions : en un mot, ce qui me ravissait et qui m'émeut encore aujourd'hui, c'est que, aussi longtemps que vous êtes dans cette vallée, vous vous trouvez réellement, en plein moyen-âge : les rochers, les forêts, l'édifice, le costume des hommes, leur langue même dans le culte, tout est là identiquement comme on peut se représenter qu'il y était il y a mille ans!... Que c'est solennel!...

Mais comme la réalité vient souvent détruire les rêveries de l'idéal! Et comme la superstition vient déconcerter

le cœur chrétien ! Quelle stupidité, en particulier, dans 1832
ces hommes que je croyais tout voués aux plus hautes contemplations ! Dès notre arrivée en vue de l'édifice et avant même d'y entrer, nous vîmes à une croisée un large triangle jaune-blanc, immobile, surmonté d'une tête humaine pareillement immobile : c'était un de ces moines, vêtu de la couleur que je viens de dire, qui prenait l'air à la fenêtre de sa cellule, le corps appuyé sur les deux avant-bras, les coudes écartés, et qui resta immobile pendant tout notre passage. — C'est bien, me dis-je, il n'y a là encore point de mal; peut-être qu'il médite, et qu'il est perdu dans la contemplation. Entrons. Nous demandons à voir le chef de la communauté qui a seul, je crois, le droit, ou la faculté, de parler aux étrangers : je lui ouvre mon cœur, tout plein d'un sentiment religieux, et, il va sans dire, sans seulement songer à controverse. Il me répond par un *hm !* et un salut, comme pour me dire : « Monsieur, vous êtes bien honnête. » Je lui dis qu'il est bien rare de voir des hommes se donner à Dieu en entier, et oublier toutes les vanités du monde. — Encore un *hm !* et un salut. — Enfin au troisième, il me dit que la cloche venait de sonner, et qu'il fallait aller au service. — Permission d'y assister ? — Oui, de derrière une grille. — Dix grilles, si vous voulez, pourvu que je voie, et surtout que j'entende.

Cette fois ce n'étaient plus des triangles, mais dix ou douze poteaux, chacun engagé entre deux stalles qui étaient là immobiles, et chantant ou écoutant chanter. Quelles figures peu vivantes et peu spirituelles ! Je dis des figures? Le terme est vraiment trop élevé; et involontairement l'idée de museau me revenait sans cesse à l'esprit : si l'on s'offense de ce mot je dirai que c'est mon digne et sérieux collègue de Grenoble qui me le suggéra le premier.

1832 Après le service nous demandons à voir la bibliothèque. Elle est belle; trop belle même. N'y retrouvons-nous pas notre Virgile et consorts! Adieu la Chartreuse, et le renoncement au monde!

Phillida amo ante alias; nam me discedere flevit
Et longum, formose, vale, vale, inquit Jola. (1)

Galatée, Phillis, Corydon, Daphnis, les mœurs pastorales!... Le monde entier rentre avec des livres pareils!

Du reste il est possible que ces chartreux ne s'en servent pas souvent, et pour plus d'une raison. Mais, en résumé, la piété de cet établissement me parut profondément faible, ou plutôt nulle. Je me rappelle avoir fait la même observation lorsque je visitai précédemment l'hospice du grand Saint-Bernard, et que je m'extasiais sur le dévouement de ces saints pères. Un homme des environs me répondit : « Ce sont en général de jeunes paysans des » villages les plus rapprochés qui se rendent là. Sous » quelques rapports la vie y est dure, sans doute; mais, » sous d'autres, ils sont bien mieux que chez eux. »— Et alors je me rappelai que nous avions eu en effet dans cette hospice de très-bons lits; que tous les appartements étaient bien chauffés; et que le dîner des frères, auquel nous prîmes part, était excellent. C'est mon fils aîné, alors avec moi, qui seul me fit remarquer que nous avions fait maigre. J'assure en vérité que je ne m'en étais absolument pas aperçu; et que je fus très-surpris lorsqu'il m'en fit l'observation.

Du reste toutes les choses de ce genre ont même

(1) Virgile, étonnamment pur pour un païen, et bien autrement chaste qu'une foule de prétendus chrétiens, est pourtant, on le comprend, plein des sentiments les plus profonds d'un amour tout humain. Les deux vers ci-dessus signifient : « J'aime Phillis plus que toute autre ; car elle a pleuré » à mon départ, et elle m'a dit un long, un long adieu ; adieu, beau » Jola, adieu ! »

destinée : l'origine est magnifique et toute pure, le milieu 1832
médiocre et pauvre, la fin est souvent hideuse, et devient affaire de spéculation, au moins de la part de la hiérarchie qui gouverne tout cela.

J'ai parlé de superstition ; et en effet le spectacle de ce genre d'égarement m'affligea profondément dans la grande chartreuse. Nous allâmes visiter une petite chapelle, non loin de là : elle était tout entière consacrée à Marie, au point que son chiffre tapissait tout le tour et même le plafond de la chapelle : c'étaient de toute part des MA, accompagnés de tous les titres que l'Écriture ne donne qu'à notre Sauveur : « l'étoile du matin, la porte des cieux, le refuge des pécheurs ! »... Allons-nous en ! (1)

Je rentrai à Genève le 7 septembre.

Comme mes relations avec la société des missions baptistes de Londres ne devaient pas être de très-longue durée, je voulus encore faire une tournée ou deux en vertu de mon engagement ; et cette fois je me dirigeai vers un pays dangereux. J'allai en octobre à Aix et même à Chambéry. — Il me reste de cette petite tournée un journal qui ne manque pas d'intérêt : mais mon ouvrage s'allonge ; on ne peut tout dire, et d'ailleurs ce sujet est l'un de ceux sur lesquels le silence est le plus convenable. Du reste j'ai bien eu raison de dire que ce voyage était dangereux : car, quelques mois après mon passage par ces lieux, un de nos respectables frères du canton de Vaud fut mis en prison pour deux ans, pour n'avoir fait que ce que j'y avais fait aussi, c'est-à-dire distribué quelques livres et parlé de l'évangile à quelques personnes.

(1) J'ignorais d'ailleurs qu'ils fussent les fabricants de l'excellente liqueur qui porte le nom du couvent ; ils sont riches, et viennent de gagner un grand procès contre les industriels de Lyon qui leur faisaient concurrence ; les moines restent seuls propriétaires du brevet : le couvent de la *Grande Chartreuse* est la seule fabrique autorisée. En Italie les moines font des confitures, etc., etc.

S'il y eût répondu de mauvais romans il pouvait être tranquille.

C'est à mon retour de cette tournée, et en octobre, que cessèrent déjà mes relations avec la société dont je viens de parler. Je trouvais parfaitement naturel qu'avec des convictions plus vives que les miennes sur l'importance de ses vues, cette société cherchât un homme plus pénétré que moi de cette même importance. Mais je reste dans la persuasion que le baptême des croyants est bien plus conforme que celui des enfants à l'esprit de la nouvelle alliance. Il est intéressant de remarquer ici, en passant, que Pascal était du même avis. On l'ignore assez généralement; mais cela se voit clairement dans ses *Réflexions sur la manière dont on était autrefois reçu dans l'église*, etc. (Edition Faug., tome 1, p. 329 et suivantes.)

Je me rappelle à cette occasion qu'une société baptiste américaine me fit proposer, vers cette même époque, le séjour attrayant de Paris et un appointement de 7,000 fr., si je voulais chercher à répandre ses vues particulières : mais j'ai toujours senti qu'en plaçant à côté du grand objet un objet secondaire, on nuisait profondément au premier. Je n'hésitai pas un instant à refuser.

Je fis encore une visite à Lausanne, Aigle et Neufchâtel; puis je rentrai, le 19 novembre, à Carouge, heureux de me reposer de nouveau de mes continuels voyages.

Mais pas plus tôt rentré voici un nouveau travail. La société évangélique de Genève désirait avoir *une page ou deux* sur la prétendue primauté de Saint Pierre, afin de mettre entre les mains des colporteurs quelque chose sur ce grand point; et on me demandait de me charger de cet ouvrage. Me trouvant alors fatigué, je ne sais pourquoi, de travaux littéraires, ou de travail en général, je refusais d'entrée : je refusai même plusieurs fois; puis, comme on insista, je ne promis d'abord qu'une

page, à la rigueur. Mais le sujet m'entraîna, et j'en fis 1832
deux dissertations distinctes, l'une sur la prétendue primauté de Saint Pierre, l'autre sur son prétendu épiscopat à Rome. Ce dernier objet en particulier m'intéressa vivement; et comme j'avais tout mon temps à moi, je pus lui consacrer trois mois de recherches qui m'occupèrent au plus haut degré. Je lus à cette occasion, dans les Pères de l'église des trois premiers siècles, tous les passages qui traitaient de Saint Pierre : ces passages étaient faciles à trouver au moyen des tables des matières très-détaillées dont ces ouvrages sont constamment pourvus. Je lus même en entier les sept Pères apostoliques, lecture bien curieuse : et je me rappelle encore avec plaisir ce temps où ma table, mon lit et quelques chaises étaient couverts d'in-folios.

Cette étude, qui m'apprit bien d'autres choses encore, me convainquit en particulier que la tradition romaine sur Saint Pierre était insoutenable; et c'était déjà un heureux résultat de mon travail. Mais quelle ne fut pas mon admiration lorsque, étudiant ensuite l'Écriture Sainte sur le même sujet, je vis que la preuve toute simple, tirée du silence des Écritures, était encore beaucoup plus puissante que toutes les recherches scientifiques auxquelles je venais de me livrer! Je ne puis dire à quel point je fus surpris de cette nouvelle preuve d'un fait qu'on a souvent remarqué, que dans toutes les choses religieuses, l'Écriture est pleinement suffisante pour notre instruction.

Quant à la question du passage « *Tu es Pierre* », que j'ai traitée, comme on le verra plus loin, encore une fois dans un autre ouvrage, je rencontrai dès le début la grande difficulté qu'on éprouve toujours à prouver qu'un passage n'a pas tel faux sens qu'on essaie de lui donner. On ne s'en tire qu'en montrant avec une vigueur particulière quel est son seul vrai sens possible.

1832 Notre soirée du 31 décembre fut, cette année, singulièrement heureuse. Quoiqu'elle eût lieu à Carouge, notre réunion se composa de près de soixante personnes, presque toutes de Genève ; et je trouve dans mes notes trois personnes que j'y désignais nommément : nos amis Vaucher, Miss Graham, M^lle^ Louise Colomb. Notre digne frère Vaucher est, depuis, mort dans la paix de son Seigneur ; sa chère femme lui survit, avec une vue affaiblie, mais soutenue par son Sauveur ; les deux autres personnes retrouveront peut-être avec plaisir dans ces lignes un petit souvenir de cette époque, en même temps que l'assurance de la vive affection que leur garde l'auteur du présent ouvrage.

J'ajoute, au sujet de cette soirée, que c'est la seconde fois en ma vie que je recommandais à mes frères la *prière de toutes les heures*, comme j'en sentais le besoin pour moi-même. Je vois que cette bonne pratique m'échappait toujours au bout de quelques semaines ; puis, que je la reprenais par moments : car je lis au 21 avril de l'année qui va suivre, ces mots : « Retrouvé passablement la prière de toutes les heures. »

Plus tard je l'ai retrouvée presque régulière pendant huit années consécutives. De fréquents déplacements l'ont ensuite de nouveau entravée ; et maintenant je désire m'y remettre fidèlement, comme je le conseille à tous mes lecteurs.

Pour le moment me voici de nouveau, comme au début de ce livre, sans vocation de la part des hommes, mais commençant une autre suite d'années, à la fois très laborieuses et de plus en plus paisibles.

LIVRE XIV.

Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 4e Partie.

1833, 1834 ET 1835 (DE 43 A 45 ANS).

Mysticisme en Alsace. — *Lettre du professeur Vinet* sur mes *Dissertations* et ma *correspondance avec Châteaubriand*. — Sur les efforts de rapprochement entre chrétiens. — Naissance de mon *Théodore*. — Etat de ma famille à ce moment. — Voyage à *Stuttgardt*. — Mes *Recherches* sur la constitution de l'*Eglise chrétienne*. — Jugements sur cet ouvrage, par M. *Vinet*, — M. *Bauty*, — Les *Archives*, — M. *Guizot*, — le *Volksbote* de Bâle, — et quelques autres personnes. — Musique du *Gloria*. — Je donne des leçons à l'*Ecole de théologie*. — *Le professeur Münier*. — La vieille et la jeune Compagnie de Genève. — Visite à Châlons-sur-Saône. — L'Irvingisme à Genève. — *Histoire de l'Irvingisme* et sa doctrine. — Origine. — *Les dons miraculeux* sont destinés à tous les temps. — Se manifestent en Ecosse. — Une jeune fille guérie. — MM. H. Drummond et Irving y croient. — Doctrine : 1° *sur la nature humaine de J.-C.* — 2° Sur les *dons miraculeux*. — Incrédulité des chrétiens protestants sur ce point. — *Guérisons*. — *Prophétie*. Définition du mot. — Exemples : en Suède ; à Buch, près de Schaffhouse ; en Angleterre — De l'*extase*. — La prophétie n'est pas infaillible. — *Les langues*. Leur but. — Les prophètes des Cévennes ont eu ce don. — L'Irvingisme s'est égaré pour avoir cru à l'infaillibilité de la prophétie. — Mort d'Irving. — MM. Carré et Méjanel à Genève. — Mon fils John musicien. — Mon chant du *Jubilé*. — Guérison d'un épileptique par la prière. — Mort de mon beau-frère Pyt. — Mission à *Plombières*. — Difficulté de la tâche. — La danse, ennemie de la piété. — Attentat Fieschy. — *Jubilé de Genève*.

Voyage en Angleterre chez les Irvingistes. — Ils sont trop riches. — Essaient le ton d'autorité. — La cène à Albury. Prophétie. — *Grave maladie*. — Entrevue avec M. Guizot. — Prière d'un de mes enfants. — Retour à Genève.

On ne se douterait peut-être pas, d'après tout ce qui précède, que j'aie eu, jusque vers l'âge de quarante ans, des moments assez nombreux où, le travail me manquant, je ne savais m'en donner par moi-même, et où je sentais 1833

1833 avec impatience les peines attachées au désœuvrement. Grâces à Dieu, cela m'a bien passé plus tard. Mais je vois, par mes journaux de l'époque où en est mon histoire, que je me trouvais alors de nouveau dans cet état. Aussi cette année est-elle singulièrement vide d'évènements ou de travaux qui méritent ce nom.

Elle s'ouvre par la demande qu'on me fit, de Nyon, d'aller encore une fois y administrer quelques baptêmes.

Peu après j'appris qu'il éclatait en Alsace, chez quelques personnes jusqu'alors très-pieuses, mais tombées dans des rêveries mystiques, des désordres de mœurs. Je n'ai jamais, ni avant ni après, soutenu aucun rapport avec l'auteur de ces scandales; et une seule personne de ma connaissance se laissa prendre à ses principes théologiques; mais même chez celle-là ce ne fut qu'une erreur de l'entendement; et sa conduite resta non-seulement pure, mais exemplaire. Ces gens disaient que le « Jésus en nous » ne naissait, comme le Jésus historique, que dans une étable, c'est-à-dire dans un cœur qui passait par l'humiliation des péchés les plus vils! — Je crois que cette malheureuse excroissance a disparu depuis quelques années.

On a vu que je venais de publier deux dissertations sur la prétendue suprématie de Saint Pierre. Je reçus en avril, au sujet de cet ouvrage, une lettre du professeur Vinet, me parlant aussi de ma correspondance avec Châteaubriand, dont je lui avais donné copie. On échangera avec plaisir un moment son style contre le mien. Voici un extrait de sa lettre :

« Bâle, 6 avril 1833.

» A la fin, mon bien cher frère, je trouve, au milieu de mille affaires et soucis, le moment de vous répondre et de vous remercier du vif plaisir que vous m'avez fait. L'impression en est encore si fraîche que cela m'aide à dissimuler un peu le long espace de temps que j'ai laissé s'é-

couler entre votre lettre et ma réponse. Que j'ai été touché de tout ce 1833
que vous me dites d'affectueux et d'aimable ! Et que mon cœur y répond avec joie ! Seulement ne me dites plus de ces choses qui font rougir, tout *exsanguis* que l'on puisse être ; vous m'obligeriez à des représailles qui me seraient trop faciles et que vous trouveriez cruelles... (1).

» Je ne me refuserai pourtant point aujourd'hui de vous dire que la brochure sur Saint Pierre m'a réjoui l'intelligence et le cœur. Ce genre de controverse est nouveau, plein d'attrait comme de solidité ; et je vois avec joie que vous vous mettiez à cultiver ce champ de l'érudition, qui peut, dans nos jours, tant profiter à la piété. M. Tauchnitz m'a fait plaisir en me parlant des in-folio dont il vous a trouvé entouré, et de la paix que vous trouvez dans ces nobles travaux. Oh ! comme votre aversion pour les querelles du jour trouve un écho dans mon cœur ! Mais vous les haïssez par un principe d'amour : et moi ne serait-ce point par simple goût de tranquillité ? Je le crains. Cependant je crois bien sentir que les controverses entre les chrétiens tombent mal dans ce temps-ci, et que les petites querelles de ménage ne sont pas notre affaire. *Non defensoribus istis tempus eget....*

» .... Que de milliers, de millions d'âmes comme celle à qui vous avez pénétré à travers sa gloire, vers qui il faudrait courir avant qu'elles aient passé, avant que le *vaste tournant qui bouleverse la société et qui les amène quelques moments à notre vue les ait ramenées bien loin de nous !* Vous avez, mon bien cher Monsieur, essayé de parler à M. de Châteaubriand sa propre langue ; cela l'amènera-t-il à comprendre la vôtre ? Je le souhaite vivement. Votre charitable insistance n'a pu manquer de frapper cette âme, noble jusque dans ses faiblesses ; il doit avoir été étonné. Le moment d'un recueillement forcé viendra peut-être bientôt pour lui ; et j'espère que vos paroles lui reviendront, et qu'il se rappellera avec émotion la main qui lui fut tendue... »

Cependant l'année se continuait en travaux égrenés et en efforts pour arriver à un dévouement plus complet au Seigneur. Je n'ai pas peur de ce mot « effort », malgré

(1) Je lui avais écrit précédemment que j'étais aussi heureux que surpris d'apercevoir combien il y avait de rapports entre ses manières de voir et les miennes ; que, du reste, je n'oubliais pas, pour tout cela, la distance qu'il y avait à garder de ma part ; mais que le charbon, sans se croire un diamant, pouvait se réjouir d'être de même famille. C'est à ce propos qu'il répond ici. Il y fera même une allusion encore plus claire dans une autre lettre qu'il m'écrivit plus tard, et qu'on va bientôt voir.

1832 les théories des uns ou les sourires des autres; parce que je me souviens que le prince des théologiens a dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

Je retrouvais en ce temps à un certain point, comme je l'ai annoncé plus haut, la prière de toutes les heures.

Il se tint, fin mai, à Lausanne, encore une espèce de synode des églises indépendantes auquel j'assistai.

En juin la société évangélique célébra son second anniversaire, à la suite duquel M. Gaussen commença ses leçons de dogmatique, qu'il devait, je crois, interrompre bientôt pour ne les reprendre qu'après la mort de M. Steiger.

Puis il se fit à Carouge une distribution de prix à laquelle quelques-uns de nos enfants reçurent, de leurs maîtres, de grandes marques de satisfaction.

Mon second fils que Dieu voulait conduire, quoique par des détours, à sa position actuelle, se voyait forcé de discontinuer sa vocation de relieur, pour cause de continuelles indispositions. Il passa plusieurs semaines de cette année chez nos chers frères de Nyon, dans cette fidèle église qui lui a sûrement laissé des impressions salutaires pour le reste de ses jours.

C'est dans le courant de cette année que s'accomplit la révolution radicale du canton de Bâle, momentanément suivie de l'expulsion de tous les pasteurs fidèles de la campagne.

C'est aussi pendant sa durée que sévit avec une violence particulière la persécution religieuse du canton de Vaud.

D'un autre côté le Seigneur préserva nos contrées de l'invasion du choléra qui régnait ailleurs; et, quant à ma famille en particulier, nous étions tous en vie et en santé.

J'avais formé dans le courant de la même année une résolution que j'ai souvent reprise de nouveau, et qui

est, je crois, bien salutaire, celle d'inscrire, puis de me 1833
rappeler tous les jours, au moins une fois, les principaux péchés de ma vie. Je dis les principaux ; car qui serait suffisant pour entrer dans le détail ?

Enfin je vois que nous nous étions donné, mes trois collègues du Bourg-de-Four et moi, un rendez-vous fraternel de toutes les semaines, dans l'intention d'établir entre nous un lien régulier. L'intention était évidemment bonne ; et dès-lors elle ne put qu'être bénie. Mais je ne crois pas qu'on ait jamais beaucoup gagné à ces efforts directs de rapprochement, qui se sont faits en divers temps et qui se font encore en nos jours. En voyant ceux qui avaient lieu périodiquement depuis dix à douze ans entre les deux églises de Genève et qui avortaient toujours de nouveau, j'ai pensé de bonne heure que des arrangements de ce genre, jusque et y compris celui de l'Alliance évangélique, ont bien moins d'efficace qu'on ne pense, *s'ils ne sont précédés ou accompagnés de l'abandon de tout interdit qui pourrait exister entre ceux même qui essaient de se rapprocher*. Je dis « tout interdit » ; parce que, comme je l'ai déjà fait observer, ce ne sont nullement les vues et les doctrines qui divisent réellement les frères, mais le péché, l'amour-propre, l'ambition, la ruse, l'esprit de parti. Tous les rendez-vous qui se font dans des dispositions de ce genre, sont sans bénédiction : ils ne donnent après tout, sous des formes pieuses, et même à côté de quelques bons sentiments, que des assemblées où la diplomatie donne la main à la piété ; c'est un festin pour les beaux parleurs ou pour ceux qui se croient tels ; mais l'amour véritable ne peut avoir lieu que sur la base de la sincérité, de la pureté, et de la justice. « Quand l'*injustice* abonde, la *charité* de plusieurs se refroidit. » (Matthieu, 24, 12.)

Dès les premiers jours de l'année 1834 je me mis à mes

1834 *Recherches* sur les formes de l'église, l'un de mes ouvrages favoris.

Le 16 janvier naquit mon *Théodore,* maintenant établi en Amérique, l'ami intelligent des simples, des pauvres et des opprimés; très-bon pour l'étude, mais aimant l'agriculture.

J'achevai déjà en avril de retoucher ces Recherches dont je viens de parler, et qui pourtant ne parurent qu'en octobre. C'est peut-être à cause de la difficulté du sujet que je les gardai si longtemps en portefeuille avant de les livrer à l'impression.

Quant à ma famille, mon fils *aîné* étudiait la théologie à l'École de la société évangélique. Mon *second* se retrouvait toujours malade, et allait encore passer de temps à autre quelques semaines à la campagne chez les uns ou les autres de mes amis. Le *troisième* était dans le commerce : *les suivants* au collège ; et *les plus jeunes* se roulaient sur le plancher.

En printemps mon beau-frère et ma sœur Pyt étaient à Genève. Celui-ci portait déjà sensiblement les germes de sa fin prématurée, qui eut lieu un an après.

C'est vers cette époque, aussi, à ce que je crois, que se formait la Société évangélique de Strasbourg.

J'eus, au mois de juillet, l'occasion de faire un voyage à Stuttgardt et à Tubingue, pour emmener à Cornthal le fils d'un de mes amis. Ce voyage me fournit une nouvelle occasion de revoir Schaffhouse, mes amis du Wurtemberg, puis Strasbourg. Dans cette dernière ville l'œuvre de Dieu reprenait avec force. La mienne de 1819 à 1822, avait passé successivement entre différentes mains. D'abord c'était mon ami Bott qui m'avait succédé, puis notre frère Durr, puis Oster. A l'époque actuelle tout se trouvait entre les mains d'un M. Major, élève de l'institut de Bâle, devenu prédicateur de la Société évangélique de

Strasbourg, laquelle avait bâti la jolie chapelle qui sub- 1834
siste encore. M. le professeur Cuvier tenait aussi quelques assemblées ; et les Frères moraves continuaient les leurs. Plus tard M. le pasteur Hærter est venu joindre son action si bénie à toutes celles-là. — Quelle différence avec 1819 , et mes petites assemblées de vingt jardinières !

De retour de ce voyage je livrai mes *Recherches* à l'impression ; elles parurent en octobre. Cet ouvrage n'était que le développement de ce principe général : « que Jésus-Christ n'a établi nulle forme d'église ; qu'aucune, par conséquent, n'est nécessaire à la piété; et que la seule chose que nous ayons à rechercher avec ardeur, en fait de religion, c'est une piété personnelle, vraie, profonde et pratique. » Par cette idée même que je donne du fond de mon ouvrage, on peut déjà prévoir ce qui arriva : l'ouvrage fut, comme *Christianisme et théologie*, l'objet de jugements diamètralement opposés. Le principe que je posais , qu'on peut être excellent chrétien dans tous les systèmes ecclésiastiques, et que Dieu bénit plus ou moins toutes les communions chrétiennes, fit dire à quelques-uns que mon ouvrage était un pot-pourri : d'autres l'appelèrent le livre du scepticisme quant aux questions ecclésiastiques ; et ceux-là n'étaient pas trop loin d'avoir raison : mais cet écrit me valut aussi de nombreuses approbations, qui me firent plaisir par deux causes : l'une, c'est que je vis que mon travail avait introduit des pensées d'édification dans un sujet qui jusqu'alors avait été plus ou moins traité avec l'aridité que comportent de simples questions de forme ; la seconde, c'est que plusieurs de ces approbations me vinrent de personnes éminentes, soit par leur piété, soit par leur intelligence.

J'ai hésité un moment à rapporter quelques-uns de ces

1834 témoignages de satisfaction; par la raison qu'en faisant cela on a l'air de se louer soi-même. Et pourtant je veux le faire, et cela par deux motifs. La thèse même de mon ouvrage est, à mes yeux, si belle et si précieuse, que j'aime à la voir soutenue et défendue par d'autres que moi. Et puis j'ai, pour cela, une raison personnelle que je ne crains nullement d'avouer.

N'ayant jamais cherché les bonnes grâces d'aucune aristocratie, pas plus celles des vrais génies que celles des grands hommes sans génie, je me suis vu habituellement traité avec un sans-façon contre lequel j'ai rarement réclamé, mais qui ne m'en était pas moins sensible. C'est à ces traitements peu affectueux que je viens, très-exceptionnellement, il me semble, opposer quelques témoignages d'un autre genre. Le fais-je « en insensé? » J'espère que non; car je puis dire que, même en citant les lettres qu'on va lire, j'en retranche les passages qui auraient le plus prêté à l'objection dont il s'agit. Voici d'abord une lettre de M. Vinet.

« Monsieur et bien cher frère,

» Quoique vous soyez l'auteur des « Recherches sur la constitution et » les formes de l'église chrétienne », et que je tienne de votre bonté l'exemplaire que je possède, je ne prétends pas me priver du plaisir de vous dire ce que je pense de cet ouvrage. Il y avait bien longtemps qu'un écrit n'avait éveillé en moi une si profonde et si entière sympathie. Il me semble, après une première lecture, que j'en signerais toutes les pages. Vous avez (enfin) (1) placé ces questions sur leurs vraies bases, la philosophie, la candeur et la charité. J'efface le mot *enfin* parce qu'il serait injuste de ne pas reconnaître ces qualités dans d'autres écrits sur les mêmes matières; mais cette vaste et noble compréhension du sujet restera pourtant le caractère distinctif de votre livre. Quelques-uns prendront pour de la hardiesse la candeur avec laquelle vous rendez compte des faits; plût à Dieu que cette hardiesse, qui n'est que du respect, de la

(1) Dans la lettre de M. Vinet ce mot n'était pas en parenthèse, mais barré.

soumission, de la *foi*, eût plus souvent honoré les discussions de ce genre! 1834
Que n'a-t-on plus souvent fait, comme vous, des *Recherches!* Tant d'erreurs convenues, tant de portes condamnées, tant de réticences, tant de voiles prudents ne convenaient guère à des théologiens chrétiens. Faites votre compte que vous avez enhardi dans l'esprit de bien des gens certains doutes timides qui n'osaient pas se nommer eux-mêmes. Tout nous pousse hors de l'orthodoxie traditionnelle vers la foi personnelle et vivante. Comme on sent le cœur s'élargir et s'élever en lisant votre livre! Comme on participe à cet élancement vers Dieu, qui soulève et transfigure toute cette polémique d'une nouvelle espèce! Le livre sera lu comme ouvrage de piété; et je le crois propre à amener à l'évangile les personnes mêmes qui y sont tout-à-fait étrangères. C'est ainsi que le chrétien doit polémiser. Quant au but prochain du livre, s'il a été de décider les indécis, et d'éclairer ceux qui cherchent, je crois qu'il est atteint. Quant aux exclusifs et aux étroits de profession, ils ont des moyens simples et sûrs de se soustraire à la lumière.

» J'ai lu avec un intérêt particulier, je puis dire avec un vif plaisir, les pages les plus contraires à certaines opinions que j'ai soutenues. J'applaudissais et je remerciais celui qui réparait mes erreurs ou mes exagérations. En un mot, et là, et ailleurs, et partout, je me suis vraiment senti *charbon* (1): j'espère que vous me comprenez.

» Vous me pardonnez peut-être le bien que je vous dis du fond; vous auriez moins de patience pour celui que je vous dirais sur la forme. J'aurais pourtant bien voulu vous dire combien elle me plaît. Mais brisons là-dessus. Le livre, je n'en doute pas, aura cours. Si je puis sortir un moment de la torpeur intellectuelle où je suis plongé, j'aviserai au moyen de répandre la connaissance de cet écrit (2).

» Lorsque vous me fîtes vos adieux, mon cher monsieur, vous dûtes me trouver bien froid et bien étrange. Je suis outré toutes les fois que je pense à la manière dont je vous ai quitté. J'étais fort mal. Je suis

(1) On voit dans la note de page 149 l'explication de ce mot. — Mais est-ce que M. Vinet n'exagère pas à ce moment même, en parlant d'erreurs et d'exagérations qu'il aurait soutenues et que j'aurais réparées? Quelque extraordinaire que fût son humilité, il n'était pourtant pas homme à faire des compliments déraisonnables. Peut-être que mon livre lui aura fait nuancer quelques-uns de ses jugements sur les questions que j'avais traitées.

(2) Il se proposait de l'annoncer dans le *Semeur;* mais sa santé l'en a empêché dans le temps, comme il me le fit écrire plus tard.

1834 sujet à des états nerveux qui me rendent muet et stupide vis-à-vis des personnes que j'aime le mieux. Certes, si une joie morale pouvait me tirer de ces horribles engourdissements, votre visite et vos adieux étaient bien propres à me réveiller.

» Ma femme me prie de vous dire sa reconnaissance pour votre invitation, et le regret qu'elle a eu de ne pouvoir s'y rendre. Elle a eu une agréable indemnité dans la visite de votre fils aîné, qui lui a démontré sans le vouloir que vous êtes un heureux père.

» Bâle, 5 novembre 1834. VINET »

Voici maintenant, sur ce même ouvrage, une lettre de M. le pasteur Bauty :

« Très-cher frère !

» Votre point de vue particulier n'empêche pas que vous n'ayez fait un admirable plaidoyer en faveur des églises nationales (1). Je les aimais déjà beaucoup, je croyais même ne pouvoir les aimer davantage ; mais, après vous avoir lu, j'ai vu que je me trompais à cet égard. Absorbé par l'examen des textes, je ne m'étais guère occupé que de la *légitimité biblique* de ces églises ; en me faisant réfléchir sur leur convenance dans les plans de Dieu, vous avez étendu à mes yeux un horizon que je ne me lasse pas de contempler. — Ah !... que de bien votre livre va produire ! Il faut du courage pour oser écrire maintenant sur cette matière.

C'est pourtant ce qu'il faut que je fasse ; car je ne dois pas laisser le frère N... sans réponse. Il y a du talent dans son écrit, et beaucoup plus de modération que dans le premier. Mais, avec tout cela, quand je lis cette multitude de petits arguments pointus, ces laborieuses subtilités dont son livre est rempli, il me semble qu'il m'a jeté deux ou trois poignées de crochets, d'hameçons et d'aiguilles dont il faut que je me débarrasse en les arrachant un à un.

» Adieu, cher frère : tout à vous !

» Votre dévoué en Christ,

» AD. BAUTY, pasteur.

» Au Chenit, ce 2 novembre 1834. »

(1) C'est ce que me disait aussi, mais avec douleur, feu le pasteur Rochat, de Vevey : « Savez-vous bien qu'il ne s'est rien écrit de plus fort en faveur des églises nationales ! » — Cela provenait de ce que j'avais reconnu les bons côtés des ces églises, comme aussi les côtés faibles de la dissidence ! Mais peut-être pouvait-on dire aussi qu'il ne s'est rien écrit de plus fort en faveur d'une dissidence sévère et spirituelle : car, comme je l'ai dit ailleurs, le christianisme est par nature la dissidence

A ces témoignages que je recevais dans l'intimité de la 1834
correspondance, s'en joignirent d'autres qui avaient un caractère plus public. *Les Archives du Christianisme* annoncèrent mon ouvrage d'une manière si brillante que j'aurais protesté contre cet extrême-là, si je n'eusse pensé que c'était, dans l'intention de Dieu, une compensation à la froideur avec laquelle d'autres avaient traité, dans le temps, ou l'écrit ou l'auteur. J'ai entendu attribuer cet article à deux écrivains différents : l'un aurait été une personne placée très-haut dans la société; l'autre un ecclésiastique du canton de Vaud; je n'ai jamais su ce qui en était.

En tout cas cette annonce fut bientôt suivie d'un autre témoignage d'approbation bien inattendu. Je sais que dans les matières proprement religieuses, M. Guizot n'est point une autorité; il suffirait du souvenir d'Otahiti pour en décider. Mais, quoique ses actes aient été loin, quelquefois, de faire croire à son amour pour l'évangile, ses jugements et ses principes n'ont pourtant jamais été favorables ni à l'incrédulité ni même au rationalisme; et d'ailleurs, l'objet de mon livre tenant de la nature mixte des questions ecclésiastiques, il était moins incompétent pour en juger que s'il se fût agi d'une affaire purement religieuse. Quoi qu'il en soit, je ne fus pas effrayé, je fus au contraire très-touché de recevoir de lui, alors ministre de l'Instruction publique en France, un témoignage auquel j'étais loin de songer, de l'approbation qu'il donnait à mon écrit. Il m'écrivit à Carouge, où je vivais alors, pour me demander de lui envoyer aussitôt cent exemplaires de cet écrit, qu'il distribua, je crois, entre les diverses bibliothèques des départements de la France.

même (voyez les pages 164 et 165 de mes Recherches). C'est sans doute ce respect pour la bonne dissidence que M. Bauty appelle mon point de vue particulier.

1843 Je viens de dire que je ne fus pas effrayé de cette approbation d'un ministre de Louis-Philippe; et ce fut vrai après la première impression. Mais, si l'on se rappelle ce que j'ai dit de mon respect inné pour l'autorité; le pli que j'avais reçu en ce sens chez les Frères Moraves; puis tout ce que j'avais souffert des autorités françaises et allemandes depuis quelques années, et ma peur des gendarmes, on comprendra l'impression comique de terreur que j'eus au premier moment en recevant une lettre qui portait sur l'enveloppe le timbre du « Ministère de l'Instruction publique. » Oubliant que les autorités françaises n'avaient rien à me commander en Suisse, et que d'ailleurs, si le gouvernement avait quelque chose de fâcheux à me dire, il ne me ferait pas écrire par le ministre de l'Instruction publique, je crus, au premier moment, la police de France de nouveau à mes trousses. Mais il n'en était rien. M. Guizot m'écrivait de lui envoyer cet ouvrage aussitôt, avec un triple reçu du paiement, — de ce paiement que je n'avais pourtant pas encore. Un ami de Paris eut la complaisance de faire pour moi les démarches nécessaires et assez longues pour retirer cet argent en mon nom; et il y joignit même de son côté un don considérable, en alléguant pour raison que je lui avais permis de réimprimer quelques-uns de mes cantiques. — De sorte que ma publication eut pour moi un ensemble d'heureuses suites auxquelles je n'étais point accoutumé.

Du reste cette petite apparence de faveur et de succès, qui me valut quelques démonstrations d'une affection véritable, me montra bien vite aussi la rapidité avec laquelle certains hommes, même des gens de bien et d'un certain ton, se tournent du côté de la réussite. « Je suis heureux d'être le premier à vous annoncer, etc. » m'écrivait à cette occasion une personne jusque là passablement froide envers moi!...

Je ne dirai qu'un mot d'une autre approbation que reçut 1834
mon ouvrage : c'est la mention fort détaillée qu'en fit, quoique beaucoup plus tard, un journal allemand, rédigé par des hommes d'un vrai talent ; je veux parler du *Volksbote* de Bâle. Son n° 23 (6 juin) de l'année 1839 montre qu'il avait déjà annoncé mon écrit en son temps ; mais il y revint plus au long en cette même année 1839 ; et le seul fait de ce retour, alors très-développé, sur une brochure qui avait paru plusieurs années auparavant, montrerait à lui seul jusqu'à un certain point l'importance que les rédacteurs mettaient à cette publication. Des cinq articles dont se compose sa critique d'alors (n°s 23, 25, 28, 29 et 30) il y en a deux, il est vrai, qui contiennent des objections d'un dissident allemand contre mes principes; mais, outre que le *Volksbote* y répondit par un article final qui reprenait ma défense, l'objectant lui-même dit beaucoup de bien de mon travail; car je ne puis croire qu'il parlât uniquement sur le ton de l'ironie lorsqu'il termine son premier article par ce singulier entassement d'expressions : « Reconnaissons à chacun ce qui lui vient : » disons que c'est attrayant, spirituel, bien pensé, sim- » ple, clair, vigoureux, cordial, sérieux, aimable, plein » d'onction, beau, précieux, magnifique, etc.; — mais » revenons-en toujours à la question : « Les choses » sont-elles ainsi qu'on nous le dit? (Actes 17, 11). » (1)

Le dernier article dont je viens de parler était de M. le pasteur Linder, ancien ami sans doute, mais dont le défaut n'était pas d'être trop enclin à l'éloge. (2)

Je pourrais citer encore plusieurs lettres du même genre que je reçus à cette époque, entre autres un mot

(1) Erkennen wir au jedem, was ihm gebührt ; nennen wir's ansprechend, geistreich, wohldurchdacht, keinfach, klar, kraeftig, gemüthlich, ernst, lieblich, salbungsvoll, schœn, kœstlich, herrlich u. s. w. etc.

(2) Le Seigneur vient de le rappeler à lui!

1884 de billet plein d'un sentiment sérieux et profond de la part d'un des frères Vulliemin, de Nyon; et enfin plusieurs faits indiquant tous que mon ouvrage avait produit l'effet que peut le plus souhaiter un chrétien, savoir un effet d'édification! Mais j'en finis sur ce point, par quelques lignes d'un frère de Genève bien connu, qui consacre depuis plusieurs années, toute sa vie et une fortune considérable, exclusivement à l'œuvre du Seigneur. Je ne sais si son jugement sur mon écrit aurait varié depuis lors; mais en tout cas ce frère était déjà très-fidèle; et il m'est doux d'avoir à consigner ici les lignes qu'il m'envoya de son côté.

« Cher Monsieur et frère en Christ,

» Quoique j'aie prié M. votre fils de vous remercier de ma part de l'agréable et édifiante lecture que vous m'avez procurée en m'envoyant votre dernier ouvrage sur l'Église, je viens vous dire encore combien j'ai été réjoui de voir votre largeur de principes, et la charité *pleine de vérité* avec laquelle vous avez traité un sujet qui a donné lieu à tant de contestations et causé tant d'amertume dans le monde chrétien. Veuille le Seigneur bénir cette lecture pour beaucoup d'âmes, et la faire servir à détruire toutes les murailles que les pauvres enfants d'Adam se plaisent à élever autour d'eux! etc.

Une petite circonstance qui se rattache à cette dernière lettre met fin à cette longue suite de citations. Immédiatement après les lignes que je viens de transcrire, notre frère me demandait « de composer quelque chose *pour la fête de Noël.* » Il me donnait l'idée générale de la petite pièce que j'ai appelée *le Gloria,* et que j'ai ainsi composée d'après sa direction : « Mettre en musique, » me disait-il, Luc 2, 10–14, et prendre le verset 14 » (Gloire à Dieu) pour *tutti* et finale. Quelque chose de » très-simple et à deux parties pour les enfants, etc. »

Je composai cette pièce en voiture, entre Lausanne et

Genève, comme je fis la finale du psaume 118 sur un banc 1834
de la campagne de M. Perrot de Pourtalès à Chambésy. Ce morceau sur Noël a cinq ou six notes un peu bannales, que je retoucherai plus tard si j'en ai le temps; je me suis déjà plaint de cette précipitation ou de cette mauvaise paresse qui m'a toujours empêché de mettre à tout ce que j'ai fait le degré de fini dont j'aurais été capable ! Heureusement qu'après tout, cette pièce fait plaisir; le sujet porte la musique, comme dans toutes mes autres pièces de ce genre.

Je relèverai à ce sujet une erreur assez générale, et qu'on applique, je crois, à la littérature comme à la musique ; c'est que les compositeurs doivent attendre, pour travailler, le moment qu'on appelle d'inspiration. Le frère dont je viens de transcrire quelques lignes me pressait de faire la chose pour Noël; « mais je sais, ajoutait-il, qu'il faut être entrain. » Je n'ai jamais éprouvé ce besoin. En littérature, il se peut qu'il faille, pour faire de la déclamation, attendre un certain échauffement; mais je pense que, même dans ce genre, les plus beaux morceaux viennent toujours de la sincérité, de la conscience et de l'amour du vrai. Quant à la musique, et pour ce qui me concerne, je puis toujours, à un instant donné, entendre éclater sur le champ tout un orchestre. Le travail de la composition consiste alors uniquement à choisir entre les phrases qui se présentent, à repousser celles qui sont triviales ou faibles, et à en exiger qui répondent à notre désir; puis à mettre tout cela par écrit. L'inspiration vient alors pendant le travail.

L'année 1834 va finir. On voit qu'elle a été une des plus paisibles et des plus douces de ma vie. Dans les petites excursions que je fis, je recevais, comme toujours, de nombreuses lettres de mes enfants; car j'ai déjà dit que je cherchais toujours à les tenir de près, ne fût-ce

1834 et 1835 que par lettres ; et je voudrais bien l'avoir fait encore mieux. C'est un des premiers moyens de l'éducation.

Je donnais depuis quelque temps des leçons de grec à l'école de théologie de Genève : c'était avec un plaisir croissant; et, si je n'ai jamais été fort sur les grands auteurs, je m'étais parfaitement remis à la grammaire. Dans une des années qui suivirent, je pus présenter à l'examen quelques élèves qui, entrés à l'Ecole sans même connaître l'alphabet grec, purent, au bout des six semaines, à côté de tous leurs autres travaux, traduire les trois premiers chapitres de l'évangile de Saint Jean, en rendant compte de tous les mots de ces trois chapitres, même des verbes irréguliers.

Enfin, c'est dans les derniers jours de cette année que je fus appelé pour la première fois à prêcher à l'Oratoire de la Société évangélique. On ne trouvera pas étrange que je me sois marqué cette date, quand on observera que j'ai pris l'habitude de me noter des détails encore bien plus petits que celui-là. De quoi se compose habituellement notre vie si ce n'est de petits détails?

1835. Sans avoir jamais songé à quitter les vues orthodoxes, j'avais montré aux adversaires du réveil, dans mon dernier ouvrage, à tort ou à raison, un peu plus de largeur de principes qu'on n'en avait trouvé jusqu'alors dans le camp évangélique; et cela put créer chez nos adversaires quelque malentendu, en leur persuadant que je me rapprochais d'eux. C'est peut-être par suite de cette circonstance que j'entrai, à cette époque, pour la première fois en relation avec M. le professeur Munier. Sans doute cet homme si intelligent ne fait pas facilement de malentendus; et ce fut une personne intermédiaire qui servit surtout à nous mettre en rapport : cette personne, artiste distinguée, ne rêvait que rapprochement. Je me rappelle entre autres qu'elle me citait à ce sujet

l'exemple d'un de nos prédicateurs les plus goûtés, M. 1835
le pasteur Martin, qui vivait en très-bon collègue avec ceux que j'avais traités de sectaires, et qui prêchait pourtant d'une manière édifiante ; cette dame ajoutait : « Voyez donc cet excellent prédicateur, il est de nos amis ; et pourtant il prêche absolument comme vous ! » — « Et alors, lui répondis-je, pourquoi dites-vous que nous ne prêchons pas comme lui ? »

Quoi qu'il en soit, c'est de ce jour que datent mes relations avec M. le professeur Munier. Cet homme distingué qui a été évidemment, pendant quelques années, l'homme le plus marquant et le plus habile du parti opposé aux doctrines qu'on appelait méthodistes, s'y montre d'année en année moins hostile ; et je crois que, s'il avait à recommencer, il influencerait probablement la Compagnie des pasteurs dans un sens bien opposé à la direction qu'il lui a donnée au commencement.

Mais ces observations m'appellent à dire deux mots sur la position qu'avaient prise à Genève les deux partis religieux, depuis l'année 1818, époque à laquelle je les ai laissés.

La Constitution ecclésiastique de Genève a été bouleversée dernièrement par une révolution politique. Mais, déjà dans les années qui ont précédé cette fatale révolution, on sentait évidemment que toute la partie grave et respectable de la Compagnie des pasteurs inclinait, quoique lentement, à se rapprocher de l'évangile. A l'époque où l'élection, ou plutôt le rejet de M. le pasteur Valette donna lieu à une longue lutte de vingt-deux votants contre vingt-deux, on distinguait déjà ce qu'on appelait la vieille Compagnie et la jeune. C'est à la première qu'appartient M. Munier ; et c'est elle qui votait pour M. Valette. C'est elle aussi qui entraîna le corps entier à me rendre, à l'unanimité, les droits de ministre

1835 génevois « sans exiger aucune rétractation du passé. » Mais dans l'affaire de M. Valette, après un triple ballottage, cette même portion de la Compagnie finit par perdre une voix ; et dès ce moment la jeune majorité, maîtresse des votes, a opposé le pouvoir matériel et grossier du nombre aux considérations de la sagesse, de la modération et de la piété. Que dis-je ? de la piété ! Est-ce qu'un de leurs jeunes gens n'a pas imprimé dans le temps que, « pour la » nomination des pasteurs, *le principe du mérite, de la* » *piété et de la saine doctrine* chez les candidats ne ferait » qu'introduire des disputes sans fin « *(De l'esprit d'exclusion,* etc., cité dans l'*Ancien Gènevois,* 17 mars 1842) ! Le parti sage de notre clergé regrette maintenant des scandales de cette sorte : mais d'où proviennent et sont provenus ces scandales, si ce n'est de ce que les hommes, maintenant sages, ont pendant quelques années bourré leurs rangs de jeunes médiocrités et d'ennemis de l'évangile, au mépris d'hommes plus âgés, plus pieux, et habituellement supérieurs à leurs rivaux ? Or qui a fait cela ? Ce n'est pas moi : c'est quelqu'un d'autre.

Heureusement que tout individu, comme tout assemblage d'individus, peut, à tout instant donné, se retourner directement vers son Dieu, et éprouver que cette réparation du passé qui échappe si souvent à notre impuissance est facile à son pouvoir. Oui ; l'un des plus beaux noms par lesquels Dieu s'est désigné à nous est celui de « réparateur des brèches. » (Esaïe 58, 12.) Oh ! qu'il accorde à chacun de nous la grâce de reconnaître ses péchés, et de les réparer autant qu'il est possible de le faire !

Pour revenir à mon histoire privée, je dirai que depuis quelques années déjà je vivais dans toutes les jouissances, comme aussi dans les quelques peines de la vie de famille : mais les jouissances l'emportaient. Au mois de janvier, cependant, j'eus un moment d'alarme.

Mon Théodore, qui n'avait alors qu'un an, prit une inflam- 1835
mation d'estomac. Il ne pouvait absolument supporter aucune nourriture ; et cependant si cet état se prolongeait c'était évidemment sa mort. Je me rappellerai éternellement que, veillant moi-même ce cher petit affamé, et le promenant par la chambre sur mes bras, le pauvre enfant se jeta tout d'un coup avec avidité dans une certaine direction : c'était du côté d'un chandelier! Désireux de connaître sa pensée, ou plutôt son besoin, que je ne devinais pourtant que trop, je l'approche de l'objet vers lequel il penchait son corps et ses deux petits bras ouverts : hélas! il voulait prendre un morceau de suif placé au bas du chandelier! « Oh! tu as faim, pauvre petit, » pensai-je en moi-même ! et je lui donnai un morceau, gros comme un pois, d'un biscuit qui était sur la table. Pour me récompenser de ma bonté, ce cher enfant se mit à me faire une de ces petites grimaces qu'on apprend à faire aux enfants de cet âge pour s'en amuser ! Quel instinct d'intelligence et de reconnaissance chez ce petit être, qui songeait à me payer de ce que je lui avais donné à manger ce qu'on donnerait à un oiseau ! — Il fallut mettre ensuite beaucoup de tact à revenir à la nourriture ; enfin il fut sauvé.

A la fin de mars la Société évangélique, voyant son œuvre entravée en France par quelqu'une de ces mesures du gouvernement que le clergé romain suscite continuellement de nouveau contre les protestants, me demanda de me rendre dans une de ses stations, à Châlons-sur-Saône. M. le pasteur Hoffmann, qui fut plus tard pasteur en Algérie, puis en France, et qui est mort depuis peu en Belgique, occupait alors ce poste, et y travaillait avec grande ardeur.

Cette visite me fournit l'occasion d'aller, comme on me l'avait aussi demandé, visiter quelques autres stations; et

1835 me confirma dans la persuasion que j'ai si souvent exprimée qu'on peut bien fonder des institutions pour former des prédicateurs et des missionnaires, mais que Dieu seul peut en faire de bons, qui soient dignes de ce nom et dignes de leur grande vocation. Il est vrai que, quand c'est lui qui les fait, il les prend quelquefois ailleurs que dans ces pépinières.

Mais j'arrive à une apparition importante. C'est au mois de mai de cette année que l'*Irvingisme* vint faire une irruption momentanée à Genève; c'est le moment de dire ce qui en est de cette œuvre, qu'on a jugée avec si peu de discernement.

Je ne puis songer, on le comprend bien, à donner sur ce sujet un traité régulier; mais il faut pourtant en toucher les traits les plus saillants. Invité en août de cette même année 1835, par l'un des hommes les plus marquants de ce mouvement religieux, à me rendre auprès de lui, et ayant passé trois mois en Angleterre au milieu de cet élément, je crois pouvoir dire que je sais passablement bien de quoi je parle quand je traite ces choses. Sans doute il est juste que, dans ce que je vais dire, on distingue entre mes vues sur les doctrines, vues qui restent soumises au jugement de mes lecteurs, et mes données sur les faits: mais je garantis l'exactitude de ces derniers.

Avant tout je dois prévenir mes frères Irvingiens eux-mêmes, s'ils lisent ce livre, qu'une partie des communications qu'ils ont bien voulu me faire, ayant été confidentielles, je ne ferai, dans ce que je vais écrire, aucun usage de ces communications. Je le regrette pour eux; car le petit nombre de choses qui m'ont été communiquées de cette manière, étant de la bonne époque de cette œuvre, sont profondément édifiantes; et ce n'est pas sans une sainte émotion que j'ai souvent relu le récit

de la manière dont un de ces frères est arrivé à recevoir 1835
le don de prophétie, et les flots de lumière que ce don précieux jeta pour lui sur l'intelligence des Écritures. Mais je serai fidèle à respecter sa volonté et celle de quelques autres frères, sur tous les points de ce genre.

Cela étant accordé, je ne puis regarder comme une indiscrétion de ma part si je rapporte, dans la charité et dans le sérieux chrétien ce que ces frères m'ont invité à aller voir parmi eux; et surtout si je juge avec pleine liberté des choses qui ont été publiées et abondamment répandues. Ce qui importe ici, c'est « que la charité demeure »; et je n'ai pas même d'effort à faire à cet égard.

Ce système a été appelé du nom d'Irvingisme; mais c'est mal à propos; car il a ses premières racines dans un mouvement auquel le célèbre Irving n'avait eu aucune part. Voici ce qui en est.

Quelques chrétiens d'Écosse s'étaient réunis régulièrement, depuis quelques années, dans le but de demander au Seigneur de répandre de nouveau sur son église les dons divers de guérison, de prophétie et autres, qu'il avait, selon eux, promis aux siens pour tous les temps. Les principales déclarations des Écritures sur lesquelles ils s'appuyaient en cela, étaient et ne pouvaient être que des passages du genre de ceux-ci, qui se présentent à l'esprit de tout chrétien non prévenu:

En parlant de l'évènement de la Pentecôte, où l'Esprit de Dieu fut répandu sur cent vingt disciples, Pierre dit:

« *C'est ici* ce qui a été prédit par le prophète Joël: « Il arrivera aux » derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit *sur toute* » *chair* » (et non sur les apôtres seulement): « vos fils et *vos filles* pro- » phétiseront, etc. » (Esaïe, 44, 3; Joël, 2, 28; Actes, 2, 16.)

On sait que, par ces mots, « *les derniers jours* » l'Écriture entend, non pas seulement le temps des apôtres, mais tout le temps de l'économie chrétienne.

1835 « Le jour de la Pentecôte, les disciples étant au nombre de cent vingt » personnes, *hommes* et *femmes* (Actes, 1, 14 et 15), ils furent *tous* (et » non les apôtres seulement), remplis du saint Esprit. »

Au moment où Jésus envoie ses apôtres prêcher l'évangile dans le monde entier, il leur dit, sans aucune restriction :

« Ce sont ici les signes qui accompagneront *ceux qui auront cru* : ils » chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de *nouveaux lan-* » *gages*.... ils imposeront les mains aux malades, et ils seront guéris. » (Marc, 16, 17 et 18.)

L'apôtre Paul, tout en nous apprenant que ces dons ne sont pas destinés à se trouver tous en chaque croyant individuellement, parle pourtant de ces dons comme d'une grâce qui appartient naturellement à l'église :

« *A l'un* est donné par l'Esprit, la parole de sagesse ;. ... *à un autre* » les dons de guérison ; *à un autre* les opérations des miracles, etc. Mais » un seul et même Esprit fait toutes ces choses ; distribuant à chacun » ses dons comme il le trouve à propos. » (1 Corinthiens, 12.)

Jésus dit, et toujours sans restreindre sa parole à une certaine époque :

« *Celui qui croit en moi* fera les œuvres que je fais, et il en fera même » de plus grandes que celles-ci. » (Jean, 14, 12.) (1)

Enfin l'Écriture, sachant que l'absence des miracles est due à l'incrédulité, et non à une volonté de Dieu qui aurait décidé de ne faire des miracles qu'à une certaine époque, prononce encore ces deux mots remarquables :

« Et Jésus ne fit là *guère de miracles* à cause *de leur incrédulité*. » (Matthieu, 13, 58.) « Et *il ne put* (dans une circonstance toute semblable)

(1) Il y en a qui essaient d'expliquer ce mot en disant que les apôtres ont produit, par leur prédication, plus de conversions que Jésus par la sienne. Mais ce n'est là le sens du mot *œuvre*, ni en général, ni dans cet endroit-ci. Jésus venait de dire : « Croyez-moi que je suis dans le Père, et le Père en moi ; sinon croyez-moi à cause de *mes œuvres*. » (Jean, 14, 11.) Il est évident que là il parle de miracles.

» faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelque peu de malades;... 1835
» et il s'étonnait *de leur incrédulité.* » (Marc, 6, 6.)

Voilà, dis-je, quelques-uns, et quelques-uns seulement des passages très-nombreux qui établissaient, aux yeux de nos frères d'Écosse, que l'église de tous les temps avait le droit à toutes les grâces et à tous les pouvoirs dont jouissaient les chrétiens des premiers jours, ou, comme plusieurs l'accordent, des premiers siècles. L'argument tiré de ce que, par le fait, les miracles ont cessé, leur paraissait doublement faux et sans force; d'abord parce qu'ils niaient le fait, et qu'ils trouvaient dans tous les temps de l'histoire ecclésiastique des faits surnaturels, plus ou moins rares sans doute, mais moins rares pourtant que plusieurs ne le prétendent; et secondement parce que, notre incrédulité ne pouvant anéantir la fidélité de Dieu (Rom. 3, 3), l'imperfection de l'accomplissement d'une promesse ne prouve rien absolument contre l'étendue de cette promesse même.

Ils pensaient en outre que quand nous trouvons, dans tous les temps et dans la chrétienté même, tant d'œuvres de magie et de sorcellerie qui ont de la réalité, et que nous voyons ainsi Satan produire continuellement des choses surnaturelles pour séduire les âmes, il serait plus que singulier que le pouvoir du Seigneur cessât de se montrer à cet égard du côté de son église.

Nos frères d'Écosse vécurent pendant quelque temps dans cette foi et dans une piété croissante, mais sans voir encore apparaître aucun phénomène extraordinaire. Enfin cependant il se présenta un cas de guérison très-frappant, qui eut lieu par la foi seule; et dès-lors des faits du même genre se multiplièrent en peu de temps. J'ai eu le bonheur, moi-même qui écris ces lignes, de passer toute une journée avec une jeune fille qui avait été guérie ainsi d'un vice de conformation qui ne concernait

1835 que la chirurgie et non la médecine, et dont la guérison échappait ainsi complètement à la supposition bannale du pouvoir de l'imagination pour guérir toute sorte de maux : elle avait eu une jambe plus courte que l'autre. Les meilleurs médecins s'en étaient occupés inutilement; le dernier de ces docteurs avait fait étendre la jeune fille pendant six mois, avec un poids attaché au pied, sur une planche qui avait une place pour recevoir la tête : tout cela avait été inutile. Mais elle avait le bonheur d'être entourée de personnes pieuses ; et, en méditant l'histoire de notre Sauveur, elle fut saisie de la conviction qu'il pouvait la guérir maintenant comme autrefois. Puis, un soir qu'elle était seule dans sa chambre, cette persuasion devint si vive qu'elle sentit dans ses membres un mouvement extraordinaire : elle se leva. Ne s'en croyant pas elle-même, elle vérifie sa guérison en faisant divers mouvements avec la jambe jusque-là malade ; elle était guérie ! De l'étage inférieur on entend du mouvement : sa mère monte : et, la voyant debout, elle redescend effrayée dire ce qu'elle a vu (quel mouvement naturel que cette frayeur !); une tante monte à son tour, et il se confirme que l'enfant était effectivement guérie !

C'était, pour moi, un spectacle touchant, que de voir cette jeune fille et sa gouvernante, toutes deux pendant toute une journée, les yeux continuellement mouillés de larmes d'attendrissement..... Elles n'étaient nullement exaltées ; car elles restaient dans le silence, dans une profonde humilité, pleines d'amour et de reconnaissance. Je pensais d'ailleurs que si une guérison pareille et de si belles dispositions étaient de l'exaltation, cette exaltation là vaudrait bien mieux que la médiocrité et la trivialité des sentiments qui sont si répandus parmi nous, — ou qu'une vaine enflure. Mais ce sont là mes jugements ; je dois revenir à mon récit.

Le bruit de ces choses et d'autres semblables se ré- 1835
pandit bientôt au loin ; et quelques chrétiens d'Angleterre, M. Henri Drummond dans le nombre, furent assez sages pour ne pas juger qu'une chose fût une folie par cela seul qu'elle était extraordinairement belle et conforme aux promesses de Dieu : ils envoyèrent, dès 1830, une députation s'informer de ces choses sur place. J'ai dit d'avance que, quoique les députés et ceux qui les envoyaient fussent des hommes vraiment pieux, nos frères d'Écosse, mus peut-être par un instinct d'en haut, répugnaient jusqu'à un certain point à se prêter à l'enquête. Ils ne purent cependant s'y refuser ; et la députation retourna à Londres, convaincue qu'elle avait trouvé là une grande œuvre de Dieu.

M. Drummond étant en liaison avec le célèbre Irving, celui-ci fut initié à la connaissance des faits qui venaient d'avoir lieu. Homme sincère, et d'ailleurs doué de facultés éminentes, il ne crut pas pouvoir repousser les conclusions des députés : et voilà comment il entra dans le mouvement d'Écosse, lequel éclata bientôt aussi à Londres même.

Mais la chose se faussa de bonne heure en tombant, contre la volonté de ceux qui l'avaient commencée, entre les mains de la richesse et du talent, au lieu de rester dans l'élément des simples et des pauvres « à qui Dieu se révèle de préférence. » (Matthieu, 11, 25.) Irving avec ses puissants moyens intellectuels, après avoir embrassé les principes de ses frères, leur imposa ensuite les siens sans qu'on s'en doutât de part ni d'autre, et entraîna tout le mouvement dans son sens. Voilà la raison pour laquelle on a appelé cette apparition l'Irvingisme.

Si l'on demande maintenant quels sont les traits principaux de ce système, je crois qu'on peut les ramener à deux : la doctrine d'Irving sur la nature humaine de notre

1835 Sauveur ; et les dons du saint Esprit ; deux doctrines vraies qu'on a faussées l'une et l'autre, en les exagérant.

Quant à la nature humaine de J.-C., Irving qui croyait, comme tous les chrétiens, à la pleine divinité de notre Sauveur, croyait aussi (il importe qu'on se note bien la chose), croyait aussi, comme tous les chrétiens sans exception, et il l'a dit et mille fois redit, que Jésus, tout en prenant à lui notre nature déchue, telle que nous l'apportons tous avec nous en naissant, était né en même temps rempli du Saint Esprit ; et que cet Esprit l'avait gardé, dès son premier souffle jusqu'au dernier, de tout péché absolument. En d'autres termes, soutenant avec l'Écriture, que Jésus-Christ avait été tenté comme nous en toutes choses, il a toujours cru et enseigné que la tentation n'a eu lieu pour Jésus que jusqu'au point où elle aurait commencé à être elle-même un péché ; qu'elle s'est toujours arrêtée là ; et que si Jésus a été l'Agneau de Dieu, chargé des péchés *du monde,* il n'a pas eu à porter un seul péché à lui. Cela étant bien posé, Irving admettait que, pour tout le reste, Jésus est venu avec le désavantage de notre nature actuelle ; qu'il a eu, par exemple, en un certain sens, une volonté humaine, opposée à celle de son Père céleste, quoi qu'elle lui fût soumise (« NON *pas* MA volonté, *mais la tienne* se fasse ! ») et qu'il a eu à subir ainsi des tentations réelles, quoique toujours surmontées. — Or, qu'y a t-il de faux, et surtout d'abominable dans ces vues? Pour ma part je n'ai jamais pu le voir.

Je sais bien que, dans le développement de ses vues sur ce sujet, Irving a quelquefois été paradoxal ; qu'il a commis la faute que les orthodoxes commettent habituellement aussi, de préciser plus que ne le fait l'Écriture; et qu'il est entré très-mal à propos dans la métaphysique de la question, ce que l'Écriture ne fait jamais. Mais quant

au dogme en lui-même, ce dogme est loin d'être particu- 1835
lier à Irving ; et toutes les fois que la question se soulèvera, on trouvera peut-être toute une moitié de l'Église, si ce n'est plus, qui partagera les vues qu'on a sans raison appelées de son nom. Si Jésus n'est pas né avec les désavantages de notre nature humaine, comment peut-il nous dire de l'imiter ? Un homme qui a ses deux jambes saines pourrait-il dire à un peuple de boiteux : « Voyez comme je marche ; et faites comme moi ? » — Non ! Il y a là un admirable mystère. Jésus est descendu jusqu'à nous, *afin de nous élever jusqu'à lui*. Mais c'est ce dernier point qu'on n'aime pas, et qui fait rejeter l'autre.

Quant aux dons du Saint Esprit en général, je m'en réfère, soit aux quelques passages cités plus haut, soit à ce que j'en ai dit, pour ma part, dans le livre des *Prophètes protestants*, dont il nous faudra parler en son temps, et dont je n'extrais ici que cette phrase : « Ce qu'il y a peut-être de plus pénible à observer en ceci, c'est qu'à chaque nouveau pas qu'il s'agit de faire dans ces vérités, le chrétien aussi, le chrétien lui-même oppose les mêmes résistances qu'il faisait étant encore incrédule ; tellement que toute sa méthode de discussion, et jusqu'à son langage précédent, tout reprend chez lui le même ton, la même attitude, le même dédain, la même légèreté, le même sautillement dans l'attaque : « A quoi bon ? Comment cela se peut-il ? N'est-ce pas de » l'exagération ? Est-ce que cela s'est jamais vu ? Tous » les hommes graves repoussent ces choses ! Jamais je » ne croirai cela ! Pourquoi venir nous en parler à présent ! » et autres locutions semblables !

Sur ce point on peut appliquer, en bien des cas, même au croyant, la remarque frappante et mal intentionnée de Gibbon, quant aux incrédules en général. Après avoir établi par les témoignages concordants de juifs, de chré-

1835 tiens, et de païens éclairés, la réalité des miracles de Typasa ; après avoir dit :

« Ces miracles, dont il y eut plusieurs exemples successifs, se pas-
» sèrent sur le théâtre le plus vaste, et le plus *éclairé* du monde, et
» furent soumis durant *plusieurs années à l'examen des sens*, »

cet auteur ajoute :

« Ce don surnaturel des confesseurs africains, qui parlaient quoique
» privés de l'organe de la parole, obtiendra sans doute la confiance de
» tous ceux, et de ceux seulement, qui sont disposés à croire ;... mais
» l'esprit *opiniâtre* des infidèles est défendu par des *soupçons secrets et*
» *incurables* : l'arien ou le socinien... *résistera toujours* A L'ÉVIDENCE des
» miracles opérés par les disciples de saint Athanase. » (*Histoire générale*
» *de l'Établissement du Christianisme*, tome 2, page 13.)

Je ne voulais faire que de l'histoire, et je rentre un peu dans l'apologie. Mais quand on nie les faits, ou que, forcé d'en reconnaître l'existence, on les tue sous le dédain, et qu'on les regarde de nouveau, au bout de quelque temps, comme non-avenus ; quand cet impie dédain tombe sur des œuvres que d'autres chrétiens regardent avec admiration comme des fruits de l'Esprit de Dieu ; quand, après avoir eu le triste bonheur de trouver quelque faute ou quelque erreur mêlée à des apparitions excellentes et incontestées, on n'a pas même le bon sens d'admettre dans ces choses un mélange de l'œuvre de Dieu et de celle de Satan, mais qu'on aime mieux attribuer le tout en bloc au diable, ou bien encore ne plus penser « à tout cela » ; il faut bien que celui qui entreprend de rendre compte des faits, ramène un peu de logique, pour ne pas dire de piété, dans le débat !

Mais entrons dans quelques détails sur ces dons du Saint-Esprit que les Irvingiens prétendent avoir reçus, et qu'ils ont reçus en effet. Voici en quelques mots les principaux phénomènes qu'a montrés ce réveil remar-

quable et puissant : ce sont ceux même dont parle si 1835
souvent l'Écriture : des guérisons, la prophétie, les langues.

Quant aux *guérisons*, je viens de citer celle d'une jeune fille. Il y en eut de nombreuses du même genre; comme il y en a dans tout réveil un peu prononcé. Ce n'est pas le latin ni le grec, ni l'art oratoire qui guérissent; mais la foi en Jésus, quand on ne la borne pas par l'incrédulité. On peut trouver des faits du même genre dans l'histoire des Frères moraves, racontés par eux-mêmes : (Voyez par exemple la page de cette histoire qui commence par ces mots : « A cette époque il se manifesta dans l'église différents dons surnaturels », etc. (1) : On en trouve chez les Wesleyens; on en a vu dans le Jansénisme : en un mot, je le répète, on en retrouve dans tout mouvement religieux qui a quelque puissance. — Il y eut donc aussi des faits nombreux de ce genre parmi les Irvingiens : je crois qu'il serait inutile d'entrer sur ce point, dans des détails.

Quant à la *prophétie*, il faut d'abord s'entendre sur ce que l'Écriture désigne par ce nom. Il est ridicule de vouloir faire du mot prophétiser un synonyme *d'enseigner*. L'Écriture, qui défend à la femme d'enseigner, admet le cas où elle prophétisera : donc enseigner et prophétiser ne sont pas une même chose : un maître d'école n'est pas prophète par cela seul qu'il enseigne le catéchisme à quelques enfants. Rien ne ressemble moins à un prophète que la plupart des prédicateurs et des docteurs; et pourtant ils prêchent et ils enseignent, tant bien que mal.

Prophétie ne signifie pas non plus toujours prédiction; car on disait à Jésus : « Prophétise qui t'a frappé. »

(1) *Histoire des Frères moraves*, 2e partie, liv. 13, à la fin (p. 300 de la 2e édition; tome 2, p. 405 de la première).

Quel est donc le sens de ce mot? Quand on a été un peu aidé par la vue du phénomène lui-même, on en vient à comprendre que prophétiser, pris dans son sens le plus général, signifie évidemment : « parler sous l'influence d'une exaltation extraordinaire et involontaire de nos facultés. » Cette exaltation se présente quelquefois à la suite d'un simple mouvement nerveux et maladif; mais de préférence, et presque toujours, sous une grande excitation du sentiment religieux; et le prophète est alors exposé, comme dans l'état ordinaire, ou à l'action de Dieu, ou à celle de Satan, ou à celle des idées qui règnent autour de lui ou en lui-même.

Tout cela n'est point encore bien tiré au clair; mais c'est un phénomène à étudier et non à dédaigner.

Quant au fait même, tel que je viens de le définir, savoir un langage d'un ordre supérieur, qui n'a lieu que dans une espèce d'extase, je pourrais citer les phénomènes du même genre qu'a présentés et que présente encore le réveil de Suède, — ceux, si bien attestés, que rapporte le Théâtre sacré des Cévennes, — ceux du réveil de Buch, près Schaffhouse, — et une foule d'autres choses du même genre. Mais je me bornerai à donner ici deux cas tirés du réveil irvingien même, et dont j'ai été témoin.

L'un de ces cas était le fait d'une jeune fille, une servante, je crois. Pendant qu'on était à genoux en silence, à prendre la cène, elle se mit à entonner avec un calme parfait, d'une voix argentine, un cantique dont les paroles et la musique étaient le produit du moment, et vraiment frappants de beauté.

L'autre cas fut plus saisissant encore; c'était un vieillard encore vigoureux et sanguin, qui commença sur le ton d'une fanfare une hymne de triomphe sur la victoire de Jésus. Puis il y eut ensuite, — je ne me rappelle plus si ce fut encore par sa bouche, ou par celle d'un jeune homme

très-distingué aussi dans ce genre, — une longue et 1835
admirable explication d'un des chapitres les plus obscurs d'Ezéchiel. Cette explication, toujours donnée dans une espèce d'extase et sur le ton de l'extase, dura, sans s'affaiblir, sans répétitions, et sans la moindre hésitation, pendant trois quarts d'heure environ. Quelle que fût en elle-même la justesse de l'explication, je puis dire que jamais je n'ai entendu un commentaire qui cadrât aussi parfaitement avec le texte difficile et long qu'il s'agissait d'expliquer, et dont toutes les parties correspondissent aussi admirablement l'une avec l'autre. Certainement, et laissant de côté, si l'on veut, toute idée d'un phénomène religieux, il y a là un fait qui mérite tout le respect et l'examen des hommes raisonnables.

J'ajoute qu'en disant que le phénomène est involontaire de la part de celui qui prophétise, et que les discours ne sont pas calculés par lui, nous avons pour preuve de cette assertion, soit l'évidence du fait observé en lui-même, soit la supériorité d'intelligence qui se manifeste au moment de l'extase, soit enfin le témoignage même de personnes qui, après avoir été prophètes, se sont déclarées contre la valeur religieuse de ce phénomène. M. Baxter, par exemple, témoin encore vivant de ces choses, qui a été le plus distingué des prophètes irvingiens, et qui attribue maintenant le tout à une intervention de Satan, ne cesse d'affirmer que, lorsqu'il prophétisait, c'était bien un pouvoir « étranger à sa volonté et aux calculs de son intelligence habituelle » qui le faisait parler. Le phénomène est donc d'un ordre très-supérieur.

Sans doute il s'est fait des prophéties qui se sont contredites entre elles, et d'autres qui ont manqué. Aussi ne prétends-je point qu'un prophète soit infaillible. Plusieurs pensent, il est vrai, qu'il doit l'être ; les deux partis extrêmes, les Irvingiens et leurs adversaires, s'accordent

1835 à croire qu'une prophétie est toute de Dieu ou toute du diable ; et que celle qui est produite par l'Esprit de Dieu ne peut glisser du côté de l'erreur, ni admettre de mélange. Mais c'est là, selon moi, une supposition gratuite. Ne sommes-nous pas tous la preuve du contraire? N'avons-nous pas tous, dans le même chrétien, toujours les deux natures, agissant quelquefois au même moment? Quand un prédicateur fidèle annonce le salut avec onction, ne parle-t-il pas par l'Esprit? La bible dit qu'il le fait. Et s'il se glisse quelque erreur dans son discours est-ce que, pour tout cela, le reste de son discours provient du diable?... Les raisonnements tranchés sont faciles; mais ils sont pauvres. L'apôtre Paul, en disant que l'église doit « *juger* de la prophétie » (1 Cor. 14, 19), même de celle qu'il admet comme telle, déciderait la question par ce seul mot. Et le livre des Actes nous montre tel cas où il y avait opposition de vues entre gens qui, selon l'Écriture, agissaient ou parlaient pourtant par l'Esprit de Dieu. Au chapitre 20 de ce livre on trouve une contradiction assez prononcée entre deux prophéties, toutes deux attribuées à l'Esprit. Paul dit aux anciens de l'église d'Ephèse, rassemblés à Milet que, « *lié par l'Esprit il s'en va à Jérusalem* » (20, 22), tandis que plus loin (21, 4) « quelques disciples disent à cet apôtre, *par l'Esprit*, de ne *pas monter à Jérusalem*. » — Sans doute il n'y a pas là une opposition qui nous autorise au moindre degré à mépriser la prophétie : c'était bien l'Esprit qui disait aux disciples, comme il l'avait dit à Paul lui-même, que des tribulations l'attendaient de lieu en lieu ; et ceux-ci ajoutaient probablement d'eux-mêmes la conclusion que Paul ne devait pas monter à Jérusalem. Mais un seul fait de ce genre suffirait pour montrer que la prophétie n'emporte pas nécessairement l'idée d'infaillibilité : cela me paraît évident.

J'en viens aux *langues*. Ce sujet aussi a besoin, et un 1835
besoin tout particulier, d'être étudié avec attention et sans prévention. Pour le moment, reconnaissant tout ce qu'il présente encore d'obscurités et de lacunes, je n'établis aucune théorie; je ne fais que poser quelques points incontestables, et écarter quelques erreurs grossières, toujours sans avoir l'espace ni le temps de donner les développements désirables.

On croit généralement que le don des langues n'a eu pour objet que de faciliter aux apôtres la prédication de l'évangile dans les diverses langues des peuples auxquels ils devaient l'annoncer, — tandis que de nos jours, pense-t-on, oh! nous avons des instituts de missions où l'on apprend les langues, c'est-à-dire le latin, le grec, et l'hébreu que personne ne parle plus... Belle compensation, dirai-je d'abord, à ce don des langues que vous dites avoir été accordé aux disciples, pour qu'ils se fissent mieux comprendre!

Mais, dit-on encore, il fallait pour introduire le christianisme dans le monde, des moyens plus puissants que ceux dont nous avons besoin pour continuer l'œuvre. Je le nie : comment le prouvez-vous? N'avons-nous pas encore six cent millions de païens, pour la conversion desquels il semble qu'il serait bien désirable d'avoir des secours plus grands que ceux de nos collectes et de nos talents, quelque grands qu'ils soient? — On est dans la jubilation sur nos progrès parmi les païens; et grâces à Dieu, il s'y fait de belles choses; mais, après tout, notre œuvre n'est-elle pas encore d'une faiblesse extrême? Pendant la durée d'une vie d'homme, douze apôtres avaient prêché l'évangile par tout le monde alors connu, et au-delà encore! Avons-nous fait, depuis cent ans, quelque chose de proportionnel, avec notre millier de missionnaires et nos millions de dépenses?...

1835 On dit que nous sommes retardés, dans nos progrès parmi les païens, par l'ignorance où nous sommes de leurs diverses langues. Mais, sans alléguer même qu'une fois la langue d'un peuple acquise, les conversions continuent de s'y faire, en général, encore très-lentement, disons surtout que cette considération est en contradiction directe et ridicule avec ce qu'on vient d'alléguer, que nous n'avons plus besoin du don des langues parce que nous avons beaucoup de moyens d'y suppléer! — J'ajoute plus généralement que ce mépris d'un don quelconque, cette idée que l'Église n'a plus le même besoin qu'à sa naissance de secours extraordinaires, indique à mes yeux une présomption bien déplacée quant à la grandeur des moyens dont nous pouvons disposer.

Mais il est faux que le don des langues eût pour but principal de faciliter aux apôtres et aux premiers disciples la prédication dans la langue des divers peuples du monde. Je crois bien, quoique cela même soit contesté par quelques-uns, qu'au jour de la Pentecôte, les apôtres, ou plutôt les cent-vingt *disciples,* hommes et *femmes,* parlèrent des langues alors comprises : mais veut-on la preuve que tel n'a pas toujours été le but du don des langues? Il n'y a qu'à lire entre autres, le 14e chapitre de la 1re épitre aux Corinthiens, qu'il semble vraiment qu'on n'ait jamais lu! En voici quelques passages :

Paul, parlant du don des langues, comme d'un don de Dieu, dit pourtant aux Corinthiens, en le comparant à la prophétie :

« Celui qui parle une langue, *ne parle pas aux hommes* (entendez-vous? » *ne parle pas aux hommes)*, mais à Dieu ; car *personne n'entend ;* il pro- » nonce par l'Esprit des mystères : mais celui qui prophétise *parle aux* » *hommes* pour l'édification, etc. Celui qui parle une langue *s'édifie lui-* » *même,* mais celui qui prophétise édifie l'Église. Je veux (bien) que vous » parliez tous des langues, mais plus encore que vous prophétisiez (ver-

» sets 2 à 5) .... Si je ne donne, au moyen de langue, un son intelligible 1835
» je parlerai en l'air (verset 6) .... Qu'ainsi celui qui parle une langue,
» prie pour (pouvoir) interprèter..... Je prierai donc *par l'Esprit*, mais
» je prierai aussi *par l'intelligence*; je psalmodierai *par l'Esprit*, mais je
» psalmodierai aussi *par l'intelligence*. »

Observons en passant comment ce verset 15 indique nettement la différence entre le simple *enseignement*, qui provient de notre *intelligence* ou de notre réflexion, et celui qui a lieu d'après une impulsion provenant d'ailleurs, c'est-à-dire de l'*Esprit*. — L'apôtre continue :

« J'aime mieux dire, dans l'église, cinq mots par l'intelligence, pour
» enseigner les autres, que dix mille dans une langue *(non comprise)*
» (verset 19) .... Si l'église se rassemble,.... et que tous parlent des
» langues (or souvenons-nous que Paul parle pourtant du don des lan-
» gues comme venant de Dieu), et qu'il entre des gens simples ou des
» infidèles, ne diront-ils pas *que vous êtes fous?* (verset 23). Si donc
» quelqu'un parle une langue, parlez ainsi deux ou trois, successivement,
» et qu'il y en ait un *qui interprète*. S'il n'y a point d'interprète, qu'il se
» taise dans l'église, et qu'il parle à lui-même et à Dieu... (28).

Il est évident par ces déclarations que le don des langues n'avait nullement pour but spécial de faire mieux comprendre la prédication de l'évangile.

Nous pouvons rendre la chose plus claire encore en examinant de près un cas réel. Dans un cercle de famille, les fidèles rassemblés chez le pieux Corneille, se mettent tout d'un coup, à l'instant de leur conversion, tous à parler *des langues* (Actes 2, 10). Évidemment ce n'était pas pour se faire comprendre de ceux qui étaient présents qu'ils parlaient ces langues, puisque, au contraire, c'est bien certainement dans la langue qu'ils comprenaient le mieux qu'on leur avait parlé. Pourquoi donc se mettre à parler en d'autres langues? Et tous? Et à qui parlaient-ils dans ces autres langues? A celui même qui venait de leur annoncer l'évangile? A eux-mêmes?... Pensez-y!

Autre exemple. Nous voilà cinq cents personnes réu-

1885 nies. Tout-à-coup un homme se lève, et parle chinois... Ah ! direz-vous, c'est qu'il y a probablement quelque Chinois dans l'assemblée. — Mais alors (remarquez donc!) qu'y a-t-il besoin d'un interprète pour ce Chinois ? C'est justement la langue qu'il lui faut, qu'on se met à parler ! — Est-ce pour l'édification du reste de l'Église que Paul veut que l'exhortation soit traduite dans la langue usitée? Mais pourquoi ne pas prendre ce Chinois à part, au lieu de lui parler devant tous, et de retomber ensuite par un détour dans la langue connue à tous ?

Et puis, si c'est pour faire mieux comprendre la prédication que Dieu fait parler des langues nouvelles, comment se fait-il que l'apôtre admette le cas *où il n'y aurait pas une seule personne dans l'assemblée qui comprît cette langue ?...*

On voit que la supposition à laquelle je réponds finit par faire pitié !

Je pourrais continuer longtemps ces réflexions, si je ne me rappelais que j'écris une biographie ; mais en voilà assez pour montrer que, lorsque nous voulons prendre la peine de réfléchir sur ces sujets, ils ne s'expédient pas aussi facilement qu'on le prétend d'ordinaire.

Je ne quitterai cependant pas cette matière sans rectifier, en passant, une singulière erreur que j'ai commise dans une de mes notes sur les prophètes des Cévennes, au détriment de la vérité même que je soutiens ici avec tant de conviction. Je dis au bas de la page 155 de cet ouvrage : « C'est jusqu'ici *le premier exemple* que nous ayons (dans les Cévennes) *du don des langues !* » C'est une grave erreur de ma part. Il n'y a qu'à voir, dans le texte auquel se rattache cette note, ces mots d'un témoin, appuyés, comme toutes les autres dépositions du même ouvrage, d'un serment solennel. *Les Prophètes protestants* portent, page 24 :

« J'ai vu *plusieurs* personnes de l'un et de l'autre sexe qui, dans l'ex- 1835
» tase, prononçaient certaines paroles que les assistants croyaient être
» une *langue étrangère*. Ensuite celui qui parlait déclarait *quelquefois* ce
» que signifiaient les paroles qu'il avait prononcées. »

Voilà donc déjà plusieurs exemples, et non un seul, du don des langues et de langues incomprises, parmi les Cévenols. Puis, si on ne peut encore prendre son parti du fait qu'un homme parle par l'Esprit une langue inconnue, voici le don des langues intelligibles répandu sur des milliers d'individus, et journellement pendant quelques années ! car les prophètes des Cévennes, quand ils ne parlaient pas de langue inconnue, prophétisaient toujours et admirablement *en bon français*, tandis que la plupart d'entre eux, étaient *absolument incapables* de faire hors de l'extase une seule phrase dans cette langue ! Ceci est abondamment attesté par une foule de passages qu'on trouve dans l'ouvrage indiqué : en voici quelques exemples. Un M. Caladon écrivait :

« J'aurais beaucoup de choses à vous dire si l'on pouvait témoigner
» sur la foi de quantité d'honnêtes gens ; mais vous ne voulez que des
» choses que j'aie *vues et entendues moi-même*. En voici.... Ces inspirés
» faisaient tous de fort belles exhortations, *parlant français* pendant la
» révélation. Or on doit remarquer *qu'il n'est pas moins difficile à des*
» *paysans de ces quartiers-là de faire un discours en français qu'à un*
» *Français, qui ne ferait que d'arriver en Angleterre, de parler anglais.* »
(page 44.)

« Il y avait chez mon père (dit un autre témoin), un berger, nommé
» Pierre Bernard, qui était *un pauvre imbécile*. Mais son grand Maître lui
» ayant ouvert la bouche, il fit à l'assemblée des sollicitations pressantes,..
» *s'exprimant en français*, chose fort notable en ce simple paysan. Or je
» puis répondre *de l'incapacité absolue* où était son esprit de recevoir,
» ni en peu de temps, ni avec un long travail, la connaissance des choses
» qu'il disait par ses inspirations. » (page 151.)

« .... Ces filles (dépose encore un autre témoin) n'étaient, hors de
» l'extase, que de *pauvres idiotes :* elles parlaient français dans l'inspira-
» tion ; et *jamais* dans un autre temps. » (page 161.)

1835 Et que dirons-nous de nombreux enfants à la mamelle qui prophétisaient !

« *J'ai vu*, dit un témoin occulaire, un garçon de *quinze mois*, entre les » bras de sa mère... parlant avec sanglots, *en bon français*... Il fut mis » en prison avec sa mère, etc. » (page 152.)

Chose admirable, dirai-je en passant, que cet enfant de quinze mois mis en prison pour l'évangile ! Protestants ! dormez-vous donc tous, que vous méprisiez de pareils faits dans votre histoire ?

Ailleurs on cite encore :

« Un enfant de treize à quatorze mois.... qui n'avait encore jamais » parlé de lui-même... exhortant distinctement *en français*. »

Et voici le noble jugement que portait sur ce beau phénomène Durand Fage, l'un des principaux Cévenols, s'exprimant en ces termes :

« La souveraine Sagesse a voulu manifester ainsi sa puissance ! Et son » bon plaisir a été que l'exemple *concluant* de ces petits enfants, parlant » sans connaissance, avant même que d'avoir la langue déliée, *servit à* » *rendre plus croyable le témoignage que nous rendons* (nous, adultes), de » cette parole admirable qui découle de notre bouche pendant nos extases, » *sans aucune volonté ni dessein de notre part.* » (page 155.)

Voilà une longue dissertation ; mais le sujet la méritait. Je suis convaincu que les dons de l'Esprit seront l'objet du nouveau réveil dont nous avons besoin, de ce nouveau réveil que plusieurs attendent avec une sorte d'ardeur douloureuse. D'ailleurs, on n'aurait pas compris ma conduite dans plusieurs des évènements qui vont suivre, si on n'avait eu cet exposé de mes vues sur ce point. (1)

(1) *Le fait* de phénomènes miraculeux dans les Cévennes, de quelque manière qu'on cherche à l'expliquer, est si peu contestable, qu'un incrédule de nos jours, dans le mauvais roman de *Jean Cavalier*, bien loin de le nier, a dû lui chercher une cause, une origine. Il nous montre un de ses héros cherchant à exalter les enfants de la contrée par la faim, la

Il resterait maintenant à raconter les développements 1835
que prit l'Irvingisme, et à indiquer comment il commença à faire fausse route : mais ces détails n'entrent pas dans le dessein de mon ouvrage. Je me bornerai à rappeler ce que j'ai indiqué plus haut comme la faute fondamentale de ce système. Malgré quelques prophéties manquées ou contradictoires qui eurent lieu parmi eux, et quoiqu'ils aient toujours accordé en théorie que la prophétie n'était pas infaillible, nos frères irvingiens se laissèrent pourtant entraîner par elle, puis elle par eux ; car l'action de l'église et des prophètes est toujours réciproque ; et, malgré quelques apparences du contraire, les prophètes ne font jamais que développer les idées qui règnent ou qui fermentent dans l'élément qui les entoure. Or, ces frères, ayant déjà la prophétie, des guérisons et des langues, reportèrent naturellement leurs pensées vers les temps primitifs : ils se crurent bientôt, non pas seulement une église fidèle, mais l'Église, en quelque sorte ressuscitée, l'Église par excellence ;.. et alors on fit un pas de plus : l'église primitive avait des apôtres : il nous en faut !...

Là était le danger ; et nos frères y tombèrent. L'idée couva quelque temps dans les esprits : puis, tout-à-coup, un prophète se mit à désigner un apôtre, puis deux, puis trois ; on alla jusqu'à douze ; et dans ce nombre, et en tête de tous, figura au bout de peu de temps, comme le principal de tous, un homme pieux, sans doute, et parfaitement respectable, mais qui a contre lui d'être puissamment riche, et de n'être du reste pas plus apôtre que vous et moi. La prophétie nomma ensuite des anges, des

soif, les terreurs, et toute une collection d'artifices. Du reste, si je cite cet auteur profane, je suis bien loin d'en faire une autorité ; je regrette au contraire que tant de chrétiens lui tendent la main pour soutenir avec lui l'impuissance de l'Esprit de Dieu à accomplir les promesses évidentes qu'il a faites à son Eglise de tous les temps, dans les déclarations citées plus haut.

1835 diacres, des évangélistes ; ordonna toutes sortes de nouvelles formes de culte ; prescrivit tout le bagage matériel d'une église, jusqu'à des dispositions de chaises et de fauteuils ; et arriva enfin à toutes sortes d'enfantillages et de bigotteries juives ou catholiques romaines. Ce nouvel ordre de choses, qui n'a fait qu'empirer dès-lors, troubla dès l'origine le cher et pieux Irving. Enveloppé malgré lui dans un système dont il sentait l'erreur sans savoir en discerner la source, croyant à l'infaillibilité de la prophétie quoiqu'il la vît se tromper quelquefois, cet homme distingué mourut déjà en 1834, à l'âge de 34 ans, très-probablement par suite du conflit intérieur dans lequel le jetaient toutes les difficultés de sa position.

Il est bien touchant de trouver, dans une lettre écrite par un membre de l'église irvingienne, au sujet de la mort de ce grand homme, des idées aussi justes que celle-ci sur le formalisme :

« Je vois clairement que *depuis que nous avons fait tous nos arrangements d'églises il y a eu une halte :* on s'est complu dans des choses extérieures. Aussitôt que nous avons eu ce que nous avons demandé, un pasteur, des anciens, des institutions, nous avons cessé de crier à Dieu pour qu'il nous donnât *une abondante mesure de son Saint Esprit ;* et il n'y a plus chez nous cette sainte jalousie pour la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous portait à reconnaître que lui seul peut nous baptiser du Saint Esprit. »

C'est à l'époque où naissaient toutes ces choses, mais pendant que l'église avait encore quelques restes de sa première spiritualité, qu'arrivèrent à Genève deux députés, ou plutôt deux évangélistes que nous envoyait cette église, MM. Carré et Méjanel. M. Carré, encore très-jeune, était, à cette époque du moins (je l'ai perdu de vue depuis), un jeune frère parfaitement pieux et grave. M. Méjanel est celui qui, voyant à quel point mes principes s'accordaient avec les principes fondamentaux

de l'œuvre, me glissa cette perspective dont j'ai parlé, 1835
d'une paie de trois cent liv. sterl. si je consentais à me mettre à la tête de l'église qu'on désirait fonder à Genève. Je répète la question : A quoi servait une pareille insinuation ? J'aime mieux ne pas la qualifier.

Du reste les jugements des hommes sont si singuliers et si pauvres, qu'au moment même où je repoussais cette suggestion sans la moindre hésitation, quoique privé de toute ressource régulière, quelques personnes de Genève me traitaient d'enthousiaste, presque de fou, parce que je n'attribuais pas tout entière au diable cette œuvre que d'autres voyaient comme toute divine !... Je l'ai appelée dès les premiers temps une œuvre de Dieu avortée ; et j'en reste à ce jugement.

Cependant cette arrivée des deux évangélistes excita à Genève une grande fermentation : il se tint des assemblées pour examiner le sujet ; et la Société évangélique en particulier passa dans ce moment par une crise, qui se termina sans doute au bout de quelque temps, mais qui fut très-vive dans les premières semaines. L'un des professeurs allemands de l'École de théologie se laissa même prendre momentanément à la nouvelle doctrine, et ne se dédit ensuite que pour quitter Genève et retourner chez lui. Il m'a toujours semblé que, quoique ce soit un homme de grand talent et sans doute pieux aussi, ses raisons pour embrasser l'Irvingisme, puis ensuite pour le quitter, ont été bien faibles !

Quoi qu'il en soit la bourrasque passa au bout de quelque temps ; et depuis lors on n'a pas vu à Genève un seul homme qui ait professé le mélange de puséïsme et de judaïsme qui forme maintenant le fond de cette œuvre dégénérée. Je viens de l'appeler « une œuvre de Dieu avortée » ; et je suppose que personne ne s'étonnera d'une pareille pensée. Satan ne travaille-t-il pas depuis

1835 la création à détruire les œuvres de Dieu? Et est-ce que l'église chrétienne est telle que Dieu la voudrait?

Voilà ce que j'avais à dire de l'Irvingisme. Je reviens maintenant à mon histoire privée, et à quelques autres faits de ce temps.

Le mois de juin de cette année fut pour moi plein d'évènements.

Quant à ma famille, mon John venait de changer de vocation. A la suggestion de nos frères de Nyon, dont je connaissais la piété scrupuleuse, il avait quitté l'état de relieur que sa santé lui interdisait, pour entrer dans la carrière dangereuse de musicien, que je n'avais d'abord pas voulu lui donner. Mais, sans rien prévoir à cet égard, non plus que moi, il s'était appliqué à la musique pendant même son apprentissage de relieur; et il embrassa pour le moment cet état de musicien, qui ne devait être, encore à notre insu, qu'un passage à une autre position plus selon son cœur et selon le cœur de Dieu.

C'est dans ce même mois de juin qu'on célébra pour la première fois la cène à l'Oratoire de la Société évangélique; et c'est vers ce temps aussi que je composai mon *Chant du Jubilé*.

C'est encore dans ce mois que tombe la guérison d'un épileptique qui eut lieu à Lausanne, sur les prières d'un pasteur du troupeau indépendant de cette ville. Ce pasteur avait essayé, dans la foi, d'oindre le malade selon la recommandation de saint Jacques, et de prier pour lui: il est très-probable que ce petit évènement eut lieu par suite de l'élan que la question irvingienne avait alors donnée aux esprits. Je ne sais si la guérison a été durable: mais elle avait eu lieu réellement; et je ne crois pas qu'aucune des guérisons dont parle l'Écriture garantisse au malade qu'il ne retombera jamais dans le même mal dont il a été délivré; pas plus que ne le fait la guérison

ordinaire la plus parfaite, pas plus que la résurrection 1835
d'un mort ne garantit à un homme qu'il ne mourra pas de nouveau.

C'est encore dans ce mois de juin, le 21, que mourut mon beau-frère Pyt, et que mon père remplit pour la dernière fois ses fonctions de chantre dans l'église de Genève. Il avait alors soixante-douze ans.

Enfin c'est dans ce même mois que je partis, à la demande et aux frais de quelques frères, pour aller faire une tentative d'un genre un peu nouveau, pour me rendre aux bains de Plombières, y passer deux mois, et essayer de tenir, pour les baigneurs, deux ou trois conférences religieuses par semaine. Toutes les impressions de ce voyage furent pour moi, comme pour un jeune homme, des sources de délices. Je repassai par Neufchâtel, par la Chaux de Fonds, Sonceboz, Moutier, Delémont, tous lieux pleins de souvenirs, pleins aussi de lilas et de tulipes... Ne me reprochez pas, lecteur, quelques bagatelles de ce genre! N'aimez-vous pas, au milieu de vos travaux sérieux, jeter quelquefois les yeux sur une jolie fleur ou sur un visage d'enfant? On revient mieux ensuite à son ouvrage.

Je trouvai à Bâle, le 10 juin, outre le cher professeur Vinet, un autre professeur allemand, un monsieur Rœper que j'avais déjà vu à Genève. Sa femme, qui était restée dans cette dernière ville, avait eu la charmante idée de rappeler par lettre à son mari que ce jour était l'anniversaire de ma naissance! Quelle grande et belle chose que l'affection dans cette vie! Mais il fallait une femme pour songer à ce détail. Le cher M. Rœper me fêta donc complètement en ce jour. Il remplit sa chambre d'amis et de fleurs; cette dernière galanterie lui étant facilitée par sa qualité de directeur du jardin des plantes de Bâle.

1835 J'arrivai le 14 ou le 15 à Plombières ; — hélas ! le jour de nos anciennes promotions (1) de Genève, de Genève, maintenant avilie par suite de la longue indifférence religieuse de ses citoyens, et de son relâchement dans la piété évangélique! Nos aveugles, qui nous reprochaient d'être de « fougueux protestants », ils s'en trouvent bien maintenant d'avoir fait consister toute leur religion dans le libre examen ! Peut-être verseront-ils bientôt des larmes de sang sur leur folie ! — Mais si Genève se perd par l'alliance du bonnet rouge et de la mitre romaine, l'Irlande et l'Italie commencent à s'éclairer. Un seul évêque d'Irlande a admis, depuis quelques années, *vingt-cinq mille* catholiques-romains dans l'église protestante : le fait est avéré. Le nombre total des convertis passe, me dit-on, deux cent mille.

Une mission comme celle de Plombières est une des tâches les plus difficiles que j'aie connues, à raison de la mobilité de l'auditoire, puis de la variété de personnes et de caractères que vous avez devant vous dans une même séance. Un grand nombre de baigneurs ne sont là que pour trois ou quatre semaines. Quand vous êtes parvenu à gagner l'affection ou l'attention de l'une de ces personnes, la voilà qui part, à votre grand chagrin et quelquefois au sien. Un jour vous aurez devant vous presque uniquement des dames mondaines qui arrivent par curiosité ; une autre fois des avocats, des militaires, un pair de France ; des catholiques romains, des protestants; des incrédules, ou des personnes pieuses ; des savants, des hommes légers ; — et tout cela sans que vous en sachiez rien cinq minutes ni même une minute avant d'ouvrir la séance. Quelquefois même votre auditoire ne se complète que lorsque vous avez déjà commencé ; et, pour un pré-

(1) On appelle ainsi à Genève la distribution publique des prix du collége.

dicateur qui ne croit pas que tout discours, ou tout sujet 1835
quelconque soit bon pour tout auditoire, cette circonstance présente une grande difficulté. Aussi en étais-je venu, quelque désireux que je fusse de me préparer, à me tenir prêt, mais d'autant moins en détail, sur deux ou trois sujets différents pour chaque séance, ou même à en changer séance tenante.

Ajoutez à tout cela la concurrence que vous font les bals, les parties de plaisir, les courses à âne, le trop de chaleur ou le trop de pluie, puis ce changement continuel du personnel dont je viens de parler; et l'on se fera une idée de la difficulté de ce genre de mission. Non seulement il est difficile de bien entretenir ses auditeurs une fois qu'on les a, mais il est difficile d'en faire venir de nouveaux; et il faut se résigner à renouveler humblement, a peu près tous les huit jours, ses annonces dans les différents hôtels, pensions, ou casinos.

Après tout, je réussis à rassembler à chacune de mes séances (trois par semaine) un petit noyau d'auditeurs qui variait de quinze à quarante, suivant les circonstances indiquées plus haut. Il s'établit même, entre un certain nombre de baigneurs et moi, un lien de sympathie; comme cela se fait facilement dans un endroit pareil. Il se trouva pendant quelque temps que j'étais un des baigneurs qui osaient se faire entendre sur le piano; et ma musique faisait plaisir. Sans doute lorsque la compagnie devenait nombreuse, et que j'avais l'imprudence de tomber dans la mesure à trois temps un peu vive, il prenait à quelques dames une velléité de valse; mais je ne persévérais pas longtemps dans mon morceau; et je repassais « du plaisant au sévère. » Je voulais bien être musicien, mais pas ménétrier.

Alors venaient de petites attaques; et c'était une occasion de dire quelques mots sérieux. « Mais trouvez-vous

1835 donc que la danse soit incompatible avec la piété? me disait-on. — C'est vous, Madame, qui le trouvez. — Comment donc? Pas du tout! — Pardonnez-moi : car je vois que ce sont les personnes qui aiment le plus la danse qui viennent le moins à mes assemblées. »

Pendant la durée ou vers la fin de cette mission j'eus le plaisir de voir arriver successivement MM. Monnier de Nancy, M. et Mme Bovet de Boudry, près Neufchâtel (tous deux morts depuis!), M. Daniel Le Grand, un baron de Guersdorf, puis vers la fin, M. Adolphe Monod.

Puis, au sein de cette paix, nous apprîmes tout-à-coup l'affreux attentat de Fieschi. Mais le bras de l'Éternel avait détourné le coup. Les cinq ou six tubes qui se trouvaient dans la direction du roi et de ses fils avaient éclaté, et leurs éclats avaient blessé l'assassin!

Au mois d'Août Genève eut son fameux Jubilé. Qu'aurons-nous en 1935?... Hélas! qu'aurons-nous demain?...

De retour chez moi je trouvai une lettre de Londres qui m'invitait à ce voyage chez les Irvingiens que j'ai déjà annoncé. On me demandait de me rendre à Londres, ou plutôt à Albury où se trouvaient alors les douze apôtres, afin d'y voir de plus près l'œuvre des prophètes. Les vacances de l'École de théologie, où je donnais des leçons, étant sur le point de commencer, j'eus justement la facilité de faire ce voyage important ; et je partis le 4 septembre. Arrivé à Albury le 15, j'y restai jusqu'au 21. C'est là que j'entendis pendant quelques heures de service divin ces belles prophéties dont j'ai parlé plus haut, puis quelques autres prophéties dans le particulier. Celles-là avaient lieu en dehors de tout culte, à la fin d'un déjeuner, ou d'un dîner, ou d'une soirée. Quand la personne était faible de corps, sa voix restait faible, même dans la prophétie ; mais, dans le cas contraire, la voix prenait quelquefois une force effrayante ; observation que je ne

fais nullement par manière de blâme; car il est bien 1835
naturel que lorsque nous sommes vivement affectés notre voix s'en ressente.

Mais si ces choses me frappèrent, Dieu me fit la grâce de les juger dès l'abord par les principes que j'ai exprimés précédemment; je sentais dans toute l'œuvre quelque chose d'imparfait, un mélange de vrai et de faux. Le premier coup-d'œil déjà m'affecta péniblement; car je n'ai encore jamais pu m'habituer à l'idée d'un apôtre entouré d'opulence; et, dès mon entrée dans la maison, je me dis avec douleur : « Encore un idéal détruit! »

Cependant tout le bien que j'ai dit de celui qui m'accueillit dans sa maison, je le maintiens; seulement, autre chose est d'être bon chrétien pour son compte, et autre chose d'accepter la direction de l'Église de Dieu et de s'en dire apôtre!

Ce qui me peinait le plus dans cette œuvre, c'était donc la richesse dans laquelle vivaient ses conducteurs, et le défaut de renoncement au monde que j'apercevais partout. C'est peut-être pour prévenir ce reproche, ou plutôt l'objection qu'on aurait pu tirer de ce fait contre leur doctrine, qu'un des petits traités apologétiques des Irvingiens avait pris pour épigraphe et pour sujet ces mots de Jésus : « *Vous les connaîtrez à leurs fruits.* » Mais l'auteur, s'appuyant sur ce qu'on trouve une fois dans l'Écriture, pour désigner nos paroles, l'expression « le fruit *de nos lèvres* » ou « les bouveaux, les jeunes bœufs, (l'offrande) *de nos lèvres* » concluait de là que, dans le mot de notre Sauveur, le mot *fruit,* pris tout seul, désignait là aussi le fruit *des lèvres,* c'est-à-dire les paroles, *la doctrine!* Quel raisonnement! Vous connaîtrez ce que vaut la doctrine d'un homme, à sa doctrine! ce que valent ses paroles, à ses paroles!...

Je voyais le même penchant au christianisme spéculatif

1835 et, pour ainsi dire la même crainte des bonnes œuvres, dans cette interprétation qu'on fit en ma présence, et peut-être à mon honneur, d'un mot du psaume 41 : « Heureux celui qui se conduit sagement envers l'affligé (v. 1.) » — Il ne s'agit pas ici, dit d'un air de pitié un docteur qui se trouvait là, d'une pièce de monnaie qu'on donne au premier mendiant venu : les derniers mots du *psaume précédent* nous disent de quel affligé il s'agit ici : ce psaume se rapporte à notre Sauveur, qui dit, parlant de lui-même: « or je suis affligé et misérable », etc. (Psaume 40, 17): donc il s'agit aussi de notre Sauveur en cet endroit, dans ce verset du psaume 41 !

On me fera grâce de tout commentaire sur une exégèse pareille.

Ces frères avaient dès-lors beaucoup trop de confiance dans ce que l'Écriture appelle le bras de la chair, c'est-à-dire dans les moyens humains, les talents, le savoir, la richesse. Ils me le montrèrent un jour, même en paraissant dire le contraire : « Nous aimerions avoir dans vos contrées quelque frère qui pût se placer à la tête de l'œuvre, fût-ce un homme tout simple et tout ordinaire, comme vous, ou M. Duplessis (de Nyon) » — *Fût-ce,* pensai-je en moi-même ! Ils oublient donc toute cette doctrine de l'Écriture, tout ce dogme, dirais-je, qui dédaigne, dans le royaume de Dieu, la grandeur humaine pour se glorifier dans la faiblesse. » Peut-être que le frère qui me parlait ainsi désirait m'assouplir en me rappelant, et peut-être en m'exagérant ma simplicité : mais il ne savait pas que c'est précisément par suite de cette simplicité que je suis admirablement cuirassé contre l'ascendant d'un faux éclat. Quatre ans auparavant déjà le cher Irving avait essayé une fois auprès de moi le ton de l'autorité : mais il vit bientôt à mon sourire et à mon ton aisé qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là. Grâce à Dieu, je ne suis

pas sujet au fou-rire : je ne crois pas y être tombé une 1835
seule fois en ma vie : mais si quelque chose pouvait m'en donner la tentation ce seraient les prétentions sacerdotales et les airs grand-pontife. Dès qu'un homme se redresse à laisser pendre son habit aux épaules, il perd sur moi tout ascendant; que ce soit en Angleterre, à Genève, à Paris, ou ailleurs.

Du reste ceci est une digression qui ne s'applique en rien à M. Drummond, quoique son *fût-ce* en ait été l'occasion.

On célébra la cène dans l'église irvingienne d'Albury pendant que je m'y trouvais. Or je crois avoir, comme tout chrétien, le droit de m'asseoir à la table de toute assemblée qui célèbre le souvenir de la mort du Sauveur, quoique je n'y tienne pas du tout. On a vu mes principes à cet égard (p. 112). Comme ce n'est pas « ce qui entre dans la bouche » qui sanctifie l'homme, je célèbre tout aussi bien, et peut-être mieux, la cène en regardant la cérémonie qu'en y prenant une part directe. C'était donc principalement pour donner une preuve d'affection chrétienne à mes frères que je m'informai si je pourrais prendre part à ce repas chrétien. Je comprends que le cas était difficile. Au point où en étaient déjà venues les choses chez les Irvingiens, ils se regardaient seuls comme l'Église; car l'un d'eux me dit un jour ces mots, avec un peu d'impatience : « *Yes, yes; you want to make us* A *church, but we are* THE *church.* » (Oui, oui ; vous voulez faire de nous *une* église ; mais nous sommes *l'*Église). Or j'avais un pied dans leur église et l'autre non. On fut donc embarrassé à mon sujet : la veille on me dit que je pourrais prendre part à la communion ; le matin on me dit que je pouvais assister pour voir. Je ne fus nullement offensé de cette décision ; au contraire je la préférai, et j'en fus plus à mon aise.

1833 Pour achever mon jugement sur cette œuvre en général, je dois dire que je n'aimais pas leur culte. Trois services par dimanche, dont l'un durait quatre heures entières, oui, quatre heures ; de longs chants de psaumes mis en vers, à la manière de l'Écosse; de longues lectures de l'Ancien Testament; un ton du culte généralement sévère et même dur ; toujours le caractère anglais, fort et dur, dur et fort.

Après avoir passé six jours à Albury, je me rendis pour un jour et demi, à Londres, où l'on me logea chez un des membres de l'église principale de cette grande ville. Ils ont fait sept de ces églises : ainsi l'avaient voulu les prophètes ! Cet homme dépassa encore en dureté tout ce que j'avais jamais vu. Il est vrai que, bien sans le vouloir, et même s'en m'en douter, je l'irritais par une niaiserie que la charité seule envers moi-même m'empêche d'appeler de la bêtise ; je revenais sans cesse avec mes vues larges : je lui nommais, comme des personnes que j'aimais tendrement, de violents adversaires de l'œuvre irvingienne. A part même cela, mon hôte était un homme dur. Bref nous n'avions trace de communion spirituelle ; et je crois pouvoir attribuer à la peine et à la compression de cœur que j'éprouvais depuis huit jours soit chez lui, soit au milieu de l'œuvre où je vivais, une grave maladie dont je fus atteint deux jours après, la plus grave maladie que j'aie faite en ma vie, qui me mit au lit pour trois semaines, m'amena au bord de la tombe, et me tint ensuite pendant trois mois en convalescence.

La cause déterminante de cette maladie fut toutefois une imprudence que je commis. Je devais me rendre à Hilton Park, près Wolverhampton, pour y revoir cette chère miss Cook, que nous avions longtemps connue à Genève comme une chrétienne profondément pieuse. La veille de mon départ je fis plusieurs courses dans cet

immense Londres, horrible à raison de la fatigue qu'il 1835
vous cause quand on se sert plus de ses pieds que de voitures. Il pleuvait beaucoup : je me laissai mouiller, je ne sais comment ; et c'était presque avec plaisir, à raison de l'échauffement où me jetait mon voyage. Le soir je me mets en voiture ; et j'y passe toute la nuit, jouissant encore follement d'un petit frisson qui me passait pendant tout ce trajet dans la moëlle épinière. J'arrivai à Hilton (23 septembre) ne me croyant nullement malade, mais pourtant ayant froid. J'avais beau me mettre dans le feu, je sentais toujours un frisson. Mais ne sachant presque ce que c'était que maladie, je croyais que tout cela allait passer d'un jour, puis de deux ; et je fis retenir une place dans la voiture de Cheltenham pour le 28. Cependant le Seigneur en avait décidé autrement. Je pris une fièvre typhoïde : j'étais comme écrasé par un sommeil continuel mêlé de rêves agités, quoique j'aie toujours gardé ma présence d'esprit dans la veille. Miss Cook eut pour moi tout ensemble les soins d'une mère et ceux d'un médecin éclairé ; sa nièce miss Vernon-Graham, à qui appartient maintenant le domaine, et dont j'avais aussi fait la connaissance à Genève, joignit ses soins à ceux de sa tante ; j'eus même pendant quelques jours ceux d'un jeune frère, Ferdinand Gros, qui allait partir comme missionnaire pour les Indes. On fit venir une fois deux médecins; et avec le secours de Dieu je me rétablis, quoique lentement. Il fallut recommencer à marcher en s'appuyant sur deux personnes, puis sur une seule, puis enfin en s'exerçant tout seul.

Le 29 octobre je pus tenir de nouveau le culte de famille dans cette maison. Je remarquai avec surprise que, durant toute cette maladie, quand je pouvais penser et prier pour moi-même, je pensais et priais en anglais. C'était sans doute l'effet de l'obligation continuelle où se

1835 trouve un étranger de parler la langue du pays, qui m'avait ainsi plié la cervelle à une langue qui n'était pas la mienne.

J'eus, pendant ma convalescence, plusieurs occasions de voir et de visiter quelques assemblées irvingiennes de la contrée. L'une de ces visites, que j'avais déjà faite lors de mon arrivée à Hilton Park me fit remarquer un singulier arrangement qu'avait pris l'église ; sans doute pour établir l'unité d'enseignement dans toute l'œuvre. J'entendis un soir, à 40 ou 50 lieues de Londres, un discours que je venais d'entendre mot pour mot à Londres l'avant-veille ; c'étaient les mêmes cinq points, dans le même ordre, et absolument les mêmes développements: évidemment le discours avait été sténographié, peut-être lithographié, puis rapidement expédié, pour être répété tel quel. Unité factice et romaine !

Je quittai Hilton le 12 novembre, plein de reconnaissance envers les deux chères sœurs qui m'avaient prodigué leurs soins. Miss Cook est allée plus tard se reposer dans le sein de son Dieu. J'ai, depuis, revu quelquefois sa nièce, qui marche sur les traces de sa digne tante.

En repassant par Paris je fis la connaissance de M. Guizot, alors encore ministre de l'Instruction publique. Cet homme célèbre a certainement un respect sincère pour l'évangile : c'est dommage que le philosophe et l'homme politique faussent en quelque degré cette direction de son cœur. Pascal tâchait de *s'abêtir*, c'est-à-dire évidemment de comprimer les retours continuels et fatiguants des objections que suscite la raison humaine, dans l'esprit de celui-là même qui a été convaincu de la vérité de l'évangile par le raisonnement le plus rigoureux. C'était une rude tâche pour Pascal que de s'abêtir : elle ne le serait pas peu pour M. Guizot non plus ; mais « la folie de Dieu » est plus sage que la sagesse des hommes. » « Laissant

» les choses qui sont derrière, disait Saint Paul, je 1835
» m'avance vers celles qui sont devant, vers le prix de la
» vocation céleste qui est Jésus-Christ. »

Le 10 décembre je rentrais à Carouge.

J'appris à mon arrivée un petit détail de famille qui mérite d'être conservé. Mes enfants ayant appris à quel point j'avais été malade, et leur maman les ayant sûrement avertis de ne pas me fatiguer à mon arrivée, mon petit Théophile, alors âgé de 7 ans, disait dans une de ces prières que tous faisaient tour-à-tour au culte de famille: « O mon Dieu! fais que lorsque papa reviendra nous ne nous jetions pas à son cou, pour ne pas le fatiguer! »... Il n'y a que le christianisme pour produire des délicatesses de ce genre! Renoncer par amour à témoigner son amour! Il est vrai qu'il fallait, ici encore, une femme pour tomber sur une idée pareille: mais on voit que l'enfant l'avait bien saisie.

Dès que je fus rentré chez moi je commençai une lecture assidue du Nouveau Testament dans l'original. Pour mes yeux, ce travail, que je poussais trop avant dans la nuit, vint trop tôt après la rude maladie que je venais de faire, et me gâta la vue.

Peu de jours aussi après mon retour j'écrivis une lettre à M. Drummond, pour lui communiquer avec précision et avec une franchise chrétienne le jugement que je portais définitivement sur l'œuvre que je venais d'observer. Je disais alors à un ami de Genève qui avait blâmé ma visite en Angleterre, que je n'en étais pas revenu aussi fou que quelques-uns s'y attendaient. — « Peut-être un peu moins, » me répondit-il. — Il se trompait. J'avais bien jugé la chose dès le premier jour; et le voyage n'avait fait que me confirmer dans toutes mes vues, qui sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient alors.

Reposons-nous de nouveau un instant. Sauf la rude

1835 fondation de l'*Espérance* qui eut lieu en 1838, l'époque où nous entrons, et qui dura sept ans et demi, est peut-être l'époque la plus douce de ma vie. Ce sont sept ans et demi de paix, de travaux littéraires et de vie de famille qui m'attendent. Ils seront l'objet des deux livres suivants.

Addition aux pages 167 *à* 184.

Ces pages ne traitent pas le point des *visions;* mais j'ai pourtant déjà fait remarquer que, loin d'être nécessairement l'effet d'une simple hallucination et de supposer toujours une exaltation maladive, les visions sont rangées, avec les *songes*, la *prophétie* et autres manifestations extraordinaires, au nombre des *promesses* faites à la nouvelle alliance. (t. 1, 123; Act. 2, 17, etc.) J'ajoute cette note pour rectifier quelques observations peu convenables qu'on trouve, sur ce même point, dans un livre d'ailleurs excellent que vient de publier un de nos frères, excellent lui-même, M. le pasteur L. Bridel. Je parle des *Récits américains*. — Ce livre rapporte (t. 2, p. 69 et suiv.) l'histoire d'une vision, sur laquelle un pasteur américain fait quelques mauvaises plaisanteries qu'un chrétien ne devrait pas se permettre. Ce n'est sûrement que le caractère modéré et scrupuleux de notre frère de Paris qui a pu l'empêcher de joindre au moins une note aux observations du pasteur américain, pour montrer combien ces observations sont peu fondées. Pierre a eu des visions; Paul a eu des visions; Jean a eu des visions; le pieux et sage Pascal a eu une vision; et celle-ci a été d'autant plus remarquable que, sauf un feu par lequel elle débuta, elle ne présente, pendant le cours de deux heures, aucun objet matériel, mais une suite de pensées et d'impressions admirables, parfaitement évangéliques. Son début s'applique très-bien ici : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob; non des philosophes et des savants. »

LIVRE XV.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 5e Partie.

DU 1er JANVIER 1836 AU 16 AVRIL 1839 (46 A 49 ANS.)

Traduction littérale du Nouveau Testament (Lausanne). — Naissance de mon dernier enfant, *Elisée*. — Je commence l'*Histoire générale de l'établissement du Christianisme*. — Bonheur dans cette occupation. — Douce année.— 1837 de même.— Etat de ma famille à cette époque. — Assemblée de famille.— *Quelques anecdotes d'enfants*. — Pourquoi je donne des histoires de ce genre.

Je quitte Carouge. Coup-d'œil sur les 8 ans que j'y ai passés. — Dernier article de mon journal dans cette ville. — *Retour à Plainpalais*. — Lettre de M. *Vinet*. — Je commence l'impression de l'Histoire générale. — Ma famille au commencement de 1838. — Bonté de quelques amis chrétiens d'Angleterre. — *Lettre à l'archevêque de Toulouse*. — Dernière épreuve de l'Histoire générale. — Je me prépare à publier l'*Espérance*. Voyage à Paris. Blocus hermétique. — Mes droits à la naturalisation. — M. Rossy. — L'*Espérance* commence à Genève. — Lettres de mes enfants. — Ostermann à Genève. — On licencie. — *Travail excessif* des trois premiers mois de l'*Espérance*. — Le journal bien reçu partout, sauf à Paris. — *Symptômes orageux de la littérature du jour*. — La famille. — John à Paris. — Lettre d'une dame anglaise sur l'*église actuelle des Frères moraves*. — Encore la famille.

J'ai dit précédemment que j'avais conservé dès l'année 1836
1811 presque toutes les lettres que j'avais reçues, et même un grand nombre de celles que j'avais écrites à ma famille et qui m'avaient été rendues plus tard. Mais nous avons déjà trouvé une année dont il ne me restait qu'une seule lettre : celle-ci est dans le même cas.

Je continuai, pendant cette paisible année, à lire avec

1836 ardeur, dans l'original, mon Nouveau Testament et un peu l'Ancien:

Un autre de mes travaux fut la part que je pris à la traduction littérale du Nouveau Testament qui parut à Lausanne peu de temps après: je n'y fus appelé que lorsqu'on en était déjà à la révision de ce travail. Les frères qui avaient commencé l'entreprise avaient cru, avant de se mettre à l'œuvre, pouvoir suivre avec avantage le principe d'une traduction rigoureusement littérale, principe provenu de la théorie de l'inspiration des mots que soutenait surtout M. Gaussen. Mais une partie d'entre ces frères renoncèrent plus ou moins rapidement à cette manière de voir; et, d'après ce qui précède, on conçoit que j'étais grandement de leur avis. On avait aussi résolu à l'unanimité, dans le commencement, de faire, par respect même pour l'Écriture-Sainte, la critique du texte reçu, et d'admettre celles des variantes qui paraissaient commandées par les faits et par l'impartialité. Mais quand on en vint, vers la fin du travail, au passage des trois témoins (1 Jean, 5, 7) et qu'on vit que ce passage n'avait existé dans aucun manuscrit grec jusqu'au XVI^e^ siècle; qu'il n'avait pas été cité une seule fois dans la longue et solennelle dispute de l'Arianisme, et qu'ainsi c'était une addition incontestable à l'Écriture-Sainte, on n'osa pas aller jusqu'au bout du principe qu'on avait d'abord embrassé; on pensa que le public ne comprendrait pas le retranchement de ce verset, et serait effrayé d'une altération au texte habituel; on revint en conséquence sur la première détermination, et on rétablit le texte reçu partout où on l'avait modifié (1). On conçoit que cette mesure ne fut pas prise à l'unanimité.

(1) De Wette rejette ce verset dans une note de sa traduction, et ajoute: « Luther n'a pas traduit ces mots, qui certainement ont été surajoutés. » — J'ai aussi vu une ancienne traduction française qui les avait repoussés.

Il s'éleva entre nous un autre débat sur un point de 1836
dogmatique fort important, savoir sur la manière dont on devait traduire les mots « faire le péché », contenus dans la 1re épître de saint Jean. Un membre du comité proposait l'expression « *pratiquer* le péché », comme pour faire entendre que ce ne sont pas des actes isolés de péché, mais la pratique habituelle du péché que l'apôtre avait en vue. Mais l'on convint, je crois, qu'il fallait chercher aux expressions paradoxales de l'apôtre une autre explication, puisque Jean s'exprime ailleurs d'une manière qui exclut absolument toute idée de péché chez le chrétien, quand il dit : « Quiconque demeure en Lui ne *pèche* point ; quiconque *pèche* ne l'a point vu ni ne l'a point connu (3, 6) ; il ne peut *pécher* (v.9). Et l'on garda, si je ne me trompe, la traduction littérale et plus large « faire le péché. »

Je pense en effet que, dans les expressions dont il s'agit, Jean trace l'idéal du chrétien, c'est-à-dire son état normal ; et que nous devons *respecter le langage de l'Écriture*, et laisser l'idéal à la hauteur où le place l'apôtre. Dieu ne nous a pas donné une rédemption si imparfaite que nous devions regarder comme une affaire décidée que nous pécherons toujours plus ou moins jusqu'à la fin.

Le 4 juin naquit le dernier de mes enfants, *Élisée* : c'est moi qui fis choix de ce nom, et qui le fis avec le désir bien profond que cet enfant eût, comme le prophète dont je lui donnais le nom, deux fois l'esprit d'Élie.

Puis, le 22 du même mois, je me mis à l'heureux travail de l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme*. C'est une traduction de l'ouvrage allemand de feu M. Blumhardt, directeur de l'institut des missions de Bâle. Il avait intitulé son travail : *Histoire générale des missions chrétiennes*. J'ai changé cette expression, dans la crainte qu'on ne prît, quoique à tort, l'ouvrage pour

1826 la simple histoire des missions que l'Église, une fois établie, envoie chez les païens situés hors d'Europe.

L'ouvrage allemand était de huit volumes, que j'ai réduits à quatre, en y faisant même des additions, et sans omettre un seul fait intéressant. Je n'ai retranché qu'une très-longue introduction, qui n'était pas de l'histoire; puis j'ai continuellement condensé les expressions de l'auteur, qui était excessivement diffus.

J'ai aussi ajouté à l'ouvrage quatre cartes; parce qu'on ne comprend pas bien l'histoire lorsqu'on se fait une idée confuse des lieux où elle se passait.

Enfin j'ai mis de l'ordre à l'ouvrage dans les quelques endroits où l'original en manquait. Le cas le plus marquant de ce genre se rapporte à l'histoire, si difficile et assez longue, de l'invasion des barbares. M. Blumhardt, traitant de l'histoire des missions de chaque contrée successivement pendant un siècle ou deux de suite, ne donnait à chaque chapitre que la portion de l'histoire de l'invasion qui s'y rapportait. Mais il arrivait alors qu'au bout d'un volume entier, quand on croyait en avoir fini depuis longtemps avec Attila, Alaric, ou Genseric, et qu'on les avait dépassés d'un siècle ou même de deux, on les retrouvait inopinément dans un autre lieu. Il m'a fallu presque entièrement créer cette histoire quant à l'ordre, quoique j'en aie pris presque tous les matériaux dans Blumhardt; c'était un dédale dont je ne me suis tiré que par une idée aussi heureuse que simple. Je pris une grande feuille de papier, ou plutôt quelques pages blanches consécutives, et j'écrivis en marge, les uns au-dessous des autres, les chiffres 400, 401, 402, et ainsi de suite jusqu'à 600, en laissant même de la place pour quelques dates antérieures et postérieures; puis je me mis à lire mon Blumhardt en enregistrant, à mesure, chaque évènement à l'année précise à laquelle il appar-

tenait, lorsque les choses avaient une année précise, ou 1836
approximativement dans le cas contraire. Je vis alors avec délices s'établir le fil des évènements aussi régulièrement que dans une gazette de nos jours ; et je n'eus plus qu'à raconter de suite, et pour ainsi dire jour par jour. C'est ce qui a donné le chapitre seize du tome premier, histoire bien solennelle.

Le tableau comparatif des langues de l'invasion, toutes germaines, est aussi mon travail. On ne trouve pas, dans ce tableau, la langue des Huns dont je n'ai pas vu d'échantillon ; mais il me paraît très-probable qu'ils étaient de race germanique comme tous les autres barbares de l'invasion.

Quelles deux années heureuses je passai dans ce travail ! Peut-être les plus heureuses de ma vie. J'aurais voulu alors que le jour eût quarante-huit heures ; et je me rappelle avoir matériellement tressailli de joie en mon lit, un soir, au moment où je me couchais, à la seule perspective de me relever le lendemain matin pour rouvrir mes cahiers qui étaient là proprement rangés sur mon bureau devant moi.

Je me souviens aussi que j'étais tellement plongé dans les évènements dont je faisais l'histoire, surtout pendant que je faisais celle de l'invasion des barbares, que, lorsque je rentrais un moment dans la vie commune, et que je passais dans les rues ou que je voyais une voiture, un bateau à vapeur, j'étais surpris comme un homme qui viendrait d'un autre monde : en un mot je vivais dans le moyen âge.

Voilà comment se passèrent les deux années 1836, 1837, et partie de 1838.

Cependant ma santé était moins bonne qu'on ne le pensait ; ma vue, en particulier, s'affaiblissait déjà ; mais je n'en travaillais pas moins avec ardeur ; et cette étude

1887 ne crois pas courir le risque de leur donner de l'amour-propre. Nous sommes séparés des faits par quinze, vingt, ou vingt-cinq ans d'intervalle : et il est impossible que le bien qu'on raconte d'un enfant de quatre ou cinq ans, puisse raisonnablement devenir un sujet d'amour-propre pour celui qui est devenu adolescent ou homme fait. Peut-être même sera-ce souvent le contraire : car si l'on peut changer en bien on peut aussi changer en mal : ce n'est nullement ce que nous avons été qui constitue notre moralité actuelle, mais ce que nous sommes maintenant.

Voici donc quelques histoires d'enfants.

Mon Samuel, plus tard missionnaire à Calcutta, avait déjà alors des instincts singulièrement théologiques. Il allait un jour porter au cordonnier des souliers à raccommoder, et nous ne l'avions pas chargé d'autre chose. Il s'acquitte de sa commission. Mais, voyant la femme du cordonnier au lit, il s'enquiert de sa santé. — Je suis malade, mon enfant. — Et de quoi ? — Elle le lui dit. — Alors l'enfant lui indique gravement un remède très-applicable à la situation. — Eh bien, je verrai, mon petit. — Voulez-vous que je vous fasse une lecture ? — Avec plaisir. — Et il lui lit un chapitre de l'Écriture-Sainte. — Voulez-vous que je vous fasse une prière ? — Eh ! oui, aussi. — Et il la fit. Il avait alors de huit à neuf ans.

Il n'en avait encore que sept ou huit lorsque, cheminant un soir d'hiver avec lui dans les rues de Carouge et le tenant par la main, je le sentais broncher à tous moments. — Regarde donc ton chemin, lui dis-je, qu'as-tu donc toujours le nez en l'air ? — Je regarde la postérité d'Abraham, me dit-il sérieusement. — Il se rappelait que Dieu avait promis à ce patriarche que ses descendants égaleraient en nombre les étoiles du firmament.

Dans les assemblées que je tenais pour mes enfants seuls, je leur récitais souvent les histoires de la bible,

au lieu de les leur lire ; et je les accompagnais des cir- 1837
constances que je croyais entrer presque nécessairement dans le récit. Ainsi par exemple sur la naissance de Jésus. Quand les anges du ciel, leur disais-je, eurent fini leur annonce, les bergers se dirent entre eux : « Allons vîte, vîte à Bethléem pour voir cet enfant ! » — « Oh ! oui ; mais qui gardera nos moutons pendant ce temps ? » — Peut-être y en eut-il un plus paresseux qui leur dit : « Allez toujours ; moi je resterai. » — Alors ils coururent ; et à la première auberge qu'ils trouvent : « Pan, pan, pan ! N'est-ce pas ici qu'il y a une jeune femme qui vient d'accoucher et de mettre son enfant dans une crèche ? » Si ce n'était pas la bonne auberge on les renvoyait de mauvaise humeur ; et ils allaient plus loin, etc.

On éprouve que des récits de ce genre bouleversent les enfants d'émotion.

Même à part ces récits, une éducation chrétienne pénètre avec une singulière facilité dans le cœur des enfants. Une nuit que ma petite fille dormait dans une chambre contiguë à la mienne, la porte restant ouverte, je l'entendis pleurer et parler d'un ton suppliant : « *Hm ! hm ! s'il te plaît...* » — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est, ma petite ? — « Oh ! je songeais que vous étiez tous dans le ciel : la porte était ouverte, et je te voyais jouer du piano ; mais je ne pouvais entrer, à cause de mes péchés ! » — Et la pauvre petite priait le Seigneur de la laisser aussi entrer ! Je la rassurai : elle m'expliqua ses craintes ; et nous eûmes là, de nuit, sans nous voir, une bonne petite explication théologique.

Voici qui est plus sérieux : il s'agit encore d'elle. Un jour je lui proposai, tout d'un coup et sans occasion particulière, d'aller prier ensemble un moment. Elle vint. Quand nous eûmes fini : « Papa ! quand je ne prie pas je n'aime pas ; et quand je prie j'aime. » — Il y avait bien

1837 si passionnée n'était interrompue, une ou deux heures par jour, que par la lecture de la bible, ou deux ou trois fois par année par la réunion pour la traduction littérale du Nouveau Testament dont il a pareillement été question.

Il va sans dire que, dans les moments de repos, les enfants venaient faire une délicieuse diversion à tout cela, et broder les fleurs de leur gaîté sur le fond sérieux de mon travail.

Ainsi, dis-je, se passa 1836, année uniforme et bien douce ! Ainsi, et absolument de même, se passa encore 1837 ; il ne me reste non plus de toute cette année que six lettres ! Ces deux anssi doux et si paisibles ont donc formé, au milieu du reste de ma vie agitée, le contraste que présentent les torrents dans les pays de montagnes. La Reuss descend du Saint-Gothard, au milieu d'un lit de rochers, par une pente rapide ; elle bondit, écume et se tord de roc en roc, jusqu'à ce qu'elle arrive haletante au bas de la vallée : mais elle rencontre pourtant par places un moment de repos : elle traverse en paix et sans bruit les doux gazons de la vallée d'Urseren ; et plus bas elle trouve encore quelques nouveaux moments de calme avant d'aller se plonger dans le sein du beau lac où elle entre dans son repos final. Tels ont été quelques moments de ma vie, et en particulier les dernières années que je passai à Carouge.

Je viens de dire la joie avec laquelle je travaillais à quelques ouvrages littéraires : il faut ajouter quelques-unes des jouissances de la vie de famille, qui m'étaient en même temps accordées en si grande abondance. A cette époque, sur mes onze enfants, alors déjà tous vivants, dix avaient passé, ou passaient encore par différentes écoles ou pensions, dans lesquelles ils avaient tous eu des succès très-satisfaisants. Au commencement de cette année-ci

Auguste avait déjà 21 ans et étudiait à l'école de théologie; 1837
John, approchant de 20 ans, avait quitté la reliure pour prendre et donner des leçons de piano; *Ami* avait 18 ans, et apprenait le commerce; *Samuel* (16 ans), revenait de l'institut de Vabern, près Berne, pour entrer pendant quelque temps à l'École théologique où se trouvait son aîné; *Étienne* (15 ans) allait au collège de Genève, et devait bientôt partir pour l'institut que son frère Samuel venait de quitter; *Marie* (12 ans) était reçue dans la pension de nos amies, Mesdames Le Maître, aussi à Genève; *Paul* (11 ans) prenait des leçons chez M. Privat, l'un de nos amis; *Théophile*, de 9 ans, et *Timothée*, de 7 ans, allaient au collége de Carouge; *Théodore*, de 3 ans, et *Élisée*, de 8 mois, étaient à la maison, qu'ils remplissaient, comme le font toujours les enfants, de joie ou de gaîté.

Pendant que je passais ces deux ans dans le paisible travail du cabinet, sans trace d'évènements extérieurs, la vie de famille occupait ainsi une place d'autant plus grande, dans ma propre vie; elle avait même commencé à le faire déjà vers 1830. Durant toute cette époque je réunissais habituellement mes enfants le dimanche matin, ou dans l'après-midi, ou aussi à ces deux moments, et quelquefois le jeudi soir, en petite assemblée d'édification. Ce n'était pas seulement pour leur lire la bible et la leur expliquer, mais pour m'entretenir avec eux sur l'état de leur cœur et de leur foi. Ils étaient tous plus ou moins pénétrés des vérités de l'évangile; et je crois que l'Esprit de Dieu agissait aussi plus ou moins sur eux tous.

J'ai déjà essayé, dès la préface de cet ouvrage, de justifier les quelques anecdotes d'enfants que je mêle à mon histoire. Je ne dis pas de mes enfants tout le mal que je pourrais en dire: qui pourrait le désirer? et si j'en cite quelques petits propos ou quelques bonnes actions, je

1857 des choses dans ce peu de mots. D'abord la phrase était assez difficile à faire pour un enfant de huit ans; l'idée était compliquée. Et puis la parole de cet enfant me montrait ce qui venait de se passer en elle. Je vis que cette petite créature, tout en m'obéissant pour venir prier, avait d'abord été un peu ennuyée de mon invitation; puis, une fois la prière entrain, elle y avait trouvé de la jouissance. Quelle observation importante et vraie que celle-là ! Celui qui ne sait pas se forcer à la prière, s'il le faut, trouvera toujours plus de répugnance à cet exercice; celui au contraire qui saura surmonter cette répugnance finira par y trouver de la douceur. N'attendez donc pas que le zèle vous arrive de lui-même.

Quant à Timothée il avait, le plus naturellement du monde et sans trace d'emphase, le ton comiquement grandiose, le style soutenu et l'accentuation pompeuse : il prononçait entre autres les *t* et les *p* avec une espèce d'aspiration. C'est sur ce ton qu'il nous parla un jour qu'il voyait, à l'âge de cinq ans environ, passer deux prêtres devant nos croisées : « Où vont-ils, ces prêtres ? » — Je ne sais pas. — « Peut-être qu'ils vont voir si les morts ressuscitent... »

Je n'avais pu éviter de l'envoyer à l'école communale de Carouge, qui était conduite par des catholiques. C'est une chose que je déconseille à tous les parents qui ne seraient pas sûrs, comme je l'étais, moi, de contrebalancer la mauvaise influence de pareilles écoles sur l'esprit de leurs enfants. Je m'aperçus bientôt de l'effet de cette école sur le caractère sérieux de mon petit garçon. Un jour il vient à moi avec douceur : « Papa, voudrais-tu me faire catholique, s'il te plaît ? » — Eh ! pourquoi, mon enfant ? — « Oh ! mes camarades me disent que les protestants iront en enfer. » — Le pauvre petit était tranquille pour moi, il paraît. Mais quel calme dans cette

demande importante ! Et quelle flexibilité dans ce mot 1837
« *me faire* catholique ! »

Du reste cette école catholique avait, comme je l'ai toujours reconnu à l'église romaine considérée dans son ensemble, à côté de ses doctrines idolâtres, des côtés chrétiens bien beaux. J'en eus un jour, ou plutôt une nuit, une touchante preuve. Ce même enfant couchait dans la même chambre que moi. Tout d'un coup, sa maman et moi nous sommes réveillés par le chant d'un cantique. C'était ce petit être de cinq ans qui, en plein songe, chantait d'un accent parfaitement distinct, et de cette belle voix argentine des enfants, les vers suivants qu'il avait appris à l'école :

La plus tendre jeunesse
Passe comme une fleur !
Hâtez-vous, le temps presse
Donnez-vous au Seigneur !

Il chanta ainsi la strophe tout entière.

Cet appel si solennel, ces pensées de mort, ce chant de nuit, dans la bouche d'un enfant endormi, il y avait là quelque chose de saisissant, et qui ressemblait à une prophétie.

Je finis par un trait de mon petit Théodore. Pendant quelques semaines, ou peut-être pendant quelques mois de l'hiver de 1837 à 1838, ce petit être, alors âgé de quatre à cinq ans, se réveillait régulièrement toutes les nuits, vers minuit, sortait de sa couchette, quelque froid qu'il fit, venait m'embrasser dans mon lit, puis retournait humblement se coucher dans le sien au bout de quelques moments ! C'était d'autant plus désintéressé de sa part que, tout sensible que je fusse à une si touchante preuve d'affection, je me bornais, étant grand dormeur, à rendre à cet enfant une caresse ou deux, puis je le renvoyais : « Adieu, cher petit ; va te coucher ; tu seras

1837 » mieux, et moi aussi. » — Il est vrai que mon lit était un lit de sangles.

C'est ainsi que je termine l'histoire de mon séjour à Carouge. N'ayant plus de vocation qui me retînt dans cet endroit, je trouvai plus convenable de me rapprocher de Genève : j'avais passé huit ans dans cette petite ville.

Huit ans de la vie ! C'est beaucoup. Et en reportant les yeux sur le séjour que Dieu m'avait envoyé faire dans cet endroit, plus savoyard que suisse, je me demande avec quelque émotion à quoi Dieu avait voulu m'y employer, et quels sont les principaux évènements de cette époque. Les voici en quelques mots.

Quant à ma vie publique ou aux évènements généraux de l'Église, le fait le plus marquant de ces huit années fut évidemment pour moi la formation de l'église indépendante de Carouge, quoique cette église n'ait duré que trois ans environ.

Je trouve ensuite dans le même temps un reste de mes luttes précédentes avec les églises de Genève et avec quelques autres églises de la Suisse française ; la formation de la société évangélique de Genève ; mes relations temporaires avec une société baptiste d'Angleterre ; les menaces du choléra ; les troubles de l'église de M. Lardon ; quelques voyages en Suisse, à Lyon, à Mens, et à Chambéry ; le jubilé de Genève ; ma mission à Plombières ; mon voyage en Angleterre chez les Irvingiens ; et la tentative de ces frères sur Genève.

Sous le rapport littéraire, c'est durant cette époque que j'écrivis l'*Histoire des Frères moraves ;* je traduisis, de moitié avec mon fils aîné, *Marie Lothrop ;* je publiai mes *Recherches ;* et je pris part à la traduction littérale du Nouveau Testament publiée plus tard à Lausanne.

Quant à la musique, je composai les *Cantiques de l'Apo-* 1837
calypse ; j'achevai et publiai les *Cantiques du Voyage du Chrétien,* le *Psaume* 118, le *Gloria,* et le chant du *Jubilé* (inédit jusqu'à ce moment).

Quant à ma vie de famille, j'étais arrivé à Carouge avec huit enfants ; et c'est dans cette ville que me naquirent les trois derniers, que je mentionnais tout à l'heure.

Je ne veux pourtant pas quitter Carouge, sans avoir reparlé d'une chose, fort petite, il est vrai, mais que je serais ingrat d'oublier. Nous y avions un beau jardin, qui joua dans ma vie un rôle sensible et dont je puis rendre grâces au Seigneur : j'y ai passé d'heureux moments, soit en bonnes conversations, soit en douces et sérieuses rêveries. Parmi nos belles fleurs, nous avions une tulipe qui était juste de la hauteur d'un de mes enfants. Je me rappelle avec plaisir cette jolie mesure. Enfin je donnerai ici le dernier article que j'écrivais à Carouge dans mon journal : on aime à retrouver du recueillement sur son chemin :

« Dimanche, 23 avril 1837 ; dernier dimanche passé à Carouge !

» Il y a bien longtemps que je ne parle plus beaucoup, même avec mon journal. Je serai donc de nouveau laconique, et même froid. — Moi, froid ! Je n'étais pas né pour cela. Mais rien de tel que les réfrigérants !....

» Il m'est tombé hier tout à coup, avec un poids écrasant, le souvenir de ce cantique, embelli par les souvenirs de mon adolescence et par celui de mon bien aimé père :

Que sans terreur je puisse au bout de ma carrière
Voir le trépas....
Qu'est-il pour l'homme juste ? Un tranquille passage
A des jours plus heureux.

» Chacun de ces mots me serrait le cœur avec une douce amertume. Ha ! des jours plus heureux ! Quelle jeunesse ! Quel ciel d'impressions,

1837 par moments! Et par contre quel âge mûr!.... Il faut dire comme les croisés : « Dieu l'a voulu! »

» Et puis quelle large théologie dans ces vers! On ne craint pas d'y dire, comme la Bible, l'*homme juste*, — au lieu de ce mot technique de *justifié* qu'on voudrait maintenant nous imposer presque exclusivement! Comme si l'un pouvait aller sans l'autre!

» Il... en dégrade beaucoup, j'ose le dire! Oh! quel abîme de douleurs s'ouvre quelquefois devant nous! *Cours au 22 janvier, à la fin.* (1)

Nous arrivâmes à Plainpalais, chemin des Savoises, le 28 avril, pour ne quitter ce logement qu'en quittant notre patrie et en partant pour la France!

C'est dans cette nouvelle demeure que je reçus les six lettres de cette année dont j'ai parlé plus haut. Il y en a deux que je mentionnerai. L'une me venait d'une des premières, si ce n'est de la première des muses religieuses du jour en Angleterre, Miss Ch. Ellioth, dont j'avais déjà eu le bonheur de faire la connaissance dans sa patrie cinq ans auparavant. Je n'ose rien citer de sa longue lettre parce qu'elle est trop parsemée de choses personnelles; mais elle me laisse, par la vive affection même dont elle est pénétrée, une réflexion pénible sur l'effet que produit inévitablement la distance des temps et des lieux, je ne dis pas sur les affections, mais sur les témoignages qu'on peut s'en donner réciproquement. Les rapports deviennent nécessairement moins fréquents; et l'on se voit si peu de droits à l'affection de ceux même qui nous en témoignent le plus, que l'on craint toujours que le lien qui nous unissait à eux ne s'amincisse en s'allongeant et ne finisse même par se rompre. Heureusement que la charité chrétienne demeure; et qu'avec le retour de circonstances favorables, on peut penser qu'on retrouverait aussi les doux liens d'autrefois. Je vous salue donc de nouveau,

(1) Cet article du 22 janvier contenait ces mots : « Que je sache surtout me tenir *toujours et sans cesse* en présence de Celui qui *peut tout compenser*. Amen! Amen!

nombreux et chers amis dont le temps et les lieux m'ont 1837
séparé, et vous, chère sœur, en particulier ! Unissons-nous de plus en plus à notre divin Maître : en lui, bientôt nous nous retrouverons pour jamais !

Ensuite venaient, à deux mois de distance, deux lettres de M. Vinet.... Ah ! pour la seconde elle me donnait un peu sur les doigts. Et comme je ne doute pas que cette circonstance ne fasse grand plaisir au lecteur, je vais lui communiquer la portion de cette lettre dont il s'agit.

J'en étais déjà, en septembre, à faire la préface de mon *Histoire générale;* et l'on sait qu'une préface ne peut guère s'écrire que lorsqu'on a terminé l'ouvrage entier. J'avais quelque défiance sur cette portion de mon travail qui, tel que je l'ai modifié sur l'avis de M. Vinet, a été remarqué et approuvé par quelques personnes dont le jugement est d'un grand poids. Je résolus donc de l'envoyer à M. Vinet, à cet homme à la fois si bon juge et si pieux ; et on va voir sa réponse. Je dirai seulement, pour que l'on comprenne sa critique, que le morceau que j'ai modifié traitait des deux extrêmes dans lesquels se jettaient respectueusement, selon moi, l'église romaine et les églises protestantes : l'une cherchant le salut dans les bonnes œuvres et les austérités ; les protestants méprisant à tort ce qu'il y a de respectable dans ces austérités, dont la fausse direction seule est blâmable. J'ajouterai encore d'avance que, malgré l'autorité imposante de M. Vinet, je n'ai pas accepté son observation sur le « mouvement de manivelle » des sociétés religieuses dont il va être question, et sur le reproche que je fais à ces sociétés de remplacer trop l'action de l'église par celle des comités etc. Je tiens ces deux observations de ma préface pour fort importantes. M. Vinet admet que l'image employée est *vraie :* dès-lors je ne puis voir pourquoi elle ne serait pas *convenable*. Quoi qu'il en soit voici sa lettre:

1837 « .... J'abonde dans votre sens, et je m'en fais honneur ; j'aime comme toujours cette éloquence vive, dont la familiarité rend plus sensible l'intimité de votre conviction, et votre union parfaite avec votre sujet ; je crois à la nécessité, à l'opportunité de dire les choses que vous dites ; je crois que cette généreuse impartialité est une arme puissante ; et si, à l'employer, on pouvait l'user (ce qui est le contraire du vrai), certes elle ne serait pas près d'être usée ! Où est l'impartialité ? où est le courage d'être entièrement vrai ? où est l'entière candeur ? et, pour tout réunir en une question, où est la foi ? Si la charité bannit la crainte, la foi ne devrait-elle pas avoir le même effet ? Je vous remercie donc de vouloir être vrai envers et contre tous ; je vous remercie de n'avoir point de parti.

» Quant à la forme, j'ai quelque doute. Je voudrais quelque chose de plus contenu, soit dans l'expression, soit dans le mouvement du discours. La plupart des gens ont besoin d'être avertis de la dignité du sujet par la dignité du langage ; c'est entre gens graves que la familiarité est tout-à-fait possible. De vous, homme grave, au public, le rapport est différent. Il me semble qu'il faut, sans affectation, et même sans renoncer à cette désinvolture qui vous va si bien, observer vis-à-vis du public *eine etwas ruhigere Haltung* (1). Certaines locutions peuvent interrompre en lui la disposition sérieuse où vous voulez l'entretenir. *Choisir entre l'eau et le feu, cela dépend du goût...* je me refuserais, je crois, ce bout de phrase. Il y a probablement un inconvénient de plus dans *le mouvement de manivelle*, etc. Il est fâcheux, d'abord, que l'image ne soit pas aussi *convenable* qu'elle est *vraie ;* mais, en outre, je craindrais que cette expression, et toute la phrase, n'induisît à un faux jugement bien des lecteurs, et ne donnât une mauvaise joie à deux classes de personnes : aux ennemis de toute œuvre chrétienne, et aux chrétiens paresseux ou routiniers, etc.... »

Cette lettre était du mois de septembre. Je profitai, comme je l'ai dit, de quelques-unes des observations de M. Vinet ; j'achevai en décembre la rédaction définitive et l'avant-dernière révision de mon Histoire générale ; et je pus par conséquent commencer, dès le même mois, l'impression de cet ouvrage.

(1) Une attitude, un ton plus calme.

Dans les derniers jours de l'année, mes amis Le Grand 1838
en particulier, et quelques autres encore, m'écrivirent des lettres qui furent assez marquantes pour que je les aie consignées, comme bien d'autres, dans mes journaux. Ainsi finit 1837.

L'année 1838 devient plus riche en évènements, soit quant à ma famille, soit quant à mon genre de travail. Mais les huit premiers mois de cette année continuèrent de s'écouler dans les doux travaux de l'Histoire générale qui s'imprimait maintenant avec rapidité, et dans les soins que me donnait ma famille, qui commençait à prendre son essor. Il n'y a qu'un instant que j'en parlais; mais les choses s'étaient assez modifiées pour quelques-uns depuis lors. Mon fils aîné venait d'achever ses études à l'École de théologie de Genève, et allait essayer de vivre libre et indépendant au canton de Vaud; le second, appelé par son âge à entrer dans la milice suisse, avait cédé à la profonde passion qui le tenait alors pour les chevaux, passion vraiment sérieuse et singulière; et il avait obtenu de nous d'entrer dans la cavalerie, où nous le retrouverons en service actif au mois de septembre, quand la France voulait forcer la Suisse à chasser de son territoire celui qui règne maintenant sur cette même France. Samuel continuait d'étudier à l'Oratoire, que venait de quitter son frère. Ami désira se dépayser pour un temps, pensant avec raison qu'une vie passée parmi des étrangers pourrait lui donner cette tenue de caractère dont il avait manqué jusqu'à un certain point jusqu'alors, et qu'il se reproche dans une lettre touchante qu'il nous écrivait (18 mars) aussitôt après son départ :

« J'ai beaucoup prié Dieu en chemin ; — et j'espère qu'avec son secours je finirai par vous faire honneur... Quant à vous, mes chers frères et ma chère sœur, priez aussi pour moi ; et moi je prie pour vous, que Dieu vous conserve par sa sagesse, depuis le plus petit jusqu'au plus

1838 grand. Veuillez me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers vous, etc. »

Il exprimait la résolution de s'engager dans quelque carrière que ce fût, pourvu qu'il pût dès ce moment se suffire à lui-même, etc. Toutes ses lettres suivantes, durant le cours de cette année, respirèrent le même excellent esprit.

Au commencement d'avril, mon fils Étienne, alors âgé de quinze ans, entra dans l'institut de Vabern, près Berne. Le directeur, M. Bouterweck, homme de talent, actuellement directeur du gymnase d'Elberfeld, m'avait demandé cet enfant, comme il m'avait déjà pris mon Samuel pour deux ans, et comme d'autres personnes m'ont demandé d'autres de mes enfants, pour les admettre dans leur institut sans rétribution. Je dis « demandé », parce que je n'aurais jamais eu l'indiscrétion de concevoir le désir d'une pareille faveur. Mais les promesses de l'évangile sont plus vraies que les croyants eux-mêmes ne savent le croire !

Voici une autre preuve de cette dernière observation. Quelque intéressant et important que soit l'ouvrage de Blumhardt que je venais de traduire, il est bien certain que je n'en aurais pas placé en Angleterre autant que je l'ai fait si quelques amis n'eussent eu le désir de me rendre un service, tout en favorisant le débit de cet ouvrage si intéressant. M. Str., chrétien bien connu dans le monde religieux d'Angleterre et de la Suisse française, m'écrivit dès le mois de mai, et Mad^lle^ Ch. Ell. en août, en son nom et au nom d'une de ses sœurs, pour me demander quarante-huit exemplaires de ma publication, en me payant l'exemplaire au-delà même du prix de vente, et sans que j'eusse à supporter ni frais de port, ni droits d'entrée, ni commission de libraire. Trois ou quatre autres personnes se joignirent à celles que je

viens d'indiquer, pour me faire cette demande, qui me 1838
procura ainsi d'un seul coup 1200 francs. Si ces lignes parviennent à ces amis, je désire qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

A cette époque mon fils aîné se rendit à Orléans comme suffragant d'un pasteur qui se donnait pour orthodoxe, et qui est allé plus tard prendre un des postes abandonnés par les démissionnaires du canton de Vaud. Mon fils ne tarda pas à le quitter ; et s'il ne regrette pas les quelques mois qu'il passa dans la Beauce, c'est à MM. Rosselotty et Porchat qu'il le doit.

Dans le commencement de juillet je composai ma *Lettre à l'archevêque de Toulouse*. Elle me fut demandée par ceux de mes frères qui habitaient cette dernière ville, et qui étaient déjà entrés en lutte avec ce prélat : on avait affaire à un homme considéré ; et l'on pensa qu'un coup d'épaule de plus ne ferait pas de mal. Je ne citerai de cette brochure qu'un seul passage. Je relevais une assertion de M. l'archevêque, qui avait prétendu qu'on voyait *des traces* (c'est son expression) de l'autorité de l'église romaine dès le premier siècle dans un mot de l'épître de Saint Clément ; et je lui témoignais d'abord ma surprise d'une assertion aussi contraire à la vérité ; car il n'y a qu'à lire cette épître pour voir qu'on n'y trouve absolument rien qui appuie cette prétention ; puis j'ajoutais : (page 16, 17 et 18) :

« Mais ce n'est pas tout. Et si vos deux lignes sur saint Clément vous suffisent, Monsieur, pour en avoir fini avec le Ier siècle, je vous retiendrai, moi, à mon tour un peu plus longtemps sur cette époque capitale, pour vous rappeler une source d'indices qui doit vivement parler, dans un sens ou dans l'autre ; une source riche, une source authentique et admise par vous-même, une source dont le silence crie.... Vous sentez sans doute que je vous menace de ces Écritures que vous ne voulez pas qu'on lise. Et en effet je vous en menace ; si ce n'est de leur langage, c'est de leur silence ! silence des deux épîtres de saint Pierre ; silence de

1838 tous les autres livres du Nouveau Testament ; silence des quatorze épîtres de saint Paul ; silence de la longue épître de ce dernier à l'église de Rome; silence des cinq ou six autres épîtres que le même apôtre écrit de Rome; silence de saint Luc, écrivant les Actes et amenant saint Paul à Rome pour deux ans sans dire un seul mot du pape ; silence enfin de saint Jean, écrivant vers la fin du siècle son Apocalypse et ses trois épîtres, — silence terrassant et irrésistible ; silence qui gronde sur votre tête et sur celle de toute la hiérarchie romaine ; silence d'une dérision de Dieu *(subsannabit eos)* (ps. 2) ; silence de mépris et de condamnation, devant lequel s'écroulera un jour, et peut-être dans peu, non pas ce qu'il y a de bon et de sacré dans votre communion, mais tout le système de la papauté qui tombe et se dissout déjà de jour en jour !

» Comment, Monsieur ! Saint Pierre a écrit deux lettres et vous n'y trouvez trace de sa prétendue dignité de prince de l'église ! — Comment, Monsieur ! Saint Paul écrit aux Romains et en salue une foule d'entr'eux nom par nom, et il ne dit pas un mot du chef des apôtres ! — Comment, Monsieur ! Saint Paul arrive à Rome et y demeure deux ans sans que son historien, parlant par le saint Esprit, ouvre la bouche sur l'évêque du troupeau ! — Comment, Monsieur ! Paul écrit cinq lettres au moins, datées de la capitale du monde chrétien ; et, à cette époque où l'église se constitue, il n'a pas une pensée pour le pape ! Hé ! les mauvais catholiques que tout cela ! Saint Paul, saint Luc, saint Jacques, saint Jude, saint Jean, saint Pierre même ! Pas une trace ! pas une pauvre trace pour mettre dans la lettre de Mons !.... Oh ! l'ironie devient sanglante !... »

Au milieu de tout cela l'impression de l'Histoire générale continuait rapidement; et j'arrivai enfin au 31 juillet, jour bien solennel pour moi, puisque c'est ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, que je corrigeai la dernière épreuve de cet ouvrage. J'avais lu ou parcouru seize fois ces quatre volumes dans l'espace de deux ans ; d'abord pour le premier jet de l'écrit ; puis, pour le rédiger, et le retoucher quant aux faits ; puis quant à la géographie ; puis quant à la chronologie, souvent fort difficile ; puis, deux ou trois fois quant au style ; et enfin je lus trois épreuves de chaque feuille. Ce travail me fatigua beaucoup la vue : malgré toutes mes demandes, l'imprimeur

m'envoyait souvent ces épreuves ou sur du papier grisâtre 1838
ou confusément imprimées: mais enfin j'arrivai, après deux ans d'un travail passionné. J'élevai alors mon cœur à Dieu avec un sentiment profond pendant quelques instants: puis, j'ai de la peine à le croire moi-même, je venais à peine de terminer ma prière, que je prends une plume et une feuille blanche, je me mets à je ne sais plus quel autre travail dont j'avais déjà formé le projet. Cependant je sentis bientôt le ridicule d'une aussi folle activité: je regardai comme une ingratitude de ne pas me recueillir un moment de plus; et je me reposai, je crois, tout le reste de l'après-midi.

Cependant un travail est fini, en voici venir un autre; et celui-là fut un travail de forçat, le plus terrible de ma vie, la création de l'*Espérance*, primitivement destinée à devenir un journal politique à intention religieuse, comme le *Record* d'Angleterre. Il est vrai qu'en l'annonçant ici-même j'anticipe; car ce travail ne commença que quatre mois après l'époque où nous sommes arrivés, et je pus encore respirer quelques moments; mais l'intervalle entre ces deux grands travaux fut bientôt passé, et fut d'ailleurs bien rempli.

Arrive donc l'*Espérance*. J'avais cent fois pensé, quoique sans fruit, à la création de quelque ouvrage périodique de ce genre. Au moment où nous sommes parvenus et où j'étais loin de tous ces projets, je vois arriver chez moi un Anglais dont je n'avais jamais entendu parler, mais qui depuis lors est resté un de mes précieux amis; c'était M. J. Evans, gendre de cette lady Carnégie qui nous avait soutenus à Genève au moment où tout autre appui nous manquait. Il avait conçu, de son côté aussi, la pensée du journal politique dont je viens de parler; et les frères de Genève l'avaient adressé à moi pour cela. Il m'entretient de cette idée : je lui dis que

1859 j'y avais pensé depuis longtemps : il me propose de se charger des dépenses d'une première enquête à ce sujet, en me demandant, pour démarche préliminaire, d'aller à Paris prendre des informations. C'est décidé en quelques jours; et, un mois juste après avoir corrigé ma dernière épreuve de l'Histoire générale, me voilà embarqué pour ce nouveau travail : je pars pour Paris.

Je partais dans un singulier moment; car déjà fermentaient ces menaces de guerre que la France faisait entendre à la Suisse pour la forcer à expulser Louis Napoléon. La guerre paraissait imminente; car les Suisses ne voulaient pas fléchir. Je vis entre autres à Paris une généreuse femme, une dame vaudoise qui voulait que son mari et son fils, tous deux vaudois, partissent pour défendre leur patrie. Genève réparait ses fortifications : toute la population de cette ville, depuis l'âge de quinze ans à celui de soixante était sous les armes : le service devint actif; et toutes les troupes étaient casernées. La France nous cernait de près : car on voyait des pièces d'artillerie descendre les pentes du Jura au-dessus de Gex; et mon fils John fut appelé plusieurs fois à faire, avec de petits détachements, dans les environs de Genève des patrouilles à cheval qui duraient toute la nuit. Quoiqu'il connût l'évangile, — car il en avait déjà donné des preuves nombreuses, — son cœur s'était pourtant partagé depuis quelque temps : sa vocation de musicien, puis son service militaire l'avaient jeté dans des sociétés mondaines; et la possibilité d'être amené d'un jour à l'autre devant son Dieu lui fit passer pendant ces quelques semaines de tristes moments.

Quant à mon projet de journal il avançait. Seulement je trouvai sur mon chemin un obstacle, que j'ai levé plus tard avec la dernière facilité, mais que je ne sus pas surmonter au moment même. Pour rédiger un journal

français il faut être Français; or on a déjà vu que, lors 1838
de mes débats de Strasbourg, je n'avais pas encore su me prévaloir du droit tout-à-fait simple que j'avais de réclamer ma nationalité. Je m'informai alors de nouveau des démarches à faire pour cela; mais je croyais qu'il faudrait des écritures et des actes sans fin, et peut-être un voyage à Beaumont en Dauphiné, endroit que quittèrent mes ancêtres pour se rendre à Genève : bref, la chose était à mes yeux un grimoire. Je cherchai à consulter un homme de loi; et une personne amie m'adressa dans ce but à M. Rossi, ce jurisconsulte mort à Rome sous le poignard d'un assassin. Quel original que cet homme ! Je fus introduit dans une chambre où je ne trouvais que quatre levrettes. Au bout d'un moment parut un homme en longue jaquette bleue de coton, et d'un air si singulier que je crus au premier moment avoir affaire à un fou. Cependant c'était M. Rossi : je lui exposai mon cas : il ne me détrompa point de l'idée que j'avais qu'il faudrait « des démarches nombreuses pour atteindre mon but » ; et, comme j'ai horreur des affaires de ce genre, je lui demandai si je ne pourrais trouver un homme qui, pour une rétribution convenable, pût me procurer cette naturatisation. Il m'offrit de se charger du tout, moyennant *six cents francs !* Plus tard j'ai eu la chose en demi heure, sans débourser un centime.... Je me rendis simplement au bureau de l'état-civil de Genève; je demandai à voir les registres de naissance; je cherchai la naissance de mon père, né le 25 mai 1764 de François Laurent Bost; je cherche celui-ci, né le 21 avril 1733, de Jean Laurent Bost, de Beaumont en Dauphiné; je trouve également celui-ci, avec l'addition de ces mots : « qui s'est retiré à Genève pour y vivre selon la religion réformée » : et ce mot décidait tout, puisqu'une loi déclare Français de droit tout homme qui peut prouver qu'il descend de

1838 français réfugiés « pour cause de religion. » Les femmes de tous ces mariages étaient également françaises, ce qui n'était pas même nécessaire ; me voilà donc Français.

Mais ces dernières choses n'eurent lieu qu'en 1843. Pour le moment je ne sus arranger l'affaire de ma naturalisation ; et il fut décidé que le journal paraîtrait provisoirement à Genève.

Je ne raconterai pas tout ce que nous eûmes de peine pour préparer l'entreprise : mais il faut dire un mot des principes sur lesquels nous la fondâmes. M. Evans m'avait donné pour collaborateur politique un Irlandais, écrivain de talent et pieux, mais qui était plus zélé politique que je ne l'aurais voulu. Pour ne pas me laisser entraîner dans son sens je proposai de mettre par écrit les principes sur lesquels le journal serait basé ; et je rédigeai, ou voulais rédiger, l'article premier en ces mots : « Le but final *et unique* de l'Espérance, en traitant d'affaires politiques, est de travailler à l'avancement du règne de Dieu et au salut éternel des âmes. Je ne sais plus si je pus faire passer cette rédaction ; mais tel était mon point de vue à moi.

Pendant ce voyage mes enfants me faisaient, comme toujours, leurs petites confessions de péchés, ou me racontaient leurs plaisirs et leurs chagrins.

Mon *Timothée*, âgé de huit ans, avait eu cette semaine, à ce qu'il paraît, du malheur :...

« J'ai eu deux zéros, et je suis le sixième sur sept. Je n'aimerais pas te faire de la peine en te disant que j'ai eu des zéros. Je tremble tellement que je ne puis bien écrire. *J'aurais bien voulu tâcher* de réciter ma grammaire. Adieu, cher papa. Ton *frère* Timothée.

John donnait alors des leçons de musique chez le général russe Ostermann, celui qui avait fait Vandamme prisonnier avec trente mille hommes après la bataille de Dresde. Il m'écrivait :

« Le comte Ostermann t'envoie bien ses salutations ; il me dit, avec la 1838
candeur militaire d'un homme qui connaît les horreurs de la guerre : et
« Votre père est un chrétien ; il n'a fait que du bien, et moi du mal. » 1839

Cependant nous avancions vers la fin d'octobre, et il me fallait songer à quitter Paris. Mais je ne savais trop si je n'aurais pas à traverser des armées pour rentrer à Genève ; ou même si je pourrais y rentrer, vu le blocus hermétique dont on nous menaçait ; lorsque tout d'un coup j'appris que tout était fini. On démontait les pièces d'artillerie ; on licenciait la troupe. J'arrivai en paix.

Voilà comment se termina l'année 1838. La nuit du 31 décembre au 1er janvier fut gâtée pour moi par l'impatience et le bouillonnement que me causait, pour le premier numéro de mon *Espérance,* un imprimeur lent et phlegmatique, toujours en retard, en retard pour un journal ! J'attendis l'épreuve de ce premier numéro jusqu'entre une heure et deux de la nuit ; les désolations commençaient. Mais, comme à chaque jour, à chaque année aussi suffit sa peine : tout cela regarde l'année qui va s'ouvrir.

Il ne paraissait, il est vrai, qu'un numéro de l'*Espérance* par semaine. Mais qu'on voie le format d'alors, la finesse du caractère, l'abondance des morceaux, que je ne faisais pas, comme on dit, à coups de ciseaux, mais que je composais presque tous moi-même ; qu'on se représente — hélas ! on ne le peut — ce que me donnait de travail la seule partie matérielle de l'entreprise, une triple inscription des six cents abonnés qui m'arrivèrent dans le seul mois de janvier, et des trois cents autres qui vinrent le mois suivant ; la manière de tenir les comptes ; la correspondance avec une multitude d'abonnés qui réclamaient des numéros que j'avais expédiés et qu'ils n'avaient pas reçus ; les conseils et les observations qui pleuvaient de tous côtés, beaucoup plus que les actions ou les secours

1839 littéraires; enfin, — dirait-on que c'était un de mes supplices? — des écritures détestables et indéchiffrables, souvent de mes meilleurs amis. Ah! D. L. et J. E!..... On ne peut se figurer l'effroyable travail où tout cela me jeta. Le cher M. Evans, qui faisait tous les sacrifices matériels de l'entreprise, et qui se montrait plein de générosité pour ce qui me concernait personnellement, n'avait pourtant pu calculer tout ce qu'il y a, dans un cas pareil, de faux frais et de dépenses imprévues : je visais donc à l'économie de tous côtés; et cela redoublait mes ennuis et mes malheurs. C'étaient mes enfants et moi qui, dans les premières semaines, écrivions à la main, les adresses de nos six cents, puis huit cents et enfin neuf cents abonnés : c'était nous qui pliions et collions tout cela. Demeurant hors de ville j'avais pris un messager pour me porter à la poste mes numéros, qui arrivaient *tous les jours* trop tard de chez l'imprimeur. Ce messager, à son tour, travaillant à bon marché, m'en donnait pour mon argent : il était à la fois paresseux, mou et borné ; il laissait tomber son paquet dans la boue, puis allait le laver avec une éponge à une fontaine : il le portait sur la tête, et en laissait enlever une vingtaine d'exemplaires par le vent sur un pont. La comptabilité avec la poste de Genève, puis avec celle de Vaud, puis avec celle de Berne, toutes différentes entre elles ne se tira aussi au clair qu'au bout de quelques semaines;.. puis venaient, à côté d'encouragements nombreux, il est vrai, les critiques, les réclamations, les plaintes, dont une seule me faisait plus de peine que dix approbations ne me faisaient de plaisir.... Ha! quel jour de fête fut le 12 avril, quand nous eûmes plié, adressé, collé nos derniers exemplaires! J'y travaillais avec quelques enfants dans ma chambre au premier étage; ma femme, avec d'autres, au-dessous de nous : quand nous eûmes fini en haut il y eut de notre part un

vrai tapage de joie, qui fut bientôt secondé par l'autre por- 1839
tion des plieurs, des colleurs et des expéditeurs d'en bas.

Remarquez de plus qu'en tout ceci je n'ai presque rien dit des peines, ou plutôt des travaux de la composition. Même sans le matériel, dont je n'ai donné encore qu'une faible idée, le travail littéraire eût déjà été à lui seul une forte besogne : avec cette surcharge, il semblait par moment vouloir passer mes forces. Sans doute j'avais mon correspondant de Paris qui faisait l'article de fond quant à la politique ; mais la belle affaire ! il fallait traduire ce morceau d'anglais en français ! Et plus ses articles étaient écrits avec soin et talent, plus il fallait y mettre de soin de mon côté !...

Je laisse ces détails, pour ne dire qu'un mot des jugements qu'on portait de ce journal à Paris, dans le monde religieux, ou du moins chez les deux ou trois hommes principaux de ce monde. Ces jugements n'étaient pas bienveillants ; et — j'ose le dire, parce que c'est un fait, — ils ne furent nullement partagés par la masse de mes abonnés qui, sans se plaindre des rédactions qui suivirent, me témoignèrent pendant longtemps, et à plusieurs reprises, du regret que j'eusse discontinué. Je pense que les critiques défavorables qui furent faites à Paris, provenaient de deux sources ; d'abord d'une espèce d'antipathie qui existe, autant que le permet du moins la charité chrétienne, entre toute espèce d'aristocratie religieuse et ma nature personnelle, antipathie qui est parfaitement réciproque ; puis, d'une autre cause, qui tient d'assez près à celle-ci, je veux dire du ton prétentieux de la littérature du jour, ton qui, selon moi, se glisse à leur insu chez plusieurs hommes d'ailleurs sincères et pieux, et jusques chez des hommes réellement éminents. J'ai surtout en vue les prétentions à la profondeur, les airs métaphysiques et philosophiques, qu'on retrouve

1839 maintenant jusque dans la conversation des personnes les moins instruites.

Quoi qu'il en soit, on parlait, — non, je ne dois pas généraliser ainsi, — mais les deux ou trois personnes que j'ai indiquées plus haut, parlaient avec dédain de ma rédaction : je me rappelle entre autres qu'on disait que j'écrivais comme un écolier. Je demanderais volontiers maintenant, et sans rechercher même jusqu'à quel point l'accusation était fondée ou non, quel mal il y a donc à écrire comme un écolier, si c'est comme un bon écolier qu'on écrit? Est-ce que tout le monde est professeur, ou doit l'être? On ne m'accusait pas d'avoir rien dit de faux : or, par le temps qui court, il me semble que c'est déjà un mérite, et peut-être un mérite assez rare.

Du reste je coupe court à cette discussion. S'il y avait une seule personne qui voulût encore s'occuper à juger cette œuvre déjà si loin de nous, on n'a qu'à relire ce que nous écrivions alors (je dis nous, parce que, au bout de six semaines, nous étions pourtant trois ou quatre); et aujourd'hui encore je m'en rapporterais volontiers au jugement du grand nombre. Je renvoie entre autres à une suite d'articles que je publiai sous le titre : *Symptômes orageux que présente la haute littérature du jour*, en m'occupant successivement de MM. Châteaubriand, de Lamennais, Lamartine et Victor Hugo. On trouvera quelques extraits de mes articles dans le Supplément.

Mais c'est assez s'être occupé de ces quinze semaines de journalisme ; je terminerai ce livre par quelques mots sur ma famille.

Mon *fils aîné* (23 ans), était revenu s'établir à Lausanne dès le commencement de l'année, et vivait là de leçons qu'il donnait, ou de quelques autres travaux littéraires. Il prêchait aussi en divers lieux du canton, entretenu en partie par une société.

Mon fils *John* (22 ans), partit le 27 mars pour Paris, 1839
afin d'y aller, à la fois, se perfectionner pour le piano sous de bons maîtres, et gagner pendant ce même temps, si possible, de quoi s'entretenir en donnant des leçons à des commençants. Il passa là neuf mois bien durs; économisant sur le nécessaire; traité avec bonté par plusieurs personnes obligeantes, mais n'ayant que peu de leçons, et quelquefois point. Tristes moments! Il portait en même temps dans son cœur le malaise dont j'ai parlé plus haut, et qui ne devait cesser entièrement qu'avec une pleine conversion, dont Dieu lui fit bientôt la grâce.

Mon fils *Ami* (20 ans), était commis à Mulhouse.

Le quatrième, *Samuel* (18 ans), était encore imprimeur, mais cherchait déjà instinctivement quelque état qui lui convînt mieux.

Étienne (17 ans), revenu de Vabern, travaillait par lui-même chez nous, et se préparait éventuellement aux fonctions d'instituteur.

Marie (14 ans), revenue de la pension, assistait sa mère dans les travaux de la maison.

Les *quatre suivants* allaient à différentes écoles; et le *dernier* (2 ans 1/2), se livrait aux occupations de son âge.

C'est peut-être ici le lieu de dire deux mots sur le système religieux et ecclésiastique connu sous le nom de *Darbysme*, qui commença à se répandre vers cette époque. Je dis deux mots seulement, parce que l'espace me manque pour en parler ici plus au long; et je renvoie au volume supplémentaire les développements qu'exige ce sujet, me bornant à donner ici, en quelques lignes, l'esquisse du jugement que je crois pouvoir porter sur cette apparition.

Quelles que puissent être et que soient effectivement les erreurs de ce système sur quelques points importants, sa vaste propagation parmi les personnes et dans les cer-

1839 clos vraiment pieux, semble indiquer qu'il est appelé à jouer un rôle providentiel dans nos églises; et je crois que ce rôle est de ramener parmi nous ce dogme de la sacrificature universelle des chrétiens, qu'on a tant de peine à reconnaître ; et de tuer, dans l'Église, l'esprit sacerdotal, et dans la prédication la fausse philosophie et la déclamation. Sans doute le Darbysme se jette dans l'extrême opposé; mais telle est, selon moi, l'œuvre à laquelle il est destiné à travailler.

Du reste ce système est entaché d'antinomianisme ; j'ai assez expliqué ce terme (t. 1, p. 384 à 393) pour pouvoir espérer que je serai compris en m'en servant ici.

Une autre erreur, ou une autre exagération que je reproche au même système, est le principe, faux jusqu'au ridicule, que la prophétie doit toujours se prendre à la lettre. Ici ce n'est plus à M. Darby seul que j'ai affaire ; c'est à une tendance, je dirais volontiers à une manie, qui se répand depuis quelques années dans un grand nombre de dénominations protestantes. J'espère démontrer, je ne dis pas sans réplique, car on a réplique à tout, mais démontrer clairement que ce principe, absurde en lui-même, conduit à des conclusions qui ne le sont pas moins, à une préoccupation exagérée sur un avenir dont on se fait des idées charnelles, et en particulier à des idées judaïques qui nous ramèneraient dans l'église les deux classes et les deux partis qui s'y rencontrèrent dès l'origine, savoir les chrétiens convertis d'entre les païens, puis les chrétiens descendant d'Abraham, selon la chair !

Mais, encore une fois, je renvoie aux développements; et je reviens à mon histoire.

LIVRE XVI.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 6e Partie.

D'AVRIL 1839 A FIN 1840 (DE 49 A 50 ANS).

Visite à Neufchâtel. — Leçons à l'école de théologie. — Enseigne-t-on la rhétorique et la dialectique. — Mon fils Ami quitte l'Alsace pour se rendre en Angleterre. — Je m'y rends également (4e voyage en Angleterre). — Mmes T... — Lady Carnegie.. — Retour à Genève. — 24 heures de leçons par semaine. — Ardeur. — Mon fils Samuel imprimeur. — Mon fils John se lie avec une famille Irlandaise. — Bonne fin d'année. — Entrée en 1840. — *Cantiques de Pâques.* — Un homme d'état russe. — Informations qu'il me demande sur le réveil religieux ; et mes réponses. — Mouvement religieux chez quelques enfants. — Idolâtrie et philosophie. — *Appel à la conscience des catholiques romains.* — Deux prêtres de Turin y répondent. — *Mauvaise foi* des prêtres sur *l'adoration* du pape. — John engagé comme précepteur en Irlande. — Vient nous dire adieu et repart. — M. de R... de Montauban. — *Visite aux Hautes-Alpes.* — Quelques lettres d'enfants. — Visite bénie à Neufchâtel. — Avantages des *pratiques chrétiennes.* — Conversations religieuses avec des enfants. — Assemblées de concert avec M. Cook, missionnaire wesl. — La dureté accompagne aisément la force. Exemples. — *Prière de toutes les heures.* — Paroles inutiles. Légèreté et *fausse gravité.* — La prière fréquente prépare notre avenir. — *Ma rentrée dans le clergé de Genève.* — Explication du fait. — *Mauvaise tentative*, au dernier moment. — La famille en 1840.

N'ayant plus l'*Espérance* sur les bras, j'entrais donc, 1839
quant aux travaux, dans une nouvelle ère. Mais il fallut d'abord se reposer quelques jours ; et je tirai du côté du canton de Vaud. Je me rappelle encore que, m'y rendant par le bateau à vapeur en même temps que M. le profes-

1839 seur Cellérier, ce dernier me demanda où j'allais. « Je ne sais pas, lui dis-je; je m'en vais. » — Ah ! vous êtes bien heureux... — En effet je ne savais d'abord de quel côté me diriger: je me décidai pour une visite à Lausanne et à Neufchâtel.

Au retour de cette course la Société évangélique me demanda de reprendre quelques leçons à son école préparatoire; et croira-t-on qu'au nombre de ces leçons on me chargea de la rhétorique et de la dialectique ! !... Exercer les hommes à raisonner, ou à dire ce qu'ils veulent dire, à la bonne heure, mais le leur apprendre ! Du reste ce n'est pas contre l'École de théologie que je fais cette objection, mais contre le principe généralement régnant à ce sujet. Sur ce point, et quant à la rhétorique en particulier, je suis de l'avis de M. le professeur Roget, de Genève, qui avait aussi enseigné la dernière de ces sciences; « cela s'enseigne, disait-il, en faisant faire des compositions et en les corrigeant, puis en lisant et analysant les bons orateurs, bien plus qu'en apprenant des règles. » J'en dis autant de la dialectique : on se rappelle ce que dit Pascal de *Barbara* et de *Paralipton*, et ce qu'en pensait Molière. Tout cela partagera en effet le sort des bonnets carrés, des robes et des rabats; cela s'en va. Je voudrais recommander à mes lecteurs de lire une lettre admirable de *Neff* sur ce sujet (t. 2, p. 297).

L'École de théologie voulut bien en même temps me charger de reprendre l'enseignement du latin et du grec, puis de lire avec les étudiants Josèphe et les Confessions de saint Augustin. Cette dernière lecture m'était bien douce. Quel homme que ce cher Augustin ! Lui, le grand Alfred, Pascal et David Brainerd, voilà, pour moi, les quatre diamants de l'église de Dieu; c'est le prince des pères de l'église, presque calviniste, un roi catholique sans superstition, un puissant janséniste, et un protestant.

Cependant mon fils de Mulhouse retombait dans les 1839
combats qu'il avait eu à soutenir à Genève ; il désirait entrer dans quelque maison où il trouvât une atmosphère chrétienne ; et le voilà de nouveau en cherche d'une vocation.

Le Seigneur vint à son secours. Mme Sus. Guers, libraire de Genève, cherchait un voyageur pour écouler sa belle lithographie des adieux de Calvin ; et mon fils accepta cette vocation. Il partit dès le commencement de septembre ; et moi, sentant combien il avait besoin de quelques introductions pour l'Angleterre, je profitai des vacances d'automne de l'École de théologie, pour me rendre dans ce dernier pays à l'effet de lui préparer les voies. En traversant Paris, j'eus le bonheur de trouver mon fils John vivement et salutairement préoccupé de ses intérêts éternels ; il avait rencontré, dès le mois de juillet, en M. le pasteur Meyer, un ami et un confident sérieux et charitable à qui il avait ouvert tout son cœur : c'était le 30 août : il en fit autant vis-à-vis de moi au moment où nous nous revîmes (19 septembre).

Je me hasardai pour la première fois à faire par eau une partie du trajet qui sépare Douvres de Londres. Après avoir fait le passage de Calais à Douvres, je me rendis en voiture de cette dernière ville à Herne-Bay, et de là encore par eau à Londres. Quel coup-d'œil que celui d'une arrivée dans cette grande cité par la Tamise! L'Anglais a bien des défauts, nous l'avons dit, mais au moins il n'est pas fanfaron : il vise au solide. Tandis que le Français, en blouse et en sabots, s'amuse et se vante en riant comme l'Irlandais, l'Anglais ne sourit pas même, mais il travaille et devient puissant.

Le 10 octobre je vis arriver mon fils Ami qui venait de longer le Rhin, en commençant par Bâle et en passant par la Hollande. Nous nous rendîmes bientôt à

1839 Brighton, où nous fûmes accueillis par les dames Elliot avec une bonté dont Dieu seul peut les récompenser ; puis nous nous quittâmes deux jours après. Ce fut un dur moment pour mon fils, dans ce pays étranger dont il ne possédait la langue que fort imparfaitement, et au début d'une entreprise pénible et qui ne promettait pas grand succès. « Le premier jour, écrivait-il peu après, je me » trouvai comme si j'eusse été en pleine mer dans un » petit bateau et sans boussole ; je ne savais par où » commencer ma tournée. » Mais il finit cependant par s'orienter.

C'est dans ce voyage que je fis, à Londres, la connaissance de Mme T..., un des caractères généreux qu'on trouve dans la généreuse Angleterre. Elle était secondée dans son œuvre par une excellente sœur et par un digne ecclésiastique, M. Parker, que j'ai revu depuis lors plus d'une fois, de même que ces deux dames.

Je ne voulus pas, cette fois, quitter l'Angleterre sans aller faire une visite à lady Carnegie, qui habitait Leamington, et à quelques autres amis. Puis je repartis pour Genève. En repassant par Paris je retrouvai mon John encore dans sa bonne voie sérieuse mais sévère ; il avait une vraie soif de reproches, et une véritable horreur de consolations appliquées avant le temps : en un mot Dieu semait profondément dans son cœur.

J'y trouvai aussi mon fils Étienne qui, pendant mon séjour même en Angleterre, avait reçu d'un maître de pension établi à Paris l'invitation de venir dans son institut comme sous-maître.

Puis je rentrai à Genève dans la nuit du premier novembre à quatre heures du matin. Ce même Théodore qui venait précédemment m'embrasser dans mon lit à Carouge, et qui, en se couchant m'avait impatiemment attendu pour le lendemain, se réveilla un peu au bruit de ma con-

versation et ouvrit les yeux ; mais le puissant sommeil 1839
de l'enfance l'empêcha de dire autre chose que ces mots languissants : « C'est aujourd'hui demain ? »

Dès le lendemain de mon arrivée je recommençai mes vingt-quatre heures de leçons par semaine à l'École de théologie. Je les donnais avec ardeur. Pendant quelque temps j'en avais quatre de suite ; et je ne pouvais souffrir que mes étudiants prissent leurs dix minutes de repos dans l'intervalle de deux leçons. Ils m'envoyèrent une fois l'un d'eux me prier de leur part, avec une véritable affection, de me ménager davantage, en me promettant qu'ils s'appliqueraient d'autant plus à leur travail. Pensée bien délicate ; car je sais que la démarche était sincère.

Mon fils Samuel, qui avait dû précédemment, pour cause de santé, quitter les études, se décida à entrer en apprentissage comme imprimeur. A son insu et au nôtre ce n'était encore que provisoire.

A Paris, mon fils John commençait à trouver quelques leçons ; et il en obtint même une qui l'a conduit, sans qu'il pût le prévoir au moindre degré, là où il est maintenant. C'était chez une famille irlandaise, qui s'attacha bientôt vivement à lui. La dame, personne d'une profonde piété, reconnut aisément qu'il y avait chez mon fils mieux qu'un maître de musique ; et cette maison devint pour lui, dès ce moment, une source de consolations et de joie ; mais d'une joie toute chrétienne.

L'année se termina pour mes enfants d'une manière brillante. Ils reçurent toute une caisse d'étrennes : nous reçûmes nous-mêmes de nouveaux souvenirs fraternels des trois familles Le Grand ; et, pour couronner le tout, notre John de Paris avait enfin trouvé la paix. J'appris quelques jours plus tard que, comme il en avait eu le projet, il avait passé toute la nuit du 31 décembre au 1er janvier en prières avec quelques jeunes gens animés des

mêmes sentiments que lui. C'était finir l'année heureusement.

L'année 1840 est particulièrement intéressante pour moi en ce que c'est celle où je recouvrai les droits attachés au ministère national, droits que je considère comme purement humains, parce qu'ils ne se rapportent qu'aux formes temporaires de l'Église, mais qui peuvent être précieux en bien des cas. Du reste ce n'est que dans les derniers jours de l'année que se passa cet évènement : je continue à raconter suivant l'ordre des temps.

Je donnais toujours avec bonheur mes vingt-quatre heures de leçons par semaine à l'École de théologie.

C'est vers ce temps que je me mis à composer le *Cantique de Pâques*, dont je viens de retoucher la première partie et la finale.

En février je faisais le plan de quatre ouvrages considérables que j'ambitionnais d'accomplir cet été ; et dans ce nombre une histoire du Wesleyanisme. Je n'ai pu en trouver le temps.

A la même époque nous avions à Genève un ancien employé russe en retraite, ami de feu le comte Capo-d'Istria : il s'occupait en amateur, mais dans un bon esprit, d'étudier la nature et l'histoire de ce qu'on a appelé le Méthodisme. Il vint m'en parler ; et après quelques entretiens il me donna, sur quelques grandes pages blanches, un certain nombre de questions relatives à ce sujet, avec la place pour que j'y répondisse. Je me plus à lui faire quelques réponses un peu paradoxales ; par exemple :

« D. Ce réveil est-il dû à des personnes influentes par leur science ou leur richesse ?

» R. Non, grâce à Dieu. Il a commencé par quelques jeunes gens qui étaient le contraire de tout cela.

» D. Que pensez-vous de l'avenir de cette œuvre, de son affermissement, de sa continuation ? 1840

» R. A la garde de Dieu. »

Je me rappellerai toujours l'air d'inquiétude naïve et bienveillante avec lequel cet homme d'état me dit au sujet de cette dernière réponse : « Ha ! c'est précaire !... »

Cependant la vie de famille se développait chez nous de plus en plus avec ses joies et ses épreuves. Je n'en citerai qu'un trait qui fournit un nouvel et frappant exemple de ces singulières prédispositions qu'on peut remarquer chez les hommes dès leur bas âge. Un petit garçon, alors âgé de trois à quatre ans, regardait un livre de gravures dans la chambre où je travaillais ; et j'entendis un petit bruit, qui me fit porter les yeux sur lui.

Il était baissé sur le livre, qu'il baisait à un endroit, tandis qu'à l'autre il donnait de petits coups.— Que fais-tu donc ? Il hésitait à me répondre, lorsque je découvris qu'il baisait un Jésus en croix, et donnait en même temps des coups, mais pourtant des coups peu violents, aux bourreaux ! — Quelles pensées et quels sentiments sérieux chez ce petit être, certainement incapable de se faire une idée quelconque de la rédemption ! Sans doute il croyait déjà du cœur. — Et quelle singulière sévérité sans colère à l'égard de ceux qui maltraitaient Jésus !...

Je tâchai de faire comprendre à ce petit idolâtre qu'il ne fallait pas baiser une peinture ; mais il paraît qu'il n'accueillit que la lettre de mon observation ; car le lendemain, le retrouvant à la même place, vis-à-vis du grand livre à moitié dressé devant lui, je le vois qui recommençait ses actes d'adoration, mais sous une autre forme : il se bornait cette fois à jeter des baisers à Jésus en croix. Charmante désobéissance ! Je lui fais une nouvelle leçon. Et comme un de ses frères était là, philo-

1840 sophe de cinq à six ans, et que j'apercevais sur le visage de celui-ci un sourire un peu ironique, je lui demandai de quoi il riait — Eh ! c'est que ce n'est pas Jésus lui-même ! — Je lui répondis qu'il avait raison ; mais qu'également il n'était pas bon de se moquer de la faiblesse de son frère, etc. C'était un cours de philosophie, de morale et de théologie à l'usage de ces deux messieurs, de quatre et de six ans.

Voilons un peu les personnes. Un autre petit garçon avait fait quelque légère sottise : je le fis monter à ma chambre, et je lui dis : « Eh bien ! Monsieur, qu'avons-nous fait ? » — « Prions ! » me dit-il, consterné... Cette idée était si peu provoquée de ma part que je ne pus en croire mes oreilles, et que je dis à cet enfant, mais, encore d'un ton sévère : « Que dites-vous ? » — Je dis prions, répondit-il timidement. — Cette fois j'entendis ; mais, n'osant pourtant encore croire à une si touchante réplique, je partageai le différend entre mon étonnement et un reste de sévérité, et je pris l'enfant sur mes genoux en lui disant, mais alors avec tendresse : Qu'est-ce que tu me demandes ? — « Je te demandais, me dit-il, en pleurant, de prier avec moi ! »... Saintes beautés du Christianisme ! Quelle noble confiance dans le pluriel de ce mot « prions », de la part d'un enfant de trois ans et huit mois, grondé par son père ! Et quelle solennelle désolation dans cette petite âme, qui ne voit de remède à son épreuve que dans la prière !

Voilà quelques-unes des grandes douceurs dont Dieu parsemait ma vie, d'ailleurs si pénible.

Nous avions à cette époque, à Genève, un abbé qui bourdonnait sans cesse autour de nous, pour nous gagner par « *le sucre* de la charité » ; c'est une de ses expressions. Je me mis, pour réponse, à composer mon *Appel à la conscience des catholiques romains,* sur le passage « Tu es

Pierre. » J'eus même, pour me mettre à ce travail, une 1840
autre raison encore. On parlait un jour de controverse, dans une société toute protestante et passablement éclairée : et l'on s'entretenait de l'absurdité des prétentions que l'église de Rome fonde sur ce passage ; lorsqu'une dame qui avait lu avec grande approbation mes *deux Dissertations* précédemment publiées sur le même sujet, s'écria avec un air d'embarras et de souci : « Il est pourtant écrit : Tu es Pierre ! »... « Allons, me dis-je ; il paraît que toute ma belle dialectique a été perdue » ; et je conçus le désir de traiter ce sujet de nouveau, et, si possible, avec une rigueur mathématique. Je crois avoir déjà fait remarquer qu'il est excessivement difficile de prouver qu'un passage n'a pas le sens faux, absurde ou négatif qu'on lui prête : cela se peut sans doute ; mais il y faut bien plus d'efforts que pour en établir simplement le sens direct. J'entrepris donc de nouveau ce travail, que j'avais réellement déjà fait dans mes dissertations ; et, de même que j'avais fait trois rédactions de cet ouvrage avant de m'arrêter à celle que j'ai publiée, j'en fis autant pour mon *Appel ;* et je ne m'arrêtai que quand je crus avoir fait, à mon jugement du moins, un ouvrage sans réplique.

Il semblerait qu'on l'a passablement apprécié ; car cet écrit a eu l'avantage, assez peu commun, d'être traduit en espagnol ; j'en ai vu un exemplaire. On m'a dit qu'il l'a été aussi en hollandais et en allemand ; et un professeur écossais m'a témoigné l'intention de le traduire en anglais. On en avait aussi fait une traduction en italien ; mais on n'a pas osé la publier dans cette dernière langue, parce que le pape venait de publier un livre sur le même sujet. Enfin mon *Appel* a reçu encore, et bien contre la volonté de ceux qui le lui ont fait, un autre honneur.

Deux prêtres de Turin se sont occupés de cette brochure pour la réfuter. L'un d'eux, du nom de Magnin, se dispo-

1840 sait à publier à cette époque un ouvrage intitulé *la Papauté*, qui n'avait peut-être été primitivement destiné qu'à réfuter l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle; mais il paraît que l'auteur voulut profiter de l'occasion pour répondre aussi en quelques mots à mon *Appel;* que l'ouvrage s'allongea sous sa plume; et que même un de ses confrères résolut de se joindre encore à lui pour me répondre aussi. En résultat le volume de Turin, qui consacre 156 pages à M. Merle, en donna 300 à mon Appel; ce qui semble indiquer assez clairement que, malgré leur ton dédaigneux, ces MM. trouvaient l'attaque un peu dangereuse pour les prétentions de Rome. Mais quel prodigieux exemple ne donnèrent-ils pas, je ne puis réellement dire d'une erreur involontaire, mais d'une vraie mauvaise foi, en plusieurs endroits, et surtout sur un point particulier! J'en fais juge le lecteur, en transcrivant les lignes suivantes, tirées d'un article que je publiai plus tard à ce sujet. (Voy. l'*Ancien Génevois*, p. 47) :

J'avais mentionné dans mon *Appel* le fait, connu de tout le monde, **qu'au jour de l'installation du pape on l'assied sur l'autel, et on l'*adore*: c'est là du moins *le terme employé par les catholiques-romains eux-mêmes* dans leurs livres, dans leurs proclamations, et dans la cérémonie dont il s'agit; et qui va bientôt l'être par M. Magnin comme par tous les autres. Or écoutez cependant la réponse de cet abbé :**

Après un éclat de profonde indignation, qui m'a fait croire à moi-même que tout ce que j'avais lu et entendu à ce sujet m'avait trompé, M. Magnin annonce qu'il va pulvériser mon assertion et s'écrie :

« Nous nous sentons presque le besoin de nous excuser auprès des » réformés de répondre (à cette attaque); car c'est supposer qu'ils peuvent » la prendre au sérieux. Loin de nous la pensée qu'un seul soit assez » ignorant et assez stupide pour croire à l'adoration du pape. Que la » honte en soit donc à M. Bost seul, si, au beau milieu du dix-neuvième » siècle, après plus de trois siècles de controverse, il faut encore répondre » à une aussi grossière imposture par cette déclaration : « Les catho-» liques *n'adorent point le pape:* ils n'adorent que Dieu seul. » Si M. Bost » a cru le contraire, comment ne meurt-il pas de confusion pour ce degré

» ineuf d'ignorance ? et s'il n'y croit pas, comment, après une aussi in- 1840
» fâme calomnie, ne meurt-il pas de honte, lui ministre du saint évangile! »

» Et alors, passant en apparence à la rectification du fait, cet écrivain en vient à nous raconter lui-même (p. 434) « qu'après l'élection du pape » (ce sont ses propres termes que je cite), les cardinaux *viennent lui baiser* » *les pieds*, ou mieux, ajoute-t-il, baiser la croix qu'il porte sur sa chaus- » sure, etc...» « *C'est là* (ajoute toujours cet auteur), *ce qu'on appelle* » L'ADORATION DU PAPE. Le même jour, avant la nuit, il se place *assis* » sur le grand *autel* de l'église de Saint-Pierre; et les cardinaux renou- » vellent le premier hommage qu'ils lui ont rendu.... Il était naturel, » légitime, conforme au langage et à l'esprit de l'Écriture-Sainte que le » terme d'*adoration* fût employé pour exprimer le respect dû aux dépo- » sitaires du ministère sacré, etc. (p. 435). »

» A présent, lecteur, comparez; relisez la première phrase de M. Magnin, savoir que les catholiques n'*adorent point le pape*; que j'ai été ignorant; que j'ai menti; que j'ai fait une infâme calomnie; que je devrais mourir de honte ou de confusion; — relisez les deux phrases de lui qui suivent celle-là : et jugez.... »

Notre abbé Baudry, de son côté (p. 238), ne manqua pas non plus de répondre à mon Appel. Je lui répliquai par une petite brochure, intitulée: *Hélas ! déjà une lettre, et encore une lettre !* (parce qu'on le retrouvait partout sur son chemin); puis ce fut fini sur ce point. Et l'église romaine continuera de chanter : « Tu es Pierre », et de convaincre les masses par cet argument ridicule, jusqu'à ce que Dieu les éclaire spécialement; car les masses, et par là j'entends les hommes de toutes les classes, sont aveugles dans les choses religieuses jusqu'à ce que Dieu leur ouvre les yeux.

Cependant mon John de Paris retombait fréquemment dans quelques maladies d'irritation; et il conçut le désir de revenir à Genève : son excellent ami, M. Evans, l'encouragea dans ce désir : il me demanda à ce sujet mon consentement, que je lui accordai aisément, et il allait en profiter... lorsqu'une nouvelle destinée s'ouvrit devant lui. La dame, aux enfants de laquelle mon fils donnait

1840 des leçons de musique, avait conçu pour lui une estime et une affection qui s'expliquent par les dispositions qui l'animaient alors, lui; et lorsque mon fils lui déclara qu'il allait revenir à Genève, elle lui témoigna le désir de l'emmener avec elle en Irlande, pour y continuer d'abord ses leçons de musique à ses filles, et surtout pour y servir un peu plus tard d'instituteur à deux de ses fils. Mon fils accepta; et cette dame se montra dès-lors pour lui une seconde mère. Elle lui accorda de venir à Genève nous dire adieu pendant trois semaines; et elle le traita dès cette heure en tous points comme un fils de la maison.

Cependant le départ de mon fils pour l'Irlande n'eut lieu qu'un peu plus tard : je reprends quelques faits arriérés.

Je trouve consigné au mois de juin le nom d'un homme que je n'ai jamais eu le bonheur de voir, mais qui s'est occupé plus d'une fois, avec une rare bienveillance, des intérêts de ma famille; c'est M. de R..., de Montauban. Je ne puis croire qu'il trouve mauvais que je lui fasse parvenir, par ces lignes, l'expression d'une reconnaissance aussi profonde qu'elle est juste et méritée.

J'employai une partie du mois de juillet et quelques jours d'août à faire, *dans les Hautes-Alpes*, une *visite* dont je donnai peu après le récit comme introduction aux *Lettres de Neff*, que je me préparais à publier. Cet ouvrage ayant été passablement répandu, je m'abstiendrai ici d'en reproduire la substance. Je visitai Grenoble, Lamure, Mens, Saint-Laurent, Fressinière, Dormilhouse, Guillestre, Vars, Arvieux, et quelques autres de ces localités que Neff a illustrées pour un long temps.

Voici deux mots qu'un de mes enfants m'écrivit pendant ce voyage :

« Cher papa, j'ai de bonnes nouvelles à te donner : je passe en cinquième, ce qui me donne beaucoup de joie. J'ai devant moi trois semaines de congé, sans aucune espèce de tâches; et pendant ce temps j'espère

que les cahiers du nouvel an ne resteront pas gisants.... Le petit Élisée 1840
se réjouit de te voir, parce que, dit-il, tu sais faire de belles et longues *prieures* (c'est ainsi qu'il prononce emphatiquement le mot prière), et qu'il ne sait pas les faire, lui, aussi bien. »

En septembre je fis à Neufchâtel une petite visite, dans laquelle Dieu m'accorda la grâce de laisser chez quelques personnes le désir de prier assidument et d'observer fidèlement quelques autres pratiques de ce genre.

Je dis *des pratiques;* et j'entends par là des habitudes religieuses régulières. J'y tiens beaucoup. Ce qu'on ne régularise pas ne se fait jamais bien : prier à certaines heures, lire à certaines heures, faire des visites de malades ou de pauvres à certaines heures, en un mot être régulier et non fantasque dans l'emploi de son temps, mettre à sa vie un corset, cela me paraît d'une importance capitale. Bien loin de devoir être libre absolument, comme le monde le rêve en nos jours, l'homme ne doit jamais l'être ; il doit toujours obéir, soit aux lois données directement de Dieu, soit aux réglements de détail, dérivés de ces lois, et qu'il peut s'imposer lui-même.

C'est en conséquence de ce principe que je pris à cette époque presque simultanément trois mesures dans lesquelles je persévérai plus ou moins longtemps.

L'une, c'est que j'établis, ou plutôt que je rétablis chez moi une réunion de mes enfants pour tous les dimanches matin. On a déjà vu que ce n'était pas pour y faire uniquement ni même principalement une lecture de la bible accompagnée d'explications, mais surtout pour nous entretenir sérieusement et franchement de notre état spirituel, et en particulier pour y déclarer les fautes que nous reconnaissions avoir commises, les péchés auxquels nous pouvions nous trouver enclins. J'y apportais ma contribution pour tout ce qui était à la portée de mes enfants: quand j'avais eu, en leur présence, des impatiences ou

1840 des légèretés, je m'en accusais devant eux : s'il y avait lieu, et tout en leur faisant voir qu'ils m'y avaient peut-être excité, je leur en demandais pardon ; et j'ai toujours vu que des aveux de ce genre produisaient sur les enfants un excellent effet. Quand ils nous ont vu pécher ils doivent nous voir nous en humilier.

Une seconde mesure que je pris alors, ce fut d'établir de petites assemblées publiques, surtout consacrées à la prière, pour tous les jeudis et les dimanches soirs à six heures et demie. La chose, quoique émanant de moi, se fit d'accord avec un de mes meilleurs amis, M. le pasteur Cook, missionnaire wesleyen, qui travaillait alors déjà depuis environ vingt ans à répandre l'évangile en France. Il était venu essayer de fonder quelques réunions à Lausanne et dans les environs de cette ville : je désirais qu'il fît quelque chose de ce genre à Genève ; et nous travaillâmes pendant quelque temps ensemble dans les deux cantons, avec beaucoup de bénédictions pour nous-mêmes, et avec quelque bénédiction pour d'autres.

Peut-être quelques-uns me demanderont-ils pourquoi j'essayais de créer une nouvelle assemblée à Genève, à côté de toutes celles qui s'y trouvaient déjà. Mais la chose me paraît bien simple. D'abord il est évident que plus il y a d'assemblées dans un endroit, plus il y a aussi de personnes qui en trouvent une à leur portée, soit pour le jour et l'heure, ou le voisinage, soit pour le caractère personnel du prédicateur, ou pour son genre de vues. Mais ici j'avais une raison de plus. D'après tout ce qu'on a vu précédemment le réveil de Genève ne présentait pas, dans sa théologie et dans ses institutions, deux points que je trouve dans le Wesleyanisme, comme aussi je les vois dans la bible. Le réveil a méconnu jusqu'à présent ou même repoussé la doctrine du pouvoir illimité de la grâce pour délivrer le croyant du péché dans cette vie ; et, en fait

d'institutions, nos Génevois n'ont jamais bien voulu admettre ces réunions d'entretiens fraternels qui font l'un des caractères distinctifs et l'un des avantages des sociétés wesleyennes, comme aussi des sociétés moraves.

Du reste ces assemblées, vu la nouvelle position que je pris peu après dans l'église de Genève, ne durèrent pas longtemps ; mais elles furent pour quelques personnes, et en particulier pour quelques-uns de mes enfants, un moyen de grâce bien marqué.

J'introduis ici, sans en dire l'occasion, une observation qui me paraît avoir de l'importance : c'est que toute vertu quelconque peut tourner, si on ne veille sur soi, en un défaut, et finalement en un vice qui en forme la contre-façon. On raconte qu'un jeune homme chrétien disait un jour à son père, d'un ton un peu rude, au sortir d'une assemblée d'édification : « Bonjour *mon frère !* » En parlant ainsi, il se croyait sans doute plein de l'Esprit de Dieu ; mais il oubliait que la qualité de frère est bien loin de détruire celle de père. L'homme oscille continuellement d'un extrême à l'autre !

Mais je reviens à ce qui me concerne en personne, et à cette troisième mesure que j'avais annoncée plus haut ; ce fut l'institution de la prière de toutes les heures. J'entends par là une prière courte, nécessairement courte, mais adressée à Dieu toutes les heures, ou plus souvent encore, si l'on veut.

Chose singulière ! Cette pratique si salutaire et si sérieuse m'a été suggérée tout d'un coup à la suite d'une soirée mal employée. J'avais eu chez moi la visite d'un ancien ami, qui avait beaucoup perdu de sa première piété et que j'avais souvent tâché de ramener, tout pauvre chrétien que j'étais moi-même ; mes efforts étaient à la fois fatiguants et inutiles ; je m'aperçus que si je ne voulais retomber dans de continuelles répétitions et en-

1849 tendre même des objections excessivement pénibles, il ne fallait parler avec lui d'autre chose que de religion. Je pris donc ce dernier parti; mais nous arrivâmes alors à toutes sortes de bagatelles, puis même à des puérilités. Quand il fut loin, je sentis vivement le vide qui résulte toujours d'un temps mal employé; je me reprochai d'avoir été si peu en édification à une âme qui aurait eu si grand besoin d'un bon exemple et d'une bonne influence; et, sentant de nouveau, comme je l'avais fait dès mon adolescence, combien les paroles inutiles, les discours sans sel ni grâce, les plaisanteries en un mot, étaient nuisibles à la piété, je renouvelai cette fois, et avec plus de force que jamais, le 29 octobre de cette année — car j'en ai gardé la date — la résolution d'élever mon cœur à Dieu *toutes les heures*, ne fût-ce qu'en quelques mots, et de m'abstenir rigoureusement de toute parole qui ne serait pas utile et presque nécessaire.

Cette résolution était, à mon jugement du moins, si bonne, et elle a eu de si longues et de si heureuses suites que je crois devoir m'y arrêter un moment.

Elle se composait, comme on voit, de deux parties : prier toutes les heures et s'abstenir de toutes paroles inutiles. Je dois dire d'entrée que je n'ai jamais pu suivre longtemps à la rigueur la dernière de ces résolutions; soit gaîté ou légèreté naturelle, soit influence de l'entourage, j'ai toujours eu du penchant à entremêler le sérieux de la vie de quelque chose qui lui fît contraste. Je ne sais si jamais personne s'est imaginé que le fond de mon être fût léger : j'ose bien dire que, dans ce cas, on se tromperait complètement; c'est au contraire le fond toujours austère et sérieux de mon caractère qui me pousse probablement à chercher, par voie de compensation, une sorte de repos dans la gaîté, ou même dans une mauvaise insignifiance : bien souvent j'ai ri pour ne pas pleurer. Peut-être est-ce

mal; mais ce n'est en tout cas que la surface qui a été 1840
légère; et mon bâtiment, quelque chétif qu'il soit d'ailleurs, n'a jamais manqué de lest. Sans doute je ne prétends pas, en parlant ainsi, recommander une certaine gravité de tempérament ou de commande, cette solennité sacerdotale, cette risible majesté que bien des sots prennent pour le sérieux chrétien : mais j'admire d'autant plus le vrai sérieux d'une âme qui vit sans interruption dans la communion de Dieu. J'ai toujours regretté de n'en être pas continuellement pénétré; seulement je n'ai pas voulu y suppléer par une contrefaçon.

Voilà donc pourquoi je n'ai jamais pu tenir longtemps de suite la partie de ma résolution qui concernait le sérieux absolu.

Quant à la prière, elle alla mieux ; et quoique ce ne soit pas une petite chose de se tenir la bride courte au point de revenir toutes les heures à un acte de prières, je puis bénir Dieu de ce que, sauf de légères exceptions, toujours trop fréquentes sans doute, j'ai pu cependant, avec quelques-uns de mes enfants, me tenir pendant huit ans entiers à cette bonne et salutaire pratique. Et si même je ne parle que de huit ans, tandis qu'il y en a treize d'écoulés depuis le jour où je pris cette résolution, je n'ai nullement cessé de viser au même but. Seulement ma vie a été si décousue depuis que j'ai dû quitter Melun, mes déplacements si nombreux, mes travaux si interrompus, que je n'ai pu dès lors me tenir aussi régulièrement que je l'aurais voulu à cette bonne habitude. Je me le reproche pourtant comme il est juste, et je désire y revenir.

Je parle de ceci au public tout ouvertement, parce que, bien loin d'y voir aucune raison de me glorifier, c'est le sentiment contraire que j'éprouve : c'est parce que je me sens très-rarement enclin à la prière, et que le côté léger de mon caractère m'en détourne si facilement que

1840 j'ai voulu m'y plier ou, comme dirait Pascal, y plier la machine par une règle : voilà encore ce que j'appelle une pratique.

J'ai vu des personnes d'une piété incontestable répugner à l'idée de cette prière de toutes les heures. Elles semblaient préférer des prières plus rares, mais plus longues et plus abondantes, à ces prières fréquentes mais nécessairement courtes, que j'ai en vue ; et préférer aussi des prières jaillissant du cœur à des prières faites pour ainsi dire par devoir ou par suite d'une simple résolution. Je crois qu'elles se trompent en voulant imposer à d'autres une manière d'être et de sentir, je dirai si l'on veut une grâce, qui leur est accordée à elles, tandis que d'autres en sont privés. Souvenons-nous que les déclarations classiques de notre Sauveur à ce sujet (Luc. ch. 11 et chap. 18, 1-6) ne mettent à la prière pour condition de succès, ni l'onction, ni l'abondance, ni la longueur, ni l'ardeur, ni une foi vive, mais uniquement, oui, uniquement la persévérance et l'importunité. Jésus a dit, sans y ajouter aucune restriction : « *Demandez* et vous recevrez ; *cher-* » *chez* et vous trouverez, *heurtez* et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, etc. » — Si donc notre cœur nous pousse et nous porte à prier, tant mieux ; sinon demandons par suite d'une résolution prise, ce sera toujours *demander ;* cherchons comme que ce soit, heurtons comme que ce soit. Je le répète : si nous pouvons prier avec onction, avec amour, avec un désir ardent, nous sommes bienheureux ; sinon demandons, cherchons et heurtons sans onction, sans amour, sans désirs ardents ; ce sera toujours *demander, chercher* et *heurter.*

Je ne puis traiter ici au long ce sujet, que j'ai dès lors porté de chaire en chaire sans jamais m'en lasser : je me borne à répéter que quelques-uns de mes enfants entrèrent alors, et sont plus ou moins restés avec moi,

dans cette bonne habitude. Souvent, à l'ouïe d'une cloche 1840
sonnant l'heure, il nous suffisait d'un coup d'œil pour nous rappeler réciproquement la prière du moment; souvent nous avons interrompu un travail, une lecture, la rédaction d'une phrase, quelquefois même un mot commencé pour être fixes à ce travail de la foi et fidèles à notre résolution prise.

Dans la courte prière que j'adressais ainsi au Seigneur, je lui demandais une augmentation des grâces du Saint-Esprit plutôt que le Saint-Esprit même, parce que l'Écriture nous enseigne que tous les croyants ont déjà cet Esprit. Mais je ne partageais pas plus alors qu'à présent l'idée professée par plusieurs chrétiens de nos jours, que cette habitation du Saint-Esprit en nous soit la même pour tous et n'admette pas du plus et du moins, puisque l'Écriture nous enseigne le contraire dans tous les endroits où elle souhaite aux croyants un accroissement dans la grâce, et quand elle nous dit en particulier que Jésus n'avait pas la grâce « par mesure » (Jean 3, 34) — ce qui indique évidemment que les croyants l'ont ainsi.

Je demandais aussi une entière délivrance du péché, en me fondant sur l'idée développée précédemment que c'est bien là le but direct de l'évangile dès cette vie, et que Jésus n'est point venu seulement pour nous délivrer de la condamnation, mais pour nous délivrer aussi de ce qui nous attire la condamnation, savoir le péché même.

Comme les coïncidences sont quelquefois singulières dans cette vie! Et comme elles portent souvent avec éclat le cachet d'une direction de la Providence divine! Les démarches difficiles, délicates et dangereuses de ma rentrée dans le clergé de Genève devaient avoir lieu, quelques semaines seulement après que j'eus commencé cet exercice de la prière fréquente. Une fois entreprises, elles exigèrent une prudence, une sincérité et une fidélité

1840 toutes particulières; j'y marchais par moments comme sur des filets; et j'eus alors, peut-être plus que jamais, un continuel besoin du secours d'en haut. Or qu'est-ce qui pouvait me procurer ce secours si ce n'est l'élévation continuelle du cœur à la source de toute lumière et de toute sagesse? Dieu m'avait donc préparé d'avance et à mon insu à cet évènement dont je n'avais encore aucune idée.

Je trouve dans quelques-unes des lettres de mes enfants des traces évidentes de l'heureuse influence que cette habitude exerça sur leur caractère et leur conduite. Ces lettres sont d'une date un peu postérieure; mais je les donne ici parce qu'elles vont au sujet.

Paul m'écrivait :

« Bien cher papa, je ne puis rien avoir de nouveau à te dire puisqu'il n'y a que peu de jours que tu es parti. Nous venons de finir *la petite réunion;* puis nous repasserons nos leçons. Je te promets que nous ferons tout notre possible pour nous bien conduire; soit parce que nous te l'avons promis, soit parce que maman est extrêmement fatiguée. Il fait aujourd'hui très beau temps; de sorte que nous pourrons aller promener et faire de jolis petits bouquets. »

De Théophile :

« Cher papa je n'ai point perdu de bonnes notes au Collége et je suis le quatrième (pas le premier encore!) J'ai pensé *à la prière de toutes les heures* mieux qu'avant ton départ; et, suite nécessaire, je ne m'en suis que mieux conduit; du moins, à ce que j'ai cru apercevoir. »

De Timothée :

« Cher papa je peux t'annoncer que je crois m'être mieux conduit depuis que tu es loin; j'ai plus pensé *à la prière de toutes les heures* et je n'ai point perdu de bonnes notes; oui, je me suis mieux conduit; je n'ai point gardé de rancune. Ce n'est point du tout par vanité que je te dis cela, mais pour te dire, comme tu le désires, comment je me suis conduit. Nous nous levons ces jours à cinq heures et quart; et je m'en vais chez M. N. pour y travailler. Aujourd'hui même nous nous sommes levés à cinq heures, et nous avons été à la plaine pour nous y amuser; après

quoi nous avons fait *la petite réunion*, et ensuite nous t'avons écrit. 1840
C'est ton fils Timothée qui vient de t'écrire. »

Élisée, qui n'avait alors que quatre ans et demi, était moins explicite : mais sa conduite lui attirait des récompenses :

« Mon cher papa, écrivait-il, je t'aime beaucoup; je te fais bien des amitiés. J'ai une plume de couleur jaune, verte, bleue et blanche. On ne m'a pas marqué cette semaine. »

Mais j'arrive au moment, pour moi si solennel, où je fis mes démarches pour recouvrer les droits du ministère dans l'église de Genève. Elles commencèrent presque subitement : voici le résumé des faits qui s'y rapportent, tel que je l'ai donné plus au long dans la brochure que je publiai à cette occasion, sous le titre : *Faits et Pièces relatifs à ma rentrée dans le clergé de Genève.*

Je songeais depuis plusieurs années à faire un jour un acte pareil ; mais, vu les difficultés dont la chose semblait hérissée, je la renvoyais vaguement vers la fin de mes jours. Cependant j'y songeais. La dissidence, telle qu'elle existait alors, ne m'allait pas plus que moi à elle : la Société évangélique même, qui m'employait, comme on l'a vu, à donner de nombreuses leçons à ses élèves, ne m'employait pas ou presque pas à la prédication. Sa direction était partagée à cet égard en deux avis opposés ; et je comprends qu'il y avait chez moi de quoi donner lieu à ces deux avis. Ce n'était pas, je crois, à cause d'un défaut d'art ou de talent qu'elle craignait de m'employer à cet égard ; elle est trop pieuse pour cela ; et elle a prouvé abondamment que ce défaut n'est pas pour elle une raison absolue d'exclusion : mais, quoiqu'il en soit des raisons qu'elle pouvait avoir, le fait était là ; et je n'avais ainsi aucune occasion de servir l'évangile dans le ministère de la prédication. Or je croyais pourtant que je pourrais, malgré tous mes défauts, le faire avec quelque

1840 fruit; je me persuadai que l'église nationale ne serait pas si difficile; et je tournai les yeux vers elle. Il s'est trouvé que je ne m'étais pas trompé.

Cette démarche qui a été saluée, je puis le dire, avec une joie profonde par des chrétiens d'une piété incontestable, a été jugée autrement par d'autres, d'une égale piété. Cette différence de vues est provenue de ce qu'on a considéré la chose sous des aspects différents : ceux qui l'ont blâmée y ont vu, malgré mes déclarations claires comme le jour, un acte d'adhésion aux mauvais principes de la majorité de la Compagnie. Mais, sans réimprimer ici des choses que j'ai déjà écrites et qui n'ont pas satisfait, ou qu'on n'a peut-être pas même voulu lire, je puis au moins rappeler en quelques mots combien cette vue est fausse. Je suis rentré, moi l'auteur de *Genève religieuse*, de la *Défense des Fidèles*, et du *Procès*, moi qui ai signalé et attaqué les « sectaires de cette ville » plus sévèrement qu'aucun autre ne l'a fait, — je suis rentré, dans mes droits de ministre parmi ceux même que j'avais ainsi traités, tout en déclarant que *je ne rétractais pas un mot du passé!* Et on va voir dans un moment que, l'avant-veille même de ma réadmission, un incident que je n'ai pas publié jusqu'à ce jour me fit « *préciser* et renouveler mon refus de faire une rétractation quelconque. » Par conséquent l'accusation d'avoir commis, par ma rentrée, un acte d'infidélité, n'est à mes yeux qu'une accusation ridicule : ma réadmission, telle qu'elle a eu lieu, a bien plutôt été un triomphe de la vérité.

Ceux qui ont blâmé ma démarche ont considéré le clergé de Genève comme un corps qui professe de fausses doctrines dont tous les membres du clergé seraient solidaires; tandis que le fait patent, et qu'on a répété tous les jours, est que le clergé de Genève rejette absolument toute idée de ce genre, et ne se regarde, encore à présent,

hélas ! que comme une aggrégation de toutes sortes de 1849
docteurs professant toutes sortes de doctrines. Sans doute la Compagnie avait fait, vingt-quatre ans auparavant, un réglement qui interdisait de prêcher sur certains dogmes de l'évangile ; mais j'avais alors riposté à cette mesure soit en me retirant, soit en écrivant ma *Genève religieuse* et la *Défense des Fidèles*. La Compagnie ayant retiré ce réglement depuis dix ans, la démarche correspondante de ma part était donc la rentrée. Comme ce corps disposait des chaires du canton, je réclamais tout simplement auprès de lui mon droit, oui, mon droit de rentrer dans ces chaires et d'y prêcher librement l'évangile.

Pendant mes courtes négociations à ce sujet, un de mes enfants saisit la chose avec l'admirable simplicité de l'âge. Il s'amusait à faire des vers ; et je n'avais pas même songé à lui donner un sujet : mais je découvris qu'il venait d'écrire une prière en ma faveur, dont je me rappelle seulement ces deux vers :

Bénis papa, et son entreprise
Par laquelle il désire prêcher.

C'était parfaitement la chose ; et ce but est aussi indiqué en toutes lettres dans la brochure déjà mentionnée.

Donc, encore une fois, vu mon *refus formel de rétracter un seul mot du passé*, il n'y avait pas place en tout cela pour la pointe d'une aiguille en fait d'infidélité !

Mais je ne veux pas tomber dans l'apologie ; voici les faits.

Je cherchais donc depuis un an ou deux à employer mon temps d'une manière plus directe à l'œuvre de Dieu ; et au nombre des occupations que je m'étais données, j'avais mis quelques visites que je faisais à des personnes étrangères au réveil proprement dit, quoique bien disposées ou décidément pieuses ; dans ce nombre

1819 a de danger attaché à l'esprit doctoral chez un simple frère, et surtout chez une jeune femme!

Les tentatives privées de la part de quelques membres de la Compagnie n'eurent absolument rien qui manquât de sincérité; mais elles furent fines : c'est presque dire qu'elles vinrent de M. Munier qui, du reste, me voyait rentrer avec grand plaisir. Quelques heures seulement avant le moment où la Compagnie prit son arrêté, il demanda à me voir pour me communiquer quelques propos qu'on lui dit que j'avais tenus quelques mois auparavant à Vevey dans une assemblée publique, propos qui semblaient en contradiction avec ma demande actuelle, et qui lui étaient communiqués par des personnes, ajoutait-il, « à l'empressement desquelles on aurait cru le plus, *à priori*. » Je me rendis à son appel, et le satisfis aisément. Puis il me dit tout à coup, comme passant à une autre idée : « *Et si, contre mon attente, la Compagnie ne se rendait pas à votre demande, que feriez-vous?* » — Charmante manière de sonder quel était le fond de mes dispositions actuelles!..... Je ne fis pas d'abord cette réflexion-là; mais, suivant invariablement ma règle, non seulement de ne jamais dissimuler, mais même de ne jamais calculer ma pensée, et de mettre une garde à mon cœur plutôt qu'à mes lèvres, je lui dis, avec un de ces soupirs auxquels je suis habitué : « Oh! j'ai déjà eu tant de chagrins en ma vie que je prendrais encore celui-là par-dessus les autres. » — Il me répondit aussitôt d'un ton d'affection, qu'il ne pensait pas que j'eusse à attendre un refus; et je lui répliquai que, pour ma part, je ne demandais qu'une chose, c'était d'avoir au plus tôt une réponse *quelconque*.

Quelques heures après, le mercredi 23, la Compagnie rendit l'arrêté qui me réintégrait dans les rangs des ministres génevois à la date même de ma consécration

(10 mars 1814). Cette pièce se trouvera aussi dans le 1840
3e volume.

Voilà donc, semblait-il, la grande affaire conclue. Mais, contre mon attente, je ne reçus pas le même jour la notification de cet arrêté, cette notification ou « réponse quelconque », que j'attendais avec une légitime impatience. Et je ne puis m'empêcher de croire que, dans le cas extraordinaire où se trouvait la Compagnie, et vu mes rudes antécédents à son égard, ce corps sentit le besoin de mettre ma sincérité ou ma fermeté à une dernière et rude épreuve; car il survint ici tout un grave incident, auquel je n'ai fait, jusqu'à ce jour, trace d'allusion dans mes publications et que presque tout le monde ignore, mais que j'ai le droit de publier puisque la chose ne fut nullement une affaire confidentielle. Au lieu de recevoir la communication attendue, je vois arriver le lendemain une lettre du modérateur ainsi concue :

« A Monsieur A. Bost (1), Plainpalais,

» Auriez-vous, Monsieur, le loisir de monter un instant à la maison ? J'ai *une* (2) communication à vous faire *de la part de la V. Compagnie.* Si demain après le service du matin, à onze heures et demie, vous étiez libre, etc.; etc.

» Genève, 24 décembre 1840, N...., pasteur *Modérateur.* »

Cette fois, quoique ce mot « *une* communication » me parût bien froid, je pensais avoir enfin ma réponse. Je me rends donc au moment convenu chez le modérateur; mais celui-ci ne me communique l'arrêté qui me concerne qu'*en gros* et *verbalement*, puis il ajoute en même temps qu'il désirait me donner connaissance d'une autre pièce « sur laquelle *on* serait bien aise d'avoir mon avis »; que

(1) Je n'étais pas désigné comme Ministre.

(2) C'est moi qui souligne quelques mots, par la raison qu'on trouvera bientôt.

1840 la Compagnie « ne savait encore si elle publierait ou non quelque chose concernant l'affaire qui nous occupait », mais qu'on avait jugé convenable de me faire part d'un rapport qu'avait rédigé sa commission. — « J'écoute », lui dis-je. — Mais quel rapport ! C'était une pièce en flagrante contradiction avec la convention fondamentale, qui avait été faite et acceptée jusque-là de part et d'autre, de ne pas toucher d'un seul mot au passé ! Évidemment ce n'était pas là le rapport qui s'était fait le 18, lequel n'avait pu être qu'un rapport verbal, puisqu'il avait eu lieu le lendemain matin de la séance du 17 au soir; rapport, ajouterai-je, qui dut être évidemment favorable, parce que la séance tout entière s'était passée dans la paix et dans l'esprit de conciliation. Ici, au contraire, on reprenait tout d'un coup historiquement toute la suite des débats que j'avais eus avec la Compagnie, dès 1817 et dans les années suivantes. On y disait, et avec une parfaite fausseté que j'avais quitté l'église « bruyamment », tandis que je n'avais dit ni écrit un mot à cette époque ! On osait y rappeler mon procès, ce procès où, après avoir traité de « sectaire » la majorité de notre clergé, j'avais été deux fois acquitté sur l'accusation en calomnie qu'on m'avait intentée à ce sujet ! Sous prétexte de la bagatelle d'amende, qu'on ne m'avait évidemment infligée alors que pour adoucir l'affront fait à la Compagnie, on osait parler d'une « condamnation pour délit de presse »; et enfin on lâchait le grand mot de *rétractation*. — « Halte ! » m'écriai-je aussitôt que je l'eus entendu, et déjà plein de malaise sur tout ce qui précédait. « Sans m'arrêter, » ajoutai-je, à ce qu'il y a de faux et de mal intentionné » dans tout ce qui précède, nous avons répété à satiété » que je ne faisais pas trace de rétractation ; comment » donc est-ce qu'on se permet tout d'un coup d'écrire un » mot pareil ? » —Ah ! vous comprenez, me répondit le

modérateur, que si vous maintenez les accusations que 1840
vous avez faites contre nous, nous ne pouvons vous recevoir ainsi ! — « Monsieur, répondis-je, je ne poursuis pas ces accusations, mais je n'en rétracte pas un mot. — *Alors il n'y a rien de fait!*

Voilà le mot qui fut prononcé ! Lecteur, mettez-vous à ma place. Je n'avais jamais dissimulé que je me faisais une joie de reprendre la position que je redemandais, comme je n'ai cessé jusqu'à cette heure de me faire une joie de l'avoir reprise. Je ne cherchais point à faire le précieux en dissimulant ce sentiment devant la Compagnie, comme pourrait faire un acheteur qui dénigrerait une marchandise pour l'avoir à meilleur marché : je me félicitais donc de l'heureux succès de mes démarches : je touchais au but ;... et voilà, au moment où je croyais tout conclu, qu'on me dit qu'il n'y a rien de fait ! Quel assaut effrayant à ma fermeté !

Eh bien, ce ne fut pas la fermeté qui me sauva, mais la résignation d'un cœur qui continue à ne point faire de calcul et à ne chercher que le vrai. « Eh bien ! répondis-je avec tristesse, mais sans la moindre hésitation : A la garde de Dieu ! C'est douloureux d'être arrêté si près du terme d'une négociation qui se présentait pleine de paix et d'équité ; mais la dédite ne vient pas de moi... » — Je ne me rappelle plus par quel tour de phrase le modérateur revint alors en arrière ; mais il y revint au bout d'un instant : « Non, non, me dit-il, il n'y a nulle dédite ! L'arrêté de mercredi dernier reste dans sa force : ceci n'était qu'une conversation qu'on m'avait demandée d'avoir avec vous, etc. » — Mais pourquoi m'avez-vous dit qu'il n'y avait rien de fait ? — Oh ! ce que j'ai pu vous dire ne détruit en rien l'arrêté de la Compagnie, qui a fixé à mercredi prochain le jour de votre rentrée dans nos rangs, etc... »

1840 Tout parut réparé, et je m'en allai satisfait, quoique n'ayant pas encore vu l'arrêté qui me concernait.

Cependant, rentré chez moi, et repassant tout ce qui venait d'avoir lieu, je sentis croître en mon cœur un malaise profond sur toute cette affaire ; et, le lundi suivant, j'envoyai au modérateur une lettre dont voici un extrait :

28 Décembre 1840.

« Monsieur,

» Le rapport que vous m'avez lu, ou du moins son retour sur le passé, et la communication que vous m'en avez faite, me paraissent être en contradiction flagrante avec tout le reste des actes, officiels et non officiels, de cette négociation si heureusement commencée et que tout le monde croyait même terminée.

Ici je développais cette pensée. J'indiquais ensuite les portions du rapport qui revenaient sur le passé et que j'ai transcrites plus haut ; puis j'ajoutais :

» Je m'arrête sur ce terrain brûlant où nous reporte subitement, j'ose bien le dire, un vertige momentané de la commission ! Le rapport ose avancer, contre toute vérité, que j'ai reconnu m'être trompé sur le sens du réglement de mai 1817 ; et il va jusqu'à proférer le mot de rétractation !. . Je me tais sur cette pièce que je ne veux pas qualifier ; mais je dois vous dire, à vous, Monsieur, et à quiconque approuverait ce rapport, que si je répugne depuis longtemps à la polémique, et si j'ai tant insisté sur l'inconvenance de toucher au passé, c'est uniquement par amour de la paix, et nullement par suite d'aucune crainte personnelle : car, si la lutte recommence, ce n'est pas moi que regarderait le *vœ victis !*

» Non Monsieur ! l'auteur où les auteurs de cette portion du rapport, non-seulement ne sont pas restés fidèles au principe de silence sur le passé, voté et accepté par la Compagnie en corps, mais ils ont aussi entièrement oublié cette autre considération qui nous frappa tous d'entrée, c'est que la Compagnie elle-même ne s'honorerait pas en réadmettant au nombre des ministres génevois un homme qui aurait pu mériter le déshonneur que ce rapport tend à jeter sur moi. Il a été fait sous une toute

autre influence que le reste de cette négociation, et il forme avec elle 1840
un contraste complet : je dois dire le mot, *il y forme une tache, etc.* »

Je terminais en reprenant à mon tour l'expression qu'avait employée le modérateur, et je disais que jusqu'à ce que je fusse rassuré sur ce malheureux incident, c'était moi qui disais maintenant « qu'il n'y avait rien de fait. »

On n'aura pas de peine à concevoir que cette lettre et cette rupture excitèrent un grand trouble dans la commission. Le modérateur et mon ami, feu le pasteur Basset, m'écrivirent tous deux pour me dire à l'envi que cette démarche du vendredi n'avait été qu'officieuse et non officielle, — que c'était la communication d'une amicale franchise (singulière amitié, et singulière franchise !) — que ce n'était pas même le modérateur, mais le professeur un tel, qui avait fait cette tentative auprès de moi, etc. Tout cela malheureusement n'était pas vrai. Relisez donc la lettre qui m'invitait au rendez-vous ? Elle est signée *le Modérateur ;* et j'étais *invité de la part de la V^e^ Compagnie* (j'ai encore le billet) ! Bien plus ! c'était, au dire du modérateur, pour *une communication ;* mais s'il ne s'était agi que de me communiquer l'arrêté de la Compagnie, quoi de plus simple que de me l'envoyer ? ou, au moins, de me le donner, une fois que j'étais là ? tandis qu'au contraire on ne me communiqua que le rapport, et point d'arrêté ! Et enfin que de contradictions ! On me disait que c'était une démarche privée et non officielle ? Mais qui, dans ce cas, avait alors le droit de me dire : *Qu'il n'y avait rien de fait ?...*

Non, non. J'ai aisément pardonné à qui de droit ce mauvais incident ; je l'écrivis même au modérateur en terminant ma lettre à ce sujet ; et il aurait dû en être très-reconnaissant, au lieu de m'écrire en retour qu'il « ne » pouvait, comme membre et rapporteur de la commis- » sion, accepter ni censure ni pardon. » C'était prendre

1840 un ton auquel on n'avait pas droit. Dans une sphère moins élevée on eût appelé tout cet incident du maquignonage; et dans le fait ce fut un rude guet-à-pens.

Mais je m'en suis tiré par la grâce de Dieu; et, je le répète, j'ai excusé toute cette affaire par la raison indiquée plus haut. On trouvait dur de me recevoir sans rétractation: on voulut essayer d'obtenir quelque chose.

Mais si j'ai pardonné, et si jusqu'ici je n'ai communiqué cet incident à personne, je ne crois pas commettre maintenant une indélicatesse en publiant la chose. Ce n'était nullement une confidence qu'on me faisait: loin de là! D'ailleurs je raconte ces choses à la distance de douze années de l'évènement, et après une profonde révolution qui nous a séparés des choses d'alors: le tort ne tombe évidemment pas sur celui seul qui s'était laissé employer: et enfin j'ai voulu publier une fois ce détail, afin de montrer par un fait de plus combien ma démarche d'alors fut exempte de tout compromis; et comment je puis sourire au souvenir de tout ce qui s'est dit et écrit pour m'accuser d'infidélité dans cette négociation!.... Des troupes regardent comme une belle capitulation lorsqu'elles peuvent quitter une place avec les honneurs de la guerre; mais ici c'est la place qui capitulait; c'est une rentrée que je faisais, et, presque à la lettre, tambour battant, enseignes déployées et la mèche allumée.

Les nombreux membres de la Correspondance fraternelle de l'époque peuvent se rappeler ce qui se passa à ce sujet, et en tirer une bonne leçon.

Un ami m'écrivait quelque temps après: « Ces messieurs les frères sont vraiment bien bons de commencer à vous pardonner: il y en a qui rentreraient au grand galop dans un clergé, dont ils ne sont pas sortis volontairement, comme vous l'avez fait dans le temps, et contre lequel ils n'ont jamais protesté comme vous, etc. »

Mais tout cela aussi est passé ; et je tire une ligne sous 1840
tous ces jugements-là comme sous le reste ; sauf à ne pas oublier l'enseignement qu'ils renferment.

Pour terminer ce qui concerne cette affaire, je dirai que, le soir même du jour où j'avais remis ma lettre de dédite au modérateur, je trouvai chez mon ami M. Basset fils, tous les membres de la commission réunis, qui délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire ; que, dès qu'ils furent unanimes à rétracter la mauvaise démarche du 25, tout fut réparé ; et que je comparus le mercredi, 30 décembre, devant la Compagnie et le consistoire réunis. Comme nous nous étions expliqués à fond, la séance fut entièrement franche et à l'aise. Quand j'arrivai pour ce rendez-vous si solennel, je venais de donner à l'école de théologie de la Société évangélique deux leçons consécutives, et je n'avais nullement préparé un discours, pas même pour le fond, sauf quatre points que je m'étais notés sur l'ongle du pouce. De leur côté, ces messieurs furent généreux. Ils m'accordèrent non-seulement ma rentrée, mais mon rang d'ancienneté : ils me firent introduire par l'ami que j'ai nommé plus haut ; et, après un discours très-bien fait de M. le modérateur, on me donna la parole à mon tour. Je dis à l'assemblée que j'étais frappé de ne pas éprouver le sentiment de solennité que semblait devoir m'inspirer un moment pareil ; que je venais comme dans une affaire tout ordinaire et naturelle ; ce qui provenait sans doute de ce que ma demande elle-même était profondément naturelle, simple et sincère ; que, dans une position qui pouvait sembler extrêmement délicate, je hasardais cependant, et sans peine, l'improvisation, c'est-à-dire le langage de la confiance, etc. On peut lire le reste de cette séance dans mes *Faits et Pièces*.—Le sentiment fut pour tous profondément doux et heureux.

Voilà comment finit, dans l'espace de dix-neuf jours,

1840 cette transaction inattendue, qui ne m'a jamais laissé un seul instant d'autre impression que celle d'un acte parfaitement régulier et chrétien. C'était bien finir l'année ; et je la termine en disant de tout mon cœur, encore à ce moment : Gloire à Dieu !

LIVRE XVII.

Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 3e et dernière Partie.

JANVIER 1841 A AVRIL 1843 (DE 51 à 53 ANS).

1841, année de la révolution de Genève. — Je remonte pour quelques temps dans les chaires de Genève. — *1re prédication.* — Mon propre jugement sur ma prédication. — La faveur de mes collègues disparaît bientôt. — Je quitte les leçons de l'Oratoire pour me livrer à la prédication. — Tournée dans l'Oberland, à Neufchâtel et à Bâle. — *Cécilia*, ouvrage allemand de Louisa Bost. — Voyage à Calais. — *Révolution du 22 novembre 1841*, à Genève. — 1842. — Journal le *Chrétien*. — Nouveaux débats sur le *prétendu Méthodisme*. — *L'Ancien Génevois*. Agitation. — *Le fantôme* derrière les Alpes. — Quatre travaux de front. — Adieu aux Alpes. — *Lobgesang* de Mendelsohn. — Maladie violente. — Lettres d'enfants. — *Scène scandaleuse* dans un jour de jeûne. — Inconvénient des *sermons écrits*. — *Journal de Mme Rogers*. — *Assemblées de prières pour tous les matins*. — Explications. — Bénédictions. — Chant du *Magnificat*. — 2me édition de l'*Histoire des Frères moraves*. — *Discours de Finney*. — Je cherche une place en France. — Vœux d'un enfant au 1er de l'an. — *Nouvelle prise d'armes* à Genève, 13 février 1843. — Le tocsin toute la nuit. — Je suis appelé à *Asnières-lès-Bourges*. — Souper d'adieu. — La belle comète. — Secours.

Encore une douce année !... 1841

Hélas ! elle fut douce pour moi ! mais ce fut l'année fatale de la mort de Genève, de la Genève de mon enfance, de la Genève historique, de la Genève protestante !... Sans doute une institution ne meurt pas aussi vite que les individus : notre belle patrie, on l'a redit cent fois, portait le poison en son sein dès le jour où le relâchement de la doctrine évangélique s'y était introduit :

1841 en 1815, elle présentait peut-être encore cette fausse apparence de santé qui colore les joues d'une malade atteinte de consomption : mais cette année-ci elle reçut le coup qui la conduisit mourante à la catastrophe de 1846, époque où sa constitution religieuse aussi bien que politique fut anéantie, et où l'on vit des villageois catholiques-romains venir, la pioche à la main, le dimanche, en procession et en chantant, démanteler cette ville dont ils avaient été jaloux pendant un si long temps ! — Du reste peu importent ces derniers traits : on peut laisser à un cadavre son épée entre les mains ou la lui arracher; ce n'est qu'un affront de plus ou de moins ; Genève a passé des mains des sociniens entre celles des radicaux ; et, à moins d'un miracle, encore possible mais improbable, elle va passer par eux aux mains des catholiques qui se moqueront des deux partis, et sauront bien leur faire chanter la messe au bout de quelque temps.

Pour le moment néanmoins tout était, pour moi, tranquille et heureux ; parce que, grâce à Dieu, mes yeux regardaient à l'Éternel. Malgré ma rentrée dans le clergé national, mes frères de la Société évangélique continuaient à m'employer comme ci-devant ; et c'est moi qui, pour me livrer avec plus de soin à la prédication, leur demandai peu après d'être déchargé de celles des leçons qui exigeaient la préparation la plus laborieuse, et qui finis même par renoncer en été à toutes les autres. Le premier pas déjà fut pour moi une perte considérable ; le second une perte absolue des ressources qui avaient contribué à soutenir ma famille ; mais je crus devoir reprendre mon action directe dans le monde évangélique, et ne pas consumer ma vie à donner des leçons de langues. Le Seigneur ne paraît pas avoir désavoué cette résolution.

Quant à ma nouvelle position dans l'Église je commençai, dès les premiers jours de l'année, à faire quelques-

uns de ces services de prières qui ont lieu à Genève dans 1841
les jours ouvrables ; puis je dus me préparer à monter en chaire à la première invitation qui m'en serait faite. Ennemi déclaré, on le sait de reste, de toute prédication qui sentirait la recherche littéraire, mais ayant affaire à un auditoire gâté sous ce rapport, et qui aurait beaucoup mieux supporté un sermon ennuyeux ou une fausse doctrine que la vérité présentée dans un langage trop populaire, je dus partager le différend entre leurs désirs et mes principes ; et, sans pourtant m'astreindre au travail mensonger de la mémorisation, je me soumis du moins à écrire mes sermons ; quitte à posséder assez mon manuscrit pour pouvoir lire convenablement, et ne pas dire: « Mes chers frères », en regardant mon cahier, comme le font quelques-uns. Cependant il reste vrai que tout cela est bien gênant ; et la justesse de mes griefs contre la composition, récitée ou lue, est tellement reconnue en nos jours que de toutes parts on arrive à l'improvisation, — bien entendu à l'improvisation convenablement préparée.

Je fus effectivement invité par la Compagnie, au bout de peu de semaines, à prêcher dans un des temples de la ville ; je voulus me familiariser à mon nouvel exercice en prêchant d'abord dans un des villages du canton ; ce fut à Vandœuvres ; puis, le 7 février, je remontai, pour la première fois depuis 25 ans, dans les chaires de Genève. — Le 7 février ! Personne que moi, sans doute, ne pensa à cette date. C'était l'anniversaire de mon plaidoyer devant la cour suprême en 1826 !... Sous ce rapport il est curieux de relire les derniers mots de ce plaidoyer. (*Procès*, p. 254.)

Il est clair qu'eussé-je même été le plus pauvre prédicateur du monde on eût toujours été curieux de voir ce que donnerait cette première réapparition dans nos

1841 chaires. Il faisait un temps affreux, du verglas, c'est tout dire ; mais également le temple fut surplein. J'avais pris, dans ma lettre à la Compagnie, mes coudées si franches quant à la liberté de la prédication, que je parlai parfaitement à mon aise ; et mes collègues, qui assistèrent en très-grand nombre à mon discours, sentirent bien que je ne craignais pas même de les offenser en prêchant ouvertement la foi de mon cœur. Je ne donnerai de ce sermon que le début et quelques mots de la fin. J'avais pris pour texte :

« *L'Orient d'en Haut nous a visités, afin de reluire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* (Luc 1, 78, 79.) »

En voici le début :

« Mes bien-aimés frères,

» Le but final de la chaire chrétienne, je puis même dire son but exclusif, étant de porter l'attention des hommes sur leurs intérêts éternels, ou tout au moins sur les grands rapports qu'ils soutiennent avec Dieu et avec leurs semblables, je m'abstiendrai de toute allusion à la circonstance, d'ailleurs pour moi si pleine de douceur, qui me ramène au milieu de vous ; et je me hâte d'élever et mon âme et les vôtres vers ces questions d'une importance inexprimable qui roulent sur notre destinée future, et qui placent devant nos esprits les pensées immenses d'une existence indéfiniment heureuse ou malheureuse.

» Je ne pense donc pas à moi ; je pense à vous ; puissiez-vous faire de même ! Ce n'est point un discours d'apparat que j'apporte ici, ni une confession de foi, ni un exposé de mes vues : je me mets à l'œuvre simplement, et immédiatement, comme serviteur de mon Dieu et serviteur de vous aussi, pour l'amour de lui...

Voici maintenant quelques mots de ma conclusion :

» L'Orient d'en haut nous a donc visités dans nos profondes ténèbres ! Tandis que le soleil du monde matériel se lève à l'horizon, celui du monde moral nous est venu d'en haut, des cieux même ; et ce soleil c'est Jésus... Qui est Jésus ?...

» Qui est Jésus ? C'est un nom qui nous fait parcourir toute l'échelle des abaissements et des grandeurs, depuis la condition de la plus humble

des créatures jusqu'au trône même et à la nature éternelle de Dieu. 1841
C'est un enfant dans le berceau ; non, je me trompe, dans une crèche : plus tard c'est un enfant sage et soumis à ses parents ; plus tard un enfant admirable ; bientôt un docteur sans pareil ; un prophète puissant en œuvres et en paroles ; puis le prince de la vie, le seul nom sous le ciel qui soit donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, le fils unique de Dieu, l'image empreinte de sa personne, celui pour qui et par qui toutes choses ont été faites, et qui soutient toutes choses par sa parole puissante ; et, pour ne plus citer à ce sujet qu'une seule déclaration des Écritures, lorsque aux jours d'Ésaïe, l'Éternel, l'Éternel lui-même apparut à ce prophète, quand les pans de la robe de Jéhovah remplirent le temple, lorsque les séraphins criaient l'un à l'autre : « Saint, Saint, Saint » est l'Éternel des armées ! Tout ce qui est dans la terre est à sa gloire ! » et que le prophète s'écria : « J'ai vu l'Éternel des armées » ; il dit ces choses, nous apprend l'évangéliste saint Jean, lorsqu'il vit la gloire de *Jésus*, et qu'il parla de lui ! (Jean, 12.)

» Quelqu'un essaierait-il de dire ici : « Comment peuvent être ces choses ?... » Comment elles peuvent être, mes frères ? Vraiment je ne le sais ; mais la bible les dit et le chrétien les croit.

» Et si nous nous demandons maintenant, ce qu'a fait pour nous ce Jésus, ce soleil du monde des pécheurs, je répondrai avec notre texte, qu'il a fait luire au milieu des profondes ténèbres dont nous étions enveloppés une lumière éclatante et divine.... Que dis-je ? Le cantique même que nous méditons nous apprend qu'il a fait bien plus ; et que le salut de Jésus consiste dans la *rémission des péchés* (v. 77) ; rémission qu'il nous a acquise sur la croix, en mourant, lui innocent, pour les coupables ! « Il a payé l'amende qui nous apporte la paix ; et c'est par ses » meurtrissures que nous avons la guérison. Il n'y a plus de condamnation » pour ceux qui sont en Jésus-Christ ; qui ne marchent point selon la » chair, mais selon l'esprit.... »

» Hélas ! il faut nous arracher pour aujourd'hui à ces sujets d'une joie éternelle ;... nous finirons en adorant ensemble le Sauveur qui nous a rachetés...A Toi donc, soleil de justice, Orient céleste, à Toi, Sauveur du monde, à Toi Emmanuel, Dieu avec nous, comme au Père et au Saint-Esprit, soient honneur, force, gloire, empire et magnificence dans tous les siècles des siècles. Amen ! »

Personne je le répète ne me fit de reproches sur la doctrine de ce sermon. Quant au point de vue littéraire

1841 mes collègues me dirent que c'était un sermon de missionnaire ; et en cela ils avaient parfaitement raison : je n'en connais pas d'autres dans les chaires nationales : je ne puis y prêcher sur le ton simplement conservateur.

Appelé dès ce jour plusieurs fois de suite à remonter en chaire, je vis l'affluence se soutenir pendant quelque temps, puis diminuer pourtant peu à peu. Pourrais-je, à ce sujet, hasarder de dire comment je me juge moi-même sous le rapport de la prédication ? A prendre le goût des masses tel qu'il est, je sais que je ne suis pas populaire ; et j'en conviens d'autant plus facilement que les causes de ce désavantage ne sont peut-être pas toutes mauvaises. Je voudrais même mériter mieux le jugement que porta à ce sujet, dès les premiers jours, un homme impartial, mais connaisseur : « Il aura, dit-il, les hommes de réflexion et les gens pieux. » Supposant le jugement juste, la part est assez bonne pour que je puisse m'en contenter. Mais j'ai toujours aisément senti qu'il me manquait, entre autres qualités, l'onction, ou ce qui en tient lieu chez plusieurs, et qui n'en est pourtant pas, l'insinuant dans le caractère, la douceur dans les formes et dans le ton ; sans parler de tous les autres défauts que chacun jugera bon d'ajouter à celui-là. Je n'ai ni la bonté affectueuse et populaire de M. Martin, ni la lucidité et la dignité de M. Munier, ni l'imagination brillante et vaste de M. Gaussen, ni la profondeur (trop obscure) de M. Vinet, ni le pathétique de M. Ad. Monod, ni en un mot ce don indéfinissable qui constitue l'éloquence de la chaire. On ne peut se donner ces choses. Pendant que j'étais écolier je croyais qu'on enseignait l'éloquence ; c'est la rhétorique qu'on enseigne ; l'éloquence jamais !

Cependant chacun doit être soi ; et je me console par la pensée que, même entre les prédicateurs pieux, je ne crois pas que ce soient les plus admirés et les plus beaux

qui portent le plus de fruits réels. Pour ce qui me 1841
regarde, j'ai souvent déplu; mais je crois n'avoir jamais ennuyé; et c'est, à mes yeux, sinon un rare mérite au moins un mérite rare, et qui a sa valeur. Dès le début je ne cherchai pas à produire des émotions mais à éclairer mes auditeurs. Mes sermons devinrent rapidement des leçons de théologie : j'osai dès le premier mois prêcher sur 1 Cor., 5, 2 : « Celui qui n'avait pas connu le péché etc.», sur le voile du Temple qui se déchira à la mort de Jésus, et sur d'autres sujets semblables. Tout cela était très-inaccoutumé pour la masse des auditeurs; et M. le professeur Munier qui se serait fait une joie de mes succès, me poussait un peu vers les sujets plus populaires; mais il se reprit un jour tout à coup avec cette perspicacité qui le caractérise, en disant : « Ah! je vois! *vous voulez instruire.* » Oui en effet; c'était là et c'est là mon but dans la prédication.

Après tout, je trouvai pourtant dans le public un peu plus d'approbation que je ne m'y serais attendu, même chez la partie non éclairée de mon auditoire. Je me rappelle que pendant que j'expliquais le verset remarquable de l'épître aux Corinthiens dont je viens de parler, je voyais des personnes qui passaient pour mondaines, attentives au plus haut degré, et comme surprises; et après mon sermon sur le voile déchiré une personne en porta un jugement qui me montra que si je n'avais pas atteint le but que je voulais, c'est-à-dire de faire comprendre ce type admirable et frappant, j'en avais au moins atteint un autre que je ne me proposais nullement, celui de lui plaire en ce point: « J'aime beaucoup, dit cette personne, cette manière *de M. Bost* de prêcher par allégories!...

Pour en finir sur mon apparition dans les chaires de Genève je dirai que je vis pendant quelques mois mes collègues assister à mes prédications en assez grand

1841 nombre; mais que la chose cessa lorsque la révolution dont nous allons parler eut ramené les attaques les plus violentes contre les méthodistes, c'est-à-dire contre l'évangile. Je dus alors, quoique sur la défensive, recommencer la guerre, et je retombai naturellement dans la défaveur de la Compagnie. On commença par ne plus paraître à mes prédications; et même il y eut ensuite pendant plus de six mois, je le sais, une défense faite à tout pasteur de m'ouvrir sa chaire, jusqu'à nouvel ordre. J'étais redevenu « Achab, toujours Achab. » Mais j'avais tenu parole : ce n'est pas moi qui avais recommencé : on va le voir.

Cependant le printemps et l'été s'écoulèrent en paix. Seulement je vis bientôt qu'en me réadmettant au nombre des ministres disponibles, la majorité de la Compagnie avait prétendu, et peut-être sans s'en rendre compte au premier moment, me laisser jusqu'au bout disponible, c'est-à-dire sans emploi, et à la merci des pasteurs trop occupés ou fatigués qui me demanderaient de les remplacer quand cela leur conviendrait. Il est vrai qu'en réclamant mes droits de ministre je n'avais nullement pensé qu'on dût me donner une place à la première occasion : aussi laissai-je passer la première nomination sans me mettre sur les rangs. Mais quand, peu après, il s'en présenta trois autres, et que pour toutes trois je n'obtins que trois ou quatre voix, je vis facilement de quoi il s'agissait, et je tournai les yeux d'un autre côté. On m'alléguait que je me présentais bien vite après ma rentrée; j'alléguais moi que c'était déjà bien tard dans ma vie; et que je n'aurais pas la patience de tel de mes collègues qui n'a quitté l'église nationale qu'après s'y être vu refuser trente à quarante fois, pour se voir préférer des hommes plus jeunes et moins capables que lui sous tous les rapports.

Tout cela cependant n'éclata que quelques mois plus 1841
tard : et le printemps de cette année s'écoula encore en paix.

J'ai dit plus haut que, désireux de me vouer à l'évangile tout de nouveau et plus directement que je ne l'avais fait depuis quelques années, je renonçai en juin à ce que j'avais conservé de leçons à l'Oratoire, et que je me vis ainsi de nouveau libre et sans vocation. Ne trouvant pas tout de suite d'emploi, je profitai de ma liberté pour accompagner dans une tournée en Suisse un ministre américain qui était venu me faire visite; et, quoique cette tournée ait été un fait purement personnel, je la mentionne ici parce que c'est pour moi un repos dans la rédaction du présent ouvrage, comme c'en était un alors dans ma vie. Nous nous rendîmes par Vevey et Villeneuve à Gryon; par les Diablerets à Louëche; puis nous passâmes la redoutable Gemmy par un orage effrayant... Que de souvenirs réveillent tous ces noms, de Schwaribach, de Kandersteg et autres, chez ceux qui ont vu ces contrées! Je passai aussi par Neufchâtel, où je me rappelle qu'on fut surpris de me voir me promener, quoique pensif, au bord du lac, un moment avant de prêcher dans le temple situé tout près de là. « M. Bost ne se gêne pas », dit, pour m'excuser, M. le professeur Guilbert qui m'avait fait prêcher pour lui. — Beau bord du lac! Pourquoi me serais-je gêné avec toi? *Solo in littore secum!*

De là je me rendis à Bâle pour les fêtes annuelles. J'étais d'ailleurs attiré dans cette ville par un autre objet encore; j'allais y rencontrer la fiancée de mon fils aîné, laquelle revenait d'Allemagne et que je devais ramener chez ses parents à Lausanne. Les personnes désireuses de connaître la magnificence de la langue allemande, en prose ou en vers, peuvent lire sa *Cécilia*, qui, sous le rapport littéraire, peut se compter parmi les ouvrages de premier

1841 rang. Je ne puis recommander cet écrit au même degré pour le fond, quoique l'auteur soit sincèrement pieuse; par suite d'habitudes contractées dans sa langue, elle a fait de son ouvrage une espèce d'apothéose de l'art, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et surtout de la musique. Mais on trouve au milieu de tout cela des morceaux de style qui égalent tout ce qu'il y a de plus majestueux et de plus brillant dans cette langue allemande, si riche en morceaux de ce genre.

A peine de retour à Genève j'y trouvai cette dame T. dont j'ai déjà fait mention, qui m'entraîna dans une nouvelle excursion. Elle était accompagnée de sa sœur et du chapelain de son bel établissement de jeunes filles. Ces dames avaient désiré trouver quelqu'un qui les reconduisît au moins jusqu'à Calais, je m'enrôlai pour ces fonctions; et nous partîmes le 26 juillet, en passant par Bâle, et en descendant le Rhin jusqu'à Cologne. De là nous traversâmes la Belgique jusqu'à Ostende et Calais, où mon fils John, qui se trouvait momentanément à Londres, vint me trouver pour quatre ou cinq jours. En retournant à Genève je visitai mon fils Etienne, précepteur à Châtillon; puis l'église indépendante de Lyon; et je rentrai chez moi le 24 août.

C'est peu après que se fit le mariage de mon fils aîné.

Puis vint le 22 novembre, cette révolution qui a ouvert pour Genève une nouvelle ère ! Sur le continent nous ne connaissons guère que le despotisme ou l'anarchie; les révolutions s'y font brutalement; et l'on ne sait arracher le sceptre aux aristocraties que pour le jeter entre les mains de la populace ou de quelques chefs immoraux. Du reste je ne veux pas entrer dans les questions politiques; parce que, pour indiquer avec justice le bien et le mal qui se trouvent des deux côtés, il faudrait un travail devant lequel recule ma fatigue. On peut voir le gros de

mes sentiments à ce sujet dans les extraits de deux publi- 1842
cations que je fis successivement à cette époque, et que je donnerai dans un 3me volume.

L'une de ces publications était un journal religieux que j'essayai de fonder quelques semaines avant qu'on songeât à révolution. En l'appelant le *Chrétien* j'indiquais mon désir de le tenir, quant à la théologie, en dehors des points de vues particuliers à telle ou telle église ou confession; et il devait être tout religieux. Mais la révolution ayant éclaté pendant que le premier numéro était sous presse, le journal dut s'occuper, dès ses premiers jours, des rapports de la religion avec la politique; car l'ébranlement que cette révolution produisit dans les esprits réveilla tout d'un coup toutes les questions les plus importantes, les anciennes comme les nouvelles; et la polémique religieuse en particulier, qui est, il est vrai, à la base de tout, reprit avec toute son ancienne vivacité. On s'occupa d'abord du malheureux mélange des questions religieuses avec les questions politiques, puis des intrigues des catholiques-romains, puis de nos débats purement protestants et de l'élection de nos pasteurs, élections dont la Compagnie s'était insensiblement emparée, et qu'elle faisait sans règle ni contrôle; enfin on recommença à parler de méthodisme, et à faire aux hommes évangéliques les accusations les plus ridicules et les plus violentes. Il fallut donc rentrer dans la lice.

Au milieu de tout cela l'année 1842 venait de s'ouvrir; et mon travail allait prendre une autre direction. L'entreprise du *Chrétien* n'avait été que conditionnelle; et j'avais déclaré dès les premiers numéros du journal que je ne continuerais à publier ma feuille que si j'avais un nombre suffisant d'abonnés. Ce nombre ne se présentant pas, je résolus de le discontinuer. Mais on me suggéra au même moment l'idée d'un nouveau journal, plus petit de

1842 moitié, moins fatigant par là même, moins coûteux, et qui s'adapterait mieux aux besoins spéciaux du moment et de la localité. — J'acceptai ; et voilà l'origine de l'*Ancien Génevois*, dont je donne un seul article.

Un journal étranger, en en citant les premiers mots, disait avec raison que ce début seul suffisait pour indiquer à quel point les esprits étaient agités dans notre petite patrie. Mon premier article parut 20 jours après le dernier numéro du *Chrétien :* les allusions qu'on y trouve se rapportent au fait, qu'en 1602 le duc de Savoie chercha à s'emparer de Genève au moyen d'une escalade nocturne: c'est aux détails de cette lâche entreprise que renvoie le morceau du fantôme des Alpes. Voici le début du nouveau journal, *ex-abrupto*.

DE L'IMPOSSIBILITÉ

QUE L'ÉGLISE SOIT DÉSORMAIS SUBORDONNÉE A L'ÉTAT.

Génevois, y pensez-vous ? Et ceux qui ont encore des doutes sur cette grande question ont-ils une seule fois compris tout ce que comporterait, depuis le 22 novembre, la continuation du régime sous lequel nous vivions jusqu'alors ? Il ne s'agit pas de refuser à nos concitoyens catholiques un seul droit civil, un seul droit politique, une seule liberté religieuse ; il ne s'agit que de s'arrêter un moment, si c'est possible, et de réfléchir sur deux choses : l'influence incontestable, quoique inaperçue pour plusieurs, de la religion protestante sur la prospérité de Genève et sur notre honneur national ; — puis, en conséquence de ce fait, la nécessité de ne pas jeter par la tête de nos adversaires *plus qu'ils ne nous demandent eux-mêmes*, de ne pas nous mettre à genoux devant les plus faibles, en un mot de ne pas mourir de peur avant seulement de savoir si c'est nous qui sommes battus !..... Il suffit de la présence des catholiques, même en minorité, dans nos conseils pour qu'il soit de notre intérêt pressant d'ôter à l'État le gouvernement de l'Église, ce gouvernement qu'il n'aurait d'ailleurs jamais dû posséder.... Quoi ! Des catholiques formant le quart, le tiers, peut-être un jour la moitié de vos conseils, si ce n'est plus, viendraient prendre part au gouvernement de votre Église à vous ? Y songez-vous, encore une fois ? Que deviendraient

donc vos temples? Et votre collége? Et toutes vos institutions religieuses? 1842
Puis, à la longue, ou plutôt en peu d'années, notre liberté, notre nationalité, toute notre gloire passée?

Génevois, Citoyens! Regardez vos Alpes! Ne voyez-vous pas s'élever derrière elles un fantôme;... une tête à trois couronnes, une mitre, une crosse!... Voyez-vous les traits de cette figure, encore partagés entre la crainte et l'espérance, mais brûlants de convoitise!.... Dormez-vous, comme des hommes ivres? N'entendez-vous donc pas les éclats de la foudre? Et ne voyez-vous pas que le déluge arrive jusque dans vos maisons? Déjà nos campagnes retentissent sous le flot qui se prépare à les engloutir: un nouvel assaut nocturne se machine: les échelles sont dressées, comme autrefois garnies de drap, pour qu'on ne les entende pas appliquer au mur; de nouveaux pères se tiennent dans le fossé pour exhorter leurs troupes à la vaillance: l'ennemi a déjà pénétré.... et le fantôme est toujours là, le mauvais Génevois, regardant et désirant, haletant de joie et d'anxiété!... Voyez comme il rit! et pourtant il a encore peur!

Protestants, réveillez-vous! Samson, les Philistins sont sur toi!...

Je trouve dans mes souvenirs de cette époque un autre symptôme assez singulier de l'agitation qui régnait dans la presse, et de la bonne part que j'y prenais. Le 18 février, tout en préparant un sermon pour le 27, j'occupais trois imprimeurs à la fois pour trois différents ouvrages.

Au milieu de ce vacarme j'eus une occasion d'interrompre pour un moment mes travaux, après m'être arrangé pour que mon journal n'y perdît rien. Une dame irlandaise qui m'était adressée me témoigna le désir que je l'accompagnasse dans une tournée aux Alpes; je préparai deux numéros de mon journal, dont mon fils, l'imprimeur, et ma femme s'engagèrent à soigner l'impression et l'expédition; et je partis de nouveau pour quelques jours. C'était le 27 juin.

Nous vîmes Sallenche, Chamouny, le Montanvert, et La Flégère, Martigny, et le Saint-Bernard, où nous

1842 montâmes en compagnie de trois charmants jeunes Français ; nous eûmes cette même compagnie pour aller jusqu'à Louëche, puis pour passer la Gemmy, et arriver à Thun ; enfin nous visitâmes encore Lauterbrunn et le Grindelwald. — Je rentrai chez moi le 9 juillet ; et, à l'occasion de cette course, je publiai mon n° du 21 du même mois, qui faisait tout-à-la-fois un adieu à mes lecteurs, hélas ! et un adieu aux Alpes ! En voici un extrait, qui reposera peut-être aussi un moment l'esprit du lecteur.

« ..... La fatigue, plus sensible maintenant qu'autrefois, affaiblissait chez moi l'effet magique des divines beautés que j'avais sous les yeux ; je sentais le monde m'échapper ; et je lui faisais mes adieux.

» C'était sur le col de la Gemmy. Là la charpente de nos montagnes semble se diviser plus naturellement qu'en aucune autre position en quatre étages à peu près égaux. Jusqu'aux Bains 4,000 pieds ; au col 7,000 ; au sommet des glaciers qui vous environnent 10 à 12,000 ; au Mont-Blanc, au Mont-Rose, à la Jungfrau, 15,000. C'est au centre de ces grandeurs, sur la ligne où finit la végétation et où commencent les glaces que, m'arrachant un instant à la société avec laquelle je voyageais, seul au bord de la formidable muraille que nous venions de gravir, appuyé sur le bâton des Alpes, les bains de Louëche sous mes pieds, les glaciers et des montagnes gigantesques à droite, à gauche et derrière moi, je fis mes adieux à ces contrées et à toutes les grandeurs et les beautés de ce genre.

» Adieu, riant et doux vallon ! Et vous, hauteurs sacrées qui l'entourez de toute part, adieu ! Solitudes augustes, silence mystérieux, cîmes qui vous perdez dans l'azur, dômes chargés de neige, ouates éblouissantes, saphir des glaciers, monde de colosses, éboulements, bruit des avalanches, voix des torrents, adieu ! Et vous sur qui reposent tous ces géants stériles, hauteurs moins surhumaines et pourtant sublimes encore, montagnes boisées jusqu'au dessus des nues, vastes tapis de verdure, gazons parfumés, brillantes cataractes, aimables châlets, asiles (à ce qu'il nous semble) de simplicité et de paix, bruit harmonieux des clochettes, beuglement des troupeaux ; et toi, petit Kandersteg, jardin charmant, et doublement tel après les horreurs du Schwaribach, à vous aussi adieu ! La jeunesse

et les joies de cette vie s'envolent les unes après les autres : elles tombent 1842
sous vos yeux comme des feuilles d'automne ! »

» J'avoue, qu'en faisant tous les adieux dont je viens d'entretenir le lecteur, je descendais, dans ma pensée, plus bas encore que les vallées que j'avais sous mes pieds : je me retrouvais à Genève ; et là encore je m'écriais : adieu, vieille patrie !.... La vraie patrie du chrétien est dans les cieux ! »

Pendant cette petite course, un de mes enfants, mon Théodore, m'écrivait :

« Cher papa ; je te dis de revenir ; viens ; et ne t'en va plus. »

On voit qu'il prenait ses précautions pour l'avenir.

Mais il est temps de terminer ce qui concerne ce journal. L'*Ancien Génevois* n'avait été destiné à durer qu'un trimestre ou deux ; cette lutte continuelle me fatiguait le cœur ; et je m'arrêtai avec le mois de juillet.

Cette fois une nouvelle course était encore plus excusable que les précédentes : je me hâtai donc de quitter de nouveau Genève pour quelques jours, et je partis, le 1er août, pour me rendre encore une fois à Neufchâtel.

A mon passage par Lausanne un ami me donna un billet pour aller entendre le premier oratorio que j'aie entendu en ma vie : c'était le magnifique *Lobgesang* de Mendelsohn exécuté dans la cathédrale. Grande musique, splendide ! On exécuta ensuite le *Stabat* de Rossini ; mais c'est une musique comparativement légère et sans âme. Dans cette pièce, Rossini, qui d'ailleurs est rarement tragique, est encore au-dessous de lui-même : cet homme est tout musique ; mais il méprise son art, et il ne connaît pas les sentiments profonds. Mendelsohn, mort si jeune, hélas ! était bien autrement sérieux : et sa musique s'en ressent.

Pendant mon séjour à Neufchâtel mes collègues m'invitèrent encore à faire une prédication ; et mon passage par cette ville fut heureux comme de coutume.

1842 Néanmoins c'est à Neufchâtel que je contractai une maladie aigüe, qui éclata lors de mon retour à Lausanne, et qui me valut une convalescence de deux mois. En trois jours on me saigna trois fois; on m'appliqua des sangsues, puis des ventouses dans un bain; et on me fit prendre quelques remèdes débilitants. Pour emporter le mal on faillit emporter le malade; et je ne pus retrouver l'appétit et quelques forces qu'au commencement d'octobre.

Je citerai encore quelques extraits des lettres que je reçus pendant ce voyage, et pendant cette maladie.

« 6 Août 1842.

» De Théophile.

» Cher papa ! Hier, comme je venais d'aider Louise à labourer un carreau, j'entends sonner et je vais ouvrir; c'était l'huissier du collége qui venait m'annoncer que j'avais un prix aux promotions. Tu peux penser que j'ai été content ! Ainsi j'ai un prix de bonnes notes, une médaille et un accessit. Nous avons fait, Timothée et moi, un plan de travaux par lequel nous prenons un congé le jeudi après midi. — Le jardin prospère. — *Nous n'avons pas négligé les petites réunions*, non plus que *la prière de toutes les heures*; surtout moi, car *mon prix me la rappelle.* »

« De Timothée.

» Cher papa ! Dieu a béni nos efforts et exaucé nos prières, à Théophile et à moi; j'ai aussi un prix au collége, le 2me de version latine. Tu ne peux te figurer combien je suis content ! Je m'y attendais d'autant moins qu'il n'y a que deux prix, et que nous étions huit conférents assez forts. Enfin Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, et je n'en suis pas fâché. *La prière de toutes les heures va mieux*; mais les effets ne s'en font guère sentir à mon gré; car il me semble que je ne me conduis pas mieux chez nous, lors même qu'à chaque heure je demande à Dieu de me rendre plus obéissant. — Je me suis fait un tableau de mes heures de travail. »

« D'Étienne.

» Cher père ! Quelle bonté de Dieu que tu sois mieux ! et surtout que tu aies été traité et soigné par ce cher M. Cook. Dès que j'ai su que tu étais chez lui, quoique malade, ma peine a été beaucoup soulagée. Moi qui t'avais laissé si bien portant ! Et voilà que le bon Dieu a jugé à propos de t'éprouver, à ce qu'on nous dit, passablement fort, et de ne nous

le faire savoir que quand le plus gros était passé ! Oh ! certainement ce 1842
n'est que ton corps qui était attaqué !... Oui, ô mon Dieu, je te remercie des maux comme des biens que tu dispenses ! parce que, venant de ta main, les maux ne sont plus des maux, ce sont des bénédictions, ou tout au moins des épreuves, toujours salutaires à la foi ! toujours ! toujours ! Cher papa, repose-toi ! Tu dois te regarder pour le moment comme *défunt*, en attendant même que Dieu te rappelle définitivement à lui en brisant l'enveloppe. Je t'assure que la pensée que tu aurais si facilement pu mourir ne m'attristait presque pas, par la raison d'abord que la volonté du Seigneur est agréable, et surtout parce que, t'aimant beaucoup, j'ai de la peine à te voir gémir, non-seulement toi, mais maman, mais tous les chrétiens, en attendant la *délivrance*, le moment où la mort sera absorbée par la vie. Heureux père ! heureux père ! heureux par la grâce que Dieu t'a faite de l'aimer par dessus tout et pour toujours, et d'avoir sur la terre presque toujours des persécutions, des tristesses et des afflictions ; qui font une grande partie des bénédictions célestes sur cette terre. Soigne-toi ! si ce n'est pour toi, du moins pour nous tous qui ne voudrions pas te voir malade. Nous prions tous pour toi ; et moi en particulier.

» Ton affectionné : ÉT. BOST. »

Peu après mon retour à Genève je me trouvais encore si faible que j'allai passer quelques jours à la campagne de mes amis Vaucher, à Bellevue, près de Gex.

Élisée m'écrivait :

« Cher papa, reviens bientôt. Je veux être bien sage partout où je vais ; être sage partout où j'irai. Mon maître est bien content de moi ; j'ai gagné une plume verte. Je veux bien prier Dieu et je veux bien l'aimer. »

Puis Théodore, que j'avais laissé à Bellevue, m'envoyait de son côté une lettre qui montre la passion profonde que lui inspiraient dès-lors l'agriculture et tout ce qui s'y rapporte :

« Mon cher papa ! Je voudrais te dire de dire à Théophile que le berger s'appelle Marc. Cher papa, je suis vacher ici ; je te demande si je peux coucher avec le berger ; car il est tellement gentil, doux et complaisant que ce serait ma plus grande envie de coucher, comme lui, dans l'écurie des vaches. Cher Théophile ; « *tout le monde que tu avais mis sur ta lettre*

1842 n'y *sont plus ;* » Louise vient de s'en aller ce matin. Chère maman, Marie, qui est la domestique, veut me faire des pantalons de berger. Adieu cher petit *Lili*. Tu me diras quand tu t'ennuieras un peu ; je veux te donner un vaisseau, et à Timothée un épi de maïs. Adieu ! adieu ! chers frères et chers parents. Je suis heureux ici.

A peine de retour chez moi, je me retrouvai dans un élément de trouble ; car c'est alors qu'eut lieu dans notre patrie une des scènes les plus scandaleuses qu'on y ait jamais vues. Elle eut lieu le jour du jeûne (8 septembre); pauvre jour sans doute depuis longtemps, mais enfin un jour qui jusqu'alors n'avait pas encore été insulté. Cette fois quelques brouillons de notre quartier de Saint-Gervais résolurent, je ne sais pourquoi, de mettre obstacle à la fête ; c'étaient des amis de cet homme qui est devenu jusqu'à l'année dernière, le chef de notre malheureuse république, moyennant l'appui des catholiques romains de la campagne, à qui il donne, en échange, sa patrie en pâture. Ces hommes attendirent sur son passage le pasteur qui devait aller officier à Saint-Gervais ; c'était M. Bouvier, père, prédicateur d'une éloquence peut-être trop académique, mais homme respectable, et qu'attendait comme de coutume un immense auditoire. Je m'y rendis aussi ce jour. Déjà en chemin je croyais avoir remarqué qu'on n'avait pas sonné pour la troisième fois ; mais je ne pouvais encore supposer quelle en était la cause. C'étaient ces espèces de Génevois et de Libéraux qui, libres de ne pas célébrer le jeûne, ne voulaient pas nous laisser libres, nous, de le célébrer, et avaient trouvé bon de s'emparer de l'escalier qui montait à la tour des cloches, tandis que d'autres arrêtaient dans la rue le pasteur qui s'avançait, revêtu de son costume. Cependant on attendait depuis longtemps dans le temple : un sourd malaise, approchant de plus en plus de la terreur ou de la consternation se répandait dans l'auditoire, au milieu du silence de ce culte

sans lecture et sans chants, la chaire vide. A la fin nous 1842
jugeâmes, — nous, dis-je, les nombreux ecclésiastiques rassemblés vis-à-vis la chaire, — qu'il y avait quelque malheureuse opposition mise à la fête; et il ne restait plus qu'à remplacer le prédicateur retenu. N'osant me proposer moi-même à cet effet, parce que les nouveaux débats qui venaient d'avoir lieu entre les sociniens et moi avaient de nouveau gâté ma position vis-à-vis de la Compagnie, je suggérai au moins à d'autres, et en particulier à un professeur qui était à mes côtés, de monter en chaire. Quelle magnifique occasion d'improviser un discours, et de montrer à la nation tout entière que le sort de l'église ne dépendait pas d'une poignée de mauvais drôles qui arrêtaient un prédicateur en chemin, ni de quelques phrases oratoires dont le cahier vous manquerait, ni d'une sonnerie de cloches! Quelle déception eût-ce été pour ceux qui avaient cru empêcher le culte! Quel recueillement infaillible, et quelle reconnaissance dans l'auditoire, pourvu que le prédicateur ne fût pas resté trop au-dessous de sa tâche! La patrie et l'église, l'ordre public et l'édification, le maintien d'une fête à la fois nationale et religieuse, tout était vengé à la fois! Quelle apparition en un mot que celle d'un prédicateur dans cette position!...

Hélas! nous eûmes en effet une apparition : un pasteur arrive enfin dans la chaire et en costume : je poussai involontairement un cri d'approbation « Ha! à la bonne heure! » Mais hélas! on avait mis tout ce costume pour dire « qu'un obstacle inattendu empêchant le prédicateur » de se rendre dans l'assemblée..... on priait tout le » monde de s'en aller! »..... Et là-dessus : « L'Éternel lève sa face sur vous et vous soit propice, etc.!.....» C'était affreux. Cette fois je poussai encore un cri, mais c'était de honte et d'indignation. « Fi donc! » m'écriai-

1842 je ; et le fait est si vrai que j'eus les jours suivants, au sujet de cette exclamation, une petite correspondance avec le professeur que je viens d'indiquer.

Cependant le bien et le mal se mêlent dans cette vie; et avec le mois d'octobre nous arrivons à un autre souvenir de ma vie que je compte parmi les plus beaux. Nous lisions depuis quelque temps l'admirable journal de Madame Rogers, l'une des gloires du Wesleyanisme et du Christianisme ; et notre cher frère, le pasteur Cook, continuait à entretenir avec nous quelques relations. Ces deux circonstances suggérèrent à quelques jeunes gens le projet de se réunir tous les matins pour prier en commun, en se proposant pour objet particulier de leurs prières de demander au Seigneur, pour eux, pour leurs alentours, et pour l'Église en général, une nouvelle effusion de son Saint-Esprit. Ils partaient en cela du principe que j'ai déjà exprimé précédemment que, quoique l'Esprit de Dieu ait une existence qu'on pourrait considérer comme personnelle, son habitation dans l'âme est évidemment susceptible de plus et de moins ; ils s'appuyaient en outre sur les déclarations remarquables du Seigneur relativement à la prière persévérante; et ils résolurent en conséquence, de mettre la main à l'œuvre et de se réunir régulièrement pour implorer une augmentation des grâces du Seigneur. Dès que j'eus vent de la chose, je témoignai le désir d'être admis dans l'association ; et si, dans les premiers jours, ces réunions perdirent peut-être par là, pour ces jeunes gens, quelque chose de leur intimité ou de leur parfaite liberté, elles y gagnèrent certainement de la solidité et de la régularité ; or je crois que ces deux qualités sont la base de toute réussite. Par solidité j'entends que la chose se fasse avec une ferme résolution de la continuer coûte qu'il coûte, *dût-on rester seul*. Par régularité, j'entends que toute assemblée de ce genre commence à

la minute convenue, et au coup même de l'heure. Rien 1842
d'allanguissant comme les délais accordés à la paresse ou à la négligence ; là-dessus j'en reviens toujours à ce principe : l'homme doit toujours obéir, soit aux règles générales, soit aux règles de détail qui en dérivent et qu'il peut s'imposer lui-même.

La question de l'heure à choisir se présenta immédiatement ; et comme la piété, loin de nuire à l'accomplissement des devoirs de la vie ordinaire, doit les favoriser tous, nous jugeâmes qu'il n'y avait pour nos assemblées qu'une heure possible, celle qui serait prise en dehors des heures ordinairement consacrées aux devoirs de la vie, prise, par conséquent, non sans doute sur le sommeil nécessaire, mais sur la paresse. Et quoique nous fussions déjà dans les sombres jours d'automne, au 1^er^ octobre, nous décidâmes en conséquence d'arriver à l'assemblée au coup de six heures du matin, ce qui comportait qu'on y arriverait une ou deux minutes avant ; car, en toutes choses, pour arriver assez tôt il faut arriver trop tôt.

La durée de l'assemblée fut naturellement fixée à une heure au plus, à trois quarts d'heure au moins. J'ai déjà touché ce sujet de la prière dans le livre précédent ; mais il est trop important pour que j'y craigne quelques répétitions : d'ailleurs nous avons ici un fait nouveau, la prière en commun.

Quelques-uns demanderont peut-être comment on peut fixer ainsi un temps pour se mettre en prière. — Quelque singulière que soit l'objection, il faut bien y répondre puis qu'elle se fait ; et j'y réponds par deux considérations bien simples. Quant à la prière en commun, et c'est le cas dont il s'agit maintenant, il est évident qu'il faut bien lui fixer un lieu et un moment ; sans quoi on ne se rencontrerait pas. Or il y a des grâces signalées attachées et promises à ce genre de prière : « Si deux

1842 d'entre vous *s'accordent* » etc. Donc il faut fixer lieu, jour et heure.

Mais je n'hésite pas un instant à recommander la même régularité des moments, même pour la prière solitaire. C'est, à mon avis, un préjugé profondément nuisible que celui qui nous ferait attendre, pour la prière, une espèce d'inspiration, un mouvement intérieur qui nous y portât. Heureux sommes-nous quand nous éprouvons cet attrait: mais quand il nous manque, bien loin de céder à cette langueur, cette langueur même est une raison de plus pour que nous priions. Lorsqu'on y regarde de près, le Seigneur n'a mis au succès de la prière d'autre condition que celle de la persévérance ou de l'instance; nous l'avons dit. La condition de la foi, qu'on veut souvent y ajouter, se trouve remplie par ce seul fait qu'une personne persévèrera à prier avec constance; car elle ne le ferait pas si elle n'avait pas un degré de foi quelconque; par la même raison, la condition, exprimée ailleurs, du pardon des offenses ou de la pureté d'intention, me semble ne pouvoir manquer d'entrer dans l'esprit de celui qui serait persévérant et assidu à s'approcher de Dieu pour obtenir son Saint-Esprit.

On pourrait craindre, avant d'avoir essayé la chose, que trois quarts d'heure de prières continues ne fussent fatiguantes pour l'esprit et pour le corps. Je dois répondre par le fait: que le corps ne se fatigue pas autant dans une prière qu'on fait à genoux, et pendant laquelle on peut appuyer quelque part les mains et le corps, que pendant une prière faite debout: et la preuve que nous n'éprouvions non plus aucune fatigue d'esprit, c'est que je me vis obligé, pour ne pas laisser dépasser le moment où nous devions lever la séance, d'avoir ma montre sous les yeux, afin de donner en temps convenable le signal de la séparation.

Je sais bien que là-dessus tel chrétien ardent à la 1842
prière renouvellera l'objection précédente, savoir qu'on ne doit pas plus terminer que commencer sa prière à heure fixe. Mais je ramènerai aussi ma réponse : la prière est loin d'être toujours une inspiration ; celui qui ne s'y sent pas poussé doit prier par résolution, par principe, par cela seul qu'il croit aux promesses faites à la prière ; puis, pour la terminer, il doit se souvenir qu'il a des devoirs à remplir qui sont tout aussi obligatoires que celui de la prière.

J'ajoute que les femmes pouvaient prier et priaient en effet à ces assemblées. Je n'oublie point la défense qui est faite à la femme d'*enseigner dans l'Église*. J'irai même plus loin. Sans alléguer que la prière n'est point un enseignement, j'étendrai pourtant le précepte jusqu'à la prière faite en public : car je ne crois pas, sauf le cas extraordinaire de la prophétie, qui est excepté par la Parole, je ne crois pas, dis-je, qu'il soit dans les convenances que la femme parle en public de quelque manière que ce soit : mais nous n'étions pas en public ; et par conséquent je ne crois pas qu'on pût appliquer à ce cas la défense alléguée. Certes, lorsque dans les mois de novembre, décembre, janvier, février et mars, par des nuits noires comme l'encre, par des orages de neige ou des chemins couverts de glace, on se rassemble à six heures du matin, et que, pour cela, il faut se lever à cinq heures et demie, il n'y a pas là de quoi rassembler un public proprement dit ; et alors on peut très-bien se souvenir de cette autre parole des Écritures « qu'en Christ il n'y a ni homme ni femme » : c'est une petite réunion particulière. Quand on croit pouvoir permettre à des jeunes gens de faire ensemble de la musique, des lectures, ou des promenades, il semble qu'on peut, à bien plus forte raison, se féliciter de ce qu'ils prient ensemble!

1842 Dès qu'il y a possibilité de laisser la femme communiquer quelque chose des grâces qu'elle aussi, comme rachetée, a reçues du Seigneur, c'est un vrai malheur pour l'Église que de s'en priver par un faux scrupule. Essayez des réunions de ce genre; et vous verrez qu'elles ne sont guères accessibles qu'à des personnes sérieuses et animées d'intentions toutes pures.

Je n'ajoute qu'un mot sur la manière dont se tenaient ces réunions. Celui qui se charge plus spécialement de conduire l'assemblée et par conséquent d'y assister constamment, arrive donc toujours à l'heure précise, ou un instant auparavant. Qu'il y ait quelqu'un ou non, il se met en prière; à haute voix s'il n'est pas seul, à voix basse dans ce dernier cas; c'est du moins le principe que je suivis. J'ai supposé le cas où le conducteur de l'assemblée serait seul; mais cela ne m'est jamais arrivé. Nous étions en moyenne huit à dix personnes : le dimanche matin, et dans les jours favorables, douze ou treize; rarement vingt; dans les très-mauvais jours quatre ou cinq.

Quant à l'âge, la réunion se composait de jeunes gens de douze à vingt ans; il s'y trouvait un ou deux hommes faits, quelquefois des enfants de sept à dix ans. On commençait presque toujours par une très-courte lecture de l'Écriture-Sainte, mais très-courte et absolument sans commentaire; parce que notre but n'était nullement l'étude de la bible : nous pensions que cette étude n'est pas l'unique forme que doive prendre la piété. Bien moins encore voulions-nous laisser dégénérer la réunion en une prédication; nous voulions prier; et je n'appelle pas assemblée de prières une réunion où il ne se fait que deux ou trois prières. Nous chantions aussi un verset de cantique ou deux, puis nous nous mettions à genoux. Commençait qui voulait; continuait qui voulait.

De loin encore, et quand on n'a pas essayé la chose,

on peut craindre que deux personnes ne veuillent com- 1842
mencer à la fois ; mais cela n'arrive guère ; et quand le cas se présente l'une cède facilement le pas à l'autre. Lorsque une personne avait cessé, une autre reprenait. Si des assemblées de ce genre se composent de trop peu de personnes, ou s'il y a peu d'abondance de la part des assistants, une même personne y suppléera en priant une deuxième fois, peut-être même, après quelque intervalle, une troisième ; tout cela s'arrange dans la pratique. Je ne puis mieux le prouver qu'en disant que nous en avons fait l'expérience pendant sept mois consécutifs ; et que cette douce assemblée n'a discontinué que parce que j'ai dû quitter Genève pour me rendre en France.

C'est une belle chose que d'entendre cette diversité de prières, des humiliations, des actes de repentance, des actions de grâce, des intercessions pour des parents, pour des amis, pour des ennemis, pour des malades, pour des criminels ; les uns priant avec une simplicité inculte mais souvent bien saisissante, et d'autres avec grâce et une onction bien autrement touchantes que la plus belle prédication.

Quelquefois il se fait, il est vrai, des prières qui ne sont pas irréprochables ; mais les prédications le sont-elles toujours ? C'est le cas de savoir supporter quelque chose. D'ailleurs celui qui prie après une prière imparfaite peut remédier à la faute ; et enfin il reste la ressource de faire, à l'issue de l'assemblée, les observations nécessaires à celui qui en aurait besoin.

Comme dernier mot sur ces réunions du matin, je dirai que tous les jours nous rencontrions sur notre chemin, aussi régulières que nous, une ou deux femmes catholiques romaines qui allaient sans doute prier quelque part de leur côté. Je ne sais si elles priaient pour nous ; mais nous l'avons fait quelquefois pour elles.

1842 C'est dans ce bienheureux exercice que nous passâmes, comme je viens de le dire, sept mois consécutifs; et je ne puis m'empêcher de rappeler le jugement que porta sur cette obscure assemblée, quant à son influence sur l'église de Genève en général, une personne avec qui je ne m'en étais jamais entretenu et qui n'y a jamais paru. C'est à ces assemblées de prières que cette personne attribua les bénédictions marquantes que Dieu envoya en ces temps sur le réveil de Genève; et pour n'indiquer que la plus saillante de ces bénédictions, c'est dans ces jours-là que le cher missionnaire Lacroix vint tenir ces réunions extraordinaires, d'abord à Lausanne, puis à Genève. On put y voir l'accomplissement de cette parole: « Avant qu'ils crient je les exaucerai; et lorsqu'ils parleront encore je les aurai déjà ouïs » (Ésaïe, 65, 24); ou de cette autre de Daniel: « Et comme je parlais encore... Gabriel me dit:... La parole (que je t'apporte de la part de Dieu) est sortie *dès le commencement* de tes supplications. » (Dan. 9, 20-23.)

Au nombre des autres bénédictions que Dieu accorda en ce temps à Genève et aux environs, je placerai encore, sinon l'œuvre même que notre cher frère Cook venait tenter dans ces deux villes et surtout dans le canton de Vaud, au moins l'esprit de prière, de zèle et de fidélité qu'il contribuait à encourager chez nous. C'est dans ces jours aussi que je fis, en sa compagnie, quelques courses missionnaires très-bénies dans le canton voisin. Nous avions des assemblées de prière du matin en plusieurs endroits sur le pied de celles de Genève; et les chers frères et sœurs qui y prirent part ne peuvent sûrement se rappeler cette époque sans attendrissement.

Quant à ma vie particulière, je profitai de mes loisirs de cette époque pour faire la musique du *Magnificat*, et pour me mettre ensuite à une *seconde édition* de l'*Histoire*

des Frères moraves. Cette seconde édition, de même 1842
qu'une traduction qui s'en est faite en anglais par la Société des traités religieux de Londres, attestent le bon accueil que cet ouvrage a reçu. Je me suis arrêté dans cette histoire à la fin du réveil proprement dit, ou, en d'autres termes, au moment où l'œuvre était complètement fondée. Mais je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'avoir bâclé cette fin, comme je l'ai entendu dire une fois. J'ai voulu donner l'histoire *du réveil* aussi longtemps que le réveil a duré : dès que la chose a été établie il n'y avait plus lieu à histoire ; sauf à une histoire spéciale des missions parmi les païens, mais qui eût fait alors un ouvrage autre que celui auquel je m'étais engagé, un ouvrage à part. J'ai dit tout cela très-clairement dans le dernier livre de la 2e édition de l'ouvrage (p. 304 et 305).

En même temps que je travaillais à cette œuvre je fis une nouvelle tentative pour établir une réunion d'édification de plus dans Genève. La chose était si peu une rivalité ou une superfluité, que nos frères indépendants de Genève ont repris eux-mêmes ce plan depuis quelques années et l'ont exécuté avec bénédiction. Il n'y a jamais trop de réunions chrétiennes.

C'est, je crois, durant le cours de ce même été que se fit, pour se continuer pendant l'année suivante, la traduction des *Discours de Finney*. Je dis : « se fit » parce qu'elle est de quatre ou cinq mains : le premier discours avait déjà été publié en français par M. le pasteur Henry Olivier : je tâchai de continuer son travail ; mais surchargé d'occupations, je passai la chose à un de mes fils, puis, peu après, à mon ami, M. le pasteur Cadier et, je crois, à quelque autre personne encore. — La forme de ces discours est fort imparfaite ; mais le fond en est excellent, solide, distingué.

Au milieu de tout cela je n'avais pourtant pas d'emploi

1842 régulier. Je voyais les nominations aux places de pasteur de Genève se faire toujours dans le même sens ; on eût réellement pu croire, je le dis sans trace d'amertume, que la Compagnie, entraînée en cela par la mauvaise majorité qu'elle s'était faite elle-même, suivît, pour ses élections, précisément l'inverse de tous les principes de la plus simple justice et même du bon sens : je l'ai déjà dit précédemment : on foulait aux pieds avec une espèce de folie, l'âge, les lumières, la piété, l'instruction, pour faire passer des jeunes gens en tout point inférieurs à ceux qu'on repoussait ! Les péchés du jour étaient un châtiment des péchés passés, et un avant coureur du juste jugement qui est venu enfin arracher les élections et le gouvernement de l'Église à un clergé qui s'en rendait de plus en plus indigne.

Je songeais donc à chercher une place en France ; et c'est dans cette disposition que je vis arriver l'année 1843.

1843 Mes documents de cette date contiennent les vœux de nouvel an que me donnait par écrit un de mes enfants, alors âgé de six ans et demi. On y voit une abondance de bons désirs qui fait réellement du bien :

« Lundi, 2 janvier 1843.

» Mes très-chers parents,

» Je veux être bien sage cette année ; je veux bien travailler ; je veux être bien obéissant ; je veux aussi tâcher de bien écrire ; je veux toujours dire oui quand on me demandera de faire quelque chose. Je veux bien lire la bible, et bien écouter, et bien prier Dieu. J'ai eu, pour mes étrennes, des plumes, du papier, des bonbons et deux francs pour m'acheter quelque chose. »

Pour en revenir à mes propres affaires, je jetai successivement les yeux, à cette époque, sur les postes de Poitiers, de Landouzy, d'Amiens et de Lille, puis je finis par me présenter pour celui de Bourges et Asnières.

Mais ma nomination, qui arriva peu après, n'était pas

encore décidée que je dus être encore une fois témoin 1843
d'une prise d'armes dans notre pauvre Genève.

On a vu qu'il n'y avait point chez nous de vigueur conservatrice; le radicalisme avait donc beau jeu. Le 13 février je sortais de chez moi, à 4 heures 1/2 de l'après-midi, pour voir ce qui se passait en ville; car il y régnait déjà une sourde fermentation. A peine avais-je fait quelques pas que, par un temps magnifique, la pleine lune se levant à l'horizon, douce, large et majestueuse, j'entends tout-à-coup le son aigu et agonisant du tocsin. Du tocsin! Du haut des tours de l'antique cathédrale de Saint-Pierre, de cette cathédrale où se célébraient nos promotions, où, dans ma paisible adolescence j'avais si souvent joué de l'orgue, et à laquelle tous les Génevois rattachent tant de souvenirs, du haut de ces tours encore protestantes, j'entendis Genève, Genève personnifiée mais mourante, appeler ses enfants à son secours! Le tocsin! son sauvage et odieux, son d'assassinat et de révolte! L'anarchie levait la tête! Des magistrats sociniens tremblaient devant les élèves de Jean Jacques! Et les jésuites regardaient en riant!.... Bientôt les coups de fusil commencent; les portes de la ville se ferment : toute la nuit on se battit sous ce divin clair de lune, qui, dans le même moment, n'inspirait d'ailleurs que de douces rêveries ou des pensées de paix ou d'amour! Oui, toute la nuit le tocsin sonna, et non-seulement le tocsin, mais toutes nos cloches, les cloches de la communion, les cloches de Pâques et de Noël, les cloches du dimanche, ces mêmes cloches qui n'avaient pas sonné pour le dernier jeûne! Celles de la ville sonnaient pour appeler les enfants de la ville et de la campagne: les cloches du quartier de Saint-Gervais sonnaient pour appeler les radicaux : ce n'était qu'un cri; une ville qui appelle au secours! Coppet, Nyon même entendirent arriver à eux ces cris de notre

1843 patrie, proclamant la lutte infernale. Je voulais néanmoins entrer le matin pour me rendre à notre assemblée de prières; mais le poste de garde me dit que je ne pourrais peut-être ressortir..... Oh! quelle nuit de larmes! Pour cette fois encore nos magistrats restèrent vainqueurs; mais vainqueurs en apparence seulement; c'était une bataille perdue pour les révolutionnaires; mais la guerre continuait; et en 1846 la patrie tomba en leur pouvoir! Dès-lors l'ancien refuge des martyrs n'existe plus;... à moins qu'il ne se relève ressuscité.

Hélas! il n'existait déjà plus depuis longtemps; car, sans donner au mot martyr son acception la plus grave, Genève, bien loin d'accueillir les martyrs, en faisait, en exilant par le fait depuis cinquante ans les hommes évangéliques, ou en les poussant en presque totalité à la dissidence. Pour ma part, âgé de 52 ans et avec onze enfants, dont dix fils, c'est-à-dire dix chefs futurs d'autant de familles génevoises protestantes, j'étais obligé de quitter cette patrie, mon père, ma mère, et ma belle-mère, tous trois âgés de plus de quatre-vingts ans, pour aller chercher en terre étrangère la possibilité d'y prêcher l'évangile en paix, et quelque moyen d'entretenir les miens!

Ma nomination pour Asnières et Bourges avait lieu à Orléans le 14 février, le jour même où le canon du gouvernement tirait dans Genève ses derniers coups; j'en eus la nouvelle le 19 : j'avais été nommé à l'unanimité.

Cette nouvelle, pour moi si importante, me surprit pourtant dans un moment d'hésitation. Je balançais encore entre la place d'Asnières et trois autres places qu'on me proposait dans le même moment; et, ignorant la régularité que les corps administratifs mettent toujours à leurs actes, j'écrivis à M. Rossellotty, président du consistoire d'Orléans, que si ce consistoire était encore à temps de

revenir sur ma nomination et s'il jugeait bon de le faire, 1843
je le laissais libre de porter son choix sur quelqu'un d'autre. Cependant je me ravisai bientôt : je vis que Bourges était, entre toutes les places qui se présentaient à moi, la plus convenable; et alors j'eus une grande peur que le consistoire n'eût usé de la liberté que je lui avais donnée. J'attendis de jour en jour avec inquiétude une confirmation de la nouvelle primitive ; mais les démarches à faire de la part du consistoire traînèrent pendant dix-huit jours ; et je finissais par aller tous les jours avec angoisse au-devant du courrier. Enfin il arriva pourtant le 10 mars, avec la confirmation désirée. Dès les premiers mots où je vis que je restais nommé, j'élevai triomphalement ma lettre en l'air; et Dieu sait tous les vœux que je fis de me dévouer tout entier à lui dès ce moment ! Quel est le chrétien qui n'a fait cela cent et cent fois en sa vie?

Il ne s'agissait plus que de préparer le départ ; et je m'y mis avec ardeur. Le 17 j'eus chez moi en soirée plusieurs pasteurs ou ministres, au nombre desquels étaient MM. Barde, Demole, Lefort, Claparède, Rimond, Coulin, Guers et quelques autres dont les noms m'échappent : M. Naville fut retenu par des circonstances inattendues. Nous passâmes ensemble quelques heures pleines de douceur. En sortant un moment à la cour, je vis un long et magnifique nuage blanc tout resplendissant d'un reflet de la lune, — à ce que je croyais du moins; et je n'en dis rien à la société, puisque je prenais la chose pour un phénomène ordinaire. Mais, comme je l'appris le lendemain, c'était la splendide comète de cette époque qui arriva ce soir-là d'une manière si inopinée, et se retira ensuite avec la même précipitation.

Mais il faut partir.

Je me hâtai de faire mes ballots. Je fis ensuite une

1848 courte visite d'adieux à mes parents et amis de Neufchâtel; je célébrai encore la Pâques à Genève ; et le 24 avril nous quittions notre patrie, je dois le dire, avec infiniment moins de peine que je ne m'y serais attendu de loin. Je partais avec ma femme, ma fille, mes quatre plus jeunes fils, âgés de 15, 13, 9, et 7 ans, et une domestique. Mon fils Etienne qui avait alors 21 ans, accompagnait encore pour quelques semaines M. Cook dans ses missions du canton de Vaud; mais il revint peu de temps après nous joindre à Asnières. Cette fois, bien plus encore qu'en 1819, je pouvais dire, comme un exilé :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;

Mais Dieu était avec nous.

LIVRE XVIII.

BOURGES. — ASNIÈRES.

D'AVRIL 1843 A AVRIL 1846 (DE 53 A 56 ANS).

Encore un idéal ! — Point de peine à quitter Genève. — Arrivée à Asnières. — Etat des routes vicinales. — Nombreuses fonctions. — Profonde apathie de l'agriculture du Berry. — Je me reproche des impatiences. — Arrivées tardives au temple. — Ma famille me seconde. — Dédicace du temple de Saumur. — Recrudescence de l'esprit religieux depuis la chûte de Napoléon. — *M. Leveson-Gower.* — *Décès de mon père.* — *M. et Mme Cadier.* — Mon fils Théophile part pour Sainte-Foix. — Je fonde une école enfantine. — Don de Mme la duchesse d'Orléans. — Tournée d'inspection dans la consistoriale d'Orléans. — — *L'archevêque de Bourges et le missionnaire du carême me refusent des conférences publiques.* — Lettres d'un journal. — *La Gazette du Berry* (brochure). — Assemblées annuelles de Paris. — Députation auprès de *Louis-Philippe.* — *Otahiti !* Tache odieuse sur le règne de Louis-Philippe. — L'école d'Asnières. — Visite à Bâle et à Genève. — *Jubilé de 25 ans* de ma vie missionnaire. — Neufchâtel. — Improvisation. — *Des mariages mixtes.* — Graves inconvénients. — *Décès de ma mère.* — *Adresse d'un vrai catholique.* — Mon fils John *se consacre au saint ministère.* — Pourquoi il le fait dans une église indépendante. — « Vous les connaîtrez à leurs fruits. » — *Encore un voyage.* — *Saintonge.* — La Force. — Sainte-Foy. Bergerac MM. Hugues et Pozzy. Assemblée à Périgueux. — Bordeaux. Marennes. Saint-Jean-d'Angély. — *Populations païennes.* — Je tiens quelques assemblées. — Quelques articles *contre l'éloquence de la chaire.* — Fermentation à Saumur. — *Sur les assemblées publiques* des sociétés religieuses. — *Mort de ma sœur Pyt.* — *Fête que me donnent,* le 10 juin, *mes deux plus jeunes fils.* — Nouvelle visite à Saumur. — *Réunion générale de la famille.* — *Conversation amicale* (brochure). — *Je m'établis en ville* avec mes trois fils. — Mes articles contre l'éloquence de la chaire occasionnent une *correspondance avec M. Vinet.* — Note sur les *Discours de Finney.* — Je songe au poste de Melun. — Une *dame* protestante *qui abjure à Bourges !* — Un prêtre me demande de lui procurer un bon mariage. — *Du socialisme.* — Départ d'Asnières.

1843 Malgré l'expérience que devaient m'avoir donnée mes cinquante-trois ans et mon pastorat précédent à Moutier-Grand-Val j'avais recommencé, par suite de mon caractère un peu romanesque, à me faire d'une place de pasteur régulière et tranquille un idéal qui me transportait de bonheur. Du reste cela peut se comprendre jusqu'à un certain point, lorsqu'on réfléchit que les vingt-cinq dernières années de ma vie avaient été, à peu d'exceptions près, ou des années de luttes et de troubles ou des années d'une position très-précaire. Maintenant je voyais au contraire dans une place de pasteur, la paix, la fixité, la règle, la marche tranquille d'une planète, au lieu de la course vagabonde de la comète; un auditoire toujours le même, qu'on peut instruire avec suite, et une paroisse bornée qu'on peut soigner en détail, au lieu de trente ou quarante troupeaux qui sont sur les bras d'un missionnaire; enfin la parfaite liberté d'action d'un pasteur appartenant à une bonne consistoriale, au lieu de la vie toujours et de tous côtés contrôlée d'un pasteur dit indépendant.

Il faut bien probablement ajouter encore à ces considérations, comme petit mobile instinctif et secret, la perspective d'une rétribution régulière, quoique très-faible. La vie de foi est, et restera toujours, pour la chair une forte fatigue.

Tout cela ensemble donc faisait palpiter mon cœur d'un sentiment de félicité qui était évidemment exagéré et illusoire.

Cependant nous partons; et, contre mon attente, fort joyeux. Une nombreuse famille qui s'exile est comme un pot-à-fleur qu'on change de place; la plante ne se déracine pas : la famille s'en va tout d'une pièce, sans déchirement. Autrefois, ah! oui, autrefois nous eussions regretté la patrie : mais maintenant nous n'avions plus de patrie. Je répète ma plainte. Genève était devenue le

petit royaume d'un homme qui vendait à des Savoyards 1843
catholiques une Genève sans vigueur qui, pour toute religion, ne savait que criailler contre le méthodisme et contre les exclusifs : en un mot la majorité du clergé, la partie se disant tolérante nous chassait, et la politique nous révoltait. Il est vrai que nous avions encore à Genève nos parents et quelques amis très-chers : mais on ne peut posséder tout à la fois ; et, si nous laissions derrière nous ces amis, nous y laissions aussi le caractère génevois...

Pardon mes compatriotes ! Donnez-moi à moi-même, dans ce jugement, la part que vous jugerez convenable ; mais on entend dire quelquefois, qu'avec de belles et solides qualités, le caractère génevois a quelque chose d'un peu sec, de guindé et de froid ; et peut-être y a t-il bien chez nous quelque chose de ce genre, jusque dans les classes que l'on peut croire bien élevées. J'estime d'autant plus, il est vrai, les personnes, heureusement assez nombreuses, qui font exception : mais le fond de l'étoffe a cette teinte. C'est ce qui contribua à m'alléger le départ.

D'ailleurs, avec des enfants de onze, de neuf et de sept ans, on a facilement de la sérénité : nous avions à nous toute la diligence, qui était juste de huit places ; on causait d'un compartiment à l'autre ; on se passait quelques comestibles dont les amis nous avaient pourvus ; puis quand, à la montée d'une côte, on descendit de voiture, c'est alors qu'il y eut de la joie ; on s'en souvient encore ! Vers le fort de l'Ecluse la route était bordée de jeunes arbustes flexibles, couverts de hannetons encore enroidis par le froid de la nuit ; un postillon donne une secousse à l'un de ces arbres, il en tombe une pluie de ces malheureux scarabées ; et en voilà de quoi raconter encore après dix ans.

Nous passâmes par Lyon, où nous trouvâmes deux de

1843 nos amies de Genève, et où je visitai mes collègues de l'église établie et ceux de l'église indépendante, de cette église si abondamment bénie. Puis nous arrivâmes à Bourges le 28 avril à 5 heures du matin, par une gelée qui anéantit, pour cette année, la récolte du vin et des noyers dans toutes ces contrées.

Nous fûmes accueillis avec une grâce parfaite par M. Peaudecerf, ancien, et sa famille ; puis nous arrivâmes dans l'après-midi à Asnières. A notre entrée dans la jolie petite cure du village, notre premier acte fut de nous mettre à genoux avec une amie de Bourges qui nous accompagnait, et de nous recommander, nous et toute la paroisse, à la grâce du Seigneur qui, malgré nos faiblesses et surtout les miennes, a daigné nous exaucer en bien des choses.

Asnières est un vaste et pauvre village de deux mille âmes, situé à trois quarts de lieue au nord de Bourges, sur une belle colline, ou plutôt sur le bord d'un beau plateau. La population protestante n'est que de trois à quatre cents âmes. Le pays, qui manque de pierres, avait des routes vicinales affreuses. En temps de pluie les ornières étaient d'un pied, quelquefois même de deux pieds de profondeur ; il y avait des moments où l'on ne pouvait plus y passer du tout. Dès qu'il y avait pluie ou dégel je ne pouvais, comme toute la population du village, sortir qu'en sabots ; j'ai conduit ainsi des convois funèbres au cimetière ; et dans ces occasions il fallait, en certains endroits, portant la robe et le rabat, sauter de larges fossés pour passer, du chemin qui était absolument impraticable, dans quelque champ qui le bordait. Les porteurs du cercueil, et après eux tout le convoi, faisaient quelquefois une halte pour calculer dans la boue les moyens d'achever leur voyage et d'arriver au cimetière. Ces scènes d'enterrement fournissaient un tableau d'autant plus triste

que ces pauvres villageois n'avaient pas de vêtements de 1843
deuil, et que presque tous les assistants, porteurs et parents, étaient là en bonnet de coton blanc grisâtre et en blouses bleues, comme au travail.

Pour ces enterrements j'allais chercher le corps à la demeure du défunt ; puis je me rendais de là au temple, et du temple au cimetière. Dans ces cas-là je montais en chaire avec les sabots, comme j'avais été dans le village.

On peut juger, par ces détails, de la peine qu'éprouvait le pasteur pour se rendre tous les dimanches à Bourges, où mon prédécesseur, M. Duvivier, avait fait construire un joli temple. Je prêchais le matin à huit heures au village; je me rendais de là, pour onze heures, en ville ; j'avais un autre service au village à deux heures ; puis, à cinq heures, encore dans le temple, une réunion volontaire, consacrée surtout aux jeunes filles, mais que fréquentaient aussi quelques femmes de l'endroit. Ces dernières assemblées passèrent bientôt aux mains de ma fille qui a laissé chez ces femmes un souvenir durable et béni. J'avais aussi un excellent maître d'école ; il avait un don singulier pour la prédication ; et je finis bientôt par le charger habituellement du service du matin. Tous ceux qui l'ont entendu s'accorderont à lui rendre le témoignage que je lui donne ici. — Dans la suite je chargeai souvent mon fils Etienne du service de deux heures.

Malgré tous ces secours j'avais ma bonne part de fatigue. D'abord j'étais seul à faire le service de Bourges, y compris l'allée et le retour, bien plus fatiguants que le service même; puis je prenais souvent une part aux autres services indiqués ci-dessus : habituellement même je me chargeais de tout le service de l'après-midi. En outre j'avais tous les jours, sauf le dimanche, mes catéchumènes à l'heure peu usitée de 4 heures 1/2 du matin dans la belle saison, à cinq ou six heures au printemps et en

1843 automne, et à huit heures en hiver : j'avais pris ces heures si matinales pour me plier aux convenances de cette population agricole, généralement très-pauvre.

Cette institution des catéchumènes me procura bien vîte de grandes joies. Arrivant de Genève tout plein de l'habitude de la prière fréquente, je cherchai et je réussis à la répandre aussi chez mes catéchumènes.

Enfin je pris aussi, dès les premiers mois, l'habitude d'aller tous les jours, pendant toute l'année, passer une demi-heure à l'école, soit pour inspecter les leçons, soit tout particulièrement pour donner à cette jeunesse une instruction religieuse.

Du reste mes fonctions auprès de la jeunesse m'étaient allégées sous un certain rapport par une circonstance matérielle assez agréable. La cure était sous le même toit que le temple : une porte intérieure communiquait de l'église chez moi, de sorte que je me rendais au service sans passer par la rue : on sonnait même de chez moi pour appeler les catéchumènes du matin ; et ainsi tout se passait en famille. Quant à l'école, elle était située à deux jets de pierre en face de ma maison.

Malgré ces facilités et même ces jouissances mes fonctions m'étaient rendues pénibles, comme elles le seront pour tout pasteur d'Asnières qui ne sera pas flegmatique, par une circonstance qui m'appelle à me confesser d'un défaut de patience qui m'entraîna, quelquefois, là comme ailleurs encore, à des réprimandes pénibles au milieu même de la prédication. Il est vrai qu'après avoir fait cet aveu, que je voudrais faire parvenir à tous mes anciens paroissiens, je désire atténuer l'effet de ce fâcheux souvenir en disant quelle était la cause de ces impatiences. Hélas ! j'ai eu de ces impatiences en divers endroits ; et la cause en a varié suivant les pays. Dans le midi, que je visitai plus tard, c'est l'inconcevable indécence avec laquelle un

certain nombre de personnes assistaient au culte. L'atten- 1843
tion et le respect allaient en croissant, il est vrai, à mesure que le culte se prolongeait; mais au commencement du service, et quelquefois aussi, pour certaines personnes, pendant toute sa durée, c'était une liberté ou plutôt une licence dont on ne se fait aucune idée dans un pays purement protestant comme Genève, l'Angleterre, l'Écosse ou l'Allemagne. Dans le Berry, au village du moins, c'était autre chose; ce n'était plus la pétulance qui troublait le culte ; au contraire c'était une apathie également inconcevable, une résistance patiente, calme, mais insensible, profonde, et invincible à toute exhortation qui aurait tendu à produire chez ces paysans quelque vivacité, ou l'obéissance à une règle fixe. Ils arrivaient au culte absolument quand cela leur convenait; peut-être que le temple ou leur propre maison aurait brûlé qu'ils n'auraient pas pressé le pas d'une seconde, pour aller éteindre le feu. S'ils arrivaient assez tôt pour pouvoir assister au commencement du service, ils restaient entassés au dehors, comme des abeilles à la porte d'une ruche; puis ils regardaient, en entrouvrant la porte, si le pasteur était en chaire et en train; alors seulement ils commençaient à entrer. Encore ceux-là étaient-ils les plus prompts. Les autres venaient successivement, en se glissant dans le temple comme des ombres, et arrivaient ainsi impassiblement pendant toute la durée du service; quelques-uns entraient même dans le temple au moment même où l'on congédiait l'assemblée; et, je le répète : toutes ces manœuvres se faisaient au pas tranquille et lent d'une conscience parfaite, qui ne se fait aucun reproche, qui n'en entend aucun, qui n'en accueille aucun, qui n'en aperçoit aucun. En Suisse les cultivateurs des montagnes aiment mieux, pour la charrue, le bœuf que le cheval. Celui-ci quand il rencontre un obstacle tire, tire toujours,

1843 et casse l'attelage ; le bœuf va plus lentement et finit pourtant par arriver. Mes gens d'Asnières avaient de bons chevaux pour leurs travaux champêtres ; mais quant à eux ils préféraient l'autre allure. Ils travaillaient longtemps, trop longtemps même, mais toujours lentement. Toujours fatigués, ces pauvres gens m'inspiraient une vraie sympathie ; mais quand ils devaient, même pour se soulager, changer leurs habitudes dans la moindre chose, ils étaient inébranlables comme un rocher : exhortations, plaintes, reproches, encouragements, instances, supplications, injures, tout glissait sur cette surface coriace ; quoi qu'on fit, l'effet était nul. Il est vrai que cette prodigieuse apathie se corrigeait sensiblement dans le cas d'une vraie conversion, comme cela arrive de tout autre vice ; mais le grand nombre, ne sachant ce que c'est que conversion, se conduisait pour le culte comme je le dis.

J'eusse encore pris mon parti de la chose, si elle n'eût été que désagréable ; mais, outre qu'elle indiquait chez les récalcitrants une insensibilité qui portait sur la religion comme sur tout le reste, cette apathie produisait dans le culte le plus mauvais effet. Lorsque, pendant toute une prédication et jusqu'à la fin même, vous voyez arriver des hommes en mise de travail, en bonnet de coton blanc sale, en blouse et en sabots, au pas de la charrue, longeant tout l'auditoire, tels qu'un nuage qui passe devant le soleil, pour venir s'asseoir en paix au pied de la chaire, comme s'ils avaient fait la plus belle chose du monde ; et que tous ceux des auditeurs qui ne dorment pas se détournent pour les regarder entrer, marcher et passer ; c'est un spectacle qui crie évidemment que les âmes sont endurcies, que vous semez sur la pierre et que votre travail est vain. Je ne parle pas du sommeil, auquel ces pauvres gens succombaient dans le temple ; j'ai toujours été indulgent pour cette faiblesse,

en partie peut-être parce que j'y suis très-sujet aussi. 1843
J'avais fini par ne parler, l'après-midi, que dix minutes consécutives, pour indiquer ensuite un verset de psaume, et pour reprendre ainsi trois fois de suite; et je leur ai toujours dit que je respectais leur fatigue. Mais quand j'en voyais quelques-uns se choisir, dès leur arrivée dans le temple et tout en s'asseyant, un joli coin bien commode, bien *snug*, puis se livrer aussitôt à toutes les douceurs d'un sommeil paisible, je finis par les prier d'attendre, pour dormir, qu'au moins j'eusse commencé de parler.

Tous mes avertissements ayant été inutiles, sur ce point comme sur bien d'autres, j'essayai de placer le signal de l'entrée au culte une demi-heure avant le commencement réel du service. On sonnait originairement trois fois, à vingt minutes d'intervalle; puis, après la troisième sonnerie, qui avait toujours lieu en branle, on donnait sur la cloche, comme en beaucoup d'autres endroits, une cinquantaine de coups du battant, indiquant que cette sonnerie était la dernière. Je fis donner ces *coups*, comme on les appelle, après la seconde sonnerie, afin que mes gens sussent que c'était là le moment de s'ébranler. Mais comme cela même fut inutile, je finis par leur dire que s'ils étaient libres de demander mon renvoi au cas où je ne leur conviendrais pas, j'avais le droit aussi d'exiger qu'on ne me fatiguât pas dans mes fonctions, en arrivant à l'église pendant toute la durée du service; et que je leur demandais en conséquence ou de venir à l'heure ou de ne pas venir du tout; ajoutant que, pour obtenir ce résultat, je ferais fermer la porte du temple, non pas à la rigueur au moment où commencerait le service, mais au moment où le premier chant finirait. Jusqu'à ce jour encore je crois avoir bien fait en agissant ainsi.

Mais ce fut une désolation. Jamais ces gens n'avaient

1843 vu chose pareille ; et il y eut presque chaque dimanche des enfermés, ou plutôt des exclus. Cette affaire a même jeté une tache sur ma réputation auprès de ces braves Berrichons, qui d'ailleurs m'aimaient autant qu'ils en étaient capables, c'est-à-dire un peu. Ils n'entendaient pas encore gronder, des bouts de l'horizon, ces terribles chemins de fer, bien autrement exacts et pressants que moi, et qui ont fini, peu après mon départ, par arriver jusqu'à Bourges. — J'ai toujours supposé que cette admirable locomotion finirait par leur apprendre un peu l'exactitude ; mais ce que j'avais aussi prévu est vraiment arrivé : on m'a assuré que quelques-uns de ces hommes paisibles, ayant essayé de se faire transporter par le chemin de fer à quelques lieues de distance, en avaient été malades le lendemain. Cette allure foudroyante les avait épouvantés.

Du reste, en parlant de la fermeture du temple pendant le service, j'ai beaucoup anticipé. Je ne m'y résolus que dans la dernière année de mon ministère ; mais alors je la maintins jusqu'à l'avant dernier dimanche de mon séjour. Si j'en ai fait mention ici c'est pour compléter ce que j'avais à dire sur les impatiences que je me suis reprochées plus haut ; et, tout en exposant combien elles étaient fondées, j'en témoigne pourtant de nouveau mes regrets à tous ceux qu'elles ont peinés, surtout aux habitants de la ville, qui n'avaient aucun tort de ce genre, et qui pâtirent plus d'une fois des fautes du village. Toute notre vie a besoin de grâce !

A part ce point, il me reste d'assez doux souvenirs de mon ministère dans cette paroisse. Ma famille tout entière, au moins toute celle qui était présente, jusqu'au plus petit, se dispersait par fois pour faire des visites à domicile ; et je me rappelle en particulier qu'à l'époque d'une épidémie nous nous trouvâmes sept au même moment dans

sept maisons différentes ; ma femme, moi, ma fille et mes 1843
fils Étienne, Timothée, Théodore, et même Élisée, ce dernier alors âgé de sept ans seulement. Les six premiers allaient voir six malades différents, le dernier allait faire une lecture du Nouveau Testament à une voisine. Aussi, quand je disais moi-même un jour, que cela commençait à aller, un jeune homme de l'endroit me répliqua : « Je crois bien ; quand nous avons trois ou quatre pasteurs ! »

Dès le premier mois de mon arrivée à Asnières, je fus invité par mon prédécesseur, M. le pasteur Duvivier, à aller prendre part, avec quelques autres de nos collègues, à la dédicace du temple qu'il avait construit à Saumur. C'est dans ce voyage que j'entrai pour la première fois en relation avec la chère famille de feu M. Jean André, receveur à Tours, et avec plusieurs amis de l'église de cette ville.

Je parle d'une église de Tours ; et en effet cette église venait d'élever un temple protestant ; ou plutôt il venait de naître une église dans cette ville, où quelques années auparavant on ne connaissait pas un seul protestant. — Quand nous voyons tant d'autres villes ou villages dans le même cas, nous pouvons à juste titre admirer le mouvement puissant qui se manifeste dans les affaires religieuses, depuis que les guerres de la grande révolution française ont cessé, c'est-à-dire depuis l'écroulement de Waterloo ! En 1814 on ne comptait pas, en France, deux cents églises protestantes salariées par l'État, et pas un seul troupeau dissident : actuellement il y a sept cent soixante-trois pasteurs rétribués par le budget, et toute une nébuleuse de différents troupeaux indépendants..... qu'on n'anéantira pas.

L'église romaine aussi a son genre de renaissance, il est vrai. Prenez une tabelle historique ; et regardez, après les vingt ans de guerre continentale qui commen-

1843 cèrent vers 1790, après les commotions gigantesques qui ébranlèrent l'Europe, de Cadix à Saint-Pétersbourg, voyez, dis-je, dans la colonne France, au 4 mai 1814 : « *Napoléon arrive dans l'île d'Elbe* »; puis, dans la mince colonne d'Italie, trois mois après seulement, cette petite note : « 7 août; *Rétablissement de l'ordre des Jésuites.* » Tout cela avait couvé pendant la compression de l'empire, comme la primevère ou la perce-neige qui n'attend pour se montrer que le dégel.

Revenons à mon village.

Peu après mon retour de Saumur j'allai faire quelques excursions à Foëcy, près de Vierzon, où je trouvais une branche de la famille A...., et une autre famille amie; puis à Issoudun, où il y avait deux familles protestantes, et à Sancerre, où je fis avec grand plaisir la connaissance de mon cher collègue, M. le pasteur Cazalis.

Au mois de septembre j'eus, presque en même temps, une grande affliction et une grande joie. L'affliction fut la nouvelle de la mort de mon bien-aimé père, décédé le 8 septembre. Il était fort âgé; mais ces séparations sont néanmoins toujours émouvantes. J'ai dit précédemment (t. 1, p. 20) que je l'avais pleuré d'avance pendant près de quarante ans ! Maintenant son souvenir ne me laisse, comme à tous ceux sans exception qui l'ont connu, que la douce impression d'un caractère toujours serein et toujours pieux. Quelques heures encore avant sa mort il priait l'aîné de mes fils, qui seul de ma famille était auprès de lui, de chanter quelques-uns des psaumes et des cantiques qu'il affectionnait le plus; par moments il se joignait lui-même au chant pour l'accompagner. Il attendait la mort avec joie; quand elle vint elle fut la bienvenue.

La joie qui se mêla à cette douleur fut la connaissance que je fis, à la même époque, de mon cher collègue, M. e pasteur Cadier, et de sa chère femme.... Mais, oh !

fragilité des joies humaines et des plus tendres affec- 1849
tions ! Je mentionnais leur connaissance comme une joie; et je continuais mon récit en ces mots : « Ils sont maintenant à Blois ; ils sont au nombre de mes plus chers amis »;... et voilà qu'en retouchant mon ouvrage (1) il faut que je parle au passé ! Cette jeune femme, fille du pasteur Porchat, une de ces femmes comme Salomon n'en avait pas connues, a été fauchée *en trois heures !*... nous rappelant ainsi encore une fois ces paroles de nos saints livres : « Toute chair est comme l'herbe, et toute *sa* » *gloire* comme la fleur d'un champ ! L'herbe est séchée, » et la fleur est tombée...» Heureusement que le prophète ajoute : « Mais la parole de Dieu demeure éternel- » lement ! » Ces chers amis ont fondé et cultivé l'œuvre de Blois au milieu de beaucoup d'épreuves ; mais en faisant aussi l'expérience de la fidélité de Dieu. Au moment où nous sommes de mon histoire, ils étaient venus voir leurs parents à Bourges à l'occasion de leur récent mariage ; je les ai revus depuis lors bien souvent, et toujours avec une douce joie. Que le Seigneur soutienne de plus en plus le bien aimé frère qu'il a ainsi éprouvé !

Mon fils John était venu nous voir à la même époque, après avoir fait quelques études à Sainte-Foy, et se préparant à aller les achever à Montauban. Il passa avec nous et dans les environs un mois ou six semaines.

En automne de cette année il se fit chez nous d'assez grands changements et une dispersion de la famille. — Mon fils Théophile partit le 18 octobre pour l'institution de Sainte-Foy, que venait de quitter son frère ; peu après, mon fils Étienne entrait au collège de Bourges, et Timothée à l'école supérieure de la même ville. Dès-lors il fallut avoir à Bourges un ménage pour ces jeunes gens ; car ils ne pouvaient faire tous les jours, dans la boue, la

(1) J'écrivai ceci au mois de juin 1853.

1843 course du village à la ville. Une femme de confiance, très-active et très-intelligente, s'établit donc dans un local que j'avais loué en ville dès le mois de juin ; et, quand le temps n'était pas trop mauvais, ces deux enfants revenaient, de même qu'elle, coucher au village le mercredi soir, pour ne retourner à Bourges que le vendredi matin. Puis, quelque temps qu'il fit, ils revenaient tous le samedi soir pour ne repartir que le lundi. Comme mes devoirs m'appelaient souvent en ville, je revenais ce jour-là avec eux ; me servant à cet effet de la patache dont j'ai parlé précédemment, et, peu après, d'un cheval dont je dus aussi faire l'emplète, pour la valeur de cent francs.

Je viens de dire que mon fils Théophile partit pour Sainte-Foy. M. Pellis, directeur de l'institution de cette petite ville m'avait fait la même offre amicale, je dirais presque la même demande, que plusieurs amis avaient bien voulu me faire déjà pour d'autres de mes enfants ; il traita mon Théophile dans son institution comme il aurait fait d'un de ses enfants ; et mon fils y resta trois années. De là il passa dans l'établissement de M. Cazalis, à Toulouse, et enfin à Montauban, où il vient d'achever ses études pour le saint ministère.

Je sentis de bonne heure le besoin d'une école enfantine ; et Dieu me fit la grâce de trouver assez vîte les 2,000 francs nécessaires pour arranger un local et payer une maîtresse : le tout fut déjà réglé au commencement de septembre. Au nombre et en tête des généreux donataires qui me fournirent cette somme, je dois placer M^me^ la duchesse d'Orléans à laquelle je m'étais adressé. Elle m'envoya une somme de deux cents francs, en me rappelant qu'elle était à Zurich lors de la prédication que j'y fis en 1826 (p. 61). Mémoire de prince ! Elle eut la bonté de renouveler sa contribution encore l'année suivante.

Après avoir essayé d'employer pour maîtresse, pen- 1844
dant quelques semaines, une simple femme du village, je fis venir en novembre une bonne jeune fille de 18 ans, fille de M. le pasteur Porchat, sœur de cette dame Cadier dont je viens de parler. Elle ne nous quitta que pour cause de santé ; et elle aussi est maintenant dans la paix du ciel !

Quant à ma vie privée je trouve dans mon journal ce mot que j'écrivais après avoir souffert une injustice, et qui me fait du bien à relire : « 14 novembre. J'ai retrouvé, comme de coutume, la paix dans le renoncement. »

Mes souvenirs de 1844 s'ouvrent par une lettre que je reçus de M. le pasteur Martin, de Genève. Je lui avais exprimé le plaisir que m'avait causé un volume de ses sermons qu'il avait eu, je crois, l'obligeance de m'envoyer. Peut-être lui avais-je aussi demandé s'il pourrait me trouver à Genève quelques secours pour ma salle d'asile. Il m'envoya une lettre très-fraternelle, et un don de 50 francs.

Au mois de mars, le consistoire général d'Orléans voulut bien me charger d'une tournée dans la vaste consistoriale de son ressort. C'était une nouveauté ; mais une nouveauté qui devrait s'adopter généralement et que je crois excellente. Le visitant, comme il arriva alors, ne devrait sans doute être revêtu d'aucune autorité proprement dite ; c'est un frère qui va voir ses frères : c'est une sorte de mission fraternelle ; mais la mission est dans l'essence de l'église chrétienne. Des visites de ce genre lient les églises entre elles, relèvent le courage de ceux qui seraient abattus, stimulent ceux qui se laisseraient aller à la négligence, et éclairent les frères sur les besoins de leurs églises respectives. La consistoriale d'Orléans était alors une des plus étendues de France, si ce n'est la plus étendue de toutes, puisqu'elle allait de

1844 Saumur et, peu après, même d'Angers à Sancerre, sur une ligne de soixante lieues, et de Bourges à Orléans et Patay, sur une autre ligne de trente lieues d'étendue. Elle renfermait, outre les églises que je viens de nommer, celles de Blois, de Tours, de Châtillon-sur-Loire et plusieurs petits troupeaux disséminés. Je m'acquittai de cette tâche en deux fois; je recueillis des données assez importantes sur ces diverses églises; et tous mes collègues reçurent ma visite avec plaisir.

Mais voici l'évènement le plus important de mon ministère à Bourges. Dès mon arrivée dans cette ville j'avais désiré trouver une bonne occasion de réveiller l'attention des habitants sur les principes du vrai protestantisme; mais cette occasion je l'attendais; car l'indifférence des masses, quant aux questions religieuses, est trop grande, pour qu'elles prennent la peine de s'en occuper sans qu'il s'y rattache un autre attrait. Cet attrait se présenta.

Connaissant l'habitude des prédicateurs romains de traiter, en temps de carême, les questions de controverse, j'avais surveillé à cet égard un prédicateur jésuite qui était venu faire la mission à Bourges. La première semaine se passe; et il paraît ne pas même penser à nous; la deuxième, pas trace d'allusion; la troisième de même; la quatrième encore. C'est bien, me dis-je; et je ne songeais plus à rien, lorsque, à la cinquième semaine, on commença à apercevoir les approches d'une controverse; à la sixième ce fut une trombe, et des calomnies si affreuses sur notre compte que les catholiques eux-mêmes en étaient indignés.

Je revenais de la tournée d'inspection dont je viens de parler. Rentré le 19 mars, on me dit ces choses. J'avais peine à les croire. Cependant on insiste; on donne des détails; et, après avoir bien établi le fait pendant la

journée du 20, mon parti est bientôt pris. Je pars le 1844
lendemain, 21, pour la ville et me dirige vers la maison que les jésuites venaient d'y établir; car, quelque flétrie qu'ait été cette corporation par tous les tribunaux de l'Europe et par la France en particulier, quelque illégale que fût son existence, cette société s'était ouvertement rétablie de toutes parts. Je heurte à cette espèce de forteresse; la porte extérieure s'ouvre, puis se referme sur moi; j'en vois une autre fermée devant moi; et je me trouve dans un vestibule, à ciel ouvert. Je demande si ce n'est pas ici que demeure le prédicateur du carême. — Oui. — Je désire le voir. — Qui annoncerai-je? — Je ne voulus pas lui donner l'avantage de la préparation; je répondis qu'il ne me connaissait pas: que c'était un habitant de Bourges qui aimerait à lui parler.

On m'introduit dans de longs corridors; et j'arrive enfin à la cellule du prédicateur, bel homme, dans la force de l'âge, grande taille, teint de parfaite santé.— Monsieur, lui dis-je, je vous demande pardon; je suis ministre protestant, pasteur de l'église réformée de cette ville et d'Asnières.— Ah! monsieur, vous êtes parfaitement bien venu; nous sommes tous frères... — « Je suis heureux, lui dis-je à mon tour, monsieur, quoique un peu surpris de vous entendre nous appeler ainsi. Ordinairement on ne nous regarde que comme des hérétiques; et un hérétique ne peut être un frère. — Je crois qu'il me dit alors que nous l'étions au moins comme tous les hommes le sont entre eux; mais je n'insistai pas, et j'en vins au fait. « Monsieur, lui dis-je, vous avez non-seulement usé de votre droit, mais vous avez rempli un devoir de votre vocation en attaquant les protestants, comme vous venez de le faire. Mais j'aimerais vous proposer un moyen plus efficace, plus sûr de nous éclairer, puisque vous nous croyez dans l'erreur, ou de nous confondre même devant

1844 votre troupeau, s'il y a lieu : ce seraient des conférences publiques. » — Peuh ! fit-il, je ne sais trop si cela aboutirait à quelque chose ; on divague ; le public s'amuse... — « Je vous assure, répliquai-je, que je traiterais la chose sérieusement, de bonne foi, décemment, et que, pour ma part, je suis réellement prêt, prêt en conscience, à rentrer avec joie dans le sein de l'Église de Rome, si vous pouvez me montrer que je sois dans l'erreur pour l'avoir quittée. C'est votre devoir de chercher à nous éclairer. » — Oh ! ces choses sont toujours difficiles ; et d'ailleurs il ne nous faudrait pas, dans ce cas, sautiller sur des détails ; il faudrait traiter tout de suite la grande question de l'Église et de son autorité. — « C'est précisément celle que je voulais vous proposer. » — A la bonne heure ;... mais je ne sais trop que vous dire... D'ailleurs je ne suis pas maître de décider ici ; c'est à monsieur l'archevêque d'en décider. — « Bien ; j'y vais. »

Je monte en effet de ce pas chez l'archevêque et je recommence la même conversation : excuses ; droit et devoir du prédicateur, de prêcher contre nous ; moyen de nous éclairer ou de nous confondre. Mais chez le prélat mêmes scrupules, même répugnance à accepter ; et enfin renvoi au jésuite : « ce sera ce qu'il voudra ; ce qu'il voudra sera bien fait. » — Mais, monseigneur, il me renvoie à vous.... — « Non, non ; *tout ce qu'il fera je le veux.* »

Sur ce mot je quittai la question des conférences, et je me plus à ajouter quelques paroles sur le respect sincère que je porte à tout ce que l'église romaine renferme encore de chrétien ; je parlai de saint Patrick, de Colomban, et d'autres ; — puis, quand je vis que je n'obtenais rien de plus que ce que je viens de dire, je me rendis droit chez l'imprimeur, où je composai l'annonce que voici :

« Monsieur le prédicateur du carême ayant attaqué dans ses discours

la foi protestante, le pasteur de l'église réformée de Bourges a l'honneur 1844
d'annoncer à ses concitoyens qu'il a demandé à ce prédicateur des conférences publiques sur quelques-uns des principaux sujets qui divisent les deux communions. Il annonce même, en attendant de connaître la réponse qui lui sera faite, qu'il est prêt, dès que la demande lui en sera adressée par un certain nombre de catholiques, à traiter ces sujets, et nommément celui de l'autorité de l'Église, dans ses prédications qui ont lieu tous les dimanches à onze heures précises, dans le temple situé rue Saint-Ambroise. Enfin il fait encore connaître au public, qu'on trouvera, ou chez lui ou dans le temple, à l'issue du service divin, les livres suivants, etc.»

Le 23, je reçus une lettre d'une écriture tremblée, comme d'une personne qui ne serait pas habituée à écrire ou qui voudrait dissimuler son écriture, signée d'un nom illisible, suivi du mot curé, datée d'Asnières, et conçue en ces termes :

« Asnières, le 23 mars 1844.

» Monsieur le Pasteur,

» Monseigneur me dit qu'après avoir bien réfléchi à la demande d'une » conférence publique que vous avez faite au prédicateur, il ne pourrait » l'autoriser. La raison qu'il en donne, vous la comprendrez très-bien; » cette conférence troublerait la paix sans produire d'autre résultat ni » de part ni d'autre.

» Recevez l'assurance du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur le Pasteur,

» Votre très-humble et obéissant serviteur,

» (Le nom), curé. »

Mais si les autorités compétentes refusaient des conférences, un journal jésuite, la *Gazette du Berry*, entreprit de me répondre : voici l'extrait de son article :

« Le *Journal du Cher* vient de régaler ses abonnés d'un écrit fort insignifiant de M. Bost, signant pasteur de l'église réformée de Bourges. Si nous avons un conseil à donner à M. Bost, c'est de s'en tenir modestement à lire *quelques lambeaux* (1) de la bible à ses bons calvinistes

(1) C'est moi qui souligne quelques mots dans cette lettre et de la suivante. A. B.

1844 d'Asnières, à condition qu'il ne leur parlera pas de sa foi ni de son symbole; car, si tant est qu'il en ait un, il n'est pas en droit de leur en imposer un, attendu que chacun peut interpréter l'Écriture à sa fantaisie, et se laisser conduire uniquement par *son Saint Esprit*.

» Écrivains catholiques, forts de l'autorité des siècles et de preuves irrécusables, nous eussions pu, nous, soutenir avec M. Bost la polémique qu'il provoque, sur une question dans laquelle, nous ne craignons pas de le dire, il eût *été écrasé sous le poids de notre supériorité*. Serait-il loyal de combattre avec des armes inégales? Nous nous bornerons donc à insérer la lettre suivante que nous adresse l'un de nos anciens abonnés. Ces réflexions résument toute notre pensée sur le gant imprudemment jeté par M. le Ministre protestant d'Asnières.

» A M. le rédacteur en chef de la *Gazette du Berry*.

» Bourges, le 26 mars 1844. »

» Monsieur le Rédacteur,

« M. le ministre protestant de Bourges a fait distribuer dans la ville, » ces jours derniers, une espèce d'affiche où il propose au prédicateur » du carême des conférences publiques sur l'autorité de l'église. M. le » prédicateur n'a sans doute pas répondu, et il a bien fait.

» A quoi serviraient en effet ces conférences? *A amuser le public*, et rien » de plus. Ceux qui d'ordinaire réussissent le mieux dans ces sortes de » discussions, sont ceux qui font le plus de bruit, qui ont le plus d'as- » surance, qui visent à l'effet. On peut, par une subtilité, *déconcerter* » *son adversaire*; mais qu'est-ce que cela prouve pour le fond de la » question? De ce que telle personne *n'a pas trouvé, sur le champ, la* » *réponse à une objection*, s'en suit-il qu'il n'y a pas de réponse possible? » s'en suit-il que cette personne ait moins d'esprit ou de talent que celle » qui l'a embarrassée? Pas le moins du monde. *L'attaque est plus facile* » *que la défense*; J.-J. Rousseau disait qu'il n'avait de l'esprit *qu'une* » *demi-heure après les autres*, manquait-il d'esprit et de talent?

» A qui en veut d'ailleurs M. le ministre? Est-ce à M. le prédicateur? » Le public n'a rien à voir dans ce *démêlé personnel*. Est-ce au dogme, » à la doctrine catholique sur l'autorité de l'Église? Mais la doctrine de » l'Église est bien connue, bien formulée; elle ne change jamais. Si » M. le ministre a quelques objections nouvelles à produire, ce qui paraît » fort douteux, *qu'il écrive*, et, s'il y a dans ses écrits quelque chose de » neuf, réponse lui sera donnée. Il n'y aura pas là de note *échappée* dans

» la chaleur de la discussion, pas de surprise possible; tout sera pesé, 1844
» mûri, *calculé*; et le public pourra juger avec connaissance de cause.

» Si M. le Prédicateur accordait cette conférence publique, viendrait » un juif, il faudrait aussi lui accorder une conférence publique; vien- » drait un musulman, un saint simonien, un fourriériste, un phalans- » térien, un panthéiste, un rationaliste; autant de conférences publiques. » Où irions-nous, grand Dieu? Et où se tiendraient ces conférences? » Serait-ce dans l'église, au temple, où à la salle de comédie?

» Recevez, etc. »

Une attaque de ce genre permettait une réponse si même elle ne l'exigeait. « Qu'il écrive! » avaient-ils dit; et j'écrivis ma brochure intitulée: *La Gazette du Berry, etc.* En voici quelques mots:

« Vous me conseillez de lire *quelques lambeaux* de la bible à mes paroissiens..... Je vous citerai pour réponse cette bible elle-même: « Ote premièrement la poutre qui est dans ton œil; puis tu verras ensuite à ôter le fêtu qui est dans l'œil de ton frère! » Comment! Nous nous épuisons à répandre l'Écriture Sainte toute entière, à en recommander de tous côtés la lecture, tandis que vous, jésuites, vous ne la donnez jamais au peuple que par fragments; et c'est vous qui venez nous parler de lambeaux!.... Il y a des moments où l'aveuglement passe toutes les bornes! Ah! laissez lire au peuple l'Écriture tout entière; et vous le verrez confondu d'étonnement de n'y trouver pas un mot du pape, pas un mot de la messe, pas un mot du purgatoire, pas un mot du célibat des prêtres, pas un mot de vos indulgences, pas un mot du culte de Marie et des Images.... que dis-je? précisément le contraire de tout cela! — Ah! oui; laissez lire au peuple l'Écriture complète; et vous n'aurez plus, au bout de peu d'années, en France et dans le monde entier, que des protestants!

» Quant à votre profane plaisanterie sur le Saint Esprit, nous croyons, avec l'Écriture, que Dieu donne son Saint Esprit *à ceux qui le lui demandent*; « et que s'il y a, dans ce monde, quelques hommes qui ne l'aient pas, c'est justement parmi vos puissants qu'il faut les chercher, et parmi vos papes, si souvent plongés dans la luxure et dans le sang! Où est-il, le Saint Esprit de Borgia, de Benoît IX, et de tant d'autres?...

» Si c'est sous le poids d'une pareille supériorité que vous avez craint de *m'écraser*, vous êtes vraiment bien charitables. On croirait entendre ce héros des bords de la Garonne qui tremblait la veille d'une grande

1844 bataille. — « Tu as peur, lui dit-on? — *Ah! je tremble de tout le carnage que je vais faire....*

» Du reste il y a une singulière différence de ton entre l'article qui vient directement des rédacteurs de la *Gazette* et la lettre de son ancien abonné! Les premiers, s'il faut les croire, ont eu peur de m'écraser; mais celui-ci a bien plutôt eu peur que je ne les écrasasse. Il justifie d'avance une défaite qu'il prévoit à chaque ligne; il me voit *déconcerter mon adversaire;* il voit celui-ci, *ne trouvant pas sur le champ la réponse aux objections;* il le voit, malgré tout son talent, n'avoir de l'esprit *qu'une demi-heure après les autres;* il craint que des paroles ne lui échappent, et il veut qu'on lui laisse le temps de *calculer* ce qu'il dira....

» Vous ne savez, dites-vous, s'il aurait fallu prendre pour des conférences une église, un temple, ou la salle de la comédie? » Prenez la comédie, Messieurs, si vous le voulez! car mieux vaut prêcher la vérité à la comédie que jouer la comédie à l'église! etc. »

On conçoit aisément que cette affaire ne fut pas favorable à ceux qui nous avaient attaqués. Ces refus de conférences qu'on nous fait partout où nous les demandons, *partout sans exception,* ont toujours mauvaise façon. Dans le cas actuel on entendait dire par toute la ville: « Ils n'ont » osé accepter; ils ont dit eux-mêmes qu'ils n'auraient la » réplique qu'une demi-heure après l'attaque, etc. »

Cette brochure ne fut pas plutôt publiée, que je me rendis à Paris pour les assemblées annuelles des sociétés religieuses. Je fus accueilli dans la famille A...., avec laquelle je me trouvai dès ce jour d'autant plus en rapport, que l'un des fils possédait une fabrique dans un endroit déjà mentionné plus haut, et qui dépendait de la paroisse de Bourges. Ce séjour à Paris, vu la nouveauté que me présentaient toutes choses, l'excellent accueil qui m'était fait, et plusieurs autres circonstances particulières, m'a laissé des souvenirs ineffaçables. C'est, entre autres, dans ce séjour que je vis pour la première fois un roi de très-près et dans son palais; car je me joignis, de même que plusieurs autres de mes collègues, à la députation que le

consistoire réformé envoyait, comme tous les autres 1844
corps de l'État, à Louis-Philippe, le 1er mai, jour de sa fête. On ne me demandera pas d'exprimer ici un jugement sur ce monarque. J'ai toujours cru que, sauf les faits patents et irrécusables, comme, par exemple le libertinage des Henri IV et des François Ier, les adultères publics d'un Louis XIV, les saturnales d'un Louis XV et autres choses semblables, nous ne devions pas prononcer aisément des jugements sur les rois : l'Écriture, la charité et la justice nous l'interdisent également. Les rois sont plus en vue que nous ; et si nous l'étions comme eux, nous serions souvent jugés bien plus sévèrement que nous ne le sommes par le petit cercle de nos connaissances. D'ailleurs, nous ne les voyons que de loin, et nous ne sommes pas sûrs que les accusations qu'on élève contre eux soient toujours fondées.

En tout cas, et à ne parler que de ce que j'ai vu, le roi répondit bien à ce que j'avais entendu dire de son habileté ; il nous reçut avec une grâce pleine de dignité ; écouta le discours jusqu'au dernier mot avec une vive attention et une figure impassible ; devint parfaitement aimable dès qu'il eut vu qu'on ne lui avait glissé aucune de ces insinuations pour lesquelles la langue française est si admirable ; et, tandis que j'avais eu quelque crainte qu'il ne nous trouvât indiscrets de nous être joints, nous autres provinciaux, à la députation de Paris, il dit au contraire qu'il avait été très-sensible à nous voir si nombreux. — La reine, debout comme le roi et comme le reste de la cour, ne nous parut pas aussi affable que lui. On m'a dit qu'Ibrahim-Pacha était présent à cette réception.

Du reste je dirai librement que j'ai regretté que le discours qui fut prononcé en notre nom fît une allusion quelconque aux progrès de l'industrie, et ne contînt pas plus de ces grandes et solennelles pensées nettement évangé-

1844 liques qui portent l'âme exclusivement sur les intérêts éternels et spirituels de l'homme. Il y a, dans une occasion de ce genre, de quoi prononcer, sans trace d'allusion aux différences confessionnelles, des paroles qu'un roi a rarement, ou n'a jamais l'occasion d'entendre. Quant aux affaires temporelles, au contraire, un roi aurait pu, il me semble, répondre au prédicateur que sa vocation l'appelait à s'occuper de tout autre chose.

J'ai dit que je n'aimais pas à juger les souverains avec sévérité : j'aurais pu ajouter aux raisons que j'ai alléguées à cet égard, le fait que nous sommes dans la même obligation à l'égard de tous les hommes : « Tu aimeras ton prochain comme toi même. »

Cependant il y a une tache évidente sur ce règne, une tache sur laquelle il est du devoir des chrétiens de ne pas fermer les yeux ; on comprend que je pense à Tahiti ! Quelle indignité que cette expédition ! Quelle bassesse que cette oppression du faible par le fort ! Et quelle odieuse insulte faite à la foi protestante ! Il est vrai que le roi, qu'on dit avoir été incrédule, a dû se sentir bien tranquillisé en se voyant appuyé dans cette affaire par un homme habituellement vertueux, et appartenant à l'église réformée !.....

Mais je reviens à mon village. Il s'y passait des choses bien réjouissantes. Outre les services de l'après-midi, mon fils Etienne donnait très-fréquemment l'instruction religieuse aux enfants de l'école : j'entendais souvent avec attendrissement ces enfants chanter sur un air célèbre de Rousseau ces belles paroles :

O Seigneur ! De notre enfance
Daigne diriger le cours,
Nous vivrons dans l'innocence
Soutenus par ton secours !

Jésus à lui nous appelle, 1844
Nous assurant son amour ;
Si nous lui sommes fidèles
Oh ! qu'heureux seront nos jours, etc.

Tout marchait ainsi sous les soins réunis de mon fils et de ma fille, comme sous la houlette de deux bons jeunes bergers, secondés en sus par l'excellent maître d'école dont j'ai déjà parlé.

C'est en me sentant si bien soutenu, ou même remplacé, que je pus me permettre, peu après mon retour de Paris, une nouvelle absence de quinze jours, pour me rendre à Bâle et à Genève. J'ai donné la raison de tous mes déplacements précédents : celui-ci n'était nullement obligatoire, il est vrai : mais sentant, comme je viens de le dire, que rien ne souffrirait de mon absence, je cédai à l'appel de plusieurs circonstances qui vinrent s'ajouter l'une à l'autre pour m'engager à faire ce voyage. J'avais quitté Genève quinze mois auparavant un peu à la hâte, comme on sort d'une patrie à laquelle on croit renoncer pour toujours, et sans avoir eu le temps de me recueillir : je désirais la revoir de sens rassis. J'y avais en outre laissé un fils qui avait besoin de se retremper quelques jours dans le commerce de son père. J'avais été de plus, invité d'une manière assez pressante par nos frères de Lyon à aller leur faire une visite ; et enfin, j'étais à cette époque profondément pénétré du fait que cette année était pour moi une espèce de jubilé ; car c'était la 25^{me} de ma vie missionnaire, puisque c'est en 1819 que je traversais la ville de Bâle pour me rendre à Strasbourg. Je désirais en conséquence aller revoir ma chère Alsace, et assister, en outre, aux grandes fêtes religieuses de Bâle.

Je partis donc, dès le 27 mai, pour Dijon, Besançon et Mulhouse, où je visitai mes collègues ; puis je passai, du 3 au 8 juin, les fêtes religieuses à Bâle.

1844 Je viens de dire que ce moment était pour moi très-solennel : et c'est sans doute en considération de cette circonstance que mon ancien ami, M. le pasteur J. Linder, me fit proposer de prendre la parole dans une des grandes réunions qui se tiennent dans le temple, et où tous les discours se font du haut de la chaire : c'était à la fête des missions parmi les païens. J'avais souvent prêché en allemand ; mais il y avait de cela vingt ans ; et d'ailleurs, sauf de petites réunions, ce n'avait jamais été dans une ville ; je mis donc, pour cette fois, la première partie de mon discours par écrit, afin d'être plus sûr de mes premiers pas ; j'en consigne, dans la note ci-jointe, les premières lignes (1).

Je disais combien cette époque était pour moi solennelle, puisqu'elle me rappelait que je partais de cette ville de Bâle vingt-cinq ans auparavant (t. 1^er^, p. 175), descendant le Rhin sur un bateau de marchandises, pour me rendre à Strasbourg avec ma femme et mes deux aînés, alors encore tout jeunes ; et je faisais ensuite remarquer les progrès frappants qu'avait fait l'évangile depuis lors, surtout dans les pays de la langue française.

De Bâle je passai par Neufchâtel. On a déjà pu remarquer que j'ai mentionné chaque fois les quelques prédications que j'ai faites dans les temples de cette ville. Cette mention provient uniquement de ce que je trouvais alors à Neufchâtel un accueil singulièrement bienveillant. Mes collègues m'offrirent de nouveau la chaire avec une confiance particulière : car j'arrivais un samedi ; et sans que j'eusse songé à en faire la demande,

(1) Ueber allen Ausdruck feierlich ist für mich mein jetziger Besuch in Basel, und noch mehr der jetzige Augenblick. Nicht nur ist est das erste Mal, und sehr vermuthlich auch das letzte, dasz ich in einer Stadt mit der deutschen Sprache die Kanzel betrete ; sondern der jetzige Punkt in meinem Leben ist auch für mich voller Gedaken der Vergangenheit und der Zukunft, u. s. w.

on m'invita aussitôt à prêcher le lendemain. Je demandai 1844
si l'auditoire ne serait pas un peu surpris de mes sermons, toujours assez peu académiques; on me dit qu'on m'avait entendu deux ans auparavant, sans avoir rien trouvé de choquant à ma prédication; et j'ai lieu de croire que cette fois encore je n'offensai personne. Du reste le caractère neufchâtelois tient beaucoup de l'allemand, et pardonne mieux la simplicité que les grandes villes françaises comme Paris, et... Genève.

Cependant je me reprends; car j'ai tort de parler des villes en général. Je crois qu'à peu d'exceptions près, ce sont moins les auditoires que les prédicateurs qui tiennent encore au genre tendu, à ce genre qui, d'ailleurs, n'a guère existé qu'en France et qui s'en va mourant. Quoi qu'il y ait incontestablement encore quelques personnes qui préfèrent le genre ennuyeux au genre familier, je pense que ce n'est pourtant pas l'avis du grand nombre; et je crois même avoir observé que si les prédicateurs sont en général de ce dernier avis, c'est qu'ils semblent éprouver un peu de jalousie à l'égard d'une manière de prêcher qui, en donnant beaucoup moins de travail au prédicateur, produit après tout beaucoup plus d'effet réel..... On voit que je m'accroche à ce buisson toutes les fois que je passe auprès.

Quoique mon temps n'ait point été perdu, j'en suis sûr, à Genève ni à Lyon où je me rendis ensuite, il ne me reste aucun souvenir saillant de ma visite dans ces deux villes; et je passe en conséquence. Je rentrai à Bourges vers la fin de juin.

Dès mon retour j'eus occasion de bénir le mariage de deux jeunes époux dont l'un, le mari, avait été jusqu'alors catholique et se déclarait maintenant protestant, et l'autre était une jeune Alsacienne qui l'avait suivi par affection. On verra plus loin pourquoi je m'arrête sur ce

1844 fait, en lui-même peu important : il eut quelques suites : cette affaire est d'ailleurs pour moi une occasion naturelle de dire un mot sur la question importante des mariages mixtes.

Avant tout : ces mariages, pouvant avoir lieu dans des dispositions et des circonstances très-différentes, il serait, je crois, imprudent de poser sur le sujet des principes complètement absolus. Si je pensais pouvoir le faire, je le ferais sans crainte ; mais je ne crois pas que cela soit sage ni possible ; et les personnes que cela pourrait concerner voudront bien se souvenir de cette limitation que je mets ici, dès le premier pas, à mes principes sur la matière.

Mais, à parler en général, tous les hommes sincères, en toute communion, s'accordent à regarder ces unions comme une chose fâcheuse. Elles supposent presque nécessairement chez l'un ou l'autre des époux, si ce n'est chez tous deux, quelque indifférence religieuse, quelquefois même une indifférence complète, c'est-à-dire l'incrédulité. Dans ce cas on ne fait de la bénédiction religieuse qu'une vaine cérémonie, c'est-à-dire une profanation. Si les époux ont des enfants de leur mariage, on a de la peine à décider quelle éducation on leur donnera : les uns seront-ils élevés dans la vérité, et les autres dans l'erreur ? Je sais qu'on peut être vrai chrétien dans les deux communions ; mais combien peu de chances y a t-il qu'on trouve à la fois, pour instruire les enfants, un prêtre et un ministre tous deux pieux sans étroitesse, ou larges sans relâchement ? Puis, que devient, dans tous les cas, le culte de famille ? Même sans enfants, comment les époux prieront-ils ensemble ? Direz-vous que l'un cèdera à l'autre ? Mais alors pourquoi ne pas entrer ouvertement dans la communion de celui qu'on croirait le plus dans la vérité ? — La politique s'y oppose ? on ferait parler de soi ?

ou même on perdrait des chances d'avancement?... N'est- 1844
ce pas là, dans bien des cas, la vraie raison qui fait qu'on reste dans une communion dont on rejette les principes! Triste ressource pourtant que de dire en fait de religion : « Je ne connais pas cet homme-là ! »

Quant au rôle que joue dans ces cas le ministre de la religion, le véritable mariage étant, à mes yeux, le mariage civil, je conçois que, tout en faisant à l'époux d'une communion différente, et même à tous deux, les observations nécessaires, un pasteur puisse consentir à implorer publiquement la bénédiction du Seigneur sur une union mixte : mais je ne pourrais le faire, pour ma part, qu'à condition que tous les enfants fussent élevés dans la foi que je regarde comme la seule vraie. Je dis « implorer *publiquement* » ; et j'entends par ce mot ce qu'on désigne ordinairement par l'expression « *bénédiction nuptiale.* » En effet quand deux époux demandent cette bénédiction il ne leur suffit pas qu'on prie pour leur union ; que l'église entière même prie pour eux : ce qu'ils veulent c'est une cérémonie, c'est-à-dire évidemment une sanction de l'église et du pasteur en particulier ; une légitimation publique de leur union sous le rapport religieux. Or un ministre chrétien peut parfaitement prier pour que Dieu bénisse une union qui présente un côté reprochable, et pour qu'il éclaire ou convertisse les époux; il doit même faire cette prière, et très-sincèrement ; mais sanctionner une union qui n'est pas selon Dieu (et j'appelle ainsi un mariage dont les enfants ne seraient pas tous élevés dans la vérité évangélique) , c'est ce que personne ne peut exiger d'un serviteur de Dieu.

Voilà mes principes sur le sujet. Et pour me faire mieux comprendre je raconterai ce que je fis à Asnières dans un cas de ce genre, autre que celui qui nous occupe. Un jeune homme très-honnête de ma paroisse, et assez fidèle à

1844 fréquenter le culte, vint me dire un jour tout d'un coup qu'il se proposait d'épouser une fille catholique, et qu'il aimerait faire bénir son mariage au temple. Je lui exposai les principes ci-dessus. Mais comme il persévéra dans son projet, j'annonçai en conséquence à l'église son mariage projeté ; je dis ce que j'en pensais ; et, tout en déclarant que je ne pouvais donner ma sanction à une union pareille, je recommandai vivement les époux aux prières de l'église, et je priai effectivement pour eux en ce sens.

Il va sans dire que je ne demande jamais d'abjuration à personne, vu qu'au fond une abjuration n'est jamais nécessaire ; on est catholique, grec ou protestant dès qu'on le veut, et dès qu'on en fait les actes. Je puis bien suspecter jusqu'à un certain point, et dans certain cas, les motifs d'un homme qui vient me dire qu'il change de religion ; mais s'il persiste, je n'irai pas faire comme certains préfets que l'on sait, et qui déclarent à quarante, soixante, cent ou même cinq cents catholiques qui prétendent être protestants qu'ils ne le sont pas, « vu qu'ils ne sont pas sincères dans leur déclaration. » Cette espèce de connaissance des cœurs n'appartient qu'à ceux qui ont des gendarmes et des sabres à leur service. La vraie connaissance n'appartient qu'à Dieu seul.

C'est par suite des vues que je viens d'exposer que je pus accepter de bénir le mariage dont j'ai parlé plus haut. J'ajouterai même que le cas se présentait plus favorablement que beaucoup d'autres semblables. J'avais vu depuis quelques mois un jeune inconnu assister régulièrement et très-respectueusement au culte de la ville : puis je le vis un jour entrer dans la sacristie du temple avec la jeune Alsacienne dont j'ai parlé, qui de même fréquentait le culte très-assidûment. L'époux me dit qu'il avait été élevé catholique, mais qu'il embrassait la foi protestante, et qu'il me demandait la bénédiction de leur

mariage. C'était tout simple. J'eus même la franchise de 1844
dire à l'époux que sa résolution était peut-être un peu facilitée par la considération que nous ne faisons jamais payer les cérémonies religieuses; mais que, cette pensée elle-même étant innocente, je n'avais aucune raison de le repousser. Quand vint le jour de la cérémonie, il se présenta, sans que je l'eusse exigé, avec trois témoins; et là je lui demandai de nouveau s'il se déclarait réellement protestant. Sur sa réponse affirmative je lui demandai s'il répugnerait à me donner cette déclaration par écrit : il y consentit : elle fut signée par les trois témoins; et je l'ai transcrite dans les registres d'Asnières. La voici recopiée textuellement, et avec tous les noms, telle que j'en ai l'original sous les yeux :

« Moi, soussigné, au moment de contracter mariage avec Eugénie R....., je déclare que, convaincu des erreurs de l'église de Rome, je ne reconnais pour vérité que les saintes doctrines de l'Évangile; et je promets de faire élever tous les enfants que Dieu pourrait m'accorder, dans les principes de la religion *réformée*, comme je veux y vivre moi-même à l'avenir.

» Asnières-lès-Bourges, le 15 juillet 1844.

» ANTOINE-JOSEPH G.....

» Témoins : P..... — P..... — G...., LOUIS. »

Ces braves jeunes époux étaient dans une profonde pauvreté. Ils partirent au bout de quelque temps pour le midi, patrie du jeune homme, à ce que je crois; et je ne songeai plus à eux. Mais, comme je l'ai dit, nous les retrouverons plus loin.

Je reçus à cette même époque la nouvelle de la mort de ma mère. Quoi qu'elle eût passé par une longue période d'incrédulité j'ai quelque lieu de croire qu'elle aura fléchi dans ses derniers jours. Elle en avait souvent exprimé le désir.

Au mois de septembre, je composai, à la demande de

1844 mon collègue de Saumur, une brochure que j'intitulai : *Adresse d'un vrai catholique, etc.* C'était une réponse à une brochure qui avait paru dans cette dernière ville, sous le titre : *Notice sur Notre-Dame des Ardillers de Saumur*. On trouvera quelques passages de cet écrit dans le Supplément.

J'achevai cette brochure à Orléans, où j'avais été appelé pour la séance sémestrielle du consistoire général, et où je me rendais en même temps pour la consécration de mon fils John et de deux autres jeunes gens. Mon fils avait été faire sa théologie à Montauban ; et le désir profond de son cœur eût été de pouvoir achever complètement ses études, afin d'être admis à remplir son ministère dans l'église reconnue par l'état. Je ne juge pas le fait ; je l'énonce ; c'était son désir profond et ardent. Mais, après avoir longtemps insisté il se vit contraint, par l'état de sa santé, de renoncer à ce projet. Et comme son cœur le portait néanmoins à se vouer au service de l'Église, il continua à rechercher la consécration ecclésiastique, celle du moins qui, sans être valable aux yeux du gouvernement temporel, l'est parfaitement aux yeux de Dieu et de l'Église : ces deux choses sont en effet complètement distinctes. Ses professeurs reconnurent cette vérité ; et mon fils se présenta à Orléans avec la recommandation de vingt-et-un pasteurs, au nombre desquels était M. le professeur Adolphe Monod, qui le déclaraient capable de remplir les fonctions de ministre de l'évangile. Cette consécration eut lieu en effet le 26 septembre ; et, au milieu de ces faiblesses qui s'attachent du plus au moins à nous tous, mon fils s'est bien effectivement consacré dès-lors à l'œuvre de son Maître. En arrivant il y a quelques années à La Force, où il conduit un troupeau indépendant, et en voyant l'un à côté de l'autre, sur la hauteur, un temple et un bel établissement d'orphelines,

ces deux bâtiments qu'il a élevés presque simultanément, 1844
je m'écriai, en montrant le temple : « Voilà la fleur » et en montrant l'institut d'orphelines : « Voilà le fruit. » A ceux qui se seraient scandalisés de sa dissidence, d'ailleurs absolument involontaire, comme on vient de le voir, j'aurais pu dire : « Voilà le crime ; voilà la justification. » — Que chaque pasteur national élève un institut de ce genre dans sa paroisse ; et alors nous pourrons reprendre la discussion sous un autre point de vue. En attendant, il me semble que ceux qui croient pouvoir soumettre l'église de Dieu au pouvoir aveugle, charnel et souvent brutal d'un gouvernement temporel qui professe une autre religion que nous, devraient être un peu plus indulgents envers ceux qui prennent une liberté d'action dont les autres n'auraient jamais du se dessaisir ! Qui est-ce qui fait presque toute l'œuvre de Dieu en nos jours ? Et surtout qu'est-ce qui lui a donné toute son impulsion, si ce n'est les églises indépendantes ?

Du reste un grand nombre de mes lecteurs savent déjà que ce n'est point mon fils qui a formé la dissidence de La Force. Le gouvernement voulait imposer à ce troupeau de cinq à six cents âmes un pasteur dont les principes religieux n'étaient point évangéliques ; le troupeau n'en a rien voulu : le gouvernement a néanmoins installé ce pasteur de vive force, en l'introduisant dans le temple, accompagné de gendarmes : alors le troupeau s'est retiré et a fait venir un pasteur à ses frais : ce n'est qu'après la retraite de celui-ci et quand tous les faits ont été accomplis, que mon fils, qui ne pouvait d'ailleurs être reconnu par le gouvernement, a accepté la direction de cette église. Il l'a fait, et continue de le faire, dans les principes qui ont toujours été ceux de l'église réformée aux époques de sa gloire. Chacun sait que, jusqu'à la grande révolution de 1789, nos églises réformées n'ont

1844 connu le gouvernement que par les dragonnades et les exécutions : nos églises salariées par l'État étaient, et par le fait elles sont encore, aux yeux du catholicisme, des églises dissidentes dans toute la force du mot ; c'est même aujourd'hui le terme officiel.

De retour d'Orléans..... J'ai encore un voyage à confesser ; mais ce sera le dernier de ceux qu'on pourrait me repocher durant mon ministère à Asnières..... On a vu que j'étais très-bien remplacé pendant mes absences ; et je n'ai jamais voyagé pour le seul plaisir de voyager, ni surtout pour sauter de table d'hôte en table d'hôte, mais bien de prédication en prédication. Au lieu donc de se plaindre d'avoir quelques missionnaires on devrait bien plutôt se plaindre de n'en avoir pas assez. Je partis donc encore une fois, et pour un objet bien intéressant. J'avais tant entendu parler de ces quarante ou cinquante troupeaux catholiques, ou plutôt païens, de la Saintonge qui depuis le temps de la Terreur n'avaient plus voulu de prêtres, et qui, lorsqu'on essaya de leur en renvoyer à la restauration, les avaient chassés ; j'avais une telle peine à croire ces faits à la rigueur, que je désirais m'en convaincre par mes propres yeux ; je partis donc le 21 octobre pour Tours, où feu le cher M. Jean André et sa digne femme m'accueillirent comme ils accueillaient toujours quiconque travaillait à propager l'évangile. Je prêchai dans cette ville ; puis je passai par Bordeaux, pour me rendre à Sainte-Foy, où je trouvais mon fils Théophile. Je me rendis ensuite à La Force et à Meynard. Dans le voisinage de ces localités je fis la connaissance d'un pasteur, homme paisible, mais qui s'occupait un peu trop de ménage. Il m'apprit, en dînant, comment on cuit les choux. « Vous hachez menu ; vous passez au beurre... » Eh ! hacher menu ; passer au beurre ! Quelle théologie ! Et quelle poésie !... Cependant je suis sûr que toutes les

chaires lui eussent été ouvertes : car il ne prêchait pas 1844
du tout *familièrement.*

En repassant par Sainte-Foy j'y vis l'intéressante colonie des jeunes détenus, et notre cher frère, M. le pasteur Henriquet ; puis, à Bergerac, MM. Hugues et Pozzi, chers amis également : et dans tous ces endroits je tenais des réunions, une, deux et quelquefois trois par jour.

De Bergerac je fis une excursion à Périgueux. C'était un poste tout catholique et prodigieusement ténébreux, où l'on n'envoyait encore que des éclaireurs. Je ne pouvais y passer qu'un soir : mais M. Pozzi voulut m'y conduire. Aussitôt arrivés nous nous rendîmes chez le sous-préfet pour lui annoncer que nous allions convoquer une assemblée pour le soir. Il fut singulièrement surpris ; il parut même étourdi de nous voir lui faire une annonce, plutôt que lui demander une permission ; mais il ne s'opposa à rien : nous louâmes un local ; et nous fîmes répandre une invitation. Cependant nous eûmes fort peu de monde, parce que c'était le soir de la Toussaint, et que tout le monde était en galas ou en soirée,... en souvenir de tous les saints. L'assemblée se passa sous forme de conférences : nous accordâmes la parole à qui la voulait prendre ; et nous eûmes là encore un singulier exemple de la profonde ignorance du monde catholique sur les sujets religieux. L'un d'eux me dit : « Est-ce qu'il n'est pas dit » quelque part : *Tu es Pierre, et je te bâtirai une église de* » *Pierre,* quelque chose comme ça ? »

De là, retour à Bergerac, à Meynard, à La Force, toujours prêchant partout, puis à la colonie de Sainte-Foy ; puis à Bordeaux, où je vis MM. les pasteurs Maillard et Villaret (M. Durand était absent), et où je fis encore la connaissance de MM. La Harpe père et Couve. Enfin, pour me rapprocher du vrai but de mon voyage, je me rendis à Saintes et à Marennes, où je trouvai nos frères

1844 Delong, Des Meynards et Cambon. Ayant encore prêché dans tous ces endroits, et même trois fois le dimanche à Marennes, je me dirigeai sur Saint-Jean-d'Angély, chef-lieu de sous-préfecture, et centre des contrées que je venais surtout visiter.

Quelle atmosphère d'impiété je respirais déjà en ces lieux ! Voici un article de journal qui me tomba sous les yeux à l'hôtel où je dus m'arrêter : il se rapportait à la Toussaint :

« *L'Écho de Saint-Jean-d'Angély.* — Saint Paul, je ne sais en quelle épître, nous dit qu'il vit une multitude de saints aux pieds du trône de Dieu ; et Grégoire IV, croyant l'apôtre sur parole, institua en conséquence *la fête de tous les saints*. Ce jour-là tout le calendrier est en joie ; il y a une grande fête au ciel ; et tous les bienheureux chantent *Hosanna*. Mais par malheur notre pauvre terre est rarement de la fête. Un déluge d'eaux vient fondre sur le pays, etc. »

Voilà des journaux censés catholiques !

Aussitôt arrivé je crus nécessaire, vu l'état extraordinaire des populations que je venais visiter, d'aller me présenter chez le sous-préfet, afin de lui expliquer la nature toute religieuse de mon but ; et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Ayant exprimé, dans le courant de la conversation, l'idée si simple que ces gens n'étaient pas chrétiens : « Oh, me dit-il aussitôt avec un plaisir évident, si c'est ainsi que vous jugez la chose, allez ; faites-nous en de bons protestants, si vous le pouvez : mille fois mieux cela que de mauvais catholiques. »

Arrivé à Saint-Jean-d'Angély le 12 novembre au soir, je vis, dès le matin, venir chez moi un frère Maubert, évangéliste ou colporteur, qui voulut bien me servir de guide. J'allai m'entendre avec un architecte pour l'achèvement d'une petite chapelle protestante qu'on a construite dans cet endroit pour 6000 francs ; puis je tins le soir une assemblée d'une soixantaine de personnes

dans le village de Fosse-Magne. L'assemblée était dans 1844
une cuisine ; et l'auditoire était si compacte que, pour ne pas parler dans la bouche de celui qui était debout immédiatement devant moi et qui me touchait, je dus m'asseoir sur une table, afin d'être un peu plus élevé. — Ces gens avaient appris quelques cantiques, de quelques-uns de nos colporteurs et d'un évangéliste établi dans ces contrées : nous chantâmes ce soir ce beau verset :

Levons-nous frères, levons-nous,
Car voici notre Maître !
Il est minuit : voici l'époux !
Jésus-Christ va paraître.

et quelques autres.

Le lendemain je partis, toujours à pied, pour Lavergne, où nous eûmes dans la soirée une cinquantaine de personnes. Ces pauvres gens accouraient avec une sorte de plaisir ; mais ils n'étaient pas encore habitués à la décence chrétienne et protestante ; et, en se retirant surtout, c'était un grand vacarme de la part des jeunes gens. — Je revins à dix heures du soir à travers champs, par une boue profonde, éclairé par une lanterne que portait devant nous un paysan.

Le 14, nouvelle assemblée dans le jour : encore une autre à Fosse-Magne ; et à 7 heures une dernière chez mon guide ; puis départ vers minuit pour Tours, où je n'arrivai que le lendemain à neuf heures du soir, bien fatigué. — Mon collègue, M. le pasteur Morache, étant alors déjà malade, je dus le remplacer pour ses trois fonctions le dimanche, et je rentrai chez moi le 20.

Pendant tout ce voyage j'avais eu, comme de coutume, de bonnes nouvelles de mes enfants. Mon fils Étienne, tout en me remplaçant pour mes fonctions pastorales, continuait de fréquenter le collége de Bourges, où il était entré dès l'année précédente ; et mon fils Timothée allait

1844 à l'école supérieure. Les deux plus jeunes étudiaient aussi bien que faire se pouvait, au village.

Aussitôt de retour je me mis à l'œuvre pour un travail qui m'avait été demandé par mon collègue, M. le pasteur Cambon, à Marennes. Ce cher frère, ne connaissant pas, ou du moins ne se rappelant pas assez la brusquerie de mes allures littéraires, avait absolument voulu que je travaillasse à son petit journal le *Catholique apostolique et non romain*. Après m'y être longtemps refusé je pris pourtant la plume, et je lui envoyai une suite d'articles sur mon sujet favori, *la simplicité de la prédication*, en opposition au genre littéraire ; je pourrais dire, en laissant aux mots leur sens conventionnel, une suite d'articles CONTRE *l'éloquence de la chaire*. La question étant pour moi une affaire de conscience, je ne craignis nullement, pour être parfaitement clair, de critiquer sous ce rapport la prédication de nos trois grands prédicateurs évangéliques, MM. Gaussen, Adolphe Monod et Vinet. C'était se prendre à forte partie et se donner un terrible désavantage que de s'attaquer à ces trois hommes, dont chacun me dépassait de beaucoup sous le rapport littéraire, comme sous tous les autres. Mais comme ceci était une question de principes et non de personnes, et que d'ailleurs ces trois hommes me permettaient plus ou moins de les regarder comme mes amis, je n'éprouvai aucune crainte d'engager le combat. Je savais d'ailleurs que je ne leur faisais d'autre reproche que le reproche très-honorable d'être trop beaux ; je savais d'avance que je n'aurais pas la victoire aux yeux du grand nombre ; et qu'ainsi ils n'avaient en aucun sens rien à craindre de ma critique : je me sacrifiais plutôt à ma conviction.

Je ne ferai pas l'analyse de mes articles ; il me suffira de dire que, dans toute cette discussion, je partais du principe général, sur lequel je n'ai pas fléchi un instant ;

c'est, que « *l'évangile, appartenant à un ordre de choses* 1844
supérieur, absolument en dehors des affaires humaines, aucun des principes ordinaires de la rhétorique, dès qu'elle devient un art, ne peut s'appliquer à la prédication de l'évangile : » que l'évangile agit par lui-même, de quelque manière qu'il soit annoncé, pourvu qu'il soit effectivement annoncé par un homme qui a l'Esprit de Dieu ; que plus il l'est simplement, mieux il agit ; et que la beauté oratoire, ou philosophique, ou sentimentale qu'on peut ajouter à cette simple proclamation de l'évangile, bien loin d'ajouter à son efficace, l'affaiblit, la fausse et la masque aux yeux du pécheur. Et il est bien convenu qu'en tout ceci je parle des beautés oratoires réelles, du vrai pathétique, d'une vraie profondeur philosophique, et du véritable éclat de l'imagination. Je prétends, dis-je, que l'expérience s'accorde avec les déclarations positives de l'Écriture, pour nous montrer que ce ne sont pas les plus grands prédicateurs qui, en fin de compte, gagnent le plus d'âmes à Jésus-Christ, mais tels hommes simples dont on parle à peine et dont les discours n'ont aucun genre de beauté littéraire proprement dite, — « *afin que la croix de Christ ne soit pas anéantie.* » (1 Corinth., 1.)

Il nous faudra revenir sur ce sujet ; car M. Vinet publia l'année suivante, dans le *Semeur*, quelques articles en réponse aux miens ; et cela donna lieu à tout un débat dont je rendrai compte en son lieu. Pour le moment je reprends l'ordre des faits.

Je me rappelle, de cette époque, un moment d'impatience qui n'eut rien de violent, mais qui reste pourtant péniblement gravé dans mon cœur ! Il me semble qu'il y a une espèce de douce amertume à se reprocher des péchés passés, même réparés : cela nous replace dans l'humiliation, sur ce bon terrain que le chrétien ne devrait jamais quitter, et qui finit par être délicieux.

1844

Que tout ce que je vois
De ma faiblesse
Fasse naître chez moi
Cette tristesse,
Tristesse selon Dieu,
Tristesse heureuse,
Qui rend l'âme à tes yeux
Si précieuse !

Voilà des vers qui sont faibles en littérature, mais admirables de vérité : c'est encore la lutte entre le beau et le bon.

1845 Cette année s'ouvre par quelques nouvelles que je recevais de mon fils établi à Glasgow. Il me parlait des grandes spéculations dans lesquelles il s'engageait, en compagnie de quelques autres négociants, tous assez jeunes. Il ne fit rien que de régulier, mais ils allaient trop fort ; et ce qu'il avait gagné trop vîte il le perdit bientôt encore plus vîte. Il est vrai que cela peut arriver au sage comme à l'étourdi.

En février, M. Duvivier de Saumur, m'annonça que mon *Adresse d'un vrai catholique* l'avait mis en train ; qu'il avait aussi composé de son côté ; et que nos deux brochures excitaient une vive sensation. Puis, en mars, il m'apprend que l'auteur de l'ouvrage auquel nous avions répondu vient de répliquer ; et il me demande de répliquer à mon tour. Je me mis aussitôt à ce travail, que j'ai intitulé *Conversation amicale*, etc. Mais ayant eu trop d'autres choses sur les bras dans le courant de l'été, je ne pus faire paraître l'ouvrage qu'en août, comme on le verra en son lieu.

Quant à ma vie privée je retrouve, dans mes notes du printemps, la pensée par laquelle je terminais l'année précédente. « Je pense depuis quelque temps avec plaisir à l'humiliation ; *j'aime cette position.* »

Et puis la vie de famille me rappelle encore une jolie 1845
circonstance. Étant à la campagne, nous avions des poules, les délices de ma femme. Quant à moi je n'aime pas le cri perçant et monotone de cet animal si peu aimant, ni surtout la criarde fanfaronnade de la poule dès qu'elle a pondu un œuf. Occupé ou non, il faut que tout le voisinage le sache, et cela pendant une demi heure : « Ah ! j'ai pondu un œuf ! voyez donc quel bel œuf ! » Trop vraie image de bien des rapports de sociétés religieuses ! Ajoutez à ce vacarme l'accompagnement du coq, puis le sifflet aigu des poulets; et vous aurez une scène champêtre, mais rien qui aille très bien avec les travaux de la pensée, ni avec la conversation ou la musique. Un jour que j'entendais sous ma fenêtre un de ces petits poulets pousser sans fin un cri opiniâtre, j'ouvrais la croisée en disant avec quelque impatience : « Chassez-moi donc ce poulet ! » — « *Oh ! il a peut-être perdu sa mère* », s'écria mon Théodore. Charmante et charitable interprétation de ce cri, qui n'excitait chez moi que l'impatience. C'est le même enfant qui, avec une intelligence faite pour les études, aime pourtant par-dessus tout l'agriculture, les bœufs, les chevaux, les vaches surtout, et qui trouve si beau de coucher dans une étable, même très-peu soignée. « C'est si beau, *si simple*, disait-il ! » C'est par suite de ce même goût qu'il a voulu aller s'établir en Amérique, pour y cultiver la terre sur une échelle plus grande et avec plus de facilité que cela ne peut se faire en Europe.

En avril je me rendis aux assemblées de Paris. Ce genre de réunions, qui nous vient d'Angleterre, a évidemment, à une certaine phase de la vie de l'Église, son côté naturel, je dirai presque nécessaire, et par conséquent innocent. Il s'y fait du bien. Parmi beaucoup de choses médiocres il s'en dit de bonnes ; et il y a tel tempérament religieux qui pourra persévérer jusqu'au bout à y trouver

1845 de la bénédiction. Mais, d'un autre côté, on ne peut se refuser à reconnaître que la chose a ses graves imperfections. Quoi qu'on en dise, la question d'argent y joue un trop grand rôle : les orateurs y font quelquefois, soit pour obtenir cet argent, soit pour montrer leur talent, des tours de force, des dépenses d'esprit, hélas ! et surtout en Angleterre, des dépenses de bons mots qui navrent le cœur des hommes plus sérieux. Les collecteurs, car le bout de ces assemblées est toujours une collecte, s'évertuent à conter des anecdotes quelquefois bien peu en harmonie avec le sérieux qui devrait animer toute assemblée chrétienne : j'ai entendu des réunions de deux à trois mille personnes éclater de rire pendant des quinze ou vingt minutes consécutives. De plus, je le répète, les orateurs y jouent un trop grand rôle : des hommes pétillants d'esprit, s'y font applaudir comme on le ferait d'un acteur,.. tout cela est peu salutaire...

Il est vrai que ces réflexions s'appliquent surtout à l'Angleterre ; et nous y reviendrons en parlant de ce pays-là ; mais elles s'appliquent aussi à notre France ; et je recommande sérieusement ces considérations à mes frères. On ne doit pas, sous prétexte que toute œuvre humaine est imparfaite, laisser aller les choses comme elles vont quand elles vont mal : beaucoup de ces choses que nous ne qualifions que d'imperfections sont des péchés : l'Église de Christ ne doit jamais rechercher les choses qui ont de l'éclat : elle ne doit pas non plus se livrer aux riches de ce monde en leur donnant presque exclusivement la présidence des sociétés religieuses, ni courir après l'argent, il faut résister à cette pente.

Pendant que ces assemblées se tenaient à Paris, ma sœur Pyt passait de cette vie au repos éternel. Elle mourut à Neufchâtel le 25 mai, dans la paix du Seigneur, chez ma sœur Narbel qui avait déjà fermé les yeux à

ma mère, dix mois auparavant. On connaît ma sœur 1845
Pyt : c'était une femme fidèle qui, depuis plusieurs années, ne sortait pas un instant de la communion de son Dieu.

Le 10 juin, anniversaire de ma naissance, j'eus une fête de cœur que je ne puis m'empêcher d'insérer dans ces Mémoires. Depuis assez longtemps nous négligions ces anniversaires ; et je crois que j'avais dit dès la veille qu'il n'y avait pas besoin qu'on fêtât ce jour chez moi. Néanmoins je vis mes deux plus jeunes enfants me présenter le matin une humble petite couronne de fleurs, de ces petits bluets ou barbeaux qu'on trouve dans les blés, accompagnée de ces mots que Théodore avait écrits sur un chiffon, un vrai chiffon de papier, froissé et fané, sans forme régulière et de deux pouces seulement de côté ; je transcris ces mots sous la forme où ils me furent donnés.

« Cher papa,
Quand même tu as dit de ne te
rien donner à ton jour de naissance,
je te donne cette couronne
que j'ai arrangée ; et Élisée
m'a aidé à cueillir les fleurs.
adieu cher papa, Dieu te
bénisse. »

J'ai collé ce papier sur une même feuille avec celui que me présentait mon Elisée au 2 janvier 1843 (p. 292) ; et j'ai pensé cent fois que si jamais j'encadrais quelque chose ce seraient ces deux papiers... « Aimer est quelque chose ; tout le reste n'est rien ! »

Dans ce même mois de juin, notre président de consistoire me chargea d'une nouvelle excursion à Saumur. Je devais chercher à y arranger certaines choses pour

1845 lesquelles mon collègue de cette ville désirait avoir le concours d'un frère; puis visiter ensuite les églises de Tours, et de Blois, et particulièrement un village catholique qui demandait des prédications protestantes.

Je profitai de mon passage à Saumur pour y tenir deux ou trois conférences publiques au sujet de la polémique qui s'était engagée sur nos brochures, et qui prit, quelques semaines après, encore plus de gravité, à l'apparition de la seconde brochure dont j'ai parlé plus haut et à laquelle je travaillais alors encore.

Au milieu de juillet nous eûmes un évènement de famille des plus rares : ce fut une réunion générale de mes onze enfants qui eut lieu à Asnières; réunion qui sans doute n'aura plus jamais lieu, — qu'au ciel, s'il plaît à Dieu. Mon fils Ami, qui nous avait quittés en 1838, comme on l'a vu, qui avait passé sept années de sa vie sans nous revoir, et qui avait fait momentanément de brillantes affaires, désira venir nous faire visite, à nous et à ses frères; mais, se ravisant sur ce dernier point, au lieu de faire la dépense de temps et d'argent nécessaire pour les aller visiter successivement chez eux, il leur offrit de les dédommager tous de leurs frais de voyage respectifs, pour qu'ils vinssent en même temps que lui chez moi à Asnières. Par la grâce de Dieu ce beau projet réussit. Nous voyons successivement arriver Samuel de Bâle, John et Théophile de La Force, Ami de Glascow, Auguste sa femme et leur petite Anna, de Templeux-le-Guérard, Paul de Genève, puis Etienne, Marie, Timothée, Théodore et Elisée de la ville ou du village. Dès l'arrivée d'Ami on fit une promenade commune. C'était vraiment un beau coup d'œil que cette nombreuse famille, avec des jeunes gens déjà âgés de trente ans, de vingt-huit, de vingt-six, de vingt-quatre, de vingt-deux, et ainsi en descendant jusqu'à celui de neuf ans, ou, en comptant la petite

Anna, jusqu'à seize mois. Le village en était rempli; on 1845
nous voyait partout.

Comme il y a rarement une fête absolument parfaite, celle-ci paya le tribut à l'humanité par un accident de voiture qui arriva en route à mon fils aîné, et qui fut assez grave pour le retenir quelques semaines au lit. A part cela la fête fut complète; et nous donnâmes à cet évènement un peu de fixité en faisant faire, de la famille réunie, un daguerréotype qui reste comme un doux monument de ce beau rendez-vous : l'aîné seul y manquait. Notre Ami était arrivé le 20 juillet; il repartit le 29, et avec lui recommença la dispersion. *Sic transit gloria mundi!* Je lui remis, à son départ, en souvenir de cette belle visite, un papier où je lui recommandais de se tenir collé à son Dieu; j'ai lieu de croire qu'il l'a fait; et je désire que nous le fassions tous, toujours plus fidèlement.

Le moment où nous nous vîmes, lui et moi, pour la première fois fut bien doux. Il atteignit Bourges un dimanche matin pendant que je prêchais en ville; et, pour ne pas déranger le culte, il entra à mon insu, pour le reste du service, dans la sacristie. Quand je fus descendu de chaire je vis s'avancer vers moi un jeune Anglais, qui portait dans ses traits un air d'attendrissement et de respect qui n'était pas ordinaire. Au bout d'un instant je le reconnus; mais l'empreinte anglaise était marquée à un point surprenant. Chacun a pu observer que cette nation, comme tout grand peuple peut-être, imprime son caractère surtout ce qui soutient avec elle des rapports continus. Même moi, qui n'ai pourtant pas été précisément dans ce cas, je me suis vu très-souvent, je ne sais pourquoi, pris pour un Anglais. Quant à lui, il avait pris non-seulement l'air, mais réellement les traits de ce peuple; et quant au langage, il était parfois comique : il nous parlait sérieusement de sa *départure* : il avait fait à

1845 plusieurs personnes de Glascow des *applications* en faveur de certaines sociétés, etc.

Lorsque mon fils aîné put repartir nous donnâmes à sa jeune Anna une petite robe, à laquelle je joignis ces lignes :

« Ma chère petite Anna. — Cette robe passera bientôt ; le ciel visible même passera comme elle ; mais puisse-tu ne jamais oublier, une fois que tu l'auras comprise, la recommandation que je te fais, de t'appliquer, comme celle dont tu portes le nom, à « *ne pas bouger du temple,* » c'est-à-dire de la communion de Dieu, et à « servir le Seigneur jour et nuit en jeûnes et en prières, en louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendent la délivrance à Jérusalem ». — (Luc, 2, 36.)

» Souvenir de ton séjour à Asnières. — 15 Août 1845.

» A. B. »

Pendant cette douce visite de mes enfants un libraire de Paris imprimait ma *Conversation amicale*, qui parut dans les derniers jours d'août. C'est peut-être un de mes ouvrages les mieux écrits. Notre adversaire nous ayant attaqués sur presque tous les points possibles, et la réponse, comme on sait, étant toujours plus longue que l'attaque, je dus faire un tour de force pour pouvoir jeter quelque unité dans mon ouvrage. Par la même raison il me serait impossible d'en donner l'analyse : en voici un extrait sur un seul point.

Monsieur Desmé, notre adversaire de Saumur, ayant jugé bon de renouveler la calomnie d'une prétendue flétrissure de Calvin, je lui répondis d'abord par un extrait de l'*Histoire de la Réformation* de M. Merle (préface du t. 3, p. 10 et 11) qui décide absolument la question, et qu'on trouvera au *Supplément*. J'y ajoutais quelques réflexions ; puis je terminais ma brochure par ces pensées plus douces:

« Oui ; laissons là la controverse ! S'il y a temps pour la faire, il y a temps aussi pour la quitter ; rentrons dans l'élément de paix dont nous ne devons jamais sortir que momentanément et par force.

» Il y a quelques soirs je contemplais le soleil couchant, du haut d'une 1845
de ces vastes et riantes collines qui couvrent de leurs longues ondulations le beau pays que j'habite. Je prolongeais, par la pensée, la ligne que suivaient mes yeux ; et je pensais à l'Océan, à sa paix profonde dans les jours de calme, à sa voix imposante dans les jours de tempête ; puis, revenant à l'horizon, j'y voyais reposer doucement de belles masses de nuages, se dessinant au loin comme une chaîne de montagnes, toutes roses comme le fer dans la fournaise.... Les Alpes ! pensai-je avec un léger serrement de cœur. Mais cette impression était tout instinctive ; ou plutôt c'était un effet d'anciennes habitudes ; car je ne les regrette point ces Alpes : on se dispute là comme ailleurs ; on se bat aux pieds de leurs chalets pour des méchants et des ambitieux.... (1)

» La riche sonnerie de la ville remplissait les campagnes de sons harmonieux.... Pourquoi ? C'est demain qu'on prétend faire la fête de Dieu. La fête de Dieu ? C'est je crois quand un pécheur se convertit !... Hélas ! on n'y pense plus ! Et les forces des serviteurs de Dieu se dépensent misérablement en luttes stériles ! Ignobles querelles des hommes, pensais-je en moi-même ! Et paix plus ignoble encore de ceux qui ne songent qu'à leur bonheur, que dis-je ? qu'à leur tranquillité présente et qu'à la vie des sens, marchent au devant de l'éternité sans y plus réfléchir que ces brebis qui broutent là devant moi !... »

Dans les dernières lignes de ma Conclusion j'ajoutais, au sujet des excellents discours de Finney, quelques mots sur lesquels nous aurons à revenir.

Cependant les rangs de la famille continuaient à s'éclaircir. Le lendemain du départ de notre Ami, John nous avait quittés avec son jeune élève ; Paul nous quitta le 4 août ; Samuel le 7 ; Auguste, avec sa femme et son enfant, le 19 ; Etienne le 20, pour faire une visite momentanée à Châtillon, en attendant de nous quitter de nouveau dans peu, pour aller étudier à Montauban. Puis Théophile, qui était venu de Sainte-Foy avec la fièvre et qui en avait eu de violents accès tous ces jours, pouvait enfin repartir le 26.

Avec le retour de l'automne, sentant toujours plus

(1) Guerre et troubles précurseurs du Sonderbund.

1845 l'impossibilité de laisser mes deux derniers fils fréquenter les écoles ou le collège de la ville sans me tenir auprès d'eux, je dus prendre mon parti d'aller m'établir définitivement moi-même en ville, avec eux et notre vieille domestique; quitte à venir au village deux ou trois fois par semaine, en prenant pour cela autant que possible les plus beaux jours.

Sans doute cette vie à deux ménages ne pouvait durer longtemps; je l'avais senti de bonne heure; et il n'y avait réellement d'autre moyen de pourvoir à l'éducation de mes enfants que de chercher un autre poste; je décidai en conséquence de le faire. Mais, en attendant, je dus recourir à l'expédient que je viens d'indiquer; et je passai ainsi l'automne et l'hiver, surtout les soirées, dans une charmante et douce vie de famille. C'était joli d'entendre quelquefois dans la soirée nos quatre plumes courir en silence sur le papier, et ne s'interrompre que pour quelques salutations amicales. Nous écrivions à une même table carrée et à une seule lumière. Mais nous n'avions pas avec nous la maman, ni notre Marie.

Au milieu de tout cela je reçus de M. Vinet une lettre profondément touchante, dont l'occasion remonte à ces articles que j'avais publiés contre ce qu'on appelle l'*éloquence de la chaire,* et où, pour être parfaitement clair, j'avais nommé MM. Vinet, Gaussen et Ad. Monod. J'avais même cité, de ce dernier, tout un morceau, où, malgré la sincérité sans tache que je reconnais à l'auteur, je prétendais découvrir qu'en cherchant à produire un effet saillant au moyen de l'art, il s'était laissé entraîner à la déclamation. M. Vinet avait répondu, il est vrai, à mes articles, dans le *Semeur;* mais comme je n'avais pas cru nécessaire de répliquer aux siens, la lutte en serait restée là, si un mot incident de M. Vinet ne m'eût engagé à lui écrire en particulier, et n'eût provoqué de sa part la lettre

qu'on va lire. M. Vinet avait relevé et approuvé en partie 1845
mes observations sur le morceau dont je viens de parler : mais, citant de mémoire, il avait cru se rappeler que je n'avais désapprouvé que la fin de ce morceau et que j'en avais « fort admiré » disait-il, la première partie. Voici ses termes. (*Semeur* année 1845, p. 364) :

« Un écrivain qui s'entend en éloquence.... a fort admiré la première partie de ce morceau ; mais il a refusé son approbation à la seconde. Il a trouvé plus de rhétorique que d'éloquence dans cet appel à la nature inanimée qui parut se troubler au moment de l'agonie de l'Homme-Dieu, etc.; son observation est sévère ; mais elle n'est pas injuste. (1) »

Dès que j'eus connaissance de cet article j'écrivis à M. Vinet, non pour entrer en discussion, lui disais-je, mais pour rectifier son allégation, et pour me laver de l'accusation d'avoir fort admiré une partie quelconque du morceau dont il s'agit. Ma lettre laissait percer quelque tristesse: le refus que je faisais de traiter la question même en était à lui seul une preuve ; mais je prie le lecteur de se bien rappeler qu'elle n'avait que de la tristesse et qu'elle n'exprimait aucun autre sentiment pénible. Voici la réponse de M. Vinet, qui serre le cœur par la tristesse qu'elle respire à son tour, et par l'humilité, pour moi bien humiliante, de son ton.

« Lausanne, le 23 novembre 1845.

» Mon très-honoré et bien cher frère,

» Contrister un des hommes qu'on honore et qu'on aime le plus, c'est ce que j'appelle un malheur parfait ; et c'est le mien aujourd'hui si j'en juge par votre lettre. Pour ce qui est de l'allusion relative à un passage de M. Monod, j'avoue que j'ai cité de mémoire, étant à la campagne et loin de mes livres. Je m'empresserai de réparer cette erreur. Du reste je n'ai point critiqué votre critique ; je l'ai plutôt adoptée et commentée ; seulement je me suis trompé sur le point en litige. J'en ai du regret et je vous en demande pardon.

(1) C'est-à-dire, dans mon style à moi, A. B., qu'elle est juste.

1845 » Dans mes trois articles préliminaires, j'ai cru faire une œuvre de conciliation, puisque j'abonde dans votre sens à plusieurs égards, et que je fais voir que je n'estime pas moins que vous la popularité et la familiarité. J'estime aussi que je ne vous ai attribué ni directement ni indirectement des opinions incongrues, comme serait celle qui permettrait à la bassesse et à la trivialité de prendre dans la chaire la place de la familiarité bienséante. Je persiste à croire que nous sommes moins éloignés l'un de l'autre que vous ne le pensez. Vous êtes peut-être plus littéraire que moi ; dans un sens bien certainement (1), mais même dans tous. La familiarité que vous préconisez pourrait bien être un genre littéraire. Votre art, à vous, est de cacher l'art ; et vous y réussissez si bien que vous vous le cachez à vous-même ; mais il y en a jusque dans ces boutades si heureuses dont vos écrits sont semés ; et cet art n'exclut ni le naturel ni la sincérité. (2)

» Si un jour, dans le *Semeur* ou ailleurs, je vide mon cœur sur le sujet de la littérature considérée comme genre, comme profession et comme *caractère*, oui comme caractère, vous en entendrez de belles. Vous diriez, sur ce point, mieux sans doute, mais non davantage. Mais serai-je alors en contradiction avec moi-même ? Ai-je jamais voulu que le prédicateur fût en chaire un littérateur (3) ? J'en ai horreur : tout mon enseignement homilétique à l'académie de Lausanne, a respiré cette sainte horreur. Demandez plutôt à mes disciples. Je n'ai recommandé que le travail ; et si j'osais vous prier de relire mes articles, je suis sûr que vous trouveriez que ma pensée, restreinte et déterminée avec un soin extrême, est dans le fond la vôtre ; j'ai voulu opposer une digue aux témérités de la faiblesse, je n'ai pas prétendu contraindre la force à se faire faible, ni prescrire au brave de marcher à l'ennemi et de se jeter dans la mêlée au pas de menuet. Vous ne voulez pas que nous soyons d'accord, ce n'est que sur ce point que je ne suis pas d'accord avec vous. (4)

---

(1) On croira aisément que je n'aie jamais pu comprendre en quel sens ce jugement pourrait être vrai. Veut-il parler d'un peu plus de chaleur à la surface, ou de plus de clarté ?

(2) Je le crois bien ! Il en revient toujours à confondre l'art avec l'instinct et le naturel, qu'il avait pourtant nettement distingués dans son premier article.

(3) Qu'est-ce que l'*art*, si ce n'est de la littérature ?

(4) Cette inconcevable assertion, quand nous avons dit noir et blanc, marque bien, avec quelques autres circonstances, la difficulté réelle du sujet important sur lequel roule tout ce débat.

» Venons à Finney (1). J'ai lu de vous à son sujet une note bien amère 1845
à la fin d'une brochure polémique. Je ne ferais pas semblant de ne pas la prendre pour moi. Après l'avoir lue, je me suis dit : « Je reviendrai à » Finney ; je le louerai encore ; je le recommanderai ; je rappellerai sur » lui, autant que je le pourrai, l'attention publique. » Ce que je me suis dit alors je veux le faire. Mais que je vous dise en attendant, vénéré et cher frère, que je crois en avoir dit beaucoup de bien ; et que les critiques, dans mon article, ne recouvrent pas les éloges. Que n'êtes vous aussi humble pour le compte de vos amis, que vous l'êtes pour votre propre compte ! Je pense que vous seriez content, non de la manière, mais du fait. Je n'ai rien dit qui ressemble à quelques fleurs à cueillir parmi des monceaux de pierres. Je crois que si mes éloges avaient été plus développés et appuyés de plus de citations, tout le monde aurait trouvé que j'élevais très-haut les discours de Finney. Ne croyez pas que ce soit moi qui leur aie nui ; ce sont plutôt les doctrines qu'ils renferment ; doctrines excellentes peut-être, mais peu à la mode. Du reste je n'en ai pas fini avec votre auteur. J'y reviendrai....

» Pardonnez de grâce ces longueurs ; je serais moins long si je n'avais à cœur de m'excuser (2), car envers qui me serait-il plus amer d'avoir eu

---

(1) Je ne lui avais pas dit un mot de Finney dans ma lettre ; mais, comme il avait précédemment annoncé les excellents discours de cet auteur, dans le *Semeur*, en insistant trop, suivant moi, sur les défauts du style des traducteurs de cet ouvrage, j'avais dit à ce sujet à la fin d'une brochure : (*Conversation amicale*, p. 67) : « Il faut qu'il s'élève vers les » cieux un cri général des chrétiens, comme le bêlement du troupeau, » afin que le berger s'approche de plus près de ses brebis. J'ai voulu » rappeler ces pensées à mes frères protestants, en publiant *les Discours* » *de Finney*, sur les réveils. Ces discours n'ont pas, semble-t-il, la vogue » chez les grands de l'Église ; mais ce n'est nullement une preuve, bien » s'en faut, qu'ils ne méritent le respect et l'attention des vrais chrétiens. » L'homme regarde à l'apparence, mais Dieu regarde au cœur : l'homme » est chatouilleux pour la forme et peu difficile pour le fonds : le chré- » tien fait l'opposé. Si quelques-uns méprisent cette apparition dans notre » littérature religieuse, Dieu saura bien prendre sa cause en main ; et il » n'abandonnera pas non plus celui qui, pour cette œuvre, s'est mis à » la brèche ; mais je ne crains pas de rappeler, quant à ce livre, cette » parole de Jésus : « Celui qui aura reçu un prophète en qualité de pro- » phète recevra la récompense d'un prophète. »

M. Vinet, ayant occasion de m'écrire pour l'affaire qui nous occupe ici, voulut en profiter pour dire quelques mots sur cet autre sujet, qui y avait quelque rapport.

(2) Cet homme excellent avait écrit avant ces deux mots ceux-ci : *me justifier ou* qu'il a ensuite effacés. Le cœur se serre vraiment à la vue de tant d'humilité et de charité.

1845 des torts qu'envers vous? Je ne veux pas m'absoudre; j'ai pu manquer de réflexion, d'attention; mais l'intention était droite et respectueuse. Il faudrait, pour m'excuser, savoir comme je vis ici: c'est un wirwar continuel, ce n'est pas une vie.

» J'aimerais à vous croire plus tranquille, plus heureux; mais vous me parlez de votre tristesse; ce mot me va au cœur; et je ne puis prendre mon parti d'avoir ajouté, dans la moindre mesure, l'affliction à l'affligé; s'il en est ainsi pardonnez-moi.

» Vous parlez d'une effusion du saint Esprit: nous avons ici en attendant, ou peut-être en même temps, une effusion de l'Esprit de ténèbres (1). Je vous défie d'avoir rien vu encore de pareil à ce que nous voyons ici; mais enfin, de force nous revenons à l'âge apostolique. Soyez content: nous n'en sommes bientôt plus aux discours peignés, frisés, et musqués; nous n'aurons bientôt plus que la rue pour temple et la borne pour chaire. Nous nous ferons simples si nous ne le sommes pas.

» Votre dévoué, VINET. »

Je me hâtai de répondre quelques lignes à ce digne frère, et ce fut la fin de notre correspondance sur ce sujet.

Je suppose que mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de leur avoir communiqué cette lettre si touchante. On voit du reste par cette lettre même, que je n'avais pas écrit à M. Vinet de manière à paraître blessé, et qu'il ne trouve dans ma lettre que de la tristesse; son premier mot l'indique.

Revenons à mon village. Je cherchais donc un poste qui ne divisât pas ma famille en deux ménages; je m'étais informé de celui de Melun; et on m'avait répondu d'une manière fort engageante. Mais je voulus voir les choses par moi-même; je me rendis dans cette ville, et, quoique les conditions pécuniaires fussent très-faibles, je vis que je pouvais m'y loger convenablement et à bas

(7) M. Vinet, qui avait été condamné par le précédent gouvernement, comme ayant émis quelques principes qu'on avait jugés radicaux, fait ici allusion aux désordres de ce même radicalisme dans lequel il n'a jamais trempé.

prix, et que j'aurais un collége et des écoles pour mes 1846
plus jeunes enfants. Le voisinage de Paris était une autre circonstance, très-secondaire il est vrai, mais qui avait pourtant son importance.

Cependant je ne voulus rien conclure avant de m'être entendu avec les miens et d'avoir consulté quelques autres personnes; mais l'avis qui l'emporta fut nécessairement pour Melun, puisque la considération relative à l'éducation de mes enfants restait toujours là. Je me portai donc comme candidat pour ce poste; et le président du Consistoire de Meaux m'écrivit de son côté que si je persistais à me présenter je pouvais compter sur ma nomination. Ainsi finit l'année 1845.

Cette nomination m'arriva effectivement quelques semaines après, le 23 février. Alors recommencèrent les tribulations d'un emballage et d'une liquidation compliquée, toujours aggravée par la nécessité d'économiser de tous côtés. Écrire des lettres pour achever ce qui concernait mes rapports avec le consistoire d'Orléans, pour commencer avec celui de Meaux, pour demander des voitures de déménagements; écrire à des préfets, à des emballeurs, à des rouliers; acheter des cordes, des ficelles et des clous, faire des caisses de bibles, de traités, de livres, de batterie de cuisine; coudre des ballots; faire venir quelques objets de Genève; recevoir des visites.... Heureusement qu'à l'heure où j'écris, tout cela est peut-être enfin passé pour toujours: mais il s'en fallait bien que j'eusse alors ces peines pour la dernière fois.

Le dernier départ du chrétien est bien plus simple: il n'emporte rien avec lui: les anges l'emportent, lui, dans le sein de Dieu!

Au milieu de tout cela il arriva une petite chose qui occupa le public pendant quelques jours. Au commen-

1846 cement d'avril toute la ville de Bourges put lire tout-à-coup dans un journal l'annonce brillante « qu'une *dame* protestante abjurerait les erreurs de sa secte et rentrerait dans le sein de l'église tel et tel jour; qu'elle serait baptisée dans la cathédrale, qu'elle y communierait le lendemain, etc. » — Je crois que tout cela tombait sur la semaine sainte.

Au premier moment je ne sus absolument ce que cela voulait dire : le mot *dame* me dépaysait : je crus que c'était peut-être quelque dame anglaise puséyte qui était venue faire son abjuration dans l'obscurité du Berry ; mais je ne savais rien ; les conjectures même me manquaient. Peu à peu cependant quelques personnes se demandèrent si ce ne serait peut-être pas notre pauvre jeune Alsacienne de 1844, dont j'ai parlé plus haut (p. 326). Et comme on insistait, je fus curieux de m'en enquérir.

Cependant je me gardai bien de faire le moindre effort pour empêcher l'abjuration dont il s'agissait ; et elle eut lieu en effet. Au jour annoncé, une des familles respectables de la ville, croyant, comme je le suppose très-volontiers, faire une œuvre vraiment pieuse, conduisit les époux, ou peut-être la jeune femme seule, à la cathédrale, dans une voiture attelée de deux chevaux blancs, et en donnant à cette jeune femme la place du fond. Puis la même famille lui fit cadeau de la somme de *quarante francs et d'une paire de rideaux blancs:* je l'appris quelques jours après de la jeune femme elle-même.

Oui, d'elle-même ; car j'allai la voir ; bien résolu d'ailleurs de ne point y aller pour la tourmenter ni même pour la gronder. J'avais facilement deviné qu'elle n'avait pas besoin de cela pour se sentir mal à l'aise ; mais je voulais m'assurer du fait ; et à force d'informations je trouvai sa demeure. Il fallait, pour arriver chez elle, entrer dans un cabaret : l'escalier était placé dans l'intérieur de la maison ;

de sorte que, même en plein jour, il y faisait nuit noire : 1846
j'arrivai au second, où je trouvai ma pauvre petite dame relavant sa vaisselle de terre. Elle me reconnut aussitôt, et parut fortement embarrassée : mais je me hâtai de lui montrer que je n'apportais pas chez elle trace d'irritation. Alors, prenant les devants, elle me dit qu'elle s'était trouvée avec son mari dans la dernière misère; qu'ils étaient revenus à Bourges; qu'on lui avait dit qu'on pourrait faire son salut étant catholique romaine ; et quelques autres choses semblables. Je lui répondis que je n'étais venu que pour vérifier qui était cette dame dont on avait annoncé l'abjuration; et je me bornai à la conjurer de lire l'Écriture-sainte et de prier, plus qu'elle ne l'avait sans doute fait jusqu'alors. — Je ne les ai pas revus. Ce serait bien beau de les revoir dans le ciel; et c'est possible!

Par une coïncidence assez singulière, au moment où nous perdions cette pauvre protestante, un mauvais prêtre catholique-romain anonyme m'écrivait pour me demander de lui procurer une place de pasteur protestant et un mariage; mais « un bon. » Bien entendu qu'un bon mariage signifiait chez lui un mariage riche, comme il me l'expliqua nettement plus tard ! On pourrait croire que c'était une mystification ou une manière de me sonder, et de voir comment je répondrais à de pareilles demandes. Mais la preuve qu'il y avait bien là-dessous un individu réel, c'est que le même homme m'a adressé encore d'autres lettres après la première, et après mes réponses, et qu'il m'a même suivi ainsi jusqu'à Melun. Je lui répondis, comme on le comprend d'avance, que dans l'Église de Dieu, les fonctions pastorales ne se donnent pas ainsi au premier venu ; et je lui conseillai sérieusement de « chercher avant tout le royaume des cieux et sa justice. »

Une lettre de M. Schérer, que je reçus à cette époque,

1846 me rappelle que j'envoyais alors de temps en temps quelques articles au journal *la Réformation*, dont il était rédacteur. Il me parlait à ce moment d'un article que je lui avais envoyé sur le socialisme, et qui plut assez généralement par sa clarté, due elle-même à ce que j'avais pris la question sous sa forme pratique et élémentaire.

J'y disais entre autres :

« Qui, dans ce système, sera ramoneur, cocher, chamoiseur, ballayeur de rues ? Qui voudra même se charger sérieusement des rudes travaux de l'agriculture, si les hommes ne veulent pas souffrir d'inégalité dans les jouissances de cette vie ? Qui nous mènera en voiture, nous portera nos lettres, nous fera nos souliers, etc., si nous voulons tous être riches ?»

Cependant mon départ pour Melun approchait. Tout notre travail d'emballage eut lieu dans la semaine avant Pâques ; on conçoit quel tiraillement pour mon esprit ; car tout mon cœur était d'un côté et presque toutes mes pensées obligées de se tourner de l'autre.

Le vendredi, 17 avril, arrive chez nous au village pendant le dîner, notre énorme voiture de déménagement qu'on nous envoyait de Paris, un jour plus tôt qu'il n'avait été convenu. Cependant notre maison était dans un tel bouleversement de toutes choses, que nous lâchâmes sur le champ notre dîner et nous mîmes à charger cette maison roulante, en prenant pour cela les intervalles lucides entre quelques averses. Cette voiture pesa, dit-on, 13000 livres. Il y a moins de perte, je crois l'avoir déjà dit, à emporter un ménage qu'à vendre et racheter ; nous emportâmes donc jusqu'à des œufs, qui arrivèrent sains et saufs.

Le samedi matin, quand nous dûmes partir, il s'agissait de faire une demi-lieue dans les chemins que j'ai décrits plus haut. On jeta une vingtaine de fagots dans les fondrières les plus profondes : on attacha à la voiture trois cordes de chaque côté ; puis tout mon consistoire et

une partie de mes voisins s'emparèrent de ces six cordes 1846
afin de retenir la voiture en cas d'accident : la moitié du village nous regardait passer. Enfin nous arrivâmes heureusement sur la grand'route : les moins pieux, en sortant de cette bagarre, disaient de tous côtés : « Dieu soit béni » ; et les trois puissants chevaux de la voiture se mirent à hennir. Tout le monde en fut frappé.

Quant à nos personnes, nous partîmes le lundi, 20, après avoir été accueillis, pour les couchers de la veille et de l'avant-veille, chez quelques amis de Bourges ; et nous arrivâmes à Melun le mardi 21. Une famille protestante nous reçut pour la nuit ; le lendemain nos meubles arrivèrent en bon état.

Encore une station dans la vie ! Qu'est-ce qui nous attendait alors ? Qu'est-ce surtout qui nous attend après la mort !

Qu'éprouverai-je un jour
En entrant à mon tour
Dans l'autre vie ?...
Tenez vos lampes prêtes,
Vierges, préparez-vous !

LIVRE XIX.

MELUN.

D'AVRIL 1846 A MARS 1849 (DE 56 A 59 ANS).

Quatre résultats de ces 3 ans. — *Description de la maison centrale.* — Position sociale et morale des détenus.— *Statistique* de leur moralité. — Ma règle de conduite dans la maison. — Gêne des protestants dans tous les établissements publics. — J'obtiens *une petite chambre dans la maison.* — Supplice *des cellules* (ou cachots). — Dénonciations à cet égard, et *silence des journaux.* — Causes de ce silence. — *Défaut de dévouement et de chaleur.* — *Scène en cour d'assises.* — Conflits entre le directeur et moi. — Assemblées de Paris. Entrevue avec Mme la duchesse d'Orléans. — Consécration d'un jeune ministre à Lemé. — Prédications à Melun et à Fontainebleau. — Je parts pour l'Angleterre. *De l'Alliance évangélique.* — Son beau côté. — M. et Mlles Leveson-Gower. — Bibliothèque de la maison centrale de Melun. — Première visite à *Glascow* et *Edimburgh.* — Retour à Paris. — Je vais faire la dédicace du temple de La Force. — Mon fils *Samuel* part pour les *Indes.* — *J'invite la population de Melun à des conférences.* — *Affluence inattendue.* — Le prédicateur du carême s'irrite. — Repris. — Culte et cène pendant quelques semaines, devant un nombreux auditoire.— Peu de résultat apparent. — Nouveau *départ pour l'Angleterre*, en faveur de la *Voix nouvelle.* — Ascension du *Ben-Lhomond*, de nuit.— *Prison-modèle de Pentonville.* — Liverpool. — Mer lumineuse. — *Souvenir des conférences de Melun* (et de *Fontainebleau*), brochure. — Le ministre des cultes s'en plaint. — Publication des *Prophètes protestants.*— Faits incontestés.— Justification de la révolte des Camisards. Nous devons protéger nos familles. — Mot remarquable de l'*amiral Coligny.* — *Les Camisards ne se sont nullement révoltés contre le roi.* — Encore Coligny.— Le directeur de la maison centrale se plaint de moi, et encore sans succès. — *Conversion profonde.* — Lettre d'Utrecht. — Escamotage de la *république !* — *Bénie par le clergé !* — Comédie à la préfecture. — Nouveau mandement pastoral de ma part. — *Révolte dans la prison.* — Le préfet m'interdit l'entrée de la maison. — Il se repent ; je le menace. Je rentre. — Vains efforts de ma part auprès de M. Coquerel père. — Note sur ce prédicateur. — Le nouveau directeur de la maison me fait refuser l'entrée de la maison.—*Désordres de la maison centrale de Melun* (brochure). — *Je demande une enquête.*

— On nous envoie un médecin. — M. de Tocqueville. Entrevue. — Le citoyen Sénard *supprime le poste d'aumônier protestant* à Melun. — L'ex-république me redoit une partie de mon traitement. — *Les Frères de la doctrine renvoyés des quatre maisons centrales* où ils étaient employés. — Théodore agriculteur. — *Synode* non officiel de l'*Eglise réformée de France*. — Je me décide à retourner en Suisse. — Trois *semaines* chez une famille amie. — Départ de Melun. — *Voyage en Angleterre* pour la société d'*instruction primaire*. — Choléra ; insurrection de juin. — Arrivée à Genève et à Bellevue.

Comme les évènements se présentent d'une manière 1846
différente, suivant qu'on les considère de près ou d'une manière superficielle ! — En ne consultant que mon impression générale et le souvenir des évènements qui sautent aux yeux, je ne regardais, jusqu'au moment où j'écris ces lignes, mon séjour à Melun que comme une époque de second ou de troisième rang dans ma vie, quant à son importance. Mais je vois qu'il est difficile d'établir, entre les diverses années d'une vie, ce genre de proportion ; car, en faisant mon bilan détaillé de cette époque, je trouve que Dieu m'a employé à Melun pour quatre choses dont chacune pourrait me montrer à elle seule que je n'ai pas perdu mon temps dans cette ville. Ces quatre choses, sont : 1° la connaissance que j'y ai acquise des abus qui régnaient dans les prisons ou *les Maisons centrales*, et la dénonciation que j'en ai faite au gouvernement et à la société ; 2° des *conférences* publiques, à Melun et à Fontainebleau, sur les dogmes de la Réformation en opposition à ceux de Rome, conférences dont j'ai publié les traits principaux dans une petite brochure ; 3° *une conversion*, dont je ne dirai que ce mot même, mais qui mérite à mes yeux et aux yeux de ceux qui en ont connaissance, une mention toute spéciale ; et enfin, et surtout, 4° la réimpression du *Théâtre sacré des Cévennes*, avec une préface et des notes, publication que je regarde comme

1846 le fait le plus important de ma vie. — Je ne doute pas que quelques personnes ne sourient à ce mot; mais je suis accoutumé à ce sourire, et je puis les assurer que je le leur rends bien; seulement le mien est bien autrement sérieux que le leur; et peut-être un peu douloureux.

Nous arrivâmes donc à Melun le 21 avril. — Aussitôt je commençai mes visites à mes pauvres prisonniers, ces visites qui non-seulement devinrent dès-lors journalières, mais que je faisais presque toujours le matin et l'après-midi, en passant avec ces détenus jusqu'à six heures par jour. Ce sont des souvenirs qui tiennent du ciel et de l'enfer. De l'enfer, non pas, comme quelques-uns vont le penser, à cause de la corruption des prisonniers, mais à cause de bien d'autres choses.

La maison centrale de Melun est située dans une île formée par la Seine, qui partage cette jolie petite ville en deux portions inégales. Cette prison était autrefois un ancien et vaste couvent, qui se composait de deux corps de bâtiment qui pouvaient recevoir un millier d'habitants, séparés par deux cours principales, puis de quelques autres bâtiments plus petits, avec leurs cours aussi. Il faut y ajouter une belle infirmerie, qui se compose elle-même de deux beaux édifices de quatre étages de hauteur. — La prison contenait en moyenne onze cents prisonniers, presque tous condamnés pour vol ou escroquerie, quelques-uns pour outrage aux mœurs. Sur ce nombre il y avait environ cent vingt protestants. Ce nombre, formant presque la dixième partie du nombre total des détenus, donnerait une proportion fort désavantageuse au protestantisme de France, puisque les protestants ne forment qu'environ la vingt-troisième partie de la population totale du pays, en comptant un million et demi de protestants sur trente-cinq millions de français. Mais cette disproportion se rectifie au contraire d'une manière fort honorable

pour notre foi, quand on apprend que, sur vingt ou trente 1846
maisons centrales qu'on trouve en France, il n'y en a, je crois, que trois ou quatre qui aient des aumôniers protestants; et que tous les détenus de cette communion sont censés dirigés sur ces trois ou quatre maisons. — Il est vrai qu'on ne le fait pas à la rigueur, et que la chose n'est même pas toujours praticable: mais, en tout cas, ces faits réduisent déjà considérablement la proportion des détenus protestants quant à ceux de l'église romaine. D'ailleurs il y a une autre circonstance qui diminue encore plus sensiblement cette proportion; c'est que la moitié de ces détenus protestants étaient des catholiques qui, à leur entrée, se sont dits protestants. On comprend qu'ils en avaient le droit, et qu'ils pouvaient le faire sans mentir. Sans doute un règlement interdit aux détenus, une fois en prison, de changer de communion. Ce règlement a eu pour but d'empêcher, dans la prison, les conversions ouvertement dérisoires ou hypocrites, et même d'affaiblir le prosélytisme des ministres d'une communion envers les détenus de l'autre. Mais tout le monde, hors de la prison, a le droit d'embrasser la foi qu'il veut; et si un mauvais catholique, ne croyant pas à son église, juge bon, pendant qu'il est encore en liberté, d'entrer dans la communion protestante, personne au monde n'a le droit de lui contester le choix qu'il fait. Au moment où j'arrivais à Melun, la prison venait de recevoir pour directeur un homme qui avait lui-même changé de religion; ce droit est évident.

En tout cas, le fait est que la moitié de mes détenus étaient des hommes qui avaient été élevés dans la communion romaine. De sorte qu'en résumé le nombre des détenus vraiment protestants était, relativement parlant, fort petit.

Quant aux nations dont se composait mon pauvre trou-

1846 peau, on y trouvait, à côté d'une majorité nécessairement française, plusieurs Allemands, plusieurs Suisses, quelques Anglais ou Écossais, et un jeune Norwégien qui, peut-être, — ne poussez pas les hauts cris, je dis peut-être, — se trouvait là, comme quelques autres, par quelque erreur de la justice. Aussi longtemps que les juges ne prétendront pas eux-mêmes être infaillibles, j'admettrai qu'ils peuvent se tromper. Je sais très-bien que les détenus sont menteurs; mais je sais que beaucoup de messieurs en liberté le sont aussi, et surtout peuvent se tromper.

Quant aux positions sociales d'où étaient sortis ces hommes, la plupart, on le conçoit, étaient de la classe pauvre; plusieurs des voleurs n'avaient même volé que par pauvreté. D'autres pourtant étaient de la classe moyenne : on y trouvait un ou deux instituteurs ou professeurs, un ou deux prêtres, quelques notaires, quelques négociants.

Quant à la moralité de mes gens, voici les principes d'après lesquels je traite cette question. Je crois que les hommes sont beaucoup comme on les fait. Donnez à une prison, si c'était possible, des directeurs pieux, des employés pieux, et surtout des pasteurs pieux, mais vraiment pieux, et je vous garantis que, sauf quelques scélérats incorrigibles, vous verrez s'opérer chez le grand nombre des détenus d'admirables changements. Je ne dis pas, bien s'en faut, que tous se convertiront : est-ce que tous nos auditeurs des temples et des églises se convertissent ?... Je ne dis pas même que ce sera le grand nombre qui se convertira, pas plus que cela n'arrive au grand nombre de nos auditeurs en liberté; mais je dis qu'à côté d'un certain nombre de conversions réelles, vous aurez des effets de second choix, de troisième choix, et ainsi de suite en descendant, mais en général un effet sensible d'amélioration; parmi les détenus comme parmi les personnes en liberté.

On dit quelquefois que ces gens sont l'écume ou la lie de 1846
la société. Je suis d'un autre avis. Je crois que cette écume et cette lie se trouvent aussi bien dans la haute société et dans la moyenne que dans la basse ; qu'il y a des voleurs, et fort nombreux, dans tous les rangs, des libertins dans toutes les classes ; et que la loi humaine, — que je respecte, du reste, et que j'appuierai toujours, — tout en faisant pour la répression du mal ce qu'elle peut, fait une œuvre excessivement imparfaite. Chacun connaît le proverbe : « Qu'on pend les petits voleurs, et qu'on laisse courir les grands » : je crois cela, et que, comme on le dit aussi, la loi est une toile d'araignée qui prend les mouches, mais non les éperviers : elle fait ce qu'elle peut, encore une fois, et elle fait bien ; mais la question actuelle, savoir le degré de valeur morale des hommes, quant au fond, n'est pas de son ressort ; et je la traite, comme elle doit l'être, d'après les grands principes de l'évangile. Presque tous les employés que j'ai vus parlaient des détenus, on le comprend d'avance, avec un souverain mépris : mais j'ai appris avec plaisir qu'au moins une fois un inspecteur général avait jugé la question dans mon sens. « Prenez, disait-il, prenez dans la société, au hasard et sans trier, mille individus ; la somme de leurs moralités ne vaudra pas plus que celle que vous feriez avec le même nombre de détenus. »

Je puis même donner à ce sujet quelques chiffres ; car j'ai fait ce travail pour moi-même. Seulement qu'il soit bien entendu que je ne puis avoir la prétention de préciser les degrés et les nombres : j'admets la possibilité de fortes erreurs ; mais, accusé tour-à-tour de deux défauts opposés, tantôt de trop de sévérité dans mes appréciations morales, puis de trop de crédulité ou d'indulgence envers les coupables des classes inférieures, je proteste contre cette dernière supposition : en fait de piété surtout je ne

1846 me contente pas aussi facilement qu'on voudrait le croire; et la preuve que mes jugements ont été assez justes, c'est qu'ils ont eu la confirmation des faits durant une époque prolongée pendant deux ou trois ans; c'est que j'ai obtenu quelquefois, à raison de ces faits, l'approbation des directeurs de la prison même.

Voici comment je m'y pris pour dresser une échelle comparative de la moralité de mes détenus. Je me fis de tous un grand catalogue alphabétique, que je possède encore; et j'ouvris pour ainsi dire, à chacun son compte particulier, où j'inscrivais son âge, son lieu de naissance, le nombre et les sujets des condamnations encourues par lui, puis des détails sur ses antécédents et sur son caractère; avec une évaluation de son degré actuel de moralité, évaluation exprimée en chiffres, que je renouvelais tous les trimestres, et qui variaient, du bien au mal ou du mal au bien, entre 0 et 10.

Comme je savais que tout ce que je laissais dans la prison pouvait être lu, épié et commenté par plus d'un personnage, j'écrivais toutes ces choses dans un mélange de langues où personne ne pouvait se retrouver, écrivant quelques mots anglais en caractères hébraïques, du latin en caractères grec, le français en allemand, etc.

Après avoir bien connu, bien vu et bien suivi mes détenus pendant un an environ, je commençai à faire l'espèce de statistique dont je viens de parler. Pour résoudre ce problême assez difficile, d'évaluer en chiffres la moralité comparative de ces hommes, je pris une grande feuille que je divisai du haut en bas en dix degrés, le meilleur étant en haut, le plus mauvais en bas, et les degrés intermédiaires à distances proportionnelles entre ces deux limites. Puis je pris la liste de mes hommes; et balançant en moi-même le bien et le mal que j'en savais et que j'en pensais, combinant la moralité et l'intelligence,

et me souvenant qu'il y en a de stupides qui ont quelques 1846
bonnes intentions, d'intelligents qui sont méchants, et le tout avec des nuances à l'infini, je consultais pour chacun d'eux, comme le ferait un jury, mon impression générale à son égard, la résultante des impressions diverses qu'il m'avait laissées; et m'avançant vers le haut, vers le milieu, vers le bas, remontant ou redescendant un peu, et tâtonnant plus ou moins, j'inscrivais enfin son nom à l'endroit qui exprimait le mieux mon jugement sur son compte.—Il me semble que cette règle n'est pas si mal, surtout quand on établit une échelle de dix degrés; elle ressemble assez, comme je viens de le dire, à celle que suit un jury pour porter ses jugements.

Voici maintenant le résultat de ce travail.

Sur *cent* détenus, je comptais :

1er	Degré, c'est-à-dire celui des hommes que je croyais entièrement repentants, corrigés, convertis à Dieu, pieux, sincères, et que je n'aurais pas craint de regarder comme des amis, et de mettre en rapport avec mes propres enfants. . . . . 3 ou 4	
2e	Degré, très-bien encore, quoique légèrement inférieurs aux premiers. . . . . 3 ou 4	7
3e	Encore un peu inférieurs	5
4e	Plus ou moins passables.	12
5e		20
6e		20
7e		12
8e	Mauvais et méchants.	10
9e	Encore plus mauvais.	8
10e	Vauriens absolus, scélérats, ou hypocrites. .	6
		100

Je dois faire observer qu'en formant ce tableau je n'a-

1846 vais nullement calculé mes évaluations particulières en vue d'un résultat final quelconque : j'avais jugé chaque individu à part, sans égard au reste, et j'étais d'avance curieux moi-même de savoir quel serait le résultat général de tous ces jugements individuels. Or il est intéressant de voir combien ce résultat ressemble à ce qu'on aurait pu attendre d'avance, et combien il peint bien l'état de la société, j'entends de la société libre, aussi bien que l'état des détenus. Mince aux deux extrémités, ce tableau s'enfle en s'avançant vers le milieu ; et il y a foule pour le médiocre, le passable, le pauvre, l'ordinaire. N'est-ce pas là le monde et la société dans la réalité?

Je viens de dire que mes jugements furent singulièrement confirmés par les faits et même par le jugement que portaient sur mes détenus les directeurs de la maison. J'avais même un ou deux de ces détenus qu'ils auraient mis au nombre des meilleurs, et que je renvoyais aux hypocrites ; parce que, contre l'idée fixe des directeurs, je me prenais moins qu'eux mêmes à des démonstrations extérieures, et que, comme je le leur ai souvent dit, j'étais plus connaisseur qu'eux en moralité.

Voilà le personnel avec lequel j'avais affaire.

Cependant on comprend que tout ce commencement de chapitre est une anticipation : mais je l'ai placé ici parce que ces données dessinent mieux ma situation dès les premiers jours, et font sentir dès le début dans quel élément je me mouvais.

En arrivant, je ne savais encore rien de toutes ces choses ; je me trouvais sur un terrain inconnu ; et dans les premiers jours, dans les premiers mois même, tout était pour moi affaire de tâtonnement.

Je n'ai encore parlé que de l'édifice et du moral de mes détenus : je dois décrire l'intérieur de la maison et ses habitudes.

L'édifice était divisé en pièces, ou salles, de grandeur 1846
fort inégales. Quelques-unes pouvaient contenir de cinquante à soixante détenus, d'autres n'en pouvaient recevoir que vingt, dix, ou moins encore. Les détenus étaient occupés à différents travaux : c'étaient des menuisiers, serruriers, chapeliers, cordonniers ; les caves étaient pleines de tisserands ; quelques-uns faisaient des instruments de musique, fabriquaient des boutons ou des théïères en bronze ; d'autres travaillaient en horlogerie, ou dans d'autres branches encore. Tout cela était distribué par ateliers ; les protestants confondus parmi les catholiques.

D'après le réglement les détenus devaient garder un silence absolu ; mais la régle était continuellement enfreinte. Chaque pièce un peu grande était surveillée spécialement par un employé. A Melun, comme dans trois autres maisons centrales, ces employés étaient depuis quelque temps des frères de la doctrine chrétienne : nous aurons à en reparler.

J'avais eu, dans cette maison, pour prédécesseur un collègue pieux et instruit, actuellement pasteur dans une de nos églises protestantes. Moins patient et plus courageux que moi, il avait donné de tous côtés, et surtout contre les frères, des pieds et de la tête. Mais je puis dire qu'il avait moins gagné par cette manière de faire que je n'obtins au bout de quelque temps par ma timidité, si l'on veut appeler ainsi le double principe que je suivis dès mon entrée ; savoir de ne pas me permettre la moindre infraction aux réglements ; puis de sacrifier de mes droits, et même de ceux des détenus, tout ce qui n'était qu'affaire d'amour-propre ou d'un intérêt secondaire, afin de ne pas donner la moindre prise contre moi, et de me montrer d'autant plus inflexible pour ce qui regardait la pratique de mes droits religieux et les droits sérieux de

1846 mes protestants. Grâce à Dieu cette double règle m'a parfaitement réussi.

Mais cela ne s'est montré qu'au bout de quelque temps. J'ignorais tous les droits que pouvaient me donner les règlements ; et j'étais réellement faible dans le maintien de ces droits, par la crainte que j'éprouvais d'entrer en conflit avec le directeur de la maison. C'était un homme encore jeune, ami de la justice, humain au fond, mais capable aussi d'être très-dur dans l'occasion, jaloux de son autorité, et souvent très-brusque. J'allais donc, en toutes choses, tout-à-fait à tâtons et timidement. — « Puis-je voir mes hommes un à un? Puis-je les visiter dans les ateliers ? » — Oui sans doute, me disait-on ; mais pas trop souvent. — J'y allais donc. Mais comment les connaître? Il me fallait demander au frère surveillant de l'atelier quels étaient les protestants ; et il me les indiquait ; mais le plus souvent de mauvaise grâce.

Cependant je faisais peu à peu leur connaissance, et je commençais à dresser cette liste nominative de mes gens, dont j'ai parlé plus haut. Mais bientôt on me fit des observations. « Vous allez les voir bien souvent : cela peut les détourner de leur travail. » — Non, répondis-je ; j'exige toujours qu'ils continuent de travailler pendant que je leur parle. — Mais les catholiques entendent vos conversations. — Non ; je parle bas à dessein, pour ne pas faire de prosélytisme, même indirectement. Et c'était vrai ; quoique je m'aperçusse bien que les frères en faisaient avec mes détenus, jour et nuit.

Cependant comme les observations se répétaient, je fis mes visites aux ateliers un peu plus rarement ; et j'entrai alors en relation avec mes hommes pendant la promenade générale. Cette promenade est une marche d'une demi-heure le matin, et d'autant l'après-midi, qui se fait dans les vastes cours de la maison. A cet effet, on distri-

bue les détenus en deux moitiés : cinq cents descendent 1846
à une certaine heure, et remontent une demi-heure après pour faire place à cinq cents autres. Puis chacun de ces groupes se divise, dans les cours, en deux portions, dont l'une marche et l'autre s'assied sur les bancs qui bordent la cour. Dans cette marche ils vont l'un derrière l'autre, toujours sous la surveillance d'un certain nombre de frères. — Je m'attachais naturellement à ceux qui étaient assis, m'asseyant à côté d'eux. Alors revinrent les observations. « Vous êtes trop familier avec vos gens : vous leur mettez la main sur l'épaule, sur le genou : l'aumônier catholique ne fait rien de pareil. » Et ceci était très-vrai : car je m'aperçus de bonne heure que les détenus catholiques reprochaient à leur pasteur de n'être pas avec eux aussi amical que je l'étais avec les miens. Cette comparaison revenait continuellement.

A cela je répondais au directeur qu'il fallait pourtant que je visse mes gens. « N'avez-vous donc pas, lui dis-je, un coin dans la maison, où je puisse les recevoir convenablement, et m'entretenir avec eux ? » — Il n'y en avait jamais eu jusque là ; et l'on me disait que cela n'était pas faisable.

Cependant je revenais à la charge ; et comme le directeur se montrait par moments très-bien à mon égard, je profitai d'une bonne occasion pour faire une nouvelle tentative. Sans viser en aucune manière à faire la cour à la direction, mais dans un but purement moral, j'avais obtenu d'un détenu qu'il fît l'aveu d'une faute, aveu qu'aucune peine, aucune torture n'avait pu lui arracher. Cet aveu, qui était important pour la direction, joint à quelques autres faits de ce genre, me procura dès ce moment beaucoup plus de faveur dans la maison. On m'ouvrit largement l'entrée de ces cachots dont je vais parler, tandis que je n'avais eu jusqu'alors à ces cachots

1846 qu'un rare accès, quoique le réglement portât que les détenus doivent être visibles pour l'aumônier « à toute heure du jour. » — On me félicita sur la manière dont je conduisais mes gens ; et alors je revins à ma demande d'un petit coin pour m'entretenir avec eux. — Il n'y en a réellement aucun : toutes les places sont occupées. — Mais l'aumônier catholique n'a-t-il pas un confessionnal ? — C'est vrai, me dit-on : mais je ne savais pas que vous eussiez la confession. — Pardonnez-moi : chez nous tout entretien sérieux sur la religion incline bientôt vers la confession. S'il m'arrivait à moi-même de faire quelque faute en présence de mes détenus, je leur en ferais l'aveu ; et eux de leur côté ne manqueront sûrement pas d'avoir bien des choses à me dire. — Affaire faite. Le lendemain on déplaçait un cordonnier, et on me donnait sa chambrette, de deux pas et demi en tout sens; le directeur m'y plaça même une table, deux rayons de bibliothèque, et, pour l'hiver qui approchait alors, un petit poële en fer avec une bonne provision de bois qui me fut renouvelée régulièrement tous les jours. Un peu plus tard un de mes détenus obtint la permission de me faire, à ses frais, tapisser cette chambrette d'un joli papier à fond rose.

Il y a plus encore. Pour régulariser et faciliter mes entrevues avec mes détenus, le directeur m'en assigna deux d'entre eux pour me servir de messagers dans la maison, et pour aller, de ma part, à quelque heure que ce fût, me chercher ceux que je demandais. — C'était un parfait triomphe ; et, puisque je suis obligé de maintenir bien des griefs contre ce directeur, je suis heureux de rendre ici justice à la générosité dont il usa envers moi en cette occasion, comme en quelques autres.

Parlons maintenant de ces cachots que je mentionnais tout-à-l'heure. — Dans toute maison du genre de celle-

ci il se commet nécessairement tous les jours quelques 1846
fautes contre la discipline, ou même des choses encore plus graves; il est évident qu'on doit trouver des vauriens dans ces maisons, comme on en trouve dans la société libre, comme on en trouve de temps en temps dans les plus hautes positions et dans toutes les classes, comme cela s'est vu sur des trônes, sans en excepter le trône pontifical. Il y a donc des hommes incorrigibles et complètement dépravés, pour lesquels il faut la force, les gendarmes, la prison dans la prison, les châtiments : je le reconnais; et je ne veux pas, quand je signale des excès de sévérité, qu'on me dise que je prétends affaiblir le pouvoir de la direction; je n'y pense nullement; et quand je serais directeur d'une maison centrale, je saurais aussi bien qu'un autre, punir et garrotter les méchants dont on ne pourrait venir maître autrement. Quand on a des fers, des soldats et des supplices à sa disposition, et qu'on peut se mettre cent contre un, ce n'est pas bien difficile, et c'est quelquefois nécessaire. Je demande seulement qu'on n'use de ces moyens violents qu'à proportion du besoin réel qu'on en a, et avec cette économie que nous devons appliquer à toutes choses; car c'est un fait que si nous ne savons graduer habilement les peines, et entremêler les remèdes moraux aux remèdes violents, nous arrivons très-vite et forcément à l'emploi de plus en plus fréquent, et enfin habituel, de châtiments atroces. L'homme est d'une nature si puissante que, loin de le corriger par des souffrances barbares, vous le rendez toujours plus féroce lui-même. Pour le dompter vous serez obligé de devenir bourreau; vous serez même obligé de persister dans cette hideuse fonction; car à l'instant même où vous cesserez de torturer cet homme qui s'est endurci à la douleur, vous n'aurez plus sur lui aucune prise. En prodiguant la sévérité on en vient à ne plus pouvoir gouverner un homme

1846 qu'en l'enchaînant à un mur. Même alors il est devenu tout meurtrier et blasphémateur; il ne veut plus de votre religion ni de votre ordre social : vous ne le tenez pas même ainsi; et il vous jouera le tour d'un jour à l'autre.

Mais il n'en faut pas moins, dans une maison centrale, un système de châtiments; et pour cela l'édifice renferme toujours un lieu appelé *le quartier pénitentiaire*. A Melun c'était un corps de maison particulier, mais contigu aux autres, avec sa petite cour et ses dépendances. Quoiqu'il y eût des cellules, — c'est de ce nom plus doux qu'on appelait les cachots — dans toutes les parties de l'établissement, c'est naturellement cette partie de la maison qui en avait le plus : quatre à l'entrée, dans un vaste et sombre corridor, puis, dans un autre endroit, une vingtaine, distribuées sur deux lignes. Ces cachots avaient environ huit pieds de long, six ou sept de haut, cinq de large. Il n'y entrait d'air et un peu de lumière que par un trou grillé pratiqué à la porte, et qui avait dix à douze pouces de côté. On n'y trouvait aucun meuble. Le prisonnier couchait par terre, sur le plancher, sans avoir même un morceau de bois pour y poser sa tête.

Cependant tout cela n'est encore rien. L'homme peut supporter un degré de gêne et de douleur si élevé que ces malheureux seraient, dans bien des cas, tombés de joie à vos genoux si vous aviez pu borner là leurs souffrances! Mais il reste à achever la description de ce qui constituait le supplice de la cellule : je le fais en empruntant une page à une brochure que j'ai publiée sur ce sujet (1). « Les hommes condamnés à cette peine étaient là, les mains liées derrière le dos par des fers ou menottes, qui leur tenaient les deux poignets unis au moyen de vis qu'on pouvait serrer plus ou moins étroitement : dans cette po-

(1) Des *Désordres de la maison centrale* de Melun. L'imprimeur a daté 1849, mais l'ouvrage parut en novembre 1848.

sition la torsion des bras produit, dès la première ou la 1846
deuxième heure, une douleur qui devient parfois atroce : le patient ne trouve aucune position dans laquelle il puisse dormir ni se reposer. Pour se nourrir il est tenu de ronger son pain comme un animal, et de prendre, pour boire, son vase avec les dents. » (J'ajoutais ici d'autres détails encore; mais ils sont de nature à ne pouvoir être placés dans cet ouvrage.) « Enfin l'influence de la cellule sur la santé est pernicieuse au plus haut degré. Le cachot contracte toujours, on comprend aisément par quelle cause, une infection presque insoutenable ; le costume indécent dans lequel on les a souvent renfermés en été a produit plus d'une fois des refroidissements mortels ou très-graves.

» En général, la cruauté toujours croissante du régime de la maison, aggravée depuis l'introduction des Frères dans l'établissement, a produit depuis quelques années un accroissement de mortalité notable, des cas de mort en cellule, des suicides et des assassinats..... »

Mais je n'ai pas le courage de continuer ces citations ; j'ai fait la triste expérience que c'est une peine inutile. Lorsque, en 1848, je publiai la brochure dont je tire les pages précédentes, j'envoyai deux exemplaires de mon ouvrage *à tous les journaux de Paris, sans exception,* aux bons, aux mauvais, et aux médiocres, aux conservateurs et aux radicaux, à tous en un mot. A cette époque la liberté de la presse était illimitée ; et s'il y avait eu, d'ailleurs, dans mon écrit quelque chose de compromettant, c'était à moi seul que la publicité aurait fait courir quelque risque. Eh bien croira-on que, sauf le seul *Semeur,* pas un journal de Paris, pas un, absolument, ni religieux, ni conservateur, ni modéré, ni radical, ni moral, ni immoral, pas un seul ne daigna parler de mes dénonciations, ni en bien ni en mal. C'est vraiment remarquable. Comme j'avais demandé à grands cris une enquête, le gouvernement bâtard que

1846 nous avions alors envoya un médecin chargé de ce travail; mais de tous les journaux, de tous, chose singulière ! pas un, sauf celui que je viens d'excepter, ne bougea; voilà comment s'ensevelissent les choses !

Je me suis souvent demandé d'où avait pu provenir ce silence universel, vraiment frappant; et je ne puis l'attribuer qu'à des causes bien fâcheuses. Parlons d'abord des journaux rédigés par des gens du monde. Ces hommes peuvent se distinguer, relativement parlant, en bons et en méchants, en hommes cruels et en hommes compatissants, ou enfin en amis et en ennemis du gouvernement. Pourquoi, de leur part à tous, cet abandon absolu des opprimés dont je plaidais la cause ? Pourquoi n'en pas prendre occasion, ou d'attaquer ou de justifier le gouvernement ? Pourquoi, si on me croyait dans mes plaintes, ne pas me soutenir, et si on ne me croyait pas, ne pas m'attaquer ?... Ah ! je le répète, ce silence complet sur une chose si grave est bien frappant; et je ne puis me l'expliquer qu'en me disant que, sauf quelques rares exceptions, aucun de ceux qui prétendent diriger l'opinion publique ne s'occupe sérieusement du bien public; qu'on n'en parle généralement que dans des vues intéressées; et que lorsqu'un homme réclame uniquement dans des vues d'humanité, il plaide une cause qui est abandonnée d'avance, parce qu'elle ne touche en rien aux intérêts particuliers des uns ou des autres.

Un fait qui est parvenu à ma connaissance semble confirmer pleinement ces réflexions : c'est que, peu après l'apparition de ma brochure, un inspecteur général des prisons fut subitement destitué, sans que rien lui eût fait prévoir cette mesure séyère. Or on me dit qu'il le fut à la demande du rédacteur d'un des mauvais journaux qui pullulaient à cette époque; que ce rédacteur avait précédemment passé quelque temps à la maison centrale de

Melun sous la direction de l'inspecteur dont il s'agit : 1846
qu'il n'en avait pas conservé, cela se conçoit, un doux souvenir ; et que, possédant maintenant ma brochure, il avait menacé le gouvernement de donner de l'éclat à mes dénonciations si on ne lui accordait pas, comme satisfaction personnelle et comme prix de son silence, la destitution de son ennemi. Voilà, dis-je, ce qui m'est revenu. La destitution subite a réellement eu lieu : les causes n'ont rien que de très-plausible ; et, si le fait est vrai, nous aurions là le spectacle que présente habituellement le monde : un méchant qui demande à des méchants une peine contre un autre méchant ; quitte à faire payer tout cela par les malheureux dont on abandonne la cause, et par celui qui voulait prendre leur défense ! Je ne vois pas comment expliquer autrement le silence universel de ceux des journaux qui ne se piquent pas de piété.

Quant aux journaux religieux le cas est presque plus singulier encore ; et il a certainement son côté pénible aussi. Je ne parlerai naturellement que des deux journaux évangéliques du protestantisme à Paris, les *Archives* et l'*Espérance*. Pourquoi, eux aussi gardèrent-ils un silence absolu ! Craignaient-ils que s'ils mentionnaient ma brochure, on ne les accusât de sortir de leur sphère purement religieuse ? Mais une grande partie de cette affaire était réellement religieuse ; car c'était un aumônier qui écrivait ces choses ; et non-seulement il traitait une question qui intéressait vivement la loi morale, mais il parlait d'empiètements nombreux et criants sur ses droits religieux les plus évidents ; et il parlait d'une enquête, d'abord entamée, puis suspendue, sur de graves accusations qui s'élevaient contre les frères employés dans la prison. C'était bien religieux cela !

Cette supposition n'explique donc pas le silence dont il s'agit ; et je crois devoir lui assigner une autre cause. On

1846 m'a assez laissé voir qu'on s'est accoutumé à me regarder comme imprudent, comme irrégulier, même dans le cas d'une bonne cause, pour qu'il me soit permis de croire qu'on aura porté un jugement de cette nature sur mon écrit. On aura regardé comme possible que, tout en ayant raison pour le fond, j'aie avancé certains faits sans en avoir la preuve suffisante ; et on aura jugé que le plus prudent était de ne pas se mêler d'une affaire aussi dangereuse ; car je conviens qu'elle était grave en effet : je disais deux fois dans ma brochure que les livres de la maison trompaient le gouvernement sur la durée des châtiments ; et j'avançais encore d'autres choses semblables tout aussi fortes.

Eh bien, arrivé maintenant près de la fin de ma carrière, je crois pouvoir enfin protester, et pour la première fois, contre cette habitude si répandue de me juger ainsi. Sous prétexte d'une légère dose de vérité qu'il peut y avoir dans ce jugement, on a trouvé fort commode, dirai-je à mon tour, de cacher un caractère peureux, ou une coupable froideur, ou une certaine lâcheté, sous le voile de la gravité ou de la prudence. Mais, après m'être tu si longtemps à cet égard, je me permets enfin de croire que ma célèbre légèreté a fait plus de bien dans ce monde que tant de majestés et de gravités non moins célèbres, mais beaucoup plus communes, qui se plaisent à magnifier la prudence et une continuelle modération. Le dieu de ce monde, celui du jour surtout, s'appelle par une périphrase : « Ne pas se compromettre » ; il s'appelle quelquefois aussi « le bon ton. » « C'est vulgaire, dit-on, de s'échauffer » ; j'ai même vu des hommes, et je ne parle plus de journalistes, mais d'hommes qui passent pour grandement évangéliques, montrer au sujet des détenus, de ces airs de dédain que le pharisien prend avec tant de bonheur vis-à-vis du péager, mais qui indiquent

bien de l'orgueil et bien de la froideur. Il fallait voir 1846
comment on me parlait de « ces gens »! Sauf d'autres termes, c'était toute la scène que dépeint l'évangile : « Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je suis un » homme honorable; de ce que je suis reçu dans le beau » monde; et de ce que je n'ai, pour tout péché évident, » qu'un peu d'ambition, un peu d'orgueil et un peu » l'amour des richesses!..... »

C'est cette froideur, cette dureté pharisaïque si répandue, même chez les gens de bien, qui seule explique à mes yeux l'abandon que firent de ma cause les journaux qui prétendent à la moralité et à la piété. Et ce sont ces mêmes considérations qui m'empêchent de renouveler ici mes dénonciations, ou même de donner une histoire plus détaillée de celles que j'ai faites en son temps. Le monde est pharisien, l'Église même l'est encore beaucoup. J'ai fait ce que j'ai pu.

Du reste il y a encore assez de dénonciations dans les faits qui me restent à raconter. Je reviens à mes premiers temps de Melun, et à un évènement particulier qui se lie étroitement à tout ce que je viens de dire.

Je savais encore à peine ce que c'était que cellule, lorsqu'un détenu qui se trouvait dans une de ces cellules demanda à me parler. C'était un jeune homme qui avait tenté, avec timidité pourtant, d'assassiner un frère : il avait fait cette tentative dans le désir de trouver la mort; et il était enfermé, en attendant de paraître devant le tribunal. Je me rendis vers lui. La convenance eût demandé que, pour mes entretiens avec des détenus dans cette position, on m'ouvrît leur cachot, et qu'on me donnât un siège : mais ce sont là de ces choses sur lesquelles je n'ai jamais fait la moindre réclamation. Je m'entretins donc avec lui, précisément comme au confessionnal catholique, mais debout devant sa porte, à travers la grille, où je ne

1846 voyais précisément que sa tête, et d'où sortait d'ailleurs une odeur infecte. Voici en substance ce qu'il me dit, soit dans les entretiens que nous eûmes avant le jugement, soit après, puisqu'il ne fut pas condamné à mort mais seulement — seulement, aux travaux forcés à perpétuité. Les notes que j'avais prises à son sujet dans le registre dont j'ai parlé plus haut donnent déjà quelque idée de son sort, et des degrés remarquables par lesquels il a passé de la simple misère au bagne.

« N. N.... ; menuisier, — 1°. 3 mois. Vagabond ; — 2°. un an. Filou ; — 3°. 5 ans. Voleur ; — 4°. (après la la condamnation dont je viens de parler) Fers à perpétuité.

» Caractère inculte, mais puissant. Intelligent. Têtu si on le cabre ; sensible aux bons procédés ; de fer contre l'injustice. — Était né catholique. »

D'après son dire il avait été porté au désespoir, dans cette dernière affaire (comme bien d'autres dans des cas semblables), par l'excès des punitions, et de punitions qu'il disait imméritées. Je sais qu'on pourra soupçonner sa véracité sur ce dernier point : mais chacun sentira aussi qu'il est impossible à l'administration, même la plus juste et la plus humaine, d'éviter toujours des erreurs : il suffit d'un seul surveillant sur cinquante, qui ait du mauvais vouloir envers un détenu, pour que ce détenu en pâtisse ; et dans le cas actuel, je crois d'autant plus à la déposition du détenu qu'il distinguait très-bien, dans son récit, entre les peines qu'il avait méritées et les autres. Un jour qu'il me parlait de neuf jours et nuits consécutifs de cellule, et que je faisais une exclamation involontaire, il me dit : « Oh ! ceux-là je les avais mérités ; mais tels autres non. » Cela me paraît être le langage de la vérité.

Il résolut donc d'en finir avec ces supplices continuels ; et il porta à un frère un coup qui entra dans les chairs,

à ce qu'on dit au procès, à la profondeur de deux milli- 1846
mètres, à ce que je crois, peut-être de deux centimètres.

Je ne sais quelle occasion j'avais eue de voir avant le plaidoyer, l'avocat qu'on donna à l'accusé. Il me demanda si je ne pourrais l'aider dans cette affaire par quelque déposition sur la moralité de son client. Je lui dis que j'assisterais au plaidoyer ; que s'il me demandait de parler, je ne pouvais m'y refuser ; mais que je l'en laissais juge ; et nous ne conclûmes rien.

Cependant le procès s'ouvre ; et quand l'accusé est appelé à exposer les causes de son action, il ne dissimule nullement l'intention qu'il avait eue de tuer, afin d'obtenir la mort. Il motive son désespoir, comme celui de tant d'autres, sur les traitements affreux qu'éprouvaient les détenus. Il en désigna un sur lequel les gardiens s'étaient jetés, qu'on avait acculé dans un coin, frappé à coups de bâton, d'estoc et de taille, puis jeté à terre, et foulé aux pieds sous les yeux d'un des principaux employés. Il cita aussi une peine abominable et avilissante qui arrachait à la victime des cris affreux pendant près d'un quart-d'heure.

Il y eut alors dans l'auditoire un tel murmure d'indignation que le président du tribunal demanda à l'un des employés de la maison qui était présent si ces choses étaient vraies, et entre autres s'il était vrai que des détenus fussent si longtemps serrés dans des menottes. Toutes les personnes qui assistèrent aux débats peuvent se rappeler que l'employé dont je parle, placé entre la crainte du directeur, qui était présent, et la difficulté de nier les choses, hésita d'une manière pénible... J'abrège les détails ; mais je puis rappeler la parole significative que lui adressa alors le président des assises : « *Dites la vérité ; dites simplement la vérité !....* » Quelle parole ! Quelle signification !

Enfin l'employé déclara qu'un détenu n'avait *jamais* les

1846 menottes plus de vingt-quatre heures consécutives !...

Eh bien, moi, je déclare ici de nouveau que les livres mêmes de la maison portaient la règle, que j'ai vue *écrite et inscrite* au quartier pénitentiaire, que tout détenu qui y était envoyé était d'abord ferré pour quarante-huit heures consécutives; que des milliers de détenus s'accorderont à affirmer que la peine se prolongeait quelquefois jusqu'à plus d'un mois ; et qu'en particulier un jeune libéré, que j'amenai plus tard personnellement devant un inspecteur général, déclarait y avoir été *trente-sept jours et nuits consécutifs ! ! !*...

Le tribunal était embarrassé. Mais il se fit tout d'un coup une diversion bien malheureuse pour l'accusé. Le directeur de la maison centrale demanda à être entendu; et, abandonnant entièrement la question importante des coups et des menottes, il ne s'attacha qu'à celle de la peine avilissante dont je viens de parler et de ses causes. Perdant de vue que s'il se commettait certaines horreurs dans les cellules, cela provenait de ce que, le châtiment de la cellule étant prodigué, on était souvent obligé de mettre plusieurs hommes dans une même cellule, — il se borna à indiquer le fait même de ces horreurs, et à ajouter que c'était sur l'avis des médecins qu'on avait recours au châtiment mentionné. Alors tout fut pardonné; la diversion était opérée ; le détenu n'eut pas la présence d'esprit de ramener l'attention sur les autres traitements mentionnés ; et l'avocat lui-même ne sut le faire non plus. En désespoir de cause il essaya de me faire intervenir; je fus effectivement appelé à déposer ; et, sans accuser la direction, j'insinuai ce qu'on a vu plus haut. Le jeune homme, qu'on n'osa pas condamner à mort, fut condamné à traîner le boulet jusqu'à la fin de ses jours ; et c'est ce qu'il fait sans doute encore, à moins qu'il ne soit mort !..

Mais ici commençaient mes peines, à moi. Quand la

séance fut terminée le directeur me demanda de venir le 1846
trouver le lendemain ; c'était pour entreprendre de me censurer en présence de ses deux principaux subordonnés. — Je fus, comme de coutume, fort intimidé par son ton violent ; mais, en résumé, je lui dis pourtant que je ne me croyais soumis à son autorité que dans les choses qui concernaient directement l'administration de la maison ; et qu'au fond je me regardais beaucoup plus, dans cette maison, comme lui étant coordonné que subordonné. Il écrivit aussitôt au ministère pour que je fusse renvoyé ; et je sais qu'il répéta plus tard cette demande en deux autres occasions ; mais chaque fois il y perdit sa peine.

Cependant cet état de tension me faisait beaucoup souffrir ; et si je n'eusse éprouvé de continuelles jouissances à soulager, à protéger et à instruire mes détenus, j'aurais bien difficilement supporté les vives peines que me faisaient endurer dans cette maison le caractère absolu du directeur, puis l'inimitié et la continuelle hostilité de la plupart des frères à mon égard.

Oh ! que je voudrais avoir le temps, l'espace et les forces nécessaires pour ne pas tronquer de tous côtés, comme je le fais pourtant, ce qui regarde mon séjour dans cette maison ! Que de choses intéressantes j'aurais à raconter ! Que de souffrances, mais que de consolations ! Que de mystères ! Quel monde souterrain plein d'objets d'horreur, mais plein aussi d'interventions célestes !..... J'arrivais un jour auprès d'un de mes détenus dans les caves des tisserands. Il était à l'ouvrage, et en me voyant tout-à-coup il tressaillit. « Hé ! me dit-il, j'avais entièrement oublié que j'étais ici : *j'étais avec mon Dieu.* » — « *Les jours que je passe ici,* me dit un jour un Allemand dans sa belle langue, *sont les plus heureux de ma vie.* » (Ich verlebe hier die seligsten Tage meines Lebens !)

1846 Cependant tout cela ne commença à se développer qu'au bout de deux ou trois mois de séjour. Mais il était beau de voir, dès ces premiers temps, sur les registres des punitions de la maison, tel détenu qui s'était fait mettre jusqu'alors toutes les semaines en cellule, s'arrêter tout-à-coup à cet égard, changer complètement de conduite, et s'attirer même les éloges de l'administration !....

Disons maintenant quelques mots de la portion de ma vie qui se passait hors de la maison centrale.

Dix jours seulement après mon arrivée à Melun, je me rendis de nouveau à Paris pour les assemblées annuelles; et je me joignis encore cette fois à la députation qui se rendit auprès du roi le premier mai. Et comme madame la duchesse d'Orléans avait eu la bonté de m'accorder une audience le jour précédent, je me trouvai ainsi deux jours de suite aux Tuileries. Cette circonstance, toute petite qu'elle est, présente un caractère singulier de notre époque, et un symptôme frappant du rapprochement graduel qui se fait entre les diverses classes de la société. Du reste c'est tout particulièrement le cas de la France; car en Angleterre ou en Russie un simple aumônier n'arrive pas si facilement à la reine ou au czar.

Je trouvai madame la Duchesse pleine d'affabilité, comme elle l'était avec tout le monde, et soutenue dans sa terrible épreuve par la piété que j'avais déjà trouvée chez madame sa belle-mère (p. 61).

En juillet je fus appelé à aller faire la consécration d'un jeune élève de l'école de théologie de Genève, à qui j'avais moi-même donné quelques leçons. La cérémonie eut lieu à Lemé, ancienne paroisse de feu le pasteur Colany, — qui ne se doutait guère du triste rôle que jouerait un jour un de ses fils dans la théologie ! De là j'allai prêcher à Templeux-le-Guérard, paroisse de mon fils

aîné ; je tins une nombreuse assemblée dans le temple 1846
de Hargicourt ; je fis la connaissance de mes collègues de Saint-Quentin et de Nauroy, MM. les pasteurs Bastie et Vernes ; puis je me rendis à Reims, sur l'invitation de M. le pasteur Petit, alors employé dans cette ville. — Puis j'appris avec reconnaissance, dans ce voyage, que la Société centrale de France voulait bien m'accorder un supplément de traitement considérable pour mes prédications aux protestants de Melun et de Fontainebleau, supplément qui, du reste, ne continua pas longtemps.

Je n'ai pas encore parlé jusqu'ici de ces prédications, dont mon prédécesseur s'était déjà chargé avant moi. Elles n'ont guère eu de résultat appréciable que les conférences dont je rendrai compte plus loin. Celles de Melun avaient lieu une fois tous les dimanches, dans un petit local déjà loué précédemment à cet effet. Celles de Fontainebleau se faisaient alternativement par moi et par quelques pasteurs qu'on faisait venir de Paris ou de plus loin encore. Celui qui dirigeait cet arrangement désirait avoir de temps en temps des prédications plus littéraires que les miennes et plus « ornées » ; ce fut son expression. C'était très-facile ; et je me bornai à m'y rendre une fois par mois.

De retour à Paris je reçois, le 13 août, au milieu du dîner, une lettre bien inattendue. C'est mon fils John qui, invité à se rendre à la grande assemblée de la formation de l'*Alliance évangélique* à Londres, et ne pouvant profiter de cette invitation, me la passait, en me donnant quelques lettres d'introduction auprès de ses connaissances. — Grande surprise, agitation, doutes, réflexions. Au fond rien ne s'y opposait ; car, par une singulière coïncidence, j'attendais justement pour ces jours-même la visite de mon fils Étienne, qui m'avait déjà si bien remplacé à Asnières, et qui venait de Montauban, passer

1846 ses vacances chez moi. Je pars donc le lendemain 14, muni du consentement de l'administration. Il est vrai qu'une circonstance semblait s'opposer à la continuation de mon voyage. L'un de mes fils, alors élève de la maison des Missions, venait de tomber malade de la plus violente fièvre typhoïde qu'on puisse imaginer, et paraissait mourant. Sa mère était déjà auprès de lui depuis quelques jours. Au premier abord je voulais naturellement rester. Mais je vis bientôt, au contraire, que rester auprès de mon fils était le seul parti que je ne pusse prendre. Il habitait une mansarde qui n'avait jour que par une lucarne tout près du toit, exposée directement au midi, et qu'il fallait fermer pendant le jour au moyen d'un rideau vert foncé afin de ne pas périr de chaleur. On avait craint de le fatiguer en le transportant dans une autre pièce; et cependant nous étions quatre dans cette espèce d'étouffoir, en comptant la garde-malade. Puis, comme il arrive souvent dans un cas extrême, les avis différaient souvent sur les détails du traitement à suivre; je ne voyais pas de raison de préférer mes vues à celles de ma femme; mais j'étais là absolument inutile, et il me fallait retourner à Melun, si je ne partais pas pour l'Angleterre. Malgré les terribles apparences j'avais le pressentiment, qui a été justifié par le fait, que mon fils ne mourrait point; je me disais en outre que tous nos efforts pour retenir un mourant sont vains si Dieu veut le retirer en effet : et puisqu'il fallait également partir d'un côté ou de l'autre, je me dis que si mon enfant devait mourir moi absent, autant valait que je fusse absent pour le grand objet qui m'appelait en Angleterre que pour mes occupations ordinaires à Melun.

Je me dirigeai donc sur l'Angleterre; et j'arrivai à Londres le 20 août: c'était précisément pour la première séance de la grande réunion de l'Alliance évangélique.

C'était sans doute un grand spectacle que cette pre- 1846
mière session de 1846 : environ mille hommes réunis, presque tous ecclésiastiques, hommes sérieux et pieux, de presque toutes les dénominations protestantes, s'entretenant dans un calme admirable sur des points quelquefois très-pénibles et très-délicats : beaucoup d'onction dans plusieurs prières : des orateurs, sans doute, et plus qu'il n'en fallait ; mais, en somme, un esprit grave, solennel, sans affectation, et un sentiment profond de la présence de Dieu.

Du reste, pour donner ici le résumé de mes impressions sur l'*Alliance évangélique* en général, je dirai que si, d'un côté, on l'a trop méprisée, de l'autre on s'en est fait aussi au premier moment de trop grandes idées. On avait d'abord vaguement rêvé à une alliance de tous les chrétiens de toute dénomination ; mais on restreignit presque aussitôt, quoique tacitement, cette alliance à une alliance entre protestants ; de sorte que la masse des chrétiens répandus dans les deux autres grandes branches de l'Église chrétienne était déjà exclue : puis, parmi les protestants, il a fallu, à la demande des uns ou des autres, exclure encore successivement :

1° tous les Quakers,
2° tous les Darbystes,
3° tous les chrétiens qui étendent, plus que d'autres, l'espérance exprimée dans l'Écriture, d'un rétablissement futur de toutes choses ; — et enfin,
4° (qui s'y serait attendu ?) tous les chrétiens qui, malgré eux, contre leur gré, et dans l'impossibilité où les mettent certaines lois de faire autrement, possèdent des esclaves. Philémon n'eût pas été admis.

Je ne puis entrer dans aucun développement sur ce

1846 dernier point qui, lorsqu'on croyait avoir tout fini heureusement, vint jeter l'Alliance évangélique dans une agonie de difficultés qui dépassa de beaucoup toutes les autres difficultés de l'entreprise. Je me borne à dire, à ce sujet, que l'impossibilité où se trouvent certains possesseurs d'esclaves de donner la liberté à leurs nègres, résulte du fait que, si un chrétien des États-Unis d'Amérique voulait le faire, ces esclaves pourraient être saisis par d'autres blancs et se voir de nouveau vendus à d'autres maîtres.

Malgré cette considération, plusieurs chrétiens anglais qui s'emploient avec ardeur à combattre l'odieuse traite des nègres, refusaient absolument d'admettre dans l'Alliance une personne qui posséderait des esclaves, à quelque titre que ce fût : et comme d'autres répugnaient vivement à une exclusion aussi absolue, on ne se tira de la difficulté qu'en admettant, pour l'Alliance, trois branches indépendantes l'une de l'autre, celle d'Amérique, celle d'Angleterre, et celle du continent, qui se conduiraient, sur ce point, suivant leurs vues et leurs circonstances particulières.

Voilà tout ce que j'ai cru nécessaire de dire sur cet effort de rapprochement qui s'est fait entre quelques dénominations protestantes. Je le répète ; la chose n'est pas aussi grande que plusieurs l'ont cru d'abord ; mais elle est bonne et belle pourtant : elle a fait du bien, comme tout ce qui a pour point de départ une intention pieuse ; elle a adouci de beaucoup la bigotterie qui séparait les unes des autres en camps ennemis plusieurs dénominations dissidentes d'Angleterre qui ne se distinguaient que par des choses peu importantes : je puis même dire plus; elle a rapproché des partis qui diffèrent vivement sur quelques dogmes d'une grande importance, comme les calvinistes et les arminiens. Il suffirait d'ailleurs, ajouterai-je, de voir une œuvre respectée et soutenue par des

hommes aussi éminents en piété que le sont quelques-uns 1846
des membres de l'Alliance évangélique, — et dans ce nombre, pour ne citer qu'un seul nom, le digne M. Baptiste Noël, — pour qu'on voue à cette tentative de rapprochement un respect sincère.

Mais il reste vrai aussi que cette œuvre, comme toutes les œuvres à estrades, est sujette à de grands inconvénients. Exeter-Hall, en particulier, ce bel édifice qui retentit si souvent de graves et excellents discours, devient trop souvent aussi un théâtre où s'étale l'amour-propre des orateurs, et où il se dit bien des pauvretés. J'ai entendu une fois un étranger crier à pleins poumons, aux trois mille personnes présentes : « Je vous aime tous; je vous aime tous de tout mon cœur !... » Et ces bons Anglais et ces bonnes Anglaises de rire de plaisir, et presque d'admiration ! Et pourtant quelle vanité dans une pareille déclaration ! Combien il était probable que le mot de l'évangile pût s'appliquer dans ce cas : « Si tu n'aimes pas ton frère que tu coudoies et que tu vois tous les jours, comment peux-tu savoir si tu aimes réellement ceux que tu n'a jamais connus et avec qui tu ne vis pas? » Qui est-ce d'ailleurs qui ose dire : « J'aime tous les hommes de tout mon cœur ? »

Comme les nouvelles qui m'arrivaient de Paris sur la santé de mon fils devenaient peu à peu rassurantes, je me permis, lorsque les séances de l'Alliance évangélique furent terminées, de faire quelques visites dans les environs de Londres, et entre autre chez ce digne M. Leveson Gower, déjà nommé plus d'une fois, qui me donna de lui-même, et sans demande de ma part, une somme assez forte pour acheter des livres de la Société, des livres religieux de Toulouse, afin d'en enrichir la bibliothèque de mes pauvres détenus. La maison de Melun avait, il est vrai, une bibliothèque générale ; mais comme on y trouvait

1846 force romans, puis des livres contenant les calomnies les plus grossières contre la foi évangélique, mon prédécesseur avait déjà commencé à former une bibliothèque protestante, que notre frère voulut encore enrichir. Une de ses filles me donna aussi un bon pour 180 exemplaires du petit livre intitulé *Pain quotidien*, à prendre à Paris; ce qui procura dès lors à mes détenus la joie de pouvoir porter constamment sur eux ce bon petit ouvrage, qui a été pour plusieurs un grand moyen de bénédiction.

Pendant que j'en suis à cette bibliothèque, je dirai que, par suite des menées des frères, le directeur prit tout d'un coup la décision de ne plus laisser entrer de livres protestants dans la maison qu'après les avoir examinés, afin de repousser tous ceux qui renfermeraient de la controverse. Or voyez un peu ce qui existait de controverse à notre égard dans les livres de la bibliothèque autorisée. J'ouvris un jour au hasard le livre intitulé : *Soirées villageoises. Le bon conseiller;* et voici ce que j'y lus (pages 98 et 99) :

« Quelle différence entre ces doctrines (catholiques-romaines) et celle » des protestants, qui *enseignent* qu'il *faut* pécher, et pécher hardiment, » parce que, plus on commet d'horreurs, plus on a de vices, et plus on » est saint et agréable à Dieu !.... La doctrine des protestants n'est pre- » pre qu'à faire des impies, des scélérats et des assassins; *elle engage* » *même* en quelque sorte à ces grands crimes, puisque, selon quelques- » uns d'eux, l'adultère, l'inceste et le meurtre rendent plus saint sur la » terre et plus joyeux dans le ciel, etc. »

Voilà les livres auxquels j'étais heureux de pouvoir opposer quelque antidote.

Quelques jours après cette visite et quelques autres semblables je partis pour Glascow : je n'avais encore jamais vu cette ville ni ce pays, où j'avais un de mes fils. J'aurais bien du plaisir à consigner ici le souvenir de l'impression que produisaient chez moi ces *moors*, cette profonde solitude de plus de dix lieues de longueur qu'on

traverse après Lancaster, cette suite continue de hautes 1846
collines et de pâturages où l'on ne trouve presque aucune trace d'habitations, d'arbres, ni même de bétail ; mais il faut abréger.

Je fis avec beaucoup de joie plusieurs connaissances précieuses dans ce Glascow si cultivé. Puis je me rendis à Édimbourg où je trouvai également d'anciens et de nouveaux amis. Et le 10 je repartis pour Londres.

En voyageant de nuit le long des côtes orientales de l'Écosse, je vis pour la première fois de ma vie ces phares hospitaliers qui illuminent la côte, et produisent une impression si solennelle ; je remarquai surtout avec une émotion profonde celui de *Holy-Island*, ou *Lindis-farne*, de ce *Lindis-farne* que j'avais appris à tant aimer en rédigeant l'*Histoire générale* de l'établissement du Christianisme. Oh ! oui ; c'était une sainte chose que ces couvents du moyen âge ; les bons, bien entendu !

De retour à Paris je retrouvai mon fils Paul en convalescence, quoique profondément éprouvé.

Mais, à peine arrivé, je reçois le 6 novembre l'appel à un nouveau voyage. On me demandait d'aller faire la dédicace du temple de l'église indépendante de la Force que mon fils venait de bâtir ; j'obtins de me faire remplacer, et je partis. C'est le 15 décembre qu'eut lieu, avec le concours de quelques autres collègues, cette cérémonie intéressante. Je me surpris, contre ma coutume, à faire un discours de sept quarts d'heure : mais la circonstance était grave, et on ne me fit point de reproche. Le lundi, 16, je fus appelé à prêcher dans le temple de l'église nationale de Sainte-Foy. En montant en chaire je m'aperçus que quelques membres du consistoire n'avaient pas été avertis de la chose ; et comme ils avaient contre moi de grands préjugés, il y eut entre eux un certain mouvement ; mais comme j'étais déjà à mon poste je ne me

1846 et 1847 laissai point gêner; et l'on m'a dit que ma prédication avait détruit les préjugés des personnes qui d'abord avaient été effrayées. C'était une belle réunion d'environ un millier de personnes.

A mon retour je trouvai chez moi mon fils Samuel, qui venait nous faire sa visite d'adieu avant de partir pour Calcutta. Il nous quitta en effet au bout de peu de jours pour retourner à Bâle, et se rendre de là à Genève, Lyon et Marseille; puis il fit voile de cette ville, et quitta ainsi l'Europe, le 24 décembre. Il arrivait le 27 au soir à Malte, d'où il repartait le 30.

Le 4 janvier (1847) il arrivait à Alexandrie par une chaleur de 17 degrés Réaumur à l'ombre.

Quant à moi, je vis s'ouvrir devant moi, dès les premiers jours de mars, une suite de journées fort intéressantes. Un pasteur protestant qui n'a qu'un tout petit troupeau dans une ville toute catholique romaine, désire toujours, s'il a un peu de cœur, réveiller l'attention publique sur les questions religieuses. Si l'occasion ne se présente pas pour cela il faut tâcher de la faire naître; c'est le parti que je pris cette année. J'éprouvais bien quelque émotion à cette pensée; et mon esprit balançait nécessairement entre deux perspectives également émouvantes: ou faire une tentative qui succomberait sous le mépris, ou au contraire, avoir un succès qui irriterait certaines personnes par sa grandeur. A tout évènement, et après avoir beaucoup prié, je publiai l'annonce qui suit:

PROPOSITION

DE CONFÉRENCES AU TEMPLE PROTESTANT.

« A cette belle époque de l'année où les âmes pieuses s'avancent avec tant de joie au-devant des plus grandes fêtes du Christianisme, et où les indifférents même se sentent stimulés par des appels extraordinaires, le pasteur protestant voudrait, lui aussi, faire un effort semblable, et

soustraire pour un moment, non sa personne, mais sa foi à un injuste 1847
oubli.

» Ce n'est pas dans un vain désir d'attirer l'attention du public sur l'œuvre d'un parti que je voudrais ainsi me faire entendre d'un plus grand nombre de mes concitoyens ; et je ne chercherai pas à couvrir cette tentative de certains prétextes, que j'aurais pourtant sous la main. Quoique nous ne puissions nous plaindre, jusqu'à ce moment, d'avoir été attaqués bien vivement dans les prédications du carême, on a pourtant déjà dit « que nos réformateurs avaient tourné le dos à la civilisation, et » que la lumière de Dieu brillait particulièrement à Rome ! » tandis que nous pensons que celle du soleil se distribue d'en haut sur le monde entier, et que celle qui nous vient de Rome n'est, en comparaison de la lumière céleste, que la pâle lueur d'un cierge, ou celle d'un bûcher qui s'éteint.... Mais, je le répète, si ces faits seuls suffisent déjà pour autoriser les protestants à prendre la parole à leur tour, ils ne sont guère pour moi qu'un point de départ ; et mon but est bien plus élevé que celui d'une controverse vulgaire. Je voudrais entretenir mes semblables des grandes et saintes vérités qui sont communes à tous les chrétiens, et je crois que nous avons un pressant besoin de cette prédication-là.

» Sous le point de vue religieux, la France est déconcertée. Quoi qu'on en dise, elle ne veut décidément plus du passé ; mais elle n'a su encore trouver à ce passé un remplaçant ; je dirai même que, sous ce rapport, la position des esprits manque jusqu'à un certain point de franchise. On peut trouver mauvais que je le dise ; mais on ne pourra guère me prouver que j'avance en cela une fausseté. Non, les masses ne sont plus ni catholiques ni protestantes ; elles sont incrédules, et surtout indifférentes ; et si le clergé le nie en certains jours, en d'autres il le proclame et en gémit du haut des chaires, comme je le fais ici avec lui. Nos âmes manquent de nourriture. Elles n'ont pas faim, il est vrai, car la faim suppose la santé, mais elles meurent d'inanition. Flottant dans le malaise, entre l'incrédulité qui ne leur donne rien et la superstition qui les repousse, les esprits sont dévorés par un marasme évident. Une partie de la nation vit sans culte ; et l'autre ne fait plus, du culte auquel elle se voit réduite, qu'une profession tout extérieure et souvent mensongère. Où sont en effet, Français, où sont, citoyens de Melun, nos habitudes et nos sentiments vraiment religieux ? Où est notre culte de famille ? où sont nos dévotions personnelles, nos prières du cœur, notre amour pour Dieu ? Où est le respect pour le jour du Seigneur ? Où sont surtout le désintéres-

1847 sement chrétien, la justice chrétienne et l'amour fraternel ? Pense-t-on seulement à de telles choses ? Et, si nous retranchons du nombre de ceux qui fréquentent habituellement le culte un petit nombre d'âmes réellement pieuses et éclairées, qu'y trouverons-nous du reste ? Dans les jours ordinaires, quelques assistés, qui se rendent à l'église par reconnaissance encore plus que par conviction ; un certain nombre de personnes qui trouvent leur intérêt à paraître religieuses ; puis, dans les moments officiels, une masse d'individus de toutes les classes de la société, qui ont aussi leur raison pour feindre une foi dont elles n'ont rien dans le cœur. Où sont donc, encore une fois, les vrais catholiques, les vrais disciples du Sauveur ?

» Voilà, mes chers concitoyens, les grands sujets sur lesquels je voudrais hasarder, tout humble que puisse être ma parole, de vous présenter quelques réflexions. Le préjugé, la crainte des hommes, ou l'indifférence, vous empêcheront-ils de vous rendre à cet appel ?.... « Bien loin de désunir je voudrais rapprocher, et engager mes semblables à pratiquer ce commandement de Dieu que les hommes n'ont pas le droit d'abolir : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. »

» En tout cas, comme je ne mets aucune prétention à la tentative actuelle, j'en accepterai avec soumission, comme de la main de Dieu, le résultat quelconque. J'ai dû faire mon devoir ; le reste dépend d'autrui.

» A. Bost, Ministre du Saint Évangile.

» Melun, 2 mars 1847. »

Je fis, non sans quelque émotion, distribuer cette annonce par toute la ville ; puis je m'avançai au jour indiqué, le dimanche 7 mars, au soir, vers ma petite chapelle. On comprend que je ne parle pas ici de la chapelle intérieure de la maison centrale, mais de celle que mon prédécesseur avait fait arranger pour les protestants libres de la ville. L'affluence fut énorme. La rue même qui conduisait à la chapelle était encombrée : à plus forte raison l'escalier et le local même : pour l'intérieur j'avais loué des banquettes et des lampes de surplus.

Ce dernier mot me rappelle l'un des traits de l'indifférence presque universelle des Français à l'égard de la religion qu'on prétend qu'ils professent. Mon lampiste fai-

sait l'entendu; il me disait qu'il avait un peu étudié en son 1847
temps; qu'il savait bien distinguer les superstitions d'avec la vérité, mais que les masses ne savaient suivre que la coutume. *Sic volet usus,* me redisait-il souvent, sans se douter qu'il avait un peu perdu son latin; car il croyait parler au présent *(sic vult).*

Quant au public qui vint assister à mes conférences je fus fort surpris d'y voir des personnes de tous les rangs de la société et, à côté d'une majorité peu instruite, quelques personnes qui l'étaient beaucoup, quelques militaires de haut rang, un ou deux des professeurs du collège et autres personnes de cette classe.

L'affluence continua dès-lors d'être telle que je fus obligé, au bout de quelques jours, de chercher un local plus grand que ma petite chapelle; et je louai à cet effet, pour trois soirées par semaine, une vaste salle dans un des hôtels de Melun. Elle pouvait contenir quatre cents personnes assises; et l'on y construisit une petite estrade. Mes amis m'ayant conseillé de m'y rendre en costume, j'y consentis; en tâchant toutefois de faire oublier le costume par la prédication. Comme le prédicateur du carême tenait de son côté trois conférences par semaine dans la cathédrale de Melun, je fis savoir que je prêcherais toujours le lendemain de sa prédication sur le même texte que lui; j'expliquai cependant que je ne suivrais point cette méthode dans un but d'hostilité et de controverse, mais afin de montrer plus clairement en quoi consistait la différence de vues entre les deux églises.

L'affluence ne fit que redoubler; le prédicateur du carême s'irrita; et il prêcha un soir contre le protestantisme avec une telle virulence qu'il y eut contre lui un murmure général, et que, dès le lendemain, il ne prononça plus, pour tout le reste du carême, un seul mot contre la réforme. Le fait est rigoureusement exact. Quant à moi,

1847 je continuai de prêcher avec un sentiment de paix et d'édification qui pénétrait évidemment la presque totalité de mes auditeurs. J'avais fait apporter sur ma petite estrade l'orgue expressif de la chapelle : je chantais avec mon petit troupeau protestant quelques-uns de nos cantiques habitués; et nous vîmes bientôt un certain nombre de personnes catholiques romaines venir prendre régulièrement, tous les soirs, la même place pendant les quatre semaines que durèrent ces conférences; de sorte que cette époque nous a laissé à tous jusqu'à ce jour un doux souvenir.

Quand le carême fut passé je retournai à ma petite chapelle, où nous vîmes pendant quelque temps une trentaine, puis une vingtaine d'auditeurs nous suivre avec intérêt. Mais le Français est léger; et d'ailleurs les gens craignaient les pertes que leur feraient subir leur passage d'une communion à l'autre : j'ai à ce sujet des déclarations pleines de candeur. De sorte qu'en résumé mon auditoire se retrouva bientôt sur le simple pied précédent.

Mais il sera sans doute resté quelques fruits cachés de toute cette œuvre.

Au mois de mai M. le pasteur Boucher, qui entreprenait le journal intitulé la *Voix nouvelle,* me fit de si vives instances pour que j'allasse chercher en Angleterre l'appui pécuniaire dont cette entreprise avait besoin, que je crus devoir me rendre à sa demande. J'avais pour cela d'autres raisons encore que ses instances. Cette entreprise était secondée par des personnes d'un grand poids et d'une vraie piété : on pouvait croire raisonnablement que, à condition d'être convenablement rédigé, un journal de ce genre pourrait être utile; et, désirant que M. Boucher, vrai Parisien, complétât l'assortiment de ses talents en donnant à son journal un ton un peu plus religieux et plus grave, je

pensai que mon avis aurait bien plus de poids sur lui si, 1847
tout en lui donnant cet avis, je pouvais lui rendre un service et contribuer à l'appuyer dans son travail. M. Boucher, s'étant engagé à me faire remplacer dans toutes mes fonctions ecclésiastiques de Melun, j'obtins de nouveau la permission des autorités pour mon absence, et je partis le 31 mai.

C'était curieux de retrouver, au mois de juin, la froide Angleterre couverte de cette épine blanche que nous avons dès les premiers jours de mai; curieux aussi, en arrivant à Glascow, à neuf heures moins un quart du soir, d'y voir le soleil encore suspendu au-dessus de l'horizon dans une vapeur rougeâtre. Tout en faisant consciencieusement et avec ardeur l'œuvre désagréable d'un collecteur, je jouissais cette fois, vu la saison, de plusieurs phénomènes curieux que présentent ces pays septentrionaux à un homme habitué à une latitude plus méridionale. Je montai, par exemple, vers dix heures du soir, une des belles montagnes au pied desquelles se trouve placé Edimbourg, *Arthur's Seat*. Je voyais avec surprise, à cette heure-là et presque en plein jour, le gaz allumé dans toutes les rues. Puis, je fis avec mes fils de Glascow une course de deux jours au Loch Lhomond. Je dis deux fils, parce que j'en avais un qui était entré depuis peu, comme commis, chez son frère aîné. Embarqué fort tard, à Balloch, dans un petit bateau que nous avions loué pour nous, nous n'arrivâmes qu'à onze heures et demie du soir à l'auberge de *Rowards-annan*. Elle ne touche pas au rivage; et nous ne la trouvâmes qu'après avoir un peu erré comme des Robinsons, à la lueur d'un demi-jour, dans ces solitudes romantiques. Nous fîmes lever toute la maison; on nous servit un repas à minuit; et à minuit et demi nous montions Ben Lhomond avec deux chevaux que nous avions loués pour nous quatre. Il faisait assez clair pour que nous

1847 pussions très-bien nous diriger. Cette montagne a quelque chose de solennel, et ses formes sont âpres; mais elle nous était précieuse surtout par le souvenir de ces nobles puritains qui vinrent pendant quelque temps y chercher un refuge contre les persécutions de l'église établie. — Toujours des persécutions de la part des églises établies!

A mon retour à Londres je visitai la prison modèle de Pentonville, sorte de palais. Les prisonniers y sont tenus absolument isolés, chacun dans sa cellule; ils ne parlent jamais entre eux; mais leur cellule est spacieuse, parfaitement propre; les murs en sont blanchis; elle est aérée par un courant d'air continu, ménagé de manière à ne pas incommoder le détenu; elle est chauffée dans la saison froide; et même avec un tel soin qu'on y fait varier la chaleur, degré par degré, suivant l'âge, la santé ou la profession du prisonnier. Je passe d'autres détails relatifs à ce bel établissement; je dirai seulement qu'en opposition aux indignités que j'avais vues dans les maisons centrales de France et dont nous aurons encore à parler, j'appris là qu'un directeur avait été immédiatement destitué pour avoir tenu un prisonnier, dans un cachot où il se trouvait pourtant sans menottes, douze heures de plus que ne le comportaient les règlements!

Je vis, dans ce voyage, pour la première fois, le port magnifique de Liverpool; et j'essayai de monter l'échelle en métal d'un phare situé près de là. Mais, arrivé à moitié hauteur, comme l'échelle devenait presque perpendiculaire, je redescendis. Le gardien du phare me dit, avec le flegme anglais: « Oh la peur est involontaire; j'ai vu beaucoup d'hommes et de femmes qui n'ont pas osé monter; seulement, ajouta-t-il, je n'ai jamais vu de femme, qui une fois qu'elle l'avait essayé, ait lâché prise: des hommes beaucoup. »

Je partis de Folkstone pour Boulogne à minuit, et

bien m'en prit : car c'est la seule fois que j'aie vu l'ad- 1847
mirable spectacle de la mer phosphorescente, la mer en feu, des vagues lumineuses tout autour du vaisseau !

Peu après mon retour, je tins à Fontainebleau des conférences de controverse. L'affluence fut surprenante : il y avait, dans la rue, de mille à quinze cents personnes qui n'avaient pu pénétrer dans la chapelle. J'en ai publié les traits principaux dans ma brochure intitulée : *Souvenirs des Conférences de Melun* (et de Fontainebleau).

Cette brochure provoqua de la part du ministre des cultes une lettre bien ridicule. Ce n'est pas même à moi qu'il s'adressa, mais au président du Consistoire de Meaux. Il trouvait que ma brochure avait manqué de modération, et que « le petit nombre des protestants de Melun était » une raison de plus pour me recommander cette dispo- » sition » ; et il demandait au président du Consistoire de me faire des observations dans ce sens. Celui-ci, M. Ladevèze, qui n'était pas plus disposé à me les faire que je ne l'eusse été à les recevoir, donna à entendre au ministre ce qu'il y avait à lui répondre ; et la chose finit là.

A cette époque mes rapports avec le directeur de la maison centrale devenaient toujours plus agréables ; mais les frères m'épiaient d'autant plus. Sans doute c'était par suite d'un ordre qui leur venait du supérieur, qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de répondre par un peu d'honnêteté à celle que je n'ai jamais cessé de leur témoigner : mais quelques-uns me témoignaient pourtant par dessous main une grande affection.

C'est à cette même époque que tombe la courte guerre du Sonderbund ; lutte de l'incrédulité contre la superstition, et du radicalisme contre le despotisme. Le général Dufour l'a lestement terminée ; — pour combien de temps ?

Je profitai d'un intervalle de repos dont je jouissais

1847 alors pour me mettre à la publication, pour moi si solennelle, que j'intitulai les *Prophètes protestants*. C'était la réimpression du vieux livre intitulé le *Théâtre sacré des Cévennes*, que m'avait prêté, vingt ans auparavant, un des hommes les plus respectés du réveil de Genève et de la Société évangélique. J'avais lu ce livre avec étonnement : j'avais été convaincu de la vérité des faits ; — puis j'avais négligé la chose. Négligé, dis-je, mais jamais oublié. Pressé, toute ma vie, du besoin d'un christianisme moins vulgaire que ce que nous avons sous les yeux, et que ce que je présente hélas ! moi-même, j'ai toujours aspiré à quelque chose qui correspondît mieux aux Écritures que ne le fait notre état général ; et c'est en revenant à ces pensées que le souvenir de ce livre extraordinaire se présenta de nouveau à moi. « Ces faits sont » vrais, ou ils sont faux, me dis-je ; s'ils sont vrais, que » fais-je en les méprisant ? car ici négliger c'est mépriser. » — J'écris aussitôt à Genève ; mon ancien ami m'envoie le livre, et je me mets à l'œuvre ; l'ouvrage parut en novembre. Je ne me battrai pas les flancs pour plaider une cause qui ne se gagnera qu'à l'heure où il plaira à Dieu d'ouvrir les yeux de son peuple : je me borne ici à poser sur ce point quelques simples assertions.

Les faits du *Théâtre sacré* sont incontestables ; aussi *n'ai-je vu personne absolument qui les ait mis en doute.*

Et ces faits sont : des prophéties innombrables, brillantes de beauté et d'éloquence, sortant souvent de la bouche de pauvres idiots, et surpassant toujours de beaucoup les facultés ordinaires de ceux qui recevaient ce don : le don des langues, qui se manifestait, soit chez des enfants à la mamelle, qui prophétisaient d'une manière admirable, soit chez des idiots qui, dans l'extase, parlaient en bon français, tandis qu'ils en étaient *absolument incapables* en tout autre temps. (Voyez, sur les enfants qui pro-

phétisaient, les pages 141 et 152 des Prophètes protes- 1847
tants, puis la page 183 du présent volume.) A côté de ces faits on trouve encore des miracles nombreux, des préservations extraordinaires ; Clary, par exemple, soutenant l'épreuve du feu ; et des visions qui faisaient connaître aux Camisards, soit les projets de leurs ennemis, soit les machinations des traîtres, soit d'autres choses absolument inaccessibles à la simple perspicacité humaine.

La seule objection que j'aie entendu faire à ces récits étonnants c'est que les Camisards ayant pris les armes contre leur souverain, on ne peut considérer comme venant de Dieu les choses extraordinaires qui se passaient parmi eux. Quoique j'aie déjà répondu à cette objection, comme elle est spécieuse, et qu'elle est faite par des hommes respectables, j'ajoute encore quelques observations à mes observations précédentes.

1° Jésus nous commande bien de ne pas résister à ceux qui nous frappent nous-mêmes ; mais ce commandement n'implique nullement l'idée que nous ne puissions ou ne devions même, dans l'occasion, porter secours aux faibles qu'on opprime. Or si on admet ce principe — et il me semble qu'on le doit, — il est absurde d'en exclure le cas des persécutions religieuses. Vous voyez maltraiter un vieillard, une femme, un enfant ; vous entendez des cris aigus ; et vous volez à leur secours. « C'est pour cause de religion que je maltraite ces gens », vous dira l'oppresseur. — « Ah ! pardon ; je ne le savais pas : faites à votre aise ! » — Parlerez-vous ainsi ?.... On veut vous enlever votre femme ou vos enfants : si les misérables qui essaient de commettre ce crime sont armés, et vous non, ou s'ils sont dix contre un, peut-être faudra-t-il bien vous résigner et pleurer ; alors faites-le ; mais si vous pouvez résister, ne le ferez vous pas ? Vous le devez ! Oh ! il y a une grande lâcheté, selon moi, à ad-

1847 **mettre la défense personnelle et à nous interdire de prendre la défense d'autrui : c'est bien plutôt le contraire que je soutiendrais. Je répète mon argument : vous entendez les gémissements d'un vieux père à qui l'on serre les pieds, à coups de marteau, entre des planches ; vous voyez un homme qu'on suspend au-dessus d'un puits glacé, et qu'on trempe et fait ressortir tour à tour jusqu'à ce qu'il abjure : vous entendez les cris perçants de femmes à qui on arrache leurs enfants ; vous voyez vos propres enfants, ces êtres chéris qu'on vous enlève pour les cacher dans un couvent ; ils vous tendent les bras et vous supplient en sanglottant de ne pas consentir à cette séparation éternelle ; vous entendez ces cris ; vous voyez ces horreurs ; et vous dites qu'il faut tendre l'autre joue ! — Hé ! lâche ; ce n'est pas sur votre joue que l'on frappe, c'est sur celle d'autrui ! Ce n'est pas votre manteau qu'on vous enlève ; c'est votre femme ou vos enfants ; ce sont des êtres doux, pieux et sensibles qu'on torture !...**

Qu'on me permette de citer ici, comme singulièrement intéressante dans cette question, une partie du testament de l'amiral Coligny, de cet homme si véritablement pieux et d'ailleurs si fidèle à son roi : il exprime exactement les vues que j'expose ici :

« Et fault (dit-il) que véritablement je confesse *mon infirmité* : que la plus grande FAULTE que j'ay tousjours faicte en cela, cest que je n'ay *pas assez ressenti les injustices et meurtres* que l'on faisait *de mes frères* ; et qu'il a fallu que les dangiers et aguées que l'on faisait sur moy m'ayent avancé de faire ce que j'ay faict. Mais je dicts aussi devant Dieu que j'ay essayé par tous les moïens que j'ay peu de pacifier toutes choses *le plus longuement que j'ay peu*, ne craignant rien tant que les troubles et guerres civiles, prévoyant que cela aporterait après soy la ruine de ce royaulme ; la conservation duquel j'ay toujours désirée et procurée de tout mon pauvoir. (V. *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français ;* 1re année, n° 7, p. 264 en haut.) »

Pour blâmer l'insurrection exceptionnelle des Cami-

sards, on allègue quelquefois une autre considération, 1847
savoir que le roi ignorait toutes les horreurs qu'enduraient les protestants de France.... Et vous ne voyez pas l'admirable beauté de votre objection en faveur même de l'insurrection des Camisards ! Oui, oui, répondrai-je avec empressement; vous avez mille fois raison ! Le roi ignorait effectivement toutes ces infamies; je le crois. Entouré de ses femmes; tour à tour s'amusant aux comédies de Molière, ou portant la guerre de lieu en lieu; faisant incendier le Palatinat, puis se rendant aux beaux sermons de ses Bossuet, de ses Massillon, de ses Bourdaloue, qui se gardaient bien de s'attirer le sort d'un Jean-Baptiste, cet homme ne savait réellement pas les brigandages qui se commettaient en son nom. Non; il ne le savait pas; c'étaient des prêtres sanguinaires qui abusaient du pouvoir du roi; c'étaient eux, et non le roi, qui faisaient souffrir aux protestants des Cévennes des tortures inouïes... Encore une fois, quelle magnifique justification vous nous fournissez là de l'insurrection des Cévennes ! Vous le dites ! Ce n'est plus contre le roi que s'insurgeaient les Camisards, mais contre une bande de coupables tonsurés qui volaient au roi ses braves soldats, pour en faire, à son insu, des bourreaux ! Oui; il est parfaitement notoire, pour qui connaît tant soit peu l'histoire de France, non-seulement que les protestants étaient des sujets fidèles et soumis, mais qu'ils le furent même sous d'indignes persécutions, et aussi longtemps que ces persécutions ne produisirent pas, en violant toutes les lois de la nature, ce genre d'exaspération qu'on peut appeler sacrée, en rompant jusqu'aux derniers liens qui peuvent rattacher des sujets à un roi ! Ce même testament de Coligny, dont nous parlions tout-à-l'heure, fournit encore la preuve de ce que j'avance ici. Écoutez :

« ..... Je veulx bien laisser ce tesmoingnage à ma postérité, pour no

1847 luy laisser point une notte d'infâmie qui soit d'infidellité ni de rebellion. Et que *si j'ay pris les armes*, **ce n'a point esté contre le roy,** mais contre ceulx qui tirraniquement ont contraint ceulx de la religion réformée de les prendre pour garantir leurs vies, ce que jai peu faire avec d'autant plus saine conscience que je scavais *que c'estait* **contre la volonsté du roy,** car j'ay **plusieurs lettres et instructions qui en font foi.** (*Bulletin*, etc., au même endroit.) »

« C'est donc absolument le cas de malfaiteurs qui s'introduiraient chez vous, et se serviraient des armes qu'ils pourraient trouver dans votre maison, et de votre maison même, pour commettre un crime. Vous ne pourriez dire qu'en attaquant ces malfaiteurs dans votre maison c'est vous qu'on attaque... Le roi, je le répète avec vous, ne savait rien des horreurs des dragonnades ; donc ce n'est pas à lui qu'on résistait.

Mais je ne veux pas pousser plus loin l'apologie de cette apparition extraordinaire des Cévennes : on peut joindre à ces considérations celles que j'ai développées dans les *Prophètes protestants* (pages 48 à 52). J'ajoute seulement que, s'il y a eu parmi les Camisards, ou plutôt s'il s'est joint à eux quelques fanatiques, ou quelques hommes encore esclaves du péché, cela ne prouve rien contre la masse des inspirés, qui vécurent et agirent évidemment sous une direction sainte et divine.

Quant au livre même qui a recueilli les principaux documents à cet égard, j'ai déjà dit qu'en le réimprimant et en le soustrayant ainsi à un oubli sacrilège, je pense avoir fait l'œuvre la plus importante de ma vie. Voilà ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Je remarque avec plaisir, quoique sans surprise, en relisant mes journaux de cette époque, que pendant que j'imprimais cet ouvrage j'étais rempli de dispositions intérieures extrêmement douces. Je chantais entre autres sans cesse en moi-même ce beau cantique :

Chef suprême — Qui diriges tout, 1847
Tiens toi-même — L'œil ouvert sur nous !
Donne-nous d'être, en tout temps,
Sans reproche et vigilants,
Et la joie de ton cœur d'époux.

Puis :

Sauveur tendre, — Jésus notre Roi !
Fais nous prendre — Racine en ta croix !
Pour ta grâce et tes faveurs
Entends de pauvres pécheurs
Élever à toi leur voix !

Tout cela ne sent guère l'assassinat ni la révolte.

A la même époque mon Théodore tomba grièvement malade ; et je crois bien que, dans ce cas encore, c'est moi qui, sous la direction de Dieu, trouvai le traitement qui nous l'a conservé.

Vers ce même temps aussi je me trouvai de nouveau en lutte avec le directeur de la maison. J'avais recommandé, dans ma prédication, à ceux des détenus qui avaient quelque autorité sur les autres, de se garder de toute injustice et de toute partialité envers leurs camarades. Le directeur crut devoir me faire quelques observations à ce sujet, comme si j'avais tendu à affaiblir la discipline. Mais comme je ne l'avais réellement pas fait, je lui répondis que, parfaitement soumis comme toujours, à l'ordre de la maison et à lui-même en particulier, dans tout ce qui touchait à cet ordre, je ne pouvais permettre ni à lui ni à aucun homme au monde, de me donner des ordres sur ma manière de prêcher : qu'il n'avait eu de rapports sur mon sermon que par des autorités au jugement desquelles je ne pouvais accorder aucun poids : ou le gendarme, qui assistait toujours au culte ; ou l'un des frères, qui écoutaient habituellement derrière la porte ; ou quelque détenu ; qu'ainsi je ne pouvais accepter ses observations sur le cas en question.

1847 Il écrivit encore une fois au ministre pour être débarrassé de moi ; mais, encore une fois en vain.

Enfin c'est encore à cette époque que je fis une des connaissances les plus précieuses de ma vie, et que je vis s'opérer une conversion des plus profondes dont j'aie été témoin; et l'on sait que je n'appellerais pas conversion un simple passage du Catholicisme au Protestantisme. Il ne convient pas que j'en parle davantage ; mais je puis bien dire que cette conversion fut sûrement l'une de celles pour lesquelles il y a de la joie dans le ciel. C'est probablement, en pensant à ce cas que j'écrivais plus tard ces mots qu'on va revoir : « Si mon séjour à Melun peut me gagner une seule âme qui se donne à Jésus comme l'enfant prodigue qui revint à son père, j'en serais plus heureux que si j'avais ma chapelle, ou l'église même de Saint-Aspais, toute pleine de protestants ou de catholiques sans piété. J'aime mieux un seul diamant que tout un monceau de pierres communes. »

1848 Je reçus d'Utrecht, dans le courant de février 1848, une bonne lettre bien inattendue et bien intéressante, d'une dame que je n'ai encore jamais vue à l'heure qu'il est, et dont je n'avais non plus jamais entendu parler. Elle avait reçu, je ne sais par quelle voie, les *Prophètes protestants;* elle me rappelait l'appel que je faisais aux chrétiens, dans cet ouvrage, pour qu'ils adressassent tous les jours à Dieu la demande de répandre sur son Église un nouveau baptême d'esprit et de feu, et ces mots par lesquels je terminais : « Celui qui fait cette proposition » sera heureux si une seule âme chrétienne lui fait savoir » qu'elle entre dans cette confédération : il s'engage, pour » sa part, à y persévérer, dût-il le faire tout seul » ; puis elle ajoutait : « Non, certes, vous ne serez pas seul, cher et honoré frère, etc. » Elle me donnait encore beaucoup d'autres détails intéressants sur le même sujet. Un peu plus

tard elle m'apprit que mon appel venait d'être traduit en 1848
hollandais, et imprimé dans deux journaux religieux. Plus tard encore elle me fit savoir qu'il s'était formé sur cet appel, en plusieurs endroits du même pays, comme aussi en Angleterre, des réunions de prières ayant le même objet. Notre correspondance s'est soutenue ainsi pendant deux ou trois ans; puis mes nombreuses occupations l'ont laissé se ralentir. On me dit maintenant que cette personne s'est laissé prendre aux erreurs dont l'Irvingisme a entremêlé les vérités qui lui ont donné naissance; mais nous savons, heureusement, que le Seigneur pardonne bien des erreurs d'intelligence pourvu que l'on bâtisse sur le bon fondement, et que le cœur continue de chercher Dieu. Courage, chrétiens ! Élevons nos cœurs en haut !

Mais voici la grande secousse de 1848 !... Sous la date du jeudi 24 février, je trouve inscrit dans mon journal en grosses lettres ces mots :

ESCAMOTAGE ET PROCLAMATION
DE LA RÉPUBLIQUE.

J'ajoutais immédiatement ces mots : « Pour combien de temps? Et que va-t-il arriver? ..... »

Quelle basse et misérable comédie fut l'établissement de cette république ! Et comment s'est-il trouvé des personnes pieuses qui aient pu se tromper sur le caractère de cette incartade, et oublier ce que Montesquieu même, quoique peu éclairé en religion, avait bien su voir, qu'une république ne peut subsister qu'avec un certain degré de vertu qui nous manque depuis longtemps. Puis, quel spectacle ignoble présentait tout le clergé romain, venant bénir les arbres de la Liberté comme il avait béni Louis XIV, béni l'Empire, béni la Restauration, béni Louis-Philippe, et comme il bénira toujours tout nouveau pouvoir à mesure qu'il paraîtra ! Il s'imagine pouvoir justifier

1848 cette honteuse versatilité par l'autorité des Écritures : mais ces Écritures ne nous recommandent rien de pareil à ce commerce de bénédictions. Elles ne nous ordonnent pas d'*approuver* successivement et à vingt-quatre heures de distance, le blanc et le noir, et d'aller bénir alternativement la guillotine et le trône : elles nous ordonnent simplement d'*obéir* au gouvernement de fait, et de *prier* pour lui ; jamais de le cajoler.

Un jour ou deux après ce beau 24 février, tous les employés de la maison furent appelés à monter à la préfecture pour y voir le nouveau gouvernement qu'on nous donnait. Nous trouvâmes là en grand appareil un petit préfet, fluet et déclamateur, l'écharpe tricolore aux hanches ; puis derrière lui, à deux pas de distance, comme derrière un rempart, le secrétaire général de la préfecture qui avait l'air assez malheureux. Le préfet (qu'on appelait citoyen-commissaire) nous harangua..... Dans quel style ! Puis nous nous retirâmes, portant tous, sauf moi, la cocarde tricolore à la boutonnière. On nous avait distribué à tous de ces cocardes au moment du départ pour la préfecture ; je mis la mienne dans la poche. On comprendra que si je n'affichais pas mon admiration pour la république, c'est que cette admiration, comme mon estime, étaient fort minces !

Cependant l'époque du carême approchait ; et je me rappelais mes heureuses conférences de l'année précédente. Mais comment, en mars 1848, songer à des conférences ? Je publiai au contraire les pages que voici :

QUELQUES MOTS DU PASTEUR PROTESTANT DE MELUN
A SES CONCITOYENS.

« Mes chers concitoyens,

« L'extrême préoccupation des esprits, en ce moment, m'engage à ne pas renouveler cette année les conférences que je tins l'année dernière,

et auxquelles vous accordâtes un concours si bienveillant. Vous savez que 1848
je n'appellerais pas ainsi l'affluence des premiers jours, qui pouvait ne s'attribuer qu'à la curiosité, mais cette assistance prolongée et assidue d'un grand nombre d'entre vous à toutes les prédications que je fis alors.

» Vous m'êtes témoins aussi que cette sorte de succès ne fut point dû à l'attrait malicieux de la controverse, et que je m'efforçai habituellement de l'éviter. Un grand nombre d'entre vous furent touchés alors d'un véritable sentiment religieux, et reconnurent que nous aussi, chrétiens protestants, nous savons, et peut-être plus que ceux qui nous méprisent, jouir de la communion avec Dieu, des consolations de la foi chrétienne et des grâces que le saint Esprit accorde aux vrais croyants. Mais tous ces effets sur vous ont été passagers : je vous ai bientôt retrouvés obsédés des pensées et des intérêts de la vie présente. Que serait-ce maintenant, que nous entrons dans un ordre de choses qui bouleverse tout le passé et qui nous crée tout un nouvel avenir ? Avez-vous seulement remarqué qu'après la vive préoccupation que vont créer les élections pour l'assemblée constituante, cette assemblée elle-même s'ouvrira au milieu de la semaine sainte, entre le dimanche des rameaux et celui de Pâques, le jeudi même où l'église célèbre l'institution de la cène ?

» Je crois donc devoir céder à la force momentanée du torrent, et suivre à cet égard le mouvement inverse de celui du monde. J'ai exhorté longtemps mes auditeurs à s'occuper de leurs intérêts éternels ; on ne le veut pas ; eh bien ! j'éprouve, pour mon compte, le besoin de me concentrer d'autant plus dans ces saintes pensées, et de m'y enfouir à proportion qu'elles sont plus méprisées. Ceci n'est pas une affaire de protestantisme et de catholicisme ; les masses ne sont plus, nous le disions déjà l'année dernière, ni catholiques, ni protestantes ; elles ne sont plus chrétiennes ; elles courent après un vain idéal de félicité temporelle.... Allez ! quand le genre humain aura essayé de tout, il reviendra, de guerre las, à cet évangile qui nous donne le bonheur et la paix dès ce monde, mais qui ne les donne, — que ceci soit bien entendu, — qu'à ceux qui visent plus haut, et dont l'unique objet est de se rapprocher de Dieu et de chercher des biens invisibles.

» Je sais bien que j'aurais pu vous ramener à mes prédications en vous annonçant que je traiterais quelqu'un des rapports de la religion avec la vie présente et même avec la politique ; c'est ce qu'on fait à Paris depuis quelques années. Pour vous attirer à ces églises, dont la superstition vous chassait, on vous parle de plus en plus d'affaires temporelles, de

1848 gloire, de patrie; que sais-je, même de libéralisme! mais — je n'aime pas ces voies détournées. Notre salut éternel est dans la foi de Jésus; et je ne veux pas dégrader mon ministère et ma conscience en vous prêchant autre chose que cette même foi, toute spirituelle et toute céleste.

» Sans doute ce n'est pas le moyen d'avoir les masses; mais ce n'est pas non plus les masses que je cherche; et je vous le déclare : « Si mon séjour à Melun peut me gagner une seule âme qui se donne à Jésus comme l'enfant prodigue qui revint à son père, j'en serais plus heureux que si j'avais ma chapelle ou l'église de Saint-Aspais toute pleine de protestants ou de catholiques sans piété. J'aime mieux un seul diamant que tout un monceau de pierres communes. » Et, s'il y a lieu, je me trouverai plus heureux de réunir chez moi deux ou trois âmes, heureuses dans la prière et dans la foi, que de tenir plus longtemps un local ouvert à des âmes indécises qui ne donnent au culte, comme à Dieu, que des moments perdus dont elles ne savent que faire.

» Navire de la France! Tu t'avances dans de nouveaux parages qu'aucun pilote n'a encore sondés. Nous demanderons à Dieu de te diriger! Et nous le lui demanderons d'un cœur désintéressé. Nous ne sommes pas, nous chrétiens protestants, de ceux qui refusent leurs prières à un gouvernement, ou qui ne les accordent qu'en se les faisant payer par de lâches complaisances. Nous prions, non pour les morts, mais pour tous les vivants, et en particulier pour le gouvernement quelconque qui se trouve placé au gouvernail. Nous ne demandons, à la rigueur, qu'une liberté, que nous savons prendre quand on nous la refuse, la complète liberté de conscience; mais nous ne serons jamais un embarras ni une écharde pour un gouvernement équitable; et nous faisons des vœux ardents pour que celui qui va être établi sur nous sache mettre enfin le pouvoir ecclésiastique à sa place, lui laisser la religion, mais lui arracher la politique et les intérêts temporels, et lui apprendre que son royaume n'est pas de ce monde.

14 mars 1848. A. Bost. »

A peine avais-je écrit ces mots que survint un évènement qui eut pour moi des suites décisives. On comprend que les évènements politiques durent agiter nos onze cents détenus; mais on ne se serait pas attendu à une révolte. Cependant elle éclata tout d'un coup avec violence le dimanche, 19 mars. Les détenus se jettent sur les frères

pendant le repas, et en maltraitent quelques-uns ; la pri- 1848
son devient subitement un volcan. J'étais chez moi quand le tumulte éclata. Dès que j'en eus nouvelle j'accourus, en même temps que toutes les autorités, civiles et militaires. Des troupes s'avançaient en hâte du même côté. A peine entré dans la maison, je m'aperçus aussitôt du projet lâche et ridicule qu'avait formé le directeur (c'était un nouveau directeur), de concert avec les frères, d'attribuer cette révolte à mes instigations : mais, rien n'était encore organisé à cet égard, et nous étions dans un chaos : le tumulte était inexprimable : les détenus montraient aux autorités leurs poignets déchirés par les fers de la cellule ; on criait de tous côtés : en un mot la révolte était complète, et elle dura ainsi toute la nuit. Le lendemain tout le monde était d'accord qu'il fallait absolument rétablir l'ordre. Il y avait dans les cours un millier de soldats ; on leur fit charger les armes ; puis on ordonna aux détenus de se retirer dans leurs dortoirs respectifs. Ils le firent tous, sauf une trentaine, qu'on menaça de nouveau. « Tirez, s'écrièrent quelques-uns d'entre eux, » en écartant leurs vêtements de dessus la poitrine, nous » aimons mieux mourir sous vos balles que dans nos » tortures. » Les autorités témoignèrent là-dessus une sorte d'admiration. « Quel dommage, s'écria le préfet, » que des hommes d'un pareil courage se fassent flétrir » par la justice ! »

On conçoit sans peine, d'après tout ce qui précède dans ce livre, que la révolte n'avait pas trace de rapport à la religion, et que le groupe qui résista ainsi se composait de catholiques aussi bien que de protestants. Il se peut, comme on l'a prétendu, mais comme je l'ignore entièrement, que la proportion de ces derniers ait été un peu plus forte que dans d'autres cas : mais ce qui est certain, c'est que les deux chefs de la révolte étaient, l'un protestant

1848 l'autre catholique. Que penser donc de l'aumônier catholique qui, dans ce moment si grave, apostropha le groupe qui résistait encore, en ces mots : « Malheureux protestants !.... » J'ai bien de la peine à m'abstenir de porter ici un jugement et d'employer une épithète ; mais la conscience du lecteur le fera pour moi ; et Dieu jugera des choses pareilles au grand jour !...

Au milieu de toutes ces scènes notre petit préfet républicain, entouré de toutes les autorités, de magistrats, de colonels, de généraux et de frères, me voyant passer dans la cour, m'interpelle tout d'un coup et m'ordonne de sortir pour ne rentrer qu'avec sa permission. Je sortis.

Il est vrai que, se repentant probablement de sa sottise, il m'écrivit dès le lendemain pour adoucir et limiter la défense qu'il venait de me faire ; mais je lui répondis que j'allais référer de toute cette affaire aux trois ministres, de l'Intérieur, des Cultes et de la Justice ; et que je ne rentrerais dans la maison que quand j'aurais obtenu la réparation qui m'était due. Puisqu'on voulait tant être en république, la lettre que je lui écrivis sentait un peu la république ; je lui disais :

« La cause des détenus, quand ils ne réclament que la justice et l'humanité, est une cause sainte. Et qu'on ne s'imagine pas qu'en la défendant j'aie peur de personne au monde ! Le peuple sera là pour en juger ; et je saurai l'éclairer s'il le faut, etc. »

Il me répondit une heure après, en m'invitant à l'aller voir : je lui parlai : j'exigeai une espèce d'enquête sur ma conduite ; et le résultat fut qu'au bout de quelques jours on reconnut ma parfaite innocence, et que je rentrai dans tous mes droits. J'ai toutes les pièces relatives à ce fait. Mais on n'a aucune idée de la bassesse des intrigues auxquelles se livraient alors des hommes qui passaient dans le monde pour être des hommes honorables.

Pendant toute la durée de ces débats je correspondis 1848
avec le président du Consistoire de Meaux ; et je me trouvai enlacé dans une suite de négociations dont, je le répète, il me reste encore les minutes.

Il est vrai que je répugnais extrêmement à recourir aux autorités civiles d'alors, savoir aux citoyens Ledru-Rollin, Caussidière, Lamartine et compagnie ; et d'ailleurs l'accès aux ministres m'était fermé par une cabale. Cependant je désirais faire connaître l'état des choses à ceux qui pouvaient y remédier ; et, en désespoir de cause, comme il ne s'agissait pas proprement de religion mais d'humanité, j'essayai de m'adresser à M. Coquerel père, en sa qualité de membre de l'Assemblée nationale. Depuis que ce prédicateur a publié son *Christianisme expérimental*, dans lequel il nie ouvertement l'efficace de la prière, je crois n'avoir pas un seul point religieux en commun avec lui. Mais je supposais alors qu'il s'intéresserait peut-être à une question de justice et d'humanité, où il ne s'agissait pas de méthodisme ; et je lui envoyai l'un des nombreux mémoires que j'écrivais à cette époque, pour qu'il voulût bien le faire tenir au ministre. N'obtenant aucune réponse, je le priai, au bout de quelques semaines, de me renvoyer ce mémoire s'il ne l'avait pas remis. Il me répondit que, n'ayant pas cru devoir s'occuper de cette affaire, il avait dit de mon mémoire « arrière de moi, Satan » (ce sont ses propres termes), *et qu'il ne pouvait plus le retrouver !* Du reste il ajouta, au sujet de cette citation de l'Écriture, qu'il n'avait pas prétendu en faire une application inconvenante ; et je le crois facilement.

Quoi qu'il en soit, je ne réussis pas mieux de ce côté que des autres ; *et j'aurais dû le prévoir !* (1)

(1) *J'aurais dû le prévoir.* L'espace me manque ici pour justifier cette expression en la développant. Mais laissons là les questions de personnes,

1848 Les choses traînèrent ainsi pendant près de trois mois. La fameuse république qui, hors de la prison payait les ouvriers pour ne rien faire, avait aboli le travail dans les maisons centrales. Je proposai alors à la direction de venir tous les jours, même deux fois par jour, occuper les détenus, en leur donnant quelques instructions sur les sciences naturelles, ou en leur faisant quelques lectures. On me le permit d'abord ; et je commençai au hasard par une leçon élémentaire sur l'astronomie. Il fallait voir la joie de ces hommes et l'intelligence de plusieurs ! Quelquefois ils achevaient ma phrase avant moi ; et ils étaient enchantés d'être occupés d'une manière aussi agréable. Mais tout cela ne dura que deux ou trois jours. L'aumônier catholique n'ayant pas voulu, ou pas pu, réunir ses détenus de la même manière, il y eut contre-ordre pour moi ; et les détenus recommencèrent à gambader dans les cours, ou à flâner pendant toute la journée.

Cependant je continuais à faire à la prison, au milieu de tracasseries sans cesse renaissantes, mes douces visites, lorsque enfin, le 17 juillet à midi, le concierge de la maison me reçut à la porte extérieure, qu'il ne fit qu'entr'ou-

pour poser un principe général, et parlons d'un auteur qui a écrit que « prier *n'est pas* demander, mais acquiescer. » (*Christianisme expérimental.*) S'il eût dit que prier n'est pas *exclusivement* demander, il aurait eu raison : s'il eût dit que prier n'est pas *principalement* demander, il aurait déjà eu tort, bien tort ; mais sa parole eût pu s'excuser. Mais dire que prier n'est pas — *n'est pas* — demander, c'est donner aux paroles de Notre Seigneur et aux enseignements de l'Écriture entière un démenti que je préfère ne pas qualifier. Et comme l'auteur d'une pareille thèse ne peut alléguer qu'il a mal exprimé sa pensée, puisqu'il l'a soigneusement développée, je sens le besoin de faire une protestation que personne, à ma connaissance, n'a encore faite, et de dire que, par les mots indiqués ci-dessus, l'auteur se place, non-seulement en dehors du christianisme, mais même en dehors de toutes les religions du monde. Sans doute plusieurs penseront qu'en jugeant ainsi je manque de charité ; et je manque de leur charité en effet, de cette charité qui appelle le bien mal, et le mal bien ; mais non de celle de Dieu, qui regarde celui qui nie l'efficace de la prière comme un impie. — Il y aurait beaucoup à dire encore sur celui qui fait le métier de prier tout en croyant qu'il n'obtiendra rien : mais tout cela se traitera peut-être ailleurs et plus tard.

vrir. Il me dit en rougissant qu'il avait ordre *de M. le* 1848
directeur de ne pas me laisser entrer !...

Cette indigne expulsion, sans allégation d'aucun motif, de la part d'un directeur dépendant, comme moi, d'une autorité supérieure, vint ainsi couronner l'histoire de mes rapports avec la direction de cette maison !... Je fis les premiers dix pas dans la rue pour retourner chez moi, sans bien savoir à quoi m'en tenir ; mais enfin, frappant avec une sorte de joie mes deux mains l'une contre l'autre : « Me voilà libre enfin, m'écriai-je ! Et puisque les minis- » tres sont inaccessibles je vais parler à la face du ciel ! » C'est alors que je composai en quelques jours la brochure intitulée : *des Désordres de la Maison centrale de Melun*, brochure à laquelle j'ai déjà fait quelques emprunts. Je me borne à en donner ici un dernier extrait :

« J'ai parlé d'assassinats qui se commettent dans la prison. *Ils sont beaucoup plus fréquents depuis quelques années*, parce que les détenus y sont poussés par le désespoir. Le système actuel repose presque tout entier sur la force, et arrive en peu de temps, d'une bagatelle aux dernières extrémités. Un détenu a souri ? En cellule. Il s'impatiente ; la peine est prolongée. Son impatience s'accroît ; la peine s'accroît ; il perd la tête ; des jours et des mois s'écoulent dans un cachot ; il aime mieux la mort et il assassine. Mais on est plus fin que lui ; *on ne lui accorde pas la guillotine*, ni même le bagne, les deux seules joies, les deux seules espérances qui lui restent. On le ramène dans cette maudite maison pour le reste de ses jours ; et là, traînant un boulet, marchant à part, enfermé à part, rentrant uniformément, comme un bouledogue dans sa cahute, qui n'a de jour et d'air que par un guichet à barreaux de fer d'un pied carré d'ouverture, et où l'on ne voit souvent pas clair pour lire ; là, sauf deux demi-heures de promenade, dans les jours où il fait beau, il passe ses jours et en particulier ses dimanches tout entier, enfermé comme une bête féroce sans que personne ait pitié de lui ! Voilà l'épouvantable monotonie dans laquelle s'écoulent les jours, les semaines, les mois, les années, la jeunesse, l'âge mur et la vie de tant de malheureux qui n'ont souvent commencé que par un mouvement d'impatience !.... Les saisons se renouvellent ; les évènements se

1848 succèdent; vous passez vos soirées en famille, vos fêtes avec des amis; vous prenez vos repas en paix; et l'infortuné, pendant tout ce temps, ne voit jamais, jamais que son guichet, son noir guichet! Il meurt de rage, s'il ne meurt de misère! ....

» Et vous appelez cela un système civilisé! C'est un système barbare, un système fou, stupide et brutal! Les neuf-dixièmes de ceux qui sortent de ces maisons, et qui n'y sont entrés que comme voleurs, en sortent assassins; et c'est vous qui les avez rendus tels! Et de votre religion ils n'en prendront pas plus que vous-mêmes, c'est-à-dire rien!

» *Une enquête! Une enquête*, [ajoutais-je]! Allez voir ces cachots! Allez entendre ces malheureux! Mais n'y faites pas une visite de cérémonie! Ne vous en rapportez pas aux seuls administrateurs! Ne vous payez pas de belles paroles! Et surtout, quand vous trouverez un homme qui aura, comme moi, le courage de vous dire la vérité, ne le traitez pas comme j'ai été traité depuis quelques mois, et ne le jetez pas à la rue! »

La brochure eut d'abord quelque effet; et il n'y aurait de surprenant que le contraire. Le premier, et sans doute le moindre de ces effets, fut l'arrivée d'un médecin qu'on avait affublé momentanément du titre d'inspecteur-général des prisons. On sait que la république, comme par une sorte d'instinct, employait alors force médecins, oubliant qu'il y a certaines maladies qui demandent plutôt un autre traitement. Quoi qu'il en soit, j'avais tellement demandé une enquête qu'il fallut bien se donner l'air d'en faire une. Arrive donc un médecin, qui passe à Melun, y compris le temps du sommeil et des repas, la somme de vingt-quatre heures; sur ces vingt-quatre heures il en passe une et demie avec moi, avec moi, dénonciateur, sans faire paraître en ma présence aucun de ces détenus dont j'avais exposé les griefs; puis il repart!... Il commença la conversation, quoique d'un air un peu timide, par ces mots innocents: « Savez-vous, Monsieur, que c'est bien grave » ce que vous avez écrit là? » — Citoyen, je le sais.— J'avais envie de lui demander s'il était venu de Paris tout exprès pour me faire cette observation; mais je passai;

et je ne sache pas que l'enquête ait eu d'autre résultat. 1848

Avant de quitter ce sujet je veux encore dire que, pendant quelques jours, le directeur fit courir le bruit qu'il allait m'accuser en calomnie. Avant d'avoir connaissance de ce bruit je me disposais à quitter Melun; mais dès que j'eus cette nouvelle, je résolus de rester jusqu'à la fin de mon bail; trop heureux s'il eût osé me fournir cette grande occasion de porter le flambeau de la vérité dans les mystères que j'avais essayé de dévoiler, — *et prêt, encore aujourd'hui, à rendre compte de tout ce que j'ai avancé.*

Ma brochure eut, au premier moment, un autre résultat qui semblait devoir être plus important. Avant même de me voir fermer la maison centrale, heurtant à toutes les portes, j'avais aussi heurté à celle de M. de Tocqueville, président du comité des prisons de France, et homme de bien. Comme dans tous les autres cas, je n'avais pas reçu de réponse; mais dès qu'il eut connaissance de ma brochure, il me demanda un rendez-vous.

J'ai oublié de dire que, déjà quelques semaines auparavant, j'avais reçu du citoyen Sénard la communication d'un arrêté portant que sur la proposition du citoyen Hermann, secrétaire-général du ministère de l'intérieur, actuellement sénateur, je crois, l'emploi d'aumônier protestant de la maison centrale de Melun était supprimé à partir du 1er août, sans qu'on eût allégué aucun motif.

M. de Tocqueville parut convaincu de la vérité de tout ce que j'avais avancé, et voulut même bien me dire « que je gagnais beaucoup à être vu de près »: il ajouta que la suppression du poste d'aumônier protestant était une injustice envers mes corréligionnaires. Il me dit encore d'autres choses que je ne répéterai pas, mais qui tendaient toutes à appuyer les griefs que j'avais articulés. — M. de Tocqueville espérait pouvoir remédier en quelque degré

1848 aux abus que je lui avais signalés ; mais je crois qu'il n'eut pas grand succès ; et quant au rétablissement du poste d'aumônier protestant, il n'obtint rien.

Chacun voit, je le suppose, que cette suppression du poste est une preuve décisive, s'il en fallait une, de la parfaite vérité des terribles dénonciations que j'avais publiées. Une autre preuve, c'est que, bien loin de toucher à ma personne, le préfet qui m'annonça cette mesure du ministère, me dit qu'on s'occuperait de me procurer un autre poste, plus avantageux : or, si j'avais menti dans ma brochure, l'unique poste que je méritais était la prison ; c'est évident ; et c'est bien celui-là qu'on m'aurait assigné.

Du reste, je répondis à ce sujet au préfet « que je n'avais aucun besoin que l'on s'occupât de me placer, mais que si pourtant on voulait le faire, j'accepterais avec plaisir une place d'inspecteur général des prisons de France. » On y songea si peu qu'on ne me paya pas même tout le temps que j'avais été employé dans la maison centrale : on ne fit courir mon petit traitement que jusqu'au premier août, tandis que je ne reçus la communication de mon renvoi que le 16 du même mois ! Je me gardai bien de réclamer cette somme de 53 fr. 33 c. que l'ex-république me doit encore ; et je me bornai à dire au préfet que, dans la petite morale ordinaire, quand on renvoie une servante on lui paie tout au moins le temps qu'elle a servi.

Voilà la fin de mon service sous la République libre, égale et fraternelle.

Mais je dois ajouter un fait important : c'est que, six semaines après mon renvoi de la maison, j'appris que les frères de la doctrine avaient également été renvoyés des quatre maisons centrales de France où ils avaient été employés. Ici encore je laisse faire les réflexions au lecteur.

J'ai voulu donner de suite tout ce qui regardait cette 1848
affaire ; je reviens maintenant en arrière sur quelques détails de famille.

La maison des missions de Paris, où étudiait mon fils Paul, ayant été fermée vers le commencement de l'année, mon fils accepta un poste d'instituteur dans un collége d'une petite ville d'Angleterre.

L'auditoire de la chapelle protestante de Melun, restant toujours très-peu nombreux, je me bornai, dès la fin du printemps, à tenir le culte protestant chez moi.

Mon Théodore, qui réussissait parfaitement dans ses études, avait pourtant besoin de la vie de campagne : sa santé, qui est devenue brillante dans les travaux d'agriculture, déclinait rapidement sous le travail purement intellectuel : il écrivit, avec ma permission, à notre ami Vaucher, que le Seigneur a dès-lors rappelé auprès de lui, et qui exploitait une terre à trois lieues de Genève, pour lui demander la permission d'aller passer quelque temps chez lui : cet ami l'engagea généreusement à venir y essayer l'agriculture ; et mon enfant partit le 14 juillet.

En même temps ma femme fut appelée pour quelques semaines auprès de son fils à La Force ; et je me vis ainsi, seul pendant quelque temps avec mon plus jeune fils. Je profitai de la place que me faisaient tous ces départs pour inviter mon cher collègue, M. le pasteur Meyer de Paris, à venir avec toute sa famille, sept personnes en tout, passer quelques semaines chez moi. Il vint ; et il y eut même deux jours où, obligé de m'absenter, moi aussi, avec mon plus jeune fils, je laissai la maison toute entière avec les clefs de toutes mes armoires à la disposition de cette chère famille. Il est vrai que je ne leur donnai que le logement ; et qu'ils s'arrangèrent pour le reste comme chez eux.

1848 et 1849 C'est dans les premiers jours d'octobre que se tint à Paris une espèce de synode de l'Église réformée de France ; et c'est le quinze de ce même mois que j'eus l'entrevue avec M. de Tocqueville, dont j'ai parlé plus haut.

Le 15 novembre, me sentant libre de mon temps et n'ayant plus d'emploi, je partis pour faire une nouvelle tournée par Paris, Orléans, Blois, Tours et Bourges. L'un des objets de ce voyage était de préparer le mariage de mon fils Ami, qui eut lieu dans ces mêmes contrées l'année suivante.

Sans entrer en aucun détail sur un autre point que j'ai déjà touché, je crois pouvoir dire, pour terminer ce qui concerne cette année, que, dès la nouvelle de la suppression de mon poste à Melun, une famille amie, établie près de cette ville, nous témoigna un redoublement d'affection dont nous nous souviendrons à jamais, et dont Dieu la récompensera sûrement.

Cependant je me trouvais fort indécis sur le choix d'une vocation. Mes forces déclinaient déjà beaucoup ; car il y a longtemps que ma vivacité trompe à cet égard le jugement de mes frères. Ayant quitté le poste d'Asnières parce qu'il me fallait une ville pour l'éducation de mes plus jeunes fils, je ne pouvais songer à retourner dans un village. D'un autre côté les postes de ville sont plus rares ; lorsqu'il s'en présente un, il y a toujours plusieurs compétiteurs ; et, par diverses raisons qu'il est inutile d'énumérer, j'avais peu de chances à cet égard. Dans cette position, et considérant surtout le déclin de mes forces, j'acceptai l'offre que nous fit le même ami qui venait d'accueillir notre Théodore : il nous proposait, depuis quelques semaines, d'aller nous établir chez lui, nous aussi ; et nous résolûmes, après avoir beaucoup hésité, d'en faire au moins l'essai, et de nous rapprocher ainsi de Genève.

Nous recommençons donc à faire des caisses, à emballer 1849
des livres et des effets de ménage, à vendre les objets que nous n'emportons pas; et après avoir fait vingt-cinq colis plus ou moins grands, nous quittons Melun le samedi, 10 février, à cinq heures du soir, pour aller demeurer pendant dix-huit jours à la campagne, chez cette chère famille que je viens de mentionner.

Le lendemain, dimanche 11 février, fut pour nous, et pour moi en particulier, un jour profondément doux. Nous nous trouvions dans une belle et vaste propriété; le temps était serein pour la saison; le ciel sans nuage. Nous avions au loin, sous les yeux, la ville que nous venions de quitter; et au milieu du silence, toujours si solennel, de la campagne et d'un dimanche, je jouissais avec délices de la paix de ma position actuelle; et je déposai dans mon journal le pressentiment, justifié plus tard, que j'entrais dans un commencement de retraite. J'avais atteint la fin de ma carrière active en tant qu'employé des hommes et tenu à certains travaux déterminés : plus de disputes dans la prison; plus d'emballage; je le croyais du moins; enfin du repos ! du repos ! Hier encore engagé dans toutes ces corvées : aujourd'hui un présent et un avenir pleins de calme ! Ce 11 février fut donc un jour vraiment précieux.

Les jours suivants s'écoulèrent également dans la paix et dans un sentiment de bonheur profond.

Mais le 27 nos effets quittaient Melun; et le 1er mars nous quittions à la fois cette contrée et notre chère famille hospitalière, pour nous rendre à Fontainebleau où nous devions prendre congé de quelques amis. Nous passâmes ensuite quelques jours à Paris.

C'est dans ce séjour que j'entendis pour la première fois, et probablement aussi pour la dernière, le père Lacordaire. Quel genre de prédication ! Il nous parla entre autres du carré de l'hypothénuse; et, pendant la

1849 première demi-heure de son discours, mes voisins catholiques de droite et de gauche se demandaient comme moi : « Que veut-il dire? »

Cependant mes rêves de repos étaient encore un peu anticipés; et je ne pus faire ma traversée de Paris impunément; car la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestants de France ayant appris que j'étais disponible, me demanda d'aller faire en Angleterre une collecte pour son œuvre.

Je ne donnerai pas de détails sur ce voyage, quoiqu'il ait été fort intéressant; je me bornerai à dire que j'eus beaucoup de peine pour peu de succès. Les Anglais ont tous, en religion, leurs idées fort tranchées; et la société pour laquelle je collectais comptait dans ses membres des hommes de toutes les nuances religieuses; je ne trouvai donc nulle part cet accueil ardent qu'on reçoit de l'Anglais dès qu'on entre pleinement dans ses vues. Pour toutes les œuvres religieuses il n'y a que les vrais chrétiens qui donnent abondamment; et ceux-là veulent une doctrine évangélique nette et prononcée.

J'avais quitté Paris le 20 mars; j'y rentrai le 10 juin au milieu du choléra qui, je crois, rôda un peu autour de moi-même. Le 13 eut lieu dans cette capitale l'insurrection que l'on sait; le 15 j'arrivais à Lyon, où il y avait eu une lutte bien plus violente encore; le 17 j'atteignis Genève, et le 22 Bellevue, campagne de notre ami Vaucher. J'y trouvai ma femme et mon fils Élisée qui s'y étaient rendus avant moi, puis mon Théodore, et mes amis Vaucher.

Repos de quelques semaines mais de quelques semaines seulement.

LIVRE XX.

DEPUIS MON DÉPART DE MELUN, EN MARS 1849, JUSQU'A MON ÉTABLISSEMENT A PARIS, OCTOBRE 1853 (DE 59 A 63 ANS).

Je vais préparer mon établissement à Neufchâtel. Assemblée de la Tourne. — De là avec ma femme *à Tours*, où se marie mon fils *Ami*. — Voyage et mariage au milieu du choléra. — *Noces chrétiennes*. — Etablissement à Neufchâtel. — La Société évangélique de Genève me charge d'une mission dans le Gard. — *Arrivée à Nîmes*. — Début. — — Je combats le système de M. Darby. — M. Fontanès. — Le vieux rationalisme supplanté par le nouveau. — Dix œuvres évangéliques dans le Gard. — M. Heimpel-Boissier. — Assemblées à Codognan et à Uzès. — Indécence du culte protestant dans ces contrées. — Défaut de civilisation en France. — Veille du 31 décembre. — *Tournée missionnaire* dans le Gard et environs.— Marseille. *Excellents prédicateurs* sortis de la faculté de théologie *de Genève* par voie de réaction. — Retour à Neufchâtel. — Cours public sur l'histoire générale de l'établissement du christianisme. — Visite à Bâle et en Alsace. — 60 ans. — Logement de Tivoli. — Théodore chez nous pour quelques mois. — Je suis appelé *à l'enseignement public de l'Allemand*. — Autres leçons. — Singuliers principes de Cicéron. — Douce année. — Lettre de Théodore. — On fait courir une liste de souscription pour mes Mémoires ; je me décide à m'y mettre. — *Mort de ma sœur Narbel. Départ de Théodore pour l'Amérique*. — Nos douleurs bien moindres que celles des martyrs. — L'église nationale ne m'emploie pas. Etat politique et moral de Neufchâtel. — Prédication pompeuse et mauvaise, ou simple et bonne. — Etat religieux de Neufchâtel. — M. Munsel.— *Je commence mes Mémoires*. — Voyage en Angleterre pour y conduire la fiancée de mon fils Samuel.— Sur la *religion d'estrades*.— Caractère anglais.— Retour à Neufchâtel.— Appel à *Jersey*. Description de l'île. — Nous sommes appelés à Paris. Je vais seul à Neufchâtel mettre mes affaires en ordre. — Arrivée à Paris. — Mes fonctions actuelles, et état de ma famille.

Nous voilà donc provisoirement établis chez nos amis, 1849
et en repos. Mais il fallait songer à quelque chose de plus fixe ; et mes pensées se portèrent sur Neufchâtel, où j'avais encore une de mes sœurs et beaucoup d'amis. Je

1849 me rendis donc dans cette ville pour y préparer notre installation future.

J'assistai par la même occasion à l'une de ces assemblées de la Tourne où, depuis plusieurs années, se rendent des frères de tous les cantons voisins pour y former une sorte d'alliance évangélique, moins officielle, moins grande et moins brillante que celle qui a pris ce nom, mais plus intime, et, par là-même, moins exclusivement réservée à des orateurs; elle eut lieu le 12 juillet.

En parlant plus haut du dernier voyage que j'avais fait à Tours, j'ai dit que c'était en partie pour m'occuper du mariage projeté de mon fils de Glascow avec une demoiselle qui se trouvait alors à Tours. Les choses s'étant arrangées, mon fils se rendit dans cette dernière ville pour les premiers jours de septembre ; et je partis avec ma femme, le 23 août, pour aller l'y rejoindre, et implorer moi-même la bénédiction de Dieu sur cette union. Nous traversâmes quelques provinces de France au milieu des ravages du choléra. Pour attendre la correspondance d'un chemin de fer, nous nous arrêtâmes pendant trois heures entières dans le petit bourg de Néronde, l'endroit d'Europe qui, à ma connaissance, a été le plus cruellement atteint par ce fléau, puisqu'il perdit en peu de semaines le tiers de ses habitants : en y arrivant nous trouvâmes six cercueils devant l'église. Peut-être éprouvâmes-nous alors une protection particulière de la Providence : voici du moins ce qui me porte à cette supposition. Tout le monde s'étant mis à table dès l'arrivée de la diligence, nous nous bornâmes ma femme et moi, à prendre un simple potage ; puis nous passâmes le reste de nos trois heures à nous promener hors du bourg, ou assis au bord de quelques haies. Qui sait, dis-je, si cette circonstance ne fut pas pour nous une préservation ? Les ravages dont je viens de parler furent tels que le gouvernement, à

ce qu'on m'assure, essaya de persuader à la population 1849
survivante de se répandre dans les villages environnants qui étaient moins atteints de l'épidémie.

Le reste de notre voyage se fit également au milieu du choléra. De loin j'avais toujours frémi à l'idée d'un fléau pareil; et alors, au milieu du danger, Dieu nous préserva non-seulement du mal mais même de toute inquiétude. Et pourtant qu'eût-ce été que la mort de l'un de nous au milieu des douceurs d'un double mariage ; car la sœur de ma belle-fille se mariait dans le même lieu et au même moment que mon fils.

Nous arrivâmes à Tours le 30 août; et par une curieuse coïncidence, sans nous être concertés avec mon fils, nous le rencontrâmes à Orléans dans le débarcadère, à l'intersection des chemins de fer, au même jour et au même quart d'heure où nous y arrivions de notre côté, lui venant de Glascow et nous de Genève ! Cette semaine de noces fut singulièrement embellie par l'accueil admirable que nous fit la chère famille André, qui logea presque tous les membres de nos deux familles dans le bel hôtel de la Recette générale qu'elle occupait. Elle le fut encore par le calme vraiment chrétien qui régna de toutes parts au milieu de nous pendant tout ce temps; et il nous reste à tous, de ces quelques jours et de la paix du repas de noces en particulier, un beau souvenir. Nous vîmes ce que devraient être toujours des noces chrétiennes.

Mon fils John et ma fille avaient pu se trouver au rendez-vous, et ajouter ainsi encore aux douceurs de ces journées.

Le 11 septembre nous nous séparâmes; et mon fils Ami emmena ma fille avec lui en Écosse, pour y faire compagnie pendant quelque temps à sa jeune femme.

Le 22 j'arrivais à Neufchâtel; et le 28 nous étions de retour à Bellevue.

1849 Mais c'était pour recommencer à y faire nos ballots!

Ce ne fut pas sans quelque serrement de cœur que nous quittâmes nos amis, puis notre Théodore, qui restait avec eux pour continuer les travaux de la campagne en parfait paysan, dans toutes les branches de l'état. Battre en grange, mener la charrue, faucher, soigner les bœufs, les chevaux, les vaches, les porcs, tout cela était pour lui un ensemble de travaux dont aucun ne lui inspirait même la pensée du moindre dédain.

Nous arrivâmes à Neufchâtel le 23 octobre.

Mais je n'étais pas encore destiné au repos. La Société évangélique de Genève m'avait demandé, depuis quelques semaines déjà, d'aller faire une visite à Nîmes; et il m'est doux de consigner ici combien nous étions d'accord dans les principes qui me sont les plus chers. Elle m'avait exprimé le désir que j'allasse essayer « d'établir quelque lien » entre un certain nombre de frères à qui le culte public ne suffisait pas, mais qui tendaient à se diviser en différents partis. Je savais parfaitement que la Société évangélique s'occupe bien plus de répandre l'évangile que de propager ses vues ecclésiastiques : cependant je voulus m'en assurer pleinement; et, vu les expressions qu'elle avait employées, je lui écrivis que je ne pouvais m'occuper de questions ecclésiastiques en aucun sens, et que je désirais de plus en plus ne prendre pour devise de mon ministère que celle du psalmiste : « Mon âme a soif du Dieu vivant! » Leur réponse fut ce que je désirais; car ils m'écrivirent que ma déclaration était pour eux une raison de plus de me demander le voyage en question.

Je partis donc de Neufchâtel, le 5 novembre, pour arriver à Nîmes le samedi 10. Il semble qu'il y eut dans le moment de mon arrivée une direction singulièrement providentielle : car j'appris, dès mon réveil du lendemain, que M. le pasteur Adrien Soulier allait ouvrir, ce matin

même, une nouvelle réunion d'édification, sans toutefois 1849
vouloir former une église proprement dite, bien moins encore un parti. Son but était simplement de ne pas laisser entraîner sous l'influence exclusive de M. Darby les nombreux chrétiens de Nîmes qui voulaient quelque chose de plus que le culte public. Je me rendis aussitôt à cette réunion sans seulement songer à y prendre la parole. Mais M. Soulier, qui m'avait connu à l'école de théologie de Genève et qui ne savait nullement que je devais arriver, me voyant là me demanda aussitôt d'ouvrir la séance par la prière et d'adresser à l'assemblée quelques paroles d'exhortation; de sorte que, par le fait, c'est un député de la Société évangélique de Genève qui a ouvert cette suite d'assemblées qu'établissait un élève de l'école de théologie de cette même société. On remarquera qu'il agissait précisément dans le sens où j'avais dit que j'agirais moi-même : prêcher l'évangile sans toucher en aucun sens aux questions ecclésiastiques. On peut lire dans le Supplément qui accompagnera cet ouvrage ce que je pense du système de M. Darby que je viens de mentionner. Je ne reconnais à aucune forme ni à aucune église le privilège de la perfection ; et il me suffit qu'un système quelconque élève, comme le fait celui-ci, la prétention de détruire et d'absorber tous les autres, pour que je croie devoir m'y opposer. On verra d'ailleurs par la note, à laquelle je renvoie, que je reproche à ce système la manie d'expliquer à la lettre toutes les prophéties relatives au passé, au présent et à l'avenir: je pense que c'est une erreur très-grave, quoique très-répandue en nos jours. Les chrétiens indépendants de Nîmes étaient déjà sur la pente de cet entraînement; et je crois que Dieu a bien voulu se servir de moi pour leur en montrer le danger. Ne fût-ce que par cette raison, je ne regretterais pas les peines que j'ai prises pendant ces trois mois.

1849 Je me rendis, immédiatement au sortir de cette assemblée, dans un des temples de la ville, puis de là directement chez M. le pasteur Fontanès qu'on peut regarder comme étant, dans le midi, le chef du parti, actuellement mourant, qui s'est permis pendant plusieurs années de repousser l'évangile en le désignant sous le nom de méthodisme. Ce déclin du rationalisme bâtard auquel je fais allusion est aussi évident qu'il était inévitable. Il ne restera bientôt plus, dans ce système, que deux ou trois hommes attardés, qu'on laissera nier l'efficace de la prière et prêcher leur orthodoxie moderne sans plus s'en occuper: le reste traverse le sentimentalisme incrédule du nouveau rationalisme, on revient à l'évangile. Je dois dire, de plus, que M. Fontanès est, depuis longtemps, plus près de cet évangile que ne l'est encore le gros de son parti : il a un air de fatigue qui me paraît provenir de la fausse position où il se trouve; et je lui fis entrevoir quelque chose de ce sentiment.

Du reste je commençai par lui dire qu'arrivé depuis quelques heures à Nîmes, je ne croyais pas convenable qu'un collègue vînt sur le terrain d'un autre sans le saluer, et sans lui dire même ce qu'il venait faire. Je lui exposai mes principes théologiques; et il put voir, après m'avoir exposé les siens, que je ne me regardais nullement comme autorisé à lui refuser le titre de frère. Enfin je lui expliquai que si je ne demandais pas à prêcher dans les temples de la ville, c'était parce que le consistoire exigeait que celui qui prêchait dans les temples ne prêchât pas ailleurs, tandis que je me réservais la liberté de le faire partout et tous les jours.

J'allai ensuite faire visite à tous les autres pasteurs de la ville, particulièrement à MM. Borel et Garde, puis aux chefs des différents partis évangéliques qu'on trouve dans la ville ou dans le département.

Il y a longtemps que je ne crains plus les variétés. J'a- 1849
vais entendu des gémissements sans fin sur les nombreux partis qui, comme on le disait, divisaient les chrétiens du Gard ; mais j'écrivis à Genève, dès les premiers jours avec joie, que l'évangile se prêchait à Nîmes de dix côtés différents ; et voici effectivement la liste des dix œuvres plus ou moins évangéliques qui avaient lieu alors dans le Gard, ou à Nîmes en particulier.

1° De temps en temps quelques sermons évangéliques dans l'église nationale même,

2° La maison de santé, dans laquelle MM. Borel et Gardes prêchent ou font prêcher l'évangile tous les dimanches.

3° Les Wesleyens.

4° Les assemblées de M. Adrien Soulier, qui prêche aussi pendant la semaine dans les environs.

5° M. Kruger et une parente de lui, qui s'exposent sans doute à quelque danger en accordant trop de confiance à leur inspiration personnelle, mais qui sont d'une piété qui surpasse tout ce que j'ai vu ailleurs. Il est doux de reposer sa pensée et son cœur sur des âmes pareilles ! Nous avons tant de sages et tant de savants, plus ou moins mondains, ou tant de chrétiens sobres, un peu froids, qu'on est tenté de pardonner quelques erreurs à ceux qui ont de l'amour et un véritable renoncement au monde !

6° Il faut bien encore accorder une place au Darbysme, qui ne manquera pas, un jour, de trouver là quelques adhérents, et qui appartient, certes, au côté évangélique.

7° Puis une petite place à l'influence des Frères moraves, qui agissent sur Nîmes et sur le département par un missionnaire qu'ils entretiennent à Saint-Hyppolite.

8° Ajoutez, pour le Gard, l'œuvre de M. Raymond,

1849 établi dans le Vigan, mais qui missionne autour de lui.

9° A l'époque où j'écrivais ces lignes il fallait aussi compter l'œuvre de M. Roussel qui était à Montpellier, mais qui parcourait tout le midi;

10° puis une mission momentanée que vint faire pendant quelques semaines M. Roger, pasteur dans les environs de Meaux, appelé exprès par les frères de Saint-Hyppolite;

11° puis ma propre mission d'alors; et vous pourrez dire vous même si, en comparant le Nîmes et le Gard d'alors avec le Nîmes et le Gard de dix ou vingt ans en arrière, on n'avait pas lieu de se réjouir plutôt que de s'attrister sur sa position religieuse.

Je ne dois pas oublier de mentionner avec reconnaissance que, dès les premiers jours que je passai à Nîmes, notre digne frère, M. Heimpel-Boissier, m'offrit l'hospitalité chez lui; et qu'il me la continua jusqu'au jour où je quittai le pays.

Je me mis de bonne heure à missionner dans le département: le chemin de fer qui se rend de Nîmes à Montpellier et à Marseille, me présentait à cet égard de grandes facilités. C'est ainsi que je me trouvai, le 18 novembre, dans le village de Codognan, à une nombreuse assemblée de chrétiens de diverses dénominations et d'un grand nombre de localités différentes, qui se tint dans le temple et avec le concours du fidèle pasteur de l'endroit. Ces assemblées avaient déjà eu lieu quelquefois, et ont continué dès-lors avec une bénédiction croissante.

Je prêchai à Uzès avec une joie particulière. Comme moyen de surveiller la longueur et l'effet de ma propre prédication, j'ai toujours soin de surveiller l'expression de la figure de ceux qui m'écoutent, afin d'y saisir les premières traces de lassitude, s'il y en a; mais, voyant cette fois-là l'attention d'un auditoire nombreux aller en

croissant, et n'ayant pas pris de montre avec moi, je me 1849
laissai entraîner, sans m'en douter, à prêcher pendant une heure et demie.

Je rappellerai ici que, dans tout ce que j'ai vu du midi, l'arrivée au temple et la conduite d'un grand nombre d'assistants pendant le premier quart-d'heure sont souvent d'une indécence choquante : ces gens causent et rient comme chez eux ; et l'habitude qu'ont en outre les hommes de garder le chapeau sur la tête se joint à tout le reste pour produire, sur celui qui n'y est pas habitué, une impression singulièrement pénible. J'ai déjà confessé que cette conduite indécente avait quelquefois nui à ma prédication, en me flétrissant le cœur et en me donnant de l'impatience. Mais aussi comment y rester insensible ? Un jour que deux dames jasaient et riaient ainsi *à haute voix* sans se gêner pendant même que j'indiquais le psaume, je m'arrêtai au milieu d'une ligne ; et tout le monde me regardant alors, je dis avec un signe de main : « J'attends que ces deux dames aient fini leur conversation. » Notre peuple français ne peut comprendre que la liberté de l'individu a pour limite les droits d'autrui !

Pour dépeindre ma mission sous un autre rapport, je dirai qu'elle tomba sur un des hivers les plus rudes qu'on ait eus depuis longtemps dans le midi. Le thermomètre se tint pendant plusieurs semaines à 4 ou 5 degrés au-dessous de zéro ; la mer gela assez avant ; et c'est à Nîmes que j'ai vu tomber, la seule fois de ma vie, un oiseau mort de froid à mes pieds. En même temps on ne chauffait nulle part les chambres qu'à l'arrivée d'une visite ; les dessous des portes auraient laissé passer la main ; les croisées joignaient mal ; les cheminées ou les poëles fumaient ; et presque partout j'avais les pieds sur des dalles ou sur des carreaux sans tapis. A la campagne on mangeait généralement à la cuisine, le manteau

1849 aux épaules, le chapeau sur la tête, les pieds sur la pierre, avec le choix d'une fumée insoutenable ou d'affreux courants d'air ! Et nous nous appelons la grande nation !...

Le 31 décembre au soir nous eûmes, depuis neuf heures jusqu'à minuit et demi, dans le local des Wesleyens, une assemblée extrêmement bénie à laquelle furent invités tous les chrétiens qui voudraient y prendre part, sous la seule condition que personne n'y apporterait de vues particulières. Il y eut là une heureuse suite de prières, de lectures, de chants et d'exhortations, toutes édifiantes. Tous les partis eurent quelque représentant dans cette assemblée ; car il s'y trouva même deux ou trois disciples de M. Darby; et quoiqu'il fût alors gravement malade, nous l'introduisîmes lui-même dans notre assemblée par nos prières ; puis, comme nous n'avions pas de Frères moraves parmi nous, je voulus également les faire figurer aussi dans la réunion, en prenant pour texte de mon discours le beau verset qu'ils avaient placé pour ce jour-là dans leur livre de textes : « Or le Dieu de paix » veuille vous sanctifier entièrement, et faire que votre » esprit entier, et l'âme et le corps, soient conservés » sans reproche pour la venue de notre Seigneur Jésus-» Christ. » C'était en même temps prêcher pour les Wesleyens.

Nous étions environ deux cents personnes qui, toutes, se retirèrent avec un sentiment profondément doux.

1850 Le lendemain, 1er janvier, j'entendis un prédicateur qui nous donna pour ouvrir l'année, un élégant discours dans le style Sévigné. Il nous entretint du « *sentiment de* » *bien-être* que nous éprouvons après l'usage d'une bois-» son *rafraîchissante et restaurante* » ; et tout le reste du discours fut sur ce ton.

Le 5 janvier je partis pour une tournée générale que je m'étais depuis longtemps proposé de faire dans le dé-

partement et ses environs. Je vis successivement, dans 1850
l'espace de trois semaines, Codognan, Lunel, Montpellier, Pignan, Ganges (Hérault), Le Viguan, Sumènes, Saint-Hyppolite, Anduze, Alais, Saint-Jean du Gard, Nîmes et Marseille, et quelques localités intermédiaires. Il m'est pénible de ne pouvoir nommer tous les chers amis dont je fis connaissance dans cette tournée ; mais si je ne nomme personne je puis dire que je trouvai, du plus au moins, dans chaque endroit que je viens d'indiquer, des amis qui me resteront chers à jamais. Je puis mentionner un peu particulièrement Saint-Hyppolite, Uzès, Alais et Marseille. Il va sans dire que c'est encore à Nîmes que je trouvais le plus grand nombre de ces chers amis.

Je relèverai comme une observation particulièrement intéressante, le fait que trois des pasteurs les plus évangéliques du Gard, sont trois hommes, encore jeunes, qui avaient étudié dans l'académie de Genève, qui en rapportaient la mauvaise théologie qu'on y enseigne encore, qui avaient été nommés pasteurs précisément à cause de cette théologie-là, mais qui furent bientôt amenés, par une étude impartiale de l'Écriture-Sainte et par la grâce de Dieu, à cette doctrine évangélique qui rentre dans nos églises comme la marée montante revient remplir un port où la basse marée n'avait laissé en dépôt pendant quelque temps qu'une vase impure.

Quant à Marseille en particulier, j'y vis avec plaisir l'église réformée de cette ville entre les mains de trois collègues fidèles, dont les deux plus jeunes appartiennent à cette famille Monod, si justement respectée dans nos églises. Quoique je ne puisse convenir, bien loin de là, que mon genre de prédication soit mauvais au point de vue évangélique, je craignais cependant, pour l'auditoire de Marseille, de placer ma prédication à côté de celle dont cet auditoire est habituellement nourri, et je ne

1850 voulais pas y prêcher ; mais mes collègues insistèrent, et la chose se passa, je crois, sans malheur.

Je rentrai à Genève, par Grenoble et Chambéry, le 9 février ; et me rendis le 15 à Neufchâtel, où je trouvai ma femme et mon plus jeune fils provisoirement établis chez mon frère et ma sœur Narbel.

Maintenant qu'allais-je faire? Pour le premier moment mon frère et ma sœur consentirent à partager encore pour quelque temps leur logement avec nous, ce qui me donna le loisir nécessaire pour en chercher un définitif.

Quant à l'emploi de mon temps, je n'avais encore rien de décidé. Quelques amis me suggérèrent l'idée de donner un cours public sur quelque objet intéressant; j'accueillis cette pensée ; et j'annonçai une suite de lectures sur l'histoire générale des missions chrétiennes. C'était une analyse de ma traduction de Blumhardt sur ce sujet. Le projet fut très-bien accueilli ; et je consacrai à ces lectures, dès le milieu de mars jusqu'au printemps, trois séances par semaine.

Le cours étant terminé dans les premiers jours de mai, nous acceptâmes, ma femme et moi, l'offre que nous avait faite un ami de Bâle d'aller passer chez lui à cette époque une quinzaine de jours ; et, une fois là, je crus devoir encore accorder à ma femme le plaisir de revoir cette Alsace dans laquelle nous avions, trente ans auparavant, tant souffert et tant joui. Nous trouvâmes à Bâle l'accueil fraternel qui ne nous y a jamais manqué. Notre ami nous fit faire aussi, dans la partie la plus rapprochée du grand duché de Bade, une charmante excursion, et nous conduisit au milieu des troupes prussiennes qui occupaient alors le pays. Nous nous rendîmes ensuite successivement à Mulhouse, à Colmar, à Fouday, et à Strasbourg. Après avoir prêché dans ces deux derniers endroits, je le fis encore à Mulhouse ; et nous rentrâmes à Neufchâtel le 7 juin.

Le 10 du même mois j'accomplissais ma soixantième 1850
année. Époque solennelle.

Et le 26 nous allâmes prendre possession d'un charmant logement que j'avais loué à vingt minutes de la ville. Ce logement, auquel nous pensons encore presque tous les jours, est dans une position délicieuse ; la maison, située à mi-côte de l'étage inférieur du Jura, est dégagée de tous les côtés ; et la face du midi donne sur le lac et sur une étendue de cinquante à soixante lieues d'Alpes. C'est un coup-d'œil ravissant ; et il est difficile de se figurer une plus belle situation. Le soir même de notre arrivée dans ce logement nous étions assis, ma femme et moi, solitaires et silencieux, à 9 heures, sur un banc du jardin, ayant devant nous cette belle nappe d'eau et le spectacle imposant des Alpes : il faisait clair de lune ; et ce soir est encore un de ces moments qui laissent dans la vie un long souvenir.

Peu de jours après notre établissement dans ce lieu, ma femme fut appelée subitement à Genève auprès de sa mère dèjà plus qu'octogénaire, qui venait d'avoir un accident et qui mourut quelques jours plus tard.

Le 30 juillet mon Théodore revint de Bellevue où il avait passé deux ans. Il voulait bien continuer l'agriculture ; mais il jugea, de même que l'ami même chez qui il venait de travailler, qu'il lui serait bon de changer de lieu et de méthode, et de chercher un endroit dans lequel il pût s'établir plus tard définitivement. Il vint d'abord se reposer chez nous, pendant quelques jours, des rudes travaux de son état ; puis il essaya de se placer chez un paysan du voisinage ; et, peu après, chez un riche propriétaire situé de l'autre côté du lac, qui avait enseigné pendant quelque temps l'agriculture à quelques jeunes gens, en leur apprenant tout à la fois la théorie et la pratique de l'art. Mon fils ne pouvant être reçu dans

1850 la maison même du propriétaire se logea dans une auberge, ou plutôt un cabaret, du village de Cudrefin, presque vis-à-vis de nous. Avec une lunette d'une moyenne force nous pouvions distinguer tous les mouvements de quelques-unes de nos connaissances qui passaient l'été dans le même village; et nous fûmes heureux de sentir cette compagnie auprès de notre fils dans sa solitude. Nous laisserons là ce cher enfant jusqu'au mois d'octobre.

J'aurais du dire qu'un peu auparavant déjà, l'académie de Neufchâtel, qui cherchait depuis quelque temps un professeur d'allemand, avait jeté les yeux sur moi à cet effet. J'avais appris l'allemand dès mon enfance; je l'avais depuis lors enseigné durant plusieurs années; et, pendant ma mission d'Allemagne, j'avais écrit et prêché dans cette langue de manière que les hommes de lettres même me croyaient allemand. Cependant il s'était écoulé trente ans depuis lors; d'ailleurs le titre de professeur est bien pesant à porter; et je ne me serais jamais permis, s'il y avait eu lieu, de concourir avec un Allemand. Mais je n'eus pas même occasion de le faire. L'académie de Neufchâtel avait eu, depuis plusieurs années, des professeurs venus d'Allemagne, dont aucun ne l'avait pleinement satisfaite. Non-seulement ces messieurs avaient, quant au français, le désavantage qu'un Français a quant à l'Allemand; mais surtout on avait éprouvé que le caractère germain fraie difficilement avec le caractère français, qui est léger et rieur; et la discipline avait été tour-à-tour ou trop sévère ou trop faible. Bref, on voulait cette fois un Français; et dès-lors j'étais effectivement, entre toutes les personnes disponibles, le plus versé dans la langue. Je fus donc élu le 14 août.

Mais il s'agissait de n'être pas trop au-dessous de sa tâche; et je me remis à l'ouvrage avec la passion que j'apporte volontiers au travail. Doux, mais fort labeur!

En même temps, et par suite d'une bienveillance évi- 1850
dente de la part des autorités, on me chargea de donner au gymnase encore quelques autres leçons en français, et même, pour la seconde fois en ma vie, d'enseigner la rhétorique! Cela semble, je l'ai peut-être déjà dit, une ironie de ma destinée. — Du reste ce fut pour moi un travail fort intéressant; et je pus montrer à mes jeunes gens, par quelques propos des maîtres même de la science, toute la fausseté de cette malheureuse réthorique. Le recueil de Noël et Chapsal nous donnait, par exemple, presque en tête de tout l'ouvrage, un morceau inconcevable de Cicéron, où cet homme recommandait entre autres à l'orateur, dans le cas d'un plaidoyer, « de ne » pas peser trop sur les torts de son client, de les affaiblir » au contraire, et de grossir ceux de l'adversaire. » Belle morale comme on voit! Du reste j'ai souvent remarqué la définition injurieuse que ce même Cicéron donne de l'art oratoire, en l'appelant « l'art d'agrandir les petites choses et de rapetisser les grandes! »

Il y avait aussi, dans ce même recueil, des morceaux pitoyables de quelques-uns de nos écrivains français; de sorte que j'eus ample occasion d'enseigner la vraie rhétorique, en montrant ce que c'était que la fausse. Et quoique j'attribue sincèrement au personnel de mes élèves les éloges remarquables que ma classe reçut cette année de de la direction du gymnase, il m'est doux de penser pourtant qu'il y eut peut-être une partie de ces témoignages d'approbation, fût-ce la plus faible, qui tomba sur les principes chrétiens que j'avais cherché à inculquer aux élèves, quant aux règles de la vraie éloquence.

Mais cette masse de leçons que j'avais acceptées, jointe aux travaux que je devais faire chez moi pour m'y préparer, et à quelques leçons particulières qu'on me demanda, m'attaqua rapidement la vue; et je prévis

1850 bientôt que, à mon grand regret, et sans qu'il y eût en cela la moindre inconstance de ma part, je serais obligé de lâcher prise au bout de l'année.

Pour le moment cependant, j'étais heureux et en pleine activité. Ma vie était douce, et quelquefois la vie de famille s'augmentait d'un visitant. Mon fils Etienne, qui avait achevé depuis quelque temps ses études à Montauban, et qui ne voulait pas encore entrer dans la carrière active de l'évangélisation, vint loger chez nous pour quelques semaines, après avoir passé une année comme instituteur dans deux différentes maisons de Genève.

Notre intérieur était donc plein de douceur; j'avais acheté de rencontre un piano très-passable; notre Etienne nous y faisait une musique continuelle; et, dans le silence des soirées nous songions avec attendrissement à notre cher Théodore placé là en vue de nous, solitaire, de l'autre côté du lac, dans une auberge de village. Que de fois alors, incapable depuis quelques années de travailler à la lumière artificielle, et me promenant dans la chambre, j'ai chanté avec quelques larmes dans les yeux, en songeant à cet enfant isolé, cette prière que je faisais particulièrement pour lui :

Couvre-le de ton aile,
O Jésus, Dieu fidèle,
Cache-le dans ton sein !

Il venait nous voir de temps en temps; mais il fallait pour cela quatre heures de marche, ou deux heures de traversée par eau. Je craignais l'eau pour lui dès qu'il y avait un peu de vent; et d'ailleurs je sentais que des visites trop fréquentes ne faisaient qu'amollir son cœur et le mien; j'y regrettais même hélas ! un peu la petite dépense, et il le sentait aussi. Il tâchait donc de ne pas venir trop souvent; et il m'écrivit un jour ces mots qui exprimaient un sage renoncement.

Samedi, le septembre 1850. 1850

« Cher père,

» Tu me permettras bien de te gronder un peu de ne pas m'avoir écrit un seul mot de toute cette semaine, à moi qui me suis *réjoui*, depuis que je vous ai quittés, *de ne pas* vous aller voir demain! Aujourd'hui j'ai bien eu un petit moment de tentation; je m'ennuyais un peu; et je me suis promis, pour me récompenser de ma *bravoure*, d'aller vous voir dimanche prochain. Je pense que ta prochaine lettre me le permettra, etc. »

Saintes beautés des affections chrétiennes! Quelle délicatesse douloureuse dans cette *joie* qu'éprouve un adolescent à l'idée de ne pas venir voir ses parents!

Cependant les travaux de la campagne ayant absolument cessé en octobre, il vint passer l'hiver chez nous, couvant, sans trop nous le dire, l'idée que j'avais déjà rejetée une fois, mais que j'acceptai tout-à-coup lorsqu'il m'en entretint de nouveau, d'aller chercher de l'ouvrage, du terrain et de la liberté en Amérique! — Pour le moment il revint chez moi de mon plein consentement; et, ne pouvant travailler des bras, il s'occupa un peu de la théorie de sa science favorite.

Mais il y a longtemps que nous n'avons eu une histoire d'enfant. En voici une. Dans cette simplicité de la vie de famille des riens font époque. Je travaillais souvent à la même table qu'un petit garçon qui ne pouvait souffrir que je tuasse des mouches. Une fois que je levais néanmoins un mouchoir pour en tuer une : « Prends garde! réjouis-toi », lui cria-t-il! Il avait eu, on le voit, pour première idée, celle de mettre cette mouche sur ses gardes; puis, sentant que le coup était inévitable, il voulait lui recommander au moins de jouir de la vie pendant le court moment qui lui restait encore! Que de mots pour commenter ces deux courtes exclamations! Et que de bons sujets de réflexions dans cet appel charitable à une mouche!

Cependant il se préparait pour moi un travail impor-

1851 tant, important, au moins, pour moi : c'est celui-même que le lecteur a sous les yeux. La tournée que je venais de faire en Alsace avait achevé, à ce qu'il paraît, de réveiller chez mes amis le désir que j'écrivisse mes Mémoires, désir dont on m'entretenait d'ailleurs depuis quelques années. Par les raisons que chacun pressent, que quelques personnes avaient exprimées, et qui s'étaient présentées à moi tout le premier, j'avais presque refusé, ou pour le moins fortement hésité à m'occuper de ce travail. Mais j'appris tout-à-coup qu'il circulait néanmoins déjà en Alsace et à Bâle une liste de souscripteurs pour cet ouvrage que je n'avais pas encore promis : cela acheva de me déterminer ; et, si je ne me mis pas encore à l'œuvre, je commençai du moins à y songer et à mettre de l'ordre dans mes papiers sous ce point de vue.

L'année 1851 s'ouvre par une perte de famille. Dès les premiers jours de janvier il se déclara soudainement chez ma sœur Narbel une hydropisie qui l'enleva en moins de six semaines. C'était une femme d'une piété rare, mais sans éclat : moins théologienne que ma sœur Pyt, elle vivait tout aussi continuellement en la présence de Dieu. Elle entra dans son repos éternel le 21 février, laissant trois enfants orphelins.

Et le 26 mon Théodore partait pour l'Amérique !.... J'avais écrit en décembre à mon ami, le pasteur Fivaz, établi dans l'état de New-York; il m'avait répondu à lettre vue qu'il était prêt à accueillir mon fils avec joie; et la chose se décida avec une rapidité qui nous effraya, quoique nous nous y fussions pourtant attendus. Le soir du 26 février, à dix heures, il montait en diligence devant la porte de notre maison, pour se diriger d'abord sur Genève ! Je ne pouvais me représenter cette séparation dans toute sa grandeur ; mais le moment n'en fut pas moins cruel. Avec l'âge la sensibilité semble s'émousser ; mais ce n'est

probablement qu'en un certain sens; on a la même ten- 1851
dresse qu'autrefois ; seulement les organes de cette tendresse semblent se durcir ; et on éprouve alors une douleur sans larmes. C'est ce qui m'arriva. Sans avoir l'air d'être affecté je fus comme brisé pendant quelques jours.

Et pourtant je me reportais aisément, selon ma coutume, sur des douleurs plus grandes que Dieu détournait de moi. Qu'était-ce, me disais-je, qu'une pareille séparation en comparaison des douleurs qu'éprouvaient nos saints martyrs de la France, nos saints prophètes des Cévennes.

« Une jeune femme, étant enceinte d'environ huit mois, alla dans une assemblée, en compagnie de ses frères et sœurs, et ayant avec elle son petit garçon âgé de sept ans. Elle fut massacrée avec son dit enfant, un des frères et une de ses sœurs. Une de ses sœurs fut rapportée chez son père ; mais elle mourut de ses blessures quelques jours après !.... J'ai vu le triste spectacle de ces morts et de ces blessés.... Quand le père vit tous *ces lamentables objets*, il ne succomba point à la douleur, mais il dit avec une pieuse résignation : « le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, le nom du Seigneur soit béni ! » (1)

C'est d'une immense beauté ! Et bien autre chose que les déclamations ou la science de tant d'orthodoxes qui voudraient traiter tout cela de fanatisme ! Bien autre chose surtout que le déïsme pharisaïque du rationalisme !

Mais je reviens à mon Théodore. Quoique les réflexions que je viens de faire me consolassent jusqu'à un certain point, ce départ me fit cependant sentir le besoin d'une compensation, et songer à rappeler ma fille d'Angleterre où elle venait de passer deux ans.

C'est vers cette même époque que je commençai à fréquenter régulièrement la chapelle indépendante dont M. Munsel préside habituellement les réunions. Débutant toujours par l'église nationale, j'avais fréquenté le culte public de Neufchâtel, et m'étais tenu, depuis un an, taci-

(1) Prophètes protestants, page 169.

1851 tement à la disposition de mes collègues, les pasteurs de la ville; mais ils étaient assez nombreux pour se passer de moi. Il est probable d'ailleurs que j'eus à me ressentir aussi pour ma part du singulier malaise que la révolution politique a introduit, dans ce pays, même entre personnes auparavant fort unies. Neufchâtel est un petit état, isolé, acculé contre le Jura, entre la France, à laquelle il n'appartient pas, et la Suisse à laquelle, jusqu'à ces derniers temps, il n'appartenait qu'à demi. On sait que c'était jusqu'en 1848, une principauté administrée par un roi allemand situé à deux cents lieues de distance, et pourtant confédérée avec la république helvétique. Ce fait créait dans l'état deux partis distincts, les royalistes et les républicains, qui, tous deux, s'accordaient à regretter cette nature équivoque de la constitution. La révolution de 1848, qui a rompu l'alliance du canton avec la Prusse, a laissé dans le pays le malaise dont je viens de parler, et qui se fait sentir dans les choses les plus étrangères à la politique. Je l'éprouvai même immédiatement et d'une manière fort pénible en revenant dans ce pays il y a trois ans. N'ayant jamais été révolutionnaire en ma vie, je vis pourtant alors, à ma grande surprise, quelques-uns de mes amis très-refroidis, mal à l'aise et presque soupçonneux à mon égard; et tout cela parce que je ne m'occupais pas de politique. Il est vrai que, dans l'occasion, parlant de la grande lutte sociale en général, et non du petit état de Neufchâtel seulement, j'avais dit que cette lutte était, à mes yeux, la lutte des péagers contre les pharisiens; et que je n'estimais pas plus un Louis XIV ou un Henri IV, tous deux bons conservateurs, que les citoyens Caussidière, Ledru-Rollin, ou tels autres grands révolutionnaires. Mais comme mon observation était générale, je ne crois pas qu'il y eût là une raison suffisante pour se brouiller avec un ancien ami.

Il est vrai qu'il y avait probablement au refroidissement 1851
de mes collègues une autre cause encore, qui me ramène à ce que j'ai appelé mon idée fixe, la simplicité de la prédication. Quelques personnes ont pensé que cette froideur était due à ce que mes collègues auraient redouté la trop grande familiarité de ma prédication. Mais, outre qu'on ne m'avait jamais fait auparavant de reproches sur ce point à Neufchâtel, et que je ne crois pas non plus en avoir jamais mérité, je reviendrai à ma thèse ordinaire : si une trop grande familiarité dans la prédication est un défaut, ce n'est pas le seul qu'on puisse y apporter; bien loin de là. Être ennuyeux, froid ou déclamateur ; manquer de chaleur ou de raisonnement ; prêcher des lieux communs; voilà des défauts aussi, et qu'on trouve partout assez abondamment : or ils ne deviennent presque jamais une raison d'exclusion. Pourquoi donc voit-on partout (car ici je rentre volontiers dans la question générale, et je ne parle plus de Neufchâtel seulement) pourquoi voit-on partout la race sacerdotale ne s'acharner que sur la familiarité, et se montrer pleine d'une indulgence inépuisable pour les autres énormes défauts que je viens de signaler? Si nous devons à la religion et à son auteur du respect et un ton solennel, ne lui devons nous pas aussi de l'amour, du zèle, de la chaleur, de l'ardeur, de la vivacité, — j'allais dire, hélas! de la sincérité et de l'humilité? Laissez-moi donc, chers collègues du monde français, de Genève et de Paris, aussi bien que de Neufchâtel, dire une fois encore que je ne puis considérer la prédication familière comme infiniment plus mauvaise que la plupart des prédications que j'entends : et ajouter que j'ai vu un bon nombre de personnes respectables penser de même.

Du reste je ne crois pas que la raison relative à la prédication ait été la cause d'une retenue, ou d'une crainte, qui s'explique mieux par la connaissance qu'on avait

1851 de mes principes anti-cléricaux et *remuants*, et par quelque influence individuelle un peu aristocratique et assoupissante. Tel a été zélé dans sa jeunesse, qui devient prudent et diplomate dans l'automne de sa vie : voilà tout.

Mais le mal n'a pas été grand : et j'y ai gagné un peu de liberté.

Quant à l'état religieux de Neufchâtel en général, et surtout quant à la doctrine, je dois avouer que je le trouve faible ; il se ressent encore de la vieille influence d'Ostervald et de son époque. Je n'en donnerai pour preuve que quelques vers tirés d'un cantique qu'on chantait dans le temple le jour de la visite générale des écoles. D'abord ces deux lignes :

Les plus mélodieux concerts
Sont les accents de *l'innocence*....

Dans l'Écriture-Sainte le mot innocent n'est jamais appliqué, pas même une seule fois, aux enfants ; et cela sans doute par la raison toute simple qu'ils ne sont pas innocents.

Mais voici qui est pire encore :

« Si vous n'avez pas la *vertu*
» Que vous sert-il d'avoir la vie ? »
. . . . . .
« Cette *vertu* qui dans les cieux
» *Seule* a le droit de nous conduire ?.... »

La *vertu* a *seule* le droit de nous conduire au ciel ?.....

Et que deviennent donc les péagers et les gens de mauvaise vie ? Que deviendrai-je, à ce compte-là, et que deviendrez-vous vous-mêmes au dernier jour ? à moins que nous ne mettions la vertu à un cran si bas qu'elle soit à la portée de tous les pharisiens ! Ah ! tout cela est bien plus mauvais que la familiarité ! Et tout cela

a bien besoin de l'élément remuant ! Que Dieu nous re- 1851
mue tous, frères Neufchâtelois !

Je reviens à ce qui me concerne personnellement. Je n'étais donc pas employé dans l'église nationale; et je fis alors, quoique en sens inverse, ce que j'avais fait à Genève quand les églises dissidentes ne voulaient pas de moi. Là je m'étais tourné vers l'église nationale; puis, plus tard, quand celle de Genève non plus ne m'employa pas, je me tournai vers celle de France. Ici je me sentis libre dans l'autre sens, et je me mis à fréquenter la prédication qui me convenait le mieux, celle de M. Munsel. Cette prédication est un simple enseignement, une exégèse continuelle, sans trace d'art oratoire; mais très-préparée, et pleine de chaleur et d'une vraie piété. Anglais ou Irlandais d'origine, M. Munsel a dans sa manière de parler quelques habitudes qui ont quelque chose de défectueux : même quant au fond il est quelquefois un peu abstrait; mais, à tout prendre, il est du petit nombre des prédicateurs que j'ai entendus avec le plus de fruit, et peut-être bien celui que j'irais entendre habituellement.

Telle a été ma vie à Neufchâtel quant à mes rapports avec l'église. Du reste j'ai pourtant trouvé là quelques amis particuliers, et quelques bons restes de cette bienveillance générale que je rencontrais autrefois dans la ville et dans le canton.

Cependant le moment approchait où j'allais me mettre à mes Mémoires. Je m'y décidai entièrement le 18 avril, le vendredi avant Pâques, précisément l'anniversaire du jour auquel j'avais terminé mes *Recherches;* et l'ouvrage naquit, au milieu d'une rêverie solennelle, dans la belle forêt solitaire qui borde les gorges sauvages du Seyon, au bruit d'un torrent. Je ne pus cependant me livrer pleinement à ce travail qu'après avoir donné ma démission définitive de mes fonctions au gymnase pour la fin

1851 de juin ; mais j'aime à me rappeler cette date et ce lieu de naissance de mon ouvrage.

Avant d'en venir à l'exécution, il fallut faire encore un voyage. Et qu'on me dise si je pouvais l'éviter. Une demoiselle pieuse et instruite de Paris venait de se fiancer à mon fils, missionnaire aux Indes. Quoique protestante depuis plusieurs années, elle avait été élevée catholique; et les parents, catholiques encore, ne pouvaient en croire leurs oreilles lorsqu'on leur parla d'une demoiselle française allant épouser un jeune missionnaire à Calcutta, au bout du monde. Je dus donc, d'abord, me rendre à Paris pour voir ces parents, et les réconcilier un peu avec une alliance pareille, puis en Angleterre, pour y présenter moi-même ma future belle-fille au comité des missions.

J'arrivai à Londres en juillet ; c'était au milieu des merveilles de la mémorable exposition. Peu après, ma belle-fille vint me rejoindre avec Madame A., de Paris. Un de mes fils de Glasgow et ma fille vinrent aussi nous voir de leur côté ; mon fils aîné s'y rencontra pareillement pour quelques jours ; et nous passâmes là ensemble quelques heureux moments.

Nous assistâmes aussi plusieurs fois aux séances de l'*Alliance évangélique* qui s'était réunie de nouveau à l'occasion de l'exposition ; là j'achevai de fixer le jugement que j'ai déjà exprimé, et qui couvait depuis longtemps dans mon cœur, sur ce que j'ai déjà appelé la *religion d'estrades*. Il se trouve incontestablement dans ces assemblées des hommes sincères et profondément pieux ; j'en suis déjà convenu ; mais on y trouve aussi, même chez certains hommes pieux, bien des paroles inutiles, bien du clinquant, bien de la vanité d'orateur, et un déluge de lieux communs sur l'amour fraternel ou sur l'éternel refrain des besoins d'argent ! Il y a encore un autre trait qui me frappa alors définitivement ; c'est que, dans ces

assemblées, comme dans celles du monde proprement 1851
dit, l'Anglais vise trop à l'effet, à la mise en scène ; et comme il est toujours fort et roide à la poursuite de son but, il sacrifie trop aisément, pour l'atteindre, les ménagements de la politesse et des égards fraternels : il vise aux personnes marquantes, aux choses qui ont quelque éclat ; le reste n'est pour lui que secondaire. On a vu fréquemment les directeurs de ces assemblées changer leur programme sur place, ôter la parole à tel homme que non-seulement on avait annoncé, mais qu'on avait même chargé d'un travail pour la séance ; et tout cela par manière de politesse envers quelque nouveau survenu qui avait, ou à qui l'on supposait, plus d'influence dans le monde. Et pour combler la faute, ces manières de faire ne sont accompagnées d'aucune expression de regret sur la peine inutile qu'on a pu vous donner ou sur l'impolitesse qu'on a commise envers vous. On comprend, je le suppose, que je ne parlerais pas si librement de choses qui ne seraient arrivées qu'à moi-même, quoique le moindre des hommes ait pourtant droit à de bons procédés ; mais j'ai été très-étonné de voir des impolitesses de ce genre arriver à des hommes qui jouissaient de la plus haute et de la plus juste considération.

Cette manière de faire du peuple anglais se retrouve en toutes choses. J'ai dit précédemment que ce peuple est sujet à l'engouement. Et en effet si vous êtes la coqueluche du moment, ils vous jettent tout par la tête : ne l'êtes-vous pas ? voilà le peuple aristocrate et hautain qui reparaît. On a vu un homme d'une immense fortune remplir son palais d'invités, du haut en bas, mais en fourrer quelques-uns dans des espèces de caves humides qui formaient les fondations de l'édifice, et où une nuée de cousins ne permettaient pas un instant de repos. Ils inviteront un collecteur à aller prendre chez eux, à dix lieues

1851 de distance, la somme d'une guinée et un dîner; ou autres choses semblables. Ce sont des taches au caractère anglais, et les inconvénients d'une fortune qu'on ne sait pas assez diminuer par des charités plus abondantes.

Quelques jours après les séances de l'Alliance évangélique je me rendis, avec ma compagnie parisienne, à Glasgow, puis aux lacs célèbres et charmants du voisinage.

Je revins ensuite à Neufchâtel, après une absence de près de quatre mois; et, de son côté, ma belle-fille que je laissai entre les mains de quelques amis, partit de Southampton pour Calcutta le 3 novembre.

De retour chez moi, je mis en ordre quelques milliers de lettres que j'avais amassées depuis plusieurs années; et je détruisis celles qui étaient sans intérêt, afin de pouvoir me mettre plus définitivement à mes Mémoires interrompus.

Cependant mon travail à cet égard fut encore une fois différé. Un de mes collègues, établi dans l'île de Jersey à la tête d'une église indépendante, se trouvait malade, et me suppliait d'aller le remplacer dans ses fonctions, au moins pour un mois ou deux, en prenant, disait-il, avec moi, si je le désirais, ma femme et mon enfant. Je n'avais aucune raison de me refuser à une demande aussi instante; et comme mon collègue pressait pour l'époque, je partis avec ma femme et mon plus jeune fils, le 1er février, huit jours après réception de sa lettre; et nous arrivâmes à Jersey le 13, où les circonstances nous retinrent cinq mois.

Cette île est un bijou dont on ne peut se faire aucune idée si on ne l'a vue. Elle a deux lieues de traversée du nord au sud, et quatre de l'est à l'ouest. Elle est, comme les autres îles de la Manche, soumise à l'Angleterre, depuis que Guillaume le conquérant, à qui elles appartenaient toutes, se fut soumis l'Angleterre elle-même. Presque étrangère aux commotions du reste du monde,

elle ne paie à l'Angleterre aucun impôt quelconque; elle 1851
couvre ses propres dépenses par le seul droit d'entrée que les vins venant de l'étranger acquittent à leur arrivée. La population de 60,000 âmes, dont la moitié appartient à la ville de Saint-Hélier, vit partout dans l'aisance, et presque dans la richesse. Les grandes routes de l'île sont parfaitement entretenues, propres comme les chemins d'un parc, presque partout bordées de trottoirs des deux côtés, et recouvertes en berceau d'arbres plantés dans les champs : toutes les maisons, propres, sans une seule exception : aucune masure: les toits, couverts d'un chaume qui semble peigné à la brosse; les bords de ce chaume alignés comme au cordeau et coupés franc comme avec un rasoir ; les vitres brillantes ; et dans presque toutes les maisons de fermier, à côté des pièces ordinaires que présente toute maison, un salon, un vrai salon à tapis et à glaces.

Le climat en est charmant : l'hiver et l'été peu rigoureux : le ciel a un éclat d'une pureté qui rappelle le midi. L'océan est d'une beauté que relèvent encore, pour l'amateur, il est vrai, et non pour le navigateur, des rochers d'un brun foncé qui ressortent partout du milieu de ses flots, sur une étendue de sept à huit lieues en tout sens autour de Jersey, et tout le long des côtes de France à partir de Saint-Malo et de Saint-Brieuc jusqu'à Cherbourg. La marée est énorme et donne au printemps une différence de 42 pieds entre le niveau de la haute et de la basse mer. On me dit que Jersey est, pour l'importance, le huitième port de mer de la Grande Bretagne. Cette petite île si paisible est, comme les autres îles environnantes, hérissée de fortifications qu'on multiplie encore depuis quelque temps. Les habitants ne sentent pas le besoin d'appartenir à la France; et cet archipel forme, pour l'Angleterre, une position militaire assez importante.

1851 La population est paisible. Les caractères vicieux sont plutôt sournois que violents : le reste est doux et paisible. Sauf deux églises catholiques, l'une pour les Français, l'autre pour les Irlandais, tout le reste de l'île est protestant, avec cette liberté de conscience qui confond les catholiques, mais qui est aux yeux du chrétien l'état normal de l'Église. Il y a dans la seule ville de Saint-Hélier six églises épiscopales, quatre chapelles wesleyennes de nuances différentes, et sept ou huit autres chapelles indépendantes, en tout vingt-deux temples plus ou moins grands. Sans doute l'érection de ces nombreuses chapelles est souvent due à quelque division intestine, à quelques intrigues ou à quelques ambitions personnelles : mais, avec le temps, la cause des divisions disparaît, la mauvaise origine s'oublie, et le temple reste.

Je ne donnerai aucun détail sur le ministère que j'exerçai dans cette île pendant cinq mois. J'y vis, comme partout, un mélange de bien et de mal ; mais Dieu m'y a fait trouver, soit dans le troupeau de Vauxhall que je desservais, soit dans celui de Halket-place, soit dans l'église anglicane, et dans d'autres dénominations encore, quelques amis qui n'ont pas besoin que je les nomme ici pour savoir que c'est eux que j'ai en vue en traçant ces lignes, et que je leur reste tendrement et vivement affectionné pour toujours. Le séjour à Jersey est un des jolis souvenirs de ma vie.

Ma femme dut quitter cette île quelques semaines avant moi, pour venir à Paris auprès de ma fille, alors gravement malade ; et, le 27 août, je quittai à mon tour ce lieu charmant avec mon fils.

En passant par Paris j'appris que j'étais invité par quelques amis à venir me fixer dans cette ville ; c'est une direction admirable de la bonté de Dieu et de l'affection de quelques-uns de mes frères, qui a pourvu à ce que je

trouvasse enfin quelque repos, après tant d'agitations. 1851

Mais il fallait aller mettre mes affaires en ordre. Afin de ne pas faire de dépenses inutiles de voyage, je me dirigeai seul sur Neufchâtel, où j'arrivai le 23 septembre, pour y passer une horrible quinzaine à faire ma liquidation. Je distribuai tous mes effets en quatre parts : une petite que je donnai ; une autre que j'emballai ; une autre que je laissai, comme elle y est encore, chez un ami ; et une autre que je vendis. J'appelle ces jours des jours horribles, et ils le furent en effet sous quelques rapports ; mais je trouvai un grand soulagement dans la famille de l'ami que je viens de mentionner, et que j'avais connu déjà vingt-cinq ans auparavant, comme un « bon, jeune et intelligent régent de village » (page 11). En m'acheminant vers Neufchâtel je m'étais préparé à prendre une domestique, ou plutôt un homme de peine, pour m'aider pendant ces quinze jours d'emballage ; mais mes amis, non contents de m'accueillir chez eux, m'offrirent comme aide leurs trois enfants, leur fils et leurs deux filles. Les soins sérieux des uns, la gaîté étourdie d'une autre m'aidèrent à traverser heureusement ce moment désagréable ; et après avoir passé quatorze jours à remplir de nouveau des commodes, à coudre moi-même des balles et ballots, à clouer de vieilles caisses, puis à diriger deux ouvriers peu experts et peu expéditifs que je dus encore m'adjoindre vers la fin, je passai deux autres jours à vendre, comme un fripier des chaises, des bois de lit, des cafetières, de la faïence, des cordes de grenier et de la vieille ferraille. O jours de prose et presque de désolation ! Mais enfin arriva le vendredi, 8 octobre, à midi, moment que j'avais fixé avec mon aide principale pour tourner la clé, et nous nous trouvâmes en repos ! Heureux, heureux moment !

Je partis de Neufchâtel le dimanche, 10 octobre, après avoir assisté à l'assemblée du matin, pour aller, à six

1851 lieues de là, à Bienne, assister à une autre assemblée du soir ; puis j'arrivai le 15 à Paris, où j'écris ces lignes, et où le Seigneur m'appelle peut-être à finir mes jours en paix.

Sans doute je ne puis plus travailler autant que je le voudrais : mais je ne reste pas entièrement oisif. Dès le lendemain de mon arrivée, chose singulière ! un de mes collègues vint me demander de le remplacer dans ses fonctions ici à Paris pendant quatre mois : le dernier dimanche de ces quatre mois, mon fils aîné, alors pasteur à Rheims, m'appela à lui rendre le même service pendant trois autres mois, pendant qu'il occupait provisoirement le poste de Sédan : j'ai ensuite travaillé à l'établissement de la nouvelle église de Châlons-sur-Marne : j'ai achevé mon ouvrage actuel ; et, si Dieu approuve mon projet, je me propose de passer l'hiver prochain à visiter mes collègues de l'Ouest et du Midi de la France.

Mais laissons là les projets. Voici où en est à ce moment ma famille.

Mon fils aîné est actuellement pasteur, président du consistoire de Sédan ;

le second conduit un troupeau indépendant à La Force, et abrite quatre-vingts orphelines dans le bel établissement que Dieu lui a donné de fonder en ce lieu ;

le troisième est négociant en Angleterre ;

le quatrième, revenu de Calcutta avec sa femme, est actuellement suffragant à Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées) ;

le cinquième vient d'être appelé comme pasteur à Wanquetin, près d'Arras (Pas-de-Calais) ;

ma fille vit près de nous, chez une amie souvent mentionnée ;

mon septième enfant, sixième fils, est graveur à Londres ;

le huitième donne des leçons dans une institution, aux portes de Paris ; 1851

le neuvième, après avoir passé un an au Canada dans le commerce, est revenu s'établir à Glasgow, auprès de son frère ;

le dixième est aux États-Unis, où il a momentanément quitté l'agriculture pour donner des leçons ; mais il désire trouver, soit en Europe, soit en Amérique, un emploi qui le ramène à l'agriculture ;

et le dernier demeure chez moi.

Voilà où en est ma famille, et où j'en suis moi-même ; voilà quelle a été ma vie passée.... Concluons ; c'est-à-dire abattons-nous aux pieds du Seigneur, en lui demandant grâce pour cette vie tout entière !

FIN DU LIVRE XX ET DERNIER

CONCLUSION.

Livre 20e et dernier! Tels sont les mots que je viens d'écrire. C'est la fin de ma biographie; c'est comme un premier clou que j'enfonce dans mon cercueil. Pensée bien solennelle!

Mais qu'on ne croie pas qu'en parlant ainsi je le fasse par regret de la vie ou par crainte de la mort. Regret de la vie? Ah! je n'ai pas trouvé la vie assez belle pour la regretter; et je ne voudrais à aucun prix la recommencer. Crainte de la mort? Mais je suis chrétien; et j'ai toujours regardé la mort, vu la rédemption, comme étant ici-bas, pour le croyant, le plus grand, presque le seul sujet d'une parfaite joie.

Il est vrai que je sens diminuer un peu cette joie; et j'en suis humilié. Ce fait tient sans doute en partie à ce que toutes les impressions s'affaiblissent avec l'âge : plaisirs des sens, plaisirs intellectuels, joies religieuses même, enthousiasme, courage, espérance, tout se ternit. Le jeune homme, riche en bonheur, est puissant pour s'imposer des renoncements; il lui reste toujours assez de joies : avec l'arrivée de la vieillesse le bonheur nous échappe de tous côtés : toutes les jouissances deviennent plus rares, plus courtes et plus faibles : et peut-être est-on alors tenté

de s'attacher plus qu'auparavant au peu de plaisir qui nous reste. Alors l'impression de la gloire céleste doit pâlir et se retirer à proportion.

Mais l'abattement que j'éprouve a encore une autre cause. — Oserai-je la dire? — C'est la médiocrité qui me semble caractériser le réveil, depuis déjà bien des années, ce réveil que j'ai vu naître si pur, si désintéressé, si directement dirigé vers le royaume des cieux, si plein de renoncement et si spirituel, mais qui est devenu depuis longtemps affaire d'église et d'administration, affaire de comités, affaire de professeurs et d'orateurs, affaire d'argent et de collectes, affaire surtout de prudence, de ménagements, d'élégance, de philosophie, de sagesse mondaine et d'une fausse charité, tandis qu'on en a bien peu de vraie : peu ou point de renoncement, peu d'amour, peu de joie, presque pas d'élan; un certain zèle pour la bonne cause peut-être; mais comme on en trouve aussi chez le mondain pour les objets qui lui plaisent; rien qui ressemble à ce qu'on pourrait se représenter comme un baptême du Saint-Esprit. Ah ! plût à Dieu que les chrétiens de nos jours n'eussent que des *défauts!* Mais qui a faim et soif de la justice? Qui soupire après le ciel?

Du reste ceci me ramène à moi-même et à mes propres misères. Oui; ma plus grande peine, ma seule et vraie peine, lorsque je regarde en arrière sur cette vie maintenant caractérisée d'une manière irrévocable, c'est que je doive lui appliquer le mot que je viens d'appliquer à d'autres, ce mot qui m'a toujours inspiré tant d'aversion, le mot.... *médiocre!* J'ai toujours rêvé l'idéal, et presque toujours marché terre à terre ! J'ai salué de loin, avec la faim et la soif de leur ressembler, les Saint-Benoît (1), les

(1) Benoît fonda, à l'âge de 15 ans, en 500, l'ordre des Bénédictins qui subsiste encore de nos jours! *(Histoire générale de l'établissement du Christianisme*, t. 2, page 198).

Alfred, les Brainerd, les Wesley, ou tels hommes ou femmes obscurs mais complètement fidèles;... et puis j'ai vécu, en fait de piété, presque aussi vulgairement que tels dont les vœux étaient plus rampants! C'est profondément pénible et humiliant!

Et pourtant j'éprouve encore, à côté de cette douleur, un doux serrement de cœur au souvenir de tant de belles aspirations qui m'ont hanté pendant toute ma vie, quelque peu suivies qu'elles aient été de rassasiement.

Heureuse l'âme où rentre l'innocence,
Et qui reprend sa première beauté!....
Jésus, fais-moi prendre
Racine en ta croix!....
Aimer la petitesse
Et détester sans-cesse
Tout péché sans exception....

Oui; c'est avec une sorte de plaisir douloureux que je me souviens de ces rêves pieux de l'adolescence, de la jeunesse et même de l'âge mûr, de mes rêves moraves ou wesleyens, de mes rêves de Tersteegen ou de l'Imitation de Jésus-Christ, de mes rêves même d'anachorète... Ah! oui; si j'ai fait de la controverse, autant qu'aucun autre, j'ai toujours aussi rêvé couvents; et, à l'heure qu'il est encore, je serais prêt à aller me jeter délicieusement, avec quelques amis chrétiens, dans quelque heureux Port-Royal, ou dans quelque chartreuse protestante, si une telle chartreuse était possible. Grande piété de Saint-Augustin et de ses pareils du moyen-âge! « *Sancta Sion! ubi totum stat, et nihil fluit!* »(1)... Cyrille, Columba, Patrice, et vous aussi, prophètes des Cévennes, noble jeune Marion, Durand Fage, Isabeau Charras; et toi grand

(1) Sion céleste! où tout est stable, où plus rien n'est passager.

Pascal;... jetez-moi donc votre manteau!... Hélas! c'est trop tard! *Es ist dahin!* comme s'écria un malheureux monarque en voyant une grande bataille se décider contre lui! Tout est perdu! Tous ces rêves sont passés! Il ne me reste plus que l'aride réalité et le désenchantement; plus qu'un passé pauvre et humiliant.....

Ah! j'ai tort: il me reste encore tout, puisqu'il me reste la grâce et le pardon de mon Dieu, la grâce accordée à ceux même que l'Église pourrait répudier, une place à côté du péager! Je la prends. Et mon âme en revient à se consoler, au sein de la poussière et de la douleur, par cette belle pensée:

Il est plein de support
Et de tendresse
Pour qui connaît son tort
Et le confesse!
Il pardonne *à l'instant*
Qu'on s'humilie
Et guérit dans son sang
Nos maladies.

Oui, le pardon de Jésus! Voilà ce qu'il nous faut!...

Ah! sans vouloir rentrer ici dans la mêlée des discussions humaines, j'ajoute: et voilà qui vaut mieux que les arides et trompeuses découvertes d'une science faussement ainsi nommée; mieux que cette nouvelle école orgueilleuse qui, sous des formes sentimentales nous ramène en France, et avec une rudesse sans ménagement, un vieux rationalisme, effeuille, déchire nos Saintes Écritures livre après livre, page après page, verset après verset, pour abandonner chacun de nous, sans pitié, sous le nom de sa propre raison à sa propre fatuité, et nous faire une révélation sans autorité et sans rédempteur! Ah! je ne puis plus rentrer dans la lice; mais, comme un pauvre guerrier déjà couché sur le champ de bataille, je veux me soulever

encore un instant pour porter, autant qu'il est en moi, un dernier coup à cet ennemi de l'évangile que j'ai combattu toute ma vie ! Hélas ! à l'ennemi ! Et qu'il faille compter dans ses rangs une multitude d'amis, bien intentionnés encore pour la plupart, quelques-uns pieux encore, mais dont la piété s'affaiblira inévitablement de jour en jour, s'ils ne reviennent sur leurs pas, et fera place avant peu... aux hideux décombres d'un Strauss ! Car d'après leurs principes ils n'ont plus le droit de croire ce qu'ils croient encore ! Ils ne voient pas qu'ils ne sont guidés dans leur œuvre minutieuse que par les feux errants de « celui qui séduisit Ève », et qu'ils vont nous donner un exemple de plus de la vérité de cette sentence de nos saints livres: « que Dieu se rit de la sagesse des sages », et « qu'il lui a plu de cacher, oui, cacher les choses divines aux entendus, pour les révéler aux simples et aux ignorants ! »....

Je ne puis, ai-je dit, rentrer dans la lice ; et c'est vrai. Mais je ne voudrais pourtant pas quitter ce sujet capital sans avoir au moins touché aux considérations qui me paraissent le dominer tout entier. Et si je suis obligé de me borner presque uniquement à des assertions, je me souviens que la simple assertion de la vérité est plus forte que les arguments les plus compliqués et les plus spécieux de l'erreur. Sans doute qu'en acceptant cette maxime on me contestera l'application que j'en fais à mon cas; mais comme je ne fais ici qu'une exposition de principes, je continue.

De même qu'il sera toujours impossible à l'architecte le plus habile, malgré toutes les équerres et les plombs qu'il pourrait employer, de dresser sur une base étroite une colonne d'une hauteur illimitée, parce que cette colonne finira toujours par pencher d'un côté ou de l'autre et par tomber ; de même, dans les choses morales, et à mille ois plus forte raison dans les choses religieuses, notre logique est incapable de suivre une chaîne indéfinie de dé-

ductions, sans s'exposer à tomber dans les plus grossières erreurs, à moins qu'elle ne trouve quelque part un moyen de contrôler ses raisonnements. Un jeu connu peut servir ici de comparaison. Placez un but au milieu d'une vaste plaine : à la circonférence de cette plaine placez un homme, les yeux bandés, et lui dites de se diriger vers ce but, en guidant même ses premiers pas par une barrière de quelque longueur dirigée vers le même but. Aussi longtemps que l'homme aura son guide, il suivra la direction convenable ; un moment après l'avoir quitté, il la suivra peut-être encore : mais peu à peu, et infailliblement, il finira par s'écarter de la ligne primitive : il pourra même finir par revenir sur ses pas, et se heurter contre la barrière même qui devait le diriger.

Or le guide, ou plutôt la contre-épreuve qui, dans les questions théologiques, doit redresser les écarts de notre faible et présomptueuse critique, c'est ce sentiment antérieur et supérieur à la critique, ce sens moral dont parle souvent l'Écriture, et qu'indique en particulier notre Sauveur lorsqu'il dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon père, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » Impossible en effet que Dieu ait voulu que la foi à la révélation dépendît d'une science où les plus experts font encore tous les jours de grossières bévues et où ils se démentent les uns les autres, quant aux grandes conclusions, tous les dix ans, quant aux détails tous les jours. La question que nous traitons doit être accessible aux plus simples, parce que c'est des plus simples que se compose le genre humain : c'est aux simples de cœur que Jésus a consacré la première parole de son divin ministère (Matth. 5, 2).

Or il est certain que, pour un homme raisonnable et sérieux, l'Écriture-Sainte est, quant à son contenu général, un livre qui non-seulement dit la vérité, mais qui, vu

l'alliage de grandeur, de sainteté et de simplicité qu'il présente, la dit d'une manière unique. Le chrétien ne traite nécessairement aucune question de critique, d'authenticité, ni d'intégrité; sa foi ne tient nullement à tel ou tel verset, chapitre ou livre en particulier; son tact est même tel qu'il sentira souvent par lui-même s'il s'est glissé dans ce livre admirable un mot ou un passage d'une origine douteuse. Mais.... si la critique veut abuser de ce principe ou de la concession que je fais ici; si, après nous avoir ôté tel morceau, et tel autre, et tel autre encore, puis tel autre, elle étend ses prétentions (et c'est ce qu'elle fait) jusqu'à nous laisser à peine, de toute la bible, quelques lambeaux d'assurés, et à ébranler tous nos dogmes; si enfin, et en résumé, elle ne fait plus de nos saints livres qu'un ramassis de légendes, de fables, ou de faux raisonnements, alors le chrétien se retourne tout d'un coup, et dit au savant : « J'ai suivi vos calculs. A chaque pas j'ai pu croire que vous aviez raison; mais votre conséquence est infiniment plus absurde que vos raisonnements ne sont concluants; sans même voir où vous vous êtes trompé, je vois que votre règle est fausse; et je rejette tout votre travail, qui, dans tous les cas, m'importe peu. »

Voilà ce que je dis, pour ma part, à l'aride, à la fatale école qui vient de surgir en France, et qui ne s'honore de quelques adhérents pieux que parce qu'elle n'ose encore s'avouer la complète incrédulité qui est au bout de ses principes. Ce qu'elle a de piété, est un reste de la foi qu'elle n'a plus : ce sont des cendres chaudes : mais elles se refroidiront; elles sont déjà refroidies....

Tant que cette école s'est bornée à repousser quelques idées exagérées ou inutiles sur l'inspiration de l'Écriture, c'était bien; mais quand, tout en professant que les chrétiens (y compris les apôtres, je suppose) ont tous l'Esprit

de Dieu, elle n'en vient pourtant à n'entendre par Esprit de Dieu que la raison humaine, et à prétendre qu'elle en sait plus sur l'évangile que ces apôtres eux-mêmes, et qu'elle comprend cet évangile mieux qu'eux, alors je m'arrête; je ne vois plus, dans la joie triomphante avec la quelle on nous fauche toute la dogmatique chrétienne que ce qu'on a appelé avec raison une prodigieuse outrecuidance; et je dis à mon tour: « Allez! cela fait pitié! » Cela fait même horreur! Et les chrétiens ne se laisseront pas ainsi lacérer le saint livre des révélations de Dieu!

On trouvera dans un 3e volume quelques développements ultérieurs sur ce sujet, comme aussi sur quelques vues particulières qu'on rencontre chez quelques orthodoxes; je finis, pour le moment, par une déclaration. Au milieu du désarroi des opinions et des nouvelles doctrines, à côté de toutes ces professions de foi timides, équivoques ou hypocrites qui surgissent en nos jours, et sur le point de terminer ma carrière publique, je crois devoir dire nettement à mes frères, à l'Église, quelle est ma foi: heureux de sentir qu'elle est, comme elle a toujours été, pour tous les grands traits, en parfait accord avec ce qu'on a appelé de tous temps *la doctrine orthodoxe*, avec ce qu'il a plu à un rationalisme décrépit, sans cœur et sans science, de désigner pendant quelque temps sous le nom *de Méthodisme*.

On vient de voir sur quoi elle se fonde, ma foi. Je tiens l'Écriture-sainte comme historiquement *vraie* dans tous les grands faits qu'elle raconte; et je dis avec un certain sophiste qui, en ce point, avait plus raison qu'il ne s'en doutait: « *Ce n'est pas ainsi qu'on invente.* » Je la reconnais vraie et inspirée dans tout ce qui regarde la doctrine. La différence qui existe entre les points de vue des écrivains sacrés quant au dogme, ne suppose nullement entre eux une opposition ni aucune erreur; elle indiquerait tout au plus l'incomplet qui s'attache inévitablement

à tout énoncé partiel de la vérité divine. Mais ces variétés ne sont pas plus en contradiction avec la vérité absolue, que les divers rayons colorés qui forment le rayon blanc ne sont une contradiction de la lumière : bien loin de là, c'est de leur ensemble que cette lumière même se compose.

L'Écriture est donc pour moi, dans tous ses enseignements, *autorité divine, règle de foi absolue.*

Et voici ce que j'y trouve.

Au-dessus de tout, je vois dans l'Écriture la grande doctrine de la Rédemption. Et puisqu'on ne précise plus que pour nier, je préciserai, moi, pour affirmer. Je ne vois de rédemption que dans L'EXPIATION, que je trouve proclamée depuis les premières pages de l'Écriture, par tous les types et les sacrifices de l'ancienne loi, par les déclarations les plus positives des prophètes et des apôtres, jusqu'aux dernières pages du Nouveau Testament, qui nous montrent les rachetés dans les cieux célébrant jour et nuit l'Agneau immolé pour eux depuis la création du monde, et notre salut opéré par le sang et la mort du Sauveur sur la croix.

Oui ; la cause de notre salut est dans *la mort de Jésus en croix*. Cette mort n'a point été une simple souffrance que Jésus ait endurée par suite de son dévouement et de la méchanceté des hommes ; mais un sacrifice de lui-même, offert à notre place ; selon qu'il est écrit : « il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre, 2, 24.)

Je crois que celui qui nie, — je ne dis pas celui qui ignore, ni même celui qui a quelques doutes humbles et contenus, mais celui qui nie l'efficace de ce sacrifice n'est pas chrétien ; et que, si son incrédulité lui est pardonnée, ce n'est qu'en vertu de ce sacrifice même, qu'il repousse avec ingratitude, orgueil et aveuglement.

Je crois à *la chûte de l'homme*, et à son incapacité totale de recouvrer l'image de Dieu et *d'accepter* même la grâce nécessaire à cet effet, sans une autre grâce qui vient tout entière de Dieu.

Je crois, il est vrai, que Jésus ne rejette pas le pécheur *quelconque* qui vient à lui; — *que celui qui a soif* de grâce peut se présenter à Dieu sans crainte; et que *quiconque* veut de l'eau vive est invité à en prendre, sans qu'elle lui coûte rien: le plus grand pécheur est appelé.

Mais je crois aussi que, dans tout ce qui regarde le retour à Dieu et le salut éternel, la volonté de l'homme est dépravée, faussée, détruite. Bien loin donc de croire à la prétendue *liberté* de l'homme dans ces choses, je crois *que personne ne vient à Jésus* si le Père ne le tire; et que c'est Dieu qui, à cet égard, *donne le vouloir* aussi bien que l'exécution.

C'est dire que je crois *à l'élection*, non selon la simple prévision de Dieu (ce qui mettrait la conversion sur le compte de l'homme) mais « selon le bon plaisir de sa volonté »; Dieu faisant miséricorde à qui il fait miséricorde, et endurcissant qui il veut. L'Écriture le dit : je le crois.

Je vois très-bien aussi qu'il est écrit en plus d'une manière que « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion »; cela aussi je le crois, puisque l'Écriture le dit; et s'il y avait contradiction entre ces deux thèses, cette contradiction serait le fait de l'Écriture, et non le mien. Mais je crois qu'on peut trouver à cette difficulté plus d'une solution; et, dans tous les cas, *si je ne comprends pas, je crois.*

A l'occasion de ces derniers mots je repousse, comme une des erreurs fondamentales du nouveau rationalisme, le principe qu'une doctrine que nous ne comprenons pas, lors-même qu'elle est clairement posée, est pour nous sans utilité. Je crois cette idée aussi opposée aux pre-

miers éléments d'une saine philosophie qu'à l'évangile. Je pense au contraire *que nous ne comprenons rien*, même dans les choses de la nature ; et que notre seule connaissance consiste *à savoir* qu'elles existent, parce que nous les voyons. Nous ne comprenons nullement comment un grain de blé donne un épi, comment l'âme est unie au corps, comment l'électricité se propage ; mais nous le savons ; et cette connaissance est loin de nous être inutile. Il en est de même des choses surnaturelles. Quand nous savons ce que Dieu nous révèle, cela doit nous suffire ; nous sommes appelés à ce que l'Écriture appelle *l'obéissance de la foi :* une notion confuse n'est pas pour cela une notion perdue : il en entre toujours quelque chose dans notre esprit, et surtout dans notre cœur. Un enfant croit une foule de choses qu'il ne comprend pas.

Je crois à la *divinité de Jésus-Christ,* Dieu fait homme. — Sans doute, dès qu'il faut entrer dans des détails, j'arrive à l'incompréhensible : mais la thèse me paraît suffisamment claire ; la divinité de notre Sauveur est enseignée trop positivement dans nos saints livres pour que je ne fléchisse pas devant cet enseignement ; et, d'après le principe qui précède, je crois et j'adore sans comprendre.

Je crois au *Saint-Esprit,* soit en tant qu'il nous est présenté comme Dieu lui-même, soit comme à un don, comme à une communication qui est faite à tout croyant, ou à quiconque recherche et demande ce Saint-Esprit.

Telle est ma foi sur les grands dogmes que je viens d'indiquer. Je n'ai point prétendu faire ici une profession de foi complète ; car je sais qu'il existe d'autres points capitaux auxquels je n'ai pas même touché en ce moment. Mais si je m'arrête ici c'est parce que ces autres points sont tous plus ou moins impliqués dans ceux qui précèdent, ou aussi parce que je les ai clairement indiqués dans le corps de mon ouvrage, et enfin parce que j'en traiterai quelques

uns, s'il plaît à Dieu, plus au long dans le volume futur dont il a souvent été question.

Mais il est une doctrine que je veux pourtant encore mentionner spécialement, quoique j'en aie aussi déjà parlé au long : c'est celle des dons extraordinaires qui, selon l'Écriture, doivent se trouver plus ou moins répandus dans toute église fondée sur la pleine vérité évangélique. Et si je la mentionne ainsi à part, c'est précisément parce que toutes les églises protestantes la repoussent ou la négligent et qu'en cela, selon mon entière conviction, elles « éteignent l'Esprit. » Tout en s'occupant, et selon moi, beaucoup trop de la prophétie du passé et de celle de l'avenir, elles méprisent la prophétie actuelle, lorsqu'elle se manifeste ; et ce mépris constitue, à mes yeux, une hérésie, sinon fondamentale, au moins très-grave, et aussi réelle, aussi évidente que le sont le socianisme ou l'arianisme que l'on combat avec tant d'indignation. Ce mépris pour les dons miraculeux est, à mes yeux, un des plus puissants obstacles au développement des grâces de Dieu dans l'Église. C'est pourquoi, sans mettre à ma conduite l'intention d'une protestation contre cette triste incrédulité, je me vois dans l'impossibilité de me joindre à aucune congrégation qui vit dans ce péché.

Je sais bien que cette protestation obscure ne sera de grand poids pour personne : mais je sais aussi que je ne suis pourtant pas seul à la faire : on voit pointer, ça et là, quelques témoins de ces vérités, rejetées par le grand nombre avec une sorte d'endurcissement ; et il est probable que le temps est proche où la persécution nous apprendra à ne pas mettre notre savoir, notre rhétorique ou nos collectes à la place des dons précieux et puissants du Saint-Esprit.

Et maintenant j'ai fini !....

Il me semble que je vois ma vie s'envoler vers les

cieux comme un ballon qui s'élève dans l'atmosphère, et qui monte à mesure qu'il se décharge de son lest. Il a rejeté successivement la jeunesse, puis l'âge mûr : il jette maintenant un reste de projets, de plans, d'affections même selon la chair ; et puis des livres, des papiers,... ah ! de la littérature, de la musique, des études, des mathématiques...., Virgile, Sophocle, Schiller, Weber, Mozart !..., quelques feuilles d'autres travaux.... ; puis on entend une voix dans les airs :

A toi, mon Dieu, mon cœur monte,
En toi mon espoir j'ai mis !

et ce beau chant :

Cœurs qui savez aimer,
Donnez toutes vos flammes
A l'époux de vos âmes !
Lui seul peut vous charmer....

Oh ! comme il monte ! Ce n'est plus qu'un point !.... Et, de la nacelle, retentit encore un cri lointain :

Miséricorde et grâce ô Dieu des cieux !
Un grand pécheur implore ta clémence ;

Et d'en haut un cri vient à sa rencontre : « Grâce, grâce pour lui ! » Le sang de Christ crie de meilleures choses que celui d'Abel !.. Puis un nouveau chant descend de la nacelle :

Qu'éprouverai-je un jour
En entrant à mon tour
Dans l'autre vie !
Déjà le doux rayon
Du soleil de Sion
Me vivifie !

En esprit transporté
Dans la sainte cité,
Je crois entendre
Le cantique nouveau
Qu'on y chante à l'Agneau,
Et veux l'apprendre !....

On n'entend plus rien. Des couronnes se posent sur la tête des chrétiens, nous dit l'Écriture ; mais elles n'y restent pas un instant ; ils la jettent aux pieds de Jésus !

Un bruit lointain d'Alleluias recommence ! Seul, le nouveau venu ne chante pas encore... Il pleure et se prosterne...

Grâce ! grâce ! grâce !

Le sang de Christ nous purifie de tout péché !

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Livre XII. — Dix-neuf ans à Genève. — 2e Partie. — Mission en Suisse et à Milan. — Du 9 février 1826 au 19 mars 1828. 5

Livre XIII. — Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 3e Partie. — Église de Carouge, et travaux divers. — D'avril 1828 à fin 1832. 84

Livre XIV. — Dix-neuf ans à Genève ou dans le canton. — 4e Partie. — 1833, 1834 et 1835. 147

Livre XV. — Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 5e Partie.— Du 1er janvier 1836 au 16 avril 1839. 201

Livre XVI. — Dix-neuf ans, dans le canton de Genève. — 6e Partie. — D'avril 1839 à fin 1840. 234

Livre XVII. — Dix-neuf ans dans le canton de Genève. — 7e et dernière partie. — Janvier 1841 à avril 1843.. 265

Livre XVIII. — Bourges. — Asnières. — D'avril 1843 à avril 1846. 297

Livre XIX. — Melun. — D'avril 1846 à mars 1849. 354

Livre XX. — Depuis mon départ de Melun, en mars 1849, jusqu'à mon établissement à Paris, octobre 1852. 417

Conclusion. 448

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

(LES CHIFFRES ROMAINS INDIQUENT LE VOLUME ; LES AUTRES LA PAGE.)

ACTEUR-prédicateur, I, 70.
Activité (v. Désœuvrement) puis II, 103.
Adoration du talent, I, 285.
Alliance évangélique, II, 151, 381, 418, 440.
Alors et aujourd'hui, I, 77, 128, 130, 210, 241, 326, 367, 372; II, 15, 109, 135.
Alpes, II, 273, 278.
Anabaptistes, II, 56.
Angleterre (Mes voyages en), I, 311; II, 127, 192, 233, 380, 390, 416, 440.
Angleterre (Amis d'), II, 218.
Anglais (Caractère), I, 312; II, 441.
Antinomianisme, I, 87, 381 à 393; II, 62, 193.
Appel à la conscience, etc., II, 239.
Argent et collectes, I, 206, 310, 316; II, 449.
Arminianisme et Calvinisme (V. Dualité).
Art dans la prédication, I, 138, II, 322, 323, 345, 346.
Assemblées remarquables, I, 135, 271, 323.
Assemblées annuelles des Sociétés religieuses (V. Estrades), II, 338.
Autorité pastorale, II, 8.
BAPTÊME (V. Immersion et Pascal), puis : II, 113 à 117, 138.
Beaux jours, II, 13, 64.
Berne. Diversité de vues. I, 242; II, 11, 12, 39, 71.
Blocus hermétique, II, 222.
Boheme, I, 142.
Boos, I, 198 et suiv., 257, 309.
Bott, I, 263, 282.
Bourges, II, liv. 18, p. 297.
Bungener, I, 284.
CAMISARDS (V. Prophètes des Cév.).
Cantiques (Mauvais), I, 385 à 388.
Carlsruhe, I, 347 et suiv.
Carnegie (Lady), I, 120, 183; II, 234.
Carouge, II, 128, 212.
Catholiques pieux, II, 79.
Cène (Sainte), II, 112.
Chalmers (Docteur), I, 81.
Charité (Vraie et fausse), I, 46.
Chartreuse (La grande), II, 139.
Châteaubriand (ma correspondance avec lui), II, 118 à 126.
Chrétien (Le), journal, II, 275.
Christianisme et théologie, II, 33, 36.
Clergé (Esprit), I, 249, 308.
Collectes (V. argent).
Collègues (Mes) me craignent, I, 398; II, 436.
Colmar, I, 231 et suiv.
Colportage (Origine du), I, 287.
Compagnie des pasteurs de Genève (La vieille et la jeune), II, 163.
Conclusions, II, 448.
Concours immense chez Lindl, I, 210, 213.
Conférences de Melun, II, 388, 393.
Consultations par la bible (V. signes), puis : I, 168.
Contradictions intérieures, I, 23,

26, 53, 54, 57, 132.
Conversation amicale, broc., II, 342.
Conversions de catholiq. (V. prêtres).
Cook, ministre Wesleyen, II, 244, 284, 290.
Coquerel père, II, 406.
Couvents. Beautés et misères. II, 140 à 143.
DAME *protestante* qui abjure, II, 350.
Darbysme (Un mot sur le), II, 229, 421.
Débuts, I, 139, 153, 161, 174.
Déclamateurs (V. Prédication et missionnaires).
Décorum. I, 135.
Défense des fidèles. I, 401.
Descente aux enfers. II, 101.
Désœuvrement et activité, I, 247, 308, 309, 318; II, 147.
Dévotion trompeuse, II, 100.
Dimanche (Brochure sur l'observation du), II, 89.
Discipline (V. Excommunication), puis: II, 6, 37, 38, 95, 96, 100.
Dissidence. I, 141, 166, 210 au haut, 378; II, 74.
Divisions dans l'église (V. alors et aujourd'hui), puis leur vraie cause: I, 367, 376, 377, 395, 396.
Dons de l'Esprit (V. Proph., Guéris., Langues, Irvingisme); puis, II, 167.
Doutes. I, 23, 63.
Dualité, I, 64, 81, 201, 246.
Duchesse d'Orléans, et grande-duch. de Mecklembourg, II, 61.
ÉCOLE de théologie de Genève, II, 129, 162, 235.
Éducation (Mon) imparfaite, I, 23.
Élection et prédétermination, I, 133.
Emprunteur. II, 100.
Enfants (Mes). Leurs naissances. I, 35, 52, 124, 286, 316, 416; II, 26, 91, 106, 152, 203.
Enfants (Réunions d'), II, 207, 243.
Entêtement et son contraire, I, 115, 166; II, 93.
Espérance (Journal l'), II, 221 à 228.
Estrades (Religion d'), I, 315; II, 338, 381, 440.
Études pour le saint ministère, I, 42, 70; II, 91, 232.
Études littéraires abandonnées, I, 54; reprises, 349.
Excommunication. II, 97 à 100.
Expulsions, I, 295, 303, 322, 327, 332, 344, 369.
Expulsion (Mon) illégale de la maison centrale de Melun, II, 409.
Extase (V. Prophétie), puis: I, 147, 148, 150.
FAMILLE (Ma) (V. Enfants et lettres). Tableau général, II, 207, 217, 228, 340, 343, 413, 446.
Familiarité, (V. prédicat.) et II, 437.
Fatigue, I, 300, 340; II, 29, 58.
Finney (Discours de), II, 347.
GARD (État religieux), II, 421 et suivants.
Genève. Sa décadence religieuse en 1800, I, 22, 25, 32, 163.
Genève. Ses dernières révolutions. II, 265, 274.
Génevois (Caractère), I, 86.
— (l'ancien), journal, II, 276.
Gobat, I, 73, 145.
Gœthe, I, 55 à 57.
Grange (Assemblée dans une), I, 135.
Gravité (V. Majesté), II, 135.
Guérisons: par la foi: I, 333; II: 170, 175, 188.
Guérison: par sympathie: I, 344.
Guindé (Ton), I, 341, la note.
Guizot, II, 157, 198.
HISTOIRES et propos d'enfants, I, 233; II, 165, 199, 207 à 211, 234, 237, 238, 433.
Histoire générale de l'établissement du Christianisme, II, 203 à 205, 220.
Horreurs dénoncées, II, 409 à 412.
Hospitalité, I, 232; II, 35.
IDÉAL, I, 53, 63, 110, 111, 179, 321, etc.
Jeûne, I, 118, 391.
— (Scène scandaleuse d'un jour de), II, 282.
Illégalité du Socinianisme à Genève, I, 94, 97, 104.
Imitation de J.-C. (le livre), I, 64.
Improvisation. I, 42, 69, 137; II, 283.
Indices (brochure), II, 87.
Irvingisme, II, 105, 166, 196.

KRUDENER (Mme de), I, 29, 37, 61.
LANGUES (Don des), II, 179.
Lardonisme, II, 107, 131 à 135.
Lettre à l'archevêque de Toulouse, II, 219.
Lettres de Neff, II, 242.
Lettres à des préfets, etc., I, 224, 258, 260.
— d'enfants, II, 49, 217, 224, 242, 250, 279 à 281, 433.
— (Quelques autres), II, 34, 50, 68, 148, 154, 156, 160.
Liberté chrétienne (V. Antinomianisme), puis : II, 40.
Liberté religieuse, I, 214.
— (Prétendue) du pécheur, I, 200.
MAJESTÉ (Fausse), I, 54, 177, 178; II, 195.
Maisons centrales. II, 356 et suiv.
Malan (Docteur), I, 82, 93, 101, 345, 380 à 394, 409.
Mariages mixtes. II, 324.
Melun. II, liv. 19, p. 354.
Ménagements (Christianisme de), I, 46, 219, 249, 262, 307 ; II, 372.
Milan (Voyage à), II, 78 et suiv.
Miracles (V. Dons de l'Esprit), puis : I, 203 ; II, 167.
Missions de nos jours, quelquefois charnelles, I, 265.
Missionnaires (Nécessité d'avoir des), I, 243, 283, 366 ; II, 25, 54, 68, 330.
Moraves (Frères), I, 14, 140, 193 à 198 ; leur histoire, II, 90, 291.
Moutier, I, liv. 3 et 5.
Munier (Professeur), II, 163.
Mysticisme, I, 142 ; II, 148.
NATURALISATION (Ma), II, 223.
Neff, II, 46, 93.
Noces chrétiennes, II, 419.
OBERLIN, I, 158.
Orateurs (V. prédications, étudiants, etc.), puis : I, 211 ; II, 338, 383.
Orthodoxie, doctrine de l'évangile, I, 114 ; II, 455.
Otahiti, II, 104.
Où aller ? I, 118, 335.
PASCAL baptiste, II, 144.
Pharisaïsme, I, 117.
Pierre (Prétendue primauté de), II, 145.
Plainpalais (Retour à), II, 214.
Plombières (Mission à), II, 190.
Pratiques religieuses, recommandées, II, 243.
Prédication (V. Études, Estrades, Familiarité, Improvisation), puis : I, 27, 70, 149, 241 ; II, 166, 323, 331, et surtout 335, 344.
Prédication (Ma), II, 267, 270, 322, 323.
Présomption, I, 41.
Prêtres cath. rom., évangéliq., II, 18, 20, 24, 30, 59.
Prière (Assemblées de), II, 284 à 289.
Prière de toutes les heures, II, 146, 245 à 250.
Procès (Mon) contre la compagnie, I, 94, 411 et suiv.
Prophètes des Cévennes, II, 183 et 184.
Prophétie (Don de), I, 148 ; II, 177.
— (Etude de la), II, 230.
Prudence (V. Ménagements), et I, 153 ; II, 372, 449.
RAPPROCHEMENT (Tentatives de), V. Alliance évangélique.
Rationalisme (renouvelé), II, 44, 62, 63.
Recherches (Mes) sur l'Église, etc., II, 152 à 160.
Réglement du 3 mai, I, 83.
Renoncement au monde, I, 51, 67, 235, 349, 392, 393.
Rentrée (Ma) dans le clergé de Genève, II, 251 à 264.
Repas des douze, I, 44.
Réveil, son enfance, I, liv. 1er et l. 4 tout entier ; puis : 152, 233, 241, 326, 399 ; II, 37 ; puis l'article *alors et aujourd'hui*.
Réveil, son vice originel (V. Antinomianisme), puis : I, 391 ; II, 39.
Réveil, causes de son allanguissement, 111.
Réveils, I, 150.
Rhétorique, I, 27.
République, bénie par le clergé, II, 401.
Révolte dans la maison centrale de Melun, II, 405.
Rudesse, I, 45, 159, 218 ; II, 245.
SACERDOCE, I, 117.

Saintonge (Visite en), II, 330.
Sanctification (Pleine), I, 88.
Sermons (Mes) écrits, I, 68 ; II, 268.
Sévérité dans la doctrine, I, 209.
Signes de la volonté de Dieu (V. Consultat., Songes, Sort), puis : I, 124, 125, 167.
Socialisme, II, 352.
Société évangél. de Genève, II, 107.
— *d'instruction prim.*, II, 416.
Songes, I, 123.
Sort (Usage du), I, 43.
Souvenirs (Doux), I, 126, 127, 296, 326 ; II, 10, 27, 67, 205,
Strasbourg, I, 171.
— Sa cathédrale, I, 175.
Stunden der Andacht, I, 208.
TABAC. Détestable coutume, I, 63, 353 à 358.
Traduction littér. du N. T., II, 202.
Traitement. N'est pas indispensable à l'évangéliste, I, 130
Tristesses, I, 144, 246, 332, etc.
VILLEMAIN (professeur), sur la récitation, I, 70.
Vinet et lettres de lui, II, 72, 148, 154, 215, 345 à 348.
Virgile, II, 137.
Visions, promises à l'église, I, 123; II, 200.
Visite aux Hautes-Alpes, II, 242.
WILCOX, méthodiste calviniste, I, 40.
ZÈLE (V. Réveil, son enfance).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Le lecteur est prié de corriger *avant lecture* les fautes importantes qui suivent :

Surtout : t. I, 246, l. 4, — lisez : *dualité* (et non qualité).
Et p. 50, l. 14 du bas, *incidemment*. — Puis :
P. 252, l. 8 du bas, lisez 193 (et non 197).
P. 91, l. 11 du bas, effacez *encore*.
P. 124, l. 13, lisez *nous* laissent.
T. II, p. 48, au titre, lisez 6e Voyage.
T. II, p. 147, 8e ligne du bas, lisez 3e Voyage en Angleterre, chez les Irvingiens.
T. II, p. 192, au titre, lisez : Plombières, et 3e *voyage* en Angleterre.
Enfin le titre du Ier volume devrait porter l'indication *Tome premier* qui a été oubliée.

Enfin, et surtout, le lecteur trouvera au feuillet suivant deux pages portant les chiffres 285 et 286, qu'on est prié de substituer aux pages qui portent, dans le tome Ier, les mêmes chiffres. Elles sont destinées à rectifier une expression inexacte, qui est due à la précipitation qu'entraîne quelquefois l'expédition d'une feuille qui s'imprime loin de l'auteur. Au lieu des mots « *s'il professait l'évangile avec sincérité* » il faut lire « *s'il professait* RÉELLEMENT *l'évangile.* » — Je n'ai pas songé un instant à mettre en doute la sincérité de l'écrivain dont je parlais : j'ai voulu dire que, tout en se mêlant beaucoup à la portion évangélique de l'église, « il » ne professait pourtant pas appartenir réellement à cette portion : qu'il » *n'avait pas même* la prétention d'en accepter tous les principes : » ce qui est presque le contraire d'une accusation d'hypocrisie.

Je fais cette rectification de mon propre mouvement, et sans avoir reçu aucune réclamation à cet égard ; et la preuve que j'y tiens, est ce carton même que je fais imprimer tout exprès, et qui va se trouver entre les mains de tous ceux qui auront reçu ou acquis mon ouvrage.

Pour le reste, je suis peiné d'être obligé de le maintenir.

SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES.

LA ROCHELLE. — TYP. DE A. SIRET.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

SUPPLÉMENT

OU

TROISIÈME VOLUME.

Première Livraison.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

CHEZ GRASSART, MEYRUEIS ET CHERBULIEZ.

—

1855

MÉMOIRES

DU BRETEL HELGEUX

DES PRINCIPALES QUESTIONS

M. BERRY.

SUPPLÉMENT

PRÉFACE.

—

Quoique les deux volumes dont je commence ici à donner le supplément aient reçu de la généralité du public le genre d'accueil que seul j'ambitionnais, savoir celui qu'on fait à un ouvrage d'*édification*, il se trouve cependant que je n'ai pas réussi à éviter, en quelques endroits de mon écrit, d'éveiller quelques susceptibilités. Il est vrai, — et je vais en donner tout-à-l'heure une preuve décisive, — que cet effet n'est dû qu'à certaines préoccupations locales et à quelques préjugés qu'on n'aurait pas dû se permettre, puisque ces choses nous sont formellement interdites par l'Évangile.

Néanmoins, que j'aie eu, ou non, ma part de tort dans les quelques jugements dont il s'agit, il est si douloureux de faire de la peine à ceux qu'on respecte ou qu'on aime, que ces considérations m'avaient mis dans la

tentation de ne pas publier ce volume supplémentaire que j'avais pourtant annoncé. Je me suis cent fois rappelé à cet égard une parole d'un homme bien autrement fort que moi, M. Ag. de Gasparin, qui disait dans une certaine occasion qu'une seule désapprobation de son œuvre lui faisait plus de peine et lui inspirait même plus de scrupules, que vingt jugements favorables ne lui causaient de joie ou ne lui donnaient de courage.

Cependant cet abattement est une faiblesse lorsqu'on a de son côté, comme j'espère que c'est mon cas, non seulement le grand nombre de ses frères, mais le sentiment d'une bonne conscience, et qu'on peut, en conséquence, se permettre de dire avec un psalmiste : « L'Éternel est au nombre de ceux qui m'aident » (Ps. 118, 7). Je me remets donc à l'ouvrage, en paix quoique avec quelque peine.

Il y a une autre raison encore qui tendait à m'empêcher de publier ce 3e volume, déjà composé en majeure partie depuis longtemps : c'est l'idée du peu d'importance qu'ont tous nos travaux, même ceux qui sont les plus sérieux, et à plus forte raison ceux qui, comme certaines portions du présent volume, traiteront de choses secondaires, telles que des voyages, de la littérature, un peu de philosophie, ou, une fois de plus, quelques sujets tout personnels. Sur ce dernier point, quelques-uns ont même été jusqu'à prétendre que nous ne devons absolument jamais parler de nous ; vu que, même en disant du mal de nous, nous pouvons y mettre de l'orgueil.

Mais cette dernière thèse me paraît évidemment trop sévère. Poussée à l'extrême, elle ne tiendrait à rien moins qu'à bannir de la langue la première des trois personnes qui y figurent sans cesse ; puisque dire *Je* c'est parler de soi, et qu'à ce compte-là, ceux même qui venaient aux apôtres, confessant leurs péchés, auraient

manqué de modestie ! Il ne faut pas exagérer ainsi. Si, à parler de soi il peut y avoir de l'orgueil, il est permis de dire aussi qu'à se taire absolument sur soi il peut y avoir un défaut de simplicité, et peut-être un raffinement d'humilité qui indiquerait des vues très-fausses sur la vraie nature de cette vertu.

J'en dis autant des portions de ce volume qui pourront offrir quelques anecdotes. On peut différer de goût sur ce point comme sur tant d'autres ; pour mon compte (et je ne suis pas seul de cet avis) j'ai toujours aimé les biographies, quand elles nous peignent l'intérieur d'un homme avec quelque sincérité ; n'importe que l'auteur de la biographie en soit lui-même le héros ou non. Ou plutôt je préfère encore ce premier cas ; c'est une chose utile que de causer avec nos semblables de ces secrets du cœur, qui nous montrent dans l'homme ce qui le caractérise le plus vivement, la vie elle-même, avec son éducation, ses combats, ses joies et ses souffrances.

Et si quelques morceaux de cet ouvrage ne se rapportent pas directement à la religion, et qu'on voulût leur en faire un reproche, tout en respectant ce scrupule, je ne puis le partager. Je voudrais bien être de ces âmes heureuses qui ne savent plus qu'une seule chose, et qui ne trouvent absolument de plaisir qu'en Dieu. Je me mets sous les pieds de pareils chrétiens ; et certainement je ne songerais pas un instant à leur recommander quoi que ce fût qui pût les sortir de leur sainte disposition. Mais c'est un fait que le grand nombre n'a pas reçu la grâce de ce recueillement continu, et que, du plus au moins, nous nous occupons presque tous, par moments, de quelques objets qui, sans être hostiles au recueillement, ne sont pourtant pas précisément de son ressort. C'est ce que j'ai éprouvé en repassant le manuscrit déjà tout prêt de ce troisième volume, avec les scrupules

dont je viens de parler, et dans les graves préoccupations que fait naître l'état actuel du monde et de l'Église. J'y cherchais des choses à retrancher, et je prenais entre autres, comme l'un des morceaux qui devaient subir ce sort, celui qui doit paraître plus tard sous le titre : *Une course dans les Grisons*. Mais en le relisant j'ai senti rentrer dans mon cœur les émotions si douces et si innocentes des scènes alpestres ; j'ai revu, pour un moment, ces glaciers, ces cascades, ces riantes pelouses, ces troupeaux épars ; j'ai entendu de nouveau le tintement de leurs clochettes, et je me suis dit : non ; je ne voudrais pas décolorer l'histoire de ma vie en lui retranchant ces charmants épisodes ! Je voyagerai encore une fois, par le souvenir, avant de quitter ce monde, dans ces merveilles sorties de la puissante main de mon Dieu ; et j'entremêlerai ma vie si sévère, et bien souvent si dure, de ces douceurs dont le Seigneur a bien voulu l'embellir par moments !

Voilà les pensées qui m'ont donné le courage d'admettre des morceaux de ce genre. J'en dis autant de tous les autres fragments de livre qui n'iraient pas directement à l'édification : « Il y a temps pour tout », sauf pour le mal ; et ceci ne me paraît pas être du mal.

Après m'être ainsi excusé sur la nature de quelques-unes des pièces qui doivent bientôt paraître, je voudrais faire quelques observations sur deux ou trois jugements dont mes deux volumes ont été l'objet de la part de quelques journaux ; non, certes, que je songe un instant à faire la critique de leurs critiques, mais uniquement pour éclairer quelques points qu'elles ont touché.

Il m'est doux de pouvoir dire que tous ces journaux l'ont fait avec plus ou moins de bienveillance. Je ne pouvais demander davantage ; car il faut renoncer ici-bas à l'unité des vues. Mais il serait à désirer qu'on sût

différer de vues, et même porter, s'il le faut, des jugements très-sévères sur l'erreur ou sur ceux qui la propagent, sans jamais devenir ni malveillant ni méprisant envers les individus. C'est la faveur que ces journaux ont bien voulu m'accorder; et je leur en fais ici mes justes remerciements.

Quant aux quelques observations qu'ils m'ont suggérées, les voici :

Le critique plein de vie et même de gaîté qui a écrit dans l'*Espérance*, me semble, quoique pieux, ne pas accorder assez de respect au magnifique renouvellement de la foi évangélique qui a pris naissance il y a près de quarante ans, lorsqu'il le désigne comme « *ce* mouvement religieux *qu'on a appelé le réveil...* » Certes, si quelque chose a mérité le beau nom de réveil, c'est bien ce qui s'est passé dans toute l'Europe protestante depuis l'époque indiquée. Le critique lui-même est un des heureux fruits de ce beau mouvement; et il y a bien peu de chrétiens de nos jours dont la conversion ne s'y rattache. Si donc j'ai signalé quelques côtés défectueux de ce grand travail et son allanguissement, bien loin de le mépriser, c'est précisément parce qu'il a cessé d'être lui-même et qu'il n'est plus assez *réveil*, que j'ai exprimé à son sujet des plaintes et des regrets. Je ne voudrais pas avoir été ingrat à son égard; et je pense que la seule bonne manière de le blâmer dans ses faiblesses est de travailler à faire ce qu'il a fait, mais encore mieux.

Quant à l'mprovisation dont le même critique a parlé à mon occasion, je ne me lasserai point de répéter que je n'ai jamais recommandé l'improvisation superficielle et paresseuse. Qu'on pense de mes improvisations, à moi, ce qu'on voudra; mais qu'on ne me prête pas de faux principes. Je dis et redis : point de béquilles pour l'orateur chrétien; point de feintes surtout, ni de calculs oratoires;

point de fausse majesté, ni d'appareil littéraire; méditons bien le fond de nos discours, mais improvisons la forme. S'il y a de mauvaises improvisations, nous avons aussi, et en abondance, des sermons sans vie et sans chaleur. Et si nous ne pouvons éviter le médiocre ou le pauvre, mieux vaut encore le pauvre dans sa simplicité, que le pauvre avec de la prétention.

Enfin lorsque, au sujet des *dons extraordinaires*, tels que les avait en abondance l'Église primitive, le même écrivain prétend que « rien ne compromettrait la cause évangélique » comme le retour de ces dons; et qu'il ajoute même que des miracles actuels « ne se concilieraient pas avec l'ordre général des choses et avec la liberté humaine », sans ajouter un mot pour appuyer ces assertions, je lui demande la permission de lui renvoyer ses propres paroles: « Inutile de discuter avec un homme si convaincu; il faut se borner à protester. » Je ne puis admettre que des arguments appuyés, comme l'ont été les miens, de faits nombreux et *authentiques*, et d'un grand nombre de déclarations de nos Saintes-Écritures, ne méritent pas de réponse: je crois au contraire qu'on ne peut les réfuter. Outre la réimpression du Théâtre sacré des Cévennes, que j'ai intitulée les *Prophètes protestants*, j'ai consacré trente ou quarante pages de mes Mémoires à cet important sujet. (V. t. II, à la table des matières, les mots: *Dons de l'Esprit*); et comme on ne m'a pas répondu, je me retrouve en ce point d'accord avec mon critique; je crois que mes arguments sont en effet sans réplique.

La *Revue chrétienne*, avec le ton toujours grave et sérieux de l'écrivain qui a rendu compte de mon ouvrage, a trouvé que j'avais traité, dans cet écrit, un trop grand nombre de sujets; et elle a semblé croire qu'en faisant ainsi on ne pouvait éviter d'être superficiel. Si

j'ai été superficiel, j'ai eu tort : mais je crois qu'en thèse générale une esquisse, en la supposant bonne, ne peut être nécessairement considérée comme un travail superficiel. J'ai voulu, comme le titre l'indique, donner à la masse des lecteurs qui ne sont pas théologiens, une idée des principales questions théologiques qui s'agitent dans le monde, une espèce de manuel qui pût les guider dans ces débats; mais il m'était impossible d'abonder en développements. Du reste je répugne, autant que cet estimable journal, à « trancher de graves questions par une boutade »; et, si j'ai bien compris, sur ce dernier point, quelques mots de l'auteur de l'article dont il s'agit, ce n'est pas tant moi qu'il avait dans la pensée lorsqu'il a exprimé ce jugement, très-juste en lui-même, qu'un autre auteur à qui il reprochait la même faute, peut-être avec plus de raison qu'à moi, et dont il était préoccupé dans ce moment.

Pour la *Revue Suisse*, il paraît que c'était chez elle un parti pris de ne rien dire des défauts qu'elle pourrait trouver dans mon ouvrage; et les deux étoiles neuchâteloises qui ont signé la critique qui me concerne semblent avoir voulu me consoler d'avance de tels jugements trop sévères qui pourraient survenir. Si derrière ces deux étoiles nous cherchons des noms propres, nous trouverions peut-être deux hommes qui aiment l'évangile, qui assistent, sans y prendre part, comme spectateurs sérieux et attentifs, aux luttes théologiques du jour, mais qui en sont pourtant déjà venus à penser que si l'ancienne dogmatique a besoin d'être retouchée dans quelques nuances, cela ne veut pas dire qu'elle doive être détruite dans aucun de ses dogmes, et surtout dans celui de la rédemption par le sang de Christ. Cette pensée serait digne d'un philosophe religieux et d'un ecclésiastique philosophe; c'est peut-être l'alliage de ces deux voca-

tions qui a donné à leur article un ton si bienveillant.

Je ne dois pas oublier, au nombre des annonces qui ont été faites de mon ouvrage, celle d'un journal catholique romain, la *Revue bibliographique*. Son article, très court, n'a de marquant que la politesse laïque, si j'ose me servir de ce terme, avec laquelle il parle de mon travail. Si c'est un prêtre qui l'a écrit, il fait une honorable exception à la manière dont les ecclésiastiques de sa communion traitent aujourd'hui les protestants.

La *Feuille religieuse* du canton de Vaud (22 Oct.) pense qu'il y a certains inconvénients à peu près inhérents au genre des Mémoires, et semble insinuer, avec sa charité habituelle, que je ne suis tombé dans ces inconvénients qu'autant qu'ils sont inévitables. « Les Mémoires » forment, dit-elle, un grand piège pour l'amour-propre : » l'auteur est porté à donner trop d'importance à des » circonstances insignifiantes; puis il incline à justifier » ce qu'il a cru devoir faire. » — Si j'ai évité ou non ces écueils, c'est une question qui reste nécessairement soumise au jugement du public, et je n'entreprends nullement de la résoudre; mais je ne puis croire que le genre même des Mémoires comporte nécessairement ces inconvénients. Le piège est là, sans doute; mais il peut s'éviter. Telles circonstances semblent insignifiantes à quelques-uns, qui semblent à d'autres du plus haut intérêt : c'est en particulier le cas des histoires d'enfants. Et lorsqu'un homme se condamne, comme je l'ai fait, sur bien des points, et qu'il va jusqu'à traiter de « médiocre » tout l'ensemble de sa vie, il semble qu'il peut bien, dans certains cas, et pour l'amour d'un principe, chercher à justifier tel ou tel acte, et en particulier tel acte de sévérité, que la faiblesse ou la crainte des hommes est trop prompte à blâmer.

Enfin le *Bulletin du monde chrétien* (Décemb.) parle

de « nombreuses et même d'amères critiques que mon ouvrage aurait soulevées. » Mais à part les critiques locales dont j'ai déjà parlé et sur lesquelles nous allons revenir, je doute réellement que les critiques défavorables aient été aussi nombreuses que l'auteur semble le croire. En tout cas, l'auteur de l'article même qui nous occupe se borne à parler, pour sa part, de l'unanimité avec laquelle on a reconnu l'intérêt (il dit même l'immense intérêt) qu'offrent ces Mémoires, et *le bien* que fait leur lecture à l'âme qui doute, etc. Il y a là de quoi consoler un auteur de bien des petits propos médisants qui peuvent s'être tenus sur son compte dans le particulier, sans qu'on lui ait donné la facilité de se défendre.

Voilà ce qui concerne les jugements des journaux jusqu'à ce jour. Quant aux jugements individuels auxquels nous venons d'être ramenés, j'ai déjà pu dire que, grâces à Dieu, la grande majorité de ces jugements a été très-favorable. Mais il s'est pourtant trouvé quelques personnes qui, après avoir jugé mon ouvrage d'avance, n'ont guère pu éviter de s'en effrayer ou de s'en affliger après coup. Comme on pouvait s'y attendre, ceux à qui cela est arrivé sont presque exclusivement des personnes impliquées dans d'anciens débats dont j'ai dû parler, ou des amis de ces personnes. J'ai annoncé un exemple des erreurs dans lesquelles on peut tomber lorsqu'on se permet de juger ainsi un ouvrage par voie de suppositions : le voici ; et je pense qu'il suffira.

J'avais dit, dans un endroit de mon écrit, que les disputes d'églises ne sont jamais dues exclusivement à des questions de dogmatique, mais qu'après avoir peut-être commencé par là, elles sont bien vîte envenimées par l'amour-propre, par l'esprit de parti, qui s'y mêle et s'en empare, ou par d'autre passions encore ; quelquefois même par des questions d'intérêt matériel, des questions

cette sévérité trop loin, elle n'est pourtant pas plus incompatible avec la charité que la vérité même. *Vérité* et *Sévérité* sont, quant à la langue, comme dans le fait, d'une même famille. La sévérité, c'est la vérité qui repousse l'erreur. Dans la langue d'où dérive la nôtre la particule *sé* désigne la *séparation*, comme l'indique le mot même que j'emploie à ce moment; et partout où elle se trouve, elle emporte l'idée d'un acte qui distingue, tranche ou retranche (*séorsim, sécedo, séduco, sécerno, ségrego*, et autres). A ce compte-là la *Sévérité* est donc la Vérité qui distingue entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, qui tranche entre l'un et l'autre, et qui s'attache au bien à proportion qu'elle repousse et rejette le mal. La Bible nous le dit: « Ayez en horreur le mal, et attachez-vous fortement au bien. »

F. Neff a, sur ce sujet, d'excellentes observations: « Plusieurs chrétiens, d'ailleurs respectables, dit-il, » redoutent toute espèce de publicité quand il s'agit des » plaies de l'Église, et paraîtraient plus disposés à con- » damner celui qui les signale que celui qui les fait » etc. (Lett. de Neff, t. II, p. 349 à 352.)

Maintenant, puisqu'on a parlé de critiques particulières qui ont été jusqu'à l'amertume, me serait-il défendu de leur opposer quelques autres jugements, particuliers aussi, mais qui expriment un sentiment d'édification, et qui, m'oubliant, moi et la question littéraire, approuvent mon ouvrage pour son contenu? Je n'aurais qu'à nommer les auteurs de ces lettres pour qu'on reconnût dans leur nombre quelques-uns des hommes les plus respectés de l'Église, soit de France, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre, ou de la Suisse, et même de Genève; et il me semble difficile que des personnes sincères qui auraient été peinées de quelques endroits de mon ouvrage, n'adoucissent pas en quelque degré leur jugement, en apprenant que

d'autres hommes également pieux n'ont trouvé dans le même ouvrage que la paix et la vérité.

C'est dans le désir unique de produire cet heureux effet, que je hasarde de placer ici les extraits suivants de quelques-unes des lettres que j'ai reçues à cette occasion :

..... J'ai lu votre livre avec un intérêt croissant.... Les réflexions et les jugements qui accompagnent cette histoire n'ont que trop de vérité et d'à-propos, appliqués à notre temps.... Votre vie a été comme un labour à larges sillons .. Je prie Dieu que ce livre *me rende service* en vue du service que je dois rendre au Chef commun ;... et que beaucoup de mes frères et de mes connaissances entendent l'appel, *oui l'appel* qui sort de votre ouvrage... Un mal toujours croissant, qu'il faudrait combattre à outrance, c'est la distance où l'on met la vie chrétienne de celle des apôtres *et de J.-C. lui-même*, notre modèle à tous. On la mondanise... La conscience, sous ce rapport, ne saura bientôt plus discerner entre le bien et le mal; et l'évangile se confondra avec un code de politesse et d'amabilité.... Continuez, cher frère ! Vous ne serez pas approuvé de tous ; mais qu'importe ? Ce qui importe, c'est que nous fassions le vrai, le juste et le saint, etc.

... J'ai lu votre intéressant volume, non seulement avec un vif plaisir, mais avec une grande *édification*... Le christianisme s'en va ; le sel perd sa saveur. *Nous avons besoin d'un nouveau réveil.* Nous avons eu dernièrement la visite d'un orthodoxe assez renommé qui, dans deux discours d'une heure et demie chacun, a parlé de tout à son auditoire, socialisme, littérature, philosophie, etc., hors de repentance et de conversion... En entendant ces phrases sonores j'aurais voulu pouvoir crier de ma place à toutes ces âmes qu'on endormait : « Fuyez, fuyez la colère à venir !... » Un autre, grand orateur aussi, est venu nous faire entendre de beaux discours : belle morale, force tableaux brillants ;... mais de péché, de justice, de pardon par le sang de Jésus, du baptême de l'Esprit, pas un mot !... Oh ! qui nous rendra la sainte folie de l'évangile !. . En nous rappelant ces choses vous avez fait plus qu'un livre intéressant, vous avez fait *une bonne œuvre*, etc.

.... Une *vraie piété :* Oh ! que ce bien, si souvent mentionné dans votre livre, est pour moi un objet d'ardents désirs. L'absence de ce bien est la plaie du règne de Dieu à notre époque...

.... Je sens le besoin de vous remercier sincèrement pour vos Mémoires, que j'ai lus avec le plus grand intérêt et surtout avec la plus grande *édification*. Cette lecture m'a fait beaucoup de bien, soyez-en donc béni.

.... Je vous remercie du fond du cœur pour la vive jouissance et l'*édification* que j'ai trouvée à lire votre livre... Ce qui m'a le plus frappé et *le plus touché*, *ce sont vos censures sans ménagement* sur les plaies du réveil, son antinomianisme, son manque de renoncement au monde, — puis vos élans de cœur au souvenir de sa première jeunesse, de son premier amour — et de son déclin !... Mais il faut vous attendre à un débordement de critiques de journaux... et de salons !

Je sens le besoin de vous remercier de ce que vous avez bien voulu mettre à nu votre cœur et votre vie devant vos frères pour les faire profiter de vos expériences. Votre livre a été pour moi, *dans toute la force de l'expression*, un livre *édifiant ;* et je plains ceux qui s'amusent à le critiquer, au lieu d'en nourrir leur âme... Je sens le besoin de vous faire part des *bénédictions* que j'en ai retirées. Qu'au Seigneur soit toute la gloire, etc.

Puis, sur le point le plus délicat de tout ce sujet, sur ces dangers de l'amour-propre dont il a été question, voici le jugement d'un des hommes qui ont toujours le plus redouté ce piège :

.... Nous espérons faire notre profit de votre ouvrage : ce sera le cas de tous ceux *qui n'auront pas l'œil sur autrui*,... mais qui auront à cœur de s'examiner eux-mêmes devant le Seigneur... *J'ai trouvé que vous évitiez un des plus redoutables écueils, dans la manière dont vous vous jugez vous-même*... J'ai d'autant plus à profiter de tout cela que j'appartiens par ma nature à ceux qui ne cassent pas les vitres, et qui peuvent se complaire dans une faiblesse à laquelle ils pourront être tentés de donner le nom de douceur.

Voilà, entre plusieurs autres, quelques fragments de lettres dont le ton seul, il me semble, doit montrer, comme je l'ai dit, qu'ils proviennent d'hommes pieux et éclairés. De pareils témoignages suffiraient presque à eux seuls pour montrer de quelle manière différente on

peut juger un livre suivant qu'on le prend simplement en lui-même, ou qu'on cherche sous ses expressions générales des sens spéciaux ou des allusions personnelles ; et je remercie les frères qui sont ainsi venus m'encourager dans la tâche difficile que plusieurs d'entre eux m'avaient demandé d'entreprendre.

Je finis cette préface par deux mots sur la manière dont je pense publier ce volume supplémentaire, dont ceci forme le début. Comme il contiendra des morceaux de nature fort différente, et que, d'ailleurs, beaucoup de personnes n'aiment pas les gros livres, j'ai cru bien faire de publier ce volume en trois fragments successifs, comme autant de brochures ou de livraisons distinctes, numérotées suivant l'ordre de leur apparition, mais paginées comme si elles formaient un ouvrage continu. La dernière de ces livraisons sera accompagnée d'une table générale des matières du volume, et d'une enveloppe pareille à celle des deux premiers. Chacun pourra ainsi, à volonté, se procurer le volume entier, ou n'en prendre que les parties qui l'intéresseraient.

Les livraisons se suivront, je l'espère, de très-près. Voici l'objet des deux premières. Je publie d'abord celles qui me paraissent les plus importantes, ou pour lesquelles j'éprouve une simpathie particulière.

N° 1. *Du Déisme* de la *Revue théologique de Strasbourg* et de ses réticences, ou *Avertissement* aux Protestants de la langue française à ce sujet.

N° 2. Principes émis par M. *Coquerel*, père, sur la *Prière ;* et réflexions à ce sujet.

N° 3. Du *Plymouthisme* (ou Darbysme), et de l'Étude de la *Prophétie*.

N° 4. Sur la *Prédication littéraire*.

N° 5. Manifestations extraordinaires dans le *réveil de Bouch*. (V. t. I, p. 146, au bas, et suiv.)

N° 6. Quelques détails sur ma *rentrée dans le clergé de Genève*.

N° 7. Une note sur *Virgile* (à l'occasion de mes études littéraires).

Et maintenant je désire en avoir fini avec les préfaces. Je place dans cette première partie de mon dernier volume tout ce qui touche le plus vivement à la polémique. J'ai cru de mon devoir d'écrire ce que j'ai écrit dans ce genre ; mais il y a un temps pour s'arrêter dans la lutte ; et je désire que, pour moi du moins, ce moment soit venu. — Pour que le chrétien puisse s'édifier en paix dans sa foi, il faut d'abord que cette foi, qui n'est autre chose que la foi orthodoxe, soit sauvegardée ; mais *s'il n'y a pas de vie sans vérité*, la vérité réelle doit être accompagnée de vie, de paix, de joie et d'une vraie charité. Voilà les grâces que je souhaite pour moi-même, comme je vous les souhaite à vous, lecteur, et à tout vrai fidèle.

DU DÉISME

DE LA

REVUE DE STRASBOURG

ET DE SES RÉTICENCES,

OU

AVERTISSEMENT AUX PROTESTANTS

DE LA LANGUE FRANÇAISE A CE SUJET.

CHAPITRE I.er

—

Traits principaux des doctrines de la Revue de Strasbourg.

J'avais cru, en terminant mes Mémoires, ne pouvoir plus entrer dans aucune espèce de lutte ; et, certes, c'est avec une grande répugnance que je me suis mis à l'ouvrage actuel. Mais personne, selon moi, ne plaçant la question sur son terrain véritable, ou du moins ne la traitant avec la rigueur de principes qu'elle me paraît comporter, je viens, avec ce « manque de charité » qu'on me connaît, faire ce que je regarde comme une vraie charité envers l'Église, envers ceux qu'on égare, et envers ceux même dont je signale l'incrédulité, incrédulité qu'ils n'osent pas s'avouer à eux-mêmes et que je tâche de leur rendre sensible, afin « qu'ils se réveillent, si possible, des pièges du diable, par lequel ils ont été pris. » (2 Tim., 2, 26.)

On n'aura pas de peine à comprendre qu'habitué aux coups je m'inquiète assez peu des jugements qu'on pourra porter sur ce petit écrit. « Je sais en qui j'ai cru », et cela me suffit.

Les personnes qui s'occupent tant soit peu de religion savent, jusqu'à un certain point, quelles sont les doctrines que j'ai en vue dans ce traité ; mais peu de personnes s'en occupent aussi sérieusement que la chose le

mériterait. On se conduit trop généralement par le faux principe que professe l'école même qui nous occupe, — savoir que la théologie, ou comme ils disent, *la science*, ne regarde que les théologiens et les amateurs, tandis qu'il suffit aux simples fidèles, pour être agréables à Dieu, d'une piété sincère et sentimentale, peu importe qu'elle soit éclairée ou non, fondée ou non, sur l'erreur ou sur la vérité, croyante ou incrédule.

Pour nous qui croyons que la vérité seule sanctifie, que l'erreur est toujours nuisible, et qu'il n'y a pas deux religions, ni deux vérités opposées, l'une pour les savants et l'autre pour les ignorants, l'une pour les théologiens et l'autre pour les laïcs, nous venons faire un effort pour réveiller les fidèles, et même la plupart de leurs conducteurs, sur l'hérésie fondamentale qui se glisse, à la fois avec audace et avec dissimulation, au moyen de la nouvelle école dans les établissements destinés à former nos prédicateurs, puis, par eux, dans nos églises. Je dénonce donc à ces églises, comme une apostasie réelle ou pur *déisme*, dans le sens le plus simple de ce mot, le système professé par la *Revue de Strasbourg*, système qu'on désigne plus généralement sous le nom de Rationalisme. J'insiste même sur le mot apostasie, parce que les nuances scientifiques qu'on peut établir entre les divers systèmes opposés à l'évangile sont sans aucune importance. D'après l'évangile, « celui qui ne croit pas au Fils », et à bien plus forte raison celui qui, ayant pu le connaître, le rejette comme sauveur, cet homme « n'a pas la vie, mais la colère de Dieu repose » sur lui. » Et cette déclaration, qui ne mentionne que Jésus, concerne également ceux qui rejettent la doctrine de ses apôtres, puisque Jésus a dit à ces derniers : « qui vous rejette me rejette. »

La preuve de tout ce que j'avance ici n'est que trop

facile à donner : voici, en fait de doctrine, où en est l'école qui nous occupe. Je ne mentionnerai qu'un petit nombre de ses principes, qui décident de tout le reste : trois ou quatre citations suffiront amplement :

Cette école rejette ouvertement l'autorité de l'Écriture.

Elle fonde ce rejet, soit sur le fait prétendu qu'un nombre plus ou moins grand de nos livres saints ou de fragments de ces livres manquent d'authenticité, — soit sur ce que ceux même des livres ou fragments de livres qui sont authentiques sont sujets à erreur, et contiennent effectivement des erreurs, non-seulement dans de petits détails historiques mais dans l'enseignement dogmatique; et que, même quand ils ne se trompent pas, les écrivains sacrés ne nous donnent, sous le rapport du dogme, que leur manière de voir personnelle, non une révélation venant de Dieu par voie surnaturelle.

Ces théologiens ont substitué à l'autorité de l'Écriture une manière d'utiliser la bible qu'ils appellent le principe de l'*assimilation*. Ils entendent par là qu'un lecteur de la bible n'est tenu de recevoir pour divin, dans ce livre, comme dans tout autre, que *ce qui lui va*, ce qui convient à son cœur, à son intelligence, en un mot, ce qu'il comprend nettement et *ce qu'il trouve bon*.

On conçoit que ces deux premiers principes, et même le premier à lui seul, une fois admis, nous sommes incrédules; incrédules, dis-je, même en croyant encore une partie des Écritures; car, ne croire un livre ou une personne que lors que, ce qu'ils nous disent nous l'aurions trouvé sans eux et de nous mêmes, fût-ce peut-être un peu plus tard, ce n'est évidemment pas croire ce livre ou cette personne. J'en dis autant du cas où nous ne croirions à leurs divers enseignements qu'après les avoir contrôlés un à un, chacun à part et en détail.

Or, il suffirait de ces premières observations pour prouver à ceux qui en auraient besoin que l'école représentée par la *Revue de Strasbourg* est, comme je l'ai dit d'entrée, une école complètement incrédule. Mais puisqu'on a tant de peine à comprendre que des hommes qui rejettent l'autorité des Écritures ont abandonné la foi chrétienne tout entière, il faut entrer dans quelques détails de plus. Et nous commencerons par un point qui devrait, hélas ! aux yeux de tous, à lui seul aussi, entraîner tout le reste : cette école *ne croit plus à la rédemption !....* Elle le dit même ouvertement. Dès ses premiers pas, celui qui a le malheur d'être le chef de cette école a rejeté d'emblée ce qu'il appelait ce *point de vue* de saint Paul, qui nous représente la mort de Jésus sur la croix comme un sacrifice expiatoire. Quand on lui a rappelé que la même doctrine est prêchée par tous ceux des apôtres qui ont donné quelque développement aux idées dogmatiques ; que saint Pierre et saint Jean, aussi bien que saint Paul, nous enseignent en divers endroits que nous avons été « rachetés *par le sang de* » *Jésus-Christ* », que « *le sang de Christ* nous purifie de » tout péché », et cent autres déclarations du même genre ; il a reconnu que ces apôtres en effet ont enseigné cette doctrine ; mais il ne l'a pas plus acceptée pour cela ; il a répondu avec son effrayante franchise et de son ton pensif, que ces apôtres ont en effet, sur ce sujet, *quelques expressions singulières !* Voilà ce qu'il m'a dit à moi-même...

Quelques expressions singulières !... Église de Dieu ! martyrs de tous les siècles, chrétiens de tous les lieux, missionnaires de tous les temps, fidèles de toutes les communions, qui, tous, n'avez voulu savoir avec le plus grand des apôtres autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ *crucifié*, — voilà ce que pensent de votre foi,

aujourd'hui, quelques rédacteurs d'un journal, quelques ministres nouvellement sortis de l'école, qui prétendent conduire l'église et instruire vos enfants ! Quand nous communions en souvenir « du corps de Jésus-Christ » rompu pour nous, et de son sang répandu pour nos » péchés », ce n'est plus pour célébrer la mort de la grande victime que nous le faisons, cette mort à laquelle tous les rachetés dans le ciel et sur la terre attribuent leur salut éternel ; — non ; c'est par suite de *quelques expressions singulières* des apôtres !...

Protestants, voilà la doctrine qui vise à envahir vos chaires, si vous n'y mettez ordre vous-mêmes ! Au moment où expirait un rationalisme ignorant et caduque, qui ne vivait que sur l'idée bannale de la liberté d'examen, ou sur quelques noms dérisoires donnés à l'évangile, en voici un nouveau, plus savant sans doute, mais qui n'est savant que pour détruire et pour trouver des fêtus dans l'écorce de l'évangile ; savant sur des folio et des verso, sur des points et des virgules, sur des paragraphes qui manquent ou qui sont de trop ; philosophe, mais philosophe dans un élément sans amour et sans vie, où il rampe avec les incrédules de tous les siècles. Né d'un sentiment de fureur contre une exagération, il persiste, comme un homme ivre, dans sa fureur après avoir renversé l'erreur qu'il voulait combattre ; il met bas tout ce qu'il trouve sur son chemin ; et semblable à une comète sortie de son orbite, il court dans l'espace sans plus savoir où il s'arrêtera !...

Ainsi donc la *Revue de Strasbourg* et ses docteurs repoussent la doctrine de la Rédemption, et, par là encore, le christianisme tout entier. Paul, avons nous dit, ne voulait savoir autre chose que Christ et Christ crucifié, c'est-à-dire un Sauveur qui nous a *acquis* le pardon de nos péchés par sa mort ; eux ne veulent plus connaître

qu'un Christ qui est venu nous *apporter* (c'est leur expression favorite) *nous apporter* ce pardon. Pour le chrétien, Jésus est un sauveur ; pour ces docteurs c'est un messager, et même, ils nous l'ont dit, un messager dont, au besoin, on aurait pu se passer !

Après tout cela il semblerait superflu de donner une preuve de plus de l'incrédulité du nouveau rationalisme. Mais, à raison de cet aveuglement des croyants eux-mêmes dont j'ai déjà parlé, et puisqu'on a tant de peine à voir l'incrédulité de cette école sous les quelques réticences et sous les termes équivoques dont elle s'enveloppe quand on la serre de près, il faut insister encore un moment sur ses négations.

Déjà, dès les premiers mois du journal qui nous occupe, on avait pu remarquer un empressement d'incrédulité qui portait ce journal à énoncer les conclusions qui couvaient dans son cœur, avant même d'avoir pris le temps de les motiver ; et comme un psalmiste, plein du besoin de louer le Seigneur, disait : « Mon cœur *déborde* d'un excellent discours » (ou, selon l'expression plus énergique de la vulgate « *eructavit* cor meum »), l'écrivain de Strasbourg ne pouvait non plus attendre d'avoir fait ses preuves, pour nous dire dès son premier volume, sans argumenter et par simple voie d'assertion :

« J'avoue franchement ne pouvoir ni *comprendre* ni » *admettre* l'histoire de la garde placée au sépulcre (v. » S. Matth.). La résurrection des saints au moment de la » mort de Jésus-Christ me *semble* apocryphe : le miracle, » complètement *inutile* du stater ne *me paraît* ni *vrai-* » *semblable* ni *digne de Christ :* la visite des mages, la » fuite en Égypte, sont *à mes yeux* des mythes (des » contes). *Je ne puis dire ici pourquoi,...* jusqu'à ce que, » dans un prochain travail, j'aie exposé les critères du » mythe » (c'est-à-dire du conte ou de la fable) ! (p. 310)

De même ce n'est pas sans surprise qu'on vit, dès son éclat, l'écrivain de Genève, d'ailleurs bien autrement onctueux que celui de Strasbourg, déclarer que « *toute l'eschatologie était à refaire* », ce qui signifie, lecteur qui ne savez peut-être pas le grec, qu'il s'agissait d'imaginer toute une nouvelle théologie quant *aux* « *dernières choses* », c'est-à-dire quant aux temps qui précéderont le jugement final, s'il y en a un, quant à ce jugement lui-même, et quant à ce qui le suivra dans l'éternité !..

Voilà, chrétiens, voilà, encore une fois, les gens qui se donnent pour nos guides et nos flambeaux, pour conducteurs de nos églises, ou pour instituteurs de nos enfants ! Avant même de rien prouver ils vous donnent leur sentiment : c'est leur *Je* et leur *Moi* qui sera notre autorité : « Je ne comprends, ni par conséquent n'admets : il me » semble : il me paraît : à mes yeux ; etc. » c'est-à-dire, je n'y tiens plus : j'ai besoin de dire d'entrée que je ne crois plus et ne reçois plus que ce qu'il me semble bon de croire !...

Ne manquons pas de remarquer en passant, dans l'un des mots cités plus haut, un doute jeté sur le grand fait de la résurrection de notre Sauveur, ou du moins sur l'une des circonstances qui contribuent le plus à l'établir. Ce mot était sans doute une pierre d'attente. Mais on a précisé avec le temps : voici qui est plus net ; voici un autre article de foi de nos théologiens :

Ils rejettent le fait de *la naissance miraculeuse de Jésus-Christ*. On a vu tel d'entre eux obligé de renoncer à un poste de pasteur parce qu'il retranchait du symbole des apôtres, dans le culte public, les mots « *conçu du Saint-Esprit* » ! Au premier coup-d'œil la chose peut sembler n'être qu'un détail qui, malgré sa gravité, ne touche pas nécessairement à la dogmatique. Mais, en y réfléchissant de plus près, et en remarquant après coup

à quel point d'incrédulité en viennent toujours les rationalistes, on comprend aisément qu'il convient à l'ensemble de leurs vues que Jésus-Christ soit un homme comme les autres; et que, puisque tous les autre miracles tombent, celui-ci tombe avec. Jésus n'est plus Fils unique de Dieu; c'est le fils aîné de Joseph aussi bien que de Marie.

Voilà la foi des prétendus chrétiens de la *Revue de Strasbourg*.

Terminons ce triste catalogue de négations, qui, dans les points que j'ai touchés, exprime aussi bien les vues des encyclopédistes que celles du rationalisme, par un dernier trait de la théologie que professent les écrivains de la *Revue de Strasbourg*.

Non seulement ils ne croient plus à la divinité de notre Sauveur, mais ils ne croient *pas même au caractère surnaturel de sa mission* et de sa révélation. Voici ce qu'a écrit la même plume qui faisait déjà la profession de doutes citée plus haut:

« Je mets les choses au pire. Je suppose qu'à la suite » de recherches impartiales *le caractère du Seigneur* » paraisse *entaché de quelque défaut moral*, comme c'est » le cas pour Pierre à Antioche, pour Paul dans certains » moments de sa vie... Certes chaque chrétien sentirait » ce vide affreux qu'on éprouve en perdant soudainement la confiance de l'*ami du cœur*. L'humanité semblerait orpheline, dépouillée de sa couronne; elle se » croirait chassée du ciel: un deuil immense traverserait » la terre. MAIS LA FOI RESTERAIT, LA FOI AU PÈRE CÉLESTE, » LA VIE EN DIEU. » (Revue, t. VII, p. 242.)

Puis un peu plus loin: « La vie de Jésus, sa mort, ses » discours, ses actes, tout en lui CORRESPOND à l'*image de* » *Dieu en nous*. Mais *il ne la rend pas* (cette image) *plus* » *certaine; il ne lui communique même aucun élément*

» *nouveau ;* il la fait seulement parler plus distincte-
» ment », etc.

J'avoue qu'après de pareilles citations je ne suis plus en état d'éclairer ceux qui veulent encore voir du christianisme dans la doctrine de la Revue, ou des chrétiens dans ceux qui l'accueillent ! Ces hommes ont pu être chrétiens ; ils peuvent le redevenir par le remords et l'humiliation ; mais s'ils le sont actuellement, je ne sais plus ce que c'est que le christianisme, et bien d'autres non plus.

Du reste, quand on croit que le christianisme peut exister sans le Christ, ou avec une tache morale dans son caractère, la tirade sur « le deuil de l'univers, et l'humanité dépouillée de sa couronne » n'est à mon avis qu'une politesse assez peu décente envers celui qu'adorent les Anges et qui nous a rachetés par son sang ; c'est, je dois le dire, une déclamation qui me paraît peu conforme à cette sincérité dont les rationalistes font tant de bruit ; et je ne crois pas, pour ma part, que dans le cas supposé, l'auteur de l'article ci-dessus achetât pour un sou de crêpe !....

Oh ! aveuglement de quiconque se prétend orthodoxe et voit encore dans de pareils hommes des frères, ou les prône dans l'occasion comme des lumières de l'Église !...

CHAPITRE II.

—

Sur les réticences et les équivoques de cette école.

Je désire maintenant expliquer comment il se fait que, pour un si grand nombre de personnes, l'incrédulité si déclarée qui nous occupe soit encore une incrédulité cachée ; comment une école peut, tout à la fois, comme le fait celle-ci, s'introduire avec une franchise qui, par moments, a quelque chose de grossier (comme par exemple ce qui concerne la naissance naturelle de Jésus), et dans d'autres moments se cacher derrière des réticences qui, sans être précisément de l'hypocrisie, en ont un peu l'apparence.

Ce fait s'explique par la diversité des circonstances ou des caractères de ceux qui professent cette doctrine.

Chez les uns il y a contradiction entre une piété précédente et leurs convictions actuelles. Leur cœur a des dispositions et des habitudes chrétiennes, tandis que la critique dont ils sont préoccupés leur enlève la foi, qui seule produit et maintient ces dispositions. C'est très-particulièrement le cas du chef de cette école : je ne puis éviter d'en dire quelques mots ; car ces mots renferment seuls la clé des contradictions qui nous occupent. D'un avis unanime, c'est non-seulement un homme d'un caractère chrétien et modeste dans ses rapports avec ses

semblables; mais il a été longtemps pieux; il l'est peut-être encore, autant qu'on peut l'être étant déiste. Quelque brusque qu'ait été son éclat, il était encore orthodoxe au moment où il fit cet éclat; on en a pour preuve plusieurs lettres qu'il écrivit à cette époque; et pour ma part, j'en reçus la déclaration dans un entretien personnel que j'eus avec lui au même moment. Sans entrer dans la question de l'inspiration des Écritures, qui fut le point de départ de tout ce mouvement, je lui demandais si ses nouvelles vues sur ce point diminuaient chez lui la foi aux doctrines communément appelées orthodoxes. — « *Au contraire*, me dit-il; *elles ne font que la fortifier.* » — Évidemment il se faisait illusion à cet égard. Or, c'est cela même qui lui a permis de tromper toute l'église, et surtout les jeunes théologiens qui se sont fiés à sa parole; car il a bien réellement trompé l'église; il lui a caché l'abîme dans laquelle il entraînait ceux qui voulaient le suivre; et, pour parler avec l'écriture, *c'est couvertement* qu'il a introduit ses malheureuses doctrines; il semble que l'hérésie soit condamnée d'avance et comme nécessairement, à ne s'introduire que de cette manière subreptice! Mais, on le voit aussi, s'il a trompé les autres, c'est qu'il s'est trompé lui-même le premier; et cela parce qu'il a été trompé par « celui qui est *menteur* dès le commencement. »

Puis ce jeu fatal a continué, chez lui comme chez tous ceux qui, après avoir reçu primitivement les impressions pieuses qu'on ne reçoit que par la foi à l'évangile, ont suivi ce docteur dans sa marche. Ils ont apporté sur le terrain glacial où ils dissèquent l'évangile, leur cœur encore chaud de leur foi précédente; et, par une ingratitude dont ils ne se sont pas rendu compte, ils se sont tranquillisés dans la guerre qu'ils font à la foi chrétienne

en sentant chez eux des restes de cette même foi qu'ils travaillent à ruiner. Mais hélas ! si une fleur coupée de dessus sa tige conserve encore pendant quelques heures sa fraîcheur et son parfum, elle n'en est pas moins coupée, et détachée de la source qui lui transmettait la vie ! La seule chose qui nous console ici, c'est que dans le langage de l'évangile nous sommes comparés, non à des fleurs enlevées de dessus leur tige, mais à des sarments qui, après avoir été détachés du cep, *peuvent être entés de nouveau*. Que ce soit notre vœu pour ceux de nos frères qui sont tombés dans le doute ou dans l'apostasie ! Et « *qu'ils ne soient pas* comme un rameau stérile qui détaché du tronc doit périr desséché ! »

On peut l'espérer de ceux-là : car Dieu est puissant pour les enter de nouveau. (Rom. 2, 23).

L'ami qui nous occupe sent peut-être tout cela lui-même ; et il est probable que son cœur se glace plus d'une fois d'une secrète terreur quand il mesure des yeux l'effroyable chemin qu'il a fait et qu'il a fait faire à d'autres ; quand il voit qu'il n'a d'applaudissements que de ceux qui ont passé leur vie à combattre l'évangile, que de gens qui nient l'efficace de la prière et qui voudraient donner pour *lien* à nos églises le mépris de la foi !... Je me rappellerai toujours l'air pensif avec lequel il me répondit, quand je lui disais un jour « qu'au bas » de la pente qu'il descendait il trouverait l'*anéantisse-* » *ment du christianisme ?* » « Vous croyez ? » me dit-il ! Il était loin d'y être indifférent. Mais son malheur est d'avoir un respect, bien déraisonnable, pour la raison humaine.

C'est ce respect si déplacé qui explique en particulier le calme singulier qu'il apporte à la discussion. Il respecte la raison en autrui comme en lui-même. Mais ce même respect le rend inflexible et insensible à tout ce qui se

trouve sur le chemin de sa logique. Ni parenté, ni amitié, ni religion, ni antique foi, ni autorité, rien ne lui fait; c'est un entraînement mécanique! Vous aurez vu peut-être, dans de grandes forges, ces ciseaux gigantesques destinés à couper des barres de fer? L'une des branches est fixe; l'autre, mue par les mêmes rouages qui font mouvoir les plus pesants marteaux, monte et descend, remonte et redescend pendant tout le jour, soit qu'on place ou non quelque chose entre ses branches. Pour ces ciseaux, quoi qu'il arrive, le mouvement est inexorable. Mettez-y une plume, mettez-y la main, mettez-y un homme, mettez-y une barre de fer, n'y mettez rien... N'importe, ils n'en font pas plus, ils n'en font pas moins; ils coupent, coupent ce qui se présente; tant pis pour ce qui est sur leur chemin. Telle est la logique de l'homme, d'ailleurs si aimable et si doux dont nous parlons: telle est la cause des contradictions qu'il présente. « Quelles raisons avez-vous, lui disais-je » un jour, de croire à l'évangile? » Il resta pensif un moment; puis il me répondit: « *Je ne puis faire autre-* » *ment!....* » Quelle banqueroute de la logique! Son cœur voudrait croire, sa raison l'en empêche!

Or voilà, pour ne plus parler d'un homme seul, voilà ce qui nous explique comment, à son exemple, quelques-uns des docteurs ou des disciples de la Revue de Strasbourg sont tout à la fois incrédules déclarés et incrédules cachés, à la fois sincères et dissimulés. Il y a chez eux le combat que je viens de décrire, entre une science dont ils ne voient pas l'erreur, et une foi dont ils ont connu la beauté; ils tâchent d'arranger ce conflit en admettant que la foi, qui reçoit l'évangile, et la science, qui le rejette, peuvent vivre ensemble. Ce genre de bigarrure se trouve chez plusieurs jeunes gens de notre époque comme chez leur chef: caractère pieux raison

incrédule ; position fausse. Admettre que la foi et la science peuvent vivre ensemble tout en se contredisant, c'est insoutenable : cette bigamie ne pourra durer longtemps.

D'autres n'ont pas des raisons aussi honorables pour se dire chrétiens et pour cacher leur incrédulité. Ils n'ont jamais su ce que c'était que conversion ; mais un sentiment confus leur reproche le rôle qu'ils jouent dans l'Église ; peut-être aussi craignent-ils le jugement des hommes, ou même le discrédit qu'une réputation de faux docteur leur vaudrait auprès des hommes qui professent l'évangile, et dont ils craindraient le blâme. Je ne vois pas comment expliquer autrement le refus frappant que font quelques hommes, d'ailleurs sincères, de dire nettement quelle est leur foi. On leur demande « s'ils croient, oui ou non, à la divinité de Christ ? » C'est, vous diront-ils, un sujet trop obscur pour que je puisse m'expliquer là-dessus. — « S'ils croient à la rédemption ? » — Peut-être pas dans le même sens que vous. — « En quel sens ? » — Je ne puis, dans une simple conversation, improviser la réponse à une question aussi grave. — « S'ils admettent, oui ou non, cette multitude de passages des Écritures qui nous annoncent « que le salut est acquis au croyant par le sang de Christ, que Jésus est venu mourir pour nos péchés, lui juste pour les injustes, que nous avons été rachetés par son précieux sang, que ce sang nous purifie de tout péché et qu'il nous lave de nos iniquités », en un mot que c'est par la mort du Sauveur, et vraiment par cette mort que nous avons été réconciliés avec Dieu : ce sont, vous diront-ils, des expressions figurées.

Puis, quand les tergiversations ne réussissent pas, et si vous les pressez, ils vous refuseront nettement le droit de les questionner sur leur foi et de leur en demander compte. Singulière idée pourtant ! Vous voulez faire

partie d'une association religieuse, instruire le peuple ou élever nos enfants, et vous prétendez qu'on n'a pas le droit de s'enquérir de votre foi?... Je prétends au contraire que, pour tout ce qui est important, on a le droit de le faire, jusque dans les moindres détails ! Oh ! que le chrétien, ou même l'incrédule complètement sincère fait moins de façons pour dire ce qu'il croit ou ce qu'il ne croit pas ! Et comme il obéit mieux à ce commandement de l'Écriture : « Soyez *toujours* prêts à répondre avec » douceur et avec respect à *chacun* qui vous demande » raison de l'espérance qui est en vous ; ayant une *bonne* » *conscience,* etc. (I Pierre, 3, 15)!

Du reste c'est un fait remarquable que ce défaut de franchise et de droiture puisse se rencontrer chez des hommes qui possèdent d'ailleurs ces qualités à un certain degré. Cela provient de ce que chaque vertu a sa contrefaçon ; et qu'il faut savoir distinguer entre la franchise réelle, qui nous expose à des sacrifices et qui provient d'une conscience pure et sincère, et cette franchise presque involontaire à laquelle peut nous pousser la simple aversion pour l'évangile. Cette sorte de franchise-là n'exclut nullement la dissimulation sur d'autres points: Voltaire, qui était ouvertement incrédule, sut bien se montrer hypocrite en dédiant une de ses pièces de théâtre à Clément XIV.

Ah ! ce sujet-là est profondément triste ! Et il reporte douloureusement le chrétien affermi à ces mots terribles de Jésus-Christ : « Gardez-vous des faux prophètes : ils » viennent à vous en habits de brebis ; mais au dedans » ce sont des loups ravissants » !...

Je sais que les faux docteurs essaient d'invoquer en leur faveur les mots que Jésus ajoute immédiatement après... « vous les connaîtrez à leurs fruits. » Mais il y a fruits et fruits ; les pharisiens aussi avaient toute l'appa-

rence de porter de beaux fruits ; les pharisiens aussi étaient austères ; ils allaient au temple aussi ; ils priaient aussi ; mais ils étaient, pour les anathèmes de Christ, une classe toute privilégiée !... C'est pourquoi saint Paul nous dit, à nous qui admettons son autorité : « si quelqu'un vous apporte un autre évangile que celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ! »

D'ailleurs, dirai-je encore aux hommes qui repoussent la rédemption, où sont donc vos œuvres si admirables ? Où est votre zèle à prêcher l'évangile ? Quelle évangile prêchez-vous ? Quelle nouvelle ? Quelle bonne nouvelle ? Où sont vos missionnaires ? Où sont vos martyrs ? Où sont vos églises, j'entends des églises fondées par vous et sur vos doctrines ? Qu'allez-vous dire aux malades ? aux prisonniers ? aux mourants ?... Leur coudre, au bout d'un discours glacial de morale philosophique, la phrase « *par notre Seigneur Jésus-Christ*, » à laquelle vous ne mettez aucun sens ! Oh ! je ne conçois pas sans un sentiment inexprimable d'indignation que des hommes qui rejettent la naissance miraculeuse de notre Sauveur et sa mort expiatoire aient l'audace de prétendre « se rattacher dans leur enseignement religieux aux nobles traditions de l'Église réformée !... » Tout cela est sombre ! Et fussé-je seul à le dire, au milieu de cette génération qui ne sait jamais dire la vérité qu'à demi, je le dirai : de pareilles prétentions sont d'une indigne fausseté ! Les traditions de notre Église réformée ? les traditions de nos deux mille églises étaient de destituer sur le champ tout pasteur, et de dégrader tout ministre qui eût professé vos principes !... Il faut qu'une église soit profondément déchue pour se laisser outrager par des dérisions de ce genre !

Puis après tout cela on vient encore nous remplir les oreilles des mots de sincérité, de franchise, de droiture,

de conscience et de conscience chrétienne !... La conscience vraiment chrétienne, la seule vraie, portera toujours celui qui ne croit pas à l'évangile, à le repousser honnêtement, et à se retirer d'une église qui ne subsiste que par ce qu'elle est censée le professer ! Et puis, où prenez-vous votre conscience *chrétienne* puisque vous la faites antérieure à la foi chrétienne et juge de cette foi ?

Je dirai encore, à propos de ces mots de *conscience* et de *science*, qu'on retrouve toujours sur les lèvres des rationalistes, que ces hommes oublient — je le dis sans faire un vain jeu de mots, — oublient complètement leur *inscience ;* par où je n'entends pas leur ignorance dans la critique sacrée, bien s'en faut, mais l'ignorance où ils sont des pièges de Satan, et de l'orgueil de la science en particulier, de cet orgueil qui *à leur insu* — voilà ce que j'appelle leur inscience, — les a conduits et les tient où ils en sont venus !

Il y a une troisième classe de rationalistes dissimulés ; ce sont ceux qui ont le malheureux talent, si toutefois c'en est un, de professer à la fois ou tour à tour les deux doctrines opposées, l'évangile et sa négation. Qu'on ne dise pas que la chose est impossible ; elle est. Sans doute celui qui occupe cette position penche inévitablement d'un côté ou de l'autre ; et je crains bien que ce ne soit du mauvais ; mais c'est pourtant un fait qu'il y a des hommes dans le cas que je décris. Leur système avoué, quand on les presse, est le même que nous avons déjà trouvé dans les deux classes précédentes, c'est que la science et la foi ont leur domaine distinct ; que la foi en Jésus peut parfaitement subsister avec l'incrédulité sur beaucoup de détails qui le concernent, et entre autres sur l'autorité des Écritures ; et qu'ainsi les savants, les théologiens de profession, peuvent avoir tout un ordre de doutes importants, qu'ils ne communiquent pas au reste

des chrétiens, et en même temps entretenir ceux-ci, avec éloquence et avec onction, de dogmes et d'histoires qu'ils rejettent en leur qualité de théologiens comme des erreurs ou des superstitions.

On aurait peine à croire qu'il existât un pareil système, si des faits matériels, si des conversations ou des écrits sans équivoque n'attestaient la chose. « Pourrez-vous » jamais (disais-je à l'un de ces docteurs) avec vos prin» cipes, composer un cantique qui ait quelque onction, » quelque chose qui ressemble au fameux « *Chef couvert* » *de blessures,* » (O Haupt voll Blut und Wunden, etc.)? « Oh ! oui, me dit-il ; l'*élément lyrique* admet des choses de ce gence... » C'est-à-dire qu'on peut, selon ces messieurs, exprimer en vers l'idée d'expiation qu'on rejette en prose comme un préjugé judaïque !... Tel homme que les deux partis revendiqueront également comme leur gloire et leur appui s'élèvera avec impatience contre l'idée d'expiation, qui fait tout l'évangile, rejettera comme une *absurdité* l'idée que la mort d'un innocent puisse devenir la justice d'un coupable, et soit une rançon pour les péchés d'autrui, — puis vous déclarera ensuite que lorsqu'on prêche aux masses, aux simples fidèles, on peut, on doit même parler en ce dernier sens !... Cela, je l'ai entendu, et devant témoins.

Mais nous n'avons certes pas besoin de citer des conversations particulières, pour prouver qu'il y a des théologiens qui tour à tour prêchent et nient l'évangile : j'en donnerai pour exemple, comme j'en ai parfaitement le droit, une publication bien connue, qui servira d'autant mieux mon dessein qu'elle a été tenue pour très-édifiante par des personnes à la fois pieuses et fort sensées. Un sermon, précédé et suivi d'un vacarme de journaux des nuances les plus opposées, et qui en particulier a été prôné comme orthodoxe, s'exprime en ces termes lors-

que l'orateur en vient à définir ce que c'est que le Saint-Esprit :

« Le Saint-Esprit ! Ne croyez pas qu'à *ce grave propos* je songe *à faire* » *de la théologie ;* que je veuille vous parler de la *personne* du Saint- » Esprit *et* de sa place dans la sainte trinité, *et* de son unité d'essence *et* » de sa différence de relation avec le Fils et le Père.... »

Et pourquoi pas, m'écrierai-je de mon côté ? Que signifie, en chaire ou ailleurs, cette expression méprisante « *faire de la théologie ?* » Si c'est de la mauvaise théologie que vous voulez parler, pourquoi ne pas le dire ? Et qui s'attend d'ailleurs à ce que vous en fassiez de mauvaise ? Est-ce de la bonne ? Mais théologie signifie science, étude de Dieu et de ses révélations ; et vous voulez prêcher sans faire de la théologie ? Autant dire qu'on parlerait du mouvement des astres sans faire de l'astronomie ; de philosophie sans faire de la philosophie ! Où en sommes-nous donc venus si des chrétiens, et des champions vigoureux de la saine doctrine, se prosternent devant de tels docteurs comme devant des lumières de l'Église ! Et cela s'est vu !

« Ne croyez pas qu'à ce grave propos je songe à vous parler de la » personne du Saint-Esprit.... »

Et de qui voulez-vous donc parler ?...

« *Et* de sa place dans la Sainte Trinité, *et* de son *unité* d'essence et de » sa *différence de relation* avec le Fils et le Père ?... »

Que signifient ces *et* qui ont l'air de mépriser toutes les questions qu'ils amènent ? Sans doute si nous disons sur ces sujets plus que l'Écriture n'enseigne, nous avons tort ; mais nous avons tort aussi si nous en disons moins. Est-ce que notre Sauveur ne faisait pas de la théologie, lorsque la veille de sa mort il disait à ses disciples :

» Je *prierai le Père*, et il vous donnera *un autre* Défen-
» seur (1),... l'Esprit de vérité que le monde ne peut
» recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît
» pas (Jean, 14, 16). — Ce Défenseur, le Saint-Esprit,
» *que le Père enverra* en mon nom, vous enseignera
» toutes choses, et vous rappellera toutes les choses
» que je vous ai dites (ib. ỳ 26); — je vous l'enverrai de
» la part du Père, cet Esprit de vérité qui vient du Père;
» et il rendra témoignage de moi (15, 26). Si je ne m'en
» allais, le Saint-Esprit ne viendrait pas sur vous; mais
» je vous l'enverrai; et il convaincra le monde qu'il y a
» du péché, qu'il y a une justice, qu'il y a un jugement.
» (16, 7.) »

Est-ce que tout cela ne nous parle pas des *relations* du Saint-Esprit avec le Fils et avec le Père? Est-ce que tout cela n'est pas de la théologie?

Et quand les apôtres nous disent en cent manières que le Saint-Esprit appartient d'une manière et dans une mesure toute particulière à la nouvelle alliance, qu'il survient dans l'âme de celui qui croit en Jésus, et de celui-là seulement, et qu'il est accompagné de dons et de pouvoirs extraordinaires, — en tout cela, comme dans tout le reste de leurs enseignements, ne font-ils pas *de la théologie?...*

Je sais bien que les hommes ont trouvé moyen de pousser cette science divine dans la voie aride de la scolastique. Mais est-ce une raison de ne plus s'en occuper du tout? Parce que quelques-uns ont cherché la pierre philosophale, ne ferez-vous plus de chimie? ou plus de mathématiques parce qu'on a cherché la quadrature du

(1) C'est ainsi qu'il faut traduire le mot qu'on a habituellement rendu par Consolateur. C'est le même que nos traducteurs ont été unanimes à traduire par *avocat* dans d'autres endroits (I Jean, 2, 1). De Wette, Meyer et autres ont *Beystand*.

cercle? Que ferez-vous donc en religion si vous ne voulez *faire* de la théologie?

Et puis, que sera selon vous le Saint-Esprit?... D'après l'Écriture, c'est à la fois Dieu même, et l'action de Dieu en nous, un être et un effet, si positifs l'un et l'autre, si peu une affaire vulgaire de simple bon sens, que cette manifestation de Dieu ne devait avoir lieu qu'après l'ascension de Jésus, puis qu'un évangéliste va jusqu'à dire qu'avant la mort de Jésus le *Saint-Esprit n'était pas* même encore (Jean, 7, 39). Or, que mettez-vous à sa place? Sous prétexte que toute bonne pensée peut être attribuée à Dieu, on nous dit que :

« Toutes les fois qu'il nous survient, dans la jeunesse ou dans la vieillesse, quelque *rêverie* sur l'instabilité de la vie ou sur la vanité de ses joies, ou quelque *pensée sérieuse*, nous avons le Saint-Esprit! que toute lettre écrite, toute parole prononcée *dans un bon esprit* vient pour cela *du Saint-Esprit*.... »

Ainsi tout joyeux vivant qui aura un revolin de bonne humeur ou un accès de bienfaisance, tout bon patriote qui se dévouera au bien public, tout poète en train de faire un peu de piété poétique, aura en ce moment le Saint-Esprit? C'est méconnaître étrangement la distinction entre les vertus de l'homme naturel et celles qui ne viennent qu'après la régénération! Certes, avec une pareille doctrine on ne vous accusera pas de trop de profondeur, en effet! et vous aurez bien tenu votre parole « de ne pas faire de la théologie »! Mais qu'aurez-vous fait alors? De la vérité? Aurez-vous parlé comme ministre de l'Évangile? Je m'en rapporte au jugement de tout homme qui croit aux Écritures; et surtout au jugement de Dieu.

Cette guerre qu'on fait à la théologie évangélique et précise se continue sous d'autres formes. Partant toujours des abus qui ont eu lieu dans le sens de la précision; on

attaquera toute idée d'une profession de foi quelconque ; on nous dira que c'est le diable, ou peut-être le *méchant esprit... de l'homme* qui :

« couche les vérités divines comme des momies dans le *musée* de ses » *articles de foi*,.... »

respectueuse expression, pour le dire en passant, dans la bouche de gens qui appartiennent à une église dont la profession de foi est en pleine vigueur !

Ou bien on nous dira encore que c'est ce malin esprit, — bien peu malin quelquefois, — qui,

« orthodoxe ou hétérodoxe (qu'importe, n'est-ce pas ?) emprisonne les » choses saintes dans ses arides *formules*, ou les salit de ses insipides » plaisanteries... »

Nous voilà en belle compagnie, avec Voltaire et Gibbon, nous, chrétiens, qui pensons que l'évangile a un sens précis, et qui voulons une profession de foi fidèle et sans équivoque !

A propos de formules, ce terme favori du jour, remarquons le pauvre sort des expressions qu'enfante le déisme à quelques années de distance. Vous souvient-il qu'il y a dix ou vingt ans on parlait sans-cesse de méthodisme ? Nous savons ce que le mot voulait signifier. Qu'est-il devenu, ce vieux mot ? C'est à peine s'il est tombé sous le dédain ; il est mort tout seul, de sa pauvre mort ; ou s'il vit encore dans quelque coin, c'est chez quelques esprits attardés ; comme on ne trouve plus la philosophie de Voltaire que chez quelques soldats, ou dans quelques cafés de province. Cependant que faire, puisqu'on ne veut plus la foi ? Comment la stigmatiser ? — Que faire ? On l'appellera « *théologie* » tout court ; ou, mieux encore, « *la vieille théologie ;* » et toute expression de ses dogmes sera une « *formule...* » « Nous attendons l'heu- » reux génie » qui trouvera la formule convenable aux

progrès de la science, aux lumières du jour, et... au nouveau christianisme...

Voilà, fidèles de l'église protestante, voilà, chrétiens, de quoi l'on prétend vous nourrir ! On ne veut vous dire clairement ni ce qu'on croit, ni ce qu'on ne croit pas : car cela s'appellerait une formule !.... Mais de nos jours les choses marchent rapidement ; elles croissent pour ainsi dire en serre chaude ; et comme elles viennent vîte elles s'en vont vîte pareillement. Dans peu d'années, nous pouvons l'espérer, tout le monde aura ouvert les yeux sur ces mots vides de sens, sur ces puérilités philosophiques qui tentent de se substituer au majestueux et saint évangile de Jésus et de ses apôtres !

Cependant voilà la crise où en sont momentanément nos églises ; et il en résulte entre autres une conséquence sur laquelle il importe d'ouvrir les yeux.

Quel spectacle pénible ne présentent pas, de plus en plus souvent, tant de jeunes gens qui, après avoir achevé leurs études, après s'être donné beaucoup de peine, et avoir souvent causé à leurs parents bien des sacrifices, trompent ensuite les plus douces espérances de ceux-ci, et, arrivés au but, refusent tout-à-coup, ou renvoient d'entrer dans le ministère pour lequel ils s'étaient préparés, parce qu'ils ne savent plus à quoi s'en tenir sur leur foi ! Puis, quel autre spectacle plus pénible encore présentent quelque temps après, sans que la foi soit encore revenue, ces consécrations retardées, qu'on va souvent chercher au loin parce que des chrétiens affermis qu'on a tout près de soi refuseraient d'y prendre part !

Hélas ! et quels peuvent être les motifs d'une pareille recherche ? Sans doute je sais qu'il faut être compatissant avec les misères humaines ; qu'une conscience, même honnête, se laisse facilement séduire ; et que nous pouvons en venir à nous persuader, dans l'occasion, que tel

acte dont le mobile véritable est intéressé, est dû à quelque motif d'une nature plus élevée. Je ne veux pas être trop sévère. Mais, après tout, ce changement de conduite, quand il n'y a pas eu changement de vues, reste justement suspect, et pourra un jour paraître tel, avec la grâce de Dieu, à la conscience de ceux-là même qui s'étaient d'abord fait illusion. — Et ces motifs sont plus suspects, à mesure que ceux qui recherchent la consécration sans avoir la foi sont d'un caractère plus grave et d'un esprit plus sérieux! Un homme qui accorde à peine à notre Sauveur une naissance honorable, et qui en fait un être tout semblable à lui; un homme qui croit que le pêcheur est libre, sans la foi en Jésus, de marcher dans la sainteté, que personne au monde n'a besoin du sang de Christ pour être réconcilié avec Dieu; que toute la doctrine évangélique pourrait exister quand même Jésus-Christ eût été un pécheur, que fait-il de ce titre de ministre de Christ, qu'il va demander à d'autres qui ne le sont pas plus que lui, ou à un mélange de déistes et de chrétiens hésitants? Ah! l'Église a le droit de lui poser cette question; qu'en faites-vous? Est-ce une légitimation de vos fausses doctrines que vous allez chercher chez d'autres incrédules, ou chez quelques faibles croyants? Est-ce un titre devant le monde? Est-ce un lustre que vous voulez jeter sur votre position? Quelle profanation alors? Quelle coupable faiblesse chez les chrétiens qui s'y prêtent!.... Et, chez celui qui ne croit pas à la rédemption de Jésus,... je n'ai pas le courage de prononcer le mot qui se présente ici!

CHAPITRE III.

—

De la vérité et de l'inspiration des Écritures.

Peut-être que les théologiens dont j'attaque les vues vont me faire leur objection accoutumée : « on ne nous a pas répondu : on n'a opposé à nos raisonnements que des assertions ; et surtout, on n'a pas étudié nos écrits. »

« On ne nous a pas répondu ! » J'avoue que cette plainte, plusieurs fois exprimée par cette école, me paraît singulière ; car si quelques-unes des réponses qu'on a faites à la *Revue de Strasbourg* ont été faibles ou insuffisantes, ou si d'autres, quoique très-bonnes, n'ont pas convaincu les écrivains de ce journal, ce n'est pourtant pas une raison de les regarder absolument comme nulles. Sans même avoir lu tout ce qui a paru à ce sujet, je sais que plusieurs hommes de poids ont répondu au journal rationaliste ; et, pour ne parler que de ce que j'ai vu, MM. les pasteurs Bonnet et Godet, puis un laïque distingué de Neufchâtel, M. de Rougemont, ont dit sur ces doctrines des choses qui me semblent assez raisonnables. Pour ma part, il est vrai, je ne suis pas entré jusqu'ici bien à fond dans la lutte ; et pourtant il me semble que le peu même que j'ai dit à ce sujet ne méritait pas non plus d'être absolument regardé comme non avenu.

Quant à l'autre plainte qu'élève ce journal, savoir que ses adversaires n'étudient pas, ou du moins n'étudient plus ses doctrines à fond, j'avoue que, quant à moi, elle est parfaitement fondée. Je l'ai parcouru dans le commencement; mais c'est tout; et depuis lors, non-seulement je n'en lis plus jamais rien, mais je croirais faire très-mal que de le lire encore. Seulement j'ajoute que ce n'est pas là un fait qui prouve que je ne lui réponds pas. Singulière prétention, en effet, d'une école qui, après avoir *déclaré* qu'elle ne croit plus à l'autorité de nos saints livres, et avoir ainsi détruit par sa base (autant du moins qu'il est en elle) le christianisme tout entier, exige cependant que des chrétiens, des croyants, continuent la lecture assidue de tout ce qu'il lui plaît d'écrire à ce sujet, et recommencent continuellement l'apologétique! Eh! Messieurs, tout le monde n'est pas tenu de vous suivre dans vos doutes! Vous n'affirmez que des négations; vous en êtes convenus dès votre point de départ; et vous le répétez par votre refus constant de faire un exposé catégorique de votre foi. Vous vous bornez à dire qu'il y a tel point que vous ne croyez plus, et tel autre auquel vous ne croyez pas non plus, et tel autre qu'il faut rejeter, et tel autre que vous ne pouvez admettre;... en un mot vous cherchez. Soit! c'est malheureux pour vous que d'être réduits à ce tâtonnement: mais nous obliger, nous, à vous suivre dans ce tâtonnement, nous qui croyons; nous prendre par le bras pour nous faire marcher sur vos traces, non certes; nous ne l'accepterons pas! Pour ma part, du moins, je croirais faire très-mal que de passer tant d'années à lire périodiquement ce qui est, au fond, toujours la même chose et une très-mauvaise chose, savoir des accusations futiles ou mal fondées contre le livre que je reconnais comme parole de Dieu. Vos principes vous ont conduits à ne plus

croire qu'en votre philosophie et en vos propres pensées ; moi je crois à l'évangile : votre thèse étant fausse, vos raisonnements le sont nécessairement aussi ; et je ne vous écoute plus.

Vous répondez il est vrai que, vos raisonnements étant sans réplique, et conduisant droit à vos conclusions actuelles, vous faites, par respect même pour la vérité, le sacrifice de votre ancienne foi à des convictions nouvelles. Mais comme je suis loin de trouver vos arguments sans réplique, je refuse de perdre mon temps à vous répondre pendant quelques années de suite, et je me borne à signaler à l'Église, — hélas et à vous-mêmes, la conclusion vers laquelle vous vous précipitez..... Achevez dè parler et d'agir franchement ; n'hésitez plus vous-mêmes à couper le dernier fil qui vous rattache au christianisme ; et puisque vous professez si souvent d'être sincères, soyez-le pleinement ; ou, si vous préférez cette expression, soyez à la fois sincères et conséquents. Vous nous en avez dit assez pour nous montrer qu'il n'y a plus qu'un pas entre vous et Strauss : faites-le, ce pas ! peut-être alors ouvrirez-vous les yeux.

Pour nous, chrétiens, je pense que nous ne devons pas prolonger plus longtemps avec vous cette guerre de détail. Le débat, après tout, revient simplement à savoir si nous croyons aux Écritures ou si nous n'y croyons pas. Si nous y croyons ne passons pas notre vie à poser sans cesse de nouveau les bases de notre foi : ayons confiance en la puissance de l'évangile, et prêchons-le en paix, « nous édifiant nous-mêmes sur notre très-sainte foi. » Le théologien auquel j'ai déjà fait de fréquentes allusions me parlait lui-même dans ce sens, il n'y a pas encore bien longtemps. Je lui demandais s'il ne craignait pas que sa critique détruisît entièrement la foi à l'évangile. « Oh ! me dit-il, l'évangile est comme la lime de la

» fable, contre laquelle s'émousse la dent du serpent.» Il avait parfaitement raison ; mais j'eus raison aussi de lui répliquer par cette question : — « Qui est le serpent ? »

Oui, l'évangile se défend par lui-même ; et je pense qu'il est grand temps de quitter cette méthode indirecte des objections, méthode aussi peu philosophique que religieuse, exclusivement suivie par l'école rationaliste, pour nous souvenir que l'évangile est vrai et divin. Ou s'il faut, pour avoir répondu directement à la *Revue de Strasbourg*, que nous donnions aux pensées que je viens d'exprimer un peu plus de développements que je ne l'ai fait précédemment (t. II, p. 65 et suiv.), les voici, ces développements ; et puis nous n'y reviendrons plus. Chaque chose a son temps.

L'ÉVANGILE EST-IL VRAI ?

Telle est, au fond, la grande question que soulève de nouveau la *Revue de Strasbourg*, et qu'elle résout par la négative. Le chrétien, au contraire, regarde l'évangile comme parole de Dieu : et, pour justifier sa foi, il ne se borne pas au mot humble et simple que nous avons rappelé précédemment, et à dire : « *Je ne puis faire autrement ;* » il cherche, et il doit chercher les raisons pour lesquelles il croit ; et les voici, comme on le sait depuis longtemps.

Sans juger chaque détail à part, le chrétien arrive par l'examen des Écritures à cette impression générale et profonde « que ce livre est unique en son genre ; qu'il est rempli de l'idée de Dieu ; qu'il conduit à Dieu ; et que c'est réellement une révélation envoyée de Dieu. » Telle est aussi la doctrine de ce livre lui-même.

Ce sentiment, pour être d'abord vague, n'en est pas

moins vif, profond, positif, et, même précis ; il n'est vague que comme le sont toutes les idées simples, c'est-à-dire justement les idées les plus incontestables, celles qui portent le caractère de l'évidence. Elles ne ressortissent pas de l'intelligence ; mais d'un sens ou d'une faculté d'intuition que, sous le rapport religieux, la bible appelle le cœur, lorsqu'elle dit d'une manière si admirable « que c'est du cœur qu'il faut croire. » Il est même frappant de voir un des génies les plus profonds qui aient existé, généraliser l'acception de ce mot, et appeler *cœur*, aussi, la faculté que nous avons de saisir par intuition les idées naturelles, même celles qui n'ont aucun rapport avec la sensibilité. « Nous connaissons la vérité, dit-il, non-seulement par la raison mais aussi par le cœur ;.... *le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis.* » — Et plus loin encore : « cette impuissance où nous sommes (de démontrer les premiers principes de toutes choses) ne doit servir qu'à humilier *la raison* qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude ; *comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire ! Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin,* et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien, etc. ! » Puis ailleurs : « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien *légitimement persuadés.* Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, *sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut.* » (Pensées de Pascal, t. II, p. 108. Grandeur et misère de l'homme. — Ed. Faug.)

Voilà donc la grande et la principale base de notre foi, la véritable raison que nous avons de croire aux

Écritures. Pour celui qui les lit dans les dispositions convenables, elles portent en elles-mêmes, comme aussi elles s'attribuent, le caractère d'une révélation divine dans tout ce qui concerne nos rapports avec Dieu.

Et qu'on ne dise pas que, pour les juger ainsi, le croyant fasse, comme le rationaliste, passer un à un chacun des enseignements de la bible devant le tribunal de sa raison pour admettre les uns et rejeter les autres. Non. Quoique la bible soit évidemment une collection de différents auteurs, qui ont écrit sans se concerter pendant le cours de seize siècles, on sent qu'il y a un lien secret entre tous ces livres, un fil qui traverse cette collection, une unité de plan et même de ton qui font de la bible un tout, qui ne permettra jamais à une conscience tant soit peu délicate de regarder ce livre comme un mélange confus de vérités divines et de grossières erreurs. Au milieu de tout ce que les écrivains montrent d'humain et — je le dis sans la moindre gêne — de non-inspiré, on sent que leurs écrits sont autant de parties d'un grand dessein de Dieu, et forment en quelque sorte les syllabes successives de cette déclaration de l'évangile que « Dieu » a tant aimé le monde qu'Il a livré son Fils, afin que » quiconque croirait en lui ne périt pas mais qu'il eût » la vie éternelle », et de cette exclamation de deux apôtres à la vue de Jésus :

« *Celui qu'ont annoncé Moïse et les prophètes, nous l'avons trouvé !* »

Il n'y a réellement pas de milieu entre l'idée que la bible est une révélation de Dieu ou qu'elle ne l'est pas. La supposition qu'elle serait un livre philosophiquement religieux, sorti du cerveau de quelques hommes pieux, mais mêlé de superstitions, n'a aucune solidité ; pour le chrétien toutes les doctrines de la bible, c'est-à-dire tout ce qu'elle nous enseigne en face et comme objet de foi,

est en effet l'objet d'une foi complète, pleine de soumission et d'adoration.

Cependant je conviens que cette preuve de la divinité des Écritures, quelque solide qu'elle soit en elle-même, a besoin, pour être inébranlable, du contrôle d'une preuve extérieure et pour ainsi dire matérielle, preuve que les écrivains sacrés invoquent eux-mêmes, savoir celle du témoignage ordinaire qu'exige tout fait qu'on nous annonce comme vrai ; preuve sans laquelle nous pourrions encore craindre d'être les jouets d'un simple désir de notre cœur, et d'un penchant à croire vrai ce qui ne serait pourtant qu'un beau rêve. Oui ; il faut convenir que si notre foi ne reposait que sur l'assentiment instinctif de l'âme dont nous venons de parler, sur l'harmonie parfaite de l'évangile avec les besoins les plus profonds de notre nature morale, nous pourrions admirer cet évangile, y croire même comme on croit volontiers à une chose qu'on aime, et cependant nous demander si notre désir ne séduit pas notre jugement.

Quel bonheur n'est-ce donc pas pour nous d'avoir, pour ce jugement de notre cœur, un contrôle parfaitement rassurant dans des faits historiques pleinement constatés ; et de voir que le christianisme, y compris ses doctrines les plus inaccessibles à l'intelligence humaine, porte tout entier sur des évènements palpables, dont nous pouvons vérifier la réalité comme celle de tout autre évènement plus ordinaire ! Car seul entre tous les systèmes religieux, le christianisme s'appuie, non sur les imaginations ou les suppositions ou les rêveries de quelques philosophes, mais sur des faits matériels, auxquels il se rattache aussi admirablement que l'âme se lie au corps. L'évangile, comme l'indique son nom même, est une histoire, un fait, une nouvelle : ses dogmes les plus profonds se lient à des noms de lieux et à des noms d'hommes, à

« la quinzième année de l'empire de Tibère César; à » Ponce-Pilate; à Hérode; à Philippe-le-Tétrarque » (Luc, 3, 1); et la proclamation de notre rédemption éternelle, commence, comme une histoire d'enfants, par ces mots: « Il y avait une fois un homme »! « *Il y eut un* » *homme appelé Jean*, qui fut envoyé de Dieu. Il vint » pour rendre témoignage à la lumière: il n'était pas » (lui-même) la lumière, etc. » (Jean, 1. 6. 7.)

Notre foi s'appuie donc sur le terrain des faits; si elle a la tête au ciel, ses pieds sont sur la terre: les apôtres écrivent « qu'en nous annonçant la *vie éternelle*, ils disent ce qu'ils ont *entendu*, *vu*, de leurs propres yeux, *contemplé*, et *touché* de leurs propres mains »(I Jean, 1, 1-3); et c'est sur cette circonstance qu'on a établi dès longtemps cet argument si connu que, les apôtres n'ayant pu ni mentir ni se faire illusion sur les grands faits de l'évangile, il en résulte nécessairement que l'évangile est vrai dans tous ces mêmes grands faits et dans tous ses enseignements.

Or cet argument est parfaitement fondé. Il est incontestable que le ton des écrivains sacrés (et pour abréger ne parlons ici que du Nouveau-Testament, dont la divinité entraîne celle de l'Ancien), que le ton, dis-je, de ces écrivains est celui d'une parfaite véracité. Si quelqu'un rejetait ce point nous ne pourrions pas plus continuer de discuter avec lui que nous ne pourrions parler mathématiques avec un homme qui contesterait le livret. Nous mettons en principe que, à supposer même que les écrivains sacrés se fussent trompés en certains points, certainement du moins ils n'ont point menti.

Mais ils ne peuvent s'être trompés sur les grands faits qu'ils attestent. Ils disent aux magistrats qu'ils ont « mangé et bu pendant quarante jours » avec ce Jésus que, eux, les magistrats avaient mis à mort devant tout le

peuple. En parlant du grand évènement de la Pentecôte, base de leur crédibilité en fait de doctrines, ils attestent qu'ils ont reçu des dons miraculeux ; et ils en donnent à cette occasion un exemple particulier, la guérison de l'homme qui avait été impotent dès sa naissance. Sur de pareilles choses on ne se fait pas illusion.

Donc l'histoire de la crucifixion et de la résurrection de Jésus, puis celle de la Pentecôte, sont vraies.

Je sais bien qu'on dira que ceci est la vieille argumentation ; mais rien de si vieux que la vérité. Je continue donc, et je dis :

Si les grands faits indiqués ci-dessus sont vrais ; si en particulier Jésus a dit à ses apôtres avant de les quitter : « J'ai encore *beaucoup de choses* à vous dire, mais *vous ne pouvez encore les porter ;* mais quand celui-là sera venu, l'Esprit de vérité, *il vous conduira en toute vérité* » (Jean, 16, 12); si cet Esprit a été effectivement répandu sur l'Église dans le jour de la Pentecôte ; et si Jésus a dit à ses disciples « qui vous écoute m'écoute » (Luc, 10, 16), c'en est fait du rationalisme ; et nous ne pouvons consentir à nous débattre plus longtemps dans les broussailles des objections de détail que nous font, sur chaque trait et sur chaque dogme particulier du Nouveau-Testament, ceux qui ne croient pas à l'évangile.

Chose singulière ! De cet évangile auquel ils ne croient plus, les nouveaux rationalistes prennent certains mots pour s'en servir à attaquer tout le reste ! L'évangile dit que tous les vrais disciples de Christ reçoivent l'Esprit de Dieu ; la nouvelle école admet cette doctrine pour en conclure, non-seulement qu'elle a le Saint-Esprit aussi bien que les apôtres, mais encore qu'elle l'a plus abondamment qu'eux-mêmes ; qu'elle comprend l'évangile mieux qu'eux ; qu'ils raisonnaient mal ; qu'ils avaient de fausses doctrines ; et qu'en particulier le dogme des

dogmes, celui de la rédemption par la mort de Jésus en croix, n'était qu'un préjugé, qu'une *idée judaïque*, indigne de la miséricorde et de la justice divine!.. Vraiment cette prétention me semble d'une impertinence inconcevable, ou, comme l'a dit un autre écrivain, d'une outrecuidence qui confond la pensée; — on pourrait même dire aussi d'une bonhomie qui excite plus le sourire que l'indignation!

Du reste il y a une magnifique vérité dans la dernière objection que je viens de mentionner. Oui, le dogme d'une rédemption, d'une expiation, du transport des péchés d'un coupable sur une victime innocente, ce dogme est bien en effet un dogme judaïque, *une idée judaïque*, que l'épitre aux Hébreux en particulier développe d'une manière admirable. Mais quand on croit repousser ce dogme et cette idée par cette seule raison, on oublie que l'idée judaïque elle-même, celle des sacrifices expiatoires, venait de Dieu; qu'elle était à la base de toute la révélation de l'Ancien-Testament; qu'elle a commencé aux jours d'Adam, puisque Abel offrait déjà des sacrifices (Gen., 4, 4); qu'elle a suivi par les patriarches, puisque Noé bâtit *un autel* à l'Éternel (8, 20); qu'Abraham lui bâtit également un autel (12, 7 et ailleurs); que, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, toute la loi parle de sacrifices; et que depuis Jésus-Christ les cieux retentissent d'un cantique qui durera éternellement, à la gloire de l'Agneau qui a été immolé et qui a *racheté les siens par son sang!* (Apoc. 5, 9.)

Que pensez-vous donc, protestants de France, de ces quelques écrivains qui viennent nous révéler au 19e siècle que ces doctrines, qui ont plus de trois mille ans d'existence, ne sont que des idées judaïques et des superstitions?... Ah! si nous n'étions pas, — et je parle ici des orthodoxes, — si nous n'étions pas profondément

assoupis, ou si notre cœur était plus vivant, on entendrait s'élever de nos rangs bien d'autres protestations que celles qui en sont sorties jusqu'à nos jours !... Mais voilà ; l'idole du jour, celle qui fait tout fléchir devant elle, c'est le talent, l'adoration du talent ! L'orthodoxe lui-même n'a pas encore renoncé à la gloire qui vient des hommes ! On désire toujours appuyer l'évangile de Dieu sur le génie, sur la science, sur la déclamation : et tout cela empêche de voir clair, ou empêche de parler ; et des docteurs qui, sur la rédemption par le sang de Christ et sur l'œuvre du Saint-Esprit, auront prêché le oui et le non, ou qui auront pris *en toute occasion* la défense du rationalisme, pourront voir, en son temps, les chrétiens se disputer avec les incrédules les plus déclarés à qui aura le bonheur de les compter dans leurs rangs ! Avec cette charité, mal à propos accordée, et d'autres fois si mal à propos refusée, nous n'aurons jamais de grands succès ; et la foi languira.

J'ai plus parlé jusqu'ici de la *vérité* des Écritures que de leur *inspiration*. Cependant il suffit des considérations qui précèdent, et des quelques paroles de Jésus que j'ai citées, pour établir nettement cette inspiration. Les disciples devaient, après la mort de Jésus, apprendre et comprendre beaucoup de vérités qu'ils n'avaient pu encore recevoir jusqu'alors ; et la Pentecôte vient nous raconter qu'ils ont enfin reçu cette illumination céleste, et qu'ils ont été, dès-lors, guidés dans leurs enseignements par le Saint-Esprit. Même en admettant, — et nous le faisons sans aucune peine, — que chaque apôtre ait reçu un enseignement spécial, ou, comme on aime tant à le dire, que chacun ait eu son point de vue particulier, — je dis plus encore, — même en supposant qu'aucun d'eux n'ait eu cette plénitude de révélation et cette vue complète de l'ensemble des vérités, qui

n'est peut-être qu'en Dieu, qu'est-ce que cela fait à leur inspiration? Appellerons-nous erreurs celles des vérités que nous connaissons par cela seul que nous ne connaissons pas toutes les autres? Ferons-nous de toutes les différences des contradictions? Est-ce que la coloration des divers rayons qui composent la lumière blanche est donc le contraire de la lumière? Est-ce qu'il y a opposition entre le bleu et le rouge, entre le vert et l'orange, parce qu'ils ne sont pas le blanc pur? Et est-ce que ces diverses couleurs ne sont pas parfaitement belles, chacune en elle-même?

Mais je dis plus. Non-seulement le chrétien croit que les écrivains sacrés ont été inspirés; il croit qu'ils l'ont été d'une manière toute spéciale... Eh! grands philosophes! donnez-nous donc, vous, quelque chose comme le sermon sur la montagne, comme les autres discours de notre Sauveur, comme le style inimitable des évangélistes! Donnez-nous des bateliers, des pêcheurs, des gens du peuple qui écrivent comme le font Matthieu, Luc et Jean! Ou des rois qui composent des psaumes pareils à ceux de David! En un mot un livre pareil à la bible! Et alors nous conviendrons que les évangélistes, que David, que les autres écrivains sacrés n'étaient pas plus inspirés que vous; ou plutôt nous dirons que vous et vos pareils vous aurez reçu le Saint-Esprit en mesure extraordinaire. Quel livre, encore une fois, est-ce qui est écrit comme la bible?

Et ce n'est pas sur la simple morale et sur l'idée banale et vague du pardon et de la bonté de Dieu seulement que les auteurs sacrés écrivent de cette manière. La sainteté de Dieu, les décrets de Dieu, le jugement final, la résurrection future, la vie à venir, et surtout la rédemption, la rédemption et ses incalculables conséquences, tout cela s'étale devant nous, dans les Écritures,

d'une manière, dans un style et sur un ton qui n'ont rien de pareil dans le reste du monde, et qui ne laissent dans le doute sur l'inspiration, que ceux, pour parler avec l'Écriture, dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement. « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la » paix avec Dieu par notre Sauveur Jésus-Christ... Il » n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux » qui sont en Jésus-Christ, qui marchent, non selon la » chair, mais selon l'Esprit.... Béni soit le Dieu et le Père » de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a régénérés » par une vive espérance.... Soyez saints, car je suis » saint... Vous êtes la race élue, sacrificateurs et rois, la » nation sainte, le peuple acquis, afin que vous annon- » ciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres » à sa merveilleuse lumière.... »

Mais que fais-je? Il faudrait recopier la bible entière pour montrer sa puissante et divine beauté! Ah! qu'êtes-vous à côté de tout cela, petits philosophes, avec votre science et votre conscience, avec vos erratas du Nouveau Testament et votre critique sacrée, avec votre subjectif et votre objectif! Obscures clameurs! cœurs froids ou refroidis!

Voilà ce que j'avais à dire en opposition à la religion philosophique que la nouvelle école voudrait nous imposer. Je ne veux pas, pour ma part, être resté dans le demi-jour que réclament ces docteurs, et auquel consentent encore tant de chrétiens; et je me fais un devoir de soutenir, hélas! c'est clair comme le jour! que ceux qui rejettent l'autorité de la bible dans les choses de la foi, et qui, en particulier, ne croient pas à la rédemption, ne sont pas chrétiens, et trompent l'Église en s'aveuglant eux-mêmes.

CHAPITRE IV.

—

De quelques vues matérielles et exagérées sur l'inspiration des Écritures.

Je voudrais maintenant ôter aux adversaires de l'évangile la seule arme de quelque valeur dont ils puissent user pour attaquer la foi chrétienne, et examiner pour cela si nous sommes obligés, par les Écritures elles-mêmes, de croire que l'inspiration ait dû porter sur les mots des écrivains sacrés, ou sur des objets absolument étrangers à la foi. Je m'appuierai dans cette recherche sur le principe *que nous ne devons pas plus ajouter aux Écritures que nous ne devons en rien retrancher.*

Et d'abord, il ne me semble pas nécessaire que nous acceptions ici le mot grec de *théopneustie*, qui est nouveau, et qui, loin de rien ajouter à l'idée dont il s'agit, retraduit en grec un mot français qui lui avait servi de traduction. Sans doute, il est bien entendu que quand nous parlons *d'inspiration*, c'est bien d'une inspiration divine qu'il s'agit : personne, dans les discussions théologiques, n'a jamais entendu ce mot dans un autre sens ; mais un terme qui, pour le grand nombre, n'est pas clair par lui-même, peut introduire dans l'esprit des idées fausses ou indéterminées. Restons-en donc à l'idée et au

mot simple et général d'*inspiration* que chacun conçoit clairement; rappelons-nous, en nous en servant, qu'il s'agit d'une inspiration divine; mais observons aussi que l'Écriture ne définissant pas le mot, il ne nous appartient pas d'être plus rigides qu'elle à le définir nous-mêmes. Ne disons jamais plus que l'Écriture.

Par la même raison, et même à plus forte raison, nous rejetons d'entrée et complètement le mot *plénière*, ou *entière*, ou tout autre équivalent, qu'on voudrait associer à l'idée d'inspiration. D'après ce que nous venons de dire, vous ne nous demanderez pas pourquoi. Par respect même pour la *parole de Dieu*, nous ne devons y ajouter ni en retrancher un iota : nous ne devons même, sur un point quelconque, dès qu'il est contesté ne nous servir absolument que du langage et des mots même de nos saints livres. Je sais que les rationalistes n'admettent pas cette excellente règle : chez eux, cela se comprend; mais chez des orthodoxes rigoureux, cette règle ne devrait pas trouver la moindre objection. Ce que la bible dit, elle a bien su comment le dire : ne soyons pas plus sages qu'elle.

Un mot en passant. On voit par notre attachement à ce principe (et ce n'est nullement le seul fait de ce genre), à quel point l'auteur de ces lignes tient plus, oui plus que les partisans de l'inspiration littérale, à ce que, pour exprimer sa fôi, on s'attache toujours et rigoureusement aux termes même de l'Écriture Sainte.

Observons encore que l'Écriture qui partout sous-entend, et qui exprime continuellement l'idée de son *autorité* divine, parle beaucoup moins de son inspiration, et qu'elle ne touche même à cette idée que d'une manière tout-à-fait indirecte et incidente; au point que le mot *inspiration*, je dis le substantif, ne s'y trouve pas une seule fois dans le sens où ce mot nous occupe, et

qu'il n'apparaît qu'une seule fois comme adjectif dans le passage qu'on a tant cité depuis quelque temps (« Toute l'Écriture est divinement inspirée (II Tim. 3, 16) »). J'ajoute même qu'en cet endroit le mot ne s'applique très-probablement qu'à l'Ancien Testament, puisque le Nouveau n'était pas encore formé quand le mot fut écrit. Et enfin je répète que l'idée indiquée par ce mot n'est nullement définie avec rigueur.

Tout cela me semble établir très-clairement que si l'Écriture insiste continuellement, comme nous venons d'en convenir, sur son *autorité divine* comme règle de foi, elle est bien loin d'insister de même sur l'idée d'inspiration; et dès que nous faisons cette distinction, le fameux « *il est écrit* » qu'on a tant allégué, et qui indique bien en effet une autorité décisive, ne dit plus rien sur l'inspiration. Oui, l'Écriture est vraie; elle dit la vérité de la part de Dieu : tout ce qui nous est donné comme enseignement s'impose à notre foi; mais la question de la manière dont Dieu a donné autorité à la parole et aux ouvrages des écrivains sacrés n'est nullement tranchée par l'Écriture : elle n'y est pas même traitée.

J'ai tort : elle est traitée et tranchée; mais dans le sens contraire à celui qui supposerait une dictée des mots; car, je le demande, qu'est-ce donc qui arriva dans le grand jour de la Pentecôte? Les cent-vingt disciples furent tous *remplis du Saint-Esprit* (Actes, 2, 4.). Remplis! on ne peut demander davantage. Or, qu'est-ce qu'ils reçurent. Des mots? Nullement : mais une illumination de leur intelligence ou de leur cœur, absolument du même genre que celle dont l'apôtre Jean parla quarante ans plus tard, lorsqu'il écrivait à tous les fidèles, en conformité avec ce qu'avait déjà dit l'Évangile : « Vous avez reçu l'onction;... et vous n'avez pas besoin

» que personne vous enseigne : *elle vous instruira de* » *toutes choses* » (1 Jean, II, 27.); — en conformité encore avec ce que Paul disait de « *l'intelligence* qu'il » avait reçue du mystère du Christ. » (Eph. III, 4.)... En tout cela, pas la moindre idée d'une dictée de mots, idée presque contraire à celle d'une illumination de l'esprit, puisqu'on peut dire avec une égale vérité, que celui à qui Dieu dicterait les termes d'une révélation n'aurait pas besoin de la comprendre, et que celui qui la comprendrait n'aurait pas besoin qu'on lui en dictât les termes. Sans doute, on ne nie nullement que, dans bien des cas, un prophète n'ait pu écrire sa prophétie dans l'extase et dans l'état d'inspiration, au plus haut sens de ce mot. Mais, dans bien d'autres cas, quand cette extase n'a pas eu lieu, et quand un écrivain sacré nous dit : « Ainsi a dit l'Éternel », c'est ce qui suit qui est directement parole de Dieu, tandis que les mots introducteurs sont simplement de l'homme, de l'homme animé de l'Esprit de Dieu, et disant vrai, mais racontant, comme tout chrétien véridique pourrait le faire, une chose qui lui est arrivée, une vision qu'il a eue, des paroles qu'il a entendues.

On voit par là que, bien loin de redouter la différence qui excite tant de crainte chez quelques-uns, entre « les « choses qui sont *parole de Dieu* » et d'autres qui sont simplement « *dans la parole de Dieu* », nous regardons cette différence comme *irrésistiblement certaine*. Quand Satan vient combattre la parole de Dieu, et dire à nos premiers parents : « Vous ne mourrez point » (comme il vous l'avait dit) (Gen., 3, 4), dans quel sens peut-on dire que ce mensonge-là soit parole de Dieu? Le récit, dira-t-on, est parole de Dieu. Soit; c'est-à-dire que Dieu nous a fait révéler que le diable avait dit une chose; mais cette chose même n'est certainement pas une parole

de Dieu : elle se trouve dans sa parole : voilà tout.

De même quand Paul dit : « Apporte-moi mon manteau et mes parchemins » (2 Tim., 2, 13), et tant d'autres choses semblables; ces mots aussi se trouvent dans le saint livre qui nous révèle notre salut éternel, et dont nous recueillons avec respect chaque mot *dès qu'il nous parle de la part de Dieu.* Mais comment peut-on dire, en un sens quelconque, que ce mot de Paul, qui est uniquement personnel, soit parole de Dieu ? Disons comme plus haut : Dieu a permis, ou si on préfère cette expression, Dieu a voulu que Paul écrivît ces mots; mais quand on prétend qu'il était inspiré pour les écrire, il est permis de faire cette question bien simple : « Qui vous l'a dit? »... Dieu a promis à ses apôtres de les conduire *en toute vérité.* Est-ce là une vérité !...

Il est pénible d'être obligé d'insister si longtemps sur des choses qu'on pourrait regarder comme si simples; mais la question entraîne des conséquences très-graves, parce que les exagérations que nous combattons prêtent le flanc d'une manière profondément pernicieuse aux attaques de l'incrédule. Nous l'avons déjà dit : c'est le système exagéré de l'inspiration qui a donné naissance au rationalisme de Strasbourg; c'est sur ces exagérations presque exclusivement qu'il appuie toutes ses attaques.

Je dirai plus encore. Ces exagérations sont un embarras invincible pour le croyant lui-même. Voyez, par exemple, le livre de Job. Quel moyen avons-nous d'y démêler avec certitude ce qui est divin et ce qui est humain, ce qui est vrai, ou moitié vrai, ou faux? « Le jeune Elihu s'embrâse de colère, est-il dit (Job, 32, » v. 2, 3), contre Job et contre ses trois amis », qui, les uns et les autres, avaient « *mal parlé* » (42, 6). Job en particulier prononce une audacieuse bravade que

plusieurs ont pris l'habitude de regarder comme une expression admirable de résignation. « Qu'il me tue, » dit-il, en parlant de Dieu et de son propre droit devant » Dieu, je l'attends hardiment (ou j'aurai confiance de- » vant lui !) » (13, 15). Je dis qu'on a fait de ces mots une parole de profonde soumission, en traduisant « qu'il » me tue; je ne cesserai pas d'*espérer en lui;* » mais la preuve que cette parole a bien le sens que nous lui donnons se trouve dans le courant du discours tout entier, que Job tient en ce moment, puisque dans tout le chapitre il murmure et il défie Dieu : « Je parlerai au Tout- » Puissant, et *je dirai mes raisons* au Dieu Fort (v. 3); » je *défendrai ma conduite* en sa présence (v. 15). Aus- » sitôt que j'aurai *déduit* par ordre *mon droit, je serai* » *justifié* (v. 18). Retire (seulement) ta main de dessus » moi, puis appelle-moi et *je répondrai* (20, 21).... » Montre-moi mon crime et mon péché ! » etc.

Et le livre présente beaucoup d'autres discours de ce genre.

Or, comment démêler au milieu de tout cela les paroles qui sont vraiment *de Dieu*, et celles qui, loin d'être de Dieu, ne sont que le récit des murmures ou des propos erronés que produisait le péché, c'est-à-dire l'esprit des ténèbres?... Celui-là même qui croit à une dictée absolue se voit dans la nécessité de distinguer ici entre la parole de Dieu et les choses assez nombreuses qui sont bien loin d'être de Dieu.

Tout ceci nous amène à une observation capitale : c'est que cette discussion tout entière revient, en fin de compte, au refus qu'on fait de distinguer entre les choses fondamentales, ou qui se rapportent à la foi, et des détails qui n'y ont *aucun rapport quelconque*. Ce refus se fait par les deux partis opposés; par ceux qui soutiennent l'inspiration de tous les mots, jusqu'au moindre

détail, et par ceux qui ne croient à aucune inspiration. On conçoit les raisons, je dirais même les motifs qu'ont ces derniers pour soutenir ce sentiment. Comme ils voient facilement qu'il y a, dans les choses qui ne touchent pas à la foi, et qui par là-même ne sont pas du ressort de l'inspiration, tels détails, tels chiffres, telles dates, qui paraissent inexacts, et qu'on ne pourrait par conséquent attribuer à Dieu, dès qu'on accorde à ces rationalistes, que s'il se trouve dans la bible une seule inexactitude, même dans les choses matérielles et indifférentes, la bible n'est plus une révélation de Dieu, alors ils ont cause gagnée; et il se trouve que ce sont des croyants qui les encouragent à tirer cette conclusion.

La doctrine véritable sur le point de l'inspiration a donc à se défendre contre l'assaut réuni des deux partis extrêmes, qui s'accordent à soutenir que s'il n'y a pas inspiration absolue de toutes les pensées et de tous les mots d'un écrit jusque dans le moindre détail, il n'y a plus d'inspiration du tout, et nous n'avons plus de règle de foi !.....

C'est là, à mon avis, une inconcevable petitesse de raisonnement ! Comment ! nous devrons donc confondre comme les incrédules, nous chétiens, ce qui est esprit et vie avec ce qui n'est que matériel et cent fois secondaire? Nous ne pourrons admettre que lorsque Dieu enrichit un homme de son Esprit, et lui révèle le mystère de la rédemption et les richesses insondables du Christ, cet homme ne puisse, après s'être acquitté de ses fonctions apostoliques et après avoir exposé ces merveilles par l'Esprit de Dieu, passer, dans la même lettre, à quelque sujet personnel, et demander qu'on lui renvoie quelques effets qu'il a oubliés ailleurs, sans avoir besoin pour cela du même Esprit divin qui lui a inspiré le reste? Demandez donc aux hommes simples de cœur et vraiment pieux, c'est-à-dire aux vrais sages de l'Église, ce qu'ils

pensent à cet égard? Qu'ils parlent d'après leur première impression, et sans s'ériger en docteurs; qu'ils nous disent s'ils croient qu'il ait fallu à l'apôtre Paul, pour faire la demande qui nous occupe, une inspiration quelconque, une dictée de Dieu, une dictée même des mots;... et je me tiens pour assuré qu'il n'y en aura pas un seul qui ait une pareille idée. Je sais bien comment on insiste sur le cas particulier que je prends pour exemple: on fait remarquer la glorieuse pauvreté de Paul et les maux qu'il endurait dans la prison; on le représente souffrant ainsi, dans son ministère apostolique, des privations que peu de nous endurent;... puis on en conclut que c'est Dieu qui l'a inspiré pour redemander ses effets! Mais quelle singulière conclusion! Comme s'il n'arrivait pas aussi bien aux riches de ce monde qu'aux plus pauvres de demander qu'on leur renvoie un habit et des papiers qu'ils ont oublié quelque part!... D'ailleurs, nous accordons volontiers que ce trait a été consigné par la volonté de Dieu dans une des lettres d'un de ses apôtres; mais est-ce que cette volonté de Dieu suppose donc nécessairement *une inspiration*, et *même une inspiration des mots?* Est-ce qu'on veut donc confondre les directions *de la providence* avec *l'inspiration* de l'ordre le plus élevé? Où est-ce que cela nous mènerait? Quand Judas livra Jésus, et cela d'après l'impulsion de Satan (Luc, 22, 3), ne fit-il pas pourtant ce que *la main* et le conseil DE DIEU *avaient résolu qui se fissent* (Actes 4, 28)?... *La main*, dit l'Écriture, aussi bien que le conseil de Dieu. Dirons-nous pour tout cela, que Judas ait été inspiré de Dieu pour commettre son crime?...

Et quelle absurdité dans ce refus qu'on fait de distinguer entre les choses fondamentales, et les choses secondaires! Dès que nous n'avons pas une inspiration absolue, nous n'avons plus de règle! Nous ne sommes plus sûrs

de rien si nous ne sommes pas sûrs de tout ! J'avoue que ce principe me confond d'étonnement ; car jamais on ne l'a vu appliquer à une autre question quelconque ! Quoi ! si Tite-Live, Tacite, Suétone et Salluste se contredisent sur le moindre détail dans leurs récits, il n'y a donc plus d'histoire romaine ! Si Norvins, Walter-Scott, Ségur, Thiers et vingt autres diffèrent en quelques points dans l'histoire de Napoléon, comme aussi ils le font, on ne peut plus se fier à rien ! Cet homme célèbre n'a plus fait la campagne d'Égypte ! Il n'y a plus eu de bataille d'Austerlitz, de la Moskowa, de Leipsick, ni de Waterloo ! Il n'est plus mort à Sainte-Hélène ! Pour en revenir à la question religieuse, si un évangéliste met peut-être la cène le 13 du mois et un autre le 14, si l'un fait guérir un aveugle lorsque Jésus entrait à Jérico, et un autre lorsqu'il en sortait, nous ne sommes plus sûrs que Jésus-Christ ait institué la cène, qu'il ait guéri des aveugles, ni même qu'il soit mort sur la croix, qu'il soit ressuscité, qu'il soit monté au ciel?... Vraiment, la conséquence est inouïe, et la théologie est bien la seule chose au monde où l'on se permette des raisonnements pareils !

Ah ! je ne crains pas de dire à ceux qui, sur ce point, se montrent ultrà-orthodoxes, que si leur foi ne croule pas avec leur dogme nouveau et plus qu'inutile de l'inspiration des mots et des détails étrangers à la foi, c'est qu'ils se dissimulent les difficultés insurmontables qu'il présente. Mais il y a des milliers de chrétiens qui, à cette condition, cesseraient de croire. Et dans tous les cas la vraie foi chrétienne, la foi simple et pieuse, ne sait rien d'une logique qui fait reposer la révélation sur une base aussi frêle ! Qu'on publie des errata des Saintes-Écritures, tant qu'on voudra : sans même s'occuper de savoir s'ils existent ou non, s'ils sont nombreux ou non, le chrétien

répond que pas un de ces errata, réels ou supposés, ne touche à la foi : ils s'arrêtent à l'écorce, nous ne défendons que le fruit.

Ce qui me tranquillise dans cette vue qui, je m'en souviens avec douleur, cause de la peine à plusieurs hommes respectables, c'est qu'elle est partagée par d'autres hommes non moins respectables et très-nombreux. Sans donner ici à ce sujet une liste de noms et une masse de citations, je me bornerai à deux ou trois de ces noms, et à deux ou trois mots, qui en représenteront bien d'autres.

La grande société des Traités religieux de Londres qu'on n'accusera pas, je suppose, de rationalisme, a fait une double édition des Saintes-Écritures, accompagnée de préfaces, de notes et de diverses citations *(The annotated paragraph-bible)*. Or voici, sur la doctrine de l'inspiration, quelques lignes de Scott, auteur bien connu par sa piété et sa saine doctrine, que les éditeurs de cette bible ont admises dans leur préface :

« Quand nous parlons de l'*inspiration divine* des Écritures, nous entendons par là que l'Esprit de Dieu communiquait complètement et immédiatement aux écrivains sacrés *toutes les choses dont ils n'auraient pu avoir connaissance autrement ;* et que, quant à celles qu'ils ont pu connaître par d'autres voies, ils les *surveillait et les dirigeait* de manière à les préserver complètement de toute erreur qui aurait pu affecter au moindre degré une *doctrine* ou un *précepte* quelconque contenu dans leurs écrits. » (Préf., 2e p., 2e col.)

A la suite du livre d'Esther, le même ouvrage contient une note sur la différence des nombres mentionnés dans les livres historiques concernant un même fait. Après avoir fait observer que plusieurs de ces différences peuvent s'expliquer par des fautes de copistes, ou par quelque autre circonstance qui ne suppose pas nécessairement de l'erreur chez les historiens, la note ajoute :

« Dans tous les cas de *quelque importance réelle* (l'auteur admet donc, » comme nous, des cas sans importance) on trouve dans le contexte ou » ailleurs de quoi corriger l'erreur ; et en aucun cas ces diversités de » chiffres n'affectent une *doctrine* quelconque, ni n'affaiblissent l'évi- » dence de la *vérité* des Écritures (c'est précisément ce que j'ai dit plus » haut). Au contraire ; elles montrent qu'il n'y a eu, pour la rédaction » des saints livres, entre les écrivains sacrés aucune entente ; et le peu » d'importance de ces variantes montre de quelle manière admirable » Dieu a veillé sur le contenu général des Écritures. »

Puis nous trouvons encore, dans la préface du premier livre des Rois, ces mots :

» Les deux histoires parallèles, des Rois et des Chroniques, *diffèrent* » quant à certaines dates ; d'autres dates sont *évidemment erronées* dans » les deux ouvrages. Mais.... »

et puis on renvoie à la note que nous venons de donner plus haut.

D'autres auteurs, aussi pieux, expriment les mêmes vues. Voici ce qu'on lit dans une introduction que feu le sénateur Meyer a mise en tête de sa traduction annotée de la bible en allemand (t. I) :

« C'est ici (avec le livre des Rois) que finissent les livres historiques » purs et sans mélange. Les auteurs n'en sont pas tous connus, non » plus que les noms de tous les prophètes d'Israël ;... et c'est sans doute » afin de nous apprendre que *la révélation n'est pas des hommes, mais* » *qu'elle est la propre parole de Dieu ;* et qu'aucun grand homme en » Israël n'est quelque chose sans lui.... Les livres des Chroniques pré- » sentent une répétition de ceux des Rois, un extrait de ces livres et de » quelques autres livres égarés... Par les sources d'où ils ont été tirés » ils sont authentiques, et ils appartiennent incontestablement aux livres » inspirés ; mais non par leur rédaction, qui est due à des scribes qui » vivaient après l'exil. Les rédacteurs du canon de l'Ancien-Testament » ont indiqué clairement cette valeur relative de ces livres, en les pla- » çant tout les derniers dans le recueil sacré. (1) Quand donc ils diffèrent

(1) Ils divisaient l'Ancien-Testament en trois portions :
La première contenait les cinq livres de Moïse ;

» d'autres livres plus anciens, on peut, *sans danger pour la foi*, leur pré-
» férer les autres. C'est reçu depuis longtemps. »

Un des directeurs des Missions de Bâle, à qui je parlais des scrupules que je combats ici, s'écria : « Oh ! il y a longtemps que nous autres, Allemands, ne nous arrêtons plus à ces choses. » *(Wir, Deutsche, sind schon lange darüber hinaus !...)*

Je sais bien que les chrétiens allemands ne jouissent pas d'un grand crédit auprès de la race anglaise en général : mais qui a le droit de décider entre les deux classes de croyants, et de mépriser en bloc toute une portion de l'Église de Dieu ?

D'ailleurs les Allemands sont loin d'être seuls à cet égard. Non-seulement la France orthodoxe et pieuse de nos jours est loin de professer à l'unanimité le dogme tout nouveau de l'inspiration des portions de l'Écriture qui n'ont pas de rapport nécessaire au salut et à la foi, mais il est très-remarquable que l'Église de tous les temps, et particulièrement les confessions de foi des diverses églises protestantes, d'accord en cela avec l'Écriture Sainte elle-même, ont toujours beaucoup plus insisté sur l'*autorité* des Écritures, comme règle de foi, que sur la question spéciale de l'inspiration. Cette observation est de la plus haute importance. Très-nuancés entre eux quant à la question de l'inspiration même, tous les chrétiens, de tous les temps et de tous les lieux, sont d'accord à reconnaître l'*autorité divine des Écritures en matière de foi !* Dans la liste qu'on nous donnait dernièrement des nuances dont je parle, on peut remarquer que tous les orthodoxes, divisés sur d'autres points, sont d'accord à prendre les Écritures pour *règle de foi*.

La deuxième avait Josué, les Juges, Samuel, les Rois et les Prophètes ; La troisième les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie et les Chroniques

Peut-être n'a-t-on jamais mieux exprimé les vues que j'expose ici, jamais mieux esquivé les difficultés que présente ce sujet délicat, et jamais plus solidement établi le respect complet que nous devons aux Écritures dans toutes les choses de la foi, que ne l'a fait M. Ad. Monod, dans le dernier de ses sermons sur *Jésus tenté au désert* (p. 74 à 76). Si quelques-uns prétendaient que mes vues ne sont pas absolument les siennes, je répondrais, sans contester d'ailleurs, que les siennes sont absolument les miennes. Sauvons l'autorité : c'est là ce qui importe.

Voici ce qu'il dit :

« Je n'oublie pas, mes chers amis (je m'adresse plus spécialement ici » aux jeunes serviteurs de la Parole), je n'oublie pas les objections que » l'inspiration des Écritures a soulevées, ni les obscurités réelles dont » elles est enveloppée ; si elles troublent par fois vos cœurs, elles ont » aussi troublé le mien. Mais je n'ai eu alors, pour retremper ma foi, » qu'à jeter un regard sur Jésus glorifiant les Écritures dans le désert ; » et j'ai vu, pour qui veut s'en rapporter à lui, le plus embarrassant des » problèmes se transformer en un fait historique, palpable, parlant aux » yeux. Jésus ne les ignorait pas, sans doute, ces difficultés de l'inspi- » ration ; et la portion des Écritures qu'il cite, l'Ancien-Testament, est » celle qui en offre le plus : l'ont-elles empêché d'invoquer leur témoi- » gnage avec une confiance sans réserve ? Que ce qui lui a suffi vous » suffise : ne craignez pas de voir manquer sous votre main, par trop » appuyer, ce rocher qui a soutenu la main de votre Seigneur dans » l'heure de sa tentation et de sa détresse. Qu'est-ce qui vous préoccupe » dans l'inspiration ? Est-ce les variantes des manuscrits divers ? Ces » variantes étaient inévitables, à moins d'un miracle perpétuel, et il y » en avait déjà aux jours de Jésus pour l'Ancien-Testament, qu'il cite » trois fois. Est-ce les petites divergences des auteurs sacrés dans le » récit d'un même évènement, telles qu'on en trouve entre saint Mathieu » et saint Luc, dans l'histoire même qui nous sert de texte (1) ? Des di- » vergences au moins égales existaient entre les livres de l'Ancien-Tes- » tament, par exemple entre les Rois et les Chroniques. Est-ce les degrés

(1) Pour la citation de Deut. VIII, 3 (Math. IV, 4 ; Luc IV, 4), et pour l'ordre des tentations.

» de l'inspiration ? Craignez-vous qu'il n'y ait moins d'inspiration dans » les livres historiques que dans les prophétiques ? Jésus cite toujours » l'Écriture comme une *autorité* qui « ne peut être anéantie (1) ; et dans » l'endroit qui nous occupe, ses citations sont toutes tirées d'un livre » historique, le Deutéronome. Enfin, êtes-vous embarrassé de savoir » quelle théorie adopter sur l'inspiration : quel est le mode et l'étendue, » quelle part elle laisse au concours de l'homme, si elle dirige l'esprit » de l'auteur sacré, ou sa plume, et autres questions de cette nature ? » Ici encore, prenez exemple de Jésus. *Sur toutes ces questions spécula-* » *tives, il ne s'explique pas.* Mais s'agit-il de la question pratique ? s'agit-il » de la *confiance* avec laquelle vous pouvez citer les Écritures, toutes les » Écritures, et jusqu'à un mot des Écritures (2) ? Impossible d'être plus » clair, plus ferme, plus positif qu'il l'est. Allez, et faites de même. » *Citez les Écritures comme Jésus, et ayez sur l'inspiration la théorie que* » *vous voudrez.* Jésus se place à un point de vue plus élevé et plus dégagé » des influences terrestres que ne fait notre théologie : suivons-le sur » ces hauteurs où l'on respire une atmosphère si pure et si lumineuse ; » et les vapeurs dont la terre obscurcit la vérité céleste s'arrêteront sous » nos pieds (3).

» Ah ! quand le diable viendra vous jeter encore dans l'esprit quel- » qu'une de ces subtilités de l'école qu'il a toujours en réserve contre » l'inspiration des Écritures, contentez-vous de le renvoyer à Jésus : » Que ne disais-tu tout cela à mon Maître, quand il te repoussait au » désert par cette parole qui te paraît si faible et si incertaine ? Va lui » porter tes objections ; et quand elles l'auront ébranlé, elles m'ébran- » leront à mon tour ! »

Nous reconnaissons donc, avec l'Église chrétienne toute entière, l'action évidente de l'Esprit saint dans la

(1) Jean, x, 35.

(2) Ibid. Les citations de Jésus ne prouvent que pour l'Ancien-Testament. L'inspiration du Nouveau-Testament a ses preuves à part, et repose également, quoique d'une autre manière, sur l'autorité de Jésus-Christ. Au surplus, on n'a point vu d'hommes, si ce n'est les Juifs, qui reçoivent l'inspiration de l'Ancien-Testament, en rejetant celle du Nouveau.

(3) « Mange en paix le pain des Écritures, *sans t'inquiéter du grain de sable que la meule peut y avoir mêlé.* » (Lettre de Bengel à un jeune théologien.)

rédaction des Saintes-Écritures : nous refusons, il est vrai, d'entrer à ce sujet dans des détails où l'Écriture nous abandonne elle-même ; mais dans tous les points où cette Écriture revendique l'*autorité divine*, nous la lui reconnaissons pleinement et sans restriction.

C'est cette vue scripturaire sur le sujet, qui fait la force de l'évangile contre le rationalisme et ses docteurs. Ceux-ci sont forts contre l'erreur ; ils ne peuvent rien contre la vérité : ne leur opposons que la vérité.

CHAPITRE V.

Prétentions du Rationalisme à avoir la vie sans avoir la vérité. — Déclamations du Rationalisme contre la précision des doctrines. — Peut-on être sauvé sans professer la saine doctrine ?

Les rationalistes de la nouvelle école, ceux de la *Revue de Strasbourg*, quoique aussi incrédules que les anciens, représentés par le *Lien*, prétendent s'en distinguer. Avec cette sorte de pharisaïsme qui les rend si contents de leur conscience, comme ils disent volontiers, et de leur science, ils renient dans l'occasion leurs prédécesseurs plus ignorants, et ils cherchent à se faire admettre dans les rangs des hommes évangéliques. « Vous avez la vie, nous disent-ils, ceux du *Lien* ne l'ont pas ; nous sommes plus près de vous !... »

Les autres n'ont pas la vie ? Et vous l'avez donc, vous qui reniez le Prince de la vie, vous qui insultez Jésus depuis sa naissance jusqu'à sa mort, — dans sa naissance, en faisant du Fils de Dieu le fils de Joseph, — dans sa vie, en admettant que, si l'on découvrait une tache dans cette vie, le christianisme n'en subsisterait pas moins ; — dans sa mort, en niant que ce soit cette mort qui nous ait acquis le salut et réconciliés avec Dieu ?... Vraiment les péagers et les gens de mauvaise vie sont plus humbles et plus sincères que tout cela !

Et où sont donc les signes de votre vie?.... Quelques-uns d'entre vous n'ont jamais su ce que c'était que la vie en Dieu ; et ceux qui l'ont connue ne peuvent plus en avoir que ce qui reste de vie à une branche détachée du tronc ; qui peut vivre quelques jours, mais qui périt bientôt si elle n'est entée de nouveau. Je me rappellerai toujours avoir vu un tronc d'arbre couché le long de la route, n'ayant plus ni cîme ni racine, scié par le haut et par le bas ; mais on lui avait laissé l'écorce. Le printemps suivant le malheureux poussait encore des rameaux de tous côtés : voilà la vie qu'on a hors de Christ ! Un reste de vie ! vie dans le vague et dans l'équivoque, ou, ce qui est pis encore, dans le pharisaïsme. Non, non ; Jésus est à la foi « le chemin, la vérité et la vie » ; celui qui n'a ni le chemin, ni la vérité, ne peut avoir la vie. « Le » Fils de Dieu (de Dieu et non de Joseph) est venu ; et » il nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai ; » et nous sommes dans le vrai, en son fils Jésus-Christ. » C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. »

Vous auriez la vie ? Et, sauf quelques chrétiens faibles ou indécis, vous ne trouvez vos amis que parmi les vieux rationalistes, que vous désavouez devant nous parmi des hommes qui ne croient pas même à l'efficacité de la prière !

Vous auriez la vie ? On a quelquefois de singuliers symptômes de cette prétendue vie ! Je parlais un jour devant deux rationalistes, l'un de la vieille école, l'autre de la nouvelle, de ces assemblées de prière peu nombreuses, tout intimes, où des personnes des deux sexes peuvent prier tour-à-tour... *Fonctions sacerdotales !* Tel fut le mot que j'entendis sortir des deux bouches à la fois. « Des fonctions sacerdotales, me dit-on, n'appartiennent pas même aux simples fidèles ; combien moins à des femmes !... » Esprit du prêtre, qui se retrouve dans toutes

les religions, sauf dans le vrai christianisme ! Voilà sa hiérarchie : le savant, d'abord, le grand savant ; — puis le simple fidèle ; — puis les femmes ; — oui, voilà, selon le déiste, les échelons de l'Église. Et vous appelez cela la vie ?

Observons en passant que cette idée du prétendu sacerdoce d'un homme consacré, fût-il incrédule, se lie au principe que nous avons déjà rencontré, que la foi et la science, tout en se contredisant, peuvent vivre ensemble dans l'Église ; la science et la vérité pour les prêtres, la foi et la piété pour les simples fidèles !... Ce principe est loin d'être le seul point de contact entre les rationalistes et l'Église romaine : de part et d'autre on encense la créature humaine : c'est le savant ou le prêtre qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. *Ite et docete omnes gentes.* Tout cela prouve que les déistes ne sont pas plus que Rome dans l'esprit de ce Jésus qui disait à ses disciples : « Vous êtes tous frères. »

Ils ne sont pas davantage dans l'esprit de ses apôtres, qui insistaient si vivement sur la *saine doctrine.* Il y a parmi ces savants certains termes favoris, qu'ils ont toujours à la bouche ou sous la plume ; et dans ce nombre celui de *formule*, sur lequel il faut nous arrêter un moment. Ils appellent *formule* toute phrase qui exprime positivement une foi quelconque. On a déjà vu plus haut que cette école reproche à ceux qui croient devoir exposer nettement leur foi, « d'emprisonner les choses » saintes dans d'arides *formules*, » ou de « coucher les » vérités divines comme des momies dans le musée de » leurs professions de foi » : c'est ce qu'on nous répète à satiété depuis quelques années : on ne veut plus de *formules ;* ou du moins on attend l'avènement du grand génie qui, au XIX^e^ siècle, nous trouvera la nouvelle formule que demandent les progrès de la science. Jusque-là,

dès que vous dites ce que vous croyez, vous tombez dans la formule. Ces docteurs veulent bien, il est vrai, exprimer leurs doutes, et cela ne s'appelle pas formule : il n'y a que l'affirmation qui porte ce nom ignominieux !.... Pauvre genre humain et pauvre Église ! C'est ainsi qu'on vous nourrit de vains mots ! Un homme qui dit « Je ne crois plus rien » a le droit de formuler ainsi sa pensée ; mais celui qui dit « Je crois à la divinité de Christ, à sa rédemption, et à l'autorité des Écritures », celui-là emprisonne les choses saintes dans une aride formule !

Et vous appelez cela du christianisme?

Il me reste à aborder ici une question inattendue, mais fort importante, et de derrière laquelle les rationalistes essaient de combattre le principe de la précision dans les doctrines. La question que j'ai en vue est, non pas si on peut être chrétien en rejetant les grands dogmes du christianisme ; il est évident que non ; mais si on peut être sauvé sans professer la foi à ces dogmes? — Il semble d'abord que les deux questions n'en forment qu'une, et que l'Écriture Sainte les résolve toutes deux par la négative. Mais c'est peut-être ici l'un des cas où l'orthodoxie doit faire justice à l'une des réclamations de l'époque, adoucir ses contours, et apporter à la position de ses thèses, si j'ose le dire, une grande délicatesse de raisonnement. L'esprit humain, s'il n'est pas lâche, se jette dans l'autre extrême, et aime l'absolu ; il est opiniâtre et tranchant. Non-seulement il veut le positif, car en cela il fait bien ; mais quand il l'a embrassé, il hait l'exception, la complication, la souplesse de pensée. L'esprit de géométrie, comme l'appelle Pascal, cet esprit qui ne sait agir qu'en ligne droite et sur de gros principes, bien évidents, admet difficilement l'esprit de finesse, qui tient compte d'une multitude de circonstances qui modifient

les principes absolus ; et dans le cas que j'ai en vue il ne peut concevoir la possibilité que parmi des hommes qui, à la rigueur des principes, ne sont pas chrétiens, il puisse néanmoins, par exception, s'en rencontrer quelques-uns qui trouvent grâce devant Dieu. Si nous admettons cette possibilité-là, les rationalistes en profitent pour nous défier de dresser une profession de foi hors de laquelle on ne soit pas chrétien.

Mais cet absolutisme n'est autre chose que la vieille erreur si connue, qui nie la règle à cause de l'exception. — S'il ne nous appartient pas à nous, de faire des exceptions, ce droit appartient à Dieu ; et si quelqu'un veut hasarder son salut éternel sur cette simple possibilité, ce n'est nullement pour nous une raison de changer quelque chose à la réalité des principes. Or il me semble parfaitement conforme à l'esprit de l'évangile d'admettre qu'un homme peut être momentanément égaré quant à la doctrine, « ne pas appartenir au royaume (Math. 8, 11) », et pourtant montrer, à côté de sa mauvaise doctrine, quelques dispositions qui ont leurs racines dans la vérité évangélique. On peut-être incrédule de bien des manières ; on peut l'être avec des doutes dans le cœur, je veux dire des doutes en faveur de l'évangile ; on peut l'être par suite d'une intelligence qui, quoique vive, a son côté faux ; on peut ne l'être que momentanément, et sans aversion contre la vérité. Or est-ce que tout, dans l'évangile, ne nous dit pas que, quoique l'erreur provienne en règle générale d'un péché du cœur, Dieu pardonne cependant les erreurs de l'intelligence bien mieux que l'impiété ou l'orgueil des sentiments, et qu'il ne condamnera certainement pas un homme pour avoir été borné, idiot ou fou ? — Ajoutons qu'il y a un autre cas où l'exception dont il s'agit est encore plus admissible : c'est celui de l'ignorance ; car il

y a une différence capitale entre un homme qui ignore l'évangile ou qui n'a que des doutes, et l'homme qui, l'ayant bien étudié, le rejette.

Tout cela étant bien posé, je crois donc qu'il faut admettre la possibilité des exceptions; cela me semble être conforme, tout à la fois, à la vérité et à la charité; et nous laisserons les rationalistes repousser cette idée avec dérision, et la traiter d'absurdité, ou même comme cela s'est dit, de pure *farce*...

Mais que de tristes choses nous rappelle tout ceci! Et si les ennemis de l'évangile, ou certains philosophes à vue double, travaillent à le détruire, avec quelle faiblesse le défendent, en tant de cas, ceux même qui l'aiment le plus sincèrement! Que de politique, que de timidité, que de sagesse mondaine! On pourra voir les mêmes hommes, et des plus pieux, s'efforcer de ramener l'Église à une profession nette et positive de la vraie foi; et puis, si le nombre fait défaut, battre en retraite et blâmer ceux qui, sortant des rangs, viennent faire seuls la protestation qu'on aurait bien voulu faire soi-même dans d'autres circonstances! Quel mal immense produit une pareille faiblesse! On a vu tel de ces jeunes gens, entachés de l'incrédulité rationaliste, mais qui n'avait pas encore eu le courage de l'avouer hautement, venir le lendemain d'une scène de ce genre auprès d'un homme qui avait fait une protestation fidèle et qui avait été désavoué par un de ses frères, se prévaloir de ce désaveu pour se déclarer contre la foi évangélique. « Vous » voyez bien, dit-il au premier, *que vos frères ne pen-* » *sent pas comme vous!*... » Triste résultat, que Dieu peut réparer, et qu'il réparera, j'espère; mais grande leçon! Il est évident qu'une profession positive et rigoureuse de la saine doctrine, parfaitement exclusive de toute erreur fondamentale, est le seul moyen de sauver

l'église de l'invasion actuelle du rationalisme ; et que cette profession sera salutaire, tout à la fois à ceux même qui sont dans l'erreur, à ceux qui protesteront, et à l'Église de Dieu en général :

A ceux même qui sont dans l'erreur ; parce que rien n'est plus propre à les tranquilliser dans leur incrédulité et à les aveugler, que de voir ceux qui prétendent posséder seuls la vérité, les traiter encore comme des frères, eux qui la nient ; tandis que rien n'est plus propre à leur inspirer de sérieux scrupules et une crainte salutaire que de se voir reniés par ceux qu'ils reconnaissent dans le fond de leur conscience comme les véritables croyants.

A ceux même qui feront une profession fidèle ; parce que Dieu récompense toujours la fidélité, et que l'infidélité et la faiblesse portent toujours avec elles leur châtiment. L'atmosphère morale du jour est lâche ; elle l'est depuis longtemps : le sel du réveil religieux a perdu de sa saveur : une fausse charité a pris la place de la vraie ; le calcul a pris celle de la simplicité ; et si nous ne voulons nous réveiller de nouveau, Dieu enverra ses châtiments. Souvenons-nous que « Dieu ne donne pas » un esprit de timidité, mais de *force*, aussi bien que » de charité et de prudence ! » (2, Tim. 1, 7.)

Enfin, si nous sommes fidèles, et si, par cette fidélité même nous intimidons l'hérésie et regagnons ceux qui ont encore une conscience, alors *l'Église aussi* qui, par la faute de ses conducteurs, ne sait plus à quoi s'en tenir, ni sur ce qu'ils croient ni sur ce qu'elle doit croire elle-même, sortira des ténèbres dans lesquelles elle végète depuis si longtemps, et commencera à se montrer digne du nom d'Église de Dieu, — soit que les masses reviennent à la profession plus ou moins éclairée de la vérité, soit que l'Église se dessine nettement vis-à-vis d'un monde incrédule ou pharisien. Dans tous les cas il

faut de la franchise et de la netteté dans la doctrine : c'est vers cette position que tout nous pousse irrésistiblement.

CONCLUSION.

Oui ; le vague, l'indéfini, *la théologie à double face*, ou l'indifférence pour la vérité ont assez longtemps régné dans nos églises ; il est temps que tout ce scandale finisse.

Et si j'use de cette parole tranchante, c'est qu'elle n'arrive guère que lorsque les faits commencent déjà à la justifier. Tout désordre a son temps ; le mal n'est pas fait pour se prolonger indéfiniment ; il s'agit de savoir si le déisme est bien en effet une continuation « des nobles » traditions de l'église réformée », ou s'il n'en est pas au contraire la complète négation.

A vous, ministres évangéliques, seuls vrais ministres du Christ, de relever enfin l'étendard d'une confession de foi, foulé aux pieds depuis tant d'années, par ceux même qui auraient dû le porter devant le monde et devant Dieu ; foulé aux pieds, mais non détruit ; jeté de côté mais non détruit.

Les tentatives presque journalières qui se font à cet égard, de tous côtés et par tous les partis, sont la preuve évidente de la nécessité d'une chose pareille, en même temps qu'elles sont un indice du progrès irrésistible de l'évangile dans nos églises. Il y a 30 ans, il y en a 20, même 10, qu'à peine quelques chrétiens voulaient une confession de foi, et que les rationalistes en repoussaient toute idée. Maintenant, au contraire, on reconnaît presque partout, bon gré mal gré, qu'il est absurde de ne

vouloir pour toute religion et pour toute confession de foi que la reconnaissance d'un principe, savoir que chacun est libre de choisir entre la foi et l'incrédulité, et de conclure de là que chacun est libre de prêcher tout ce qui lui passe par la tête.

De plus en plus aussi on reconnaît que les confessions, ou, si l'on veut, les professions de foi, ne disent pas « croyez », mais « croyez-vous? » et que par conséquent elles ne peuvent gêner que les hypocrites. De même que les rationalistes ont toujours été très-fidèles à pratiquer contre d'autres le principe parfaitement rationnel de l'exclusisme, quitte à combattre ce même principe quand il les atteignait, de même les chrétiens reconnaissent, lentement il est vrai, mais de jour en jour davantage, que l'accord de l'affirmation et de la négation sur un même point donné est une chose impraticable; et qu'appliqué à une corporation de prédicateurs, cet accord constitue, à la longue, aussi bien un péché qu'une absurdité.

Je me rappelle un cas où cette absurdité se montra dans tout son jour. Dans un sermon sur la parabole du semeur, prononcé à l'occasion d'une consécration au saint-ministère, l'orateur demandait avec raison quelle semence répandra celui qui sème, c'est-à-dire quelle doctrine annoncera le prédicateur? — Il répondit avec un incroyable à-plomb : « Il prêchera *celle qui*, après » mûr examen des choses, *lui semblera la bonne* »; — c'est-à-dire, en termes presque identiques, *ce qui lui semblera bon*. Puis, haussant la voix : « et alors, ni les hommes, *ni Dieu même* ne pourront rien lui reprocher. » Je ne relèverai pas l'effrayante fanfaronnade de ce dernier propos; mais chacun peut observer la naïveté avec laquelle l'orateur confondait là deux choses absolument dictinctes, d'un côté ce qui est bon en soi, et de l'autre les

imaginations qu'un prédicateur peut se faire quant à ce qui est réellement bon. Il est très-clair qu'un prédicateur ne doit jamais prêcher que ce qui lui semble bon ; mais de son côté une église raisonnable veut beaucoup plus que cela ; elle ne demande nullement au prédicateur de prêcher ce qui *lui semble bon*, à lui, *mais ce qui est bon*, et quelquefois c'est très-différent.

Mais pourquoi m'efforcer de prouver qu'une église doit toujours avoir une confession de foi? Il y en a toujours eu : les ennemis les plus ardents de ces confessions en ont toujours ; seulement elles sont sous-entendues et négatives, mais très-nettes. Car que signifiait, et que signifie encore, lorsqu'il s'agit d'élire un pasteur, ce cri de quelques-uns : « Nous ne voulons pas de méthodiste ou de piétiste ! » Il signifie : « Nous ne voulons pas d'homme qui croie, ou du moins qui prêche avec instance, l'autorité des Saintes Écritures, la chûte de l'homme, la rédemption par le sang du Christ, la divinité du Sauveur, et autres points semblables. » Or, n'est-ce pas là une confession de foi, ou son parfait équivalent? Tout homme croit quelque chose, même les prédicateurs ; or, dès que vous dites tout ce que vous ne croyez pas, le reste est, en fait de religion, ce que vous croyez, c'est-à-dire de la part du rationaliste le déisme. Donc vous avez une confession de foi.

Mais comme ces confessions négatives avaient le défaut de ne s'exprimer qu'indirectement et de prêter à l'équivoque, il faut en revenir aux professions directes et catégoriques ; et pour faire un pas de plus vers mon but, je ferai observer que la chose peut se décider par les orthodoxes seuls, et même par quelques-uns d'entre eux seulement. Qu'ils fassent à cet égard une déclaration vraiment chétienne : à la longue on verra se joindre à eux un nombre croissant de signataires, et on finira par savoir que penser de ceux qui s'abstiendront.

Parmi les tentatives qui se sont faites en ce sens depuis quelques années, il y en a deux qui avaient une portée plus générale que les autres, peut-être même une portée trop ambitieuse. L'une eut lieu en 1848, l'autre ce printemps dernier (1854). C'est peut-être ce que je viens d'appeler l'ambition de ces deux démarches qui les a fait avorter. Pouvons-nous en effet espérer, devons-nous même désirer qu'à une certaine époque plus ou moins rapprochée, tous les ministres de nos églises de France soient tenus non-seulement à catégoriser leur foi, mais ne puissent même recevoir la consécration qu'à condition de professer la foi évangélique et orthodoxe dans tous ses points fondamentaux ? Il serait trop long d'entrer ici dans cette grande question, et je serais même assez embarrassé de la résoudre pour le moment. Mais je me permets d'autant mieux de ne pas essayer de le faire, qu'elle va peut-être plus loin que ne l'exige le devoir personnel de chacun de nous; car notre devoir, à nous tous qui croyons à l'évangile de la croix, c'est d'abord de le proclamer nous-mêmes nettement; puis, pour ce qui regarde les intérêts généraux de l'Église, d'exiger dans l'occasion la même chose de ceux qui nous demanderaient de les reconnaître comme ministres du Christ, ou comme instituteurs de nos enfants; et enfin de protester contre toute doctrine et tout docteur qui exprimerait des doutes sur l'évangile, ou qui se tiendrait à cet égard sur la réserve. — Voilà ce que nous ne devons pas, une troisième fois, refuser de faire.

J'ai parlé de tentatives ambitieuses : j'ajoute que si, à deux reprises différentes, on n'a pas réussi, c'est aussi, je le crains, parce qu'on y a mis de la sagesse humaine; c'est qu'en particulier on a voulu le nombre, oubliant ainsi, non-seulement l'exemple admirable de Gédéon, qui ne fut fort que de la force de l'Éternel, mais toutes

ces déclarations élevées de l'évangile qui nous répètent que Dieu confond les choses fortes par les faibles, et les sages par les folles; qu'il n'est pas le Dieu des savants, mais des simples; que pour accomplir notre devoir nous ne devons pas regarder à ce que font les autres mais à ce que Dieu ordonne. On a oublié que le règne de Dieu a de tout autres lois que les royaumes de ce monde, et que dans l'Église ce n'est pas la tactique qui réussit, mais le courage de la simplicité.

Relevons-nous de notre chûte; et quand depuis si longtemps l'incrédulité lève parmi nous la tête, levons-la aussi à notre tour. Nous l'avons déjà fait isolément, mais il faut le faire ensemble. Ne fussions-nous que deux ou trois, — devant la timidité qui s'attache inséparablement à l'erreur, un seul chrétien même, oui, un seul qui élèvera cet étendard sans se dédire ni se contredire, ce chrétien seul sera déjà puissant; car l'évangile a une majesté devant laquelle pâlissent toutes les hérésies du monde.

Mais d'ailleurs nous savons bien que nous ne serons pas seuls. Dès le premier pas même, nous serions plusieurs, et peut-être, au bout de peu de temps, qui sait? nous nous trouverions en majorité. Or une phalange fidèle de ministres de Christ professant hautement la vérité, et appuyés sur la vérité, serait d'une puissance irrésistible.

Ajoutons qu'en même temps on verrait naître entre nous un amour fraternel qui, pour l'heure, a bien peu d'occasions de se montrer et de se développer. *On ne peut même s'associer entre croyants, qu'à proportion qu'on se sépare des incrédules.*

Je me suis permis d'indiquer quelques-unes des causes qui ont paralysé les tentatives faites dans le sens d'une manifestation commune de notre foi. Il faut bien peut-être

y ajouter aussi l'action de quelques amours propres. On aura répugné à se mettre à la suite d'un autre ; peut-être ne voulait-on pas de chef ;.... et sur ce dernier point, il faut bien reconnaître que, l'expérience, comme l'évangile, nous indique qu'on avait raison. Mais que faire alors ?

L'apôtre Paul semble l'avoir indiqué lorsque, après avoir reproché aux Corinthiens d'avoir entre eux des procès, il ajoute : « Et si pourtant vous en avez, n'y a-t-» il point de sages parmi vous, non pas même un seul » qui puisse juger entre ses frères? Prenez plutôt pour » juges ceux qui sont des moins estimés de l'Église ! » (1 Cor., 6, 4 5). Je dirai de même : Que l'un d'entre nous, fût-ce le dernier de tous ou le moins considéré, dresse, sans prétentions et sans y rien mettre de sa personne, dût-il n'en faire qu'une table des matières, une série des points qui résument la foi chrétienne ; oui, qu'il fasse, si l'on veut, « *un musée* de nos articles de foi » ; ce n'est jamais un musée qui est mauvais, mais l'homme qui est insensible aux trésors que renferme ce musée ; celui-là n'y voit que des vieilleries, le vivant y respecte des antiquités, qui parlent tout à la fois à son esprit et à son cœur. La bible aussi est un musée ; la foi aussi est vieille ; l'erreur seule est nouvelle ; elle ne peut venir qu'après la vérité.

Sans doute s'il s'agissait de rédiger une confession de foi officielle et en vue de la postérité, l'œuvre deviendrait plus difficile ; mais nous vivons à une époque de liberté où, grâces à Dieu, l'autorité de l'homme n'est plus rien, et où un symbole n'a de poids que par sa valeur intrinsèque. Il est vrai que la piété et les lumières de ceux qui s'y rattachent lui donnent quelque valeur ; mais cet effet n'est déjà que d'un ordre inférieur. La question même du nombre peut venir ensuite, et elle a aussi quel-

que poids ; mais elle ne vient qu'en troisième ligne : ne cherchons d'appui que dans la vérité.

Mais faisons notre confession, et faisons-là librement, largement, d'abondance de cœur. C'est l'esprit étroit de la dialectique qui prétend qu'on ne peut exprimer une idée générale en différentes manières ; le simple bon sens nous dit le contraire. Quand les douze apôtres se sont séparés pour aller prêcher l'évangile dans le monde, chacun d'eux, quoique délivrant un même message, s'est exprimé différemment des autres, à tel point que le même homme n'a jamais employé le lendemain, ni d'une heure à l'autre, le même langage qu'il avait tenu le jour et l'heure avant.

On a proposé pour base de ce nouveau travail une œuvre ancienne et vénérable, la profession de foi de nos pères, les martyrs de l'Église de France. L'idée est irréprochable. Que celui qui tentera le travail dont nous parlons prenne cette confession de foi de La Rochelle ; qu'il la concentre, pour la rendre plus générale et plus accessible à tous les chrétiens ; qu'il la modifie dans les points qu'il jugera nécessaire ; qu'il en retranche, si on le veut, toute expression qui ne se trouverait pas dans l'Écriture Sainte (l'incrédule a le droit de l'exiger) ; qu'il traite avec ménagement les doctrines où il se manifeste des points de vue qui semblent se combattre, quoi qu'ils ne fassent que se compléter, comme le dogme de l'élection comparé à celui de l'amour que Dieu porte cependant à tous les hommes, celui du salut gratuit comparé avec la valeur des bonnes œuvres, et autres points semblables. Qu'il se fasse aider en tout cela de quelques collègues. Puis, l'ouvrage étant fait, qu'on le publie sans nom d'auteur, en le soumettant à l'adoption et au jugement des frères ; ce travail serait nécessairement béni; car il faut trancher sans plus tarder avec ceux qui

rejettent l'évangile, et même avec ceux qui ne savent encore ou qui ne savent plus à quoi s'en tenir.

J'ai entendu des rationalistes prétendre avec ironie que les chrétiens ne viendraient jamais à bout de rédiger une profession de foi qui pût être commune à tous; je l'ai cru moi-même pendant longtemps; mais je suis convaincu maintenant que c'est une erreur. Pourvu qu'on en reste aux points réellement fondamentaux, à ceux, par exemple, que j'ai indiqués en passant dans cet ouvrage même, je me tiens pour assuré que tout chrétien les admettrait.

Je ne voudrais pas quitter cet ouvrage sans avoir dit un mot sur quelques tendances dangereuses à la foi chrétienne qui se manifestent dans une école pieuse pourtant, mais qui risque de tendre un peu la main à celle du rationalisme, et que j'appellerais volontiers l'*école littéraire et philosophique*. Sans doute quelques personnes seront étonnées lorsque, pour plus de clarté, je dirai que j'ai en vue l'école qui a eu pour chefs et pour fondateurs les excellents MM. Stapfer et Vinet. Que le rationalisme ait revendiqué comme sien ces deux écrivains, au moins le dernier des deux; c'est une injure que ces hommes pieux n'avaient pas méritée. Mais peut-être se l'étaient-ils pourtant attirée, par le ton philosophique et l'éclat littéraire avec lequel ils traitaient l'évangile. On me dira peut-être qu'en signalant les inconvénients de ce genre, je me fais le Diogène de l'évangile. Pour répondre à cette accusation, je ne me prévaudrai pas de la belle signification de ce nom, à laquelle je n'avais jamais songé jusqu'ici *(enfant de Dieu)*, — mais je dirai que de simples assertions ne signifient rien par elles-mêmes; et j'en reste au principe que l'évangile ne doit pas se prêcher « avec des discours pompeux et pleins de philosophie. » (1 Cor., 2, 1.) Non: ne mêlons pas les

choses humaines avec les choses divines, la sagesse humaine avec la sagesse divine. Cultivons en bonne conscience la littérature et la philosophie, les beaux arts et les sciences ; mais n'allons pas croire que ces choses, que la beauté littéraire, que la profondenr philosophique, qu'un hommage rendu au génie humain ajoute rien à l'évangile. Sans pouvoir bien définir peut-être en quoi cet évangile diffère de tout ce qui vient de l'homme, le chrétien, à proportion qu'il est plus fidèle, reconnaît que la question du salut éternel appartient à un autre monde, et qu'elle n'a absolument rien de commun avec les principes du monde actuel. Un cœur sérieux sent ces choses ; il ne cherche aucun genre d'éclat ; comme le beau forme si souvent la surface du mal, il ne le cherche pas ; il n'a pas besoin de belles paroles ; et bien souvent il sera plus édifié d'une simple conversation avec un péager converti, ou avec une pieuse servante, que des plus beaux sermons des grands maîtres.

Mais je reviens au sujet de la présente publication, et je voudrais m'adresser d'abord à mes jeunes collègues dans le saint ministère, ou aux jeunes frères qui ne font encore que s'y préparer, pour leur laisser une exhortation spéciale.

De même que les mauvaises compagnies corrompent l'esprit et le cœur, ainsi le font les mauvaises lectures ; et je ne connais guère de plus mauvaise lecture qu'un ouvrage comme celui qui nous a occupés, et qui, depuis plusieurs années, ne fait autre chose qu'attaquer la révélation que Dieu nous a donnée dans sa parole. J'ai dit précédemment pourquoi je ne croyais nullement nécessaire de répondre continuellement à ses mauvaises attaques ; maintenant j'ajoute qu'à lire des ouvrages de ce genre, notre foi s'affaiblit, et notre piété en contracte une sorte de souillure. La raison humaine, dont quelques-

uns font tant de bruit, est au contraire une chose si faible que nous ne pouvons guère lire un mauvais livre, ni entendre une mauvaise conversation sans en souffrir quelque dommage intérieur ; et sans éprouver que nos convictions les mieux fondées s'ébranlent. Repoussez donc tous les ouvrages de ce genre. Peut-être verra-t-on par le présent écrit que ce n'est nullement par crainte ni par faiblesse que je donne un conseil semblable : c'est par les raisons que je viens d'énoncer. On n'a pas besoin d'étudier si longuement le mal pour le combattre ou pour connaître le bien.

Et vous, simples fidèles, veillez vous mêmes, dans ces temps de désordre religieux, sur la doctrine que vous prêchent vos pasteurs. C'est à tous les chrétiens qu'il est dit : « *Examinez les esprits,* — ne croyez pas à tout » esprit, — donnez vous garde *des faux docteurs.* — Et puisqu'il est arrivé, dès le temps des apôtres, que ces faux docteurs « introduisaient leurs sectes de perdition « couvertement *et avec des paroles artificieuses,* » prenez y garde ! Sans doute, nous ne sommes pas accoutumés à cette surveillance, et il est pénible d'avoir à l'exercer ; mais ce n'est pas notre cœur seul qui en souffre, c'est aussi notre indolence. Le temps n'est plus, s'il a jamais été, où l'on pouvait écouter un prédicateur quelconque comme un envoyé de Dieu ; nous sommes en temps de guerre, il faut en prendre son parti. Et si vous n'avez à votre portée qu'un pasteur infidèle, eh bien ! vous avez la ressource de vous réunir entre vous, ou de vous joindre à l'une des nombreuses sociétés dissidentes où l'évangile est professé. Allez chez les Wesleyens, chez les frères de Plymouth, chez les Baptistes, à quelque église indépendante, allez où vous voudrez, pourvu que la *parole de la croix* y soit annoncée ; mais fuyez les lieux où Jésus ne joue plus que le rôle d'un simple messager qui est

venu nous *apporter*, non nous obtenir le pardon de Dieu!

Et vous, parents, regardez de plus près que vous ne l'avez fait peut-être jusqu'ici au choix que vous faites des hommes à qui vous confiez l'éducation de vos enfants! Ceux qui ne croient pas à la rédemption par le sacrifice de la croix n'attaqueront pas ce dogme sans doute; ils ont pour cela leurs raisons; mais le seul silence à cet égard, ou un langage équivoque, équivalent à l'incrédulité. La manière même la plus profonde de nuire à l'évangile consiste à parler de religion sans parler de Jésus, et surtout à parler de Jésus sans parler de sa rédemption. N'envoyons pas nos enfants à de pareilles écoles; car nous rendrons compte de l'instruction religieuse que nous leur aurons fait donner. Ne participons point aux péchés d'autrui.

Et maintenant, si je m'adresse encore, en terminant, aux écrivains de la *Revue de Strasbourg*, ce n'est plus pour argumenter, mais pour protester. Vous êtes descendus depuis sept ans, pas à pas, au point où vous voilà! Quelle a été votre œuvre? Uniquement une œuvre de destruction et de négation. Vous avez fait en théologie ce que font dans la ville les balayeurs de rue; vous avez cherché avidement tout ce qui pouvait prêter le flanc à votre critique; puis, descendant beaucoup plus bas encore, vous avez fini par prendre pour balayures les choses les plus saintes elles-mêmes; et vous voilà déistes..... Prenez y garde! Vous êtes déchus de la foi; ceux du moins qui avaient déjà connu l'évangile, et qui en avaient parlé avec tant de grâce et de puissance! Il faut qu'il y ait eu dans cette odieuse affaire un orgueil caché, ou quelque autre péché du cœur! Mais quand le cœur s'est endurci, Dieu frappe quelquefois l'intelligence: quelquefois, avant de frapper définitivement, il nous envoie des précurseurs de ce châtiment. Et dans

tout les cas, frappés ou non, ah ! souvenons-nous du sort qui est réservé à ceux qui, « après avoir été illu-» minés, et avoir goûté le don céleste et la bonne pa-» role de Dieu, crucifient de nouveau le Fils de Dieu » et l'exposent à l'opprobre ! » Nier la rédemption c'est être apostat ; la nier et participer à la sainte cène, c'est être un hypocrite.

Hypocrite ! Ce mot est déjà venu quelquefois sous ma plume, et je ne le rétracte point ; mais quoique j'aie déjà insinué dans quel sens je l'emploie, puisqu'il a un sens injurieux, j'achève de l'expliquer. Je ne crois pas qu'aucun rationaliste prêche ouvertement des choses qu'il ne croit pas ; mais je sais que ces docteurs ne disent pas ouvertement tout ce dont ils doutent ; et qu'en outre ils emploient souvent dans un sens très-inférieur les grands mots évangéliques auxquels le commun des fidèles donne avec raison leur sens réel. Or ceci est déshonnête ; et il y a quelque chose de bas à user ainsi d'équivoques. Je suis convenu que plusieurs tombent dans cette faute à raison de la gêne, et de la douleur même qu'ils éprouvent à renier *un Sauveur* pour lequel ils conservent encore un reste d'attachement ou de vénération ; leur science, qu'ils croient si grande, leur logique, qu'ils croient si forte, les empêchent de prêcher l'évangile, leur conscience les empêche de l'attaquer, et ils se tiennent entre deux. C'est toujours une duplicité.

Pour résumer tout cet ouvrage, je répète donc que la *Revue de Strasbourg* n'établit absolument que le déisme, accompagné d'un respect plus ou moins équivoque pour la personne du fils de Joseph. Les écrivains de cette école ayant constamment refusé, jusqu'à ce jour, de nous dire ce qu'ils croient, je me suis chargé de dire ce qu'ils ne croient pas ; et la chose sera convenue jusqu'à ce qu'ils me démentent point par point. Je bénirai Dieu

pour chaque démenti qu'ils voudront bien m'accorder ; mais je veux des démentis nets, catégoriques, sincères ; et j'aurai soin de veiller à ce que ces conditions soient remplies. Jusques-là je maintiens l'accusation *de déisme*, et, à côté d'elle, celle d'une *dissimulation*, chez quelques uns peut-être involontaire, chez les autres volontaire et intéressée.

Voilà ma pénible tâche achevée. Il ne me reste plus qu'un mot à dire en finissant, aux âmes qui ont la sagesse de chercher avant tout l'édification.

Ne nous effrayons nullement des apparitions comme celle qui vient de nous occuper. Après leur avoir rendu justice, abandonnons-les à leur sort et n'y songeons plus. Ce n'est pas après avoir régné dix-huit siècles sur le monde civilisé, et au moment où il se répand plus que jamais chez tous les peuples, que l'évangile sera ébranlé par quelques écrivains d'un petit journal et par leurs disciples : nous pouvons être parfaitement tranquilles sur ce sujet. Sans doute on ne peut que s'affliger à la vue de quelques maux momentanés et locaux ; à celle de quelques jeunes gens qui s'égarent et de quelques églises qu'on trompe; mais cela s'est toujours fait. L'existence du mal est, pour le moment, un mystère insoluble ; mais l'évangile est éternel, et n'est pas même touché par les folies des hommes.

Le déluge momentané des encyclopédistes fut bien autrement puissant que ce que nous voyons maintenant, et il a passé : « l'homme est comme l'herbe, et toute sa » gloire comme la fleur de l'herbe ; mais la parole de » Dieu demeure éternellement. » Après les guerres de David vint la paix du règne de Salomon... Que nos âmes aussi, après avoir passé quelques moments à repousser d'indignes attaques, reviennent en paix au Prince de la paix, au Jésus de l'évangile, qui mourut à cause de

nos péchés, qui ressuscita après nous avoir justifiés par sa mort, et qui vit maintenant aux siècles des siècles.

Il est possible qu'on réponde quelques mots à ce petit ouvrage, et très possible que je ne réplique pas ; car je ne veux pas imprimer sans fin ; et je ne jouis pas d'une grande faveur auprès des journaux. Je prierais alors le lecteur sérieux de se souvenir de ces quelques recommandations :

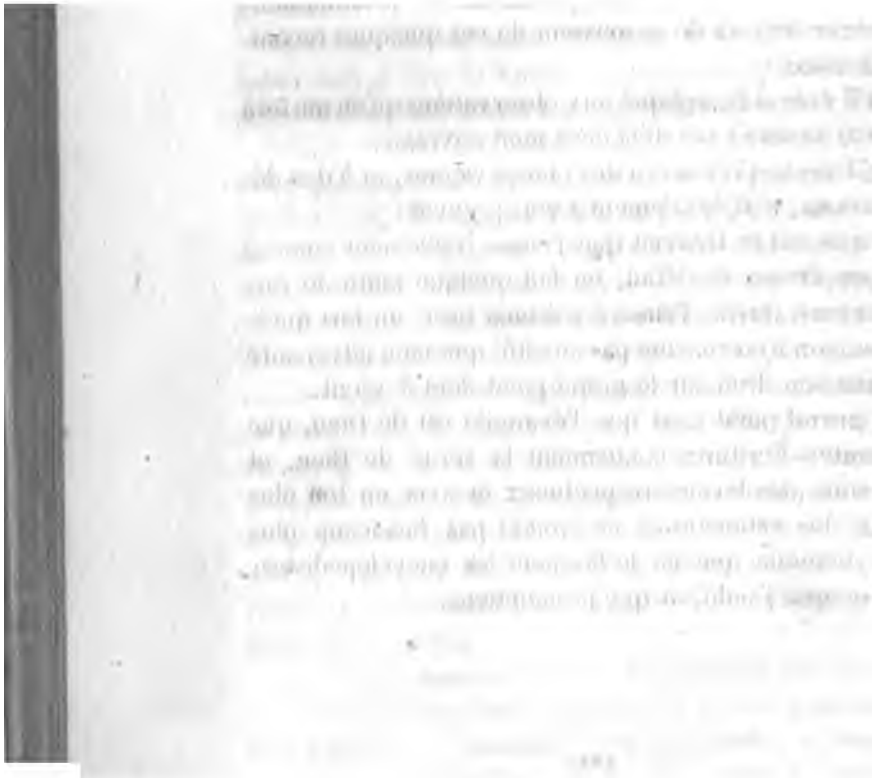
Qu'il voie si la réplique aux observations qu'on me fera ne se trouverait pas déjà dans mon ouvrage ;

Qu'il ne se prenne ni à des choses vagues, ni à des déclamations, ni à des démentis sans preuves ;

Et que s'il se trouvait que j'eusse réellement commis quelque erreur de détail, ou fait quelque faute de raisonnement, ou que j'eusse eu, à mon insu, un tort quelconque, on n'en conclue pas aussitôt que mon adversaire est dans son droit sur le grand point dont il s'agit.

Ce grand point c'est que l'évangile est de Dieu, que les Saintes-Écritures contiennent la vérité de Dieu, et que, sous des termes respectueux et avec un ton plus décent, les rationalistes ne croient pas beaucoup plus à cet évangile que ne le faisaient les encyclopédistes. Voilà ce que j'ai dit, et que je maintiens.

FIN.



DOCTRINE

DE

M. COQUEREL, PÈRE,

SUR LA PRIÈRE.

DOCTRINE

DE

M. COQUEREL, PÈRE,

SUR LA PRIÈRE.

C'est évidemment un rôle pénible dans ce monde que de signaler le mal et de le reprendre ; il l'est surtout à raison de l'ennui qu'en éprouvent non-seulement les gens du monde et les indifférents, mais même les personnes qui, sans avoir beaucoup de zèle, ont quelque piété; elles souffrent de tout ce qui ressemble à la sévérité, et l'on confond incessamment la charité avec la douceur, la paix selon Dieu avec la paix du monde.

Cependant je crois pouvoir justifier sur le champ et en deux mots les lignes qu'on a ici sous les yeux ; que le lecteur en juge.

Notre Sauveur et ses apôtres, et les saints hommes de tous les temps, et même autant que je sache, tous ceux des payens qui ne sont pas des impies déclarés, ont toujours, les uns enseigné, les autres cru que *prier* était surtout *demander*, réclamer le secours de Dieu dans nos détresses et dans nos besoins, en un mot chercher à obtenir un changement dans notre état lors que nous souffrons. Or voici, comme aurait dit M. De Maistre, un monsieur habillé de noir, se disant ministre de Jésus-Christ, qui vient, à la face du monde entier, démentir cet enseignement universel de l'évangile, le sentiment qui règne dans tout cœur humain, et les déclarations les plus répétées de notre Sauveur, en nous apprenant que *prier n'est pas* —

(ce sont ses propres expressions) *n'est pas — demander* mais simplement *acquiescer*. Je vais citer l'ouvrage et la page où l'auteur s'est ainsi exprimé : pour le moment je n'ai voulu qu'introduire mon sujet; je reprends d'un peu plus haut.

N'ayant jamais eu occasion de faire une protestation publique contre les principes et les doctrines de l'auteur que je viens de nommer, puisque j'ai vécu jusqu'à ces dernières années à l'étranger, je crois qu'il est de mon devoir, maintenant que je compte parmi les ministres de l'église réformée de France, de me déclarer une fois nettement à ce sujet.

Je ne viens pas, il est vrai, embrasser dans son ensemble l'enseignement de M. Coquerel, père : ce serait à la fois trop long et inutilement long. Si je puis indiquer un seul point capital sur lequel ce prédicateur heurte de front et sans équivoque une doctrine commune à toute l'église chrétienne, et même à toutes les religions du monde, je pense que je me serai suffisamment acquitté de ma tâche; or c'est ce travail que je viens faire.

Je rappellerai à cet effet une publication ancienne et déjà oubliée de ce prédicateur, le *Christianisme expérimental*. Oubliée; mais quand un ouvrage n'a point été rétracté, il reste là comme un témoin des croyances actuelles de son auteur.

Je pourrais faire observer d'entrée que M. Coquerel a pris pour épigraphe, et mis sur la couverture même de son livre ces mots : « *Tiens toy à toy.* » — Pour qui comprend les choses, c'est déjà tout dire. L'homme qui puise ses idées théologiques en lui-même, et qui, dès la première phrase de son introduction, place, quant aux choses religieuses, la raison avant la foi, la science avant la révélation, vous annonce aussi d'entrée, et avant même qu'on le lise, ce que sera sa foi. Les amis de Job disaient

à leur ami dans l'épreuve, ce que l'évangile dit à tous les croyants : « *Attache-toi à Dieu* » (Job, XXII, 21) etc.; l'homme affligé serait en effet bien malheureux s'il n'avait de recette pour son mal que de s'en tenir à soi, et de se résigner sans rien demander. Mais M. Coquerel pense autrement.

Je viens de faire observer qu'il n'est pas une religion au monde, pas un homme sérieux, même parmi les payens, qui ne croie que nous pouvons nous adresser à Dieu dans nos besoins, dans nos épreuves, dans nos angoisses, pour lui *demander*, puis pour *obtenir* de lui du secours, de la consolation, une délivrance, l'heureuse fin d'une crise, la guérison d'un être qui nous est cher, et mille autres choses semblables en fait de circonstances temporelles; puis, au moral, des lumières, des forces que nous ne trouverions pas en nous-mêmes. Tous nos services religieux commencent et finissent par des prières de ce genre; l'homme le plus incrédule, s'il a le malheur d'être à la fois incrédule et prédicateur, est obligé d'en passer par des prières nombreuses; c'est-à-dire, non par de simples actes d'acquiescement, par une sorte de conversation vague avec Dieu, mais par des *demandes* positives. Quiconque prie tant soit peu chez lui ou dans les temples, prononce une foule de demandes : l'oraison dominicale à elle seule en contient dans sa brièveté cinq ou six : puis, quand nous prions de nous-mêmes, nous en ajoutons d'autres; nous *demandons* à Dieu de bénir les autorités temporelles, nous lui *demandons* d'assister nos pasteurs, de bénir toutes les églises chrétiennes, de nous accorder son Saint-Esprit : même dans les choses matérielles, nous lui *demandons* de nous préserver des divers fléaux qui pourraient nous menacer, de soulager les pauvres, les malades et les mourants; et cent autres grâces de ce genre...

Or plusieurs personnes n'auront pas su, jusqu'à ce jour, lire dans l'ouvrage de M. C., ce qu'il a pourtant dit, et presque en propres termes, dans l'écrit qui nous occupe, savoir, qu'il est *parfaitement inutile de demander à Dieu une grâce quelconque*, ou de prier pour nos frères, nos amis et nos enfants, avant de les avoir duement avertis du fait... Vous vous récriez sur mon assertion? Je laisse alors parler l'auteur lui-même. Ouvrez page 98 et suivantes de l'ouvrage indiqué, et vous y trouverez ces mots :

« .... Dans **l'idée vulgaire**, prier c'est surtout *demander... Mais* » *quel peut être l'objet de ces demandes?...* Est-ce demander que la pro- » vidence *se conforme à nos désirs?* De pareilles prières ne se rachètent » du *blasphème* qu'à force de sincérité dans leur *erreur*... Demandera-t- » on les *forces* suffisantes pour l'accomplissement de sa tâche? Comment » s'imaginer que jamais Dieu nous les refuse? *Nos transgressions seraient* » *alors ses fautes, etc.* »

S'il faut mettre ces lignes et ces raisonnements à la portée des plus distraits ou des plus indifférents, en voici le sens, si je ne me trompe. « Nous ne devons demander ni des grâces temporelles, ni des grâces spirituelles :

Point de grâces temporelles, comme serait la guérison d'un enfant, la cessation d'un fléau, un temps favorable pour nos récoltes, une préservation dans la tempête, et mille autres choses semblables: l'écrivain pense que la maladie doit faire son cours, que le choléra vient ou s'en va d'après certaines lois sur lesquelles nos prières n'ont pas plus d'action que sur l'aiguille d'une pendule; que, dans un orage, si les vagues sont trop hautes, toutes nos prières ne nous empêcheront pas de périr; que lorsque Elie pria pour qu'il ne plût pas de trois ans et demi, et qu'il pria ensuite pour qu'il vînt de la pluie » (Jacq. v. 17), sa prière « ne se rachetait du blasphème qu'à force de sincérité dans son erreur; » que l'apôtre Jacques, qui

cite ce prophète, est un homme simple et *sincère* du même genre, et qu'en un mot — je répète simplement les termes ci-dessus — c'est une *erreur* et une *idée vulgaire* de croire que sur nos prières, la providence se conforme jamais à nos désirs. De sorte que l'écrivain qui exalte ailleurs et partout la prétendue liberté de l'homme, au point d'oublier que celui qui fait le péché est esclave du péché, refuse à Dieu cette même liberté qu'il accorde si libéralement à l'homme. Selon lui, tandis que celui-ci fait ce qu'il veut, Dieu ne peut modifier son action ; tout est arrangé d'avance ; priez ou ne priez pas, la nature fait son chemin ; elle ne peut écouter toutes les prières à la fois ; le monde est une machine toute montée, à laquelle il est inutile de demander de faire autre chose que ce qui est déjà préparé par les antécédents. C'est l'idée la plus nette de la prédestination, chez un homme qui, très-probablement, repousse comme un blasphème toute idée d'une élection de grâce.

Et quant à des *grâces spirituelles*, même inutilité de la prière. Quoi ! demander à Dieu la force de surmonter une tentation ! Mais « comment s'imaginer que Dieu ne » la donne pas de lui-même à tous les hommes, » sans qu'ils la lui demandent ? Selon notre docteur nous avons tous reçu, sans avoir à la demander, la force de faire le bien ; et Paul, qui disait au nom de tant d'autres : « Je ne » fais pas le bien *que je voudrais*, et je fais le mal que » *je ne voudrais pas ;* je vois dans mes membres une » loi qui me rend captif de celle du péché ! » (Rom. 7, 19, 23)... cet apôtre se trompait ; il devait simplement acquiescer ; et la demande faite à Dieu d'un secours spécial eût été inutile !.... Tel est évidemment le sens des lignes citées ci-dessus.

Dira-t-on que mes déductions sont trop rigoureuses ? Mais si M. Coquerel a une qualité, c'est d'être très-clair ;

aussi va-t-il vous parler nettement; il conclut par ces mots (même page 98 et suivantes) :

« **Prier n'est point demander** ; — *c'est acquiescer*... Les » prières sans la *cadence des mots* (remarquez cette expression) sont » les meilleures.... Les *courtes* prières sont les meilleures, etc. »

Non seulement donc, selon cet écrivain, il n'est pas besoin, pour prier avec succès, de *cadencer* des *mots*, mais il vaut mieux même n'en point cadencer du tout, et ne rien dire; c'est plus vite fait; et puisque les courtes prières sont les meilleures, si vous voulez les faire excellentes n'en faites point du tout! N'est-ce pas là ce que pense notre auteur?

Plus loin, traitant des prières que nous faisons pour autrui, il dit :

« *Quand la prière en faveur de nos frères est faite à leur insu... elle ne* » *profite qu'à celui qui l'adresse.* »

Beau profit, dirai-je, d'avoir fait une prière inutile!

Je pourrais citer beaucoup d'autres expressions allant au même but: mais il suffit bien de celle-ci; et je pense que quand je me borne à ces quelques citations, on n'essaiera pas d'en couvrir l'impiété en alléguant que j'ai pris des phrases détachées; car, outre que j'ai eu soin, en abrégeant les citations, de n'en pas tronquer le sens, il y a telle phrase qu'aucun contexte n'excuse, et qu'il n'est pas permis à un chrétien d'écrire. L'assertion audacieuse et sans restriction que *prier n'est pas demander*, cette assertion qui donne un démenti inqualifiable aux précieuses affirmations de notre Sauveur à ce sujet, est parfaitement claire; et elle exclut nettement l'idée que la prière soit quelquefois, et surtout habituellement, une demande.

Maintenant, quelle conclusion allons-nous tirer de tout ceci? En la formulant, je me rappelle l'excellente

règle de Pascal « qu'il faut toujours parler des gens de manière à pouvoir leur dire : De quoi vous plaignez-vous ? »; et je demande par conséquent à M. Coquerel lui-même s'il ne convient pas qu'en parlant de la prière comme il le fait, *il est au-dessous du payen*, et indigne même d'être admis dans l'*alliance chrétienne universelle*, puisque tout le genre humain, sauf certaines peuplades plongées dans l'abrutissement, croit à l'efficace de la prière. Je demande encore comment il se fait qu'un théologien qui nie l'efficace des demandes adressées à Dieu, consente tous les dimanches à adresser à Dieu les nombreuses demandes contenues dans notre liturgie, et celles en particulier que contient le modèle des prières que nous a donné notre Sauveur? Les mots: « *Donne-nous notre pain quotidien* » signifient-ils : Je suis prêt à me passer de pain? Et quand Jésus nous dit que notre Père céleste donne son Saint-Esprit *à ceux qui le lui demandent*, veut-il dire qu'il n'y a pas besoin de le demander, et que nous l'avons déjà? Encore une fois, comment a-t-on jamais osé dire à un peuple chrétien que *prier n'est pas demander?*

Des publications et des déclarations de ce genre sont donc un scandale presque inouï; et il faut bien que l'église réformée ait été plongée dans le profond sommeil, dont elle commence à sortir, grâce à Dieu, pour qu'il ne se soit pas élevé de toute part un cri de réprobation contre des assertions pareilles, et pour que le consistoire de l'église réformée en particulier n'ait pas sévi contre leur auteur. Pour ma part je veux avoir fait, quoique tard, ma protestation à ce sujet.

Du reste ce rationalisme grossier, « qui ne se rachète du reproche de blasphème qu'à force d'aveuglement, » ce rationalisme-là s'en va avec son surnom mort-né d'orthodoxie moderne; les deux ou trois chefs survivants

de cette pauvre école seront bientôt laissés tout seuls; bientôt la chrétienté aura honte d'avoir passé par une époque où un prédicateur pouvait écrire de pareilles choses.

Malheureusèment nous avons pu parler, dans la brochure qui précède, d'un nouveau déisme, qui est venu succéder à cette école et fraterniser avec elle, tout en donnant à son incrédulité un éclat scientifique et sentimental. Mais l'un tombera comme l'autre; car l'évangile a des promesses éternelles. En vain la philosophie coasse aux hommes qu'il est inutile de prier; nous entendons du ciel les mots éternellement consolants; « Demandez et vous recevrez »; et notre foi s'appuie sur la sainte parole du Seigneur : « Nulles armes forgées contre toi ne » prospéreront; et tu convaincras de malice toute lan- » gue qui se sera élevée contre toi en jugement; c'est là » l'héritage des serviteurs de l'Éternel! (Es. 54, 17)

FIN.

QUELQUES MOTS
SUR LE DARBYSME
ET
SUR L'ÉTUDE
DE LA PROPHÉTIE.

QUELQUES MOTS

SUR LE DARWINISME

ET

SUR LA PROPRIÉTÉ

Je réunis ces deux sujets, quoique fort distincts, sous un même chef, parce que l'explication de la prophétie est un des points de vue sur lesquels M. Darby insiste le plus fortement. Sans doute on s'est occupé de prophétie depuis des siècles sans songer à M. Darby ; mais on ne peut s'occuper de M. Darby sans parler de prophétie.

Cependant, comme ce n'est pas là le seul point saillant de sa théologie, traitons d'abord des autres doctrines qui lui sont plus particulières, et du rôle qu'il joue personnellement dans l'Église.

On voudrait éviter de rattacher une affaire de principes à une question personnelle ; mais on ne le peut pas toujours : il faut bien donner un nom aux choses; on a alors l'avantage d'éviter la continuelle répétition d'une périphrase.

Puisque les vues de M. Darby ont gagné en si peu de temps un si grand nombre de personnes, même de personnes très-pieuses et éclairées, il importe à tout esprit sérieux de prendre connaissance de ces vues, afin de pouvoir en adopter le vrai ou en signaler le faux. Je commence d'abord par ce qui me paraît être le bon côté du système.

Même avant de le connaître en détail, il est facile de supposer qu'une doctrine qui a eu tant de succès parmi

les personnes pieuses, doit ce succès à quelque vérité jusqu'ici négligée, qu'elle aura tirée de l'oubli ; et on doit croire d'avance qu'un système qui se présente dans ces conditions joue, dans l'intention de Dieu, quelque rôle providentiel. Quant à moi, je crois qu'il en est ainsi ; et je pense que la vérité négligée, quoique connue de plusieurs depuis longtemps, est ce qu'on appelle le sacerdoce universel des chrétiens, c'est-à-dire leur égalité de droits à recevoir l'enseignement de l'Esprit de Dieu, égalité qui les soustrait à cette domination des docteurs ou des pasteurs qui, du plus au moins, renaît sans cesse dans toutes les sociétés religieuses, sauf la petite exception des Quakers.

Ce système me semble aussi appelé par la providence de Dieu à préparer l'Église protestante à des persécutions futures, auxquelles un grand nombre de chrétiens s'attendent de la part de l'Église romaine, persécutions qui pourraient, — je dis pourraient, aboutir momentanément à la destruction apparente de nos églises. Si pareille chose a lieu, si une fois nous voyons de nouveau nos temples rasés, nos églises dissidentes elles-mêmes dispersées, et que nous n'ayons plus ni synodes, ni consistoires, ni pasteurs, ni anciens, ni diacres, ni robes, ni rabats, ni liturgies, ni vases sacrés, ni rien de semblable, il se trouvera, pourvu que nous ayons gardé la foi, *qu'on n'aura encore rien pris du tout à nos églises,* rien, dis-je, de réel ; mais il sera fort bon, alors, que ces églises se soient exercées d'avance à n'adorer ni à Jérusalem, ni à Garizim, et que nous ayons appris à être pieux et croyants sans constitution ni forme ecclésiastique..... Selon moi le système qui nous occupe apprend donc aux chrétiens, si j'ose me servir de cette comparaison, à faire ce qu'on appelle à l'armée l'exercice du peloton, ou la résistance des guérillas.... Les guérillas sont

l'espèce de troupe qui échappe le mieux à la tyrannie organisée. Il est vrai que tout cela n'est point ni une invention, ni même une découverte de M. Darby ; et il me serait facile de montrer que des principes de ce genre ont été établis longtemps avant qu'il ait paru parmi nous. Mais, ne fût-ce qu'en exagérant un peu la chose, M. Darby l'a mise violemment en pratique ; et maintenant chaque église à peu près voit à côté d'elle cette petite pierre d'attente, qu'on sera peut-être fort-heureux de trouver sous la main au moment de la détresse.

Voilà, pour ce qui concerne cette œuvre, ce que j'ai cru pouvoir appeler sa destination providentielle. Mais il faut maintenant entrer dans quelques détails sur les points qui la caractérisent plus spécialement.

Le Darbysme n'est qu'une branche d'un principe antérieur, qu'on a appelé Plymouthysme, du nom de la ville dans laquelle il a pris naissance. Je ne puis m'arrêter à celui-ci ; je me bornerai à dire que son origine est des plus pures et des plus respectables. Sans préoccupation d'aucune vue particulière, quelques chrétiens de cette ville s'unissaient depuis quelques années, moins pour *étudier* la théologie, comme on recommence toujours à le faire parmi nous, que pour s'exhorter et s'encourager à vivre saintement et chrétiennement, selon les vérités anciennes et ordinaires, depuis longtemps connues. C'est encore, il est vrai, le but et le désir de cette association et des nombreux chrétiens qui s'y sont associés : mais les questions de doctrine ont surgi avec le temps, comme c'était inévitable ; et c'est alors que M. Darby est devenu le représentant d'une branche, mais d'une branche seulement, du Plymouthysme. Nous n'avons ici à nous occuper que de son point de vue à lui.

On sera peut-être surpris qu'en commençant à expo-

ser un système, je doive dire avant tout que je ne le comprends pas bien. Mais c'est peut-être parler très-exactement de la théologie de M. Darby, que de dire qu'elle a en effet pour trait principal d'être obscure et confusément métaphysique. Cent fois, ou, pour ne pas exagérer, vingt fois j'ai commencé à lire sans préjugé défavorable quelque chose de cet auteur; et il est littéralement vrai que je n'ai pas encore réussi à comprendre une demi page de suite de ses écrits; et je ne suis pas seul dans ce cas. Or, il me semble que c'est déjà une faute assez grave que d'être si difficile à comprendre; un auteur de ce genre ne peut commencer son ministère comme l'a fait notre Sauveur par dire : « Heureux les pauvres en Esprit. » Disons encore que l'obscurité dont je parle ne tient pas seulement au mauvais français dans lequel sont traduits les nombreux petits ouvrages de M. D.; ce mauvais français même ne provient que de ce qu'on traduit fidèlement son anglais, qui n'est pas moins confus, ou du moins abstrait.

Quoi qu'il en soit de cette obscurité, j'ai cherché si je ne verrai pas sortir au moins quelques éclairs de cette sombre nuée; mais j'avoue que, quant à la dogmatique proprement dite, quoique M. Darby ait une phraséologie toute nouvelle, je n'y ai pourtant vu que l'orthodoxie ordinaire, avec cette seule différence qu'elle se présente habillée de pied en cap d'expressions d'une nuance toujours métaphysique.

Cependant, il est vrai que M. Darby lui-même prétend être neuf. Je l'ai entendu en quelques occasions citer certains passages très connus, en les accompagnant chaque fois d'une même observation : « On entend or-» dinairement ce passage de telle et telle manière; *ce* » *n'est pas ça.* » Cette expression, *ce n'est pas ça,* qui revenait toujours, outre qu'elle indiquait cette prétention

à la nouveauté dont je parle, mais à une nouveauté qui ne porte le plus souvent que sur des nuances, me semble avoir en même temps quelque chose de choquant, et produire deux impressions désagréables. On dirait, à entendre un homme parler ainsi, que personne jusqu'à lui n'a rien compris à l'Écriture-Sainte, et que lui comprend tout. Rien de plus fatiguant que ces continuelles déclarations qu'on nous fait depuis quelque temps de divers côtés, que nous n'avions encore rien compris à la bible, et que toute notre dogmatique est à refaire. Un docteur qui nourrit de telles prétentions devrait supposer, par cela seul, qu'il se fait quelque illusion. Pour ma part, du moins, j'ai la profonde conviction que Dieu n'a pas attendu jusqu'à ces dernières années pour faire comprendre sa révélation à ses enfants par la bouche de quelque docteur que ce soit,

J'ai dit que M. Darby a quelques mots favoris, qui ne renferment pourtant que des idées assez ordinaires. Vous reconnaîtrez par exemple dans les premières minutes un de ses disciples au mot *réalisation* qui ne manquera pas d'arriver dans la conversation. Ce mot est fort beau, j'en conviens; mais comme il sent pourtant un peu la métaphysique et que d'ailleurs il n'est pas dans la bible, je prends la liberté de penser qu'en ce point, comme en plusieurs autres, sous un terme nouveau et plus ou moins obscur, on ne nous donne, après tout, que ce que nous avions depuis longtemps en d'autres termes. Je voudrais conseiller à tous les fidèles de ne pas se rompre la tête à étudier tous les dix ans une nouvelle dogmatique, et de s'appliquer davantage à prier, à agir, et à rechercher la joie du salut, et la communion avec Dieu. « Le savoir enfle, dit l'Écriture, mais l'amour édifie. »

Si l'on me demandait, quant à la théologie de M. Darby, de sortir un peu de ces généralités, je dirais que, à

part l'étude de la prophétie dont nous allons parler, je ne vois dans sa théologie que deux traits un peu marquants : la doctrine de l'unité du croyant avec Christ, entraînant celle de l'unité des croyants entre eux, et tendant la main à la doctrine de l'Église, puis un certain degré d'antinomianisme, mais, j'en conviens, d'un antinomianisme généralement compatible avec la piété chrétienne. J'ai tâché de montrer dans mes deux volumes précédents quelle variété de formes peut prendre la dernière de ces doctrines; et on a vu que les frères Moraves, par exemple, abolissant en théorie toute idée de loi, ramenaient celle de l'obéissance par le principe d'un grand amour pour le Sauveur; M. Darby aussi, quoique son système paraisse un peu froid, et pauvre en amour et en chaleur, retrouve pourtant l'obéissance, en la faisant jaillir de la foi, et du fait de notre union avec Christ. Ce sont-là, sans doute, des points de vue théoriques, abstraits et qui n'embrassent pas toute la vérité; mais on sait que la pratique corrige ou complète souvent la théorie; et que lorsque nous retranchons, sans nous en douter, quelqu'une des racines dont l'évangile fait naître la sanctification, nous arrivons également au but par celles que nous avons laissé subsister, pourvu qu'elles soient bien entretenues; précisément comme on voit des personnes vivre longtemps avec un seul poumon ou même avec une partie seulement de ce poumon.

De sorte qu'après tout, si l'on trouve parmi les Darbystes, à ce qu'on m'a dit, quelques mauvais antinomiens, il ne manque pas non plus parmi eux, j'en suis témoin, de chrétiens d'une très-vive et réelle piété.

Quant à la doctrine de l'Église, chacun connait en gros les vues de M. Darby sur ce point. A travers les mots abstraits d'économie, d'institution, de système et

autres pareils, et moyennant ce grand principe, aussi abstrait que faux, qu'en fait d'économies « jamais Dieu ne répare ce qui s'est gâté », M. Darby enseigne que l'Église s'est gâtée dès le temps même des apôtres, et que par conséquent..... il faut achever d'abattre les pans de mur qui en peuvent rester debout. Il ne veut donc ni pasteurs, ni anciens, ni diacres, ni règle établie dans les réunions des chrétiens entre eux. Je crois que ce principe le mènera, lui et ses disciples, plus loin qu'il ne paraît au premier moment; et que ce système bornera ses progrès par l'élément même de division et de séparatisme qui en fait l'essence.

Sans doute je ne crois, pas plus que M. Darby, que les formes de l'église extérieure constituent une partie de la vérité spirituelle et éternelle, ni que Jésus ait dit un seul mot sur ces institutions, ni seulement songé à rien établir à cet égard; mais je crois pourtant que les arrangements qu'ont pris sur ce point les apôtres résultaient d'une nécessité des choses, et d'une nécessité qui dure encore; qu'ils ont été, par cette raison, dans la volonté de Dieu lorsqu'ils ont donné à l'Église certaines formes extérieures; que dans ce monde, où tout est imparfait, ces formes sont au nombre des choses inévitables; et que les petites associations qui espèrent échapper à la décadence par la désorganisation verront à leur tour que le péché et la mort se glissent partout également.

DE L'ÉTUDE DE LA PROPHÉTIE.

Mais j'en viens à la prophétie. C'est là que M. Darby manifeste le plus ce besoin de tout comprendre et de tout arranger, que je crois pouvoir lui reprocher, et son aversion pour ces trois petits mots qui me semblent pourtant si chrétiens et si sages : « *Je ne sais pas.* » — Dans

l'interprétation de la prophétie il se présente plusieurs difficultés qui forment une complication que je crois insurmontable. Pour ce qui regarde la distinction de l'Église d'avec le monde, nous trouvons, dès l'origine du christianisme, le mélange géographique des peuples payens avec les populations qui ont embrassé le christianisme, mélange qui, à lui seul, produit déjà quelques difficultés lorsqu'on s'occupe de la prophétie relative à l'Église, comme distincte du monde. Puis, les populations elles-mêmes qui ont embrassé le christianisme en masse sont mélangées de vrais et de faux chrétiens, et présentent ainsi, sous un autre rapport, une fausse apparence de l'Église. Enfin, pour mettre le comble à toutes ces difficultés, Dieu a voulu que les données chronologiques des apôtres sur l'avenir fussent si vagues qu'il paraît impossible d'en tirer autre chose qu'une idée générale, savoir que les fidèles doivent toujours se tenir prêts pour la venue de leur maître. Il y a 1850 ans qu'il nous est dit que « la fin de toutes choses est proche; » que voulez-vous établir sur de pareilles données?

Eh bien! M. Darby, aggravant et couronnant ces difficultés déjà énormes par ce principe qui les rend absolument insolubles, que toute prophétie doit se prendre à la lettre, n'en persiste pas moins héroïquement à vouloir arranger tout cela; et, marchant à travers les âges, à force de tordre, d'étirer, de raccourcir ou d'allonger et d'arranger les périodes, il entrelace laborieusement les destinées des trois peuples indiqués, celles des juifs, de la chrétienté et de la vraie Église, et finit par nous donner la table des matières de tout l'avenir du monde et de l'Église jusqu'à la consommation de toutes choses, aussi nettement que si c'était une histoire contemporaine et qui se passât sous nos yeux.

Cette tendance exagérée à préciser la prophétie rela-

tivement à l'avenir se répandant fortement en nos jours, je me fais un devoir de dire librement, pour la première fois, ce que je pense à ce sujet : il ne s'agit plus de M. Darby seulement.

En parlant ici de l'interprétation de la prophétie, il s'agit exclusivement de la prophétie relative à l'avenir. J'en avertis afin de borner le sujet, et sans m'opposer à ce qu'on applique mes observations à la prophétie déjà accomplie.

On dit beaucoup *que la prophétie doit toujours s'entendre à la lettre,* que Sion signifie toujours Sion, et Jérusalem Jérusalem, c'est ce que je nie ; et c'est cette dénégation que j'entreprends d'établir.

Quand je nie ce principe il est bien entendu que je ne rejette que ce qu'il a d'absolu, c'est-à-dire le mot *toujours* compris dans la maxime ci-dessus ; car il est clair que la prophétie a souvent eu un sens littéral ; que Jésus-Christ est venu dans le monde selon les prophéties ; qu'il est né à Bethléem selon les prophéties ; qu'il a souffert, qu'il est mort et qu'il est ressuscité selon les prophéties. Nier cela, ce serait nier l'évangile ; et je n'en suis pas là. Mais j'affirme qu'il s'en faut bien que nous puissions toujours prendre toutes les prophéties à la lettre ; et voici sur quoi je me fonde.

Il y a d'abord, de ce fait, une preuve d'une nature générale. L'Église de la nouvelle alliance est représentée en plusieurs endroits comme entée sur le tronc du peuple juif ; à tel point que, selon les Écritures, les Juifs sont actuellement des branches retranchées, et que nous les croyants, nous sommes devenus le prolongement du tronc, c'est-à-dire le peuple de Dieu, le vrai peuple de Dieu, à l'exclusion des Juifs qui, aussi longtemps qu'ils sont incrédules, sont rejetés. Dieu les appelle depuis 1800 ans « *Lo Hammi,* » (Osée 1, v. 9) c'est-à-dire *pas*

mon peuple; et il est dit que *tous ceux qui sont d'Israël ne sont pourtant pas Israël.* (Romains 9, 6) C'est donc les vrais *nous, chrétiens*, qui sommes maintenant « *enfants d'Abraham* (Galates 3, 29), le véritable Israël. De sorte que nous sommes pleinement en droit, que dis-je? nous ne pouvons refuser d'appliquer à la nouvelle alliance, à l'Église des croyants, au règne de Jésus-Christ dans son Église, ce que l'Ange dit à Marie lors de la naissance de Jésus-Chrit : « Il sera appelé le Fils du souverain; le Seigneur lui donnera *le trône de David,* son père : et il *règnera sur la maison de Jacob* éternellement (Luc 1, 32, 33). — Dire que ces paroles ne s'appliquent pas aux chrétiens, et qu'elles ne regardent que le peuple Juif pour une époque à venir, est d'une fausseté incontestable; car l'ange parle en cette endroit du rôle que Jésus venait jouer dès le moment même; tout le chapitre, comme tout le Nouveau-Testament, nous parle d'un salut que Jésus est venu apporter non-seulement aux Juifs mais aux Gentils; d'une rémission des péchés qui regarde tous les peuples (Luc 1, 77); et qui fait des croyants le *peuple de Dieu.* C'est à des payens convertis que l'Écriture dit : « Vous qui autrefois *n'étiez point* son peuple, mais qui maintenant êtes *le peuple de Dieu* (1. Pierre, 2, 10). Et si l'on dit que ces paroles concernant le *trône de David* doivent s'accomplir plus tard dans leur sens littéral, je réponds :

D'abord, que le sens certain de ces passages est celui que j'indique, savoir le sens figuré; ce qui suffit pour établir que la prophétie a souvent un sens spirituel; et que, dans le passage indiqué, et pour le moment, Jacob ne signifie pas littéralement Jacob, et le trône de David pas littéralement le trône de David, mais un autre peuple et un autre trône;

Puis, secondement, que la supposition d'un accom-

plissement futur plus littéral, — accomplissement que je regarde moi-même comme possible, — ne peut pas même s'établir aussi rigoureusement que l'est ici l'accomplissement purement spirituel de la prophétie.

Prenons une autre preuve de ce que j'avance ici. Entre cent prophéties pareilles, il y en a une qui est frappante à cette égard. Malachie, ou plutôt le Seigneur, avait dit par la bouche de ce prophète, en parlant des temps de la nouvelle alliance : « *Je vais vous envoyer Élie, le prophète, avant que vienne le jour grand et terrible de l'Éternel* » (Malac. 4, 5). Tous les Juifs entendaient par ce jour grand et terrible l'époque où viendrait le Messie ; et, comme nous allons le voir, Jésus approuve cette interprétation. Or notre Sauveur ayant entretenu un jour ses disciples de sa résurrection future, et par conséquent de la mort qui devait précéder cette résurrection (Matthieu 17, 9), les disciples lui dirent avec étonnement : « Mais pourquoi donc les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne premièrement? » — Ecoutez la réponse de Jésus ! « Il est vrai, dit-il, qu'*Élie* doit venir premièrement et *rétablir toutes choses;* mais je vous dis qu'*Élie est déjà venu,* et ils ne l'ont point connu, etc. (17, 10-12, et Marc 9, 11) ! Alors, dit l'évangéliste, les disciples comprirent que *c'était de Jean-Baptiste* qu'il leur avait parlé (v. 12)..... Et cette explication non littérale de la même prophétie, Jésus la donna encore dans une autre occasion (Matthieu 11, 14).

Or voyez l'exemple frappant que cette prophétie nous fournit de la précaution avec laquelle il nous faut interpréter la prophétie, et la preuve des erreurs où nous jette le principe de l'accomplissement toujours littéral ! Un jour les Juifs, frappés du témoignage que Jean-Baptiste rendait à Jésus au commencement de son ministère, envoient à ce même Jean-Baptiste une députa-

tion pour lui demander qui il était; et ils lui disent : « Es-tu Élie? » — *Non*, répond celui-ci! (Jean 1, 21)... Voilà donc Jean-Baptiste qui était Élie sans le savoir! Et lui-même il dit qu'il ne l'est pas! En effet il s'appelle Jean et non Élie; il passe inaperçu de tous; et c'est après sa mort seulement que Jésus déclare tout d'un coup que cet Élie qui devait paraître avant « le grand et terrible jour du Seigneur », était déjà venu et déjà reparti!..... Oh! qu'aurions-nous fait alors avec l'interprétation littérale? Nous aurions été incrédules; nous aurions dit, et avec raison, que Jésus n'était pas le Christ puisqu'Élie n'était pas encore venu!...

Mais nous n'en avons pas fini avec cette prophétie.

Que signifient ces termes de *grand et terrible jour*, pour désigner l'apparition de Jésus, je dis son apparition d'alors? *Terrible?* Pour qui? Sans doute aux yeux de l'Esprit, ce jour, vu ses conséquences futures, a été un jugement du monde, de Satan et des méchants, en même temps que la rédemption des élus; mais tout cela n'est vrai qu'au jugement de l'esprit, et non selon la lettre; tout cela nous ramène à l'interprétation spirituelle et figurée; car pour celui qui prend ces termes simplement, de bonne foi et à la lettre, la naissance et la vie de Jésus n'ont rien eu que de doux, d'humble, de consolant, mais d'inaperçu : absolument rien de *terrible*. J'en dis autant du mot *grand*.

A ces faits et à ces considérations terrassantes qu'est-ce qu'on répond? Que cette prophétie doit avoir un jour son accomplissement littéral. Mais ici je ramène notre observation précédente : admettons ces accomplissements successifs et de plus en plus grands de plusieurs des prophéties, peut-être de toutes; admettons que, dans les vues sur l'avenir, comme pour les choses matérielles, un même angle visuel peut s'appliquer à une infinité

d'objets placés les uns derrière les autres et de plus en plus grands ;..... cette supposition d'un second accomplissement futur, tout littéral et plus grand que le premier, quelque légitime qu'elle puisse être, ne peut avoir la même certitude que la déclaration de notre Sauveur qui nous dit nettement que la chose *a déjà eu lieu;* et qu'Élie était déjà venu; et, en tout cas, ce premier accomplissement n'ayant eu lieu que dans un sens spirituel de la prophétie, on ne peut donc absolument pas soutenir qu'on ne doive la prendre qu'à la lettre, et que Sion signifie toujours Sion, et Élie toujours Élie.

J'en dis autant d'un millier d'autres détails de la prophétie ; et même d'un dernier détail de celle même qui nous occupe, et que nous n'avons pas encore cité. Le prophète promet dans celle-ci, à ceux qui craindront le nom de l'Éternel « qu'ils acquerront de l'embonpoint comme de jeunes bœufs que l'on engraisse ! » (Malachie 4, 3). Est-ce bien là l'une des espérances des chrétiens? Est-ce que, ici, graisse veut réellement dire graisse ? — C'est étonnant qu'il faille s'arrêter sur des arguments de ce genre.

Autre exemple, que nous fournit la grande prophétie qui annonçait l'effusion du Saint-Esprit : « Je ferai des » choses merveilleuses dans le ciel en haut, et des pro- » diges sur la terre en bas, du sang et du feu, une va- » peur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la » lune en sang, *avant que* vienne *ce grand et notable jour* » *du Seigneur,* » etc. (Joël 2, 28). Voilà ce que l'Écriture applique à la Pentecôte. Ici encore on essaiera de parler d'un accomplissement futur de cette prédiction : mais l'apôtre Pierre nous dit, en parlant du jour de la Pentecôte : « *C'est ici ce qui a été prédit par le prophète Joël* » ; si jamais par conséquent la chose doit s'accomplir littéralement, un apôtre ne nous en dit pas moins

que ce qui se passait alors était déjà l'accomplissement de la prophétie. Si, au contraire, nous prenons cette prophétie à la lettre, sa partie littérale et matérielle n'a pas un mot de vrai : il n'y a point eu de sang, il n'y a point eu de fumée, il n'y a point eu d'éclipse ni de soleil ni de lune, lors de cet évènement ; toute la scène répondait si peu à ce qu'on aurait pu attendre d'après la lettre, que les moqueurs n'en voyaient rien, et disaient que les apôtres étaient pleins de vin doux ! Là donc encore Sion n'a pas signifié Sion.

Enfin (car il suffira bien, je le pense, d'un seul exemple de plus dans cette singulière question) prenez, entre vingt autres psaumes semblables, le psaumes 18, — d'autant plus frappant qu'il nous donne lui-même l'interprétation figurée de son style matériel. « David com-
» posa ce psaume (ou prononça à l'Éternel les paroles de
» ce cantique) le jour que l'Éternel l'eut délivré de la
» main de tous ses ennemis, et principalement de la main
» de Saül (v. 1). » Il s'agit donc ici, on le voit, d'un évènement matériel bien précisé. Or savez-vous ce que Dieu a fait pour délivrer David, si vous prenez les choses à la lettre ? — « La terre fut ébranlée et trembla ; les
» fondements des montagnes croulèrent ;... une fumée
» montait des narines de Dieu ; et de sa bouche sortait
» un feu dévorant ;... il abaissa les cieux et descendit,..
» monté sur un chérubin... Le fond des eaux parut ;
» les fondements de la terre habitable furent décou-
» verts ;... et Dieu tira David des grosses eaux, etc. »
(v. 8 à 17) !...

Voilà comme parle David d'un évènement dont nous connaissons les réalités ! Or de toutes ces choses, prises à la lettre, il n'y a pas un mot de vrai. Peut-on, pour n'en relever qu'un ou deux traits, peut-on se représenter dans un sens quelconque Dieu monté sur un chérubin ?

Poursuivez un peu cette idée ! Est-ce que les fondements des montagnes croulèrent ? et ainsi du reste.

Et ceci est d'autant plus frappant que David parle en ces termes d'un évènement positif, matériel, historique, passé ; de sorte que nous avons, dans ce psaume, l'évènement même et sa description, c'est-à-dire le style et son commentaire ; précisément comme dans les deux autres exemples que j'ai allégués, celui d'Élie et celui de la Pentecôte ! Or si au lieu de raconter, David eût prophétisé dans ce style et que vous eussiez toujours dit « Sion veut dire Sion, » vous vous seriez donc attendus à toutes ces merveilles, aux montagnes qui croulent, à la terre qui tremble, au fond des eaux qui paraît ; puis, dans la réalité, vous n'en auriez pas vu une seule. Fiez-vous donc à la lettre pour décrire l'avenir, quand le passé, connu et tout matériel, nous est dépeint d'une manière si exorbitante ? Non, non ; l'Esprit a un tout autre langage que la chair ; et c'est l'Esprit seul qui vivifie.

Je suis heureux de pouvoir appuyer les vues que j'exprime ici du témoignage d'un auteur qui m'est inconnu, puisque je n'ai de lui que deux pages trouvées parmi des rebuts, mais qui entre parfaitement dans les principes que je viens d'exprimer. Voici ces fragments :

On pourrait croire que les passages d'Osée (I, 10, et II, 23) s'appliquent seulement à Israël ; mais l'apôtre leur donne bien plus de portée en les appliquant *à nous, appelés, non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les Gentils, selon ce qu'il est dit en Osée : J'appellerai mon peuple celui qui n'était point mon peuple, et la bien-aimée celle qui n'était point la bien-aimée ; et il arrivera qu'au lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes point mon peuple, là, ils seront appelés les enfants du Dieu vivant* (Rom., IX, 24-26).

Nous ne voulons pas contester que ces prophéties ne puissent avoir encore un accomplissement ultérieur ; notre intention est seulement de montrer qu'elles en ont eu un dans les évènements de l'Église chrétienne....

Les prophéties contenues dans le deuxième chapitre de Joël, sont citées par saint Pierre comme ayant été accomplies, dans un premier sens, le jour de la Pentecôte, par les dons du Saint-Esprit répandus sur l'Église juive, tandis qu'une promesse de ce même chapitre est appliquée par saint Paul à tous les chrétiens. (Rom, x, 13.)

La prophétie d'Esaïe (LIV. 1), qui peut paraître, à première vue, appartenir à Juda, est appliquée par saint Paul, dans l'Épître aux Galates, à toute l'Église de Christ : *La Jérusalem d'en haut est libre, et c'est la mère de nous tous ; car il est écrit : Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantais point ; efforce-toi et t'écrie.* Les Juifs et les Gentils sont de vrais *enfants d'Abraham* (Gal., III, 25-29; Rom., IX, 6-8).

L'apôtre saint Paul parle aux Hébreux des privilèges supérieurs de la dispensation chrétienne, en ces termes : *Vous êtes venus à la montagne de Sion et à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste* (Hébr., XII, 22); prouvant, ainsi que l'ensemble du chapitre le fait voir, que l'Église chrétienne est la véritable montagne de Sion et la véritable Jérusalem, sur laquelle la bénédiction du Seigneur repose. Il dit encore *que la Jérusalem d'en haut est libre, et que c'est elle qui est la mère de nous tous,* en opposition avec *la Jérusalem de maintenant, laquelle sert avec ses enfants* (Gal., IV, 25, 26).

Tandis que saint Paul exclut les Israélites selon la chair, qui ne croient pas en Jésus-Christ (Rom., IX, 6, 8, 31 ; XI, 7), il dit expressément aux Gentils : ***Si vous êtes de Christ, vous êtes donc la semence d'Abraham, et les héritiers selon la promesse*** (Gal., III, 29). Voyez aussi Rom., II, 28, 29 ; IV, 11, 16 ; IX, 6-8 ; Gal., III, 14, 26-28 ; IV, 25, 26 ; 2 Cor., I, 20 ; Éphés., II ; 1 Pierre, II, 9.

C'est de cette manière que les apôtres font constamment usage des prophéties et des promesses de l'Ancien-Testament. Le serment que Dieu fit à Abraham (Genèse, XXII, 16, 17), est appliqué à tous les fidèles par l'évangile de saint Luc, ch. I, v. 73.

Voilà donc, et je me sens heureux de le déclarer hautement devant l'Église, avant de disparaître à mon tour de cette terre d'erreurs et de vanités, voilà les raisons pour lesquelles je crois que nous ne pouvons avoir aucune confiance dans les divers systèmes qui nous arrivent maintenant d'année en année sur la prophétie qui regarde l'avenir, quand ils s'appuient trop fortement sur

la lettre. Et pour parler du *règne de mille ans,* en particulier, dont tant de chrétiens s'occupent maintenant à tout propos, je vois bien qu'il y a un mot de ce genre dans l'Apocalypse; mais je n'ose, par les raisons qui précèdent, m'en faire aucune idée précise; nous ne savons, selon moi, si ce seront des années ordinaires, ou plus ou moins; si ce règne serait déjà passé, quoique la chose paraisse fort improbable, si nous y sommes maintenant, ce que je ne crois guère non plus, ni si ce règne viendra tel que nous l'attendons. Je me rappelle avoir lu sur ce sujet, il y a trente ans, l'écrit du docteur Bogue; mais la seule chose claire qui m'en soit restée, c'est que, sans l'avoir jamais vu ni connu d'ailleurs, je devinai parfaitement toute la physiologie de l'auteur; ce doit-être, me dis-je, un gros homme, posé, calme, modéré, fidèle dans ce qu'il a reçu, mais très-médiocre dans les idées qu'il se fait de la gloire à venir; aimant à lire la gazette « pour voir comment Dieu gouverne le monde actuel »; ne se faisant pas facilement de mauvais sang, et fort peu poétique. On m'a dit que c'était précisément le cas. Mais je ne tournerais pas la main pour avoir part à un règne de mille ans aussi terrestre que celui qu'il nous a décrit.

Tout ceci nous ramène à M. Darby. Lui aussi, et lui surtout, prétend nous expliquer tout l'avenir de l'Église et des nations de point en point : il a publié des pancartes qui dessinent toutes ces choses par le menu; mais pour arranger ses théories sur ce point, il nous enlève, comme tant d'autres, à nous gens de la nouvelle alliance, plus de la moitié de la bible pour ne la rapporter qu'aux seuls Juifs. Oui, on voit des chrétiens de cette école d'ailleurs très-fidèles, soutenir, par exemple, que

l'épître aux Hébreux et le corps entier des prophéties de l'Ancien Testament ne sont nullement pour nous, mais pour les seuls Juifs! Tout cela devient d'une absurdité repoussante et fort pénible. Ce système amuse l'imagination sans produire en nous un bien réel; l'excitation qu'il produit chez quelques-uns est trompeuse; et je crains qu'avec une apparence religieuse, il n'attache de nouveau les cœurs à la vie présente avec beaucoup de force. J'ai entendu une personne pieuse dire à ce sujet en propres termes « qu'avant d'avoir ces vues elle négli» geait sa santé et sa nourriture, mais qu'à présent elle » se soignait mieux, vu l'espoir qu'elle avait maintenant » de voir encore ici-bas, avant de mourir, l'établisse» ment du règne de Dieu! » Pauvre fruit de sa foi!.... Je crois en outre que ce système-là, en tirant une ligne de démarcation impitoyable et pour toute l'éternité entre le peuple juif et l'Église chrétienne, tend à ramener dans l'Église une espèce de Judaïsme et tout un parti judaïsant. Enfin c'est un fait frappant et bien constaté que les rêveries sur un règne futur de Christ en terre s'établissent, je ne dis pas exclusivement, mais avec une préférence très-marquée dans la classe riche, plus habituée que la pauvre à chercher son bonheur ici-bas. — Chrétiens, ne cessons pas de le chercher là-haut! Assurons notre salut éternel! S'il y a un règne de Christ dans ce monde, ceux qui auront cherché le plus auront bien aussi le moins; mais attachons-nous aux choses qui sont en haut, *non à celles qui sont sur la terre!*

Et, quant aux questions d'Église, cherchons l'édification. Sans doute la prédication est généralement très-faible: mais c'est bien généralement en effet. Si elle l'est dans les églises nationales, elle l'est beaucoup aussi dans les réunions plus étroites; et si un changement dans le

formes du culte est nécessaire, ce que je crois, ce changement ne sera lui-même qu'un moyen imparfait de suppléer à la faiblesse générale de la piété. Ce qu'il nous faut, c'est une plus grande mesure de grâce, plus de prières, et plus d'élévation dans l'idée même que nous nous faisons de l'état normal de l'Église et du chrétien. On demande souvent une nouvelle effusion du Saint-Esprit : mais je crains bien qu'il n'y ait souvent au fond du cœur une restriction à nos vœux : « Donne-nous ton » Saint-Esprit ! *Mais pas trop !* afin qu'on n'aille pas » dire de nous comme des cent-vingt disciples : Ils sont » pleins de vin doux ! »

Cette dernière observation, on le comprend, ne va plus à la seule classe de chrétiens qui nous a occupés dans ce traité : elle va à tous. Partout faiblesse, partout quelque erreur. Qu'il y ait donc partout humilité et support, support et humilité !

FIN.

LETTRE

ADRESSÉE

A LA COMPAGNIE

DES PASTEURS DE GENÈVE,

pour réclamer mes droits de Ministre dans l'église nationale.

(VOIR QUELQUES DÉTAILS SUR CETTE TRANSACTION, T. II, P. 251 ET SUIV.)

Messieurs,

Après avoir vu, dans vos dernières élections, rejeter deux fois de suite un homme dont je partage, autant qu'il m'est connu, toutes les vues religieuses (1), il pourrait sembler peu honorable de ma part de me présenter pour la démarche actuelle. Mais plusieurs d'entre vous savent que j'avais commencé à manifester mes intentions déjà avant ce dernier évènement; je n'ai pas de raisons suffisantes pour revenir en arrière.

En venant faire auprès de vous la présente réclamation, je ne fais qu'exécuter une résolution que je nourris depuis plusieurs années; et si j'ai tant tardé à lui donner essor, ça été uniquement pour ne rien précipiter, et pour laisser arriver mes réflexions et ma position à une parfaite maturité. J'ai aussi voulu par là laisser écouler un temps de calme d'autant plus long entre des débats passés et l'époque où je viendrais vous faire cette communication.

Vous avez saisi toutes les occasions de protester de votre profond désir de voir rentrer la paix dans l'église de Genève et de pouvoir en cicatriser les plaies; c'est, je crois, un acte de ce genre que je viens vous proposer.

(1) M. le pasteur Valette.

Lorsque, en 1826, vous déclarâtes que vous ne me reconnaissiez plus le caractère ecclésiastique, vous vous appuyâtes uniquement sur la circonstance que je m'étais retiré de l'Église nationale.

Or, messieurs, il y a déjà plusieurs années que l'état des choses a beaucoup changé parmi nous, sous plusieurs rapports. Je ne m'étais séparé de l'église (je l'ai publié dans le temps), que parce que je n'y trouvais pas, il y a 23 ans, la liberté de prédication dont d'autres jouissaient à plein, et qui forme le premier besoin d'un ministre de Christ. Je m'en retirai très-particulièrement à cause du réglement de 1817, qui ne fut point établi en vue de moi, puisque j'étais pasteur dans le canton de Berne à l'époque où il parut, mais qui ne me permettait pas de remonter en chaire lorsque je revins. Je ne juge pas cet acte : je le rappelle simplement comme un fait.

Or, j'ai soigneusement remarqué la déclaration qui s'est publiée en plus d'une manière à l'époque du Jubilé : savoir, que ce réglement, bon pour son époque, n'avait été que momentané (*Jubilé*, p. 289), et qu'ayant cessé, déjà au bout de peu d'années, d'être nécessaire, il avait, par cette raison même, fini par n'être plus appliqué. D'ailleurs, n'eût-on pas publié et ce fait et sa cause, l'un et l'autre étaient patents; car quelques progrès qu'il nous reste à faire sous ce rapport, et quoi que puissent d'un autre côté en penser quelques-uns, on s'entend un peu mieux à présent qu'il y a vingt ans : l'opposition aux doctrines orthodoxes est moins vive chez un grand nombre de personnes, et, par suite de ce fait même, et de la liberté plus grande qui règne dans l'Église, ceux qui professent ces doctrines ne font plus de polémique depuis longtemps dans les chaires, et même ailleurs la font beaucoup moins. Si vous refusiez ce témoignage à tous, au moins je le réclame pour moi comme une ri-

goureuse justice ; et ici j'ai mieux à alléguer que des assertions ; je puis présenter une suite de publications qui toutes, *depuis quatorze ans*, sans trahir ma foi, ou plutôt en l'exposant, indiquent sans équivoque des principes larges et éminemment pacifiques. Je vous citerai, au nombre des témoignages honorables que m'ont valu quelques unes de ces publications, l'achat d'un nombre considérable d'exemplaires de mes *Recherches sur la Constitution de l'Église* que fit le ministre de l'Instruction publique en France, M. Guizot, lors de l'apparition de l'ouvrage.

Le réglement de 1817, quoique toujours subsistant, est donc tombé en désuétude ; ses causes n'agissent plus ; j'ajouterai même que, fut-il encore en vigueur, il ne me gênerait point, parce qu'il ne pourrait plus avoir la portée qu'il avait il y a vingt-trois ans.

Or, ce réglement ayant été la cause de ma séparation, dès que j'en vis affaiblir l'emploi, je me rapprochai de notre Église ; et dès qu'il a fait place au régime plus généreux d'une sage liberté *j'y suis rentré* en principe *le même jour*. J'en ai pour témoins plusieurs d'entre vous, à qui j'ai communiqué, depuis quelques années déjà, et le fait et ses raisons ; d'ailleurs mes *Recherches* en font foi.

Vous pourriez même me reprocher de ne vous avoir pas fait plus tôt la notification de ce retour, qui ne devait pas vous être indifférent : mais je vous ai indiqué dès le début de cette lettre les causes de mon silence. Comme ma rentrée dans l'Église nationale marchait de front, pour moi, avec la demande que je viens vous faire aujourd'hui de rétablir mon nom sur la liste des ministres de l'Église de Genève, je n'ai pas voulu, même en faisant une demande aussi légitime et *aussi simple*, agir sans avoir laissé passer quelques années de plus sur des impressions antérieures, maintenant devenues presque anciennes.

Mais s'il ne faut rien précipiter, il faut aussi éviter des délais qui pourraient devenir coupables. Je crois, messieurs, à votre désir de faire ce qui est en vous pour la paix de l'église; et par conséquent je crois vous proposer une mesure conforme aux principes que vous professez, en vous demandant de détruire un fait qui, par le considérant même que vous avez allégué, ne serait plus maintenant qu'une injustice. Vous ne voudrez pas, je le pense, que le soleil de votre vie se couche sans nécessité sur une mesure que vous pouvez retirer.

Je sais, il est vrai, que je ne puis aspirer au droit de reprendre la parole dans nos chaires publiques qu'en renonçant à la prendre dans les chaires dissidentes; mais, sans cesser un moment de porter aux églises indépendantes le respect et l'amour que je leur dois, dès que je suis obligé de faire un choix, je n'hésite pas un instant. Je n'ai même pas ici à juger un principe : je me rends à un fait, et je m'y rends sans restriction.

A peine est-il nécessaire que je vous expose les principes, les vues et surtout l'esprit dans lequel je reparaitrais dans nos chaires si Dieu me le permet un jour; car ici j'ai le grand avantage de n'être pas réduit à une profession abstraite et idéale, qui peut toujours tromper celui-là même qui la fait. Jugez moi par la longue suite de publications dont je vous ai parlé.

Vous savez que je professe toutes les doctrines orthodoxes : chûte de l'homme, nécessité absolue de la grâce pour le ramener à son Père céleste, salut par le sacrifice de la croix, divinité de notre Sauveur, nécessité d'une régénération radicale..... Mais ce que vous ne connaissez pas aussi bien, c'est l'équilibre que je m'attache à conserver entre des doctrines qu'on a coutume d'opposer les unes aux autres; c'est l'attention que j'apporterai toujours à ne m'exprimer sur des points contes-

tés ou obscurs que dans les termes de l'Écriture; — c'est surtout la profonde aversion que j'ai toujours éprouvée pour les formules spéculatives, — et mon attachement continu à la règle, éminemment scripturaire, de ne jamais envisager une doctrine que sous son point de vue pratique. Ce n'est donc pas un engagement que je prends ici; c'est une déclaration que je vous fais, quand je dis que je ne porterais jamais dans la prédication une intention polémique, — que je m'attacherais toujours à l'enseignement direct, — que j'éviterais toujours, en dogmatique, les définitions trop rigoureuses, les termes techniques, les expressions de l'École, en un mot tout ce qui ne serait qu'un attirail théologique sans vie et sans piété. — C'est donc vous dire en d'autres termes que je professe l'orthodoxie, moins les exagérations, l'étroitesse et la roideur qui trop souvent la dégradent et la faussent. Je crois par là dire beaucoup, en même temps que je ne dis que ma pensée.

Mais, par suite même de ces principes, je m'attendrais à ce qu'on me laissât prêcher sans inquiétude, sans méfiance et dans la parfaite liberté dont a besoin une âme chrétienne et un ministre qui prêche la foi de son cœur.

Voyez, messieurs, si vous pouvez me recevoir ainsi. Je ne veux pas avoir à m'occuper, dans ma prédication, du jugement des hommes, ni dans un sens ni dans l'autre.

Je me suis demandé s'il y aurait lieu dans le cas présent à émettre quelque jugement sur le passé; mais je suis convaincu que ce serait rentrer dans un labyrinthe inextricable. Je crois que ma démarche actuelle dit tout ce qu'il faut, et que nous devons laisser le passé être passé; je termine donc par une seule réflexion.

Les temps sont solennels; et, sans faire le prophète, on peut se tenir pour assuré que nous marchons au de-

vant de grands évènements et de grandes luttes. C'est avec un cœur pure que je m'approche de vous. — Je crois que toute chose a son temps. Il y a eu un temps pour la lutte ; je viens voir s'il y en aura un pour travailler en paix. Je n'ai ici autre chose en vue que de faire cesser, autant qu'il est en moi, un fait qui rappelle des débats depuis longtemps passés. Je n'ai d'autre but que d'offrir l'humble service du reste de mes jours à ma chère patrie, et de rentrer plus pleinement, avec tous les miens, dans cette Église de Genève si pleine de touchants souvenirs, qui accueillit mes ancêtres persécutés, et qui marche peut-être au-devant de jours bien difficiles. Notre nationalité s'altère. Rome cherche à prendre pied chez nous ; un seul revers politique pourrait nous amener de cuisantes humiliations : tout nous crie donc de serrer les rangs, Messieurs, je viens répondre à cet appel ! Ce n'est pas une faveur que je demande ; ce n'est pas même sur un droit que je viens insister ; je viens remplir ce qui me parait être le devoir d'un bon citoyen et d'un chrétien paisible. L'issue est dans la main de Dieu : mais j'ai dû faire ce pas, et je m'en remets maintenant à la direction du Chef de l'Église, en formant, dans toutes les suppositions, des vœux sincères pour le plus grand bonheur de chacun de vous.

Votre collègue dans le Saint Ministère,

A. BOST.

UNE NOTE
SUR VIRGILE.

Cette note irait proprement à l'histoire de ma jeunesse, qu'on ne trouvera que dans la livraison suivante ; mais je l'ai placée ici pour terminer par une douce impression cette livraison-ci, qui a tant de sévérité.

Celui que la force de sa piété porterait à ne s'occuper absolument que d'objets religieux serait bienheureux ; et il n'aurait rien à faire avec cette note, sauf peut-être son commencement. Mais, pour peu qu'il soit permis de s'occuper d'autre chose que de l'évangile, il y a peu d'auteurs qui contrastent moins que Virgile avec les pensées religieuses. N'ayant jamais eu occasion de rien publier sur cet admirable écrivain, je hasarde de le faire aujourd'hui pour une première et une dernière fois. On comprendra aisément que je ne prétends pas faire ici une indication tant soit peu complète de ses principales beautés : il faudrait citer des livres entiers ; je ne donne que ce qui surnage dans mes souvenirs.

Et d'abord deux mots sur la quatrième Eglogue que, selon moi, on ne ne remarque pas assez. Je crois, et je ne suis pas le seul à croire, que Virgile avait lu Esaïe et les autres prophètes (il l'avait pu au moyen de la traduction des Septante) ; et que c'est de leurs livres, très-probablement, qu'il a tiré quelques-uns des vers les plus remarquables de cette pièce, qui a l'air en quelques endroits de n'être qu'une traduction de ces mêmes livres, et par conséquent une prédiction de ce que nous trouvons mot à mot dans l'évangile. Qu'on en juge par les

vers suivants dont je souligne les mots les plus frappants. Le sujet de la pièce d'où je les tire est des plus minces : elle fut composée en vue de la naissance future d'un enfant qu'attendait un consul romain; en voici le début emphatique :

Ultima Cumæi venit jàm *carminis ætas*... (1)
Magnus ab integro sæclorum nascitur *ordo*... (2)
Jam redit et *Virgo* (3), redeunt *saturnia regna* ; (2)
Jàm *nova progenies cælo* demittitur alto... (4)
Tu modo nascenti puero quo *ferrea* primùm
Desinet, ac *toto* surget *gens aurea mundo*, etc. (5)
..... incipient magni procedere menses (1 et 2).
*Pacatum*que reget *patriis virtutibus* orbem (6).

(1) Sur le mot *carmen* on se rappellera que presque toutes les prophéties de nos saints livres étaient en vers ; et quant au dernier âge dont parle ici Virgile (*ultima ætas*), on connaît le retour continuel des Écritures à cette pensée : Il arrivera *aux derniers jours*, dit l'Éternel, etc. Voyez Esaïe, 2, 2 ; Michée, 4, 1 ; Daniel, 10, 14 ; Joel, 2, 28, et vingt autres endroits semblables.

(2) Voici, je m'en vais créer de *nouveaux cieux et une nouvelle terre*. (Esaïe, 65, 17. — 2e Pierre, 3, 13. — Apocalypse, 21, 1.) Il faut que les cieux le contiennent (Jésus) jusqu'à ces temps *du rétablissement de toutes choses* dont Dieu a parlé par tous ses saints prophètes. (Actes. 3, 21). — Voici, je fais *toutes choses nouvelles*. (Apocalypse, 21, 5).

(3) Voici, une *Vierge* sera enceinte, etc. (Esaïe, 7, 14).

(4) *L'Enfant nous est né*, le Fils nous a été donné, et on appellera son nom l'Admirable,... le Prince de paix. (Esaïe, 9, 7). Il sera appelé le *Fils du Souverain*. (Luc. 1, 32).
Le Fils de l'homme est *descendu du ciel*. (Jean, 3, 13).

(5) *Une nation* ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et *elles ne s'adonneront plus à la guerre*. De leurs épées elles formeront des *hoyaux*, et de leurs *hallebardes* des *serpes*. (Michée, 4, 3). — On n'entendra *plus parler de violence* en ton pays..... Je ferai venir *de l'or* au lieu de l'airain, de *l'argent* au lieu du fer ; et la paix te gouvernera. (Es. 60, 17 et 18). (Voyez de plus le renvoi n° 2 ci-dessus).

(6) *Paix* soit sur *la terre*. (Luc 2, 14). — Voici, un roi régnera avec justice ; il sera un *asile* contre la tempête (Esaïe 32, 1 et 2). Quant à *patriis virtutibus*, nous lisons : Je fais les *œuvres de mon Père*. (Jean 9, 38 et 29) ; le Père qui demeure en moi est celui qui fait les œuvres. (Jean, 14, 10).

Occidet et *serpens* (7). . . . . .
Nec magnos metuent armenta leones (8)
Cara Deûm soboles, magnum *Jovis incrementum !* (9)

On voit, comme je l'ai dit, que ceci est presque une citation religieuse. J'en viens aux morceaux purement littéraires.

Je rappellerai, des Géorgiques, le morceau admirable sur la mort de César :

Ille etiam extincto etc..... (1. 466)
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens [*quel enjambement !*] et *simulacra modis pallentia miris*
Visa [même remarque] *sub obscurum* noctis, etc.

Ailleurs le laboureur promenant sa charrue sur un champ de bataille :

..... gravibus rastris *galeas* pulsabit *inanes*,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Comme ces mots sont mêlés !
Puis l'incendie dans une forêt (2, 305 et suiv.) :

Robora comprendit, frondesque *elapsus* in altos
Ingentem cœlo sonitum dedit.....

et tout le reste du morceau !
Puis ces scènes si douces (2, 458)

O fortunatos nimium sua si bona nôrint
Agricolas. . . . . .

(7) En ce jour-là, l'Éternel *tuera le serpent*. (Esaïe, 27, 1). — Il saisit le dragon, *l'ancien serpent*, et le jeta dans l'abîme. (Apocalypse, 20, 2). — Voici, je vous donne le pouvoir de *marcher sur les serpents*, etc. (Luc, 10, 19).

(8) Le loup demeurera avec l'agneau ; — Le *veau* et le *lionceau* seront ensemble, le *lion* mangera du fourrage *comme le bœuf ;* et l'enfant s'ébattra sur le trou de l'aspic. (Esaïe, 11, 16).

(9) Voir le n° 4 ci-dessus et le nom de *Fils de Dieu* que porte Jésus. « Il est appelé le Fils du Souverain. (Luc 1, 32), la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa personne. »

Speluncæ, vivique lacus, at frigida Tempe
Mugitusque boûm mollesque sub arbore somni
Non absunt. . . . . .

C'est sans pareil !

Et tout le morceau d'Eurydice ! Quel talent a-t-il fallu pour pouvoir, sans tomber dans l'horrible ou dans le ridicule, introduire cette tête qui roule dans les flots, et qui répète encore et sans cesse le même nom chéri (4, 523) :

Tum quoque. . . . . .
..... Eurydicen, vox ipsa et *frigida lingua*
Ah ! miseram Eurydicen *animâ fugiente* vocabat ;
Eurydicen toto referebant *flumine* ripæ !

Quel effet que cet *Ah !* qui interrompt la phrase !

Pour prendre quelque chose dans l'Enéide, sans même toucher au fameux livre 4, je ne rappellerai que ce songe où Enée voit apparaître Hector (2, 270) :

In somnis ecce *antè oculos mœstissimus* Hector
Visus adesse mihi *largosque* effundere *fletus*, etc.

Puis je voudrais tirer d'un injuste oubli une petite description qui est charmante, quoiqu'elle roule sur un objet trivial en lui-même. Virgile représente la course d'une personne agitée et furieuse sous l'image d'une toupie (ou sabot) fouetté par les enfants :

Ceu quondam *torto volitans* sub *verbere* turbo
Quem pueri, *magno* in *gyro*, vacua atria *circùm*
Intenti, ludo exercent ; ille actus habenâ,
Curvatis fertur spatiis : *stupet inscia* juxtà,
Impubesque manus, *mirata volubile buxum :*
Dant animos plagæ, etc. (7, 378 etc.)

Pour le dire en passant, ce morceau nous fournit un exemple de plus de la délicatesse ridicule de la langue française. Les traducteurs se garderaient bien d'user ici du mot *sabot*, ils disent « l'instrument léger. » ....

Puis il faut voir la colère de Binet dans sa note sur ce passage, à cause de sa familiarité ! Français, Français ! Quittons donc une fois le cothurne et la mître pour être vrais et naturels !

Les citations que je viens de faire portent sur la beauté littéraire de Virgile en général et sur les idées même. Je voudrais maintenant en faire quelques unes sous le point de vue de *l'harmonie imitative*. Sans doute on en a parlé mille fois ; mais je ne prendrai que des passages qu'on a rarement cités, ou ceux dont, même en les citant, on n'a pas, à mon avis, fait suffisamment ressortir toute la beauté.

Dans les adieux de Didon *(Proh ! Jupiter, ibit hic,* etc.), remarquez ce retour des mêmes sons, qui indique si bien le sentiment unique qui déchire le cœur de cette femme en ce moment :

..... Faces in castra *tulissem*,
Implessemque foros flammis ; natumque patremque
Cum genere *extinxem ;* memet super ipsa *dedissem !*

Le tout suivi de cette magnifique apostrophe :

Sol qui terrarum flammis opera omnia lustras, etc.

Dans les Géorgiques (1, 74 à 85) lisez, ou plutôt écoutez, la récolte des légumes secs et des poids à la « cosse bruyante. »

Undè priùs lætum [joli mot] siliquâ quassante legumen
Sustulĕris, frăgĭlēs călămōs, *sylvamque sonantem.*

Tout est là : le bruit des cosses *(quâ quas)*, ce même bruit et la légèreté des tiges sèches dans ces brèves légères et sifflantes *(sustuleris fragiles calamos)* ; puis l'idée générale de cette *forêt sonnante.*

Un peu plus loin on brûle le chaume à un feu pétillant :

Atquĕ lĕvēm stĭpŭlām crĕpĭtāntĭbŭs ūrĕrĕ flāmmĭs.

Ailleurs on bat en grange sur l'aire :

Et medio *tŏstas æstu terit area* fruges.

Voilà non seulement les coups de fléau (*to, ta, tu*, téritā,) mais au moyen des s (*tostas æstu*) ce léger bruit de paille que produit le fléau en traînant, entre deux coups, sur le tas qu'il vient de frapper.

Ailleurs encore nous trouvons le fameux orage (1.320 et suiv.) qui enlève et disperse dans les airs le blé chargé de grains, puis le chaume et les tiges légères.

..... Quæ gravidam late segetem
Sublime expulsam eruerent, ità turbine nigro,
Fĕrrĕt hyĕms cŭlmŭmquĕ lĕvĕm stŭpŭlāsquĕ vŏlāntĕs.

On se rappelle le reste de ce morceau incomparable :

Sæpè etiàm immensum cælo venit agmen aquarum

(une immense armée d'eaux venant du ciel !) puis :

Ipse Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ. . . . . .
Terra fremit : fugêre ferae, et mortalia corda
Per gentes — humilis — stravit pavor !

Quel langage ! *humilis — stravit — pavor, — per gentes !*

Mais ceci fournit une autre observation encore. Ces mots en rappellent de tout semblables de l'Évangile ; et alors, chose admirable, quoique non surprenante, la Bible, qui n'a jamais trace d'intention littéraire, est, sous ce rapport même, encore plus belle et plus effrayante que notre grand auteur ! « Et il y aura sur terre (au dernier » jour) une angoisse des nations dans leur consternation, » au bruit de la mer et de la tempête (Luc. 21. 25) :

καὶ ἐπὶ τῆς γῆς συνοχὴ ἐθνῶν ἐν ἀπορίᾳ, ἠχούσης θαλάσσης καὶ σάλου.

Comme il faut que celui qui a prononcé ces paroles plane au-dessus du globe terrestre pour penser que « des

peuples » qui n'ont jamais vu la mer « tremblent et soient consternés un jour au bruit de ses flots !... »

Mais revenons à Virgile et à son harmonie imitative. J'ai parlé de quelques passages que tout le monde cite, et dont on n'a pourtant jamais, il me semble, indiqué toute la beauté ; j'indiquerai encore en ce genre les deux vers du célèbre morceau d'Eurydice que j'ai déjà cités sous un autre rapport. Un professeur de Paris faisait remarquer il y a déjà bien des années tous ces *te* des deux vers :

Te dulcis conjux, *te* solo in littore secum,
Te veniente die, *te* decedente canebat.

Que ne relevait-il encore tous ces *e*, bien plus nombreux, dont la dernière ligne est remplie ! Cette voyelle est celle d'un désir profond (eh ! que j'aimerais ! eh ! que je serais heureux !) : or vous l'avez quinze fois dans ces deux lignes ; onze fois dans la dernière à elle seule.

Ce que nous disons de cette voyelle me rappelle un autre passage du même auteur où elle joue encore un rôle, différent, il est vrai, mais non moins expressif. L'*é* dépeint très-bien aussi les bruits retentissants qui peuvent se faire dans un grand local vaste et vide, le choc ou la chûte de quelque corps dans un édifice sonore ; or, on la retrouve employée d'une manière frappante, à côté d'un autre bruit, dans deux vers où Virgile dépeint le coup d'une lance qui se plante dans les flancs du cheval de Troie.

..... Stĕtit illă trĕmĕns, uteroque recusso
Insonuêre cavæ gemitumque dedêre cavernæ !

Voilà le coup de la lance (gemi*toum* (1) ; son trem-

(1) C'est bien ainsi qu'on devrait prononcer. C'est probablement le chant d'église qui a introduit la prononciation actuelle, gemi*tom*, parce que le son *oum*, le plus sourd de tous, était incommode pour le chant. Mais les mots grecs pris du latin remplacent l'*u* par *ou* : musa, mousa, etc.

blement après le choc (stĕtit illă); deux gros bruits d'*o* (ute*ro*que recus*so*); puis, dans un seul vers, dix *e* ou *æ* qui prolongent le retentissement de la caverne, cinq de ces *e* ou *æ* tombant même sur des temps forts (insonuĕre cavæ, gemitumque dedĕre cavĕrnæ).

Mais il faut s'arrêter : *sat prata biberunt*..... C'est encore du Virgile !

Je n'ai pas exactement suivi, dans la disposition des morceaux qui composent cette livraison, l'ordre annoncé à la fin de la préface. Mais cela n'a pas d'importance. J'avais dit aussi que je publierais mon supplément en trois livraisons ; mais j'ai diminué le nombre des morceaux dont je voulais composer ce troisième volume ; et maintenant je suis fixé sur ce qui va paraître encore ; car le reste de mon manuscrit est sous presse, et paraîtra, s'il plaît à Dieu, fin mai. Ce troisième volume n'aura, en tout, qu'environ 300 pages, et se terminera avec la prochaine livraison, dont voici le contenu :

1: Enfance et Jeunesse.
2. Course dans les Grisons.
3. Un mot de Pascal sur la prédication littéraire.
4. Quelques Rectifications.
5. Du Surnaturel et du Rationalisme, à l'occasion du livre de M. le comte de Gasparin sur ce sujet.
6. Singuliers phénomènes du réveil de Bouch.
7. Trois morceaux sur la Puissance de la Grâce pour sanctifier le croyant.
8. Quelques strophes traduites de l'Allemand.

FIN DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

MÉMOIRES

POUVANT SERVIR A L'HISTOIRE

DU RÉVEIL RELIGIEUX

DES ÉGLISES PROTESTANTES DE LA SUISSE ET DE LA FRANCE,

ET A L'INTELLIGENCE

DES PRINCIPALES QUESTIONS

THÉOLOGIQUES ET ECCLÉSIASTIQUES DU JOUR.

PAR

A. BOST.

SUPPLÉMENT

OU

TROISIÈME VOLUME.

Deuxième Livraison.

L'auteur de cet Ouvrage se réserve de le traduire.

PARIS

CHEZ GRASSART, MEYRUEIS ET CHERBULIEZ.

1855

LA ROCHELLE. — TYP. DE A. SIRET.

ENFANCE

ET

JEUNESSE,

OU

Supplément aux trois premiers Livres de mes Mémoires.

I.

Depuis ma naissance jusqu'à mon départ pour l'institut de Neuwied, chez les Frères Moraves.

(1790 à 1798.)

Étudier sa propre vie, et même « mettre à nu son cœur et sa vie devant ses frères » (v. préf., p. XVIII), m'a toujours paru une chose utile et par conséquent légitime. Je l'ai dit et redit, en réponse aux dites et aux redites de ceux qui trouvent mauvais qu'on parle de soi. Je ne suis pas le seul à aimer les biographies et les mémoires. Ceux qui n'aiment pas ce genre ne sont pas tenus de lire cette sorte de production ; mais ils feraient bien de se souvenir en même temps que dans les points où des personnes également bien intentionnées diffèrent de vues, il faut savoir se supporter et même se respecter réciproquement. Sans cela le danger du pharisaïsme est à la porte. 1790 à 1798

Je reprends donc quelques détails de mon histoire, que je n'avais pas voulu donner avant d'avoir tracé les traits principaux de ma vie. Je ne pourrai éviter quelques légères répétitions, puisque ceci est un supplément à une histoire déjà donnée ; mais ces répétitions ne seront ni longues ni fréquentes.

On ne peut intéresser aux petites choses qu'en les liant à de plus grandes. Je cherche donc se qui se pas-

1790 à 1798 sait dans le monde, à l'époque où mon bisaïeul quittait le Dauphiné pour échapper aux cruautés de cette église romaine qui prétend être la seule vraie, et pour se rendre à Genève, alors l'asile des martyrs. C'était vers 1720. La persécution contre les protestants, un moment ralentie en France par l'insurrection prodigieuse des Cévennes, se réveillait. La voix des prophètes d'alors venait de s'éteindre : le noble Élie Marion était mort, seul et sans amis, en terre étrangère, le 29 novembre 1713, au lazaret de Livourne, à l'âge de trente-trois ans. Bossuet était allé rendre compte peu d'années auparavant (1704): Wesley et Zinzendorf vivaient déjà, âgés l'un de dix-sept ans, l'autre de vingt.

Le malheureux Louis XIV, adultère, despote, persécuteur, bon catholique, qui eut le malheur plus tard d'être loué par Voltaire, avait expiré (1715) dans les remords, comme Charles IX et pour la même raison. Herrnhout naissait.

Les protestants de France n'ayant pas, à cette époque, la permission d'abandonner leur malheureuse patrie, même en y laissant tous leurs biens, mon bisaïeul, cultivateur dans le Dauphiné, fut obligé de quitter Beaumont, près de Valence, sans rien emporter avec lui de tout ce qu'il possédait, et caché, à ce qu'on m'a dit, dans un char de fumier, pour venir se rendre à Genève, où il se maria en 1727.

En 1733 naissait mon aïeul; et en 1764 mon père; douce créature, toujours sereine, pure et flexible! C'est à cet humble chrétien, si peu connu, que se rattachent incontestablement, non sans doute comme à leur cause, mais dans l'ordre des temps et par le fait, les premiers mouvements du réveil religieux de Genève et de la langue française (*Mém.*, I, 15).

Mon père et ma mère étaient, à ma naissance, dans

la plus profonde pauvreté ; et s'il était chrétien de n'ap- 1790
peler honorable, comme on le fait si souvent, que les à
familles qui ont quelque fortune, ma famille, à ce 1798
compte-là, ne l'était pas du tout. Mes parents m'ont souvent répété qu'ils s'étaient couchés plus d'une fois sans souper. Mon bisaïeul ayant été ruiné par l'exil, comme on vient de le voir, son fils, entraîné dans la même ruine, dut embrasser la première condition qui se trouva à sa portée : il se fit cordonnier ; mon père aussi le fut à son tour dans son enfance ; il l'était même encore lorsque je naquis. Et quoique ses talents et son activité extraordinaire l'aient porté, peu après, à l'état d'instituteur, je me rappelle encore cette petite boutique, située aux Étuves, où il exerçait son premier métier, dans la plus grande pauvreté : car son père ne lui avait laissé que des dettes et aucune éducation : il fallut qu'il fît tout par lui-même. On ne peut guère se représenter tous les obstacles qui pèsent sur celui qui se meut ainsi dans les couches les plus basses de la société.

Je naquis le 10 juin 1790 ; rude année. La révolution française venait d'éclater. C'est cette même année que furent supprimés les ordres religieux, et la noblesse héréditaire abolie. *Novus ab integro seclorum nascitur ordo.*

Il est peut-être assez rare de se rappeler une première impression de la vie : j'ai pourtant un souvenir très-net de ce genre ; c'était probablement quelque fête de famille, quelqu'une de ces joies que les plus pauvres réussissent quelquefois à se donner, et qu'il faut bien se garder de leur reprocher. J'avais alors peut-être trois ou quatre ans. Tout ce qui m'en reste, c'est que je fus tiré un soir de mon lit, et porté tel quel dans une chambre qui me parut toute resplendissante de lumières. On sait qu'il n'en faut pas tant pour éblouir les sens tout neufs et très-impressionnables d'un nouveau venu dans le monde :

1790 à 1798 il y avait peut-être sur la table cinq à six bougies — bougies de suif bien entendu : — il s'y trouvait probablement aussi le reflet des verres, la blancheur d'une nappe : bref voilà mon premier souvenir de la vie ; juste image du pauvre et faux éclat de cette vie tout entière.

Ce fut ma mère qui eut la bonté de m'apprendre à lire. Pendant que mon père commençait par une simple école son futur institut, sa laborieuse compagne enseignait à lire à de petits enfants. Assise sur une chaise de paille, ayant devant elle un de ses petits élèves également assis sur un banc de six pouces de haut, et tournant le livre vers l'enfant, elle nous montrait les lettres avec une aiguille à tricoter. Que de soupirs et de douleurs ! Je fus très-lent à apprendre.

Mais la musique arriva plus vîte, du moins pour ce qui concerne le goût, et sans que j'en eusse conscience. Je me rappelle, quoique confusément, que vers l'âge de cinq ans, m'amusant à genoux devant une chaise, je chantais, sans aucune pensée religieuse du reste, le premier verset du psaume 116, paroles et musique. Mes parents émerveillés me laissèrent aller jusqu'au bout, puis me témoignèrent une grande satisfaction, et me dirent que j'étais « bien sage. » Je fus très-étonné de cette approbation ; car je n'avais pas songé à faire ni bien ni mal. Du reste, je suis loin de blâmer des parents qui encouragent un enfant dans ce cas : c'est une mauvaise austérité que celle qui craint de donner, dans une juste mesure, des témoignages de satisfaction à un enfant, et même à l'homme fait. Une personne qui ne vous approuve jamais est mal venue dans ses jugements défavorables ; on ne l'écoute plus ; et elle ne le mérite pas non plus.

Il est possible que le goût pour la musique ait été développé chez moi par une circonstance particulière. Mon père s'était mis à donner des leçons de chant, deux ou

trois heures par soirée ; et je dormais dans l'alcôve de la 1790
chambre où se donnaient ces leçons, tous les jours. à

Sous le rapport moral... Ici je suis saisi d'entrée par une 1798
de ces observations générales qui seules donnent quelque importance à une histoire personnelle. Plus je réfléchis sur les différents caractères des hommes, sur celui des autres aussi bien que sur le mien, plus je suis frappé de ce fait qui se présente à mon esprit avec une évidence irrésistible ; c'est que, abstraction faite de la puissance illimitée de la grâce divine pour changer et sanctifier nos cœurs, nous naissons tous avec notre caractère tout fait, avec notre nature toute prononcée ; et que cette nature, ce caractère se lient de la manière la plus intime au tempérament que nous apportons au monde. Je tiens à répéter l'observation que je viens de faire, relativement au pouvoir de la grâce d'en haut, pour modifier, rectifier et sanctifier plus tard nos dispositions natives ; mais, cette limitation faite, mon observation reste à mes yeux tout évidente. Le mot même *caractère* signifie, dans la langue du peuple à qui nous l'avons emprunté, une gravure, une ciselure, une image empreinte ; et, dans la bible, Jésus est appelé le « caractère de Dieu » (Héb., 1. 3.), c'est-à-dire son empreinte. Nous naissons tous avec notre empreinte.

Sans doute on pensera, et très naturellement, que cette observation pourrait nous mener bien loin ; et je le crois moi-même. Mais qu'elle nous mène où elle voudra ; toute vérité, dès qu'elle est bien constatée, doit être admise et reconnue ; et je crois que ceci en est une : l'évangile reste là pour nous préserver de tous les écarts de notre faible raisonnement : je me borne à constater un fait.

Je voulais d'abord, pour être plus sûr de ne pas me tromper, restreindre mon assertion à moi-même : mais

1790 à 1798 je ne le puis. Outre le spectacle de la société, j'ai vu pendant trente-six ans passer sous mes yeux une nombreuse famille ; et je dois dire que chez mes enfants, comme chez moi, comme chez toute autre personne que j'ai pu observer, j'ai vu l'être développer successivement tout ce qu'il avait annoncé dès les premières années, je dis même, dès les premiers mois de son existence. Flexibilité ou entêtement, franchise ou mensonge, lâcheté ou courage, avarice ou générosité, affection naturelle ou froideur égoïste, activité ou paresse, politesse ou impolitesse, penchant même à la piété ou froideur pour elle, tout cela l'enfant l'apporte avec lui, comme une rose ou un chardon apportent avec eux leurs feuilles ou leurs piquants. L'éducation, et surtout la grâce, je l'ai déjà dit deux fois, viennent ensuite affaiblir, diriger, rectifier, rarement détruire à fond les mauvaises dispositions, puis cultiver les bonnes, les bonnes dont le germe aussi est souvent déjà caché, quoique inaperçu, dans les plus mauvais caractères.

Cette observation me paraît sauter aux yeux de quiconque observe ; et l'Écriture nous la confirme d'ailleurs en mille manières.

On me demandera peut-être pourquoi j'insiste sur ce sujet. Je réponds que tout ce qui est vrai est bon ; et que telle vérité, dont on ne voit pas l'emploi immédiat, finit toujours par révéler cet emploi en son temps. Mais d'ailleurs il n'est pas difficile de trouver sur le champ, dans le cas actuel, une application importante à notre observation; sans justifier le mal, elle est éminemment propre à nous rendre indulgents envers nos semblables, et humbles quant à nous-mêmes, puisqu'elle nous montre que, dans la plupart des cas, nos vertus, quand nous en avons, ne sont qu'une obéissance à quelques inclinations, et le péché un esclavage qui ne peut se détruire que par

la grâce divine. Enfin, et surtout, cette observation four- 1790
nit un grand avertissement aux parents et à tous les à
instituteurs. Cet enfant que vous avez devant vous, a 1798
probablement plus de pensées, plus de nobles qualités à cultiver, ou aussi plus de mauvais penchants à combattre que vous ne l'imaginez. Sous tel ou tel rapport, vous ne lui donnez que cinq à six ans ; il en a peut-être quinze ou seize dans ses instincts. Prenez-y garde : je sais bien ce que je dis.

En repassant cette portion de mon ouvrage, je suis singulièrement surpris de voir, très-fortuitement, un écrivain célèbre du jour, une femme philosophe, qui a le malheur d'être incrédule, tomber, comme moi, dès les premiers pas de l'*Histoire de sa vie* (1), sur le même sujet qui m'occupe ici.

« Nous apportons en naissant [dit-elle] des instincts qui ne sont qu'un résultat du sang qui nous a été transmis, et qui nous gouverneraient comme une fatalité terrible, *si* nous n'avions pas une certaine somme de volonté [qu'ailleurs elle appelle *la grâce*], qui est un don *tout personnel* accordé à chacun de nous [dit-elle encore] par la justice divine.

..... Nous ne sommes pas absolument libres.....

..... Jean-Jacques Rousseau pensait que nous étions tous nés bons, éducables ; et il supprimait ainsi *la fatalité* (2). Mais alors comment expliquait-il *la perversité générale* qui s'emparait de chaque homme au berceau pour le corrompre, et inoculer en lui l'amour du mal ? »

L'auteur fait encore d'autres réflexions et d'autres tâtonnements très-curieux sur ce sujet insondable ; mais je ne puis m'y arrêter ; et je reviens à mon histoire.

Sans doute je désire passer rapidement sur ma première enfance : mais je crois pourtant pouvoir en donner

(1) Voir la *Presse* du 7 octobre 1854.

(2) Ce mot désigne chez l'auteur ce que la théologie appelle le *péché originel* (Rom., 5, 12 à 21).

1790 à 1798 quelques traits. Malgré quelques apparences contraires, et même, tranchons le mot, malgré une malheureuse brusquerie dans les formes, l'un des traits les plus caractéristiques de ma vie, fut, dès mes premières années, une vive sensibilité. Mon père m'a souvent raconté que, tandis qu'il me tenait, âgé de quatre ans, sur ses genoux, chantant selon son habitude quelque beau cantique, il me voyait des larmes aux yeux. Il me demandait ce que j'avais; et je ne savais naturellement pas le lui dire. Mais c'était évidemment un instinct religieux.

D'un autre côté cette sensibilité donnait la main à sa proche parente, une forte dose de sensualité. Mais, il faut le reconnaître, il y a des sensualités de différentes sortes, les unes bien plus délicates que les autres. Cette disposition, surtout quand elle porte sur la gourmandise, se présente habituellement comme quelque chose de bas et de grossier: à présent que je suis bien loin de l'évènement et très-impartial, j'ose dire que cette dernière jouissance même se présentait à moi sous une forme beaucoup moins matérielle et allait quelquefois jusqu'à un tressaillement de bonheur qui ressemblait beaucoup à des jouissances plus intellectuelles! Singulière contradiction, sans doute introduite par l'entrée du péché dans le monde, qu'il faille tenir en bride et, dans bien des cas, repousser des jouissances et des penchants que nous n'avons nullement provoqués, et qui se présentent souvent avec une puissance irrésistible!

Le pauvre enfant sensuel avait aussi une admiration inexprimable pour les beaux habits et les belles robes; le tout, sans savoir encore tout ce qui pouvait se cacher sous ces goûts. Quel bonheur d'avoir un habit neuf!

Il y avait une autre classe d'objets, plus grave et moins dangereuse, qui produisait sur moi de ces émotions pro-

fondes et solennelles qu'éprouve souvent, sans qu'on s'en 1790
doute, l'âme d'un enfant : ce pouvaient être les objets les à
plus vulgaires, dès qu'ils portaient le caractère de la 1798
profondeur, du sombre ou de la solitude. Les jardiniers de Genève, par exemple, ont en quelques endroits de vastes puits, dont ils tirent l'eau au moyen d'un manège attelé d'un cheval : ils appellent cela des *puiserandes*. Impossible de dire le saisissement, le tremblement mêlé de bonheur et de respect, avec lequel je jetais les yeux dans les mystères de ce Tartare, et entendais le bruit de l'eau retombant en partie dans son sein, puis l'écho de ce bruit contre les parois du puits ténébreux. Les souterrains de nos remparts, même les simples allées sombres de nos anciennes rues basses, les rues écartées et étroites, une cave même, produisaient chez moi des tressaillements et des sensations qui équivalaient à la plus haute poésie.

Un autre objet, bien humble, me causait la même impression, assez profonde pour que je m'en souvienne au bout de soixante ans. C'est le cri d'une girouette pendant un orage de nuit. Son sifflement solitaire et plaintif sur le haut des toits, emporté et allongé par l'ouragan comme un gémissement, me causait de ces serrements de cœur et de ces délicieux déchirements qui ne peuvent se comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je les retrouvai plus tard, de huit à douze ans, dans les noms sauvages de Tobolsk, d'Irkotsk, de Kamtschatka, et surtout à la pensée du cap Nord.... de ce cap Nord, sombre et silencieuse solitude qui me ravit encore à sa seule pensée ! Heureusement que je l'ai vu dans le *Magasin Pittoresque !*

Pour finir par quelque chose de plus gracieux, je rapporterai une exclamation de bonheur que je fis, à ce qu'on m'a raconté, vers l'âge de six ou sept ans dans une de nos promenades de famille. Malgré l'absence totale

1790 à 1798 d'une éducation première, et malgré la société au milieu de laquelle il avait vécu par profession, mon père n'avait que des goûts simples et beaux : c'était la promenade, les fleurs, la musique, et la conversation avec ses enfants ou avec quelques amis. Un jour, quelque dimanche sans doute, ou quelque jour de fête, nous étions allés faire une de nos promenades. Nous avions pris, comme de coutume, notre goûter avec nous ; et nous étions assis à l'entrée d'un beau verger, lorsque tout à coup je m'écriai : « Mais que nous sommes heureux ! Un verger, des fleurs, du pain, des pommes et de la tomme ! » (C'est le nom génevois d'une espèce de fromage.)

Dans ces promenades de famille nous emportions avec nous quelque jolie lecture, et nommément le *Voyage du Chrétien* de Bunian. D'autres fois, et très-souvent même, mon père nous improvisait de petits romans, toujours moraux, cela va sans dire. Il était inépuisable dans ce genre ; et nous n'étions pas des auditeurs difficiles. Seulement j'ai trouvé, plus tard, que ces histoires avaient le défaut de celles de Berquin et de son théâtre : la vertu finissait toujours par être récompensée en beaux deniers comptants, ou par quelque brillant mariage. — Du reste la conduite de mon père était un éclatant correctif à ce petit défaut littéraire et même religieux que je lui reproche.

Si, dans tous ces récits, je mentionne plus souvent mon père que ma mère, c'est hélas ! que ma mère entrait trop peu dans celui de nos sentiments qui revenait le plus souvent dans notre vie de famille. Après avoir fréquenté pendant quelque temps, et elle la première, le petit troupeau des Frères Moraves, dans lequel elle introduisit mon père, elle se laissa détourner de la foi par le relâchement ou la conduite peu chrétienne de quelques personnes qui fréquentaient les assemblées ; et elle en

vint même pour un temps à repousser ouvertement l'é- 1790
vangile. Plus tard elle lui fut moins hostile ; et j'espère à
qu'elle est morte dans la paix de Dieu ; mais on conçoit 1798
pourtant comment elle figure peu dans l'histoire d'une enfance toute religieuse. Sans doute, je ne puis quitter ce pénible sujet sans dire combien je me reproche de n'avoir pas toujours supporté assez chrétiennement cette incrédulité de ma mère, aussi longtemps qu'elle dura, et surtout de n'avoir jamais honoré suffisamment, comme je l'aurais dû, ma foi par mes œuvres. Ce sont des souvenirs humiliants.

Pour terminer ce qui concerne cette période de ma vie, j'ajouterai que c'est vers ce temps, en 1798, que Genève eut le malheur de tomber aux mains de la république française.

Du reste, française ou suisse, Genève portait dès-lors dans son sein, par le dépérissement de la piété, le germe de la honte dans laquelle elle se trouve maintenant plongée. Un état où règnent les principes vraiment évangéliques résiste également à l'impiété et à la superstition : l'incrédulité au contraire, quelque nom qu'elle porte, est impuissante contre les deux. Or on a vu (t. I, p. 22, 25, 32, 163) ce qu'était alors la foi dans Genève. Les conducteurs de cette église avaient subi dès longtemps l'affront d'être loués par les Encyclopédistes.....

Ajoutons, pour nous consoler dans ce triste sujet, que si Genève est menacée dès-lors par l'église romaine, et si l'Angleterre même se voit attaquée par elle, Rome par contre, et l'Irlande inclinent au protestantisme. Ainsi la mer envahit certains rivages pendant qu'elle en laisse d'autres à découvert. Et puis Genève, Rome et Londres passeront ; mais ton évangile, ô Dieu, ne passera jamais.

II.

Séjour à Neuwied (près de Coblence).

(1798 à 1802.)

1798 à 1802 Il entrait dans la nature de mon père de vouloir donner à ses enfants une éducation dont il regrettait tous les jours de n'avoir pas joui lui-même. Comme membre du petit troupeau des Frères Moraves dont nous venons de parler, il se trouva en rapport avec un frère de cette église qui venait à Genève chercher des élèves pour l'institut de Neuwied, et il se décida à m'y envoyer. Mais l'argent? Il emprunta. Comme il travaillait, et habituellement dix-huit heures par jour, quelquefois vingt, et que d'ailleurs c'était dans un but élevé et non personnel qu'il agissait, il ne commettait pas, par cet emprunt, le péché de ces mauvais drôles qui ne savent vivre que d'emprunts et sur des ressources futures imaginaires : il a payé en quelques années, non seulement cette dette-là, mais toutes celles de son père, et d'autres encore de sa pauvre famille. Sur ce pied là empruntez tant que vous voudrez : sinon, non.

Je partis donc avec plusieurs autres jeunes Génevois : c'était en 1798. Nous prîmes en route avec nous quelques Bâlois, au nombre desquels était feu M. le pasteur Linder, avec lequel je restai dès-lors en continuelle relation. Notre connaissance a ainsi duré cinquante-cinq ans.

Quel monde nouveau que celui où j'entrais en arrivant 1800
à Neuwied ! Tout se traitait là en allemand ; et je ne savais pas un mot de cette langue ! Mais je m'y fis bientôt.

Le premier souvenir que j'aie de cet établissement est celui d'une petite exhortation religieuse que nous adressa, quelques semaines peut-être après mon arrivée, un des instituteurs. Les élèves de la pension étaient distribués, d'après l'âge surtout, en chambrées de quinze à vingt élèves ; et je crois que chacune de ces chambrées avait alors toutes les semaines une heure consacrée, non à une leçon de religion comme on les donne dans les colléges, mais à l'exhortation et à l'édification. Je retrouve, dans ce qui m'arriva, un exemple de plus de cette espèce de prédestination dont j'ai déjà parlé, et d'une sensibilité religieuse précoce et instinctive. Tous mes camarades pleuraient, par suite d'une espèce d'émotion contagieuse ; mais je crois que c'était moi qui le faisais le plus ; car quand le frère vint, après avoir terminé son exhortation, faire le tour de la table le long de laquelle nous étions rangés, pour nous embrasser l'un après l'autre ; je mis, tant je pleurais, une espèce d'obstination à ne pas me laisser lever la tête que j'appuyais sur mes mains, elles-mêmes appuyées sur la table. Or mon attendrissement était si peu rationnel, et tellement le fruit d'une impression vague, que pendant tout le discours, je n'avais pas compris (je m'en souviens clairement) le mot principal, le mot *Heiland* (Sauveur) qui revenait à tout moment.

L'éducation scientifique de l'institut n'était pas très-forte, je crois ; mais on y parlait le bon allemand.

Quant à la vie religieuse de l'établissement, elle flottait évidemment entre les deux forces opposées au milieu desquelles tout se meut ici-bas : l'une, la force de relâchement qui s'attache, plus ou moins comprimée, à toute œuvre dès sa naissance, comme à tout homme religieux

1800 dès sa conversion ; l'autre, l'immense force d'impulsion qui avait caractérisé l'œuvre des Frères à son origine.

La première de ces tendances se manifestait, selon moi, par quelques symptômes qui me fournissent une nouvelle occasion d'observer chez l'enfant ces penchants tout faits dont je parlais plus haut, et dans le cas actuel cette singulière précocité dans les sentiments religieux que je mentionnais aussi tout à l'heure. J'éprouvai un jour un profond étonnement en m'apercevant que l'un des deux préposés de ma chambre, originaire de la Suisse française, lisait les comédies de Molière ! Et cette impression n'était nullement chez moi du pharisaïsme : il y avait dans mon jugement beaucoup plus d'étonnement que de blâme. Or qui m'avait appris que les comédies de Molière, que je n'avais jamais vues, ne fussent pas, pour un homme pieux, une bonne lecture? Je cédais probablement, dans ce jugement, à l'influence sérieuse que je trouvais dans l'établissement ; mais, cette influence elle-même, qu'est-ce qui me portait à la suivre en ce point, mieux même que mon maître, plutôt qu'à céder à l'influence contraire?....

Un autre cas d'austérité instinctive dans les principes, me paraît encore plus surprenant. Un autre de nos maîtres, homme assez lettré, nous lisait un jour un petit récit qu'il avait rédigé d'une excursion dans les environs de Neuwied. Il y parlait de la forteresse d'Ehrenbreitstein, située vis-à-vis de Coblence, qui avait paru imprenable, mais qui venait pourtant de tomber au pouvoir des Français. « *Ehrenbreitstein* », disait-il (et j'entends encore ces mots), « *ehmals die Ehre, nun die Schande Deutschlands !* (1))).... Oui ; je me rappelle ma profonde surprise et mon étonnement en voyant un chrétien s'oc-

(1) Autrefois la gloire, mais maintenant la honte de l'Allemagne.

cuper de politique sans nécessité, et surtout trouver la 1800
honte ou la gloire d'un pays dans une forteresse prise ou conservée! ... Or n'est-ce pas singulier de voir un enfant de dix à douze ans, très-timide de sa nature, juger aussi sérieusement un homme fait, un maître à qui il accordait d'ailleurs un respect incontesté? ... N'était-ce pas là encore une de ces idées innées, ou tout au moins de ces prédispositions qu'on apporte avec soi?

Je puis ajouter à cette occasion que le christianisme m'est toujours apparu, depuis que je me connais, sous sa forme complète et élevée, pour la pratique aussi bien que pour la dogmatique, et entraînant avec lui un renoncement au monde absolu, sinon dans le fait, au moins dans la tendance vive et sincère vers ce but. Or cela encore qui me l'a donné? Ce n'est pas mon bon père. A droit ou à tort il ne songeait pas à cet idéal: il était très-pieux; mais il n'avait rien de ces hautes rêveries. Ce n'étaient pas non plus les Frères Moraves de Genève: ils étaient dans le même cas. Encore moins étaient-ce les prédications que j'avais pu entendre dans les temples de ma patrie. Cela venait évidemment d'ailleurs.

Je tirerai du petit évènement ci-dessus une autre leçon sur l'attention que nous devrions faire à toutes nos paroles. Voilà un mot qui n'avait rien de marquant, ni en bien ni en mal, dont un enfant se souvient au bout de plus de cinquante ans, et sur lequel il faisait des réflexions sérieuses qui pouvaient influer sur tout son avenir! Prenons donc garde à toutes nos actions, soit devant des enfants, soit devant nos semblables en général; celles même qui sembleraient le plus insignifiantes ont souvent leur effet; et un mot, un regard, un sourire, un silence, sont souvent plus observés et peuvent faire plus de bien ou plus de mal qu'on ne s'en doute.

Comme le bien l'emportait, et l'emporte encore de

1800 nos jours de beaucoup sur le mal dans les établissements des Frères, de même que dans toute autre association chrétienne, et que d'ailleurs nous devons toujours chercher et dire le vrai, je ne craindrai pas d'indiquer encore quelques petits détails que je ne pouvais entièrement approuver dans cette pension. Nous mangions tous à la même table; mais on donnait quelquefois, et même assez souvent, sous nos yeux, une meilleure nourriture, quelques friandises par exemple, aux pensionnaires les plus riches. Si j'en juge par moi-même, et toute gourmandise ou amour propre à part, je crois que cela tendait à exciter un sentiment pénible chez ceux qui se voyaient placés d'une manière aussi peu délicate au-dessous de quelques-uns de leurs camarades.

En fait de tendances un peu aristocratiques, je me rappelle un autre trait qui m'a pareillement laissé un souvenir bien vif et désagréable. Il y avait dans l'église un prédicateur dont la démarche, il faut en convenir, était incroyablement altière: quand il s'avançait dans la salle des assemblées vers la petite tribune pour y faire la prédication, il balançait fortement et tour à tour les deux bras, qu'il tenait roides, et avec un air arrogant que je n'ai jamais vu ailleurs. Une autre chose encore me choquait aussi singulièrement. Comme il fut pendant quelques temps directeur de l'institut, les pensionnaires étaient appelés, selon l'usage, à aller lui faire une visite de cérémonie le jour anniversaire de sa naissance. Ceci était bien. Mais, tandis que tous les directeurs précédents nous avaient tous embrassés, celui-ci nous donna à baiser le dessus de sa main, fermée de manière à faire le poing! Je me rapelle que j'en fus vivement choqué; et j'en éprouve le même sentiment encore à l'heure qu'il est; ce n'est pas ainsi que Jésus recevait les enfants, ni personne au monde.

Mais passons au beau côté. J'ai parlé assez au long, 1800
dans mes deux volumes précédents, de la théologie des Frères, du genre de piété qui les distingue, et de leurs cantiques en particulier, qui, à part certains défauts que j'ai signalés aussi, me paraissent incomparables et inimitables. Je ne parle pour le moment que de l'influence de l'esprit de l'église sur l'institut.

Cet esprit de l'église, ce prolongement de l'impulsion primitive, se faisait profondément sentir sous plusieurs rapports. Sans doute les individus, membres de l'église, ne vivaient pas tous au même degré sous cette influence; mais on en sentait évidemment le souffle dans l'ensemble. Je donnerai pour type de cet admirable esprit un homme que je ne vis pas à Neuwied, mais qui nous montra à Genève le frère morave dans tout son idéal; c'est le frère Jaq. Mettetal, qui venait une fois ou deux visiter le troupeau de Genève de la part de l'église des Frères (t. I, 156). Tous ceux qui l'ont connu sont unanimes à rendre témoignage à la piété profonde et toute particulière de cet homme de Dieu. Or c'est cet esprit qu'on pouvait sentir distinctement aussi à Neuwied. Chez ceux des Frères qui étaient vraiment pieux, on trouvait alors, comme chez les Frères pieux de nos jours, ce caractère particulier que portent leurs cantiques, un attachement absolu et complet à Jésus, entraînant un détachement du monde et une vive horreur du péché, unis à une profonde humilité; le tout sans trace d'efforts de la part de l'homme; c'est-à-dire presque en tout point la même disposition de cœur à laquelle le cher Pascal était parvenu par une toute autre voie, et qu'il désignait par les mots « renonciation totale et douce. » Je ne puis mieux dépeindre ce genre de piété qu'en citant, entre cent autres versets semblables, ce beau verset des Frères :

1800 Rends-moi, bonté suprême,
A ma misère extrême
Sensible jusqu'au fond,
Aimant la petitesse
Et détestant sans cesse
Tout péché sans exception.

Quant à l'horreur du péché, elle se faisait sentir d'une manière frappante, en particulier sur le point de la pureté des mœurs et des rapports des sexes entre eux. Quelques-uns pourront même croire qu'en ce point les Frères manquaient peut-être un peu de liberté évangélique; mais j'incline à croire que non; et qu'ils avaient bien raison de se méfier de telle liberté évangélique qui finit par nous jouer de très-mauvais tours.

Un seul fait semblait faire une légère exception à l'austérité dont je parle; mais il nous y ramène sous un autre point de vue, en même temps qu'il fournit un exemple de plus de cette austérité instinctive de principes que je remarquais de si bonne heure en moi. Les Frères ont des fêtes nombreuses. Je n'examinerai pas ici s'ils ont raison ou non. Il y a beaucoup à dire pour et contre: mais je penche vers le pour. La vie, telle quelle, est si monotone; elle offre à quelques-uns si peu de plaisirs; les objets de la foi sont si éloignés; et nous sommes si loin d'être de purs esprits, qu'il semble bien permis d'introduire de temps à autre, au milieu de nos peines ou de nos occupations temporelles, quelque jouissance et quelque stimulant religieux un peu sensible, en rapport avec la faiblesse de notre foi. — Quoiqu'il en soit, les Frères ont plusieurs de ces fêtes religieuses, habituellement embellies par une agape, c'est-à-dire par un thé, qu'on prend à l'église même, ou comme ils disent à la salle; puis par des chants nombreux pour lesquels on distribue toujours un programme imprimé. Or au

nombre de ces fêtes se trouve toutes les années une fête 1800
des enfants. C'est à celle-là, je crois, que les Frères faisaient la petite exception que j'ai annoncée. Tandis que, dans toutes les autres occasions, le programme se distribue, dans la salle, aux frères par des frères, et aux sœurs par des sœurs, Zinzendorf a eu l'idée de faire, ce jour-là, distribuer les programmes aux jeunes garçons par quelques jeunes filles, et aux jeunes filles par quelques jeunes garçons. C'était probablement pour ôter à la fête le caractère exclusif de culte, et pour y jeter une petite teinte de soirée, semblable à celles qui ont lieu dans le monde. Le malheur voulut que je fusse choisi pour être l'un des distributeurs des programmes parmi les jeunes filles ; je ne puis dire le vrai tourment que cela me causa ; je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux ; et il me semblait, en faisant cette tournée, que les pieds allaient me manquer sous moi ! Et pourtant j'eusse été incapable de dire par quelle raison : car il est clair que je n'aurais rien éprouvé de pareil devant les nombreux camarades de mon sexe : c'était absolument et purement timidité confuse et profonde. Je pense donc que j'étais animé en cela de cet esprit d'extrême réserve qui régnait dans l'église, et dont j'avais été imprégné sans m'en douter, plus profondément que beaucoup d'autres.

Une autre impression qui me reste de mon séjour à Neuwied, c'est non-seulement la beauté du site et des environs, mais ce que ces environs avaient de romantique et par conséquent de propre à émouvoir un jeune cœur romanesque. Nous entrâmes une fois vis-à-vis d'Andernach, dans une auberge où était suspendus aux murailles les portraits des quatre grands prophètes peints à l'huile en grandeur naturelle. Ils firent sur moi une impression si profondément solennelle que j'en frissonnai. D'autres fois nous allions au *Kloster Lach*, couvent de ce nom, où

1802 se trouvait je ne sais quel ordre de moines catholiques-romains avec de longues robes blanches d'une étoffe assez fine. Avec quel respect je les contemplais ! Le site même était émouvant : c'était un ancien cratère, dont le fond est maintenant occupé par un petit lac, aux bords duquel s'élevait le monastère. Tout autour on ne voyait que des forêts et une solitude profonde. En regardant ces moines en costume je croyais voir des êtres surnaturels ; et encore à présent je me reprends à estimer heureux ceux qui habitent ce tranquille séjour !....

Dans ces mêmes environs était encore le Camillenberg, autre reste d'un ancien cratère, produisant des eaux minérales gazeuses. Ailleurs la Clemenshütte, avec sa verrerie ; Montrepos, résidence d'été du prince de Neuwied ; Hammerstein, ancienne ruine d'un château féodal ; et une foule d'autres sites de ce genre. Partout des ruines ou des châteaux, sur les rives majestueuses du Rhin ! Jugez si l'ami des puiserandes et des cris de girouette pendant l'orage se trouvait dans son élément !

C'est vers cette époque que mon père fit le petit héritage, mais l'héritage bien payé, de la maison et du jardin qu'il posséda dès-lors aux Pâquis. Nous avions de vieux parents, réfugiés du Dauphiné comme mes ancêtres directs, qui avaient acquis cette petite possession, et qui, sur le déclin de leurs jours, l'offrirent à mon père à condition qu'il se chargeât de les prendre chez lui, et de les entretenir jusqu'à leur fin. C'était un vieil oncle et deux tantes : il accepta ; et il les a eus chez lui pendant plusieurs années.

Cette acquisition, qui plus tard fournit à mes parents une petite rente, devint à ce moment une charge de plus ; et j'étais, je crois, un des élèves les plus pauvres de la pension de Neuwied. Je me rappelle du moins que les maîtres me firent plus d'une fois cadeau de quelques

hardes qui avaient déjà été portées par d'autres élèves ; 1802
et je commençais ainsi cette autre vie prédestinée d'un homme qui, sans avoir, je pense, le caractère mendiant, a très souvent vécu des dons d'autrui. D'autres sont riches parce qu'ils savent très bien, sans avoir l'air de mendier, incliner leur cruche du côté où elle se remplit. — Quoiqu'il en soit, et à cette époque où je n'avais pas même pour moi les promesses que Dieu fait à ceux qui travaillent pour son nom, j'éprouvais assez distinctement un léger sentiment d'humiliation à recevoir ces dons, quoique je n'eusse pas songé un instant à les provoquer.

Les provoquer ! Ha ! J'avais des préoccupations bien autrement grandioses que cela ! Mes idées religieuses se développaient de jour en jour ; et je m'en rappelle un trait singulier. Croyant que la foi consistait simplement à agir sans crainte et sans hésitation, j'essayai alors plus d'une fois de marcher sur les eaux comme saint Pierre. Je vois encore le jour où, seul sur les bords du Rhin, après longue délibération, tandis que tous mes camarades s'amusaient près de là, je pris enfin courage et mis un pied dans le fleuve... Mais c'est bien dedans en effet et non dessus que je me trouvai.

Les idées poétiques ou esthétiques allaient du même train. Je n'ai jamais convoité les grandeurs d'une manière que je me sois avouée ; mais j'avais, sans m'en douter, une singulière répugnance pour les professions purement matérielles. Un jour, où deux de mes amis de Genève s'entretenaient sur leurs vocations futures, l'un d'eux fit entendre ces paroles : « Moi je pense être meûnier. » Je ne dis rien ; mais il me prit un frisson, et la rougeur me monta réellement au visage. — Cependant c'était si peu de l'orgueil, à ce que je crois, que si mon camarade eût parlé d'être maître d'école, ou d'embrasser toute autre profession libérale, même la plus basse, je

1802 n'aurais probablement rien éprouvé de pareil à la frayeur qu'il m'inspira par son projet.

Un autre trait de cette nature poétique, qui rêvait le beau au sein de la pauvreté, se rapporte à l'époque où je revins de Neuwied, commençant seulement ma douzième année. Je puis raconter la chose par anticipation. Mes parents étaient venus au-devant de moi, à demi-lieue de distance, mais m'avaient manqué. J'arrivai donc seul chez eux. La première pièce dans laquelle j'entrai fut la classe où mon père donnait ses leçons : elle était pleine de longs pupitres noircis d'encre ; plusieurs bancs étaient entassés les uns sur les autres contre un des murs ; le plancher fort sale ; « *tout respirait la pauvreté* », me dis-je avec une tendre émotion, dans ces termes mêmes, et en mettant comme ici le mot au passé ; absolument comme un auteur qui aurait écrit un roman. Je trouvais la scène *touchante* ; mais j'en eus pourtant un petit serrement de cœur.

Voilà les sentiments au milieu desquels je croissais.

Je termine cette notice sur mon séjour à Neuwied en disant que c'est là que je commençai à apprendre la musique. On démêla chez moi un goût prononcé à cet égard ; et j'y fis d'assez rapides progrès. Je me rappelle même que je fus le seul élève, sur les quatre-vingts de la pension, à qui un maître donna quelques leçons particulières de composition. Sauf quelques autres leçons de ce genre, mais moins solides, que je pris ensuite à Genève, ce sont les seules que j'aie jamais reçues. Aussi n'ai-je fait de la musique, comme de la littérature, qu'en amateur.

Pendant que je menais cette vie tranquille en Allemagne, la révolution française étendait son incendie. Bonaparte avait fait son expédition d'Egypte, puis quitté son armée, comme il l'a fait depuis, en Espagne, à la

Bérésina, à Leipsik et à Waterloo, lorsqu'on n'avait 1800
plus besoin de lui. A cette époque il était revenu se faire premier consul ; et les batailles de Zurich et de Marengo avaient eu lieu. Il va sans dire qu'à Neuwied nous ne savions presque rien de tout cela. J'entendais seulement avec admiration parler de l'*Erzherzog Carl* (l'archiduc Charles), qui devint ainsi, pour plusieurs années, un des objets de mes émotions romanesques.

III.

Adolescence. — Depuis mon retour de Neuwied jusque vers l'âge de seize ans.

1802. — 1806.

Je revins à Genève dès l'été de 1802, ayant appris 1802
l'allemand et presque oublié le français. Là se continua à
cette éducation imparfaite, décousue et superficielle 1806
dont je me suis ressenti toute ma vie, mais dont je ne dois peut-être pas me plaindre. Elle sera entrée dans les plans de Dieu, peut-être en laissant l'individualité se développer chez moi plus profondément, peut-être surtout en m'empêchant de me livrer avec succès et avec trop de passion aux sciences et aux beaux arts.

J'étais trop timide pour entrer au collége public ; et probablement mon père ne s'en souciait guère non plus ;

1802 à 1806 soit pour des raisons de piété et de moralité, soit aussi, je suppose, parce qu'il voulait m'employer dès ce moment, tout jeune que j'étais, à donner déjà quelques leçons dans l'institut qu'il commençait à former. Je crois que cette dernière circonstance ne m'a pas été bien favorable, et qu'il n'est pas bon pour des jeunes gens d'être employés trop tôt et trop abondamment à donner des leçons à leurs camarades. Ils peuvent y contracter des habitudes un peu doctorales ou despotiques; et surtout, ils n'apprennent pas à vivre avec des égaux. Cela rend gauche dans la vie; et, une fois homme, on est tour-à-tour trop fort et trop timide avec ses semblables.

Du reste le plus grand défaut de mon éducation, probablement, a été le respect exagéré qu'avait mon père pour cette éducation même qu'il m'avait fait donner: il m'a beaucoup trop laissé à moi-même. Heureusement que l'exemple de sa vie, que j'appellerai presque une vie sainte, quelque naturelle et simple qu'elle fût, et l'amour profond qu'il m'inspirait, m'ont gardé, sans qu'il s'en doutât, des graves écarts où son défaut complet de surveillance aurait pu me laisser tomber.

Ce demi-abandon dans lequel je vivais souvent avait d'autres suites qui, sans être toujours nuisibles, m'étaient souvent fort pénibles à cette époque rêveuse et mélancolique de ma vie. Mon père allait pendant toute la belle saison coucher dans cette petite maison de campagne dont nous avons parlé, qu'il avait acquise aux portes de la ville. Il la louait tout entière, sauf la petite place qu'il lui fallait pour coucher trois personnes. Or, comme nous étions quatre dans la famille, sans compter même ma sœur cadette qui n'avait alors que trois ans, il fallait que tour-à-tour l'un de nous restât en ville avec la petite. Oh! les soirs lugubres, quant c'était à moi de rester seul, au milieu du silence de la nuit, dans une

grande chambre, à la faible lueur d'une lampe, portant déjà en mon cœur toute une vie, d'autant plus profonde qu'à peine je m'en rendais compte à moi-même ! J'entends encore au loin, dans la rue, le son fatal de ces orgues de Barbarie jouant de nuit, avec le régître qu'on appelle le *tremblant*, cet air si tendre : 1802 à 1806

> Le point du jour à nos bosquets
> Rend toute leur parure,

ou telle autre romance pleine de douceur ! Ah ! de douceur ! Cette douceur avait quelque chose de déchirant ! Bien souvent j'interrompais ma lecture pour appuyer mon front sur mes mains, et fondre en pleurs sans savoir pourquoi... Terre altérée qui attirait l'orage, et les illusions de la vie ! Et déjà se présentaient à moi, sans que je pusse en connaître la vanité, comme je le fais à cette heure, ces noms terribles d'Ossian, de Malvina, d'Hersilie, et les rêveries qui, pour parler avec le grand Pascal, commençaient « à m'ébranler » ! Bon père ! Je ne puis t'accuser de m'avoir fait passer ces moments ; car avec ton cœur doux et tranquille tu ne te doutais de rien ! Mais que les parents prennent garde à placer leurs enfants dans des situations pareilles ! L'adolescent ne se tait souvent que parce qu'il ne se sait bien où il en est lui-même : ne vous trompez pas à son silence !...

Mon père, n'ayant pas reçu l'éducation qu'il voulait bien me donner, ne pouvait donc guère diriger ni surveiller tout cela ; et, encore une fois, sauf la puissante influence qu'exerçait sur moi sa douce piété, je passai toute ma jeunesse sans contrôle.

Pour revenir à cette mélancolie dont je viens de parler, on comprend, je le suppose, qu'elle n'avait rien de semblable à la sombre tristesse qui porte quelquefois le même nom : elle renfermait au contraire des trésors de

1802 à 1806 jouissances ; et sans être purement religieuse, elle se rapprochait beaucoup plus des dispositions de la piété que de l'abattement. D'autres fois elle me survenait sans aucune cause à moi connue. Pendant ces quelques années (de treize à dix-sept ans environ) elle m'atteignait particulièrement au moment où je me couchais. Je versais alors des larmes abondantes dont, jusqu'à cette heure même, je n'ai jamais su trouver la cause ni même l'objet.

En certaines occasions pourtant ce sentiment n'avait rien que de douloureux. Un jour que M. Cellerier fils, actuellement professeur à Genève, m'emmenait à Satigny, pour y jouer le lendemain l'orgue de l'église au service divin, il me laissa un moment sur les ponts du Rhône, pour entrer dans une maison. J'étais déjà pensif et brisé, comme cela m'arrivait chaque fois que je quittais la famille, même pour un seul jour. Comme il tardait un peu, ce moment de solitude, la vue peut-être des flots qui passaient sous mes pieds, tout cela augmenta à tel point mon serrement de cœur, que, sans lui rien dire, je me sauvai en courant chez moi, où je ne me rappelle plus comment j'excusai mon incartade. J'avais alors quatorze ou quinze ans.

Sous le rapport religieux, j'avais, à côté de bien des émotions d'un genre différent, des dispositions très sérieuses. Je tins pendant quelque temps, vers l'âge de quatorze ans, un petit journal où j'inscrivais le matin, à midi, et le soir la manière dont j'avais passé les heures précédentes : pendant plusieurs années je m'imposais des pénitences, ou plutôt des châtiments lorsque j'avais commis des péchés marquants : je passais par exemple plusieurs jours consécutifs en m'interdisant de rire, ou d'ouvrir la bouche autrement que pour les choses nécessaires ; et je jeûnais même assez souvent.

Ces derniers mots me ramènent encore une fois à ces

dispositions innées dont j'ai parlé dès le début, et dont 1802
l'existence me paraît de plus en plus incontestable : car à
qui m'avait appris ces austérités ! Ce n'était point mon 1806
père : sa piété se tenait constamment dans une fidèle moyenne, et n'arrivait jamais à l'austérité ; ce n'étaient pas les Frères Moraves, qui ne jeûnent jamais ; ni les livres de saints catholiques-romains, que plus tard je lus avec avidité ; je n'en avais pas encore vu ; et lorsque ces livres me tombèrent ensuite entre les mains, ils trouvèrent en moi un être tout préparé, qui avait admis d'avance et avidement ce genre de piété. Tout cela me semble donc prouver encore, comme tant d'autres considérations, que si la grâce peut sanctifier et corriger un caractère, et même en changer la direction du tout au tout, le caractère même reste là, déjà tout fait, dès le commencement.

Cependant toutes ces pratiques et ces grandes dispositions ne duraient qu'un temps ; et surtout elles ne me délivraient pas du péché ; de sorte que, sous le rapport religieux même, comme sous le rapport intellectuel, ma vie s'épuisait à la fois en études et en sentiments mal dirigés. J'avais en outre des moments d'oisiveté qui me dévoraient : les dimanches, et surtout les soirées de dimanches, étaient souvent très-mal employés.

Voilà comment se passa mon adolescence, cet âge charmant que tant d'hommes contemplent avec douleur à mesure qu'ils le voient s'enfuir et se perdre sans retour dans la nuit du passé.

Il est vrai qu'on n'éprouve pourtant ces regrets qu'à proportion qu'on est plus étranger à la foi évangélique. Voyez les tristes Mémoires de Châteaubriant ! Voyez, je ne dirai pas la mélancolie, le mot serait trop beau, mais l'amer dégoût avec lequel cet écrivain traite la vie, et tombe, de la hauteur de ton à laquelle il se tenait au-

1802 trefois, dans le plus mauvais ton de l'incrédulité ! Hélas !
à c'est qu'il n'a jamais bien su ce que c'était que l'évangile !
1806 Un autre écrivain, bien plus pur et plus doux, plus religieux peut-être, Tœpfer, regrette aussi, et trop vivement l'adolescence ; et c'est encore parce que les compensations infinies que l'évangile apporte à toutes les pertes que nous pouvons faire dans cette vie ne lui apparaissaient pas assez vivement. On peut se rappeler aussi les regrets de Matthisson. Cet auteur recule, il est vrai, ces regrets jusqu'à l'âge de huit à douze ans.

Im œden Weltgewuehle,
Hebt Wehmuth meine Brust,
Denke ich der Knabenspiele,
Und ihrer Gœtterlust, etc.

(Dans l'aride cohue de ce monde, mon cœur se soulève avec mélancolie au souvenir des jeux de l'enfance et de leurs joies divines, etc.)

L'auteur parle même des soldats de plomb dont les petits garçons font leurs délices, et de quelques autres choses de ce genre. Mais il est évident qu'il ne prend pas alors la vie à son plus beau point ; car s'il est vrai que le bonheur de l'homme consiste dans l'union de la vie du cœur et de celle de l'intelligence, c'est certainement entre quinze et vingt-cinq ans qu'il faut placer le moment du plus brillant épanouissement de son existence.

Mais n'importe. Il reste vrai qu'on regrette généralement la jeunesse : je dirai plus loin pourquoi ce n'est pas mon cas. Pour le moment je me borne à observer que, si l'on fait abstraction des peines qu'on a éprouvées et des fautes qu'on a commises à cet âge, pour ne considérer que la force, la vivacité et la profondeur des impressions et les rêves brillants qui l'occupent, c'est en effet un âge dont on peut faire un siècle d'or ; mais qu'à le prendre tel qu'il a été par le fait, le chrétien porte aisément sa pensée en avant plutôt qu'en arrière.

Peut-être ai-je déjà dit que le peu que je puis avoir 1806
d'intelligence s'est développée très-lentement ; et pour- à
tant il est vrai aussi que j'ai réfléchi de très bonne heure 1808
et très-sérieusement. Du reste je crois que c'est le cas de tout enfant tant soit peu doué ; ces philosophes en herbe ne se gênent même pas de s'attaquer, dès le début, juste aux questions les plus profondes, même aux questions insolubles, telles que l'origine du mal, l'origine des choses, l'origine de Dieu, etc. Je me souviens, pour ce qui me regarde, de m'être occupé de bonne heure de questions assez ardues. Vers l'âge de quatorze ans déjà, je rêvais à ce principe dont je n'avais jamais entendu parler, et dont, à ce moment encore, on trouve à peine le nom dans les dictionnaires, mais que j'ai trouvé plus tard chez quelques écrivains du jour et en particulier chez M. Vinet, je veux dire le principe de la dualité qu'on retrouve dans toutes les questions qui touchent à la vie. Usant alors d'une comparaison triviale, je me disais que toute question, pour aboutir, devait se traiter comme on fait d'un tiroir de commode pour le faire entrer : il faut le pousser alternativement des deux côtés, à moins qu'on ne prenne tout juste par le milieu ; ce qui, dans la pratique, est assez difficile.

Je me rappelle aussi, sur la plus grave des questions de métaphysique, un de ces tressaillements qu'on éprouve lorsqu'on s'imagine avoir fait une grande découverte. C'était dans la rue : je regardais ce jeu de hasard qui consiste à faire descendre une bille sur une planchette inclinée et garnie de pointes, au bas de laquelle se trouvent divers cases, qui donnent un gain plus considérable à mesure qu'il y a moins de chances pour que la bille y parvienne. En voyant cette bille se heurter alternativement de droite à gauche, et de gauche à droite, mais toujours en descendant, et finir quelquefois par arriver

1806 à une même case après avoir parcouru des zigzags très-
à différents les uns des autres : « Voilà, me dis-je, la li-
1808 » berté de l'homme et l'action de Dieu ! » Évidemment la comparaison était imparfaite ; mais je ne sais trop, même après cinquante ans de réflexion de plus, si on peut se faire de ce grand problême une idée beaucoup plus juste: direction générale, liberté dans le détail.... Quoiqu'il en soit, il y avait là de la réflexion.

Cependant mon premier mot reste vrai : les progrès de mon intelligence furent assez lents, et je puis attribuer cette lenteur à plusieurs causes.

D'abord à ma nature même. Chacun naît avec ses facultés et ses défauts, quitte à présenter encore des contradictions à cet égard. Tel pense trop lentement dans la moitié des cas, qui pense trop vîte dans les autres ; et je reconnais même avoir eu tour à tour ces deux défauts. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour expliquer la lenteur de mes progrès intellectuels.

Une autre cause tenait au fond sérieux même des pensées qui m'occupaient. Je ne parle nullement de ce que j'ai atteint ou non, mais de l'objet sérieux de mes pensées d'alors. On creuse plus vîte un petit fossé qu'un puits ; et je tâchais de creuser des puits.

Ajoutons à ces causes l'éducation excessivement imparfaite et morcelée dont j'ai déjà parlé. Au lieu de me former dans nos établissements publics, j'eus longtemps pour unique maître, dans toutes les branches, un homme excellent du reste et fort instruit, qui me prit chez lui pendant quelques années, environ six heures par jour. Mais, outre que l'éducation privée a quelque chose de languissant pour un enfant, mon maître me faisait proportionnellement trop travailler par moi-même ; et, de plus, il m'employait très souvent à faire pour lui de simples copies qui n'avaient pour moi rien d'attrayant

ni d'instructif; c'étaient pour la plupart des copies de ser- 1806
mons. Puis, pour tout le temps où j'étais libre de choisir à
mes lectures, mes études se dirigeaient vers un mélange 1808
d'objets souvent au-dessus de ma portée: je lus de bonne heure les œuvres de Gébelin; puis des ouvrages de théosophie, tels que ceux de Saint-Martin, puis toutes sortes d'autres livres, bons et même mauvais, sans aucun plan ni méthode.

Il faut se rappeler en outre que, tout en travaillant pour mon compte, il me fallait donner des leçons élémentaires, d'orthographe ou d'arithmétique, à des gens souvent sans culture et sans intelligence.

Joignez à tout cela les autres inconvénients qui s'attachent à la pauvreté, le manque de livres aussi bien que de temps, l'obligation de travailler dans des pièces occupées par d'autres personnes, quelquefois même à la cuisine; puis surtout l'absence complète d'une direction quelconque de la part de mon père, et l'on comprendra comment j'ai dû être retardé.

J'oubliais une autre cause toute particulière de ce retard; c'est un respect inné pour l'autorité, un penchant singulier à l'obéissance, avec lequel j'étais né, et qui n'avait fait que s'accroître à Neuwied. J'apportais ce penchant servile à mes premières études. En politique et au civil, c'était une véritable peur des magistrats, une sorte de respect religieux pour toute espèce de grands, de princes et de rois. Il est vrai que, par suite de ces singulières contradictions dont je viens de parler, ma disposition à l'obéissance servile était combattue chez moi, pour ce qui regarde les études, par un penchant opposé, celui de la réflexion; mais cette contradiction ne fit pendant plusieurs années que me retarder d'autant plus, en m'entretenant, — j'ai presque honte de le dire, — dans cette idée absurde qu'il y avait deux genres de

1806 à 1808 vérité, une vérité religieuse et une vérité philosophique; et que les deux pouvaient subsister l'une à côté de l'autre tout en se contredisant. J'avais même là-dessus ma formule toute faite, et que je portai jusque dans mes études philosophiques : « c'est peut-être vrai *en philosophie* sans l'être en religion ! » — Voilà une niaiserie qui en entraînait beaucoup d'autres à sa suite, et qui m'a suivi pendant trop longtemps !

Quant à la littérature, je dus, à treize ans, recommencer mon latin par l'*Appendix* et le *Cornelius Nepos*. L'allemand s'entretenait par quelques lectures : mais là je tombai dans un vilain défaut ; c'était de lire trop vîte, et surtout de passer sur des endroits ou sur des mots sans les comprendre pleinement. Il est vrai que je manquais de secours : mais le mal n'en était pas moins là.

Pour le français je n'en ai jamais connu la grammaire. Le peu que je sais de cette langue, je l'ai acquis par la pratique ; en suppléant d'ailleurs à l'étude qui m'a manqué par cette observation que je crois fondée, que la pensée, quand elle est vive et juste, produit, par une sorte de nécessité, les mots et les tournures convenables.

Quant à la littérature proprement dite, on me mit entre les mains, vers l'âge de quatorze ans, un ouvrage qui me donna lieu de développer, d'abord timidement, puis peu à peu avec plus de courage, ces germes d'indépendance d'esprit que je viens de dire qui se trouvaient en moi à côté d'un respect inné pour l'opinion de mes supérieurs. On me faisait lire le glacial Batteux ! Né avec une aversion profonde pour la déclamation et pour la rhétorique, je voyais le faux de cette prétendue science à toutes les pages de l'ouvrage que je viens de nommer, et surtout dans les règles qu'il donnait sur ce qu'on appelle le nombre dans le style ! Ayant, sur ce point, l'oreille probablement plus musicale que l'auteur lui-

même, je ne pouvais souffrir pourtant de le voir revenir 1806
si souvent sur des choses qui me semblaient tout à la fois à
aller d'elles-mêmes et n'être pas capitales et recom- 1809
mander à des hommes qui traitent les sujets les plus importants, à un avocat qui plaide pour la vie d'un malheureux, à un ministre de Dieu qui exhorte les pécheurs à fuir la colère à venir, leur recommander, dis-je, de cadencer leurs phrases, de s'écouter parler, et de se conduire ainsi, quant à l'oreille, comme le ferait, pour le geste, un homme qui s'exercerait à parler devant un miroir!

Voilà comment j'appris de bonne heure, en ce genre, tout autre chose que ce qu'on voulait m'enseigner. J'apercevais confusément, à côté des beautés évidentes de la littérature française, surtout dans sa prose, ce qu'elle a de faux et de tendu; et je n'ai fait que m'affermir dès-lors dans ce jugement. Je crois avoir dit que j'attribue ces défauts de la littérature française à deux causes: à Louis XIV et à la religion romaine. Le despote enchaîna tout dans les règles d'une étiquette arbitraire: la religion de Rome, en substituant pour les masses, et sauf de touchantes exceptions que je reconnais, le formalisme à la vérité, a jeté le peuple français et sa langue dans un même moule de vaine apparence et de fausseté; car le formalisme est toujours une fausseté.

Quant à la poésie française je ne l'ai jamais beaucoup aimée, parce que je n'ai jamais pu la comprendre. Ce sera, si l'on veut, un exemple de plus de la faiblesse de mon intelligence: tant qu'on voudra: mais, à la lettre, je suis obligé, pour comprendre la plupart des vers français, de les traduire en prose. « *Sey natuerlich,* » sois simple, sois naturelle, disait sans cesse, il y a quelques années, une mère pieuse à sa fille: j'en voudrais dire autant à cette poésie française. Les alexandrins surtout,

1806 à 1808 ces pesants, ces lourds alexandrins m'étourdissaient dès-lors, comme ils le font encore, avec leur rime et leur césure inévitable : il me semble toujours, à les lire, que j'entends battre en grange. Ajoutez à tout cela le pathos, les inversions, les termes abstraits, qui vont si mal à notre langue :

> Nos Lévites. . . . . .
> *Ont conté son enfance* au glaive dérobée,
> *Et la fille d'Achab* dans le piége tombée.

J'ais pris ces deux vers au hasard, dans la plus belle pièce de notre plus beau poète, dans *Athalie*. Je n'ose demander si c'est là du français, puisque c'est du Racine : mais je me permets également de ne pas aimer de pareilles locutions : « conter une enfance, et conter une fille !..... » *Seyd doch natuerlich !* Parlez donc plus simplement !

Du reste, puisque j'ai cité *Athalie*, je dois pourtant convenir que je ne connais en aucune langue une pièce qui soit supérieure à celle-là, pour la majesté de la marche et pour l'alliance du calme avec le pathétique ; et je pense dire beaucoup en parlant ainsi ; car je me souviens qu'il y a eu dans le monde un Sophocle et un Schiller. Puis, pour faire pénitence de la liberté avec laquelle je viens de parler de la poésie française, je donnerai un exemple de plus de cette pitoyable servilité d'esprit qui trouvait alors moyen de vivre chez moi à côté d'un fond naissant d'indépendance. On m'avait dit que cette *Athalie* que j'admire maintenant tout de bon, était un chef-d'œuvre : il fallait donc la trouver magnifique. Or, à cette époque, je n'y comprenais rien, absolument rien, ni au sujet de la pièce, ni à sa marche : on ne m'avait pas appris à y regarder : il n'y avait que le rithme, le mouvement des vers, les grands mots, et enfin le jugement des autres qui me fissent trouver cela beau.

Mais puisqu'il fallait admirer j'admirais. Je me vois en- 1806
core courant après ma mère, de la cuisine à la chambre à
d'école ou à la cuisine, pour lui faire entendre ces ma- 1808
gnifiques accents :

> Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel....
> Celui qui met un frein à la fureur des flots....

ou bien les éternelles « portes de Trézène, etc. ! »

Mon pauvre père aussi, je lui parlais de tout cela ; mais ils en paraissaient l'un et l'autre aussi peu touchés que je l'étais au fond moi-même !

Plus tard, quand on me parla de la porosité des corps, même des plus solides, je m'imaginai qu'un écu plongé dans un verre d'eau s'en imbibait ! « Mon professeur me l'avait dit ! »

La musique allait mieux. Mon père me fit prendre quelques leçons d'accompagnement. Je jouais déjà du piano ; il me fit encore apprendre à connaître l'orgue. Au bout de quelque temps mon maître de musique, pour m'exercer, me fit jouer l'orgue à sa place dans notre cathédrale, et il y prit tellement goût que je passai deux ans à le remplacer de cette manière, à quatorze et quinze ans. C'est à ce moment aussi que je fis mes premières compositions musicales. Je n'en ai jamais conservé une seule chez moi en toute ma vie ; ce sont quelques amis qui les ont fait échapper à l'oubli ; et ce n'est que sur des demandes réitérées de ce genre que j'en ai publié un petit nombre. N'ayant jamais donné à ces compositions ce dernier fini qui satisfait la conscience artistique, je n'en ai non plus jamais été bien content. Ça été mon cas en toutes choses, hélas !

Pendant que nous parlons de musique, je dirai une chose assez singulière qui m'est arrivée avec ma première petite pièce : c'était un air pour le psaume 95. Je

1806 à 1808 l'avais, comme les autres, complètement perdu de vue, lorsque vers l'âge de quarante ans, et je crois en France, j'entendis dans une salle d'asile chanter un air qui me frappa : au bout d'un moment je le reconnus : c'était mon psaume : j'en fus bien étonné.

J'ai encore de cet âge, pour ce qui concerne la musique, un autre souvenir assez agréable. Mon père qui ne possédait pas même les éléments de cet art d'une manière tolérable, avait cependant, à côté d'une très-belle voix et d'une poitrine infatigable, le génie pratique si prononcé, qu'il a produit dans le chant des églises de Genève une amélioration notable. Secondé par M. le pasteur Moulinié et le professeur Pictet, il donnait de temps en temps, dans les temples, quoiqu'il n'ait jamais su battre la mesure comme il faut, de grands concerts sacrés où tout allait brillamment ; c'est d'une répétition où l'on avait exécuté un de mes morceaux qu'il me reste le souvenir dont je parle. M. Pictet y exprima à mon sujet des espérances qui me furent d'un grand encouragement. Il est vrai que, si elles se sont réalisées en quelque degré, elles l'ont été autrement qu'il ne s'y attendait.

Au milieu de tout cela la vie de famille cheminait heureuse, sur les confins de la pauvreté et de l'aisance, mais pleine de ces heureuses et profondes impressions dont j'ai souvent parlé : c'étaient les cantiques de mon père ; c'étaient les fleurs ; c'était la promenade ; et puis un mélange de littérature religieuse et de littérature mondaine dont je ne sentais pas assez tout le contraste ; le Voyage du Chrétien et Florian, la Bible et les Idylles de Gessner ; et, à côté de cantiques que je chantais avec délices, d'autres chants d'un tout autre genre :

O Fontenay, qu'embellissent les roses.....
Enfants de la Provence, etc.

et autres semblables ! (V. t. 1, p. 23).

Peut-être faut-il, à ce sujet, rendre justice à la géné- 1806
ration actuelle dont il y a d'ailleurs assez de mal à dire. à

Je ne sais exactement, il est vrai, ce qui se passe 1808
maintenant dans ce qu'on appelle le monde; mais, autant que je puis m'en apercevoir, il me semble que, chez les familles qui se piquent de quelque moralité, les mœurs sont devenues beaucoup plus réservées qu'elles ne l'étaient alors. Quoique ma famille et celles que mes parents me laissaient fréquenter, ne fussent en rien inférieures à la moralité générale, je me rappelle avec surprise les chansons qu'on s'y permettait alors, et en particulier, la mise des femmes. Sans doute c'était la révolution française qui avait popularisé l'immoralité au point où elle était descendue; mais le fait est qu'à cette époque la société supportait des propos ou des chansons qui ne seraient plus de mise aujourd'hui dans la même classe de personnes. On disait que « c'étaient des chansons » ou un simple badinage. — Il paraît qu'on pensait alors, comme j'ai dit que je le faisais en matière de philosophie, qu'il y avait deux morales aussi bien que deux vérités!...

Du reste il est possible que je me trompe en disant « alors »: car il semblerait presque qu'on professe aujourd'hui encore dans le grand monde, et même parmi telles personnes qui prétendent à la piété, ce même principe en plus d'une circonstance et particulièrement dans ce qui concerne la décence dans la manière de se vêtir. Car ne voit-on pas de nos jours encore, des femmes d'ailleurs honnêtes, aller en soirée ou se présenter à un simple dîner, pourvu « qu'il y ait du monde, » dans un costume sous lequel elles auraient honte elles-mêmes de se montrer en tout autre moment?

Voilà l'atmosphère dans laquelle se passèrent les quatre ou cinq années qui suivirent mon retour de Neuwied.

1807 à 1809 Quelques-unes des observations qui précèdent s'appliqueraient même encore à plusieurs des années qui suivirent.

Maintenant, entrons plus avant dans la période des études littéraires, puis dans celle de la philosophie et de la théologie. Hélas !

IV.

Littérature, Philosophie, Théologie, et deux ans à Moutiers.

DE 1806 A 1818.

1806 à 1818 Cette époque porte le même caractère, absolument, que la précédente. A côté d'une vive passion pour l'étude je manquais de temps, de direction, de secours et d'appui. Avec des dispositions très-poétiques, je ne trouvais guère sur mon chemin que la prose d'une vie laborieuse et frisant la pauvreté, qui formait un obstacle continuel à des études régulières. Je continuais de donner, dans la classe de mon père, des leçons élémentaires d'écriture, de latin, d'allemand, ou quelques autres encore ; quelquefois des leçons de français à des ouvriers allemands, maréchaux, cordonniers, sommeillers ; leçons qui se payaient pendant quelque temps un ou deux sous l'heure ! puis j'en prenais quelques-unes, de latin et de piano, mais toujours imparfaites, parce que mon père ne pouvait

payer de bons maîtres. Et c'est ainsi que j'entrai en philo- 1807
sophie sans avoir suivi les cours de latin, de grec ni de à
français de notre académie. 1809

Il est vrai que l'obligation d'enseigner continuellement les éléments de ces langues, une certaine ardeur pour l'étude qui me prenait par intervalles, une sensibilité assez prononcée pour les beautés littéraires, me firent pourtant avancer tolérablement : je lus tout seul, dans le seul cours d'un été, outre mes travaux du jour, tout Virgile, et tout les chefs-d'œuvres de Racine, de Corneille et de Voltaire ; et je travaillai pendant quelque temps dix-sept heures par jour. Sans doute c'était en partie un travail pitoyable : je lisais pour ainsi dire à la toise : tant par heure ! Toujours de l'excès et de l'irrégularité !

Les études philosophiques qui m'occupèrent beaucoup à cette époque, présentèrent en outre ce singulier mélange de servilité d'esprit et d'indépendance, dont j'ai déjà parlé, croyant d'un côté que la philosophie était une science fixe et précise comme la géographie et l'histoire, et que les philosophes ne se trompaient jamais (j'en suis bien revenu, il est vrai) ; et de l'autre, pensant déjà, ou plutôt rêvant déjà par moi-même. Je possède encore, de cette époque, une foule de notes sur toutes sortes de sujets, et une table générale des principaux chefs sous lesquels je rangeais ces notes. Il y a un de ces chefs dont, pendant bien des années, je n'ai pu me faire moi-même une idée suffisamment claire, mais qui repose, je crois, sur un fonds de vérité ; c'étaient les mots : *Calcul infinitésimal, appliqué aux questions morales.* J'avais en vue dans ce titre la question, sans doute insondable, de la conciliation à établir entre la souveraineté de Dieu et ce que l'homme peut avoir de liberté. Sans avoir jamais eu le temps ni le bonheur d'étudier les mathématiques

1807 à 1809 supérieures, je crois qu'un des principaux objets de cette partie de la science est la théorie des infiniments petits : or je me disais, et je pense encore, qu'il y a peut-être des considérations de ce genre à faire dans la question capitale que je viens d'indiquer. A ne prendre l'homme que depuis sa chûte, l'Écriture nous dit que nous ne pouvons rien de bien sans la grâce. Mais pouvons-nous, à un degré quelconque, accepter cette grâce, l'écouter, l'admettre, la laisser faire, sans que cette acceptation, ou l'acte du cœur qui incline à croire, soient eux-mêmes une grâce et nous soient donnés de Dieu ? Y a-t-il un moment où Dieu mette devant nous, et bien devant nous seuls, la vie et la mort, au point que le coup décisif doive partir de nous ? Ou est-ce toujours Dieu qui décide de tout dans le bien ? N'avons-nous pas un atome à mettre en cela de notre propre fonds ? D'un autre côté si le coup décisif vient de nous, n'est-ce pas faire notre part trop grande dans notre salut ?... Ou enfin y a-t-il une succession continue de moments dans lesquels Dieu et l'homme agissent tellement tous deux qu'il soit impossible de nier, d'un côté une certaine spontanéité de l'homme, et de l'autre l'action de Dieu sur la volonté même de l'homme ? Pouvons-nous nous déterminer sans motif ? Et le motif ne nous force-t-il pas en quelque degré ?... Voilà l'Océan aux bords duquel je rôdais, comme le fait plus ou moins chacun en son temps, et l'ordre de pensées qu'indiquait le titre, je ne dirai pas ambitieux, mais obscur, que j'ai transcrit plus haut.

La réflexion se développait donc grandement. Quant à la piété et à la foi chrétienne, j'entrais de plus en plus dans une mauvaise crise dont la plus grande intensité occupa les quatre années de mes études théologiques, et se prolongea même au-delà de ma consécration. On a pu voir (t. II, p. 65) que le dernier coup porté aux doutes

qui s'élevaient dans mon cœur au sujet de l'Évangile 1807
provint du raisonnement, du même raisonnement que je à
viens d'indiquer dans ma brochure sur la *Revue de Stras-* 1809
bourg (p. 54); et je bénis Dieu d'avoir donné cet appui historique à ma foi. Mais j'ai bien compris aussi, par l'expérience des années dont je donne maintenant l'histoire, que ce qui attaque le plus dangereusement la foi, ce sont nos passions; et que le cœur, — par où je n'entends nullement, comme le faisaient les théologiens génevois d'alors, la sensibilité, mais la volonté, l'ensemble des dispositions morales, — que le cœur, dis-je, joue dans la conversion un rôle très-supérieur à celui du raisonnement. Cette observation, bien loin d'être contraire aux lois les plus rigoureuses de la logique, est aussi vraie que profonde. Sans doute l'Évangile ne nous demande nullement de croire parce que nous aimerions à croire: mais il veut que nous ne refusions pas de croire par une répugnance secrète contre la vérité. Jésus ne dit pas « si quelqu'un désire de *croire,* mais si quelqu'un » veut *faire la volonté de mon Père,* il connaîtra que ma » doctrine vient de Dieu »; et quand l'Évangile dit: « heureux ceux qui pleurent », il entend par là que les afflictions contribuent en général à nous détacher de cet amour du monde qui nourrit en nous une secrète inimitié contre Dieu: ce qui ne signifie nullement, que, pour croire, il suffise de pleurer comme l'a prétendu Châteaubriant « j'ai pleuré, donc j'ai cru! »... Cette foi des larmoyants, des romantiques et des poètes n'est qu'une incrédulité déguisée, un thême à déclamations, une occasion de faire des vers; c'est du Jocelyn et de l'Atala: rien de plus.

Ce qui me domina le plus vivement de seize à vingt ans, ce furent les études littéraires. A mesure que le temps s'écoulait, elles prenaient un peu de développe-

1807 à 1809 ment. C'est à cette époque que je sentis se déclarer en particulier pour Virgile cette admiration dont j'ai parlé plus haut, et dont on verra quelques indices dans la note qui suit le présent article.

Pour le grec, je lisais Sophocle avec délices ; mais, chose singulière ! je n'ai jamais aimé Homère... Sans doute j'ai tort, puisque tout le monde pense autrement ; aussi ne fais-je que confesser mon impression personnelle ; mais j'y persiste, même à présent. Ses continuelles répétitions, son dialecte irrégulier, sa pluie de particules explétives m'ont toujours fatigué. C'est peut-être aussi pour avoir commencé cet auteur quand j'étais encore faible, et pour l'avoir étudié sans maître, que j'en ai conservé cette impression défavorable : quoi qu'il en soit, la voilà.

Pendant que j'en suis aux confessions de ce genre, j'en ferai quelques autres sur d'autres auteurs et dans d'autres branches.

J'entrepris alors de lire Télémaque ; mais cet ouvrage m'est toujours tombé des mains. Je suis bien aise de pouvoir dire à ce sujet que j'ai trouvé le même jugement exprimé par je ne sais plus quel auteur, qui ajoutait en outre avec raison qu'il y avait peut-être bien d'autres personnes qui en pensaient autant que lui, sans oser le dire.

J'aimais Bossuet jusqu'à vingt-quatre ans ; mais quand j'ai connu l'homme de plus près ; quand j'ai vu le rhéteur se cacher, en plus d'un point, sous l'orateur, j'ai cessé d'admirer, comme le font encore tant de protestants, la mauvaise foi de cet homme ; et je ne vois plus dans « l'aigle de Maux » qu'un sophiste en controverse, un adulateur de Louis XIV et un persécuteur des protestants.

Mais voici une autre confession bien plus formidable. — Je ne connais pas un seul auteur que je puisse com-

parer à Pascal, « ce génie effrayant, » comme l'a si bien 1807
appelé M. de Châteaubriant. Je lis continuellement ses à
Pensées; et, encore une fois, je ne trouve rien de compa- 1809
rable à cet auteur. Mais je suis effrayé de mon obstination à ne pouvoir admirer au même degré ses *Provinciales.* Sans doute je les trouve belles; mais je ne conçois pas qu'on les trouve extraordinaires! Si je manquais totalement de goût dans tout le reste je m'expliquerais aisément le jugement que je porte ici : mais, ne pouvant convenir de ce défaut total d'admiration pour la beauté littéraire, je ne conçois rien à cette différence tranchée entre mon jugement sur ce point particulier et celui de la généralité des connaisseurs. Je viens de reprendre encore une fois ces lettres tout exprès, pour les examiner de nouveau; et, encore une fois, je les trouve belles, très-belles, mais je n'y vois pourtant rien qui passe la beauté de beaucoup d'autres ouvrages d'auteurs moins éminents. Y aurait-il donc, pour des cas de ce genre, quelque chose de semblable à ce qu'on appelle en fait de couleurs le daltonisme? Les uns voient-ils vraiment, sur certains points, autrement et autre chose que les autres? J'inclinerais presque à le croire.

J'ai dit, dans un autre ouvrage, quels sont mes jugements actuels sur quelques auteurs plus modernes, tels que Lamartine et Châteaubriant; et on a vu celui que je porte sur Gœthe (I, 54 et suiv.), au grand scandale de plusieurs allemands. Mais, pour en rester à mes jugements d'alors, ils étaient aussi indépendants en fait de musique qu'en fait de littérature. Je n'ai jamais fléchi le genou, avec le public, devant Beethoven comme s'il n'avait pas d'égaux. Il y a tel morceau de Mozart, de Weber et de vingt autres, que j'aime autant ou plus qu'aucun de Beethoven. Il est fécond, profond, original, sans doute; il a plus de pensée, ou si l'on veut plus de génie qu'aucun autre; mais

1807 à 1809 il a moins d'âme ; je lui ai toujours trouvé quelque chose de gros, souvent de sombre ; et à mon goût il manque de fraîcheur et de tendresse. On dit qu'il était devenu sourd et bourru : cela s'accorde parfaitement, on le voit, avec le caractère que je trouve souvent à sa musique ; et une notice biographique qui vient de paraître sur cet auteur confirme encore mon jugement sur ce point... D'ailleurs il était sévère envers les autres ; il n'était, par exemple, qu'à moitié content du grand Mozart. « Don » Juan, dit-on, lui rappelait trop la manière italienne ! » Or qu'est-ce que cela fait, si la manière italienne est bonne aussi ; et Beethoven estimait tellement cette manière qu'il regardait Chérubini comme le plus grand des compositeurs dramatiques vivants ! On ajoute encore : « qu'il a porté, à l'égard de quelques autres composi- » teurs célèbres de l'époque actuelle, des jugements » sévères dont il est permis de contester la justesse : » qu'il ne comprit jamais bien la nature du mérite de » Weber et de Rossini... » De Weber et de Rossini ! Et je ne serais pas libre de les mettre eux avec Mozart, à ses côtés ou quelquefois au-dessus de lui ? Si les hommes étaient plus indépendants en fait de goût il se ferait bien du dérangement dans les réputations. Mais on veut passer pour connaisseur et pour savant !...

En fait de littérature allemande je ne possédais et ne lisais guère, de quinze à vingt ans, que le Messie de Klopstock, bel ouvrage, sans doute, vraiment beau, mais vraiment traînant aussi, froid et languissant. Les odes de cet auteur ont plus de vie ; mais là encore la poésie se sent un peu des rives de la Baltique, elle manque de soleil.

Quant à mes propres travaux, je continuais à composer de petits morceaux de musique qu'on exécutait dans nos temples ; puis je donnais des leçons, et je fréquentais nos auditoires.

Mais, à tout prendre, ma vie n'avait alors aucun élan, 1810
aucune de ces directions prononcées qui excitent le cou- à
rage, donnent de la joie et embellissent à elles seules 1813
toute une existence. Aussi porterai-je sur cette époque le même jugement, que sur celui qui la précéda immédiatement et dont j'ai déjà dit quelques mots. Elles m'apparaît maintenant pâle et vide.

D'où peut venir cet ingrat souvenir du printemps de la vie ? Pâle et vide, ai-je dit ! Et qu'étaient-ce donc que ces tressaillements tous les jours nouveaux à la plus simple sensation, au parfum d'une fleur, à la vue d'un lever ou d'un coucher de soleil, à l'ouïe d'un morceau de musique ! Et ces rêves de l'âge ! Et ces affections si profondes ! Et ces saintes émotions d'une piété encore toute jeune dans les jours de fête, au son des cloches, au chant d'un cantique ! Et ces joyeuses courses de montagnes ! Et ces lectures ! Et les beautés de la littérature ! Et les sciences ! On rira de moi si je nomme ici les mathématiques ; je n'en ai jamais connu que les éléments, et elles ne passent pas pour être enchanteresses. Eh bien, c'est pourtant la vérité, elles aussi me donnaient de ces délicieux serrements de cœur que me cause toute joie profonde. Ainsi la moitié de ma vie se passait dans des délices : n'ai-je pas dit que la seule vue d'une cave bien noire me valait tout un poème ?.... D'où vient donc, encore une fois, que tout cela me paraisse maintenant décoloré, et que si Dieu m'offrait d'y repasser comme j'y passais alors, je n'en voudrais à aucun prix ? J'en vois deux causes.

D'abord il ne faut pas se dissimuler qu'à l'âge où je suis parvenu, toutes les impressions étant moins vives, moins fréquentes et moins durables que dans la jeunesse, il est moins facile aussi de se reporter à l'époque où on les éprouvait dans toute leur force. Le souvenir d'une chose

1811 à 1814 est loin d'être la chose même : le souvenir d'un concert, le souvenir d'une vue splendide, le souvenir des plus tendres émotions, pas plus que, pour un homme sensuel, le souvenir d'un bon repas, ne remplacent la jouissance effective. Voilà, sans doute, l'une des causes qui ternissent à mes yeux ce mois de mai de ma vie.

Mais il en existe, grâces à Dieu, une meilleure, plus pure et plus désintéressée. Mon éducation ayant manqué absolument d'une direction intellectuelle ; ayant moi-même, de bonne heure, essayé de tout et goûté de tout, sans but ni règle, l'époque dont il s'agit n'a pas eu d'unité, ni de caractère prononcé ; la piété, en particulier, y était trop combattue, soit par le mauvais élément dans lequel se faisaient mes études, soit par les passions de l'âge ; cette époque ne se rattache pas à mon âge mûr et à ma vie actuelle ; c'est presque l'histoire de quelqu'un d'autre que moi : toutes les émotions d'alors n'ont été que des émotions improductives, ou des sensations qui se rangent parmi ces « choses vieilles » dont parle l'Écriture, et qui sont plus ou moins passées pour celui qui en connaît de meilleures ; de sorte que sur tout cela je dis, avec celui qui en avait vu bien plus encore : « Vanité des vanités.... » Oui ; Dieu m'offrirait à ce moment d'y repasser que je n'en voudrais rien. Voilà la différence qui règne entre le coup-d'œil que porte sur sa jeunesse un homme étranger à l'évangile et le jugement qu'en porte un chrétien.

Mais il faut abréger, et avancer. Pour en venir à quelques faits matériels de cette époque, je dirai que c'est au milieu de cet état de choses que vint se placer un voyage qui aurait pu être pour moi fort intéressant. Feu mon ami, le pasteur Linder, vint me prendre en 1812 pour faire avec lui un tour dans les vallées du Piémont. Je n'ai pas su tirer grand profit de ce voyage. Je

me souviens seulement d'avoir vu dans ces vallées un 1811
pauvre pasteur qui nous dit ingénument que la prédica- à
tion lui était fort pénible, parce que, ne pouvant compo- 1814
ser lui-même, il prenait dans différents sermonaires un morceau ci, un morceau là, et qu'il avait beaucoup de peine à apprendre tout cela par cœur!.... Voilà ce que c'est que de marcher sur les béquilles de la composition récitée! Les prédicateurs sont maintenant les seuls orateurs qui fassent cette chose contre nature.

Du reste cela passera, avec tant d'autres faussetés et et d'autres superstitions!

Au retour de ce voyage, j'entrai pour un an comme précepteur dans une famille de Genève. Mais j'étais un pauvre précepteur; et de meilleurs que moi d'ailleurs s'y étaient déjà trouvés faibles! — J'entrevis ainsi un peu le monde; mais le peu que j'avais de piété était à la fois trop faible et trop rude pour que j'aie pu faire beaucoup de bien à mes élèves ni édifier la famille qui m'avait appelé. Notre vie toute entière a besoin de pardon!

C'est pendant que j'étais dans cette maison que Talma parut à Genève. Ce fut la première fois de ma vie que j'allai au théâtre. Il faut convenir que le talent de cet homme était prodigieux; et je lui rendis ample justice. Comme il y avait foule longtemps avant la levée de la toile, qui avait lieu à sept heures, j'allai me planter un jour à midi sur les bancs sans dossier du parterre; c'était au mois d'août; et j'y restai bravement, sans avoir apporté de lecture, et sans prendre, par économie, aucun rafraîchissement, jusqu'à dix heures, où tout fut fini. On ne fait pas souvent de pareilles chose pour l'évangile! — Cet homme bouleversa tout Genève: et on entendit pendant six mois, dans toutes les rues, des jeunes gens hurlant des vers de *Hamlet*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, ou autres semblables. J'ai conservé jusqu'à ce jour deux

1811 à 1814 pages de notes sur la déclamation étonnante de ce grand acteur. J'essayai aussi de déclamer ; mais je n'ai jamais réussi à cet exercice, qui suppose de la fiction.

Tout cela tombait au milieu de mes études théologiques. Hélas ! quelles études, si l'on se rappelle les choses incroyables et pourtant vraies que j'ai pu en dire (I, 25). On n'aura pas de peine à comprendre que je fisse peu de cas des leçons de mes professeurs. Celui qui nous enseignait ce qu'il appelait la religion naturelle, ne me connaissait presque pas de vue : j'allais en bateau pendant ses leçons ; et je me tirai également d'affaires aux examens, parce que ces examens se faisaient en latin, et que je parlais cette langue assez couramment. Je m'y présentai une fois sans avoir vu les cahiers sur lequel j'allais être examiné. J'avais fait la gageure de me tirer d'affaires heureusement ; et je le fis en effet, mais hélas ! par un moyen qui avait quelque chose de profane, comme toute cette époque. Je savais que ce professeur ne voulait entendre parler que de la bonté de Dieu, qui pour lui éclipsait sa sainteté et sa justice : je pariai, quelque question qu'il m'adressât, de le faire arriver en trois ou quatre mots sur l'article *de benignitate dei*, et cela ne manqua pas ! J'ajoutai encore (et cela aussi était assez profane, vu le but) quelques déclamations contre la prédestination absolue : et je fis un examen honorable ! Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour reconnaître en tout cela mon péché ; mais le mal était provoqué ; car les leçons qu'on nous donnait étaient misérables.

Un autre jour j'avais fait, dans un de mes sermons d'essai, une tirade sur cette corruption du cœur qui, selon l'Écriture, ne se reconnaît qu'à la lumière du Saint-Esprit. « Le cœur humain, disais-je, en y mettant peut-» être un peu de déclamation, est semblable à une ca-» verne remplie de reptiles et d'animaux venimeux : de

» nuit vous n'apercevez rien : mais faites-y entrer un 1811
» flambeau, etc. » Comme un de mes professeurs criti- à
quait certaines autres parties de mon discours, un de 1814
ses collègues lui souffla à demi voix et avec pitié : « Et la caverne de serpents ! »

Mais je finis sur ce point, et même sur toute cette époque.

J'ai dit (I, 34) que nous fîmes nos grands examens au bruit du canon, pendant le blocus de février 1814. Il y avait une partie de nos études à laquelle quelques-uns de nous, et moi dans ce nombre, n'avions pas même encore touché. On nous demanda si nous voulions renvoyer notre examen sur ce point au trimestre prochain, ou le faire tout de suite ? Trois mois d'attente ! c'était un supplice. D'un autre côté il s'agissait de rendre compte du contenu d'un fort volume in-4° de 4 à 500 pages de critique sacrée, c'est-à-dire de connaissances positives, où tous les beaux sentiments, la philosophie ou la déclamation ne serviraient à rien : or pour ma part, je n'avais pas même ouvert le volume dont il s'agissait. Faut-il accepter un examen ? Non !... Oui !... Non !... Oui !... Et me voilà sur la sellette. C'était le savant professeur Peschier qui nous interrogeait ; savant mais bon, heureusement pour nous.

Dites-moi quelque chose sur les poids et les mesures des Hébreux ?

— Les poids et les mesures des Hébreux ? Les Hébreux avaient... des poids et des mesures. Il y en avait une qui s'appelait, je crois, épha ; une qui s'appelait hin.

— Eh bien oui ; qu'était-ce que tout cela ?

— Des poids et des mesures....

— Allons, dit mon compatissant professeur, prenons autre chose. Dites-moi quelque chose de la famille d'Hérode Antipas.

1811 à 1814 — Hérode Antipas ; — hm !... Hérode Antipas... Il y eut un Hérode qui fit massacrer les enfants à Bethléem (et je ruisselais d'angoisse).

— Oui ; mais Hérode Antipas ?

— Hérode Antipas... Hérode Antipas...

— Eh bien, voyons. Prenons encore autre chose. Qu'était-ce que les Pharisiens ?

— Oh ! les Pharisiens ! j'y suis ! Les Pharisiens, race détestable et orgueilleuse... Il y avait une fois un pharisien et un péager qui montaient au temple, etc.

Comme je l'ai dit, on eut égard aux circonstances, et on nous laissa passer comme cela.

Je termine cet article sur ma jeunesse par trois ou quatre strophes tirées du recueil bigarré dont j'ai parlé à l'occasion de mon séjour à Moutier (I, 57). C'est toujours du Matthisson et des cantiques moraves, du romantisme et de l'évangile.

Alles was mit Sehnsucht und Entzücken
Hier am Staub ein edles Herz erfüllt
Schwindet, gleich des Herbstes Sonnenblicken
Wenn ein Sturm den Horizont umhüllt.
Die am Abend freudig sich umfassen
Sieht die Morgenröthe schon erblassen ;
Selbst der Freundschaft und der Liebe Glück
Laesst auf Erden keine Spur zurück !

Que tout ce que je vois — De ma faiblesse
Fasse naître chez moi — Cette tristesse
Tristesse selon Dieu, — Tristesse heureuse,
Qui rend l'âme à tes yeux — Si précieuse.

Süsse Liebe ! Deine Rosenauen
Graenzen an bedornte Wüstenei'n,
Und ein plœtzliches Gewittergrauen
Düstert oft der Freundschaft Aetherschein...
Hoheit, Ehre, Macht und Ruhm sind eitel !
Eines Weltgebieters stolze Scheitel

Und ein zitternd Haupt am Pilgerstab 1811
Deckt mit *Einer* Dunkelheit das Grab. à

Bleib bei Jesu, meine seele, 1814
Nimm dein Heil bestaendig wahr,
Denn in dieser Leibeshœhle
Schwebst du immer in Gefahr.
Halt ja deine Krone feste
Halte glaubig was du hast;
Recht beharren ist das beste:
Rückfall wird zur schweren Last.

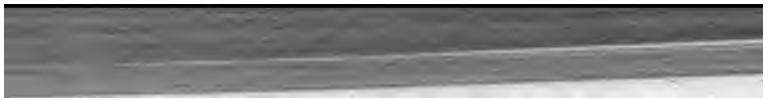
Mon petit recueil était, comme on le voit, une image de la vie! Il y a sans doute telles rêveries qui ne sont pas précisément ennemies de l'évangile; mais l'évangile seul donne à la rêverie, par tout ce qu'il a de profondément positif, une valeur morale, une direction utile et vraie. Allons, jeune homme! quitte le roman, et entre dans la vie!

FIN.

COURSE

DANS LES GRISONS.

(VOIR AU T. II, P. 51 ET SUIV.)



Coire, samedi, 7 juillet 1827, matin.

Chère amie,

Dieu soit loué ! m'y voilà, et en parfaite santé ! — Pour cette fois ce voyage a été mâle ; et ce n'est pas une petite dame comme toi qui aurait pu m'y suivre. J'ai fait, cette semaine, à pied, en quatre jours, cinquante lieues, et dans des montagnes gigantesques : c'est de bon cœur que je dis : Dieu soit loué ! Voici mon journal depuis ces cinq jours.

Lundi 2. J'ai fait ce jour-là onze lieues. Il n'y a donc que cinq jours que j'ai quitté Berne ! cela me semble un songe ! Je trouvai en chemin une charrette qui me fit faire quatre lieues de chemin. J'arrivai à dix heures à Thoun, à onze heures à Oberhofen. Monsieur N... était absent ; mais madame et ses filles me reçurent fraternellement. — Comme il leur vint des visites, je résolus d'aller plus loin ce même jour ; et je partis bravement, à trois heures, par une chaleur brûlante, mais qui ne m'affectait point. Je me dirigeai vers le Beatenberg, où l'on m'avait dit qu'il y avait un pasteur évangélique : c'était à quatre lieues de là, sur une haute montagne. A une lieue d'O-

berhofen, une bonne femme à qui je demandais le chemin, parce qu'il n'y a déjà plus par là de route à voiture, m'offrit de me conduire jusqu'à ce que je ne pusse plus m'égarer : c'était deux lieues plus loin. Comme elle ne me demandait qu'une bagatelle je la pris avec moi, et elle me porta mon sac. Je lui parlai de la vie à venir, et elle en fut bien réjouie et attendrie. Elle ne me quitta qu'après m'avoir conduit dans une maison de paysan, d'où l'on me donna une petite fille pour me conduire jusque chez le pasteur.

Quelle pauvreté commence déjà par là ! Ils cuisent leur café dans un pot de terre, avec l'eau et quelques cuillerées de lait, tout ensemble. On l'apporta sur table ; puis la femme en vida une partie dans une écuelle, pour la revider dans le pot, afin de faire mieux tirer le café. Cette goutte de lait était du lait de chèvre qui avait un goût repoussant : mais en voyage on n'est pas si délicat que chez soi. — Je n'arrivai chez le pasteur qu'après huit heures. Il ne savait d'abord ce qu'il devait faire de moi ; car je n'avais aucune lettre de recommandation ; mais bientôt il devint amical, et me logea chez lui. Les maisons de sa paroisse sont toutes dispersées dans l'espace de deux lieues sur les côtés de cette montagne : elles sont toutes de bois et bien pauvrettes.

Mardi 3. Journée de treize lieues. Je redescendis la montagne à quatre heures du matin, par une pente rapide à l'excès ; et il a bien fallu ici, et dans les jours suivants, le bon corps que Dieu m'a donné pour que je fisse face à de pareils tours de force. Tu sais comme je suis bon à la montagne : mais là je me suis bien arrêté vingt fois, non par lassitude, mais pour me demander si c'était réellement par là qu'il fallait descendre. A moitié chemin j'entrai dans une cahutte de paysan pour demander un peu de lait, parce que je n'avais pas déjeûné :

mais leurs vaches étaient au haut de la montagne ; et du lait de chèvre même ils n'en ont que pour faire ce beau café dont je te parlais plus haut. Il s'en trouvait justement là une gamelle, et j'en bus un peu.

Déjà commençaient ces précipices, et ces noirs et profonds torrents qui m'ont tant fatigué les yeux et le cœur dans les jours suivants. Ici j'en traversai un sur un pont composé de quatre poutrelles de trois à quatre pouces d'épaisseur, qui se mouvaient sous les pieds comme les pédales d'un tisserand. C'était désagréable, même un peu grotesque, et légèrement dangereux.

A *Unterseen*, deux lieues de Beatenberg, je trouvai dans le maître d'école un bon frère qui me fit déjeûner avec lui ; j'adressai quelques exhortations à la femme chez qui il prend pension. Il eut la bonté de renvoyer son école pour deux heures de temps (c'était une école particulière), et il vint m'accompagner, en me portant mon sac.... Je m'étais demandé les jours précédents si je ne profiterais pas de ce voyage (que tant d'autres auraient voulu faire, et que j'avais tant désiré moi-même en d'autres temps) pour voir, en me détournant de quelques lieues, tant de choses curieuses pour lesquelles on vient de tous les pays, telles que les glaciers du Grindelwald, la cascade du Staubbach, etc. Mais je ne me suis point senti porté à me détourner seulement d'un pas pour tout cela : et en effet j'ai vu sur ma route directe des glaciers et des cascades, de reste, oh ! oui vraiment, de reste. Beau et paisible lac de Genève, nature douce et tranquille ! Combien je t'aime plus que tous ces cadavres déchiquetés, ces horreurs et ces rugissements qu'on vient admirer de tous côtés ! J'allai donc directement du côté du lac de Brienz, résolu de gagner courageusement du terrain du côté de mes Grisons ; et je quittai ainsi sans regret cette vallée d'Interlaken dont on

fait tant de bruit. Je trouve que sa beauté n'est que relative : elle me parut passable, mais voilà tout. Arrivé au lac de Brienz, que je me disposais à longer à pied, les bateliers me demandent si je voulais profiter d'un retour pour Brienz, à quatre lieues de là. — Je ne suis pas Anglais ; combien me demandez-vous ? — Cinq batz (soixante-quinze centimes). — Accepté.

Mon maître d'école me quitte, et je m'embarque. Je ne sais si c'était pour me faire gagner du temps ; mais le Seigneur nous envoya, juste à l'heure même, un vent directement arrière, si bon, si bon, que je le trouvais beaucoup trop bon. Je suis, sous ce rapport et sous quelques autres, un peu comme M. Tœpfer. Les bateliers, eux, étaient tout heureux : ils mettent la voile, et nous volons sur l'eau ; mais, je le répète, ce succès me faisait froncer le sourcil ; car je ne suis pas ami des vagues quand je suis sur l'eau. Notre bateau les fendait à grand bruit ; et dansant légèrement sur leur écume, nous avancions avec rapidité. Mais ce vent amenait aussi de noirs nuages ! Au bout d'une heure et demie il commença à devenir inégal, quinteux : au lieu d'être derrière, il souffla de côté, puis bientôt contre nous : alors on se mit à la rame, et moi avec, pour un moment. Mais pour la dernière heure tout cessa : je m'étendis sur un banc afin de reposer un peu : et à midi, après trois heures de navigation, nous étions à Brienz. Les nuages s'étaient donné rendez-vous pour l'orage de l'après-midi ; et les bateliers s'y attendaient ; car ils disaient, en désignant le vent du midi par ce mot de *Fœhn* (favonius) qui m'a toujours paru terrible : *der Fœhn ist gar unruhig* (le Fœhn est bien inquiet) !

Je saute à bord, et je parts sans rien prendre, pour arriver plus vite à Meyringen, à trois lieues de là, où l'on m'avait indiqué un pasteur bien disposé. A une lieue

de distance je fus atteint par un char-à-banc, conduit par un sommeiller vaudois. Nous parlâmes d'évangile; il n'était pas mal disposé: et il possédait quelques bons traités que des Anglais lui avaient laissé à leur passage. Au moment où je montais sur sa voiture, la pluie commençait: une demi heure après nous eûmes pluie et grêle: mais ce n'était rien auprès de ce qui m'attendait pour cinq heures! — L'orage se dissipa de nouveau; et à trois heures j'arrivai chez le pasteur, que je crois en effet être un homme pieux. Il me fit prendre le thé.

Le temps restait douteux; et Gadmen, la seule station que j'eusse plus loin, était à quatre grandes lieues. De plus, le pasteur de Gadmen, seul aubergiste de ces misérables contrées, était à Meyringen même et devait y coucher, de manière que je ne le verrais pas ce soir si je poussais jusque chez lui. — Mais aussi, faire en ce jour quatre lieues de moins me semblait bien dur.... En avant, me dis-je, à la garde de Dieu; si la pluie se déclare, autant l'avoir aujourd'hui que demain.

Je partis; mais avec quel ciel! Noir, sulfureux, gris confus... Tu sais dans quel attente est toute la nature à l'approche d'un grand orage. Le vent devenait plus fort; les nuages avançaient lentement; le jour s'obscurcissait; et en même temps, pénible accumulation de choses! je pénétrais dans un pays affreux. A une lieue de Meyringen, la vallée se ferme entièrement par deux rochers entre lesquels la rivière seule a su se frayer un passage. Ces deux rochers noirs ont été déchirés par une secousse quelconque; et c'est l'unique issue qui existe pour aller au-delà. Je gravissais ces rochers, malgré mon fardeau, avec précipitation. La marche, l'inquiétude de l'orage, la crainte de n'avoir peut-être pas pris le bon sentier, et encore plus peut-être le serrement de cœur que produisait chez moi la vue de cette hideuse nature, tout me

tenait dans une agitation difficile à décrire : mon visage était brûlant et ruisselait de sueur. Cependant les arbres s'agitent autour de moi : le vent avance : un sourd roulement de tonnerre m'annonce que le sort de cette heure est décidé. J'avais prié le Seigneur de détourner cet orage : il voulait faire mieux, il voulait m'en préserver. Au moment où il éclate je me trouve au milieu de quelques-unes de ces cabanes inhabitées et sans porte que l'on trouve dans ces montagnes, pour y cacher le foin en temps de récolte. Dans mon imprudence, et toujours pour gagner du terrain, j'avais déjà dépassé de vingt pas la dernière de ces cabanes, lorsqu'un vent furieux arrive; les premières gouttes tombent et je retourne sur mes pas. Heureusement ! car, comme je l'appris le lendemain, les vieillards du pays ont dit qu'ils n'avaient jamais vu pareil temps. De l'intérieur de ma cahute je voyais traîner par terre, marchant debout, ces épaisses colonnes de pluie et de grêle qui n'ont pas le temps de se partager entièrement avant d'atteindre le bas : l'eau ruisselait par le toit chétif qui me couvrait : mais j'ouvris mon parapluie, je m'assis sur mon havresac, et j'attendis ainsi, en élevant mon cœur à Dieu, quelle fin cela prendrait. Habituellement triste en voyage et effrayé par la tempête, je passai là un lugubre moment. Cet orage a renversé des arbres plus gros que mon corps : deux heures plus tard j'ai enjambé moi-même un grand sapin qui était couché tout au travers de la route, jonchée de branches en quelques endroits.

Au bout d'un quart d'heure, comme j'attendais encore dans l'incertitude, parce que la pluie durait toujours avec force, je vois passer deux femmes sous un parapluie et dans la direction que je voulais prendre. Je leur crie de venir vers moi : car dans un désastre la moindre compagnie vous console. Elles me font signe d'aller à elles : je

ne voulais pas: mais comme elles continuent leur chemin, je leur cours après, et nous faisons route ensemble. Elles aussi me disent qu'elles n'avaient jamais vu pareil temps. Notre chemin, qui maintenant descendait avec rapidité, était malgré sa pente rapide un ruisseau; et nous marchions dans l'eau à deux, trois, quatre pouces de hauteur partout. Elles me déconseillaient absolument de poursuivre ma route et elles m'offraient d'aller coucher chez elles, dans un hameau à dix minutes de là: elles m'alléguaient que j'aurais beaucoup de ruisseaux à traverser; que les eaux des ruisseaux étaient actuellement enflées; qu'elles roulaient des cailloux et enlevaient les ponts; enfin, comme pour rendre la chose tout à fait romanesque, elles ajoutaient que je ne serais pas en sûreté si j'étais obligé de coucher entre leur endroit et Gadmen, au cas où le temps ne me permettrait pas d'atteindre ce dernier endroit. Mais comme je persistais à vouloir avancer, elles m'indiquèrent, à dix minutes de là sur ma route, une auberge où je pourrais coucher, s'il le fallait. Je m'y acheminai en marchant partout dans l'eau, et là je demandai ce qu'on pensait du temps. On croyait avec moi que lors même que la pluie continuerait il n'y aurait au moins plus d'orage; et l'on me dit que Gadmen était encore à trois lieues sur la hauteur. — En avant, me dis-je encore, à la garde de Dieu; et me voilà de nouveau en route.

Mais quel pays! quelles horreurs! Monter trois lieues, après avoir déjà plus ou moins monté pendant tout un jour; et n'être encore, au bout de ces trois lieues, que dans une profonde vallée, au pied d'une montagne qui a elle-même trois lieues de haut, et qui n'est de nouveau qu'un passage entre d'autres montagnes encore beaucoup plus hautes que tout ce qui a précédé!..... Ce sont, à la lettre, des étages de vallées, dont chacune va en mon-

tant, et qui finissent toujours par quelque nouvelle montagne qui ferme la vallée comme un mûr. Il faut surmonter péniblement ce nouvel obstacle pour se retrouver dans une nouvelle vallée ; et ainsi de suite.

Cependant ce ne serait rien si le coup-d'œil de la contrée était beau : mais, au contraire, et surtout dans le moment où je passais par là, c'était une véritable horreur. Des cataractes sans nombre, tombant de toutes les hauteurs, et quelques-unes de plusieurs centaines de pieds ; les unes blanches comme la neige ; mais les autres épaisses de boue, et roulant des rochers. Les ruisseaux eux-mêmes, tous en pente rapide, ressemblaient plutôt à des cataractes. A droite, à gauche, devant et derrière moi je n'entendais qu'un bruit de déluge ; toujours je m'y trompais ; car je croyais entendre de nouveau le roulement du tonnerre. Quand j'avais trois heures de marche devant moi, ensuite deux, et que, pour m'aider, je comparais cela à la distance de Genève à Coppet, à Mornex, à Monnetier, cela ne faisait qu'aggraver encore la pensée de la distance ; et de nouveau je précipitais mon pas, déja si grand et si rapide. Il pleuvait toujours, quoique doucement, et j'étais tout mouillé : mais encore plus en dedans : la sueur me tombait par devant et par derrière les oreilles, comme lorsque les enfants s'y pendent des cerises ; elle tombait aussi du front sur mon habit et mon pantalon. Mais les forces ne me manquaient pas. Seulement, quand, après avoir marché une puissante heure je n'avais fait qu'une lieue, et que je voyais de nouveaux murs et de malheureux sentiers en zig-zag devant moi, il me tardait bien d'entrer enfin dans cette cure de Gadmen, où je devais me reposer. A une lieue et demie de là, j'eus la bonne idée, soit pour la compagnie, soit pour me soulager de mon fardeau, de prendre avec moi deux petits paysans : c'est dans cette dernière partie de la

route que je vis tant d'arbres renversés ou ébranchés. Si j'avais été à cheval je n'aurais pu passer.

Après tout, si j'ai pu dire que le coup-d'œil général était hideux, à cause des circonstances du moment, je dois convenir que la scène était par moments fort imposante. Quelquefois les nuages s'entrouvraient; et alors, à une hauteur où je n'aurais jamais pensé à lever les yeux, je voyais de grands fantômes d'alpes regarder dans la vallée comme d'un autre monde. C'étaient des montagnes absolument nues, sans végétation, et dont les arêtes crochues étaient déchirées en tout sens. L'air pur dans lequel s'élèvent ces sommités fait qu'on les voit si distinctement qu'elles semblent surplomber le reste; et toutes les fois qu'ayant oublié leur hauteur on les revoit de nouveau, on est frappé de leur présence; elles ressemblent à des êtres vivants et surnaturels.

Enfin, à huit heures, après avoir marché plus vîte que les gens même du pays, j'eus le bonheur d'arriver à la cure où était la femme du pasteur. Mais quelle cure! quelle femme! quel village! — Ce hameau se compose de quinze à vingt cabanes, auprès desquelles celles du moindre de nos villages figureraient encore très-bien. La cathédrale de l'endroit n'était guère plus longue qu'une bonne chambre; il me semblait que j'aurais pu passer la jambe par-dessus le clocher, dont la pointe ne s'élevait certainement pas plus haut que le haut de la fenêtre d'un premier étage. Le bas des murs de cette église était en pierre, jusqu'à la hauteur de six pieds: le reste, y compris le clocher, en bois. On ne se sert pas d'argent dans ce pays, ni de viande. Il y avait déjà un jour et demi que je n'en avais mangé; et j'en ai passé encore deux, jusqu'ici, sans en revoir.

En arrivant je ne me fis pas prier pour me changer de pied en cap; et je fis sécher tous mes habits pour le

lendemain : on me prêta même quelques effets du pasteur, parce que ceux même qui étaient dans mon havresac avaient été mouillés, je ne sais comment !

Il s'agissait de passer le lendemain dans les neiges une haute montagne, le col du Susten. On ne savait trop le temps qu'il ferait : mais je fis venir un guide avec qui j'accordai de passer le col dans tous les cas, en lui donnant rendez-vous pour quatre heures du matin.

Mercredi 4. Autre journée de treize lieues. Passé deux montagnes dans la neige. Je partis à quatre heures et demi avec mon guide, boitant un peu pour les premières minutes, parce que j'avais un doigt de pied un peu écorché : mais cela passa bientôt ; et mon guide s'étonnait que je le fisse marcher plus vivement qu'il n'aurait voulu. L'air léger des montagnes m'égaie toujours, tu sais ; et, sans oublier la présence du Seigneur, j'étais joyeux comme un enfant. Toutes les fois que le guide me proposait le choix entre un chemin plus pénible, mais plus court, et un plus long mais plus aisé, tu sais quel était mon choix. Le temps était encore couvert ; mais il avait pourtant quelque bonne apparence. Avec l'idée vaillante, et presque trop hardie, de repasser vers le soir encore un autre col, après avoir monté et redescendu celui-ci, afin d'arriver le même jour dans les Grisons, je désirais ardemment le beau temps ; car le vent et la pluie amènent à la fois peine et danger, « *là-haut sur ces montagnes* où *il n'y a* point *de berger*. » Le guide me disait que mon plan était trop fort. — Allons toujours. — Après deux heures de montée, nous arrivâmes dans les neiges.... Et puis, le bel ouvrage que l'orage de hier avait fait ! Outre des monceaux de grêle qui étaient encore là, les ruisseaux qui traversent à tout moment la route par dessous le sentier avaient pris le dessus, parce qu'ils étaient trop forts, et y avaient étendu des masses

de rocailles qui, en certains endroits, le barraient entièrement à quelques pieds de hauteur. Il nous fallait grimper par-dessus, passer dans l'eau, passer dans les pierres : heureusement que qui prouve trop ne prouve rien : une fois fait à ce train on n'y regardait plus : je puis dire que depuis hier à quatre heures jusqu'au soir de ce jour-ci j'ai eu toujours les pieds dans l'eau : je changeais de chaussure deux fois par jour ; mais à tout moment il fallait de nouveau marcher dans des ruisseaux.

A la hauteur où commençaient les neiges, nous vîmes un chalet seul et pauvre où se tenaient deux laitiers. Ils nous donnèrent un excellent laitage qui nous revint beaucoup. Une fois dans les neiges nous coupâmes encore plus au court que précédemment ; et enfin nous atteignîmes le col après avoir laissé à nos côtés et surtout à droite d'innombrables glaciers. Quelle grande nature ! Quand vous êtes élevé à ce point vous croyez avoir le droit de regarder horizontalement pour rencontrer des sommités : mais non : des masses plus hautes s'élèvent de toute part au loin ; quand vous pensez avoir enfin atteint les plus grandes, une autre toute blanche les dépasse encore ; puis, quand les nuages laissent entr'eux une ouverture, vous voyez, dans ce vide, un autre géant, dont le précédent n'est plus que le marche-pied. Ces masses magnifiques, vivant dans un azur toujours calme, ressemblent, je l'ai dit, à des êtres d'un autre monde : l'effet ne se décrit pas.

Une fois au haut ce fut un cri de joie ; puis nous nous mîmes à descendre en courant, tout droit en bas, dans la neige. Heureusement que nous fîmes tous deux une bonne glissade dans un endroit où il n'y avait point de danger ; car nous arrivâmes assis, plus bas que nous ne voulions, mais riant beaucoup. Cependant c'était un avertissement ; car il nous fallait passer des avalanches

placées en travers de notre route : dans ces cas, pour ne pas glisser jusqu'au bas de la montagne, il faut enfoncer fortement le talon de la botte, afin de faire un trou à chaque pas. Quand la montagne et la pente de l'avalanche sont très-roides, il faut encore s'aider des mains. Nous avons eu quelques mauvais passages de ce genre : mais nous avons pris garde, et Dieu nous a préservés.

A la descente, mêmes scènes qu'à la montée : la route à tout moment coupée par des eaux, par des monceaux de rochers et des avalanches : mais nous étions dans le canton d'Uri que je n'avais encore jamais vu ; ce seul fait me remplissait de joie ; et le temps ne menaçait plus.

Calcule maintenant les hauteurs, en prenant pour point de comparaison notre Salève, qui est à trois mille pieds au-dessus du lac de Lucerne ; Gadmén est deux mille pieds plus haut ; le col quatre ou cinq mille : à midi je me retrouvai tout au bas à sept cents : après-midi, je remontai ensuite, vers trois heures, à trois mille ; puis je passai, le soir, encore un col de quatre à cinq mille pieds ; et je redescendis, à huit heures, jusqu'à deux mille. De sorte qu'en ce seul jour j'ai fait six mille huit cents pieds de montée et six mille huit cents de descente.

Mais je viens d'anticiper ; retournons à mon Uri. Que j'étais heureux de me retrouver dans des pays moins féroces ! Tout me réjouissait et me paraissait nouveau. Eh ! un chien : eh ! une poule : eh ! une femme : eh ! des orties ! c'est dans cet ordre que les objets se présentèrent successivement à moi : et à mesure que je voyais quelque chose de pareil aux objets de la plaine ou plutôt des vallées, j'en étais tout surpris. La différence extrême des climats qu'on traverse en quelques heures, produit en nous la même impression qu'un long voyage qu'on aurait fait en un temps beaucoup plus long.

Quant au peuple d'Uri, c'est une race singulièrement

pauvre. Pour chaussure ils ont des semelles de bois légèrement recourbées autour du pied, qui s'y fixent comme des patins, et qui sont garnies de grosses pointes de fer comme celles qu'on met aux chevaux pour les ferrer à glace.

Cependant mon guide, à qui j'annonçai quelquefois l'évangile en chemin, me quitta à Meyen, six lieues de Gadmen; et, après avoir dîné très-sobrement, je continuai de descendre la longue et profonde vallée qui forme le canton d'Uri. Mais, si j'ai appelé féroce le pays qui précède, comment appeler celui-ci? Les montagnes noires qui le couvrent sont brisées en mille fragments qui se précipitent sur leur pente et jusque dans la rivière; et celle-ci, se heurtant partout, rugit, comme elles le font toutes dans ces contrées, de rocher en rocher: on marche de tous côtés dans des décombres couleur ardoise; et le cœur se serre de frayeur et presque de dégoût. Heureusement la grandeur et la beauté des glaciers, qu'on voit dépasser de temps en temps, vient vous rappeler les idées d'une tranquille résignation.

Je continuai mon grand pas avec une force qui me surprenait moi-même. Le temps était devenu tout beau, presque brûlant. A Vasen, je cessai de descendre la vallée du Meyenthal, et tournant à droite, je commençai, vers midi, à monter celle de la Reuss, qui devait me ramener en deux heures et demie à trois mille pieds de hauteur, à Andermatt, dans la vallée d'Urseren. Je marchai avec courage, jouissant pendant une heure et demie d'une belle chaussée, seul bout de route que j'aie vu en ce genre jusqu'à deux lieues d'ici: puis recommencèrent les petits chemins. Mais, pour décrire le pays que je parcourus alors, après tout ce que j'ai déjà dit, les termes me manqueraient pour la gradation, si le peuple n'y avait

pourvu en appelant « Pont du diable » l'un des ponts qui traversent ce pays ; il mérite quelque appellation de ce genre par l'épouvantable spectacle qui l'entoure pendant une demi heure : des montagnes énormes qui se rapprochent toujours davantage et qui deviennent toujours plus nues, puis, à la fin entièrement, absolument nues ; des rochers noirs et gris, tout brisés ; une route, non pas taillée dans le roc, mais qu'il faut soutenir en quelques endroits, à côté de la montagne au-dessus de l'abîme ; le bruit, le rugissement, l'écume de la Reuss, qui bondit de roc en roc ; et toutes ces choses croissant de moment en moment ; des ponts qui traversent à chaque instant cet horrible détroit, pour chercher celui des flancs de la montagne qui offre le moins de précipices ; et à la fin, comme pour vous ensevelir dans cette scène ou pour la couronner, le passage devenant impossible entre les rochers si la main de l'homme ne l'ouvre : c'est une galerie creusée dans le roc pour vous sortir de cette impasse, tout au haut du défilé...

Mais alors que voit le voyageur ? C'est comme un songe, une vision, un enchantement ! On a peine à en croire ses yeux et ses oreilles ? D'un seul pas ; oui d'un seul pas, vous êtes dans un autre monde. La Reuss ne hurle plus à vos oreilles, pour bondir de cascade en cascade ; elle roule doucement ses flots paisibles sur un fond horizontal, entre deux rivages couverts de verdure : sous vos pieds vous foulez une herbe tendre et fraîche : une douce vallée, toute verdoyante et nivelée, s'ouvre devant vous dans toute sa largeur ; une charmante église blanche, surmontée d'un clocher vert, et un beau village s'étale à vos yeux à cinq minutes de là, adossé contre une montagne couverte de végétation jusqu'au haut : vous n'entendez plus une seule cataracte, mais le chant des oiseaux : sorti de ces défilés comme par un trapon,

vous pensiez dominer le monde et avoir sous les pieds une montagne nue et maudite, et voilà que vous vous retrouvez au fond d'une vallée délicieuse. « Le Valais ! » m'écriai-je ! C'était une erreur de ma part, mais qui ne fit qu'ajouter d'abord à mon enchantement. Je crus que c'était l'extrémité de ce canton ; et je me disais que son autre extrémité touchait à l'un des bouts du lac de Genève. Du reste le Valais commence à quelques lieues de là : et l'erreur ne me fit rien. — Chère vallée d'Urseren ! Quelle image de la paix qui succède à la tourmente ! Le soleil y brillait dans toute sa beauté : toutes les pentes étaient douces, et on voyait devant soi un grand bout de plaine. Je te souhaite, chère amie, de même qu'à tous les hommes, une paix de ce genre après chacune de tes peines, et de leurs peines.

Ajoutons que pour couronner cette scène je vis à quelques pas de moi, sur l'autre rivage de la Reuss, un joli petit renard, le premier que j'eusse vu dans ma vie, qui venait s'amuser au soleil et que j'observai longtemps tout à fait à mon aise.

Arrivé à Andermatt (c'est le nom du village qui frappe les yeux au sortir du trou d'Uri), je pris vîte quelque chose ; je fis venir un guide ; et à quatre heures nous nous remîmes en route pour passer encore ce soir un nouveau col, celui de l'Oberalp. Il était placé à deux heures de marche plus haut que la vallée, par conséquent aussi haut que celui du matin ; mais moins horrible. Nous montâmes d'abord au milieu de charmantes prairies, émaillées de brillantes fleurs ; cependant nous trouvâmes ensuite encore plus de neige qu'au Susten ; puis, au bout des deux heures de marche mentionnées, nous atteignîmes le haut.... Les Grisons ! m'écriai-je, comme celui qui aurait pris d'assaut une redoute ; et mon œil plongea avec ravissement jusqu'au bout de l'horison,

où se montraient déjà les montagnes du Tyrol. Je longeai aussi, par la vue, la vallée longue de seize lieues qui allait finir à Coïre. A droite et à gauche, de magnifiques glaciers; derrière moi la Fourka, le Grimsel et autres sommités de ce genre ; je me sentais comme au milieu d'un congrès des souverains de la nature ; et en effet cette famille royale forme la contrée la plus élevée de l'Europe; car c'est de là que descendent le Rhône, le Rhin, la Reuss, le Danube même; car l'Inn, qui vient des Grisons, peut être considérée comme la vraie source de ce grand fleuve.

Mais il fallut bientôt descendre ; et alors la neige servit de nouveau à abréger le chemin. Comme elle portait juste au point de laisser entrer le pied à une profondeur de deux ou trois pouces, nous descendions, en courant, comme le matin, les pentes les plus rapides sans suivre d'autre chemin que la droite ligne ; et de nouveau je laissais encore mon guide en arrière. A huit heures, après mes treize lieues, nous arrivâmes dans un hameau où c'était, selon la coutume de ces pays, l'ecclésiastique (ici catholique) qui tenait auberge.— Je le trouvai jouant aux cartes avec un gendarme ; tous deux en manches de chemise, et marquant leurs coups avec de la craie blanche sur une grande table dont le dessus était d'ardoise. Du reste il est bien heureux s'il n'a jamais fait plus de mal que cela. Je renvoyai au lendemain d'essayer avec lui un bout de conversation : je pris pour tout souper, après une pareille journée, une soupe liquide, et montai dans l'appartement qu'on me donnait en commun avec mon guide. Quoique je ne sois pas de haute taille, je commençai ici à trouver que toutes les maisons du pays me faisaient tomber mon chapeau de dessus la tête ; et comme nos lits étaient très-hauts, il s'agissait de se glisser dedans par le côté pour s'y coucher ; car

il n'y avait que deux pieds de distance entre les coussins et le plafond. Je pris par distraction le plus mauvais lit, qu'on avait destiné à mon guide ; et celui-ci, pour me rassurer, se coucha habillé, même sur le lit propre, qui devait être le mien. On n'est pas sûr, à ce qu'il paraît, des draps dans lesquels on couche par ici.

Le lendemain matin, *jeudi* 5, levé de nouveau à quatre heures, avec treize lieues devant moi, pour atteindre le premier ami dont on m'avait donné l'adresse. Je parlai un moment au curé : mais, quoiqu'il n'ait pas résisté, il parut peu sensible. Je lui citais en latin le mot : « Si donc vous êtes ressuscité, etc. » (Col., 3, 1) ; et il ajouta très bien : « *Non quæ super terram ;* » mais c'était, à ce qu'il me sembla, de la mémoire et non du sentiment.—Après avoir fait une demi-lieue j'atteignis un homme qui cheminait du même côté que moi. Il parlait allemand, tandis qu'ici on parle roman ; il me dit qu'il faisait cinq lieues du côté de Coïre ; et voilà une compagnie. Il me prit même mon havre-sac, et me conduisit par des sentiers à la fois meilleurs et plus courts. Précieuse spéculation. Nous fîmes nos cinq lieues et demie sans nous arrêter : puis vint le moment de nous quitter, et je continuai seul. Le pays est assez monotone : les montagnes sont partout d'une hauteur extrême ; mais l'effet n'est plus si sauvage ; et on ne voit que de temps en temps quelques sublimes glaciers regarder par dessus les montagnes environnantes comme pour vous dire : « Il y a quelque chose de plus grand que ce qui vous entoure de près. »

A ce moment (juillet) le pays se mêle d'avoir le printemps dans toute sa petite richesse, des églantines charmantes, des fraises en fleur, et plus bas des cerises qui commencent à rougir. Dans cette journée si longue je n'ai rencontré que deux petits charriots à un cheval : les roues allaient à la hauteur de mon genou, le charriot à

la hauteur de mes hanches ; et comme l'un de ces charriots était chargé de foin, j'ai posé ma main très-facilement sur la partie la plus haute de la charge. — On voit ici, par dessus le Rhin, déjà très-large, une espèce de pont assez peu rassurante, destinée aux piétons ; ce sont trois arbres équarris posés bout à bout l'un sur l'autre, de manière que l'arbre du milieu ne porte que sur les extrémités des deux autres qui sont suffisamment chargées et enfoncées dans le rivage pour ne pas céder.

Vers une heure de l'après-midi, il faisait une chaleur étouffante. J'étais sur le point, en traversant un village, de me coucher à l'ombre sur quelque chose que je croyais être des débris de feuilles et de foin, étendus à côté de la route ; mais, en y regardant de plus près, je vis que c'était du fumier desséché. Un aubergiste me fit monter chez lui, où je m'étendis délicieusement sur un banc : mais les mouches me firent lever au bout d'une demi-heure. — Dans tout ce voyage je manquai plusieurs fois la route, qui ne se distingue pas toujours bien des sentiers : et alors c'était un redoublement d'échauffement causé par l'inquiétude. Vers le soir surtout, on me parla d'un sentier qui abrégeait : j'y entrai hardiment, en fixant les yeux sur la direction où je devais retrouver la route. Mais quelle corvée ! Je m'éloignais, m'éloignais toujours plus du bas de la vallée : je quittais le Rhin, je montais, toujours montais, et ne trouvais personne sur mon chemin. Quoique chargé et à la montée, mon pas était plus rapide que dans la plaine. Après trois quarts d'heure de cette marche forcée je me trouvai avoir bien calculé : mais il a fallu un corps bien solide pour un voyage de ce genre : j'avais la bouche sèche, et le corps trempé de sueur. Cependant les lieues étaient toujours plus fortes qu'on ne me les indiquait ; le jour baissait ; et j'avais l'esprit et le cœur fatigués de cette

espèce de travail de forçat, auquel me poussait mon impatience : je demandai un guide pour la dernière lieue ; et on me donna une charmante petite fille de sept à huit ans, qui avait la langue affilée... comme une petite fille, et qui me racontait toutes sortes d'histoires tout en m'accompagnant à grands pas. Elle s'affubla même gaîment de mon havre-sac, et me conduisit encore par des sentiers à la fois plus doux et plus courts. Cependant la nuit avançait, et ma petite commença à s'effrayer. Elle voulait sérieusement s'en retourner chez elle, et me laisser continuer seul. Je ne pus y consentir ; mais il me tardait d'autant plus d'arriver chez mon landamman, espèce de juge-de-paix, ou de chef de district, auquel j'étais recommandé, et que je croyais être un préfet. On m'en avait parlé comme d'un frère : j'avais fait treize mortelles lieues pour l'atteindre ; et j'allais trouver en lui les prémices des Grisons ; quelle joie ! J'avoue de plus que cette qualité de landamman me plaisait en ce quelle semblait m'annoncer quelque aisance, peut-être beaucoup, et par conséquent, comme il m'était bien permis de le désirer, un peu de bien-être et une société cultivée. — Connais-tu le landamman N..., dis-je à ma petite femme, que je comparais avec plaisir à ma petite Marie? — Oh ! oui, c'est lui qui tient le cabaret. — Comment ! le cabaret ? — Oui : il est aubergiste aussi ; mais j'ai bien peur qu'il ne soit déjà couché : il se couche toujours de bonne heure. — « Oh ! nous le ferons bien lever. » C'était neuf heures du soir. — Nous arrivons dans l'endroit, et ma petite arrête devant une assez pauvre maison sans enseigne. — C'est ici. — Ici ! Allons ! mes idées s'abaissent encore. Tout est fermé. Je heurte. Le vagistas d'une fenêtre s'ouvre en haut. Qui est là ? — Je réponds. — « On est déjà couché : on ne peut recevoir. » Et le vagistas se referme. Je tiens conseil sur la rue ; puis je

recommence à heurter. Il n'y a d'abord qu'un gros chien qui répond du dedans : mais enfin la forteresse capitule et on m'ouvre sur le nom, que j'indique, d'un frère Adam qui était leur ami. Mon landamman était un gros homme ventru, louche, le bas du visage plus large que le haut, qui vint sans habit, ni gilet, ni bretelles, tout débraillé. On me fit des excuses, et très-bon accueil : ils me dirent, ce qui est vrai, qu'ils ne sont point aubergistes réguliers, qu'ils ne couchent que rarement, etc. On me donna à souper, puis un excellent lit, large pour trois, où je dormis prodigieusement bien. J'ai rarement écrasé un lit comme je le fis cette nuit.

Le lendemain matin, *vendredi* 6, nous conversâmes amicalement ensemble. Lui et sa femme, de même que quelques autres personnes du village, forment un petit troupeau de frères moraves. Son frère m'accompagna à une lieue de là, sur la route de Coire ; et je visitai, en passant, un collègue à Drins et un autre à Felsberg. — Mais quel plaisir j'éprouvais à me retrouver dans la civilisation ! j'admirais tout comme un sauvage. Eh ! une voiture ! suspendue sur des ressorts ! de bons coussins dedans ! deux chevaux devant ! une belle chaussée ! J'étais dans l'enchantement. — Un jeune frère me logea à Coire ; mais je n'y trouvai pas toutes les commodités désirables. La chambre où je devais coucher avec lui avait une odeur étrange et désagréable ; et je découvris bientôt que c'était pour faire la guerre à une malheureuse engeance d'insectes au moyen d'une drogue auprès de laquelle notre térébenthine est un parfum. Le lit portait des marques de tout cela. Nous résolûmes de laisser la nuit les fenêtres ouvertes : mais nous eûmes, je crois, tout à la fois et les bêtes et l'odeur et le froid ; outre que le lit ne consistait qu'en une paillasse remplie de feuilles. Heureusement je ne regarde pas trop à ce dernier point.

L'impression générale que me fait le pays est dure et pénible ; ce qui tient surtout, j'en conviens, à la manière dont je voyage. Oh ! quelle douce vie vous menez, gens de la plaine ! Beau lac de Genève ! tu ne sais pas te fâcher. Tes tempêtes sont plus douces que le plus beau jour de ces contrées ; comme la colère d'une femme douce et honnête serait plus belle que les caresses d'un ours.

Je parlerai ailleurs de mon séjour à Coire.

Le *mardi* matin (10) je me remis en route pour Bondo, où j'avais l'adresse d'un collègue pieux ; mais j'étais fatigué ; et je portais déjà en moi les germes d'un dérangement d'estomac qui se déclara le lendemain. Je fis route par une chaleur étouffante : à midi je pris une voiture pour faire deux lieues et demie de chemin : je traversai cette fameuse *Via-Mala* (male-vie, mauvaise voie) qui est une curiosité du genre des routes de Moutiers et du Simplon, mais supérieure encore à toutes deux pour l'horreur du coup-d'œil. Même à présent que j'en suis sorti je répugne à en faire la description. Au lieu d'admirer, mon cœur était écrasé ; je sentais que ma force morale était usée ces jours par la fatigue du corps : tout m'effrayait : je me retrouvais dans les montagnes déchirées et à dimensions colossales : la chaussée, du reste très-belle, avait coûté une quantité de vies d'hommes, et me repoussait par cette raison ; le rugissement des cataractes me faisait toujours croire que c'était quelque tonnerre lointain que j'entendais : il me tardait d'en avoir fini avec ce pénible voyage ! Puis revenait le sentiment de la solitude, dans un pays dont je ne savais pas la langue ! Je recommençais à monter, toujours monter : je voyais en outre les premiers symptômes de ce caractère italien qui me faisait trembler : un langage criard, violent, cassant ; il me semblait que tout rocher allait m'écraser, toute cataracte m'engloutir, tout homme sur

la route m'assassiner. Du reste je ne rencontrais pas beaucoup de monde.

Je dois faire ici une remarque intéressante. C'est dans ces lieux que j'ai vu sur les maisons les plus belles inscriptions que j'aie rencontrées en aucun pays. L'une, en allemand, exprimait à peu près cette idée : *Je te salue, passant ! Souhaite-moi tout ce que tu voudras : je t'en souhaite deux fois autant.* — Je me hâtai de souhaiter à l'auteur la grâce de Dieu.

Je remarquai plusieurs autres inscriptions encore plus belles et plus religieuses ; une en latin entre autres qui finissait par ces mots : *Christ l'accomplissement de la loi.* Singulier texte en pays catholique ! — Mais ce qui me surprit surtout au-delà de toute expression, ce fut de voir, non plus régulièrement sur le frontispice de la maison, et par conséquent, comme on pourrait le penser, par suite d'un simple usage, mais en grosse écriture libre, tracée en craie rouge, sur un mur, une longue sentence italienne dont il ne m'est resté que ces mots... HEUREUX QUI SERT JÉSUS D'UN SERVICE DU CŒUR, etc. Protestants ! Avons-nous beaucoup d'inscriptions de ce genre dans nos contrées ?

Mais j'étais trop fatigué, de cœur surtout, comme je ne puis assez le répéter, pour que cette impression de fatigue ne reprît pas toujours le dessus. — A huit heures, après avoir plus ou moins monté tout le jour, pendant douze heures, j'arrivai à Splugen, village situé au pied d'une montagne couverte de neige que je devais passer le lendemain. Comme la diligence devait arriver pendant la nuit, et que j'étais malade, je retins une place pour Isola, à cinq ou six lieues de là, et je priai l'aubergiste de ne me réveiller qu'au moment du départ à peu près, et non comme tant de gens le font stupidement, toute une heure avant. Mais ce fut bien inutile ; on me fit lever à

trois heures, et nous partîmes à quatre heures, le mercredi 11. La route étant très-fréquentée, la place qu'occupent les voitures n'a plus de neige : mais nous en avions souvent douze pieds à nos côtés. Tout recommençait à me donner des idées de danger : il n'y avait plus qu'éboulements de neige et de rochers, et de temps en temps une maison appelée maison de refuge, ou de secours, ce qui n'est pas très-rassurant. Après avoir déjeûné à trois heures du matin, et bu à la douane un peu de lait chaud, je ne pris absolument plus rien de toute la journée, jusqu'au lendemain à midi : trente heures : j'étais décidément malade.

Arrivé à neuf heures et demie à Isola, par une route bordée de précipices pendant plus d'une heure de suite, je descendis de voiture avec trois autre passagers, pour finir la route à pied..... Sotte économie ! Je fus bientôt obligé de laisser passer devant moi mes compagnons de route ; et après m'être traîné péniblement pendant trois quarts de lieues je vis que je ne pouvais plus avancer, et je résolus de me faire conduire au moins jusqu'à Clèves (Chiavenna), à quatre lieues de là. Il faisait une chaleur brûlante, et j'avais tremblé de froid quelques heures auparavant. J'entrai dans une mauvaise auberge, où à peine je pouvais me faire comprendre, pour y demander un véhicule quelconque ; mais on me dit qu'il n'y avait pas un charriot dans tout le village. J'allais attendre que la diligence, qui s'arrêtait trois heures à Isola, repassât par cet endroit, pour la prendre ; mais heureusement que j'eus l'idée d'aller dans une autre auberge du village, pour voir s'il n'y aurait point là de voiture. J'y revis avec surprise, en entrant, mes trois autres compagnons de voyage, assoupis sur des bancs et qui demandaient aussi une charrette. Étant quatre, nous pûmes mieux faire une somme capable de décider notre aubergiste qui, au

bout de deux heures d'attente, nous amena un charriot de paysan et un cheval. Pendant ce temps, mon mal avait beaucoup empiré : je demandai de l'eau sucrée chaude ; mais elle avait cuit dans une cafetière sale, elle sentait la fumée, et je ne pus en boire. A chaque voiture qui passait, avant qu'on se fût décidé à nous en donner une, nous nous levions en sursaut pour voir si ce serait une occasion. Dans l'un de ces moments, je fis un accroc à la manche de mon habit, le seul bon que je possédasse : c'est un évènement dans la vie du pauvre. Enfin nous montâmes vers midi dans notre charrette, et par une chaleur brûlante nous trottâmes durement sur une route souvent mauvaise. En route, deux paysans italiens montèrent encore sur notre voiture, me déchirèrent un des pans de mon malheureux habit, et puis nous retardèrent en dérangeant les échelles du char. Enfin nous arrivâmes, vers deux heures, à Chiavenna. Mes premiers pas se dirigèrent chez un pharmacien, qui me combla de bontés, me fit monter dans sa chambre, et me donna tous les soins qu'on peut donner dans le cas où je me trouvais. Nous pouvions du reste à peine nous comprendre ; mais je me souviendrai toujours de son humanité envers moi.

Pendant que je me reprenais ainsi un peu, un homme alla me chercher une autre charrette de paysan pour me conduire à Bondo, à trois lieues de là ; toujours en montant, depuis Chiavenna. Je partis à six heures ; mais ce fut un triste et rude voyage, sur une route pavée, mais mal pavée dans toute sa longueur, et toujours montante. Mon conducteur était un homme dur qui ne s'inquiétait pas de mes supplications, que du reste il me fallait faire en italien et qui étaient par là même courtes et imparfaites. Nous passions au pas et lentement entre des gorges de montagnes ; à ma droite je voyais le tombeau de la

ville de *Pleurs,* ensevelie tout entière, il y a deux cents ans, sous une chûte de montagne; partout des entassements de rochers éboulés et des cascades; puis la nuit tombante et la perspective toujours croissante de ne pouvoir pas atteindre mon ami pour aujourd'hui! En effet, il était neuf heures et demie du soir que j'en étais encore éloigné d'une lieue; je n'osai pousser plus loin, je payai mon méchant conducteur, et demandai une auberge, ignorant, hélas! qu'il y avait, comme je l'appris le lendemain, un pasteur protestant dans l'endroit même! On était d'ailleurs déjà couché partout: je fus reçu comme par grâce dans un mauvais cabaret; là, à la lueur d'une petite lampe, on me conduisit dans un galetas où se trouvaient trois lits, dont deux occupés. Le drap du troisième avait déjà servi longtemps, je ne savais naturellement à qui; et la couverture était un énorme duvet sans drap supérieur. Je m'aperçus que ces gens parlaient de moi défavorablement et en se moquant: je ne savais pas seulement si j'étais en sûreté dans cet endroit; on ne me donnait pas même d'eau à boire: voilà comment finit ce triste jour. Qu'on pense à toutes ces circonstances réunies: seul, étranger, très-malade, à jeun, souffrant, mal reçu, ayant manqué le but de ma journée, craignant, comme il m'était déjà arrivé à Turin, en 1811, de prendre dans mon lit sale quelque maladie de la peau; c'était une position affreuse. Puis, comme il m'arrive dans des cas de ce genre, l'abattement prend quelque chose de la peur, et m'ôte un peu la présence d'esprit; et dans la crainte que m'inspirait mon lit dégoûtant, j'y restais tout en monceau, comme si cette attitude m'eût mieux préservé que de m'étendre à mon aise. Cependant la prière me tira d'affaire sous ce dernier rapport. Dans ma tristesse, je me mis à réciter ces vers:

Je viens donc, Rédempteur fidèle,
Loin du monde et de son fracas,
Me réfugier sous ton aile,...
Et me coucher entre tes bras.

Et pendant même que je prononçais ces derniers mots, je m'étendis courageusement, en pleine paix; puis je dormis comme un enfant ; sauf pourtant que, dans la nuit, l'un des hommes qui couchaient dans le même galetas, se leva, alla essayer si le verrou de la porte était bien fermé en dedans, essaya d'ouvrir ou de mieux fermer, je n'en sais rien, bourra la porte avec un juron, puis resta plusieurs minutes sans mouvement vers cette porte..... Je n'ai jamais su ce que cela voulait dire. Mon imagination s'effraya, et je soulevai la tête sans bruit pour savoir ce qu'il voulait. Le duvet ne m'avait pas fait transpirer jusqu'à ce moment ; mais cette incertitude s'en chargea. Enfin mon homme retourne dans son lit ; et alors je m'enhardis à lui dire en italien : *Vous ne pouvez pas ?* (je voulais ajouter le mot *ouvrir ;* mais ce mot me manquait pour le moment). — *Si , posso*, me répondit-il rudement ; — je ne sais ce qu'il sous-entendit, lui. Cependant je me rendormis bientôt profondément , pour me réveiller de nouveau sur quelques-uns de leurs mouvements, puis me rendormir encore. Enfin je me levai à cinq heures et demie ; il n'y avait plus là que l'un de mes hommes. Je voulais payer ma belle hospitalité ; mais je ne trouvai personne pour recevoir l'argent : j'en laissai sur la table plus qu'ils n'en méritaient ; et je partis à pied, encore sans prendre aucune nourriture, mais toujours souffrant. Le pays s'embellit peu à peu ; et à six heures et demie j'arrivai chez Mohr, cher et excellent frère, le pasteur protestant de Bondo. Il déjeunait avec sa famille ; mais là encore je ne pris rien, qu'une drogue que m'avait donnée le pharmacien

de Chiavenna ; puis, pour bouillon, de l'eau chaude dans laquelle on avait fait fondre un morceau de beurre frais ! J'éprouvai encore une fois des douleurs presque excessives : mais j'élevai d'autant plus mon cœur à Dieu ; et, je pris en même temps une bonne résolution (je fis un vœu) qui devint, je crois, la source des bénédictions vraiment signalées que j'ai éprouvées dès ce moment, dans le reste de mon voyage, pour le corps et pour l'âme. A midi on se mit à dîner : moi avec, et de grand appétit. Je restai étendu une grande partie de l'après-midi : mais ensuite je me promenai un peu : je soupai gaîment ; puis le lendemain matin, vendredi 13, je partis à pied, avec mon havre-sac, comme si de rien n'était, pour monter un peu plus tard, en compagnie d'un guide, une montagne couronnée de neige, et faire, ce jour-là, de treize à quatorze lieues.

Le reste de mon voyage fût extrêmement heureux ; mais ce récit s'est déjà tellement allongé que je crois devoir briser ici. Je dirai seulement que, de retour à Lausanne, je logeai chez mon cher ami, M. le pasteur Fivaz, dans sa belle campagne, d'où l'on avait une vaste vue sur le lac de Genève. Là, à la veille de me retrouver parmi les miens après un si terrible voyage, et devant le spectacle enchanteur que présentent ces contrées, je passai quelques heures d'un bonheur dans lequel fut entraîné mon ami lui-même, et dont nous nous souviendrons à jamais. « Quelle douceur ! quelle douceur ! » m'écriais-je continuellement à la vue de ce paysage en effet si doux et si ravissant.

On peut voir quelques détails de plus sur cette soirée dans le t. II, p. 53.

Que sera-ce au ciel !

UN MOT DE PASCAL

SUR LA

PRÉDICATION LITTÉRAIRE.

J'avais préparé, puis même annoncé à la fin de la préface du présent volume, une petite dissertation sur le sujet qu'indique le titre ci-dessus ; mais je suis revenu si souvent sur cette question, et j'ai d'ailleurs tant discuté en ma vie, que je crois devoir m'arrêter dans cette voie. On a vu dans mon deuxième volume (p. 344) que je m'attaquais sous ce rapport à MM. Vinet, Gaussen et Ad. Monod, leur reprochant, au grand scandale du monde pieux même, leur trop grande beauté littéraire. J'allais même entraîner dans cette compagnie de coupables, un de mes amis très-particuliers, M. le pasteur Ph. Boucher, qui avait été couronné dans un même concours avec M. Ad. Monod, pour son ouvrage intitulé l'*Homme devant la Bible*, et qui avait même vu son ouvrage passer avant l'excellente *Lucile*.

Mais, de guerre las, je n'insiste plus, et je me borne à publier sur ce sujet les lignes suivantes du grand Pascal. Elles respirent la paix et la simplicité qui distinguent si éminemment cet homme éminent.

« Un livre et un sermon, *si communs qu'ils soient*, apportent bien *plus de fruit* à celui qui s'y applique avec plus de disposition, que non pas l'excellence des discours plus relevés, *qui apportent d'ordinaire plus de*

plaisir que d'instruction; et l'on voit quelquefois que ceux qui les écoutent comme il faut (les discours communs), quoique ignorants et presque stupides, sont touchés au seul nom de Dieu et par les seules paroles qui les menacent de l'enfer, *quoique ce soit tout ce qu'ils y comprennent et qu'ils le sussent bien auparavant.* » (*Lett. de Pascal* à sa sœur, du 5 nov. 1648.) (Ed. Faug.; t. I, p. 15.)

DU SURNATUREL

JUGÉ PAR

LE RATIONALISME

A L'OCCASION DE L'OUVRAGE

De M. le comte de GASPARIN

SUR CE SUJET.

Il devient de plus en plus évident que le monde entre dans un profonde crise religieuse ; et que, pour nous protestants, en particulier, l'heureux réveil qui s'est manifesté dans nos églises depuis quarante ans, n'a été que le commencement de cette crise, qu'un premier pas vers un plein retour à la vérité. Nous avions cru d'abord qu'une fois orthodoxes et convertis, nous n'avions plus qu'à persévérer dans la position que nous avions prise : et voilà que s'ouvrent devant nous une foule de nouvelles questions ; que les uns reculent vers le rationalisme ; que ceux qui voudraient rester stationnaires dans l'orthodoxie se divisent entre eux ; et qu'il s'élève partout de graves et de nouveaux débats.

Que faire à cela ? En prendre son parti, puisque c'est inévitable ; ne pas trop se fâcher ; être très-économe d'ironie, ou plutôt, si possible, n'en jamais user ; « être prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère » ; puis se souvenir, après tout, que si les détails de la théologie ont leur importance, ce qui importe seul, au fond, c'est que chacun de nous s'applique à suivre Jésus dans l'humilité et dans une sérieuse obéissance. Voilà qui reste, dans la question du salut, la seule chose nécessaire.

Cependant, je viens d'en convenir, il ne faut mépriser

aucune branche de la vérité ; car la mort comme la vie passe facilement de la branche au tronc, aussi bien que du tronc à la branche.

C'est pourquoi je viens dire quelques mots, mais quelques mots seulement, sur la théorie du Surnaturel que vient d'exposer avec ses vastes connaissances et son ardeur accoutumées, l'écrivain distingué dont je me crois obligé aujourd'hui de combattre les vues sur ce point.

Je me reprochais d'abord de faire un peu comme lui-même, c'est-à-dire d'attaquer de tous côtés ; mais vraiment je suis ici, ou plutôt la vérité est ici sur la simple défensive.

Je n'avais pas lu l'ouvrage de M. de Gasparin, et ne voulais donner que les quelques pages qu'on trouvera plus loin sur les phénomènes singuliers qui ont accompagné le réveil de Bouch, en me bornant à faire précéder ce récit de quelques mots qui excusassent, puisqu'il faut ainsi parler, ce que ces faits présentent d'extraordinaire. Mais l'ouvrage de M. de Gasparin me tombe à ce moment sous la main ; et les quelques lignes que je voulais d'abord écrire sur ce sujet sont devenues quelques pages. Arrivé au réveil de Bouch, le lecteur voudra donc bien se souvenir qu'il trouve ici la préface de ce petit récit.

Je viens de dire, que dans les présentes pages je ne suis que sur la défensive ; et en effet, l'Écriture enseigne si clairement qu'il y a eu en tout temps du surnaturel venant de Satan, aussi bien que du surnaturel venant de Dieu, et que cette double action aura lieu après la venue de Notre Sauveur, comme avant, qu'un chrétien est autorisé à regarder comme aggresseur celui qui nie une doctrine, ou plutôt un fait aussi généralement admis. Mais qui aurait pensé qu'un croyant eût à défendre cette vérité vis-à-vis d'un autre croyant ?...

Cependant il le faut.

J'avais d'abord envie de ne pas introduire, dans la discussion actuelle, le nom de l'auteur auquel j'en veux; mais j'éprouve pour lui une affection, un respect si profonds, que je me sentirais mal à mon aise de ne le combattre que par allusions. Je n'ai pas besoin d'indiquer le titre de l'ouvrage auquel je réponds. D'un point de départ qui n'est qu'en apparence ridiculement petit, M. de G. s'est élevé à des doctrines importantes : voici le point sur lequel je le combats.

Chacun sait qu'il y a eu, dans tous les temps, une masse de faits absolument inexplicables pour ce que nous appelons la science, contraires même à la généralité des faits ordinaires; et jusqu'ici tout le monde prenait, vis-à-vis de phénomènes pareils, ou le parti de les nier, ou celui de les attribuer à quelque agent spirituel. Il y a tel de ces phénomènes, j'en conviens, qui peut n'être que le produit d'un état maladif ou le résultat d'une surexcitation extraordinaire de nos facultés : mais quand ces phénomènes prennent un caractère religieux tranché, en bien ou en mal, le grand nombre ne les attribue pas moins à une action directe de Dieu ou du malin Esprit.

L'auteur auquel je réponds a une nouvelle théorie vis-à-vis des faits réputés surnaturels. Il use tour à tour, pour s'en défaire, de deux moyens qu'il semble qu'on ne peut guère employer ensemble, puisque l'un rend l'autre inutile. Admirablement riche en connaissances et en lectures sur ce sujet, il raconte, en les admettant pour vraies, une multitude de choses qui seraient absolument incroyables, si elles n'étaient attestées par une foule irrésistible de témoins; et alors, rejetant d'entrée toute supposition d'une action surnaturelle à étudier, il se borne à reconnaître humblement que la science n'est pas

encore assez avancée pour en rendre compte, mais à exprimer l'espoir qu'elle y arrivera un jour. Puis, quand il lui semble pourtant qu'aucune explication, aucun fluide ne peut ni ne pourra ôter aux faits leur caractère surnaturel, il fait tout-à-coup volte-face et rejette nettement et absolument tout témoignage quelconque relatif à ces faits, quelques honnêtes, éclairés et nombreux que puissent être les témoins qui attestent la chose. C'est, comme on voit, un luxe de moyens pour repousser les faits qui embarrassent. Ils sont incompréhensibles ? On les comprendra plus tard. — Non ; on ne les expliquera jamais. Alors ils sont faux. — Mais une masse de témoins l'attestent ! Ces témoins se sont tous trompés ; ils ont tous mal vu ; ils se sont tous laissé entraîner. *En fait de choses surnaturelles, le témoignage est nul.* (Telle est la thèse de M. de Gasparin). — Mais les miracles de l'Évangile, y compris la résurrection de Jésus-Christ, la pentecôte et toutes les choses semblables? Ces choses même, répond intrépidement notre auteur, nous ne pouvons les croire sur le témoignage même des apôtres, qu'après avoir reconnu la divinité du livre qui contient ce témoignage ? — Mais cette divinité qu'est-ce qui nous la prouve?.... Ici M. de Gasparin entre dans un genre de preuves qui ne laisse pas une impression bien claire ; et, en admettant quelque part la valeur du témoignage humain dans les choses divines, il aboutit nécessairement à un cercle vicieux. En tout cas, c'est une méthode très-fâcheuse et fort peu philosophique que d'affaiblir, d'anéantir toutes les preuves d'un fait moins une, pour n'admettre que celle qui nous paraît, à nous, la plus forte ! On a déjà vu avec étonnement le même auteur suivre la même méthode dans la question de l'authenticité des Écritures. Vous y croyez par telle raison ? Cette raison ne vaut rien. Par telle autre ? Rien encore. Par

telle autre? Non plus. Par laquelle donc? Par celle-ci, qui est la seule bonne.

Ah ! ce n'est pas là la sage et humble méthode des apôtres ! Quant aux faits de l'Évangile, ils en appelaient à leur témoignage tout simple, *à leur témoignage humain*, à celui que chacun de nous peut rendre, quant à ce qu'il a vu. Pour des faits, ils ne disaient jamais : « croyez-nous, parce que nous sommes inspirés », mais « croyez-nous, parce que nous vous annonçons ce que nous avons vu, entendu, touché de nos mains » (v. p. 53 à 55 du présent volume). La foi même à leur inspiration reposait donc sur leur témoignage non inspiré, sur leur témoignage tout simplement vrai : voilà, j'en suis convaincu, la vérité dans ce sujet. Ruiner le témoignage ! C'est ruiner l'Évangile par sa base ! L'incrédulité n'est autre chose qu'un refus de croire au témoignage des hommes que Dieu a envoyés pour révéler sa volonté : or comment voulez-vous croire à l'inspiration de ces hommes, si vous ne les croyez pas sur les preuves humaines qu'ils vous donnent de cette inspiration?.... Je me représente qu'on eût demandé à un apôtre, pour preuve de la vérité de son témoignage, s'il était inspiré ! N'aurait-il pas pu répondre tout simplement : « Inspiré? je suis beaucoup plus qu'inspiré ! Vous pourriez vous méfier de mon inspiration ; mais je vous dis ce que j'ai vu, ce que nous avons vu : « Nous avons *mangé et bu avec Jésus-Christ* pendant quarante jours, après sa résurrection », etc.

Je crains beaucoup que M. de G., en suivant sa méthode d'argumentation, n'ait obéi, sans s'en rendre compte, au désir, d'ailleurs fort légitime, de montrer aux incrédules qu'on peut être bon croyant sans être crédule. Ce désir était très-juste ; mais il fallait se souvenir que le contraire de la crédulité n'est nullement l'incrédulité, mais la croyance éclairée. Il y a quelques

années que M. Schérer, alors rédacteur de la *Réformation au XIX^e^ siècle*, se montra, sur ce point, moins rationaliste que notre auteur. A l'occasion du livre que j'avais réimprimé avec des notes nombreuses sur les prophètes des Cévennes, il cita une multitude de faits semblables qui avaient eu lieu dans tous les temps, et que M. de G. admet aussi dans certaines limites. Mais il suspendit son jugement sur les causes du phénomène. M. de G., au contraire, ne veut pas (c'est bien le mot) ne veut pas de surnaturel, passé l'époque des apôtres; et alors c'est une chose à la fois curieuse et triste que de voir le travail qu'il se donne, les contradictions dans lesquelles il se jette, les sophismes, on peut dire, qu'il emploie pour échapper au surnaturel dans des faits dont il ne peut d'ailleurs repousser l'existence. — Des témoins assermentés, attestent que des nourrissons de quelques mois exhortaient d'une manière admirable : — ce n'était peut-être pas si beau !

Que tout le monde était dans les larmes : — je ne garantis pas l'exactitude de l'âge de l'enfant ! (comme si quelques mois de plus ou de moins chez un nourrisson changeaient quelque chose au surnaturel du fait !)

Que l'enfant parlait une langue qu'il n'avait jamais entendu parler autour de lui : — c'était une réminiscence ! (chez un nourrisson ; à une époque où il n'y avait souvent qu'une prédication ou deux par année !)

Qu'aucune de ces explications ne suffit pour expliquer l'évènement :.... — alors je ne reçois plus le témoignage.

Il y a même pis que cela. L'auteur se laisse entraîner plus d'une fois à user de l'arme la plus malheureuse qu'on puisse employer dans un pareil sujet, je veux dire l'ironie, le persifflage; il va jusqu'à citer une ou deux scènes entières de Molière ! Ah ! cette arme tue la discus-

sion la plus sérieuse : c'est hélas ! celle dont l'incrédule se sert avec le plus de succès contre nous et contre la sainte parole de Dieu : on ne devrait jamais y toucher.

Résolu à ne pas faire à mon tour un ouvrage sur ce sujet, je me borne, on le voit, à quelques généralités ; mais c'est avec confiance que je renvoie le lecteur à l'écrit même dont il s'agit pour y voir la justification de tout ce que j'avance ici. Je ne citerai qu'un seul exemple des contradictions dans lesquelles se jette notre auteur. C'est au sujet des sorciers et des enchanteurs dont la bible fait une mention continuelle, comme le fait aussi l'histoire de tous les peuples. L'auteur ne peut se débarrasser du fait évident des magiciens d'Egypte, non plus que de maint autre fait semblable, ce qui l'oblige ici, comme en quelques autres endroits de son ouvrage, à abandonner son principe absolu, et à le ruiner même par quelques *presque* qui étonnent un lecteur à qui on avait promis une guerre à mort à tout surnaturel quelconque en dehors du temps de notre Sauveur et des apôtres. Oui ; M. de G. admet forcément quelques cas exceptionnels. Et alors que devient sa thèse ? Des exceptions ! Eh ! où mettrons-nous alors les limites ? Elles sont renversées. Le témoignage de tous les siècles revient nous écraser !

L'auteur se donne un autre tort plus grand encore. Se plaçant sur le terrain philosophique et un peu encyclopédique, il allègue qu'il ne se fait plus rien de surnaturel dans les pays *éclairés* (c'est ainsi qu'il appelle les pays incrédules), ni devant la police, ni devant les savants. A cela j'oppose deux réponses : la première, c'est que l'assertion est faussée par son exagération : il se fait encore beaucoup de choses pareilles : mais on s'en débarrasse par la méthode que je regrette de voir suivre par notre auteur : on nie, on affaiblit, on méprise,

on doute, ou l'on dit « c'est singulier ! »; puis, au bout de quelques jours on oublie. — Ma seconde réponse est dans l'évangile : « Et Jésus ne fit là que peu de miracles *à cause de leur incrédulité* (Matt. 13, 58). Et Jésus NE PUT faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelques malades;.... et il s'étonnait de leur *incrédulité*. (Marc, 6, 6).

Je viens de dire qu'il y a plus de phénomènes surnaturels ou extraordinaires qu'on ne pense, même dans les pays éclairés ; et que si on prétend le contraire, c'est simplement parce que, à chaque fait attesté, on répond en le niant. Je puis citer à l'appui de ce que j'avance là une des assertions de M. de Gasparin lui-même. « A-t-on jamais entendu parler, dit-il, de la guérison d'un aveugle? » Et il croit sans doute que c'est nécessairement un *non* qui va suivre. Eh bien, je dis *oui ;* vu que je tiens un fait de ce genre d'un pasteur actuellement vivant, qui m'a raconté et répété hier encore, lui-même à moi-même, outre beaucoup d'autres faits semblables, la guérison d'un aveugle qui a eu lieu par suite de ses prières. Cet homme qui, d'un œil, ne distinguait plus que le blanc du noir, et qui de l'autre ne voyait pas plus à midi qu'à minuit, lit maintenant *des deux yeux* et sans lunettes les caractères les plus fins.— Sans doute je fournirai aux ennemis du surnaturel un moyen bien venu d'échapper au merveilleux de ce cas particulier en ajoutant que ce n'est qu'au bout de trois semaines de prières que l'homme a été guéri ; et alors on pourra dire que c'est l'excitation, l'imagination, le fluide nerveux qui a fait la merveille. Je me bornerai, encore ici, à deux réponses : 1° faites-en autant en trois semaines : je vous en donne six ; 2° vos explications expliquent aussi beaucoup de choses merveilleuses que l'Écriture nous donne pour des miracles ; et l'évangile nous parle en particulier

d'un cas où Notre Sauveur ne guérit un aveugle qu'en deux fois? Prenons garde à ce que nous faisons avec de pareilles théories!

J'avoue d'ailleurs que la lenteur avec laquelle la guérison dont il s'agit maintenant s'est opérée, au lieu de m'effrayer me paraît très-intéressante, en ce qu'elle confirme la doctrine que c'est par la foi que se font des choses de ce genre: foi faible, action faible. Le pasteur dont je parle reconnaît avec regret combien il est encore faible sur ce point.

Un autre pasteur, que je pourrais bien nommer puisqu'il s'est nommé lui-même en tête d'un ouvrage qu'il a publié sur ce sujet, voit depuis plusieurs années *journellement* des guérisons s'opérer autour de lui, par la foi seule; et celui-là, aussi bien que l'autre, est loin de croire, pour le dire en passant, que la sorcellerie ne soit qu'une illusion! Il n'y a qu'à le lire. Et s'il faut donner du poids à ses dépositions en les appuyant sur les autorités de ce monde, que réclame M. de Gasparin pour croire maintenant au surnaturel, je dirai que les guérisons extraordinaires dont il s'agit sont devenues l'objet d'une double enquête, de la part des autorités supérieures ecclésiastiques du Wurtemberg, et de la part du gouvernement; et que, par suite de cette enquête, on lui a permis de quitter sa paroisse pour s'occuper exclusivement de la multitude de personnes de tout rang et de tout pays qui viennent chercher du soulagement auprès de lui; que le gouvernement a mis à sa disposition un vaste édifice pour y loger les visiteurs qui se renouvellent sans cesse; et que le clergé lui-même reconnaît cette population flottante comme une nouvelle paroisse dont notre frère est pasteur.

En fait de cures opérées en ce lieu, je ne citerai que le cas d'un jeune homme qui s'était cassé la jambe; qu'on

amena chez M. Bl. (le pasteur dont je parle), à qui le pasteur banda simplement la jambe avec un mouchoir, en lui recommandant de se reposer le lendemain, et qui repartit le surlendemain *à pied*.

Je sais bien ce qu'on va dire à ce sujet : « La jambe n'était peut-être pas cassée : nous ne l'avons pas vue... » Il faudrait peut-être que, pour être pleinement satisfaits, les savants eussent cassé la jambe eux-mêmes ! Encore eût-ce été insuffisant pour tous les autres docteurs, d'après la théorie qui repousse tout témoignage quant aux choses trop difficiles à recevoir ! On aurait recommencé à dire : « Nous ne l'avons pas vu ! »

Mais je m'arrête, en me bornant à ajouter qu'en résumé la doctrine, assez matérialiste, qui veut expliquer naturellement tous les faits réputés surnaturels me paraît absolument insoutenable, parce qu'elle est absolument insuffisante.

Il va sans dire (et j'aurais dû faire cette observation dès le commencement peut-être) qu'il y a eu, en fait de phénomènes réputés surnaturels, des milliers et peut-être des millions de cas de jonglerie, de fraude, ou d'illusions; mais il y a eu des faits réels ; or les uns ne détruisent pas les autres.

Du reste on n'est pas fâché de voir l'écrivain que je combats sur ce point, subir lui-même, comme une sorte de châtiment, l'application de son principe. Vous ne voulez pas qu'on croie au témoignage des hommes les plus respectables, lorsqu'il s'agit de choses qui paraissent incroyables? Eh bien, vous avez beau dire que, devant témoins, vous avez fait soulever des tables sans les toucher, que vous leur avez fait compter le nombre de vos années, et d'autres choses semblables,... peine perdue ! On ne vous croira pas. Demandez donc à M. Faraday et à ses semblables ce qu'ils en pensent ! Ils disent,

comme ce minéralogiste allemand qui ne croyait pas aux pluies de grenouilles : « *Je vous crois puisque vous me dites que vous l'avez vu ; mais quand je l'aurais vu, moi, je ne le croirais pas encore.* » Ils font précisément comme notre auteur.

Moi, au contraire, je le crois dans les choses remarquables qu'il nous raconte, parce que je crois au témoignage de l'homme, quand ce témoignage se présente dans les conditions voulues; et parce que, pour admettre un fait bien constaté, je n'ai nul besoin que ce fait me soit expliqué. Nous ne savons pas « pourquoi l'opium fait dormir »; mais le fait est là; et nous le croyons.

Soyons donc plus réservés dans ces matières. Tout ce sujet est encore très-obscur, et mérite d'être étudié sérieusement. La distinction même entre le naturel et le surnaturel est peut-être beaucoup plus difficile à établir qu'on ne le suppose ; et il se peut très-bien qu'on glisse de l'un dans l'autre sans s'en apercevoir. Quoi de plus innocent que de s'associer deux ou trois personnes, ou plus, pour mettre les mains sur une table? Qu'elle tourne tant qu'elle voudra; c'est joli; c'est curieux; c'est très-curieux; mais la chose n'a rien d'effrayant. Qu'elle se renverse, qu'elle salue, et que même elle se soulève sous vos mains sans contact; c'est déjà bien singulier. Qu'elle frappe un nombre de coups que vous pensez; qu'elle se dépêche quand ces coups sont nombreux; qu'elle ait même des quintes, et qu'elle aille jusqu'à vous dire quelquefois des choses que vous n'auriez pas voulu; voilà qui devient sérieux; or il y a des faits semblables.

Les mêmes personnes qui viennent de publier à Genève un volume de discours dictés par une table, et qui mettent à tout cela une solennité trop peu défiante, m'ont dit elles-mêmes qu'un jour la table s'était tout-à-

coup, dirai-je, démoralisée? — leur avait dicté toutes sortes de choses déraisonnables, puis avait fini par leur donner ces mots: *hi, hi, hi, hi, hi; cela vous vient bien!*.... Pour moi ceci est presque effrayant.

Ou, pour choisir dans l'écrit même de M. de G., un phénomène d'un tout autre genre, mais également inexplicable, entre les myriades de faits pareils qui sont parfaitement constatés, « qu'une jeune femme prenne » une forte broche à rôtir; qu'elle en place la pointe » dans le creux de son estomac, ou même à sa gorge » ou à son front; qu'elle fasse ensuite pousser cette » pointe contre elle par quatre, cinq ou six personnes, » au point de la courber;.... et que néanmoins la chair » ne soit jamais percée »;.... voilà qui, sans prouver encore absolument une intervention diabolique ni divine, commence cependant à causer un profond étonnement, même quelque malaise. Tout le monde ne se console pas, dans ce cas, par l'idée d'un fluide nerveux, de chloroforme, de biologie, ou par l'espoir, le simple et humble espoir, qu'un jour tout cela pourra s'expliquer. Quant aux tables en particulier, lorsque celles-ci vous dictent, lettre après lettre, et sous l'influence de quatre ou cinq personnes différentes (circonstance très-défavorable à une composition littéraire) des discours suivis et d'assez beaux vers, il me semble qu'on arrive là à des choses bien singulières, et qu'on se trouve au bord des questions les plus effrayantes du matérialisme. Et si l'on reste cependant convaincu qu'il y a un monde des esprits, on craint alors d'y avoir mis le pied sans s'en douter; et, au lieu d'entasser suppositions sur suppositions, de marchander sur chaque détail, de glorifier le progrès des lumières, et d'appeler à soi l'arme de la moquerie et du mépris, je crois qu'il vaudrait bien mieux s'en tenir, pour les choses qui nous paraissent absolument

inexplicables, à cette triple règle, si simple, que j'ai proposée dans un autre ouvrage, et à laquelle je me tiens jusqu'à nouvel ordre.

1° Si le phénomène ne présente aucun caractère religieux, ni en bien ni en mal, on peut laisser la chose au nombre des phénomènes si nombreux du magnétisme, du somnambulisme, de la seconde vue, de la clairvoyance, des pressentiments, des hallucinations, et des visions; terrain presque inconnu, qu'on peut abandonner à la science, si toutefois cette science peut l'arracher un jour à notre ignorance actuelle.

2° Si le phénomène se mêle à la religion et y introduit la moindre doctrine contraire, mais réellement contraire aux Écritures, alors il est non-seulement permis, mais il est de notre devoir de croire que, de manière ou d'autre, l'esprit d'erreur s'en est mêlé; et la chose est à repousser.

3° Si au contraire, la chose, tout en présentant des circonstances absolument inexplicables, est accompagnée de tous les caractères d'une profonde piété, d'humilité, d'amour, de repentance ou de joie en Dieu; en un mot si une extase, une vision ou tout autre phénomène de ce genre nous révèle beaucoup plus de piété que n'en présente l'état ordinaire et très-rampant de ce que nous avons sous les yeux, — je ne vois pas pourquoi, tout en continuant de surveiller soigneusement le phénomène d'après l'Écriture, nous n'accepterions pas, comme de la main et de la bonté de Dieu, quelque chose d'un peu supérieur à ce que nous trouvons en nous et chez le grand nombre de nos frères.

Voilà ma théorie sur ce sujet. Mais je crois ne devoir pas y revenir. Le cœur humain s'éclaire peu par la discussion. Si quelques-uns sont trop avides de surnaturel, d'autres, au contraire, y répugnent avec une obsti-

nation déraisonnable : *ils n'en veulent pas :* et alors, comme dans toutes les choses religieuses, la volonté l'emporte sur le raisonnement. Un ami, pieux et fort éclairé d'ailleurs, à qui je parlais des merveilles des Cévennes, me dit d'un air embarrassé : « Oui, je connais » cet ouvrage : on m'en avait même donné un exemplaire » pour l'annoncer dans un journal ; mais *je n'ai su qu'en* » *dire.* » — Et il s'est tu bravement. S'il eût tenu les faits pour faux, il devait le dire !

Un autre m'écrivait, dans un style un peu plus gros :

« Mon cher frère,

» Vous me trouverez bien profane ; mais je ne crois pas un mot de toutes ces choses ; et je ferai tout mon possible pour empêcher la propagation de cet ouvrage.

« Votre très-affectionné frère..... »

M. de G., cela va sans dire, a le langage plus cultivé que ce dernier, et ne cherche pas à museler son adversaire ; au contraire, il s'efforce de réfuter. Mais je serais surpris qu'il prétendît avoir répondu à ce qui s'est écrit sur ce point, et en particulier aux considérations que j'ai exposées dans ma réimpression du ***Théâtre sacré des Cévennes***, que j'ai intitulée les ***Prophètes protestants***. J'ose le dire : une personne qui voudra juger impartialement cette portion du sujet qui regarde la prophétie cévenolle, ne pourra le faire qu'après avoir lu sérieusement le dernier de ces ouvrages. Il y a plusieurs des arguments que j'ai employés en faveur de la prophétie cévenolle auxquels M. de G. n'a pas même fait attention ; et pour le reste, je ne puis convenir qu'il ait mis à son argumentation la gravité ni la rigueur désirables. Après avoir lu son écrit, je me suis dit que le philosophe le lira avec cette sorte d'étonnement qu'on éprouve pour un homme distingué qui, pendant deux volumes, lutte à coups d'épingles contre une armée de phénomènes

profondément sérieux, et soutient de graves assertions sans preuves suffisantes. J'ajoute que le chrétien lira cet ouvrage avec douleur, parce que l'auteur méprise des choses que d'autres hommes, aussi pieux et éclairés que lui, tiennent pour des merveilles venant de Dieu même.

Du reste, je crois que le livre de M. de G. est une apparition très-précieuse ; et que la parfaite sincérité de l'auteur aura sa récompense, quoique peut-être dans un sens très-différent de ce qu'il attendait lui-même. Je ne connais pas de collection plus riche que la sienne de faits inexplicables ; et mon double jugement à ce sujet est mot pour mot celui qu'en porte M. le professeur Thury *(les Tables tournantes,* p. 10) : « A force de per-» sévérance, M. de G. dégage et met devant nos » yeux les faits les plus étranges peut-être dont notre » siècle ait entendu le récit authentique. Mais ces faits, » il nous les présente encore bruts ; et les explications » qui les accompagnent, il nous les donne pour ce » qu'elles valent. *Soufflez dessus ; et je crois qu'il n'en* » *restera pas grand chose debout.....* Non ; il ne restera » *rien* ou pas grand chose des explications ; mais *quant* » *aux faits, ils demeurent acquis.* »

Un seul mot sur l'ouvrage que vient de publier sur le même sujet mon ami et frère M. le pasteur Malan. S'élever contre toute inspiration divine en dehors de la bible me paraît trop général. Contraire à la bible, ou d'une nature douteuse, soit : mais l'apôtre Paul accorde la parole à tout frère qui aurait *une révélation* (1 Cor., 14, 26) : l'extase peut, comme le sermon, et mieux que le sermon, offrir un développement éloquent et expressif des doctrines déjà établies par l'Écriture, les seules en effet qui soient d'autorité divine. C'est donc contre les révélations qui ont lieu au moyen d'un *outil* qu'il est juste de réclamer ; et encore la chose a-t-elle,

à sa naissance du moins, plus d'erreur que de crime. Il est vrai qu'elle peut mener aux conséquences les plus désastreuses. Mais alors le mal consistera à mettre des révélations suspectes ou mensongères à la place de la révélation divine. C'est là qu'arrive l'impiété,.... ou du moins l'égarement.

Mais concluons.

Je ne terminerai pas cette discussion sans redire un mot de ce ton d'ironie qu'on regrette de trouver dans l'écrit dont il a été question plus d'une fois. Ce ton semble devenir contagieux pour deux auteurs dont le nom était jusqu'ici généralement honoré ; et on regrette surtout de le voir devenir habituel chez celui des deux écrivains que son sexe semblerait devoir le plus garantir à cet égard. En parlant ainsi j'ai particulièrement en vue un nouvel écrit qui vient de paraître contre les établissements de diaconesses. Je ne m'arrêterai pas un instant à traiter cette question au fond. Prétendre que des femmes mariées puissent se dévouer tout entières, jour et nuit, au service des pauvres et des hôpitaux, ou que des jeunes femmes non mariées puissent être admises ou osent se présenter pour cette œuvre dans des établissements publics ou chez des particuliers, sans être soutenues par une institution qui les fasse respecter, cela me paraît d'une telle absurdité que toute discussion à cet égard me semble superflue. Je me borne donc, comme je viens de le dire, à regretter le ton inconvenant avec lequel la chose est traitée par un adversaire qui, pour cacher son isolement presque absolu, se montre d'autant plus infatigable et toujours de nouveau. Qu'une femme, relativement jeune, traite légèrement des personnes de l'autre sexe, des hommes âgés, tel serviteur de Jésus qui, à côté de toutes ses faiblesses, a usé sa vie au service de l'évangile et a beaucoup plus

travaillé qu'elle, voilà qui semble déjà une grande faute : persiffler des sentiments et des aspirations profondes, est une chose qui ne devrait jamais se faire. Mais quand on voit l'excellent Vinet aussi rangé au nombre de ces « maisons vides » dans lesquelles « le diable rentre après en avoir été chassé », parce qu'il trouve la maison vide, — on reste stupéfait ; et on se console par la pensée que de pareilles attaques feront surgir plus de diaconesses que n'eussent fait les plus éloquentes apologies.

Je ne crois pas qu'il y ait un homme qui respecte la femme plus que je ne le fais. Mais quand on entend depuis quelques années un bruit de langue, ou de plume, pareil à celui auquel nous faisons allusion, on est autorisé à se rappeler que la parole de Dieu défend à la femme de s'ériger en docteur, et à faire l'observation qu'il n'y a pas une seule femme qui ait été appelée à écrire une ligne dans le recueil de nos Saintes-Écritures. « Que vos femmes se taisent, disent ces Écritures, et qu'elles interrogent leurs maris dans la maison. » (1 Cor., 14, 34.)

Du reste, Dieu tirera un grand bien de toutes ces attaques dirigées contre l'excellente institution des diaconesses. Ce qui résiste appuie : rien de bien ne se fait dans ce monde qu'avec un contrepoids, et l'action produit la réaction. Puis, comme il est incontestable que toute bonne direction porte avec elle une tendance à un excès, il est très-bon que l'œuvre des diaconesses sente bourdonner à ses côtés le frelon de l'opposition. Nous voudrions même que cette opposition acquît encore plus de force, en devenant moins passionnée et plus sérieuse.

Mais, après tout, soyons sans crainte. Si le Seigneur dispose enfin, dans l'église protestante, de jeunes femmes à se dévouer au soulagement des malheureux, et à s'as-

socier dans ce but sous une direction pieuse ; ou si le Dieu de l'évangile veut envoyer avec une nouvelle abondance dans son Église les dons extraordinaires de son Esprit, nulle logique n'arrêtera son œuvre sainte. Quand le vaste Océan élève, au large, ses flots puissants par le reflux, et lance ses lames vers la terre, ce n'est pas avec quelques feuilles de papier qu'on l'empêchera de couvrir la plage et de remplir les ports de ses ondes irrésistibles.

SINGULIERS
PHÉNOMÈNES
DU
DU RÉVEIL DE BOUCH,
PRÈS DE SCHAFFHOUSE.

(VOIR AU T. I, P. 156.)

NOTICE

Rédigée par le pasteur Maurer, de Schaffhouse.

D'après d'anciennes chroniques de Schaffhouse, les habitants de Bouch ont été de tout temps un peuple doux, attaché aux devoirs de la religion, et de mœurs honnêtes. Deux ou trois pasteurs fidèles qui précédèrent mon ami, M. le pasteur Spleiss, dans cette paroisse, entretinrent ces bonnes dispositions; mais la vraie vie, la vie religieuse n'était pourtant pas encore là; et le Seigneur qui voulait vivifier ces âmes et en faire des sarments fertiles, leur donna pour conducteur, en 1813, mon cher collègue et ami qui, après avoir passé pendant quelque temps par une philosophie idolâtre de la nature, avait trouvé un refuge dans la foi vivante en Jésus. Il s'attacha à prêcher cette foi; et le Seigneur le bénit. Il expliqua, dans une longue suite de discours, le sermon sur la montagne; il instruisit la jeunesse avec cette abondance de vie que Paul appelle « la démonstration d'esprit et de puissance »; et il gagna bientôt la confiance et l'amour de tous ses paroissiens, jeunes et vieux. Les âmes rentraient en elles-mêmes; et la parole annoncée chaque dimanche devint pour plusieurs une épée à deux tranchants.

Vers la fin de 1817 (1) quelques personnes, et surtout

(1) Ainsi au fort de l'éclat du réveil de Genève. — Éditeur.

quelques-unes de ses catéchumènes tombèrent, à la vue de leurs péchés, et par suite des tentations que leur suggérait l'ennemi, dans un état de tristesse qui affectait jusqu'à leur santé : elles dépérissaient. Celui qui ne voyait que la surface les regardait simplement comme malades et mélancoliques, et conseillait la distraction. « Ce sont » les prédications si sévères du pasteur, disait-on, qui » produisent tout cela ; il faudra bien que cela finisse. » — Mon ami rendait grâce au Seigneur dans le secret de son cœur : il espéra avec foi, et son espérance ne le rendit pas confus.

Le dimanche, 12 avril 1818, il prêcha sur ce texte de saint Matthieu (10, 26) : « Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, etc. » Pendant même qu'il se préparait à la prédication il se sentit profondément ému. L'ennemi qui voyait ce qui se préparait, s'attacha à lui inspirer à lui-même des doutes, dont il ne sortit que par la prière, et en disant au Seigneur : « C'est ton œuvre à » toi ; donne-moi de parler à cette jeunesse selon ta » volonté et dans ton Esprit. » C'est avec cette prière qu'il monta en chaire, plein d'un sentiment inexprimable de grâce et de confiance au Seigneur. — La parole vivante fut reçue avec avidité, et opéra. Le prédicateur sentit lui-même que Dieu avait agi ; et il déclara à sa femme qu'il attendait de cette prédication, et sous peu, des effets puissants. Ainsi se passa le dimanche.

Une des femmes qui soutenaient depuis quelque temps déjà avec le Seigneur la lutte de Jacob, et qui voulait éprouver et sentir la délivrance du péché, ne cessait depuis quelques temps d'assaillir le trône de grâce de cette prière : « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies » bénie ! » Elle entendit, le soir de ce même dimanche, dans une maison voisine, une des filles dont nous avons parlé plus haut, qui était en prières : elle sentit que c'é-

tait une prière vivante ; et elle gémit de ce qu'elle ne pouvait prier elle-même avec cette abondance. Elle supplie alors le Seigneur de lui accorder la même grâce ; et après quelques heures de sommeil, elle se réveille pleine d'une joie sainte ; elle sent qu'elle peut prier ; et elle le fait avec ardeur, puis elle se rend à ses occupations du matin. Mais là elle se voit tout-à-coup entourée d'un éclat resplendissant ; elle est saisie d'un besoin pressant de se dépouiller du vieil homme, de l'homme du péché, qui l'empêche, dit-elle, de s'unir entièrement à Christ ; et voici qu'arrive une de ces démonstrations extraordinaires qui semblent même choquantes à nos habitudes spirituelles (ou simplement philosophiques). De ses deux mains elle fait longtemps, avec une rapidité étonnante, tous les mouvements d'une personne qui voudrait se nettoyer d'une poussière ou d'une boue qui se serait attachée à elle ; et à mesure qu'elle continue, elle se sent plus à l'aise, plus pure et plus libre. Son mari qui arrive la croit naturellement folle, et veut la forcer de retourner se coucher ; mais elle lui répond avec un calme parfait, tout en continuant ce mouvement des mains : « Non, non, je sais ce que je fais : prie toi-même, et te réjouis avec moi. » — Le mari la laisse. Elle se rend dans cet état chez le pasteur, qui, plein de joie sur une œuvre évidente de Dieu, s'efforce pourtant d'arrêter les mouvements singuliers de cette femme, et parvient à la faire mettre à genoux avec lui, pour rendre grâces à Dieu de son amour envers les pécheurs. « Appliquez-vous à affer- » mir votre vocation et votre élection » (2 Pierre, 1, 10) ; tel fut le sommaire des exhortations qu'il adressa à ce premier-né de ses enfants dans la grâce. Puis il revient en ville, et me communique ce qui venait de se passer.

Le mardi, 14 avril, il reçoit la lettre suivante d'un des municipaux du village :

« Bouch, 14 avril 1818.

» Très-cher et honoré pasteur,

» Ma conscience m'oblige à vous donner une bonne nouvelle, la première de cette espèce dont j'aie fait l'expérience dans ma vie. Il s'est passé ici des choses qui sont au-dessus de l'intelligence de l'homme naturel. Le lundi soir, entre neuf et dix, Suzanne P.... fut saisie de manière à ne pouvoir cesser de lever les mains au ciel pour demander au Seigneur de l'assister dans son combat; et elle finit par remporter heureusement la victoire. Tous ses frères et sœurs étaient là lorsque la chose arriva.

Le lendemain matin, au moment de la prière, ce fut le tour de son frère, mon gendre; à midi celui de ma chère fille Élisabeth; puis de la maîtresse d'école; puis de ma cousine Barbara et de ma cousine Suzanne; et l'après-midi, vers la soirée, de ma chère fille Anne. Elles ont toutes senti une immense délivrance en bénissant Dieu, leur Sauveur et Rédempteur; elles ont passé tout le jour ensemble dans la joie, dans la prière et dans le chant des cantiques, etc.

Votre dévoué, J.-B. Richter. »

Des choses semblables excitèrent dans la paroisse, on le conçoit, des mouvements qui furent le vrai commentaire du texte que mon ami avait développé le dimanche précédent. Les transports de joie des nouveaux convertis, leurs chants et leurs prières en pleine rue frappèrent les curieux; et plusieurs commencèrent à se moquer et même à injurier. Il y eut un homme surtout qui se distingua sous ce rapport, et qui criait contre cette *canaille de fainéants*, en insistant pour que la chose fût aussitôt rapportée au gouvernement. Mais dans la nuit du mercredi au jeudi cette homme lui-même crut entendre cette voix dans son cœur : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » ; et après plusieurs heures d'angoisse,

son premier soin fut d'aller dès le matin chez tous ceux qu'il avait injuriés, pour leur demander pardon avec larmes, et se recommander à leurs prières. — Cependant les mieux intentionnés soupiraient après l'arrivée du pasteur, pour qu'il ramenât l'ordre et la paix. On envoya chez lui, et il arriva en effet le jeudi, 16. Il trouve les nouveaux convertis en prières et dans la joie. Hommes et femmes se pressent autour de lui, de leur pasteur, de leur berger, de leur père spirituel, comme ils le nomment ; et ils lui racontent les merveilles que Dieu a faites à leur âme. Il fait sonner, pour appeler toute la paroisse à l'église, et là il rend grâces au Seigneur dans une prédication qu'il fait sur ce texte sagement choisi : « Vous les connaîtrez à leurs fruits » (Luc, 6, 45).

Une jeune fille de dix-sept ans fut saisie comme les autres, à la suite de la prédication de mon ami. L'orgueil et l'obstination étaient ses péchés dominants ; et, comme nous avons vu une femme exprimer par des mouvements matériels le dépouillement du vieil homme auquel elle aspirait, cette jeune fille voulait de son côté écraser son amour-propre et son orgueil en se prosternant en terre. Elle le faisait avec une telle violence qu'elle se blessait le front. Son père, homme très-fort, voulut la relever ; mais il en fut incapable ; une force invisible, semble-t-il, la précipitait contre terre, et elle criait à son père : « Laissez-moi faire ; je sais ce que je fais : il faut, il faut que j'enfonce mon orgueil sous terre. » — Elle resta ensuite pendant quelque temps étendue sans connaissance ; puis elle se releva pour bénir le Seigneur avec les autres.

Une femme convertie priait souvent à haute voix. Son mari en était impatienté, et la poursuivait d'injures. Elle cherchait à l'éviter et à se cacher ; mais il la suivait partout. Enfin il la trouve un jour dans la grange à genoux ;

il l'entend prier pour lui instamment ; il est ému ; il la fait venir dans la chambre et prie avec elle : depuis ce temps il est converti au Seigneur.

Tels sont les principaux traits de ce réveil extraordinaire. Depuis lors (écrit M. Maurer, en 1819) et jusqu'à ce moment (1) les personnes converties honorent leur profession par leur conduite : leurs assemblées se poursuivent maintenant en paix ; et le reste de la paroisse les voit vaquer, comme les autres, à leurs occupations ordinaires, aux champs ou dans la maison. Des rapports malveillants avaient obtenu des autorités qu'on leur interdît leurs assemblées publiques, ils obéirent en ce point ; mais ils continuent à se réunir tous les soirs dans la maison d'un homme qui a reçu en riche mesure le don de la prière.

Telle est la fin du mémoire de feu le pasteur Maurer. Je n'y ajoute que l'extrait suivant du *Théâtre sacré des Cévennes (Prophètes protestants)*, pour montrer, par un exemple de plus, que des faits de ce genre sont loin d'être aussi rares qu'on le suppose. Je me borne seulement à ajouter que, loin d'admettre que des choses pareilles viennent toujours de l'esprit d'erreur, je pense plutôt que c'est cette supposition elle-même qui en provient. « Vous les connaîtrez à leurs fruits. »

Voici ma citation :

« Il y avait, chez mon père (dit Claude Arnassan, *Prophètes protestants*, page 151), un berger nommé Pierre

(1) J'ai revu Schaffhouse depuis lors, et l'œuvre de Bouch et des environs avait continué avec bénédiction, quoique les choses extraordinaires eussent presque entièrement cessé. Aujourd'hui même, au moment où j'écris ces lignes (en 1854), je reçois une lettre du pasteur Spleiss qui me confirme ce que je viens de dire, et m'apprend entre autres qu'on a fondé à Bouch, dès 1820, un asile d'enfants abandonnés qui renferme maintenant trente élèves. — A. B.

Bernard, *qui était un pauvre imbécile*. Il me priait quelquefois de le mener aux assemblées ; mais je n'osais pas le faire, me défiant de sa faiblesse, et, par conséquent, de son indiscrétion. Je me hasardai pourtant une fois, et je le menai à une assemblée qui se fit de nuit. Étant là je remarquai qu'il se mit à genoux, et qu'il y demeura *environ deux heures*. Incontinent après il tomba comme mort ; ensuite tout son corps fut beaucoup agité. Le lendemain il retomba, et ses agitations furent extraordinairement grandes. Comme il était couché à la renverse, son corps se soulevait et sautait comme s'il avait été secoué par quelque homme fort. Nous eûmes peur qu'il ne se blessât ; et trois d'entre nous voulurent le tenir : mais il fut impossible d'arrêter la violence de ses mouvements. Il continua dans le même état, en se frappant, et il était tout trempé de sueur. Les mêmes accidents lui arrivèrent encore deux ou trois fois avant qu'il parlât. *Mais enfin son grand Maître lui ayant ouvert la bouche*, la première chose qu'il dit fut qu'il avait été *ainsi tourmenté à cause de ses péchés*. Dans la suite ses mouvements furent plus modérés : et les paroles qu'il prononça furent autant de sollicitations pressantes à l'amendement de vie, *s'exprimant en français*, chose fort notable en ce pauvre simple paysan. *Ses discours étaient pathétiques ;* et il citait à propos des passages de l'Écriture comme s'il avait su la bible par cœur. Je suis assuré qu'il ne savait pas lire ; et je puis bien répondre non-seulement de sa grande ignorance, mais de *l'incapacité de son esprit* pour recevoir, ni en peu de temps ni avec un long travail, la connaissance et l'idée des choses qu'il disait par ses inspirations. »

LE POUVOIR ILLIMITÉ

DE LA GRACE

POUR OPÉRER DANS LE CROYANT

LA

DÉLIVRANCE DU PÉCHÉ.

C'est lui qui *pardonne* toutes
tes iniquités, et qui *guérit* toutes
tes infirmités. (Ps. 103, 3)

On a souvent reproché aux théologiens l'âpreté de leurs discussions et de leurs dissentiments ; et il est probable qu'ils y ont en effet mêlé habituellement du péché et un zèle amer. Mais il est certain que cette âpreté peut avoir une autre cause, très-innocente, savoir l'importance des objets sur lesquels roulent les questions théologiques. Peu importe, relativement parlant, une erreur en astronomie ou en physique ; mais une erreur, une véritable erreur quant à nos rapports avec Dieu, est d'une importance infinie.

On a trouvé moyen de se disputer, même entre gens très-pieux, sur la question qu'indique le titre de cet article ; mais comme les faits unissent plus que les théories, et que les cœurs s'entendent plus facilement que les intelligences, je m'abstiendrai de toute dissertation sur ce sujet, et me borne à communiquer les quatre morceaux suivants, qui montreront, dans la pratique et par le fait, à quel heureux état de l'âme peuvent arriver par différentes voies des chrétiens qui s'accordent à fonder leur foi sur Jésus-Christ. Ce n'est pas sans intérêt que le lecteur remarquera que l'un de ces morceaux qui suivent est d'un catholique-romain, janséniste, il est vrai, mais catholique-romain pourtant, savoir de Pascal ; l'autre d'une femme calviniste, la femme du célèbre Jonathan Edwards ; et les deux autres de deux femmes wesleyennes. Il conviendrait d'ajouter encore à cette collection plusieurs déclarations des Frères Moraves allant au même but, que j'ai citées dans leur histoire, avec quelques autres mots du même genre qu'on trouve dans le premier volume du présent ouvrage (p. 88). Et on aura ainsi des chrétiens de quatre communions ou dénominations diffé-

rentes, très-divisés, opposés même entre eux quant à la théorie de la sanctification, mais d'accord à éprouver que Dieu peut remplir le cœur du croyant de son amour et le délivrer parfaitement de la chaîne du péché dans cette vie.

En publiant ces morceaux ou d'autres du même genre, on ne prétend nullement garantir chaque vue de détail énoncée par leurs auteurs. Il importe au plus haut degré de distinguer, dans toute cette question, *le fait* même, savoir les grâces admirables, attestées avec tant de joie et d'une manière si entraînante par ceux qui les ont éprouvées, puis les *théories*, ou la *métaphysique* de la question, sur laquelle on peut différer.

Il est bien convenu aussi qu'une âme n'est pas privée du salut par cela seul qu'elle n'a pas atteint la plénitude de grâces dont nous parlons ; et malgré quelques expressions qui semblent dire le contraire, tous les chrétiens en conviennent. Soutenir qu'on n'est pas chrétien avant d'avoir atteint cet heureux état, ce serait replacer les âmes sous la loi et anéantir la grâce ; ce serait contredire l'expérience des croyants eux-mêmes qui ont eu le bonheur d'obtenir un entier affranchissement et qui ont vécu chrétiens pendant quelque temps sans posséder cette grâce.

Enfin il sera bon aussi de dire que nous sommes libres et que nous ferons très-bien de rejeter le mot de *perfection* qu'on a employé pour désigner cette « mort au péché » dont parle souvent l'Écriture. Il est à la fois équivoque et mal sonnant.

Si, après tout cela, quelqu'un n'aimait pas les belles et simples paroles de Pascal, ni les magnifiques expériences qui suivent, nous nous rappellerons que la discussion est inutile. Dire que le chrétien péchera nécessairement toujours, nous paraît une idée injurieuse à la puissance de Dieu ; et si l'Écriture parle habituellement des restes de péché qui s'attachent encore longtemps au croyant, on n'effacera pas de cette même Écriture les déclarations qui nous montrent qu'on peut en être délivré par le pouvoir de la grâce, ni du cœur des fidèles la joie et la reconnaissance qu'ils éprouvent dans cet heureux état. ***Lisez surtout les pages 272, 273 et 274.***

I. PROFESSION DE FOI DE PASCAL.

J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font ; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes ; et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement ; et, soit que je sois seul, où à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger et à qui je les ai toutes consacrées.

Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie notre Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de convoitise, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme *exempt de tous ces maux* par la force de sa grâce à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant *de moi* que la misère et l'erreur.

II. EXPÉRIENCES D'UNE AME FIDÈLE.

Plusieurs années déjà avant ma pleine conversion, j'avais un désir sincère d'aimer Dieu, de le servir, et d'entrer dans quelque société religieuse, pourvu que ce pût être un moyen de m'approcher du Seigneur ; seulement je rejetais jusqu'à la pensée des méthodistes, car je regardais ce peuple comme étant trompé, séduit, et le rebut de toute la terre.

J'étais dans ces sentiments lorsque j'entendis un pré-

dicateur prêcher sur ces paroles : « *Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi* » (Jean, 17-10). Ces paroles atteignirent mon cœur ; et je me trouvai dans ce moment plus heureuse que de ma vie je ne l'eusse été. — Mais n'ayant personne qui me soutînt les mains, qui m'encourageât ou qui continuât de m'édifier, ce bonheur s'évanouit insensiblement sans que je m'en aperçusse.

Oh ! qu'il est vrai « que deux valent mieux qu'un, et » que si l'un tombe l'autre le relèvera ! »

Il arriva quelque temps après, que me trouvant en compagnie avec un prédicateur, celui-ci fit une prière ; une dame, qui était présente, me demanda comment je la trouvais. Je répondis : « Très-bien ; cet homme a reçu » une éducation classique, et parle avec beaucoup de » grâce. » Elle me dit là-dessus : « L'homme seul ne » saurait atteindre le cœur. Avez-vous jamais entendu » la douce voix du Seigneur, parlant de paix à votre » âme ? » A cette question je sentis le préjugé s'élever en mon cœur et je lui dis : « J'ai mené une bonne vie ; je » je n'ai point fait de mal ; je ne manque point de rem- » plir mes devoirs ; et je vais tous les jours à l'église. » Elle me dit : « Je suis fâchée que vous n'ayez pas été » plus loin. » Je fus surpris d'entendre ces paroles, que je regardais comme une impertinence ; et je me levai pour m'en aller ; mais elle me supplia de rester encore un peu, me disant qu'elle n'avait plus qu'une parole à me dire. « Si vous n'êtes, me dit-elle, délivrée par une » *puissance supérieure* à celle que vous avez connue jus- » qu'ici, vous ne serez jamais sauvée. » — Ces paroles, *puissance supérieure,* frappèrent mon cœur et furent accompagnées d'un rayon de lumière qui me fit voir que, malgré toutes mes prétendues bonnes œuvres, j'étais encore sans espérance et sans Dieu dans le monde. Je

sentis aussi, dès-lors, peser sur moi un poids de condamnation qui me remplit de frayeur ; je reconnus à l'instant que mon cœur était plein d'impureté et de souillure, et je fus tentée de me croire réprouvée ; je demeurai consternée, sans pouvoir ouvrir la bouche, et j'aurais bien voulu me cacher. Enfin je quittai la compagnie, et j'entrai dans mon cabinet, où je pris le parti de lutter avec Dieu par des prières ferventes, résolue de ne point cesser, jusqu'à ce qu'il m'eût bénie. Je lui dis : « Seigneur, » je renonce à tout ce que je suis et à tout ce que je pos- » sède ; si tu as quelque bénédiction pour moi, béni- » moi maintenant. » — Je continuai de même pendant une heure, au bout de laquelle ces paroles me furent puissamment appliquées : « Demeure en moi, et je de- » meurerai en toi. » Alors je m'écriai avec assurance : « Mon Seigneur et mon Dieu ! qu'as-tu fait pour moi ! » Dans un clin d'œil mon âme fut vivifiée ; la semence de Dieu fut semée dans mon cœur, et je fus ressuscitée de la mort du péché à la vie de la justice. Je compris et sentis que Jésus-Christ avait effacé mes péchés ; le témoignage me fut donné que j'étais née de Dieu, et je commençai, dès-lors, à participer « au pain des anges. »

Je fus ainsi très-heureuse pendant trois semaines ; ma lampe était allumée, et j'avais de l'huile dans mon vaisseau : les Écritures m'étaient ouvertes ; elles étaient esprit et vie à mon âme : quand je participai à la Sainte-Cène, j'y trouvai un festin délicieux, et j'y jouis plus particulièrement de cette paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence.

Qui peut donc exprimer l'excellence de la vertu qui découle des mérites de Jésus-Christ ? J'étais donc attachée au vrai cep, qui est Christ ; et, demeurant en lui, je pouvais puiser avec joie aux sources de cette délivrance !

Mais je vins pourtant à reconnaître, dans la suite,

qu'il y avait encore en moi bien des choses opposées à la volonté du Très-Haut : je n'avais point encore tous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ ; au contraire, il restait encore en moi beaucoup de l'esprit et des inclinations de la nature : l'inimitié, l'orgueil et la vaine gloire mêlèrent mes douceurs d'amertume. Mon cœur, enclin à la rebellion, était toujours prêt à se livrer aux suggestions du malin. J'eus aussi le malheur de me livrer à de mauvais raisonnements qui me plongèrent dans l'inquiétude et l'impatience ; et le tout ensemble affaiblissait de plus en plus la vie divine en mon âme. Je ne pouvais supporter ces difficultés ; et j'étais même, à tous égards, près d'abandonner ma confiance. Je ne pouvais aimer Dieu de tout mon cœur ; et quoique j'eusse le désir de le louer sans cesse, je ne le faisais cependant pas ; car il y avait toujours quelque obstacle en mon chemin. Le Seigneur me visitait souvent, mais cela ne me satisfaisait point. Ce que je désirais, c'était que mon cœur fût *entièrement* à lui ; et je trouvais qu'il y restait une racine d'amertume, une volonté rebelle, capable de me faire commettre toutes sortes d'iniquités, si la grâce ne m'eût retenue. En même temps je manquais des connaissances nécessaires pour distinguer les promesses de la justification d'avec celles de la sanctification ; et cette ignorance m'aurait probablement fait végéter et languir dans l'état de petit enfant en Jésus-Christ. Quoique ma corruption intérieure ne me laissât point un repos trompeur, j'avais beaucoup d'aversion pour la doctrine d'une entière sanctification, *et je sentais tout mon cœur se soulever contre ceux qui disaient l'avoir éprouvée*. Un jour, entendant un prédicateur dire que nous ne pouvions vivre bien des heures après avoir été *sanctifiés*, vu que cet état n'était pas fait pour la vie présente, mon cœur se joignit d'abord à lui ; mais tout-à-coup je fus frappée par ces pa-

roles : « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. » (1) J'aurais bien voulu étouffer cette conviction ; ou du moins je ne voulais point continuer d'y penser. Je disais en moi-même : « Quoi ! Il n'y a que treize mois que je suis » justifiée, ai-je besoin de penser si tôt à être sancti- » fiée ? Même si je l'étais je n'en donnerais certainement » connaissance à personne. » Mais la lumière divine m'éclairant de plus en plus, mes désirs s'enflammèrent aussi, jusqu'à ce que mon âme devint affamée et altérée de la sainteté ; toute fois, sans bien connaître l'objet après lequel elle aspirait.

Un jour cependant je fus pressée tout particulièrement d'aller au Seigneur ; et je ne me fus pas plus tôt présentée devant lui qu'une sainte frayeur de sa majesté s'empara de mon âme : je devins toute tremblante. Je restai pendant quelques moments dans le silence et dans l'étonnement ; j'étais prête à m'écrier : « Où m'en vais-je ? » car il me semblait que Dieu allait me frapper, et me plonger dans l'abîme. Mais alors un rayon de lumière éclairant mon cœur, me fit crier : « Où est mon Jésus ? » Ne peut-il pas toujours me sauver ? Seigneur, hâte-toi » de venir à mon aide ! » Cependant je craignais encore sa venue ; car je pensais que quelque chose d'étrange allait m'arriver ; mais reprenant courage je dis : « Sei- » gneur, tu pries pour moi ! Oh ! prie pour moi en effet ; » afin que je remporte maintenant la victoire ! Subviens » à mon incrédulité ! Renouvelle mon âme à ta sainte » ressemblance ! Donne-moi la foi et l'accroissement de » la foi, afin que je sois entièrement affranchie du pé- » ché !... » J'obtins alors une nouvelle force, avec laquelle je pus crier avec plus de véhémence encore : « Si » tu as quelque bénédiction pour moi, bénis-moi main- » tenant. Tout indigne que j'en suis, je réclame néan-

(1) On peut se rappeler ici l'avant-propos qui précède ce récit.

» moins ma pleine rédemption en Jésus-Christ ; je n
» veux point accepter un refus ; donne-moi tout ce qu
» tu m'as mérité ; délivre-moi de moi-même, afin qu
» je puisse demeurer passive entre tes mains. Seigneur
» si tu le veux tu peux me nettoyer ! » Je trouvais ce
pendant qu'il y avait encore un nuage épais entre Die
et mon âme ; et je m'écriai : « Seigneur, laisse-mo
» toucher le sceptre de ta justice ! Je te résigne ma vi
» et tout mon être ! Rends-moi parfaite ; et me retir
» en ton sein ! » Je continuai ainsi à lutter, étant comm
dans l'agonie entre l'espérance et la crainte, jusqu'à c
que ces bienheureuses paroles passèrent dans mon inté-
rieur, comme un vent impétueux : « *Je te donne un cœu*
» *net !* » Je les reçus avec joie et beaucoup d'espérance
Puis celles-ci vinrent d'abord après : « *Ne sois point in-*
» *crédule mais crois !...* »

A ces paroles, tous les nuages disparurent, et je vi
cette lumière spirituelle qui augmente son éclat jusqu'
ce que le jour soit en sa perfection. (Prov., IV. 18.) J'ob
tins la liberté d'entrer dans le lieu très-saint, où dès-lor
je contemple le Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-
Esprit. Depuis ce moment le Seigneur fait briller sur mo
sa parfaite beauté. Voilà dix ans que je jouis d'une intim
et constante union avec lui. Le peu de levain a fait leve
toute la pâte. Toutes mes facultés maintenant sont en-
tièrement employées au service de mon Dieu : l'amou
de ce Dieu, brûlant dans mon cœur comme un feu inex-
tinguible, a consumé toute l'écume, et détruit tout c
que sa main n'avait point planté. M'étant faite un mêm
esprit avec le Seigneur, je trouve en lui cette union qu
me met en état de marcher avec lui comme Énoc ; s
bien que je converse avec lui, par son Esprit, aussi fa-
milièrement qu'un homme avec son intime ami. Je n
trouve plus de vide, plus de trouble intérieur ; mon âm

demeure dans une paix ferme et constante ; je marche dans la lumière comme en plein midi ; mon cœur est arrosé de moment en moment (Esaïe, 27, 3).....

« Cependant la crainte du Seigneur est toujours devant moi, de peur de contrister son Esprit. Je veille et garde le trésor sacré dans mon cœur, n'osant donner cours à aucune pensée ou parole, sans avoir auparavant l'approbation du Seigneur par son Saint-Esprit. J'éprouve ainsi que la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite. Il accomplit sa force en ma faiblesse ; je ne suis qu'un ver ; et cependant, il se plaît à me bénir, et à me consommer dans son amour ; de sorte que rien n'altère ma joie. Il me fait la grâce de ne perdre point un instant, et de vivre au jour le jour et du moment au moment. Mon espérance est pleine d'immortalité ; et je ne sens aucune disette d'aliments spirituels ; non, pas plus que si j'étais déjà dans le ciel. Rien en moi ne s'oppose à la volonté du Seigneur, *et je ne puis désirer ni choisir en aucune chose* (1). Oui, il m'a fait la grâce de lui être agréable en toutes choses, et d'être assise dans les lieux célestes en Jésus-Christ : mes reins sont ceints ; ma lampe est allumée ; et mon âme fleurit comme la palme. *Il y a dix ans que je jouis de ce repos céleste ;* et ces dix ans ont été pour moi comme un jour sans nuages, durant lequel je n'ai pas eu un moment d'ennui ni une pensée de murmure. J'ai été tentée en toutes choses ; mais rien n'obscurcit ma lumière, ni n'embarrasse mon chemin : je suis toujours joyeuse ; je prie sans cesse, et je rends grâce en toute choses. Les pensées de la mort sont ma gloire et ma joie, sachant que je suis prête à chaque instant d'être présentée au Seigneur, sans reproche et sans tache, en oblation spirituelle, entièrement consacrée à Dieu. »

(1) C'est nous qui soulignons. — Éditeur.

Le Seigneur a permis que la grâce qu'il m'a donnée ait été éprouvée. Je n'étais pas née pour demeurer longtemps à la même place; j'ai été bannie loin de tout ce que j'avais de plus intime et de plus cher sur la terre, et chassée de ville en ville. Mais ces choses m'ont été très-utiles, me donnant occasion d'éprouver les heureux effets de la foi, par laquelle j'ai toujours été mise en état d'éteindre tous les traits enflammés du malin, et de triompher de lui-même et de toutes ses œuvres. Lorsque je suis maltraitée du monde, je me tiens en repos, et je vois la délivrance de Dieu. Plus je suis tentée, plus la pure flamme s'accroît; l'amour divin, brûlant sans cesse dans mon cœur, en éloigne toute occasion de chûte. C'est ce qui me met en état de me réjouir dans la tribulation, et de me glorifier dans la croix de mon Sauveur; car, par sa grâce, mon âme est comme la montagne de Sion qui ne peut être ébranlée. Je suis affranchie de toute pensée gênante et de toute crainte servile: je ne suis point en souci du lendemain, vivant en vue de la mort et de l'éternité, et prête à la rencontre de mon Dieu. Je lui rends grâce de ce que, jusqu'ici, je n'ai été en rien rendue confuse; et maintenant, je donne gloire à celui qui m'a fait part de cette sainteté, sans laquelle nul ne verra sa face.

Ne pensez pas que ce soit une chose étrange que Dieu donne cette grâce subitement. Quand il vient pour justifier, il vient tout-à-coup; et quand il vient pour sanctifier, il le fait pareillement tout-à-coup. C'est une œuvre aussi prompte que la première; et nul ne peut aimer Dieu de tout son cœur, ni croître en son Divin Chef en toutes choses, de sorte qu'il ait les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus, sans que son âme et son corps soient entièrement sanctifiés. Comme nous avons été justifiés, ainsi sommes-nous sanctifiés *par un simple acte*

de foi. L'âme alors est comme une flamme, et le cœur est toujours prêt à louer Dieu. La plénitude de Christ et toute sa justice est apportée dans l'âme ; et il y entre autant de la gloire de Dieu que cette tente mortelle en peut contenir. Alors la force et la puissance du péché sont enlevées. Tant qu'il en reste si peu que ce soit, c'est l'enfer du fidèle, et ce qui le fait s'écrier : « Misé- » rable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de » mort. » — Mais l'apôtre répond : C'est Jésus-Christ qui vous délivrera : il nous acquit la parfaite rédemption, qu'il donne à son peuple ; il a regagné le paradis, et il ramène l'âme à cette connaissance de Dieu qu'Adam perdit en péchant. Par la foi, je vois celui qui est invisible, et je converse avec lui face à face. Je suis à découvert devant le Seigneur, et je n'en suis point confuse ; mais plutôt je me réjouis dans le sentiment qu'il connaît les plus secrètes pensées de mon cœur. Je me réjouis de ce qu'il m'a fait la grâce de me revêtir de toutes les armes de Dieu, de faire et de souffrir selon sa volonté sainte, aussi facilement qu'il est naturel à l'étincelle de voltiger.

Déchirez donc aussi, lecteur, le voile de l'incrédulité ; foulez Satan et le péché sous vos pieds ; soyez aussi un fidèle témoin du Seigneur Jésus-Christ ; « un témoin » de cette vérité, qu'il peut toujours sauver ceux qui » s'approchent de Dieu par lui ; qu'il a le pouvoir, même » sur la terre, de nous sauver de tout péché, de toute » souillure de la chair et de l'esprit. » Mon expérience ne servira de rien à personne, à moins qu'elle ne soit appliquée au cœur par l'esprit de Dieu. N'est-ce pas là la chose qui nous est nécessaire, savoir : d'être rempli de foi et du Saint-Esprit ? Le Seigneur veuille hâter le temps où la terre sera remplie de cette foi, comme le fond des mers l'est des eaux qui le couvrent ! Alors il ne

sera plus nécessaire de s'instruire l'un l'autre touchant ce salut, car tous le connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. O si les pécheurs voulaient renoncer à leur propre sagesse, et devenir fous, afin d'être rendus sages! Le Seigneur ne peut-il pas faire une grande œuvre en peu de temps! Dans la même heure où je fus convaincue du besoin d'être justifiée, je le fus; treize mois après je fus convaincue de la nécessité d'une entière sanctification; et la même nuit, avant de me coucher, Dieu m'accorda cette bénédiction! Et ce bon Père a-t-il égard à l'apparence des personnes.

Qui ne voudrait donc passer quelques heures en prières ferventes? Ah! que vos cœurs se rendent! Approchez vous de Dieu, et il s'approchera de vous; il vous attirera par les cordeaux de son amour; et vous commencerez à sentir l'odeur de ses parfums! Ouvrez votre cœur à Mon Bien Aimé; car sa voix est douce et son regard gracieux! Il dit: « Lève-toi ma grande amie, et t'en viens. Je ne » te reprocherai plus tes folies passées. Seulement donne » moi ton cœur. Tu verras alors que l'hiver est passé; » que le chant des oiseaux est venu, et que la voix de » la tourterelle a déjà été ouïe dans nos contrées. » Alors vous aurez de nouveaux yeux, un nouveau cœur, de nouveaux plaisirs; et toutes choses auront un goût délectable. Alors vous vous repentirez d'avoir passé tant de temps à la poursuite des choses vaines et périssables; alors Jésus vous donnera la perle qu'Adam perdit, cette union sensible avec Dieu, par laquelle vous jouirez constamment de sa présence immédiate, de cette présence qui fait notre paradis; et vous marcherez dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, étant toujours couverts des brillants rayons de ce Divin Soleil.

III. EXPÉRIENCES D'UNE FEMME PIEUSE.

(Extrait des RÉVEILS RELIGIEUX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *par* JONATHAN-EDWARDS ; *section V. — (Il s'agit ici de la femme même de l'auteur.)*

J'ai connu particulièrement plusieurs personnes qui ont éprouvé dans le réveil actuel des transports extraordinaires; mais j'ai observé avec admiration que, dans la plus grande exaltation où je les aie vues, dans le temps où les sentiments d'admiration, d'amour, de joie avaient acquis toute leur vivacité, on voyait ces sentiments toujours accompagnés des vues les plus saines sur la vérité, et particulièrement sur la gloire, les perfections divines et l'excellence de Christ. L'âme était comme enveloppée et absorbée dans la lumière, dans l'amour, dans une paix et dans une joie inexprimables. Durant cinq ou six heures consécutives elle jouissait d'une vue vivante de l'infinie douceur de Jésus et de la saveur céleste de son amour; ou, pour nous servir des propres paroles des personnes qui recevaient une grâce pareille, elle séjournait dans une sorte d'Élysée, et nageait dans les impressions de l'amour de Jésus comme les légers atômes nagent dans un rayon de soleil : c'était comme un flux et reflux du cœur au cœur. L'âme habitait au ciel, était perdue en Dieu, et semblait presque avoir quitté le corps ; l'esprit reposait au milieu de pures délices, jouissant d'une joie sans mélange et sans interruption. Autant qu'on peut en croire les jugements d'une personne habituellement discrète et réfléchie, ce qu'elle éprouvait dans ces périodes qui duraient plusieurs heures, valait mieux que tous les avantages extérieurs et tous les plaisirs de la vie mis ensemble. Et tout cela sans transports apparents, et sans que jamais la personne perdît l'usage de ses sens. L'une d'elles en particulier, que nous appel-

lerons Lydie, a joui pendant des années, quoique ce ne fût pas toujours avec la même intensité, de ces célestes délices; et cette vue des choses divines, ces affections religieuses produisaient fréquemment sur son corps de très-grands effets : la nature semblait succomber sous le poids des émotions divines ; Lydie ne pouvait plus ni se tenir debout, ni parler; quelquefois ses mains se crispaient ; ses membres devenaient roides ; mais elle conservait cependant l'usage de ses sens. On a même vu des moments où elle ne pouvait s'empêcher de sauter de toute sa force ; et il lui semblait que son âme et son corps abandonnaient la terre pour s'élever vers le ciel.

Ces effets physiques n'étaient nullement dus à l'influence d'un exemple quelconque, puisqu'ils ne commencèrent que sept ans après que le réveil eut cessé, à une époque sans enthousiasme, en un temps de mort pour toute la contrée, et avant l'arrivée de MM. Whitfield et Tennant.

Ces phénomènes reprirent trois ans plus tard une nouvelle vivacité, à l'occasion d'une consécration extraordinaire que cette personne fit de sa volonté à Dieu, et d'un complet renoncement au monde dans lequel elle entra en méditant sur la sainteté de Dieu. Depuis ce temps, les effets physiques dont nous venons de parler ont été très-fréquents ; et ils devinrent encore plus nombreux et plus violents à la suite d'un nouveau renoncement dans lequel L. se sentit comme transformée. L'hiver dernier ils atteignirent leur plus grande vivacité. Cette âme heureuse accepta alors Dieu comme sa seule portion et son seul héritage ; elle rejeta le monde entier avec toutes ses joies, comme de la boue et de la fumée ; elle regardait comme néant tout ce qui, dans ce monde, nous paraît agréable et glorieux ou terrible. Il ne lui restait que Dieu, dans lequel son âme demeurait absorbée

comme dans un océan de miséricorde. Depuis lors son corps éprouve souvent de vives commotions, d'irrésistibles tressaillements de joie ; et l'âme habite, pour ainsi dire, presque sans interruption, dans une sorte de paradis. Dans ces transports, elle se sent pressée de parler aux autres des grandes et glorieuses choses de Dieu, de Christ, de la vie éternelle ; elle en parle avec onction, avec une voix impressive à laquelle il est presque impossible de résister. Ajoutons que ces effets sur le corps ne proviennent ni de maladie ni de faiblesse, puisqu'ils ne furent jamais plus forts que quand la personne se portait le mieux.

Cette grande joie était toujours accompagnée, chez Lydie, d'une sorte de tremblement solennel ; elle était frappée de la grandeur et de la majesté de Dieu, en même temps que de sa propre petitesse excessive et de son indignité. Ces joies spirituelles n'étaient jamais suivies, chez elle, de la moindre apparence de légèreté dans le maintien ni dans le langage ; elle sentait au contraire une horreur particulière pour toute disposition de ce genre ; et les transports, une fois passés, laissaient dans l'âme comme effets permanents un accroissement de douceur, de paix, d'humilité, un désir plus ferme de vivre pour la gloire de Dieu, la vigilance et la lutte contre le péché. Et toutes ces choses arrivèrent, non dans l'âge inconstant ou douteux de la jeunesse, non à une nouvelle convertie ou à une chrétienne sans expérience, mais à une personne qui avait, quand elle fut convertie, plus de vingt-sept ans. De plus, sa conversion n'eut pas lieu dans la ville *enthousiaste* de Northampton, comme plusieurs seraient disposés à l'appeler, mais dans un endroit et dans une famille dont aucun membre, que je sache, n'était soupçonné d'enthousiasme. Ces effets se trouvaient en outre chez une chrétienne qui avait fait

depuis long-temps des progrès remarquables dans la grâce, qui était arrivée graduellement à un grand amour de Dieu, au détachement du monde, à la domination sur le péché, par de grandes épreuves, par des combats, des efforts et des luttes longues et fidèles, par des prières ferventes et répétées, par des exercices fréquents de piété, enfin par l'emploi de tous les moyens rationnels unis à une grande exactitude de vie. Ce progrès était admiré de tous ceux qui se connaissent le mieux à ces choses. Lydie était devenue une toute autre personne; elle vivait dans un calme et dans une paix inaltérables, au milieu des vicissitudes et des accidents de la vie. Elle avait d'abord été très-inconstante. Il y avait eu un flux et un reflux dans sa vie spirituelle; elle avait montré même quelques dispositions très-fâcheuses, et un fort penchant à la mélancolie ; mais la force de la grâce et la lumière divine avaient depuis long-temps triomphé de ces misères et, pour toujours, affranchi son âme de toutes ces fluctuations. Depuis le renoncement dont nous avons parlé plus haut, et qui eut lieu trois ans avant le moment où j'écris, tout sentiment de mélancolie semble avoir été étouffé par la puissance de la foi et du renoncement, sans que Lydie ait revu une heure de tristesse ou de ténèbres. Si on veut appeler vapeurs la cause des agitations physiques, les vapeurs produisirent encore, comme auparavant, de grands effets ; mais l'âme est toujours restée hors de leur atteinte ; cette fermeté, cette constance ont subsisté à travers les plus grands changements, à travers les épreuves, et devant les probabilités d'une mort subite. Les vues ravissantes, les affections vives dont jouissait Lydie n'étaient accompagnées d'aucune disposition qu'on pût appeler enthousiaste, ni d'aucune révélation qui se donnât pour prophétique. On n'a non plus jamais remarqué qu'il s'y mêlât même une

apparence d'orgueil spirituel ; au contraire elle était remplie de la disposition opposée, d'humilité, de douceur et de préférence accordée aux autres sur elle-même. Et, chose digne de remarque, ces dispositions se montraient les plus vives précisément au moment où les visions et les saintes affections paraissaient aussi les plus vives, ce qui commençait le dimanche matin, et durait souvent des jours entiers.

Dans ces moments il y avait deux choses qui se faisaient surtout sentir chez elle : 1° une répugnance particulière à juger ou à entendre juger, sur leur conversion ou leur degré de piété, des personnes qui, sans être éminentes dans la piété, ne justifiaient pas des jugements sévères par une conduite irrégulière. Ces jugements lui paraissaient détestables, et inconciliables avec l'humilité d'agneau, la douceur, l'amabilité et la charité qui animaient son âme alors plus que jamais. Contrairement à son penchant naturel elle était disposée à préférer les autres à elle-même, à croire qu'ils connaissaient Dieu et qu'ils l'aimaient mieux qu'elle ; 2° l'autre sentiment qu'elle éprouvait, c'était celui de l'importance de nos obligations morales envers la société, et de la grande part que la religion doit y prendre. Ses nouveaux sentiments et sa conviction sur ce sujet étaient si profonds en comparaison de ce qu'ils avaient été auparavant que c'était comme une nouvelle découverte ; et à mesure que sa connaissance des choses divines croissait en elle, on lui voyait faire dans ces deux dispositions des progrès sensibles.

Mais là ne se bornaient pas, pour elle, les effets de la grâce : la pensée de la sainteté de Dieu allait quelquefois jusques à accabler son corps. La science infinie de ce Dieu dont le regard embrasse toutes choses la terrassait ; elle avait un sentiment extraordinaire de tout ce que peut inspirer de terreur la colère de Dieu, et de l'inexpri-

mable malheur de ceux qui y sont exposés. La souillure de son cœur, cet abîme de corruption, l'horreur de l'enfer éternel et de la colère de Dieu la faisaient trembler. L'irrévérence, le manque de respect avec lequel, à l'en croire, elle prononçait le saint nom de Dieu, même quand elle le prononçait avec le plus de solennité, le profond sentiment du péché ainsi commis contre un Dieu si saint et si bon la consternaient. Elle se reprochait avec honte de n'être pas plus ardente et plus empressée à se donner à Dieu, et à Christ qui s'est donné à nous. Quelquefois le péché qu'elle trouvait dans une parole trop faible qu'elle prononçait touchant l'infinie grandeur et la sainteté de Dieu suffisait pour la faire évanouir. D'autres fois elle éprouvait une émotion profonde en voyant la fidélité de l'alliance de Dieu dans ces paroles : « Je suis celui qui suis. » Elle ressentait une douce joie à la pensée que Dieu est souverainement, invariablement heureux, et une vive allégresse de cœur à l'idée qu'il se suffit à lui-même, qu'il est infiniment au-dessus de toute dépendance, qu'il règne sur toutes les choses et qu'il accomplit sa volonté avec un pouvoir et une souveraineté absolus et sans contrôle. L'idée de la gloire du Saint-Esprit envisagé comme *le grand défenseur et consolateur* de son église produisait sur elle les mêmes effets. Elle disait que ces mots étaient assez grands pour remplir le ciel et la terre ; elle préférait ces pensées non-seulement à ses intérêts temporels, mais à des consolations spirituelles plus sensibles ; et elle se soumettait volontiers aux moments où Dieu voilait sa face. Quoiqu'elle eût éprouvé tant de douceur dans la lumière et la possession de Dieu, elle ne voulait point d'autre récompense que la glorification de ce même nom sacré.

Souvent elle défaillait en soupirant ardemment après un plus grand amour pour Christ, une plus grande con-

formité avec lui, une humilité et une adoration plus parfaites. Elle éprouvait une grande joie à chanter les louanges de Jésus-Christ ; et elle aurait désiré que la vie présente ne fût qu'une hymne continuelle à sa louange. Elle soupirait, comme elle le disait elle-même, après une telle vie ; et elle éprouvait un inconcevable plaisir à l'idée d'employer l'éternité à de tels exercices.

Le sentiment de la noire ingratitude des vrais chrétiens eux-mêmes, de leur froideur, de leur mort spirituelle, de l'attachement de leur cœur aux choses terrestres, la remplissait de douleur : elle aurait voulu voir tous les enfants de Dieu pleins de vie, fervents d'amour, actifs dans le service de Dieu.

Et ces grandes émotions étaient loin de la distraire des devoirs de la vie ordinaire. Au contraire. Elle travaillait, mangeait, dormait, supportait la peine et l'angoisse pour Dieu, accomplissant toutes choses comme un service d'amour avec une sérénité, une joie, et une paix continuelle. « Oh ! combien il est doux, disait-elle une fois, de travailler pour Dieu durant le jour ; et, la nuit, de s'endormir avec son sourire. » Jamais ses graves expériences ni ses affections religieuses ne la portèrent à négliger les affaires de sa vocation terrestre ; elle accomplissait les affaires du siècle présent avec aptitude, comme étant une partie du service de Dieu ; et elle déclarait, qu'accomplis dans cet esprit, elle trouvait ces devoirs aussi doux que la prière. Elle s'appliquait à montrer à tous une grande douceur, une grande amabilité, et une grande bienveillance ; et l'on vit ses défauts naturels disparaître avec ses progrès dans la grâce, comme peuvent l'attester tous ceux qui vivaient le plus avec elle, et qui la connaissaient le plus intimement.

Dans les temps où elle jouissait de la lumière la plus pure et des plus grands élans d'amour et de joie, on ne

trouva en elle aucune disposition à se croire affranchi du péché selon la doctrine de Wesley et de ses disciples (1), mais plutôt le contraire. C'était alors plus particulièrement qu'elle trouvait son âme indifférente, et souillée (2). Son âme et son corps, ses actes et ses paroles lui apparaissaient comme de la pourriture et de la corruption devant la sainte et pure lumière de la gloire de Dieu qu'elle contemplait. Ces graves expériences ne lui faisaient nullement mépriser l'instruction ni les moyens de grâce ; elle ne sentait jamais plus qu'alors le besoin d'être enseignée. Enfin elle n'avait rien qui ressemblât à de la singularité, ou à de la superstition.

Edwards ajoute à ce tableau ces paroles d'une sagesse remarquable : « *Maintenant si ces choses sont de l'enthou-* » *siasme, les fruits d'un cerveau dérangé, que mon* » *cerveau soit toujours atteint de cet heureux dérange-* » *ment!* »

Le mien aussi, ajoute l'éditeur!

IV. EXTRAIT DU JOURNAL DE Mme ROGERS.

Lorsque je me couchai la nuit dernière, j'étais si remplie de l'amour de Dieu que, pendant *plusieurs heures* j'ai pu m'entretenir avec mon Sauveur. Ce matin, à la

(1) Pour un chrétien impartial et avide de grâce, plus encore que de lumière, il est très-intéressant de remarquer quelle parfaite ressemblance il y a, dans le fait, entre la piété de Pascal et des deux femmes wesleyennes dont nous donnons ici les expériences et celle de la femme pieuse qui professe, ou plutôt dont le mari professe, une tout autre théorie. La métaphysique divise ; la vie unit.

(2) Considérée en elle-même. Car, certes, et dans le fait, elle était aux antipodes de l'indifférence. Mme Rogers, la wesleyenne, disait admirablement : « Je suis une pécheresse sauvée. »

prédication, j'ai été tellement remplie de la présence et de la gloire de Dieu, que je succombais. Je suis restée longtemps sans pouvoir parler, ni me tenir debout. Tout le jour j'ai été perdue dans des profondeurs d'amour inexprimables. Tout, autour de moi, me parle de Dieu !

En sortant de la réunion j'ai été tellement remplie de la présence de Dieu, que si je n'avais eu une amie pour me soutenir, je n'aurais pu retourner à la maison. Il me semblait que j'étais admise en la présence immédiate de la gloire de mon Seigneur... J'étais *humiliée* jusque dans la poussière devant lui...

Je tombe dès que tu cesses de me soutenir : je suis plus faible qu'un roseau cassé ; aide-moi dans tous les moments de besoin.

Je sens aujourd'hui un accroissement de communion avec lui. A la réunion de prière, ce matin, mon corps était entièrement brisé pendant une demi-heure... J'ai été contrainte de demeurer aux pieds du Seigneur dans une adoration muette et dans la plus humble louange....

Cette nuit et ce matin j'ai joui d'une intime communion avec mon Dieu. Je sais que je suis vraiment en Christ et que Christ est en moi... Plus je sens son grand amour, et plus *je m'abaisse à ses pieds* dans le sentiment de *mon néant ;* c'est là que je voudrais toujours demeurer ; c'est la place qui me convient ; Jésus seul doit être exalté ; et moi je ne suis qu'*une pauvre pécheresse, délivrée du péché.*

Dès cet heureux moment (de ma conversion) *j'ai marché à la clarté de sa face sans aucun nuage, me réjouissant toujours* et rendant grâces pour toutes choses..... Gloire, honneur, louange éternelle soient au Dieu d'amour pour jamais ! C'est son bras qui a apporté le salut à mon âme quand elle était sans force et sans secours. Je suis maintenant *entièrement à lui.* J'aime le Seigneur mon

Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme et de toute ma force. *Je ne suis rien*, et *Jésus est mon tout*.... Aussi longtemps que je vivrai, je me reposerai sur Dieu et je me confierai en lui, et je sais qu'il me soutiendra.

11 Nov. 1792. Il y a aujourd'hui *dix-huit ans* que j'ai reçu la connaissance de mon Dieu au milieu des pièges séduisants de la jeunesse : il m'a sauvée et il m'a gardée. C'est par sa grâce que j'ai pu renoncer au bien-être, aux plaisirs, aux amies... Le témoignage de son amour parfait *a toujours brillé sur mon âme*, excepté pendant ma fièvre nerveuse ; mais dès-lors je l'ai de nouveau senti... Il demeure pour jamais dans mon *pauvre cœur*.

Je sens autant que jamais le besoin de Jésus *et de son sang expiatoire*. Je ne me repose que sur lui...

Tout mon trésor est en haut ; son amour est toute ma richesse. Je sens *mon indignité ;* cependant je m'offre moi-même, et j'offre mes services sur cet autel qui sanctifie le don ; mon Dieu reçoit sa faible créature en son Fils bien-aimé. Celui qui est plus élevé que les plus élevés s'abaisse jusqu'à faire sa demeure dans mon âme, et je suis en communion avec lui comme un homme l'est avec son intime ami. Quelquefois, pendant la nuit, il remplit tellement mon âme de sa glorieuse présence qu'il me semble qu'elle va s'élancer de sa prison et prendre son essor. Alors, oh ! alors où serais-je ? Je serais environnée des anges, et portée par eux auprès de mon Dieu, qui est ma vie, mon trésor et ma couronne ? Je puis à peine maintenant supporter cette pensée. Oh ! quel ciel d'amour inonde mon âme !

Je tombe dès que tu cesses de me soutenir ; envoie donc le secours que j'implore. Je suis plus faible qu'un roseau cassé ; aide-moi dans tous les moments de besoin ! Toute ta puissance me prouvera que ta nature et ton nom sont amour.

Oh ! garde moi toujours à tes pieds, cher Sauveur, *humble et petite à mes propres yeux*, disposée à être *enseignée par chacun*, mais plus disposée à être conduite par ta précieuse parole !... Puis-je toujours me tenir à ses pieds, et ne jamais me départir de la règle de *sa parole écrite*.

HYMNE AU RÉDEMPTEUR.

(Cette hymne est traduite de l'allemand. Je l'ai abrégée depuis le milieu, et je ne donne ici, de l'original, que la première strophe).

Dein gedenk'ich, und ein sanft Entzücken
Ueberstromt die Seele die du liebst !
Dies ist einer von den Augenblicken
Wie du deinen Lieblingen sie giebst.

1.

A ta pensée un torrent de délices
Vient inonder l'âme que tu chéris :
Se peut-il bien, Jésus, que tu remplisses
De tant de joie un cœur qui t'est soumis ?

2.

Hors de ta grâce un sinistre cortège
De noirs chagrins accompagnait mes jours ;
Mais avec toi chaque peine s'allège,
Et près de toi j'ai la paix à toujours.

3.

Avant d'avoir reçu ta connaissance,
Et sous tes lois trouvé le vrai bonheur,
J'aimais le monde, en ma triste démence,
Et le péché tyrannisait mon cœur.

4.

Avec le feu d'une folle jeunesse
Je poursuivais des plaisirs mensongers ;
Et les trésors de ta sainte tendresse,
O mon Sauveur, me restaient étrangers.

5.

Rempli d'orgueil et n'aimant que moi-même,
Enfant perdu, j'errais loin de tes yeux,
Je te fuyais, hélas ! bonté suprême....
Et mes plaisirs me rendaient malheureux.

6.

Ah ! me disais-je, ah ! si mon âme avide
Pouvait aimer et s'énivrer d'honneurs !
Elle l'a pu, mais sur ce sol aride
Je n'ai trouvé qu'une source de pleurs.

7.

Brebis errante, au sein des précipices,
Sans pâturage, et loin de tout abri,
Qu'eussè-je fait, si tes regards propices
N'eussent brillé sur mon cœur assombri ?

8.

Mais maintenant, ô Dieu des misérables,
Dieu des petits, tu t'es soumis mon cœur :
J'ai reconnu tes bontés adorables ;
De mon péché tu t'es montré vainqueur.

9.

Seigneur, achève, achève ta victoire,
Et viens régner complètement en moi !
Que mon seul but, désormais, soit ta gloire,
Mon seul bonheur, de me donner à toi !

QUELQUES MOTS DE PLUS

EN RÉPONSE

A l'écrit de Mme DE GASPARIN, sur les Corporations Monastiques.

Après avoir terminé l'article DU SURNATUREL, j'ai réfléchi que les reproches que j'adresse, page 250, à Mme la comtesse de G., pourraient paraître injustes si je ne donnais ici les expressions même dont elle s'est servie en parlant de mes vues sur la vie monastique ; les voici :

« Il n'y a pas longtemps, un esprit d'une toute autre trempe » (que M. Vinet), M. le pasteur Bost, nous faisait *ingénument* » la confidence de ses affinités monastiques. M. le pasteur Bost » soupire après l'*extraordinaire*, — pas l'extraordinaire de » la bible, *celui-là est trop ordinaire*, mais l'extraordinaire » des saints Bernard et des Rancé. M. le pasteur Bost semble » *résolu à pleurer durant tout le reste de sa vie sa vocation* de » trappiste, de chartreux, ou de bénédictin.... Heureusement » qu'une famille de onze enfants, la plus belle couronne du » vieillard, nous rassure un peu sur l'*intensité* de ses aspirations » et la profondeur de ses regrets. Mais si nous sommes rassuré » sur la personne de M. le pasteur Bost, nous ne le sommes » pas du tout sur la maladie que révèlent de semblables symptômes... Pour qu'un ancien adversaire de Rome, comme M. » Bost, puisse sans sourciller nous faire *confidence* de ses *tendresses* pour la vie monastique et s'y complaire;... pour que » ce souffle empoisonné de Rome n'ait pas glacé notre sang, » il faut que nous ayons fait à notre insu bien du chemin vers » Rome ou vers l'indifférence. » *(Des Corporat. Monast.*, t. I, p. 367.)

Voici quelques mots que j'ajoute à ceux qu'on a vus plus haut, en réponse à ce paragraphe.

Je n'ai nullement fait des confidences, ni ingénues, ni autres,

au sujet de mon admiration pour les bons couvents. J'ai toujours professé hautement mes sentiments à cet égard : ce ne sont point des tendresses seulement ; et les couvents qui nous ont envoyé Colomban, Patrick, Saint Gall, et tant d'autres hommes de Dieu, ne me semblent nullement être un objet convenable de plaisanterie.

Mme la comtesse sait sans doute, mais oublie, que les couvents ne sont nullement une création de l'église romaine ; qu'il y en a eu longtemps avant qu'on pensât à cette église ; et que plusieurs couvents d'Irlande avaient des principes très-protestants. Le « souffle empoisonné de Rome » est donc ici hors de question.

Sans doute on ne peut guère unir le couvent et le mariage. Mais tout le monde n'est pas obsédé de l'idée du mariage ; et Dieu n'ordonne à personne en particulier de se marier. On peut rester libre par goût ; on le peut, parce qu'on n'a pas été demandée ; et c'est cruel de blâmer des personnes dans ce cas ; on le peut parce qu'on a refusé d'épouser une personne, d'ailleurs aimée, mais qui n'avait pas de principes religieux assez prononcés ; et c'est un noble sacrifice fait au devoir. Il y a donc beaucoup de personnes non mariées qui sont dans cette position sans qu'il y ait péché de leur part. Or une personne ainsi libre peut-elle faire un plus noble usage de sa position que de se vouer tout entière au service des malheureux, comme une mère de famille est incapable de le faire ? Car encore une fois quelle femme mariée pourrait se donner aux hospices jour et nuit ? Et quelle personne non mariée oserait se présenter, et serait acceptée pour cette vocation, si elle n'est appuyée par une institution ?

Quant à « *l'extraordinaire* de la bible qui serait, pour moi, *trop ordinaire* » j'avoue que je ne comprends pas cette phrase. Une grande piété, une grande charité, une profonde humilité, me semblent déjà des choses extraordinaires : que dirons-nous donc des dons de guérison ou de prophétie, et d'autres semblables ? N'est-ce pas là de l'extraordinaire ? Et est-il ridicule de « soupirer » après de tels dons ? L'Écriture nous dit que nous devons *chercher* à les avoir *en abondance pour l'édification de l'Église* (1 Cor., 14, 12). Ou bien est-ce la retraite que Mme la comtesse n'aime pas ? Non, sans doute : c'est toujours le célibat, ce malheureux célibat, volontaire et même involontaire ! Mariez-vous, mariez-vous, voilà le cri de Mme la comtesse !

Sans doute je reconnais avec elle qu'une nombreuse famille est, sinon la plus belle couronne du vieillard (et de la femme), au moins une grande grâce de Dieu. Mais il y a pourtant des grâces et des couronnes plus spirituelles que celle-là ; et rien ne s'oppose à ce qu'on les gagne hors du mariage.

Je prie donc Mme la comtesse de G. de ne plus avoir de doutes, malgré mon mariage, sur l'intensité ni la profondeur des aspirations qu'elle a observées chez moi ; tout en convenant en outre que ces personnalités intéressent fort peu le public ; puis je reviens en finissant à l'observation la plus sérieuse que suggère le rôle que Mme de G. se charge de jouer dans l'Église :

Quand on voit une femme encore jeune, monter presque seule sur la tribune de la presse, y revenir sans cesse, et là morigéner avec sa petite férule féminine, censurer ou persiffler en les nommant des hommes en assez grand nombre d'entre les plus éminents de l'Église, des Fliedner, des Hærter, des Wichern, Valette, Vermeil, Vinet, et autres encore, on est en plein droit d'accuser un pareil procédé d'indécence. La femme devrait se garder d'abuser du respect que lui doit tout homme qui a du cœur. Si elle veut qu'on la respecte comme femme qu'elle reste femme : il ne lui appartient pas de s'élever ainsi contre les conducteurs de l'Église ; et je ramène ici ce mot de l'Écriture : « Que vos femmes se taisent dans les églises parce » qu'il ne leur est pas permis d'y parler ; elles doivent être » soumises, comme aussi la loi le veut. » (1 Cor., 14, 34.)

L'auteur auquel nous sommes obligé de rappeler ces choses n'aime pas, dit-on, « le parlage » religieux. Elle a raison : mais il y a telle opiniâtreté à parler qui ne vaut pas mieux que le parlage.

Chères diaconesses, allez donc en bonne conscience à votre œuvre excellente. Soyez simples, en effet ; humbles, en effet ; fuyez en effet les airs sanctimonieux : ne portez la tête ni plus haute ni plus basse que d'autres femmes ;.... et puis laissez écrire. Dieu sera avec vous.

RECTIFICATIONS.

1° M. le Pasteur Jacquet et l'Institut de Glay.

(VOIR AU T. I, P. 266.)

M. le pasteur Jacquet me fait savoir qu'il avait déjà ouvert son institut en 1821, pendant qu'il était encore pasteur à Glay, et que l'ouverture officielle en fut faite le 1er mai 1822, en présence de l'inspecteur des églises de Montbéliard, du président du consistoire de Blamont, de M. Gobat, évêque actuel de Jérusalem, alors député des frères de Bâle, et de quelques autres personnes.

Ce n'est que plus tard qu'il fut obligé de quitter ses fonctions pastorales, mais sans quitter l'endroit. Il n'a jamais donné sa démission; mais il fut suspendu de ses fonctions à cause de ses principes évangéliques, par le consistoire de Blamont, en 1832 ou 1833. Même alors le président du consistoire lui offrait une place dans le midi; mais M. Jacquet n'accepta pas, et continua de se vouer à son établissement que je voudrais, à cette occasion, recommander au souvenir permanent des chrétiens sérieux. M. le pasteur Ad. Monod a dit avec raison de cet institut qu'il fait *beaucoup de bien avec peu de bruit:* et il est bien à désirer que l'humilité du fondateur et du directeur de cet établissement n'en fassent pas oublier le vrai mérite.

2° Hargicourt et M. le Ministre Forchat.

(AU T. II, P. 128.)

M. le pasteur Cadier me fait observer que j'attribue à tort (t. II, p. 128) l'œuvre d'Hargicourt à mon beau-

frère Pyt. Il croit que c'est M. Porchat qui a été le principal instrument de cette œuvre intéressante, comme l'attestent les frères G. D., et S. B., les premiers convertis de cette église. Si M. Pyt a été à Hargicourt, ce ne peut être qu'après le premier réveil.

3° Sur la traduction littérale du Nouveau-Testament publiée à Lausanne.

(AU T. II, P. 202 ET 203.)

M. le pasteur Burnier a fait deux réclamations au sujet de ce que je dis de ce travail.

1° *Passage des trois témoins* (1 Jean, 5, 7). J'ai dit que le comité de traduction, en revenant sur ce passage lors de la dernière révision de son travail, avait senti que, s'il s'en tenait à sa première résolution de revoir le texte reçu d'après les lois de la critique, il devait retrancher ce passage, comme évidemment ajouté après coup; mais que, craignant l'effet de ce retranchement sur le public, il abandonna sa première détermination et rétablit le texte reçu, partout où il l'avait modifié.

M. le pasteur Burnier donne là-dessus quelques détails qui tendraient à établir que, dans quelques séances précédentes, ce retour au texte reçu avait été prévu comme *éventuel*. Mais cela n'invalide en rien ce que j'ai affirmé de mon côté. J'en ai le souvenir parfaitement distinct; et je maintiens mon assertion: c'est à l'occasion de ce passage qu'on défit tout le travail de critique qui avait précédé. Je respecte, sans le partager, le motif qui fit prendre cette résolution; mais, pour prendre à mon tour le style du frère à qui je réponds, je ne raconte de la bataille que les moments où « j'y ai brûlé quelques cartouches, » — après y avoir été invité par le comité.

2° Il y a un autre point sur lequel on fait une réclamation : celle-ci est mieux fondée.

Il s'agissait de traduire les mots de saint Jean « *faire* le péché » (traduction littérale). Un ou deux membres du comité craignaient cette traduction, ou plutôt cette expression de l'original, comme si elle impliquait que le chrétien ne péchait plus du tout ; et ils proposaient l'expression *pratiquer* le péché, pour faire dire à l'apôtre que c'était seulement une vie habituelle de péché qui serait contraire à la qualité d'enfant de Dieu. Cette dernière idée peut être juste ; mais je faisais cependant observer au comité que la traduction proposée ne levait pas la difficulté qu'on voulait éviter, puisque la même épître, n'usant plus du mot « *faire* le péché, » disait ailleurs que « quiconque demeure en Dieu *ne pèche point ;* » que quiconque *pèche* ne l'a point vu ; et que le chré- » tien *ne peut pécher* » (1 Jean, 3, 6 et 9). J'ajoutais qu'il fallait par conséquent chercher, ailleurs que dans une traduction un peu forcée, la solution à la difficulté dont il s'agissait ; et qu'on devait laisser parler l'apôtre comme il le faisait réellement.

Je crois me rappeler, sans toutefois l'assurer, qu'on se rendit à mon avis, malgré la protestation indirecte d'un des membres du comité (ce n'est pas M. Burnier) qui prit pendant mes observations l'attitude d'une personne qui n'écoute pas ; et je crois, encore à ce moment, qu'on ne revint au mot *pratiquer* que dans quelque séance suivante à laquelle je n'assistai plus. C'est cette persuasion qui m'a fait dire qu'on garda « si je ne me trompe » la traduction que j'avais proposée.

M. le pasteur Burnier fait observer que je me suis trompé sur ce point, et qu'il m'était facile d'éviter cette erreur en ouvrant le livre. C'est très-juste. Mais je ne l'avais pas sous la main ; et j'ai parlé d'après les souve-

nirs ci-dessus. J'ai donc commis une erreur légère sur le fait ; mais je persiste à penser que mon observation relative à la traduction littérale était très-fondée.

On voit que ces trois ou quatre rectifications ont peu de gravité ; je ne les ai guère faites que pour montrer à ceux qui les ont provoquées le respect sincère que je leur porte, et en prendre occasion de les assurer de mon affection chrétienne.

CONCLUSION.

Je me suis donné une ou deux fois un ridicule en annonçant, quoique sincèrement, que je pensais ne plus écrire. Je ne veux plus tomber dans cette faute ; mais voici ce que je puis dire à coup sûr.

S'il se trouvait, comme c'est possible, tel critique qui eût voulu suivre à mon égard la méthode d'entraver la propagation de mon ouvrage, au lieu de le réfuter, ou qui, pour se donner l'avantage de parler le dernier, eût attendu la fin de mes publications pour en dire son avis, je prends l'engagement formel de ne lui pas répondre. On peut répondre à des arguments par des arguments ; mais il n'est pas facile, et on n'est pas obligé de répondre à des critiques dont l'intention manque de charité. Le lecteur saura, dans ce cas, la cause de mon silence.

S'il arrive des critiques qui, sans être précisément malveillantes, ne tombent pourtant que sur ma personne, je sais le peu d'intérêt que le lecteur porte à des disputes de ce genre ; et peut-être serai-je encore assez sage pour laisser passer l'orage en paix.

Enfin si l'on attaque sérieusement quelques-uns des principes qui me sont précieux, suis-je donc seul obligé de les défendre, s'ils sont vrais ? ou ne se défendront-ils pas tout seuls ? Et ne faut-il pas que tout le monde s'arrête une fois d'écrire ?....

Nous verrons donc. — Peut-être est-on fondé à dire que toute discussion nous sort plus ou moins de la communion avec Dieu. Et je désirerais beaucoup rester dans cet heureux élément.

Ce 3e volume présente beaucoup d'oscillations dans le choix des matériaux dont il devait se composer, des changements dans l'ordre de distribution qui avait été annoncé, et quelques rectifications applicables aux deux premiers volumes. Tout cela provient des circonstances dans lesquelles l'ouvrage a été écrit, puis imprimé. Commencé en Suisse, continué à Jersey, achevé à Paris, imprimé à la Rochelle d'après des épreuves qui sont venues me trouver à Bâle, ce 3e volume fournit ainsi par ses irrégularités même, et contre mon gré, un chapitre de plus, j'allais presque dire un chapitre posthume à ma biographie. Je prie le lecteur de vouloir bien pardonner cette imperfection de plus à mon ouvrage.

FIN.

Je profite de cette occasion pour prier le lecteur de vouloir bien faire, au t. II, les corrections indiquées à la dernière page du tome, et d'y ajouter les suivantes :

T. II, p. 72. M. de Wette était arrivé à Bâle dès l'année 1822.
— p. 215, l. 14, du bas : lisez *respectivement* au lieu de respectueusement.
— p. 439 et suiv., la date en marge doit être 1852.
— à la Table des matières, au mot *Cène*, lisez : I, 112 et 116.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PREMIÈRE LIVRAISON.

PRÉFACE. v

Du Déïsme de la *Revue de Strasbourg* et de ses réticences, ou Avertissement aux Protestants de la langue française à ce sujet. . 21

Doctrine de M. Coquerel père sur la prière. 97

Quelques mots sur le Darbysme et sur l'étude de la Prophétie. . 107

Lettre adressée à la Compagnie des pasteurs de Genève, pour réclamer mes droits de ministre dans l'église nationale. . . 129

Une note sur Virgile. 137

DEUXIÈME LIVRAISON.

Enfance et Jeunesse, ou Supplément aux trois premiers livres de mes Mémoires. 147

Course dans les Grisons. 201

Du Surnaturel jugé par le Rationalisme, à l'occasion de l'ouvrage de M. le comte de Gasparin 233

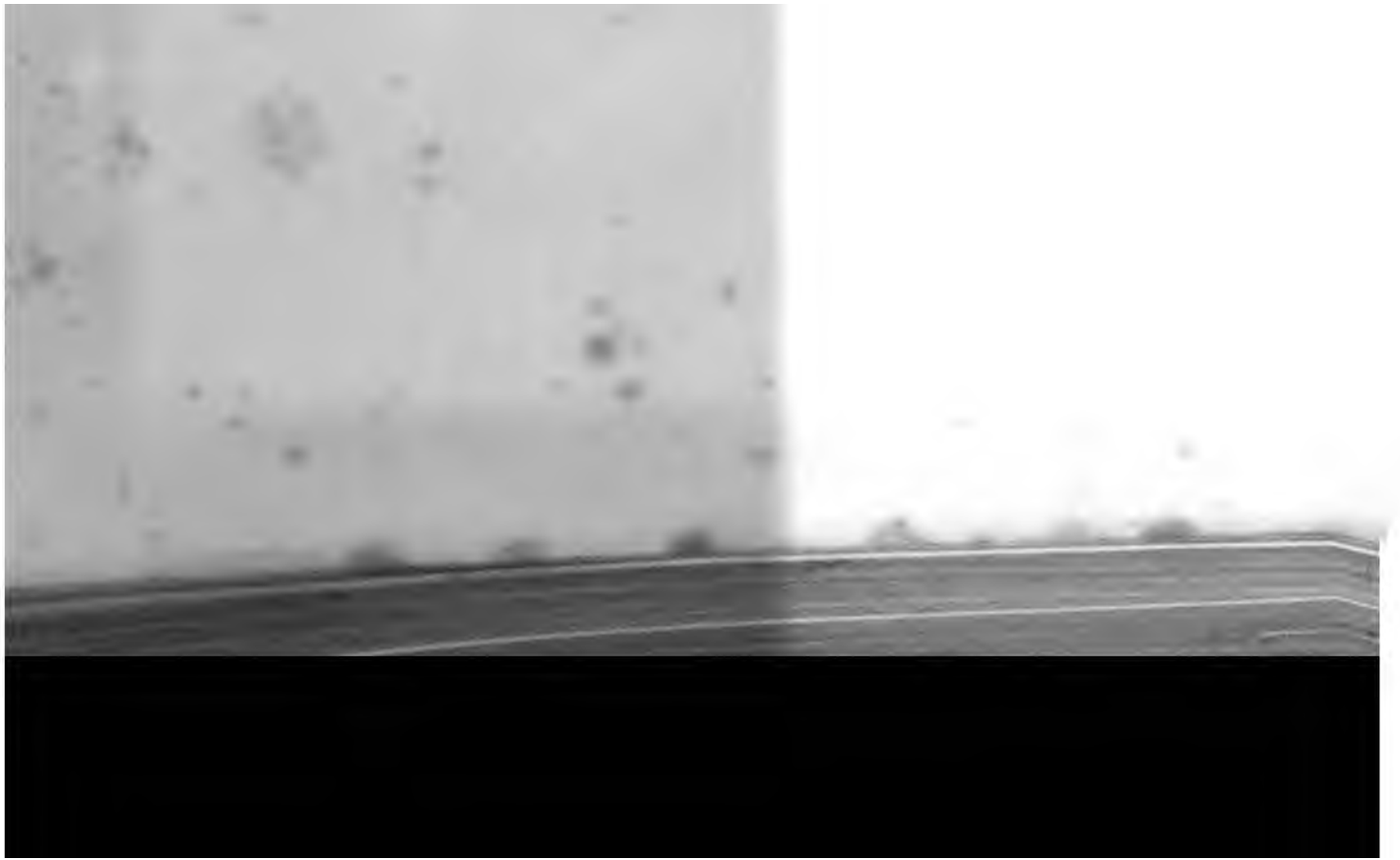
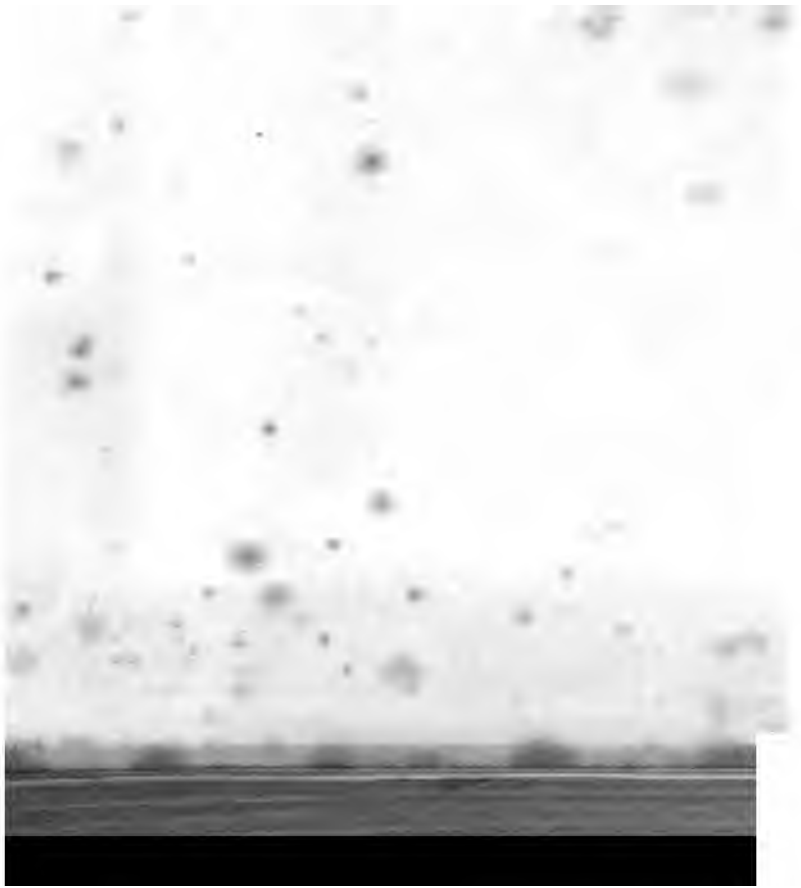
Singuliers Phénomènes du réveil de Bouch. 253

Le pouvoir illimité de la Grâce pour opérer dans le croyant la délivrance du péché. 263

Hymne au Rédempteur. 287

Quelques mots de plus en réponse à l'écrit de Mme de Gasparin, sur les Corporations monastiques. 289

Rectifications. 293

Conclusion. 297

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.